LA

# REVUE DE PARIS

VINGTIÈME ANNÉE

TOME TROISIÈME

**Mai-Juin 1913**

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

**1913**

# LA VIE ET L'AMOUR

## I

*Je vous écris, André, parce que je ne peux pas dormir et que, peut-être, en essayant de vous dire tout ce qui m'agite, je pourrai me l'apprendre à moi-même. Mais ne vous en prenez pas à mes mots : derrière eux, tâchez de m'entendre. Je souffre, André. Pendant toute cette soirée au théâtre, j'ai bien vu que je vous déplaisais. Déplaire! Faut-il qu'un si petit mot soit devenu l'exécuteur de notre amour? Que faire pour ne pas vous déplaire? Être une autre? Je ne peux pas. Je sens bien qu'il y a des moments où ma présence ne fait que parer les femmes qui sont là. Vous causiez avec cette petite madame Éberin et je sentais que sa niaiserie même vous paraissait agréable et fraîche, en même temps que vous regardiez son joli cou. Moi, je parlais avec Meyran, il le fallait bien, et je voyais que cela vous déplaisait encore, que j'eusse l'air de lui plaire. Par moments vous me parliez aussi, mais sans que jamais vos yeux donnassent à vos paroles un acquiescement sincère. Tout cela est trop difficile. Je regarde mes amies, le soir. Presque toutes sont jolies, au moins quand elles se sont arrangées, légères, brillantes, avec leurs diamants et leurs rires. Plusieurs, en plus de tous leurs avantages, ont un petit amour pour pouvoir se dire qu'elles ont tout. Elles croient aimer et ça ne les change même pas! Moi, c'est vrai, je demandais autre chose. Mais je m'imaginais aussi qu'une fois qu'on était dans l'amour, on n'avait qu'à y habiter comme dans un palais magnifique, que tout était merveilleux et simple. Voyez comme je suis naïve! Et pourtant, ce fut ainsi! Dis, est-ce que tu te souviens autant que moi? Nos deux immenses mois si courts*

1er Mai 1913.



260404

*en Sicile? Je me rappelle tout ce que tu me dis, tu le sais, et tu m'as dit une fois que le supplice des amants était de se souvenir et que tout leur bonheur passé leur revient en flèches. C'est vrai, j'en suis toute criblée. Comme les lignes des monts étaient belles, proclamant la majesté de la terre au milieu du ciel! Et le temple, qu'on apercevait à mi-hauteur, au-dessus de nous, avec ses colonnes, et dont tu disais qu'il semblait la lyre de la montagne! Et pendant ce temps-là, pour les autres, c'était l'hiver! Je me souviens encore de toutes ces choses dans les mots où tu me les donnais. Comme nous étions sincères! Quel bonheur sans cause nous saisissait parfois quand nous suivions un petit sentier! Nous regardions autour de nous la magnificence du monde. Tout était justifié; nous n'aimions pas que quelqu'un nous dérangeât, même un paysan, et nous appelions les hommes : les ennemis. Mais, André, mon plus beau souvenir, celui qui me fait le plus de mal, la plus belle arme que j'aie contre moi, c'est, avant de partir, la nuit où nous sommes montés au flanc de l'Etna en éruption. C'était déjà le printemps là-bas. La montagne était couverte d'amandiers en fleurs, un clair de lune bénin éclairait la mer, et dans toute cette clémence le mont se faisait à lui seul son orage et ses éclairs. Là-haut le feu coulait du cratère et soudain il atteignait un châtaignier ou un amandier qui, au lieu de fleurir, brûlait, comme s'il eût été frappé d'une foudre d'en bas; et tu disais, enivré, que c'était la fête, la bacchanale du feu et, au-dessous de nous, tu me montrais dans les orangers les oranges comme des fruits plutoniens où il reparaissait encore. « Ce n'est pas terrible, me disais-tu, c'est seulement d'une gaieté trop formidable pour les hommes ». Tu disais qu'il était las, ce feu nourricier, de se cacher sous les plantes et les cultures, de ne jamais se montrer lui-même et qu'à la fin, déchirant sa robe et rejetant tous ses masques, même son masque de fleurs, la vie montrait à nu sa face d'or bouillant. Tout cela donnait envie de se dépasser, de se détruire dans une espèce de joie impossible, et de mourir pour continuer. Mais, en t'écoutant, je pensais aussi que tu m'oubliais. Alors, comme si tu m'avais devinée — tu me devinais toujours en ce temps-là, — tu es revenu doucement à moi, tu m'as dit que nous n'avions que nous, tu t'es mis à parler de moi à voix basse : c'était comme si tu m'avais recréée. Et comme tu avais pris mes mains et que tu les louais une fois de plus, moi, en ayant honte de n'être pas davantage, j'étais contente tout de même d'avoir un peu de jeunesse et de beauté, pas pour moi, André, pour toi!*

*J'ai bien senti que c'était fini, le jour où nous sommes revenus. Le vent avait harcelé tout le paysage et son tumulte est tombé*

*le soir brusquement. Le petit train tardait, comme d'habitude, et le gérant de l'hôtel, un Autrichien, m'offrait un gros bouquet ficelé en souhaitant mon retour : il avait l'air de croire qu'il serait facile. Cependant, il me semblait que nous faisions une chose absurde en allant nous remettre parmi les autres, et qu'en revenant nous nous trahissions. Je te regardais, j'attendais tout de toi : alors tu m'as dit qu'il ne fallait pas être si triste, que nous ne nous séparions pas; c'est la première fois que tes paroles m'ont un peu déçue.*

*Si, nous nous séparions, nous nous séparions de notre amour! Nous redescendions parmi les autres, nous nous soumettions à eux; vous l'avez bien senti comme moi. Pourtant je sais qu'il y eut des moments où tout paraissait encore s'aplanir. Je revois ce jour de la fin d'avril dernier où nous avions trouvé près de Saint-Cloud un endroit qui ressemblait à de la vraie campagne, entre des paravents de verdure. Tout était encore brouillé de printemps, les plantes poussaient, les oiseaux essayaient leurs chants, et il y avait un azur encore trop grand qu'envahissaient à peine les premiers feuillages. Oh! laisse-moi tout revoir. On n'apercevait qu'une petite maison basse et aspergée de lilas. Tu m'assurais qu'il était mieux que nous fussions revenus, que des sentiments s'usent quand rien ne les gêne, que ce qu'on prend pour des obstacles, ce sont des remparts. Tout cela me décevait un peu, j'aurais cru que ce n'était vrai que pour les autres. Mais je me disais : il sait, il faut le croire. Puis j'écoutais ta voix, elle était pleine d'amour. Je me résignais à recevoir du bonheur, au lieu d'en donner : il faisait si doucement chaud! Je sentais sur ma figure l'ombre des premières feuilles, légère comme une paupière. Des gens étaient passés en tenant des branches fleuries et à mesure qu'ils s'éloignaient, leurs cris et leurs chants s'amincissaient jusqu'à l'extase.*

*J'ai tort, n'est-ce pas, de tant me souvenir, c'est presque un vice. Il me semble que tous ces moments de notre amour se sont massés en une seule montagne d'or et que notre bonheur passé nous veut pour victimes. Pourtant tout ce que j'ai reçu n'a fait que me rendre plus avide. Je ne suis pas raisonnable. Peut-être ne n'aimez-vous plus. Moi-même, si sûre de vous aimer, je me sens pleine parfois de sentiments si confus que je n'ose plus croire que c'est de l'amour. Ce qu'exprime ce grand mot doit être si simple! Ne pourrions-nous pas nous aider un peu contre nous? Mais si ce qui nous arrive est fatal, plutôt que de redevenir comme les autres en croyant rester comme nous, et de ne durer que pour descendre, il vaudrait mieux, tout de suite, nous perdre quand nous pouvons nous reconnaître encore... Non, André, je*

*n'ai pas dit ça! mais je suis comme ces gens que l'abîme attire parce qu'il les épouvante : j'ai le vertige de nous quitter — je souffre, je souffre. Il y a des moments où je t'en veux de m'avoir ainsi enflammée, où je regrette lâchement mon ancien loisir... J'ai tort encore, n'est-ce pas, d'être si franche? Toute franchise détruit un malentendu sur lequel on pouvait vivre pendant quelque temps. Pourtant c'est toi qui m'as dit qu'il fallait être ainsi. Tu m'as dit tant de choses auxquelles je voudrais obéir! Mais il me semble parfois que nous avons des principes plus beaux que nos actes. Je ne sais plus. Pensez que je n'ai pas d'autre expérience que celle de notre amour! Je cherche la vérité en me faisant mal. Je viens d'aller jusqu'à la fenêtre. J'ai vu en soulevant les rideaux toutes les étoiles splendides et sèches dans le ciel d'hiver. Il me semble que je sens leurs vibrations au bout de mes nerfs. Avant, ce n'était pas ainsi : j'étais cantonnée dans ma personne, je voyais les choses de moi; maintenant je suis mêlée à tout, je sens tout et je ne sais plus rien, je suis folle. Enchaîne-moi avec tes bras, André, avec tes bras!*

*LAURE*

## II

Quand André Arlant reçut cette lettre de sa maîtresse, il l'attendait impatiemment : depuis quelque temps elle réparait ainsi le malaise de leurs rencontres, et ces lettres qu'elle lui envoyait étaient comme des cris d'elle plus vrais que sa présence même. Il la lut avec une émotion dont il fut heureux, parce qu'elle lui rendait leur amour. Il commença une longue réponse où lui aussi voulait être franc; mais, à mesure qu'il lui écrivait, il touchait à trop de choses qui n'étaient pas éclaircies, en même temps qu'il perdait l'élan qui l'avait reporté vers elle. Alors il lui adressa seulement quelques mots, pour lui demander de venir.

Elle vint et quand ils furent ensemble, ils se sentirent si unis qu'ils cherchaient avec étonnement ce qui avait pu les séparer. Heureux, ils se parlaient ardemment, comme pour enchaîner tout l'avenir à cet instant.

— Écoute, — lui disait-il à voix basse, — je veux te mêler à moi; tu seras à moi tout entière. Tu ne toucheras plus à rien d'étranger. Je t'entourerai, tu seras mon île.

Et voyant qu'elle se taisait :

— Tu le veux? — dit-il, comme s'il eût douté qu'elle eût besoin de tout cet amour. — Tu veux que ce soit ainsi?

Elle dit que oui.

— Tu croyais que c'était déjà fait?

Elle fit signe que non, de la tête. Elle semblait regarder devant elle des obligations nouvelles, de nouveaux devoirs, et peut-être un nouveau bonheur.

Il lui parlait de l'intérêt qu'il se sentait parfois pour elle, si obstiné, si profond qu'il dépassait le désir même qu'elle pouvait lui inspirer. Mais pour traduire ce sentiment, il n'y avait plus de paroles opulentes, et plus fort que tous les autres, il ne pouvait s'exprimer que par des mots sans prestiges. Pendant qu'André parlait ainsi à Laure, il semblait presque dédaigner le plaisir qu'elle lui avait si souvent donné. Ce plaisir, pourtant, il le lui demanda encore. Quand il l'eut reçu, ce fut comme si tout l'avenir qu'ils s'étaient promis manquait sous leurs pieds dès les premiers pas. Alors ils se rappelaient que ce n'était pas la première fois que leur amour essayait ainsi de se ranimer, mais, dans ces crises où ils avaient cru le faire renaître, ils ne voyaient plus que les derniers spasmes de leur bonheur. Elle s'en alla. Seul, il se sentit si écœuré et si triste qu'il chercha par instinct un appui ailleurs. Il s'approcha de la table où traînaient des pages du roman qu'il avait commencé d'écrire, et essaya vainement d'y prendre quelque intérêt : l'amour, alors même qu'il ne le contentait pas, lui flétrissait tout le reste. Il déplia les journaux du soir. Il y avait eu des troubles en province, une séance orageuse à la Chambre, le premier ministre avait parlé : l'avenir accumulait ses orages au-dessus des nains qui prétendaient le régir. Ces gros événements rendaient l'importance d'un amour presque dérisoire. Pourtant cet amour, c'était son histoire, mais sa pensée y revenait vainement, car, incapable de s'affranchir de son obsession, il ne l'était pas moins d'approfondir son état jusqu'à en atteindre les causes. Il sentit pourtant qu'ainsi ramené à soi, il serait forcé de s'examiner. Mais, éludant cette épreuve, il ne prit de sa personne qu'une vue tout extérieure, comme on se regarde en passant dans un miroir. Il avait trente-deux ans. Il avait écrit trois romans qui avaient réussi et où

l'on trouvait des dons d'observation très puissants, unis à un sentiment sincère et sérieux de la vie. Pourtant, jusque-là, il avait surtout regardé les autres et il n'acceptait pas sans malaise de retrouver en lui les mêmes problèmes qu'il avait étudiés en eux. Jeune encore, il était déjà sorti de cette première jeunesse où la nature porte les êtres, il arrivait à un âge où l'on ne vit plus que par ce qu'on vaut. Il avait commencé un autre roman, dont la rédaction avançait plus lentement et il savait bien que, s'il en était ainsi, c'était à cause du progrès qu'il faisait et du sentiment plus profond qu'il prenait des choses. Néanmoins toutes ces difficultés l'irritaient et le pire était qu'elles reparaissaient plus aiguës dans l'amour où il aurait voulu les oublier. Inquiet, énervé, souffrant, il refusa de s'enfoncer davantage dans ses pensées : il sortit, et pour revenir aux apparences, il alla retrouver les autres.

Laure Préault avait vingt-huit ans. Née dans une famille d'une bonne noblesse provinciale, du comte et la comtesse d'Huvière, elle avait grandi d'abord à la campagne, puis à Paris au couvent. Sa mère, toujours souffrante, avait l'égoïsme dolent des malades et considérait toute gaieté autour d'elle comme un oubli de ses propres maux. Elle n'aimait que son fils, frère aîné de Laure. Mais le vieux comte d'Huvière était un homme d'une qualité rare. Enfermé dans un mariage maussade, attentif à gérer une fortune modique, rien de réel n'aurait existé dans sa vie s'il n'avait pas eu sa fille. Elle lui ressemblait, sinon que, par un renversement singulier, aussi sensible et délicate que son père, elle paraissait avoir la hardiesse et la décision qui manquaient à celui-ci. Sous prétexte de l'élever, il se réfugia auprès d'elle. Ils causaient, riaient ensemble, ils lisaient les mêmes livres et M. d'Huvière maintint dans son esprit tout ce qu'il savait afin d'en faire part à sa fille. Il jouait bien du piano, et quand elle fut devenue grande, les jours de sortie, elle lui demandait presque chaque fois de faire un peu de musique. Il s'asseyait devant l'instrument et bientôt une sonate de Mozart montait, à la fois capricieuse et solide, come un palais classique couvert de glycines. Laure écoutait, et brusquement elle était triste et pleine d'immenses désirs : tandis qu'elle s'abandonnait à la musique, le

vieux musicien était oublié. Soudain elle le revoyait, elle regardait ces longues mains qui couraient sur le clavier, ce fin visage un peu jaune auquel l'application prêtait une expression plus naïve, et elle sentait avec une brusque émotion tout ce qu'il y avait dans son père de fragile, de rare et de méconnu. Elle aurait voulu lui témoigner qu'elle, au moins, savait tout ce qu'il valait. Elle s'approchait de lui. Et lui, aussi, avec cette sensibilité plus vibrante que nous prêtent un instant les arts, regardait cette grande fille qui se dégageait de l'âge ingrat, cette inconnue qui sortait de lui, sa fille; et sachant bien que les êtres, dès que vraiment ils existent, ont aussitôt leur secret, il essayait de deviner celui qu'elle dérobait, d'imaginer son destin, et contemplant ces larges yeux sérieux et cette bouche où luisait encore la trace d'un rire : « Tu es gaie, lui dit-il un jour, tu n'es pas légère. »

Laure d'Huvière avait des amies : Ursule d'Idrifonds, Mathilde Le Halleur, Estelle d'Escouves, fille du colonel. Quand elle fut en âge de paraître dans le monde, comme sa mère ne pouvait guère l'y mener, plusieurs personnes se trouvèrent chargées de ce soin. Parfois c'étaient deux vieilles filles, parentes de M. d'Huvière, pauvres et entêtées de leur noblesse : ne s'étant pas mariées, elles auraient trouvé injuste et offensant que Laure eût plus de bonheur. Parfois la jeune fille était patronnée par sa tante, madame d'Albéron. Celle-ci était une personne considérable. Deux fois veuve et n'ayant pas eu d'enfants, elle avait gardé de son premier mariage avec un banquier une grande fortune, et du second, avec un ambassadeur, une grande autorité. Il ne lui avait manqué que d'avoir été belle : mais le temps, à mesure qu'elle vieillissait, effaçait ce désavantage, en même temps qu'il donnait plus de prestige à sa robuste santé. Elle s'occupait de tout, de la politique et des arts, non qu'elle s'intéressât vraiment à ces choses, mais elle les considérait plutôt comme des ornements de sa propre personne, et elle n'aurait pas voulu que rien arrivât sans qu'elle s'en fût mêlée. Elle s'engoua de sa nièce, dont le visage lui avait plu, et la protégea quand elle eut le temps. Mais ce que Laure préférait de beaucoup, c'était d'être accompagnée par son père. Alors, en revenant, tandis qu'encore tout animée, elle se moquait des gens avec la causticité si juste des jeunes

filles, il riait et s'amusait avec elle, se joignait à ses railleries, sans paraître songer à la conséquence que tout cela pouvait avoir pour le caractère de sa fille et pour son destin. Elle refusa coup sur coup deux mariages que madame d'Albéron avait eu la bonté de lui ménager, et sa nature parut changer brusquement, en même temps que sa santé s'altérait; elle n'aima plus que la campagne, les courses à cheval, les promenades solitaires : la vie de la famille d'Huvière, qui était toujours restée à demi provinciale, le redevint tout à fait. Laure s'écarta même de son père. C'est après deux années passées ainsi qu'elle fut demandée en mariage par Jacques Préault. Cette demande la surprit elle-même, comme ses parents, car c'est à peine s'ils avaient vu quelquefois ce jeune homme de trente-quatre ans, maigre, hésitant, et toujours d'une courtoisie guindée. Il était leur voisin l'été, dans le château que son grand-père, le fameux industriel, avait fait restaurer avec une indiscrétion hardie et brutale. Dès que la demande fut prononcée, madame d'Huvière déclara qu'il fallait l'accepter. On lui représentait vainement que le père du jeune homme était mort fou : ces objections l'impatientaient sans la convaincre. Elle répondait non seulement en signalant la parfaite correction du prétendant, mais encore en avançant l'exemple de son frère, homme d'une vigueur exceptionnelle et qui faisait des prouesses d'athlète. Elle avait trop souvent blâmé les mariages d'argent pour ne pas avoir envie d'en faire faire un à sa fille. Celle-ci d'autre part ne reçut pas de son père le secours qu'elle en attendait. Hardi dans ses sentiments, il redevenait timide devant les actes. Madame d'Huvière, de son côté, disait que c'était vouloir sa mort que de lui refuser cette satisfaction. Il fallut donc la lui donner, et elle n'en mourut pas moins presque aussitôt après.

C'était pour Laure Préault une chose singulière que de se rappeler ses années de mariage : elle s'étonnait qu'elles eussent pu être si vides. Son mari lui avait toujours marqué cette politesse trop exacte où elle n'avait d'abord vu qu'une affectation de bourgeois. Ensuite, pour quelques crises et quelques colères où elle l'avait surpris, elle avait soupçonné qu'il ne s'enfermait peut-être dans ces manières correctes que par précaution contre lui-même. Sa plus grande joie était d'accueillir

chez lui beaucoup de monde et parfois, tandis qu'elle présidait à un grand dîner et que, toute lointaine qu'elle se sentît, elle n'en disait pas moins à chacun ce qui convenait, elle avait surpris les yeux de son mari, ces yeux d'un éclat faux et bizarre qui parfois la gênait, fixés sur elle avec une expression de reconnaissance. Pour elle, rien n'eût alors soutenu sa vie, si elle n'avait pas retrouvé son père. Veuf et libre, celui-ci goûtait ces dernières années de loisir que le destin met parfois en compensation au bout des existences sacrifiées. Il ne parlait jamais à Laure d'elle-même, comme s'il eût craint de menacer ainsi le précaire bonheur qu'ils goûtaient ensemble. Ils allaient dans les musées, aux concerts, ils firent même de petits voyages. Toutes les dispositions qui se trouvaient dans le caractère de sa fille, mais qui eussent pu alors s'effacer, M. d'Huvière les y confirma pour toujours. D'elle-même elle était portée à voir les gens comme ils sont : il la rendit décidément délicate, fière, difficile. Il donna à tous les vagues et profonds dégoûts dont elle était pleine une expression générale, et il l'encouragea dans ses exigences en même temps qu'il l'affermissait dans ses dédains. Jacques Préault, cependant, vivait toujours dans le même douteux équilibre que détraquaient par moments des goûts forcenés, où s'avouait toute sa faiblesse. Il chassait avec passion. Pour rivaliser avec son frère qui toujours l'avait éclipsé et humilié, il s'était mis à conduire des autos à des vitesses extrêmes, et c'est ainsi qu'un jour, sa voiture ayant été brisée dans un accident, on le rapporta mourant à sa femme.

Ce ne fut pour celle-ci qu'une scène dramatique et il ne dépendit pas d'elle d'avoir une grande douleur. A ce moment-là, M. d'Huvière était déjà malade et le chagrin qu'elle en ressentait absorbait toute son âme. Le vieillard supportait les atteintes du mal dont il allait périr avec un stoïcisme discret, où se révélait la trempe solide de cette âme si délicate. Laure, éperdue, le soignait plus avidement à mesure qu'il allait plus mal, et comme, un jour qu'il avait fait allusion à sa mort prochaine, elle avait éclaté en sanglots en lui disant que sans lui elle serait seule : — « Mais non, répondit'il, tu seras libre. » Et la regardant avec ce sourire forcé des malades, qui a besoin, pour se produire, d'écarter tant de souffrances : —

« Ce qui me plaît, dit-il, c'est que si j'ai valu quelque chose, ce n'aura été que pour toi. »

Quand il fut mort, alors, en effet elle s'aperçut de sa solitude. Jusque-là il l'avait protégée des autres : elle se retrouva parmi eux. Son frère, officier, servait en province et s'était marié. Estelle d'Escouves avait épousé M. de Candun, Mathilde Le Halleur était devenue la marquise d'Arsivilliers, Ursule d'Idrifonds, toujours malade, vivait avec sa tante, madame Lemellier. Laure avait avec madame d'Albéron des relations étroites qui semblaient supposer de l'affection. Elle était fort entourée, et bien des hommes s'étaient approchés d'elle, mais il avait suffi que son père lui eût donné le dédain de la vie grossière pour que la plupart de leurs hommages ne pussent guère la flatter. Au fond, elle ne savait pas ce qu'elle était. Elle n'en avait pas moins une réputation, faite de ces deux ou trois adjectifs qu'on accorde négligemment à celles qui ne fournissent rien à la chronique scandaleuse. L'opinion la plus commune était qu'elle finirait par épouser son cousin Robert de Lembaye, aimable garçon qui se trouvait avoir en même temps dépensé sa fortune et sa jeunesse, et ceux qui veulent supposer partout quelque chose de clandestin ne se gênaient pas pour prétendre qu'ils étaient déjà liés. Il y avait un an que M. d'Huvière était mort, quand madame d'Arsivilliers, profitant de quelques jours de congé que lui consentait son mari, voulut emmener Laure en Italie, pour la distraire de son deuil. Elles y retrouvèrent Robert de Lembaye, et Octave Préault, oncle du mari de Laure, vieux garçon qui ne s'intéressait à rien mais que son désœuvrement faisait dépendre de tout le monde. Tout ce que la jeune femme avait vu l'avait soudain éveillée, et elle avait ressenti ces grandes émotions qui la rendaient un peu farouche et lui faisaient toujours désirer de demeurer seule. Ses compagnons ayant été bientôt rappelés en France, elle leur dit qu'elle allait les suivre et différa son retour. Alors elle avait rencontré André Arlant. Elle le connaissait à peine, mais elle avait lu ses romans ; elle savait que son père les admirait. Et leur amour avait commencé. Déjà inquiet et troublé, André retrouva par elle une vie fleurie. Charmé de ce qu'elle était, et ne souhaitant que de lui plaire, il avait à la fois, pour y parvenir, la conviction qui lui venait

de son amour et l'adresse qui lui venait de son expérience. Lui-même, il semblait à Laure tout différent des hommes qu'elle avait connus jusque-là. En même temps qu'elle sentait ce qu'il y avait d'ardeur en lui, elle goûtait perpétuellement ce qu'il gardait de délicatesse. Ce n'était même pas quand il lui parlait d'elle qu'il la persuadait le plus, mais quand il lui parlait de ce qu'ils voyaient, de toutes les choses, et qu'il semblait partout allumer des flammes. Elle s'aperçut soudain de tout ce que la vie pouvait devenir, de tout ce qu'elle-même elle pouvait être. Son deuil n'avait fait que la prédisposer à renaître avec plus de joie. Elle accueillait tout ce qu'il disait, elle avait moins de charme encore par ce qu'elle était, que par ce qu'elle paraissait sans cesse prête à devenir. Elle se livra à lui d'un tel élan qu'avec la franchise qui était en elle, elle se demanda si jusqu'alors elle ne s'était pas trompée sur sa nature. Mais, toujours, le sentiment qu'il n'était pas comme les autres justifiait et rassurait son amour. Il lui avait fait tant de dons qu'elle était presque heureuse de pouvoir lui répondre en se donnant à son tour. Ils avaient passé l'hiver en Sicile et elle avait même su être adroite pour expliquer cette absence aux autres et protéger son bonheur. Ils s'aimaient et, entourés de leurs joies comme d'un nuage de roses, ils apercevaient de loin, avec une indifférence divine, les peines et les misères des autres hommes. Elle croyait à tout sans penser à rien, et aucune des promesses qu'il lui faisait ne pouvait l'étonner. Lui croyait vraiment l'aimer et jouissait de la sincérité de ce sentiment comme du plaisir le plus rare. Il pensait même avoir trouvé en elle quelques-unes des qualités qu'il n'avait jamais rencontrées réellement chez les autres femmes : elle était vraie, fière, sincère. Mais tout cela, il ne se le disait qu'en passant, et comme pour augmenter seulement sa joie de la saisir, sans penser que si elle était vraiment ainsi, elle eût peut-être mérité qu'on prît envers elle de plus grands engagements. Il mettait une sorte de gloire à l'étonner de bonheur et il jugeait avoir assez fait. Il croyait l'aimer, mais ne lui livrait que le présent.

Ce séjour avait déjà épuisé la nouveauté de leur plaisir, quand ils durent revenir. Dès lors leur amour s'altéra : ils s'étaient connus dans la trompeuse liberté du voyage ; chacun d'eux, à leur retour, vit l'autre repris par toutes les obligations

de sa vie, sans être assez sûr qu'il s'y prêtât malgré lui. S'interdisant d'exercer l'un sur l'autre la moindre surveillance, les sentiments qu'ils réprimaient n'en agissaient en eux que plus puissamment. Par nature elle avait trop besoin de secret pour ne pas se plier à toutes les dissimulations qui leur étaient nécessaires, mais elle souffrait profondément, sans se l'avouer, de ce qu'il y avait de furtif et de honteux dans leur liaison : elle sentait que ce qu'il faut ainsi cacher ne peut rester beau. Ils avaient espéré qu'ils pourraient se retrouver de nouveau pendant l'été et recommencer à jouir d'un bonheur volé. Le moment venu, Laure ne put se soustraire aux engagements qu'elle avait avec sa tante. André, d'autre part, devait travailler. Séparés, ils s'écrivirent des lettres fiévreuses et vaines. Mais quand, à l'automne, il la retrouva, toujours fidèle, avec une tristesse qui lui donnait plus d'ardeur, alors leur amour prit quelque chose de sombre, de savant, d'avare, qu'il n'avait pas eu encore ; comme si, en renonçant à illuminer leur vie, il leur eût valu des minutes plus âpres et plus précieuses, où il concentrait ce qu'il pouvait leur donner. Quand elle était là, qu'il la saisissait, le pouvoir qu'ils avaient de se détruire les enivrait comme un vertige. Ils descendaient dans des joies dont ils croyaient ne pas revenir. Enfin ils se retrouvaient las, déçus et comme désolés d'exister encore. Cependant, toujours douce, elle s'appuyait à lui. Elle comprenait bien où ils en venaient et n'aurait pas su cependant quel reproche lui adresser. Peu à peu la foi qu'elle avait eue en lui avait diminué : il ne lui apparaissait plus comme un vainqueur, comme un maître de sa vie. Mais, au lieu de l'orgueil glorieux qui les avait d'abord unis, le sentiment de leur malaise et de leur misère commune les liait d'une autre manière. Essuyant de son visage les expressions hagardes ou mornes qui l'avaient un instant couvert, elle lui souriait d'un sourire triste et purifié où reparaissait sa conscience, et lui, alors, sentait la piqûre d'un remords subtil et secret, comme si, en la traitant comme il venait de le faire, et en se servant ainsi d'elle contre elle-même, il avait commis un crime insaisissable et certain, et sacrifié à leur plaisir ténébreux l'existence possible d'un autre bonheur. Alors l'idée de ce qui aurait pu être se présentait de nouveau à lui : il sentait qu'aimer, c'est construire. Il parlait

alors doucement à la jeune femme de tout ce qu'il voulait faire. Elle, aussi, lui demandait des conseils, comme pour qu'il inspirât tous les actes de sa vie. Puis elle devait partir. André ne subissait jamais ce moment-là sans gêne et sans honte. Pourtant il la laissait aller : mais il avait senti la misère de leur liaison : ils ne donnaient à leur amour que des étreintes et des paroles.

Dans quelque état qu'ils se fussent quittés, quand ils se revoyaient, ils ne se sentaient jamais sûrs l'un de l'autre. Ils avaient sans cesse besoin de se fournir des gages nouveaux, et ces gages n'étaient jamais que des mots. Ils souffraient; André devenait irritable et presque méchant. Il sentait bien qu'il lui faudrait trouver en lui les causes de cet état; mais il différait cette recherche, il aimait mieux tout remettre jusqu'à la prochaine fois où il la verrait, comme si ç'avait été à elle de tout arranger, de donner une renaissance claire et facile à leur amour.

## III

La marquise d'Arsivilliers se trouvait être, plus par habitude que par choix, la meilleure amie de Laure Préault. Un peu plus âgée que celle-ci, petite, assez maigre, le teint sans fraîcheur, elle avait l'air grise et comme couverte de poussière. Elle avait d'abord beaucoup souffert de n'être pas jolie, puis avait courageusement essayé de trouver néanmoins des raisons de vivre. Mais elle avait l'ambition d'éprouver de grands sentiments plutôt qu'elle n'était capable de les ressentir. Elle avait deux enfants qu'elle s'accusait elle-même de ne pas savoir aimer assez : quant à son mari, il s'était bien vite désintéressé de toute son agitation, dès qu'il s'était cru sûr qu'elle ne se traduisait point par des actes. Elle vivait ainsi pleine de sentiments brouillés et d'efforts contraires auxquels personne ne faisait attention, et en même temps qu'elle souffrait de sa solitude, elle était humiliée de son abandon. Alors elle reportait sur Laure les transports d'une amitié sèche et convulsive, à laquelle celle-ci répondait : non qu'elle se reconnût beaucoup d'affinités avec Mathilde, mais elle sentait ce qu'il y avait de sincère dans l'inquiétude de son amie et cela l'attachait à elle.

Madame d'Arsivilliers se plaignait sans cesse de la vie mondaine, mais ne vivait pas moins des plaisirs qu'elle croyait dédaigner. Elle recevait beaucoup, et voulait voir aussitôt tous les gens dont elle entendait parler, comme s'ils avaient dû lui apporter une révélation subite : elle se détachait d'eux dès qu'elle les connaissait, et cela la flattait encore, car elle croyait qu'il y avait une supériorité à être déçue. Le dîner qu'elle donnait ce soir-là avait pour centre M. Priseur, savant et philosophe soudain illustre, qui, ayant écrit des ouvrages dont s'emparait l'esprit de parti, voyait ses livres devenir fameux sans que ses idées fussent comprises et éprouvait avec un peu de mélancolie ce que la gloire comporte de méconnaissance. Accablé d'invitations, il se rendait presque à toutes, par une sorte de gaucherie à les refuser. Quand il arriva chez madame d'Arsivilliers, qu'il n'avait rencontrée qu'une fois, il était à peine huit heures, et il ne trouva que son mari. Celui-ci ne s'occupait guère des choses de l'esprit, mais, parmi les artistes et les savants, il consentait à admettre ceux dont on parlait, négligeant les autres, à peu près comme dans une course on ne regarde que les gagnants. Il fut fort embarrassé d'avoir à accueillir à lui seul le savant, car il ignorait jusqu'au titre de ses ouvrages. Heureusement il prit texte de l'absence de sa femme pour parler de la rage qu'ont toutes les femmes d'être en retard, et cela fit une conversation où il n'était point besoin de connaissances particulières.

— Comment expliquez-vous cela? — demanda-t-il à M. Priseur.

— Mais, — dit celui-ci qui avait besoin de temps pour penser, — je ne sais pas, c'est peut-être...

A ce moment madame d'Arsivilliers parut, puis survinrent d'autres invités, madame Brauger, M. de Minière, morose parce qu'il vieillissait, M. de Lizy, tranquille parce qu'il était vieux, la vieille madame Mastien, Charles Meyran, le beau Mathieu de Garbe d'Hermy. Quand André arriva, ils échangeaient quelques phrases dont l'insignifiance lui fut presque bienfaisante, tant elle semblait repousser au loin et rendre presque intraduisibles toutes les choses sérieuses dont on peut souffrir.

Il attendait Laure, mais dans son attente troublée, il était

déjà moins capable de refléter son image que ne l'eût été un étranger. Elle entra. Il entendit M. de Lizy murmurer derrière lui : « Comme madame Préault est charmante! » Ce fut comme s'il avait eu besoin d'être averti : pendant une seconde, il ne fit que la voir, il vit cette pâleur mate et chaude qui lui plaisait ainsi qu'une sorte de fierté physique et qui semblait, au milieu des autres, la rendre lointaine, ce corps si droit qu'elle paraissait grande, ces cheveux châtains, pleins d'un or sourd, rejetés sur le côté en une seule onde. Pourtant, quand il prit sa main pour la baiser, il sentit à quelque chose d'indéfinissable qu'ils étaient encore, l'un à l'égard de l'autre, dans le même état d'incertitude inquiète. A table, il ne se trouva pas à son côté, mais entre madame Mastien et madame de Scivaudi. Celle-ci, jeune, mais chétive et d'aspect ingrat, s'habillait avec cette coquetterie des laides, qui est à la fois excessive et sans confiance. Bafouée autrefois et abandonnée par un mari indigne, elle avait d'abord eu quelque honte de ses malheurs, puis, à mesure qu'ils s'estompaient dans sa mémoire, elle finissait par en être fière : elle se figurait avoir traversé des orages et, levant au plafond ses yeux gris qu'elle croyait bleus : « La vie... », disait-elle.

Les voix devenaient plus hautes, c'était un dîner réussi. Il y avait ce choc des mots qui fait croire à la rencontre des idées. Chacun de ceux qui parlaient avait pourtant en lui, dans son présent ou dans son passé, de quoi se sentir misérable. Mais décidant et tranchant, il semblait que la vie fût pour eux un problème résolu, et ainsi, entre les fleurs et les lumières, ce dîner ressemblait à un banquet de vainqueurs.

André avait souvent pris part à ces conversations, avec autant d'entrain qu'aucun autre : ce soir-là, sans savoir pourquoi, il en sentait d'une manière pénible la prétention et l'inanité. Tout en répondant à madame de Scivaudi, il se penchait un peu, il voyait Laure. Elle avait à côté d'elle ce Charles Meyran pour qui André n'avait eu jusque-là que de l'indifférence, mais qu'il commençait à détester franchement, depuis qu'il le voyait trop souvent avec Laure. « Croit-il donc qu'il est vraiment auprès d'elle? » se dit-il agacé. Il n'y avait aucun doute qu'il le croyait. André aurait souhaité qu'elle témoignât un ennui visible et même impoli, qu'elle marquât qu'elle

n'avait rien de commun avec ceux qui l'entouraient. Au contraire elle se replaçait parmi eux, elle ne s'en distinguait pas, et André détesta brusquement ses beaux yeux qui mettaient dans sa familiarité celui à qui elle parlait. Il sentit qu'il n'était que jalousie, et, pour se distraire de son obsession, promena ses regards sur les convives.

M. de Lizy disait par moments un de ces mots trop fins pour être entendus. M. d'Arsivilliers était satisfait, en somme, de voir réunies à sa table toutes les personnes qu'il y recevait ce soir-là et il avait quelque gratitude à sa femme de les attirer, comme si ç'avait été une compensation à tout ce qu'il trouvait inutile en elle. La plupart des convives s'intéressaient surtout à M. Priseur : ils ressentaient pour lui, puisqu'on en parlait, une curiosité très vive, mais toute matérielle, et qu'ils assouvissaient, pour ainsi dire, en le regardant. Après l'avoir ainsi rencontré, ils croieraient l'avoir connu et en parleraient sans même penser à lire ses ouvrages. On écoutait ce qu'il disait. Seul, Mathieu de Garbe d'Hermy, beau, béat, avantageux, sûr d'être à jamais sans pensée, ne prêtait nulle attention aux propos du vieux savant, et considérait seulement sa présence en cette maison comme une preuve de plus de l'extravagance des femmes du monde.

André causait avec madame Mastien. La vieille dame, sous ses cheveux blancs, était restée si claire qu'elle donnait encore l'impression d'être blonde. Femme très fidèle et très vertueuse, elle avait toute sa vie aimé une sœur inquiète et passionnée, de sorte que, sans avoir rien fait elle-même, elle excusait toutes les fautes qu'elle n'avait pas commises et avait comme une expérience chaste de l'amour. Elle parlait avec cette mesure qui ressemble à de la pudeur, et justement, ce soir-là, elle avouait à André combien le langage des jeunes femmes lui paraissait choquant par ce qu'il avait sans cesse d'indiscret. André, en l'approuvant, se demandait si sa maîtresse ne tombait jamais dans ce défaut. Au même moment, madame Brauger avait posé à M. Priseur une question technique : le savant s'efforçait d'y répondre scrupuleusement, sans aucune adaptation à la circonstance, comme s'il eût été à son cours. Mais madame Brauger, qui ne lui avait adressé cette question que pour montrer qu'elle était capable de la for-

muler, ne l'écoutait déjà plus. Décontenancé, il se retournait vers madame d'Arsivilliers. Enfin il ne rencontrait, pour s'y reposer, que les bons yeux gris de M. de Minière. Il essayait de faire entendre comment les vérités scientifiques qui nous paraissent le plus solides ne sont jamais que des hypothèses qui offrent l'avantage de mettre en ordre tous les phénomènes, et n'ont jamais qu'un sens relatif.

— En somme, — interrompit madame d'Arsivilliers, rien ne prouve que la terre tourne autour du soleil.

— Ni même, — enchérit Mathieu de Garbe d'Hermy, — que deux et deux font quatre!

Et il sourit, fort satisfait que la conclusion de toute science fût qu'il ne valait pas la peine de rien savoir. Mais M. Priseur atterré se tut. Ces simplifications subites l'épouvantaient. Subtil chasseur d'idées, tandis qu'il s'approchait d'une d'elles tout doucement, on avait fait du bruit, elle s'était sauvée. Jusqu'à la fin du repas, on le vit sourire, approuver, mais il ne prononça plus une phrase.

Après le dîner, des groupes se formèrent dont le plus considérable entourait toujours le savant. M. de Minière, qui avait étudié autrefois et qui depuis continuait à lire beaucoup, aurait voulu s'entretenir avec lui. Mais madame Brauger se mêlait à leur conversation, et madame d'Arsivilliers, pour repousser madame Brauger dans son ignorance, prononçait pêle-mêle les mots les plus spéciaux. M. de Lizy regardait cela, avec un sourire retenu. André s'approcha de lui et ils s'assirent sous le grand portrait où le maréchal d'Arsivilliers, aimable, galant, gracieux, semblait inviter les gens à pénétrer dans la bataille qui roussissait le fond du tableau. André regardait M. de Lizy : sa figure rouge aurait paru commune, sans deux petits yeux très fins qui y brillaient. Son esprit n'était peut-être pas très étendu, mais aussi ne parlait-il pas de ce qu'il ignorait. Il avait le goût très français de connaître des caractères et le besoin de n'être pas dupe. Autour de lui tout changeait et, demeurant seul fidèle à des manières plus délicates, il devenait presque un sauvage, rien qu'en restant un homme poli.

André, en conversant avec lui, enviait presque ce vieillard qui n'était plus qu'un observateur, et incertain, doutant de

tout et las des excès qu'il avait cherchés, rêvait d'une vie modérée et toute en finesse. Cependant madame Brauger, les voyant causer, pensa qu'ils devaient médire et vint de leur côté pour en profiter. M. de Lizy la laissa subir un instant la gêne qu'elle apportait, puis, avec la malice d'un vieillard que les plus petites choses amusent, il prit plaisir à la décevoir en entamant l'éloge des gens qui étaient là, et celui même de madame d'Arsivilliers, qu'il fit avec les mots les plus fins. Madame Brauger parut un instant surprise, comme si elle avait pensé qu'on se joûait d'elle. Puis elle se mit à l'unisson mais avec de grosses louanges quelconques.

André ne s'approchait pas de Laure, et cependant ils n'étaient là que pour se rencontrer. Quoiqu'elle fût assise de telle manière qu'elle ne pouvait pas le voir, il sentait bien qu'elle aussi n'était attentive qu'à lui. Cependant, il la regardait et il faisait malgré lui sur elle des remarques défavorables dont il était triste. « En somme, elle n'a pas de si jolies épaules que ça », se disait-il. Elle se confondait avec les autres, elle ne tranchait point parmi eux comme une merveille unique, et on aurait dit que maintenant, en effet, pour se rallier à elle, il lui demandait cette supériorité évidente et presque impossible. Il entendait ce qu'on disait dans le groupe où elle se trouvait. On parlait d'une pièce dont la répétition générale avait eu lieu quelques jours avant, à prétentions à la fois réalistes et poétiques : deux hommes s'y disputaient mollement et se partageaient la même femme, qui se livrait à eux en faisant des phrases. Le jeune Meyran trouvait le sujet banal. Mais madame de Scivaudi admirait la pièce, et l'on distinguait qu'il y avait dans cet ouvrage quelque chose d'abject et d'ambitieux qui lui donnait le sentiment de la passion.

André écoutait, guettait, et il entendit que Laure avait assisté à la première représentation avec madame de Candun, qu'il n'aimait guère. Cela lui déplut d'autant qu'elle ne le lui avait pas dit. Alors, content d'avoir un avantage sur elle, il vint enfin lui parler.

— Ah, — dit-il, — vous êtes allée là?

— Oui, — répondit-elle.

— Et cela vous a plu? — demanda-t-il, déjà armé.

— Oh non! — dit-elle.

Il fut presque déçu que l'occasion de leur désaccord leur manquât. Cependant ils étaient ensemble; ils s'éloignèrent un peu des autres.

— Vous vous êtes amusée, ce soir? — dit-il.

Elle fit un geste évasif, et il parut seulement à André qu'elle niait le plaisir qu'il lui avait vu prendre :

— Et vous?

Alors, en lui répondant, il lui parla des autres, de leur misère, de leur vanité, et, quoique ce qu'il disait fût tout général, elle savait bien qu'il n'aurait pas parlé ainsi, s'il avait été content de leur propre amour.

— D'ailleurs, — reprit-il, — il n'y a pas de quoi s'étonner. Ils ne peuvent pas être autre chose.

— Mon Dieu, — dit-elle, — quel carnage! Mais alors, qui admirer, qui croire?

— Moi! — dit-il, et prononcé sur un faux ton de badinage, ce mot était encore ce qu'il avait dit de plus sincère. Il avait besoin d'elle, il aurait voulu l'appeler à lui. Mais il avait l'air sec et cruel.

— Vous? — répondit-elle, et l'ambiguïté même de sa voix exprimait le refus, presque la révolte. Elle regardait ce visage de tyran, elle sentait bien qu'il voulait l'arracher à tout, mais elle ne savait plus où il l'emmenait, elle résistait. Troublée et déconcertée par lui, elle avait repris ce soir-là, parmi les autres, un sentiment d'elle-même heureux et facile. Elle le perdait de nouveau dès qu'elle se rapprochait de lui. Cette pensée qu'il n'était pas comme les autres, qu'elle avait eue tant de fois à l'avantage de son amant, elle l'avait pour la première fois contre lui.

Ils sentirent leur misère et ils se turent. Il leur semblait qu'il n'y avait plus rien au monde. Cependant, à côté, c'était le moment où, entre les miroirs et les lumières, la conversation devient aussi brillante que ce qui l'entoure, où il semble que les plus lourdes questions deviennent légères et que l'esprit les soulève en se jouant; et, muets tous deux, humiliés, ils entendaient des paroles : vie. bonheur, amour.

Quelques autres personnes étaient arrivées. Le jeune Arsailly, débile et gourmé, faisait ponctuellement ses politesses. Laure se sentait si détruite qu'elle fut heureuse, comme

d'un secours, de voir M. Joffand s'approcher d'elle. Agé de cinquante ans passés, il paraissait bien portant, heureux, avec sa belle barbe bouffante partagée en deux. Collectionneur de tableaux, il vivait dans une familiarité toute extérieure avec les œuvres d'art, ne s'intéressait pas moins à la littérature et à la musique, et plein de curiosité, il manquait seulement de pénétration. Par une singulière conséquence, on eût dit que son père, avocat célèbre, lui avait laissé une disposition à être dupe des mots. Du moins sa crédulité lui gardait une sorte de fraîcheur.

Assis près de Laure, il se mit à lui parler de leurs amis communs, de mademoiselle d'Idrifonds, dont il demandait des nouvelles.

— Elle ne va pas mieux, — dit Laure, — elle est dans le Midi, j'irai peut-être la voir.

André entendait : il connaissait ce projet et savait que, pour peu que leur amour se ranimât, Laure ne s'en irait point. Cependant lui-même devait répondre aux compliments qu'une dame lui faisait sur ses romans, et comme Laure entendait aussi, il lui semblait, avec un étonnement étrange, que l'homme à qui on parlait ainsi de ses livres n'était pas le même auquel elle venait de se heurter.

M. Joffand faisait l'éloge de mademoiselle d'Idrifonds.

— Vous l'aimez beaucoup, n'est-ce pas? — dit-il.

— Oh! oui, — répondit la jeune femme, avec d'autant plus d'élan peut-être, qu'elle jetait là les sentiments qu'elle n'avait pas pu dépenser ailleurs.

« Elle peut donc avoir hors de moi quelque chose d'important », se dit André, et il en souffrit mais avec une sorte de sécheresse indignée. Alors reparut en lui le besoin de la dominer, sans rien lui donner, et lui qui avait tant joui du secret de leur amour, il eût voulu que tout le monde, maintenant, vît qu'elle lui appartenait, comme une esclave.

— Vous allez dans le Midi, Madame? — dit Jacques Meyran, en s'approchant, familier. Il se mit à se plaindre de l'hiver parisien, mais malgré ces plaintes, on le sentait content de lui et de tout, robuste, satisfait, tranquille, paré des attributs superbes de la médiocrité. André, par contraste, sentit mieux la détresse de son propre état. — Oui, reprit Meyran, je vous envie d'aller là-bas.

— Eh bien, venez-y, — lui dit Laure.

André crut qu'elle l'y engageait. Il se leva. Tout ce qu'il arrivait encore à se dire, c'était qu'il ne se possédait plus, qu'il lui fallait, autant que possible, interrompre la suite des pensées qui s'agitaient en lui. D'ailleurs on s'en alla. M. Priseur prenait congé de toutes les personnes présentes, avec la courtoisie très exacte d'un homme encore peu mondain. André fit de même. Quand il s'approcha de Laure, ils se regardèrent, et il y eut dans ce seul regard plus de franchise qu'il n'avait pu en entrer dans toutes leurs paroles : ils comprirent qu'ils se perdaient, qu'ils pouvaient encore réparer par un mot leur désaccord. Mais madame Brauger les observait et ils eurent la même gêne à sentir que leur amour risquait d'être deviné au moment même de sa déchéance. Puis chacun en voulait à l'autre. Ils se quittèrent sans s'être rien dit.

## IV

André revenait et voyant, à travers les glaces de sa voiture, Paris béant et noir, souillé par la pluie, regrettait déjà les salles éclairées qu'il s'était cru avide de quitter mais où, il s'en apercevait maintenant, la présence des autres le soutenait. Rentré chez lui, il fit la lumière dans toutes les chambres et cette clarté déserte excita encore son esprit. Il souffrait. Il aurait au moins voulu que sa souffrance eût quelque chose de profond, et elle était seulement cuisante et tout en surface. Il aurait voulu se sentir blessé et il souffrait seulement comme un homme couvert de piqûres. En lui mille sentiments, mille pensées surgissaient sans qu'il y fût pour rien, sortaient de tous les plis de son être, se heurtaient comme dans un combat de nains et il n'était que le théâtre passif de toute cette agitation. Alors, plein de ce tumulte strident, il sentit à nouveau, d'une façon plus impérieuse, la nécessité de descendre en lui, fût-ce au prix d'une douleur plus insistante, et connaissant la puissance de ses moyens d'investigation pour les avoir souvent exercés sur les autres, il en fut presque heureux, comme un chirurgien qui, avant

de se servir de ses instruments, en éprouve la pointe et le tranchant. Pourtant, avant d'avoir rien tenté, il riait déjà que sa recherche pût avoir des résultats : il se persuadait qu'il fallait renoncer à débrouiller la confusion qu'il portait en lui, qu'elle était l'effet de la vie; ou bien, au contraire, il craignait l'humiliation de trouver, comme cause authentique de tourments qui lui paraissaient si personnels, une de ces vérités bien communes qu'on répète à satiété sur l'amour. Il alla jusqu'à la table où traînaient les pages éparses qu'il avait commencé d'écrire : comment aurait-il pu travailler, quand il ne subsistait en lui plus rien de certain? Comment l'hymne sérieux du travail serait-il sorti de lui, quand toutes ses forces se contrariaient et qu'il devait, impuissant, entendre et subir cette dissonance affreuse? Il en voulait à sa maîtresse. Toute son âme réclamait contre elle. Il lui en voulait de suspendre ainsi son activité, d'avoir pris en lui tant d'importance, comme si elle fût arrivée à ce résultat par une sorte d'adresse et de ruse. S'il cherchait les raisons de sa rancune, il ne trouvait que des griefs pauvres et aigus, que leur mesquinerie rendait presque inavouables. Avec un esprit d'enquête aveugle et fureteur, il pensait à ce qu'elle avait pu être, avant lui, hors de lui, avec d'autres, et ses soupçons indécis lui donnaient autant d'aversion contre elle qu'auraient pu le faire les pires certitudes.

Elle l'obsédait, et il ne savait plus rien d'elle. Il n'en devinait plus rien par instinct. Il l'avait brouillée et fatiguée de tant de pensées contraires qu'elle ressortait de tout cela comme une morne inconnue. Elle ne lui apparaissait même plus tout entière. Il ne voyait plus que des détails d'elle, et seuls se représentaient à lui, avec un étrange éclat, des moments où elle lui avait déplu, et qu'il croyait avoir négligés, rejetés. Maintenant, il s'apercevait qu'un espion soigneux les avait conservés en lui, pour les ressortir à l'heure opportune. Tous les sourires sincères qu'elle avait adressés à d'autres, il les revoyait comme autant d'infidèles. Il se souvenait de certains mots qu'elle avait dits, supputait ce qu'ils prouvaient de la véritable nature de Laure, et délirant, il essayait misérablement de les peser dans des balances exactes. Qu'était-elle? Alors, lassé et excédé de revenir ainsi à elle sans

cesse et si vainement, il aurait voulu qu'elle fût là, pour l'étreindre une fois de plus et l'oublier en la saisissant, pour se tuer avec elle dans le plaisir. Mais, par le voisinage sournois des souvenirs charnels, d'autres images se substituaient furtivement à celle de sa maîtresse. Il revoyait d'autres femmes qu'il avait connues, il rentrait peu à peu dans son passé. Là, encore, une déception l'attendait. Comme tous ceux qui ont couru quelques aventures, il croyait garder en lui des trésors. Mais tous ces souvenirs dont il s'imaginait être riche, c'était beaucoup s'il les évaluait vaguement, ce n'était presque plus rien, s'il les vérifiait. Il avait cru pénétrer dans sa mémoire comme dans un temple où un culte diligent flattait encore les anciennes idoles et il avançait entre des autels ruinés où quelque fragment de leur statue, un bras, une hanche, reposait seul, tandis que, sur tout cela, l'oubli répandait ses lierres. Pourquoi s'en étonnait-il? Qu'elles eussent été faites de curiosité, de désir, ou de volupté, quel don sincère y avait-il eu dans ses anciennes amours? Qu'avaient-elles été, sinon de la séduction tendre? Sur des êtres différents, il poursuivait les mêmes plaisirs. Avec l'insouciance de son âge, il s'était à la fois prodigué et réservé, prodigué dans le présent, réservé pour l'avenir. Aucune de celles qu'il avait connues ne lui avait paru assez belle pour qu'il lui livrât sa destinée. Et elles aussi, malgré leurs mots éperdus ou prétentieux, elles étaient d'accord avec lui pour voler à la vie tout ce qu'elle peut donner de plaisirs, sans y prendre aucun engagement. Ce qu'ils appelaient leur amour n'était fait que de leurs égoïsmes unis. Quand ils se quittaient, ils étaient quittes. Pourtant, plus d'une fois, il n'avait pu empêcher ses sentiments de grandir, il avait cru avoir découvert un être. Une femme se livrait à lui, et la lumière qu'elle recevait de l'amour paraissait un moment monter d'elle. Alors il écoutait avec un peu de pitié les autres juger en deux ou trois mots négligents celle que, seul, il croyait connaître. Puis, peu à peu, le rayon magique s'éloignait, et lui aussi arrivait à ne plus penser, de celle qui un moment l'avait ébloui, que ces deux ou trois mots.

Il en venait enfin à s'examiner, mais cet examen qu'il aurait dû mener avec une sévérité attentive, il le faisait dans

la fièvre et l'énervement. Jusqu'alors il n'avait vécu qu'à la surface de lui-même. Content de ses dons, il ne s'interrogeait guère sur la nature qui les supportait. Il lui suffisait de percevoir confusément qu'elle n'était pas vile et de la croire généreuse, parce qu'elle nourrissait de violents désirs. Comme beaucoup d'hommes, il avait besoin de l'amour sans vraiment croire en lui. Tandis que son travail lui donnait un appui solide, il n'avait en somme demandé à l'amour que de beaux moments, et ces moments il les voyait encore resplendir, indifférents et pareils, comme des joyaux, sur toutes ses amours mortes. Mais qu'avait-il besoin de revenir sur ce passé? S'il le regardait dans sa mémoire, rien n'était plus vain et plus aboli. Rien n'était plus important s'il se regardait soi-même, car il était tel que ce passé l'avait fait. Avec Laure aussi, il ne s'était pas conduit autrement. Il avait cru l'aimer davantage, parce qu'il la saisissait avec plus de joie. Pourtant, il devait reconnaître qu'il n'était plus tout à fait le même qu'avant. Ce qui rend les jeunes gens si insouciants, c'est qu'ils croient que ce qu'ils font ne compte pas encore dans leur propre vie. André, au contraire, se sentait maintenant dans le présent de sa destinée. Les rêves qu'auparavant il reculait dans l'avenir, il comprenait que c'était à lui maintenant de les accomplir. Et alors il rencontrait ce qu'il y avait d'essentiel dans son amour avec Laure. Il avait un rêve. Le rêve d'une vie où tout aurait été à la fois ardent et sûr, comme du feu brûlant sur du marbre, où l'amour n'aurait pas seulement été une cause de jouissances, mais un principe inépuisable d'activité pour tout ce qu'il y avait de plus noble en eux. Parfois, avec une émotion indicible, il avait senti qu'il pouvait la rejoindre au delà même de tout le plaisir qu'elle lui donnait, à ces profondeurs où l'âme est seule comme une nymphe au bord d'une source. Alors il ne pensait même plus à ce qu'elle était; il se sentait responsable d'elle. C'était lui qui l'envelopperait et qui la créerait sans cesse dans cette vie où ils seraient mêlés. S'il en était ainsi, pourquoi ne l'épousait-il pas?

Il suffisait qu'il se fût posé cette question pour être mieux renseigné sur lui que par toutes les délibérations. Il sentait aussitôt le refus de sa nature : Laure n'était plus pour lui une

proie assez riche, un butin assez tentant. Fussent-ils repartis ensemble, ils n'auraient pu que regretter leur premier bonheur, sans pouvoir le reproduire, et cette certitude écrasait tout. Alors André connaissait combien était frêle et vaine cette idée qu'il portait en lui, d'une vie fondée sur l'amour. Il faisait ce rêve, mais y croyait-il? Il éprouvait même une gêne à s'avouer qu'il l'avait formé, comme si c'eût été une preuve de naïveté que de nourrir un tel idéal. Tout ce qu'il croyait savoir, dans la sévérité de son esprit et dans son expérience, s'opposait à la possibilité d'un tel bonheur. Il ne voyait plus dans cette idée qu'un mirage qu'il était enfantin de poursuivre, et qui, posé au delà de la réalité, ne représentait lui-même rien de réel. Puis, un tel bonheur eût-il été possible, il se demandait encore si Laure était bien celle avec qui il aurait fallu l'essayer. Elle lui apparaissait désormais comme une plante à laquelle il avait arraché ses fleurs. Alors ses doutes sur elle recommençaient. Dans tous les gages qu'elle lui avait donnés, elle ne lui semblait plus avoir cédé qu'à l'attrait de son propre plaisir. Dans ses plus franches ardeurs, il ne voyait plus que ces incendies d'un moment dont tant de femmes sont capables. Incertain comme il l'était devenu, ce qu'elle était dans l'instant suffisait à déterminer tout son sentiment sur elle. Pour un rien, il était prêt à la trouver légère ou médiocre, à l'excuser en la rabaissant. De toutes manières, elle n'était plus pour lui une exception. Il la remettait parmi les autres. Il était tout disposé à la juger, non plus selon ce qu'il avait cru d'elle, mais selon ce qu'il pensait des femmes. Et il sentait bien qu'elle-même doutait de ce qu'elle était, n'avait plus de foi en elle, et ces sentiments devinés confirmaient les siens. C'était quand ils s'étaient donné tous les plaisirs faciles de l'amour qu'il leur aurait fallu commencer à s'aimer vraiment : ils s'en rendaient bien compte parfois, mais ils étaient sans force pour rien entreprendre.

Enfin André rencontrait sourdement le dernier obstacle qui s'opposait en lui à l'existence d'un tel bonheur. Il eût fallu de sa part un don absolu, et au fond de sa vanité d'homme, il ne voulait pas renoncer à l'orgueil de ses nouvelles conquêtes et de ses désirs changeants.

Soudain, écartant toutes ses pensées, un souvenir s'imposait à lui. C'était, l'automne d'avant, à la fin de novembre, dans un de ces jours de brume où il semble que le temps se soit arrêté, que la paix navrante des Champs-Élysées vienne expirer sur la terre. Ils se promenaient au Bois tous les deux, et, comme pour ne pas déranger l'immobilité des choses, ils avaient fini par s'asseoir sous un arbre noir, rayonnant et morne, au centre d'une grande pelouse dont les confins s'évanouissaient dans la brume. Là, dans la défection de tout ce qui les entourait, ils avaient senti qu'ils n'avaient de ressource qu'en eux, et André s'était mis à parler à Laure avec une tendresse si profonde que c'était comme si une source venait de s'ouvrir en lui. Et à mesure qu'il lui parlait, il se sentait en effet une passion intime pour ce qu'elle était, et le goût profond de la choisir. Ce qu'il se disait alors, ce n'était même pas : « je l'aime », mais quelque chose de bien plus secret, de bien plus rare, de plus ravissant : « je pourrais vraiment l'aimer, » et c'était comme la promesse d'une vie nouvelle. Elle, cependant, ne remuait point, mais sans que sa figure changeât, il voyait son visage pâle s'altérer jusqu'à paraître mourir; et convaincue à la fin, elle avait laissé sa tête rouler sur l'épaule de son amant et lui avait dit dans un souffle : « Emporte-moi pour toujours. » Brusquement contracté, il s'était repris, il avait fait semblant de ne pas entendre : et tout ce qu'il avait continué à lui dire, ce n'avait plus été que des mensonges.

Maintenant, il connaissait clairement la misère de leur état : une extrême irritation, aucune puissance. Ils s'excitaient mutuellement au dégoût de la vie où ils étaient engagés, et ils n'auraient pas pu s'en donner une autre. Ils s'exaspéraient sans se satisfaire, et, pour s'assouvir, ils n'avaient toujours que les caresses dont ils devenaient à la fois plus avides et plus dégoûtés. En même temps, sans se le dire, ils souffraient de ce qu'il y avait de clandestin dans leur liaison. Plus d'une fois déjà, André avait éprouvé ce que comporte d'abject ce rôle flatteur de l'amant : jamais il ne l'avait mieux senti qu'avec cette jeune femme, libre pourtant, mais qu'il avait plus sincèrement liée à lui. Alors, il pensa que, dès le début, il aurait fallu l'aimer autrement; mais il aurait aussi fallu qu'il

ne fût pas le même ; tout cela était accompli, il était fatigué de remuer des suppositions inutiles. Pourtant, s'il n'avait pas vraiment osé prendre Laure, il n'en avait pas moins voulu la garder. Son amour ne diminuait pas d'importance, il changeait de contenu : il se dénaturait au lieu de s'affaiblir. Maintenant plus que jamais André avait besoin d'attacher à lui la jeune femme : mais au lieu de la persuader et de la gagner, il n'aspirait plus qu'à la réduire et à l'asservir. A mesure qu'il livrait à sa maîtresse moins de lui-même, ses prétentions n'en devenaient que plus âpres. Lâche et exigeant, il la soupçonnait dans tous les sentiments qu'elle éprouvait hors de lui, il voulait qu'elle les lui immolât. Mais bien loin de s'enorgueillir d'un tel despotisme, il sentait si profondément ce qu'il avait de mesquin et de sordide qu'il en devenait honteux. Bientôt, peut-être, il ne s'intéresserait plus à elle que par de la haine. Cependant il ne pouvait pas empêcher la perversion de son amour. Il ne pouvait pas arrêter en lui la croissance de toutes ces ronces vénéneuses ; il ne pouvait que les faucher par un acte.

— Je la quitterai, — dit-il tout haut, en passant sa main sur son front brûlant.

Il répéta : « Il faut la quitter » et il était presque soulagé de s'imposer ce pauvre et dernier devoir ; l'idée d'intervenir enfin dans les sentiments qu'il ne faisait que subir le restaurait un peu dans sa dignité virile. Il s'aperçut d'ailleurs avec une sorte d'ironie qu'il n'avait pas à choisir, que cet acte était le seul qui fût encore ouvert devant lui, comme une petite ouverture au bout d'un souterrain, et qu'il dépendait seulement de lui d'y arriver plus ou moins vite. Maintenant, en repensant à sa maîtresse, il ne se demandait plus ce qu'elle était, il la revoyait seulement, ses poignets, ses bras, et, comme s'il l'eût brutalisée, il se reprochait d'avoir mêlé toute cette fragilité féminine à son orage intérieur. Il se promit de nouveau qu'il la quitterait, et il lui semblait que la douleur même de cette rupture serait presque, dans sa simplicité et dans sa franchise, comme un retour à la vie, après les supplices de sécheresse où il se débattait. Puis, au delà de cette douleur, il apercevait de nouveau une vie en ordre, où le travail serait séparé du plaisir, où il jouirait tour à tour de l'un et de

l'autre. Toute la facilité qu'il avait d'abord cru trouver dans son amour lui apparaissait maintenant hors de lui. Il s'était livré à sa sincérité, sans prévoir jusqu'où elle le mènerait : il avait peur, à présent, qu'elle le conduisît à une vie trop malaisée, il voulait revenir sur ses pas, retrouver les autres vivants à la surface des choses, mener une existence pareille à la leur, en donnant seulement plus de finesse aux mêmes plaisirs. Il pensa à deux ou trois femmes qui l'attiraient, et comme elles lui étaient indifférentes, il put croire que chacune lui plairait. Du reste, ses pensées se brouillaient. Épuisé, il obtenait enfin de s'endormir; tout ce qui avait été en lui si dur, si massif, s'effritait, se pulvérisait maintenant comme une ruine. Il pouvait croire que rien de cela n'existait plus. Mais tandis qu'il gardait juste assez de conscience pour jouir de cet anéantissement, en s'enfonçant dans le somme, il craignait déjà son réveil.

## V

Laure avait passé quinze jours dans le Midi, et tandis qu'il ne voyait dans cette absence qu'une espèce d'infidélité et comme une preuve de détachement, elle, sous prétexte d'aller voir son amie, avait voulu pouvoir penser toute seule à André, à leur amour, à elle. Elle le fit avec courage. Jusque-là elle s'était confiée à lui. Mais, puisqu'ils n'étaient pas heureux, elle redevenait seule malgré elle, elle dut s'avouer tout ce qui la décevait, la gênait et la souillait, et chacun de ces aveux, dès qu'elle se l'était fait, devenait irréparable. Les opinions ordinaires n'agissaient pas sur elle : elle ne connaissait que ce qui lui arrivait. Elle souffrit beaucoup, mais décida qu'elle ne devait plus compter que sur elle, et quand elle était poussée encore à appeler André à son secours, elle se souvenait de toutes les fois où elle l'avait déjà fait en vain. Elle s'interdit désormais ces humiliations. Il avait souvent loué la fierté de Laure, mais jusqu'alors elle n'en avait jamais témoigné envers lui. Pour la première fois elle se servait contre lui de son caractère ordinaire.

Elle était revenue. Elle était là, devant lui, et ne pouvant se

parler, ils se parlaient des autres, mais tandis qu'ils semblaient ainsi s'éloigner d'eux-mêmes, ils ne cherchaient qu'un détour pour se rapprocher et se heurter, dans une de ces disputes où ils mettaient leur dernière sincérité. Elle racontait le séjour qu'elle avait fait près d'Antibes, à propos duquel André était plein d'une curiosité soupçonneuse, qu'il ne découvrait qu'à demi, en affectant presque l'indifférence, comme s'il n'avait pas voulu que Laure pût être flattée de l'intérêt qu'il lui portait. En lui parlant des gens avec qui elle avait vécu là-bas, elle dut lui nommer madame de Candun. Elle savait qu'il n'aimait pas qu'elle fréquentât cette jeune femme, connue pour sa légèreté. En effet, il haussa un peu les épaules :

— Décidément, — dit-il, — quelle amitié!

Et il prononça quelques mots sur madame de Candun, où il essayait d'atteindre obliquement Laure, de lui faire sentir que, pour avoir une telle amie, il fallait qu'elle portât dans son caractère quelque chose qui lui ressemblait. Laure sentait l'attaque et voulait répondre.

— Enfin, — dit-elle brusquement, — que lui reprochez-vous? Elle ne fait jamais que ce que nous faisons.

— C'est vrai, — dit-il, — et ils s'affrontaient enfin, ils étaient en face l'un de l'autre. Mais, tandis qu'il se regardaient ainsi, ils étaient punis comme par une disparition d'eux-mêmes, ils ne se rencontraient plus que dans leurs défauts. Chacun avait envie de crier à l'autre :

— Où es-tu, toi que j'ai aimé?

Cependant, au lieu de pousser ce cri sincère, il lui répondit en feignant de lui donner raison, d'envelopper tous les êtres dans la même indulgence, sans demander à aucun de valoir plus que les autres, et il savait bien que c'était de cette manière qu'il la contrariait le plus. En effet, elle aurait voulu protester. Tandis qu'il s'attachait à décrire strictement la misère réelle des êtres, ce qu'il disait semblait à Laure, une fois de plus, en même temps exact et injuste, elle trouvait qu'il parlait des vivants comme si ç'avaient été des morts. « Au lieu de tout cela, se disait-elle, pourquoi n'excite-t-il pas en moi tout ce que je pourrais être? »

— Mais enfin, — dit-elle, — tout le monde n'est pas ainsi.

— Mais si, tout le monde.

Elle le regarda, et poussée par le besoin d'en revenir à eux :

— Même moi? — demanda-t-elle.

Il la regarda aussi, et avec un sourire faux :

— Même nous, — répondit-il.

Et soudain, se tournant vers elle :

— Voulez-vous que je vous dise ce que nous sommes, nous, notre histoire?

En ce moment, il était plein de méchanceté. Mais, sa rigueur, il l'exerçait sur lui-même, il était prêt à s'infliger la vérité, comme pour se punir de n'avoir pas su être différent.

Elle se dressa. Il lui faisait horreur. Il ne lui paraissait plus qu'un destructeur atroce, armé seulement pour le mal, et qui, non content d'empoisonner le présent, allait encore lui détruire leur passé. Elle voulut le lui retirer, le garder pour elle seule. Et ce qu'il souffrait, elle ne le discernait pas.

— Taisez-vous, — cria-t-elle.

En effet, il se tut, mais, sans aucune transition, poussé par une impulsion aussi violente que celles qui font tuer, il se jeta sur elle, il la saisit, et jamais, peut-être, elle ne lui avait promis une volupté plus sauvage. Mais il la sentit qui se raidissait, se refusait. Son désir n'en fut que plus furieux, de la soumettre, de l'asservir, là, aussitôt. Cependant, il ne le fit pas, il la lâcha.

Ils restaient en face l'un de l'autre, elle appuyée à une table, et n'osaient pas encore se regarder, chacun se refaisant une figure qu'il pût montrer à l'autre. A la fin, elle releva craintivement les yeux vers lui, elle vit son visage pâle, dur, ferme.

— Laure, — dit-il au bout d'un moment, — je crois qu'il vaut mieux que je vous laisse partir. C'est encore une mauvaise journée. — Et las des paroles, mais voulant du moins tout prendre sur lui : — C'est ma faute — ajouta-t-il — pardonnez-moi.

Alors elle soupçonna combien il souffrait, mais trop loin d'elle pour qu'elle pût lui porter secours. Puis, en elle, son amour-propre vibrait encore. Elle remit son chapeau sans rien dire et recula. Mais, avant de partir, comme pour lui faire entendre qu'elle ne voulait pas le perdre :

— A dimanche, — dit-elle timidement.

— A dimanche, — dit-il.

Ils s'étaient promis de faire, ce jour-là, une promenade. Le dimanche arriva. Dès qu'André fut à côté d'elle, dans l'auto qui les emportait, il sentit que leur réunion ne faisait plus rien de vivant, de riche. Ils se disaient des mots indifférents, leur voix même n'était pas naturelle. Chacun d'eux était comme ligotté dans ses nerfs. Tandis qu'André feignait de cacher à Laure son ennui, il ne faisait que le lui laisser voir plus perfidement, et, détournant la tête, il regardait passer des femmes dehors, vaguement tenté par n'importe laquelle.

On était à la fin de février. C'était une de ces journées informes où deux saisons sont mêlées, mais le printemps ne s'annonçait encore que par la mollesse de l'hiver. Ils descendirent de voiture auprès du grand Trianon. De grosses nuées encombraient l'espace sans arriver à s'y arranger dans le ciel, et sous ce ciel chargé d'eau, la galanterie du petit palais avait quelque chose de transi et de pitoyable. Ses colonnes mêmes, roses et jaunâtres, semblaient faites d'une matière malsaine et corrompue, comme s'il y avait eu des feuilles mortes prises dans leur marbre. Du toit d'une maison, une fumée montait, très bleue dans l'air gris.

Ils entrèrent dans le jardin et descendirent la rampe. Le sol était fangeux et les feuilles de l'ancien automne y faisaient encore une pâte humide.

— Prenez garde, — dit-il, — vous mouillez vos pieds.

— Ça ne fait rien, — répondit-elle.

Elle était oppressée et ne voulait pas parler, de peur qu'il s'en aperçût et crût qu'elle cherchait à l'apitoyer. Ils passèrent près de deux bassins ronds, emplis d'une eau d'un noir bleu comme de l'encre. Ils virent une fontaine, de marbre et de bronze doré, qui semblait avoir froid dehors. Ils parvinrent enfin à une large allée au sol couvert d'herbe. Les arbres se dressaient, hauts et calmes, nus encore, et l'épaississement des touffes de gui ressemblait, dans leurs branches, à une araignée au milieu de ses toiles. Le lierre s'élevait sur leurs troncs mouillés et dardait sa petite feuille aiguë comme une tête de serpent. Arrivés au bout, une haie les arrêta et ils regardèrent tous deux la campagne rase et l'immense mélancolie de l'espace pauvre. Comme une étoffe, il semblait retomber à longs plis autour d'un maigre pommier, âpre et isolé. Mais,

tandis qu'ils regardaient, ils entendaient aussi chanter un oiseau, et ce chant, tout froid qu'il était, annonçait déjà un printemps où il n'y aurait rien pour eux.

— Revenons, — dit-elle.

Ils revenaient. Des fillettes cherchaient dans l'herbe, avec des cris perçants, des fleurs qui n'y étaient pas encore. André, cependant, en aperçut une et se baissa pour la cueillir : c'était un petit calice béant, pâle et qui semblait regarder. Il fit, pour la tendre à Laure, un geste qu'elle ne comprit pas, puis la rejeta brusquement.

— Comme vous la jetez, — dit la jeune femme.

— Eh bien, — dit-il, — je l'ai respirée.

Soudain il sentit ce qu'il y avait de faux et de pitoyable dans tous ces mots. Au moment où il mesurait toute son indigence, il subsistait donc en lui un comédien prêt à prendre des attitudes. « Au moins, soyons simples, se dit-il avec dégoût, puisque nous sommes deux pauvres. »

Ils croisaient quelques lourds promeneurs. L'un d'eux se retourna pour regarder Laure. André seul ne la voyait plus; la présence de la jeune femme n'était pour lui que l'écho lointain d'un être déjà perdu.

Ils étaient remontés vers le château, ils apercevaient maintenant sa façade, morne. Tout, autour d'eux, offrait encore le caractère battu et amorti de l'hiver. Sur le plâtre malsain d'un vieux mur, rampaient des tons d'une richesse sournoise. Mais on eût dit que tout fondait dans un vil dégel, que les choses ne se tenaient plus, que l'air sans ressorts se détendait et s'affaissait sur elles. Il n'y avait plus que des taches, les unes à côté des autres. Des moineaux sales et charbonneux sautillaient par terre. Un arbre blessait l'espace de ses branches nues, pareilles à des épines. Dans ce délabrement, rien n'était plus sinistre que les statues. Debout encore, rongées, infirmes, incomplètes, malades de temps et d'ennui, le faible aspect humain qui les disputait au néant les rendait plus tristes que des pierres. Chacune semblait trahir ce qu'elle aurait dû proclamer : un Hercule disait qu'il n'y avait plus de force, une Vénus qu'il n'y avait plus d'amour, un Apollon qu'il n'y avait plus de gloire.

André s'arrêta un instant près d'une urne de marbre. Très

grande, elle semblait contenir la cendre des siècles et faite à leur dimension. Sur ces flancs tournait une petite bacchanale antique : c'était la fête des sens crue et saine. André mesura avec amertume comme il était loin de tout cela.

« Est-ce que je l'aime? se demanda-t-il brusquement, est-ce qu'il reste quelque chose en moi qui l'aime? » Et il lui parut qu'en lui rien ne répondait. Cependant ils échangeaient quelques mots, et André, avec l'antagonisme méticuleux qui les séparait maintenant, remarquait que, sans les efforts auxquels il s'obligeait, le silence entre eux fût devenu insupportable. Il s'agissait encore du séjour qu'elle avait fait dans le Midi; André parlait de la mer qu'il avait envie de revoir :

— J'irai bientôt, — dit-il, — comme s'il avait eu un projet tout prêt.

Elle préférait les forêts. Ils se contredisaient avec des ménagements et une politesse dérisoire. Mais, tandis qu'avec une misérable perversité, ils prenaient plaisir à opposer leurs goûts, leurs projets, ils sentaient que rien au monde ne les tentait plus.

Elle lui citait des personnes qu'elle avait vues là-bas, et lui, écoutant tous ces noms : « Voilà, pensait-il, ceux avec qui elle doit vivre. » Et lui posant la question qu'il avait toujours retenue jusqu'alors.

— Et Meyran, — dit-il, — était là?

— Non, — dit-elle.

Alors il sentit décidément tout ce qu'il y avait de pauvre, de tortueux, d'affecté dans ce qu'ils étaient l'un avec l'autre, et, plein de dégoût, il eut besoin que cela finit.

— Laure, — dit-il en se tournant vers elle, — il faut nous quitter.

Elle s'attendait bien à recevoir un coup, mais n'aurait pas cru que ce fût pour si tôt. Elle pâlit tellement qu'elle parut reculer; elle ne dit rien et il lui sembla qu'elle avait poussé en elle-même un cri qui n'avait pas été entendu; les yeux dilatés, de la tête elle lui fit signe que oui. Et aussitôt il fut plein de révolte, comme si elle avait dû protester, repousser ce qu'il avait paru décider, empêcher que ce qu'il avait cru fatal arrivât. « Elle sent donc aussi qu'il le faut », pensa-t-il, avec étonnement et colère; et aussi : « Elle peut donc se passer de moi. » Il se rappelait d'autres femmes faites à toutes les péripéties de

l'amour, qui, en de tels cas, avaient réclamé, pleuré et à qui ces larmes redonnaient une nouveauté d'un instant. Puis cette révolte même fut abolie : « Eh bien oui, que nous nous quittions! » se dit-il, plein d'une désolation presque calme.

Ils revenaient. Leurs corps qui s'étaient si profondément connus se frôlaient à peine. Ils étaient surpris que tout fût pareil à ce qu'ils avaient vu quelques minutes avant, quand ils pouvaient croire encore qu'ils étaient ensemble, dans cet instant piètre et maussade qu'ils regrettaient déjà. Quelque chose en eux s'agitait faiblement pour les réunir, mais ce dernier effort était écrasé sous la masse de tous ceux qu'ils avaient déjà faits en vain. Pourtant, comme c'était la dernière fois qu'ils étaient l'un avec l'autre, ils auraient voulu que cette promenade lugubre, sur un sol boueux, durât longtemps. Arrivée à une croisée de chemins, elle tourna timidement la tête vers lui. Tous deux savaient bien lequel était le plus court. Cependant il montra l'autre :

— Je crois que c'est par là, — dit-il.

Et par un dernier accord, ils se trompèrent.

Mais ils ne purent empêcher qu'ils revinssent à la rampe et tandis qu'ils la gravissaient, la porte, à chaque pas qu'ils faisaient, devenait plus grande et plus proche et tous deux étaient pénétrés de cette morne épouvante qu'on ressent en songe. A ce moment le soleil se dégagea à demi, une clarté jaune erra sur les arbres et s'arrêta sur un pin, dont le tronc orangé semblait émettre cette lumière, au lieu de la recevoir. André aurait voulu parler à Laure, mais tous les mots lui paraissaient abjects ou prétentieux. Tous étaient inutiles, puisqu'ils se quittaient. Près de la porte, ils s'arrêtèrent. Peut-être alors se seraient-ils parlé. Mais, un couple venait vers eux, deux amoureux : lui, malingre, sans doute un petit commis, portait des vêtements étriqués, le chapeau planté en arrière pour qu'on vît le commencement de sa chevelure. Et il exhibait une cravate rouge et jaune, gonflée comme une gorge d'oiseau. Elle, grosse fille rougeaude et pataude, sous un chapeau à plumes qui oscillait, avec cette grotesque apparence d'élégance que les grands magasins prêtent aux plus pauvres. Ils se bousculaient en riant, avec des bourrades, et elle vacillait sur des

talons Louis XV, entre les flaques. Ils venaient vers Laure et André comme pour les séparer. Elle s'écarta.

— Adieu, — dit-elle tout bas.

Quand le couple fut passé, elle n'était plus là, André resta immobile. Il se sentait comme vidé de sa force et de ses organes. Il n'avait en lui qu'un sentiment affreux de néant, un dégoût qui allait jusqu'à la nausée. Il franchit la porte à son tour. Un groupe en débouchait derrière lui, de gens bruyants et riants, avec des manteaux, des casquettes, des lunettes et tout juste assez d'automobile ce qu'il en fallait pour autoriser cet accoutrement. Ils s'entassèrent dans leur petite voiture qui partit en ballotant. André se crut seul. Mais un mendiant s'approcha de lui d'un pas souple et mou et grommela sa prière. André le regarda : il avait l'air fait d'un paquet de hardes et sa face, sans traits distincts, n'offrait que des yeux de bête entre une barbe et une chevelure confuses. André se sentit lui-même si indigent, si absolument dénué de tout, qu'il lui parut incroyable de pouvoir donner. Il prit dans sa bourse une pièce d'or, la mit dans la paume de l'homme. Celui-ci qui murmurait déjà son remerciement ordinaire, l'étouffa soudain dans un grognement. La main se ramassa avec une sorte de voracité sur son butin. L'homme disparut, André demeura. Il lui semblait qu'il ne bougerait jamais plus. Soudain, atteint comme par des piqûres, il leva la tête. Le ciel était devenu d'un gris uniforme, il commençait à pleuvoir.

## VI

Le lendemain, il pleuvait toujours. André était chez lui. Comme les blessés qui ne bougent point pour ne pas éveiller leur mal, il demeurait immobile, inerte, vide, avec sa douleur latente. Sa pensée ne revenait pas encore sur lui. Seules, comme des feux-follets sur l'eau empoisonnée d'un étang, quelques pensées vaines s'agitaient sur cette fausse paresse. Regardant la pièce encombrée d'objets menus et de bibelots où il se trouvait, il se disait que les lieux mêmes où il vivait n'étaient pas selon son goût, mais selon celui des autres. Il aurait souhaité ne voir autour de lui que des parois nues, un

espace austère. Seul, sur une console, un buste antique lui plaisait, parce qu'il était dur, froid, résistant.

Il entendit qu'on avait sonné et crut qu'une visite lui serait insupportable. Mais, au fond, il était presque soulagé que n'importe qui vînt le distraire. Et soudain, sentant toute sa détresse, il pensa que les autres aussi avaient à vivre, à traiter ce problème que lui-même résolvait si mal, et pour savoir comment ils faisaient, il se sentit plein d'une curiosité avide et pour ainsi dire naïve, et il attendit.

Claude Lerton parut et il ne se doutait guère de l'examen auquel il s'exposait. Camarade d'André depuis l'enfance, fils d'un père mort jeune, choyé par une mère craintive, il avait toujours passé pour délicat, et ayant obtenu ce mot pour sa santé, il l'avait gardé pour sa nature. Il écrivait des opuscules auxquels l'art de l'éditeur prêtait une apparence de rareté, sans pouvoir jamais aller jusqu'à faire un livre. Néanmoins, fier de cette incapacité, il considérait avec fatuité la minceur de ses ouvrages.

Il était d'une taille moyenne, fluet, blond, élégant comme un petit personnage d'estampe et toute l'importance qu'il donnait à son costume semblait en retirer à sa personne. Il s'assit, se plaignit du temps et parla d'une exposition de miniatures persanes d'où il venait. Il s'intéressait aux arts, non sans finesse, mais cet intérêt même paraissait moins venir d'un goût sincère pour eux, que d'un éloignement de la vie, dont il craignait la grossièreté. A force de vouloir trop se préserver, il finissait par ne plus toucher à rien et vivait dans l'inanité, au milieu d'un petit appartement studieusement arrangé, où il ne fallait pas changer la place d'un bibelot, de sorte qu'il y avait à la fin, dans ce jeune homme, quelque chose d'une vieille fille. Pourtant il avait presque toujours quelque amour qui irisait sa vie, comme une flamme dans une veilleuse, et André, qui cherchait où résidait sa sincérité, eût voulu l'en faire parler. Après quelques phrases de dégoût et d'ennui, le jeune homme y vint de lui-même. Obstinément aimé par une femme plus âgée que lui, il se plaignait de ne pouvoir lui répondre par des sentiments aussi riches, il incriminait sa propre nature. Mais, tout en l'expliquant, il se comparait à des types déjà classés, aux héros de certains romans et ainsi, au

moment même où il semblait se menacer par un examen plus sincère, il ne faisait que se soutenir par une complaisance plus secrète, se flatter par une affectation nouvelle et éluder la vérité qu'il avait l'air de poursuivre. Il se mirait au lieu de s'observer, et dans la manière même dont il faisait allusion à son cas, il y avait déjà quelque chose de si apprêté et de si convenu, qu'André se demanda s'il ne guettait pas son histoire pour en faire un petit livre.

« Pourtant, se disait-il, il faut bien qu'il ait pour vivre quelque soutien. » Il regardait le jeune homme, il le voyait comme s'il l'eût reçu dans un cabinet de miroirs.

— Et ton travail ? — demanda-t-il.

— Ah ! justement, — répondit Lerton d'une voix plus simple, — j'ai fini ces poèmes en prose, tu sais, dont je t'ai parlé. Mais, avant que le livre paraisse, je voudrais en faire passer quelques pages dans des revues. Et alors...

Il commença à rendre compte à André de ce qu'il avait déjà fait dans ce but. Quoiqu'il se crût dédaigneux, il avait cette ambition avide et tâtillonne des amateurs, qui se nourrit de miettes, il désirait qu'on parlât de lui, et, après s'être targué d'écrire pour peu de gens, il aurait voulu être lu par tout le monde. A la fin, il se leva. Dans le vestibule, comme il partait, il rencontra Pierre Miniot. Il était facile de voir qu'ils avaient l'un pour l'autre l'aversion instinctive qui oppose l'amateur au professionnel, mais ils se serrèrent la main avec une cordialité affectée, chacun se jugeant sans doute bien adroit de dérober à l'autre ses sentiments véritables. Miniot entra : il était court, rouge, ses cheveux blonds coupés presque ras, la bouche tremblante, un peu spasmodique. Il s'assit et, quand il eût soufflé :

— Ah ! — dit-il, — j'ai vu le ministre, et j'ai parlé net...

Pierre Miniot voulait être décoré, et comme André l'avait aidé dans ses premières démarches, il venait depuis lui en raconter la suite et ne semblait pas douter un instant que ce ne fût pour son ami une affaire aussi importante que pour lui-même. Pierre Miniot avait été le camarade d'André Arlant au lycée et à la Sorbonne. Apte à tourner des phrases d'aspect littéraire sans avoir dans l'esprit de quoi les remplir, il obtenait alors des triomphes scolaires que la vie avait mal conti-

nués. Forcé d'exécuter des besognes, il croyait que cela l'empêchait d'accomplir des œuvres. Du moins il avait écrit des livres de critique, où il s'en prenait tour à tour à chacun des romantiques et l'étudiait sans faveur : il se serait cru dupe s'il avait, où que ce fût, reconnu l'existence d'une grandeur vraie. Il avait cependant beaucoup de bribes d'idées; il ne manquait pas d'intelligence, mais tout ce qu'il en possédait ne servait qu'à justifier son inintelligence principale qui tenait autant à son caractère qu'à son esprit : il n'aurait plus cru être critique, s'il n'avait plus critiqué. Il craignait l'humiliation d'admirer et, quoique crédule, se jugeait plein d'ironie parce qu'il en avait le ton et les mines.

Du moins parlait-il sincèrement, pour raconter ses visites : il rapportait comment il avait exposé ses titres, rappelé le succès qu'avaient eu certains de ses livres, car s'il était mécontent, dans l'ensemble de tout ce qu'il avait obtenu, il n'en était pas moins vain dans le détail. Puis il nommait tous ceux qui, ayant son âge, étaient décorés déjà, cherchait quelles démarches il pourrait encore faire, et était prêt à s'infliger mille petites humiliations cachées, pourvu qu'elles rapportassent à sa vanité une satisfaction ostensible. Ce ne fut que lorsqu'il eût tout dit, qu'il se retrouva assez libre d'esprit pour penser à Claude Lerton.

— Eh bien, — demanda-t-il en reprenant son air sarcastique, — Lerton a-t-il encore écrit quelque chose? Et va-t-il livrer cela à l'éditeur?

Sans cesse il se servait ainsi d'expressions affectées, comme s'il l'avait fait à dessein, mais, en vérité, parce que sa nature ne le portait pas à en trouver de plus simples.

— Et, — reprit-il, — sur quel papier, Japon, Chine, Hollande?

Il parlait ainsi, avec un tremblement léger de la voix et comme il cherchait perpétuellement à dire des choses mordantes qu'il ne trouvait pas toujours, il en arrivait à prononcer d'un ton aigrelet des phrases presque innocentes.

André lui répondit qu'en effet Lerton avait travaillé, écrit quelques poèmes en prose, mélanges de rêverie ou de pensée.

— Des pensées, — dit Miniot, — je ne savais pas qu'il en eût.

— Tu en jugeras, — repartit André, — car il veut t'apporter quelques-uns de ces poèmes.

Pierre Miniot dirigeait à peu près une revue dont un jeune homme riche faisait les frais. Il leva la main pour faire entendre qu'il réservait son jugement :

— Nous verrons, — dit-il, — nous verrons.

Mais l'idée d'un hommage le désarmait déjà.

Il fumait un cigare qu'André lui avait offert et savourait ce moment de repos avec l'attention au moindre plaisir qu'ont ceux qui travaillent presque sans cesse. Cependant, comme il laissait errer ses yeux autour de lui, sur les meubles et les murs de la chambre, ses regards étaient si expressifs qu'André, qui les surprit dans cette inspection, comprit qu'il regardait s'il y avait de quoi envier.

Miniot se leva et s'approcha d'une table où traînaient quelques feuillets couverts d'écriture. André regretta de les avoir laissés là, mais il était trop tard pour les retirer. Miniot se pencha sur eux ; incapable de rien créer, il avait pour le travail d'André une curiosité singulière, comme s'il avait pensé qu'il y avait là un secret et presque une recette qu'on pouvait surprendre. Il lut la dernière phrase écrite, qui déplut à André dans la voix de Miniot. Comme elle se terminait par le mot : inquiétude.

— Inquiétude, — reprit Miniot, — au fond, toi aussi, tu es un romantique.

— Un romantique, — répéta André. Il aurait bien voulu s'étayer de quelques adjectifs : mais tous les mots lui paraissaient aussi vains que la pluie qui tombait dehors.

— Tu sais, — reprit Miniot, comme pour présenter à André la récompense de ses efforts, — que je veux toujours faire cette étude sur toi, que je t'ai promise.

— Pas encore ! — dit André. — Quand tu seras décoré.

Pierre Miniot ne releva pas ce mot. Il partit bientôt après, trouvant qu'en somme André Arlant avait pris bien peu d'intérêt à ce qu'il lui avait rapporté de ses démarches, l'accusant d'égoïsme et armant déjà mille pensées contre lui. André resta seul : il les revoyait, Miniot, Lerton. Ils étaient extrêmement différents, et pesaient tous deux le même poids. C'étaient des compagnons que le hasard lui avait donnés, et à qui l'habi-

tude faisait faire figure d'amis. Maintenant, il les avait vus. Misérables, ils n'étaient pourtant que médiocres. Claude Lerton eût été incapable de rien de très vil, et tout occupé qu'il fût de ses petites ambitions, parfois il accédait sincèrement à l'ennui. Miniot travaillait courageusement et ne voulait même pas qu'on l'en plaignît; l'un n'était pas sans quelque mérite tordu ou faussé; l'autre pouvait prétendre à quelque finesse. Mais chacun durait sur ce qu'il y avait en lui de plus mesquin. Tous deux n'étaient que des chercheurs de bribes. Comme ces insectes qui vont d'un brin à un autre, tout le parcours de leur vie était déterminé par les petits avantages qu'ils poursuivaient successivemeut. L'amour avait fait apercevoir trop de choses à André : il ne pouvait plus rien avoir de commun avec eux. « Au moins, se dit-il, au moins une misère plus profonde. »

Alors, enfin, il souffrit, il s'abandonna à sa souffrance. Maintenant, il revoyait Laure, elle lui apparaissait facilement, tout entière; même ce qui avait pu lui déplaire, en elle, ne lui paraissait plus que touchant. Mais, pour la retrouver ainsi, il avait fallu qu'il la perdît. Leur séparation était comme un événement fatal aux causes duquel il ne remontait plus et dont ils étaient tous deux les victimes, sans qu'aucun en fût l'auteur. Il pensait seulement qu'il ne la reverrait plus : il ne recevrait plus de lettres d'elle, il ne partagerait plus avec elle tous ses sentiments; et, se détaillant ainsi son malheur, il le voyait se réfracter dans sa vie et y devenir innombrable; puis il le contemplait de nouveau dans son centre obscur : il ne la reverrait plus. Alors, avec un triste soulagement, il pensait à tout ce qu'il lui avait donné, à tout ce qu'il avait dépensé pour elle de sincérité, et il en était humblement heureux. « Peut-être, si disait-il, cela durera en elle et l'aidera encore quand elle m'aura oublié. » Toute jalousie était éteinte en lui, il ne souhaitait plus à Laure que du bonheur. Comme dans un parc desséché que raniment soudain des jets d'eau, les tendresses, les regrets, les plaintes, tous ces sentiments renaissaient en lui, et maintenant qu'ils étaient inutiles et que leur amour était fini, ce qui jaillissait de son âme, c'était vraiment de l'amour.

Par brutalité envers soi et pour s'infliger plus de souffrance,

il se leva, passa dans une autre chambre et revint bientôt, tenant un tiroir plein de lettres : c'étaient toutes celles qu'il avait reçues d'elle. Il évitait de les regarder, il n'aurait pas pu en lire une seule. Il s'assit devant le feu, en jeta une à la flamme. Avec une contraction de tout le cœur, il entendit le craquement du papier, pareil à l'écrasement délicat d'un insecte ; la page se recroquevilla, devint noire et avant qu'elle s'abimât en poussière, y apparurent, dans un instant d'existence merveilleuse, tracés en or rouge, les mots.

Il jeta d'abord les lettres lentement, une à une ; mais il lui semblait qu'il y en avait trop, que cela ne finirait plus, et il se mit à les lancer si vite dans le feu, que plus d'une fois celui-ci faillit en être accablé. Comme un artisan qui s'empresse pour suffire à sa besogne, la flamme allait, venait, saisissait une lettre, puis une autre. Soudain André s'aperçut qu'il ne lui en restait presque plus. Alors il les lâcha de nouveau une par une, comme un avare, et enfin, il n'en eut plus qu'une, la dernière. Elle était courte. C'était peut-être un billet quelconque, peut-être un des cris suprêmes de leur amour. Il la prit, il la jeta. La flamme la happa, la consuma et, désormais sans travail, s'affaissa sur elle. Le foyer était plein d'un monceau soyeux, funèbre et léger. De cet amas de feuillets noircis, il ne sortait qu'un fragment qui n'eût pas été brûlé. André se précipita, le saisit, le retira : il n'y avait pas un mot sur lui, pas un trait : ce n'était qu'un morceau de papier blanc, le coin d'une page.

Alors, avec une terreur subite, il se dit qu'il avait anéanti toute trace matérielle de leur amour, qu'il ne lui restait plus que ses souvenirs. Il se demanda s'ils étaient puissants. Et il les sentit en lui, comme s'ils eussent poussé une porte close. Il les délivra.

Il avait la tête renversée, les yeux fermés, comme un mourant. Tous ses souvenirs se jetaient sur lui, beaux, splendides. Ils le pressaient, l'étouffaient, le frappaient de leurs armes d'or. Mais parmi eux, comme un meurtrier privilégié, il y en avait un qui se faisait jour, écartant les autres, et quand André eut été rejoint par lui, il appartint à lui seul.

C'était le premier jour où il l'avait vue. Ce matin-là à Pise, il s'était éveillé léger, libre, fait pour l'avenir. Il était sorti.

Une lumière spacieuse et toute en longueur baignait la ville harmonieuse. L'Arno était volatil comme un fleuve d'air. Le long des palais, des ombres transparentes étaient étendues par terre. André avançait, dans les rues dallées. Il était arrivé au Musée : en bas, deux vieux gardiens causaient naïvement, se parlant des oiseaux chanteurs et de l'art d'apprivoiser les plus farouches. Dans la cour, le soleil réchauffait quelques petites fleurs. Il était monté au premier étage. Il jouissait du plaisir d'avancer sans bruit, à travers les salles, sur le tapis de sparterie qui les parcourait. Et soudain, il l'avait vue. Elle était là, dans un grand fauteuil ancien, et, fatiguée sans doute, elle s'était endormie. André, ravi, s'était arrêté; elle dormait, sans que son corps souple, abandonné, perdît ses lignes, et sa jeunesse n'aurait pu mieux se révéler que dans ce sommeil. Autour d'elle les tableaux, les portraits pleins d'une vie fascinante et silencieuse, semblaient la garder et la protéger. Dehors tout continuait d'être noble, la lumière abordait sur un vieux toit rose. Elle dormait et ce sommeil était charmant comme un aveu, comme une confiance où elle livrait tout son visage. André, enchanté, ne bougeait pas. Il lui semblait que commençait une vie nouvelle.

Il rouvrit les yeux, désespéré. Il rentra dans le présent. Dehors il ne pleuvait plus. Le ciel s'était dégagé et la ville noire et morose regardait au loin les teintes trop faibles et presque irréelles du couchant, pareil à ces ballets dont on essaye d'amuser des rois hypocondres. Le soir entrait dans la chambre avec toute sa misère : il semblait défaire les objets qui n'étaient plus que des taches. La glace paraissait déborder et se répandre sur le mur, le buste de marbre lui-même s'amollissait, comme s'il y avait eu pour lui un poison dans l'ombre. André ne remuait plus. Il y avait dans sa détresse le dégoût de toute une vie. « Je partirai, se dit-il humblement, je partirai. » C'était tout ce qu'il pouvait faire et qui ressemblât encore à un acte.

ABEL BONNARD

*(A suivre.)*

# LOUIS DAVID

ET LA

# RÉVOLUTION DE LA PEINTURE

L'exposition d'œuvres de David et de ses élèves, au Palais des Beaux-Arts de la Ville de Paris, offre de quoi satisfaire le connaisseur le plus difficile, l'amateur d'inédit, l'historien de l'art, le curieux d'actualité. En effet, elle réunit maints chefs-d'œuvre, elle montre des tableaux peu connus ou même jamais vus; elle affirme le génie d'un maître; elle révèle des talents ignorés; elle corrige l'idée trop simple qu'on se fait généralement de la peinture française au déclin du XVIII^e siècle et au début du XIX^e; elle prête à de curieux rapprochements avec l'art de notre temps.

Brièvement, nous définirons les styles; nous rechercherons leurs origines immédiates et lointaines; nous les situerons dans l'histoire de la peinture française; enfin nous montrerons combien se ressemblent l'époque où ils prirent naissance et la nôtre [1].

1. Cf. Benoit (François), *L'Art français, sous la Révolution et l'Empire*, Paris, Plon, 1897. — Locquin (J.), *La peinture d'histoire en France de 1747 à 1785*, Paris, 1912. — Hautecœur (L.), *Rome et la renaissance de l'antiquité à la fin du XVIII^e siècle*, Paris, 1912. — Rosenthal (L.), *Louis David*, Paris, s. d.

*
* *

Dans la production de David et de ses élèves on discerne deux formules très différentes : l'une, ultra-idéaliste — c'est la plus familière au grand public — est exposée par des « tableaux d'histoire » ; l'autre, moins connue, est franchement réaliste, et représentée par des détails notables dans des peintures historiques, par des compositions sur des sujets contemporains, enfin et surtout par des portraits.

L'application que David fit de la première formule appelle des critiques. La conception du sujet est trop réfléchie, trop cérébrale : elle introduit trop d'éléments, sans doute intelligibles et suggestifs, mais qui ont le tort de n'intéresser que l'esprit, au lieu de frapper l'imagination et d'exciter la sensibilité. Observez, par exemple, dans la *Mort de Socrate*, la pénétration du thème plastique par des éléments de l'ordre littéraire. L'attitude de l'esclave qui, tendant le poison, se détourne, la main sur les yeux, annonce la honte et la douleur; le geste de Socrate qui, tout à ses idées et à ses disciples, avance la main, sans regarder pour prendre la coupe, manifeste le mépris de la mort. Nous comprenons que l'artiste a voulu insister sur l'iniquité de la condamnation et sur la sérénité du martyr. Mais nous n'y parvenons que par une opération intellectuelle assez analogue à l'acte de lire un rébus. Il en résulte, nécessairement, une réduction de l'effet; on ne sent pas l'inspiration, la spontanéité, l'aisance indispensables au succès de l'œuvre d'art. La composition pèche par défaut de pittoresque : toujours elle s'ordonne symétriquement par rapport à un axe méridien et sur un ou deux plans, à la façon d'un bas-relief; ainsi, dans le *Serment des Horaces*, le centre du tableau est occupé par le père, la gauche par les trois fils, la droite par trois femmes; ainsi encore, dans *Léonidas aux Thermopyles*, le premier plan oppose, de part et d'autre du héros dressé au milieu, deux personnages calmes, dans une posture ramassée, à deux autres, qui sont debout et en action. Souvent, les lignes déterminent des arabesques déplaisantes, comme, dans les *Sabines*, la silhouette en X de la figure d'Hersilie. Un rendu

trop sommaire du corps humain supprime presque tout le modelé et remplace l'aspect souple de la chair par celui d'une matière compacte et polie — tel le marbre ou l'ivoire.

L'expression est également défectueuse : tantôt elle est réduite au point que les personnages paraissent inanimés — tel Romulus dans les *Sabines*; tantôt elle est emphatique ou déclamatoire — par exemple celle de la veuve dans la *Douleur d'Andromaque*, du père et des fils dans le *Serment des Horaces*, de *Léonidas*. On relève des invraisemblances, comme la nudité systématique des personnages masculins. Surtout on regrette un manque d'atmosphère tel que les figures comme les objets paraissent, même aux plans les plus lointains, des silhouettes découpées à l'emporte-pièce; un coloris ingrat, monotone, pauvrement échantillonné, tantôt morne et sourd, gris et terreux, tantôt dur et cru comme celui d'un chromo; enfin, une propreté excessive de travail, une égalité et une uniformité de facture, qui proscrit tout accent.

Comme il arrive toujours aux imitateurs, les disciples de David exagérèrent sa manière. D'autant qu'il fut, dans toute la force du terme, un chef d'école. Sur des centaines d'élèves, qui subissaient l'ascendant de sa gloire, de sa foi artistique, de son zèle professoral, de sa bienveillance, il exerça la plus énergique influence, celle d'un prophète. Leurs œuvres, laborieusement composées, présentèrent des corps inertes, des visages mornes, des poses prétentieuses, une couleur neutre ou criarde, une peinture glacée et comme vitrifiée, bref l'aspect de bas-reliefs enluminés plutôt que de tableaux.

L'exposition du *Portrait de Jeune homme* de Maurice Quay, de la *Vénus blessée par Diomède* et de la *Jeune fille* (n° 184) d'Ingres, dont l'aspect évoque celui des peintures florentines, rappelle que la religion davidienne eut sa petite hérésie. Poussant à l'extrême les théories du maître, quelques disciples se proposèrent de rénover l'art par une restauration de la « naïveté des Primitifs ». Leur doctrine, formulée vers 1797 par Maurice Quay, appliquée par quelques jeunes peintres [1] — comme Broc, Granger, Heim, Ingres, — condamnait la peinture

1. Ils s'intitulaient les Penseurs ou les Primitifs.

postérieure au début du XV^e siècle et la sculpture depuis Phidias; elle obtint assez de vogue pour qu'en 1812 le rapport sur les envois des pensionnaires de l'Académie de France à Rome pût déplorer « la manie d'imiter, non pas la nature, mais les essais qui nous restent des premiers temps de la Renaissance »[1].

Cependant il faut reconnaître à la production idéaliste de l'école davidienne d'incontestables qualités : non seulement une conviction rare, une conscience exemplaire, une habileté dont il faut bien tenir compte; mais aussi, dans les œuvres d'un David, d'un Girodet, d'un Gérard, d'un Ingres, une pureté de la forme, une perfection du dessin, une fermeté de l'exécution — dont l'effet serait puissant si, au lieu d'être accrochées au hasard des surfaces disponibles, dans une salle de musée encombrée, elles se présentaient dans un décor d'architecture à la mode romaine ou pompéïenne.

***

A cet art rationnel, source de jouissances intellectuelles, la production davidienne en oppose un autre, proprement plastique, qui satisfait les yeux et le sentiment.

Même dans les compositions les plus décidément idéalistes, David s'est oublié à introduire des parties notables et excellentes de vérité formelle et expressive, notamment des images d'enfants qui sont des chefs-d'œuvre de réalisme et de grâce. Citons, par exemple, dans le *Serment des Horaces*, la jeune femme évanouie; dans les *Sabines*, la jeune mère agenouillée à gauche d'Hersilie, les petits garçons qui se roulent au premier plan, le délicieux bambin qu'on aperçoit derrière Romulus.

Par ailleurs, il est des œuvres dont la conception ressortit entièrement aux sens et au sentiment. Tel l'admirable *Marat expirant* : son pouvoir d'impressionner tient à une imitation véridique, à la notation émue de l'expression à la fois dolente et sereine du visage; à la simplicité dramatique de l'ordonnance; à l'accord de la sévérité de la peinture avec le sujet.

Enfin, David compte au nombre des maîtres du portrait.

1. Cf. Benoit, *l'Art français sous la Révolution et l'Empire*, p. 314.

La présente exposition en témoigne, spécialement par la présentation de chefs-d'œuvre comme le *Pape Pie VII et le cardinal Caprara*, *Siéyès*, le *Comte Potocki qui vient de dompter un cheval rétif*, la *marquise d'Orvilliers*, *madame de Verninac*, les *filles* de *l'artiste*, *Lavoisier et sa femme*, la *famille de Michel Gérard*... Ils possèdent la vérité physique — témoins, pour nous borner à des exemples, la sensation du corps sous le vêtement, que donne l'effigie de Potocki; la vérité physionomique, si frappante dans les images du Pape, de Siéyès, de madame de Verninac, de la marquise d'Orvilliers; la vérité de l'attitude et du geste, si évidentes dans les portraits de Potocki, de Lavoisier, de madame de Verninac, de la fillette de Michel Gérard; le trait signalétique du tempérament ou de la condition — élégance aristocratique chez Potocki, dignité souveraine chez le Pape, vivacité et décision chez madame de Verninac...

Que les élèves aient suivi le maître, l'exposition actuelle en témoigne. *Madame Récamier*, *Madame Mère*, la *duchesse de Bassano*, la *reine Caroline avec ses enfants*, confirment la réputation d'interprète excellent de la grâce et de la distinction qui fit la fortune de Gérard; les *Enfants du peintre*, son *Ducis* et surtout son *Murat*, rappellent qu'il était capable de caractériser avec énergie et franchise. Une saisissante figure d'*Inconnue* (n° 175) atteste la maîtrise de Gros. Le pouvoir réaliste d'Ingres est évoqué par le portrait, si riche d'accent, du peintre *Granet*. Girodet triomphe dans une étonnante image du *comte de Sèze*; la *Mademoiselle de Caumont* d'Isabey frappe par une verve et une vigueur qu'on n'attend pas d'un miniaturiste. L'exposition met en valeur le mérite, insuffisamment apprécié, d'un Riesener, d'un Navez. Surtout, elle révèle la faculté de créer une effigie sincère, individuelle, bien construite, fixée, d'une touche ferme, dans une matière froide mais solide, que possédaient un Blaisot — *Marianne Delannoy* —, un Bouchet — *Une dame et sa fille* —, un Duval Le Camus — *Le peintre Claude-Marie Dubufe* —, un Guillemot — *Le père de l'artiste* —, un La Neuville — *Hérault de Séchelles* —, une Madame Mongez — *Une Inconnue* —, un Ponce Camus — *Portrait d'homme* —, un

Abel de Pujol — *Arthur Blanqui* —, un Rouget — *L'artiste par lui-même, François-Joseph Moreau.*

*
* *

L'art idéaliste et antiquomane de David est l'application méthodique d'une théorie, dont la formule peut être établie avec les propos mêmes de l'artiste.

Le confinement de l'inspiration dans l'histoire et la légende gréco-romaine résultent de la conviction que seules elles permettent le déploiement de « grand style ». « Êtes-vous toujours dans l'intention de faire un grand tableau d'histoire, écrit David à Gros, — en 1820, après la *Bataille d'Aboukir*, les *Pestiférés de Jaffa*, la *Bataille d'Eylau!* — Je pense que oui. Vous aimez trop votre art pour vous en tenir à des *sujets futiles*, à des *tableaux de circonstance*... Le temps avance, nous vieillissons et vous *n'avez pas encore fait un véritable tableau d'histoire*. Vite, vite mon ami, feuilletez votre Plutarque! »

La conception rationnelle, le côté littéraire de cette peinture répondent à l'opinion que l'artiste doit être « philosophe » et que le génie de l'art ne doit avoir d'autre guide que le flambeau « de la Raison ». Dans la « disposition symétrique des personnages sur un ou deux plans ou sur un même niveau en ligne droite », David appréciait des qualités « de simplicité, de noblesse, d'unité », et la faculté d'assurer la perception nette de chaque figure. La simplification outrée du modelé procède de l'opinion qu'il faut « épurer les formes des dieux et des héros et ne point trop montrer l'art anatomique ». La retenue excessive de l'expression découle de l'idée que, pour ne pas gâter la pureté et l'harmonie du corps et du visage, on doit, « à l'imitation des anciens, choisir l'instant avant et après la crise du sujet ». La nudité invraisemblable des personnages historiques s'accorde avec la thèse que « le portrait d'un héros doit être, non pas ressemblant, mais héroïque ». La couleur devait être indifférente, presque antipathique, à un amoureux de la ligne, à un adorateur de l'antique qui « nourrissait ses yeux de statues grecques » et rêvait de « faire du grec pur ». Enfin, l'égalité monotone

de la facture s'explique par l'horreur qu'inspiraient à David « la science de main » et « l'emportement du pinceau ».

Toutefois, les convictions esthétiques de David n'étaient pas le fruit d'une spéculation personnelle. Il les partageait avec bon nombre de ses contemporains, que dominait la personnalité de Quatremère de Quincy[1]. Et tous les tenaient de l'époque qui enfanta la Révolution.

De fait, nous n'avons pas de peine à découvrir dans l'évolution de la civilisation française, depuis le milieu du XVIII^e siècle, les origines de la doctrine davidienne.

Si l'idéalisme du maître s'adresse à l'esprit plus qu'aux yeux et au cœur, s'il vise à édifier plutôt qu'à plaire, c'est que dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, l'art fut dominé par la littérature. L'institution des Salons soumit les peintres non plus seulement aux connaisseurs, mais au grand public et aux critiques : à chaque exposition pullulaient les articles, les brochures, les pamphlets; ils louangeaient, censuraient, conseillaient et, nécessairement, impressionnaient les artistes dont ils pouvaient favoriser ou contrarier le succès. D'autre part, le grand effort d'investigation et d'explication, qui caractérise ce temps, s'exerça sur l'art comme sur toutes les manifestations de l'activité humaine et aboutit à la formule d'une doctrine esthétique. En même temps, des recherches archéologiques, de plus en plus nombreuses et approfondies, furent guidées par le désir de tirer de l'étude de l'art antique des conclusions théoriques et des leçons pratiques. Tout « philosophe » revendiqua son droit et affirma sa capacité de juger souverainement les œuvres et de guider les artistes.

Or, dans un tableau, ce n'était pas à l'élément proprement artistique — plastique, pictural, technique, — que le littérateur devait s'attacher, mais au sujet. Et le sujet, il était fatal qu'il l'envisageât, non point sous son aspect sensuel, pittoresque, mais en tant que thème significatif, intelligible, suggestif. « Touche-moi, étonne-moi, s'écrie Diderot; tu recréeras mes yeux *après, si tu le peux!* » Et Winckelmann exhorte l'artiste à offrir « au connaisseur, de quoi *exercer son esprit* » et « au simple amateur, l'occasion *d'apprendre à réfléchir* ».

1. Cf. F. Benoit, *op. cit.*, p. 26.

Bien mieux, de même que jadis, l'Église avait mis l'art à contribution pour l'enseignement et l'édification des fidèles, de même dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, la philosophie le réquisitionna pour la campagne qu'elle menait en vue d'une régénération nationale. Elle invita les artistes à mépriser les « indécentes marionnettes », les productions « érotiquement maniérées », chères aux contemporains de madame de Pompadour; à « étudier en philosophes le cœur humain » ; à vouer leur talent aux « objets les plus utiles à la patrie »; à se consacrer à la « glorification des actions vertueuses et héroïques des grands hommes »; bref, à illustrer une morale en actions. Le gouvernement de Louis XVI ajouta l'argument de la commande — pour une somme de 600 000 livres — de tableaux historiques sur des sujets « propres à ranimer les vertus et le sentiment patriotique ». Même les assemblées révolutionnaires trouvèrent le temps de proclamer que les arts sont « d'énergiques leviers d'instruction »; que « la statue d'un héros est une leçon de courage, celle d'un sage une leçon de morale! »

Ajoutons que le tour réfléchi et systématique de l'idéalisme davidien reflète le besoin d'ordre et de méthode que révèle l'activité intellectuelle, sociale, politique du XVIII^e siècle à son déclin, et que manifestent, notamment, les efforts répétés de l'Administration des Beaux-Arts, pour réaliser une organisation rationnelle de l'enseignement artistique à Paris et des études des pensionnaires de l'Académie de France à Rome.

Cette prédominance du dessin sur la peinture qui est un des traits distinctifs de l'art davidien, on s'aperçoit qu'elle était une conséquence fatale de la réaction dirigée, dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, contre les coquetteries et les licences de Boucher et de ses imitateurs. Critiques, esthéticiens, administrateurs avaient trop fait le procès de la facilité et du « piquant »; trop réclamé le respect de la vérité, trop exigé une pratique prolongée du dessin, trop vanté l'antique; et aussi, ils avaient rencontré trop de résistances, pour que le but ne fût pas dépassé. Ne voyons-nous pas, dès 1752, le surintendant de Marigny inviter le directeur de l'Académie de France à Rome à « obliger les élèves peintres à *avoir plus souvent à la main le crayon que le pinceau* »?

S'agit-il de l'excessive simplification du modelé, des profils droits, de l'atténuation de l'expression, de l'exclusion du pittoresque? Ces divers partis pris étaient l'aboutissement de la culture par l'étude des statues antiques à laquelle furent soumis les jeunes peintres, à la fin du XVIII^e siècle. Car il avait bien fallu concrétiser la théorie de l'art sincère, noble, « philosophique », se réclamer d'une autorité, et l'on avait choisi la statuaire antique : élection inévitable, étant donnés l'idée, alors courante, d'une supériorité native des artistes grecs; la popularité du civisme gréco-romain auprès des réformateurs et des révolutionnaires; l'attrait romanesque communiqué à l'archéologie par les fouilles d'Herculanum et de Pompéï; enfin, la séduction qu'exercèrent sur les artistes comme sur les laïques l'enthousiasme et le sentiment artistique de Winckelmann.

Or, que lisons-nous dans les écrits de l'archéologue allemand, catéchisme esthétique des contemporains de David? Que la beauté est « indéterminée », « spirituelle »; qu'elle s'obtient par « suppression des particularités prononcées de la forme »; que le profil grec s'impose en raison de la « grandeur des formes droites »; qu'une figure belle « n'exprime aucune situation de l'esprit, aucun sentiment du cœur, aucune affection de l'âme », semblable à la pure eau de source qui est « d'autant meilleure qu'elle a moins de goût! »

Et quelles statues étaient proposées à l'artiste comme modèles de cette sculpture « grecque », « sur laquelle les plus belles lignes de beauté se découvrent plus aisément que dans la nature? » Des copies antiques, exécutées par des praticiens qui, pour économiser l'effort, réduisaient l'imitation au minimum et tendaient à une exécution mécanique; pis encore, des « restaurations » modernes! Aussi bien, si parfaite que soit une statuaire, il est fatal qu'elle glace le peintre le mieux doué qui se sera mis à son école.

Cependant l'école davidienne a multiplié les preuves éclatantes de la volonté et du pouvoir de serrer au plus près l'imitation du réel!

Le contraste eut pour cause première la haute conscience artistique du maître et des élèves et l'excellence de leur éduca-

tion. David était scrupuleux au point de soumettre le plus infime détail à une étude approfondie; au point de ne peindre le costume d'une figure qu'après avoir achevé, sur la toile même, avec la dernière précision, une image du corps. Ses disciples n'étaient pas moins soucieux d'exactitude et de documentation. Girodet, bien qu'il fît profession d'originalité et de purisme, consultait la nature pour une pierre, pour une touffe d'herbe; l'ardeur de Gros, son goût pour l'expression, le pittoresque, la couleur ne l'empêchaient pas de ne rien épargner pour s'assurer la faculté d'imiter le plus secondaire des accessoires d'après l'objet même; Ingres était aussi attentif, et, pour la moindre particularité d'une forme vivante ou inanimée, il multipliait les dessins. Or, autant que la volonté, les Davidiens avaient le pouvoir d'être véridiques. Supérieurement entraîné par un exercice sévère et incessant de l'œil et de la main, David discernait à première vue et fixait instantanément l'élément caractéristique d'une conformation ou d'une physionomie, la signification morale d'une attitude ou d'un geste. Ses élèves, qu'il astreignait à une analyse minutieuse du modèle, possédaient leur métier à fond.

Type d'artiste réaliste, David cherchait d'instinct la ressemblance. Chaque fois qu'il faisait œuvre de portraitiste, son bon sens, sa conscience professionnelle, son pouvoir artistique commandaient la production d'une image fidèle. Quand il s'appliquait à la peinture d'histoire, il ne parvenait pas à s'affranchir de son tempérament et de ses habitudes.

D'autant moins que sa foi idéaliste ne fut ni aussi entière ni aussi intransigeante qu'on le croit généralement. Elle n'avait pas été celle de sa jeunesse; il ne l'avait pas embrassée d'enthousiasme, à la suite d'une illumination; sa conversion avait été lente, réfléchie. Une ardeur passionnée, une certaine faiblesse de caractère, une grande loyauté, la force même de sa vocation artistique conspiraient à vouer David aux variations et même à l'hérésie. Ne proclame-t-il pas son admiration pour les *Pestiférés de Jaffa*, de Gros? Ne défendit-il pas Prud'hon contre ses détracteurs? Ne rendit-il pas justice à la sculpture française du Moyen âge? Ne se laissa-t-il pas séduire par Téniers? Ne déclarait-il pas, au déclin de sa vie, que « s'il était allé plus tôt en Belgique, il serait devenu coloriste »?

Pour les mêmes raisons, son enseignement ne fut ni tyrannique ni sectaire. Il engageait ses disciples à « préférer le genre d'étude qui leur convenait réellement » ; il était le premier à les mettre en garde contre « les propos gigantesques des partisans de l'antique » ; il imposait à ses élèves de « copier tout simplement la nature ». Bien plus, il évolua tellement que Schnetz a pu affirmer que « le mouvement révolutionnaire qui s'opéra en France de 1814 à 1825, avait été commencé par David, par l'enseignement quotidien qu'il donnait à ses élèves dans les derniers temps de son séjour à Paris ».

La même complexité, les mêmes incertitudes, les mêmes contradictions s'observent dans l'esthétique des Davidiens. Ainsi, la personnalité de Girodet unissait un fanatique de la précision et de la correction des contours et un admirateur des modelés de Corrège et des colorations de Rubens ; ainsi encore, tout en raffolant de ce dernier maître, tout en se plaisant à l'imitation véridique et colorée de la réalité, Gros, jusqu'à sa mort, « regretta de ne pas mettre dans le choix des sujets qu'il traitait et dans leur exécution, la sévérité que recommandait son maître David ».

Les errements réalistes de l'école davidienne furent, dans une bonne mesure, déterminés par le goût du public et par l'orientation de la commande officielle sous le Consulat et l'Empire [1]. Le Mécénat privé fut alors exercé par des parvenus de la finance, de la politique, de la guerre qui, dépourvus de la culture classique que possédait l'aristocratie de l'ancien régime, n'appréciaient ni le « Beau idéal » ni les pastiches de l'antique. L'État ne réservait pas seulement les « encouragements » à l'illustration de ses fastes civils et surtout militaires ; il exigeait, en outre, une exacte traduction plastique des scènes qu'il proposait, une copie fidèle des personnages et des accessoires. Dès 1808, David prophétisait qu'avant dix ans, « l'étude de l'antique serait délaissée ; et que les dieux et les héros seraient remplacés par des chevaliers et par des troubadours ».

1. Cf. sur ce point F. Benoit, *l'Art français sous la Révolution et l'Empire*, pp. 132 et 169.

*
* *

Si, maintenant, nous cherchons à délimiter la place et à apprécier le rôle de l'art davidien dans le développement de la peinture française, nous constatons qu'à l'époque où il s'affirma, il était désirable, et qu'il fut utile et que, se fût-il réduit au style « pompier », il faudrait le définir un mal nécessaire.

En effet, l'état de la peinture française dans le troisième quart du XVIII^e siècle exigeait une cure radicale. Des dehors aimables et brillants masquaient mal des tares et des faiblesses, symptômes certains d'une décomposition prochaine. Uniquement préoccupé d'effet décoratif, cet art n'avait d'autre ambition que de flatter les yeux par les agréments d'une distribution harmonieuse des masses, d'une conduite mollement sinueuse des lignes, d'un coloris clair et gai, d'une facture aisée et piquante. Il cherchait plus à séduire qu'à bien faire. Une inspiration presque uniquement galante, l'étalage des nudités appétissantes, un parti-pris d'attitudes gracieuses et d'expressions souriantes, une touche adroite et coquette, lui gagnaient trop sûrement le suffrage d'une époque sensuelle, légère et spirituelle, pour qu'il ne versât pas dans la facilité et dans la manière.

De fait, la moyenne de cette peinture appelle les plus rudes critiques. Elle pèche par une mollesse de la forme qui, fréquemment, dégénère en imprécision et, souvent, aboutit à l'incorrection. Aussi bien, savons-nous qu'alors les artistes se dispensaient volontiers de consulter le modèle, exécutant de chic — on disait alors de « génie » — les figures comme les accessoires. Bien pis, les jeunes négligeaient leur apprentissage, spécialement en ce qui concernait le dessin. A ce point, qu'à maintes reprises l'administration des Beaux-Arts crut devoir intervenir pour exiger l'assiduité des élèves et des professeurs de l'Académie de peinture, pour forcer les pensionnaires de l'Académie de France à Rome à pratiquer régulièrement « l'école du modèle » ; même en 1775, les esquisses présentées au concours pour le prix de Rome furent si faibles, que l'Académie hésita à décerner le prix.

En outre, la formule triomphait : formule pour les attitudes,

les gestes, la physionomie, stéréotypés comme chez les comédiens; formule pour la composition, ordonnée suivant quelque canevas d'atelier; formule pour le costume qui fourmillait d'inexactitudes; formule pour le coloris, systématiquement échantillonné dans une tonalité fade. A cet égard, rien n'est plus édifiant que le *Traité de peinture*, publié, en 1765, par le peintre Dondré Bardon, professeur à l'académie de peinture et à l'école royale des élèves protégés. Il propose des recettes pour toutes les parties de l'art. Ainsi, en ce qui concerne le dessin, il distingue « six caractères principaux de contours suivant la condition des personnages — gens vulgaires et champêtres; personnages sérieux et respectables: héros; divinités du paganisme; géants, athlètes; déesses! » Les figures de la première catégorie « doivent avoir des contours grossiers, noueux, ressentis, très ondoyants; les muscles principaux y domineront considérablement les autres; les attachements des membres seront peu délicats ».

Il était fatal que l'art charmant des Natoire, des Boucher, des Fragonard, libre, verveux, fécond en trouvailles poétiques et pittoresques, quand il disposait du ressort du génie, tombât dans l'à peu près et la manière, dès qu'il serait exercé par des hommes de second ordre, insuffisamment cultivés.

La Révolution artistique qu'acheva David empêcha la peinture française de sombrer dans l'anarchie et l'impuissance. Grâce à elle furent économisées de longues années de gâchis artistique et le temps qui eût été nécessaire à une restauration; la carrière de notre art ne fut point interrompue et un court intervalle sépara ses deux phases picturales et poétiques : celle du XVIII^e siècle et celle du XIX^e. Ajoutons qu'il faut voir dans l'art davidien la condition nécessaire de la floraison romantique : ce furent les fortes études auxquelles ils avaient été astreints qui ont permis aux maîtres de l'école de 1830 de se livrer à l'inspiration, de céder au sentiment et de sacrifier à la couleur. N'oublions pas que Géricault, Delacroix, Ary Scheffer, Sigalon firent leur apprentissage chez le classique Guérin, de qui David pouvait dire : « J'ai quelque idée qu'il a écouté aux portes de mon atelier! » Faut-il se demander si la révolution que David accomplit aurait pu être moins intransigeante? Outre que le remède devait être proportionné au mal qui,

nous l'avons dit, pouvait être mortel ; outre que toute thèse comporte de l'exagération et de l'injustice, il faut bien que l'effort artistique de l'humanité se développe par alternance de création ardente et intuitive et de production méthodique et savante.

***

Un rapprochement de l'époque où l'art davidien prit son essor et de celle où nous vivons, manifeste des ressemblances frappantes. De part et d'autre, ce sont les mêmes conditions artistiques et générales : la même anarchie ; la même improbité professionnelle ; les mêmes infractions aux lois qui régissent la production du génie autant que celle du talent ; la même ignorance des rudiments ; la même précipitation du travail ; la même insuffisance du dessin, de la composition, du métier ; et aussi, la même infatuation. Chez la plupart des peintres actuels ni la forme, ni l'expression, ni l'ordonnance, ni l'exécution ne sont au point ; on expose des études, des préparations, des essais, des brouillons. Si encore, ce n'était que paresse ! mais c'est impuissance.

Dépourvus de culture première, ayant négligé d'acquérir, par des exercices et par l'étude intelligente des maîtres le sentiment de la composition ; par une pratique assidue du dessin la finesse de l'œil et la docilité de la main ; enfin, par des études méthodiques de la réalité une collection d'images nettes, qu'ils puissent exciter à volonté, ils se trouvent dans l'état d'un écrivain qui ignorerait la grammaire, la syntaxe et ne posséderait pas le vocabulaire. Les mieux doués ne parviennent ni à s'exprimer complètement, ni à s'énoncer clairement. Aussi notre temps si riche en sensibilité, si fécond en événements dramatiques, ne se reflètera que très imparfaitement, au miroir de l'art

Aujourd'hui, comme il y a cent cinquante ans, l'art de peindre est en péril. Mais, aujourd'hui comme alors, s'observe une aspiration confuse à une régénération dans tous les domaines de la vie nationale, à une restauration de l'ordre et de la discipline. En 1913, la peinture française attend un David et il semble bien qu'inconsciemment on s'occupe à lui frayer la voie.

FRANÇOIS BENOIT

# LE NOUVEAU ROMAN
## DE LA BOURGEOISIE

ABEL HERMANT, ROSNY AINÉ,
PAUL MARGUERITTE, HENRY BORDEAUX,
RENÉ BOYLESVE

Dans la production régulière et intensive des romanciers contemporains, prétendre, à propos de quelques-uns des derniers livres parus, dégager une tendance littéraire, serait assurément paradoxe et vanité. Malgré les enquêtes et les manifestes qui se multiplient, il est visible que chacun écrit selon son goût ou selon sa clientèle; plus de principes ni d'écoles; du snobisme, tout au plus, et quelques salons où l'opinion oscille au hasard des personnes. En fait, toutes les doctrines littéraires ont leurs représentants et leurs défenseurs : il y a encore des disciples d'Émile Zola et des Goncourt, en même temps que des admirateurs de Paul Hervieu, de Marcel Prévost et de Paul Bourget, des dévots de Maurice Barrès et des pasticheurs d'Henri de Régnier. Les uns s'attardent aux procédés d'il y a vingt ans, d'autres prétendent remonter jusqu'à ceux du XVII^e siècle. La théorie de l'art pour l'art garde son crédit, cependant que se trouve proclamée avec éclat la doctrine de la Vie et l'on rencontre autant d'écrivains qui s'appliquent en leur style que d'écrivains qui mettent leur gloriole à

rejeter ce vieux préjugé du style, sans compter ceux qui n'en ont point sans l'avoir voulu.

Cependant, si la forme ne révèle que confusion, il semble bien que le fond même offre plus d'harmonie et d'unité : beaucoup plus que par la littérature, les tentatives les plus marquantes se caractérisent socialement. Au temps du Réalisme, l'illusion des romanciers avait été de se prendre pour des savants. Mais il y a savants et savants, et l'erreur des Naturalistes fut peut-être moins de s'assimiler à des savants que de n'avoir point distingué au juste à quelle espèce de savants ils prétendaient se comparer. L'histoire, par exemple, est une discipline très souple d'observation indirecte, d'interprétation psychologique et morale, et qui ne vise qu'à une sorte d'approximation, de vraisemblance dans ses résultats. Ne forme-t-elle pas ainsi comme un moyen-terme naturel entre la science et la littérature? De l'histoire à l'art, le chemin n'est-il pas tout uni, en sorte que le roman pourrait être conçu comme une sorte de documentation esthétique, comme une histoire des mœurs rédigée par un artiste? Entre le Romantisme et le Naturalisme, ce roman documentaire ne chercherait ni à faire illusion par une photographie de la réalité, ni à émouvoir par une péripétie romanesque; il viserait seulement à fournir un tableau vivant et circonstancié de ce temps-ci et n'escompterait guère d'autre intérêt que celui des mémoires.

***

Avez-vous jamais rencontré, par exemple, M. Abel Hermant dans un salon? Il y est aussi redouté qu'admiré. Petit, menu, fureteur, le regard aigu, la moustache ironique, la voix froide et claire, voyant tout d'un coup d'œil, le décor, les bibelots, les attitudes, les âmes, les pensées, entendant tout ce qui se dit et devinant tout ce qui ne se dit pas, notant tout sur-le-champ, sans autre scrupule que celui de la fidélité objective, précis jusqu'au scandale et moraliste jusqu'au cynisme, tranquille, utilisant le lendemain les documents de la veille sans plus d'émoi que s'ils remontaient au Moyen-âge, mettant sur le papier sa

vie et celle des autres pour le seul plaisir intellectuel d'écrire parfaitement des choses vraies, ne voilà-t-il pas, par excellence, le mémorialiste que nous cherchons à définir? J'ai entendu Abel Hermant dire un jour : « Il me semble que je serais tout à fait incapable de raconter une histoire. » Il exagérait, car il n'est point du tout un conteur maladroit et, même à ce point de vue, les aventures de M. de Courpière ou de Coutras, le dernier venu, ne sont point mal agencées. Ce qui est vrai, c'est que les péripéties d'une intrigue ne l'intéressent nullement, que l'amour le laisse froid, que la passion l'agace et qu'il ne goûte point le romanesque. Il n'aime que ce qu'il voit et ne s'attache qu'à ce qu'il conçoit. Dénué d'imagination à un point qui devient merveilleux chez un écrivain, dédaigneux de toute sensibilité, il possède une lucidité d'esprit qui égale la clairvoyance de ses yeux, pénétrant l'invisible, non par sympathie ni instinct, mais par finesse, à force d'intelligence. Voilà pourquoi il ne change presque rien aux modèles qu'il peint et si, assez souvent, on ne les reconnaît point sans quelque surprise secrète, ce n'est chez lui ni méchanceté ni parti-pris de scandale (encore que ce scandale ne soit point pour choquer un aussi libre esprit), mais parce qu'il mépriserait de travailler autrement. Depuis son premier livre, *M. Rabosson* où il mettait en scène un camarade d'école, jusqu'à ce *Coutras voyage* qui vient de faire une sensation si vive, l'évolution de son talent a été rigoureuse et continue. Tous les milieux qu'il a traversés, certaine bourgeoisie dont il est né, celle où il s'est marié, l'École Normale où il fut élève, la caserne où il fut cavalier, la diplomatie, le faubourg, les grands bourgeois, la colonie étrangère, les politiciens, il fallait qu'il les attrapât au vif, sans littérature ni précautions, sous peine de violer la loi même de son esprit et de trahir cette « philosophie sociale » qu'il avait entrepris de « cuisiner ». Les mémoires, depuis Saint-Simon, ne s'écrivent pas à l'eau de rose, et il est juste d'ajouter que l'auteur de la *Confession d'un Enfant d'hier* et de la *Confession d'un Homme d'aujourd'hui* ne s'est pas montré moins « exact » en parlant de lui-même que des autres, et il s'est personnellement étudié selon sa manière, à seule fin de fournir pour l'histoire de son temps un document de plus.

Abel Hermant semble réaliser ainsi la définition même du peintre de mœurs. Il est l'observateur certainement le plus désintéressé, le plus réellement et le plus aisément impartial de toute son époque, puisqu'il est une intelligence presque pure. Il n'a point de principes, point d'opinions, point de doctrine morale, — pas même de scepticisme, ni de pessimisme, ni de dilettantisme, ni quoi que ce soit de tranché ou de systématique. Nulle attitude, nul parti-pris, nulle intervention personnelle, nul désir d'aboutir à une conclusion quelconque, de juger, si implicitement que ce puisse être, du bien ou du mal parmi les hommes et les femmes. Les impressions que pourront susciter ses tableaux, il n'y songe seulement point : il transcrit ce qu'il a vu et son tempérament ne se manifeste que par la nature même des choses qu'il se plaît à regarder, de même que son talent n'apparaît que par le tour de suprême élégance qu'il donne à son récit. Car, indifférent au vice et à la vertu, il ne l'est pas à l'aspect des choses ni à la classe des gens. Ce n'est point chez ce libre disciple de Maupassant qu'on trouvera rien du débraillé voulu et du populaire conventionnel où avait fini par s'enfermer le Naturalisme. C'est qu'avant de décrire ses personnages, il lui a fallu les fréquenter. Il n'a fréquenté que les plus relevés, qui ont de l'usage, de la tenue, de la race, ou bien de l'argent, le pouvoir, une notoriété, prestige de jadis ou lustre très moderne. De même que l'historiographe du grand siècle ne sortait guère de la cour, celui des temps démocratiques s'en tient aux grands bourgeois et une telle documentation, à la fois si spéciale en son fond et si générale en sa forme, est bien l'une des sources les plus sûres où viendra puiser la postérité, puisqu'elle y trouvera tout ensemble des renseignements et du style.

J'ajoute que, pour le moment, Abel Hermant travaille avec un bonheur singulier. Son abondance émerveille de la part d'un écrivain aussi accompli. Sa langue éblouit jusque dans le journalisme [1] et chaque jour, à l'ensemble déjà si considérable

1. Abel Hermant vient justement de réunir en volumes ses chroniques dramatiques. Il est, par essence, par définition, un critique et le livre est admirable en effet. Notons seulement en passant que les éléments qui en font le mérite sont précisément ceux qui nous intéressent ici; la lucidité du jugement, la pénétration, l'ampleur et la délicatesse de la culture.

qui avait établi sa réputation, il joint un nouveau chapitre d'histoire qui parfois semble encore d'une exécution plus achevée. Je sais bien qu'à quelques-uns de ces derniers « Mémoires », on n'a pas été sans reprocher d'être un peu particuliers, de ne pouvoir intéresser, — ou révolter, — que ceux qui, par leurs informations personnelles, en savaient déjà presque aussi long que l'auteur. Mais, pour l'histoire du Cadet de Coutras, elle ne manque certainement point de généralité, celle-là : tout le monde s'intéresse aux frasques de la jeunesse, à la caserne, aux voyages. Peut-être même semble-t-elle, par instants, avoir été écrite pour intéresser trop de monde. La marque est pourtant là : par l'extrême fantaisie de certaines parties, par les hautes satires intellectuelles du dernier volume, par la langue et le style, cette biographie charmante demeure de la même qualité littéraire et d'une durée aussi certaine que les plus beaux documents du grand mémorialiste.

Abel Hermant, maître écrivain, observateur incomparable, moraliste de la plus pure tradition française, est donc bien l'initiateur d'un réalisme nouveau. Son influence est tout ensemble très précise, très profonde, et difficilement saisissable. Les jeunes écrivains qui l'admirent ne se rendent peut-être pas très bien compte de ce qu'ils lui doivent. Son prestige est surtout celui de bien écrire et d'être intelligent souverainement. Mais une maîtrise s'exerce plus confusément. C'est ainsi que, sans qu'il soit toujours aisé de marquer littérairement la liaison de son œuvre avec d'autres qui ont suivi, il est certain néanmoins qu'une évolution récente du roman contemporain n'aurait peut-être pas existé sans lui, ou du moins ne se comprend guère que par lui, puisque l'on n'a point fait autre chose que d'appliquer sa méthode à un autre domaine.

Par sa culture d'esprit, en effet, par ses goûts, ses relations (que ses livres n'ont point rompues), par ses habitudes d'homme de lettres et ses besoins de boulevardier un peu snob, Abel Hermant, avec des procédés nouveaux, continue surtout la tradition brillante du roman mondain. Mais, entre ce roman mondain et le roman naturaliste, entre les salons de droite ou de gauche et la rue, est-ce que l'on n'avait point un

peu négligé, — l'imitant en cela elle-même qui semblait s'abandonner, — la bourgeoisie proprement dite, (celle qui lit le plus, entre parenthèse), et n'avait-on point totalement oublié à Paris la province? Supposez donc que, dans l'esprit même d'Abel Hermant, pour servir à l'histoire des mœurs, on entreprenne d'étudier, non plus le personnel déjà connu du monde, mais la femme moyenne, l'homme qui travaille, le ménage courant, et aussi la famille, le mariage tel qu'il se pratique encore, quelques devoirs, peut-être un certain idéal qui tend à renaître, et vous verrez justement apparaître l'espèce assez particulière et assez neuve de ce roman bourgeois dont il est possible maintenant de dégager les quelques caractères essentiels, à propos des derniers ouvrages de Rosny aîné ou de Paul Margueritte et de l'œuvre entière de romanciers un peu plus jeunes, tels que René Boylesve et Henry Bordeaux.

*
* *

Il est peu d'écrivains de sa génération, — s'il en est un seul, — qui ait apporté dans le métier d'écrire autant de dons, de savoir, de pensée et de labeur obstiné que Rosny aîné. Rien qu'à l'apercevoir avec sa tête énorme que de maigres mèches plates encadrent comme une arche, avec ses sourcils puissants qui épousent la même courbe, ses yeux de voyant, rien qu'à entendre sa voix lointaine et douce, qui semble par instants tomber d'une planète comme une voix surnaturelle, sa parole lente, enveloppée, ses mots évocateurs, on devine qu'il tient de l'homme de laboratoire autant que de l'homme de lettres, du philosophe autant que de l'artiste, du sociologue autant que du conteur; on pressent l'ampleur, la variété et peut-être l'incertitude mystérieuse d'une sorte de génie qui se prête également au conte égrillard pour journal à gros tirage et au roman idéologique, aussi bien aux restaurations de l'humanité lacustre qu'à l'observation contemporaine. Il y a proprement en l'auteur de *Eyrimah*, du *Bilatéral*, de l'*Impérieuse bonté*, et de plusieurs milliers de nouvelles, quelque chose de multiple et d'innombrable. Et pourtant, à ce public qui l'a connu par le quotidien, par le *Roman d'un Cycliste* et autres

besognes de librairie, il n'a jamais rien sacrifié dans son œuvre personnelle, dans ses livres, si j'osais dire, ésotériques. Bien au contraire, à mesure qu'il se répandait davantage en copie, il éprouvait comme un besoin plus fort de s'isoler dans sa pensée et ses visions.

Sa place, dans la littérature contemporaine, est ainsi très particulière et très large. Il est le continuateur d'un mouvement, le propagateur d'un autre, et la courbe de sa carrière intellectuelle semble la ligne même de notre histoire littéraire depuis vingt-cinq ans.

De l'âge réaliste, en effet, Rosny a gardé l'idée d'une relation possible entre la science et l'art. Seulement les naturalistes avaient cru à une quasi identité des deux termes. Néophytes grisés et confus, ils s'étaient donné comme idéal esthétique une science générale, conçue vaguement à l'image de la Médecine, de la Physique, ou même des Mathématiques. L'esprit tout brouillé d'exactitude, ils avaient entrepris d'observer les mœurs et les caractères des hommes comme des corps bruts. Ils ne voyaient point d'autre moyen d'utiliser la science que de l'imiter. C'était là comme une superstition nouvelle qu'il fallait mettre au point. D'une doctrine exclusive, Rosny a fait un emploi raisonnable et mesuré. C'est que, lui, il a été un savant véritable; il a pratiqué les disciplines positives, il en possède le maniement, en connaît l'esprit, l'usage et les résultats; il a donc vu là, non pas un modèle, mais seulement une source nouvelle d'information, un vaste champ qui s'ouvrait à l'invention littéraire et qui même n'excluait point le merveilleux. Un artiste savant est un artiste mieux fourni et celui-là seul, par exemple, qui aura emprunté à la géologie, à l'évolution des âges et des espèces, à la préhistoire les documents jusque-là rassemblés, pourra tenter d'imaginer et de rendre sensible l'existence d'un homme d'il y a vingt mille ans. Un roman tel que celui de *Vamireh* repose sur la connaissance des temps abolis comme cet autre, la *Mort de la Terre*, sur le pressentiment des futurs. On a parfois rapproché Wells de Rosny. Il y a beaucoup de différences, à coup sûr. Mais tous deux sont venus puiser à une même source et tous deux pareillement ont emprunté à leur première culture le principal de leur inspiration.

Mais si, dans ce sens, Rosny peut être considéré comme un vigoureux héritier de l'école réaliste, il est, avec plus d'éclat encore, le représentant originel de ce lyrisme nouveau qui semble, à l'heure présente, réagir assez vivement contre le positivisme excessif des générations précédentes. La science, en effet, n'aboutit point qu'à des formules; elle suggère des hypothèses, suscite d'autres problèmes, révèle d'autres ignorances et l'on peut dire que chacune de ses lois est comme un éclair dans l'ombre : quoi de plus émouvant et de plus excitant pour une imagination chaleureuse et avertie? Celle de Rosny n'a pu se laisser enclore dans la rigidité logique et glacée des abstractions. Tout ce qu'il a appris de précis a rayonné en lui, s'est élargi, magnifié, enveloppé comme un rayon de soleil dans une brume. Tout résultat certain, il le dépasse aussitôt pour s'élancer dans l'obscurité qui l'entoure. La science devient chez lui le principe même du lyrisme. Parti du savoir, il est avant tout le romancier des instincts obscurs et des aspirations confuses. Par une ascension intellectuelle qui reproduit peut-être le mouvement même de la pensée humaine, il superpose l'art à la science, alimentant celui-là par celle-ci, dépassant celle-ci par celui-là. Ainsi, dans ce roman de *Vamireh* qui semblait fondé sur les plus rébarbatives études, quelle puissance poétique, quel pathétique aussi! Quels troublants horizons l'écrivain, qui possède tout le dossier de la terre, perce sur la profondeur des âges! Un moment, dans la forêt de la savane, Vamireh se rencontre face à face avec l'homme des arbres, représentant de la race qui s'en va. L'homme nouveau tâche de manifester au déchu sa sympathie, car il a l'âme belle et forte des conquérants à qui l'avenir est promis, mais l'autre ne comprend pas, se méfie, demeure impénétrable et farouche : « Sentait-il que jadis, au menstrue du tertiaire, il était au même échelon que le grand Dolicocéphale debout devant lui, que des misères, des habitats dépressifs, avaient fait de sa race l'agonisante et de l'autre la victorieuse? Avait-il inscrites dans sa chair les douleurs, les révoltes, les nostalgies, les exodes perpétuels, les batailles perdues, tout ce qui se transmet de génération en génération, de sang à sang, et dont les éveils indéfinis, rêves de vies ancestrales subitement revenues dans les fibres héréditaires, valent la mémoire directe et précise..? »

C'est donc par son savoir même que Rosny semble avoir retrouvé le mystère et l'on saisit là, dans les quelques lignes que je viens de citer, non pas le procédé, mais comme le mécanisme secret de ce magnifique esprit. Toute inspiration littéraire suppose une émotion devant la vie : les uns sont émus par l'amour, par leurs propres chagrins, par le spectacle de ceux qui les entourent, par la destinée de leur pays, par la mort : ce sont des faits de leur expérience personnelle. L'inspiration de Rosny, elle, plonge dans l'expérience entière de l'humanité, et, après les âges évanouis, il a constaté que notre temps était le plus riche, le plus attachant et le plus mystérieux. Il en a donc envisagé tous les aspects, traduit toutes les inquiétudes, tous les troubles, toutes les revendications, sociales, politiques, morales, jusqu'aux crises économiques et aux phases industrielles. Chacun de ses livres pose une question, peint un milieu, crée des types. Il dispose, pour animer ses idéologies, d'une incomparable richesse de détail et du don vivificateur. Il use du vocabulaire le plus large, le plus suggestif. Il connaît les classes des hommes, les métiers, les caractères professionnels, les mœurs et les idées, les conditions des êtres et les circonstances des choses, et il possède l'ensemble, l'ensemble de l'époque et de l'espèce, n'observe jamais un fait en lui-même, ne note jamais une attitude, un mouvement, une émotion ou une pensée qui n'évoque cet ensemble, en sorte que, littéralement, son œuvre entière apparaît comme une longue histoire humaine où les premiers âges auraient quelques chapitres et notre temps des volumes.

Or, pour l'instant, avec *Les Rafales*, son dernier ouvrage qui est le commencement d'une série, c'est aux mœurs bourgeoises qu'en est précisément Rosny, et l'on comprend que le romancier, dont nous venons d'esquisser la définition, a dû apporter dans cette peinture une originalité singulière et une largeur surprenante. Cette histoire d'un petit ménage contemporain réduit à la misère par l'incurie du chef est aperçue, si je puis dire, sous l'aspect de toute la durée terrestre et animale. Rosny, en l'écrivant, a l'imagination pleine encore de ces sociétés primitives qu'il a évoquées. Cette étroite déconfiture d'un couple parisien, il l'a observée à la clarté d'une philo-

sophie planétaire et il la conte en historien de tous les âges. Dans la société moderne, en effet, parmi les affaires, le négoce, l'exploitation des uns par les autres, l'atroce concurrence pour l'argent, on lutte toujours et uniquement pour vivre, se nourrir, se ménager un abri contre les rafales, satisfaire et assurer les instincts primordiaux de l'espèce, de toute espèce animale, — et ce sont ces besoins primitifs et forts, source de courage et de poésie, que Rosny a si admirablement figurés en son héroïne. Madame Lérande, épouse fidèle et qui juge son homme, compagne qui condamne et qui réconforte, est avant tout une mère, une mère primitive, qui a retrouvé dans la pauvreté les grandes nécessités de l'existence sauvage, qui sait que le vent souffle dehors et que la pluie tombe, que les petits corps ont froid, que les petites bouches ont faim, et qui, la première rafale passée, retrouve la joie avec le gîte. Oh, les belles et lyriques pages, quasi religieuses, qu'inspire à Rosny ce sentiment sacré du salut! Madame Lérande est aux environs de Paris, à la campagne, dans l'humble cottage où elle a réfugié sa couvée. Plus de bonne, plus aucun de ces serviteurs qui nous laissent oublier les fonctions les plus nobles et les plus vraies de la vie. La jeune mère, elle-même, de ses mains fines, fait le pain, le pain de ses enfants, et frissonne de joie en chauffant le fournil :

« Sur une table longue s'étendaient les pains, blonds ou bruns, selon leur taille et la région du four qu'ils avaient occupée. C'étaient pour la plupart des miches aux ventres épais, destinées aux longues tartines, mais on discernait aussi quelques boulots, deux couronnes, quelques petits pains de gruau, forme empereur. Lorsqu'on approchait la main, tous chauffaient comme des bouillottes. Jeanne leur envoya des baisers et leur fit la révérence, avec des yeux coquets; une fringale délicieuse mouillait les lèvres de Maurice. Madame Lérande, pâle et un peu lasse, les considérait avec surprise et presque avec piété. Etait-ce elle qui avait accompli l'œuvre magique du boulanger, l'œuvre salutaire que toutes les légendes ont bénie? Pour l'avoir réussie, elle sentait grandir sa confiance, elle était prise d'une joie sacrée, comme celle des chrétiens qui s'élèvent par l'humilité et s'ennoblissent par le renoncement ».

Il y a aussi la basse-cour qui est une merveille et, ainsi retrempée aux sources même de la vie, madame Lérande supporte sans désespérer toutes les épreuves de sa destinée, jusqu'à la double visite de la mort, qui lui prend un de ses petits et le pitoyable mari, qu'elle aimait encore. Exemplaire éternel de la maternité instinctive, elle est aussi la femme de maintenant, la petite bourgeoise, l'épouse moyenne, la vaillante Française. Contre tous les ennemis qui menacent le foyer contemporain, c'est elle qui lutte, qui représente l'équilibre et la force de ce foyer, qui le sauve sans révolte, sans revendications, avec une soumission héroïque, douce encore et toujours attachée à celui qui la ruine; figure nuancée et vraie, d'une vérité d'aujourd'hui et de toujours, d'une vérité historique, poétique, émouvante, et qui fait de son auteur le réaliste véritable, c'est-à-dire celui qui donne à la réalité sa signification la plus large.

Quant au bourgeois Lérande, pauvre sire et raté de marque, s'il ne me paraît point, comme personnage de roman, aussi réussi que sa femme, il reste comme document aussi significatif. Il a l'horreur, — toute moderne, — de la pauvreté, de l'existence étroite et sans éclat, et l'horreur égale de l'effort qui conquiert la richesse. Il est faible et chimérique. Aux forces ancestrales (ce mot ne choque point dans l'école de Rosny) qui animent et réconfortent sa femme, il oppose les faiblesses dissolvantes de notre âge, la vanité, la paresse morale et l'instabilité de caractère, le dédain des joies simples et, entre tous les fléaux, ce qu'on pourrait appeler l'esprit de spéculation. C'est là une sorte de mysticisme et une variété de romanesque. Ayant perdu ou à peu près la notion du travail comme seul producteur des biens de la vie, ne sachant plus faire le pain, comme madame Lérande, combien, dans cette classe des petites fortunes où l'épargne serait le seul trésor, en sont arrivés à ne concevoir d'autre origine pour l'argent que l'affaire, le négoce, le miracle de la veine et du coup de fortune! Le Lérande de Rosny est atteint de cette maladie-là, aggravée d'orgueil, entretenue par une incurable foi en ses capacités mystérieuses. A chaque échec, à chaque ruine qu'il inflige aux siens, à chaque degré qu'il descend dans sa déchéance, on peut le croire assagi : sa femme le croit. Mais le mal couve et

le ronge, et, de déconfiture en déconfiture, le conduit à la mort. N'est-ce point là encore, chez ce raté, la survivance étiolée de quelque grand instinct? Le besoin d'aventure, de conquête, de domination, l'ambition des chefs?... Aujourd'hui, nous sommes dans l'âge du chèque et du papier : c'est à la Bourse qu'on se bat et sur les grands marchés, par l'achat et la vente, avec de vastes ou de petites combinaisons, selon le jeu de la hausse ou de la baisse. Lérande est un conquérant manqué, qui n'a point su se servir de ses armes nouvelles, illusionniste du commerce, songe-creux des affaires, triste visionnaire qui dissipe son avoir pour le faire fructifier.

Un roman, dans lequel s'opposent et s'équilibrent si fortement, si symboliquement, et pourtant selon une vérité si humaine, deux personnages comme ce ménage des Lérande, est assurément un beau livre. J'ajoute que, dans le détail, certaines pages atteignent à la plus haute qualité de style. Est-ce une œuvre de tout à fait premier ordre? C'est possible : je n'en suis pas sûr. Si Rosny n'était qu'un réaliste selon l'ancienne forme, il serait puéril de lui demander d'ordonner son ouvrage, puisque la vie, seul modèle, ne se compose guère d'habitude. Mais nous avons vu quelle splendide intelligence est la sienne et les parties supérieures de l'œuvre attestent assez ce qu'il y a mis consciemment de lui-même : que ne procède-t-il ainsi pour l'ensemble, n'embarrassant point, par exemple, le début de son récit par des personnages que nous ne connaissons pas et que nous ne reverrons plus, abusant par là du procédé biographique, volontiers à la mode aujourd'hui, mais un peu facile et qui ne comporte guère que des beautés de rencontre?... Surtout, dans une langue si simple, d'une précision si lyrique et si émouvante, pourquoi semble-t-il subsister encore un peu de parti-pris, un si inutile emploi de mots rares et morts?... Aussi, devant tant de magnificence et de réalité, on se recueille, on hésite, on se dit que l'œuvre du moment, la plus large et la plus forte, c'est à Rosny peut-être qu'il appartient de la composer, et l'on n'est pas certain pourtant qu'à des dons merveilleux il veuille jamais ajouter je ne sais quelle harmonie secrète sans laquelle il n'est rien de parfait.

*
* *

Paul Margueritte n'est point, lui, un idéologue ni un savant.

Si, parfois, il a paru prendre une attitude de propagande et de revendication touchant certaines lois du mariage, il faut voir là, j'imagine, beaucoup moins l'effet d'une doctrine que d'une aspiration sentimentale. Ses théories lui viennent du cœur. Quand on a son visage vivant et clair, sa bouche éclatante et sensuelle, ses fortes épaules qui semblent un peu voûtées par les émotions de la vie, quand on a le goût du cheval, des grands bois et de l'épopée militaire, on n'est pas très sensible aux discusions d'école, et Paul Margueritte, en effet, qui commença d'écrire en plein naturalisme, n'en fut guère influencé. Bien au contraire, il apparut comme un dissident, presque un révolté. Ce n'est donc pas d'aujourd'hui qu'il préfère les études bourgeoises. Par sa sensibilité, un don de bonté pitoyable qui lui est très particulier, le besoin de s'émouvoir lui-même et de sympathiser ardemment avec ses personnages, il fut tout de suite porté vers ceux qui lui ressemblaient le plus, qui se rapprochaient de lui par la classe et appartenaient au milieu qu'il connaissait le mieux. Pour des raisons différentes et dans un sens qui n'est pas le même, il lui est arrivé à peu près la même aventure qu'à Alphonse Daudet, que son tempérament et la vibration naturelle de son système nerveux ont fait si souvent traître à ses doctrines ou du moins à celles de son temps. Ainsi *la Force des Choses*, *la Tourmente* demeurent comme les œuvres les plus sincèrement pathétiques qu'ait écrites un représentant officiel de la tradition Goncourt.

Une fois pourtant, avec son roman, *les Fabrecé*, Paul Margueritte se tenant toujours dans ce même domaine de la famille bourgeoise, semble avoir obéi beaucoup moins à une inspiration sentimentale qu'à une conception théorique. Au temps de *la Force des Choses*, en effet, il n'avait point pour objet de nous montrer la supériorité de l'union libre ni l'atroce égoïsme de la famille régulière; il nous attendrissait par

l'aventure d'un homme de cœur, ayant réalisé un amour sincère, qui s'était heurté à la résistance bornée et implacable des siens, et qui lui-même, plus tard, après la mort de sa compagne, par la seule fatalité de la vie, avait senti le besoin de se fonder un foyer normal : le romancier n'intervenait que secrètement dans son œuvre, par l'émotion dont son cœur débordait, par la mélancolique philosophie qu'il suggérait presque involontairement. Dans *les Fabrecé*, au contraire, avec un dessein concerté et dans un sens déterminé, Paul Margueritte a voulu écrire la monographie d'une famille. De même que, dans certains romans de Zola, le personnage principal est la mine, l'assommoir ou la locomotive, de même ici la figure centrale, ce sont les Établissements Fabrecé; la force qui anime chacun des personnages, c'est la force même de la race et sa puissance industrielle. Quelles que soient les passions ou les aventures individuelles, tous les menus incidents qui composent les destinées particulières disparaissent et se fondent dans la vie de l'ensemble, se réduisent finalement à la loi du groupe. Les uns acceptent cette loi, les autres la repoussent : elle s'impose à tous. La famille compte en son sein des amis et des ennemis ; elle est soutenue par l'orgueil un peu dur de l'aîné, qu'on appelle le Gouverneur, par la vigilance un peu sèche de la sœur aînée, restée vieille fille pour régner, et qu'on surnomme la Surintendante; par elle subsiste et se prolonge l'esprit du vieux père, toujours souverain; contre elle au contraire combattent les passions des femmes et l'amour des jeunes frères; en elle se heurtent les traditions dont elle vit et les revendications qui la menacent; contre son organisation d'autant plus souveraine qu'elle est plus étroite, s'insurgent ceux qui croient en pâtir : n'importe! La famille des Fabrecé est la plus forte, plus forte que tous ses membres et que leurs théories, et, lorsqu'un incendie, symbole, j'imagine, de toutes les puissances ennemies, a aboli jusqu'à la trace des Établissements Fabrecé, l'esprit qui les créa survit et au vieillard désolé qui contemple son œuvre anéantie, le fils aîné déclare que tout sera relevé dans six mois. En même temps est morte madame Fabrecé, la vieille mère; M. Fabrecé, le père, sent qu'il ne survivra pas longtemps à sa compagne et à ses magasins. Mais, autour de lui,

se pressent les générations nouvelles, et « tous les regards mouillés se tournent vers les nouveau-nés. Ces frêles et énergiques créatures vivaient, déjà comblaient les vides. Par delà les malheurs et les disparitions inévitables, ces enfants continuaient la race. C'est en eux, si petits, comme en leurs frères, sœurs et cousins, que se reconstituait, en cette minute profonde, l'avenir de la grande famille, le destin abattu, mais vaillant, des Fabrecé. »

Dessein grandiose, comme on voit, et conception bien actuelle. La critique, à vrai dire, n'a point manqué de relever quelques-unes des difficultés qu'un tel sujet comportait et que Paul Margueritte, il faut le reconnaître, n'a point toutes tournées. Pour égaler à ce qu'il voulait qu'elle fût, l'idée même de cette dynastie, il a été amené à en multiplier les membres : il y en a beaucoup, beaucoup de frères, beaucoup de beaux-frères et de belles-sœurs, beaucoup d'enfants, et même beaucoup de remariages et beaucoup de divorces, trop d'aventures personnelles aussi pour chaque Fabrecé, et qui ne découlent pas toujours très nettement de la loi familiale : (pourquoi l'une des filles, par exemple, a-t-elle un fou pour mari?)

Le sujet même se perd parfois dans le détail, et chacun de ses représentants fait un peu de tort à la race, dans l'esprit du lecteur. Mais qu'importe? Un livre, d'une composition aussi savante et aussi délicate que celui-là, pris entre la double nécessité de se disperser en route et de suivre une ligne rigoureuse, pouvait surtout sauver son unité par une sorte de chaleur intérieure et de noblesse morale : ces belles qualités de l'accent sont proprement celles d'un écrivain aussi sensible que Paul Margueritte[1] et il en a fait ici le plus noble et le plus généreux usage.

Quoi qu'il en soit, des tentatives comme celles-ci, de la part d'écrivains comme Rosny et Paul Margueritte, — tous deux

1. Les lecteurs de la *Revue* ont été les premiers à lire *la Maison Brûle*, dont la publication en librairie est, comme dans la *Revue*, un très grand succès. C'est bien là encore une étude bourgeoise, une étude de la famille, en ce qu'elle a d'essentiel et de fondamental, et aussi de particulièrement dramatique. Ce mélancolique roman se rapproche davantage de ses lointains aînés, *la Force des choses* et *la Tourmente*. Il en a la sincérité, la force, l'émotion contagieuse, la haute et philosophique pitié.

voisins d'école, si je puis dire, — sont assez significatives d'une véritable renaissance de la bourgeoisie en littérature. Ne nous étonnons donc point que, chez des écrivains plus jeunes, cette intention d'écrire une sorte d'histoire des classes moyennes soit absolument délibérée et constitue peut-être leur caractère principal.

* *
*

Henry Bordeaux est, par excellence, un auteur sympathique. Il l'est pas sa personne et par sa vie, par la fécondité et la constance de son effort, la générosité de ses intentions, sa foi française, par ses qualités de romancier et jusqu'à ses défauts d'écrivain. Il venait à peine de naître sur la terre de Savoie, lorsque son père, avocat du pays, abandonna volontairement ses enfants pour se joindre aux mobiles et défendre le foyer. La guerre finie, l'avocat reprit sa tâche, y prépara son fils. Le fils a abandonné les dossiers, quitté la Savoie, mais non sans avoir compris, avec l'exemple d'une pleine et belle vie provinciale, la leçon même de la terre si chère. En sa stature placide et solide, sur son front calme, dans ses yeux attentifs et bienveillants, son maintien apaisé et volontaire, subsiste quelque chose des grands magistrats de là-bas. On devine chez lui une sensibilité plus morale qu'artistique, un tempérament plus réfléchi que passionné, une intelligence plus doctrinaire que curieuse, plus de principes que d'idées, plus de fermeté que de souplesse, une attention constante à ne point dévier de sa voie, le calme du cœur et la vertu de certitude.

Lorsque, en 1902, parut *la Peur de vivre*, ce fut un émerveillement.

Une vieille mère chrétienne qui, au terme de ses deuils et de sa vie, remercie Dieu de l'avoir comblée de tant d'épreuves, un héros qui va mourir d'amour en Afrique, une jeune fille pieuse à sa mère et qui contraint son cœur, un officier chevaleresque et tendre, et, en regard, par un contraste éloquent, une riche bourgeoise égoïste, un mari vaniteux et faible, une ingénue timide et résignée, un militaire que sa démission avilit, — jamais on n'avait trouvé dans un livre d'imagination tant de

principes de morale ni de personnages édifiants. Jusqu'en ceux qu'il condamnait pour mieux faire admirer les autres, l'auteur avait évité de représenter rien de proprement vilain : pas de coquinerie ni de cynisme, point de sensualité ni de passion, nulle peinture qui pût énerver l'âme, rien que le mal d'une époque sans foi que le livre avait précisément pour objet de guérir : « la peur de vivre. »

On comprend, au moment où elle survint, le succès d'une telle composition. A un fond de vertu si solide, elle joignait une poésie facile, le pittoresque provincial, la montagne, Chambéry, les fleurs, les saisons. On sentait que l'auteur adorait la campagne, principalement la sienne. On devinait chez lui un dessein ferme et large, — restaurer la patrie, la grande et la petite, célébrer la Savoie et relever la France, peindre les paysages qu'il aimait et, par là, reconstituer le foyer, rétablir la religion, ranimer toutes les énergies anciennes du pays. Après Maurice Barrès, qui restait un divin artiste ondoyant, après Paul Bourget qui avait été l'analyste de tous les scepticismes, après René Bazin, observateur encore nuancé, Henry Bordeaux se révélait d'emblée le traditionaliste le plus entier et le plus ingénu qui eût jamais conté des histoires romanesques. Régionaliste, patriarcal, moralisateur et catholique, Henry Bordeaux était tout cela avec une simplicité pathétique.

Aussi, beaucoup de ses admirateurs sont-ils restés fidèles à ce livre de sa jeunesse et réservent-ils à *la Peur de Vivre* leur prédilection. Je lui préfère, pour mon compte, *les Roquevillard*, parus quelques années plus tard, après d'autres ouvrages moins significatifs.

Là, en effet, tous les éléments de sa personnalité convergeaient. Le père Roquevillard évoque l'image du héros de 70 : c'était le grand avocat respecté de Chambéry, haute figure de maître, de chef, propriétaire d'un beau vignoble contant toute l'histoire d'une dynastie savoisienne, féconde en hommes et en magistrats. Henry Bordeaux avait pu aussi utiliser sa première expérience juridique pour agencer l'aventure d'assises qui constitue la péripétie de son roman. Enfin, parmi tous ces principes de conservation sociale qu'il avait entrepris de défendre en bloc, il venait de dégager celui en qui il les résu-

merait tous : l'unité morale de la famille. Lorsque le père Roquevillard, après une longue délibération, s'est enfin résolu à défendre lui-même son fils du crime dont il est innocent, il plaide seulement devant le jury l'histoire des Roquevillard. Les témoins à décharge sont ici tous les morts. Le descendant de tant de braves gens ne peut avoir failli; l'acquittement triomphal est à la fois un hommage à la race et l'édification de son dernier-né, un moment égaré.

Dans cette œuvre plus mûre, comme on le voit, l'attitude de l'auteur est aussi déterminée que dans *la Peur de Vivre* et cette résolution d'un esprit qui ne s'embarrasse ni de nuances, ni de degrés, est sans doute l'une des raisons essentielles de sa prise sur ses lecteurs. Du moins ici, ses idées et ses convictions personnelles, le romancier les exprime seulement par la chaleur de sa sympathie pour les personnages de son choix. Cela est plus communicatif que démonstratif et voilà pourquoi *les Roquevillard* m'apparaît comme l'œuvre la plus directe et la plus originale du militant romancier de la famille.

Depuis, influencé peut-être par son succès, Henry Bordeaux semble avoir donné bien davantage dans le romanesque. Il est devenu un conteur adroit et facile, qui connaît ses lecteurs, trouve aisément la note sympathique et le chemin des cœurs ingénus. Sans doute même est-ce là sa faculté la plus précieuse. De plus en plus, en tout cas, il s'est préoccupé de donner à sa propagande d'homme de bien l'attrait de belles histoires et d'aventures touchantes.

Ayant décidé, par exemple, de corriger les mœurs de Paris et de reprendre celles du monde, que fait-il?.. Une satire... de l'ironie... de l'esprit..? Non pas, du sentiment pur, de l'émotion à larmes continues; il compose son récit le plus attendri dont le titre même est emprunté à une ballade de Tennysson : *la Robe de Laine*. Là, on voit une enfant de la Savoie qui n'a pu s'acclimater dans la capitale ni renoncer à sa petite jupe pour celle des grands couturiers. Cette Raymonde devient apitoyante au possible. Elle souffre jusqu'à en mourir de tout ce que son auteur déteste et veut flétrir. Fille de régisseur, élevée dans les bois d'un château, belle comme une héroïne d'Octave Feuillet, elle a été remarquée, désirée et épousée, par le patron de son père, sorte de prince de la mode et de la

fortune. Elle aime, et la simplicité de son angélique amour n'est pas éloignée d'opérer un miracle sur le cœur de son mari trop brillant. Mais il y a entre eux Paris, le monde, les plaisirs frivoles et les mœurs mensongères, les théâtres, la littérature, tout l'esprit corrompu du temps. Impuissante à vivre en une telle atmosphère, vaillante pourtant et résignée, supportant en silence jusqu'à une trahison publique, Raymonde ploie sous son effort. Après sa mort, dans toute l'amertume du regret, le meurtrier involontaire comprend enfin le symbole de « la robe de laine. »

Sujet très joli, et qui semble vrai. Mais, par le procédé même de sa narration compliquée, par le ton du lyrisme, par la nature de l'émotion cherchée, par je ne sais quoi d'excessif, de convenu dans le caractère de la Savoisienne idéale, de banal et de factice dans celui du Parisien perverti, on sent trop que cette heureuse donnée, Henry Bordeaux l'a traitée et poussée dans le sentimentalisme beaucoup plus que dans le sens même de la vie. Si j'insiste sur cette tendance qui nous éloigne tellement des *Roquevillard*, c'est qu'elle est allée en s'accusant depuis, et il y faut apercevoir justement la raison de l'incertitude et de l'hésitation avec laquelle les admirateurs les plus résolus du brillant traditionaliste ont accueilli, après *la Croisée des Chemins* et *les Yeux qui s'ouvrent*, ses deux derniers livres, *la Neige sur les Pas* et *la Maison*.

Jamais, en effet, Henry Bordeaux n'avait encore été plus heureux dans le choix, non pas de son sujet, mais du fait-divers qui devait illustrer son idée que dans *la Neige sur les pas*. La situation de ce Marc Rommenay, séparé de sa femme infidèle, qui apprend brusquement que cette femme, victime d'un accident dans les Alpes, va mourir et veut le voir, est proprement une trouvaille. Quelle attachante et facile mise en œuvre cela ne permet-il pas?... Le départ de Rommenay, son voyage, et, durant ce voyage, dans l'incertitude de ce qu'il va trouver et de ce qu'il va faire, la rumination du passé, le drame et le tourment de jadis ressuscités, et puis là-dessus, l'atroce mystère et la poésie terrible du décor, le couvent, la montagne homicide, et peu à peu, détail à détail, l'accident recomposé, figuré, imaginé, l'homme mort et la femme survivante,

— mais si pâle en son lit d'hospice, si blessée, si lasse, sauvée depuis quelques heures seulement et si fragile encore que le seul mot qui puisse échapper à la revoir est cette parole de naïve pitié : « Comme tu as dû souffrir, ma petite Lucienne..! » Tout cela, qui est la première partie de l'ouvrage, est bien mené, en effet, et surpasse à mon sens ce que Henry Bordeaux avait fait jusque-là de meilleur, — Mais, avec la seconde partie, voici que j'hésite et ne comprends plus. Qu'a voulu faire Henry Bordeaux? Une psychologie du pardon, j'imagine, et de ses difficultés, montrer que la vie, qui manifeste la Providence, est la plus forte, plus forte que la mort. Et, pour réaliser ce généreux dessein, comment procède-t-il?... Il commence par éloigner Marc de Lucienne et c'est par une conversation avec sa mère que nous apprenons les dispositions de ce personnage de premier plan : il a peur de sa femme, peur de lui, peur du passé. Il fuit, se dérobe, invente des prétextes pour reculer la reprise de la vie commune. Il profite de sa solitude pour relire les lettres de l'amant et, par comparaison, il découvre (découverte intéressante, d'ailleurs,) que lui-même n'avait pas compris grand'chose à sa femme; il n'avait pas su l'aimer autant et aussi bien que l'autre, et c'est lui-même, peut-être, qui fut la cause du malheur et le premier coupable. Alors?... Lucienne, de son côté, n'aspire qu'à revivre avec lui, qu'à reprendre sa place auprès de sa fille : elle a oublié sa faute, son amour, elle a tout oublié. Alors?... La catastrophe, le drame qui nous passionna, toutes les circonstances pittoresques et tragiques qui furent ici l'essentiel, personne n'y songe plus, ou si peu! Dans ces tergiversations d'un pardon qui se cherche, entre cette femme repentante et excusable, ce mari qui s'accuse et ne peut oublier, il n'y aurait pas eu l'accident de la montagne, mais n'importe quoi, qu'y aurait-il de changé..? Henry Bordeaux a perdu de vue sa trouvaille, méconnu son sujet. Cédant à je ne sais quelle sentimentalité de convention, il a composé la fin de son ouvrage exactement en sens inverse de ce qu'exigeaient à la fois la beauté de son point de départ et la vérité de la vie. C'était tout de suite et d'élan, dans la secousse même de l'événement, que devaient se reprendre la mourante de la montagne et l'homme pitoyable qui était venu vers elle. Alors Marc ne cherchait nul prétexte

à quitter la convalescente. Il la soignait, au contraire, avec une diligence passionnée, voulait la faire revivre. Ils n'avaient point peur l'un de l'autre, tant il leur semblait miraculeux qu'ils se fussent retrouvés. L'un renaissait à l'amour comme l'autre à l'existence; Marc comprenait en effet quel mari distrait il avait été, se promettait de ne plus l'être. Et c'était avec le temps seulement, non dès l'abord et à l'avance, par le souvenir même de l'accident de la montagne, peu à peu et presque inconsciemment, que commençait de se faire le revirement douloureux, qui eût été comme le désenchantement de la pitié. Car, si une femme peut oublier très vite un homme qu'elle avait cru aimer, il faut que cet homme vive et il n'est pas vrai, il n'est pas humain que Lucienne puisse ainsi chasser de sa mémoire et de son imagination le cadavre qu'elle a enlacé de ses bras gelés; non, elle n'oubliera pas ainsi la mort qu'elle a vécue, trois jours durant; la montagne, sinon l'amour, la hante, — et c'est cela que sent Marc, cela qu'il comprend peu à peu. Lui non plus, il ne parvient pas à expulser de son souvenir la vision de cette roche alpestre qu'il avait visitée : sans cesse il y revoit enlacés le mort et sa femme expirante. Ainsi le fait-divers si bien choisi par l'auteur gardait jusqu'au bout toute sa puissance pathétique, sa valeur de symbole et parvenait à renouveler encore un thème qui fut celui de Daudet, dans *la Petite Paroisse*, de Paul Margueritte dans *la Tourmente*, de Mathilde Serao dans *Après le Pardon*. Et la conclusion ne cessait nullement pour cela d'être édifiante, car Marc et Lucienne n'en avaient que plus ardemment l'un et l'autre la bonne volonté de l'oubli et de la miséricorde; ils s'aimaient encore et davantage, mais autrement, et ils pouvaient toujours espérer dans la vie pour triompher de la mort, — mais avec autant de patience que de foi.

Je rougis, en vérité, de proposer mes imaginations à un habile comme Henry Bordeaux, mais j'ai voulu mettre en lumière combien sa méthode d'aujourd'hui est éloignée de sa première inspiration et je me demande si, avec *la Maison*, qui vient de paraître, on peut affirmer qu'il l'ait retrouvée tout entière.

Certes, je ne saurais trop admirer une donnée aussi simple que celle de l'ouvrage auquel il attache sans doute la plus

grande importance puisqu'il est le dernier : c'est l'histoire tout unie d'une enfance et d'une adolescence, un moment menacées par des influences pernicieuses, et protégées par la seule vertu de la demeure familiale. A son enfant troublé, cette demeure a pu paraître d'abord une prison, elle devient bientôt le refuge, l'abri par excellence, la maison morale où vit l'esprit des morts : c'est le retour aux devoirs d'une conscience prodigue et Henry Bordeaux a modifié assez profondément son procédé de composition, devenu principalement biographique : peu d'intrigue (on pourrait presque dire pas assez), peu d'événements et tous peu dramatiques, et même il se pourrait que les lectrices assidues de Bordeaux lui reprochassent cette fois-ci, et contre son habitude, de les laisser un peu languir. Presque point d'amour, nulle aventure sentimentale. Les personnages principaux sont le père, la mère, le grand-père, la maison, la ville, la montagne encore, des théories, une épidémie, l'esprit de famille. Henry Bordeaux a dédaigné son habituelle parure et son habileté coutumière. Il faut le féliciter de cette esthétique nouvelle.

Mais, si cette analyse d'une âme d'enfant en perdition n'a pas été faite dans le sens du romanesque, elle l'a été d'autant plus dans le sens de la morale. *La Maison* ressemble presque autant à un « essai » qu'à un roman. C'est, littéralement, une leçon. De plus en plus dévoué à l'idée de famille, qu'il ne défend pas seulement dans ses livres, mais en conférenciant, Henry Bordeaux en arrive à la concevoir en ses rapports essentiels, presque abstraits. Il dit « le père », « le chef » ; on sait à peine le nom de ce père, de ce chef, on le voit à peine agir, sa grandeur se cache dans l'ombre, son autorité s'élève jusqu'aux nuages et, par une revanche imprévue de la vie, ce sont précisément les personnages les plus condamnables qui apparaissent les plus vrais, le grand-père, par exemple. Ah! celui-là, que l'auteur réprouve, on le voit, on le reconnaît, avec son petit rire sarcastique, son esprit de chimère et de gouaillerie, ses habitudes de café, sa manie de laboratoire, son goût de la nature et de la liberté, son culte de Jean-Jacques. Rien de moins démonstratif, au contraire, que le retour du jeune homme au lit de mort du père. C'est qu'Henry Bordeaux a voulu nous représenter des erreurs de jeunesse dissipées par la suprême leçon du chef de famille. Or, il a disposé ces erreurs à son choix, bien plus que

selon l'observation, et son jeune homme, pour s'être promené dans la forêt et avoir rêvé de liberté en regardant passer les bergers de la montagne, pour avoir été au café des Navigateurs en compagnie de cette brave ganache de grand-père, pour avoir lu Rousseau et s'être épris un moment d'une petite fille de cirque, ne sera point tombé à un tel degré de sécheresse et d'indifférence, à moins que sa nature ne fût mauvaise par elle-même, auquel cas sa conversion familiale deviendrait plus invraisemblable que son accès d'indépendance. Cet adolescent manque de réalité et de profondeur. Il n'a point de passion, point de tempérament, aucune chaleur sensuelle; toutes ses crises se passent dans son intelligence et il n'est pas, à vrai dire, un bien grand esprit. C'est que son auteur est autrement préoccupé de la doctrine qu'il représente que de lui-même. La « maison » figure aux yeux de Bordeaux la réalisation même de tout ce qu'il nous répète depuis qu'il écrit; elle est surtout l'image de ses convictions.

Il est donc à craindre qu'après avoir adressé à la vie, dans la dernière phrase de son avant-dernier roman, une profession de foi si chaleureuse, Henry Bordeaux n'en soit justement arrivé à une heure de sa carrière où il a tendance à la moins observer. Qu'il réfléchisse et se recueille, qu'il fasse même appel à cet instinct merveilleux qu'il a de son public, dont la faveur lui reste entière, à coup sûr, mais non pas peut-être sans quelque flottement. Après vingt années d'un effort si continu et si heureux, qu'il se souvienne surtout de ses meilleurs succès, et qu'il n'y a jamais d'intentions assez généreuses pour dispenser l'art de la vérité.

*
* *

Ce n'est point seulement parce que, ont paru, dans le cours de ces derniers mois, quelques-uns de leurs ouvrages, que l'on peut rapprocher en une étude comme celle-ci, Henry Bordeaux et René Boylesve. Le parallèle s'impose. Ils ont à peu près le même âge, une carrière pareillement heureuse, un objet d'études analogues. Ils comptent également

de hautes amitiés, de puissants patronages. Mais si l'un peut se glorifier du chiffre d'éditions inscrit sur ses ouvrages, l'autre doit se flatter de l'admiration passionnée, parfois même nuancée de snobisme, que lui ont vouée les milieux raffinés. Henry Bordeaux s'adresse à une classe sociale et René Boylesve a enchanté une classe d'esprits.

René Boylesve, en effet, écrivain délié, personnalité complexe, semble tout en nuances, parfois même en contrariétés. Il est un Tourangeau fervent qui adore Paris, un mondain qui peint la province. Littérairement, il a débuté, ou à peu près, par un livre de passion, dédié à Maurice Barrès, dont le cadre était Venise, et il est devenu célèbre comme historien de Chinon. Par tempérament, il a au moins autant d'esprit que de sensualité et, jusque dans l'amour, il mêle de l'ironie au sentiment. Il exècre également la philosophie, où il voit un dévergondage de l'esprit, et les effusions, où il trouve comme une impudeur morale. Positif ainsi qu'un historien, mais pas plus, secret comme un homme de tenue, mais cordial, il n'étale ni ses principes ni ses émotions, et, dans un livre, il répugne aussi bien à imposer une conclusion qu'à forcer le pathétique. Ainsi conçoit-on qu'il ait assez souvent déconcerté un public qui cherche principalement des guides fermes dans des chemins déterminés.

René Boylesve, en outre, n'a nul souci de ce public, — du moins en travaillant. Il écrit principalement pour lui-même, pour son plaisir d'esprit, pour son besoin personnel. Dans son cabinet d'une rue champêtre de Passy, en un décor qui n'est point de Paris, lorsqu'il se met à la tâche sur sa vaste table bien rangée, j'imagine qu'il ne s'applique point à combiner quelque belle intrigue ni à donner aucune grande leçon. Il note ses souvenirs, recueille ses impressions, les milieux qu'il a observés, les paysages qu'il a vus. Il a plutôt l'air de rédiger ses mémoires que de composer des romans. Seulement, s'il n'a guère de principes, comme tous ceux qui font profession d'étudier leurs semblables, il est tout de même de bonne compagnie, d'une sociabilité raffinée, et d'une élégance d'esprit qui ne va point sans une extrême délicatesse morale. Pour lui, la destinée humaine est grave, comporte un idéal,

une sorte de « lyrisme élevé du cœur », à quoi s'oppose la bassesse même de la réalité et le petit train de la vie. Et, justement, René Boylesve se sent inspiré, toutes les fois qu'il a pu saisir quelque part quelque chose de cette opposition. Alors, intéressé par l'atmosphère d'un milieu, par les mœurs d'un groupe, il les évoque, beaucoup moins par l'imagination que par le souvenir, pour en rédiger comme une monographie. Puis, peu à peu, sur cet ensemble, comme des objets dans un paysage dont on se rapproche, se dessinent les personnages, dont il entreprend à la fois de marquer la réalité historique et de nuancer l'espèce morale. De là la variété du ton de ses ouvrages, — tantôt sympathique, poétique, allègre et attendri, comme dans *la Becquée*, *l'Enfant à la Balustrade*, tantôt ironique, comme dans ce livre exquis, *le bel Avenir*, tantôt plus grave et plus appuyé, comme dans *la Jeune fille bien élevée*. Quant à l'agencement des événements, la combinaison des péripéties émouvantes, adressez-vous à d'autres : non pas que Boylesve n'attache une importance à chacun des faits qu'il note avec tant de minutie et de détail ; il néglige seulement d'en ajuster une suite proprement romanesque, en vue d'entretenir la curiosité et de provoquer l'émotion. Le signe d'inintelligence critique le plus radical qu'on pourrait donner touchant un roman de Boylesve serait de le raconter comme une histoire. Il serait choquant aussi de vouloir en formuler trop nettement la signification, alors qu'il y faut chercher beaucoup moins une conclusion, qu'une suggestion, et comme une attitude.

De même, René Boylesve a fait à la Touraine une place aussi importante dans son œuvre qu'Henry Bordeaux à la Savoie dans la sienne. Mais il est Tourangeau, au moins autant comme historien et comme artiste, que comme enfant du pays. Il ne demande pas à un paysage une exhortation à la vertu, mais une invite à sentir finement. S'il préfère les paysages de chez lui, la vallée de la Vienne à Chinon ou les collines de la Loire, c'est parce que, plus familiers, ils lui parlent davantage. C'est aussi et surtout qu'il les trouve jolis, délicats, fondus, répondant entre tous à sa conception de l'art, offrant à ses yeux, autant qu'à son cœur, ce qu'il admire le plus et cherche justement à réaliser dans ses écrits, une har-

monie précise, de lumière égale et douce, parfois un peu voilée, délicieuse en ses gris. « Ce petit pays, dit-il en une description qui sent la profession de foi littéraire, a un caractère sobre et fin, minutieux, *presque pointillé, avec de larges et longues échappées soudaines*; par-dessus tout, il est dépourvu d'emphase, de romanesque, et l'on pourrait dire de tout pittoresque convenu. On peut le traverser sans prendre garde au sens si ferme et si délicat, si varié, si riche, et de goût toujours si pur de ses traits. Ici, point de peinture à pleine pâte... »

Enfin, parmi tant de traits épars, et qui d'abord ne semblaient point très aisément conciliables, voici sans doute celui qui les résume et les harmonise tous. René Boylesve est un satirique, mais un satirique d'une espèce très particulière et très neuve. D'ordinaire, en effet, les satiriques s'en prennent à des vices, des fautes graves, ou à des travers et défauts bien déterminés : de là la rudesse de leurs atteintes ou la sécheresse de leur ironie. René Boylesve, au contraire, historien véridique et détaché de quelques milieux bourgeois, signale en eux comme une médiocrité générale et innocente, dénonce de la pauvreté d'âme, de la tiédeur, d'étroits soucis, l'étiolement du cœur : ainsi, dès son premier livre, *le Médecin des Dames de Néans*, la maladie de la petite ville où s'endort cette madame Durozay qu'un peu d'amour suffit à réveiller; dans *l'Enfant à la Balustrade*, la haine des Plancoulaine et l'humiliation des Nadaud pour avoir acquis la maison Colivaud; dans *le Bel Avenir*, l'illusion des deux mères et le mariage miraculeux du plus beau des deux fils; dans *la Jeune fille bien élevée*, les exaltations de Madeleine au couvent, ses enthousiasmes musicaux, ses espoirs d'amour et son mariage raisonnable. En chacun de ces romans un personnage mystérieux gouverne la faiblesse des destinées individuelles : l'opinion. Cette fatalité mesquine, Boylesve la raille, mais il en étudie les effets sur des cœurs sensibles et il s'intéresse aux oiseaux de la cage, dont quelques-uns auraient pu chanter. Hélas! la vie ne favorise aucun élan, aucun enthousiasme, pas même l'amour chez les amoureux (*Sainte Marie des Fleurs*, *Mon Amour*, *le Meilleur ami*). Boylesve a pris en dérision jusqu'aux plus beaux mouvements de la passion. Pourtant, comme il reproche au train de la vie d'engendrer dans les

âmes, qui furent jeunes, non point honte ni malheur, mais platitude et sommeil, cette dérision s'environne de douceur, de mélancolie et d'optimisme. René Boylesve est donc bien un satirique; seulement il a fait application de la satire aux élans et aux soucis des cœurs bourgeois; par une double contrariété qui est toute sa grâce et son prix, il est un satirique sentimental, un satirique raffiné des sentiments moyens.

Après quoi, il semblera sans doute que le dernier roman de Boylesve, *Madeleine jeune femme*, ne rentre pas tout à fait dans cette définition. — Mais n'est-ce pas son tort?

Certes, Madeleine mariée n'est pas moins intéressante que Madeleine à marier, au contraire. La jeune fille qui s'était si finement analysée à Chinon devait trouver plus de matière encore dans son ménage à Paris. Aussi toute son intime psychologie, ses surprises, ses déceptions, ses dédains, son indifférence à ce qui passionne son entourage, et le mépris ou l'ignorance de son entourage pour tout ce qui la touchait jadis, son provincialisme profond, et aussi, l'heure venue, son éveil involontaire à la sympathie d'un esprit plus élevé, son aventure secrète, son respect d'elle-même, sa reprise, son besoin invétéré d'idéal et de noblesse, tout cela est du meilleur Boylesve, avec quelque chose de plus large et de plus substantiel; art sobre et fin, du plus pur tourangeau, « avec de longues et larges échappées soudaines. » Il a délicieusement nuancé, gradué, tout ce que la vie emporte d'une âme un peu généreuse et y ajoute aussi.

Mais, non content de nous fournir un document psychologique d'un tel goût, Boylesve a entrepris d'y adjoindre un document social qui nous gâte un peu l'autre. Déjà, dans le premier volume, lorsqu'elle nous décrivait son couvent, ses séances de musique, ses prétendants illusoires, nous avions été sur le point de trouver cette jeune fille bien élevée un peu méticuleuse et objective : mais ce n'était que Chinon et la jeunesse sauvait tout. Aujourd'hui, c'est Paris, les affaires, la fête, la grande et la petite bourgeoisie, la magistrature, une exposition universelle, des escrocs, des polissons, Grajat, les Voulasne. Boylesve déteste tous ces figurants du plaisir, mais, comme il est un esprit mesuré, il n'aurait jamais osé exprimer

pour son compte son exécration : il a confié à Madeleine cette mission. Il a élargi la manière de la malheureuse jusqu'à la fresque, l'obligeant à peindre une muraille en « pointillé. » Il n'y a plus harmonie du tout. La narratrice n'en peut mais, elle succombe à la tâche, s'empâte dans ses tableaux, s'embarrasse dans ses personnages, laisse traîner son récit comme une chaîne, et, il faut bien le dire, toutes les fois qu'elle ne parle pas directement d'elle-même, devient ennuyeuse.

Voici donc René Boylesve à une heure très intéressante de sa carrière. Comme les vrais artistes, il éprouve le besoin de se renouveler, de se renouveler dans son sens. Ayant conçu, après le temps des pastiches élégants et des contes libres, le dessein d'apporter quelques chapitres personnels à l'histoire de ce temps, il est nécessaire en effet qu'il en vienne à une observation plus extérieure et plus vaste. Qu'il y songe bien pourtant : son art est essentiellement de nuance psychologique et morale, plus spirituel que lyrique, plus personnel que social. Il excelle en des notations attentives, avec des détails méticuleux, par touches multiples et légères. Il ne se moque, en réalité, que des gens qu'il aime bien ; à l'égard de personnages, comme ce Grajat qui lui répugne, ou comme ces Voulasne qui le choquent, il se trouve justement très à court de détails vrais pour les peindre. Il y aurait là, si l'on en pouvait trouver chez lui, presque un peu de convenu, de factice. Ces gens-là sont trop éloignés de lui pour qu'il les sente réellement. Il est réduit à les traiter du dehors, alors qu'il réussit surtout ce qui vient de lui-même. Et, ainsi, des deux Boylesve, qui, alternativement, semblent avoir tenu la plume de cette docile Madeleine, le meilleur est encore l'ancien. Mais laissons au nouveau le temps de se trouver tout à fait.

Au surplus, qu'on discute ou non un livre de Boylesve, il reste toujours l'agrément de la forme. Écrire l'intéresse, semble-t-il, entre tout, et le plaisir que l'on goûte à le lire, il l'a d'abord ressenti lui-même à rédiger sa page. Je le tiens pour le prosateur de sa génération le plus souple, le plus épris de la langue, connaissant le mieux les ressources secrètes du vocabulaire, et capable de noter dans le français le plus correct les impressions les plus délicates de l'âme ou les tons

les plus fins des choses. Il a le choix heureux de l'épithète, l'instinct de l'harmonie, le goût de la ligne qui plaît à l'esprit et de la cadence qui plaît à l'oreille. Tout ce qu'on pourrait, par instants, reprocher à son style, — comme à lui-même, après tout, — serait un peu de complication et quasi de préciosité : mais quel défaut distingué !

***

Et maintenant, sans prétendre à trop de généralité ni à trop de durée, n'est-il point possible de formuler une définition qui, au terme de ce rapide et partiel aperçu, conviendrait justement à ce que nous venons de voir... ?

Au déclin pareil du Romantisme et du Réalisme, en égale opposition avec les excès de l'imagination et de l'observation, il semble bien que, sinon sous l'influence, au moins dans l'esprit d'un classique comme Abel Hermant, se trouve actuellement en formation un roman qu'on pourrait appeler documentaire.

Soit parce que la bourgeoisie, après s'être longtemps oubliée, semble renaître un peu à la conscience d'elle-même, en sorte que la littérature suivrait seulement ici le mouvement même des mœurs, soit par lassitude du monde et de la rue, soit simplement parce que les écrivains, appartenant pour l'ordinaire à la classe moyenne, sont plus à même de l'étudier, ce roman documentaire apparaît d'abord comme une peinture des mœurs bourgeoises.

En second lieu, ce souci d'exactitude a incliné les auteurs à chercher le pittoresque de paysages réels dans le pays qu'ils connaissaient le mieux, leur pays natal. De même que naguère, dans un roman bien fait, un salon de peinture, une première de théâtre, l'Hippique et l'Italie, il y a aujourd'hui, comme descriptions d'usage, la petite ville, la montagne, le fleuve et les collines originelles : phénomène de réenracinement, dit Paul Bourget dans le langage de Maurice Barrès. Les peintres de la bourgeoisie vont l'étudier dans leur province : ils sont régionalistes.

Enfin l'expérience du Réalisme ayant établi l'impossibilité

de ne pas donner un sens à la réalité, l'histoire, d'autre part, admettant la nécessité d'interpréter les faits, on a été amené, en étudiant les mœurs, à les apprécier. Le public lui-même, toujours sensible au romanesque, bien entendu, ne l'est pas moins pourtant à la signification d'une œuvre, et la théorie de l'art pour l'art apparaît aussi démodée que celle de la réalité pour la réalité. Volontiers nos mémorialistes de la bourgeoisie philosophent. Ils le font, suivant leur tempérament, avec plus ou moins de discrétion. Peut-être même est-ce là le danger de la formule nouvelle : soyons savants, moralistes, psychologues, — évitons de devenir doctrinaires.

GASTON RAGEOT

# L'OCCUPATION ALLEMANDE

## DE LA MEURTHE[1]

(1870-1871)

Depuis la seconde moitié du mois d'août 1870, jusqu'au milieu d'avril 1871, plus d'un mois après la ratification des préliminaires de la paix par l'Assemblée de Bordeaux, le département de la Meurthe fut administré par un préfet allemand, le comte Renard, comme le furent les autres départements successivement envahis.

Au lendemain de leurs premières grandes victoires dans la Basse-Alsace et au nord de la Lorraine, les Allemands, se substituant à l'État français, s'étaient empressés d'organiser une administration à eux dans les portions du territoire occupées par leurs armées, sans se préoccuper des forteresses qui, comme Bitche, Phalsbourg, Toul, Verdun, Metz, Langres, tinrent bon plus ou moins longtemps contre leurs attaques. Cette administration improvisée, peu cohérente à ses débuts, se régularisa et se perfectionna progressivement. Au bout de quelques mois, un personnel administratif allemand, appuyant

1. Cet article est extrait d'un ouvrage documentaire et anecdotique en préparation sur l'occupation allemande de la Lorraine (1870-1873), d'après des mémoires et journaux de campagne allemands, et aussi d'après des documents tirés des Archives municipales de Nancy, des Archives départementales de Meurthe-et-Moselle, des Vosges et de la Meuse.

son autorité sur celle des chefs militaires, était implanté et fonctionnait tant bien que mal dans les départements lorrains.

L'Alsace et la partie septentrionale de la Lorraine, comprenant les arrondissements de Metz, Thionville et Sarreguemines détachés du département de la Moselle, les arrondissements de Château-Salins et de Sarrebourg enlevés au département de la Meurthe, formèrent le gouvernement d'Alsace, institué par une ordonnance du roi de Prusse en date du 16 août et soumis à un régime spécial impliquant une prise de possession irrévocable. D'autre part, les autres arrondissements de la Meurthe (Nancy, Lunéville, Toul), l'arrondissement de Briey, lambeau de la Moselle, et successivement, les départements de la Meuse, des Vosges, de la Haute-Marne, de la Haute-Saône et de la Côte-d'Or, constituèrent le Gouvernement général de la Lorraine, dirigé par le général d'infanterie von Bonin, aide de camp général du roi de Prusse, qui prit officiellement possession de son poste à Nancy le 26 août.

Ce grand personnage, dont les attributions avaient été définies par une ordonnance du roi de Prusse datée de Pont-à-Mousson, 21 août, était assisté d'un commissaire civil, le marquis de Villers, et de tout un personnel d'agents supérieurs qui furent peu à peu placés à la tête de chacun des grands services administratifs du Gouvernement général ; il avait également sous ses ordres des préfets investis de pouvoirs civils très étendus.

Au début de l'invasion, le gouvernement prussien avait la prétention singulièrement présomptueuse de se servir de nos préfets, sous-préfets et fonctionnaires de toute catégorie pour administrer les départements dont il accaparait successivement la direction. Dès le 16 août, l'Inspecteur général de la III^e armée, lieutenant-général von Gotsch, dans une proclamation datée de Sarrebourg, avait publié les intentions formelles de son gouvernement sur ce point : « Dans l'intérêt du pays, déclarait-il, les fonctionnaires chargés de l'administration des affaires resteront à leurs postes respectifs, pour que la marche des affaires souffre le moins possible, et que les communes les plus éprouvées pourraient (*sic*) se relever d'une ruine complète... MM. les préfets et sous-préfets prendront personnellement les instructions de l'Inspecteur général

d'étapes pour les transmettre à leurs subordonnés... Toutes les administrations continueront à fonctionner selon les lois et les règles en vigueur. Comme depuis l'occupation les affaires de l'État sont suspendues, et que les affaires civiles ont été remises à l'Inspecteur général d'étapes, les autorités préposées continueront leurs fonctions sous son autorité et seront responsables de leurs actes envers lui. Les autorités actuelles n'auront et ne recevront d'ordres que de l'Inspecteur général d'étapes. La communication entre les autorités existantes et les communes qui sont sous leur direction, sera faite par le commandant d'étapes...[1] » Ainsi l'État français devait cesser d'exister partout où les troupes allemandes s'installaient et notre personnel administratif, maintenu dans ses cadres, eût été subordonné à l'autorité du vainqueur.

Mais ces prévisions optimistes furent subitement déjouées : la très grande majorité des fonctionnaires français cessèrent simultanément ou peu à peu leur service, à mesure que l'invasion s'étendait et que les communications avec l'administration centrale se trouvaient suspendues. Ceux qui, par patriotisme, crurent devoir continuer clandestinement leurs fonctions, soit pour organiser la résistance contre l'envahisseur, soit dans l'espoir de sauvegarder les intérêts de leurs concitoyens, furent traqués et exposés à être capturés par l'ennemi, ou s'abstinrent de toute activité administrative pour n'avoir pas à céder aux injonctions du vainqueur. C'est ainsi que les Prussiens furent obligés de pourvoir par leurs propres moyens, et avec un personnel de nationalité allemande, à l'administration des départements envahis. Pour agir sur les municipalités, seuls organes administratifs restés debout, ils créèrent des préfets allemands.

*
* *

Le préfet français de la Meurthe, M. Podevin, surpris par l'invasion, s'était trouvé bloqué dans sa résidence. Nancy,

1. Toutes les citations dont la provenance n'est pas spécialement indiquée sont tirées du *Moniteur officiel de la Lorraine* ou de documents inédits puisés dans les Archives municipales de Nancy, dont toutes les pièces sont classées par ordre chronologique.

ville ouverte, évacuée complètement le 11 août par toutes les autorités militaires, n'ayant pour toute défense que les fusils à pierre de ses pompiers et les épées de ses sergents de ville, avait été occupée, dès le 12 août, sans coup férir, par l'avant-garde de la 4e division de cavalerie prussienne qui précédait les masses profondes de la IIIe armée, et privée brusquement de toute communication avec le reste de la France.

Le préfet Podevin resta donc, sans instructions de son gouvernement, dans une situation critique. Le 16 août, jour de son arrivée à Nancy, le prince royal de Prusse, Frédéric, l'avait mandé à l'Hôtel de France où il était descendu, pour lui faire savoir que la Prusse n'avait pas de mauvaises intentions contre la population qu'elle voulait au contraire ménager le plus possible. Il avait exprimé doucement à M. Podevin le désir de le voir rester à son poste « pour adoucir les contacts et sauvegarder les intérêts des habitants ». Le préfet demanda à réfléchir, prit conseil, tergiversa et finalement ne se déroba pas, dans la louable pensée de servir ses administrés en s'efforçant d'atténuer les exigences du vainqueur[1]. En se subordonnant aux autorités allemandes, M. Podevin était loin de soupçonner les tribulations qui l'attendaient. Sans doute, la municipalité de Nancy, désemparée, accablée de réquisitions et de contributions extraordinaires, aux prises avec des difficultés inextricables, savait gré à M. Podevin de n'avoir pas résilié ses fonctions. « Le conseil, par une délibération spéciale, écrivait au préfet le maire M. Charles Welche, le 24 août, déclare qu'il regarde votre résolution comme un acte de dévouement envers les communes du département, qui sentiront moins le triste abandon dans lequel elles sont laissées, tant qu'un fonctionnaire français restera au siège de l'administration départementale, pour leur montrer que l'autorité est encore debout, et que nous ne sommes pas tout à fait livrés à la Prusse. »

Il est vrai que le préfet Podevin réussit, par son intervention auprès du kronprinz, le 22 août, à faire ramener le thaler prussien au taux réel de 3 fr. 75, au lieu du taux excessif de 4 francs, fixé dès le 14 août, par le major de la garnison.

1. Lacroix, *Journal d'un habitant de Nancy pendant l'invasion de 1870-1871*. Nancy, 1873, in-12, p. 136-140.

Mais, voulant se donner la satisfaction d'annoncer cette bonne nouvelle aux habitants de Nancy, M. Podevin commit l'inconcevable imprudence de laisser apposer son nom au bas de l'affiche officielle émanant de l'autorité prussienne, où la valeur des monnaies allemandes était définitivement établie, M. Podevin s'exposait à être traité de « préfet prussien », ce qui ne manqua pas de lui arriver, et, quelques semaines plus tard, le Gouvernement de la Défense nationale devait lui faire expier sa maladresse par une révocation retentissante.

*
* *

Au moment où le préfet Podevin était félicité par la municipalité de Nancy, pour le bel exemple de courage civique qu'il donnait à ses administrés, un préfet prussien arrivait à l'improviste, sans même être porteur d'une nomination officielle, et s'installait au siège de la préfecture, obligeant le représentant désormais inutile et disqualifié du gouvernement français, à transporter son domicile dans un hôtel de la ville.

Le 24 août, une courte et sèche missive du colonel von Kehler, commandant la place de Nancy, notifie au maire que « M. le comte Renard, désigné comme préfet civil de Nancy, est autorisé par la présente à prendre connaissance de tous les actes se trouvant à la mairie, qui lui sont nécessaires pour se renseigner sur l'état de la ville de Nancy. La mairie est donc priée, dans l'intérêt du service, de mettre à la disposition de M. le comte Renard tous les actes qui lui sont nécessaires ». Dès le lendemain, après cette sommaire investiture et une courte visite, le maire de Nancy et le préfet prussien échangeaient leur première correspondance.

Le comte Renard portait un nom qui semblait indiquer sa descendance d'émigrés français en Allemagne. Originaire de Gross-Strélitz en Silésie, où il possédait des domaines considérables, c'était un grand seigneur, vivant largement, élevant des chevaux qu'il envoyait sur les champs de courses en France et en Angleterre, et qui avait fréquemment séjourné dans notre pays, où la chronique parisienne lui attribuait quelques aven-

tures galantes. Il parlait et écrivait le français; sa correspondance avec le maire de Nancy atteste même une connaissance assez subtile de notre langue. Ayant dépassé la quarantaine, le comte Renard était affligé d'un embonpoint précoce que sa tenue militaire officielle exagérait fâcheusement. Un de ses compatriotes, l'ingénieur Krohn, agent supérieur des chemins de fer prussiens, qui eut l'occasion de le visiter à Nancy à la fin du mois de janvier 1871, nous le représente dans son bureau de la préfecture, enfoui dans un confortable fauteuil, le ventre proéminent enchâssé dans la courbure demi-circulaire d'une table au tapis vert où s'amoncellent des dossiers et de grandes affiches jaunes, et fumant un énorme cigare[1]. Alfred Rambaud, qui séjourna à Nancy pendant l'occupation allemande, nous a également esquissé une silhouette saisissante du personnage, en notant avec humour quelques traits saillants de son caractère : « Il eût paru grand, s'il n'eût été si gros; un paletot militaire, aux vastes proportions, avait peine à embrasser un torse et un abdomen également très respectables; ses gros doigts avaient peine à retenir l'éternel grand sabre qu'il faut porter, si l'on ne veut pas l'entendre battre le pavé. Ses grosses jambes, fourrées dans d'énormes bottes à éperons, s'appuyaient lourdement et fortement, comme celles d'un éléphant, sur le sol lorrain. Un visage naturellement jovial et bienveillant, susceptible à l'occasion d'une expression sévère et même féroce, légèrement congestionné, débordait de son triple menton et de son épaisse barbe sur le raide col militaire. Ce gros homme cultivait l'ironie berlinoise et le sarcasme à la Bismarck. Il faisait l'aumône aux pauvres et donnait l'ordre de brûler des villages. Il se livrait parfois à des exploits d'alguazil, entrant à l'improviste dans un café avec des gens de police et des gendarmes, et procédant à l'arrestation des consommateurs. Spontanément, ou par ordre supérieur, il fut, selon le cœur de Bismarck, insolemment bienveillant ou impitoyablement cruel[2]. »

Dès le premier jour, le préfet Renard, qui fut plus tard

1. Fritz Krohn, *Kriegserinnerungen, 1870-1871*, gr. in-8. Berlin, 1895, p. 124-125.

2. *La Lorraine sous le régime prussien.* — *Revue des Deux Mondes*, 1er mai 1871, p. 153.

assisté d'un délégué, M. Speyer, conseiller de police à Francfort, protesta de ses intentions bienveillantes à l'égard de la population, tout en marquant, par le ton d'ailleurs très courtois de sa correspondance avec le maire de Nancy, qu'il n'admettait pas certains arguments de discussion et qu'il était bien déterminé à ne pas laisser passer le moindre écart de plume.

Profitant des dispositions conciliantes qui lui avaient été manifestées, le maire s'était empressé de signaler au préfet des actes de pillage et de détérioration de matériel commis par des soldats dans leurs casernements, ainsi que les exigences vraiment exorbitantes de quelques officiers par trop avides de friandises, supposant que l'autorité militaire supérieure ignorait de tels excès. « Si elle les connaît, écrivait M. Welche, il est inouï qu'elle laisse ainsi piller en détail une ville ouverte, qui s'est soumise à tout, qui a été traitée plus durement que ne l'a été Francfort en 1866, et cela, au mépris de la parole donnée par le prince héréditaire de Prusse, parole affichée par lui sur tous les murs de Nancy. Je vous prie, Monsieur le Comte, de vouloir bien faire connaître ces exactions à qui de droit. » Dans sa réponse autographe expédiée le jour même (25 août), le préfet affirmait que l'autorité militaire, bien informée, ne manquerait pas de faire bonne et prompte justice, afin d'éviter le retour de tout incident regrettable, et il ajoutait, à l'adresse du maire, non sans aigreur, et à titre de leçon : « Je profite de l'intervalle créé par le retard de ma nomination officielle pour vous prier, très amiablement, de ne pas vouloir insérer dans vos communications officielles des allusions telles que le passage de votre honorée missive, mentionnant des événements qui se sont passés en d'autres temps, et hors de France. Vous comprendrez sans peine que, ne pouvant discuter avec vous des incidents qui ne sont pas de votre compétence, je ne pourrai plus, officiellement installé, recevoir des communications traitant ou mentionnant des accusations de ce genre dirigées contre les officiers de S. M. le Roi. Si je me permets cette observation, c'est uniquement dans le but de maintenir les excellents rapports dans lesquels j'ai eu le plaisir d'entrer avec vous et que je désire conserver pendant l'exercice de mes fonctions. »

*
* *

Préfet prussien, le comte Renard était chargé de veiller à l'exécution de toutes les mesures de sûreté générale et de police émanant du Gouverneur général de Lorraine ou prises sur sa propre initiative; d'assurer l'installation des troupes, la livraison des réquisitions en nature pour leur alimentation et leur entretien, de concert avec les autorités militaires; de veiller au paiement des amendes et contributions extraordinaires levées sur le département ou les communes, à la rentrée des impôts prélevés au détriment de l'État français; il avait également pour mission de pourvoir à la réorganisation et au fonctionnement des principaux services administratifs : postes et télégraphes, ponts et chaussées, écoles, hygiène et assistance publique, etc. Bref, sous le contrôle du Gouverneur général, en conformité avec les règlements émanant du commissaire civil, et avec la coopération éventuelle des divers commandants d'étapes, le comte Renard remplissait dans le cadre restreint du département de la Meurthe, et au nom du gouvernement prussien, des fonctions non moins étendues que celles d'un préfet français.

Pour simplifier les rouages administratifs, faciliter et accélérer l'exécution de ses multiples ordonnances, l'autorité allemande procéda à la suppression des sous-préfets, et investit les maires des chefs-lieux de canton d'une délégation qui leur attribuait, sous la direction du préfet, les pouvoirs les plus étendus sur toutes les communes de leur circonscription, en les chargeant des plus lourdes responsabilités. La plupart des maires, ainsi transformés en agents de l'autorité prussienne se bornèrent à protester et cédèrent aux injonctions préfectorales pour ne pas attirer sur eux-mêmes et sur leurs communes les pires représailles; d'autres opposèrent la force d'inertie avant de se soumettre, quelques-uns mêmes ne cédèrent que devant le recours à la force. Tel fut le cas du maire de Baccarat, qui signifia au préfet prussien son refus d'obéissance en renvoyant les pièces qui lui avaient été adressées. Aussi, le 15 septembre, un détachement de soixante-cinq

hommes d'infanterie et un peloton de cinquante hussards, envoyés de Nancy par le général de Bonin, sous le commandement du lieutenant de la landwehr Kunkel, accompagné du délégué du préfet, fut chargé d'enlever le maire de la ville, un vieillard de plus de soixante-dix ans, directeur de la cristallerie, et de procéder à une forte réquisition, *manu militari*. Baccarat fut donc occupé militairement, sa population désarmée, six conseillers municipaux ramenés en otage à Nancy, où ils subirent une détention de quatorze jours jusqu'à leur soumission, et la commune frappée d'une amende de 20 000 francs[1].

Dans les premiers jours d'octobre, par suite de maladies ou de démissions, Lunéville se trouva privé de maire et d'adjoints. N'ayant qu'une prise insuffisante sur l'administration collective et anonyme du conseil municipal, l'autorité prussienne désigna d'office un maire et un adjoint parmi les notables, en leur faisant savoir que, s'ils refusaient d'accepter les fonctions qui leur étaient attribuées, on saurait les y contraindre. Le nouveau maire et son adjoint s'en furent immédiatement à Nancy pour protester auprès du préfet, mais il leur fut répondu par le comte Renard qu'ils n'avaient pas à se dérober, et qu'on leur accordait trois jours pour prendre la résolution qu'on attendait d'eux; et, sur le conseil prudent qui leur fut adressé de se faire désigner eux-mêmes par leurs concitoyens, afin d'éviter l'ingérence dangereuse de l'ennemi dans le fonctionnement de la municipalité lunévilloise, les protestataires prirent le sage parti de se soumettre[2].

En présence du mouvement de résistance qui se dessinait, et qu'il convenait d'enrayer, le comte Renard lança le 24 novembre une circulaire qui définissait nettement les attributions des maires de canton, ainsi que l'autorité extraordinaire dont ils étaient investis sur leurs collègues des autres communes devenus leurs subordonnés. « Beaucoup de maires

1. On peut comparer sur cet incident le récit d'Edgard Auguin (*Les cristalleries de Baccarat pendant la guerre*. Brochure in-8, Nancy, 1878) avec celui de Cardinal von Widdern, *Der Krieg an den rückwärtigen Verbindungen der deutschen Heere, 1870-1871*, in-8. Berlin, 1893-1899. Theil IV, Band I, p. 26-29.

2. Conseil municipal de Lunéville : délibérations des 7, 8 et 11 octobre 1870.

UofM

ne s'étant pas rendu compte du principe d'économie que le préfet a jugé à propos d'établir, nous venons, par la présente circulaire, leur expliquer quels sont leurs devoirs et les nouvelles attributions dont ils sont nantis. Les sous-préfectures ayant été reconnues inutiles et dispendieuses, ont été supprimées... Les maires des cantons doivent surveiller les maires des communes ressortissantes de leur canton et s'assurer de la stricte exécution des ordres qu'ils leur transmettent;... les maires des communes ont à obéir aux maires des cantons. » En terminant sa circulaire, le préfet Renard esquissait, en termes emphatiques, un tableau touchant de l'heureuse situation matérielle qui résulterait, pour le département, d'une exacte observation de ses prescriptions : « En régularisant la distribution des charges imposées, en maintenant le rouage administratif tel qu'il est organisé, l'industrie et le commerce renaîtront, et l'agriculture ne manquera pas de se développer dans le sens le plus utile aux intérêts du pays. »

*
* *

Comment fonctionna dans la Meurthe, sous la direction du comte Renard, le système administratif des Allemands; au prix de quelles tribulations et de quelles rigueurs endurées sans trêve, les maires de cantons subordonnés au préfet, et placés sous la surveillance des chefs militaires, se sont acquittés de leur périlleuse mission, telle est la question que nous voudrions examiner à l'aide de documents empruntés plus particulièrement aux archives municipales de Nancy.

C'est surtout dans l'application de mesures exceptionnelles de police et de sûreté que se déploya l'activité du préfet prussien. Le comte Renard fut chargé de faire exécuter, dans toute la Meurthe, l'ordre du général de Bonin concernant le désarmement général de la population, c'est-à-dire la livraison entre les mains de l'autorité militaire de toutes les armes appartenant aux communes et aux particuliers; il délivra les sauf-conduits sur la présentation d'un certificat d'identité signé par un maire, formalité rigoureusement obligatoire pour tous les

habitants qui avaient besoin de sortir de leur résidence; il surveillait les établissements et voitures publics, coopérait à l'organisation des postes et télégraphes avec les agents délégués spécialement pour ce service par le gouvernement prussien; enfin il surveillait le fonctionnement du « service d'accompagnement » consistant dans l'obligation pour les notables des principaux centres de population situés le long des voies ferrées, de monter sur les locomotives pour garantir la sécurité des trains dont les Allemands avaient accaparé la mise en circulation; à lui incombait la répression impitoyable de toutes les violences de la part de la population au moyen d'emprisonnements, d'amendes, de la déportation en Allemagne, et, dans les cas graves, de la livraison des coupables aux conseils de guerre qui pouvaient prononcer la peine de mort. Telles étaient les multiples attributions de police conférées au préfet Renard; sous ses dehors de bonhomie il exerçait ses fonctions avec la plus stricte rigueur. « Vous autres Français, disait-il un jour au maire de Nancy, vous ne savez pas obéir; quant à nous, nous exécutons sans mot dire les ordres que nous recevons de nos chefs. Si l'on me commandait de brûler la ville de Nancy, je le ferais à l'instant, et sans hésiter. Après tout, la mesure n'est pas sans précédent; elle a été employée par Mouraview en Lithuanie et en Pologne. »

Le comte Renard avait à rétablir la sécurité dans son département bouleversé par la guerre, la disparition de la gendarmerie française, la fermeture des tribunaux et la brusque désorganisation des services administratifs, et qui se trouvait en proie aux vagabonds et aux pillards qui exerçaient impunément leurs déprédations dans la banlieue des villes et surtout dans les campagnes. « MM. les maires sont avertis par la présente, écrivait-il à la date du 20 septembre, que la gendarmerie (prussienne) disposée (*sic*) dans le département de la Meurthe, a reçu l'ordre de leur prêter main-forte pour le maintien de la sécurité publique, et pour fortifier, en général, l'autorité de l'administration communale. A cet effet, les maires des chefs-lieux de canton sont autorisés à requérir, en cas de besoin, l'aide de la gendarmerie; les maires des autres communes, par l'intermédiaire des premiers, et, en cas d'urgence. Il est entendu que la gendarmerie seule décidera

UofM

s'il y a lieu d'obtempérer à la réquisition des maires, et déterminera les mesures à prendre. »

Les gendarmes prussiens étaient donc, en définitive, les seuls juges des cas qui pouvaient justifier leur intervention!

Dès le milieu de septembre, les départs multipliés de jeunes Lorrains vers les départements de l'intérieur non encore envahis, pour aller grossir les armées françaises improvisées par le Gouvernement de la défense nationale; leur mépris de la proclamation du roi Guillaume abolissant la conscription dans toute l'étendue du territoire occupé par ses armées, provoquèrent les rigueurs de la part de l'autorité allemande. « Je suis informé, écrivait le comte Renard au maire de Nancy, le 12 septembre, qu'un certain nombre de jeunes gens et de personnes valides se rendent de Nancy dans le sud de la France, et que la mairie leur a même délivré des sauf-conduits. Je me trouve dans la nécessité de vous prévenir que tous les habitants des territoires occupés qui s'enrôleraient, malgré la défense faite par nos proclamations, ne seraient pas traités comme prisonniers de guerre, mais condamnés aux travaux forcés ou fusillés. De plus, comme tous les noms ont été inscrits sur un registre, la mairie devient responsable des personnes qui partiraient pour s'enrôler et auxquelles elle aurait délivré des sauf-conduits. » Deux jours après, le comte Renard précisait ses griefs et ses menaces dans une lettre autographe au maire : « Si vous voulez que je mette les points sur les i, je vous dirai que je *sais* qu'il y a un bureau d'enrôlement en ville, que je connais les personnes qui s'en occupent, et que je saurais (*sic*) les punir quand le moment en sera venu. »

Force fut bien au maire de Nancy de céder aux injonctions du préfet; la police municipale intervint pour retenir à Nancy et dans les cantons voisins les jeunes gens qui se disposaient à quitter la Lorraine pour s'enrôler dans les armées françaises en formation. Toutes ces mesures de police et ces menaces faisaient peser sur les populations de la Lorraine, complètement isolées du reste de la France, une terreur qui assurait la quiétude du vainqueur. Chacun se tenait coi, échangeant discrètement avec un voisin, un ami, ou dans l'intimité de la famille, ses tristesses et son espoir en des jours meilleurs.

La presse locale, dépourvue de nouvelles et bâillonnée, avait expiré à Nancy, le 22 août, après une courte agonie. A défaut des journaux locaux, l'administration allemande créa un journal officiel, rédigé en français, sous le titre de *Moniteur officiel de la Lorraine et du département de la Meurthe*. Cette feuille était en partie consacrée aux proclamations, circulaires et avis émanant du général de Bonin et du préfet Renard. Les colonnes de la partie non officielle étaient remplies par des extraits de journaux allemands et surtout par la prose d'un certain Huguenin, suisse d'origine, qui avait mis au service du roi de Prusse sa plume et sa connaissance fort approximative de la langue française; il ne manquait pas une occasion de persifler Jules Favre, notre ministre des Affaires étrangères, le gouvernement de la Défense nationale qualifié de gouvernement de la « Démence nationale », et de stigmatiser rageusement les efforts surhumains tentés par Gambetta pour organiser de nouvelles armées.

Le comte Renard avait imaginé un moyen ingénieux de trouver des abonnés à sa feuille, qui vit le jour le 9 septembre. « Le préfet de la Meurthe, écrivait-il le 8 septembre, requiert M. le maire de Nancy de faire distribuer dans les principaux hôtels, cafés, restaurants, le journal le *Moniteur de la Lorraine et du département de la Meurthe*. Le prix d'abonnement obligatoire est fixé à deux francs par mois, payable à l'avance; il sera centralisé par M. le maire qui en fera le versement à la caisse de la préfecture. » Toutes les communes de la Meurthe et des départements faisant partie du gouvernement de Lorraine ne tardèrent pas à devenir des abonnés forcés au Journal officiel allemand, qui se substituait ainsi au Journal officiel français et au Recueil des actes administratifs du préfet Podevin.

La partie la plus pénible de l'énorme tâche du comte Renard était la levée des impôts au profit des caisses allemandes depuis la date du 1er août, impôts établis sur une nouvelle base — doublement de l'impôt direct pour remplacer les contributions indirectes — et perçus par les maires des communes sous leur responsabilité; le recouvrement des contributions extraordinaires sur les municipalités individuellement ou sur tout le département, par exemple celle de 750 000 francs imposée au

département de la Meurthe en octobre (185 765 francs pour Nancy) à titre d'indemnité pour l'expulsion des Allemands du sol français et la capture de navires allemands par la flotte française; la perception des amendes que les autorités militaires et le préfet lui-même multipliaient en cas d'attentats, de refus d'obéissance, ou de simple retard dans l'exécution d'ordres donnés. Parfois des résistances se produisaient qu'il fallait briser. Il y aurait tout un chapitre à écrire, chapitre lamentable, sur la détresse financière des communes de la Meurthe dont les caisses, rapidement vidées dès le début de l'invasion, n'étaient remplies temporairement qu'au moyen d'emprunts onéreux dont le produit s'écoulait rapidement dans les caisses allemandes.

En dehors des questions de police et de finance qui primaient toutes les autres, l'activité déployée par le préfet Renard dans l'administration de son département, se porta sur les matières les plus diverses. Nous nous bornerons à signaler les circulaires préfectorales des 17 et 19 octobre, concernant la réouverture des écoles communales et le traitement des instituteurs français, que le préfet chargea les maires de payer au moyen d'un prélèvement sur les impôts qu'ils avaient à recouvrer et à verser. Le comte Renard rédigea un monceau de lettres particulières et publia un nombre considérable de règlements, circulaires et avis sur le typhus des bêtes à cornes, l'exploitation des forêts de l'État, les travaux d'entretien à exécuter sur nos routes à l'approche de l'hiver, la tenue des registres de l'état civil, la police des mœurs, l'administration de l'asile d'aliénés de Maréville, près de Nancy, etc. Nous ferons grâce au lecteur d'un exposé détaillé de cette copieuse réglementation, souvent très méticuleuse, qui témoigne d'un singulier mélange de préoccupations diverses et qui pesait presque toujours d'un poids fort lourd sur les municipalités. Il nous reste à relater ici les incidents les plus saillants, comme aussi les plus dramatiques, qui marquèrent le séjour du préfet Renard à Nancy, au cours des derniers mois de la période de guerre.

*
* *

En janvier 1871 survint l'affaire du pont de Fontenoy dont les péripéties émouvantes nous sont aujourd'hui bien connues, grâce à des témoignages français qu'il est possible de confronter avec des récits allemands [1].

Le dimanche 22 janvier 1871, quelques centaines de francs-tireurs partis du camp établi à la Vacheresse, dans une forêt aux environs de Lamarche (Vosges), arrivèrent à l'improviste, avant le lever du jour, au village et à la station du chemin de fer de Fontenoy-sur-Moselle, près de Toul, ils tuèrent les sentinelles prussiennes, capturèrent quelques-uns des soldats cantonnés dans le village, mirent les autres en fuite, firent sauter une arche du pont sur la Moselle que traverse la voie ferrée de Nancy à Paris ; puis, après cet audacieux coup de main, disparurent dans les profondeurs de la forêt de Haye, et, traversant les lignes prussiennes, réussirent à regagner leur camp sans avoir été inquiétés.

Aussitôt l'événement connu, sur l'ordre du gouverneur général de Lorraine, le village de Fontenoy fut incendié : ses habitants considérés comme complices furent odieusement maltraités par les soldats prussiens et bavarois accourus de Toul; une contribution extraordinaire de dix millions fut frappée sur les départements compris dans la circonscription du gouvernement général de Lorraine. La ville de Nancy, à elle seule, avait à payer une somme de 495 000 francs pour sa part dans cette formidable amende. Mais il fallait réparer au plus vite les dégâts causés par l'explosion au pont de Fontenoy, afin de rétablir la circulation normale des trains sur une voie ferrée dont l'importance était considérable pour les transports allemands à destination de Paris encore assiégé. Dès le 23 janvier, l'autorité préfectorale requit pour cet ouvrage cinq cents travailleurs à Nancy, dans les semblants d'ateliers

1. *Souvenirs d'un Volontaire de 1870*, par Merlin, ex-sergent-fourrier à l'Avant-Garde du camp de la Délivrance, ancien secrétaire des francs-tireurs des Vosges. Brochure in-8, Épinal, 1892. — Krohn, *op. laud.*, p. 118 sqq. et Cardinal von Widdern, *op. laud.*, Theil IV, Band 2.

nationaux que la municipalité avait organisés pour fournir du travail aux ouvriers de la ville réduits au chômage et à la misère. Mais au moment du départ, les ouvriers requis refusèrent de monter dans les wagons préparés pour les emmener à Fontenoy, et se dispersèrent. Alors, l'ingénieur Krohn, directeur du cinquième détachement des chemins de fer de campagne fit venir, en toute hâte, par trains spéciaux, de Sarrebrück et de Carlsruhe, les matériaux nécessaires à la réfection du pont; d'autre part le comte Renard, chargé du recrutement des ouvriers, adressait le 24 janvier au maire de Nancy, la lettre suivante : « Je viens d'apprendre que, ce matin, au lieu de 500 ouvriers requis, 150 seulement se sont présentés, et qu'ils sont repartis en refusant d'aller à Fontenoy. Il est évident que ce refus n'est pas spontané, que ces hommes ont été débauchés. Je vous invite donc, M. le maire, de (*sic*) vouloir bien fermer, à *l'instant même*, tous les chantiers de la ville, ainsi que de faire cesser tous les travaux publics. En ce qui concerne tous les autres travaux privés, fabriques, usines, etc., je les ferais (*sic*) fermer de même, et je veillerai à l'exécution de cette mesure avec la plus rigoureuse sévérité. En outre, j'impose une amende de 5 000 francs pour chaque jour de retard à la ville de Nancy. » Comme si cette menace risquait de rester inefficace, le lendemain, le comte Renard l'aggravait dans ce nouveau billet adressé à la mairie : « Si demain à midi 500 ouvriers des chantiers ne se trouvent pas à la gare, les surveillants d'abord, un certain nombre d'ouvriers ensuite, seront fusillés sur place. » Il faut croire que cette menace intimida médiocrement les ouvriers de Nancy, si l'on en juge par cette nouvelle missive préfectorale du 26 janvier : « La mairie ayant envoyé à Fontenoy pour la reconstruction du pont sauté, des vieillards, des malades et des enfants, je l'invite à envoyer demain matin à 7 heures, à la gare du chemin de fer, 150 ouvriers capables. En cas de refus, je serai obligé de saisir des individus valides, habitants de Nancy, sans prendre égard à leur position sociale et de les faire conduire à Fontenoy. » Le préfet venait de télégraphier à l'ingénieur Krohn à Fontenoy : « Y a-t-il assez de travailleurs, combien en faut-il encore? », et il lui avait été répondu : « Vous avez envoyé des cordonniers et des tailleurs

que j'ai dû renvoyer; j'ai fait comme j'ai pu et je n'ai plus besoin de travailleurs venus de Nancy. » Krohn qui vint à Nancy sur ces entrefaites et rendit visite au comte Renard à la préfecture, le trouva fort dépité : « Voyez un peu, lui dit le préfet, pas un gaillard ne se présente; je ne puis pourtant faire fusiller personne! » Bien que l'ingénieur Krohn lui eût affirmé qu'il pouvait se passer des ouvriers requis par lui, le préfet, dont l'amour-propre avait été piqué au vif par l'inutilité de ses menaces, et qui était exaspéré par l'attitude frondeuse de la population de Nancy, méditait sa vengeance.

Le maire savait à quoi s'en tenir sur la ferme résolution du comte Renard, de recourir aux moyens extrêmes, si la population ouvrière s'obstinait dans la résistance. Des mesures furent-elles prises à temps par la municipalité pour parer le coup que voulait frapper le préfet prussien, ou bien les ordres donnés par la mairie pour éviter des violences ne furent-ils pas exécutés? Ce point est resté obscur pour nous. Toujours est-il que le 27 janvier, tandis que, au début de l'après-midi, une musique militaire jouant au cœur même de la ville sur la place Stanislas, attirait des badauds, des patrouilles et des gendarmes cernèrent brusquement la place, barrant les rues contiguës, et, sous les regards narquois du préfet, procèdèrent à une razzia de toutes les personnes présentes. Alors, prise comme dans un filet, la foule, composée de gens de tout âge et de toute condition, parmi lesquels un jeune docteur en médecine, le propre fils du préfet Podevin, fut poussée brutalement dans la direction de la gare, et immédiatement embarquée pêle-mêle dans un train tout prêt, en partance pour Fontenoy.

Le conseil municipal réuni aussitôt adressa une protestation assez véhémente au préfet; mais le tour était joué, et, en contemplant le spectacle qui s'était déroulé pendant quelques minutes sur la place Stanislas, le comte Renard avait pu savourer sa vengeance.

*
* *

La signature d'une convention d'armistice le 28 janvier, suivie par celle des préliminaires de la paix le 26 février laissa

intactes les attributions du comte Renard et n'allégea en rien les charges écrasantes qui pesaient sur ses malheureux administrés. Plus exigeants que jamais, les vainqueurs avaient élevé le chiffre des impôts déjà si lourds; si bien que la ville de Nancy, par exemple, au lieu d'avoir à payer mensuellement 91 000 francs de contributions ordinaires, dut en verser 327 000, à partir du 1er janvier. A la contribution extraordinaire motivée par la destruction du pont de Fontenoy, s'ajouta celle d'un supplément de solde accordé aux officiers pendant la durée de l'armistice (15 francs par officier et par jour); cette gratification valut au département de la Meurthe un accroissement de contributions de plus de 150 000 francs, dont 74 656 pour la seule ville de Nancy.

La plupart des communes de la Meurthe, pliant sous le faix d'un arriéré d'impositions, et ne pouvant s'acquitter dans les délais prescrits, malgré les emprunts qu'elles avaient contractés, étaient exposées sans cesse à des amendes et à des exécutions militaires toujours dispendieuses. Le régime des réquisitions qui vidait toutes les caisses françaises, resta ce qu'il était; il en fut de même du logement et de la nourriture des troupes à la charge des habitants et des municipalités. Bref, la situation des départements occupés ne fut pas moins onéreuse pendant l'armistice qu'au cours même de la guerre.

Toutes les réclamations tendant à obtenir un allègement des charges, étaient systématiquement repoussées. Le maire de Nancy s'adressa au comte Renard pour solliciter une atténuation des rigueurs de l'occupation, en invoquant certains principes de droit international; il ne réussit qu'à s'attirer, de la part du préfet, le 2 février, ce refus d'une cruelle ironie : « Je regrette sincèrement de ne pouvoir discuter avec vous, monsieur le maire, les questions traitées dans votre lettre, du point de vue du droit des gens. Je pourrais vous citer des auteurs français en faveur de mon opinion, et j'aurais grand honneur à croiser l'épée avec un jurisconsulte de votre force. Permettez-moi une seule observation. Il me semble que vous perdez de vue la grande différence qui existe entre la manière de penser et d'agir des Français et des Allemands. Nous autres Allemands, pour atteindre le but que notre nation s'est proposé, nous obéissons sans discussion et sans murmure aux ordres de ceux

auxquels nous avons confié et conféré le droit de nous commander. Celui qui est placé à la tête des affaires, évidemment doit avoir le coup d'œil plus juste et plus compréhensif que ceux qu'il emploie pour exécuter des ordres de détail. Les Français, au contraire, avant d'obéir, cherchent à faire prévaloir leur opinion personnelle; ils discutent les ordres de ceux qui sont appelés à les gouverner. Il arrive que les ordres nécessaires, chez nous, s'exécutent à l'instant, et que la chose est faite, tandis que nos adversaires sont encore à discuter ce qu'il faut faire. Notre avantage est manifeste; il nous a rendu de grands services dans la lutte actuelle, et je tiens à les conserver. Il m'est impossible d'entrer avec vous, monsieur le maire, dans une discussion pour établir les changements survenus dans la situation, telle qu'elle était, par l'armistice. Je dois me borner à suivre les ordres que j'ai reçus. Or, de nouveaux ordres ne me sont pas encore parvenus, et, malgré toute la bonne volonté que j'ai, et que j'ai toujours eue pour alléger, autant que possible, les charges de la guerre imposées à la ville de Nancy et au département, je ne puis me départir de la conduite qui m'est prescrite, avant d'avoir reçu des instructions à cet égard. Toute nouvelle instruction qui me prescrirait une autre direction des affaires vous serait transmise à l'instant. Il est inutile, je vous l'affirme, monsieur le maire, de porter plus loin le mémoire que vous m'avez fait l'honneur de m'adresser. Vous n'obtiendriez momentanément que le résultat négatif. »

Durant toute la durée de l'armistice, les mesures de police et de sûreté telles que le « service d'accompagnement » des notables sur les locomotives, furent maintenues dans toute leur rigueur; en février, au moment de l'élection des députés à l'Assemblée nationale convoquée à Bordeaux, le préfet prussien laissa reparaître conditionnellement les journaux de Nancy, mais leurs rédacteurs, soumis au dépôt préalable d'un cautionnement de 1 000 francs qui devait répondre de leurs écarts de plume, restèrent exposés aux sévices de l'administration préfectorale : c'est ainsi que, le 16 février, le cautionnement déposé par le rédacteur du *Progrès de l'Est* fut saisi à la suite de propos jugés provocateurs et injurieux à l'égard des autorités allemandes; et que sous la même incul-

pation, le *Journal de la Meurthe* et *l'Espérance* furent saisis le 26 février, et leurs rédacteurs condamnés chacun à 100 francs d'amende.

Même après la ratification des préliminaires de la paix par l'Assemblée de Bordeaux, le 2 mars, il fallut supporter toutes les charges du régime de guerre jusqu'à ce que l'intendance allemande eût négocié avec le gouvernement français un accord déterminant une manière nouvelle de loger et de nourrir des troupes d'occupation; le délégué du préfet, le conseiller Speyer, pouvait encore écrire au maire de Nancy : « Le logement et la nourriture des troupes, ainsi que les fournitures pour les ambulances, etc., se continueront comme jusqu'à présent, et, en cas de refus, l'exécution militaire aura lieu immédiatement. »

C'est seulement le 11 mars qu'une nouvelle convention, relative à l'exécution des préliminaires de la paix, signée à Ferrières, réglementa un nouveau régime d'occupation, en substituant l'État français aux communes pour tout ce qui concernait les frais de logement et d'alimentation des troupes; et, le 16 mars, une seconde convention établit que le droit d'administrer les départements occupés serait restitué aux autorités françaises.

Dans le courant du mois de mars 1871, l'activité administrative du comte Renard était donc près d'arriver à son terme. Le préfet de la Meurthe semble n'avoir joué qu'un rôle très effacé dans le conflit aigu qui mit aux prises la municipalité de Nancy avec le général de Bonin, du 18 au 21 mars, à propos de l'arriéré d'impôts et de contributions extraordinaires dont la ville n'avait pu encore s'acquitter; elle en contestait énergiquement le montant arbitrairement fixé. Après avoir eu l'honneur de recevoir solennellement à l'hôtel de la préfecture de Nancy, l'Empereur Guillaume qui séjourna dans la ville le 14 mars, lors de son retour en Allemagne, le comte Renard disparut sans éclat, abandonnant la liquidation du régime de guerre à son délégué Speyer qui, à partir du 8 mars, signa toutes les publications émanant de la préfecture prussienne et s'occupa de divers réglements de compte avec la municipalité nanceïenne.

Le 28 mars, le général de Bonin et le marquis de Villers

quittaient leurs fonctions ; les pouvoirs militaires étaient déférés au général de Zastrow, commmandant le VII^e corps d'armée. A cette même date paraissait le dernier numéro du *Moniteur officiel de la Lorraine et du département de la Meurthe* qui, avec le Recueil spécial des publications officielles contenues dans ce journal, constituait le principal organe du Gouvernement général et de la préfecture prussienne. Le 8 avril, le vicomte Fernand de Montesquiou était nommé préfet de la Meurthe, par un arrêté du Président du Conseil des Ministres, chef du Pouvoir exécutif de la République ; mais il ne fut pas installé immédiatement, car nous voyons, à la date du 16, le maire de Nancy s'adresser encore une fois au délégué préfectoral pour lui notifier qu'il venait, d'après son ordre, de faire placarder sur les murs de Nancy, une proclamation du général de Zastrow résidant dans la ville.

Enfin, le 19 avril, jour mémorable pour les habitants de la Meurthe, le préfet de Montesquiou venait prendre possession de son poste, assisté du secrétaire de la préfecture, M. Léon Henry. Cette installation tardive clôturait le régime de guerre dans le département de la Meurthe.

*
* *

Le préfet Renard, comme on pense bien, n'emporta pas avec lui les regrets de ses administrés. Pour être équitable, nous devons reconnaître que, dans l'exercice de ses ingrates fonctions, il ne fut ni pire, ni meilleur que M. Bitter dans les Vosges, M. de Bethmann-Hollweg dans la Meuse, le baron de Wickede et son successeur le baron de Dalwigk-Lichtenfels dans la Haute-Marne, ou M. de Lauer-Münchhofen dans la Haute-Saône ; il occupa seulement un poste plus en évidence au siège du Gouvernement général de Lorraine, et, fixé à Nancy dès le 24 août, se trouva investi d'une mission de plus longue durée que celle de ses collègues.

Ce gros Allemand ne fut en somme que l'exécuteur ponctuel des ordres sévères qui lui étaient transmis par le gouverneur général de la Lorraine. « Je tiens à cœur, écrivait-il au maire de Nancy, le 28 août 1870, quelques jours après

son arrivée, de ne pas recourir à l'autorité militaire, pour l'exécution des mesures qu'elle juge nécessaires et dont elle me charge; et je crois vous avoir déjà fourni des preuves de mon empressement de ménager la ville de Nancy, autant que mon devoir et mes ordres me le permettent. » Il arriva même au préfet prussien de se montrer bon prince, à l'occasion, et Lacroix en donne la preuve par une anecdote assez piquante : « Un artiste de Nancy avait eu l'idée de mettre en loterie un de ses tableaux, au profit des incendiés de Fontenoy. Ce tableau fut exposé aux vitrines d'un marchand de la rue des Dominicains, avec affiche annonçant la loterie et sa destination. Le comte Renard, passant par là, voit la chose et aussitôt mande le marchand à la préfecture : « Vous avez ouvert une loterie sans autorisation, lui dit-il; vous êtes en contravention avec la loi française, et votre police vous condamnerait à une amende pour ce délit. Pourquoi vous êtes-vous mis dans ce cas-là? » Le marchand allégua l'intention qu'il avait eue de soulager des malheureux et la destination charitable de l'œuvre à laquelle il avait prêté son concours. — « Et c'est précisément cette intention et cette œuvre que je dois réprimer. Je ne tiens pas, bien entendu, à l'application de vos lois, mais croyez-vous que je ne doive pas vous punir pour un fait qui implique le blâme d'un de nos actes? Vous voyez que vous avez été doublement maladroit. Faites votre loterie, je ne vous en empêche pas; mais n'affichez pas qu'elle est pour les incendiés de Fontenoy[1]. »

Mais le comte Renard qui se heurtait très souvent à des résistances, ou à la force d'inertie, et qui se trouvait dans la nécessité de réitérer ses ordres et de menacer pour obtenir satisfaction, n'hésitait pas, dans certains cas, à tenir vis-à-vis des maires, ses subordonnés, un langage dédaigneux, hautain et comminatoire.

Le régime prussien appliqué dans le département de la Meurthe par le comte Renard, pesa d'un poids écrasant sur les malheureuses populations de la Lorraine. Un zèle méticuleux et une extrême rigueur caractérisent cette administration improvisée en pays conquis, dès les premières semaines de la guerre.

ÉMILE CHANTRIOT

1. Lacroix, *op. laud*, p. 471-472.

# SONNETS

## COLLIERS POUR DES OMBRES

*A Madame la comtesse de Noailles.*

### I

*LE VOL*

*Colliers des noirs autels, colliers des sépultures,*
*Dont les grains endormis tressaillent sous mes doigts,*
*Je viens pieusement, sur les cadavres froids,*
*Contempler vos couleurs et toucher vos sculptures.*

*Trouverai-je, aux reflets pâlis de vos montures,*
*La flamme et la chaleur des soleils d'autrefois;*
*Et, dans l'eau souterraine, une dernière fois,*
*Ombres, pourrai-je voir vos errantes figures?*

*Dérobant la princesse et la divinité,*
*Je prendrai tour à tour le rubis et la perle*
*Au col de Callisto, sur le sein d'Astarté,*

*Et je repasserai ton onde, qui déferle*
*Sur le funèbre bord où nul pas n'est empreint,*
*O Styx, les bras tremblants d'un immortel butin!*

1er Mai 1913.

## II

### LE COLLIER DE VERRE

*BACCHUS*

La brune primevère et l'acide coucou,
Pressés et réunis dans une coupe basse,
Étendent devant toi, cher Dieu, vivante et grasse,
La laine bigarrée où pliera ton genou.

Au-dessus de ces fleurs, vivant tapis hindou,
N'es-tu point, bronze noir, un fantôme qui passe?
Ah! malgré ton pétase à l'aile double et lasse,
Je vois l'ombre, Bacchus, des pampres sur ton cou!

Je t'apporterai donc, sur le meuble où tu dresses
La svelte nudité de ton torse païen,
Ces raisins bleus, faits de colliers noués en tresses,

Que l'an dernier un artisan vénitien
Dans le verre souffla pour que je te les donne,
Et qui, déjà, t'annonceront ta belle Automne!

## III

### LE COLLIER DE CORAIL ROUGE

*CIRCE*

« Ulysse, il te faudra, — lui dit-elle, — descendre
Dans le royaume immense et sombre de Pluton.
Découvre la contrée où l'eau du Phlégéton
A celle du Cocyte unit son noir méandre :

« Et là, creuse le sol, pour ensuite y répandre,
Offerte à tous les Morts, une libation :
Le lait, le miel, le vin, triple obsécration;
Puis arrose d'un flot d'eau lustrale la cendre.

« Ce n'est pas tout : cette brebis et ce bélier
Dont la toison nocturne à l'Érèbe ressemble,
Emporte-les ; et vois, j'ai voulu les lier,

« Afin que, présentés à Proserpine ensemble,
Retenus par ce fil chargé de grains sanglants,
La Grenade apparût à ses yeux bienveillants. »

## IV

### LE COLLIER DE CORAIL ROSE

*CALYPSO*

Le Héros ne dort point et regarde la nuit ;
Il songe à Calypso dont il voit encor l'île.
Pour la première fois son cœur n'est pas tranquille :
Le souvenir de la Déesse le poursuit.

Il est resté sept ans près d'elle, heureux, séduit,
Oubliant Pénélope et le voyage hostile,
Et ce soir, sur la mer, il regrette l'asile
De ces bras amoureux que par devoir il fuit.

Sur le radeau, tout seul, il contemple les astres ;
Il ne sait rien trouver, dans ses anciens désastres,
Qu'il puisse comparer à son adversité,

Et sur l'arbre du ciel il compte chaque rose
Comme il comptait hier les grains de corail rose
Au collier que portait sa belle déité.

## V

### LE COLLIER DE CORAIL BLANC

*NAUSICAA*

Blanc comme un cœur de lis, et frais, et délicat,
Sur la rive du fleuve il luisait dans le sable.
Quand le héros parut, faible et méconnaissable,
La fille d'Arété, surprise, le lâcha.

Depuis lors, ce collier était demeuré là
Pour rattacher encore à l'Histoire la Fable.
Ce soir, ressuscité, il trace sur ma table
Le pur dessin du cou charmant qui le porta.

Je le touche en rêvant aux marques minuscules
Que laissaient les sabots de six allègres mules
Près des divins pieds nus de la vierge courant...

Ah! lorsqu'il eut fini son terrestre voyage,
Ulysse a-t-il choisi, chaste et puissant mirage,
Vos yeux, Nausicaa, pour les voir en mourant?

## VI

### LE COLLIER DE GRAINES

*MARSYAS*

O Marsyas, dans la forêt rouge et mouvante,
Qui saigne chaque automne en souvenir de toi,
J'ai retrouvé le lieu du solennel tournoi
Où ta flûte fut moins que la lyre éloquente.

J'imagine ton vers léger : il complimente
L'insecte, le gazon, l'oiseau pensif et coi;
Tu décris simplement les choses que tu voi;
Chaque fleur est heureuse et chaque herbe contente.

Mais ce chant familier, qui ne s'élève pas
Aussi haut que le moins élevé de ces chênes,
Se répète, murmure et soupire trop bas;

Car tandis que ta voix, en agitant les graines,
Atteint le cœur confus de la forêt qui dort,
L'hymne du grand Phœbus envahit le ciel d'or!

## VII

### LE COLLIER DE DENTS

*HERCULE*

Ayant franchi le Styx et du chien noir vainqueur,
Le Héros, de sa forte et sonore semelle,
Parcourt les champs fleuris de myrte et d'asphodèle,
Et cherche pour Admète Alceste au noble cœur.

Dans ce séjour heureux où les morts n'ont plus peur
Alcmène a vu venir Hercule au-devant d'elle,
Et s'émeut de trouver dans la mâle prunelle
Le regard tendre et doux de son enfant rieur.

Quittant les rangs muets de l'ombreuse cohorte,
La mère vers son fils conduit la reine morte;
Il reconnaît alors celle qui le berça;

Et pour qu'elle partage un peu sa renommée
Il détache et lui laisse un collier qu'il forma
Avec les blanches dents du monstre de Némée.

## VIII

### LE COLLIER D'EAU

*ÉGÉRIE*

Le myrte, l'olivier, l'yeuse et le troëne
Font au-dessus de l'onde un toit sombre et luisant;
La colombe y roucoule et l'on voit par instant
Briller dans le feuillage une étoile sereine.

Le sol est imprégné par ton humide haleine,
O nymphe paresseuse! et ton corps languissant
Parfume le coteau jusqu'au bas du versant
Où Rome dort et rêve à sa grandeur prochaine.

Numa par les sentiers monte vers ton beau lit :
Il vient t'interroger sur l'énigme d'un songe
Et savoir l'avenir que ta bouche prédit.

Toi, près de la fontaine où ta main pâle plonge,
Tu l'attends, Égérie, et riant de le voir
Lèves un collier d'eau que tu laisses pleuvoir!

## IX

### LE COLLIER D'ÉMERAUDES

*ARMIDE*

Le bocage est épais, tranquille et retiré;
La brise en souriant, sur chaque feuille humide,
Pose un tendre baiser dont le bruit intimide
La nymphe qui pensait aux transports de l'été.

Renaud, loin du palais dont, degré par degré,
On voit monter au ciel la blanche pyramide,
Fuit, sous ces arbres frais, l'enchanteresse Armide,
Et suspend aux rameaux son lourd manteau doré.

Protégé par les plis vermeils et le feuillage,
Il s'endort, goûtant l'ombre, au concert que fait l'eau
Dont la flûte répond à celle de l'oiseau.

Mais retrouvant en songe un périlleux servage,
Il rêve qu'il est pris dans les grands colliers verts
Dont les beaux bras qu'il aime et qu'il craint sont couverts.

## X

### LE COLLIER DE DIAMANTS

*JULIETTE*

Vérone vide au cœur de son ennui repose ;
C'est en vain que le vent sur les palais déserts
Fait courir ses parfums, ses jeux et ses concerts :
L'amant ne viendra plus sous la fenêtre close.

Un couple illustre et cher manque à l'apothéose
Qu'essaye le Printemps qui, de rubans couvert,
Voit, sous le ciel d'azur et sur le gazon vert,
Le balcon sans échelle et le jardin sans rose.

Le soupir, le baiser, la stance, le duo
Dorment dans le cercueil auprès de Roméo
Dont Juliette enfin partage l'infortune.

Mais, sur la rampe usée où la ronce est sans fleurs,
J'ai découvert, brillants et purs comme des pleurs,
Les grains de ce collier sur qui coulait la lune.

## XI

### LE COLLIER DE VELOURS

*MANON*

Approche, oui, c'est moi : Je m'appelais Manon ;
Je ne ris pas souvent, mais je suis encor belle ;
J'ai, pour tout vêtement, ce linceul de dentelle,
Et sous les myrtes verts on ne sait plus mon nom.

Au-delà du tombeau je craignais le démon,
Mais je n'ai rien trouvé qu'une paix immortelle,
Et l'air calme et léger où va la tourterelle
Est celui qui baignait le ciel de Trianon.

Je n'ai pas oublié l'amour et ses alarmes :
La source imite ici le cristal pur des larmes ;
J'écoute dans l'écho, parfois, des mots joyeux ;

Tu peux dire là-haut que je n'ai pas pris d'âge,
Et qu'autour de mon cou blanc et rond, sans grimage,
J'ai toujours le ruban qu'y nouait Des Grieux.

## XII

### LE COLLIER DE RUBIS

*ELLÉNORE*

Je ne trouverai pas ton portrait ni ta tombe ;
La couleur de tes yeux, je ne la saurai pas ;
Et pourtant, quelque part, le jour naît, le soir tombe
Sur la pierre où ton nom s'efface sous les pas.

Ellénore ! Entends-tu sangloter la colombe
Dans le champ funéraire où brillent les frimas ?
Au bord de l'horizon, le soleil qui succombe
Est lourd comme ton cœur, mais moins riche, et plus las.

— Sur la fosse inconnue, au fond de la Pologne,
Les porteurs ayant fait leur cruelle besogne,
Adolphe s'est penché vers ton suprême lit :

Il te parla longtemps, oubliant le cortège,
Puis posa sur tes yeux, à jamais pleins de nuit,
Un collier de rubis qui saigna sur la neige.

## XIII

### *LA RESTITUTION*

*Ta courbe et vive faux, ton suaire qui vole,*
*La poudre qui frémit dans ton grand sablier*
*Vas-tu pas, maigre Mort, ici les oublier*
*Devant tous ces colliers pris dans ta nécropole?*

*Par eux j'éviterai la souterraine obole.*
*Ils viennent de tes corps les plus chers. Le laurier*
*Parfume avec le lis et la fleur du rosier*
*Leurs grains où le soleil imite le Pactole.*

*Prends-les tous et va-t'en. Je ne suis pas avare;*
*Mes pauvres ossements que nul joyau ne pare,*
*Ont moins de prix pour toi que ce trésor nacré :*

*Ces saphirs feront bien sur ton charmant squelette,*
*Et tu pourras verser, somptueuse et coquette,*
*Le sang de ces rubis sur ton cœur épuisé.*

JEAN-LOUIS VAUDOYER

# KALIGOUÇA

## LE CŒUR-FIDÈLE[1]

### CHAPITRE XVII

#### OÙ L'ON S'APERÇOIT QUE LE MONDE EST PETIT

Les jours passent. Puissant et suave, le printemps est proche d'éclore. Avec fracas, la glace éclate et se disjoint. Les neiges fondent. Partout serpentent des ruisselets. Aux aisselles des branches verdissent les premiers bourgeons. Dans la forêt qui renaît, une vie intense grouille et se propage. Toute la nuit retentissent les appels des mâles et des femelles que rapproche l'amour. A l'aube se répondent éperdument les chants de tous les oiseaux qui construisent leurs nids.

Oyontepek, le sage vieillard, a rendu son esprit au Manitou. D'un commun accord, les chefs réunis ont obligé Kaligouça à passer autour de son cou le collier de dents de loup qui est l'insigne du Grand Cacique.

Après s'être défendu d'un tel honneur, Kaligouça a dû céder. Mais, par ailleurs, il se ronge. Le mauvais esprit n'a point quitté la Petite-Fleur. En vain la science des hommes blancs s'ingénie à le combattre. En vain, les sorciers sont appelés à la rescousse. Tout le temps dont Kaligouça peut disposer, il

1. Voir la *Revue* des 15 mars, 1er et 15 avril.

le passe au chevet de son épouse. Peut-être, s'il était rouge, on blâmerait cette faiblesse. Mais, chez lui, on la respecte.

Le père Toupette se réjouit chaque jour des prodiges qu'opère la Vierge miraculeuse. Il a célébré quatre nouveaux baptêmes, et les petits êtres que l'aspersion sacrée a soustraits à l'empire de Satan ont eu tous quatre pour marraine Mayami, la Petite-Hermine, pareille à Mayami.

Trois soirs de suite, M. Pitais, en rentrant dans son wigwam, a trouvé la Fouine en train d'écouter dans les bras de trois jeunes hommes les suggestions du printemps. Ainsi que la loi l'autorise, il a usé de son droit de répudiation; et, dans sa cabane solitaire, il goûte la paix tardive de la chasteté.

A l'entrée de ses hôtes, Kaligouça se lève et les salue. Seuls les périls violents de la chasse le distraient. Sitôt qu'il est livré à lui-même, la mélancolie l'envahit. Pourtant aujourd'hui il n'a pu résister aux remontrances de M. Pitais. Priés par son entremise, M. Toupette et madame de Flouves viennent s'asseoir à la table du chef.

Après quelques mots de bienvenue, l'entretien se traîne. Il semble qu'un malaise opprime les poitrines. Madame de Flouves est songeuse. La gaieté puérile de M. Toupette ne trouve plus de paroles. Un silence. Pour dire quelque chose, M. de Gallichot s'étonne du retard de M. Pitais qui doit servir le dîner.

Le voilà. Il y a sur son visage de l'animation.

— Monsieur, — dit-il, — nos coureurs ont rapporté un gibier qui les préoccupe : je veux dire deux Indiens Nadovessis et un Européen. Ils les ont capturés sur notre territoire et auraient pour agréable de les torturer un peu, mais n'osent le faire sans votre agrément.

M. de Gallichot se doit aux intérêts de la tribu. Il écarte les pensées qui l'assiègent.

— Que nul ne s'avise de les molester. Et fais entrer ce batteur d'estrade.

M. Pitais a un sourire discret. Si rompu qu'il soit aux surprises du sort, M. de Gallichot ne peut retenir un geste d'étonnement quand il envisage l'étranger qui vient de franchir le seuil de la cabane.

— En croirai-je mes yeux?

Point de doute possible. Peut-être M. Jones a un peu maigri; ses traits se sont creusés; des fils d'argent se mêlent à sa chevelure. Il a quelque chose de plus compassé, de plus sacerdotal. Mais c'est bien lui. D'ailleurs le voici qui parle :

— Monsieur, — dit-il de cette voix dont l'accent britannique égaye la gravité, — je bénis le ciel de ce que mes pressentiments ne m'ont point trompé. Retrouvant M. le baron de Gallichot dans Kaligouça, le chef au visage pâle du peuple des Outagamis, j'ose espérer que ma tâche en sera facilitée.

— Monsieur, — dit M. de Gallichot, qui a recouvré son sang-froid, — je suis honoré de pouvoir en quelque chose vous être agréable. Veuillez partager notre repas et ensuite vous vous expliquerez. Mais souffrez que je vous présente nos hôtes. Voici le père Toupette, venu pour répandre l'Évangile parmi les sauvages. Et peut-être que vous reconnaissez madame la comtesse de Flouves.

A ce nom, M. Jones frémit. Il se domine et baise la main qui lui est tendue. Quand il se relève, malgré lui, ses yeux vont de la jeune femme au gentilhomme. Prévenant sa pensée secrète, la petite comtesse dit avec gaieté :

— Que béni soit l'heureux hasard qui me fait vous rencontrer en cette visite.

M. de Gallichot complète :

— Madame de Flouves m'a fait l'honneur de me venir voir au cours d'un voyage qu'elle a eu la fantaisie d'accomplir en ce pays.

Et pour que la situation soit nette, il ajouta avec gravité :

— Je regrette de ne point pouvoir vous présenter à Lia-Lia, mon épouse, qui est fort souffrante.

C'est ainsi que les choses se passent dans les meilleures maisons du faubourg Saint-Germain.

M. Pitais apporte dans un plat des lézards frits à l'indienne et, dans l'autre, un filet d'ours proprement entouré de gélinottes. On rapproche laborieusement de la table centrale les lourds sièges recouverts de peaux. Et quand la première faim est chassée, M. Jones, à la prière de madame de Flouves, explique brièvement comment il se trouve en ce pays.

Certaines réflexions l'ayant amené naguère à faire sur lui-

même un retour sérieux, il a renoncé aux plaisirs du monde et résolu de consacrer le reste de ses jours à ouvrir les yeux des pauvres païens aux vertus de la religion. Voilà bientôt trois ans que, fixé parmi les Nadovessis, il leur enseigne la parole divine.

Les yeux de M. Toupette s'éclairent de joie, et quand il a torché les gouttes de jus d'ours qui lui coulent sur la barbe, il interroge :

— Mon frère, oserai-je vous demander à quel ordre vous appartenez?

Hélas! M. Jones est quaker et la prétendue vérité qu'il enseigne est l'erreur presbytérienne. Les infortunés sauvages qu'il prétend évangéliser, il les achemine à la damnation. Malgré lui, les yeux du bon père se voilent; il a un geste de recul et esquisse un signe de croix. M. Toupette a partagé les repas des anthropophages, mais s'asseoir à la même table qu'un hérétique lui resserre l'estomac.

Cependant M. Jones a fini de manger. Il repousse son assiette et sans perdre de temps expose le but de sa visite. D'ici peu de jours — il en a reçu l'assurance — la guerre va éclater entre les Anglais et les Français. Au premier avis, conformément à leurs traités, la tribu des Nadovessis et celles qui l'environnent viendront se mettre sous la protection des troupes britanniques. Pour les joindre, il leur faut traverser le Mahonga et le territoire des Outagamis. Leur nombre leur rendrait aisé de forcer le passage. Mais que M. de Gallichot use de son influence pour qu'il leur soit accordé : une lutte fratricide sera évitée.

Touché de trouver chez M. Jones les mêmes soucis qui le préoccupent, M. de Gallichot lui tend la main et lui promet son appui.

— Je ne doute point, — ajouta-t-il, — que le père Toupette ne m'aide de tout son pouvoir dans une entreprise si conforme au caractère de son ministère.

M. Toupette a un signe confus qui se peut prendre pour une marque d'assentiment. Certes, l'effusion du sang lui répugne. Mais il est de la tradition de l'Église d'exterminer l'hérétique. Dans tous les cas, pour le moment, la compagnie de M. Jones est un scandale dont il doit préserver sa robe. Balbutiant

quelques mots d'excuse, il se lève sitôt la dernière bouchée avalée et disparaît précipitamment. Après qu'il a versé dans les tasses de bois le thé qui sent la violette, M. Pitais en fait autant par discrétion.

Alors madame de Flouves reste en présence de M. de Gallichot et de M. Jones. Rêveuse, elle est assise entre les deux hommes qui se regardent. Sur tous trois flotte un silence. Sans qu'ils aient besoin de s'en avertir, ils savent que leurs pensées se reportent au dernier entretien qui les réunit là-bas, de l'autre côté du monde, dans le décor champêtre où se complut la fantaisie de madame de Varacieux...

Pour rompre la gêne qui s'établit, madame de Flouves dit gaiement :

— Messieurs, je vous propose de rendre grâces à la Providence. Si quelquefois il lui plut de nous maltraiter, je veux proclamer qu'aujourd'hui je me sens fort son obligée.

Tout en buvant son thé à petites gorgées, elle exprime la joie qu'elle ressent. Une telle rencontre met le comble au plaisir de ce voyage. Après des émotions si variées, elle ne saurait envisager sans ennui l'idée de retourner en Europe. Son dessein présent est de visiter successivement les régions les plus fameuses du globe, afin d'élargir son esprit et ses connaissances.

M. Jones ne se retient pas de la féliciter. Puisse-t-elle trouver le bonheur aussi bien que la science dans cette voie! En ce qui le concerne, il bénit soir et matin le Seigneur de lui avoir montré le chemin et de l'avoir admis à l'honneur de répandre les bienfaits de son Évangile.

Quand il se tait, M. de Gallichot prend la parole à son tour. Il revendique le mérite d'avoir le premier donné à ses amis l'exemple de rompre avec la vie civilisée. Si, peut-être, il a eu quelque courage, il en a été récompensé au delà de ses mérites. Dans le commerce des innocents habitants du Nouveau-Monde, il a recouvré le repos et la paix du cœur.

Ayant ainsi proclamé leur allégresse, brusquement tous trois se taisent et demeurent immobiles, haletants, les paupières baissées. Ils ont eu trop d'effort à faire pour mentir à ce degré. Et leur courage est à bout. Chacun s'est trahi vis-à-vis de soi-même et a peur, s'il lève les yeux, de laisser échapper son

secret. En une seconde, le nuage qu'ils ont laborieusement accumulé s'est dissipé; déchiré le tissu d'illusion si vaillamment ourdi; et ils aperçoivent sans voile le fond de leurs cœurs, de leurs pauvres cœurs qu'ils ont voulu fuir et qui sont restés les mêmes.

Parce qu'ils sont hommes, encore une fois leur volonté est vaine, et voici qu'éclatent les passions qui bouillonnent en eux. Tout à l'heure, madame de Flouves a annoncé son projet : lorsque reviendront les chasseurs canadiens, elle repartira avec eux pour Québec. Et soudain, voici que M. Jones lui démontre le péril de ce retour hasardeux. Que plutôt, sous la conduite des Nadovessis, elle gagne les postes anglais d'où il sera aisé de la ramener à la côte. Ainsi mise en demeure, madame de Flouves paraît hésiter, exprime sa reconnaissance...

Mais avec une vivacité subite, M. de Gallichot s'excuse de lui couper la parole. En vérité, ce langage est fait pour surprendre. Comment entendre que, sous la protection de ses compatriotes, madame de Flouves courra moins de risques qu'aux mains d'une tribu d'Indiens suspects?

Sous la contradiction, les joues de M. Jones s'empourprent. Malgré la mansuétude qui s'impose au serviteur du Christ, il riposte avec rudesse. Il ose espérer que madame de Flouves le croira s'il répond de sa sécurité.

M. de Gallichot se lève. Il revendique pour lui-même un droit égal et même supérieur d'y veiller, puisqu'il est à la fois l'hôte de la jeune femme et son concitoyen. Sans mettre en doute la loyauté de M. Jones, qui ne connaît les innombrables trahisons dont se sont rendus coupables les sauvages alliés des Anglais? La foi protestante n'est peut-être pas la meilleure caution de leur sincérité.

Debout, les yeux dans les yeux, les deux hommes se défient. En eux grondent les fureurs jalouses qui, depuis l'âge des cavernes, mettent aux prises les mâles, les fureurs qui, dans ce moment même, font craquer dans les halliers les vertèbres des fauves... En quelques mots, madame de Flouves les calme, les rappelle à la réalité. Elle est touchée de la proposition de M. Jones, mais ne saurait manquer à la parole qu'elle a donnée à Jean Orbiquet. Toutefois, que ses amis lui permettent de leur exprimer sa reconnaissance du souci qu'ils

prennent de ce qui la concerne. En vain les années ont passé et les lieux ont changé. Leurs cœurs sont restés les mêmes...

Leurs cœurs sont restés les mêmes! Des lèvres roses est tombée la parole grave que tous voulaient retenir... Il y a de nouveau un grand silence. Et puis, passant sa main sur son front d'un geste lent, M. Jones s'adresse à M. de Gallichot :

— Monsieur, — dit-il, — je vous prie de me pardonner si peut-être la passion que j'ai pour la sûreté de madame de Flouves m'a entraîné au delà de la réserve qui convenait.

La noblesse de ce procédé ne peut échapper à M. de Gallichot. Il répond avec émotion :

— Monsieur, c'est à moi de m'excuser si j'ai paru oublier mon devoir d'hospitalité en vous répondant avec vivacité.

M. Jones eut un signe d'acquiescement pour indiquer qu'il ne désirait point poursuivre cet entretien et, changeant de ton, il ajouta :

— Puis-je rapporter, Monsieur, parmi les Nadovessis, cette assurance que je suis venu solliciter de votre part?

— Monsieur, — dit M. de Gallichot, — laissez-moi encore espérer que les monarques européens abjureront leurs affreux desseins. Si, par malheur, ils s'y tiennent, je jure que vous m'aurez pour complice afin d'en éloigner les effets sanguinaires.

— Je n'attendais pas moins de votre humanité, — dit M. Jones.

Et, se levant, il continua :

— Il ne me reste donc qu'à vous prier de me donner le moyen de reprendre avec mes compagnons le chemin du retour.

— Je veux, — dit M. de Gallichot, — veiller moi-même à ce que vous n'éprouviez aucune incommodité. Mais, — ajouta-t-il avec un peu de cérémonie, — acceptez auparavant la frugale hospitalité que je peux vous offrir.

M. Jones ne répondit pas tout de suite. Immobile, les paupières baissées, madame de Flouves semblait attentivement examiner quelque chose sur le sol de terre durcie. Il la toisa d'un regard ardent et profond. Malgré lui, ses mains puissantes s'ouvraient et se fermaient. Un large soupir souleva sa poitrine. Il répondit d'une voix rauque :

— Monsieur, je vous remercie de votre courtoisie. Mais je

ne saurais sans faillir à mon devoir retarder au delà du nécessaire l'instant de mon départ.

En s'adressant à madame de Flouves :

— Madame, — dit-il, — je vous dis adieu

Elle leva sur lui ses yeux de pervenche. Peut-être les traits délicats de son visage avaient quelque chose de plus touchant que jadis, parce que depuis trois ans elle avait souffert. Elle lui tendit la main :

— Adieu, Monsieur, je souhaite que vous soyez heureux.

Il s'inclina, rouvrit la bouche comme pour ajouter quelque chose, et puis, ayant secoué la tête, s'avança vers la porte. Avant d'en franchir le seuil, il se retourna encore une fois. Madame de Flouves avait repris la même pose. Pareille à une flamme d'or pâle, sa chevelure demi-longue dont la poudre avait cessé d'atténuer l'éclat étincelait sur ses épaules. Avec un horrible serrement de cœur, M. Jones se représenta qu'il la contemplait pour la dernière fois.

En quoi, d'ailleurs, il se trompait...

Quand M. Jones et M. de Gallichot se furent retirés, madame de Flouves releva la tête. Elle tira de sa poche un petit miroir et, attentive, s'y contempla. Puis, se rejetant en arrière, elle étendit les bras et s'étira avec le geste nonchalant d'une chatte qui s'éveille. Un bâillement découvrit ses dents pointues.

Mais tout à coup, de l'autre côté de la cloison, monte une plainte sourde : la Petite-Fleur lutte contre les esprits du mal. Alors la jeune femme fronce les sourcils et fait un mouvement. A ses pieds rampe une chenille brune, inoffensive et velue. Elle a une moue de dégoût et, sur la table, saisit une fourchette. D'un geste prompt, elle l'enfonce dans le dos de la bestiole. Puis, immobile, souriante et attentive, elle la regarde se tordre et agoniser.

## CHAPITRE XVIII

### TROUBLES DE LA SAISON D'ÉQUINOXE

De sinistres nuages noirs grossissent, crèvent en pluies diluviennes, se renouvellent indéfiniment. Les fleuves ont fait

éclater leur carapace de gel, et, chaque jour gonflés, roulent des glaçons énormes avec d'horribles mugissements. Les plaines sont transformées en étangs. Les sentiers de la forêt sont autant de torrents impraticables. Les semences pourrissent dans le sol détrempé. Les jeunes plantes sont noyées. Toute chasse est impossible. De nouveau, la subsistance de la tribu est en péril. En vain les sorciers s'égosillent et décochent vers le ciel des flèches impuissantes. En vain se multiplient les prières à la Vierge : sa bonne volonté est-elle lasse?

M. de Gallichot vit des jours sombres. La Petite-Fleur est plus mal. Comme si déjà elle pressentait la mort et craignait de le rebuter, c'est elle-même qui l'écarte de sa couche. D'ailleurs il semble qu'à mesure qu'elle s'approche de la fin, son âme s'enveloppe d'ombre et retombe dans les vieilles superstitions de son peuple. La seule créature dont elle souhaite la présence, c'est Tada-Yakouna, la sorcière. Presque tout le jour, la vieille demeure accroupie à son chevet; elle a apporté des grenouilles mortes, des lézards secs, des ossements, des morceaux de bois bizarrement taillés, toutes sortes de talismans et de fétiches. Sur le foyer, elle fait bouillir des mixtures et murmure à mi-voix des incantations.

Tenu à l'écart par la Petite-Fleur, privé des distractions violentes de la chasse, M. de Gallichot trouve les heures longues. En vain essaye-t-il de se délasser dans les travaux de l'esprit. Les livres sont pour lui sans attrait. Il a abandonné son ouvrage de philosophie. Les rimes refusent de s'aligner sous sa plume. Tous les matins, il va fumer le calumet avec les chefs, serrer la main au père Toupette, présenter brièvement ses hommages à madame de Flouves. Le reste du jour, il demeure seul, concentré dans ses pensées.

Elles sont tristes. La maladie de Lia-lia, la perspective de la guerre prochaine l'emplissent d'appréhension. Un autre souci l'obsède. Voici passé le temps que les chasseurs avaient fixé pour leur retour. Peut-être ils ont regagné Québec par une autre voie; ou peut-être quelques squelettes de plus blanchissent dans la prairie, mâchurés de la dent des loups. Dès lors, que va devenir madame de Flouves? M. de Gallichot lui offrira-t-il son escorte? La reconduira-t-il à Québec avant que les chemins deviennent impraticables? Mais comment s'éloi-

gner quand la Petite-Fleur agonise? Le péril ne serait-il pas moindre de la retenir à Tamaroa jusqu'à ce que se dissipe le nuage de la guerre? — Une chose est certaine : cette date où il faudra lui dire adieu, cette date qui d'abord semblait si lointaine et qui déjà est dépassée, cette date est reculée en un temps indéterminé...

D'ailleurs, M. de Gallichot voit fort peu la jeune femme. Ils n'échangent que des paroles indifférentes. Et même il y a entre eux des silences.

Mais quand, ayant pris congé d'elle, il retourne auprès de la Petite Fleur, les narines de la malade se froncent et elle détourne la tête. Elle ne s'intéresse plus aux choses de la tribu. Pourtant, tous les matins, les mêmes mots lui remontent aux lèvres : « Les chasseurs blancs ne sont pas revenus? » Et M. de Gallichot secoue la tête en évitant de la regarder en face.

Aujourd'hui souffre-elle davantage? Non, peut-être, mais au terme de sa nuit de fièvre on dirait que son âme se dissout. Et c'est sans soulever les paupières, d'une voix machinale, qu'elle articule la question accoutumée : « Les chasseurs blancs ne sont pas revenus? » Rêve-t-elle encore? cette réponse a retenti : « Ils sont arrivés ».

La Petite-Fleur, se redresse à demi, les pupilles dilatées. M. de Gallichot est à son chevet. Il la considère avec un tumulte étrange de sentiments et répète : « Que la Petite-Fleur repose. Les chasseurs sont arrivés aujourd'hui. Et demain il seront repartis ». Il ne dit rien de plus parce qu'un étau lui serre la poitrine.

Tada-Yakouna vient d'entrer, pareille à une larve, son panier de sortilèges au bras. Sur son visage hideux, luit une expression de triomphe qui s'éteint à l'aspect de Kaligouça. Il y a la même sur les traits émaciés de la Petite-Fleur. Brusquement il les hait toutes deux et souhaiterait les anéantir avec toute l'humanité. Mais il jette un sourire à Lia-Lia, les laisse tête à tête et s'éloigne.

M. de Gallichot arrive sur la grand'place. Ayant achevé de chasser la faim, les chasseurs blancs fument le calumet au milieu des chefs indigènes. Brièvement, avec la froideur qui sied aux guerriers, ils donnent quelques détails sur leur expédition. La pluie et le dégel en ont contrarié la fin. Ils n'ont

point trouvé l'or qu'ils cherchaient. Mais, du côté de la Rivière longue, ils ont reconnu d'immenses réserves de gibier. Et ils rapportent quelques superbes échantillons de loutre et de renard bleu. Au reste, Jean Orbiquet n'entend point s'attarder. Si la voyageuse est prête, ils repartiront dès ce soir pour Québec ; ou bien, au plus tard, demain matin.

Les chefs inclinent la tête. Les paroles oiseuses sont vaines. Que Kaligouça aille porter à la Petite-Hermine les adieux de ses frères rouges.

Tandis que les Canadiens vont réparer leurs forces par quelques heures de sommeil, M. de Gallichot se rend à la case de madame de Flouves. Devant l'entrée il y a foule. Il y a foule à l'intérieur. Quand on a su l'arrivée des chasseurs blancs, toutes les femmes du village sont venues pleurer et gémir auprès de leur amie. Émue et souriante, la petite comtesse blonde est environné de créatures cuivrées qui lui tendent leurs enfants, ficelés sur des planches, pour qu'elle les bénisse.

M. de Gallichot entre et parle :

— Je viens vous porter les adieux des chefs. Tout ce concours vous dit mieux que mes paroles combien votre départ laisse ici de regrets.

Elle répond avec lenteur :

— L'affection de ces innocentes créatures me touche plus fortement que je ne saurais l'exprimer. Le croiriez-vous? Il me semble qu'il demeure ici une partie de mon cœur.

Elle se tait, et comme M. de Gallichot reste immobile, les lèvres serrées, elle plonge ses yeux aigus dans les siens.

— Dites-moi, faut-il véritablement que je parte?

Un tourbillon ravage le cerveau de l'homme. Il se domine et articule :

— Véritablement, Madame, il le faut. Tout délai compromettrait gravement votre sûreté.

Les joues en feu, madame de Flouves s'est redressée. Et elle s'écrie avec véhémence :

— Vous avez mille fois raison : j'étais folle. Pas une minute à perdre.

Debout il la considère. Elle insiste, la voix saccadée :

— Excusez-moi de vous renvoyer. Il me faut achever mes préparatifs.

Et comme Kaï-Poraïtou fond en larmes, elle la frappe au visage :

— Sotte bête, épargne-moi tes grimaces.

M. de Gallichot est rentré dans sa cabane. Du bout des dents il prend son repas. Il lui semble qu'il est devenu vieux, très vieux. Une brume bizarre l'enveloppe. Tout est lointain. Il y a en lui-même de la nuit. Un tison embrasé crépite et roule en dehors du foyer. Pensif, M. de Gallichot le considère. Déjà la flamme pâlit et tout à l'heure il ne sera plus que cendre. Il en va ainsi de la vie. C'est une étincelle qui passe et puis qui s'anéantit. Mais comme c'est long!

Pour la deuxième fois, une des esclaves l'interpelle. La Petite-Fleur voudrait voir le chef. Il y a bien des jours qu'elle n'a manifesté un tel désir. M. de Gallichot se lève et passe dans le second appartement.

Quand il aperçoit la jeune Indienne, il est stupéfait du changement qui s'est fait en elle. Assise sur son lit, elle le regarde approcher avec un sourire. Ses cheveux sont soigneusement peignés et lissés. Ses yeux brillent. N'était sa maigreur, il semblerait que sa maladie est un rêve. Elle jouit de son étonnement et dit avec coquetterie, la voix câline :

— La Petite-Fleur redresse la tête.

Il la contemple avec tendresse :

— Kaligouça est très heureux.

Elle se tait une seconde et puis, les yeux fuyants :

— Les chasseurs blancs s'en vont?

Il répond avec douceur :

— Il vont partir. Et la Petite-Hermine part avec eux.

Elle interroge encore une fois, la voix hésitante :

— Kaligouça est heureux?

Il réplique gravement :

— Kaligouça est très heureux.

La mince poitrine bronzée se gonfle comme si elle s'emplissait d'une vie nouvelle. Et la sauvagesse balbutie :

— La Petite-Fleur est guérie. Tout à l'heure elle se lèvera et reprendra sa place près du chef.

M. de Gallichot approuve de la tête. Mais il faut d'abord que la Petite-Fleur se repose. Il la soulève dans ses bras et, avec précaution, étend sur le lit le corps menu. Elle se laisse faire

et s'endort d'un sommeil d'enfant. Quand le rythme de sa respiration s'est fait égal, M. de Gallichot se lève sans bruit, s'éloigne à pas furtifs et se retrouve dans l'autre appartement, seul avec ses pensées.

Et tout à coup, de ses deux mains jointes, il étreint ses tempes bourdonnantes. C'est impossible. C'est impossible. Il ne peut pas laisser partir cette femme sans qu'une fois il lui ait parlé. L'honneur, les principes, l'humanité, la philosophie, oui, il ne leur a pas marchandé sa vie. Il ne la leur marchandera pas. Seulement, qu'une fois il puisse libérer son cœur, son malheureux cœur! Après cela, comme ce sera bon de mourir! Même, s'il le faut absolument, on vivra. Seulement, qu'elle sache...

Mais au moment où M. de Gallichot va s'élancer hors de la cabane, voilà M. Pitais qui apparaît à l'entrée. Son maître l'envisage :

— Les chasseurs? Où sont les chasseurs?

M. Pitais répond d'un air étonné :

— Monsieur ne sait pas qu'ils sont partis?

— Partis?

M. Pitais à un hochement de tête affirmatif et veut ajouter quelque chose. D'un geste violent, sans réplique, M. de Gallichot lui commande de se taire. Qu'on le laisse, qu'on le laisse tout de suite. Il a besoin d'être seul.

M. Pitais s'est retiré. M. de Gallichot, après avoir fait quelques pas, s'effondre sur un des sièges de bois. Ils sont partis. Elle est partie. Pour guérir, il avait fui par delà les mers. Peut-être sa plaie secrète commençait à se cicatriser. Mais Béatrice de Flouves s'ennuyait : afin de se divertir, elle est venue s'amuser à la rouvrir de ses doigts roses. Et maintenant que le pauvre cœur est à vif et saigne, elle est partie. Elle est partie gaiement et leste, sans un mot d'adieu.

M. de Gallichot ne songe pas à en vouloir à la petite comtesse. Elle est ainsi. Il n'a pas de révolte. Seulement il est dur de vivre encore. Il souffre au delà du possible. laissant tomber sa tête dans ses mains, il se met à sangloter.

Son front se soulève. La porte de cuir s'est écartée. Rêve-t-il? Madame de Flouves est en face de lui.

Il balbutie :

— C'est vous? Que faites-vous ici?

Elle répond d'un ton de moquerie :

— Kaligouça n'est pas galant.

Il essaye de se ressaisir, interroge d'un air qui veut être aisé :

— Les chasseurs ne sont donc pas partis?

Elle s'est assise et murmure, les yeux fixés sur les tisons du foyer :

— Ils sont partis.

— Et vous êtes restée?

— Et je suis restée.

D'une volonté brutale, M. de Gallichot comprime le tumulte de son âme. Il s'écrie avec colère :

— C'est de la démence!

Elle dit :

— Peut-être.

— Ignorez-vous que d'ici peu de jours tout ce pays sera à feu et à sang?

Elle articule de nouveau :

— Peut-être.

Il insiste :

— Ces hommes ne peuvent être loin. Il est temps encore de les rattraper.

— Il n'est plus temps.

Il ne sait que répondre. En lui tout tourbillonne. Il y a dans ses veines de la glace et de la flamme. Ses dents claquent. La question lui échappe :

— Mais pourquoi cette folie?... Pourquoi?

Béatrice de Flouves se lève, fait un pas vers l'homme, pose sa main sur son épaule, le regarde en face :

— Pourquoi? Vous me le demandez!...

Son petit visage de sphinx blond se rapproche. Sur ses lèvres s'épanouit un sourire à la fois triomphant et humble. Convulsivement M. de Gallichot lui ouvre les bras. Elle s'y laisse aller. Il y a dans le fond de la cabane un bruissement. Ils se retournent.

Debout, toute mince, les yeux immenses, vêtue de son grand costume de fête, la chevelure ornée de peignes et de coquillages, les bras et le cou surchargés de colliers et

d'anneaux, Lia-Lia, la Petite-Fleur, les toise, les yeux fixes. Quelle philtre magique a rendu à l'agonisante d'hier la force de se parer et de quitter son lit?...

Visiblement l'effort fut trop grand. Elle chancelle. M. de Gallichot fait un mouvement pour s'élancer vers elle et la soutenir. Mais, sans dire un mot, elle a un geste frêle des deux mains qui le cloue au sol et elle disparaît.

## CHAPITRE XIX

### L'ORAGE

Il y a une vieille légende. Jadis les hommes vivaient sous la terre. Et chacun n'était complet qu'en deux êtres. Grimpant aux racines de la fameuse plante samahari, une moitié d'entr'eux parvinrent jusqu'à la surface du sol. A ce moment la racine se rompit. Et le restant de l'humanité demeura enseveli dans les limbes souterrains. C'est depuis ce moment que chacun des vivants n'a que la moitié de son bonheur, de sa force et de son intelligence. Certains prétendent qu'après la mort les âmes des défunts rejoignent leurs doubles et, parmi les plaines giboyeuses, connaissent la volupté d'une existence supérieure.

Or, par un privilège spécial, Mayami, la Petite-Hermine, et Mayami, la Vierge à l'éventail, se sont rencontrées toutes deux sur la terre, dans le village de Tamaroa, parmi le peuple des Outagamis. Il est impossible que la nation favorisée de ce prodige ne soit pas bénie entre toutes. C'est pourquoi quand il est su que définitivement la Petite-Hermine a renoncé à suivre les chasseurs blancs, il y a une grande joie dans les cabanes et l'on remercie les dieux. Couverts de leurs oripeaux, accroupis devant leurs cases, les sorciers reçoivent avec condescendance les baise-mains et les présents. Seule Tada-Yakouna n'est pas assise sur le seuil de la sienne. Il paraît que Lia-Lia, la Petite-Fleur, l'a mandée.

Ce n'est pas sans déplaisir que le jongleur Toupette voit les idoles tirer bénéfice d'un événement qui devrait ne profiter qu'à la foi catholique. Mais il est de bonne tactique de ne

point pousser trop vite ses avantages. Demain matin, dans son église, un service solennel, auquel madame de Flouves a promis d'assister, éclipsera toutes ces sauvageries et restituera à Mayami, la mère céleste, et à son divin fils l'honneur qui n'appartient qu'à elle.

Ce soir, la jeune femme a rendu visite au bon père dans sa case. Devant eux, ce fut un défilé ininterrompu de visiteurs au teint de cuivre, qui s'inclinaient avec les hurlements d'étiquette.

Quand ils se sont retirés, M. Toupette reconduit chez elle la petite comtesse, escortée de Kaï-Poraïtou. Chemin faisant, il remarque que l'on n'a point vu M. de Gallichot. Madame de Flouves répond avec un bâillement :

— J'ai peur que Lia-Lia n'ait plus beaucoup de temps à vivre.

M. Toupette a pris congé. Une seconde, madame de Flouves reste immobile sur le seuil de sa demeure. La nuit est tiède. Les constellations brillent d'un éclat sans pareil. Dans l'air flottent les mille parfums du printemps divin. Langoureuse, la jeune femme étend les bras. Un soupir de volupté soulève sa poitrine.

Dès la première heure qui suit le lever du soleil, les guerriers, leurs compagnes et leurs enfants s'assemblent devant la grande cabane où se célèbre le service divin. Quand apparaît le père Toupette suivi des deux sauvageons qui lui servent d'enfants de chœur, un murmure respectueux circule de proche en proche. Sur son passage s'égrènent des glapissements de bienvenue. Sa face joviale se fend d'un large sourire. Il répond par des signes de tête amicaux aux salutations et ouvre la porte du sanctuaire. Sur ses talons, la foule envahit l'église rustique. Elle y est à peine entrée qu'un cri aigu jaillit d'une poitrine de femme; il est aussitôt suivi d'un énorme brouhaha de détresse et de colère. D'un même geste, tous les bras se tendent... Dans le sein de Mayami, l'image vénérée, juste à la place du cœur, un petit poignard est enfoncé jusqu'à la garde.

Le père Toupette s'efforce de rassurer les fidèles. D'une main robuste, en s'y reprenant à deux fois, il arrache l'arme sacrilège et fait signe que la Vierge précieuse n'a point de

mal. Mais les esprits troublés ne sauraient se calmer si aisément. Par cet attentat monstrueux, une main coupable a voulu frapper deux victimes. Qui sait si déjà Mayami, la Petite-Hermine, n'a pas succombé? Avec des gémissements, la cohue se hâte vers la cabane de la petite comtesse. Le père Toupette y pénètre le premier. Il reparaît la tenant par la main. Elle sourit et distribue des baisers à la foule qui hurle de joie.

Toutefois à sa colère il faut une victime. Qui a commis le crime inexpiable? Eh, qui donc, sinon l'un de ceux qui jalousent la puissance de Mayami? Okongo se frappe le front, pousse un cri guttural. Hier au soir, Tada-Yakouna, pareille à une chauve-souris, rôdait dans l'ombre du sanctuaire...

Tada-Yakouna! point de doute. Sa haine contre Mayami est connue. Torrent hurlant et bondissant, la foule se rue vers sa case, s'y engloutit. Il y a une clameur de désappointement. Prévoyant le sort qui l'attendait, la sorcière a disparu.

Alors la fureur populaire se tourne contre Ya-Madrali dont elle est la servante.

Ya-Madrali l'image hideuse, se dresse au fond de la hutte. C'est une souche de hêtre vaguement taillée en torse humain. Elle a une tête grimaçante, peinte en rouge et ornée de cornes. Son corps est couvert de dessins obscènes. Les bras, difformes, sont terminés par des griffes. On l'accable d'injures, de dards et de javelots. Et quand les carquois sont vides, les guerriers s'élancent contre elle avec leurs casse-têtes et leurs haches. Mais ils ne réussissent qu'à la mutiler. Le bois durci résiste à leurs coups. Alors on lui passe un lasso autour des épaules. Une douzaine de gaillards robustes tirent de toutes leurs forces. Elle vacille et s'abat. Un hurlement de douleur atroce domine les acclamations. Dans sa chute, elle a écrasé la cuisse du Grand-Lézard.

Devant cette preuve nouvelle de sa malfaisance, les rages s'exaspèrent. On rassemble des copeaux et des brindilles sèches. Une flamme claire jaillit, suivie d'épais tourbillons de fumée. En peu d'instants, la cabane de la sorcière n'est plus qu'un brasier ardent que les sauvages environnent de danses frénétiques.

Cette démonstration ne saurait suffire. Dans les cerveaux

affolés, les vieilles superstitions sanguinaires ont jeté des pousses nouvelles. De toutes les vérités du christianisme, une seule a pénétré dans les âmes parce qu'elle était conforme à la loi antique du talion : la nécessité de l'expiation. Selon les propres paroles du père Toupette, le fils innocent de la Vierge à l'éventail est mort sur la croix pour apaiser la colère de son Père. Gravement outragée, Mayami la déesse ne sera satisfaite que lorsqu'elle sera vengée. Et le péril suspendu sur la tête de l'autre Mayami ne sera dissipé que lorsque le sang d'une autre victime aura racheté son sang.

En vain, le père Toupette s'efforce d'apaiser les esprits. En vain, la petite comtesse elle-même supplie les chefs. La paternelle autorité de l'un est aussi impuissante que la séduction de l'autre. Dans les circonstances critiques, la coutume des sacrifices humains n'a pas cessé d'être pratiquée. Au milieu des applaudissements, Okongo s'avance : il déclare qu'il est prêt à immoler sa fille, vierge parfaite de quinze ans, en holocauste pour le salut de la nation. Oua-To-Pélou proteste et revendique l'offrande de son propre sang.

Heureusement le débat qui s'élève retarde l'affreuse conclusion. Et tout à coup on apprend que Kaligouça est de retour avec les chasseurs. Il lui appartient de décider, d'Okongo ou du Rat-Musqué, qui fournira la victime propitiatoire.

En quelques mots, M. de Gallichot est mis au courant. Autour de lui, la multitude s'enfièvre et gesticule. Il mesure trop la violence des passions déchaînées pour les contredire en face. Voici sa sentence. Kaligouça ne goûtera de repos que quand l'attentat sacrilège sera expié. Mais la vengeance de Mayami ne saurait s'accomplir à la légère. Que, ce soir, tous regagnent leurs cabanes. Kaligouça et le père Toupette passeront la nuit en prières. Demain matin, ils feront connaître la volonté de la déesse.

L'autorité de M. de Gallichot est considérable. Il a pris à part les chefs les plus écoutés qui l'appuient... — Lasse d'une exaltation si prolongée, la foule s'éparpille après quelques murmures.

A pas lents, M. de Gallichot et Pitais reconduisent madame de Flouves et le missionnaire. Tous quatre n'échangent que de rares paroles. Cette catastrophe, le réveil soudain de tant de

passions atroces leur suggèrent des pensées diverses qu'ils ne se communiquent pas. Ils se séparent.

Après son repas frugal et solitaire, madame de Flouves demeure plongée dans une longue rêverie. Tout à coup elle a un tressaut. Une bouffée de la fraîcheur du soir pénètre, M. de Gallichot est debout devant elle. Il dit brièvement :

— Madame, Lia-Lia souhaiterait vous parler seule. Voulez-vous lui donner cette satisfaction?

Madame de Flouves s'enveloppe de sa pelisse, et sort avec lui. Ils n'échangent pas une parole en chemin. Mais en entrant dans la cabane, M. de Gallichot brusquement se penche vers la jeune femme, et, avant qu'elle ait franchi le seuil du deuxième appartement, il lui jette dans l'oreille d'une voix rauque :

— Prenez garde.

Etendue sur son lit de douleur, la poitrine sifflante, les dents serrées, la fièvre aux tempes, Lia-Lia entend le rugissement du Grand-Ours, son premier époux, qui grossit et qui l'appelle. Et, d'une volonté farouche, elle retient son âme.

De son mal elle sait la cause : Tada-Yakouna la lui a révélé. Au milieu des plaines giboyeuses, le Grand-Ours s'ennuie. Il réclame son épouse afin qu'elle lui fasse la soupe et lui peigne les cheveux, et qu'il jouisse de son corps. Mais tant que l'amour de Kaligouça protégeait la Petite-Fleur, le Grand-Ours a crié en vain, et la Petite-Fleur a été sourde. Elle était la compagne heureuse du Grand Chef blanc.

L'étrangère est apparue. De ce jour, la voix du Grand-Ours est arrivée aux oreilles de la Petite-Fleur. De ce jour, presque continuellement, elle l'entend qui hurle. Il veut son épouse, il veut son esclave. Et comme elle n'obéit pas, il lui secoue la poitrine, il lui brise les membres, il la piétine, il la frappe à grands coups précipités.

La Petite-Fleur hait le Grand-Ours, qui la battait. Elle n'aime que Kaligouça. Elle ne veut que lui. Hélas! la Petite-Hermine a jeté sur lui un charme. Contre la perfide, secondée par les dieux de M. Toupette, que pouvait la Petite-Fleur? Elle a appelé à son secours Tada-Yakouna et ses sortilèges. L'un après l'autre, la nécromancienne les a tous essayés jusqu'au plus terrible. L'autre nuit, de sa propre main, elle est allée

enfoncer un de ses deux poignards magiques dans le sein de Mayami à l'éventail. Mais les enchantements de l'étrangère ont été plus puissants que toutes les conjurations. Au matin levé, Lia-Lia agonisante a appris que la Petite-Hermine vivait. Elle a su la colère de la tribu et l'incendie de l'idole Ya-Modrali. Tada-Yakouna s'est enfuie. Lia-Lia est toute seule. Triomphante, la clameur du Grand-Ours s'enfle d'heure en heure. Elle retentit comme un tonnerre. Dans son sein, Lia-Lia sent son âme qui palpite, pareille à un oiseau qui cherche à s'envoler... Tout le jour elle l'a retenue, les yeux fixés sur le seul présent qui lui reste de la sorcière. Il est posé sur un socle de bois à côté d'elle : c'est le deuxième poignard magique qu'elle lui a laissé, pareil à l'autre.

Quand, revenant de la chasse, Kaligouça est entré, c'est à peine si Lia-Lia a entendu ses paroles, tant les rugissements du Grand-Ours résonnent formidables à ses oreilles. Il n'y a pas de temps à perdre : sans quoi il sera trop tard. Très vite, elle a dit au chef : « La Petite-Fleur veut tout de suite voir la Petite-Hermine, tout de suite ».

Et, les dents serrées, toute sa volonté tendue, elle l'attend. Viendra-t-elle?

— Vous avez voulu me voir, Petite-Fleur?

Avidemment, Lia-Lia contemple sa rivale. C'est elle. Mais voici qu'à la contempler un grand frisson secoue l'Indienne. C'est comme si la fièvre qui la consumait se dissipait. Elle ne retrouve plus sa résolution farouche. Tout ce qui subsiste, c'est un sentiment bizarre où il y a de la détresse et de l'orgueil.

Il y a une détresse, une détresse infinie, car devant le visage délicieux, blanc, rose et blond, qui est en face d'elle, la Petite-Fleur éprouve combien furent vains ses efforts et les sortilèges de Tada-Yakouna. Non, ce n'est pas Lia-Lia, la fille à la peau rouge, qui est la véritable compagne de Kaligouça. Elle est de la race du Grand-Ours. Elle sera son esclave au siècle des siècles. Elle doit mourir.

Mais pourtant, si misérable, si laide qu'elle soit, Kaligouça, le Grand Chef blanc, a eu un peu d'amour pour la Petite-Fleur. A cause de cela elle ressent de l'orgueil et une joie inexpri-

mable. Aucune fille rouge n'a connu telle fortune. Oui, le Grand-Ours peut rappeler la Petite-Fleur; il la chargera d'injures et de coups. Il ne pourra pas détruire ceci : Lia-Lia a été un peu aimée du Grand Chef blanc.

Dans les plaines giboyeuses où errent les morts, la Petite-Fleur ne reverra plus Kaligouça. Leurs terrains de chasse ne sont pas les mêmes. Suivi de la Petite-Hermine, Kaligouça ira rejoindre le Manitou des blancs. Et la Petite Fleur demeurera avec le Grand Ours-dans les réserves des hommes rouges. Tout au fond de son cœur, elle gardera éternel un souvenir...

— Que voulez-vous me dire, Petite-Fleur?

Madame de Flouves s'est approchée du lit de la mourante, Que voulait la Petite-Fleur?... Ah! oui. A côté de son lit, les yeux de l'Indienne visent le poignard. Les yeux de la Petite-Hermine suivent son mouvement et puis se reportent sur elle. Une seconde, toutes deux se dévisagent sans parler, comme si elles se défiaient. Et puis, les paupières de Lia-Lia s'abaissent. En elle s'entrechoquent encore une fois des pensées redoutables... Elle rouvre les yeux. Et avec un sourire ambigu, elle a un signe de tête qui engage la Petite-Hermine à venir plus près. Elle lui tend la main et doucement l'attire...

Au matin, un soleil de pourpre se lève sur Tamaroa. Dès la première heure, des guerriers s'assemblent sur la Grande-Place. Il importe que sur-le-champ soit réglée l'offrande expiatoire que réclame la déesse outragée. Déjà l'on s'étonne du retard de Kaligouça. Soudain un murmure se répand de proche en proche qui apaise à la fois les esprits et les consterne : le destin a choisi lui-même la victime pure et sans tache qui doit racheter l'offense. Sur son lit, la Petite-Fleur ce matin a été trouvée morte; et dans son cœur il y avait, enfoncé jusqu'à la garde, un poignard pareil à celui qui frappa Mayami.

## CHAPITRE XX

### OÙ LES ÉVÉNEMENTS S'ACHEMINENT VERS LEUR CONCLUSION NATURELLE

En cette matinée printanière et radieuse, le peuple Outagami réuni célèbre les funérailles de Lia-Lia, la Petite-Fleur,

l'épouse de Kaligouça, le chef au cœur fidèle. Parée de ses plus beaux vêtements, couverte de colliers et de bracelets, elle a été durant deux jours veillée et pleurée par toutes les femmes de la tribu qui se sont relayées auprès d'elle. Puis son corps frêle fut placé dans un cercueil d'écorce avec quelques poignées de grain et des vêtements de rechange. Et voici le moment, dans le champ des morts, de rendre sa dépouille à la terre. Aucune tristesse n'est associée à cette cérémonie. Il convient, par des gémissements modulés selon les rites, de témoigner aux défunts l'honneur qui leur est rendu. Mais le départ pour les plaines giboyeuses n'a rien de lugubre. Pourquoi du chagrin dans l'instant où, l'âme de la Petite-Fleur étant depuis longtemps envolée, il ne s'agit que d'ensevelir ce qui fut sa forme passagère? Si cet acte s'accomplit avec une pompe particulière, c'est en raison des circonstances tragiques qui ont accompagné la mort de Lia-Lia. Ce n'est point seulement l'épouse d'un grand chef que l'on conduit à sa dernière demeure : c'est la victime expiatoire qui a racheté le sang répandu et préservé la tribu du courroux divin.

Dans le trou préparé d'avance, le cercueil léger a été déposé. M. Toupette a prononcé les brèves prières suivies de l'aspersion sacrée. Puis il s'est écarté. D'une voix monotone, dix jeunes femmes choisies ont entonné un hymne lent et grave. Des enfants des deux sexes ont fait pleuvoir sur la tombe des fleurs fraîches et des feuilles vertes. Ensuite dix guerriers armés de pied en cap sont venus exécuter la danse rituelle, entrechoquant en cadence leurs javelines et leurs casse-têtes. Et quand ils se sont arrêtés, tous les assistants se sont mis à pousser ensemble de grands cris en frappant dans leurs mains, afin d'effrayer les mauvais esprits pendant que les fossoyeurs emplissaient la tombe. Quand elle a été pleine, il y a eu un silence. Le vieillard Ortao a prononcé quelques paroles et, ouvrant les bras, a laissé échapper une colombe blanche. Un moment l'oiseau a plané au-dessus du village et puis il a disparu; si, par hasard, l'âme de Lia-Lia s'était attardée, elle est maintenant envolée avec lui.

La cérémonie achevée, les guerriers et leurs compagnes ont regagné le village.

Rentré seul dans sa cabane, M. de Gallichot se recueille, les

yeux fermés. Il les rouvre et, sur la table de bois, il aperçoit le pli, cacheté aux armes de France, que ce matin lui remit un Indien coureur. Il le prend il le relit :

*A Monsieur,*
*Monsieur le baron de Gallichot,*
*village de Tamaroa,*
*près la Mahonga,*
*Région des Outagamis.*

*Monsieur le baron,*

*J'ai l'honneur de vous informer que la guerre vient d'être déclarée entre Sa très gracieuse Majesté le roi de France et S. M. le roi d'Angleterre. Quelles que soient les raisons qui vous aient obligé à quitter l'Europe pour venir vivre parmi les sauvages, je ne puis croire que vous ayez perdu le sentiment de vos devoirs envers votre souverain et envers votre patrie. C'est pourquoi je vous invite à remplir vos obligations de gentilhomme et de Français.*

*J'ai été informé qu'un nombreux parti d'Indiens Nadovessis, conduit par quelques officiers anglais, se propose de traverser le territoire des Outagamis. Leur intention est d'assaillir notre fort avancé de Sainte-Marie qui, dans ce moment privé de munitions et de vivres, tombera infailliblement dans leurs mains. Connaissant l'humeur des Indiens, vous concevez combien ce premier succès au début d'une guerre est de conséquence pour la gloire du roi et l'intérêt de ses armes.*

*Ayant appris le grand crédit dont vous jouissez auprès des Outagamis, je viens vous requérir de vous employer auprès de cette tribu pour qu'elle refuse aux Nadovessis le passage et, au besoin, s'oppose par la force à la violation de son territoire. Si même cette résistance devait être vaine et seulement retarder de quelques jours la marche des Nadovessis, ce délai suffirait pour donner à M. de Morlière le moyen de compléter ses défenses.*

*Ne mettant pas en doute, Monsieur, que vous ne ressentiez ce que vous commande le véritable souci de votre honneur, je vous prie de croire à la haute estime de votre très obéissant serviteur.*

*LE MARQUIS DE MONTCALM,*
*maréchal de camp,*
*lieutenant-général des armées du roi*
*dans la Nouvelle France.*

Ayant terminé, M. de Gallichot replie le morceau de papier

et, pensif, rend grâces au Dieu inconnu qui lui donne le moyen de clore avec dignité son destin fantasque.

Sans doute, recevant un tel message il y a quelques semaines, il eût mesuré, au regard des principes qu'il avait adoptés, la vanité des préjugés allégués par M. de Montcalm et leur eût victorieusement opposé les prescriptions de sa conscience affranchie. Sans doute..., ou, du moins, peut-être...

Mais depuis plusieurs semaines, depuis qu'avec madame de Flouves s'est refait vivant tout le passé dont il voulait s'affranchir, voici que la conscience neuve qu'il s'était laborieusement forgée s'est effondrée. Sa raison est impuissante et s'égare. Son cœur est bouleversé. Il ne sait plus. Il ne voit plus. Il vit dans un rêve. Au milieu des ruines qui jonchent son âme, il n'est plus que ceci de vivant : les sentiments violents et simples qui, pareils à d'antiques souches indestructibles, ont invariablement refleuri de génération en génération parmi les barons de Gallichot.

Non, il n'entraînera pas les innocents Outagamis dans l'inique querelle des monarques européens. Mais à l'appel du marquis de Montcalm qui, au nom de la vieille patrie, lui demande son sang, Antoine, baron de Gallichot, ne peut pas demeurer sourd. Il n'y aurait pas en lui la lassitude et l'angoisse qui vont lui rendre si doux de mourir, que tout de même il l'entendrait. Au fond de lui, tous ceux de sa race sont debout qui lui montrent le devoir.

Au siècle des grandes guerres contre les Anglais, Hélie-Joseph, baron de Gallichot, commandant en Guyenne, reçut du roi Charles l'ordre, pour gagner du temps, de défendre jusqu'à la dernière extrémité les positions de Galestrac. Quand, ignorant le chiffre de ses forces et intimidé par la hardiesse de ses manœuvres, le Prince Noir eut perdu plusieurs jours à concentrer graduellement son armée en face de lui, Hélie-Joseph, son but atteint, jugea préférable, pour le service du souverain, de ne point faire massacrer sans profit la poignée de braves gens qui était sous ses ordres et il obligea M. de Saint-Marcel à rejoindre avec eux les troupes royales.

Puis, lorsque l'armée anglaise tout entière eut pris ses positions de combat dans la plaine, il leva la visière de son casque et, tout seul, gigantesque, la lance au poing, chevaucha à sa

rencontre. Et s'étant affermi sur les étriers, quand il fut à portée, criant à pleins poumons : « Montjoie, Saint-Denis! » il piqua des deux et chargea... Sur son cadavre, on compta trente-trois blessures dont quatorze mortelles.

M. Pitais se présente et s'excuse, au milieu du deuil qui l'accable, de troubler son maître. Le messager a parlé. Et deux chasseurs qui viennent de rentrer affirment ceci : du côté du soleil couchant, les Nadovessis sont en marche. Il y a dans la tribu une exaltation fiévreuse. Pourquoi déjà le mai belliqueux n'est-il pas planté? L'assemblée des anciens s'est réunie. On réclame à grands cris Kaligouça.

C'est bien. M. de Gallichot se lève et d'un pas délibéré gagne la Grand-Place. Avec un sourire, il écarte la foule qui se presse autour du conseil et s'accroupit parmi les autres chefs. Il a à peine tiré quelques bouffées de la pipe rituelle qu'on l'interpelle. Dans ces circonstances critiques, quelle est la décision de Kaligouça?

M. de Gallichot se tait une seconde. Puis, d'un geste grave, il ôte de son cou le collier de dents de loup qui est l'insigne de sa dignité, et le dépose au milieu du cercle. Et, dans la stupeur de tous, il explique d'une voix forte pourquoi il n'a plus le droit de parler au nom de la tribu. Les Outagamis n'ont qu'à demeurer étrangers aux divisions qui déchirent les visages pâles. Mais, si Kaligouça a le cœur indien, il ne peut oublier qu'il est Français. Brièvement, l'appropriant aux intelligences qui l'écoutent, M. de Gallichot commente la lettre de M. de Montcalm. Et il conclut : à l'heure où son peuple a déterré la hache de guerre, sa place n'est plus à Tamaroa; elle est parmi son peuple.

Un murmure grossit et se propage. Quoi! dans la guerre universelle, les Outougamis resteraient oisifs comme des femmes? Ils accorderaient le passage aux perfides Nadovessis? Toute la tradition de la race se révolte. Il y a des cris de colère, des protestations. Abandonner leur frère blanc à l'heure du danger! Beaucoup de choses sont obscures dans l'âme simple des Indiens : en héroïsme, tout leur est clair. Sur la Grand-Place, c'est un mugissement énorme, pareil à celui des bisons galopant à travers la savane...

Le vieillard Ortao se lève. On se tait. Il articule :

— Je parlerai comme mon cœur m'inspire. Que Kaligouça regarde mieux. Il s'est trompé. A Tamaroa, près de la rivière Mahorga, il n'y a que des Français rouges.

Aux paroles de l'ancien, succède un bref silence. Et puis retentit un hurlement sinistre, strident, étrangement modulé : c'est Pachengouya qui, colossal, pousse le cri de guerre et brandit son casse-tête. Aussitôt, comme à un signal donné, tous sont debout, agitent leurs armes. En vain M. de Gallichot essaye de protester. Les acclamations étouffent sa voix. Des larmes jaillissent de ses yeux. Parmi les glapissements d'allégresse, le vieillard Ortao se baisse, ramasse le collier de dents de loup, et le replace autour du cou de Kaligouça... Le sort en est jeté...

Tandis qu'à grands coups de hache le mât de guerre s'enfonce dans le sol au milieu des danses et des chants, M. de Gallichot se hâte à travers le village. Il se soumet; il accepte. Oui, Lia-Lia, qui l'a sauvé, est morte torturée par lui. Oui, les Indiens qui l'ont accueilli vont par sa faute périr pour un roi et une religion qu'ils ignorent. Tout est bizarre, tout est atroce. C'est dans l'ordre. Une seule chose importe : que dans le désastre universel, Béatrice de Flouves soit épargnée.

Il ne l'a point revue depuis la nuit où seule il l'a introduite chez Lia-Lia, chez Lia-Lia que, le lendemain à l'aube, on a trouvée morte, un poignard dans la poitrine. Depuis ce moment, il l'a fuie. Tout à l'heure encore, au champ mortuaire, il a détourné les yeux pour ne point rencontrer les prunelles bleues, les prunelles bleu d'acier qui cherchaient les siennes. Maintenant, il n'y a plus de temps à perdre.

A l'entrée brusque de M. de Gallichot, madame de Flouves dresse la tête. Il évite de la regarder en face. Et brièvement il lui annonce la nouvelle. C'est la guerre. Les Outagamis vont être écrasés. Il faut que madame de Flouves parte, parte aujourd'hui même, avec le coureur qui va porter au marquis de Montcalm la réponse de M. de Gallichot.

Madame de Flouves écoute attentivement, fait signe qu'elle a compris. Et puis elle articule :

— Je ne partirai pas.

M. de Gallichot insiste d'une voix qui s'étrangle. Qu'elle comprenne. Ce n'est pas une guerre ordinaire. C'est une tuerie de barbares. La mort ne serait rien. Mais il y a des tortures inexprimables, de monstrueuses flétrissures...

— De grâce, partez.

Très calme, Béatrice de Flouves fait signe que non. Non, elle restera.

Alors il faut bien que les regards de M. de Gallichot rencontrent les siens. Il se met à trembler de tous ses membres. Elle se tait.... Il la saisit, se penche sur elle, se rejette en arrière encore une fois balbutie :

— Jurez-moi, jurez-moi que ce n'est pas vous...

Il n'ose pas articuler l'affreux soupçon qui le hante, qui, à tout ce qui le torture, ajoute depuis trois jours un poison hideux. Mais ils se sont compris. Les lèvres de la jeune femme se fendent d'un sourire ambigu.

— Et si c'était moi?

Il reste muet, le cerveau vide.

Elle poursuit, avec une ardeur farouche :

— Ai-je rêvé? Ne m'avez-vous pas dit, un jour, que le véritable amour se reconnaît à ceci : il va jusqu'au crime?

Il la contemple avec terreur, avec horreur, avec extase. Il veut la maudire, s'enfuir à jamais. Il ne peut pas. Non, il ne peut pas. Une rafale emporte ce qui lui demeure de volonté. Son courage est à bout. Avec un gémissement il s'abat et pose éperdûment ses lèvres sur la main blanche qui a pu être meurtrière.

Alors, alors seulement, parce que enfin elle est sûre de sa victoire, les yeux de Béatrice de Flouves se voilent. Et elle murmure d'une voix brisée :

— Rassurez-vous....

Il a un râle de délivrance. Leurs bouches se joignent, se joignent longuement.

Quand elles se séparent, c'est la jeune femme qui, la première, la tête appuyée sur la poitrine de son amant, prononce le nom de Lia-Lia.

La Petite-Fleur est morte sans haine. Peut-être, en appelant auprès d'elle sa rivale, elle avait une pensée sinistre. Qui sait? Mais voici, au bord de la tombe les seules paroles que sa

voix mourante ait glissées dans l'oreille de sa rivale : « Kaligouça est à toi. »

Ce qui s'est passé après que madame de Flouves a quitté la Petite Fleur, il est aisé de le deviner. Ayant abjuré son amour, elle ne pouvait plus vivre. Elle-même s'est poignardée pour expier l'attentat commis sur son ordre.

M. de Gallichot ne répond pas. Il n'a pas de paroles pour exprimer ce qu'il ressent. Souffre-t-il ? Non. C'est plutôt comme si le tourbillon où il vit s'apaisait. Ce qui s'affermit en lui, c'est une paix étrange pareille à celle du tombeau.

Dans la loyauté de son âme, il avait fait un songe fou. Homme, il a rêvé de s'affranchir des fatalités qui régissent l'homme. Il a voulu la vertu sans tache, le triomphe de la raison, le bonheur de tous. Vers ce but sublime (chimère inaccessible ou idéal prématuré?), il a tendu son effort. Il s'était trompé : il n'était capable que d'aimer.

Dans la lutte impossible, il a accumulé les souffrances et les désastres. Sa mort seule est capable de les expier. Il l'accepte. Il est prêt. Mais voici. En son cœur il n'y eut pas un grain de bassesse. Et à cause de cela, peut-être, le destin, pour une fois beau joueur, a cette grâce inouïe : par delà les océans, par delà les difficultés que leur folie et leur héroïsme entassèrent, voici que l'a rejoint son amante, la fragile image de poussière qui valait qu'il vécût. Elle est dans ses bras. Parce que tout à l'heure ils vont mourir et expier, ils peuvent s'aimer sans remords, de toute la puissance d'aimer qui est en eux, de toute l'âme qu'ils ont reçue de leur race. Les choses sont dans l'ordre : Antoine, baron de Gallichot, laisse tout souci et réjouis-toi, puisque demain tu donneras ta vie pour le Dieu que tu as renié, la tradition que tu as maudite, et la maîtresse que tu as fuie...

De nouveau, leurs lèvres se joignent.

Une toux discrète les fait tressaillir. Près de l'entrée, M. Pitais, très absorbé, fourbit un mousquet. Dans un coin, le père Toupette égrène son rosaire. Il tousse de nouveau. M. de Gallichot questionne : quel est le but de sa visite ?

Humblement le père s'excuse : à la veille de partir en campagne, il célébrera demain un service solennel et ose espérer que M. le baron et madame la comtesse assisteront à la cérémonie.

— Entendu. Bonsoir, monsieur Toupette!...

Mais M. Toupette ne s'en va point. Il se tortille, il soupire. Avec une nuance d'impatience, M. de Gallichot l'interpelle derechef :

— Qu'est-ce encore?

M. Toupette a une espèce de vagissement, ouvre la bouche, bégaye, et s'arrête court.

— Accouchez, — crie M. de Gallichot. — Par les cornes de Satan, que voulez-vous?

M. Toupette ravale sa salive et, la face cramoisie, prenant son courage à deux mains, clame d'une grosse voix enrouée :

— Vous marier.

Interdits d'abord, les amants se regardent et ne peuvent retenir un éclat de rire qui retentit bizarre dans l'atmosphère tragique. M. Toupette pousse un soupir de soulagement. Impassible, M. Pitais continue de polir son arme. Ayant recouvré son sérieux, madame de Flouves dit la première :

— Monsieur, si les circonstances le permettaient, peut-être que M. de Gallichot et moi-même songerions à vous satisfaire. Mais le temps est passé des projets puisque, selon toute apparence, nous n'avons plus à vivre qu'une couple de jours.

Le bon Père a une moue câline :

— Madame, si vous le vouliez bien, je pourrais vous marier demain.

Et il insiste : cet acte serait conforme à l'esprit des Indiens qui blâment qu'un homme demeure sans femme dans la force de l'âge. A la veille de partir en guerre, quel heureux présage que l'union du Grand Chef blanc et de Mayami, miraculeusement pareille à Mayami!

Madame de Flouves et M. de Gallichot s'entreregardent encore une fois. Leurs yeux se sourient.

— Hé bien! — dit la jeune femme, — dépêchons-nous d'afficher les bans. J'espère, ajoute-t-elle, que nous aurons l'approbation de M. Pitais?

M. Pitais incline la tête :

— Madame, m'étant efforcé, malgré l'humilité de ma condition, de mettre un peu d'ordre dans ma conception de l'univers, comment ne me réjouirais-je point de voir après quelques péripéties les choses s'acheminer vers leur conclusion naturelle?

— Quel est ce phébus? — interroge M. de Gallichot.

— Monsieur, — dit M. Pitais, — c'est fort simple. Je dis qu'ayant vécu d'une manière scandaleuse, il est satisfaisant pour la logique que nous nous apprêtions à payer les pots. N'est-il pas révoltant que l'héritier d'une race paillarde et belliqueuse telle que la vôtre ait raffiné dans la vertu, la métaphysique et le platonisme? De bonne foi, une Providence qui se respecte saurait-elle tolérer qu'une beauté appétissante et gracieusement modelée telle que celle de madame la comtesse s'entête d'un seul amour, au lieu de distraire agréablement quelques douzaines de gens d'épée, de robe ou d'église? Monsieur Toupette, selon toutes vues humaines, était prédestiné à quelque confortable prébende de Bretagne ou de Normandie : voyez-moi cette outrecuidance d'aller jouer l'apôtre au pays des carcajoux! Et quant à moi, Monsieur, issu de plusieurs générations de rustauds, de coupe-bourses et de ribaudes, je n'ai pu, je l'avoue, sans un secret remords de manquer à ce que je dois aux mânes de mes ancêtres, troquer contre une conscience de philosophe d'honorables traditions d'ivrognerie et de grappillage. Monsieur, s'il est une justice, il faut que tout cela se paye. Car sans cela, que devient l'harmonie du monde créé?

— Fou! — dit M. de Gallichot.

Mais en lui-même il mesure vaguement que le langage plaisant de M. Pitais n'est pas tant absurde.

Au bout d'un moment, M. Pitais reprend :

— Oserai-je cependant, Monsieur, vous avouer que je goûterais encore mieux la joie de ce mariage auquel vous voulez bien me convier, si vous le faisiez suivre tout de suite d'un voyage de noces? Car, en y réfléchissant, il m'importe peu que l'ordre de l'univers attrappe une entorse. En vous fiant à une bonne pirogue qui vous emporterait au fil de la Mahonga, je gage que vous auriez le temps...

Mais madame de Flouves le menace de son doigt rose.

— Silence, ami, ne prenez point de souci. Sachez que la barque est toute prête et aussi le nautonnier. On le nomme Caron.

M. Pitais s'incline et, s'étant relevé, fait mine de se retirer.

Lors il aperçoit le père Toupette qui, ramassé sur lui-même, feint de dormir :

— Père Toupette, après vous...

Le religieux ouvre un œil, renifle et insinue :

— Peut-être serait-il de notre devoir de reconduire monsieur le baron jusqu'à sa demeure?

M. Pitais l'empoigne au collet et, tout en le poussant vers la porte :

— Monsieur Toupette, — dit-il avec sévérité, — voilà bien l'Église. Donnez-lui le bout du doigt : et elle vous tient jusqu'à l'épaule. Est-il possible, Monsieur, qu'ayant cette bonne fortune singulière de célébrer pour la première fois sous cette latitude un mariage véritablement catholique et aristocratique, vous gardiez par devers vous je ne sais quel misérable, papelard et mesquin esprit de chicane? Fi donc, monsieur Toupette, j'ai honte de vous.

Et les deux hommes, l'un traînant l'autre, disparaissent dans la nuit.

Doucement et longuement, les deux amants s'étreignent. Mais presque sans paroles, d'une même pensée, ils remettent à demain de s'appartenir. Cette nuit où, pour la première fois la Petite-Fleur dormira seule sous la froide terre, eux aussi, pieusement, ils dormiront seuls.

## CHAPITRE XXI

### NOCES DE M. LE BARON DE GALLICHOT ET DE MADAME LA COMTESSE DE FLOUVES

Aux rayons du soleil levant, Tamaroa s'embrase de jeune pourpre. Repeints des pieds à la tête, emplumés de neuf, couverts de leurs plus belles fourrures, les guerriers, escortés de leurs compagnes, s'acheminent vers le sanctuaire de Mayami.

Du moment où sur la Grande-Place le mai couleur de sang signifia que la hache de guerre était déterrée, il fallut se concilier la faveur des dieux. Et hier soir, parmi les prosterna-

tions et les ululements, les jongleurs multiplièrent les sacrifices. Comme il ne faut rien épargner, on a même déposé une offrande devant la souche à demi consumée qui est ce qui demeure de Ya-Madrali : mieux vaut invoquer une divinité de trop que d'en oublier une.

De toutes ces cérémonies, aucune n'égala celle qui tout à l'heure va se célébre, et dont le prestige s'accroît si prodigieusement de l'union qu'elle va sceller entre Mayami la déesse, Mayami la Petite-Hermine, et Kaligouça le chef au cœur fidèle.

A des degrés divers, tous trois suscitent la vénération du peuple. Du jour où Mayami la déesse et Kaligouça furent adoptés par la tribu, le dieu inconnu que prêchait le Père Toupette étendit visiblement sa protection sur elle. De ce jour, les épidémies cessèrent, les récoltes furent meilleures et, conduites par Kaligouça, les chasses devinrent plus abondantes. Et voici qu'à ces hôtes précieux est venu s'ajouter la Petite-Hermine dont les cheveux ont la couleur du soleil, père du monde, et dont le sourire étincelle comme sa lumière. Quel nœud rapproche ces trois êtres privilégiés? L'esprit le plus subtil le discernerait malaisément. Mais l'apparition simultanée de Kaligouça et de Mayami la déesse, la ressemblance qu'il y a entre celle-ci et la Petite-Hermine, l'amitié étroite qui unit cette dernière au grand chef attestent entre eux une relation magique et bienheureuse. Ils constituent pour la tribu un ensemble de talismans incomparable.

Les esprits jaloux le conçurent et s'ingénièrent. Successivement ils tentèrent de renvoyer la Petite-Hermine et Kaligouça et frappèrent la déesse d'un poignard criminel. En vain : leurs maléfices échouèrent. Et voici qu'aujourd'hui une conjuration sans appel va les réduire à l'impuissance.

Au milieu du peuple réuni, aux pieds de l'image vénérée, le Père de la prière, Toupette, le prestigieux sorcier, étendra ses mains divinatoires et, au moyen d'une formule mystérieuse, il scellera le triple fétiche dont si souvent, dans des paroles obscures mais certaines, il vanta aux sages l'efficacité souveraine et adorable. Etablie à jamais sur le territoire de la nation, la très sainte Trinité prendra les Outagamis sous sa protection particulière. Et qui sait si bientôt elle n'accordera pas de sa bienveillance le gage suprême et incontestable :

l'enfant merveilleux dont l'absence afflige Mayami et dont la venue portera au centuple sa puissance. Peut-être que de l'union qui se contracte va naître le sauveur attendu, le grand cacique de demain : Jésus Outagami.

Telles sont, imprécises et naïves, les pensées qui flottent dans les âmes des hommes rouges et de leurs compagnes tandis qu'ils se pressent à l'entrée du temple et puis s'accroupissent à l'intérieur du sanctuaire. Si l'inspiration en est exactement conforme à la lettre de la religion catholique, cela souffrirait sans doute quelque débat. Qu'un mystère de recueillement et d'adoration plane parmi l'assemblée ne saurait être méconnu.

Assis sur un billot de bois à côté de madame de Flouves, pareillement installée, M. de Gallichot ressent une volupté pénétrante et orgueilleuse. C'en est fait. Le passé est le passé. Arrière ses ombres ! Il n'y a plus que ceci : aujourd'hui Antoine de Gallichot s'unit à Béatrice de Flouves. Toutes les souffrances qu'ils ont éprouvées ne sont plus. Celles qu'ils ont créées, leur mort demain les rachètera. Ils peuvent tout entiers s'abandonner à l'apothéose de leur amour.

Dans la cabane misérable où M. Toupette officie en vêtement de cuir, assisté de deux petits singes, ses enfants de chœur, en présence d'une horde de gorilles et de guenons, s'accomplit un chef-d'œuvre d'amour qui dépasse tout ce qu'ont rêvé les poètes ou réalisé les souverains.

Que sont les inventions du génie, que sont les pompes royales, au prix des honneurs dont la passion d'Antoine de Gallichot environne Béatrice de Flouves ! Son amante, ce n'est point assez que de toute sa vie et de toute sa douleur il la magnifie. Reine dans son cœur, reine parmi les hommes, c'est trop peu pour elle. Il l'a faite divine. Dans ce sanctuaire, parmi tous ces cœurs qui communient il n'y a qu'une seule image, qui est la sienne. Pour Mayami un peuple est prêt à vivre, un peuple est prêt à mourir. Rien au-dessus d'elle sur la terre, rien au-dessus d'elle dans les cieux. Pour tout ce qui respire en ces lieux, Mayami est femme, Mayami est reine, Mayami est déesse. Elle est tout ce que cette race espère, tout ce qu'elle chérit, tout ce qui, jusqu'au plus profond de l'être, émeut les vieillards, les guerriers farouches, les vierges sensibles et les petits enfants. La puissance d'aimer qui embrase

les deux amants se centuple de l'extase d'une nation qui les fait dieux. Leur amour est semblable à cette plante étrange qui, concentrant en un seul effort toute son ardeur et tous les sucs vivifiants du sol tropical, jette dans sa vie une seule fleur splendide et presque monstrueuse, vit encore quelques instants, et meurt.

Grave et puéril, le Père Toupette officie. A son ordre, selon le rite centenaire, les amants se lèvent, se rasseyent, s'agenouillent. Quand il a terminé, quand le sacrifice traditionnel est consommé, se servant de la langue des Outagamis, il déclare unis en légitime mariage Kaligouça le Cœur-fidèle et Mayami, la Petite-Hermine. Et d'une voix forte, il invite ses frères à s'unir en un pieux cantique.

Aussitôt un rhythme sauvage et mélancolique se module. Ce n'est point un chant exactement liturgique et, jadis, presque identique, il s'adaptait au culte de Ya-Madrali. Très sage, le Père Toupette sait s'approprier aux circonstances. De la statuette à l'éventail il a fait une vierge vénérée. Dans l'hymne de Ya-Madrali, le bon Dieu saura démêler ce qui est pour lui. Agenouillés côte à côte, M. de Gallichot et celle qui maintenant est son épouse s'inclinent sous l'invocation où s'amalgame tout ce qui pare l'âme de leurs humbles frères : les traditions obscures dont ils sont issus et les lueurs si indécises, si éparpillées qu'est venue y jeter la foi nouvelle.

Puis le Père Toupette étend les mains. Il appelle la bénédiction du Seigneur sur les nouveaux époux. Il l'appelle sur le peuple élu qui demain combattra à leurs côtés et saura triompher des Amalécites et des Amorrhéens...

Et alors il y a un prodige. Voici qu'à travers les ais disjoints du plafond, un rayon de soleil glisse jusqu'aux pieds de l'officiant. Au jour du péril, la vieille divinité paternelle, elle aussi, se manifeste. Les Outagamis ont pour eux le grand astre du ciel, le Manitou des blancs, Mayami la divine, et Mayami la terrestre et Kaligouça, qui ne sont plus qu'une seule personne... L'allégresse orgueilleuse les affole. Avec fracas, les casse-têtes, les haches, les javelines, les boucliers s'entrechoquent et, strident, le cri de guerre mugit et se répercute dans la cabane sacrée....

Sur la Grande Place de Tamaroa, en un festin colossal la tribu

réunie célèbre la fête de l'amour et de la guerre. D'immenses brasiers se dressent sur le sol durci. Enfilés sur des broches, des quartiers de monstrueux gibiers y rôtissent : ours, bison des prairies, orignals géants, chevreuils et cerfs. Alentour hommes, femmes, enfants, sont assemblés.

Kaligouça et son épouse ont pris place auprès du foyer principal, celui qui est dressé à côté du mai symbolique. Devant eux, tour à tour, défilent les anciens de la tribu, et puis tous les autres, sans distinction d'âge ni de sexe, jusqu'aux plus humbles et aux tout petits. Avec des hurlements assourdis, tous pressent leurs mains, leur grattent la poitrine et, dans des formules à la fois naïves et poétiques, leur expriment des vœux. Monsieur et madame de Gallichot remercient leurs frères et leurs sœurs rouges avec des sourires de bienvenue et des paroles amicales. Dans ce décor bizarre, presque fantastique, qui s'agite autour d'eux, ils goûtent une joie violente et robuste. Leur amour triomphant est aux mièvreries des civilisés ce que sont aux ruisseaux d'Europe les fleuves énormes du Nouveau-Monde, roulant à travers les savanes leurs flots pareils à des mers en marche, et faisant éclater les montagnes de la masse irrésistible de leurs eaux.

Le soleil décline. Les brasiers rougeoient. Le vieillard Ortao frappe dans ses mains. C'est le signal : avec des grognements de convoitise, les sauvages se ruent au festin. Devant les nouveaux époux s'entassent des quartiers de venaison, des poissons de toutes formes, des pyramides de légumes singulièrement cuisinés. Ils y touchent à peine, perdus dans leur rêve. Autour d'eux, les guerriers se gorgent gloutonnement. Mais avec une délicatesse singulière, les plus grossiers évitent, par des questions importunes, de troubler leur quiétude. De temps en temps, un chanteur inspiré se lève et, d'une voix gutturale, glorifie la beauté et l'amour. Ou bien, autour des foyers, quelques jeunes gens esquissent des danses d'un caractère allégorique, qu'accompagne le rhythme des flûtes et des tambourins. Puis ils se rasseyent parmi les murmures approbateurs et recommencent de manger.

Peu à peu, la nuit descend. Des vols de chauve-souris et de papillons aux ailes de soie tourbillonnent. Et comme les boissons fermentées et la terrible eau-de-vie des blancs

commencent d'enflammer les cerveaux, la fête devient plus bruyante. Alors, le vieillard Ortao s'approche des deux époux, met leurs mains l'une dans l'autre, les bénit et leur commande de se retirer.

A pas lents, M. de Gallichot et celle qui est sa compagne s'éloignent. Sur leur passage, sauvages et sauvagesses s'écartent avec des sourires, baisent le bas de leurs vêtements. Les enfants leur jettent des fleurs.

Ils ont atteint la case du chef, en franchissent le seuil. Entre eux et l'univers, le rideau de cuir qui retombe met l'infini. Et dans la nuit farouche où montent les chants de meurtre et les hurlements d'ivresse, ils ne connaissent plus que la furie divine de l'amour où ils oublient et qu'ils ont vécu et qu'ils vont mourir.

## CHAPITRE XXII

### OÙ AVANT DE CONCLURE LE DESTIN REPREND HALEINE

Voilà trois matins que les tentes des Nadovessis sont dressées sur la rive droite de la Mahonga; trois matins que M. Jones a réclamé pour eux, selon la parole échangée, le libre passage.

M. de Gallichot a reçu ce message au lendemain de ses noces. Faisant réflexion que M. Jones s'était peut-être proposé de le jouer et de servir les intérêts de la Grande-Bretagne plutôt que ceux de l'humanité, il n'a pu se tenir, dans sa réponse, de lui marquer qu'il n'était point dupe, et d'établir que ceux-là seuls devraient être considérés comme les agresseurs qui, sous le couvert d'un droit de passage inoffensif, sollicitaient pour de bon la facilité de poursuivre des desseins belliqueux. Il ne mettait pas en doute que M. Jones, ayant réfléchi, s'abstînt d'aucune insistance. C'est précisément, ajoutait-il, — non sans un raffinement de malice qui pourra être blâmé —, ce que pensait pareillement madame de Flouves qui venait de lui faire l'honneur de devenir madame de Gallichot.

Le désordre et la sincérité qui apparurent dans la réplique de M. Jones donnèrent au gentilhomme un peu de remords de

l'avoir tourmenté. Avec les expressions les plus fortes, il suppliait M. de Gallichot de croire que s'il avait quelque autorité dans cette expédition, il s'emploierait à prévenir l'effusion du sang. Mais la conduite en appartenait seulement à M. William-F. Hawthorne, lieutenant breveté de Sa Majesté britannique, qui avait l'ordre exprès, si les Outagamis s'obstinaient, de les attaquer.

Que si, comme hélas! il apparaissait, la paix ne pouvait être maintenue, M. Jones conjurait le baron de faire prendre ses sûretés à madame de Gallichot. Et il terminait ainsi : « Regardant dans mon cœur, je veux vous assurer que je n'y trouve qu'un seul souhait qui est votre bonheur et celui de la créature accomplie dont les jours vous sont attachés. Pareillement il me serait doux de me figurer que vous n'éprouvez point de haine ou de soupçon contre moi; mais seulement de la pitié. Si j'avais cette certitude, la mort me serait plus aisée, et même la vie ».

M. de Gallichot lui fit cette réponse :

— Monsieur, madame la baronne de Gallichot veut bien que je vous dise que nous vous aimons. Et que Dieu, s'il en est un, s'en aille au diable si dans quelque paradis nous ne trouvons le moyen de vous le redire...

Ces messages s'échangeaient par le truchement d'indigènes qui, dans de légères pirogues d'écorce, arrivaient non sans péril à franchir la Mahonga dont le cours séparait les deux armées.

En tacticien habile, M. de Gallichot avait reconnu que, contre un envahisseur supérieur en nombre, les eaux de la rivière, rapides et redoutables en tout temps, en ce moment démesurément grossies par la fonte des neiges et les pluies printanières, formaient le meilleur boulevard. En conséquence il avait persuadé aux Outagamis, au lieu de se fortifier dans le village, d'en défendre les rives et, si les Nadovessis tentaient la traversée, de s'y opposer.

C'est de quoi ils eurent bientôt l'occasion. Lorsqu'en effet il fut avéré que ceux de Tamaroa n'entendaient point laisser violer leur territoire, les mâts de guerre furent dressés de l'autre côté de la Mahonga. Couverts de leurs oripeaux, les sorciers Nadovessis, dans de frénétiques incantations,

dévouèrent aux puissances infernales les téméraires qui osaient résister au peuple favori des dieux. Et une décharge générale autant qu'inoffensive des fusils à pierre et des arcs avertit les Outagamis que désormais, entre les deux tribus, la hache était déterrée.

Toutefois, pendant plusieurs jours, il n'y eut point d'engagement. Déconcertés par la violence du courant, les chefs Nadovessis, parmi lesquels il était aisé de reconnaître quatre ou cinq Européens, hésitaient où porter leur effort. Plusieurs guerriers se mirent à l'eau dans l'espoir de trouver un gué. Ils purent à grand'peine regagner la rive; même, deux ou trois furent entraînés dans les rapides et engloutis.

Irrités de cette déconvenue, les Nadovessis redoublèrent d'activité. Tout le long du jour, pendant une semaine, les guetteurs signalèrent leurs mouvements. A la huitième aurore, leur entreprise se dessina. On vit se détacher une demi-douzaine de grandes pirogues d'écorce et autant de radeaux bâtis de troncs d'arbre liés. Tandis qu'une trentaine de rameurs robustes s'efforçaient de diriger cette flottille et de la maintenir contre le courant, cinquante ou soixante guerriers d'élite se jetaient à l'eau et, protégés par les embarcations, s'y accrochant de temps en temps pour ménager leurs forces, s'avançaient à grandes brassées. Massés en foule sur la rive, leurs frères les encourageaient par leurs clameurs tandis que les sorciers redoublaient d'extravagance.

Cependant M. de Gallichot rassemble ses hommes. Conformément à ses instructions, ils demeurent cois jusqu'à ce que l'ennemi, arrivé au milieu de la rivière, soit à la fois à bonne portée et dans ce point où la navigation et la plus périlleuse. Alors, sur une petite éminence qui domine le fleuve, le Père Toupette s'avance. Étendant les mains, il invoque le Dieu d'Israël, vainqueur des Madianites et des Philistins. Dans le même moment, les tireurs font feu et, les archers décochent leurs flèches. Selon l'ordre exprès de M. de Gallichot, au lieu de viser les nageurs qui ne leur offrent qu'une cible malaisée, les uns et les autres concentrent leur attaque sur les nautonniers absolument exposés à leurs coups. L'effet de cette tactique est celui qu'il était aisé de prévoir. Une bonne douzaine de rameurs s'affaissent, mortellement frappés. Démunis

de leurs pilotes, un radeau et deux pirogues sont saisis par le courant et entraînés vers les cataractes. Le désordre se met parmi les autres. Privés d'abri, bon nombre de nageurs s'engloutissent dans les remous.

D'horribles glapissements de rage, d'un côté, des cris de triomphe aigus, de l'autre, saluent ce succès. Sans se laisser décourager, les survivants redoublent d'efforts. Mais, chargeant et déchargeant sans cesse leurs armes, les Outagamis les accablent de projectiles. En quelques minutes le désastre est complet. De toute l'Armada, à peine une dizaine d'hommes épuisés, hors de sens, prennent pied pour tomber entre les mains d'Okongo et de Pachengouya. A part quatre ou cinq nageurs émérites qui ont réussi à regagner l'autre rive, tout le reste a succombé.

N'écoutant que leurs sentiments d'humanité, M. de Gallichot et M. Toupette tentent d'obtenir la grâce des infortunés que leur mauvaise fortune vient de livrer vivants à d'impitoyables adversaires. Mais dans l'exaltation de la victoire, de tels conseils ne peuvent prévaloir contre des usages immémoriaux. Tout le long du fleuve, on enfonce des poteaux dans le sol. A la vue de leurs frères impuissants à les secourir, les captifs y sont enchaînés. Des brasiers s'allument. De Tamaroa, toute la population accourt, jusqu'aux femmes, aux vieillards chenus et aux enfants qui se tiennent à peine sur leurs jambes. Chacun a soif de sang et de torture. Parmi des hurlements de plaisir, chacun enfonce un couteau, une pierre aiguë, un tison ardent, dans la chair des suppliciés. Avec un art savant, durant de longues heures, on prolonge les agonies. Et quand, vaincu par la douleur, un infortuné laisse échapper une plainte ou qu'inconscient, le râle de la mort jaillit de sa poitrine, alors il se fait un silence, pour que là-bas, de l'autre côté des eaux, le reste des Nadovessis ressentent la souffrance de leurs frères et la honte de leurs lamentations. Et puis, de nouveau, s'élèvent, au milieu de danses frénétiques, des clameurs atroces de dérision et de vengeance.

Cependant M. de Gallichot est allé rejoindre son épouse qui l'attend. Voici que cette journée et cette nuit encore leur appartiennent. Insoucieux de tout le reste, ils s'étreignent. Ce qu'endurent les suppliciés, demain il l'endureront. Parmi

l'orchestre des râles et des imprécations, leurs lèvres où il y a le goût du sang se joignent et, sous l'ombre de la mort qui plane pareille à un grand oiseau aux ailes noires, ils connaissent de surhumaines voluptés.

. . . . . .

Les étoiles scintillent... Là-bas, de l'autre côté du fleuve, un gros homme aux cheveux plats, au visage plein, creusé de deux grandes rides, est assis devant sa tente. Les yeux fixes, il contemple par delà les eaux les brasiers incandescents qu'environnent des spectres démoniaques, et il distingue, quand les flammes jaillissent, la silhouette des suppliciés. De temps en temps, dominant le grondement des cataractes, arrive jusqu'à ses oreilles l'écho lointain des hymnes de triomphe et des gémissements d'agonie. Alors M. Jones lève ses yeux vers le ciel immuable comme pour interroger la volonté mystérieuse selon laquelle se régissent les mondes. — « Mon Dieu, pourquoi ces choses? » Mais sa volonté réprime l'élan d'une curiosité dont l'origine est satanique et, courbant la tête, il s'incline en murmurant : « Que ta volonté soit! »

Que ta volonté soit! Avec une sorte de furie calme, M. Jones se remet entre les mains de l'Éternel. Il ne faut pas raisonner. Il ne faut pas comprendre. L'homme livré à ses propres lumières est trop faible. S'il n'y a pas Dieu, la vie est un cauchemar, l'humanité une monstruosité, la création un accident. Mais il y a Dieu, il y a Dieu qui aime son peuple, le peuple anglais héritier de la vérité et de la vertu du christianisme. C'est parce qu'il l'aime qu'il l'éprouve. Il aime M. Jones, il l'éprouve également. Mais il est bon et par d'incroyables bénédictions il récompensera son serviteur au centuple de ses souffrances. Quelles seront ces bénédictions? L'intelligence humaine ne peut les concevoir, et l'heure où elles seront accordées est inconnue. Mais elles sont infinies. Elles sont certaines, pourvu que M. Jones s'humilie, qu'il ait la foi, qu'il offre en toute simplicité ses douleurs à l'Éternel. Et il les offre. Et les mesurant avec humilité, il lui semble qu'elles atteignent presque les limites de ce que, convenablement, l'équitable Dieu anglais peut exiger.

Rien ne manquait à M. Jones pour mener la vie frivole du monde. Il avait l'or et la naissance, la force et la beauté du

corps, l'intelligence. Dès ses jeunes années, il a déjoué les ruses du malin. Il a plié son esprit aux méditations austères, aux recherches savantes, et s'est efforcé d'agir selon les vues du Seigneur pour le bonheur de ses frères. Au seuil de l'âge mûr, sur son chemin, il a rencontré l'amour terrestre. Il a cru que la bonté divine voulait d'une royale récompense reconnaître la loyauté de son effort. Il s'est trompé. Ce n'était qu'une épreuve plus cruelle que l'Éternel imposait à son serviteur. Il n'a pas eu de révolte. Il s'est incliné. Il a béni la main qui le frappait. Il a distribué ses biens, quitté sa patrie et ses amis. Il est venu mener parmi les sauvages une existence dure, sombre et atroce. Ce n'était pas assez. Dieu, qui avait fait saigner son cœur, a voulu le broyer. Sous les yeux de M. Jones, il a remis l'objet adorable qu'ils avaient fui. Et pour qu'il souffre davantage, devant lui il l'a donné à un autre homme. Dans ce moment, là-bas, tout près, M. de Gallichot et son épouse sont dans les bras l'un de l'autre. Pour eux, cette nuit d'horreur est une nuit d'amour. Ils sont deux. Ils ne sont qu'un.

M. Jones est seul. Mais il est seul avec son Dieu. Il ne se plaint pas; non, il ne se plaint pas. Et même il rend grâces. Il a plutôt une sorte de joie âpre. Maintenant la coupe d'amertume est vidée jusqu'à la lie...

Une silhouette svelte s'approche. M. Jones reconnaît M. William-F. Hawthorne, lieutenant breveté aux armées de Sa Majesté britannique. C'est un jeune homme fluet et blond aux lèvres minces, au menton carré.

Tous deux se serrent la main. Avec une gravité attristée, M. Jones dit son regret de l'affreuse lutte qui vient sans profit de coûter la vie à tant de créatures humaines. Il exprime l'espoir de voir cesser une entreprise périlleuse.

M. William-F. Hawthorne a un rire muet. Désignant du doigt les bûchers qui rougeoient, il dit sèchement :

— Demain le drapeau de Sa Majesté britannique flottera là-bas.

Et comme M. Jones surpris l'interroge du regard, il s'explique. Tandis que l'attaque qui vient de se dérouler concentrait l'attention des Outagamis, cent cinquante guerriers, guidés par le sergent O'Gorty, ont franchi la Mahonga trois

lieues plus haut, à l'endroit où, séparée en deux par un îlot brisé, elle est plus difficile à surveiller et où, entre les rapides, de vieux chasseurs indiens connaissaient une passe. En ce moment, toute cette troupe descend silencieusement le long de la rivière. Tout à l'heure, le cri de la chouette annoncera son approche. Profitant de la sécurité trompeuse de l'ennemi, le reste de l'armée emploiera la nuit à la rejoindre. Demain matin, à l'aurore, les Outagamis seront écrasés. L'index levé, le jeune homme répète d'un ton assuré :

— Demain, le drapeau de Sa Majesté britannique flottera là-bas.

Et il s'éloigne pour donner ses dernières instructions.

M. Jones est demeuré seul. Hébété, il contemple devant lui les eaux grondantes et, là-bas, les brasiers qui s'éteignent, autour desquels peu à peu se fait le silence. Combien de temps demeure-t-il ainsi? Il n'en a point conscience. Mais soudain il tressaille et prête l'oreille. Voici que, dans le lointain, retentit l'appel des chouettes.

Accablé, M. Jones laisse retomber sa tête sur sa poitrine. Tout à l'heure, il se trompait. Dans l'espèce de paix qu'il croyait ressentir, il y avait encore l'orgueil du vieil homme. Il peut souffrir davantage qu'il n'a souffert. Rassasiée de l'amour d'un autre, la femme qu'il aime repose à côté de son amant : ceci, il l'a accepté. Mais, à l'idée de la mort atroce qui, dans l'ombre, s'avance vers elle, son poil se hérisse. Tout, Dieu tout-puissant, tout, mais pas cela!.. M. Jones tombe à genoux, joint les mains convulsivement et les élève vers les cieux muets.

## CHAPITRE XXIII

### QUI EST DE DÉNOUEMENT

Les lueurs blêmes de l'aube pénètrent dans la cabane. M. de Gallichot se soulève sur le coude et regarde à côté de lui la jeune femme endormie. Sa tête adorable repose, parmi l'oreiller des cheveux d'or. Il y a sur ses lèvres un sourire heureux de lassitude. Entre cette image et le décor farouche

de poutres noircies, de peaux de bêtes et d'engins de meurtre qui l'environne, le contraste est bizarre.

Chaque matin, réveillé le premier, M. de Gallichot considère ainsi celle qui est sa compagne. Et de cette contemplation muette, la volupté est aussi poignante que celle des étreintes les plus fougueuses. Elle s'exacerbe de l'incertitude si leurs yeux à tous deux reverront une autre aurore. Souvent, sous la caresse de ses prunelles, la jeune femme se réveille elle aussi. Alors ils demeurent immobiles sans parler, fondus dans une seule âme, n'ayant besoin ni de mots ni de gestes pour se comprendre. Hier soir, il y eut dans leur dernier baiser une sécurité inaccoutumée. Après un tel désastre, il faudra quelques jours aux Nadovessis pour réparer leurs forces. Quelques jours! C'est presque l'infini...

Soudain le gentilhomme tressaille. N'est-ce pas le craquement d'une mousqueterie lointaine? Confiante aujourd'hui, épuisée d'amour, Béatrice de Gallichot s'alanguit dans les couvertures et, assoupie, lui tend le front d'un petit geste las. Il y dépose un baiser léger, rassemble ses armes et s'élance.

Et à peine il a mis le pied hors de la cabane qu'il se trouve en face de M. Pitais qui accourt. La catastrophe, c'est la catastrophe! Les Nadovessis! ce sont eux! Ils ont franchi la Mahonga, massacré les guetteurs endormis, enlevé le camp sur les rives du fleuve et déjà, poursuivant les fuyards, ils atteignent les portes de Tamaroa. Pour confirmer ces paroles sinistres, une fusillade toute proche crépite. Alerte! De toutes les huttes, des guerriers à demi équipés surgissent effarés. Les femmes s'arrachent les cheveux. Les enfants jettent des cris aigus : les chiens hurlent. C'est une rumeur de désastre.

D'une voix formidable, M. de Gallichot crie : « Aux armes! Aux armes! » Et il se précipite, suivi de M. Pitais et de quatre ou cinq braves. Okongo, Pachengouya, Oua-To-Pélou, une demi-douzaine d'autres se joignent à eux. Ils réussissent à rallier quelques-uns des fuyards. Sur le seuil de son église, le Père Toupette est debout et se frotte les yeux. M. de Gallichot l'empoigne par le bras, lui intime ses ordres.

Tamaroa est entourée d'une forte palissade qui la protège contre les fauves et n'est percée que de deux portes. L'une est ouverte dans la direction du fleuve et l'autre donne à l'opposé.

M. de Gallichot et sa petite bande défendront la première jusqu'à la dernière goutte de leur sang. Pendant ce temps, que M. Toupette rassemble les femmes et les enfants et qu'il s'enfuie avec eux dans les profondeurs de la forêt. C'est pour eux la suprême chance d'échapper à l'esclavage et à la mort.

M. Toupette fait signe qu'il a compris. M. de Gallichot lui serre la main, crie : « Adieu! », et, suivi de ses compagnons, il se met à courir...

Près de la Porte du Fleuve, les premiers tirailleurs Nadovessis ont fait halte. Malgré leur victoire, ils hésitent à pénétrer. dans la cité ennemie. Tandis que, conformément aux habitudes de Indiens, ils s'occupent de lever les chevelures des morts, voici que débouche une troupe dont, dans le premier désarroi, ils ne peuvent mesurer l'importance, et qui fond sur eux en poussant le cri de guerre. Déconcertés, les Nadovessis lâchent pied. M. de Gallichot les poursuit pendant quelques centaines de toises, et puis dissémine ses hommes derrière les fourrés qui s'éparpillent dans la plaine. Masquant ainsi leur petit nombre, ils retarderont la marche de l'envahisseur.

Un succès partiel couronne cette tactique. Averti du retour des Outagamis, qu'on croyait en déroute, M. Hawthorne craint, par un excès de précipitation, de compromettre sa victoire. Aussi, pendant un long moment, il se contente de tâter l'adversaire. Ce n'est que quand il est certain de la supériorité de ses forces qu'il donne l'ordre de reprendre l'offensive.

Alors, décimés par une mousqueterie écrasante et par la grêle des traits qui les accablent, les défenseurs de Tamaroa se replient peu à peu. L'un après l'autre, les fourrés qui les abritent sont enlevés comme autant de redoutes. Avec des hurlements de triomphe, les Nadovessis découvrent les cadavres, les mutilent et brandissent leurs trophées. Assuré maintenant du chiffre infime de ses adversaires, M. Hawthorne les serre de près...

. . . . . .

A cent toises en avant de la Porte du Fleuve, les derniers des Outagamis sont tapis dans un taillis de lentisques, comme une harde de cerfs aux abois. En tout ils sont bien une dizaine. Le reste est mort. Il y a Kaligouça, M. Pitais, dont l'épaule saigne, Okongo qui boîte, la jambe trouée d'une

flèche, Pachengouya le géant, quatre ou cinq autres. Voilà des heures qu'ils combattent. La fatigue, la faim, la soif, les blessures les épuisent. Pourtant hâves, noircis, sanglants, ils lutteraient encore. Mais ils n'ont plus de munitions. Le Crâne-Poli retourne sa cartouchière vide et murmure : « Épilogue ».

Pachengouya a levé la main : quelle est cette rumeur ? De la cité, dont les derniers habitants ont eu le temps de s'enfuir, monte une sorte de mélopée rhythmée et bizarre... Sont-ce les âmes des ancêtres qui murmurent à leurs fils le suprême adieu ?

A peu près. Voici que de la porte ouverte dans la palissade débouche un cortège étrange. Le Père Toupette est en tête. A son côté marche le petit chasseur canadien dont le visage si blanc le fit nommer tout de suite la Petite-Hermine. Kaï-Poraïtou et le vieillard Ortao suivent : sur une claie, ils portent la statuette divine, l'image admirable de Mayami. Et tous ensemble, d'une seule voix, ils psalmodient l'hymne mélancolique où, conformément à ses sages principes, M. Toupette a amalgamé les antiques invocations aux esprits et les prières pour les agonisants.

M. de Gallichot a un cri surhumain et s'élance hors du fourré :

— Vous !... Vous !

Son amante lui tend les bras :

— Avez-vous pu croire que je vous survivrais !

Elle l'a revue. Sa tête repose sur l'épaule du chef. Leurs yeux se fermeront ensemble. Tout est bien.

Les autres les ont rejoints. Ils ont jeté les arcs et les fusils inutiles, saisi les casse-têtes, les lances et les massues, et font face à l'ennemi, encore invisible. De son bras gauche, M. de Gallichot serre contre son sein la bien-aimée. Du bras droit, il brandit une hache.

Un moment, surpris de ce renfort, M. Hawthorne se rend compte que maintenant il n'a plus rien à craindre. Ce petit groupe en face de lui, c'est tout ce qui demeure de la puissance des Outagamis. Peut-être, car il a de l'humanité, il souhaiterait recevoir à merci les vaincus. Mais ses sauvages soldats sont inaccessibles à de tels sentiments. Ils font une décharge de leurs armes.

Fracassé d'une balle, le poignet de M. de Gallichot laisse échapper sa hache. Il ne s'en aperçoit pas. Seulement, sur son bras gauche, il sent peser plus lourd le corps tiède de la jeune femme dont la tête s'affaisse contre son épaule. Il la regarde. Elle lui sourit encore une fois. Ses yeux se voilent...

M. de Gallichot pousse un rugissement. Sur les lèvres de la bien-aimée, il recueille sa vie et son sang. Et puis, gigantesque, il se redresse. Il est seul. Tous les autres sont couchés dans l'herbe rouge : M. Pitais, comme le père Toupette et Pachengouya, et jusqu'à l'image pulvérisée de Mayami. Alors, le cerveau de M. de Gallichot se vide. Il n'y a plus en lui que les vieilles forces de sa race et la soif de mourir. Du geste atavique, il porte à son front son moignon sanglant, fait le signe de croix. Avec un éclat de rire, il serre éperdûment contre sa poitrine la petite loque qui fut Béatrice de Flouves, et sans la lâcher, tout seul, sans armes, hideux, formidable, il se met à courir et charge l'ennemi en criant : « Montjoie Saint-Denis!... »

. . . . . .

Sur Tamaroa, mise à sac, la lune s'est levée. Victorieux, rassasiés de meurtre et de pillage, les Nadovessis ont allumé d'immenses feux de joie. Ils se préparent, dans les cabanes dévastées, à goûter un repos vaillamment gagné.

Cependant, debout au milieu de la Grande Place, M. Hawthorne s'entretient avec les chefs. Ils lui rendent compte de leurs pertes et le félicitent. Il leur retourne leurs louanges et les invite à reporter sur le Dieu tout-puissant le mérite de la victoire. Mais soudain, avisant à l'écart un gros homme à cheveux plats, de stature massive, il l'interpelle :

— Monsieur Jones, n'estimez-vous pas qu'il convient, par une prière publique, de rendre grâces à l'Eternel des faveurs exceptionnelles dont aujourd'hui nous lui sommes redevables ?

M. Jones envisage un instant le jeune officier, hoche la tête en signe d'assentiment et fait un pas au milieu du cercle. M. Hawthorne a raison de le rappeler aux devoirs de son ministère. Il convient de remercier le Seigneur. Il convient de le remercier du triomphe qu'il vient d'assurer à la cause de l'Angleterre et de la religion. En lui-même, M. Jones, du fond de l'âme, ajoute un autre remerciement.

Hagard, tout le poil hérissé, les dents claquant d'angoisse, pendant de longes heures il s'est penché de cadavre en cadavre. Il a scruté les corps mutilés, les visages en bouillie. Il n'a pas trouvé. Celle dont le sort obsède son âme a pu échapper. Que Dieu soit béni. Il est terrible, mais il est miséricordieux...

Les mains étendues, M. Jones rend grâces... Soudain sa voix s'étrangle...

Là! Là!...

En face de lui, parmi les autres démons rouges, d'un geste machinal, un des chefs Nadovessis caresse une chevelure pendue à sa ceinture...

C'est une chevelure d'or pâle, qui scintille sous la lune, une chevelure qu'il a cru ne point revoir, une chevelure qu'il reconnaîtrait entre dix mille... Un peu de chair meurtrie, pantelante, y adhère encore. Goutte à goutte, le sang ruisselle.

M. Jones s'arrête... Il ne peut plus. Non, il ne peut plus. Ses mains qui bénissaient se raidissent vers le ciel dans un sursaut de malédiction. Et avec un cri rauque, comme un bœuf foudroyé, il s'affaisse sur le sol.

ANDRÉ LICHTENBERGER

# GAND

## VILLE FRANÇAISE[1]

Non loin de la citadelle de Gand, aujourd'hui démantelée et dont la seule porte d'entrée « construite onze ans après Waterloo » a été conservée, une grande ville s'est élevée — une ville provisoire — où la France a un somptueux palais : c'est l'Exposition internationale, qui vient de s'ouvrir.

Parmi les nombreux Français qui, cette année, visiteront la capitale de la Flandre orientale, beaucoup se souviendront du séjour que Louis XVIII, fuyant devant Napoléon, y fit en 1814 ; ils iront visiter l'Hôtel de la rue des Champs — aujourd'hui une épicerie — où la foule flamande, étonnée elle-même de tant d'appétit, admirait le roi de France absorbant un cent d'huîtres d'Ostende à son déjeuner, et où, au lendemain de Waterloo, Louis XVIII buvait à la santé des Alliés. Mais combien, parmi ces visiteurs, se rappelleront que Gand fut plus

1. J'ai consulté, pour essayer de montrer ce que fut l'activité économique de Gand pendant la domination française, les liasses F[12] 1567, 1614, 1960[B], AF 1052, etc. des Archives nationales. En outre, j'ai utilisé les travaux de Levinski sur *l'Évolution industrielle de la Belgique*, les *Pages d'histoire gantoise* de Claeyss, etc. Le livre de M. Lanzac de Laborie sur la *Domination française en Belgique* est surtout intéressant au point de vue politique et religieux; cependant il est indispensable de l'avoir lu. — Je remercie MM. Pirenne, professeur à l'Université de Gand, Van der Haegen, archiviste municipal, et Napoléon de Pauw, procureur général honoraire et descendant direct de l'industriel Bauwens, pour les très précieux renseignements oraux qu'ils m'ont fournis.

qu'une auberge pour rois en exil et que, de 1795 à la chute de l'Empire, elle fut une vraie ville française, chef-lieu du département de l'Escaut, au temps où Bruxelles était chef-lieu du département de la Dyle et Bruges de celui de la Lys, au temps aussi où la Belgique, comme les départements rhénans, se développait à l'abri d'une muraille de Chine faite de tarifs douaniers.

Le souvenir de ces vingt années ne s'est pas perdu et parmi les industriels gantois, plus d'un sait comment sa « maison » se fonda pendant cette période de domination française, ou s'accrut alors prodigieusement. L'Exposition de 1913, qui affirme une fois de plus la puissance économique de la Belgique, leur est une occasion de regarder en arrière et de mesurer l'espace parcouru depuis le « temps français », depuis le jour où Bonaparte visitait en 1803 l'exposition que lui avaient préparée les bourgeois de Gand.

*
* *

Gand peut revendiquer l'honneur d'avoir été la première ville de Belgique qui ait organisé une exposition industrielle et commerciale. A Paris, pendant cinq jours du mois de septembre 1798, un ministre à l'éloquence pompeuse, mais qui avait cependant le sens des réalités, François de Neufchâteau, avait provoqué la réunion au Champ de Mars des produits nouveaux de l'industrie. L'exemple ne fut pas perdu et quand, au début de l'an IX, la municipalité de Gand apprit que le Premier Consul allait, lors d'un prochain voyage, séjourner quelque temps dans la ville, elle ne se contenta pas de lui préparer guirlandes et illuminations, elle se préoccupa de lui montrer de quoi étaient capables ces Gantois dont le ministre de l'Intérieur venait de vanter au Premier Consul « l'esprit plus mercantile, plus actif, plus français que celui des autres parties de la Belgique ».

Accompagné de Joséphine, de madame de Rémusat qui observait, et notait avec soin ses impressions, de Duroc, de Maret et de plusieurs officiers, le Premier Consul arrivait de Bruges, après avoir visité Ostende, Nieuport, Ypres; il parcou-

rait la Belgique qu'il ne connaissait pas encore. L'accueil était moins enthousiaste qu'en France et, bien qu'il écrivît de Bruges à Régnier : « je suis fort content de l'esprit de la Belgique », s'il faut en croire madame de Rémusat, il y avait parfois et il y eut en particulier à Gand un peu de froideur. Malgré l'effort des autorités les habitants furent plus curieux qu'empressés. Bonaparte en eut un mouvement d'humeur ; il voulait presser le départ, mais, se ravisant, il dit à sa femme : « Ce peuple-ci est dévot et sous l'influence de ses prêtres ; il faudra demain faire une longue séance à l'église, gagner le clergé par quelque caresse et nous reprendrons le terrain. » Ainsi fut fait : il assista à la grand'messe à Saint-Bavon et les acclamations populaires éclatèrent. Dans quelques villes flamandes il arriva que des maires empressés et indiscrets pressèrent le Premier Consul d'achever le bonheur du monde en prenant un autre titre... Bonaparte souriait alors d'un sourire imperceptible, mais, bien vite maître de lui, il interrompait l'orateur et avec l'accent d'une colère feinte — que madame de Rémusat notait — il répondait que l'usurpation d'un pouvoir qui altérerait l'existence de la République était indigne de lui.

Il fit son entrée à Gand le 25 messidor an XI (14 juillet 1803) ; les rues étaient, par ordre, jonchées de fleurs et de feuillage ; à tous les monuments, des « emblèmes » et des inscriptions destinés à exprimer la joie des habitants et aussi leurs doléances : dans cette ville vivant surtout d'industrie et de commerce on s'était préoccupé de traduire les vœux des industriels et des commerçants. Devant la préfecture, le « Commerce protégé » était représenté par un guerrier conduisant une femme, un caducée à la main, vers un vaisseau ; ailleurs, un transparent portait ces mots : « Sur l'Angleterre » suivis de ces quatre lignes qui prétendaient être des vers :

Un peuple injuste, orgueilleux et jaloux
Voudrait en vain nuire à notre industrie ;
Français ! le chef de la patrie
A chaque instant veille sur nous.

Devant la préfecture, l'entrée de Bonaparte était ainsi figurée : un guerrier à cheval semble sortir d'un arc-de-triomphe ; la ville de Gand dans une pose respectueuse lui

offre les clefs, tandis que d'une main elle lui montre la maison du Dépôt de commerce [l'entrepôt] dont les portes sont fermées; plusieurs petits génies l'entourent, portant des caducées, des proues de navires; le génie de Gand semble demander l'ouverture de l'entrepôt : il fut éloquent, car Chaptal lui accorda bientôt ce qu'il sollicitait.

Lors des fêtes qui furent données par le « Commerce » au Premier Consul sur la Place d'armes illuminée, on joua des scènes allégoriques; on y traduisit, non sans gaucherie d'ailleurs, les plaintes des armateurs et dans la pièce principale, *La liberté des mers*, on entendit discourir et se disputer Mercure, la Seine, l'Escaut, la Lys, la Tamise et Borée. On imagine les propos qu'échangeaient la Tamise et l'Escaut. La manifestation de flatterie la plus nouvelle et la plus ridicule en même temps se produisit dans les jardins de la préfecture : un aigle y était exposé dans une cage. Sur la cage on lisait :

Napoléon, je vous salue
Et je rends grâces à ma captivité
Puisqu'aujourd'hui mon œil en liberté,
Fixe un astre de près sans traverser la nue.

Le Premier Consul fut satisfait des Gantois et trouva très belle la fête que le Commerce lui avait préparée au milieu de la grande place. Les historiens belges sont affligés de la platitude des discours de leurs compatriotes et du peu de dignité de leur enthousiasme : qu'ils relisent les harangues des députations allemandes ou italiennes, c'est toujours la même expression enflée et lourde d'une admiration sans mesure.

*
* *

L'exposition industrielle avait été préparée dans les grandes salles du vieil hôtel de ville : la municipalité et une foule d'invités attendaient Bonaparte; des commissaires en habit à collet montant, en veste, culotte et bas noirs, en chapeau à trois cornes, avec l'épée garnie d'un nœud blanc, faisaient la police. Avec Joséphine, Bonaparte examina longuement les dix-huit compartiments où l'on avait exposé des toiles de

Flandre prises au hasard dans les boutiques du dernier marché, des tableaux et des dessins — Van Poucke et Tiberghien avaient fait des envois, — des cotons filés, des cuirs, des toiles de coton imprimées, des lainages, des pains de sucre et du sel raffiné, des savons et des produits chimiques, bref tout ce qui pouvait faire connaître l'industrie de la région et « obtenir la faveur du gouvernement ». A madame Bonaparte des jeunes filles offrirent, dans des corbeilles, des dentelles, du lin, du fil, de la toile, des toiles peintes, des rubans, des bas, des lacets, des pains de sucre, le tout enguirlandé de vers où l'on chantait les louanges du Premier Consul et l'activité des Gantois; en donnant à Joséphine des cotons filés les jeunes filles célébrèrent la gloire de celui qui avait créé à Gand cette nouvelle et déjà florissante industrie, Bauwens,

Le bon flamand en ressources fertile
Et que la nature forma
Ingénieux autant qu'habile.

Le lendemain, « grandement impressionné » par l'exposition, Bonaparte visita des fabriques gantoises ; il alla en particulier chez les Bauwens et chez les Lousberg.

Il vit de grandes manufactures de coton, plus puissantes que celles qu'il avait pu visiter en France et il apprit que l'industrie textile se développait parce que les récentes lois douanières la défendaient, comme le Directoire, et avant lui la Convention, l'avaient déjà défendue.

Après le départ de Bonaparte un jury local — MM. van der Hægen, van der Cruyssen, van Caneghem, négociant, de Bast, négociant, etc. — se réunit pour distribuer des récompenses : la grande médaille fut attribuée aux Bauwens pour leurs filatures, aux Bauwens aussi une médaille d'or pour leurs tanneries. Sur la demande de van Hultem, membre du Tribunat, Chaptal fit attribuer à la ville de Gand trois médailles en or, en argent et en bronze, qui furent déposées dans les archives. Ne pourrait-on cette année, en souvenir de l'an XI, leur faire une place à part dans quelque vitrine rétrospective? c'est dans ces salles du vieil hôtel de ville aujourd'hui remis à neuf que l'industrie gantoise est apparue il y a cent ans réveillée d'un long sommeil par la France révolutionnaire.

La « foire mondiale » qui couvre plusieurs hectares à l'ouest de Gand, ne doit pas nous faire oublier ou dédaigner les premières fêtes de la grande industrie à ses débuts.

*
* *

Depuis l'an IV les événements avaient donné raison à ceux qui annonçaient que le commerce et l'industrie de la Belgique bénéficieraient de sa réunion à la France. Dès le 1er mars 1793, une députation des habitants de la ville de Gand — Meyer, van der Steene, de Nech, van der Linden — avait été admise aux honneurs de la séance de la Convention ; elle venait annoncer que les trois États de la ci-devant capitale de la Flandre, assemblés à Saint-Bavon par Courtois, commissaire du pouvoir exécutif, avaient voté à l'unanimité leur réunion à la République française et demandé que la Convention formât de ces pays un département, le département des *Plaines du Nord*. Plus tard, quand fut discutée, en de longues séances, la réunion de la Belgique, les orateurs insistèrent l'un après l'autre sur les avantages économiques que la France et la Belgique trouveraient à cet accroissement de territoire : la libre navigation du Rhin, de la Meuse et de l'Escaut « ferait de ces heureuses contrées l'entrepôt des deux mondes et ravirait à la jalouse Angleterre la principale branche de sa prospérité mercantile ». Boissy d'Anglas fit un tableau prophétique de la prospérité d'Anvers et de l'Escaut libéré, devenant le rival et l'égal de la Tamise. Des brochures furent répandues, destinées à convaincre les Belges : « La réunion fera tomber toutes les barrières du côté de la France ; elle vous ouvrira 24 000 lieues carrées de pays où vous pourrez faire circuler les productions de votre industrie sans être arrêtés par aucune barrière fiscale. »

Carnot avait exposé des principes généraux : « Puisque la souveraineté appartient à tous les peuples, il ne peut y avoir de communauté ou de réunion entre eux qu'en vertu d'une transaction formelle et libre ; aucun d'eux n'a le droit d'assujettir l'autre à des lois communes sans son exprès consentement. Ce consentement même ne saurait les priver du droit de revenir,

lorsqu'ils le veulent, à leur première indépendance parce que la liberté et la souveraineté sont inaliénables... » Les principes abstraits, l'intérêt général de la République, l'intérêt des pays à réunir étaient d'accord : la réunion fut décidée par le décret du 9 vendémiaire an IV. Bruxelles, Gand, Bruges, Mons, Luxembourg, Namur, Liège, Maëstricht et Anvers devenaient des chefs-lieux de département. Il n'y avait plus de douanes entre la France et la Belgique.

Il y eut d'inévitables résistances à l'établissement du régime français; il y eut, il faut bien le dire, des vexations et des exactions; mais à tout prendre l'abolition des privilèges du clergé et de la noblesse, la destruction d'une énorme main-morte monacale, l'égalité proclamée dans le code et réalisée dans les faits font oublier aujourd'hui de passagers abus de pouvoir. En l'an IX, le conseiller d'État Regnault de Saint-Jean-d'Angély constatait déjà que le territoire de la vingt-quatrième division — cinq départements peuplés de trois millions d'habitants — avait comme garnison française un bataillon de troupes de ligne. « Si les Français, écrivait-il, n'ont pas encore dans les Belges des concitoyens bien affectionnés, bien dévoués, ils ont au moins une conquête paisible et résignée. » Plus tard, après l'affaire de Flessingue qui inquiéta les autorités, pendant la crise économique de 1810-1811 qui appauvrit les populations, l'esprit ne changea guère, la masse resta inerte. l'Autriche ne gagna pas de partisans nouveaux; il lui restait toujours les prêtres, les nobles, les hommes de loi « qui tremblaient en voyant se répandre notre code si simple ». Réal déclarait en 1809 qu'il y avait dans ce pays « un vieux levain de républicanisme d'autant plus puissant et plus durable qu'il tenait aux mœurs et non aux idées ou à de belles erreurs ».

Si la conquête fut, au moins au début, paisible et résignée — elle fut acceptée plus tard avec moins de réserves — c'est que les administrateurs chargés de gouverner le pays, d'y implanter les lois et les mœurs nouvelles, furent bien choisis. Les régions conquises par les armées révolutionnaires et soumises à nos lois — Italie, Allemagne, Belgique — furent des champs d'expérience pour les commissaires du Directoire, puis pour les préfets. Venus de toutes les professions, ayant pour

la plupart rempli des fonctions pendant les dernières années de l'ancien régime, ils avaient traversé la Révolution et louvoyé entre les écueils. C'est un personnel qu'il faudra un jour étudier et connaître. Le souvenir qui a été gardé de l'action de certains préfets à Aix-la-Chapelle, à Coblence ou à Bruxelles est le meilleur témoignage de l'influence que peut avoir un administrateur sur des pays dont il faut, en quelque sorte, brusquer l'évolution.

On n'a pas oublié à Gand le préfet qui de l'an VIII à 1808 administra le département de l'Escaut : Faipoult de Maisoncelle avait pendant quelques années servi dans le Génie. N'ayant pu obtenir d'aller combattre en Amérique, il quitta l'armée; jusqu'en 1789, il vécut aux environs de Paris, « à une demi-lieue de la maison de Rousseau à Montmorency », indépendant, se consacrant aux sciences; il accueillit avec joie la Révolution, fit partie du club des Jacobins, s'initia à l'administration comme secrétaire général de l'Intérieur avec Roland, puis, plus tard, aux Finances comme ministre. Envoyé à Gênes, il s'y lia avec Bonaparte; quand se fit en l'an VIII l'attribution des préfectures, Faipoult obtint l'Escaut. Bien noté pour ses « connaissances et son habitude des affaires », il fit œuvre utile dans ce département flamand dont il comprit très vite les intérêts, dont il devina et sut encourager le développement économique. A plusieurs reprises les Gantois lui témoignèrent leur reconnaissance pour l'activité avec laquelle il avait su défendre leurs intérêts. En 1808, subitement, une disgrâce arrêta sa carrière; le bruit courut que le préfet, dominé par son entourage, affligé d'une femme et d'une belle-mère dépensières — des lettres à l'Empereur les dénonçaient formellement — n'avait pu justifier de l'emploi de fonds destinés à l'entretien des digues, qui, sous une poussée de la mer, s'étaient rompues et l'enquête révéla que les travaux prescrits n'avaient pas été exécutés. Aussitôt destitué, Faipoult se retira avec sa famille dans une « médiocre propriété » qu'il avait acquise à Audenarde; il déclara qu'il y vivrait « commençant chacune de ses journées par des vœux pour la gloire et la conservation de Sa Majesté ». A ce culte domestique il essaya de joindre la direction d'une filature de coton qu'il fonda. Le préfet avait cru pouvoir participer lui aussi à ce mouvement

qui entraînait tout le monde vers la grande industrie et en particulier vers le textile. Créer une filature de coton était alors souvent la meilleure spéculation. Faipoult n'avait pas la préparation ni sans doute l'énergie tenace de son ami Liévin Bauwens, le créateur de l'industrie cotonnière à Gand : il fut trompé et volé par ses contremaîtres. Un incendie hâta la déconfiture inévitable.

Vers la même époque, Jean-Baptiste Say, essayait lui aussi de créer une filature : laissant là ses travaux d'économiste, il installait, dans une abbaye du Pas-de-Calais, une grande manufacture; mais, mal préparé à la vie pratique, ne sachant pas ou ne voulant pas bénéficier du blocus continental qui répugnait à sa doctrine de libre-échange, il dut bientôt renoncer à la lutte et revenir à ses livres.

*
* *

La grande industrie à ses débuts a eu ses héros autour desquels il s'est formé bien souvent une auréole de légende et qui parfois prennent figure de saints. Ces légendes débrouillées, la réalité vraie sera moins pittoresque, mais plus vivante que toutes les invraisemblances dont on a enveloppé les « enfances célèbres ». Liévin Bauwens n'a pas écrit, comme tels manufacturiers français, des *Mémoires* qui trop longtemps ont fait illusion; mais il a laissé, en quittant sa ville natale, tous ses papiers et c'est à l'aide de ces notes, de ces lettres, de ces factures, conservées par ses descendants, que l'on pourra écrire la biographie de celui qui fut pour le textile en Belgique ce qu'y fut Cockerill pour l'industrie du fer.

Au temps où, en France, le gouvernement, averti des progrès de l'industrie anglaise, attirait des ouvriers anglais, encourageait les fabricants, Liévin Bauwens, né à Gand en 1769, faisait à l'âge de dix-sept ans, son premier voyage en Angleterre : fils de tanneur, il y allait pour étudier la tannerie. Bien vite il se rendit compte de l'importance que prenaient les nouvelles machines à filer qui déjà enrichissaient les Anglais; il se promit de doter son pays de mécaniques nouvelles, dût-il y sacrifier sa fortune. Tout en étudiant l'art de préparer le cuir

il achetait des « mule-jennies » qu'il faisait démonter, dont il cachait les morceaux dans des caisses de sucre et des ballots de café. Or les machines ne pouvaient sortir d'Angleterre et les denrées coloniales ne pouvaient entrer en France, et la Belgique était alors sous le régime des lois françaises. Bauwens réussit à faire comprendre au Directoire que l'industrie française était intéressée à la réussite de son habile supercherie : par un arrêté du 13 vendémiaire an VII, resté secret, le ministre de la Marine était invité à donner dans les ports les ordres nécessaires pour capturer les navires anglais qui apporteraient des mécaniques dissimulées dans les denrées prohibées; la capture serait remise aussitôt et sans frais aux frères Bauwens; si les navires étaient pris par des corsaires français ils seraient rendus sur exhibition de l'arrêté directorial dont deux exemplaires devaient être remis aux frères Bauwens. Mais c'est à Hambourg que les navires, poursuivis par des bateaux anglais, — car Bauwens avait été dénoncé, — abordèrent amenant les ouvriers anglais et les machines. Bauwens poursuivi en Angleterre, condamné par contumace, fut pendu en effigie sur une place de Londres; un de ses associés, un Anglais, fut déporté. Une première filature fut montée à Passy. En 1799, Liévin Bauwens en créa une dans sa ville natale, dans le couvent des Chartreux vendu comme bien national. Une naïve aquarelle, aujourd'hui conservée à la bibliothèque de l'Université de Gand, représente la visite que fit en 1808 à cette manufacture, le préfet qui « prévoyait déjà, dit la légende, sa prochaine destitution et rêvait de se faire une fortune remarquable ». Accueilli par Liévin Bauwens, le préfet examine les machines — des mules-jennies de cent broches — que le dessinateur, par une vue en coupe, a montrées aux quatre étages du bâtiment.

Les premières grandes manufactures furent dans bien des villes, en France et en Belgique, installées dans des chapelles, dans des abbayes, dans des couvents, vendus comme biens nationaux; les industriels, en quête de vastes bâtiments, étaient fort aises d'acquérir ces locaux, généralement à vil prix; la Révolution qui supprimait la mainmorte ecclésiastique, donnait ainsi à la bourgeoisie le moyen de tirer des machines nouvelles, rapidement et à peu de frais, tout ce qu'elles pou-

vaient donner. A Gand et aux environs, plusieurs couvents furent transformés en manufactures. A Liège, disait-on, un fabricant qui voulait acheter à bas prix des biens d'Église massa devant la salle d'adjudication ses ouvriers qui empêchèrent l'entrée des concurrents aux enchères. L'ancien château des comtes de Flandre, à Gand, fut vendu à un particulier et la vieille forteresse construite pour « réprimer l'orgueil des Gantois », masquée par des murs nouveaux, rendue méconnaissable, fut pendant de longues années une filature de coton. Une tradition veut aussi que Bauwens se soit procuré de grandes ressources en achetant des lingots provenant de l'argenterie des églises et des couvents; il les faisait fondre à Paris et les revendait à Amsterdam avec un bénéfice considérable.

Bauwens développa ses manufactures, sachant bien qu'il luttait économiquement contre la puissance anglaise comme d'autres la combattaient par les armes. Il écrivait un jour au ministre de l'Intérieur : « Il est une guerre d'industrie et de commerce qui subsistera entre la France et l'Angleterre, longtemps après que la guerre des armes sera épuisée. Le succès de cette guerre, bien différente de celle des armes, alimente les États, multiplie les richesses et les ressources et devient le gage le plus certain de l'indépendance et de la prospérité nationales. Ainsi, tandis que nos soldats s'efforcent de détruire la coalition armée par l'ordre de l'Angleterre, tous les Français doivent s'efforcer dans l'intérieur aux moyens de détruire sa puissance. » Et le meilleur de ces moyens ce n'était pas tant de prohiber les nouveautés — car la prohibition est dangereuse; — il fallait faire entrer des machines et acclimater en France l'industrie anglaise. Au gouvernement, Bauwens demandait aussi de réunir les détenus dans les maisons de réclusion de Saint-Denis, de Saint-Lazare, de Vilvorde, de Gand : c'était de la main-d'œuvre assurée. A Gand, Bauwens traita avec la municipalité pour qu'elle l'autorisât à faire travailler les prisonniers : il avait la charge de les nourrir et de leur donner un salaire; les travailleurs, disciplinés et silencieux, étaient surveillés par deux inspecteurs, l'un de travail, l'autre de police. Camus, l'ancien député à la Convention, qui visitait les départements réunis, s'extasiait sur la belle ordonnance de cette prison manufacture.

En 1805, Liévin fonda à Tronchienne, près de Gand, dans un couvent, une nouvelle filature, où pour la première fois des pompes à feu fonctionnèrent. Il y eut des fêtes pour l'inauguration; les ouvriers, au nombre de seize cents, entrèrent en cortège dans la ville; quinze chars « emblématiques » figuraient les diverses transformations du coton, depuis l'arbre où on le cueille jusqu'à la machine qui le traite. Une fanfare ouvrait la marche; des employés à cheval encadraient le cortège. Ce n'étaient plus là les fêtes corporatives où de petits groupes indépendants manifestaient en commun leur joie d'artisans libres, ces « horribles tisserands » qui effrayaient le roi de France; c'étaient les ouvriers enrégimentés de la grande manufacture qui se réjouissaient par ordre et avec discipline. Pendant de longues années la vieille indépendance flamande allait disparaître. C'est à Gand qu'elle devait se réveiller aux environs de 1860 quand s'y créa la Fédération des ouvriers gantois, le premier groupement réunissant des ouvriers de plusieurs métiers.

A côté des usines Bauwens, d'autres s'ouvrirent et la ville de Gand qui en 1800 avait deux cents ouvriers employés à transformer le coton, comptait en 1870 dix mille fileurs, tisseurs, imprimeurs. Les Roseel avaient quatre cents ouvriers groupés, les Lousberg en comptaient neuf cents, les de Vos, parents de Bauwens, quatre cents. Bauwens à lui seul avait sept établissements dans sa ville natale. Au mois de mai 1810, Napoléon et Marie-Louise, venant d'Anvers et allant à Bruges, s'arrêtèrent pendant un jour à Gand. Marie-Louise, petite-nièce de Marie-Thérèse, fut bien accueillie et au béguinage une vieille femme lui dit sans détours : « Ici bien des personnes de sens pensent que l'empereur Napoléon pourrait bien être l'Antéchrist. » C'est chez Bauwens, au couvent des Chartreux, qu'ils descendirent; dans le vestibule d'entrée, un escalier spécial avait été construit pour permettre à l'Empereur de gagner commodément le premier étage où il devait passer la nuit. Aujourd'hui encore, l'ancien couvent, devenu pendant quelques années manufacture, et actuellement converti en asile d'aliénés est à peine transformé; on imagine facilement les machines installées dans les grandes salles, la chapelle servant d'atelier, la cour et le jardin encombrés de balles de coton. Liévin

Bauwens, l'ami des Bonaparte, avait, par son activité, fait de Gand la capitale du coton en France ; en Flandre, dans le pays du lin, le coton était devenu roi. Si Napoléon décora Bauwens à son passage, c'est qu'il voulait récompenser le « père des filatures », l'heureux meneur de la lutte contre l'industrie anglaise.

Cette lutte, les vieux tisserands en laine, « les wollewers », eux aussi la menaient avec l'aide du gouvernement : en l'an IX le bruit se répandit qu'un traité de commerce allait être conclu avec l'Angleterre. On se souvint alors du traité de 1786, on eut peur ; les tisserands rappelèrent dans une pétition, que leur rédigea un professeur de belles-lettres du département, que leurs fabriques, écrasées depuis 1540, se relevaient grâce à la protection instituée par la loi du 10 brumaire an V proscrivant tous les produits anglais. Ils demandèrent le maintien de cette protection : « Les efforts réunis du courage et de la constance ont conquis la paix. Il reste une victoire à remporter pour mettre la dernière main au bonheur de la France. C'est de vaincre par les produits de l'industrie les mêmes nations qu'elle a vaincues par la force des armes. » Tout traité de commerce était dangereux. Qu'était-il arrivé après l'essai de libre échange de 1786? Deux mois après la conclusion du traité, les fabricants anglais vendaient à Rouen et au Havre des souliers dont le prix était moins élevé en France que celui du seul cuir qui aurait servi à les fabriquer dans notre pays. Rouen porta des souliers anglais et le numéraire de France passa en Angleterre. Un an après, les sept huitièmes des Français étaient habillés de produits anglais. En Belgique même, il arriva qu'aux environs de 1786 un industriel essaya de créer une manufacture de coton et de velours de coton : l'Angleterre aussitôt inonda la Belgique de ses produits et écrasa l'industrie naissante. Quand la tentative belge eut définitivement échoué, les Anglais élevèrent leurs prix de 20 p. 100 et en quelques mois regagnèrent les sacrifices qu'ils avaient faits pendant deux ans.

Dès sa réunion à la France, la Belgique bénéficia de l'accroissement de territoire qui représentait un accroissement possible de clientèle ; elle entra dans un système douanier destiné à développer des industries nouvelles ; elle participa à la protec-

tion française. Il faut ajouter que bien vite aussi elle prit sa part de la fraude qui faussait le système, mais qui parfois corrigeait ce que les lois avaient de trop exclusif pour certaines fabrications. La législation était en faveur des filateurs de coton : les imprimeurs, ne trouvant pas encore sur le continent les toiles fines qui leur étaient nécessaires, les faisaient venir des Indes en contrebande ; les plus grands industriels de Gand, des juges au tribunal de Commerce, que la police connaissait et dont elle tenait registre, associés avec des maisons de Bruxelles, faisaient entrer par la Hollande les calicots qui leur manquaient. Les voyageurs revenant de La Haye déclaraient que cette ville était si bien garnie de marchandises anglaises qu'on s'y croyait au milieu des marchés de Manchester. Gay-Lussac, Mongolfier, membres du Bureau consultatif de Commerce, approuvaient le préfet qui proposait des mesures sévères, en particulier l'estampillage des toiles entrées en Belgique. Mais on pratiquait surtout la vulgaire contrebande, l'introduction, par bandes ou par porteurs isolés, — la nuit quand il n'y avait pas de lune —, des denrées coloniales et des marchandises anglaises prohibées. Des fonctionnaires se laissaient gagner par la possibilité de gains faciles : en l'an XI, le secrétaire général de la préfecture de Gand tint secret pendant trois semaines un arrêté qui défendait l'entrée des sucres raffinés.

Comme toutes les autres parties de l'Empire, le département de l'Escaut et la ville de Gand souffrirent de la grande crise de 1810-1811 : en décembre 1810, l'escompte de Gand sur Gand et de Gand sur Paris était de 12 p. 100 ; le plus gros des fabricants gantois, Lousberg, filateur, tisseur et imprimeur de coton, se tua. Liévin Bauvens, en mai 1811, avait renvoyé presque tous ses ouvriers et le préfet demandait au ministère de l'Intérieur des secours pour la ville de Gand.

*
* *

La crise de 1811 était à peine surmontée qu'il en survint une autre, plus grave celle-là, et dont les effets devaient durer plus longtemps : à partir de mai 1814, les armées et l'admi-

nistration françaises évacuèrent la Belgique et se replièrent sur la France. Avec les soldats et les préfets, les douaniers regagnèrent le sol de la vieille France et les barrières douanières qui avaient défendu le grand Empire ne protégèrent plus que les départements de 1790.

Dès lors « nos intérêts se séparèrent de ceux de la Belgique et des pays d'entre Meuse et Rhin ». Instantanément les filateurs et les tisseurs gantois, les métallurgistes de Liège et les mineurs de Charleroi perdirent une clientèle de vingt années; instantanément aussi les filateurs, les métallurgistes et les mineurs français demandèrent la fermeture absolue de nos frontières aux produits belges devenus des produits étrangers.

Dans une circulaire qu'il adressait en juin 1814 aux chambres de commerce pour les consulter sur les mesures à prendre, le directeur du Commerce écrivait : « ... Les fabriques de drap du pays de Liège et d'Aix-la-Chapelle ne concourront plus, du moins dans les mêmes conditions qu'auparavant, à l'habillement de la population française; mais aussi nous ne pourrons plus regarder comme contribuant à l'augmentation de nos ressources les exportations qu'elles faisaient à l'étranger, et si, en raisonnant pour la France entière sans acception de localité, il pouvait, dans les temps qui ont précédé, être indifférent à notre économie générale de voir les fabricants de Verviers remplacer ceux de Carcassonne dans le commerce des draps du Levant, cette indifférence ne peut plus exister aujourd'hui, et nos efforts doivent tendre à ressaisir ce moyen de travail et de richesse. Il en est de même des fabriques de coton de Gand, des toiles et des dentelles de la Flandre... »

Les réponses des chambres furent identiques ; toutes demandaient la protection : Louviers, Sedan, Mulhouse, Tours, Amiens, Troyes, Lille, Carcassonne, Laigle, Angoulême, Litry exposèrent qu'il était nécessaire de prohiber ou de frapper de taxes prohibitives les draps et casimirs de Belgique, les tissus en général, les toiles, la quincaillerie, le papier, les charbons. Dunkerque fit remarquer que les Anglais, occupant actuellement la Flandre, le Brabant et Flessingue, allaient nous inonder des produits de leurs manufactures. Les Belges continuaient à faire le cabotage de nos côtes sous pavillon français : il fallait se hâter de les déclarer étrangers.

Derrière les nouvelles frontières, Roubaix et Tourcoing commencèrent leur beau développement; les villes et les ports qui redoutaient en l'an V l'annexion belge — « Anvers sera le tombeau des ports du Nord », écrivait-on de Lille en 1797 — n'avaient plus à craindre de concurrence; de l'autre côté de notre ligne douanière, privé de son grand marché, Gand s'appauvrit pendant quelques années, connut les émeutes et l'émigration ouvrière, mais l'énergie belge eut raison de cette crise. Un instant, en 1830, la Belgique qui perdait le débouché hollandais, songea à établir — à rétablir — une union douanière avec la France : l'Angleterre s'y montra résolument hostile : les craintes de 1793 reparaissaient.

***

Sur la place Saint-Laurent, aux environs de la cathédrale Saint-Bavon, une statue s'élève que les étrangers ne remarquent guère et que les guides signalent à peine : un homme debout, en costume de la période consulaire, la croix de la Légion d'honneur sur la poitrine; à ses pieds des roues d'engrenage; à côté de lui un socle sur lequel un plan se déroule, qu'il montre de la main droite : ce sont des machines et l'on reconnaît un métier à filer; sur le piédestal, ces deux mots : *Lievin Bauwens*, ces deux dates : *1769-1822*. Il faut souhaiter que les visiteurs français de l'Exposition internationale s'arrêtent un instant devant cette statue du créateur de la grande industrie gantoise : elle rappelle toute la période pendant laquelle Gand était chef-lieu du département de l'Escaut.

CH. SCHMIDT

# LA CHANSON DU BALKAN

C'est l'élan des peuples autant que la préparation des gouvernements qui a donné la victoire aux États balkaniques. C'est l'opinion qui a précipité l'ouverture des hostilités et poussé en avant les armées ; c'est elle aussi qui paraît bien avoir défendu jusqu'ici le « bloc » balkanique contre les risques de dissolution.

Le sentiment populaire ne saurait être l'âme d'une campagne, sans éducation préalable. Quelle part revient à la chanson et plus généralement à la poésie nationale, dans la formation morale, je dirais même volontiers *civique* — si le mot n'était si distant des choses d'Orient — de ces jeunes races dont la servitude, pendant de longs siècles, a été la seule école? Le sujet nous a paru d'autant plus digne d'étude que la chanson du Balkan, encore bien peu connue, justifie souvent ce mot de Montaigne : « La poésie populaire et purement naturelle a des naifvetés et grâces où elle se compare à la poésie parfaicte, selon l'art. »

## I

A la chanson (*pjesma* ; au pluriel : *pjesme*) et à l'épopée populaire, les Slaves du Balkan [1] doivent de s'être transmis

1. Beaucoup des observations qui vont suivre ne concernent pas la poésie nationale grecque. Grâce à son passé historique et littéraire, à la situation excentrique qu'elle occupe dans la péninsule, à ses privilèges enfin de pays

leur langue avec une sorte de piété nationale et de l'avoir défendue contre l'envahissement des termes, des tournures, des *idiotismes* étrangers. Jusqu'aux temps modernes, au surplus, les langues serbe et bulgare ont été des « parlers ». Il n'existait ni grammaire pour en déterminer les lois, ni dictionnaire pour en cataloguer les mots, ni d'écoles où elles fussent enseignées, ni même de signes graphiques pour les fixer. La science de l'écriture, confinée dans les monastères, ne servait guère qu'à rédiger en *paléo-slovène*, c'est-à-dire dans une langue liturgique et quasi-morte, des vies de saints ou des chroniques édifiantes que très peu de gens étaient capables de lire. Quand donc le peuple voulait exprimer et perpétuer des sentiments qui lui tenaient à cœur, sa seule ressource était la chanson. Il l'accompagnait généralement de mélopées monotones, jouées sur la *guzla*, ou de danses (*kolos*), et c'est en somme aux *guzlars*, estropiés ou aveugles, que la tradition en a été confiée. Presque toutes les *pjesme* sont anonymes. Un de nos compatriotes M. Auguste Dozon, qui en a recueilli et traduit un grand nombre, en reconstitue ainsi la genèse : « Un paysan, un pâtre, un mendiant, un aveugle, un brigand, ou quelque Monténégrin qui vient de couper des têtes turques, saisit sa guzla et alors l'envie lui vient de chanter. Si le chant plaît, quelqu'un des auditeurs l'aura retenu, incomplètement peut-être, et, quand il le répètera, il comblera de son mieux les lacunes de sa mémoire, sans s'interdire d'y ajouter du sien. Car le chant n'est la propriété de personne : en ce sens, il est littéralement collectif[1] »

Les *pjesme*, seules, ont charrié, à travers des générations ignorantes, quelques rudiments de l'histoire balkanique. Sans doute l'histoire, enseignée de cette façon, amalgame plus ou

maritime, la Grèce, sans échapper au joug ottoman, s'est trouvée servie, pour la défense de sa nationalité, par des circonstances qui ont manqué aux Serbes et aux Bulgares. Aussi la chanson paraît-elle avoir exercé chez les Grecs une bien moindre influence sociale et politique que chez les Slaves. En tous cas, elle n'a pas contribué à répandre l'idée « balkanique », dont ceux-ci, au contraire ont fait de bonne heure un des *leitmotiv* de leur poésie. Elle ne présente donc, au point de vue où se place cette étude, qu'un intérêt restreint.

1. *L'Épopée serbe. Chants populaires héroïques.* 1888. — Un certain nombre des *pjesme* citées dans cette étude sont tirées des traductions de M. Dozon.

moins la légende à la vérité, mêle comme personnages aux événements, des fées (*vilas* et *samovilas*), défigure même quelquefois les héros qu'elle popularise. En revanche, elle donne une idée juste de la vie domestique, des mœurs, et par là fait revivre le passé. La *pjesma* n'a sans doute initié qu'assez confusément le peuple aux origines et à la chute des Empires slaves établis sur la péninsule avant la conquête ottomane. De cette période, il ne connaît guère que les noms glorieux des Tsars Douchan et Siméon, ou des héros tombés sur le champ de bataille de Kossovo; de l'âge suivant que les exploits de chevaliers-brigands — appelés *haïdouks* chez les Serbes, *uskoks* chez Bulgares, *klephtes* chez les Grecs — qui, retirés « dans le mâquis », ont disputé çà et là la fortune du Balkan aux envahisseurs. Par contre, il sait dans le détail, par la tradition « chansonnière », comment ses ancêtres ont vécu, de quelle façon les Turcs les traitaient, ce qu'ils ont enduré pour leur Nation et pour leur Foi.

C'est encore la chanson qui sème, parmi la *raïa* chrétienne, quelques notions de géographie balkanique. Odrine (Andrinople), Skadar (Scutari), Kossovo, Prizrend, Prilip, Petch (Ipek), Bérané, etc., tous ces noms que le télégraphe vient de rappeler, sinon d'apprendre, au public occidental, émaillent les *pjesme*. Il a suffi au peuple jugo-slave de cette érudition sommaire pour qu'il se rendît compte de ses titres à la propriété du Balkan, pour que les guerres d'indépendance, et surtout la dernière, fussent liées dans son esprit aux deux idées de revanche et de réintégration. — Scutari, par exemple, est-elle une ville slave? Question à débattre entre diplomates, peut-être même entre historiens. Pour les Serbes, elle est résolue, et depuis des siècles, car la légende qui raconte la fondation de Skadar mêle, comme on va le voir, jusqu'à de la chair slave aux matériaux dont la ville fut construite :

Trois frères bâtissaient une ville : l'un était le roi Voukachine, le second le voivode Ougliécha, et le troisième Goiko. La ville qu'ils construisaient était Scutari sur la Boïana. Trois ans ils y travaillèrent, avec trois cents ouvriers, sans pouvoir poser les fondations et moins encore élever les murailles : ce que les ouvriers avaient édifié pendant le jour, la *vila* venait le renverser pendant la nuit.

La *vila*, explique le poème, exige qu'une femme soit murée vivante dans la maçonnerie. On défère à son cruel caprice, et le hasard désigne la femme de Goïko :

L'ayant poussée pour l'enfermer dans la muraille, les ouvriers apportèrent du bois et des pierres, et maçonnèrent jusqu'à la hauteur de son genou : la svelte jeune femme souriait, espérant encore que ce n'était qu'un jeu. Les trois cents ouvriers apportèrent bois et pierres et maçonnèrent jusqu'à la hauteur de la ceinture : alors, bois et pierre commençant à l'enserrer, elle se rendit compte du malheur qui l'attendait...

Et, quand elle vit que ses supplications étaient inutiles, elle s'adressa à Rad l'architecte : « Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse une ouverture devant ma poitrine, et par là tire mes blanches mamelles, afin qu'on apporte mon petit Iova, et qu'il y puisse téter ». Rad accède à cette prière. L'infortunée l'implore encore une fois : « Mon frère en Dieu, architecte Rad, laisse-moi une ouverture devant les yeux, afin que je puisse voir jusqu'à ma blanche maison, lorsqu'on m'apportera Iova et qu'au logis on le rapportera ». Rad accéda encore à sa prière. Et ainsi, on l'enferma dans la muraille, puis on apporta l'enfant dans son berceau, et, durant une semaine, elle l'allaita.

Le plus populaire des héros du Balkan, Marko Kraljevitch, est un grand voyageur, et il suffit de le suivre à travers les *pjesme*, pour faire le tour de la péninsule. Voulez-vous savoir, par exemple, pourquoi il se rendit un jour à Odrine (Andrinople), à cette époque capitale des Sultans? Il venait de s'attirer une « affaire » désagréable, ayant pourfendu douze Turcs pour venger une aile cassée à son faucon :

Il commença alors à réfléchir, s'il devait se rendre près du tsar, à Odrine, ou à Prilip, dans sa blanche maison. Tout bien pesé, il se dit : Plutôt aller trouver le tsar à Odrine et lui raconter ce que j'ai fait, que de laisser les Turcs m'accuser auprès de lui.

Quand il arriva à Odrine, et quand il entra dans le Divan, en présence du tsar, ses yeux étaient ardents comme ceux d'un loup affamé dans la forêt et ses regards semblaient l'éclair qui brille. — « Mon cher fils, lui demande le tsar souverain, qui t'a mis dans une si violente colère? Est ce qu'il ne te reste plus d'argent? » Marko commença son récit et dit au tsar comment les choses s'étaient passées. Le Sultan partit d'un éclat de rire. — « Bravo, dit-il, Marko, mon cher fils, si tu n'avais pas agi ainsi, je ne t'aurais

plus appelé mon fils. Tout Turc peut être vizir, mais de brave pareil à Marko, il n'y en a pas ! »

On voit que le héros — du moins celui de la chanson — était un personnage à ménager. Même les Sultans préféraient le savoir dans sa « blanche Prilip » que dans leur voisinage. C'est justement devant Prilip que s'est livrée une des plus sanglantes batailles de la dernière guerre. Les journaux serbes ont raconté qu'un régiment, décimé par les balles, au passage d'une rivière, était sur le point de fléchir. — « Allons, frères, s'écrie un officier, allez-vous reculer devant le vieux château de Marko Kraljevitch ? »

***

Que la chanson balkanique ait entretenu la haine du Turc au sein des populations chrétiennes, et par là contribué à préparer de loin la revanche à laquelle nous assistons, il est presque banal de le constater. Elle a même contribué à faire naître, chez les opprimés, avec le sentiment du malheur commun, le besoin plus ou moins conscient de l'effort collectif. Rien ne ressemble moins à l'individualisme romantique que l'inspiration des *pjesme*. Leurs auteurs ne se racontent pas, et ne racontent même pas les faits dont ils ont été personnellement témoins. Ils ne s'intéressent qu'aux faits les plus notoires et se copient les uns les autres. D'ailleurs, les exactions et les cruautés turques n'étaient-elles pas partout les mêmes ? Les exploits des *haïdouks*, gent vagabonde, quel qu'en fût le théâtre, ne se ressemblaient-ils pas ? Les *guzlars*, eux-mêmes, compositeurs ou colporteurs de *pjesme*, n'étaient-ils pas des vagabonds qui entendaient sur tous les points du Balkan des histoires pareilles, enclins par conséquent à généraliser leurs remarques ? La poésie populaire finit par concentrer dans un type unique, qui tient à la fois de la légende et de l'histoire, et dont se réclament en même temps les Bulgares et les Serbes, tous les traits caractéristiques du « Balkanien » réfractaire à la servitude ottomane. Cette poésie a frappé

Marko Kraljevitch à l'effigie d'un personnage si original et si complexe qu'il offre en quelque sorte un résumé de sa race et de son temps.

On cherche en vain à quel héros occidental le comparer. Sans doute, il est fort et adroit comme Guillaume Tell; il défie l' « ennemi héréditaire » comme le Cid; il est redresseur de torts, à l'occasion, comme Don Quichotte; mais lui est plus varié, plus humain, plus vivant, surtout — si l'on ose le mot — bien plus amusant. Je ne sais même point si, par certains côtés, il ne s'apparente pas aux créations de Rabelais, à Gargantua, par exemple, dont il a l'appétit, et même à Panurge, car il est, comme ce dernier, plein de ces ressources qui mettent infailliblement un homme en délicatesse avec le guet, et ne l'en désignent que mieux à la popularité. L'historien l'accuse de compromissions peu honorables avec les Turcs, en compagnie desquels il festine, chasse et s'enivre; mais la chanson l'en absout, parce qu'en définitive, tel qu'elle le représente, il arrive toujours à faire du Turc sa dupe ou sa victime.

Grand seigneur féodal (car il était fils de prince), amateur de combats singuliers, Marko défiait souvent les *begs* au *medgan* (duel). Il se rendait à ces cérémonies sous un accoutrement pompeux, que cinquante vers décasyllabiques suffisent à peine à décrire, et que caractérise notamment un heureux équilibre entre sa masse d'armes et une outre de vin, pendus de chaque côté de la selle. Une fois en champ clos, je vous laisse à penser ce qu'il advenait de ses adversaires :

Quand Marko, de son épée, frappait,
Il faisait deux hommes d'un seul;
Ceux qu'il piquait de sa lance
Étaient projetés par-dessus sa tête;
Qu'il tournât deux fois sur lui-même,
Toute la *Katania* (légion) allait au diable.

Mais il variait ses distractions et cherchait le Turc ailleurs que dans ces combats solennels, surtout s'il le soupçonnait de transporter l'argent de la gabelle. Sa vieille mère, un jour, redoutant une fâcheuse issue à tant d'équipées, lui conseille de rester à Prilip et d'y cultiver ses terres. Marko feint d'être

docile et se met au labour. Mais il labourait de préférence dans le voisinage de la grande route. Passe un de ces « convois de la dîme », dont la seule vue évoquait autant de cruautés commises sur la malheureuse *raïa* qu'elle éveillait de convoitises. Marko charge l'escorte et enlève le butin. Puis, il rentre chez lui, disant : « Vois, mère, si j'ai bien travaillé : moi je laboure, non pas la vallée ni les champs, *mais la route de l'Empereur*. »

Il n'est pourtant pas à l'abri de sombres mésaventures. Les Turcs finissent par le faire prisonnier et l'enferment, prétend la chanson, dans une forteresse d'Asie (?). Heureusement, la fille du *beg*, son geôlier, s'éprend de sa force et de sa bravoure, lui murmure de douces paroles à travers le soupirail de son cachot, et, en fin de compte, lui promet la liberté, si, foi de chrétien, il jure de la prendre pour épouse. Marko est bon orthodoxe; un faux serment lui répugne : d'ailleurs la jeune personne est moricaude et ne lui inspire que de l'horreur. Mais le biais dont il s'avise témoigne que la casuistique n'a pas fleuri qu'en Espagne. Il s'approche à son tour du soupirail, et, parlant à son bonnet, qu'il a eu soin de placer entre les barreaux. — « Oui, dit-il, mon amour, je jure de ne pas me séparer de toi, je jure de t'être fidèle! » Mariage conclu; départ des époux en grande pompe. A l'heure nuptiale, au moment où la jeune épousée l'enlace de ses bras noirs, Marko, digne et résolu, tire son sabre et la fend en travers, à la hauteur de la ceinture.

En revanche, Marko est tendre pour les animaux, — autre trait caractéristique du héros populaire. Nous l'avons vu massacrer douze hommes pour venger son faucon. Il en aurait détruit dix mille pour tirer d'affaire Chabatz, son cheval, qui, lui aussi, doit sans doute beaucoup à la légende, et qui, grâce aux *pjesme*, a fini par devenir un héros balkanique à sa façon. Chabatz, ardent, sobre, infatigable, a toutes les qualités du coursier modèle; il est en outre le confident et l'ami de son maître, et, comme ce dernier, peut compter à l'occasion sur le secours des *vilas*. C'est, du reste, entre Chabatz et les *vilas* que Marko termine sa prodigieuse carrière, dans un coin solitaire de ce Balkan qu'il a fait retentir de ses exploits, et voici, d'après la chanson, la mort du héros :

Tandis qu'il gravissait le mont Ourvina, Chabatz, sous lui, commença à chopper et à verser des larmes. Marko en conçut un grand trouble. — « Qu'est cela, Chabatz, dit-il, qu'est-ce, mon bon cheval? Voilà cent cinquante ans que nous sommes ensemble, jamais tu n'avais encore bronché, et voilà que tu commences à chopper et à verser des larmes! Dieu le sait, il n'arrivera rien de bon : il y va d'une de nos deux têtes. »

Paraît une *vila*; elle annonce au héros que sa dernière heure est venue. Lui, prend un papier « sur lequel rien n'était encore écrit », et y couche son testament, qu'il place ensuite, bien en vue, entre deux branches de sapin :

Quiconque, passant par l'Ourvina, arrivera à la fraîche fontaine entre les sapins et y découvrira le hardi Marko, qu'il sache que Marko est mort. Il trouvera sur sa dépouille trois mesures d'or, et de quel or! Tous jaunes sequins! Je lui en accorde une mesure, afin qu'il ensevelisse mon corps; je donne une autre mesure pour orner les églises; je lègue la troisième aux manchots et aux aveugles, afin que les manchots et les aveugles aillent par le monde, en chantant la gloire de Marko!...

*
* *

Le dernière guerre d'Orient a eu ses héroïnes. Serbe, Bulgare ou Grecque, la femme s'est associée à l'élan national, de toute sa volonté d'aider l'homme à vaincre. Elle s'est prodiguée dans les ambulances. Elle a attendu, sans une récrimination, au cours de longues journées qui suivirent les principaux combats, la publication souvent tardive des noms des morts et des blessés. Au Montenegro, elle portait des munitions sur la ligne de feu. En maint endroit, aujourd'hui, elle tient la charrue à la place du mari ou des frères absents. Au vrai, n'avait-elle pas, plus qu'eux, *sa* revanche à prendre? Pendant quatre siècles, les Turcs ne se sont pas contentés de la mépriser. Ils haïssaient en elle, à sa source, la race chrétienne. Ils l'ont torturée souvent, dans son corps, dans sa pudeur, dans son honneur.

Cette femme intrépide, la chanson, qui la dépeint, doit

1. Voir notre article du 15 octobre 1912, *Au Monténégro*.

aussi avoir contribué à la former. Il y a trois siècles, elle ignorait, à l'occasion, la « douceur de son sexe » : du moins la poésie populaire nous a conservé un type de *haïdouk* féminin, qui ne le cédait guère aux mâles en fait de bravoure. La chanson grecque l'appelle *Klephtopoula* et lui fait dire :

J'ai rendu des Turques orphelines
J'ai fait des Turques veuves.

La chanson bulgare nous présente d'autres amazones, cette Penka, par exemple, qui, après avoir vécu au milieu des plus hardis et des moins scrupuleux camarades, fait une fin, comme nous dirions, et se résigne au mariage. Nous la trouvons, la veille de la cérémonie, aux prises avec les conseils maternels. « Tu te tiendras comme il faut; tu salueras profondément l'assemblée; tu te présenteras avec grâce à ton futur époux et à ses parents; surtout, évite de regarder du côté de la montagne, car tu risquerais de révéler par là que tu as vécu avec les *haïdouks*. » Penka, belle fille et bon garçon, promet d'être civile autant que prude, mais à la condition qu'on lui permette de se rendre encore une fois dans la montagne, pour y prendre congé de ses amis.

Elle revêt ses habits d'homme,
Ceint deux pistolets,
Son sabre franc aiguisé,
Puis entre dans l'écurie sombre,
Et en fait sortir un cheval bien nourri.
Une fois en selle sur le cheval,
Elle galope vers la montagne,
Vers la montagne où sont les *haïdouks*,
Afin de leur faire des cadeaux
A l'occasion de sa noce :
Soit à chacun un mouchoir,
Et dans le mouchoir une pièce d'or,
Afin qu'ils se souviennent
Du jour où Penka s'est mariée.

Souvent les hommes, frères ou fiancés, pour attirer le Turc dans une embuscade, faisaient appel aux talents de ces héroïnes. La *pjesma* intitulée *Dragana et Ivantcho* était digne d'inspirer le colloque du *dancaïre* et de *Carmen* :

Ivantcho s'est insurgé.
Il dit à sa sœur Dragana
« Partout où je t'ai envoyée,
Tu t'es acquittée de la besogne,
Aujourd'hui encore obéis-moi »

. . . . . .

Quand paraîtra le convoi du *beg*,
Tu iras dans le petit jardin,
Tu y cueilleras des fleurs,
Tu en feras des bouquets variés.
A chacun de l'escorte tu offriras un bouquet;
Au porte-étendard deux bouquets;
Avec ces bouquets, tu les amuseras,
Jusqu'à ce que je les surprenne,
Avec mes hardis compagnons.

Naturellement, Dragana s'acquitte à souhait de sa mission de bouquetière. Quant à Ivantcho, après qu'il a convenablement détroussé la caravane turque, il ennoblit son action en énumérant les œuvres pies, et même les travaux d'utilité publique, auxquelles il compte en associer le souvenir :

Car je veux, avec cet argent
Construire des monastères,
Sur la rivière un pont de pierre,
Dans la montagne une église,
Une église dédiée à mon patron saint Jean,
Et même une chapelle pour sainte Dragana.

Toute cette ancienne poésie bulgare révèle, au surplus, une race farouche et positive. Dans la poésie serbe, l'héroïsme féminin est d'un grain plus pur. Ne tient-il pas à la fois du stoïcisme antique et de la plus haute résignation chrétienne, ce type, immortalisé par mainte *pjesma*, revendiqué même par le drame moderne, qu'incarne la mère des Jugovitch? A la bataille de Kossovo, elle a perdu son mari, le vieux Jug-Bogdan, et ses neuf fils. Au fur et à mesure qu'arrivent, pendant la nuit, les fatales nouvelles, elle ne verse pas une larme; elle raffermit même ses neuf brus :

Au matin, deux corbeaux volent jusqu'à sa maison, les ailes ensanglantées, une blanche écume sortant de leur bec. Ils portent une main d'homme ornée d'une bague d'or, et la laissent tomber

sur le sein de la mère. La mère des Jugovitch prend cette main, la retourne, puis elle appelle l'épouse de Damian, son dernier fils : — « Ma fille, reconnais-tu à qui appartient cette main? » — « Cette main est celle de Damian, car voici la bague, ma mère, qu'il portait le jour de notre mariage. »

La mère prend la main de Damian. Elle la tourne et la retourne. Puis elle dit doucement : « Ma main, pomme verte! où as-tu grandi, où as-tu été arrachée? C'est sur mon sein que tu as grandi, sur la plaine de Kossovo que tu fus arrachée! » Ensuite elle se raidit fièrement, et, après s'être raidie, tombe inanimée, par douleur d'avoir perdu ses neuf Jugovitch, et, en dixième, le vieux Jug-Bogdan.

Que de nobles femmes serbes, à l'heure où les régiments franchissaient la frontière, se sont conduites à l'imitation de la mère des neuf Jugovitch!

A la même heure, les cathédrales du Balkan retentissaient de prières publiques, et, dans les proclamations des Souverains, passait l'esprit de la croisade. « Les prières de quatre nations étroitement liées, disait le roi de Grèce, s'élèvent vers le Tout-Puissant dans un élan de pieuse et fervente adoration. » Et le Roi des Bulgares terminait l'appel à son peuple par ces mots : En avant! Que Dieu soit avec nous! — C'est encore rendre un légitime témoignage à la poésie que de constater qu'elle a nourri, parfois même exalté dans le peuple le sentiment religieux, surtout à partir de l'époque où elle devient lyrique ou dramatique. On trouve, notamment, dans le *Gorski Vienatz* (*Couronne de la Montagne*), œuvre du *Vladika* Pierre II, un des anciens souverains du Monténégro, des vers tout brûlants de mysticisme guerrier :

Je viens de voir la merveille et le signe :
Deux éclairs se sont rencontrés.
L'un formait une ligne brillante
Du Kom au Lovtcen,
L'autre de Scutari à Ostrog,
Une croix surgissait de ce feu vivant :
Dieu vienne en aide à la race serbe!

Et ce cri de ralliement lancé aux Monténégrins :

Que chaque homme ceint d'armes étincelantes,
Qui sent battre son cœur dans sa poitrine,

Se jette dans la mêlée pour la Croix,
Pour l'honneur guerrier,
Afin de baptiser dans le sang
Les blasphémateurs du Christ!
Nettoyons la lèpre de la bergerie,
Que des chansons terribles s'entendent,
Et qu'on dresse sur l'autel
La pierre sanglante.

## II

Il y a quelques semaines, au moment où des hommes d'État qui, la veille, ne voulaient entendre parler que d'intégrité de l'Empire Ottoman, commencèrent à se rallier à la formule : le Balkan aux peuples balkaniques, la *Neue freie Presse* posa cette question : « Fort bien. Mais qu'est-ce que le Balkan, et où finit-il? »

En géographie, la réponse est déjà délicate. En ethnographie, elle peut être subversive, soit qu'elle donne à entendre que la Maison d'Autriche est aussi une usurpatrice du Balkan, soit qu'elle se borne à faire ressortir l'unité originelle et la cohésion morale de la race serbo-croate séparée par la frontière austro-balkanique. En littérature, la réponse est préjugée, précisément dans ce dernier sens, et, qui pis est, surtout par des poètes qui ont vécu et chanté sur le sol même de la Monarchie de Habsbourg.

Esquissée dans les *pjesme*, où elle apparaît déjà comme un reflet de l'intuition populaire, l'idée de solidarité balkanique prend peu à peu des contours précis, chez les poètes dalmates et croates, à partir du XVII^e siècle. Eux ne sont pas des *raïas*, voués à la souffrance et à l'ignorance; ils participent à la civilisation occidentale; dans leurs cerveaux, l'enthousiasme même s'accompagne d'un certain travail de déduction; enfin le développement de leur culture intellectuelle leur permet d'aborder le genre épique et le drame. Et ils se demandent : Qu'est-ce que le Balkan? Où sont ses maîtres légitimes? Qui le libérera? Comment le reconstituer?

Bien entendu, le poète n'aborde ces idées ni à la fois, ni même dans un ordre logique; mais il effleure tantôt l'une et tantôt l'autre; quelquefois même, prophète ou précurseur, il en salue d'avance l'avènement. Sans doute aussi, il ne s'adresse pas, dès l'abord, au même public que les *guzlars*. Mais telles de ses strophes, à force d'être répétées, finissent par devenir populaires. Et voilà donc l'œuvre nationale de la chanson, non seulement continuée, mais complétée, jusqu'au jour, dont nous sommes témoins, où la Force se substitue aux poètes et aux penseurs, et commence à réaliser leur programme.

C'est à Raguse, aujourd'hui siège d'un corps d'armée autrichien, que, dès le début du XVII^e siècle, naît la pensée balkanique. Aussi bien, à cette époque, le Slave du Sud, ailleurs sujet du Saint-Empire, ou mercenaire de Venise, ou *raïa* sous les Turcs, n'a de foyer propre que là. La question du moment est au surplus de savoir si les Turcs ne sont pas à la veille de reculer la frontière du Balkan jusque sous les murs de Vienne. — Il est d'autant plus touchant que la République minuscule, dont le territoire tient entre l'île de Curzola et les Bouches de Cattaro, entretienne le culte de son origine ethnique. Certes, Raguse ne manque ni de raisons ni d'exemples pour se désintéresser de ses frères de race. Elle est parvenue à désarmer les Sultans à force de souplesse et de cadeaux. Elle a besoin, pour son commerce, de l'Orient et de l'Occident, auxquels elle sert d'intermédiaire, quelquefois aussi de banquier. Elle est catholique, fidèle au Pape et à Saint-Blaise, et le Balkan est peuplé de dissidents de sa religion. Enfin, il semble qu'elle ne puisse guère échapper à l'esprit de clocher, si familier aux Républiques italiennes, à la fois sœurs et rivales. Tant de fortune lui permet-elle de se souvenir qu'elle est slave; tant d'affaires lui en laisseront-elles le loisir?

Et voici pourtant que le prince de la poésie ragusaine, Gondulitch, quand il écrit une épopée, prend pour thème la délivrance du Balkan. Son *Osman*, qui parut vers 1620, emprunte à la *Jérusalem délivrée* certains artifices de technique et de composition. Mais la sève slave coule dans les vers de Gondulitch aussi abondante et pure que dans ceux des *guzlars*. Le sultan Osman — c'est son héros — a été vaincu, à la bataille d'Hot-

chin, par Ladislas de Pologne, et envoie, pour traiter de la paix, des ambassadeurs à Varsovie. Et quels conseils le poète, qui se transforme pour la circonstance en faucon, donne-t-il à Ladislas? — « Point de paix avec cet ennemi. Revêts ton armure, prince de Radowill, marche vers Nicopolje, où l'on chante encore la gloire de Marko Kraljevitch; fais bondir ton cheval sur la plaine de Kossovo, d'où une gerbe de héros est encore prête à se lever. Et soumets à ta puissance *les terres serbes, monténégrines et bulgares* ». — C'est l'idée de l'unité balkanique évoquée par un contemporain de Louis XIII.

Avec quelle spontanéité, la même idée surgit des *Razgovori ugodni narodna slovinska* (*Conversations familières sur la nation slovinique*) qui ont immortalisé Katchitch, moine ragusain du XVIII^e siècle! Imaginez un livre, qui tient de la chronologie, de l'encyclopédie, du manuel d'enseignement, partie vers et partie prose, dans lequel l'auteur s'ingénie à faire entrer tous les événements, toutes les légendes et même toutes les anecdotes qui lui paraissent constituer le patrimoine propre du Balkan. C'est bien aussi un peu une sorte de Panthéon, dans lequel il trouve moyen de loger, sous la dénomination commune de « rois de la nation slovinique », en compagnie des princes serbes, croates, bosniaques, bulgares, Scanderbeg l'Albanais, l'Empereur Dioclétien, d'origine dalmate, et même le Pape Sixte-Quint, originaire des Bouches de Cattaro. Qui donc a pu s'imaginer que le Balkan manquât d'ancêtres? A lire Katchitch, il en surabonde! Et notre intrépide Ragusain de les énumérer, de les classer, de les raconter, de les revendiquer tous comme enfants d'une même patrie, encore *anonyme*, dont le domaine géographique s'étend à la péninsule *latissimo sensu*, et que faute de mieux il se contente d'appeler « slovinique » probablement parce que, Slave lui-même, il constate la prédominance de l'élément slave sur le Balkan.

Entre ses chronologies il intercale de nombreuses *pjesme*, et plus d'une témoigne que Katchitch n'a eu besoin que de s'en inspirer pour rendre témoignage à la solidarité du Balkan. Voici, par exemple, la *pjesma* de Stiepan Tomasevitch, roi de Bosnie, à laquelle il attribue la date de 1463, et qui rapporte le retentissement de la chute de Constantinople dans la partie occidentale de la péninsule :

Le roi Stiepan Tomasevitch s'est levé de bonne heure, et il a écrit une blanche lettre, non avec un noir fusain, mais avec le sang de son visage; puis il l'envoie aux seigneurs de Bosnie, tous *bans* ou *knèzes*.

« Sachez, mes chevaliers régnants, *bans* et *knèzes*, que la fortune nous a quittés. Le clair ciel s'est rembruni, le soleil s'est voilé, la mer bleue bouillonne, et l'éclair qui brille à l'Orient m'aveugle.

» Si le ciel s'est rembruni, c'est que les pleurs qui montent *de la terre de Grèce* forment un nuage. Si le soleil s'est voilé, c'est que le Sultan s'est emparé de Constantinople et a massacré l'Empereur grec avec ses seigneurs.

» Si la mer bleue s'agite, c'est que la terreur du *Primorje* (Littoral) se répand *jusqu'à Rome, tout le long des terres latines*. Si l'éclair brille, c'est que le Sultan violent a levé son cimeterre et menace de massacrer les chrétiens.

» Accourez tous à la défense du Balkan ».

L'historien ne saurait embrasser d'une vue plus synthétique les conséquences de la chute de Constantinople pour les destinées de la péninsule et même de l'Europe.

*
* *

Au XIX^e siècle, l'Europe intervient en faveur des Grecs à Navarin; mais elle ne se soucie guère des Slaves, et les Serbes, en donnant le signal d'insurrections partielles, inaugurent *da se* cette nouvelle guerre de Cent ans dont la dernière phase vient de se dérouler sous nos yeux. Rien d'étonnant à ce que cet effort autonome engendre, chez eux, un redoublement de ferveur pour tout ce qui constitue la tradition nationale. Ceux qui n'affrontent pas les balles turques travaillent, selon leurs moyens, à la restauration de la patrie. Et voici Vuk, le grand patriote érudit et patient, qui, non content de « construire » la langue serbo-croate en lui donnant, pour la première fois, une grammaire, un dictionnaire et même des règles phonétiques, s'avise d'élever un autre monument qui mettra les *pjesme* à l'abri des défaillances de la mémoire des hommes.

Ces chansons du pays, Vuk, qui deviendra plus tard docteur de l'Université de Vienne et l'un des princes de la philologie, entreprend de les rechercher, en interrogeant les *guzlars*, de

les fixer par écrit, et d'en composer des livres. Sans lui, quel lettré les connaîtrait et qui les aurait traduites? Pendant des années, avec l'ardeur d'un botaniste amoureux de la flore de la montagne, il part à la cueillette des *pjesme*, parcourt à pied le Monténégro, l'Herzégovine, et la Vieille-Serbie, s'arrête dans les villages pour causer avec les aveugles, sans souci de la réputation d'original, d'importun même, quelquefois, qui le poursuit ou le précède. Il parvient ainsi à constituer une incomparable collection, dont les prémices, communiquées, dès 1814, à Gœthe et aux frères Grimm, ont certainement contribué à répandre en Allemagne le goût des recherches du même genre[1].

Il faut l'entendre raconter, bonhomme, dans la préface de son édition de 1833, au prix de quelles tribulations il a rempli sa tâche, et, par exemple, son aventure avec « le vieillard Milia », qui passait pour savoir par cœur plus de cent *pjesme*, et qu'il ne pouvait jamais atteindre. Un jour pourtant, il obtient du prince Milosch de Serbie de faire quérir administrativement ce vivant répertoire et de l'amener à Belgrade. — « C'était fort bien jusque-là, dit Vuk. Mais le malheur fut que Milia ne consentait à chanter que devant un flacon d'eau-de-vie, puis, quand il en avait usé, s'embrouillait et perdait la mémoire. Pour obtenir telle *pjesma*, je fus obligé de le reprendre à vingt fois. Néanmoins, je ne me serais pas rebuté, si quelque personne malintentionnée, comme on en rencontre souvent dans les Cours, n'avait entrepris Milia pour lui dire : Comment peut-on être aussi dépourvu de cervelle à ton âge? Quel métier fais-tu ici? Ne vois-tu pas que tu perds ton temps avec ce vieux fou qui te fait répéter des chansons? Retourne donc dans ta maison et va soigner ton bétail : ce sera beaucoup plus raisonnable. — Ce discours fit sur Milia une impression si forte qu'il s'éclipsa un beau matin sans prévenir personne, et qu'on ne le revit plus ».

Et quel politique que ce Vuk, sans peut-être qu'il s'en doute, en tous cas, sans qu'il en ait l'air! — De l'autre côté de la frontière, chez les Habsbourg, les Croates, pourtant frères de

1. Les frères Miladinov ont constitué, de leur côté, des recueils de chansons bulgares, avec le concours pécuniaire du grand évêque *croate* Strossmayer.

race et de langue, se sont considérés jusqu'à lui comme presque étrangers aux Serbes. Leur histoire a été si différente! Après tout, ils sont Autrichiens, catholiques; bons soldats, l'Empereur les a menés combattre contre Louis XIV et Napoléon; et, si, le long des Confins militaires, ils ont monté la garde contre le Turc, du moins ne lui furent-ils jamais soumis. Du temps de Vuk, contemporain de la Restauration, les classes « dirigeantes » croates, les magnats surtout, sont cosmopolites par leurs intérêts fonciers et leurs alliances de famille. Dans les salons d'Agram, on parle italien ou allemand, quelquefois même latin. La langue nationale est dédaignée : on la laisse au peuple, qui d'ailleurs ne sait pas lire. Quand et comment cette société aurait-elle pris conscience de l'unité de la race dont elle relève? A plus forte raison, d'où lui viendrait l'intuition d'une communauté d'intérêts et de destinées avec le Balkan?

Par sa grammaire, son dictionnaire, ses travaux philosophiques, Vuk révèle aux Croates qu'ils ont une langue à eux, ou plutôt une langue de famille, commune à tous les Jugo-Slaves disséminés de la banlieue de Trieste aux confins de la Macédoine. Cette langue, il la leur apporte ordonnée, digne d'être parlée et écrite par les hautes classes, et il en montre les ressources, précisément dans sa collection de *pjesme*, qui répandent un arome national, si pénétrant. Il arrive, du reste, au bon moment. Nous touchons aux « années quarante », au temps du romantisme littéraire et du romantisme politique, précurseur de la révolution de 1848. Il semblait alors que les idées de liberté, de nationalité, de solidarité même, dussent créer un monde nouveau. En Croatie, grâce aux disciples de Vuk, et notamment à Louis Gaj, grâce aussi à l'influence de Strossmayer, elles firent naître du moins l'*illyrisme* — état d'âme, sinon programme politique — dont le nom, d'origine romaine, venait précisément d'être rajeuni et popularisé par Napoléon, fondateur de l'éphémère royaume d'Illyrie. Et si l'on veut savoir comment Gaj, chef d'école et prince des Illyres, après s'être assimilé la pensée de Vuk, la développe et même la dépasse, il faut lire cette synthèse de M. Lucianovitch, son meilleur commentateur :

Dans son programme de 1836, Gaj, dit-il, compare les races slaves méridionales à une lyre triangulaire, *dont les sommets sont à*

*Villach, Scutari et Varna.* Il constate qu'il fut un temps où les cordes de cette lyre rendaient des sons harmonieux. Mais la tumulte des vents a détruit leur accord. La Styrie, la Carinthie, le Carniole, la Croatie, le Monténégro, la Serbie et la Bulgarie sont justement ces cordes brisées. — A cette allégorie, tout le monde comprend que Gaj ne travaille pas seulement à éveiller une conscience nationale chez les Croates, mais qu'il veut associer à un mouvement littéraire, à l'aide d'une langue et sous un nom communs, tous les Slaves méridionaux, qui sont en effet les Croates, les Slovènes, les Serbes et les Bulgares. Et c'est pourquoi il leur propose à tous une dénomination supérieure et commune; *l'Illyrisme*, qui appartint jadis *à presque tous les peuples des Balkans.*

Une génération élevée à pareille école pouvait donner au gouvernement autrichien des sujets loyaux et même des fonctionnaires modèles; mais que ces sujets s'avisent d'être poètes, leur lyre ne vibre plus qu'aux échos du Balkan. Préradovitch, par exemple, né en 1818 dans les Confins militaires, sert en Italie sous Giulay, et meurt général. Le rôle militaire des Croates dans les annales de l'Occident, leur fidélité légendaire à la dynastie, fournissaient à Préradovitch de beaux thèmes. S'il tenait à chanter quelque épisode de la lutte de la Chrétienté contre l'Islam, il en pouvait trouver par centaines dans l'histoire même de la Monarchie qu'il servait. Il se comporte cependant, presque ingénûment, comme si cette histoire lui était étrangère. Sa Muse n'a de tendresses que pour l'inconsolable Balkan; elle ne se connaît de sœurs que les *vilas* qui frôlent de leurs ailes endeuillées l'ossuaire de Kossovo. Ses meilleurs poésies, *Kossovopolje* (1845), *Tsar Douchan* (1851), *la Vocation slave* (1860), l'*Ode au slavisme* (1865) sont d'un esprit à faire frémir un homme d'État autrichien.

Dans *Tsar Douchan* l'Empereur serbe, à l'appel du poète, se lève de son tombeau. Il retrouve les forêts, les cours d'eau, les coteaux familiers, il est donc bien dans ses domaines : il se sent revivre. Pourtant une inquiétude l'obsède. Il appelle la *vila.* « Ma compagne et ma sœur, je ne me sens pas le cœur en paix. Je voudrais remonter sur mon trône. Dis-moi, ces terres m'appartiennent-elles toujours? Est-ce bien mon royaume, et n'en ai-je rien perdu? » La *vila* le prend par la main, et, lentement, se promène avec lui autour du céno-

taphe : « Voilà Tsar, dit-elle, tu viens de faire le tour de ton royaume. »

Écoutez Préradovitch dans l'*Ode au Slavisme* :

En dépit de tout, ô Slavisme, tu progresses pas à pas sur le chemin de ton unité future, de cette unité qui couronnera les cent têtes de la solidarité slave... L'union, c'est notre bonheur à tous, c'est l'aurore qui mettra les rougeurs de la santé sur ta face encore somnolente et maladive... Déjà, le Triglav, le Balkan, l'Oural, le Velebit flambent comme de nouveaux Horebs, d'où l'on sent descendre l'esprit de Dieu... Déjà, la Vistule, le Danube, la Save et la Drave étincellent comme de nouveaux Jourdains, *où de nouvelles pensées vont recevoir le bapteme d'un nouveau siècle...*

Et dans *Espoir* (1867) :

O ma chère patrie, ne redoute rien, même si le monde entier était encore une fois submergé par le déluge. Ton arche est robuste, *et sur le Balkan l'attend son Ararat.*

Mazuranitch, ban de Croatie sous le nouveau régime dualiste, dans sa fonction sert fidèlement les Habsbourg; mais, dans sa carrière poétique, il ne fait guère qu'évoquer les événements dont l'Autriche prend aujourd'hui tant d'ombrage. Son *Cengitch Aga*, qui parut vers 1870, est l'épopée moderne de la libération des Balkans. Il en situe l'action sur les confins du Sandjak de Novi-Bazar; les Turcs qu'il met en scène sont les dignes compatriotes des massacreurs de Kotchana et de Bérané; ses héros sont Monténégrins; de maint passage de son poème s'élève ce souffle religieux qu'on vient de sentir passer sur le monde slave, et le troisième chant, notamment, contient cette magnifique formule d'absolution qu'il met dans la bouche d'un vieux prêtre, avant le combat :

Si quelqu'un de vous offensa son frère;
Si, en ôtant la vie à plus faible que lui,
Il s'est souillé l'âme;
Ou s'il a fermé sa porte à un voyageur;
Ou s'il a manqué à sa parole,
Refusé du pain à un affamé,
Ou négligé de donner des soins à un blessé;
Qu'il sache que ce sont là des fautes,
Qu'il s'en accuse et se repente :
Alors il sera pardonné...

Bref, il ne manque rien à *Cengitch-Aga* pour que le caractère symbolique et presque prophétique de l'œuvre ressorte des événements actuels — rien, pas même l'anathème que le poète jette aux Puissances :

Ah, si les peuples de l'Europe,
De leurs vallées sans horizon,
Voyaient cette croix triomphante
Qui se dresse sur le Lovcen;
S'ils savaient comme le dragon turc
S'efforce en vain de la saisir,
Et s'use les dents sur ce rocher...
Ils ne se croiseraient pas les bras,
Pendant que vous souffrez pour eux,
Ils ne nous appelleraient pas barbares,
Parce que nos pères sont morts,
Pendant que les leurs dormaient...

*
* *

Si un vice-roi de Croatie et un général autrichien ont fait en somme de la haute chanson politique — je ne dis point sans y consentir, mais peut-être sans y tâcher — la préméditation est bien naturelle chez le Roi de Monténégro, d'une Maison de poètes, poète lui-même, et tout à la fois l'un des plus avisés coopérateurs au *risorgimento* du Balkan. Dans une des *pjesme* lyriques de sa jeunesse, il avait déjà lancé cet appel :

Nous ne devons cesser de combattre,
Jusqu'à ce qu'il n'y ait plus qu'un empire,
Jusqu'à ce que naisse un nouveau Douchan,
Jusqu'à ce que la *nation entière*
S'unisse enfin dans la liberté !

Dans le beau drame *Balkanska Tsaritza* (*L'Impératrice des Balkans*) qui date d'une vingtaine d'années, il fait dire à l'un des principaux personnages :

Il faut que *notre* terre balkanique reste à *notre* peuple, et que celui-ci ne se laisse retenir dans les chaînes, ni de Constantinople, ni de Venise. Plutôt que l'une ou l'autre servitude, mieux vaudrait

la mort pour le Balkan! Les petits États, dont nous sommes, ne doivent pas rester la monnaie *qui sert d'appoint aux marchés entre Empereurs*!

Ainsi parle Georges, fils du *gospodar* monténégrin Ivan Tsernojevitch, un des héros de l'indépendance au XV^e siècle. Faut-il beaucoup d'imagination pour entendre qu'au XIX^e la situation n'a guère changé; que le salut des petits États balkaniques est attaché à la concentration de toutes leurs forces contre le Turc et la nouvelle « Venise », installée en Bosnie-Herzégovine par le congrès de Berlin?

Ce qui a longtemps paralysé cette concentration, Tsernojevitch ne se fait pas faute de le dire, et l'explication contient précisément toute la genèse de la Coalition balkanique :

C'est notre faute! Si les Serbes, les *Croates* et les Bulgares, au lieu de s'occuper chacun de son pays, eussent pensé en commun : *ce pays est nôtre* — d'autres oiseaux auraient chanté de l'Olympe à la Drave!

Sera-t-on bien étonné que, depuis les journées de Kirk-Kilissé et de Koumanovo, de nouvelles strophes se soient envolées de la lyre balkanique, frénétiquement applaudies chez les Slaves d'Autriche? Deux ans avant la guerre, le comte Ivo Vojnovitch, dalmate d'origine, auteur des meilleures œuvres dramatiques contemporaines qui aient paru en langue serbo-croate, avait porté à la scène un sujet classique dans les annales nationales : la *Mort de la mère des neuf Jugovitch*. Vers Noël 1912, sa pièce, reprise à Prague devant un public enthousiaste est allongée d'une apothéose. Dans la plaine de Kossovo paraît un guzlar qui va chanter, dit-il, « sur les cordes de sa guzla, avec l'arc de la Justice, la Chanson de la destinée ». Subitement ses yeux s'ouvrent et une armée débouche. — « O mes yeux *nouveaux-nés*, fait-il, sont-ce des *rêves déterrés* que vous voyez-là? Refermez-vous, plutôt que de contempler les soldats d'Amurat! » Mais de longues théories d'enfants, de jeunes gens, de mères « portant sous leur manteau, comme un charbon ardent, le cœur d'un fils tué à Kossovo » vont au-devant de l'armée et crient — « Karageorge! Voici les vengeurs! » Alors la déesse de la Vengeance, prenant par les rênes le cheval du général serbe, montre

aux troupes la route ensoleillée du Sud, et donne cet ordre bref :

*A la mer!*

. . . . . .

La *Marseillaise* et les hymnes enflammées de Arndt ne furent en somme que le cri de la France révolutionnaire et du patriotisme allemand en 1813. On voit combien fut plus complexe, réparti pour ainsi dire sur quatre siècles, le rôle de la chanson du Balkan. Au début, c'est elle qui console la pauvre *raïa* chrétienne, et l'affermit dans la conscience encore incertaine d'une nationalité dont la langue et la religion sont les seuls signes extérieurs. Plus tard, à mesure qu'elle évolue vers les genres épique et lyrique, elle tend constamment à représenter la péninsule où vivent des races sœurs appelées à des destinées solidaires. De nos jours, prenant la forme dramatique, elle unit l'action scénique et l'action politique — à ce point qu'une question réservée par les chancelleries, l'accès des Serbes à la mer, devient un de ses *leitmotiv*.

La poésie nationale a donc été glorieusement associée aux destinées de ce Balkan qui voulait vivre et qui vient d'agir.

CHARLES ET JENNY LOISEAU

# LE RISQUE DE GUERRE

« Aurons-nous la guerre? »

Cette interrogation familière, sous une forme elliptique, exprime une préoccupation confuse, mais très vive, que les circonstances actuelles rendent de plus en plus angoissante pour la majorité des Français. Si pacifique que l'on soit, on peut être forcé de se battre. Cela arrive notamment lorsque quelqu'un outrage votre honneur, méconnaît ou lèse vos intérêts essentiels, ou lorsqu'un allié invoque le pacte qui vous lie à lui pour faire appel à votre secours. Ces éventualités sont-elles vraisemblables? Ou bien, lorsqu'on nous parle du risque de guerre, agite-t-on un épouvantail chimérique?

La complexité de la question apparaît d'elle-même. On comprend que le diplomate le plus averti de la politique internationale à qui l'on demande : « Aurons-nous la guerre? », sourie sans répondre.

Aurons-nous la guerre?... Cela dépend... De nos rapports avec l'Allemagne, d'abord, d'une conflagration éventuelle entre deux ou trois puissances étrangères et, en ce cas, de la faculté que nous aurions, ou que nous n'aurions pas, d'observer la neutralité... De la solidité et de la puissance des concours que nos alliances ou nos amitiés avec d'autres pays nous ont assurés... Le sourire du diplomate se comprend.

*
* *

Et d'abord, répétons que nous sommes pacifiques, ou plutôt que nous le restons. A l'exception des expéditions coloniales, la République, depuis quarante-deux ans, n'a engagé aucune lutte armée. Comment pourrions-nous donc être obligés, contre notre volonté, de nous battre?

Évidemment, ce n'est pas contre la Russie, notre alliée, ni contre l'Angleterre, notre amie sincère depuis le règlement, en 1904, des derniers motifs de dissentiments entre nous et elle. Ce n'est pas non plus contre l'Italie — sauf le cas que nous verrons tout à l'heure — puisque des accords méditerranéens nous *lient* à elle; ni contre l'Espagne, avec qui nous *collaborons* au Maroc; ni contre l'Autriche-Hongrie, trop loin de nous : ni contre les pays d'outre-mer, américains ou asiatiques, avec lesquels les points de friction sont très rares, et auxquels nous lient des conventions d'arbitrage qui réduisent au minimum les risques de conflit.

Reste donc l'Allemagne.

Mais avec l'Allemagne aussi le gouvernement français actuel veut entretenir des rapports pacifiques, courtois et de « haute loyauté ». Pas plus que les ministères d'il y a vingt ans, d'il y a quinze ans ou même d'hier, il ne rêve de guerre de revanche. Quelle volonté ou quels événements pourraient modifier la situation qui dure depuis si longtemps, au point d'amener un conflit armé entre les deux pays? Et puisque nous ne voulons pas de guerre de revanche, puisque la question d'Alsace-Lorraine se trouve ainsi réglée en fait, toutes causes profondes de conflit ne se trouvent-elles pas éliminées, et avec ces causes profondes, tous les risques occasionnels singulièrement atténués?

Non, parce que précisément, bien que la France ne « pose » plus la question d'Alsace-Lorraine, cette question se pose d'elle-même, contre le gré des gouvernements, ou plutôt parce qu'elle est un des aspects d'une des causes profondes de conflit entre les deux pays, et que cette cause profonde rend périlleuses même les causes occasionnelles.

Mais procédons par ordre. Nous venons de parler de causes profondes et de causes occasionnelles de conflit avec l'Allemagne; de causes profondes, c'est-à-dire qui existent entre la France et l'Allemagne par suite de la nature spéciale de leurs rapports; de causes occasionnelles, c'est-à-dire comme il en existe entre la France et tous les pays.

Voyons d'abord les premières. Une preuve qu'elles existent réellement, qu'elle ne sont pas le fait d'une vaine imagination, que même la bonne volonté et les desseins pacifiques des gouvernements sont impuissants à les supprimer, c'est qu'entre la France et l'Allemagne — et sauf une clause contenue dans les derniers accords marocains — il n'y a pas de traité d'arbitrage. Ce ne sont pas seulement les questions touchant à l'honneur et aux intérêts essentiels des deux pays qui sont réservées à l'appréciation souveraine de leurs gouvernements, ce sont encore tous les différends pouvant naître « de l'interprétation des traités existant entres les deux Parties[1] ». Le spectre de 1871 suffit à expliquer cette lacune. Qu'on se rappelle le régime des passeports établi en 1888 dans les pays annexés. Ce régime était-il conforme à la clause d'établissement insérée dans l'article 11 du traité de Francfort? Probablement non. En tous cas la question était discutable. L'Allemagne aurait-elle cependant consenti à la porter devant un tribunal d'arbitrage? La France se serait-elle résignée à invoquer publiquement l'instrument diplomatique qui a consacré sa défaite et sa mutilation?

A la base des rapports franco-allemands, il y a donc le souvenir de la solution donnée en 1871 à la rivalité européenne entre les deux nations. La violence s'oublie, précède même parfois la réconciliation définitive, l'amitié sans arrière-pensée. La perte d'un membre affecte la vie de tous les jours. Placé sur le lit de Procuste et rogné froidement dans la mesure nécessaire à la formation du nouvel Empire allemand, ce « royaume de France » dont Bismark admirait l'antique unité, quarante ans après l'amputation, a des douleurs de mutilé, physiques et morales. La question d'Alsace-Lorraine est d'ordre biologique. La mutilation a détruit l'équilibre physiologique intérieur de la France.

1. Convention franco-anglaise d'arbitrage du 14 novembre 1903.

La constitution de l'Empire, les succès militaires d'où elle est née, ont, en outre, donné à l'opinion allemande une idée exagérée, et en tous cas intolérable pour la France, du rôle de l'Allemagne dans la grande famille européenne. Ecoutez ce que dit la *Gazette de Magdebourg* du 10 avril 1913 : « Ce n'est pas la défaite, ce n'est pas l'annexion de l'Alsace-Lorraine qui sont les vrais motifs de l'hostilité française. C'est l'existence même de l'Empire allemand. C'est elle qui interdit toute amitié entre les deux peuples, *tant qu'il y aura des patriotes français pour vouloir nous disputer le premier rôle européen.* Pareille renonciation est cruelle et il est stupide de vouloir y pousser une nation. Il faut pour cela beaucoup de temps, et ce sont les siècles seulement qui *forceront les Français à reconnaître notre prédominance. Jusque-là tout espoir d'entente est un rêve.* »

Au fond, rien n'est plus juste.

La réserve seule, une réserve strictement observée, dans leurs rapports, peut permettre aux deux pays de vivre « côte à côte, séparés, mais en paix » comme l'a déclaré M. de Bethmann-Hollweg au Reichstag.

Tous les essais de rapprochement intime, depuis quarante ans, ont conduit à des incidents bien plus dangereux que la réserve. L'impopularité de Jules Ferry, impopularité qui l'a fait échouer à l'élection présidentielle du 3 décembre 1887, tient à l'accusation portée contre lui d'avoir voulu une alliance allemande, accusation injuste, mais née au simple fait que sa politique coloniale l'obligeait à entretenir avec le cabinet de Berlin des rapports de demi-confiance. Bien qu'entrepris dans l'intérêt de la situation générale de la France en Europe, et non pour modifier la nature des rapports franco-allemands, le voyage d'une escadre française à Kiel, en 1895, n'a pas eu l'approbation unanime de l'opinion, et l'on a vu, à la Chambre, M. Millerand, peu suspect de chauvinisme exalté, se joindre à Goblet pour le critiquer sans bienveillance. De simples essais de marche parallèle, en 1894 lors du traité anglo-congolais, en 1898 à propos des colonies portugaises, en 1900 à la suite d'une proposition allemande d'intervention en faveur du Transwaal, ont conduit à des déceptions, voire à des crises presque aussi dangereuses pour la paix que la querelle de 1911.

La rivalité entre les deux pays, le *procès historique* qui les divise, ont d'ailleurs des racines profondes dans l'opposition entre les mentalités des deux peuples, opposition dont on ne tient peut-être pas assez compte en politique, et qu'il est essentiel de souligner.

D'un côté, une nation d'intellectuels, ou, pour employer la jolie expression de M. Quinton, de sujets à intelligence très *différenciée*, raisonneurs, batailleurs, plus épris, comme Chamfort l'avait fort bien remarqué, d'égalité que de liberté; organisateurs de génie quand la nécessité le leur commande, mais impatients de toute discipline dont ils ne comprendraient pas le but; mettant de l'esprit partout, même dans les arts plastiques, mais dépourvus de cette ténacité à longue portée qui assure le succès final; pétris de bons sens, mais capables, par amour de la logique ou de la symétrie, des contresens et des exagérations les plus choquants. De l'autre côté, un peuple d'instinctifs, de sentimentaux; à réaction généralement lente, mais d'autant plus attentifs à n'avancer que dans les chemins sûrs, où se trouve maintenu le contact permanent avec le monde sensible et réel; chez lequel la passion, dans le domaine individuel, familial ou national, joue un rôle prédominant; où l'on a vu un savant, Wirchow, écrire un livre intitulé : *les Devoirs des sciences naturelles dans la nouvelle vie nationale de l'Allemagne*. D'une part, encore, une grande nation libérale, où la fonction gouvernementale s'exerce avec le minimum de gêne pour l'individu, où l'unité nationale est un fait acquis depuis si longtemps qu'elle apparaît comme librement consentie par tous les membres de la nation. De l'autre, un peuple où le citoyen est noyé dans la vie sociale, où l'État s'immisce dans la vie privée pour en réglementer les détails les plus intimes, où la discipline et la règlementation sont la règle, la liberté et l'initiative individuelle l'exception.

Ces différences entre les deux mentalités ont des conséquences inévitables sur le terrain diplomatique.

On l'a bien vu, par exemple, lorsqu'il s'est agi d'appliquer cet accord du 9 février 1909 qui prévoyait une collaboration économique franco-allemande au Maroc. D'extensions en extensions, le cabinet de Berlin cherchait à faire de l'empire chérifien une colonie allemande de peuplement, où une partie

même du personnel des chemins de fer aurait été allemande, alors qu'à Paris on n'avait en vue qu'une manière de collaboration financière idéalement limitée à des participations dans l'exécution des grands travaux publics.

Lors donc qu'un homme d'État français, arrivant au pouvoir et légitimement soucieux de diminuer autant qu'il serait en son pouvoir le risque d'un duel franco-allemand, rechercherait s'il est possible de *s'entendre avec l'Allemagne*, et le rechercherait même en faisant abstraction de l'histoire, même en passant condamnation sur la mutilation de 1871, il se heurterait à cette difficulté : l'opposition des deux mentalités, que la contiguïté géographique rend particulièrement dangereuse.

Mais, pourrait-on objecter, n'est-il pas possible, sans conclure d'entente, de vivre en bonne harmonie avec l'Allemagne? Nous avons noté jusqu'ici l'impossibilité de limiter le risque d'une guerre franco-allemande par une entente franco-allemande. La conclusion, c'est que les deux pays doivent persister dans leur réserve réciproque. La France ne renonce à rien, « n'abandonne rien ». Mais elle n'attend que du droit et de la raison les réparations qui lui sont dues. Elle est pacifique. Elle n'attaquera jamais l'Allemagne. Par conséquent, la question se ramène à celle-ci : l'Allemagne attaquera-t-elle la France?

Non, semble-t-il, car au point de vue européen, il paraît au premier abord, dans la mesure où les choses humaines sont vraies, que l'Allemagne est « rassasiée ». Bismarck l'a dit au Reichstag en 1887. Après lui, Caprivi, Bülow l'ont répété. « La situation, a déclaré M. de Bethmann-Hollweg, le 7 avril dernier, n'a pas changé depuis. Dans les quarante dernières années, nous avons, dans les moments critiques, donné à la France et au monde bien des preuves de notre désir de vivre avec notre voisin de l'Ouest *côte à côte, séparés, mais en paix*. Ce désir est trop connu pour qu'il soit nécessaire de le fortifier en l'exprimant à nouveau. »

D'une manière générale, l'Empire allemand a besoin de la

paix en Europe. Il n'en a pas seulement besoin pour consolider sa situation internationale, contre laquelle une politique agressive de sa part risquerait de former une coalition européenne. Il en a encore besoin pour assimiler les éléments particularistes dont il est entouré comme d'une ceinture : Alsaciens-Lorrains à l'Ouest, Danois au Nord, Polonais à l'Est, et même, en une certaine mesure, catholiques du Sud, qui n'ont pas tous accepté sans regret l'hégémonie de la Prusse. De nouvelles acquisitions territoriales lui créeraient des difficultés nouvelles, sans lui apporter des éléments de puissance appréciables. « Ce serait, a dit, à peu près dans ces termes mêmes, le chancelier de Caprivi le 23 novembre 1892, nous *créer des embarras* que d'incorporer à l'empire allemand des gens qui ne sont pas allemands ».

Mais tout cela n'est vrai que d'une vérité relative, changeante comme la réalité, et qui a en effet changé quelque peu en vingt ans. Depuis 1892, l'Empire allemand a évolué, sa population a augmenté d'environ 15 millions d'âmes, son commerce a presque doublé, son industrie déborde sur le monde entier. La politique d'expansion est née, s'est développée, et ses effets pèsent sur les rapports franco-allemands, même en Europe. Des ambitions nouvelles sorties de besoins nouveaux, inconnus ou imprévus il y a vingt ans, peuvent donc s'affirmer d'une manière de plus en plus précise, créer des motifs de différends d'abord, de conflits ensuite peut-être, et, à l'issue d'une guerre malheureuse pour la France, servir de bases à des exigences.

Est-ce là une chimère? Quelques exemples caractéristiques montrent que non. Prenons-en deux, au hasard.

Voici d'abord la très grave question des Allemands en France. Très grave, non pas seulement au point de vue d'un nationalisme étroit, partisan d'un ostracisme économique dont le commerce français, au moins autant que le commerce allemand, ferait, en définitive, les frais. Mais très grave aussi au point de vue de l'influence française, de la force de rayonnement du pays. Sait-on qu'à Paris, le chiffre des Allemands atteint 150 000, que dans un arrondissement du département de Meurthe-et-Moselle, ils forment près de la moitié de la population, qu'actuellement, à Nancy, on parle plus l'allemand

qu'on n'a jamais parlé, autrefois, le français à Strasbourg. Que le gouvernement français se risque à prendre, dans ses régions frontières, à l'égard des Allemands, des dispositions de police analogues à celles qu'a souvent prises l'Empire à l'égard des Français dans les pays annexés, et l'on verra peu à peu s'élaborer une théorie en vertu de laquelle il y a là une situation de fait, à laquelle il est interdit de toucher, des *droits acquis* contre lesquels la souveraineté de la France n'a que des droits limités. On invoquera une sorte de régime analogue à celui des *witlanders* avant la guerre anglo-transvaalienne.

On invoquera? Non... On a déjà invoqué! Et ceci nous conduit au deuxième exemple.

Tout le monde sait que l'industrie allemande absorbe environ 30 p. 100 de la production mondiale du minerai de fer, que l'Allemagne ne produit pas tout le minerai dont elle a besoin, et que d'ailleurs, dans un nombre d'années relativement restreint, elle aura épuisé tout le stock qu'elle recèle dans son sol. Or la France, sur plusieurs points de son territoire, possède des gisements capables d'assurer pour une durée presque illimitée l'approvisionnement de l'industrie allemande. Parmi ces gisements, l'un des plus riches est situé dans l'arrondissement de Briey, dans la Meurthe-et-Moselle. Et tout le monde sait encore, par de récentes polémiques, que de nombreux industriels allemands ont obtenu des concessions dans ce bassin, ou s'y trouvent associés à des industriels français [1].

De cette situation, de ces *enchevêtrements* d'intérêts, des difficultés sont déjà nées, dont quelques-unes ont donné naissance à des réclamations diplomatiques. M. T..., par exemple, un concessionnaire allemand dont la concession est presque continguë à la frontière, ayant demandé l'autorisation de réunir par un chemin de fer aérien ses chantiers d'extraction situés en France à ses fonderies situées dans le territoire allemand, ne se bornait pas à de simples démarches privées auprès

1. Citons, à titre d'exemples, M. T..., dont il va être question, et les firmes suivantes : *Röchling* (concession S. Valleroy), *Deutsch-Luxembourg* (concession de Moutiers), *Hoesch-Phénix* (concession de Jarny), *Gelsenkirchen* (concession de Pierremont), etc. On se rappelle que cette question du minerai de fer a été une des plus graves difficultés des négociations de l'été 1911.

des autorités françaises pour faire aboutir sa demande. Le 2 juillet 1912, un an presque jour pour jour après le « coup d'Agadir », M. le baron de Schœn, ambassadeur d'Allemagne, venait au quai d'Orsay, au nom du gouvernement impérial, se plaindre en termes vifs des lenteurs de l'administration française à accorder les autorisations demandées!

Certes, il faut se garder d'exagérer le risque nouveau créé par l'expansion allemande en France. La France a conservé jusqu'ici une puissance d'assimilation suffisante pour que la présence sur son sol de quelques centaines de mille étrangers ne lui soit ni une gêne ni un danger. Mais que sa natalité s'abaisse encore, que sa force de production fléchisse, ses facultés assimilatrices diminuant en proportion et la puissance d'expansion et de production de ses voisins de l'Est augmentant toujours, un moment pourrait venir où, à la pression croissante du dehors, elle ne pourrait plus opposer qu'une résistance insuffisante. L'élément étranger prendrait chez elle une place exagérée et intolérable, et si elle voulait le rejeter ou le comprimer, des interventions diplomatiques, incompatibles avec sa dignité, pourraient se produire.

Voilà donc, entre la France et l'Allemagne, une cause profonde de conflit : leur rivalité européenne, qu'il n'appartient à personne de supprimer, et qui s'est aggravée depuis 1871, sans qu'on y ait pris assez garde, parce qu'il n'est certainement plus tout à fait vrai aujourd'hui que l'Allemagne n'ait rien à gagner, en Europe même, à une guerre heureuse avec la France. Elle aurait à gagner de pouvoir nous imposer le régime économique le mieux approprié à ses intérêts, peut-être une collaboration financière obligatoire, en un mot de faire servir la puissance de la France à ses propres fins nationales. En outre, *rassasiée* au point de vue territorial en 1892, elle ne l'est peut-être plus dans la même mesure en 1913, et de nouveaux appétits, conséquences de besoins inconnus il y a vingt ans, lui sont venus avec les forces nouvelles que lui apportent chaque jour l'accroissement de sa population et le développement de son industrie et de son commerce.

*
* *

Une autre cause profonde de conflit, plus dangereuse encore que la première : la rivalité mondiale entre les deux pays, est apparue et a grandi depuis vingt ans.

M. Jaurès l'a justement rappelé dans son discours du 19 décembre 1911 à la Chambre des députés, si l'Allemagne a vu peser sur son histoire européenne une sorte de « fatalité », ses « mésaventures » n'ont pas été moins nombreuses dans son expansion mondiale. Ou plutôt ses mésaventures se ramènent à une mésaventure : elle est arrivée trop tard dans le partage du monde. Lorsque, son unité enfin réalisée, elle a pu jeter un regard autour d'elle et hors d'Europe, tour à tour le Portugal, l'Espagne, la France et l'Angleterre non seulement s'étaient partagé les terres libres, les pays « non civilisés » mais encore avaient pris, en Chine, en Orient, sur presque tous les points du globe, des positions qui leur créaient de véritables sphères privilégiées où jouaient, en rivalisant entre elles, mais unies contre les tard venus, leurs influences politiques et économiques.

De cette mésaventure, et des mécomptes qui s'ensuivraient — comme de beaucoup d'autres mécomptes d'ailleurs — l'Allemagne gouvernementale ne s'est pas aperçue à temps.

La répugnance de Bismarck pour la politique coloniale est connue. Il s'efforçait d'éviter les difficultés qu'elle pouvait attirer à l'Allemagne du côté anglais. Il entendait même, sur ce terrain, marcher d'accord avec la France. Le concours qu'il nous a prêté, ne serait-ce que par abstention, dans nos entreprises en Tunisie, au Tonkin et même dans les affaires marocaines, en 1880, a été souvent rappelé depuis quelques années. Il disait au Reichstag, le 26 janvier 1889 : « Nous avons assumé en Afrique une mission civilisatrice *avec* l'Angleterre et la France. » Sous Guillaume II seulement, la politique d'expansion allemande s'affirme timidement d'abord, puis avec de plus en plus de précision. Deux mois après la démission de Bismarck, en avril 1890, le *Reichsanzeiger* annonce la création d'un office colonial (Kolonialamt) destiné à former une section de l'Office extérieur.

Les événements ont marché depuis. Cette rivalité anglo-allemande que Bismarck s'efforçait de conjurer à tout prix, s'est accentuée au point de devenir, à de certains moments — comme nous le verrons tout à l'heure — sujet à conflit. De 1894 à 1900, à propos des affaires du Congo, de Chine, du Transvaal, le gouvernement impérial a essayé de lier partie avec la France contre l'Angleterre. La marine marchande, le commerce, l'industrie et jusqu'à la finance de l'Allemagne se faisaient dans le monde, par un effort continu et à tout prendre digne d'admiration, cette *place au soleil* que le prince de Bülow réclamait comme un droit dès 1897. Mais, entre la France et l'Allemagne, l'accord souhaité par Guillaume II et peut-être aussi par deux de ses chanceliers successifs, Hohenlohe et Bülow, échouait devant cette impossibilité morale : le souvenir de 1871. Sollicitée de souscrire encore une fois, par une garantie réciproque du *statu quo* territorial européen, à la mutilation subie, la France refusait définitivement en 1900 l'intervention commune dans la question du Transvaal que lui proposait l'Allemagne.

Depuis lors, la situation défavorable de l'Allemagne, au point de vue colonial, est allée s'accentuant. Les accords franco-anglais de 1904 — sans parler de leurs conséquences sur les conditions générales de la politique européenne — ont fait comblé la mesure de la déception allemande. Certes, d'être ainsi *omise* ou *ignorée* dans un nouveau partage de terres, l'Allemagne a ressenti une blessure d'amour-propre dont il convient de tenir compte. Mais surtout l'obstacle posé par ces accords à leurs desseins expansionnistes a avivé les rancunes de ses coloniaux. L'opinion allemande, « éclairée par eux », a adopté alors la théorie de « la porte ouverte » dans « les pays encore libres ». Le gouvernement impérial l'a faite sienne à son tour au bout d'un an. Questionné le 12 avril 1904 au Reichstag, le chancelier de Bülow avait déclaré n'avoir « rien à objecter » aux accords franco-anglais. Onze mois après, il proclamait intangible la « situation internationale du Maroc ».

On sait comment la conférence d'Algésiras lui donna raison et comment, cependant, cinq ans après, l'Allemagne, malgré ses 65 millions d'habitants, les progrès de son commerce, de sa marine marchande et de sa finance, fut amenée à « se désin-

téresser » politiquement du Maroc, sous certaines réserves d'ordre économique. L'écart entre l'étendue et la valeur des colonies françaises et l'étendue et la valeur des colonies allemandes s'est ainsi encore accrue. Alors que les coloniaux allemands avaient un moment caressé l'espoir d'un partage territorial de l'empire chérifien, ils ont dû assister au couronnement de l'œuvre entreprise par la France dans l'Afrique du Nord, à la constitution définitive d'une Nouvelle-France africaine.

Sans doute, dès que les conventions franco-allemandes du 4 novembre 1911 eurent été signées, la presse officieuse mit un soin attentif et obstiné à déclarer que désormais la question marocaine était « liquidée » pour l'Allemagne. En fait la déception des coloniaux, il n'y a aucune illusion à se faire à cet égard, a été partagée par la grande masse de la nation allemande, et le gouvernement impérial, de plus en plus, sera obligé de ménager l'opinion de cette masse. Or cette opinion se résume dans cette formule : « L'Allemagne n'a ni les colonies ni la politique de sa puissance. »

De ce mécontentement à des désirs de « réparations » équitables, il n'y a qu'un pas. On pense bien qu'il s'est trouvé des théoriciens allemands pour le franchir, et recouvrir ces désirs d'un certain vernis scientifique. C'est ainsi que peu à peu, une théorie s'est élaborée en Allemagne, dont nous voyons de temps en temps quelques manifestations dans la presse, et dont l'application aurait pour effet de limiter la souveraineté des puissances coloniales sur leurs territoires africains. Selon cette théorie, le régime économique sur tout le continent noir est une question d'ordre européen et international. En maintenant dans ses colonies africaines un système douanier qui place ses nationaux dans une situation privilégiée, la France *excède son droit*. Le régime économique adopté pour le Maroc dans la convention du 4 novembre 1911 constitue le minimum de concessions que ces théoriciens permettraient à leur gouvernement de consentir. D'autres même, moins timides, partant de ce principe que certains points du *statut territorial de l'Afrique se trouvant encore en suspens, tout ce statut lui-même n'est réglé que provisoirement*, n'hésitent pas à réclamer une *redistribution* entre les nations européennes, *proportionnelle à la puissance* de chacune d'elles.

Une opinion se forme donc en Allemagne, et gagne chaque jour du terrain, suivant laquelle l'Empire n'a pas les colonies auxquelles *il a droit*. Même en tenant pour sincères les déclarations pacifiques du gouvernement impérial à l'égard de la France, ce même gouvernement est obligé, *volens, nolens*, de tenir compte de cette opinion, sinon pour les partages déjà acquis, au moins pour tout partage qui pourrait à venir.

L'exemple de la Turquie d'Asie, surtout depuis la victoire des Balkaniques, est saisissant. Les chemins de fer allemands d'Asie Mineure, et surtout la fameuse ligne de Bagdad, ont servi à bâtir une théorie de *zones d'intérêts et d'influence*, dont personne ne pourrait dire si elle ne servira pas un jour de prétexte à des prétentions territoriales. En tous cas, elle sert d'ores et déjà à appuyer une politique navale allemande dans la Méditerranée, suffisamment active pour alarmer l'Angleterre : « La *Mittelmeerdivision*, rappelle avec beaucoup d'à-propos l'*Echo de Paris* du 11 avril, atteint aujourd'hui 6 navires, 38 300 tonnes, 2 250 hommes d'équipage. Son vaisseau amiral, le *Gœben* (23 000 tonnes) est venu mouiller le 7 avril devant Constantinople. » Qui peut dire si, un jour, ces intérêts allemands en Turquie d'Asie, par suite de leur extension, ne se trouveront pas en contradiction avec certains intérêts français, par exemple en Syrie, où l'influence française est séculaire et les droits de la France incontestables.

Aussi longtemps, par conséquent, que la France voudra jouer dans le monde le rôle qu'elle y a tenu jusqu'à présent, elle risque de s'y trouver — sur un point quelconque : Turquie, Extrême-Orient — en opposition avec l'Allemagne. Il lui faudra alors ou composer ou résister. Composer, c'est-à-dire sacrifier une part de ses intérêts proportionnelle à l'idée que se fait l'Allemagne de *ses droits d'après sa puissance*. Résister, c'est-à-dire se mettre nettement dans la position de la défensive.

Ce qui est vrai de la politique d'expansion purement coloniale ne l'est pas moins de la politique financière. On l'a vu dernièrement, à l'occasion d'un emprunt que le gouvernement turc cherchait à négocier pendant l'armistice. Une partie de la presse allemande reprochait à la finance française — conseillée, disait-elle, par son gouvernement — de s'être opposée *active-*

*ment* aux intérêts allemands; une autre partie, plus violente, lui faisait un grief de les avoir gênés par sa *simple abstention*. On pourrait en dire autant, également, de la rivalité industrielle ou commerciale. De récentes campagnes menées dans une partie de la presse française contre les produits allemands ont lésé certains industriels, si puissants en Allemagne par les quelques journaux dont ils disposent — comme par exemple la *Gazette du Rhin et de la Westphalie* — qu'il n'est pas impossible d'imaginer tels cas où une intervention gouvernementale allemande se produirait, indépendamment des mesures de rétorsion contre le commerce français.

Aux anciens points de friction nés de la rivalité européenne se sont donc ajoutés depuis vingt ans tous les points de friction nés de la politique d'expansion de l'Allemagne. Le besoin d'une extension de ses débouchés, d'une extension coutinue, tous les jours grandissante, est une question de vie ou de mort pour l'industrie allemande. A cet égard, les positions de toutes natures, territoriales, politiques et économiques de la France dans le monde, « gênent » l'Allemagne. D'où un risque nouveau de conflit qui se développera encore. La preuve qu'il entre, surtout depuis 1911, au moins dans une mesure à considérer, dans les prévisions du gouvernement impérial, c'est que quelques mois après l'accord franco-allemand relatif au Maroc, en mai 1912, une loi militaire votée par le Reichstag augmentait de 37 000 hommes l'effectif de paix de l'armée, créait deux corps d'armée nouveaux à proximité de la frontière française, et mettait les grands services spéciaux (génie, télégraphes, aviation, train) au niveau des exigences et des perfectionnements les plus récents[1].

*
* *

Supposez cependant que par une politique de sagesse, de modération, de respect des droits et des intérêts légitimes d'autrui, nous évitions que ces dissentiments fournissent à

1. Voir le bulletin du *Temps* du 5 mars 1913. Cinq mois après le vote, la loi était complètement exécutée, alors qu'elle ne devait l'être, d'après son texte, que fin 1916.

nos rivaux des prétextes suffisants à conflit armé. Il resterait encore les causes occasionnelles ou indirectes de conflit, se rattachant, les unes aux répercussions, sur les rapports franco-allemands, des rapports de toutes les puissances européennes entre elles, les autres aux incidents fortuits, aux querelles imprévues qui peuvent naître des rapports franco-allemands eux-mêmes et auxquelles les causes profondes de dissentiment que nous avons examinées risquent toujours de donner un caractère exceptionnel de gravité.

A la première de ces deux catégories de causes occasionnelles, se rattache à l'heure actuelle, le plus pressant des *risques de guerre*.

L'Allemagne et la France ne se trouvent pas en effet isolées en Europe ou dans le monde. L'une et l'autre ont à compter avec les puissances rivales qui les entourent, c'est-à-dire à composer avec elles, ou à s'opposer à elles. D'où les systèmes d'alliances et d'ententes qui les placent l'une dans la *Triple-Alliance*, l'autre dans la *Triple-Entente*.

Pacifique, défensif, certes, chacun de ces groupements s'est en somme jusqu'ici assez sincèrement efforcé de demeurer tout cela. Le demeurera-t-il toujours? Pour répondre à la question, il faudrait pouvoir affirmer que les conditions actuelles resteront sans changement ou que si elles se modifient, ce sera dans un sens favorable au maintien de la paix. Or, étant donné que le changement est la règle et l'immobilité l'exception, qui pourrait s'endormir dans une semblable illusion? Qui pourrait dire si l'Allemagne, pour reprendre une formule du chancelier allemand, « fidèle à l'alliance autrichienne *au delà des ressources de la diplomatie* », ne se trouvera pas un jour entraînée dans une lutte du monde germanique contre le monde slave, à laquelle on conçoit difficilement que la France assiste sans y prendre part à son tour.

Les graves événements dont la péninsule des Balkans vient d'être le théâtre ont réveillé et aggravé la vieille rivalité germano-slave. Même en faisant la part des exagérations individuelles et des théories absolues, il n'est pas douteux que, depuis quelques mois, une opinion panslaviste réveillée se

heurte à l'opinion pangermaniste. « Dans les accents passionnés des journaux de ces deux pays, a dit M. de Bethmann-Hollweg, l'on retrouve l'écho des dispositions que, depuis des années, le problème balkanique fit naître entre l'Autriche et la Russie. » Une guerre austro-russe entraînerait donc une guerre russo-allemande, et cette guerre à son tour, par le jeu de l'alliance franco-russe, une guerre entre l'Allemagne et la France.

L'Allemagne d'ailleurs ne s'attaquerait-elle pas d'autant plus volontiers au monde slave que les progrès de la Russie l'effrayent chaque jour davantage depuis quelques années? Même, ne serait-elle pas satisfaite de trouver un motif personnel de conflit avec la Russie? L'énormité des effectifs russes, alimentés par la prodigieuse natalité slave, le développement de l'industrie russe, qui risque de menacer, un jour prochain, l'industrie allemande, en un mot la masse de plus en plus pesante et compacte de l'Empire russe sont le cauchemar des pangermanistes et l'objet de la préoccupation constante des industriels et des financiers allemands. Amicales peut-être entre les deux dynasties des Hohenzollern et des Romanoff, les relations russo-allemandes, de peuple à peuple, n'ont jamais été si tendues. Plus encore qu'entre la France et l'Allemagne, la rivalité politique et économique grandit chaque jour entre la Russie et l'Allemagne, avive les haines de race. Une défaite russe en Europe, analogue à la défaite de 1904 en Asie, offrirait pour l'Allemagne le double avantage d'arrêter pour un temps le développement industriel de sa rivale de l'ouest, et de lui permettre, pendant ce même temps, d'accroître encore et de rendre inexpugnable sa situation politique, ou plutôt son hégémonie sur le continent. Bien qu'il lui arrive de perdre pied, parfois, sur le terrain mouvant de la réalité, la politique extérieure de l'Allemagne a des vues à longue portée. Qui sait? Attentif à suivre les conseils que l'on dit contenus dans le mystérieux testament de Frédéric II, le Hohenzollern qui règne aujourd'hui se demande peut-être si l'heure n'est pas venue de contraindre le souverain russe à créer entre les deux Empires une Pologne restaurée aux dépens du territoire et de la puissance russes?

L'éventualité d'une décomposition de l'Empire austro-hon-

grois a été enfin envisagée à Berlin, et considérée, au cas où elle se réaliserait, comme pouvant mettre en jeu l'existence même de l'Empire allemand. Non seulement l'Allemagne, depuis les événements d'Orient, et malgré les déclarations officielles de son chancelier, ne compte plus sur le concours militaire et politique de l'Autriche (*Auf Oesterreich rechnen wir mehr nicht*, dit-on à Berlin), mais encore il n'est pas douteux qu'elle se considère comme l'unique champion du germanisme contre la Russie, comme le dernier rempart de l'élément germanique de l'Empire austro-hongrois lui-même. Près d'un demi-siècle après 1871, l'Empire allemand voit peser sur son existence la même fatalité qui a présidé à sa formation : l'inévitable nécessité de recourir à la force des armes, contre toute l'Europe. Seulement, aujourd'hui, ce ne serait plus successivement, un à un, mais tous à la fois qu'il aurait à abattre ses rivaux. Considérée à ce point de vue, l'énigme des armements allemands ne se déchiffre-t-elle pas aisément?

Cette possibilité d'une lutte de l'Allemagne contre la Russie et la France a été envisagée et exposée par M. de Bethmann-Hollweg, dans son discours du 7 avril : « Nous autres, Messieurs, nous ne pouvons considérer isolément les aspirations françaises et les aspirations panslavistes. L'influence des événements balkaniques sur la situation européenne, les progrès de la force militaire de nos voisins, le groupement des puissances décident de la situation. »

Le risque d'un heurt germano-slave ainsi accepté, le risque, par contre-coup, d'un conflit franco-allemand se présente de lui-même. Au moment de se précipiter sur la Russie, on comprendrait difficilement que l'Allemagne ne demandât pas à la France, non seulement une déclaration de stricte neutralité, mais encore un acquiescement anticipé à toutes les conséquences futures de la guerre sur l'équilibre européen. La France donnerait-elle cet acquiescement? C'est à la perte de son rang, *même de son indépendance*, qu'elle souscrirait. Refuserait-elle la déclaration demandée? La guerre avec l'Allemagne s'ensuivrait fatalement.

Dans les mêmes conditions d'ailleurs, et à peu près suivant le même processus, un conflit anglo-allemand entraînerait un conflit franco-allemand. La théorie de la *France-otage* n'est

pas une simple théorie de publicistes pangermanistes. Elle traduit une nécessité qui s'imposerait au gouvernement allemand au moment où la rivalité entre les Anglo-Saxons et leurs « rats de terre de cousins » amènerait un choc entre les deux nations. Conçoit-on l'Allemagne engageant une pareille lutte sans s'être assurée au préalable, non seulement la neutralité, mais encore une certaine bienveillance de la France?

*
* *

Ainsi, envisagée soit isolément, soit par rapport au groupe de puissances dont elle fait partie, la France se présente comme en opposition avec la puissance allemande. Et cette opposition a des racines assez profondes, pousse hors du sol des rameaux assez nombreux et assez vivaces, pour amener un conflit armé entre les deux pays.

Comment ce conflit peut-il survenir? Peut-être par le heurt naturel des intérêts nationaux, peut-être aussi à la suite d'un incident tout à fait fortuit, autour duquel ces intérêts trouveront une occasion de se cristalliser. A ce point de vue, les incidents de frontière comme l'affaire Schnœbelé, le drame de Raon-l'Etape, voire l'incident survenu à Nancy ces jours derniers, ou encore la question de la Légion étrangère, contre laquelle une hostilité systématique est soigneusement entretenue en Allemagne, sont plus gros de conséquences qu'on est porté à le croire dans les milieux parlementaires et gouvernementaux français. Que le gouvernement allemand, à la suite d'un incident de ce genre, exige des regrets ou des excuses alors que l'opinion française estimerait qu'il n'en est pas dû, et la rupture, puis les hostilités, peuvent s'ensuivre.

Le jour où éclatera le conflit est peut-être lointain. L'aube n'en luira peut-être jamais. Les gouvernements, au moment de prendre la résolution, hésiteront peut-être devant l'effroyable responsabilité de cette guerre, auprès de laquelle les guerres d'autrefois apparaîtront comme des « jeux d'enfants ». Mais que le risque de guerre existe, c'est ce qu'aucun homme impartial ne saurait nier.

PIERRE ALBIN

---

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# LA VIE ET L'AMOUR[1]

## VII

Depuis qu'André l'avait acquise, c'était sa véritable maison : une villa sur la pente des monts Albains, bâtie au XVII^e siècle, partout timbrée de l'écusson de son maître, où l'on voyait un phénix renaissant dans son brasier, et pour cela nommée *la Fenice*. Du haut de ses jardins, qui redevenaient incultes, mais d'où s'élevaient toujours des statues et des jets d'eau, elle regardait la pente plantée de vignes et d'oliviers, puis, comme une table immense où chaque heure venait tendre sa nappe d'une couleur différente, la plaine égale s'arrondir, tandis qu'au delà, comme pour emporter l'horizon plus loin encore, la mer étendait sa large zone vaporeuse. Les amples lignes du paysage remontaient de chaque côté, jusqu'à venir, derrière la villa et au-dessus d'elle, se rattacher à la montagne de Jupiter, pleine et ferme, qui supportait tout le ciel sur son épaule et regardait les deux lacs jumeaux, enfoncés dans leur cratère, dormir à ses pieds. Là André s'était retrouvé plus d'une fois, dans la liberté de la solitude. Il avait connu là des délires infinis. Les autres ne le contenant plus, il lui semblait que ses limites s'envolaient, qu'il devenait démesuré, et

1. Voir la *Revue* du 1^er mai.

parfois, le soir, tout le pays étant désert, son âme seule, comme un orchestre, lui avait paru le remplir. Alors, voyant se dégager de lui des sentiments inépuisables et les comparant à ce qu'il avait obtenu, il était étonné de n'avoir pas eu dans sa vie des histoires plus belles et plus magnifiques. Cette fois-ci, il ne retrouva plus dans la solitude les mêmes états. Les puissances qui étaient en lui s'étaient mesurées à la réalité; elles avaient beau reparaître devant lui, maintenant que tout était accompli, avec une apparence de grandeur, il n'était plus dupe de leur prestige illusoire. Il avait espéré travailler, mais il en fut incapable. Il n'avait pas l'esprit assez libre, non plus qu'il ne pouvait fournir l'effort austère et persévérant que réclame le travail. L'âme en désordre, il rêvait, et l'image de Laure, comme une noyée, passait dans ces rêves. Abîmé près d'une fenêtre, il regardait la plaine, la mer, les nuages. Pendant la journée ceux-ci semblaient calmes et bénins. Mais à mesure que le soir venait et que le soleil s'approchait d'eux, une folie étrange les gagnait. Au delà de la terre neutre et déjà abolie par l'ombre, en face des petits villages qui ne voulaient rien voir, ils déployaient et étalaient leurs pompes horribles. Parfois un orage éloigné flottait comme une feuille, du côté des îles. Parfois la pluie traînait sur la mer ses lugubres écharpes vertes. Parfois, tellement l'espace était vaste, on y voyait plusieurs soirs ensemble, l'un trouble, l'autre pur et abritant tout un pays sous sa caverne limpide. Les nuages flamboyaient, se cherchaient, se dévoraient, excessifs et impuissants comme des rêves. Ceux qui ne se rejoignaient point s'adressaient d'immenses signaux dont tout l'espace était traversé. On croyait voir toutes les passions, Orgueil, Colère, Désir, s'exaspérer jusqu'à la fureur et se consumer en silence. Après le jour plein d'humbles travaux, il y avait là-bas des pontifes, des rois sanglants, des vierges sacrifiées. Mais tandis que tous ces nuages se combattaient et s'abîmaient dans le même désastre, un seul d'entre eux, d'un blanc à peine atteint d'un peu de rose, s'éloignait, comme un ermite, sur les sentiers suaves du ciel, si chaste, si net, si candide, que l'âme eût voulu le suivre.

Ces drames et ces orgies, après que le soleil avait disparu, persistaient encore longtemps. Mais le croissant s'avançait de

l'Occident, oblique, hostile et froid, comme pour dissiper tous ces prestiges. André se retrouvait épuisé sans avoir rien fait, pendant que dehors la nuit grave et pure dressait sur le monde son enceinte de cristal. Parfois aussi, l'après-midi, il sortait. Il traversait le village où fermentait un peuple bruyant et noir. Il remontait la longue rue. Des hommes se querellaient et blasphémaient, des mères appelaient leurs enfants, avec un cri qui donnait à leur visage la convulsion régulière des masques antiques. Les vieillards seuls étaient mornes et, contre les murs, ils s'exposaient au soleil, desséchés et tordus comme de vieux ceps. Les bêtes se mêlaient aux gens. Des ânes passaient, agonis d'injures, et gardant dans leur disgrâce quelque chose de propre et de fin, des dindes gloussaient, la forge tintait, et par-dessus tout cela l'horloge de l'église, faite pour avertir au loin les campagnards, sonnait l'heure et la répétait à chaque quart d'heure, et tout ce bruit s'élevait dans le ciel avec les fumées, jusqu'aux cercles du vol d'un faucon qui, tournant très haut, semblait faucher de ses ailes raides les dernières rumeurs, pour qu'aucune n'atteignît et n'offensât les régions du silence splendide et immaculé.

André sortait du village. Parfois il allait jusqu'au lac de Nemi, calme et abstrait, pareil à un puits de vide. Ou bien, il s'étendait sur la pente herbeuse, à la lisière des bois où le printemps sortait par mille pointes. Ainsi gisant, il entendait un piétinement sourd et pressé qui se rapprochait, quelques bêlements grêles, et il était soudain entouré de moutons voraces qui broutaient tout en avançant. Il se soulevait et, tandis que le troupeau s'arrêtait, parlait un moment avec les bergers. Tenant leurs rudes houlettes, ils étaient couverts de toisons qui leur donnaient quelque chose d'animal ; entre leurs grandes oreilles décollées, leur visage, d'une stupidité calme et douce, ne reflétait que la saison. La vie n'entretenait pas en eux d'orage incessant : leurs chiens paraissaient plus vifs et plus intelligents qu'eux-mêmes. André, regardant ces hommes, les sentait si différents de lui qu'il s'étonnait d'appartenir à la même espèce. Il leur donnait quelque monnaie, puis il écoutait le troupeau s'éloigner et ce bruit décroissant emportait son âme. Comme un blessé qui ne sait même plus par où s'en va son sang, il laissait sa vie s'échapper. Tandis

que l'azur triomphait au-dessus de lui, il ne sentait plus son dessin, sa forme. En lui rentrait l'antique sentiment des métamorphoses. Un chant lointain semblait répandre une incantation sur le paysage. Un feuillage qu'il apercevait ne lui paraissait pas hors de lui. Il se résolvait dans un anéantissement comblé, il embrassait tout, il n'existait plus. Soudain son cœur battait et ce battement l'enclouait dans sa personne. Non, il ne s'échapperait pas.

Pourtant, dans cet état indéfinissable de profusion et de néant, quelques images se détachaient, s'imposaient à lui comme des symboles. Dans le parc presque forestier d'une villa voisine, il allait souvent voir un aigle qu'on venait de faire captif. Sain et superbe encore de liberté, il avait, sans qu'une de ses plumes dépassât les autres, le volume lisse et parfait d'un aigle de basalte ou de porphyre. Quand André s'approchait de sa volière, loin de montrer la moindre inquiétude, il renversait seulement sa tête sur le ressort puissant de son cou, et dardait sur lui le regard de son œil rond et cru, que la paupière nettoyait incessamment comme un joyau. Parfois aussi il relevait lentement une de ses serres vers son bec d'airain, comme pour mettre toutes ses armes ensemble. On sentait que nul ne pouvait lui arracher ce qu'il avait une fois saisi. L'impunité hardie, le droit qui vient de la force, n'auraient pu être proclamés aussi orgueilleusement par aucune autre créature. En immolant à soi d'autres animaux, il ne faisait que les sacrifier légitimement à une plus belle existence. L'important était qu'il vécût. « Vis, prends », disait-il.

André, quand il revenait, sur le chemin à mi-côte, apercevait un grand chêne qui s'éployait dans le ciel et bientôt arrivait près de lui. Cet arbre aussi était fort. Mais cette vie grandiose n'avait eu besoin d'aucun carnage; c'était un géant nourri de rosée. Athlétique et innocent, debout comme un magistrat entre la montagne et la mer, il recevait les vents qui venaient de l'une et de l'autre et les conciliait dans son murmure. André, d'en bas, regardait sa masse légère; c'était comme une cité salubre où l'air avait des passages, où le regard aboutissait par des endroits à des places vides, à de petites agoras d'azur. Le jeune homme, immobile, écoutait le perpé-

tuel murmure de l'arbre. Cette vie sérieuse et pure, à la fois ailée et captive, où l'on produit sans détruire, où l'on ne s'augmente que de soi, mais où l'on fait passer en soi l'univers, il le savait, c'était le travail.

Il rentrait à *la Fenice*. Là, dans les salles garnies de quelques vieux meubles luxuriants et dorés, il retrouvait un objet qui lui plaisait entre tous. C'était un lustre de cristal, si immatériel qu'il semblait n'être fait que d'air plus solide. La lumière venait se blesser sur la tranche de ses pendeloques et y saigner en arcs-en-ciel. Il suspendait au-dessus des choses sa récolte merveilleuse et toujours changeante, il semblait n'être incolore que pour attirer en lui toutes les couleurs, n'être rien que pour tout avoir. Il conseillait de ne pas exister séparément, de s'anéantir dans la possession des choses. Il disait : « Contemple. »

André, songeur, le regardait, le voyait s'embraser des feux du couchant, puis froidir dans l'air jusqu'à n'être plus qu'un pâle et bleu météore. Alors entrait une femme qui portait les lampes. André, chaque fois qu'il venait à *la Fenice*, l'employait volontiers. Grosse et jaune, le ventre saillant, elle offrait cet aspect presque bouffon que la destinée inflige parfois aux pauvres gens dont elle a fait ses jouets. Mais ses yeux brillaient d'une expression affectueuse. Elle était simple.

— Eh bien, Mimma, — demandait André, — comment allez-vous?

Elle remuait doucement la tête et sans même s'aviser qu'elle ne parlait pas d'elle :

— Pas bien, — disait-elle. — Mon dernier est malade, il a la fièvre, le médecin va venir.

Cela représentait une dépense imprévue, mais cette idée même disparaissait dans son inquiétude de mère. C'était la femme du menuisier. Venue avec son mari, vingt ans avant, d'un autre village, on n'avait pas encore fini de les traiter en étrangers, et elle avait parfois raconté à André ce qu'on leur témoignait d'hostilité. Mais elle trouvait cela naturel, fière seulement que son mari ne fût pas un buveur et que ses enfants aussi fussent honnêtes. Elle ne pensait qu'à eux. Elle disait simplement et du ton le plus naturel les mots qui exprimaient le sacrifice et l'abnégation. Involontairement, par tout son

exemple, elle conseillait de servir, et ce conseil émanait d'elle comme une auréole. André, en la regardant, avait honte du faste inutile de son âme et de son esprit. Il aurait voulu lui rendre de grands honneurs et, cependant, si on avait essayé de lui parler de ses vertus, elle aurait cru qu'on se moquait d'elle.

Mais, tout cela, c'étaient des rêves et après ces jours que rien de fixe ne marquait, il arrivait à la nuit. Parfois il ne pouvait dormir. Une force trompeuse l'animait, et dans la fête inquiète de l'insomnie, ses pensées, ses désirs, ses sentiments s'intriguaient comme des masques dans un palais illuminé. Parfois, au contraire, il tombait dans un sommeil épais. Soudain, comme si on lui avait frappé sur l'épaule, il s'éveillait. Un silence impérieux pesait sur les choses, tout était noir, il étouffait d'ombre. Alors, comme s'il avait eu besoin de toutes ces ténèbres pour y voir clair, il se surprenait dans son désordre et dans sa détresse. Un regret fulgurant le traversait, il pensait à Laure, il la regrettait, non pas même pour ce qu'elle valait, mais uniquement pour n'être pas seul, comme une compagne. Il n'y avait en lui rien de certain, il ne savait pas ce qu'il était, et seule, sur ces doutes et ces débris, se dressait, écrasante, l'idée de la mort. Alors, le cœur battant, il entendait l'horloge sonner. Et comme elle répétait minuit en y ajoutant les quarts, elle frappait seize ou dix-huit coups, et André croyait qu'elle proclamait une heure monstrueuse, une heure sans nom, et que la terre, échappée de sa voie, tombait à jamais dans la nuit.

## VIII

— Enfin, si je n'étais pas venu te chercher ici, que devenais-tu? Tu te faisais ermite? Tu te changeais en arbre?

Celui qui parlait ainsi à André, sur la terrasse de *la Fenice*, tandis qu'autour d'eux le paysage se plongeait dans le soir, était le peintre Paul Debrenne. André aimait sa magnificence et sa loyauté, et la manière ingénue dont il jouissait de tout avec l'innocente sensualité des artistes. Fait pour d'autres

temps, il passait indemne à travers le nôtre, célèbre d'ailleurs pour ses portraits et pour quelques décorations grandioses.

— Et, — demanda-t-il, — tu travailles?

— Non, — répondit André. — Et toi?

Il sentait rôder autour de lui la sollicitude inquiète de son ami. De la claire opulence où il vivait, le peintre essayait de se figurer les états plus troubles d'André Arlant, et s'approchait de lui d'une façon timide et affectueuse. Mais à la question que celui-ci venait de lui adresser, il répondit spontanément, avec un peu de cruauté involontaire.

— Oh! moi, — dit-il, — j'ai peint.

Il avait passé l'hiver dans une maison qu'il possédait non loin de la mer, dans les montagnes génoises.

— Paul, — reprit André, — que tu es heureux! Toutes les beautés du monde se jettent à ton cou, doge, seigneur, sultan des heures!

C'est sur ce ton magnifique qu'en plaisantant ils se parlaient autrefois, et il suffit qu'André l'eût repris pour qu'ils se retrouvassent dans toute leur amitié.

— Mais, — s'écria le peintre, en profitant de l'occasion qui s'offrait à lui, — tu étais comme moi! Tu avais tant de puissance pour jouir de tout et l'esprit si net pour n'être pas dupe.

Il se tut un moment, puis, s'arrêtant devant son ami :

— André, — demanda-t-il, — je peux te parler?

— Mon cher Paul! — répondit le jeune homme avec émotion.

Il s'était levé et à travers l'ombre transparente, il regardait son ami, cet homme robuste, un peu corpulent, avec son visage noble, sa barbe soignée, cet air royal et bienveillant des grands peintres.

— Sûrement, — s'écria André, — tu peux tout me dire.

— Tu as eu quelque histoire, — reprit Debrenne, — encore un amour?

— A peu près, — dit André en souriant.

— Oui, — poursuivit Debrenne, — avec des empêchements, des obstacles...

— Mais non, pas d'autre obstacle que moi.

Debrenne s'arrêta :

— André, — dit-il, — tu es devenu faible.

— C'est possible.

— Et naturellement, — reprit le peintre en donnant à ses pensées une expression générale de peur d'offenser son ami, — ce qui vous rend ainsi, c'est l'amour, ou ce que vous appelez de ce nom. D'abord, vous ne croyez pas en lui. Vous ne pensez en prendre que les plaisirs. Puis vous y êtes pris vous-mêmes. Les femmes finissent par vous donner quelque chose de leur désir sans courage. Et qu'est-ce que ce désir, ce besoin, ce rêve? Vous ne pourriez même pas le définir. Rien de réel en tout cela, sinon les femmes. André! On dirait que tu ne les connais plus! Tu sais bien que tes sentiments et les leurs ne pourront jamais vraiment se valoir. Le moindre des tiens aura quelque chose de sérieux : il se développe peu dans un être habitué à mettre ce qu'il est dans ce qu'il éprouve. Un sentiment, en elles, même s'il est vif, restera futile. Ce qu'elles aiment dans l'amour c'est l'importance qu'il leur donne. Elles le convoitent par égoïsme. Elles veulent tout avoir, et l'amour aussi, mais elles ne renonceraient à rien pour lui.

Et comme André se taisait :

— Ce n'est pas juste? — demanda-t-il.

— A peu près, — répondit André. — Il n'est pas difficile d'être juste, en gros. L'image de Laure venait de lui apparaître. Il pensa à tout ce qu'il y avait eu en elle de sincérité. Il avait connu un être, il ne le renierait pas. A ce moment, sans que Debrenne s'en doutât, André garda son secret.

— Que de confusion dans tout cela, — reprit le peintre, — et comme les anciens en usaient mieux! Ils ne demandaient à l'amour que la volupté. Après quoi, s'ils voulaient vraiment être soutenus, ils se retrouvaient entre hommes. L'amitié était l'appui des âmes viriles. Mais il n'y a plus d'amitié, depuis que l'âme des hommes s'égare dans les mirages de l'amour.

Il se tut un moment, puis il reprit :

— C'est plus que de la faiblesse, c'est de la lâcheté. Oui, vouloir tout avoir en une chose, prétendre régler sa vie en une fois, cela semble une aspiration sublime, mais c'est surtout un expédient commode pour éviter les vrais devoirs et s'épargner les efforts austères. Car, si l'on admet que la fonction de

l'homme est dans le travail, une telle conviction ne prête plus aux phrases lyriques, et demande un courage un peu soutenu, dont la plupart des hommes sont bien incapables. Aussi, vois-tu, sous tous les mots pompeux dont on le déguise, pour eux, de trente à quarante ans, l'amour n'est que la fuite de leur énergie.

— Non, — dit André, — c'est quelque chose de plus :

— Quoi donc?

— C'est le drame de la rencontre des êtres.

— Bah! — reprit le peintre. — Regarde. Tu sens bien où tu en es. Et la vie pourrait être si belle pour toi, avec tes facultés si puissantes. Tu n'aurais qu'à les administrer : travail, plaisir, sagesse.

— Oui, — repartit André, — une, deux, travail, une, deux, plaisir, comme une gymnastique. Et moi, dans tout cela, où vivrais-je? Qu'est-ce que je deviendrai, si je ne me livre à rien? Et mon travail même, d'où sortira-t-il? Non, non, mon cher Paul, la vie n'est pas dans une telle distribution; crois-moi, la vie n'a qu'un centre.

Et venant à son ami :

— Pour toi, — continua-t-il, — c'est bien plus simple. Tu es attelé à la beauté du monde. Je me réjouis de ton superbe bonheur. Et pourtant, pardonne-moi, il me semble parfois que ce n'est que de la santé. Pour moi, la vie n'est pas quelque chose que j'aie reçu, mais quelque chose que je voudrais obtenir. La vie n'est pas où nous habitons, c'est un royaume éloigné qu'il faudrait atteindre. Comprends-tu? J'aspire.

— Et tu crois qu'une femme?... — dit Debrenne.

— Je sais bien que je te parais faible, — poursuivit André : — comment ne pas avoir l'air faible dès qu'on est un peu sincère? Il me serait facile, à moi aussi, de me draper dans deux ou trois adjectifs. Mais alors je ne vaudrais pas plus qu'un mort, et le seul principe dont je suis sûr, c'est de vouloir vivre sans complaisance. Je n'arrêterai pas ma nature. Je sais bien qu'ainsi je perds d'anciens avantages, que je quitte d'anciens abris. Qu'obtiendrait-on si l'on ne renonçait à rien? Qui sait? J'atteindrai peut-être une vie nouvelle.

Il parlait ainsi, et de ses propos sortait une espèce de per-

suasion. Mais, au moment même où une confiance indécise l'entraînait vers l'avenir, il se rappela soudain ce qu'il avait derrière lui de misérables défaites.

— Et puis, — dit-il sur un autre ton, — tout cela importe si peu! Que veux-tu, je suis inquiet, comme l'a dit Miniot le rongeur. Jusqu'à ce que la mort daigne interrompre le jeu, il faut que chacun de nous fasse les frais de sa nature. Le mieux est de s'y soumettre sans prononcer de grands mots.

Il se tut. La nuit était tombée, les étoiles brillaient sur le paysage ferme et pur.

— Sois heureux, — dit Debrenne de sa voix grave.

Et, revenant vers André :

— En tout cas, maintenant, tu es libre et tu viens chez moi?

— Oui, — dit André.

Alors Debrenne se mit à parler des mois qu'il venait de passer dans sa maison, avec un modèle, une toute jeune femme qu'il décrivait à son ami : « Tu verras, dit-il, je suis sûr qu'elle te plaira. C'est une vraie blonde, une Cérès jeune. » Et tandis qu'il célébrait ainsi cette inconnue, il semblait ouvrir un monde de la Beauté, opulent, clair, loyal, où l'amour, avec son faux idéal, ne pouvait pas s'introduire. Puis il parla de ce qu'avait été l'hiver :

— Que n'étais-tu là? Imagine-toi ces petites montagnes aiguës, incrustées dans un azur mince, l'air scintillait comme par fragments, tout était propre, pur, gai, grêle, les villages se contractaient sur leurs rochers, des monts lointains brillaient au fond d'un ciel net, comme des diamants taillés à facettes. La glace pendait au flanc des ravins. Et quand il a fait plus froid encore, les pauvres gens se sont mis sur le dos tout ce qu'ils avaient de hardes, tu sais, ces vieilles loques dont l'usage a transmué la couleur, de sorte qu'ils étaient couverts d'habits aux tons les plus rares, jaunes, verts, bleuâtres, mauves, roses. Et comme ils couraient et battaient la semelle pour se dégourdir, tout cela avait l'air d'une fête fantasque, d'une espèce de carnaval âpre et capricieux du froid, sous ce ciel clair et fragile. Comme ça t'aurait plu autrefois!

— Mais, — dit André, — maintenant encore! Je ne suis pas mort!

Il se sentait plein d'une vigueur soudaine et facile, comme étonné de retrouver sous sa main tant de beaux plaisirs auxquels il avait cru être devenu indifférent. Ils rentrèrent dans la grande salle où le feu était allumé : il ronflait joyeusement et les vieux meubles, reflétant sa splendeur sur leur bois doré, semblaient vivifiés dans toutes leurs lignes.

— Tu te souviens, — dit Debrenne, — ce soir où nous avons quitté Palerme sur un bateau à voiles, quand nous étions assis à l'avant et que les hautes vagues retombaient comme des glycines...

— Et cette aurore, dans le Liban, — dit André, — tu te rappelles...

Comme le feu dans la cheminée, grondaient et s'enflammaient leurs souvenirs.

## IX

André avait été l'hôte de Paul Debrenne, puis avec la jeune femme que le peintre ne retenait plus, il avait quitté sa maison et avait passé l'été sur la côte génoise, dans une auberge où il avait déjà habité autrefois. Sa compagne était belle et, près d'elle, il avait laissé les heures de volupté s'accumuler et pourrir comme des roses. Pourtant il n'avait pas pu la traiter seulement comme un superbe animal. Il avait malgré lui commencé à s'intéresser à elle. Quelques petites qualités naïves, comme des fleurs des champs près d'un temple, vivaient dans sa magnifique beauté. Un jour, tandis qu'il rêvait, elle lui avait demandé qui il aimait.

— Toi, — avait-il répondu.

Elle avait haussé les épaules.

Elle était partie. Il demeurait. Comme rien ne le tentait vraiment, il hésitait entre plusieurs projets, pensant surtout à des voyages. Il éprouvait une peine singulière à donner une forme à son avenir. Parfois aussi il se promettait de travailler, et remettait toujours au lendemain de le faire. Le soir, il descendait au bord de la mer, et s'étant déshabillé, il s'y

jetait à la nage. Alors il lui semblait qu'il était affranchi de tout. Mais il fallait revenir, poser de nouveau le pied sur la grève.

Une fois, en remontant du rivage, il vit qu'on mettait en état les jardins de la villa voisine, et sut ainsi que la propriétaire de cette villa allait arriver. Il la connaissait. Madame Hemmer était la femme d'un très riche banquier, qui, bien qu'elle fût parvenue à la veillesse, n'avait pas voulu demeurer davantage ce qu'elle avait été jusque-là. Entraînée par l'exemple, et sans nulle autre raison, elle avait soudain résolu d'écrire. Elle s'était sentie pleine d'idées au point d'en être étonnée, et avait voulu entreprendre un roman, écrire des vers; dès le début, elle avait été arrêtée par des difficultés insurmontables. Elle aurait peut-être renoncé à son projet, si elle n'avait lu et entendu vanter quelques poèmes en prose de Claude Lerton. Ce fut pour elle une illumination. Elle avait découvert le genre qui lui convenait. Bien loin qu'il fallût contraindre les mots pour composer un de ces poèmes, tout ce qu'on écrivait, au contraire, ne pouvait pas ne pas en faire un, et, de plus, ce genre d'ouvrages avait un prestige plus rare qui manquait au banal poème en vers.

Elle arriva et fut aise de retrouver André Arlant, dont la conversation l'amusait. André venait parfois la voir dans l'après-midi. Il y avait chez elle madame Cirrémon vieille personne parasite, et une jeune femme, madame d'Issé, que madame Hemmer protégeait. Mince, blonde, un peu trop longue, celle-ci avait la finesse spécieuse que prête aux gens une complexion maladive. Tandis que son mari, ingénieur, avait été envoyé dans l'Afrique du Sud, pour le compte d'une grande entreprise de métallurgie, elle, sur le conseil des médecins, était venue en Italie, pour y passer tout l'hiver, et quand madame Hemmer s'en irait, elle devait se rendre à Rome et de là à Naples. Madame Hemmer plaisantait André sur ses voyages et ses disparitions auxquels elle attribuait toujours une raison amoureuse, et tandis qu'il s'en défendait, il surprenait les yeux gris de madame d'Issé fixés sur lui avec une curiosité déjà pleine de faveur. Madame Hemmer parlait aussi à André de ses propres travaux littéraires : elle n'avait plus de paix depuis qu'elle s'y livrait. Elle n'osait plus éprouver la

moindre émotion sans se juger astreinte à la traduire, ni être effleurée par l'impression la plus légère, sans croire qu'elle avait reçu le commandement de l'inspiration.

— N'est-ce pas? — disait-elle, — il faut travailler!

Et elle employait les mêmes mots, et se créait les mêmes devoirs qui eussent pu obliger les plus grands artistes.

André prit l'habitude de se promener avec madame d'Issé. Elle lui parla d'abord de ses romans. C'était la fille d'un musicien connu autrefois, oublié depuis, et qui avait vécu d'une façon assez irrégulière. Elle raconta sa vie à André, dans des confidences qu'aucune discrétion ne voilait et qui cependant n'étaient pas précises. Elle avait eu une petite fille qui était morte. Son mari était plus âgé qu'elle. Elle faisait souvent allusion à un jeune homme très riche, qui ne l'ayant pas épousée, sans qu'elle expliquât pourquoi, ne lui restait pas moins attaché et, à cause d'elle, viendrait peut-être en Italie pendant l'hiver. Mais, tandis qu'ils parlaient ainsi, ils passaient entre les petits jardins où bouillonnait la riche effervescence de l'automne, et parfois une de leurs phrases inachevées avait la grâce fugitive d'une de ces feuilles mortes, qu'emportait la brise. André sentait qu'il plaisait à la jeune femme, et par ce sentiment où il croyait qu'elle dépendait de lui, c'était lui, déjà, qui dépendait d'elle. En même temps, il lui rendait ces soins qu'on doit aux malades et qui ont l'air de protéger en eux une fragilité plus exquise. Parfois ils s'asseyaient au bord de la mer, et après qu'ils avaient causé, André goûtait un plaisir délicat à laisser passer dans le silence l'instant où il aurait pu dire quelque chose de plus tendre.

Madame Hemmer recevait des visites presque chaque après midi. On avait bâti non loin de là un gros hôtel qui s'emplissait en septembre et d'où lui venait beaucoup de monde. Un jour, André trouva chez elle, outre madame Cirrémon et madame d'Issé, M. Joffand qui parcourait l'Italie en auto avec son neveu, monsieur et madame Livrain qui voyageaient de la même manière, Jacques Arsailly, jeune homme affecté qui s'intéressait aux arts pour en recevoir quelque importance. M. Joffand dépeignait les beautés de son voyage et en appelait à son neveu, bon garçon robuste et simple, qui se contentait de soutenir les descriptions de son oncle en disant : « C'était fou! c'était

fou! » de l'air le plus calme. Monsieur et madame Livrain avaient de quoi répondre à M. Joffand. C'était un de ces petits ménages parisiens, qui, subordonnant tout au désir de paraître, vivent élégants et gênés : mais ils venaient de faire un héritage et ce voyage en auto était leur première ostentation. Ils voulaient visiter les petites villes, aussi gloutonnement curieux de celles dont on parle, que brutalement dédaigneux de celles dont on ne dit rien, et se rendre enfin à Venise. Mais M. Livrain insistait un peu trop sur les plaisirs de l'auto, d'une manière qui montrait combien ils étaient nouveaux pour lui, et sa femme le sentit, non point qu'à son ordinaire elle fût fine et délicate, mais elle l'était contre son mari.

— Alexis, — dit-elle, déguisant son avertissement sous un ton de plaisanterie, — vous parlez trop de votre auto.

— Mais quoi, Jeanne? — demanda-t-il naïvement.

Il reçut d'elle un regard si net qu'il se tut. Les yeux d'André, au même moment, rencontrèrent ceux de madame d'Issé et, ayant tous deux surpris cette scène, ils ne purent s'empêcher de se sourire. Madame Hemmer vantait au petit Arsailly le plaisir de travailler loin de tout, et aussitôt madame Cirrémon qui était assise près de la vieille dame, la pressa de lire une de ses productions. Madame Cirrémon s'acquittait ainsi de ses obligations et peut-être en même temps, se vengeait-elle de ses servitudes, car elle savait bien qu'elle attirait Madame Hemmer dans un piège. Elle courut vers la villa et revint avec des feuillets que madame Hemmer se mit à lire. C'était une invocation à la mer où des mots prétentieux, ramassés dans les petites revues, se mêlaient à des phrases de pensionnaire, et que madame Hemmer avait cru rendre lyrique en la semant de points d'exclamations :

O mer! ô berceau d'Aphrodite! ô grande bleue!...

— Que d'ô! — dit André en se penchant vers M. Joffand, et il vit les yeux gris de madame d'Issé lui sourire une fois encore.

Madame Hemmer ayant achevé sa lecture, on dut la complimenter. Le bon M. Joffand lui disait des mots qu'il finissait peut-être par croire. M. Livrain enchérissait. Par un travers

très commun, il flattait naturellement les personnes très riches quoi qu'il n'eût rien à en attendre, et adorait en elles, d'un cœur désintéressé, la majesté de l'argent.

— C'est curieux, — dit-il, — comme cela rend bien l'impression que vous fait la mer! Elle est là, — ajouta-t-il naïvement, en montrant l'étendue aérienne, indifférente et légère.

— Comme c'est joli, Madame, — dit madame d'Issé en regardant encore André à la dérobée, et celui-ci trouva qu'elle se plaisait un peu trop à ces petites complicités. Seule, madame Livrain ne dit rien à madame Hemmer, par négligence, et celle-ci le remarqua et en voulut à la jeune femme, non point que d'ordinaire elle fût méchante, mais tous les défauts rentraient en elle par la vanité d'auteur.

On avait apporté le goûter; les carafes pleines de boissons mettaient, près des fleurs, des taches plates et claires. Madame Cirrémon mangeait avec un appétit qui faisait remarquer soudain sa maigreur, comme si elle avait dû avoir faim pour toute cette maigreur-là. Madame Livrain ne touchait à rien, car elle avait peur d'engraisser, et cette crainte donnait du sérieux à sa vie, jusque-là frivole, et faisait de tous ses repas quelque chose de dramatique. La causerie était animée. Chacun vantait le plaisir de vivre loin des autres, de les oublier. Aussitôt l'on parla d'eux. Ce fut pour répéter toujours les mêmes histoires sur les mêmes gens. Quant à M. Joffrand, que son bon naturel éloignait des médisances, mais qui se piquait de s'intéresser aux caractères, il raconta qu'il avait fait connaissance, à l'hôtel, avec une jeune femme qu'il déclarait extraordinaire, la veuve d'un riche Argentin, madame Aguirroa. Tout en elle était singulier. Elle détestait certaines couleurs, ne portait presque jamais que du vert ou du rouge. Il est vrai, ajouta-t-il, qu'elle est brune et que ce sont les couleurs qui leur vont. Néanmoins elle était pleine de sentiments imprévus et ne vivait que pour la musique.

— C'est une orchidée, — dit M. Joffand, pour tout résumer.

— Comme je voudrais la connaître, — s'écria madame Hemmer.

— Et savez-vous qui elle attend? — dit le petit Arsailly.

On écouta :

— Sciliver!

Aussitôt le musicien, aussi fameux comme compositeur que comme virtuose, aussi célèbre pour sa vie que pour ses œuvres, fit le sujet de tous les propos. Français et oriental, fils d'un officier de marine et d'une Turque, dont certains prétendaient que c'était une princesse, tandis que d'autres apportaient sur elle des renseignements opposés, il avait vécu à Constantinople, donné à Paris, avec un succès immense, une suite de concerts, fait entendre ses œuvres en France et en Allemagne, et celles-ci, grâce aux désordres de sa vie, représentaient depuis longtemps l'orgie, l'art, la passion et la volupté, tous les dérèglements fastueux. On raconta des traits de sa vie, comment il avait écrit sa *Didon* quand la princesse de Finlande s'était tuée pour lui, comment il avait mis le feu à sa maison du Bosphore, pour le seul plaisir de la regarder brûler, de son caïque. M. Joffand l'exaltait. Madame Hemmer hésitait entre la réprobation que de tels actes auraient inspirée jusqu'alors à son âme bourgeoise et l'admiration que sa vocation nouvelle lui imposait envers eux. André entendait tous ces propos. « Je suis revenu parmi les autres, » se disait-il.

M. Joffand se retourna vers lui :

— Quand retournez-vous à Paris, monsieur Arlant? — demanda-t-il.

Il lui parla de leurs amis communs, cita plusieurs personnes. Soudain il nomma Laure Préault. Ce fut pour André comme s'il avait été réveillé.

— Que fait-elle? — demanda-t-il avec une curiosité presque violente. — Vous l'avez vue?

M. Joffand répondit que la dernière fois qu'il l'avait rencontrée, c'était un soir, en juillet, où il avait dîné à la campagne avec elle, madame de Candun, Robert de Lembaye, d'autres encore.

— Maintenant, — dit-il, — elle doit être au Vivier, chez madame d'Albéron.

La curiosité d'André tomba brusquement. Il revit Laure parmi les autres. « Que voulais-je donc qu'il me dît? » pensa-t-il. Il lui sembla soudain qu'il était libre, et à la fois, qu'il pouvait tout faire et qu'il ne s'intéressait à rien.

Il se retourna vers madame Livrain :

— Avez-vous vu les jardins? — demanda-t-il.

Elle dit que non,

— Venez, je vais vous les montrer.

Ils s'éloignèrent ensemble, suivant une allée en pente : dans les corbeilles, les fleurs brillaient, chacune à sa place, et faisant penser au prix qu'elles avaient coûté, de sorte qu'on n'aurait pas été étonné de voir pendre à leurs tiges de petites étiquettes portant le chiffre de leur valeur.

— Où allons-nous? — demanda madame Livrain.

— Ayez confiance.

— Au contraire, — répliqua-t-elle, — je me méfie.

— Vous êtes trop aimable.

— Ne plaisantez pas toujours, — répondit-elle à André, comme si elle avait été avide de paroles sincères.

Ils s'assirent sur un banc appuyé à des arbres, au-dessus de la mer.

— Vous travaillez, — demanda-t-elle au bout de quelques instants, — vous écrivez un autre roman?

André fit signe que oui.

— Sur quoi? — demanda-t-elle avidement, non point qu'elle s'intéressât à aucun livre, du moment qu'il était paru, mais elle aurait toujours voulu savoir ce que les autres ne connaissaient pas encore, et s'attendait à ce qu'il y eût une surprise dans le sujet des ouvrages inconnus.

André répondit :

— Sur l'amour.

Elle se tut et soupira. Selon deux conventions aussi bien reçues l'une que l'autre, l'amour pouvait être considéré comme le principe de toutes les extases ou comme celui de toutes les déceptions. Elle soupira derechef pour faire entendre à André qu'elle le comprenait. Après quelques phrases indifférentes, il lui prit la main. Elle était de ces femmes qui n'ont de mignards que les traits du visage. Ses attaches étaient grosses, mais sa main, courte, pouvait passer pour petite. Il lui en fit compliment, et cela le fit penser soudain à d'autres mains, perdues pour lui comme celles d'une morte. Ce souvenir fut cause que madame Livrain put retirer la sienne sans même qu'il s'en aperçût.

Étonnée qu'il ne se donnât pas la peine de parler davantage, elle reprit cependant :

— Vous allez voyager ?

Il dit que oui.

— Pourquoi ne venez-vous pas à Venise. Oh! *Venezia!* J'aimerais tant que vous me la fassiez voir!

— Prenez garde, — dit André, — si j'y viens, ce sera pour vous.

Elle sourit de contentement, de consentement. Tandis que son mari était assez satisfait par les conditions de son voyage, elle, agacée de le trouver si épais, aurait voulu compléter le sien par d'autres plaisirs plus secrets, sans lesquels elle le jugeait manqué. Cependant comme André se taisait, elle se leva.

— Revenons, — dit-elle.

— Non, — dit-il sans bouger, en lui montrant le banc où il demeurait assis, — revenez.

— Mais, mon mari....

— Bah, — dit André.

— Vous ne croyez pas qu'il est jaloux ?

— Je croyais, — répondit-il, — qu'il était sûr de votre vertu.

Et reprenant la main de la jeune femme, il la fit asseoir près de lui et lui dit quelques galanteries assez libres. Elle minaudait, en se regorgeant un peu, comme si la louange l'avait nourrie. « Voilà donc, pensait André, les airs qu'elle croit qu'il faut prendre. » Mais ce qu'elle était lui paraissait beaucoup moins piètre que ce qu'il faisait lui-même.

Elle retira sa main, il la reprit. Mais, comme il ne faisait rien de plus, elle lui jeta un regard sournois, trouvant qu'il était bien lent à pousser son avantage.

— Regardons la mer, — dit-elle, comme pour le convier à s'unir à elle dans une émotion poétique.

Le soleil avait disparu en laissant à peine quelques cendres sur l'horizon. La mer toute entière avait l'air de s'évaporer en nuances. Quelques chauves-souris, dans l'air subtil, ressemblaient à des masques suspendus là pour la lune. Pour ressentir pleinement la douceur de ce moment, André était gêné par la fausseté des sentiments qui le remplissaient.

— Revenons, — répéta-t-elle.

Ils se levèrent, et, comme l'ombre tombait très vite, elle s'effarait pour de bon et se reprochait, en remontant, d'être restée si longtemps avec André. Quand ils parvinrent devant la villa, ils n'y trouvèrent plus que madame d'Issé, et madame Hermer, sur le perron, qui rentrait. Elle se retourna et vit madame Livrain, à qui elle gardait encore un peu de rancune.

— Madame, — dit-elle, — votre mari est parti sans vous attendre, avec monsieur Joffand.

— Mais, Madame, — répliqua l'autre, — je vais le rejoindre.

— Je vous accompagnerai, — dit André, — si vous voulez bien me le permettre.

A ce moment la lune, dont la lueur insistante grandissait de plus en plus au-dessus de la montagne, parut enfin. Ce fut comme si tout le paysage ranimé renaissait dans un autre monde. La mer s'éclaira, l'espace devint diaphane. Au loin, un promontoire vaporeux poudroyait et des lumières le paraient mollement, comme de grosses perles.

— Madame, — dit André en montrant tout cela à madame Hemmer, — quel sujet!

— N'est-ce pas? — dit la vieille dame, soudain inquiète. C'était l'heure où elle allait s'étendre avant de dîner, mais elle se demanda si elle n'aurait pas dû faire de ce qu'elle voyait un poème en prose et son repos fut gâté. Elle rentra cependant.

— Allons, partons, — dit un peu sèchement madame Livrain, et elle s'avança vers le portail.

André se tourna vers madame d'Issé silencieuse, et qui n'avait pas bougé.

— Vous nous accompagnez! — demanda-t-il, — il fait si doux?

Elle hésitait, ayant remarqué son absence avec madame Livrain et se demandant si elle ne devait pas le punir par un refus.

— Faut-il que je vienne? — demanda-t-elle.

— Je vous en prie.

Elle était là, debout, dans sa longueur un peu inutile, en face d'André, à quelques pas, séparée de lui par cet air mysté-

rieux du soir qui semble changer les distances. On ne voyait plus son visage, mais toute son attitude semblait sourire. Ambiguë, elle se taisait. L'heure lui allait bien, comme une écharpe.

— Il est étrange de penser que vous allez bouger, — dit André. — Vous semblez enchantée pour toujours dans votre attitude immobile.

Elle ne répondit pas, il reprit :

— Êtes-vous encore madame d'Issé, ou bien êtes-vous l'heure du soir, qui va se renverser dans le clair de lune?

Sa voix se détachait de lui et il sentait qu'elle passait sur la jeune femme et que c'était comme s'il l'avait caressée de loin. Elle se taisait toujours, se prêtant au jeu, et pour si peu de chose il la trouvait délicate.

— Je ne sais plus quel est votre nom, — poursuivit-il, — mais je n'ai jamais mieux su tout ce que vous êtes.

Et s'arrêtant chaque fois comme entre les mots d'une litanie :

— Vous êtes tendre, — dit-il.

— Vous êtes gracieuse.

— Vous êtes secrète.

— Vous êtes pure.

Il ne se demandait même pas si elle méritait vraiment un de ces mots : sur toute son âme s'étendait une sincérité d'un moment.

Elle acceptait ces éloges. Ils durent faire un effort pour aller rejoindre madame Livrain. Elle s'impatientait sur la route.

— Ah! vous voilà, — fit-elle, et sa voix suffit à rompre le charme. Ils avancèrent sur le chemin, tour à tour obscur ou éclairé par la lune. Les parfums se répandaient, la brise de l'automne les battait de ses courtes ondes; parfois une petite charrette sortait tout à coup de l'ombre, comme si elle se fut dépliée. Un paysan alerte et ténébreux passait en chantant. Tandis que madame d'Issé allait d'un pas souple, on entendait le son trop fréquent des petits talons de madame Livrain, faits pour l'asphalte des villes. Elle s'était mise à citer par ostentation les gens qui logeaient à son hôtel, les nommant tous pêle-mêle : le prince et la princesse Orlando Palmacamini,

madame Meyersohn, la princesse d'Orlemünde, fameuse pour ses perles. Pendant qu'elle parlait, André jouait avec sa main pendante, madame d'Issé se taisait par opposition, voulant marquer son dédain pour ces bavardages. André sentait que ces deux femmes avaient de l'aversion l'une pour l'autre à cause de lui, et les principes fastidieux de la séduction se représentaient à son esprit. Ils arrivèrent près de l'hôtel. De grosses plaques de lumière, fausses et plâtreuses comme des clartés de théâtres tombaient des globes électriques sur les géraniums qu'elles réveillaient. Au delà du jardin, à travers les grandes portes vitrées pareilles aux glaces d'un aquarium, on voyait bouger quelques taches noires.

— Vous n'entrez pas? — dit madame Livrain.

Et comme André s'y refusait :

— Oui, — dit-elle, essayant de deviner ce qu'il pensait, — vous, le monde....

Elle s'était retournée vers lui, se cambrait, sentant que la lumière qui tombait sur elle l'éclairait à son avantage. Et ainsi offerte, elle avait l'insignifiance et l'éclat d'une figure d'affiche.

— Vous viendrez à Venise? — reprit-elle.

Il s'inclina sans répondre :

— N'oubliez pas : vous avez promis.

— Vous aussi, — dit-il.

Il revenait avec madame d'Issé. Dès qu'ils eurent tourné le dos à l'hôtel et à ses lumières offensantes, ils revirent le grand paysage délicat que la lune semblait prendre dans ses bras. Une petite maison rustique, aux fenêtres closes, en recevait la pâle clarté avec quelque chose d'aveugle et de souriant. Le sol avait la légèreté d'une gaze. André et madame d'Issé ne se parlaient même pas; ils ne se disaient rien de ce qui avait précédé, comme s'ils eussent été d'accord pour écarter aussitôt et dédaigner tout ce qui était vulgaire. Leur silence les unissait. Ils marchaient côte à côte, sans s'effleurer, mais ils voyaient devant eux leurs longues ombres fluettes qui se touchaient. Quand ils prononcèrent quelques mots, ce fut pour se parler de ce qu'ils voyaient et leurs paroles étaient comme des échos de la beauté des choses. Ils arrivèrent devant la villa :

— Déjà ! — dit-il. — Quel dommage ! Vous ne voulez pas rentrer encore ?

Elle s'était arrêtée.

— Venez, — dit-il.

Elle le suivit et elle sentit bien qu'elle se soumettait à lui. Ils s'enfoncèrent dans le jardin, couverts tous d'eux d'une ombre subite. Au loin on voyait le beau promontoire vaporeux paré de lumières.

— Quelle féerie, là-bas ! — dit-elle.

— Non, — dit-il doucement, — ici.

Ils s'assirent sur un banc, sous un arbre obscur. Le reflet de la lune bouillait sur la mer, et les feuilles noires et aiguës entraient comme des armes dans ce reflet éblouissant, le blessaient et le travaillaient sans relâche. Un cri limpide s'éleva au loin et dura longtemps. Ils prononcèrent quelques mots indifférents, mais c'était leur voix qui les troublait. Il regarda la forme claire de sa compagne, sur laquelle bougeaient l'ombre des branches, et il eut soudain envie d'ajouter à cette étreinte irréelle celle de ses bras.

Il le lui dit. Et il s'aperçut qu'il l'avait saisie, qu'il la tenait. Elle essayait de se dégager en silence, mais il resserrait son embrassement adroit et souple, et, tout à coup, il pensa aux yeux gris de madame d'Issé, à ses cheveux blonds foisonnants, à tous les aspects d'elle qui lui avaient plu : il songea qu'il tenait tout cela et fut heureux de la brusque sincérité de son désir. Elle n'était plus qu'une grande gerbe où il y avait une bouche qu'il allait atteindre. Il l'atteignit. La jeune femme résista, céda.

Il se souvint de son prénom, et en le prononçant, c'était comme s'il avait enfoncé dans l'énorme serrure de l'avenir une petite clé d'or, et, qu'il sentît jouer les ressorts et s'ouvrir docilement la porte immense :

— Christine, — dit-il.

Ils restèrent un moment immobiles. L'arbre remuait, l'ombre respirait, ils se sentaient au centre des choses. Elle laissa tomber sa tête sur l'épaule d'André et vaincue, triomphante :

— Vous viendrez à Rome ? — murmura-t-elle.

## X

Huit jours après, André Arlant logeait à cet hôtel où il n'avait pas voulu entrer, quand il avait accompagné madame Livrain. Les travaux importuns de quelques maçons l'avaient contraint de quitter son auberge, mais, sans qu'il eût besoin de ce prétexte, il était juste que recommençant à vivre comme les autres, il se replaçât parmi eux. Madame d'Issé avait pris froid trois jours avant en se promenant avec lui, et depuis lors gardait la chambre. André déjeunait et dînait seul dans la grande salle de l'hôtel non loin de madame Aguirroa et du petit Arsailly, qui prenaient leurs repas ensemble. Il recevait malgré lui des éclats de leur conversation. Le jeune homme et la jeune femme parlaient de tout, et principalement des arts. Madame Aguirroa n'avait que des jugements extrêmes. Jacques Arsailly les approuvait. Parfois, pourtant, se méprenant sur un ton de voix, il était prêt à se tromper d'excès, à abominer ce que madame Aguirroa, au contraire, allait exalter : alors, confus de son erreur, il ralliait précipitamment l'opinion de la jeune femme. Celle-ci élevait ou précipitait les artistes selon son humeur; parfois un mot, parmi ces décrets, révélait comme un éclair toute l'étendue de son ignorance.

Après déjeuner, André faisait faire un grand bouquet qu'il allait porter à madame d'Issé. La jeune femme n'avait plus la grâce d'une personne maladive, il ne lui restait que l'infériorité d'une personne malade. Pourtant, étendue sur les coussins de sa chaise longue, sur le balcon de son salon, elle souriait à André. Elle lui parlait de tout le plaisir qu'ils auraient pendant l'hiver, s'il venait aussi à Naples. Elle se glissait dans son avenir sans rien y déranger, avec une adresse qui prouvait assez son expérience. André se penchait vers elle, arrangeait les coussins qui la soutenaient, puis, bientôt, cette fausse tendresse se troublait, ils se rapprochaient, leurs lèvres se cherchaient, tandis qu'André respirait, mêlée au parfum voluptueux de la jeune femme, l'odeur amère et prude des médicaments. Le bruit d'un pas, d'une voix, les séparait, et ils

restaient l'un en face de l'autre, les nerfs irrités par ces caresses incomplètes. Parfois elle s'émerveillait de ce qui leur était arrivé et ne trouvait jamais qu'il en fût assez étonné. Ou bien elle le questionnait avidement sur les gens qui étaient à son hôtel, obstinée à s'informer de chacun, et André, dans de menus indices, voyait se révéler toute une nature pour laquelle il ne se sentait aucun attrait. Madame d'Issé était surtout curieuse de madame Aguirroa : et comme André lui expliquait que celle-ci ne l'intéressait en rien, bien loin que madame d'Issé en parût satisfaite, elle semblait plutôt déçue, comme si André, en refusant d'exciter un peu sa jalousie, s'était soustrait aux règles du jeu auquel ils jouaient.

Parfois, pendant qu'ils causaient, ils voyaient le petit Arsailly arriver dans le jardin. Quoi qu'il se crût seul, il n'en faisait pas moins ses mines accoutumées, ce qui lui donnait l'air d'un acteur répétant son rôle; André et la jeune femme s'en moquaient gaiement et cette raillerie, mieux que nul autre sentiment, les mettait tout de suite ensemble. Le jeune homme entendait un rire, levait la tête. Il voyait madame d'Issé et la saluait de son air gourmé.

Parfois madame Hemmer venait causer avec eux. Elle paraissait ne rien soupçonner et madame d'Issé s'appliquait à dire devant elle des mots à double entente qu'André seul pouvait comprendre, et elle prenait à ces puériles traîtrises un plaisir qu'il ne partageait point. André, un jour, trouva la vieille dame haletante :

— Grande nouvelle, — dit-elle, — il arrive!

— Qui donc?

— Sciliver! Il sera ce soir à votre hôtel. Après-demain, il viendra déjeuner ici, madame Aguirroa me l'a promis.

André ne parut pas ému, madame Hemmer jugea qu'il était jaloux de la gloire du musicien et, émerveillée d'avoir été capable d'une remarque aussi perçante : « Je pourrais faire des romans », se dit-elle.

Elle demanda :

— Vous le connaissez, n'est-ce pas, monsieur Arlant?

— Un peu, madame.

— Quel âge a-t-il?

— Près de cinquante ans.

— Il n'a vécu que pour l'amour, n'est-ce pas?

Et donnant ingénument les dates de cette double carrière :

— Quand on a joué son *Ariane*, il a enlevé une jeune fille! Et quand on a joué sa *Didon*, la princesse de Finlande s'est tuée, après avoir passé deux ans avec lui! Comment donc s'attache-t-il ainsi les femmes? On dit qu'il est si méchant avec elles?

— C'est peut-être ce qu'elles demandent, — répondit André.

— On dit, — poursuivit madame Hemmer, — qu'il s'habille en Turc, pour composer. Est-ce vrai?

— Il le dit, — répliqua André, — c'est peut-être vrai.

— Croyez-vous que ça fasse quelque chose?

— Quoi donc, Madame?

— De s'habiller ainsi, pour l'inspiration?

André regarda la vieille dame et ne put s'empêcher de sourire, en pensant à tous les costumes dont elle allait peut-être s'affubler, pour composer ses poèmes en prose. Cependant, elle abandonnait tout autre souci pour ne plus penser qu'à son déjeuner. Elle décidait comment elle placerait ses convives et comme madame Cirrémon était de trop, elle l'excluait brutalement, disant qu'elle lui demanderait de déjeuner dans sa chambre. Puis elle gourmandait son jardinier qui n'avait pas d'iris noirs.

Le surlendemain, quand André arriva, elle ne se contenait plus, et donnait sans ménagements des ordres à madame Cirrémon, qui se précipitait pour les accomplir et tâchait de recouvrir de son zèle les marques de sa servitude.

— J'ai dû l'inviter! — dit-elle à André, quand celle-ci fut sortie. — La petite d'Issé prétend qu'elle est trop fatiguée pour descendre. Je lui en veux un peu. Si vous alliez la voir...

— Oui, — dit André.

Elle le rappela.

— Cher ami, comment faut-il l'appeler?

— Qui?

— Sciliver!

— Mais appelez-le : Maître.

— Naturellement! — dit-elle.

André trouva madame d'Issé dans le petit salon attenant à sa chambre. Elle se plaignait de sa malchance, parce qu'elle ne pouvait pas descendre. Il était étonné qu'elle tînt à ce point à ce déjeuner.

— Mais, — dit-il, comme elle allait et venait, — cela ne vous fatiguerait pas plus de venir en bas.

— Ah, non! Merci, je n'ai pas dormi, j'ai un bouton de fièvre, je suis laide.

Il la regardait, il voyait ce visage un peu gris, cette bouche mince, ces cheveux trop denses de malade. Elle avait perdu tout son charme d'inconnue.

— Pendant que vous vous amuserez en bas, moi, — dit-elle, — ici... — et elle pleurnichait, en faisant l'enfant, ce qui déplaisait à André. Il savait déjà à quels moments il ne fallait pas la regarder. Cependant, quoiqu'il n'eût aucune envie de se l'attacher, il était piqué qu'elle ne lui appartînt pas davantage.

— Qu'est-ce que je ferai? — répéta-t-elle.

— Eh bien, vous penserez à notre amour.

Il la vit sourire et devenir rose.

Elle s'approcha de lui en silence et, les yeux baissés, tendant sa bouche vers lui :

— Je voudrais te plaire, — dit-elle, — presque humblement. J'aurais voulu être là pour toi.

Ils se donnèrent un baiser prolongé, et, en descendant, André, plein de sentiments contraires d'où résultait un vague ennui, gardait le goût de ce baiser sur les lèvres.

Il se vit dans une glace, ses yeux, sa bouche amère, son front toujours calme, et il fut comme surpris que tous ces beaux signes ne recouvrissent pas plus de choses. Quand il entra dans le salon, on n'attendait plus que Sciliver. Le petit Arsailly discourait, heureux d'être là, satisfait, béat, croyant vivre. Madame Aguirroa venait d'arriver. Madame Cirrémon, s'étant acquittée de ses missions, restait oisive sur sa chaise et reprenait un air d'invitée. Arsailly parlait de Sciliver, qu'il avait déjà rencontré, de sa nature extraordinaire. Mais une telle prétention agaça madame Aguirroa :

— On croit connaître Sciliver, — dit-elle, — on ne le connaît pas.

— Pourvu qu'il vienne! — s'écria naïvement madame Hemmer.

Madame Cirrémon tourna vers la vieille dame son œil jaunâtre et se donna le plaisir de dire que Sciliver, fantasque ainsi que tous les artistes, manquait très souvent aux invitations.

— Il viendra, — dit madame Aguirroa d'un air assuré, comme pour faire entendre qu'elle le savait et qu'autrement elle ne serait pas venue elle-même.

Soudain, sans être annoncé par des musiques perverses, simplement, modestement, il parut. On vit cette tête aux cheveux taillés assez courts, sinon sur le front où ils étaient un peu plus longs, ces yeux troubles et embus, cette bouche lourde et ce menton avançant où subsistaient encore les marques d'une nature vulgaire et puissante. Madame Hemmer se troubla dans la récitation de la phrase qu'elle avait préparée, puis on passa dans la salle à manger et le déjeuner commença. La conversation était assez traînante. Madame Hemmer essaya bien de parler de musique et d'art. Mais, comme il fallait que tous les convives eussent l'air d'accord, sous peine de ne pas former l'élite qu'ils prétendaient être, aucun n'osait avancer une opinion. Sciliver dit quelques phrases de bon sens et on en était presque déçu, de même qu'on était presque déçu que le déjeuner fût simplement bon, tant l'on s'attendait à des choses perverses et malfaisantes.

Cependant Sciliver ne buvait presque pas. Madame Hemmer le remarqua, il lui répondit qu'il s'abstenait ainsi par régime, et parlant de sa santé, il dut en faire mille vanteries, car c'était là une des affectations auxquelles il était enchaîné. En vérité, il était assez fatigué, mais comme un acteur soutenu par son public, en présence de ces gens qui le regardaient, il redevenait un peu ce que ceux-ci croyaient qu'il était. S'animant, s'il n'alla pas jusqu'à rien improviser, il répéta du moins des phrases qu'il avait déjà dites bien des fois. Et comme il racontait son origine à madame Hemmer, il lui en fit part en ces termes :

— Je suis, — lui dit-il, — le fils du navigateur et de la sultane.

André l'avait entendu prononcer ces mots sept ans avant.

Madame Hemmer ne douta pas qu'il ne les eût trouvés pour elle et en fut charmée. Après le café, l'on passa dehors. Sciliver s'était mis à parler de sa vie à Constantinople, de sa familiarité avec l'ancien sultan, vieillard sanguinaire, peureux et fou de musique. Et non sans une certaine adresse, l'artiste décrivait les concerts qu'ils se donnaient pour eux seuls, dans le petit théâtre morne et presque noir, tandis que dehors le jour rayonnait, que la lumière s'écaillait sur le Bosphore et qu'autour du pavillon où ils étaient enfermés, parmi de grands jardins à demi incultes, des factionnaires étaient raidis dans les jasmins et les lauriers-roses.

Le petit Arsailly s'emplissait goulûment de tous ces détails en pensant à ce qu'il vaudrait à Paris en les répétant. Madame Hemmer, exaltée, prenait en dégoût ses jardins honnêtes.

— Ah! — dit-elle, — quelle vie que la vôtre. Quand on pense à ce qu'est la nôtre en comparaison!

— N'est-ce pas, monsieur Arlant, — dit-elle en se tournant vers André, dont elle avait jugé, avec un peu de dépit, qu'il parlait trop peu. — Que sommes-nous?

André avança légèrement la tête et pendant un instant, avec une insaisissable ironie, arrêta sur ceux qui étaient là son regard perçant. Il les vit. Chacun d'eux était lié au rôle qu'il croyait avoir choisi; tous s'imaginaient être libres.

— Mon Dieu, Madame, — dit-il, — je crois qu'il y a en chacun de nous quelque chose de misérable qui le rendrait intéressant, si nous n'avions pas tant de vanité.

Cette phrase déplut à tout le monde et parut menaçante pour ce qu'elle pouvait contenir de véritable. Seul, le petit Arsailly était prêt à discuter. Mais madame Hemmer l'interrompit.

— Monsieur Arlant, — dit-elle, d'un ton de gronderie, — vous êtes un pessimiste.

La conversation s'arrêta. Sciliver ne causait pas. Il ne se fatiguait pas pour rien.

— Sciliver! — dit madame Aguirroa.

Jusque-là elle avait souffert qu'il demeurât avec les autres, mais elle voulait enfin montrer ses avantages et déjà ses droits. Ils s'éloignèrent ensemble, jusqu'à la terrasse et s'y appuyèrent,

ayant l'air d'avoir oublié les autres, et jouissant peut-être de se sentir regardés pas eux. Ils demeurèrent ainsi un long moment, sans que madame Hemmer fût choquée de cette impolitesse, car Sciliver lui parassait au-dessus des obligations ordinaires. Ce dont elle souffrit, ce fut plutôt d'un élancement de jalousie, très subtil, très sourd, dans des régions d'elle-même qu'elle croyait mortes. Elle se tourna vers André :

— Ils s'aiment? — demanda-t-elle.

— Sans doute.

— Mon Dieu! — dit-elle.

Sciliver et madame Aguirroa revenaient. Plus alerte et comme réveillé, il portait sur le visage une expression fourbe et trouble qui aurait pu faire prévoir à madame Aguirroa à quel destin elle était réservée. Mais elle n'y songeait guère, contente seulement d'avoir signalé aux autres son intimité avec lui. Ils se rassirent et l'on recommença d'échanger des mots insipides en pensant aux paroles rares qu'ils avaient dû se dire. Madame Hemmer, qui s'était promis de garder son hôte jusqu'au goûter, était pleine d'angoisse dès que la conversation tombait, tant elle redoutait qu'il ne prît congé.

— Vous travaillez, monsieur Sciliver? — demanda-t-elle avec respect.

— Je travaille toujours, — répliqua-t-il. C'était une des réponses qu'il faisait par habitude. En la prononçant une fois de plus, il ne se rappela même pas que, depuis six mois, il n'avait pu rien écrire.

— Et à quoi, — demanda madame Hemmer, — si l'on peut savoir?

— A la *Pasiphaé*, — s'écria le petit Arsailly, aise de citer le nom de cet opéra dont tous les journaux avaient parlé et dont Sciliver était le seul à savoir que rien n'était fait.

— *Pasiphaé*, c'est... — dit madame Hemmer, honteuse de son ignorance.

Sciliver eut un petit rire.

— C'est le vieux mythe de la femme de Minos, — dit-il, — de la femme amoureuse du taureau.

— Amoureuse du taureau! — répéta madame Hemmer.

Elle avait des enfants et des petits-enfants; un mari auquel

elle était toujours restée fidèle. Mais elle entrevit des mondes obscurs, fascinants et monstrueux et en voulut à ce mari de l'avoir laissée si naïve.

— Monsieur Sciliver, — dit-elle, — parlez-nous de l'amour!

Il eut derechef son petit rire et regarda madame Aguirroa. Mais il était fatigué.

— Eh bien, — répondit-il seulement, d'un air d'évidence, — l'amour c'est le combat.

— Le combat? — redit la vieille dame, comme si elle avait voulu, en répétant ces mots, en exprimer le suc vénéneux. — Alors, — demanda-t-elle, un peu étonnée et attristée, — malgré tout, quand on s'aime, il faut être méchant?

— Oh, pas méchant, — dit madame d'Aguirroa, — comme si elle avait relevé une faute grossière, — pas méchant, cruel!

Elle sourit d'un air félin et ce sourire découvrit, au coin de sa bouche, une petit dent revêtue d'or.

Madame Hemmer se tut. Elle aurait voulu poser d'autres questions, mais craignait de découvrir son ingénuité, d'autant plus que tous les autres souriaient comme des initiés. André souriait pour n'avoir pas à parler, le petit Arsailly souriait aussi et, quoiqu'il ne lui fût jamais rien arrivé, il se promettait d'être atroce avec les femmes le cas échéant. Madame Cirrémon souriait par imitation.

Le silence se rétablit. Voyant qu'il durait, la vieille dame éperdue voulut à tout prix le rompre. Et comme elle ne trouvait pas autre chose à dire, aimant encore mieux l'importuner que de le laisser partir :

— Monsieur Sciliver, cette journée serait complète, — commença-t-elle presque suppliante, — si vous vouliez, s'il vous plaisait de jouer, de nous jouer...

— Non, — répondit délibérément le musicien. — Mais c'est vous, Madame, qui devriez nous lire...

— Moi?

— Oui, — dit madame Aguirroa, qui voulait être pour moitié dans tous les propos de Sciliver, — il faut nous lire...

On vit alors la vieille dame rougir et, confuse, glorieuse, dire qu'elle n'avait encore rien publié... qu'elle n'aurait pas même cru possible que Sciliver sût qu'elle écrivait.

— Je vais chercher ça, — dit en se levant madame Cirrémon, qui aimait mieux prévenir un ordre que de le recevoir. Madame Hemmer lui avait pris les mains, l'appelait : « Chère amie », et dans son trouble, mêlait à ses dernières protestations des renseignements sur la place du manuscrit. Madame Cirrémon revint bientôt, tenant des feuillets de papier du Japon, sur lesquels des mots étaient tracés à l'encre dorée.

— C'est justement sur l'amour, — dit madame Hemmer, en prenant les pages, — sur l'amour. J'ai écrit ça justement hier soir, en pensant... Je n'ose pas...

Sciliver fit un geste d'encouragement, la vieille dame commença :

« O Éros, cruel jeune homme, toi dont les griffes nous broient jusqu'à l'âme, oui, déchire-nous, si dans ces tourments... »

Ainsi, madame Hemmer, bonne mère, bonne épouse, en arrivait enfin à humilier ses mérites et à renier en mots ridicules tout ce qui avait donné à sa vie quelque dignité. Sciliver écoutait. Comme déformées dans un miroir grotesque, c'étaient ses propres affectations qui lui étaient ainsi représentées. Il ne s'en apercevait pas. Il avait trop besoin de la crédulité des autres pour n'être pas un peu crédule lui-même. Il écoutait sans ironie. Mais André n'y tint plus. Comme il s'était placé un peu à l'écart, il se leva doucement et ayant fait quelques pas sans bruit, il se trouva de l'autre côté d'un épais buisson de myrtes. Tandis qu'il entendait à peine encore la voix de madame Hemmer, soulagé, il aperçut tout le paysage. Le soleil y répandait sa paix glorieuse. L'air, le jour, la terre et la mer s'y rencontraient avec faste comme des personnages royaux. Au loin, la lumière absorbait un promontoire. Des voiles de pêcheurs mouchetaient la mer. Tout était sain, lent, grandiose, régulier. En bas le petit village élevait ses rumeurs et ses fumées et le bruit d'une dispute montait, serein, dans l'air calme. Le tintement cadencé d'une forge semblait le son même du labeur viril. — Et moi ? se dit André malgré lui. Il lui semblait que sa vie se perdait, se divisait, s'égarait comme de l'eau dans du sable. Il ne reconnaissait pas d'importance à tout ce qu'il accomplissait depuis quelque temps,

et cependant c'étaient toutes ces choses dédaignées qui faisaient sa vie. Le travail était loin de lui. Il ne renonçait pas aux ouvrages dont il avait fait le projet, mais rien ne le poussait à les accomplir. En vain, pouvait-il se flatter d'observer ceux parmi lesquels il vivait : il n'était pas d'observation qui le dispensât de vivre lui-même. D'ailleurs, il savait bien qu'il n'y avait rien à chercher en eux : il était moins leur spectateur que leur prisonnier. Il avait fermé les yeux. Alors il pensa à madame d'Issé : parmi tant d'ennuis, elle ne lui représentait qu'un ennui plus grave. Il était trop sûr qu'il ne l'aimait pas. Il avait même pour elle un dégoût secret. Il se dit qu'il partirait, s'éloignerait d'elle. Mais il savait aussi que c'est la punition de ces fausses amours d'avoir quelques moments de sincérité grâce auxquels elles empêchent ceux qui y sont engagés de s'en échapper. Puis le misérable besoin d'une compagne l'attachait à sa maîtresse. Il redoutait d'autant plus de redevenir seul, que rien ne lui aurait plus masqué sa pauvreté et son désordre. Il ne savait pas ce qu'il ferait. Il vivait au jour le jour : l'idée qu'il y avait tout un avenir à épuiser l'accablait. Il regretta de n'être pas ambitieux, comme la plupart des hommes. Cela aurait passionné sa vie.

Alors il s'irrita, à la fin, dans son amour-propre viril, de se sentir en un si piètre état. Pourtant il était jeune, vigoureux. Dans son esprit même, il lui semblait que ses qualités n'avaient jamais été plus certaines. Il ne leur manquait que de s'exercer. Las de cet affaissement, il voulut éveiller, rencontrer en lui un désir quelconque, mais réel et franc, qui l'attachât à l'avenir, qui lui donnât envie d'atteindre aux heures suivantes. S'étant ainsi stimulé, il attendit. Alors il revit une jeune femme qu'il avait remarquée à l'hôtel, depuis deux jours. Brune, elle avait la chair mate et l'œil sournois. Elle était avec un homme, aux épaules carrées, brutal, et qui devait être jaloux. André n'avait encore demandé aucun renseignement sur elle. Mais la veille au soir, comme elle montait l'escalier devant lui, il voyait tout son corps se révéler et chanter à chaque degré. Devant la porte de sa chambre, avant d'entrer, elle lui avait jeté un de ces regards pleins d'une défiance déjà favorable, que les hommes connaissent bien.

Celle-là lui plaisait vraiment. Il pensa à une rapide aventure où la présence du gros homme mettait au moins quelque risque, et se rappelant la hardiesse insouciante de sa première jeunesse, stimulé, il gagea en lui-même de la tenter. Il se leva, et revint à pas muets vers les autres.

ABEL BONNARD

*(A suivre.)*

# METZ[1]

Quand la garnison française sortit de Metz, dans la matinée du 29 octobre 1870, les Messins, si désespérés qu'ils fussent, ne mesuraient pas encore toute l'étendue de leur malheur. Avec ces convois de soldats déjà désarmés que des sous-officiers conduisaient aux avant-postes pour les « livrer » à l'ennemi, les Messins voyaient la France partir, et c'était déjà trop! Mais ils ne savaient pas tout ce qui, de Metz, s'en irait à leur suite : des traditions, des hommes, et quel serait pour la ville, après le drame de la guerre, celui de la paix.

1. Parmi les ouvrages consultés, nous citerons : E.-A. Bégin, *Metz depuis dix-huit siècles*, 3 vol., Paris, Furne, 1843-45, in-8°; — Justin Worms, *Histoire de la ville de Metz depuis l'établissement de la République jusqu'à la Révolution française*, Metz-Nancy-Paris, 1849, in-8°; — Aug. Prost, *La Lorraine et l'Allemagne*, Introduction à la *Lorraine illustrée*, Paris, Berger-Levrault, 1886, in-fol.; — Lorédan Larchey, *Le Pays messin*, *ibid.*; — R. P. Meurisse, *Histoire des Évesques de l'Église de Metz*, Metz, 1634, in-fol.; — H. Klipffel, *Les Paraiges messins*, Metz-Paris, 1863, in-8°; — Gérard d'Hannoncelles, *Metz ancien*, 2 vol., Metz, 1856, in-fol.; — Emmery, *Recueil des Édits... enregistrés au parlement de Metz*, 5 vol., Metz, 1774-88, in-4°; — Emm. Michel, *Histoire du Parlement de Metz*, Paris, Techener, 1845, in-4°; — *Causes célèbres*, t. CXXXIV, Paris, 1786, in-12; — Joseph Reinach, *Raphaël Lévy*, Paris, Delagrave, 1898, in-16; — Ernest de Bouteiller, *Éloge de Metz, par Sigebert de Gembloux*, Paris, 1881, in-16; — Lorédan Larchey, *Les maîtres bombardiers, canonniers et couleuvriniers de la cité de Metz*, Paris, Dumaine, 1861, in-8°; — G. Pinet, *Histoire de l'École Polytechnique*, Paris, Baudry, 1887, in-4°; — Aug. Prost, *Journal du Siège de Metz*, mss. de la Bibl. Nat.; — *Le Blocus de Metz en 1870*, publication du Conseil municipal de Metz, éd. Aug. Prost, Nogent-le-

A travers les siècles s'était formée, lentement, la grande figure historique de Metz. Les missionnaires de la foi chrétienne apparaissant tout à coup aux confins du monde romain et catéchisant la vallée mosellane; le tressaillement des communes s'émancipant de la féodalité; l'unité française attirant à soi des lambeaux « à l'abandon » du Saint-Empire « en anarchie [1] », et, par eux gagnant jusqu'au Rhin : toutes ces révolutions avaient laissé derrière elles, dans Metz, des institutions qui duraient, et, dans la longue chaîne des générations messines, plus d'un souvenir fidèlement transmis. Metz, petit royaume d'un évêque, Metz, république de « grands bourgeois », Metz, depuis la « protection » du Roy, ville parlementaire et militaire : l'histoire de Metz était faite de ces apports successifs, et dans sa physionomie d'avant la guerre on retrouvait sans peine quelque chose de tous ces aspects.

Les évêques d'abord. Je ne m'étendrai point sur toutes les raisons pour lesquelles l'Église de Metz paraît « recommandable » au R. P. Meurisse, qui écrivit au XVII^e siècle l'histoire de ses évêques : la « splendeur de leur sang », la « constance de leur orthodoxie », la qualification de saints que portent trente et un d'entre eux, non point acquise « par le martyre, qui est un chemin bien court pour y parvenir », mais « par un exercice stable et continuel des vertus, qui est un sentier beaucoup plus long, plus fâcheux et plus malaisé... » On peut dire, du moins, sans entrer dans le détail de ces « considérations bien particulières », soigneusement

Rotrou, 1898, in-8°; — Jules Claretie, *La Guerre nationale*, Paris, Lemerre, 1871, in-12; — Alfred Mézières, *Récits de l'Invasion, Alsace et Lorraine*, 3e édit., Paris, Perrin, 1884, in-18; — G. d'Elstein, *L'Alsace-Lorraine sous la domination allemande*, Paris, Olmer, 1877, in-8°; — A. Villefort, *Recueil des traités... relatifs à la paix avec l'Allemagne*, Paris, Impr. nat., 1874-79, 5 vol. in-4°; — Abbé Félix Klein, *Vie de Mgr Dupont des Loges*, Paris, Poussielgue, 1899, in-8°; — Louis Laffitte, *La Région lorraine*, dans : *Les divisions régionales de la France*, Paris, Alcan, 1913, in-8°; — Nérée Quépat (René Paquet), *Dictionnaire biographique de l'ancien département de la Moselle*, Paris-Metz, 1887, in-4°; — *Mémoires de l'Académie de Metz*, 1872-73; *Mémoires de l'Académie Stanislas*, 1870, 1872, etc.; *L'Austrasie*; *Le Pays lorrain et le Pays messin*; *Les Marches de l'Est*; *Le Messager d'Alsace-Lorraine* : passim.

1. Ernest Lavisse, *La question d'Alsace dans une âme d'Alsacien*, Paris, Colin, 1891, in-16, p. 5.

numérotées par leur panégyriste, que, depuis saint Clément, le fondateur légendaire, citoyen romain à qui « saint Pierre lui-même mit le bâton en main comme Dieu fit autrefois à Moyse », plus d'un parmi leurs évêques est resté populaire dans la mémoire des Messins. Qu'ils défendissent leur troupeau contre les Barbares — tel l'évêque Wala, qui tomba, le jeudi saint de 882, à Remich-sur-Moselle, sous les coups de l'envahisseur normand, — ou, plus tard, contre la « malheureuse gangraine » de l'hérésie protestante, lorsque « l'Église et la Religion » furent en butte à « toute la furie de l'enfer »; chéris du peuple de Metz qui les avait élus et qui les soutenait contre quelque intrus de soudaine investiture impériale, ou brouillés avec leurs électeurs et fuyant la ville, transportant à Vic le chef-lieu de leur résidence; qu'ils fussent Guise et Vaudemont, premiers courriers de la Lorraine, elle-même avant-courrière de la France, ou, comme l'illustre Coislin, de bienfaisants représentants de la France désormais souveraine; maîtres temporels de la ville ou glorieusement esclaves de leur mission pastorale, évêques batailleurs, évêques bâtisseurs, évêques de parti, évêques de cour, évêques d'État, ils ont rempli Metz de leur action, ils ont façonné puissamment son histoire et ses âmes.

En face d'eux, de bonne heure, un autre pouvoir s'était dressé. Dans l'émiettement des forces féodales : ducs de Mosellane, comtes de Metz, *voué* impérial même, les bourgeois représentaient déjà pour l'évêque, on l'a vu, le seul appui, ou la seule résistance. Pendant près de cinq siècles, Metz fut une république presque indépendante, gouvernée par un syndicat de quelques familles, les *paraiges*, bourgeoisie aristocratique ou aristocratie bourgeoise, lointaine infiltration des *phratries* ou des *gentes*. Les *bonnes gens des paraiges*! Les paraiges de Porte-Muzelle, de Jurue, de Saint-Martin, de Port-Saillis, d'Outre-Seille et du Commun! Les Chaverson et les Faulquenel, les Burthemin, les Collignon, les Renguillon, et ces Baudoche dont Barrès glorifia la descendance doucement obstinée : expressions et noms, de quartiers ou de clans, qu'on retrouve constamment, du XIII^e^ au XVI^e^ siècle, dans l'histoire messine. Au-dessus d'eux, mais longtemps dans leurs mains parce qu'il était issu de leurs

familles et de leurs votes, le maître-échevin personnifiait la bourgeoisie de Metz, sa puissance et son orgueil : à la naissance d'un enfant, on souhaitait à la mère que son fils fût un jour « maître-échevin de Metz ou tout au moins roi de France ». C'est à cette bourgeoisie souveraine que Metz dut en grande partie la prospérité de son commerce d'alors, son existence heureuse et large, attestée par de nombreux dictons contemporains, et les utiles ressauts de son mauvais caractère : fiers et jaloux de leurs libertés, ces bourgeois de Metz, à peine échappés du joug épiscopal, s'entendaient merveilleusement à maintenir plus nominale que réelle leur dépendance de l'Empire, à multiplier les chaînes de méfiance et les postes de précaution sur le passage de l'empereur quand il venait les visiter, à réserver leur attitude vis-à-vis de la France qui grandissait, ambitieuse, de l'autre côté. Sans doute, les paraiges, s'appauvrissant en argent et en hommes, moururent lentement; sans doute, l'autorité du maître-échevin s'évanouit, puis son titre même; mais, de cette vie civique d'autrefois, des souvenirs demeurèrent, prêts à se réveiller aux époques de crise, comme les visions d'enfance dans un soudain péril. Le vieux titre échevinal, à une heure tragique, d'instinct, le peuple messin le retrouva. « Notre maître-échevin », ce fut, un jour, Félix Maréchal, le maire de 1870... La lignée des caractères s'était perpétuée. Impatience du joug, égal amour de l'ordre et de la liberté, dévouement passionné à la chose publique, tout l'esprit du patriciat disparu resta celui de la bourgeoisie messine. Jusqu'à la fin, les hommes qui siégèrent à l'Hôtel de Ville de Metz ne furent point seulement le Conseil municipal d'une ville, mais encore autre chose et mieux : les chefs d'une cité.

De moindre ancienneté, la tradition parlementaire n'avait pas jeté de moins profondes racines. Elle n'y était apparue qu'à la suite du roi de France. Lorsque Henri II entra dans Metz à la faveur de son alliance avec les princes protestants de l'Empire, il y fut salué de deux titres qui ne se confondaient point : *Galliæ rex et urbis protector*, roi de France et protecteur de la ville. S'il voulait rester à Metz, surtout s'il voulait convertir cette protection en souveraineté, il lui faudrait, comme à ses prédécesseurs, pour assurer son pouvoir, pour

appuyer le Roy sur la Loy, l'autorité dévouée des gens de justice. Aussi, dès 1555, Henri II envoya-t-il à Metz un « président royal », président sans présidés, d'abord, mais qu'entourèrent bientôt un greffier et des huissiers, puis un procureur général, puis des gradués. En même temps, les prérogatives du président s'étendirent, il accapara le plus de cas possibles, prenant ici sur la juridiction des évêques, là sur celle des échevins, ailleurs sur d'autres petites justices souveraines, survivances des temps féodaux. Enfin, Henri IV fut sur le point d'ériger en Parlement ce petit tribunal de *missi dominici*, et, en 1633, Richelieu réalisa le projet de Henri IV. Les Messins ne virent pas tout de suite la jeune institution d'un œil favorable, ils épousèrent les ressentiments de leurs juges traditionnels, juges seigneuriaux, épiscopaux et municipaux, qui perdaient en importance tout ce que gagnait le Parlement; mais, le premier mouvement d'humeur passé, ils firent confiance à la justice nouvelle. Sans aller jusqu'à l'enthousiasme d'un certain Gobineau de Mont-Luisant[1] qui, dès la première année de l'existence du Parlement, célébrait en acrostiches les vertus de chacun des magistrats et chantait sur sa lyre les « Effects merveilleux » de ce « Juste Sénat »,

Oracle
Qui par ses purs Décrets va dissipant l'obstacle
De la Perversité,

ils virent bien, peu à peu, que les formules employées dans l'édit de création n'étaient pas vides de sens, ni les récriminations sur le passé sans raison, ni sans portée les engagements pour l'avenir : « ...usurpations d'aucuns... confusion et désordre... Justice et Police beaucoup mieux ordonnée et plus autorisée, pour empêcher nos sujets d'oppression et violence... » Aussi bien, rien ne manqua à la gloire du Parlement : les réceptions brillantes organisées pour lui ou par lui; les importantes consultations qu'on lui demandait sur les traités en préparation ou qu'il donnait sans qu'on les lui

1. *La Royale Thémis*, qui contient les effects de la justice divine, humaine et morale : l'establissement de la Cour de Parlement à Metz; et les Acrostiches sur les noms de nos seigneurs de ladite Cour, par Esprit Gobineau, sieur de Mont-Luisant, Chartrain (Metz, Claude Félix, 1634, in-4°).

demandât; des causes fameuses de tout ordre, sévères ou plaisantes (l'accusation de « meurtre rituel » qui coûta la vie à Raphaël Lévy, de Boulay, les débats sur le titre de prince de Metz que s'octroyait l'évêque Claude de Saint-Simon, la violente opposition de M. Le Monnier au mariage de sa fille avec M. de Valdahon, la plainte énergiquement soutenue du sieur Boulanger, ancien chirurgien-major, contre le baron d'Huart, ancien capitaine d'infanterie, pour un serin volé, un serin qui lui « était cher au sein de sa médiocrité », un serin « formé par le goût de Favart » et qui chantait si bien *Le cœur de mon Annette...*); enfin, les incidents violents qui mirent aux prises le Parlement de Metz, comme ses pareils, avec le pouvoir royal dans les dernières années de l'ancien régime, tout cela créait du mouvement et parfois de l'agitation dans la ville. On s'explique ainsi qu'il se soit formé des liens de plus en plus intimes avec le temps entre les familles de Metz et leur « Juste Sénat », et que la suppression des Parlements ait laissé parmi la bourgeoisie messine de nombreux parlementaires sans emploi qui ne demandèrent qu'à le redevenir sous la forme nouvelle, quand les Cours d'Appel furent instituées. A la veille de 1870, presque dans chaque famille, il y avait un magistrat ou un avocat, un avoué ou un greffier, et tout Metz était un peu de la Cour.

Tout Metz, plus encore, était de l'armée. Périodiquement, les tumultes militaires avaient fait vibrer ses murs, ses carrefours et ses hommes. Metz gaulois donna, dit-on, cinq mille soldats à Vercingétorix : glorieux préambule à l'histoire de son patriotisme. Les Romains l'érigent en forteresse contre les invasions germaniques, et voilà Metz désigné pour les siècles comme un bastion d'honneur et de péril sur les « marches » du monde latin. A maintes reprises, des flots armés viennent, de l'est et de l'ouest, gronder à ses pieds : Metz subit quatre investissements au x^e^ siècle, un au xiv^e^, trois au xv^e^, enfin, en 1552, à peine entré sous la protection royale, ce siège fameux qui popularisa tout ensemble, le tableau et l'image aidant, François, duc de Guise, Ambroise Paré et Charles-Quint. A travers ces péripéties de ville assiégée qui devait toujours se tenir prête pour des attaques nouvelles, la carrière militaire de Metz s'était spécialisée. Avec ses bouches à feu de

petit calibre qui, dès 1324, manœuvrées dans une sortie, au bas de la côte de Saint-Julien, forcèrent le roi de Bohême à « corner la retraite » ; avec ses « serpentines » légères accompagnant une « chevaulchée » de Messins contre Lorrains, en 1442 ; avec ses maîtres canonniers soldés en permanence dès 1348, Metz tenait à honneur d'avoir connu, peut-être avant toute autre ville, les valeureux fracas de l'artillerie, et il semble qu'alors déjà tout Messin naquît artilleur. La longueur, la largeur « stupéfiante » de ses fossés, ses tours menaçantes, « inexpugnables à l'ennemi », « comparables à celles de Babylone », avaient reçu au VI^e, puis au XI^e siècle, des hommages enthousiastes en vers latins ; à dresser ces « tours », à creuser ces fossés, à étudier, combiner, transformer les robustes défenses de Metz, combien d'ingénieurs militaires s'exercèrent depuis lors ! et Metz fut de tout temps la ville bénie des « sapeurs ».

Artillerie et génie s'y installèrent donc un jour comme dans leur capitale naturelle et prédestinée : ce fut, en l'an XI, lorsque le Premier Consul, par un décret du 12 vendémiaire, eut prescrit la réunion à Metz de deux anciennes écoles royales jusqu'alors séparées[1], pour y « composer une école commune aux deux armes », l'École d'application de l'artillerie et du génie : forte création de Bonaparte, qui allait, plus que jamais, fondre intimement la population messine avec l'armée, raidir d'esprit militaire le moindre bourgeois de Metz. Pendant près de trois quarts de siècle, toutes les promotions de l'École polytechnique sont entrées dans l'armée en passant par Metz, égayant de leur joie de vivre la vieille cité, la rajeunissant chaque année de leurs espoirs. Les bâtiments de l'ancienne abbaye de Saint-Arnould, où l'École était installée, le polygone de Chambière, les « écoles de ponts » à Saint-Symphorien, les exercices d'infanterie au Ban-Saint-Martin ; les maîtres éminents : Goulier, Poncelet, Morin, Didion ; la « popote » de la rue du Commerce ; le café du Heaume, avec ses deux entrées, l'une, rue Nexirue, par où les sous-lieutenants-élèves arrivaient de l'École, l'autre, sur l'Esplanade, où leurs « anciens vénérés » présidaient au « débourrage » des recrues du génie,

1. L'École d'artillerie de Châlons-sur-Marne et l'École du génie de Mézières, celle-ci transférée déjà à Metz depuis 1794.

casernées en face; l'amusement d'être appelés les *six-sous* par les gamins de la place de Chambre lorsqu'ils descendaient vers le Théâtre — parce qu'on les y abonnait d'office en leur retenant une journée de solde, soit, tout compte fait, trente centimes par représentation... Quels charmants souvenirs, pour chaque promotion, de ces deux années d'apprentissage! et surtout, comme l'atmosphère messine leur était d'une familiale douceur! Beaucoup de ces jeunes gens étaient de Metz ou des environs : de toute la province française, c'est le département de la Moselle qui a fourni le plus d'élèves à l'École polytechnique. Et puis, la plus indirecte recommandation suffisait pour faire du sous-lieutenant-élève le fils adoptif d'une famille de Metz. Chacune avait « son élève ». « Amenez-moi votre élève », se disait-on de l'une à l'autre, en traînant un peu sur l'*è*, en appuyant un peu sur le *v* final, à la messine : jolis usages, jolies formules, — parfaite expression de la tendresse tutélaire de Metz pour son École, pour son artillerie, pour son armée.

Tout ce passé, si divers qu'il fût, épiscopal et municipal, de robe et d'épée, se prolongeait dans le présent, et la vie de Metz en 1870 était déterminée par son histoire, où chaque Messin revivait sa race et retrouvait de soi-même dans l'antique patrimoine commun. La guerre survint, qui défit en un jour ce que des siècles avaient fait.

*
* *

Ce que fut la guerre à Metz, je ne prétends point le redire après tant d'autres; aussi bien n'en serait-ce pas ici le lieu. « L'Armée du Rhin », — Borny, Gravelotte, Saint-Privat, — Bazaine : une ligne suffit pour ressusciter dans toutes les mémoires françaises l'histoire douloureuse de Metz perdu. Mais, fût-on ramené à Metz par le souci d'y revivre les tristesses de l'émigration plutôt que celles de la défaite même, en errant par ses vieilles rues et ses vieux papiers, on n'échappe point au spectre : il est partout.

Le voici, se levant des feuillets jaunis, dans tel dossier de pièces diverses égaré parmi des registres de statistique et de

comptabilité. Les rêves du début, la guerre portée en Allemagne : une lettre du général commandant le grand quartier général, 28 juillet, Hôtel de Metz, Chambre 38, qui demande pour la durée de la campagne « un interprète connaissant bien la langue allemande », situation qui « ne manquera pas de confortable, l'interprète accompagnant habituellement le général ». Après l'illusion du Rhin franchi, la lutte difficile, sur le sol national : le texte autographe, avec ratures et « bon à tirer » à soixante-dix exemplaires, de la proclamation du général Coffinières, commandant supérieur de la place, le lendemain de Gravelotte : « La bataille a été glorieuse pour nos armes », mais meurtrière, « présentez-vous au fort Moselle et recueillez chez vous les héros blessés de la bataille de Gravelotte! » : *héros blessés* remplaçant *héros malheureux*, que le général avait écrit d'abord et qui lui parut sans doute moins pitoyable que démoralisant. Puis, la fin, 26 octobre, 29 octobre, lettres du maréchal à la municipalité : la place doit subir le même sort que l'armée, remerciements à la population pour les soins donnés aux malades et aux blessés, les derniers documents sans doute qui portent la signature : *Le maréchal de France commandant en chef l'armée sous Metz, Bazaine.*

Les voici, toutes les visions lugubres, dans la moindre conversation avec les vieux Messins ou leurs fils, dans leurs gestes et dans leur langage même, où se devine la présence familière du passé : « La bataille du 14 », « la bataille du 16 » : point n'est besoin d'une précision de mois, ni de lieu; où l'on s'est battu le 14, le 16, le 18 août, personne ne s'y trompe ici. Les souvenirs se pressent en foule, entre ces murs qui ont vu. La rue Serpenoise, la dernière entrée de l'Empereur à Metz, le 28 juillet : défilé déjà triste, quelques Cent-Gardes en avant de la voiture, mais pas de soldats formant la haie, pas de coups de canon, pas de sonnerie de Mutte, et Napoléon III très pâle, l'air soucieux... La place de la Préfecture. C'est de là qu'il est reparti, le 14 août, pour Châlons, pour Sedan; les voitures ont tourné à gauche, ici, tout de suite, du côté du Pont-Thiffroy, puis elles ont gagné le large, là-bas, vers ces hauteurs, la route d'Étain... Et toujours revient le nom de Bazaine. On se doutait de quelque chose, depuis longtemps. On ne comprenait rien à

l'inertie du commandement. On parlait avec irritation de terreurs calculées que l'autorité militaire voulait provoquer en ville pour avoir des prétextes à négocier, de communications tardives créant tout à coup des situations graves qu'il eût été facile de prévenir. Un jour même, solennellement, la municipalité protesta. Là, sur ces marches de l'Hôtel de Ville, dans la soirée du 13 octobre, le maire Félix Maréchal, entouré de tout le Conseil municipal, apparaît à la foule, et, d'une voix lente, grave, donne lecture d'une lettre du Conseil au général Coffinières, dégageant la responsabilité de la ville, mais affirmant qu'elle fera tout son devoir, qu'elle veut lutter jusqu'aux dernières extrémités. Le lendemain ou le surlendemain, l'*Indépendant de la Moselle* rappelait le texte des lois et règlements militaires qui condamnent à la dégradation et à la peine de mort le commandant d'une place de guerre, lorsqu'il capitule sans avoir repoussé au moins un assaut au corps de place. L'angoisse devenait de jour en jour plus précise, chacun rapportant des mots, des attitudes étranges du maréchal. A un intendant qui lui annonçait que les approvisionnements n'étaient pas encore sur le point de manquer, Bazaine avait répondu : « Que voulez-vous que cela me fasse? Il faut en finir et nous en aller. » Il en finit.... La Place d'Armes. La statue de Fabert, maréchal de France, lui aussi, avec son inscription connue, très connue, mais qu'on ne peut pas s'empêcher de relire ici, mot par mot, et qui soulève le cœur contre l'autre, humiliant contraste qui échaufferait d'une rage *peuple* le plus *snob* des boulevardiers : « Si, pour empêcher qu'une place que le roi m'a confiée ne tombât au pouvoir de l'ennemi, il fallait mettre à la brèche ma personne, ma famille et tout mon bien, je ne balancerais pas un moment à le faire. » Cette statue, un voile de crêpe la couvrait, le 29 octobre, quand les troupes allemandes entrèrent dans la ville.

*
* *

Alors la dispersion commença.

La garnison partit, prisonnière de guerre. Elle ne revint

pas. L'École d'application fut reconstituée, à Fontainebleau[1]. De la vieille tradition militaire française, il ne restait, il ne pouvait rien rester dans Metz annexé. Rien que le souvenir, et des souvenirs : statues, « maisons natales », noms de rues, Fabert, Ney, Lasalle, Richepance, Paixhans : tristes ombres qui ne sont point la vie. Et que les nouveaux arrivants n'eussent point de racine dans la population, qu'il n'y eût plus à Metz, au lieu des familles et de « leurs » élèves, qu'une armée de vainqueurs face à face avec un peuple de vaincus, cela était naturel, notoire, et il serait superflu d'y insister.

De Metz parlementaire il ne resta pas davantage. Rien n'y remplaça la Cour d'appel française. Dans l'organisation du Pays d'Empire, les Allemands ne laissèrent subsister qu'une seule Cour d'appel, étendant sa juridiction à toute l'Alsace-Lorraine : celle de Colmar. Au reste, plutôt que de se mettre au service du régime nouveau, tous les magistrats du pays annexé, sauf de très rares exceptions, « rentrèrent » en France. La plupart des magistrats de la Cour de Metz, surtout ceux qui étaient de la région, se retrouvèrent à la Cour de Nancy, qu'on augmenta d'une quatrième Chambre[2], laquelle fut uniquement composée des ex-magistrats messins. Dernière pelletée de terre sur le passé : ceux mêmes que venait d'atteindre la limite d'âge, c'est à la suite de la Cour de Nancy qu'ils furent nommés « honoraires »; le nom même de Metz disparaissait des Annuaires judiciaires.

Sans doute l'évêque resta. Et cet évêque fut grand. Napoléon III, qui le savait royaliste et Breton, avait dit un jour de lui : « Mgr Dupont des Loges ne se laissera pas gagner, mais c'est un évêque! » Tel il avait été jusqu'en 1870, tel il devait être, à plus forte raison, dans la situation nouvelle que l'occupation ennemie créait à son diocèse. Puisque la sainteté de son ministère était capable de forcer le respect, d'arrêter la menace des vainqueurs, il n'abandonnerait pas son troupeau

1. L'École centrale de Pyrotechnie militaire, qui avait également son siège à Metz avant la guerre, fut transférée à Bourges.

2. Il avait été décidé d'abord (27 mars 1871) que les magistrats de l'ancienne Cour de Metz seraient convoqués provisoirement à Charleville-Mézières pour procéder à l'expédition des affaires. La quatrième Chambre de Nancy ne fut créée que l'année suivante (25 mars 1872), création temporaire qui devint définitive en 1875.

malheureux, il saurait refaire, de ses longues mains pâles, les gestes sacrés qui défendirent, de tout temps, les chrétiens en péril. « Mes chers diocésains n'ont plus que moi... », disait-il. *Defensor civitatis!* Les évêques des temps troublés revivaient en lui. Il mena seize ans cette rude et noble existence, exact à remplir tous les devoirs de sa charge sans jamais donner au gouvernement allemand l'occasion de décréter à son propos, selon le mot spirituel d'un autre prêtre annexé[1], « l'état de siège dans les affaires ecclésiastiques », mais tenant à honneur de ne jamais cacher ses sentiments : le 7 septembre 1871, quelques mois après l'annexion, à l'inauguration du monument élevé dans l'île Chambière aux soldats français morts pendant le siège, il avait rappelé, au milieu des sanglots de la foule, la recommandation de saint Paul : « qu'il ne faut pas s'attrister comme ceux qui n'ont point d'espérance », et, presque à la fin de sa carrière, quand le maréchal de Manteuffel, statthalter d'Alsace-Lorraine, lui offrit de la part de l'empereur Guillaume la croix de la Couronne de fer, il répondit par un refus très digne, invoquant la fidélité à son passé et la religion de ses souvenirs. « Nous dormions à son ombre, devait écrire un de ses fidèles, et il semblait que cet homme ne dût jamais mourir. »... Il mourut; et si son premier successeur, Mgr Fleck, un Alsacien, qu'il avait réussi à se faire donner comme coadjuteur avec succession future dirigea l'administration du diocèse selon le cœur du grand prélat mort, ce ne pouvait être qu'une manière d'intérim et par une tolérance d'en haut qui n'engageait point le lendemain. Il est vrai que des décrets pontificaux consécutifs au traité de Francfort avaient, depuis 1874, rattaché directement l'évêché de Metz (ainsi que celui de Strasbourg) au Saint-Siège; mais cette solution élégante de nombreuses difficultés apparues à la suite de l'annexion, n'abrogeait nullement les autres dispositions du Concordat dans les diocèses séparés de la France et laissait entière l'influence de l'État, c'est-à-dire, désormais, de Berlin, dans la nomination de l'évêque. Sans doute aussi, cette ville couverte d'églises et de couvents, tant de prêtres nés du terroir lorrain, l'influence

1. Le mot est du chanoine Dacheux, dans sa *Cathédrale de Strasbourg*, p. 59.

même posthume de tant d'établissements d'instruction religieux dont l'annexion avait vidé les classes ou dont le Kulturkampf avait chassé les maîtres, en un mot, tout ce qui subsistait de la tradition épiscopale autour de l'évêque, quel qu'il fût, ne manquerait pas d'imposer aux successeurs de Mgr Dupont des Loges, même s'ils venaient d'outre-Rhin, comme un devoir de politesse déférente envers la fille aînée de l'Église, et le parfum qui s'élevait de ses traces ne pourrait être indifférent à leur cœur chrétien. Mais, en réalité, tout était changé. Mgr Dupont des Loges avait été le protecteur de son troupeau; l'évêque allemand, lui, qu'il le voulût ou non, ferait fonctions de commissaire impérial, serviteur officieux d'une cause qui n'était point celle du souvenir, et l'ancienne intimité des fidèles avec leur pasteur ne pourrait plus être la même, car quelque chose demeurait en eux, qui n'était plus en lui.

Dans cette fuite et ce désarroi de tout, que devenait la bourgeoisie messine, ces autres « défenseurs de la cité », et que devenait la cité même? Ils agirent fidèlement. Ils furent, à leur tour, des exemples. Le 11 février 1871, avant la signature des Préliminaires de paix, le Conseil Municipal envoya à l'assemblée de Bordeaux un *Mémoire pour la Ville de Metz*, qu'il confirma et développa, le 13 avril, par un second mémoire adressé aux plénipotentiaires réunis à Bruxelles pour négocier le traité définitif : historique complet de Metz; des faits, éloquents par leur énumération seule et leur précision. « La ville de Metz a été de l'Empire », certes, mais, avant d'être du Saint-Empire, elle fut de l'Empire de Charlemagne, du royaume de Clovis, de la Gaule indépendante; Metz a été de l'Empire, mais comme en ont été « d'autres parties de la France, comme l'Italie, comme l'Allemagne », un des « États indépendants » de toutes tailles dont le Saint-Empire n'était que l'agrégat. Les Messins ont été de l'Empire, mais il y a « maint exemple de leurs résistances et même de leur formel refus au payement des aides et subsides réclamés d'eux par l'Empereur », et, « pour ce qui est de la juridiction, ils avaient interdit tout appel des jugements de leurs magistrats à la Chambre impériale ». Même dans ces temps lointains, c'est vers les foires de Champagne et le *Landit* de Paris que les

marchands messins se dirigeaient; dès 1214, un des plus anciens titres législatifs écrits en français, avec date certaine, est un document messin, la *Lettre de la commune paix de Metz*. Ainsi, « même quand Metz, ville libre, était, par un lien fragile, rattaché à l'Empire germanique, sa langue, sa littérature, ses chroniques, ses actes publics ou privés, le nom de ses écrivains et de ses habitants, tout était exclusivement français », et aujourd'hui (recensement de 1866), sur 47 242 personnes, 44 367 sont de langue française. Que l'on considère donc soit le « passé qui est mort », soit la vie du présent, c'est-à-dire « ces grands intérêts qui constituent la vie morale et matérielle d'un peuple, il est impossible d'approuver et même de comprendre la violente annexion d'une ville que la langue, les origines, le commerce, les sentiments intimes, tout en un mot attache à la France comme tout la sépare invinciblement de l'Allemagne »... Science, logique, dévouement inutiles. Les Messins n'avaient pas à comprendre ni à approuver. Le traité fut signé. L' « annexion violente » s'accomplit.

Les Messins continuèrent à ne pas comprendre, et à le dire. Lors des premières élections de l'Alsace-Lorraine pour le Reichstag, en 1874, on sait qu'Edmond Goudchaux, qui était israélite et républicain, se chargea, au nom d'un groupe de Messins, d'offrir la candidature à Mgr Dupont des Loges et qu'il n'eut pas de peine à rallier toutes les opinions comme toutes les confessions sur le nom de l'évêque de Metz. « Je ferai voter mon homme pour *notre* évêque », s'écriait une vieille femme juive, la veille de l'élection, dans la rue de l'Arsenal, le quartier israélite de Metz. Mgr Dupont des Loges fut élu, partit pour Berlin, se concerta en route avec ses collègues alsaciens-lorrains sur la conduite à tenir devant le Reichstag et signa de tout cœur la fameuse « Proposition Teutsch et consorts » : « Plaise au Reichstag décider : que les populations de l'Alsace-Lorraine, incorporées sans leur consentement à l'Empire d'Allemagne par le traité de Francfort, seront appelées à se prononcer d'une manière spéciale sur cette incorporation. » Aux élections de 1877, « leur » évêque ne se représentant plus, c'est leur maître-échevin, que les Messins envoyèrent au Reichstag, Paul Bezanson, maire de Metz, qui venait d'être révoqué pour avoir fait acte de candidat protes-

tataire. Il saurait, lui aussi, « s'inspirant des sentiments intimes de ses électeurs », « défendre leurs droits imprescriptibles et sacrés » ; et, en effet, il renouvela devant le Parlement de Berlin la plainte énergique de 1874 : « ... De même que la question d'Orient, l'annexion de l'Alsace et de la Lorraine est une cause d'inquiétude pour les esprits, d'effroyables préparatifs belliqueux, d'une augmentation constante du budget de la guerre... Des milliers d'optants sont expulsés, ce qui bouleverse complètement le pays. Au nom de l'Alsace et de la Lorraine, au nom de l'humanité, je vous prie, Messieurs, de ne pas passer légèrement devant une telle misère. En présence de ces maux, nous aurions bien un moyen de soulagement à vous proposer ; mais ce serait un moyen héroïque : laisser l'Alsace à elle-même... » Bezanson mort (1882), M. Antoine lui succéda, l'ardent Dominique Antoine, qui connut toutes les grandeurs et toutes les amertumes de la lutte, les vexations policières, la prison, la cour de Leipzig, l'exil. Puis, après Antoine, d'autres encore, qui durent être parfois, plus que leurs prédécesseurs, des « politiques », mais non moins fidèles qu'eux à la tradition messine : Dellès, Haas, Pierson... Chez tous ceux qui étaient restés, une foi veillait, tantôt agissante, tantôt accablée et douloureuse, présente toujours.

Mais le nombre de ceux-là diminuait d'année en année. Tout ce qui, dans Metz, était du monde militaire et parlementaire, s'en était allé tout de suite, avec l'armée, avec la Cour, avec la France. Pour des raisons qui n'étaient pas seulement d'ordre économique, les quelques industriels de Metz (ils étaient assez peu nombreux, l'industrie ne recherchant guère les enceintes fortifiées où l'on est trop à l'étroit et le voisinage des frontières où l'on est vite en danger) transportèrent tout ou partie de leurs établissements au delà de la nouvelle frontière : à Frouard, à Pagny-sur-Moselle, à Bar-le-Duc, à Nancy surtout : minoterie, fabriques de chaussures, imprimerie, bonneterie, appareils de précision, — tels, aujourd'hui, des plus grands établissements industriels de Nancy, ce sont des hommes et des capitaux de Metz qui les ont faits. L'Académie de Metz, la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, donnaient, avant la guerre, une image assez exacte

de la bourgeoisie messine. Des hommes de situations très diverses s'y rencontraient : des avocats, Dommanget, Maguin, Ch. Abel, Eliézer Lambert; des magistrats, le président Salmon, de Gérando, le procureur général, le conseiller Thilloy; des officiers, le commandant Goulier, le général Didion, le colonel Virlet; des ecclésiastiques, l'abbé Fleck, le pasteur Cuvier; des artistes, Émile Michel, Hussenot, Ch. Pêtre; des médecins, le Dr Haro, le Dr Isnard, le Dr Scoutetten. Et bien d'autres encore : M. Aug. Prost, l'historien de Metz, le Dr Maréchal, le maire, M. de Chanteau, M. de Tinseau, M. Bouchotte, M. de Bouteiller, les deux Simon, le chimiste et le banquier, M. Mézières, recteur émérite, M. Claude Collignon, M. Alcan, libraire-éditeur, le vicomte de Pange, le comte du Coëtlosquet, M. Olry Terquem, ancien pharmacien, Th. et Ch. de Gargan, les maîtres de forges, M. Justin Worms, homme de lettres et banquier, M. Vever, bijoutier, M. Simon-Fabvier, pépiniériste, M. Ed. Mouzin, le directeur de l'École de musique : mais tous vieux Messins, Messins de famille et de naissance, ou, quelques-uns, de fervente adoption, non moins Messins que s'ils avaient en venant au monde respiré l'air de la place Sainte-Croix ou de la Porte Saint-Thiébault... L' « annexion » dispersa toute cette société messine; à travers les Annuaires et les rapports on en peut suivre l'émigration. L'Académie Stanislas, de Nancy, s'ouvrit largement à la « Société-sœur », elle reçut comme titulaires, au fur et à mesure des vacances, plusieurs des titulaires de Metz, et elle ajouta à ses « associés-correspondants nationaux », à la date du 22 novembre 1872, une section nouvelle, la « Section de Metz », comprenant tous les membres de l'Académie de Metz réfugiés à Nancy. Quant à la Société d'archéologie et d'histoire de la Moselle, elle « avait fini par n'avoir plus de bureau », dit son secrétaire-archiviste; elle ne publia plus ses mémoires que de loin en loin, en 1876, en 1879, en 1885, et elle était presque dissoute en fait, lorsque le président de la Lorraine, en 1888, s'occupa de la reconstituer en y appelant les immigrés.

Metz s'était vidé, rapidement, de sa grande bourgeoisie, et de l'autre aussi, et de tout son peuple. La France était si proche! point de fleuve, point de montagne pour les

séparer d'elle; une route toute droite, tout unie, ou quelques minutes de chemins de fer, et ces Messins échapperaient à l'étranger, retrouveraient la France, les Français, la langue française. En 1869, il y avait à Metz 48325 habitants; le 1er décembre 1871, il en restait 39937; le 1er octobre 1874, 35696. De gros in-folios banals, des noms de rues, des numéros de maisons, des noms de famille, des prénoms : c'est le « recensement » de la ville en 1869, nomenclature administrative, sèche et froide. Oui, mais regardez bien, et vous verrez, tout d'un coup, se dérouler l'exode, car, ces feuilles remplies à la veille de la guerre ont été mises à jour au lendemain de la paix, à la fin de 1872, et, dans la dernière colonne, celle des *Observations*, un petit mot, toujours le même, simple et navrant, se répète à l'infini, quelquefois sur plus de la moitié des lignes d'une page : « parti », « parti à Pont-à-Mousson », « parti à Nancy », « parti à Paris », « parti en France », « parti pour la France », « parti », « partie », « parti »...

Et peu à peu aussi les places vides se remplissaient. Je ne voudrais pas insister — car des faits nouveaux sont survenus et l'illusion nous serait dangereuse — sur la pauvreté dont souffrit longtemps l'Allemagne, sur l'existence âpre et difficile qu'imposèrent aux Allemands, depuis les temps les plus reculés jusqu'à des jours très voisins de nous, leur ciel hostile et leurs sillons rebelles : il y a plus de dix-huit cents ans déjà, c'est parce qu'il était las de ses solitudes marécageuses, dit Tacite, que le Germain envahissait périodiquement les Gaules, brûlant du désir de posséder ce sol fertile, de posséder aussi ceux qui l'habitaient : *fecundissimum hoc solum vosque ipsos possiderent*; et, hier encore, interprète peut-être malicieux, mais non point infidèle, du vieux texte latin, un brillant polémiste alsacien exerçait sa verve aux dépens « des faméliques qui se sont abattus sur l'Alsace-Lorraine, au lendemain des désastres de 1870 »[2]. Mais il semble bien que cette

1. « *Eadem semper causa transcendendi in Gallias, libido atque avaritia, et mutandæ sedis amor, ut, relictis paludibus et solitudinibus suis, fecundissimum hoc solum vosque ipsos possiderent.* » (Discours de Cerialis, Tacite, *Hist.*, IV, 73.)

2. *Le Nouvelliste d'Alsace-Lorraine*, n° du 11 janvier 1913.

théorie séculaire se soit vérifiée à Metz. L'Allemagne de 1871 avait besoin de se répandre, de se répandre pour s'enrichir. Trois mille logements vides, la valeur de la propriété moindre de moitié [1], quel attrait! Metz, conquis par les armes, apparut aussitôt comme une colonie fort habitable à beaucoup de gens qui n'avaient rien à laisser de l'autre côté du Rhin, que de mauvaises notes dans un dossier ou de mauvaises affaires en suspens [2].

Ici l'on voit d'un plein regard un des effets économiques et sociaux de la guerre. Quand l'armée recule, ce n'est pas elle seulement qui cède du terrain : recule avec elle toute la vie nationale dont elle a la garde, tout ce qui n'est plus chez soi, elle étant partie, tandis qu'approchent les appétits étrangers, sous la protection du pavillon victorieux : vérité aussi vieille que les plus vieilles invasions, mais qu'il faut rappeler de temps en temps et que Metz illustre de son douloureux exemple.

La population messine d'avant la guerre ne comprenait guère que des originaires du pays. Je ne crois pas qu'il y eût alors à Metz 1 1/2 p. 100 d'habitants venus d'Allemagne ; tous les autres, sauf quelques exceptions (2 à 3 p. 100 de Français de l'intérieur, 1 1/2 p. 100 de Luxembourgeois, quelques Belges, quelques Alsaciens), étaient de Metz même, ou du pays messin, ou Lorrains d'alentour. Aujourd'hui, sur un petit groupe de 37 habitants d'une rue ouvrière où prédomine pourtant l'élément lorrain, je trouve 16 Allemands immigrés ; sur un autre ensemble plus considérable, 700 habitants d'un quartier pris au hasard, j'en relève 216 qui sont étrangers au pays par leur naissance ; ailleurs, sur 700 encore, 263 étrangers ; et, de ces 216, de ces 263, la presque totalité vient d'Allemagne, de toutes les parties de l'Allemagne, Palatinat, Province rhénane, Bavière, Prusse, Wurtemberg, Bade, Silésie, Westphalie. Encore le hasard [3] m'a-t-il favorisé! car, si la population de

1. Discours de Paul Bezanson au Reichstag, mars 1877.

2. « Nous savons ce que nous perdons, disait, à cette époque, un haut fonctionnaire allemand de Metz, et nous connaissons mieux encore ce que nous aurons à la place. » (Cité par d'Elstein, *op. laud.*, p. 89.)

3. Ou ce fait que, dans les trois cas que je viens de citer, je n'ai « opéré » que sur les naissances ; or, beaucoup déjà sont nés à Metz, mais dont les parents venaient d'ailleurs.

Metz a fini par rattraper, récemment, son chiffre d'avant la guerre[1], sur ces 48 000-là, on compte que la moitié au moins sont des importés d'Allemagne. Et, de ces 25 000 Allemands, beaucoup, comme on dit, ont bien fait leurs affaires. Ils ont acheté, ils ont construit, surtout depuis une dizaine d'années. Sans doute, sur 100 immeubles appartenant à des immigrés, 80 sont grevés d'hypothèques, tandis que la proportion est inverse (20 à 25 p. 100) pour les propriétés d'indigènes, et l'on peut s'amuser au souvenir récent d'une rue en construction que le populaire appelait la rue des Hypothèques; il n'en est pas moins vrai qu'avec l'aide de leurs compatriotes, des Banques hypothécaires d'Allemagne, qui leur ont avancé probablement plus de trente millions, ils possèdent aujourd'hui la moitié des immeubles de Metz, l'autre moitié appartenant à des indigènes, restés dans le pays ou partis en France. C'est un livre d'histoire, lui aussi, sous son banal cartonnage de toile couvert de réclames, que cet *Adressbuch* de la ville de Metz, qui donne, outre la liste de tous les habitants de Metz maison par maison, le nom, pour chacune d'elles, de son propriétaire, avec une petite étoile dans la marge s'il ne l'habite pas en personne; livre émouvant, non seulement parce qu'on s'y heurte parfois à des mentions comme celles-ci, pleines de passé, d'autant plus pénibles qu'elles sont plus bizarres : « Compagnon, *Colonel in Potier*», « De Richard d'Aboncourt, *major a. D., Lille* », « *Graf* de la Rochethulon, *General*, *Paris* », « Maizières, *Erben* », « Michel *Emil*, *Hauptmann*, Lorient, *Frankr.* »[2]; non seulement parce que les petites étoiles, c'est Pont-à-Mousson, c'est Bar-le-Duc, c'est Verdun, c'est Vitry-le-François, c'est Paris, c'est Nancy, et encore Nancy, et toujours Nancy; mais simplement parce que ces maisons, c'étaient, autrefois, la maison Pierson, la maison Humbert, ou

1. Le recensement de 1910 indique une population civile de 55 191 habitants; mais, pour que la comparaison soit juste, il faut défalquer de ce chiffre la population de Devant-les-Ponts et de Plantières-Queuleu qui n'ont été réunis à Metz qu'en 1908 : d'où 6 546 en moins, ce qui nous donne 48 645 habitants, soit à peu près le chiffre d'avant la guerre.

2. J'ai respecté l'orthographe. « Colonel à Poitiers ». « Major en retraite, Lille ». « Comte..., général, Paris ». « Héritiers Maizières ». « Capitaine, Lorient, France ». Les héritiers *Maizières* : il s'agit ici de la maison familiale de M. Alfred Mézières, de l'Académie française.

Daubrée, ou Vautrin, ou Tabellion, et que les nouveaux propriétaires s'appellent Crummenauer et Rheinländer, Schöning et Lauxtermann, Enders et Krause, Thielen et Langhommer...

Les départs continuent. Point de semaine que des chargements de mobilier ne suivent cette route, et les Messins le savent bien, qui profitent du retour à vide pour faire venir leurs « commissions » de Nancy. « Il y a plus de Messins à Nancy qu'à Metz; vous n'avez qu'à vous retourner, vous en verrez partout » : image familière de ce flux perpétuel, qu'un autre Messin définit plus littérairement, en me disant avec un sourire triste : « Metz n'est plus dans Metz, Metz est tout à Nancy. » Se retirer des affaires, pour beaucoup de Messins, c'est quitter Metz et s'en aller à Nancy. Et de Nancy on ne revient pas, on ne vient pas à Metz. Mais d'Allemagne on y vient toujours. De ceux qui étaient accourus à Metz pour tenter la chance d'une vie meilleure, si quelques-uns sont restés, même après fortune faite, beaucoup, sinon la plupart, retournent chez eux, et d'autres arrivent, qui les remplacent aussitôt.

Mais invasion n'est pas pénétration. Quelques années après la guerre, un « président de la Lorraine », M. d'Arnim, disait à M. Antoine, avec une bonhomie apparente qui n'allait pas sans rudesse : « C'est très beau de protester. Mais pourquoi? Il serait si simple de nous entendre, nous qui arrivons, vous qui partez! » Il ne semble pas que Metz ait obéi à ces suggestions. Autrefois, un peuple homogène et d'un seul cœur; aujourd'hui, deux populations juxtaposées, non fondues, gênées et méfiantes, l'une parce qu'il y a trop d'étrangers dans sa ville, l'autre parce que la ville lui demeure, malgré tout, étrangère. Il n'y a pas un Messin qui ne sache, sans la moindre hésitation, dénombrer son Conseil municipal : le maire, Lorrain, quinze conseillers Lorrains, trois autres qui sont d'assez bons ou de très bons Lorrains sans être Lorrains de naissance, dix-huit conseillers Allemands. Leur langue et leurs habitudes; le décor où ils se meuvent et tout ce qui reste de France dans leur vieille ville, la Cathédrale et les longues rues étroites qui se serrent autour d'elle, la belle ordonnance de la Place d'Armes, la grâce somptueuse du théâtre de Blondel, de l'Hôtel-de-Ville, du Palais de Justice; leurs allées et venues par-dessus la mauvaise frontière, pour aller voir,

là-bas, leurs frères, leurs parents, leur amis : tout cela fait aux indigènes une existence *à côté* de celle des immigrés. Sans doute, ils ont pu connaître des heures difficiles, se sentir désemparés : trop de leurs « dirigeants » ne sont plus là. Il n'importe. Ceux qui restent, résistent, par le seul fait qu'ils restent. Grâce à eux, entre Nancy, Briey, Pont-à-Mousson, Lunéville, Metz, une sorte de continuité provinciale survit à la brisure territoriale. Et grâce à eux, la poussée n'est pas plus forte; puisqu'ils sont là, ils sont le rempart, ils amortissent l'invasion, ils prolongent quand même pour nous leur rôle de « marches » de l'est... Par les rues de Metz, à la pensée de tous ceux qui sont partis, à la vue de ceux qui sont arrivés, on sent passer avec un frémissement les mots de Tacite : «... toujours la même raison d'envahir les Gaules... : posséder ce sol fécond, posséder ces habitants... » On en frémirait plus encore si l'on ne trouvait quelque réconfort dans le courage et jusque dans la tristesse fraternelle de ceux qui sont restés.

GEORGES DELAHACHE

# CHEZ LE NÔTRE

André Le Nôtre, contrôleur général des Bâtiments, Jardins, Arts et Manufactures de France, tenait son logement du roi [1]. La maison qu'il habitait à Paris avec Françoise Langlois sa femme était située au jardin des Tuileries. Il avait rassemblé là, pendant bien des années, une merveilleuse collection, — on disait alors un cabinet, — de tableaux, bronzes et marbres, estampes, porcelaines et médailles, qui passait pour une des curiosités de Paris. L'Anglais Martin Lister [2], Félibien secrétaire de l'académie d'architecture, Germain Brice, auteur d'une description de Paris, nous ont parlé de cette collection, mais sans nous en apprendre grand'chose. Nous possédons heureusement, par les inventaires et les procès-verbaux d'apposition des scellés, certains moyens d'information qui manquaient aux contemporains.

Je voudrais essayer de reconstituer ici le cabinet de Le Nôtre, et aussi son intérieur domestique, tels qu'ils étaient, par exemple, lorsque Lister les visita dans l'été de 1698.

1. Le Nôtre gagna beaucoup d'argent avec ses jardins. Sur la fin de sa vie, il possédait près de 30000 livres, quelque chose comme 100000 francs de rente. Il tenait du roi un autre appartement à Versailles dans le Grand-Commun.

2. *A Journey To Paris in the Year* 1698. *By Dr. Martin Lister.* Une traduction de ce livre a paru en 1873.

## I

En cette année 1698, on voit au jardin des Tuileries un petit enclos de forme à peu près carrée, situé devant le dernier pavillon nord du palais [1], dont le séparent seulement un étroit passage et un lieu à mettre les fumiers. Là s'élève une maison bien connue des promeneurs. C'est la maison de M. Le Nôtre. Elle se compose de deux corps de bâtiments en équerre : l'aile du nord, construction à un étage qui borde la place du Manège [2], est la maison d'habitation ; l'autre n'a qu'un rez-de-chaussée, où le maître a installé son cabinet de curiosités. Une cour et des jardinets occupent le reste de l'enclos.

Entrons chez M. Le Nôtre.

Le train du ménage paraît plutôt modeste. Alors qu'il faut quatre domestiques au poète célibataire Boileau-Despréaux, nos vieux époux n'en ont que cinq. Tourangeau le cocher, deux laquais Mussy et Chomart, Manon, servante domestique, femme de chambre de madame Le Nôtre, et Marion, vieille servante de cuisine, suffisent aux besoins du service. Leurs gages ne sont pas très élevés : chacun se contente de six ou sept livres par mois.

Au rez-de-chaussée de la maison d'habitation sont la cuisine, une remise et une écurie. Tourangeau entretient dans la remise « un carrosse coupé, garni en dedans de velours à ramage, garni de quatre glaces tant aux portières que devant ». — C'est M. de Bassompierre qui a rapporté d'Italie cette mode de mettre des glaces aux carosses. — Il y a dans l'écurie « deux chevaux hongres à courte queue sous poil noir, hors d'âge ». On estime le tout, d'occasion, 400 livres.

L'usage des carrosses s'est généralisé. Lister en a vu plus de sept cents réunis au Cours-la-Reine. Tout honnête homme qui n'est pas en trop mauvais termes avec dame Fortune a le sien. Racine, le poète dramatique, moins riche que Le Nôtre, mais d'ailleurs à son aise, possède aussi son coupé, même une petite chaise roulante, avec deux chevaux blancs, très vieux il

1. Le pavillon de Marsan actuel.
2. Aujourd'hui la place de Rivoli.

est vrai. Le tout ne vaut que 210 livres. L'équipage de Boileau est en meilleur état. On trouve dans son écurie deux cavales sous poil noir âgées de huit ans et dans sa remise un coupé garni de trois glaces, soupentes, coussin et rideaux, l'impériale brodée de soie aurore; le tout estimé 850 livres [1].

On boit chez Le Nôtre du vin de Riceys en Champagne et du vin de l'Orléanais. Le vin de Champagne, — non mousseux, — est très en faveur. Le roi buvait de ce vin avant que son médecin lui prescrivît le Bourgogne.

Ce serait une erreur de croire que la cuisine n'a rien à nous apprendre : une petite inspection de son contenu nous renseignera tout de suite sur la façon dont le ménage est dirigé. La cuisine de nos hôtes est sous le gouvernement direct de Marie Hardy, familièrement Marion. Voici son lit à hauts piliers, garni d'un tour de lit (rideaux) en mousseline, un grand coffre couvert de cuir et consolidé avec des barres de fer, une grande cassette en bois blanc et deux ou trois de ces immenses armoires, qui peuvent contenir tout un monde.

La batterie de cuisine, se compose toujours d'ustensiles de fer — broches, tournebroches, poëles à frire etc., — d'ustensiles de cuivre rouge ou jaune — fontaine, seau, marmites, tourtières, casseroles, poëles à confitures etc., et enfin de vaisselle d'étain — assiettes, plats, écuelles. — La vaisselle d'étain ne sert qu'aux domestiques; celle d'argent, réservée aux maîtres, se range dans la salle à manger. Une cuisine paraît d'autant plus riche et confortable qu'elle étale une batterie de cuivre plus nombreuse. Celle de Racine ne compte qu'une quinzaine de pièces en cuivre; pourtant Catherine de Romanet est une ménagère soigneuse, mais elle a sept enfants. Celle de Boileau est ornée d'une trentaine d'ustensiles en cuivre, dont quatre cafetières. Plus richement pourvue est celle de madame Le Nôtre. Les pièces en cuivre, plus nombreuses que chez Boileau, ne servent guère qu'à la cuisson des aliments; les autres, chandeliers, bougeoirs, au moins une vingtaine, cafetières, mouchettes, porte-mouchettes, sont en

1. Ces détails et ceux qui vont suivre sont tirés de l'inventaire de Le Nôtre, du 24 septembre 1700, des inventaires de Racine, de Boileau, de Pierre Mignard, de Molière. Les prix indiqués sont ceux de la prisée. On aura les équivalents en francs, en multipliant ceux des quatre premiers par trois et demi, et ceux de Molière par quatre.

argent. On voit que Françoise Langlois n'a qu'à se louer de nos indiscrétions.

***

Au premier étage, se trouvent la chambre à coucher avec ses dépendances, antichambre et cabinet de toilette, puis la salle où l'on mange, et quelques autres pièces secondaires.

Vous ne verrez, dans les appartements, aucune pièce correspondant à ce qu'on appellera plus tard un salon. On reçoit dans la chambre à coucher, qui est ordinairement la chambre de parade. On y étale tout le luxe possible en meubles et en étoffes.

La chambre des Le Nôtre est une pièce de moyenne grandeur, avec cheminée, alcôve, et fenêtre s'ouvrant au midi sur la promenade. Dans l'alcôve, deux lits jumeaux. Sur le chambranle de la cheminée, un dessus de trois glaces, des porcelaines et des bas-reliefs en bronze. Accrochés de ci de là, des tableaux et un grand miroir. Rangés contre les murs un grand cabinet de la Chine, des bronzes sur leurs pieds dorés, une pendule en marqueterie sur sa console, un grand coffre; et, épars à travers la chambre, une table de marqueterie, deux fauteuils de commodité avec leurs carreaux, deux autres en confessionnal, un sopha, un lit de repos, trois tabourets et une petite chaise caquetoire. C'est tout.

Nous éprouvons une petite déception. Cette chambre paraît moins reculée dans le passé que nous l'imaginions. Cependant, observons les choses d'un peu plus près, et nous reviendrons sur cette première impression. Des bandes minces de papier, et non du mastic, consolident les vitres dans leur châssis. Les parois de la chambre sont lambrissées jusqu'à hauteur d'appui, et plus haut tendues de tapisserie, c'est-à-dire de tissus divers plus ou moins riches. Ce sont des pièces d'étoffe, en soie jaune, par bandes, de points à la turque, de points de Hongrie (points très répandus), de camelot et de brocatelle [1] aurore (orangé clair). Un rideau simple en toile de

1. C'est la brocatelle de soie et non la brocatelle commune de Flandre. Procès-verbal des scellés : « La tenture de la dite chambre en soie jaune ».

petite Venise[1] pour la fenêtre, et pour l'alcôve deux grands rideaux en toile de coton (toile à la mode) complètent cette tenture, dont l'ensemble est estimé 85 livres. Observons que les pièces de tapisserie ne sont pas directement clouées aux murs, mais fixées sur des tringles de bois, assez épaisses, — trois pouces de large sur un et demi d'épaisseur, — pour préserver l'étoffe de l'humidité. Ces tringles se vendent 10 sous la toise carrée[2].

Évidemment, il s'agit ici d'une tenture d'été. Une autre en hiver la remplacera. A la cuisine, dans une cassette de bois blanc, attendent des tapisseries de haute et basse lice, pour la plupart destinées à cette chambre. La dite cassette renferme : « six pièces de tapisserie à grands personnages antiques représentant *l'Histoire de David*, de quatorze aunes[3] de cours sur deux aunes trois quarts de haut, valeur 500 livres. » — Deux pièces de cette suite se placent dans le vestibule du cabinet de curiosités. — « Trois pièces à petits personnages représentant *Histoires Galantes*, contenant huit aunes de cours sur deux et demie de haut, évaluées 400 livres. — Six pièces à verdure (sans personnages) de seize aunes de cours sur deux de haut, valant 600 livres ». En outre, dans l'antichambre sont tendues « trois pièces de verdure de Flandre à petits personnages, de huit aunes de cours sur deux de haut, estimées 400 livres ».

Toutes ces tapisseries sont de Flandre ou d'Auvergne. On ne rencontre guère que celles-là dans les ameublements de la bourgeoisie et de la noblesse. Les ateliers de la Flandre espagnole, — Bruxelles, Oudenarde, Anvers — ou d'Auvergne — Felletin, Aubusson, — fabriquent à des prix modérés et conservent une clientèle moyenne assez étendue. Leurs produits sont moins fins, moins artistiques que ceux de Beauvais ou des Gobelins, mais ces derniers atteignent des prix inabordables aux simples particuliers.

Si madame Le Nôtre est largement approvisionnée en tapisseries de haute et basse lice, son cas n'a rien d'exceptionnel. Tout ménage aisé peut montrer au moins une tenture de ce

1. Toile damassée dont Venise avait autrefois le monopole et qui se fabrique maintenant en France.

2. *Livre commode des adresses de Paris*, in-8°, 1692, par Abraham du Pradel (Nicolas de Blégny). Réédité en 1878.

3. L'aune valait 1 m. 18.

genre. Par exemple, nous voyons chez Racine « sept pièces de tapisserie à verdure de Flandre faisant vingt-trois aunes, doublées par bandes de toile, estimées 1 000 livres; trois autres pièces de tapisserie, verdure à personnages de Flandre, de quinze aunes de cours, valeur 300 livres, et deux pièces de tapisserie d'Auvergne à verdure de cinq aunes de cours, valeur 50 livres ». Il y avait dans la chambre à coucher de Molière « six pièces de tapisseries verdure de Flandre contenant dix-neuf aunes de cours sur deux un tiers de haut, valant 800 livres, et une autre d'Auvergne fort vieille à verdure de feuillage contenant treize aunes de cours. » Mais que sont ces modestes tentures, qui pourtant feraient aujourd'hui nos délices, à côté de celles du roi, lequel au dire de Germain Brice, ne possède pas moins de vingt-quatre mille aunes de tapisseries anciennes ou modernes!

A présent, ne regardons pas trop dédaigneusement ces trois modestes glaces qui forment le dessus de la cheminée. Sous des apparences inoffensives les glaces vont transformer l'appareil de chauffage. On n'imagine pas tous les ennuis que cause la construction défectueuse des cheminées : chambranle, foyer, hotte, tuyau, tout est trop vaste ou trop large. Le vent, la pluie entrent à l'aise dans le tuyautage, mais la fumée se refuse généralement à y pénétrer. Les chambres étant mal closes, on se tient tout près du foyer pour n'aboutir le plus souvent qu'à être rôti d'un côté et gelé de l'autre, si bien qu'une princesse pourra, sans exagération, se plaindre, qu'à la table du roi, elle a pris à la fois une congestion et un rhume. Depuis 1680 environ, la mode s'est répandue de mettre des miroirs au-dessus du foyer. On doit cette mode, paraît-il, à Jules Hardouin-Mansard. Quelques années plus tard, Robert de Cotte, premier architecte du roi, s'en inspirera pour créer les « cheminées de glaces », autrement dit les panneaux de glaces pour cheminées, et voici ce qui résultera de cette innovation : une glace étant faite pour qu'on puisse s'y voir commodément, les architectes devront baisser le chambranle trop élevé, par suite en réduire la largeur, et finalement l'âtre et tout le reste[1].

1. On construisait auparavant quelques cheminées à foyers réduits et madame de Sévigné les appréciait beaucoup, mais elles étaient réservées aux petites pièces, aux cabinets.

Mais pour qu'on ait pu songer à ce genre d'ornementation, il a fallu que Perrot, d'Orléans, fît en 1670, presque une révolution dans l'art du verrier. Les glaces de miroir, dont les Vénitiens avaient autrefois le monopole exclusif, étaient soufflées, de dimensions par conséquent médiocres, et d'un prix très élevé. Depuis 1665, on fabrique en France ces glaces façon de Venise et Perrot a révélé le moyen de les obtenir par coulage, ce qui permet d'en augmenter les dimensions et d'en abaisser le prix. Elle sortent de la manufacture établie par Colbert, rue de Reuilly, au faubourg Saint-Antoine. Les glaces ordinaires se vendent dans le commerce à des prix tarifés : celles de dix-neuf pouces valent 20 livres, celles de trente et un pouces, 180 ; celles de quarante pouce, — et l'on s'arrête à peu près là, — montent jusqu'à 435 livres.

Madame Le Nôtre possède plusieurs miroirs. Elle en a bien, tant à Paris qu'à Versailles, une douzaine et demie. Les trois glaces qui forment le dessus de la cheminée sont relativement petites ; aussi met-elle son orgueil dans le grand miroir « de trente et un pouces de haut sur vingt-quatre de large » suspendu au mur. Dans les maisons bourgeoises, on tient à pouvoir montrer un de ces grands miroirs : madame Racine en possède un de trente pouces à bordures de glaces, et Boileau un de trente-trois pouces avec chapiteau.

Les autres meubles, énumérés plus haut, n'offrent rien de particulièrement remarquable. La table est en marqueterie avec dessin à fleurs, sans tapis, car on n'en met plus que sur les tables communes. La pendule « sonnante », dans sa boîte en inscrustation d'étain, porte la signature de Gilles Martinot ; on l'estime 75 livres. Cette petite chaise sans bras, qui se tire près du feu, s'appelle une chaise caquetoire ; elle deviendra la causeuse. Puis, voici deux fauteuils de commodité avec leurs carreaux ou coussins. Le fauteuil de commodité, dont on fait grand usage, est un siège rembourré, muni d'un pupitre qui permet de lire et d'écrire, et souvent d'une crémaillère pour pouvoir hausser ou baisser le dossier. C'est le siège où mourut Molière. Quant aux carreaux, indispensables à des sièges peu moelleux, on en use et on en abuse. Vous ne pouvez imaginer combien ces coussins tiennent de place dans l'ameublement. Nous en voyons un grand nombre chez Le Nôtre. Il y en

avait trente chez Molière avec quatre porte-carreaux ou tabourets. A l'église, les femmes s'en servent pour s'agenouiller. Elles portent leur carreau dans un sac richement orné : celui de Catherine de Romanet est en velours rouge et son sac en velours à ramage. Le carreau fait partie de la corbeille offerte par le fiancé, et les miroitiers le vendent avec les miroirs, les boîtes et le reste. On l'achète aussi, rue des Bourdonnois, chez Regnault, et chez ce Gauthier, que madame de Sévigné oubliait de payer. A la Cour, on en sait l'importance. Avoir ou n'avoir pas droit au carreau est une grave question pour une femme de qualité, et Saint-Simon a raconté quels orages provoqua parfois dans le monde des courtisans la conquête illégitime d'un de ces coussins.

Et voici l'inévitable cabinet. C'est ce petit meuble de forme carrée, placé sur un pied sculpté et doré. Les femmes serrent dans ses nombreux tiroirs leurs bijoux et leurs objets de toilette. Nous sommes dans le siècle des cabinets. Le roi en possède un très grand nombre, parmi lesquels deux ou trois chefs-d'œuvre de Domenico Succi. Mais il s'en trouve dans toutes les maisons. Les uns sont en ébène, avec dessins en marqueterie ou en inscrustation d'ivoire, d'étain, de cuivre doré, et agrémentés de colonnes et de bas-reliefs. Il y en a d'autres dits de la Chine, à fond de laque rehaussé de dessins à la chinoise, qui sont en grande faveur, comme tout ce qui vient de la Chine. Celui que nous avons sous les yeux est précisément « un grand cabinet de la Chine, à deux volets (ou vantaux), de vingt-huit pouces de large sur vingt-quatre de haut ». On l'estime d'occasion 250 livres, mais il a certainement coûté le double.

Le lit de repos, bas, sans rideaux, sert pour la sieste. On fait un si grand usage de ce meuble encombrant, que Fénelon, dans son Odyssée, en met un jusque chez Circé.

Le lit, est naturellement le meuble principal de la chambre de réception. L'alcove des Le Nôtre loge « deux couches conformes l'une à l'autre[1] », autrement dit deux lits jumeaux. Ils sont à bas piliers. Ce sont des lits démodés, mais le mariage de nos époux remonte à 1640.

1. Procès-verbal des scellés.

Les lits à piliers, à colonnes ou bien à quenouilles sont des lits aux quatre coins desquels s'élèvent des colonnes supportant un dais ou ciel-de-lit; les colonnes sont carrées dans les premiers, tournées dans les seconds, en fuseaux dans les derniers. Des rideaux glissant sur des tringles fixées au dais ferment entièrement le lit. Le dais peut être simple, en dôme, ou bien à impériale. Dans les intérieurs bourgeois, on ne rencontre que des lits à piliers, bien qu'il en existe d'autres sans colonnes, ouverts par le pied. Tous ces lits sont immenses. Le *Mercure* se plaint de leurs trop grandes dimensions.

La tenture du lit, savoir : rideaux, soubassements, dossier, courtepointe et housse, est très luxueuse. L'armature de rideaux a pour destination de fermer le lit. Elle comprend les rideaux proprement dits au nombre de trois ou six; les deux ou quatre bonnes grâces, demi-rideaux purement décoratifs; les cantonnières, bandes étroites qui descendent en dehors le long des colonnes pour fermer les angles; enfin les pentes ou gouttières, bordures horizontales, en étoffes plus ou moins ouvragées et riches, entourant le ciel-de-lit à l'extérieur. On en met quelquefois à l'intérieur. Sur la couverture de laine se place une sorte de couvre-pied, en satin ou en taffetas de la Chine, très ample, doublé et piqué, qu'on appelle courtepointe. Les soubassements sont des bandes d'étoffes également très-riches, qui entourent la base du lit, et en cachent les pieds et le bois.

Tel se présente le lit dans les grands jours; mais à l'ordinaire, il est recouvert, ainsi que les rideaux, d'une housse de serge ou de taffetas. De cette enveloppe, on a fait une parure. Chez le roi, lorsqu'un personnage important, tel qu'un ambassadeur étranger, doit avoir une audience, on enlève la housse qui recouvre le lit. Cela s'appelle « découvrir », et donne lieu quelquefois à de laborieuses négociations. Par exemple, doit-on faire à un petit envoyé comme celui de la république génoise l'honneur de découvrir? Telle est la grave question qu'on discutera longuement en 1747.

Mais revenons à nos lits jumeaux. Celui de madame Le Nôtre est « une couche à bas piliers, garnie d'un matelas de toile jaune, un lit (de plume) et un traversin rempli de plume, un

matelas de laine couvert de futaine, une couverture de Marseille, une courte-pointe de taffetas couleur de musc (gris foncé), piquée, deux pentes, une bonne grâce et trois soubassements d'un point de broderie de laine et soie de différentes couleurs, doublé de brocart à fleurs aurores, le fond (dessous du dais) et le dossier[1] de satin aurore piqué; la housse du dit lit de satin des Indes, contenant un rideau (pour housse de rideau), et deux bonnes grâces avec la pente de pareil satin ». Valeur 180 livres.

Le lit du mari semblable au premier, est, comme il convient, un peu moins riche. Une petite couverture de toile piquée remplace la courte-pointe. On ne l'estime que 150 livres.

La plupart des 400 lits que possède le roi sont d'une somptuosité extraordinaire. Il ne faut naturellement pas comparer à ces meubles princiers les lits que nous avons ici. Toutefois, étant donnée la fortune du ménage Le Nôtre, leurs lits paraissent plutôt modestes. On rencontre au moins les équivalents dans des maisons bourgeoises moins opulentes. Ainsi le lit de Racine est une couche à hauts piliers avec quatre pommes surmontant les piliers, valeur 300 livres. Celui de Boileau, un lit à hauts piliers, avec courte-pointe de moire argentée, les quatre pommes en velours cramoisi. Lorsque Pierre Mignard et Angela Avolaro régularisèrent leur situation en 1660, leur lit était de même à hauts piliers, et valait 150 livres. Mais que dire du lit d'Armande Béjart? Lorsque le pauvre Molière épousa cette femme de vingt ans plus jeune que lui, il fit ou plutôt laissa faire des folies. On cite ce lit de comédienne comme un monument de fastuosité extravagante : pieds de bronze, dossier peint et doré, dôme à fond d'azur sculpté et doré etc. [2]. A la mort de Molière, il fut prisé 2 000 livres. Et le reste de la chambre à coucher était à l'avenant. Armande Béjart avait reçu en dot 10 000 livres. Sa chambre en totalité fut prisée 4 000 livres et avait coûté près du double.

1. C'est le bois du chevet et l'étoffe qui le recouvre, descendant du dais au chevet. Cette étoffe n'était pas comprise dans les rideaux.

2. On peut en lire la description dans l'inventaire de Molière par E. Soulié (*Recherches sur Molière et sa famille*, 1863, in-8°) ou dans le *Dictionnaire du mobilier* d'Henry Havard.

Nous connaissons maintenant la chambre de réception; visitons-en les dépendances. La pièce qui sert d'antichambre est naturellement décorée avec un certain luxe puisque les étrangers y pénètrent, mais en fait de meubles on y voit surtout des sièges. A noter cependant un jeu de trictrac, — c'est un jeu à la mode, — et trois pièces de tapisserie verdure de Flandre, dont nous avons déjà parlé.

Comme on pouvait s'y attendre, le cabinet de toilette[2] de Françoise Langlois ne ressemble guère à celui d'une précieuse : une dizaine de tableaux, dont une copie de l'*Aveugle né* du Poussin; un crucifix d'ivoire sur fond de velours noir, valeur 40 livres; trois miroirs; un prie-dieu avec son carreau; l'inévitable lit de repos; des sièges; deux coffres, et un cabinet façon de la Chine, telles sont les principales pièces de son ameublement.

Mais le contenu du cabinet de la Chine est intéressant à inventorier. Nous y trouvons d'abord des toilettes. On appelle toilette un carré fait en étoffe ordinairement de soie, garnie de dentelle, sur lequel on étale, lorsqu'on veut s'en servir, tous les objets nécessaires à la toilette. L'une de ces toilettes est : « de satin blanc brodé d'or, d'argent et de soie, doublée de taffetas vert et une frange d'or autour. » Viennent ensuite deux autres de moindre valeur et trois sachets de senteur, toilettes et sachets estimés 70 livres. Puis des cornettes, bonnets, manchettes et engageantes, objets dont parle si bien Nanette dans *Les Mots à la Mode*[1] :

> Une longue cornette ainsi qu'on nous en voit,
> D'une dentelle fine et d'environ un doigt,
> Est une jardinière et ces manches galantes,
> Laissant voir de beaux bras, ont le nom d'engageantes.

Puis des aiguilles et épingles, qui se vendent rue de la Huchette, à l'enseigne de l'Y (lie-grègues); et des rubans, qu'on achète chez Perdrigeon, le grand Perdrigeon, dont la boutique, près du pont Notre-Dame est encore en vogue,

1. Comédie de Boursault, 1694.

2. Le mot cabinet désignait à la fois une collection, l'ensemble des pièces contenant cette collection, une pièce secondaire d'appartement ou enfin un petit meuble.

comme au temps de Madelon des *Précieuses Ridicules*. On trouve dans le cabinet de la Chine d'autres choses encore, même une bourse de cuir blanc, ne contenant pas moins de 13 000 livres en louis d'or de treize livres. Car c'est dans le cabinet de toilette que Le Nôtre conserve sa monnaie d'argent; les coffres renferment 28 000 livres, soit avec les louis d'or en tout plus de 40 000 livres, une bien grosse somme... Notre jardinier serait-il donc avare? Nullement. Il placera ces fonds au premier jour. Les familles bourgeoises de ce temps conservent toujours une certaine somme en réserve : ainsi chez Mignard furent trouvées 17 000 livres; chez Madeleine Béjart 17 809 livres en louis d'or et pistoles; chez Armande, à la mort de Molière, 1 771 livres, et Boileau dispose de 12 000 livres.

***

Nous laisserons de côté les pièces secondaires de la maison, dont l'ameublement ne nous offrirait rien de bien nouveau. Entrons tout de suite dans la salle à manger, ou du moins dans la salle « servant d'ordinaire à manger », car, à proprement parler, aucune salle n'est encore spécialement destinée à cet usage. On mange dans la chambre à coucher, dans une pièce quelconque, même à la cuisine. Le roi, lui-même, prend ordinairement ses repas dans un cabinet ou une antichambre.

Ici la chambre où l'on mange est au premier étage et sa fenêtre s'ouvre sur la place de la Grande-Ecurie. La tenture est partie en tapisserie de point d'Angleterre, partie en camelot, la portière en Bergame, le rideau de fenêtre en toile peinte[1]. Des tableaux de « gibier » ou de fruits et sept portraits de famille, un grand miroir de vingt-huit pouces de glace, une table de bois noir, des fauteuils, dont une demi-douzaine sont tournés et couverts de tapisserie à l'aiguille[2], un cabinet, un coffre-fort et trois armoires, dont une grande à quatre volets, complètent l'ameublement.

1. Les toiles peintes étaient en grande faveur. Voir l'*Histoire de France* publiée sous la direction de M. Lavisse, t. VIII.

2. Probablement faite par madame Le Nôtre. On sait que le travail de la tapisserie fine à l'aiguille c'est-à-dire au petit point était un passe-temps à la mode chez les dames du XVII^e siècle.

Assurément il n'est pas somptueux ; mais voici le coffre-fort et la grande armoire où madame Le Nôtre enferme sa vaisselle d'argent plate ou montée. L'argenterie de table, alors très abondante, est une sorte de capital. Celle des Le Nôtre peut prendre rang parmi les plus considérables du temps[1]. Sa valeur s'élève à plus de 13 000 livres, en y ajoutant celle dont le ménage se sert à Versailles, à 15 146 livres, près de 53 000 francs de notre monnaie. Dans la bourgeoisie, aucune vaisselle n'approche de celle-là. La vaisselle de Molière était estimée 6 240 livres, celle de Mignard 7 600. Catherine de Romanet en possède pour 6 080 livres et Boileau pour 4 500.

Examinons l'argenterie des Le Nôtre. Il ne faut pas s'attendre à un nombre de pièces égal à celui que possèdent quelques grands seigneurs[2]. A l'ordinaire, les familles bourgeoises n'ont pas plus de trois douzaines d'assiettes. C'est ainsi chez Racine et chez Le Nôtre, avec en plus chez ce dernier deux douzaines de petites. Le nombre des cuillères et des fourchettes est restreint. Il dépasse rarement la douzaine. Le Nôtre, ne se sert que de douze couverts. Racine de même. Bérain, le décorateur, ne possède que onze fourchettes d'argent. Boileau, n'ayant que sept cuillères et neuf fourchettes « avec leurs armes dont il y en a une de cassée », a racheté six couverts sans armes. Même pénurie de couverts dans les familles d'un rang plus élevé. L'abbé d'Effiat, un raffiné, n'use que de dix-sept fourchettes, et chez Anne d'Autriche qui pourtant en 1666, année de sa mort, possédait pour 60 000 livres de vaisselle d'argent ou d'or, on ne voyait que « douze cuillères usées et dix-sept fourchettes vieilles », avec, il est vrai, vingt-quatre couverts neufs destinés à remplacer les premiers.

Voici d'autres ustensiles qui paraissent un peu surannés et

1. La vaisselle est partout composée d'ustensiles de même espèce : le nombre des pièces, leur poids et le fini du travail varient seuls d'une maison à l'autre : plats grands ou petits, assiettes à potages ou ordinaires, saucières, coquemars, pots à vin, pots à eau, salières, cafetière, sucrier, bassins, aiguières, cuillères, fourchettes, manches de couteaux etc. Chez Le Nôtre, plusieurs vaisseaux, une aiguière, un bassin à laver ciselé, des gobelets sont en argent doré. On y voit même un pot de chambre en argent.

2. Le Maréchal d'Humières avait pour 31 000 livres de vaisselle. L'abbé d'Effiat pour 27 000 livres. Le maréchal de Boufflers étalait au camp de Compiègne, pour son service quatre-vingts douzaines d'assiettes en argent et six douzaines en vermeil.

n'en sont pas moins très employés. Il s'agit des aiguières et des bassins. On compte chez Le Nôtre huit aiguières et six bassins. Les premières contiennent l'eau de table, les seconds parent le buffet, supportent des pyramides de viandes et de fruits. Mais ces récipients, comme nous verrons, sont encore destinés à un autre usage. Faisons d'abord un petit inventaire du linge.

En France l'amour du linge est traditionnel. Certains châteaux en renferment des quantités prodigieuses; ainsi l'inventaire du château de Verteuil, en 1728, mentionnera 350 linceuls (draps), 242 nappes, et 126 douzaines de serviettes avec 1 450 aunes de toile pour en faire d'autres. Assurément, ces chiffres sont inconnus dans les ménages bourgeois. Nous y trouvons même moins de draps que nous ne le supposions : Molière n'en possédait que vingt-deux paires ; il y en a chez Racine vingt-quatre paires, et chez Le Nôtre, vingt-huit, dont dix en toile de lin de douze aunes à 18 livres la paire. En revanche, les nappes et les serviettes abondent ; chez Molière, vingt-trois douzaines de serviettes et trente nappes; chez Racine, cinquante douzaines de serviettes et trente nappes; dans les armoires de madame Le Nôtre, vingt-huit nappes damassées ou autres, et soixante-deux douzaines et demie de serviettes.

Pourquoi cette proportion extraordinaire de nappes et de serviettes? Pourquoi des aiguières et des bassins avec si peu de fourchettes? C'est que Le Nôtre, Boileau et bien d'autres personnages se servent principalemeut de leurs doigts pour manger.

Il n'y a pas encore longtemps cet usage était général. On sait par Loret et madame de Motteville que Anne d'Autriche mangeait avec ses doigts. Le roi, son fils, ne se servit de fourchettes qu'assez tard. Au dire de madame de Motteville, les femmes de la reine imitaient leur maîtresse. La grande Mademoiselle se servait pareillement de ses doigts pour manger; elle se plaint que, dans une hôtellerie, on lui servit des viandes si dures, « que l'on prenait un poulet à deux et avait de la peine en le tirant de toute sa force à en venir à bout ». Cette mauvaise langue de Tallemant des Réaux prétend que, à table, le chancelier Pierre Séguier se lavait les mains dans la sauce.

Une telle façon de manger nécessitait un lavage des doigts avant et après le repas. Cela s'appelait « donner à laver ». On lavait avec de l'eau parfumée, à deux ou trois dans le même bassin, à cause du nombre restreint de vaisseaux et de laquais. Offrir à une personne de laver avec elle était lui faire une politesse. La grande Mademoiselle se refusait par respect à laver avec le roi. Madame Bouvillon pour certains motifs voulait laver avec Destin (*Roman Comique*), et Enée lavait avec Didon (*Virgile Travesti*). A la cour cet usage s'est perdu. Le roi, qui n'aime pas beaucoup l'eau, a simplifié cet acte de propreté en se faisant présenter une serviette mouillée entre deux assiettes d'or.

C'est, dit-on, M. de Montausier, le mari de la belle Julie d'Angennes, qui a fait prévaloir à table des manières plus décentes : « La propreté de M. de Montausier qui vit avec une grande splendeur, dit Saint-Simon, était redoutable à sa table, où il a été l'inventeur des grandes cuillères et des grandes fourchettes (nos couverts actuels) qu'il mit en usage et à la mode[1]. » Vers 1684, d'après La Bruyère, il y avait déjà progrès, puisque Gnaton, à cette date, scandalisait les convives par son attitude, en ne se servant à table que de ses mains. Néanmoins à la ville, l'ancien usage subsiste encore, surtout chez les personnes d'un certain âge. Ainsi je soupçonne M. de Cambrai de se servir de ses doigts pour manger. Avec lui, les héros homériques ont appris les belles manières parisiennes, mais ils retardent en un point : chez Alcinoüs, « une belle esclave verse de l'eau d'une aiguière d'or dans un bassin d'argent et donne à laver à Ulysse. » Il serait presque irrévérencieux de supposer que les personnages de Racine puissent en mangeant manquer de propreté et d'élégance. Je n'imagine pas Bérénice, par exemple, implorant l'aide de Titus pour écarteler un poulet trop dur. On aimerait donc à penser que Racine, à table, imite M. de Montausier. Hélas! je vois chez lui des bassins et des aiguières. Quant à Le Nôtre et à Boileau, leur cas ne semble pas douteux : ils se servent l'un et l'autre de bassins à laver; celui de Le Nôtre est en argent doré ciselé.

Et alors, comme ces habitudes entraînent une consomma-

1. Notes au journal de Dangeau. Montausier en ramena seulement la mode car elles étaient en usage au temps des grandes fraises.

tion considérable de nappes et de serviettes, des lessives monstres s'ensuivent, qui mettent le ménage en émoi, car l'usage s'est conservé de lessiver le linge sale à la maison. Du moins c'est ainsi que procède Françoise Langlois. Les prévôts des marchands et échevins lui ont baillé, concédé et octroyé, l'espace de 40 années, moyennant trois livres par an, une place sur la Seine, au-dessous du pont des Tuileries pour « en ycelle place mettre deux bateaux et dans chacun d'yceux vingt-quatre selles à laver. »

## II

Nous voici arrivés au cabinet de Le Nôtre.

Dans la seconde moitié du XVII^e siècle, un cabinet comme celui du contrôleur est-il une rareté? Nullement. En aucun temps, au contraire, la manie de la curiosité n'a été poussée plus loin. Les curieux, — on appelle ainsi ceux qui se plaisent à rassembler des œuvres d'art ou des objets de curiosité, — ne se comptent plus. Louis XIV est le plus grand collectionneur de son royaume. Nous connaissons par Germain Brice, Spon, Lister, l'abbé de Marolles, Le Gallois et d'autres[1] la plupart de ces amateurs français. Le *Livre Commode* de 1692 nomme plus de cent « célèbres curieux » parisiens et au moins vingt-cinq curieuses, parmi lesquelles la marquise de Coulanges, celle qui croit avoir retrouvé le miroir de toilette de la reine Marguerite[2]. La plupart de ces curieux ont formé des cabinets de tableaux; d'autres recherchent les médailles,

1. Germain Brice, *Description de ce qu'il y a de plus remarquable dans la ville de Paris*, in-8°, 1^re édition en 1684. — Jacob Spon, *Recherche des antiquités et curiosités de Lyon*. Lyon, 1673. — Michel de Marolles, *Le Livre des Peintres et des Graveurs*, in-4°, 1677, édition en 1855 par Duplessis. — Le Gallois, *Traité des plus belles Bibliothèques de l'Europe*, in-8°, 1680. Voir aussi Bonnaffé, *Dictionnaire des Amateurs Français au XVII^e siècle*.

2. Dans sa lettre à madame de Sévigné, du 27 août 1694, madame de Coulanges parle de ce miroir et de cette reine comme si le doute n'était pas possible à leur sujet. Il existe en effet un miroir de la reine Marguerite très rare et très connu, mais c'est un livre : le *Miroir de très-chrestienne princesse Marguerite de France, reine de Navarre* (sœur de François I^er). Paris, 1532.

les bronzes, les estampes, les meubles, les porcelaines; beaucoup de collections, celle de Le Nôtre par exemple, comprennent plusieurs catégories d'objets d'art. Dans ce monde d'amateurs, deux figures intéressantes attirent plus particulièrement l'attention; je veux parler d'Everhard Jabach et de François Roger de Gaignières[1].

Le Nôtre a installé son cabinet dans le bâtiment à un seul étage, en équerre avec la maison d'habitation. Il dispose là de quatre pièces en enfilade, dont la première est un grand vestibule touchant à la maison; les trois autres logent les œuvres d'art, tenues avec soin, disposées même avec une certaine coquetterie.

Dans le vestibule, très bien décoré, nous voyons : une tenture en Bergame, complétée par deux des six tapisseries représentant l'*Histoire de David*, dont il a été question plus haut; trois grands tableaux : l'*Enlèvement des Sabines*, copie d'après le Poussin, *Une bacchanale dans un paysage* et une *marine* de Claude Lorrain, estimées chacune 300 livres; deux trumeaux de chacun vingt-six carreaux de glace; des fauteuils et autres sièges.

Une porte vitrée à deux battants donne accès dans les salles du cabinet.

Tout autour de la première, des bronzes sur leurs pieds d'ébène, des bustes en marbre sur leurs escabelons et quelques porcelaines; deux bas d'armoire (commodes), où sont rangés les volumes à gravures, et les portefeuilles d'estampes; dans la seconde, deux cabinets de bois violet (palissandre) et un bas d'armoire avec son gradin (casier) ornés d'environ soixante pièces de porcelaine, de gobelets et d'aiguières en vermeil; autour de la salle, des bustes et médaillons de marbre, des bronzes. La partie principale de la tenture est en cuir doré à fond vert, les rideaux de fenêtres sont en toile peinte, et les portières en toile indienne.

La dernière salle ne prend jour d'aucune fenêtre, « mais seulement d'un petit dôme, manière de lanterne qui est au

1. Avec les tableaux que possédait déjà le cabinet du roi, ceux de Jabach ont formé le noyau de notre galerie du Louvre. Les documents de Gaignières, sur notre vieil art français, dédaignés de son temps, ont aussi enrichi nos collections nationales.

milieu et au-dessus [1] ». Tout le pourtour est garni de tableaux, quatre-vingts pour le moins, de médaillons, de bustes, de figures de marbre. Parmi les meubles, remarquez ce bureau en marqueterie d'écaille de tortue et cuivre, sur colonnes bronzées aux extrémités, estimé 40 livres; il sort certainement de chez André Charles Boulle, auquel la marqueterie doit de si notables enrichissements.

Des tables avec leurs tapis de la Savonnerie ou de Turquie, un lit de repos, une douzaine au moins de fauteuils tant sculptés que tournés, ou de commodité, complètent l'ameublement des trois salles.

Ainsi Le Nôtre recherche les objets les plus divers, les estampes, les médailles et les porcelaines, les tableaux, les bronzes et les marbres; mais il est à remarquer que les artistes dont il possède des tableaux ont presque tous vécu au XVII^e siècle; que ses porcelaines sont des objets d'actualité; qu'il a demandé ses estampes aux graveurs contemporains. Il est donc amateur du moderne; un examen attentif de sa collection le démontrera.

*
* *

Au mois de mai de l'année 1693, Le Nôtre offrit au roi son maître vingt et un de ses meilleurs tableaux, trente et un bronzes et quatorze marbres. Voici la liste des tableaux, dont plusieurs sont au Louvre : — Un Dominiquin sur cuivre : *Adam et Eve chassés du paradis*, qui est à Grenoble. — Un Poelemburg sur cuivre : *Le Martyre de Saint-Etienne*. — Un Paul Bril sur cuivre : *Pan et Syrinx*. — Deux Philippe Napolitain sur cuivre : *Prédication de Saint-Jean* et *Promenade à Caffarelle près Rome*. — Sept Albane sur cuivre : *l'Annonciation, Joseph et la femme de Putiphar, Apollon et Daphné, Bain de Diane, Biblis et Caune, les Saisons, l'Assemblée des Dieux*. — Trois Poussin sur toile : *La Femme adultère*, peinte pour Le Nôtre, *Baptême de Saint-Jean, Moïse tiré des eaux*. — Deux Claude Lorrain sur toile : *Un port de mer* et *Un paysage*.

1. Procès-verbal des scellés.

— Un Breughel sur bois : *Bataille de Darius* (bat. d'Arbelles). — Un Benedetto sur toile : *animaux*. — Un Lanfranc sur toile : *Mars et Vénus*. — Un Perrier sur toile : *Acis et Galatée*[1]. Il y a parmi ces tableaux des italiens en majorité, principalement de l'école bolonaise; les autres sont français, flamands, hollandais. Leurs auteurs ont tous passé les Alpes; quelques-uns même ont fait de l'Italie leur patrie d'adoption.

En France, pendant tout le siècle, l'influence de l'art italien a été grande. On s'inspire bien toujours de l'antiquité et de la renaissance, mais on n'interprète plus qu'à travers la pédagogie de l'école bolonaise. Les Carrache et leurs plus illustres disciples, l'Albane, le Guide, le Dominiquin, Lanfranc, avec quelques concurrents d'autres écoles, sont les dieux de la peinture. Annibal Carrache en particulier a presque détrôné Raphaël. Ces artistes devant surtout leur renommée aux grandes pages décoratives exécutées en Italie, leurs œuvres de chevalet sont à Paris fort peu nombreuses et d'autant plus recherchées. Par exemple, on ne trouverait peut-être pas dans tout Paris autant d'Albane que chez Le Nôtre, qui en avait rassemblé huit. — Il lui en reste encore un, *Une Sainte Famille*. — Le roi possède bien vingt tableaux d'Annibal Carrache, d'importance médiocre il est vrai, cinq de Louis, dix-huit Dominiquin, une vingtaine d'Albane et autant de Guide, mais il ne lui déplairait pas d'en augmenter le nombre. D'ailleurs, avant 1693, d'autres artistes étaient très mal représentés ou manquaient dans son cabinet; il n'avait que quatre Lanfranc, trois Pœlemburg, un seul Benedetto, pas de Philippe Napolitain ni de Perrier[2]. On voit pourquoi Louis XIV accueillit avec tant d'empressement l'offre de son contrôleur.

A côté des maîtres italiens, un peintre français, Nicolas Poussin, dont la renommée et l'autorité n'ont fait que

1. Quoi qu'en dise Lister, qui l'estimait à 50 000 couronnes, le don fait au roi ne dépassait pas 50 000 livres; mais au regard d'un collectionneur, il était sans prix. Louis XIV acceptait volontiers les présents de ce genre, qu'il reconnaissait d'ailleurs généreusement. Vers 1695, le Chevalier d'Hautefeuille lui offrit un Guide, le cardinal Gonzi un autre; M. de Chateauneuf et le Nonce, chacun un Véronèse.

2. *Inventaire des tableaux du roi* par Paillet en 1695. (Arch. Nat. O[1] 1966).

grandir depuis un demi-siècle. Lorsqu'en 1641 Poussin vint à Paris, où il séjourna deux ans, Louis XIII lui fit présent d'une petite maison au jardin des Tuileries. Il eut donc notre jardinier pour voisin, et il se peut que des relations se soient établies entre eux. Quoi qu'il en soit, Le Nôtre possédait une demi-douzaine de Poussin. Il lui en reste trois presque aussi beaux que ceux dont il s'est dessaisi : *Le Frappeur de Roche*, *Une nativité*, estimés chacun 800 livres et *Narcisse et Écho*, 300 livres. En outre il a trois copies d'après ce maître.

Ceci nous montre que, malgré le don fait au roi, la galerie de Le Nôtre n'est pas indigne d'une visite. Elle renferme encore en effet 130 tableaux français, italiens, flamands ou hollandais, dont nous allons voir tout au moins les principaux[1].

Poussin et Claude Lorrain ne sont pas les seuls français qu'on y rencontre. Voici deux *Architectures* de Lemaire, le gros Lemaire, ami de Poussin; puis un *Marché des vaches* sur cuivre estimé 300 livres et trois petits paysages d'Armand, peintre peu connu, mais non sans valeur; un *Saint Jérôme* de Boullongne le père; une *Nuit* de Latour (non le pastelliste). François Perrier, dit le Bourguignon, qui travailla d'abord à Lyon, puis à Rome avec Lanfranc, avait ici un bon tableau, *Acis et Galatée*, qui fut donné au roi.

Dans la série italienne, deux grands tableaux, un *Voyage* et un *Marché*, estimés 100 et 150 livres, du vieux Bassan, bien connu; un *Festin*, d'Augustin Tasse expert en marines et en paysages, qui enseigna la perspective à Claude Lorrain; un petit paysage de Philippe Liano di Angeli, dit Phil. Napolitain, dont on loue la perspective sévère et dont les tableaux sont rares et recherchés; deux *Batailles* en rond de Falcone, dit l'oracle des batailles; un curieux tableau sur marbre, *Samson et Dalila*, valeur 600 livres, d'Alexandre Veronèse; puis des copies. Le nombre des copies faites en Italie pour des amateurs français est incalculable.

En France, dans le cours du siècle, on n'a guère parlé de Rubens, malgré sa visite en 1621. Grâce à la réaction contre

1. L'estimation des tableaux, bronzes et marbres de Le Nôtre fut faite par Philippe Lallemant, de Reims, académicien, et François Sicre, maître de Saint-Luc. Les prix indiqués se rapprochent donc des prix courants du temps.

l'académisme, il commence à s'imposer. Ses tableaux ne sont pas inconnus dans les cabinets parisiens. Le roi en possède six, outre ceux du Luxembourg; il a aussi quatorze Van Dyck. Chez Le Nôtre, l'école flamande n'est représentée, — mais elle l'est amplement, — que par des peintres secondaires. Voici deux paysages sur cuivre, estimés 450 et 500 livres, de Paul Bril, d'Anvers, ami d'Annibal Carrache, auquel il peignit quelques fonds de tableaux; puis deux cuivres de Breughel, sans doute Jean, dit de Velours à cause de son costume, *Deux charrettes* et *Un marché*, de 140 et 500 livres; de la dynastie des Franck, trois tableaux, dont *Un cabinet*, de Franck le jeune. *Un cabinet* de Staben, valant 800 livres, tableau dont Félibien loue le fini dans ses *Entretiens sur les vies des peintres*, et deux grands paysages de Jacques Fouquières, le baron Fouquières, ainsi que l'appelait ironiquement Poussin, élève de Rubens, et qui n'était pas sans talent.

Parmi les peintres des Pays-Bas dont les œuvres figurent ici, plusieurs sont plus italiens que hollandais : tel Corneille Poelemburg, dit le Brusco; voici de lui deux petits tableaux sur bois, dont un *Martyre de saint-Étienne* estimé 100 livres; tel encore ce spirituel Pierre van Laer, surnommé Bamboche, ami de Poussin et de Claude Lorrain, représenté par deux ou trois tableaux, parmi lesquels *Une foire*, estimée 800 livres; puis encore Barthélemy Bréenberg, ou Bartholomée, dont les deux petits paysages en rond valent ensemble 300 livres. D'autres hollandais comme Rembrandt, Gérard Dow, Wouwerman, ne doivent rien à l'Italie. A Paris, on loue Rembrant pour son clair-obscur, mais on lui reproche de ne pas assez peindre dans la manière de Van Dyck. Nous voyons ici de lui un *Portrait de jeune fille* coté 25 livres, de Gérard Dow, *Un maître d'école qui taille une plume* estimé 300 livres, et de Wouwerman, un *Marché aux chevaux* de 100 livres.

De l'alsacien Wilhelm Baür, des *Ports de mer* en miniature.

Parmi les œuvres d'art offertes au roi par Le Nôtre se trouvaient trente et un bronzes et quatorze marbres. En voici la liste (Arch. Nat. O[1] 1694). *Bronzes*, vingt groupes : Méléagre, son chien et une tête de sanglier. — Diane, Cupidon et un cerf. — Deux de Vénus, dont une brûle les flèches et carquois

de Cupidon, l'autre fouette Cupidon avec des fleurs. — Un Sesto Mario. — Apollon et Daphné. — Mars et Vénus. — Junon et Mercure. — Diane et un satyre. — Deux groupes de Vénus et Adonis. — Deux de l'enlèvement de Déjanire. — Deux Hercule, l'un tuant le centaure et l'autre Antée. — Deux de l'enlèvement des Sabines. — Deux pareils de Laocoon. — Un jeu de deux faquins. — Neuf figures : Mars. — Jupiter. — Saturne. — Junon. — Un jeune hercule. — Hercule Farnèse. — Un brave. — Une Véronique. — Amphitrite. — Deux vases pareils à ceux de Médicis. — *Marbres* : six gaines (sortes de piedestaux). — Huit bustes. Une note en marge indique que les neuf premiers groupes sont de Soussin (Susini) et une autre attribue les neuf derniers à Jean de Boulogne (Jean Bologne). L'Italien Antonio Susini (1545-1624), un des meilleurs élèves de Jean Bologne, et son neveu Francesco, fondeurs et sculpteurs, eurent une légitime renommée. Ils excellaient à réduire et à « réparer » les œuvres de Jean Bologne et les antiques. Plusieurs des neuf derniers groupes sont d'eux certainement. Leurs petits bronzes étaient très recherchés.

Il reste à Le Nôtre environ cinquante marbres et quatre-vingt-dix bronzes. Parmi les marbres, une douzaine de grands médaillons ayant un pied et demi de diamètre; un représente *César* et un autre *Homère*. Dans les figures en pied remarquons deux figures assises l'une d'*Hercule* et l'autre de *Mars* par Anguier, probablement Michel, ensemble 1 200 livres. Parmi les bronzes, plusieurs groupes ou figures historiques ou mythologiques : quatre ou cinq *Hercule égorgeant un lion* ou tirant de l'arc; *Vénus bandant les yeux à son Amour*, 60 livres; l'*Enlèvement d'Europe*, 120 livres; une copie d'un captif de Michel-Ange. Puis des figures de genre : *Une femme qui fait pisser son enfant*, *Une femme qui trait sa vache*, etc., et beaucoup d'animaux.

*
* *

Le Nôtre a rassemblé cent vingt pièces de porcelaine environ, qui sont exposées dans les deux dernières salles du cabinet.

Beaucoup d'amateurs collectionnent les curiosités de la Chine et du Japon, ou des Indes, comme on les appelle encore. Mais ce ne sont pas seulement les amateurs qui se passionnent pour ces raretés. On ne saurait imaginer jusqu'où va l'engouement des Français pour les meubles, les étoffes, les porcelaines de l'Extrême-Orient. Il se fait un tel commerce de ces produits que les marchands ont créé le terme spécial de *lachinage* [1] pour les désigner. Même, sur la plainte des industriels français, que ruinait la concurrence, M. de Louvois a dû défendre ou limiter l'importation des tissus chinois.

La porcelaine, dont on fabrique des imitations en Hollande (faïence de Delft) et même en France (pâte tendre), est peut-être l'article de lachinage le plus recherché. Elle sert à parer les manteaux de cheminée, comme on le voit dans les estampes de Bazin et de Daniel Marot. Elle se place sur les corniches, les consoles, les gradins ou étagères, et les grandes urnes, sur des pieds dorés. Dans un repas bien ordonné, on doit servir le dessert — on dit le fruit — dans de la porcelaine fine. Cette céramique est en honneur dans la bourgeoisie tout autant qu'à la cour ou chez les grands seigneurs. Je ne crois pas qu'il existe un seul intérieur bourgeois où l'on ne puisse voir au moins une garniture de porcelaine. Molière n'avait que de la porcelaine de Hollande, mais chez Racine la cheminée de la chambre est ornée de dix-sept pièces de porcelaine, tant de Chine que de Hollande; le cabinet de travail du poète, de dix-neuf pièces et de cinq tasses de porcelaine fine et deux jattes de faïence fine estimées ensemble 20 livres. Germain Brice a trente-six tasses ou jattes de Chine et deux figures pagodes [2] sur leurs pieds dorés. Dans le cabinet de travail de Boileau, on ne voit pas moins de quarante-cinq pièces de porcelaine, « tant bouteilles, tasses, que soucoupes et autres », et dans l'antichambre seize autres pièces et dix de faïence de Hollande.

1. Voir sur le lachinage le *Dictionnaire du mobilier* d'Henry Havard; une thèse de mademoiselle Belewith-Stankewitch : *Le goût chinois en France, sous Louis XIV*, Paris, 1910; et, pour les étoffes, le *Dictionnaire Universel du Commerce*, 1723, de Savary des Bruslons, dont le frère, Savary des Ganches, fut employé à la Compagnie de Chine, branche de celle des Indes.

2. On donnait ce nom à des réductions de temples asiatiques, et, par extension, aux figures grotesques provenant de la Chine.

La collection de Le Nôtre passe pour une des plus remarquables, tant par la grandeur que par la beauté des pièces. Elles sont de toutes formes, ornées de riches montures en argent ou cuivre dorés; par exemple, dans la dernière salle, voici trois grosses urnes, dont une cassée, sur leurs pieds de bois doré, estimées ensemble 260 livres; deux porcelaines grises, garnies d'argent doré, 120 livres; un pot à jasmin, 120 livres; un pot à thé en porcelaine celadon, garni d'argent doré, 60 livres.

Dans la salle du milieu, un pot à jasmin de porcelaine en broderie, garni de cuivre doré, avec son couvercle et son pied garnis de même, estimé 700 livres; deux petites bouteilles aussi en broderie, garnies de cuivre doré, ensemble 700 livres. Puis deux gobelets couverts garnis de même, 250 livres; deux biberons de porcelaine grise, 50 livres; deux crachoirs en porcelaine bleue, 100 livres. Ensuite des calebasses, jasmins, seaux etc. Et n'oublions pas un petit vase en cristal de roche, avec son couvercle d'argent doré, estimé 50 livres. Le cristal de roche est aussi une rareté.

*
* *

Les livres de lecture sont chez Le Nôtre en nombre restreint, mais ils sont sérieux. Sa bibliothèque ne renferme guère qu'une quarantaine d'ouvrages, originaux ou traductions, traitant pour la plupart d'histoire ou de religion; mais il a réuni patiemment une collection d'estampes et de livres ornés de planches gravées [1], qui est une des plus belles de Paris. Elle se compose d'au moins une centaine de volumes ou d'albums.

Plusieurs grands volumes contiennent des suites de planches d'après Raphaël, Tintoret, les Carrache, Lanfranc, Lebrun et d'autres; toutes les pièces gravées d'après Poussin remplissent deux volumes; de même les œuvres de Rembrandt; celles de Rubens, six fort volumes, estimés 450 livres; un autre renferme 350 portraits d'après Van Dyck.

1. L'inventaire ne donne en général sur ces livres ou portefeuilles que le titre, rarement le nom de l'auteur; titres et noms le plus souvent défigurés ou illisibles. On ne sait si les séries de planches sont complètes.

De nombreux portefeuilles sont consacrés aux graveurs français les plus renommés. Voici trois volumes de portraits par Robert Nanteuil; puis les *Tapisseries du Roi* par Sébastien Le Clerc; les *Conquêtes du Roi* par Le Clerc et autres; de Jacques Callot, qui perfectionna la gravure à l'eau forte, les *Saints et Saintes de l'année*; d'Abraham Bosse son continuateur, des scènes de la vie ordinaire. Claude Mellan, qui gravait les objets d'une seule taille, figure dans un volume d'*Antiques* et de *Bustes* de Versailles. D'autres albums concontiennent des planches d'après Vouet, Mignard, Coypel, Van der Meulen et des séries de pièces par Gérard Audran, Edelinck, Beaudet. Voici encore un curieux recueil de thèses par divers maîtres français; on appelle ainsi de grandes estampes très soignées, dans lesquelles la composition encadre une pancarte où sont inscrites les propositions soutenues par un jeune homme à la fin de ses études. Lebrun en a dessiné; Mellan, Nanteuil en ont gravé.

Plusieurs albums témoignent que Le Nôtre s'intéresse aux constructions ou décorations architecturales : cinq volumes d'*ornements, vases, plafonds* par Jean Lepeautre; les *Maisons Royales* par Jean Marot et Sylvestre, les *Bâtiments Royaux* de Ducerceau; puis encore des monuments romains par François Perrier, Jean-Baptiste Falda et Pietro Santi Bartoli : *les Palais et Fontaines de Rome* par Falda, valeur 35 livres; les *colonnes Trajane* et *Antonine* par Pietro Santi, 40 livres; les *Statues* et *Bas-reliefs* de Rome par Perrier et Pietro Santi, 25 livres.

Beaucoup d'autres graveurs figurent ici, dont nous ne pouvons que citer les noms : les hollandais Wischer, Van Ostade, Bolswert, les flamands Teniers, Nicolas de Bruyns, l'italien Tempesta, loué par l'abbé de Marolles, l'allemand Wenceslaüs Hollard dont les vues de villes et de monuments sont estimées. A noter cependant un recueil de 266 planches, connu sous le nom de *Grand cabinet de l'Archiduc*, représentant les tableaux de l'archiduc Léopold Guillaume, gouverneur des Pays-Pas, peints par des maîtres italiens et dessinés par Teniers dit le Vieux, 1660.

Le Nôtre, dont la curiosité est toujours en éveil, devait s'intéresser au nouveau genre de gravure en manière noire. L'invention de la manière noire ne date en effet que d'un

demi-siècle. Vers 1640, Louis de Siegen en trouva le secret qu'il transmit au prince Rupert, et ce dernier, aidé de Wallerant Vaillant, en perfectionna les procédés. Dès 1660 cette gravure était connue en Hollande et en Allemagne. Les Hollandais Pierre Schenck et Jacob Gole la popularisèrent et de leurs ateliers sortirent un grand nombre de pièces, qui se répandirent dans toute l'Europe. En France, où la gravure à l'eau forte et au burin était portée à un haut degré de perfection, la manière noire eut peu de succès; mais en Angleterre elle fut si bien accueillie qu'elle a pris le nom de ce pays. Beckett, son élève John Smith le plus célèbre des graveurs anglais en ce genre, Faithorne et d'autres ont gravé et continuent à graver une foule de portraits. On doit à John Smith en particulier le portrait de Le Nôtre. Tous ces graveurs sont ici représentés par plusieurs volumes de modes ou de portraits.

Parmi les livres illustrés, quelques-uns sont assez rares. Tous se recommandent par le mérite de leurs gravures.

Des trois ouvrages qui suivent, Le Nôtre ne possède que les planches. Le premier, du père Jérôme Natale, ami de Loyola, est *Adnotationes et Meditationes in Evangelia*, etc., et contient cent cinquante-trois planches sur cuivre par Antoine et Jean Wierx ou Wierix et Adrien Collaërt, d'après les dessins de Martin de Vos et Bernardin Passari, 1593; cent cinquante et une gravures ornent le second, *Illustrium Imagines ex antiquis marmoribus* etc., 1598, par Fulvius Ursinus; le troisième du père jésuite allemand Mathieu Rader, les *Saints de Bavière*, 1625, en trois volumes, est illustré de cent vingt-quatre figures par Raphaël Sadeler.

Notons encore un volume d'oiseaux de Nicolas Robert, l'auteur de la Guirlande de Julie; le *Temple des Muses* par l'abbé de Marolles, avec soixante figures gravées par Bloemaërt; les *Métamorphoses* d'Ovide, mises en rondeaux par Benserade et accompagnées de trente-neuf planches par Sébastien Le Clerc; les *Emblèmes* d'Horace, texte et dessins par Otto Van Veen ou Venius, les cent trois planches gravées par C. Boël et Gilbert van Veen, frère d'Otto; un volume *De la Religion et des Bains des anciens Romains* de Guillaume Du Choul, 1555, avec cinquante-cinq figures sur bois.

Puis des histoires *Métalliques*, c'est-à-dire par médailles, de

Romyn de Hooghes, et de l'abbé Bizot; les *Ambassades du Japon*, ouvrage auquel on joint ordinairement les Ambassades vers *l'Empereur de Chine* que l'éditeur a dédiées à Colbert; la *Chine illustrée* du père jésuite allemand Athanase Kircher, traduction française de 1670 par Alquier, livre très répandu à cause du lachinage [1].

Voilà notre visite terminée. Quel fruit en retirons-nous? Elle ne nous donne, il est vrai, aucune indication sur les idées de Le Nôtre jardinier; mais elle nous fait connaître un curieux, au goût délicat et sûr, très bien informé des choses d'art. Il nous sera difficile maintenant de voir, en ce connaisseur hors ligne, le bonhomme naïf, un peu grotesque, qu'on nous a présenté quelquefois, et dont La Bruyère disait dans une lettre à Pontchartrain : « Le Pater Noster, Monseigneur, est cette oraison dont M. Le Nôtre fait tant de cas qu'il veut en connaître l'auteur ».

CYRILLE GABILLOT

1. Pour achever l'examen de notre cabinet, nous aurions encore à parler des médailles, dont Le Nôtre possède une collection considérable. Malheureusement ce que nous en savons se réduit à bien peu de chose : il y en a 1504 en argent, et 68 en or, avec une croix d'or émaillée de chevalier de Saint-Michel, estimée 25 livres; le tout a une valeur intrinsèque de 18 600 livres. D'après Lister, qui les a vues, la plupart de ces médailles sont consacrées au roi Guillaume ou à ses ancêtres.

# JENNY KAY, SUFFRAGETTE

*There is a bit of the bulldog breed in the women of our country as well as in the men.*

(Il y a un peu du bouledogue chez les femmes de notre pays, aussi bien que chez les hommes.

Mrs Pethick Lawrence's appeal to the Judge May 22nd 1912.)

## I

— Je ne manquerai pas d'aller vous voir en prison, chère, — avait dit tendrement Robert Robins, helléniste, en levant les yeux vers le front ogival de sa vieille amie.

Cette ironie ne pouvait ébranler la résolution de Jenny Kay. Peintre de talent, douée d'une imagination vive à l'excès, mais en même temps du sens de l'humour, elle n'avait commis, jusqu'alors, aucune des sottises qui guettent une célibataire endurcie aux approches de la quarantaine. Indifférente à la politique autant qu'à l'amour, elle s'était néanmoins laissée embrigader par Mrs. Church, présidente de la W. S. P. U. [1]. Ce fut le lendemain du jour où toutes les vitres furent brisées dans Picadilly qu'elle quitta son atelier pour accomplir « *l'acte* ».

Pour ce coup d'essai, Mrs. Church lui avait donné l'autorisation d'agir à sa guise. Il eût été comique de se rendre dans

1. Women Social and Political Union.

la rue élégante et peu fréquentée où demeuraient Lord Blyth, chef reconnu des anti-suffragistes, et cet autre ennemi du suffrage : Mrs Bolington Hughes. Les policemen y étaient rares, ce qui eût permis de casser les carreaux des deux maisons avant d'être arrêtée. Mais Jenny jugeait plus pittoresque de s'attaquer au domicile particulier de David Winston, membre jeune et avancé du cabinet libéral. Ayant naguère fait le portrait de Mrs Winston, elle connaissait la disposition intérieure du logis et savait que le cabinet de travail donnait, au rez-de-chaussée, sur Berkeley Square. Le difficile était de tromper le policeman qui montait la garde devant la porte.

Son plan d'action mûri, Jenny avait eu l'idée singulière de peindre à sa manière le morceau de brique ramassé le matin même, au coin d'un chantier, en vue de « cela ». La confection de cet engin artistique l'avait prodigieusement divertie, comme si elle eût été une *college girl* américaine sur le point de répandre du poil à gratter dans le lit de la Directrice.

A peine fut-elle dans la même rue, vêtue d'une jaquette tabac qu'elle avait choisie pour la profondeur des poches, cette disposition joyeuse s'évanouit soudain. Ses jambes flageolaient; elle se sentait aussi faible que lorsqu'on se lève pour la première fois au terme d'un longue fièvre.

— Hello ! vieille fille ! se dit-elle amicalement.

Elle n'était point timide. La première fois qu'elle avait pris la parole en public, dans une église baptiste, son hésitation n'avait duré qu'un instant, le temps de découvrir avec plaisir que la nature l'avait dotée d'une voix à longue portée et que ses phrases coulaient comme d'un robinet grand ouvert. En mainte occasion, les interruptions des « antis » lui avaient permis de mettre son assurance à l'épreuve. Mais entre parler et agir, l'éducation première qu'elle avait reçue dans la respectable province de Northumberland creusait un fossé. Ses aïeules puritaines, qui s'étaient appliquées pendant des siècles réprouver le scandale, sortaient de leur tombe.

Pour vaincre cette hérédité de pudeur et de servitude, Jenny tenta de se raisonner. Elle songea à la grandeur de la Cause. A son vif étonnement, la conviction qu'elle s'était faite semblait s'évaporer. Mrs Church lui apparaissait sous un jour touchant, mais ridicule. Quelque chose lui révé-

lait soudain la noblesse d'âme de Lord Blyth. David Winston lui-même, malgré son visage pâlot et gras et ses cheveux roux de nouveau-né, devenait un emblême de la sagesse persécutée par la folie. Elle se demanda si elle n'eût pas mieux fait d'épouser Robbie, cinq ans auparavant, quand il le lui avait offert, et de mettre au monde de chers bébés qui eussent été plus tard peintres ou hellénistes.

Comme elle demeurait immobile, sur le trottoir, un passant la dévisagea. Elle craignit de rougir et prit le chemin de Berkeley Square.

— Je sais ce que j'ai à faire! — se dit-elle, les dents serrées.

Cette phrase machinalement répétée lui donnait la force d'aller de l'avant sans la délivrer de son affreux malaise. Elle s'était attendue à une puissante et délicieuse exaltation intérieure : elle ne rencontrait en elle-même qu'un tumulte d'objections. Parvenait-elle à ne plus penser, son cerveau et son cœur se vidaient instantanément. Pour comble, toutes les personnes qu'elle croisait semblaient la regarder avec une attention anormale et se demander pourquoi elle marchait les mains dans les poches. Un instant elle se retourna avec violence, croyant être suivie : ce n'était qu'un vieux gentleman inoffensif, qui recula effaré. Elle éprouvait une sorte de nausée, celle qui la saisissait d'ordinaire dès qu'elle posait le pied sur le paquebot, dans le port de Douvres.

Berkeley Square apparut enfin. Entre les hautes demeures aristocratiques une lumière laiteuse, tamisée par une fine brume d'été, baignait la pelouse lisse au pied des arbres touffus. Le lieu respirait la décence...

*
* *

A la même heure, Mr. David Winston écrivait minutieusement en son logis le discours qu'il devait improviser le lendemain soir dans une réunion publique.

Il était de fort méchante humeur. Le premier objet qui

avait frappé sa vue, quand il était entré en se frottant les mains dans son cabinet de travail, avait été une pancarte verte, blanche et violette, — les trois couleurs de la W. S. P. U. — portant ces mots : *A quand le vote des femmes?* Comment diable était-elle venue là? Winston avait séance tenante donné congé à tout le personnel féminin de la maison. Mais son âme n'était pas en repos. Bien qu'il eût maintes fois promis le vote aux femmes, ou peut-être pour cette raison même, une véritable persécution s'exerçait contre lui depuis quelque temps. Entrait-il au Parlement ou au Ministère, une forcenée surgissait chaque fois et lui criait : *Quand nous donnerez-vous le vote?* Pour éviter cette apparition importune il avait dû se résoudre à ne circuler qu'en automobile et à n'en descendre, tel un conjuré, que dans des cours obscures. Encore ce stratagème ne suffisait-il pas. Il trouvait des manifestes suffragistes dans sa serviette à fermoir, sous son assiette, et jusque dans son lit. Des voix le réveillaient la nuit. Il était poursuivi en rêve par des femmes rousses brandissant des bannières.

Seul, le dos du policeman Winterbottom, debout devant la porte, le tranquillisait un peu. C'était un large dos, un dos qui par sa carrure inspirait autant de sécurité qu'un Dreadnought. Tout en cherchant une phrase qui démontrât l'excellence du cabinet libéral, il avait, pour le mieux voir, entrebaillé sa fenêtre.

« ... Il y a un point de plus que je tiens à faire ressortir. Le parti conservateur a inventé le danger allemand. Il avait inventé il y a vingt ans le danger français. Et moi, je vous le demande : le bouledogue britannique doit-il mordre la queue de tous les chiens qui ont trouvé un os? Est-ce là l'idéal chrétien et démocratique?... »

Il alluma une cigarette et relut sa phrase.

— La métaphore est assez spontanée, songea-t-il, mais c'est ici qu'*elles* vont interrompre.

Il voyait déjà surgir, dans une nuée de tabac, quelque chapeau à fleurs violettes, et il entendait le cri perçant : *Un gouvernement démocratique doit le vote aux femmes!* ou : *Pourquoi le cabinet libéral est-il traître aux femmes?* Il souhaita aussitôt que cette interruptrice fût morte en bas-âge. L'Angleterre compte un million de femmes de trop.

— Ce n'est pas tout, se dit-il en reprenant sa plume, il faut trouver une réponse cinglante.

*
* *

Le premier mouvement de Jenny avait été de s'élancer vers la maison ministérielle à une allure dangereusement accélérée. Ses jambes de puritaine fuyaient en avant. Elle parvint néanmoins à retenir ses pas. Mais alors une angoisse d'un nouveau genre l'envahit à l'improviste. Elle s'aperçut en effet qu'un second policeman veillait au centre du square. Ce surcroît de précautions lui valut un accès d'hilarité nerveuse. Elle faillit pousser un éclat de rire strident et ne se domina qu'au prix d'un héroïque effort.

Elle s'approcha du gros policeman, debout devant la porte. Sa tunique s'évasait autour de son ventre comme une corolle renversée.

— Pourriez-vous me dire... me dire...

Sa gorge se serrait. Mais le policeman la regardait avec bienveillance et soudain elle se sentit parfaitement calme.

— Pourriez-vous me dire où se trouve le numéro 62 du square? — demanda-t-elle.

Ce problème de géographie londonienne parut jeter le gardien de la paix dans une profonde méditation.

— Oui, — reprit-elle, — le numéro 62... la maison de lady X...?... Est-ce à droite, ou à gauche? Dans quel sens vont les numéros?

Le policeman tourna la tête à droite, puis à gauche, et passa lentement sur sa moustache de pirate roux une large main aux doigts spatulés, une main honnête qui avait peut-être soulevé là-bas en Afrique ou dans l'Inde, les lourds moellons de l'Empire britannique. Jenny ne pouvait se défendre, en le considérant, d'une instinctive sympathie.

— Je crains de ne pouvoir vous renseigner, Madame, — prononça-t-il enfin. — Mais mon collègue connaît le square. Vous feriez mieux de vous adresser à lui.

Et faisant un pas en avant, il désigna l'autre policeman. L'espace était libre.

— Mais vous connaissez sans doute le chemin du poste de police...

Rapide comme l'éclair, elle avait tourné sur elle-même, lancé la brique dans la direction de la baie vitrée...

— Je m'attendais à quelque chose, — dit-il posément.

Mais elle le regardait bouche bée, figée par une frayeur atroce. Au lieu du fracas qu'elle attendait, elle n'avait perçu qu'un bruit sourd et faible. Son coup était manqué.

***

— Si je réplique : *L'honorable dame ferait mieux de donner des enfants à l'État*, je risque de choquer les clergymen non-conformistes qui assisteront à la réunion, songeait David Winston.

Toutes les phrases qui lui venaient à l'esprit étaient banales, à son gré. Son horreur des suffragettes croissait au fur et à mesure des vains efforts qu'il faisait pour l'exprimer. Mieux valait peut être ignorer l'interruption ou imiter le premier Lord de l'Amirauté, qui, en pareil cas, se bornait à sourire et à se reposer en attendant la fin du vacarme. Mais il imagina tout à coup une riposte admirable qui eût été digne d'un *Oxford man* autant que d'un homme d'État :

— Vos injures sont comme vos pierres. Elles n'atteignent que vous-mêmes : *Telum imbelle sine ictu.*

A cet instant, une secousse le fit sursauter en même temps que la table, tandis que l'encrier se renversait sur son discours. Un morceau de brique venait d'entrer à tire d'ailes par la fenêtre entrebâillée et de se poser sur son bureau. Il le saisit fébrilement. Sa caricature se détachait sur la face lisse de l'engin. C'était bien lui : front énorme, rayé d'un unique cheveu napoléonien; nez écrasé; menton fuyant, enfoncé dans le faux-col; joues de poupon; et cette expression de gamin usé qu'il constatait sans plaisir lorsqu'il se rasait devant sa glace. En exergue : *David Winston, ami des femmes.* Dans un angle, les initiales : *J. K.* Ceci acheva de l'éclairer.

— Policeman! s'écria-t-il en courant vers la porte, oublieux de sa dignité.

— Et maintenant, voulez-vous me suivre jusqu'au poste? demandait Winterbottom.

— Je... je voudrais d'abord savoir, — balbutia Jenny...

— Policeman! appela une voix.

David Winston venait d'apparaître à la porte de sa maison, tenant le morceau de brique dans ses doigts tachés d'encre. Il feignait de ne pas reconnaître Jenny.

— Policeman, — reprit-il avec autorité, — vous aurez à répondre de votre distraction. Vous aviez reçu la consigne de ne laisser approcher personne. Cette consigne, vous ne l'avez pas observée. Le Secrétaire d'État pour l'intérieur sera informé de la manière dont vous vous acquittez de vos fonctions.

Winterbottom porta la main à la visière de son casque sans mot dire.

— Permettez-moi d'intercéder pour lui, Mr. Winston, dit Jenny. Ce n'est pas sa faute si mon stratagème a réussi. Une femme est plus adroite que vous ne le pensez... D'ailleurs — ajouta-t-elle en riant tout à coup, — vous devriez vous féliciter d'être en possession d'un portrait de valeur qui ne vous a coûté que quelques taches d'encre...

Le Secrétaire d'État examina ses doigts, mais son visage resta sévère.

— Policeman, faites votre devoir, — commanda-t-il.

Comme Winterbottom tentait de la saisir par le bras, Jenny recula avec vivacité.

— Un moment, — dit-elle, — je vous suis... Mr. Winston, continua-t-elle, je devrais faire un discours provocant, mais je le réserve pour le magistrat. A vous, je me contenterai de dire ceci : vous ne serez jamais un grand homme d'État car vous êtes aussi dépourvu d'humour que Mr. Gladstone... Et les femmes vous battront, Mr. Winston.

Ayant lancé cette foudroyante apostrophe, elle saisit sa jupe d'un geste qu'elle jugea parisien et partit, la tête haute, tandis que le policeman appareillait lentement, à la façon d'un navire de guerre.

Ils traversèrent le square côte à côte et en silence. Bien que

ce fût la première fois qu'elle se promenât dans la rue en compagnie d'un militaire, Jenny n'éprouvait plus rien de son récent embarras. Deux ou trois passants s'arrêtèrent pour la dévisager. Sur leur visage se lisait cette curiosité d'une nuance spéciale qu'éveille un cheval qui s'abat sur la chaussée ou un gentleman ivre qui se fait appréhender par la police. Elle ne daigna même pas rougir. Le caillou qui venait de violer la demeure du secrétaire d'État avait chassé du même coup les fantômes pudiques des aïeules de Northumberland. Une seule préoccupation gâtait encore le contentement qui la remplissait tout entière. Comme ils venaient d'éviter en commun un dangereux automobile, elle se hasarda à parler au policeman.

— Pensez-vous que cela suffise pour que j'aille en prison?

— Pour sûr, Madame.

— En êtes-vous bien certain?

— Certain, oui, Madame.

Elle poussa un soupir de soulagement.

— Dieu soit loué! — dit-elle.

Le silence retomba pesamment. Mais la sympathie que ce héros tranquille lui avait inspirée dès l'abord devint plus vive. Maintenant qu'elle s'était résolument engagée dans le sentier de la guerre, il lui semblait qu'une parenté secrète l'unissait à cet homme d'armes, victime comme elle de son devoir. Winterbottom s'abstenait de manifester la moindre rancune. Menacé d'une grave réprimande, peut-être d'une rétrogradation, il allait du même pas égal que s'il avait traversé le parc, le matin, entre deux collègues, à l'heure où les pélicans de Saint-James font claquer dans la brume leurs becs de vieux savants. Jenny s'attendrit tout à coup.

— Êtes-vous aussi un ennemi de la femme? — demanda-t-elle poliment.

Pour toute réponse, Winterbottom entrebailla sa tunique. Sur le revers, l'insigne de la W. S. P. U. était soigneusement épinglé.

— C'est ma femme qui me l'a donné, — ajouta-t-il; — elle est des vôtres. Elle a été arrêtée hier.

— Oh! — dit Jenny.

Le remords l'envahit en même temps qu'une incroyable envie de rire, à la vue de ce bon géant qui semblait porter son

casque en terre. Elle se mordait encore les lèvres quand il la retint en désignant une porte.

— C'est là, — dit-il.

Avant de pénétrer dans le poste de police, elle se retourna vers lui en souriant d'un air encourageant et protecteur. On eût dit que c'était Winterbottom, et non pas elle, que la prison attendait.

— Ne vous effrayez pas, — dit-elle, — de ce que vous a dit Mr. David Winston. J'écrirai à sa femme qui est une de mes amies et qui arrangera l'affaire. Les femmes n'ont pas besoin de voter, croyez-moi, pour avoir de l'influence.

— Je le pense, Madame,... Merci, Madame, — dit le policeman.

## II

Pareille à un haricot mûr, Marie-la-Noire [1] roulait vers la prison, emportant sa double rangée de cellules garnies de prisonnières. Pour que l'expérience fût complète, Jenny avait tenu à partager le sort des femmes du commun, dédaignant le confort de l'auto-taxi offert par la police. Mais l'épreuve menaçait d'avoir raison de ses forces. Déjà un tremblement nerveux l'avait saisie au beau milieu du discours insolent et soigneusement préparé qu'elle avait récité à la barre des accusés. Ballottée dans une sorte de cercueil qui prenait jour sur la galerie centrale par un étroit judas, elle sentait tout son sang affluer à son cœur et s'attendait à défaillir. Pas d'air. Impossible de s'asseoir, car un espace dérisoire séparait la banquette de bois, qui lui coupait les jarrets, de la porte où son front se heurtait à tous les cahots.

Le policeman de service se promenait de long en large entre les cellules. Elle l'appela et reconnut l'homme qui l'avait arrêtée.

— J'étouffe, je ne puis y tenir...

1. *Black Maria* correspond en Angleterre à ce que nous appelons en France le panier à salade.

Winterbottom la considéra avec mélancolie.

— Je vous conseillerais de chanter quelque chose, beaucoup s'en trouvent bien.

Il gagna le fond de la voiture en s'arc-boutant à droite et à gauche, comme un mécanicien dans la cale d'un bâtiment.

Presque aussitôt la voix de Jenny domina le bruit des roues et le grincement des ressorts. D'autres voix de prisonnières se joignirent à la sienne. Winterbottom reconnut le *Rule Britannia des femmes*.

*Rule Britannia! But as you rule the waves,*
*Behold how all your women still are slaves*[1]

Les trois couplets se succédèrent. Puis vinrent d'autres hymnes : *En avant*. — *Dans le même bateau*. — *La Bonne reine Bess*. — *Demain*. — *Ce que les femmes veulent faire*. — *Notre triste sort*, enfin : *Ouvrez les yeux, Nelly*. Le rythme de ce chœur étrange, qui semblait sortir du fond des tombeaux, s'accélérait au fur et à mesure que les voix se fatiguaient. Puis le chant cessa brusquement. Marie-la-Noire, qui avait tressailli d'aise, tandis que cette céleste musique réchauffait son coffre glacé, se remit à gémir de toutes ses planches disjointes. Un morne accablement s'empara de Winterbottom.

De la cellule la plus proche une voix étouffée l'appela avec un accent de timidité inattendue.

— Hello, Billy; êtes-vous là?

— Je suis là, Helen.

Les roues d'arrière de Marie-la-Noire avaient dû se prendre dans les rails du tramway car la voiture fit une violente embardée. L'une des femmes jeta un cri d'effroi.

— N'ayez crainte, *ladies*, — dit Winterbottom, le casque à demi défoncé.

— Écoutez, Billy, — reprit la voix... — vous m'entendez?... J'ai reprisé la paire de chaussettes grises; elle est dans le second tiroir de la commode à gauche... Avant de me faire arrêter, j'ai aussi prévenu tante Milly : elle s'occupera des enfants.

1. Règne, Britannia, mais tandis que tu règnes sur les flots.
Vois : toutes les femmes sont encore esclaves!

Pour toute réponse, Winterbottom ne parvint à tirer de sa gorge contractée qu'un son inarticulé. Un long silence. Marie-la-Noire poursuivait sa course à l'abîme.

— Billy, êtes-vous toujours là?

— Je suis-là, Helen.

— Qu'allez-vous faire maintenant?

Une subite douleur gonfla le cœur du policeman et reflua jusqu'à ses tempes, au risque de rompre la jugulaire serrée autour de son menton.

— Je suppose que j'aurai à quitter ma position.

Il passa la main sur son front trempé de sueur. La pensée, plus encore que les paroles, lui coûtait toujours un effort.

— Je ne puis continuer comme cela, — reprit-il. — Je ne puis faire un métier qui m'oblige à conduire ma propre femme en prison. Encore si vous vous étiez laissé arrêter comme tout le monde... Mais vous avez cassé une dent à Chapman. Venant de la femme d'un collègue, c'est une chose qu'il ne pardonnera jamais.

Il médita un instant, puis il ajouta :

— Je n'ai plus qu'à donner ma démission de constable et à me faire détective.

— Ne dites pas cela!

Un infernal bruit de pavés interrompit leur conversation. A l'autre extrémité de la voiture, Jenny luttait courageusement contre la tentation d'être lâche. Une souffrance aiguë la mordait aux deux genoux. Son énergie, un instant ranimée, mollissait. Pour comble d'infortune, sa conduite belliqueuse lui semblait désormais sans excuse. Être enfermée là, dans la posture du cardinal de la Ballue, alors que la veille encore, artiste fêtée par tout le monde, elle n'avait qu'à s'abandonner à son heureux naturel pour savourer l'existence normale que, seuls, les imbéciles ou les égoïstes trouvent insipide! Et à quoi servirait ce martyre? « *L'Anglais ne se croit moral que lorsqu'il est mal à son aise* »; cette phrase de Bernard Shaw lui revenait mal à propos à la mémoire pour la dégoûter du sacrifice. Mrs Church, de nouveau, perdait sa grandeur : ce n'était après tout qu'une bonne personne sans horizon qui n'allait en prison que pour se distraire d'un long

veuvage. Jenny s'efforçait en vain, dans la pénombre, de bannir cette pensée impie.

— Ne dites pas cela, Bill! — reprit Helen Winterbottom. — Écoutez-moi plutôt! N'ai-je pas été pour vous, une femme dévouée? N'ai-je pas toujours tenu votre linge propre?

Le policeman avait collé son oreille contre le judas de la cellule. La voix de sa femme avait une douceur inaccoutumée qui le remuait profondément. Il ne pouvait oublier que, par un étrange contraste, cette militante, impétueuse dans sa vie publique, avait été au foyer la plus attentive des ménagères, qu'elle se levait la première, le matin, pour allumer le feu et préparer le thé, qu'elle ne se couchait point quand l'un des enfants était malade, que, grâce à elle, ses chaussures étaient toujours luisantes et qu'elle lui servait son breakfast au lit, les jours de congé.

— Si j'ai été une bonne épouse, — continuait-elle, — je mérite que vous respectiez mes opinions politiques. Je sais que vous n'aimez pas Mrs Church...

— Qu'elle soit damnée! — murmura Winterbottom.

— C'est une femme divine, Bill! mais peu importe. Vous *devez*, oui vous *devez* reconnaître que nous avons chacun notre devoir. Le mien est de combattre pour mes convictions. Le vôtre est de rester fidèle à votre serment et d'exécuter les ordres de vos supérieurs.

Elle parut se recueillir, à moins qu'elle n'étouffât dans son étroite geôle. Winterbottom soupirait.

— Il ne faut pas abandonner votre métier, Billy — reprit-elle. — L'Angleterre veut que nous fassions chacun notre devoir.

— Vous avez raison. Vous êtes une vraie Anglaise, Helen.

Il semblait qu'ils n'eussent désormais rien à ajouter l'un et l'autre. Leurs cœurs se touchaient à travers les planches rugueuses de Marie-la-Noire. En dépit du malheur qui le frappait, Winterbottom éprouvait une félicité contenue, telle qu'il n'en avait pas connue depuis la naissance de son premier enfant, ce petit Charles si trapu que, le soulevant dans ses langes, le père s'était écrié aussitôt :

— Quel fameux trois-quarts avant[1]!

1. Au foot-ball, les joueurs les plus massifs et les plus forts.

Mais un roulement de tonnerre annonça que Marie-la-Noire avait enfin pénétré sous la voûte de la prison. Comme le sable de la cour criait sous les roues, Helen appela encore son mari :

— Billy, n'oubliez pas de changer de chaussettes chaque fois que vous rentrerez avec les pieds mouillés !

La voiture s'arrêta. Dès qu'elle revit la lumière, Jenny se frotta les genoux avec entrain. Elle avait retrouvé son courage. Les prisonnières descendirent l'une après l'autre. Deux policemen soulevèrent la dernière par les épaules et par les pieds. Elle paraissait morte.

— Encore une d'évanouie ! — dit philosophiquement le fonctionnaire qui prenait livraison, une liste à la main.

## III

Le concierge de la prison venait de demander à Robert Robins son nom et son adresse. Ce personnage ressemblait par la nudité de son visage et la brutalité de ses gestes à la porte de fer qui venait de se refermer sur le visiteur.

— Demandez Jenny Kay?... Ici depuis un mois, deuxième division... Parent de la détenue?

— Oui... c'est-à-dire non, — dit Robbie troublé.

Le concierge releva ses lunettes et le dévisagea froidement.

— Son prétendu, peut-être.

— C'est cela. C'est tout à fait cela. Mettez : ancien prétendu.

— Je regrette, Monsieur, — dit le fonctionnaire comme pour offrir ses condoléances.

Il inscrivit ces détails et pria Robbie d'attendre à l'entrée de la cour d'honneur que les autorités de la prison fussent avisées de sa présence.

Une belle cour, à la vérité. Au centre d'un espace quadrangulaire s'étendait une pelouse soigneusement tondue, coupée de platebandes où les tulipes dominaient des flots de pensées blanches et violettes. Une colonnade régnait du côté où, sans doute, étaient installés les bureaux. En face de l'entrée s'éle-

vait une grande chapelle, de construction récente, dont les vitraux et les silex semblaient lavés au savon. Sans le groupe de détenues, vêtues de toile bise, qui arrosaient l'un des massifs sous la surveillance d'une gardienne, Robbie eût pu se croire dans quelque presbytère anglican.

Par malheur, les émotions religieuses avaient cessé depuis longtemps d'exercer sur son âme incrédule une influence apaisante. Depuis l'intant où, pareil au Dante, ils avait franchi le seuil de l'enfer, de vagues et sourdes menaces lui paraissaient l'environner. Sans doute on n'enfermait ici que les femmes. Mais bien qu'il fût certain d'appartenir à un autre sexe, il ne pouvait se défendre du respect mêlé de crainte qu'inspire à tout homme, pour peu qu'il ait conscience de ses imperfections, le spectacle des lieux où l'on châtie les criminels. Sachant combien il est vain de se raisonner quand on a de l'imagination, il se tenait instinctivement près du mur de la cour, pour n'être pas appréhendé par derrière. De temps à autre il affermissait son chapeau de paille sur son front pointu et chauve, ou se frottait doucement l'estomac, qu'il avait proéminent.

Un jeune gardien, muet apparemment, vint bientôt lui faire signe de le suivre. Robbie traversa la colonnade, entra bravement par la porte qu'on lui désignait et se trouva dans un long corridor crépi à la chaux, qui sentait la caserne. La rencontre de trois détenues de corvée accrut son embarras. Au moment où il se préparait à les saluer, elles se tournèrent toutes trois vers le mur. Il souleva pourtant son chapeau et constata avec déplaisir que son guide souriait. A droite, puis à gauche, puis encore à droite. Le labyrinthe du Minotaure. Enfin une dernière porte.

— C'est là, — dit le guide, et il disparut.

Une table carrée, recouverte d'un tapis vert et munie de quatre chaises, occupait le centre de l'étroit parloir. Deux vitrines masquaient les murs. Seul dans ce cénotaphe, Robbie examina la plus proche, où il y avait des livres. Sur les premiers rayons se pressaient d'innombrables Bibles. Il y en avait assez pour fournir à un régiment entier de grenadiers de la garde ses aliments spirituels. Plus haut, une collection presque aussi étendue d'ouvrages reliés en gris et intitulés :

*La cuisine dans ses relations avec la santé du corps*. Les rayons supérieurs étaient réservés à l'œuvre édifiante du Révérend R. K. G. Tumblerstone D. D. : *Pensées pour les femmes*. Cette bibliothèque variée, sans doute à l'usage des prisonnières, satisfaisait ainsi aux besoins du cœur, de l'esprit et du corps.

Des objets d'apparence bizarre étaient étiquetés et rangés avec soin dans la vitrine opposée. Dans le coin d'un rayon, une fiole verdâtre utilisée par une empoisonneuse pendue en 1887. Non loin de là, un couteau de cuisine ébréché, dont une femme, pendue en 1891, s'était servie pour poignarder son époux. Un revolver évoquait une mère qui avait assassiné ses enfants. Par une faveur spéciale, le musée de la prison contenait un morceau de la corde avec laquelle on avait pendu le docteur Crippen. C'était l'unique manifestation de la criminalité virile. Tout le reste accusait la femme. Une pince-monseigneur révélait la choquante existence d'une cambrioleuse. De même qu'au musée de l'armée, dans White Hall, on conserve les moindres lambeaux de chemise ayant appartenu aux grands généraux, d'innocentes reliques rappelaient les grandes criminelles : un peigne, une fourchette, une boucle de ceinture, un bas, un râtelier. A l'extrémité d'un rayon trônait un instrument cylindrique pourvu à son extrémité inférieure d'un tube en caoutchouc. D'abord étonné, Robbie lut sur l'étiquette que c'était là le premier appareil employé par le médecin de la prison pour nourrir de force les grévistes de la faim. La sonde en caoutchouc est introduite par le nez et de là jusque dans l'estomac. On remplit ensuite le récipient d'un liquide nutritif qui s'écoule de lui-même en vertu des lois de la pesanteur.

— Horrible, horrible, très horrible! — murmura Robbie.

Il tentait en vain de plaisanter. La pensée que Jenny était enfermée depuis un mois avec des cambrioleuses et des empoisonneuses, que peut-être elle avait été soumise au supplice de la nourriture forcée, le paralysait d'effroi. La pauvre fille avait dû connaître les mêmes affres que le malheureux Oscar Wilde, écrire, elle aussi, son *De Profundis*. Sans doute était-elle méconnaissable, abattue, terrorisée...

— Hello! Robbie!

Il sursauta. Avant même qu'il eût ouvert la bouche, Jenny, chose inusitée, l'avait embrassé, sur les deux joues.

— Laisse-moi t'embrasser : — s'écria-t-elle en français. — sois prudent! je te les donnerai tout à l'heure. Attention sous la table! j'ai...

— Pas de langues étrangères ici! — interrompit une voix d'homme qui sortait d'un gosier féminin.

— Je suis venu... je suis heureux, — balbutia Robbie dans sa langue maternelle.

Il obéit avec empressement à l' « officier femelle » qui l'invitait à s'asseoir en face de Jenny tandis qu'elle-même, conformément au réglement, se plaçait entre eux et allongeait ostensiblement les jambes sous la table. Cette garde-chiourme appartenait à la race disparue des monstres anté-diluviens. Sa tête, plate par derrière, pourvue de rares cheveux, fendue, par devant, d'une énorme bouche aux dents espacées, et d'ailleurs dépourvue de menton, tenait du crotale. Un sinistre bruit de clé signalait chaque mouvement de son obèse personne. Mais plus alarmante était sa voix, — une voix de baryton, à la fois nasale et caverneuse.

— Je dois rappeler, — dit-elle, en élevant un doigt gras, — que les visiteurs s'exposent à des représailles, s'ils échangent avec les détenues des signes d'intelligence.

— Vous saurez, cher Robbie, que nous sommes rangées dans la seconde division, — dit Jenny avec enjouement. — Les prisonniers de la première division peuvent recevoir de fréquentes visites, écrire des lettres, manger ce qu'ils veulent. Mais ce régime est réservé aux jeunes lords qui ont séduit de petites filles. On fait aux suffragettes la faveur de les traiter comme les simples voleuses... Nous travaillons comme les voleuses, nous partageons leur isolement; nous sommes nourries avec le même soin, ce qui est charmant.

Son visage avait pris cette pâleur grise que les murs des prisons ou des hôpitaux communiquent à tous ceux qu'ils abritent. Elle avait dû maigrir car son front allongé semblait plus ogival encore qu'à l'ordinaire. Mais au lieu d'exprimer le découragement ou la crainte, ses yeux saillants et un peu fiévreux pétillaient de malice.

— Je remarque pourtant avec plaisir que vous ne portez pas le costume des prisonnières, — murmura Robbie.

— Ce n'est pas la faute des gardiennes, n'est-ce pas, matrone?

Peu sensible à la politesse, la matrone enjoignit à la détenue de ne pas raconter au visiteur les incroyables libertés prises par les suffragettes à l'égard de la discipline.

— Laissez-moi du moins lui vanter les délices de la prison. Notre existence ici, mon cher Robbie, n'est pas ce que l'on pense. Ainsi que le disait Victor Hugo :

> L'ombre était nuptiale, auguste et solennelle.
> Prends garde! tout à l'heure sous le tapis vert!

Elle avait déclamé cette prétendue citation en français. Robbie la regarda avec épouvante. Voulait-elle l'avertir d'un danger imminent? Une réclusion d'un mois l'avait-elle privée de sa raison?

— Qu'est-ce que c'est encore que ce charabia? — grommela la matrone.

— Ce sont deux vers d'un grand poète français, — dit Jenny. — Je vous disais donc, très cher Robbie, que nos menus vous feraient venir l'eau à la bouche. Écoutez plutôt...

Ces menus, à l'entendre, approchaient de la perfection. Trois repas en tout. Le matin, du thé préparé dans des cuves, afin que son parfum fût uniforme; un morceau de pain et de la margarine (le beurre étant un aliment de qualité suspecte). A une heure, dîner : quatre onces de bœuf bouilli (cette viande est notoirement la plus saine), accompagné de carottes (à demi-crues : c'est plus fortifiant) et de trois pommes de terre sans beurre. Le soir, souper : pain, margarine, cacao (celui-ci préparé dans les mêmes cuves que le thé, ce qui en améliore le goût). Jamais de changement. A quoi bon en effet varier une nourriture conforme aux plus récentes données de la chimie organique?

— Tout est scientifique dans les prisons de Sa Majesté, — poursuivit Jenny. N'est-ce pas, matrone? N'est-il pas vrai que l'on comprend ici la grande pensée de Gœthe : *Gleich mit den Briefen in die Post*[1].

Robbie qui avait posé les deux coudes sur la table sursauta comme s'il eût touché une plaque de fer rouge. La matrone le fixait d'un œil sauvage.

1. Mets tout de suite les lettres à la poste.

— Vous comprenez cela, Monsieur? — demanda-t-elle. — Pouvez-vous m'expliquer ce que cela signifie?

— Je crois... je crois que c'est de l'allemand. Cela veut dire,... veut dire : la femme est parfois odieuse.

Il maudissait tout bas le jour de sa naissance. Dans quelle conspiration ténébreuse Jenny voulait-elle l'entraîner? Allait-elle le faire jeter dans quelque obscur cachot où il lui faudrait se nourrir de thé au cacao?

— Je ne comprends pas le rapport, — dit l'officier femelle.

Les soupçons de cet ichtyosaure étaient certainement éveillés. Robbie fit un effort pour détourner la conservation.

— J'admire, Jenny, j'admire réellement votre courage.

— Ce n'est pas moi qu'il faut admirer, ce sont les pauvres femmes qui sont ici pour des mois, des années et qui supportent leurs épreuves avec une patience angélique. Ah! Robbie, si vous pouviez les voir, ces malheureuses que l'homme condamne à la légère et qui travaillent dix heures par jour, sans se plaindre, à lui coudre des chemises et des pantalons! vous comprendriez enfin Tolstoï, que vous n'avez jamais compris.

Il était impossible de deviner si elle plaisantait ou si elle exprimait une émotion profonde. Elle avait joint les mains et levé les yeux. Il remarqua que ses doigts étaient piqués de points noirs, comme ceux d'une couturière.

— Mais vous? je suppose que vous ne faites pas de chemises?

— Non, mais des pantalons, des tas de pantalons... Vous ne vous représentez pas, Robbie, combien un pantalon d'homme est une chose surprenante. Pascal l'avait bien dit :

— Encore une citation! — songea Robbie avec angoisse.

— Pascal a écrit : Sous le tapis vert, je te dis, le tapis vert, — récita Jenny en français.

— Assez de cela! où je vous emmène.

La matrone était pourpre. Seul un liseré blanc faisait le tour de son visage que Robbie jugea terrifiant. Il tira sa chaise en arrière. Mais Jenny conservait son aplomb infernal.

— Ne vous mettez point en colère, matrone. Vous savez bien qu'avec moi, cela ne sert à rien. Vous n'avez jamais pu

m'empêcher de faire un mille le matin en courant dans ma cellule, ou de me donner des claques sur tout le corps pour faire circuler le sang.

— Une chose choquante, — gronda la geôlière.

— Dites-moi plutôt, — Mr. Robbie est un homme libéral et ne saurait s'en formaliser, dites-moi ce que vous n'avez jamais voulu me dire à l'atelier...

Elle posa, sur la conformation intérieure du pantalon masculin une question précise qui accrut encore la rougeur de la matrone. Robbie fut pris de pitié pour les infortunées gardechiourme que les démons du suffrage torturaient à coup sûr nuit et jour. Mais un malaise atroce continuait à lui ôter l'usage de la parole.

— Je pense, — dit-il enfin, — qu'il se fait tard...

— Dites adieu à ce gentleman, — commanda la matrone d'un ton bourru.

Jenny le regarda longuement sans parler, ses paupières battirent un instant. Sans doute elle allait pleurer. A cette pensée, Robbie éprouva un surcroît d'effroi.

— J'avais cependant bien des choses à vous dire, — prononça-t-elle lentement.

Cette simple phrase le bouleversa. Il eût voulu prendre sa vieille amie dans ses bras, sangloter avec elle, la nommer sa fiancée, l'arracher au Minotaure. Qu'était-elle après tout? Une enfant, comme tous les vrais artistes, une chère détraquée, toujours prête à se compromettre pour des causes ou des gens absurdes, et à en pâtir sans se plaindre. Cette âme féminine lui apparaissait à nu, comme celle d'un convalescent que la maladie a désarmé et qui se livre. Leur quasi-fraternelle affection s'éveillait enfin du long sommeil de l'inconscience, avec une force et une fraîcheur qu'il n'avait point soupçonnées.

Jenny se ressaisit toutefois et sourit nerveusement.

— Vous ne saurez jamais, Robbie, combien votre visite m'a fait plaisir... Je regrette que vous ne soyez pas en prison avec nous, — ajouta-t-elle d'une voix gaie. — La prison est une invention merveilleuse pour la formation du caractère. Je compte écrire une brochure pour proposer que tout jeune gentleman, au sortir des écoles, fasse un ou deux mois de détention et complète ainsi son éducation. Voilà mon dernier

mot. Et maintenant méditez ce mot de Voltaire : *N'oubliez pas d'être malin...*

Robbie se leva précipitamment. Il voulut sourire et sentit que son visage grimaçait.

— Adieu, Jenny, — dit-il. Après un effort surhumain, il ajouta : — Adieu, lady Quichotte.

— Adieu, Sancho!

Elle lui fit de la main un petit signe ironique et disparut, suivie de la pesante geôlière.

Dès qu'il fut seul, Robbie se précipita sur le tapis de la table et le souleva à l'endroit où Jenny s'était assise. Ses mains tremblaient... Trois lettres avaient été adroitement glissées sous le tapis vert. Aucune d'entre elles ne portait son adresse. Il les glissa à la hâte dans la poche de son veston ; puis, pour plus de sûreté dans son caleçon.

— On ne m'y reprendra pas... on ne m'y reprendra pas, — marmottait-il avec ressentiment.

— Voulez-vous venir, Monsieur?

Il eut un haut le corps. Un instant, il crut qu'on venait l'arrêter. Mais ce n'était que le guide mâle de tout à l'heure.

Une joie sans mélange l'envahit quand la lourde porte de fer se fut refermée derrière lui. Il avait failli trébucher contre le seuil. Tout en respirant avec délices l'air de la liberté, il songeait à la célèbre Romaine qui, s'étant poignardée la première, tendit à son mari le couteau en lui disant : *Paete, non dolet*. Cette dame eût pu naître dans le Northumberland. En Angleterre comme dans la Rome antique, les femmes sont parfois plus braves que les hommes.

## IV

Jamais éruption volcanique ne fut plus imprévue. On eût bien étonné Jenny en lui prédisant la veille qu'elle allait perdre toute sérénité. Mais aussi pouvait-elle s'attendre à l'affreuse nouvelle?

Elle s'était levée ce matin-là d'assez bonne heure et avait procédé lestement à la toilette de sa cellule. Toilette fort simple

à la vérité. Ces quatre pieds carrés possédaient pour tout mobilier un lit de sangle, un bassin en fer blanc pour les ablutions, et deux récipients de même métal dont l'un était destiné aux repas et l'autre, fermé d'un couvercle, à ce que la pudeur anglaise refuse de définir. Une manière de rayon de soleil s'introduisait par le châssis en verre du soupirail. Jenny ne songeait guère à prendre au tragique son existence de prisonnière. Entièrement remise de la dépression morale qui avait suivi la visite de Robbie, elle se divertissait à l'idée, caressée un instant, d'épouser son vieux camarade. Pauvre Robbie! chère tête en forme d'œuf! pacifique bedon de *scholar*! elle le voyait encore, assis en face d'elle, clignant des yeux à chacune des citations allemandes ou françaises, comme un toutou dévoué qui s'attend à une correction.

Un autre souvenir l'amusait, tandis qu'elle achevait d'épousseter les trois ouvrages qui composaient sa bibliothèque. Elle avait imaginé, la veille, de se dévêtir brusquement en plein atelier de couture, sous prétexte qu'il faisait chaud. A la vue de sa culotte verte, blanche et violette, la matrone avait failli suffoquer d'indignation. Simple niche d'écolière, mais la prison était-elle après tout autre chose qu'un internat maussade, monotone, nullement intolérable d'ailleurs?

— Établissement muni de tout le confort moderne. Cuisine malsaine et peu abondante. Chambres qui seraient aérées si les châssis des fenêtres fonctionnaient. Salle de bains qui pourraient être à l'usage des pensionnaires. Travail calculé pour favoriser le développement des rhumatismes, de l'anémie, des maladies du cœur et de l'estomac... Quel dommage, pensait-elle, que Dickens ne soit plus de ce monde!

Elle s'abandonnait à ces images souriantes quand soudain...

D'où venait ce chiffon de papier? Avait-il été glissé sous la porte par une geôlière secrètement favorable à la cause? Une main féminine y avait tracé les mots suivants :

*Mrs Church, ayant refusé toute nourriture, pour protester contre l'indigne réclusion dont elle est la victime dans une cellule du sous-sol, a été alimentée de force hier soir. Vomissements. Crise cardiaque. On craint pour sa vie.*

Jenny eut un éblouissement. Elle dut s'appuyer à la muraille. Puis un tremblement incoercible s'empara de tous ses membres. Ses dents claquaient.

Aucune des surveillantes n'eût cependant découvert le moindre changement dans son maintien quand elle sortit de sa cellule quelques minutes plus tard, en même temps que les autres martyres du suffrage, pour gagner la cour de récréation. Dans le grand hall sonore, bordé de chaque côté de deux rangées de cellules superposées et divisé, à mi-hauteur, par une immense toile métallique qui le rendait pareil à une volière, les Marie-Madeleines défilèrent comme chaque matin, les cheveux négligemment noués, pâles, la tête haute, images de la Faiblesse protestant en silence contre la tyrannie de la Force. Seule, la matrone debout à la porte de sortie témoignait par son visage renfrogné d'une préoccupation plus vive qu'à l'ordinaire. Elle arrêta Jenny au passage.

— Je dois vous prévenir que si les sottises d'hier recommencent, il y aura, cette fois, des policemen.

— Vous ferez mieux de les appeler tout de suite, — dit Jenny.

Le son altéré de sa propre voix la glaça elle-même d'un effroi passager.

Le règlement de la prison voulait que les détenues, pendant les vingt minutes d'exercice en plein air qu'elles prenaient chaque matin, se promenassent à la file indienne autour de la cour. A cet effet, une piste circulaire en ciment avait été disposée le long des murs. Interdiction formelle était faite de marcher sur le gazon. Toutefois le directeur de l'établissement avait bientôt reconnu la difficulté de lutter sur ce point, comme sur le chapitre des vêtements, contre l'obstination de ses pensionnaires. Au bout de huit jours, les suffragettes avaient obtenu gain de cause. On les laissait errer à leur guise. Une dizaine d'entre elles jouaient chaque jour au foot-ball à l'aide d'un fichu noué en forme de pelote.

Le Directeur digérait son breakfast, quand la matrone entra en coup de vent dans son bureau.

— Elles refusent de rentrer, — dit-elle simplement.

Ancien officier, vétéran des grandes guerres coloniales, le chef de la prison méprisait les femmes.

— Faites-les rentrer de force, — dit-il; — vous avez trente officiers femelles sous vos ordres.

La matrone haussa les épaules, ce qui était chez elle le signe du découragement.

— Déjà essayé, Monsieur. Mais elles sont presque aussi nombreuses que nous et elles se tiennent par le bras. Il faudrait des policemen, Monsieur. Elles n'ont peur de rien; elles se moqueraient du chat à neuf queues.

— Il faudrait voir, dit le haut fonctionnaire.

Les insultes que les suffragettes prodiguaient à son autorité avaient fini par l'exaspérer. Il eût peut-être recouru au fouet ou du moins aux verges, sans la crainte d'être désavoué par ses timides chefs du ministère de l'Intérieur.

— Qu'elles soient damnées! — jura-t-il, en posant sa pipe — j'y vais moi-même.

Elles étaient adossées au mur du fond de la cour, serrées les unes contre les autres comme pour se préparer à une mêlée de foot-ball, et toutes honteusement décoiffées, aussi bien Lady X... que la *nurse* d'hôpital et la femme du policeman Winterbottom. Spectacle repoussant pour un gentleman.

— Qu'y a-t-il? — demanda le directeur avec une parfaite maîtrise de soi.

Comme aucune d'elles ne répondait, il ajouta de la même *voix juste* qui lui avait permis, jadis dans l'Inde, de ramener à la raison des cipayes mutinés.

— Assez de cela. Que chacune d'entre vous rentre dans sa cellule. Vous présenterez ensuite votre réclamation.

Un silence suivit, puis des chuchotements :

— Jenny, c'est à vous de parler; répondez-lui, Jenny...

Soudain le directeur vit Jenny Kay se détacher du centre de cette haie vivante et s'avancer de quelques pas. Ses cheveux dénoués flottaient sur ses épaules. Elle croisa les bras, montrant, à travers sa manche déchirée, un coude pointu, ensanglanté d'une large égratignure.

— Êtes-vous assez naïf pour croire que vous nous intimidez? Vous devriez pourtant savoir que l'on n'obtient rien de nous par la violence. Nous voulons que vous nous montriez Mrs Church, entendez-vous? Nous voulons constater nous-mêmes qu'elle est encore vivante. Nous nous moquons de

la loi, nous nous moquons des policemen, nous nous moquons de vous... Bourreaux! vous n'êtes que des bourreaux!... vous pouvez nous faire pendre, si vous voulez : nous ne céderons pas. Nous ferons plutôt sauter le Parlement.

Sa voix était saccadée et frémissante. Le haut fonctionnaire, qui avait des lettres, se rappela tout à coup le vers de Schiller : *Da werden die Weiber zu Hyänen.* A la pensée des horreurs révolutionnaires qui menaçaient de fondre sur le Royaume Uni, il fut sur le point de perdre tout sang-froid.

— Qu'on appelle les policemen, — ordonna-t-il à la matrone.

***

Quand Jenny entendit la porte de sa cellule se fermer avec fracas, elle eut une crise de sanglots. Deux policemen et une geôlière l'avaient traînée jusque-là, après une résistance désespérée, et jetée au pied de son lit. Dans le hall, plusieurs prisonnières se débattaient encore. Aucune d'elles ne criait, mais on entendait des bruits de pas précipités, le frôlement des corps sur les dalles, des coups sourds et le claquement des portes. Le suffrage des femmes était vaincu.

Était-il vaincu? Tout en sanglotant à terre, Jenny se tâtait les membres. L'état de sa toilette eût affligé son pire ennemi : corsage en lambeaux, jupe métamorphosée en traîne. Mais les bras et les jambes en étaient quittes pour quelques écorchures superficielles. Elle étouffa ses larmes et se releva d'un bond.

— Les brutes! — répétait-elle. — Les imbéciles! Ils croient que c'est fini!

Vêtue de la fameuse culotte tricolore, elle tournait dans sa cellule, comme un écureuil en cage. Tout à coup la providence féministe vint à son aide. Le récipient à couvercle luisait dans un coin. Elle saisit d'une main le couvercle, de l'autre l'objet en fer blanc et les frappa avec force l'un contre l'autre. Puis elle prêta l'oreille. Le hall résonnait jusqu'à la voûte, comme fait l'âme d'un violon quand on pince l'une des cordes. Jenny tenait sa vengeance. A peine eut-elle tenté une seconde fois

l'expérience, qu'un tapage analogue lui répondit dans l'une des cellules voisines. Cela gagna de proche en proche. Bientôt un concert effroyable remplit d'une extrémité à l'autre le vaste bâtiment. Par moment les coups de cymbale se succédaient distinctement comme pour préluder à quelque marche héroïque. Mais le plus souvent les chocs métalliques retentissaient à la fois et sans mesure, se ruant avec un furieux élan sur le tympan des gardiennes. Ont eût dit une armée de Barbares, prêts à s'immoler au signal du chef, et qui eussent entrechoqué leurs boucliers avant de courir à la mort.

Cette bruyante protestation dura tout le reste de la journée. Soit qu'elles fussent étourdies, soit qu'elles eussent pris la fuite, les geôlières n'osaient intervenir. Quand Jenny fut à bout de forces, elle se coucha sur son lit. Ayant attaché à un lacet le couvercle du récipient, elle continua pendant des heures à le lancer contre la porte et à le ramener jusqu'à elle en le traînant sur le carreau.

A la nuit tombante les cellules suffragistes cessèrent, une à une, de troubler le recueillement de ce palais du silence. Les bras de Jenny refusèrent alors de lutter plus longtemps contre la fatigue. Tout son corps pesait comme du plomb. Son esprit surexcité par le combat, l'angoisse et la fièvre, refusait toutefois de s'assoupir. Était-il la proie d'une illusion morbide ou venait-il d'atteindre à une clairvoyance supérieure? Jenny lisait en elle-même comme dans un livre ouvert. Jusqu'alors, elle s'en rendait compte, l'excellence de la Cause ne lui était pas nettement apparue. Elle avait cédé à l'influence de la pauvre Mrs Church et s'était lancée dans cette expérience nouvelle par désœuvrement autant que par conviction. Maintenant qu'elle avait été le témoin et la victime des révoltantes violences que l'homme ne craint pas d'exercer contre la femme, elle avait irrévocablement franchi les barrières du doute.

Le contact de ses bourreaux lui brûlait encore les bras et le dos. Sensation d'autant plus humiliante qu'au premier moment elle n'avait pu se défendre d'y prendre un certain plaisir. Un sursaut de révolte la secoua des pieds à la tête.

— A présent, se dit-elle, je comprends que l'on commette

des crimes. Ils finiront par nous y amener... Oser nous traiter comme des voleuses!... Plus ils frapperont, plus nous nous obstinerons... Et il faudra bien qu'ils cèdent!

Pour se démontrer à elle-même qu'il ne s'agissait pas là d'une pensée fugitive elle résolut d'accomplir sans retard un acte décisif de rébellion. Celui qui se présenta aussitôt à son imagination l'exposait, elle ne l'ignorait pas, à être enfermée dans une des cellules du sous-sol, en compagnie de la vermine et des cancrelats. Elle n'hésita pas. Armée d'un soulier, elle fit l'effort surhumain de se dresser debout, sur son lit, et, en quelques coups secs, elle fit voler en éclats les carreaux de la fenêtre.

Puis elle étendit avec délices ses membres brisés sur l'étroite couchette et attendit le sommeil, la conscience en repos, sûre désormais de la victoire.

## V

A la même heure, Robert Robins fumait sa pipe au club, auprès d'un grand verre de *whiskey and soda*. L'angle de ses genoux marquait le point culminant de sa personne, enfouie dans un fauteuil de cuir long, bas et creux. C'était dans cette posture qu'il se préparait chaque soir à médire, en compagnie de quelques amis éprouvés, des traditions dont se glorifie la vieille Angleterre.

Quelqu'un lui frappa sur l'épaule. Il tourna la tête sans hâte et reconnut David Winston.

— Vous avez été voir cette pauvre folle? — demanda le jeune secrétaire d'Etat. — Êtes-vous converti au suffrage?

Robbie aspira une bouffée de *Glasgow*, la souffla lentement vers le plafond et but une petite gorgée.

— Je dois vous avouer, — dit-il enfin fort sérieusement, — que cette visite m'a rendu perplexe. Le courage des femmes me confond et m'épouvante, car enfin il n'y a plus qu'elles, dans ce pays-ci, qui soient capables de sacrifice. Nous, les hommes d'Angleterre, nous sommes tous des boutiquiers;

Napoléon l'avait déjà dit... Vous devez vous-même en avoir conscience, Winston, — ajouta-t-il avec douceur. — Je crains donc qu'elles ne soient les plus fortes.

David Winston sourit de cet air de supériorité qu'il devait à l'exercice déjà prolongé du pouvoir.

— Rassurez-vous, Robins, — dit-il, — vous ne connaissez pas les femmes. La violence ne peut manquer de produire sur elles l'effet le plus salutaire.

Il conclut avec assurance :

— Pour venir à bout de cette révolution conduite par des jupes, il suffit, croyez-moi, d'une sage et méthodique persécution.

PHILIPPE MILLET

# LA DERNIÈRE AMBASSADE

## DE CHATEAUBRIAND[1]

« Les dissensions dans la famille exilée entraînèrent de longues négociations où M. de Chateaubriand fut employé sans succès. J'en sais mal les détails. » (*Mémoires de la comtesse de Boigne*, IV, 141.)

« La dernière et la plus glorieuse de mes ambassades », c'est ainsi que Chateaubriand qualifie la mission dont il fut chargé en 1833 près de Charles X par la duchesse de Berry au moment où elle allait quitter la prison de Blaye. Ce romantique ambassadeur fit deux voyages à Prague, l'un à la fin de mai, l'autre à la fin de septembre 1833; le récit en occupe la dernière partie presque entière des *Mémoires d'Outre-Tombe*. L'ouverture au public de la correspondance diplomatique entre 1830 et 1848, en vertu d'une récente décision du ministre des Affaires étrangères[2] permet aujourd'hui d'apprécier et de contrôler l'exactitude de ce récit. C'est ce que nous allons tenter dans les pages qui vont suivre.

1. D'après les Archives diplomatiques et des documents inédits des Archives nationales.

2. Nous tenons à exprimer à M. Marcel Charlot et à son successeur à la Direction des Archives du ministère des Affaires étrangères M. Piccioni nos remerciements cordiaux pour les facilités particulières qu'ils ont bien voulu donner à leur collègue de la Commission des Archives diplomatiques.

*
* *

Après la fameuse déclaration du 22 février 1833, insérée en vedette dans le *Moniteur* du 26, où la duchesse de Berry faisait l'aveu de son état de grossesse, tous à l'étranger et en France jugèrent son rôle politique fini ; à ce moment le général Bugeaud, gardien de la prisonnière, fut tout près de penser que le mieux pour tout le monde serait de la relâcher promptement : « Mon opinion, écrivait-il le 24 au ministre de l'Intérieur, d'Argout, est que maintenant on pourrait la mettre en liberté sans danger. » Les dénégations systématiques des exaltés du parti carliste, qui traitaient de mensonge la déclaration du *Moniteur* servirent au gouvernement de motif ou de prétexte pour garder la prisonnière et l'obliger à boire le fond du calice. Au fond, même les plus acharnés partisans de la princesse avaient perdu la foi en sa mission et en son étoile. Mais, tandis que leur colère contre la vérité dissimulait mal leur désarroi, déjà, en digne petite-fille de cette Marie-Caroline de Naples, si souvent accablée, écrasée et toujours rebondissante[1], la duchesse de Berry se ressaisissait et songeait à reprendre la partie. Elle avait jeté les yeux sur l'écrivain de génie qui, moins désabusé des hommes et de l'action que ne le laissaient entendre ses superbes dédains, avait un moment enduré pour elle une prison retentissante, et lorsqu'elle était passée sous le guichet de Blaye, l'avait saluée du mot triomphal : *Madame, votre fils est mon roi!* Et Chateaubriand, allait non seulement répondre à son appel, mais encore devenir son homme lige, son fondé de pouvoirs universel, son représentant en France, son ambassadeur en Europe. Associant, comme il l'écrira un peu plus tard, sa propre renommée à celle de la mère de son roi, il allait se faire, six mois durant, le porte-voix de ses espérances et de sa politique. Il ne gagna pas à ce rôle, comme il s'en flatta un instant, la direction de l'éducation d'Henri V et du parti légitimiste, mais il y trouva l'occasion d'écrire dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* d'admirables pages.

1. Cf. *Correspondance de Marie-Caroline avec le marquis de Gallo* (*1785 1806*), 2 vol. in-12, Émile Paul, 1911.

Le 10 avril 1833, la duchesse de Berry adressait au général Bugeaud la lettre suivante : « Malgré mon vif désir de mise en liberté, je ne pourrai me décider à faire au gouvernement aucune proposition sans m'être concertée avec quelques-uns de mes amis. Si le ministère y consent, j'écrirai moi-même à M. le vicomte de Chateaubriand et à M. Hennequin pour les prier de se rendre auprès de moi à Blaye[1]. » Dans sa pensée, il s'agissait sans doute d'obtenir d'ores et déjà sa libération moyennant quelque déclaration solennelle, plus explicite que celle du 22 février, et dont Chateaubriand serait chargé en son nom; mais il s'agissait aussi, nous l'allons voir, d'une négociation à ouvrir avec sa famille. Par l'aide de Chateaubriand, son plénipotentiaire dûment accrédité, elle voulait obtenir d'être maintenue, en dépit de sa situation nouvelle, dans ses droits de mère du prétendant, et au besoin les reconquérir de haute lutte. Bugeaud engageait le gouvernement à autoriser le voyage de Chateaubriand à Blaye : « Je désire toujours que vous puissiez mettre la Duchesse en liberté, disait-il à d'Argout en lui faisant connaître la demande de Marie-Caroline. Ce n'est pas pour moi assurément. J'ai ma femme, je suis bien nourri, bien couché, bien obéi; je n'ai rien à désirer; mais pour le roi, le gouvernement, le pays, je désire la fin de ce drame. » Et quelques jours plus tard il ajoutait, dans une lettre au maréchal Soult, président du Conseil : « Il est bien certain que la publication de la grossesse par M. de Chateaubriand aurait fait disparaître tous les doutes. Il aurait trouvé là l'occasion de faire quelques belles pages romantiques, et l'on sait qu'il ne laisse guère échapper une aubaine de cette nature[2]. » Mais le Gouvernement ne voulait rien entendre, et craignant un piège de la Duchesse, dès le 13 avril, il répondait par un refus ferme à sa requête.

C'est pourquoi, trois semaines plus tard, le 7 mai 1833, Marie-Caroline faisait tenir à Chateaubriand la lettre reproduite en son entier dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*[3]; nous en citerons seulement les passages essentiels.

1. Arch. nat., F⁷ 12171.
2. Arch. nat., F⁷ 12171.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, Paris, Garnier, t. V, p. 612.

... Puisqu'il faut renoncer à vous voir, je vais du moins essayer de vous remettre la commission que je voulais vous donner et que vous accomplirez. Je vous charge donc, monsieur, d'aller à Prague, et de dire que, si je me suis refusée jusqu'au 22 février à déclarer mon mariage secret, ma pensée était de servir davantage la cause de mon fils et de prouver qu'une mère, une Bourbon, ne craignait pas d'exposer ses jours. Je comptais seulement faire connaître mon mariage à la majorité de mon fils; mais les menaces du gouvernement, les tortures morales poussées au dernier degré m'ont décidé à faire ma déclaration. Il est temps de donner à ma famille, à l'Europe entière, une explication qui puisse prévenir des suppositions injurieuses. Vous direz à ma famille que je suis mariée en Italie au comte Hector Lucchesi Palli des princes de Campo-Franco. Je vous demande, ô monsieur de Chateaubriand, de porter à mes chers enfants l'expression de toute ma tendresse pour eux. Dites bien à Henri que je compte plus que jamais sur tous ses efforts pour devenir de jour en jour plus digne de l'admiration et de l'amour des Français. Mettez mes hommages aux pieds du roi et offrez mes tendres amitiés à mon frère et à ma sœur. Renfermée dans les murs de Blaye, je trouve une consolation à avoir un interprète tel que monsieur le vicomte de Chateaubriand : il peut à tout jamais compter sur mon attachement.

A cette lettre était joint, sous forme de note, un *post-scriptum* qui, comme il arrive d'ordinaire, montrait la pensée intime :

Tous mes vœux auraient été de me rendre à Prague, aussitôt que je serai libre; mais les souffrances de tout genre que j'ai éprouvées ont tellement détruit ma pensée que je serai obligée de m'arrêter quelque temps en Italie pour me remettre un peu et ne pas trop effrayer, par mon changement, mes pauvres enfants. Étudiez le caractère de mon fils, ses qualités, ses penchants, ses défauts même : vous direz au roi, à madame la Dauphine et à moi-même ce qu'il y a à corriger, à changer, à perfectionner, et vous ferez connaître à la France ce qu'elle a à espérer de son jeune roi. Désirant rester Française avant tout, je vous demande d'obtenir du roi de conserver mon titre de princesse et mon nom. Marie-Louise, duchesse de Parme, a conservé son titre d'impératrice en épousant le comte de Neipperg, et elle est restée tutrice de son fils. Je vous prie de partir le plus promptement possible pour Prague désirant plus vivement que je ne puis vous le dire que vous arriviez à temps pour que ma famille n'apprenne tous ces détails que par vous. M. le comte Lucchesi, mon mari, est descendant d'une des quatre plus anciennes familles de Sicile, les seules qui restent des douze compagnons de

Tancrède. Cette famille s'est toujours fait remarquer par le plus noble dévouement à la cause de ses rois. Convaincue que la seule manière d'être comprise par les Français, c'est de leur faire envisager la gloire, j'avais eu la pensée de marquer le commencement du règne de mon fils par la réunion de la Belgique à la France. Le comte Lucchesi fut chargé par moi de faire à ce sujet les premières ouvertures au roi de Hollande : il avait puissamment contribué à les faire bien accueillir. Je n'ai pas été assez heureuse pour terminer ce traité, l'objet de tous mes vœux; mais je pense qu'il y a encore des chances de succès; avant de quitter la Vendée, j'avais donné à M. le maréchal de Bourmont des pouvoirs pour continuer cette affaire. Personne n'est plus capable que lui de la mener à bien, à cause de l'estime dont il jouit en Hollande. M.-C.

Et en dessous ceci encore :

Dans l'incertitude où je suis de pouvoir écrire au marquis de la Tour Maubourg, tâchez de le voir avant votre départ, vous pouvez lui dire tout ce que vous jugerez convenable, mais sous le secret le plus absolu. Convenez avec lui de la direction à donner aux journaux.

La Duchesse ne manqua pas de toucher le cœur de l'ambassadeur au point sensible : elle lui promettait l'éducation du roi, le chargeait de rallier et de conduire le parti, lui parlait de gloire... C'était donc bien à un retour triomphal près d'Henri V aux approches de sa royale majorité que songeait, le 7 mai 1833, la duchesse de Berry. Trois jours après elle accouchait, et devant les témoins convoqués par Bugeaud sur l'ordre du Gouvernement pour constater officiellement la naissance de son enfant, le docteur Deneux faisait la déclaration suivante : « J'ai accouché madame la duchesse de Berry, épouse en légitime mariage du comte Lucchesi Palli, prince de Campo-Franco, gentilhomme de la Chambre du roi des Deux-Siciles, domicilié à Palerme. »

Dans les semaines qui suivirent l'événement, la Duchesse ne laissa rien paraître de ses desseins politiques, elle cachait son jeu sous cet air primesautier et cet abandon presque enfantin qu'elle savait prendre à l'occasion; elle se disait désormais toute aux joies intimes d'une nouvelle maternité; elle semblait presque résignée à refaire sa vie loin d'Henri V, loin de la famille royale. Écoutons plutôt le docteur Ménière,

non point celui du *Journal* publié plus tard et dans un esprit tout apologétique, mais le Ménière des lettres au comte d'Argout que gardent les *Archives nationales*.

*11 mai 1833.* — J'ai eu quelques détails semi-confidentiels sur le comte Lucchesi Polli. C'est un homme de trente-six ans, le troisième des fils du prince de Campo-Franco, chef d'une des premières familles de la Sicile. Cette famille est originaire de Normandie ou d'Anjou. Le comte Hector est grand et très bien. La princesse et lui se sont connus dès l'enfance. Son père occupait un des hauts emplois à la cour de Naples et était dans l'intimité du vieux roi des Deux-Siciles, grand-père de la Duchesse[1].

*12 mai.* — Ce matin, à l'occasion d'un petit berceau assez incommode, la princesse me disait : Prenez garde que ma petite fille ne devienne bossue. La mère de mon mari est aussi bossue qu'on peut l'être, et je ne voudrais pas que mon Anna lui ressemblât sous ce rapport. C'est du reste une femme excellente et d'un très grand mérite. La princesse est lasse du monde et veut enfin vivre pour elle. Il y a dans l'expression de toutes ses pensées un air de naïveté qui persuade. Je ne vois rien qui m'engage à conserver des doutes[2].

*15 mai.* — La Duchesse persévère dans ses projets de retraite et compte toujours sur les deux enfants qui doivent compléter sa famille[3].

Tandis que M. de Chateaubriand faisait « radouber » pour courir vers Prague la vieille calèche de voyage autrefois construite à l'usage du prince de Talleyrand[4], Marie-Caroline paraissait bien éloignée de tout projet ambitieux : le général Bugeaud lui ayant annoncé, le 16 décembre, qu'au dire de ses correspondants de Paris « le comte Lucchesi Palli se rendait dans cette capitale pour demander de venir à Blaye », elle en semblait toute remplie de joie : « Croyez-vous que ce soit vrai, m'a-t-elle dit? — C'est très probable. Voulez-vous que j'en dise quelque chose au Gouvernement? — Eh bien dites que je le verrai venir avec plaisir, avec beaucoup de plaisir[5]. » Pendant plusieurs jours elle ne parle plus d'autre chose. Les lettres du docteur Ménière en font foi :

1, 2. Archives nationales, F⁷ 12173.
3. Arch. nat., F⁷ 12173.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 520.
5. Arch. nat., F⁷ 12171.

*18 mai.* — La princesse compte sur l'arrivée très prochaine du comte Lucchesi et ne pense pas qu'on puisse le retenir à Paris [1].

*19 mai.* — Elle est fort inquiète de ne pas recevoir de nouvelles de Paris. Elle craint que les personnes qui nient son mariage et son accouchement avec tant d'opiniâtreté ne se portent à quelques violences contre le comte Lucchesi. Elle trouve qu'elle a déjà trop fait pour ceux qui aujourd'hui la délaissent et l'outragent [2].

Elle parle beaucoup du comte Lucchesi et désire vivement son arrivée. Lorsque je suis allé lui annoncer aujourd'hui la visite de M. de Mesnard, elle a bien regretté que ce ne fût pas son mari et elle ne peut s'expliquer le retard qu'il met à venir [3].

*24 mai.* — La princesse est toujours inquiète de savoir ce qu'est devenu le comte Lucchesi et il ne se passe pas de jour qu'elle n'envoie deux ou trois messages au général pour savoir s'il n'a pas reçu de dépêche télégraphique à ce sujet [4].

Or, la nouvelle du passage à Paris du comte Lucchesi, à laquelle avait cru quelques jours le Gouvernement, était fausse. En réalité, ainsi que le mandait, le 17 mai 1833, le marquis d'Eyragues au duc de Broglie, « le comte avait quitté la Haye quinze jours avant la déclaration faite au nom de la princesse par le docteur Deneux, en annonçant qu'il partait pour l'Allemagne et que son absence ne serait que de deux mois. La nouvelle de son mariage avec la princesse avait fait à la Haye, marquait d'Eyragues, notre représentant en Hollande, une grande sensation. » Il ajoutait : « Si Votre Excellence désire que je lui fasse part de ce que je sais sur cette importante affaire, je la prie de me le faire connaître et j'aurai l'honneur de lui écrire confidentiellement à ce sujet [5]. » Si la lettre confidentielle que notre ministre se déclarait prêt à écrire au duc de Broglie a été envoyée, elle fut apparemment détruite par le duc ou bien elle est demeurée dans ses papiers personnels. Mais il n'est peut-être pas difficile d'en deviner le sens et il suffit probablement de le chercher dans les *Mémoires de la comtesse de Boigne*. Quoi qu'il en soit, passant par Mayence, où sa présence était signalée le 22 au ministre de l'Intérieur [6], le comte avait fait route pour l'Italie ; il voyageait

1, 2, 3, 4. Arch. nat., F⁷ 12173.

5. Aff. étrang., Pays-Bas, 635.

6. Arch. nat., F⁷ 12171.

à petites journées et ne devait arriver à Naples que le 26 juin. « Il y est demeuré renfermé chez un de ses oncles, » écrira notre ambassadeur près de la cour des Deux-Siciles le 28 au soir[1].

Si la duchesse de Berry faisait ainsi, dans les derniers jours de son internement à Blaye, le silence sur ses véritables projets, c'est qu'elle voulait laisser se calmer l'émotion profonde qu'avait produit dans le monde carliste la déclaration du 10 mai. Les amis de la première heure, comme le comte de Kergorlay qui, en septembre 1831, dans une lettre très vive à Charles X[2], avait demandé pour elle la régence sans conditions, ou comme M. Hennequin, le dévoué conseil de la Duchesse, n'en revenaient pas. Le premier s'obstinait, dans la *Quotidienne*, à nier avec fureur l'accouchement; le second, venu à Blaye pour entretenir la Duchesse, demeurait sceptique sur le fait du mariage.

Marie-Caroline se taisait donc sur ses desseins. Elle attendait la fin de l'orage pour arborer à nouveau son pavillon. Mais, si bien qu'elle jouât rôle, le docteur Ménière, bon observateur, finit par pénétrer son secret. Comme, dans les derniers jours de mai, elle paraissait moins pressée de quitter Blaye, il en fit part à d'Argout, le 28 mai, en ces termes : « Je ne sais si elle a quelque motif autre que l'intérêt de sa santé pour retarder son voyage; mais il me semble qu'une grande partie de son élan de liberté n'est qu'en paroles. Il y a comme une arrière-pensée à découvrir, et je ferai tout mon possible pour en venir à bout. J'avoue que cela me stimule et je ne serai pas fâché d'achever mon cours de diplomatie féminine. » Que voulait-elle donc à cette fin de mai? Outre gagner du temps pour laisser calmer l'émotion produite, elle voulait connaître, avant de reprendre décidément la partie et pour mieux orienter son effort, les premiers résultats de l'ambassade de Chateaubriand auprès de Charles X. Le Gouvernement s'en douta quelques jours avant l'embarque-

1. Aff. étrang., Naples, 157.

2. Cf. *Le dernier effort de la Vendée*, par le vicomte A. de Courson, Paris, Émile Paul, 1909, p. 55.

3. Arch. nat., F[7] 12173.

ment de la Duchesse dans la lettre où d'Argout donne à Bugeaud, le 2 juin, ses dernières instructions en vue du départ pour Palerme, fixé irrévocablement au 8, il disait : « Monsieur et madame de Bauffremont seront du voyage de Palerme. Madame de Bauffremont et madame de Bethizy sont les seules des premières amies de la princesse qui ne lui aient pas tourné le dos depuis l'histoire du mariage. Elle est fort dans les disgrâces du faubourg Saint-Germain. Cependant ils ont envoyé Chateaubriand à Prague pour raccommoder cette affaire. Le ralentissement du désir de la Duchesse pour partir bientôt tient à ce qu'elle voudrait, avant de s'embarquer pour la Sicile, savoir quel aura été le résultat de la course de Chateaubriand [1]. »

Elle ne calculait pas mal, l'astucieuse princesse. Elle savait son joli proverbe d'Italie, que le temps est galant homme, qu'il l'est surtout en ce qui concerne les choses de la politique. Elle savait que les partis ont la mémoire courte, qu'ils pardonnent aisément à qui peut encore les servir. Après un peu de temps, elle retrouverait bien un parti, son parti... Et comptant bien avoir le dernier mot, elle continue de ruser à bord de l'*Agathe*, comme en témoigne le curieux journal de route, inédit, du commandant Turpin :

*17 juin 1833.* — Madame la duchesse de Berry vient s'établir sur le pont après la princesse de Bauffremont. Ces dames engagent les officiers qui sont présents à faire de la musique sur le gaillard d'arrière : bientôt flûtes, guitares et violonistes se font entendre et l'on fait de la musique jusqu'à midi. La duchesse de Berry chante, applaudit les musiciens d'orchestre improvisés; la nourrice vient avec l'enfant qui reçoit les caresses de sa mère [2].

Le 19, la duchesse de Berry vient sur le pont, je lui donne le bras. Elle veut mettre de côté les idées politiques qui l'ont si fortement agitée depuis les événements de juillet 1830 ; elle termine par les expressions que je rends littéralement : je ne suis point tentée de recommencer ce que j'ai fait, la leçon est par trop forte [3].

Le 30, beau temps, belle mer. A neuf heures l'aumônier dit la messe sur le pont. Tout le monde est présent. Madame la duchesse

1. Arch. nat., F⁷ 12171.

2. Archives de la Marine, BB⁴ 1030.

3. Arch. de la Marine, BB⁴ 1030.

de Berry occupe le poste d'honneur. Madame la princesse de Bauffremont est à sa droite. Un piquet de vingt hommes borde la haie. L'équipage est assidu, en silence et chapeau bas. Peu de temps après la Duchesse veut se promener. Je lui donne le bras. Elle me parle de la Vendée et fait des plaisanteries sur les déguisements qu'elle a été obligée de prendre [1].

Mais dans la promenade du 19, elle a laissé échapper son secret à demi; elle a parlé au commandant du voyage qu'elle voulait faire à Prague incessamment. Il est vrai qu'elle a ajouté tout de suite que c'était « parce qu'elle ne résistait point au vif désir qu'elle éprouvait de voir ses enfants, et qu'elle entendait bien ensuite « rester tranquille près d'eux [2] ». Eh oui! elle voulait aller près de son fils, elle ne pensait même qu'à cela, mais c'était pour arracher à Charles X, avec l'abdication difinitive du vieux roi par la proclamation de la majorité d'Henri V, dont les treize ans tombaient le 29 septembre, la maîtrise incontestée de la politique légitimiste.

*
* *

Depuis le 22 octobre 1832, Charles X était installé au château de Prague, mis à sa disposition par l'empereur d'Autriche. L'établissement du souverain déchu en Bohême s'était fait avec l'assentiment du gouvernement français ou plutôt avec celui du roi Louis-Philippe : curieux exemple de ces négociations que menait le roi à l'insu de ses ministres et parfois en contradiction avec la politique des bureaux et des ambassadeurs, et preuve en même temps du désir très réel qu'avait désormais Metternich de marcher d'accord avec le roi des Français dans les affaires relatives, tant à la duchesse de Berry qu'à la branche aînée. Au début, lors du départ de Marie-Caroline pour la France on avait cru à Vienne à la possibilité de son succès, pour lequel on avait fait des vœux. On lit dans le journal de la princesse Mélanie sous les dates du 28 avril au 3 mai 1832 : « Clément m'a montré des lettres

1, 2. Arch. de la Marine, BB[4] 1030.

particulières qui annoncent que la duchesse de Berry a quitté Massa. Il paraît qu'elle se rend en France à la tête d'un parti très considérable, et que son entreprise repose sur des bases solides. Il se peut que dans quelques jours toute la France soit en feu. Je tremble à cette pensée, et pourtant c'est une crise à laquelle il fallait s'attendre tôt ou tard. Il s'agit maintenant de savoir qui emportera la victoire [1]. » Mais voici que dans les premiers jours de juin 1832 le soulèvement de l'Ouest fait long feu, et que, pour achever la bonne chance de Louis-Philippe, l'insurrection concomitante de Paris à l'occasion des obsèques du général Lamarque est réprimée. La Duchesse, dont l'entreprise, un mois plus tôt, comblait d'aise le cœur du chancelier, n'est pas seulement pour Metternich une vaincue; mais il lui apparaît qu'elle et ses carlistes sont les fourriers de la Révolution. Marie-Caroline n'est plus qu'une agitée qui risque de déchaîner à nouveau la tempête révolutionnaire. Et bientôt après l'empereur François causant avec notre ambassadeur, le maréchal Maison, insistait sur la folie de sa tentative : « C'est une très vilaine chose que ma nièce a faite là, dira-t-il, et, soyez certain que je lui en dirai toute ma pensée. » Assurément elle avait fait une très vilaine chose, puisqu'elle n'avait pas réussi.

Pendant les trois premiers mois de la captivité de la Duchesse, on s'était généralement autour de Charles X, apitoyé sur son sort, et son arrestation lui avait valu un retour de faveur. Ses enfants lui écrivirent alors à plusieurs reprises; même sa belle-sœur, la duchesse d'Angoulême, laisse voir quelque attendrissement à son sujet. Mais l'annonce par la Duchesse de son union clandestine avait tout changé. Du coup, M. de Blacas, qui, depuis les avanies que lui avaient infligées deux ans plus tôt en Italie, les amis de la Duchesse à qui Charles X l'avait donné pour mentor, était devenu l'ennemi juré de Marie-Caroline, avait ressaisi tout son empire sur le vieux roi. « La déclaration de Blaye, écrivait le 16 mars 1833 le baron de Bussière, chargé de l'intérim de l'ambassade de Vienne en attendant l'arrivée du nouvel ambassadeur Saint-

1. Cf. *Mémoires du prince de Metternich*, t. V, p. 243.

Aulaire, la déclaration de Blaye a causé à Prague une véritable consternation. Charles X en a éprouvé surtout la douleur la plus profonde[1]. » Charles X, en effet, père du feu duc de Berry, grand-père de l'enfant du miracle, avait été cruellement blessé dans sa fierté royale et ses sentiments de chef de famille.

Telles étaient les dispositions de la petite cour de Prague lorsque, le 24 mai 1833, Chateaubriand tomba au milieu d'elle. On sait l'admirable tableau qu'artiste incomparable, il a tracé : le roi, grand seigneur toujours en dépit de ses tristesses et de ses infirmités, tendant vers lui sa bonne oreille; le duc d'Angoulême renfrogné, désireux d'absolue retraite, vieil enfant uniquement soucieux de la santé de son père; enfin « les deux innocents fugitifs, les deux gazelles cachées parmi les ruines », Henri délicat, un peu pâle, Louise, plus ouverte et avisée, moins longue que son frère à trouver ses dates, orphelins maintenant plus qu'à demi, puisque depuis trois mois on leur apprend à oublier leur mère; sur cette misère et cet abandon, sur ce *Museum*, règne désormais sans conteste le triumvirat Latil, Damas, Blacas; ce dernier « le plus intelligent de la bande », en réalité le maître : « expéditeur rapide des affaires courantes », dévoué et fidèle, mais de vues courtes et, « avec sa longue figure immobile et décolorée, l'entrepreneur des pompes funèbres de la monarchie[2] ». Au fond Charles X ne voulut rien entendre de ce qui fait l'objet de la mission confiée à Chateaubriand par la Duchesse : régence, tutelle et le reste : « Monsieur l'ambassadeur, lui dit-il, que madame la duchesse de Berry aille à Palerme; qu'elle y vive maritalement avec M. Lucchesi, à la vue de tout le monde, alors on dira aux enfants que leur mère est mariée; elle viendra les embrasser[3]. » Cela signifiait que, si la duchesse de Berry faisait la preuve de son mariage avec le comte Lucchesi, la famille royale consentirait à lui permettre quelque jour, et de temps à autre, la vue de ses enfants. Chateaubriand a écrit dans les *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'après ces paroles de

1. Affaires étrangères, Autriche, 418.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 62.
3. *Id.*, t. VI, p. 38.

Charles X, il sentit qu'il « avait poussé assez loin l'affaire et que, les esprits entêtés regimbant contre l'insistance, sûr d'achever son ouvrage avec madame la Dauphine, il changea la conversation ».

Le récit des entrevues de Chateaubriand à Carlsbad avec la duchesse d'Angoulême est aussi célèbre que celui de la visite à Prague. On se souvient du tableau : dans une maison isolée, tout au bout du village, au fond d'un salon obscur, « l'Antigone de la Chrétienté » est assise sur un sofa, penchée sur une broderie qu'elle laisse, puis reprend « d'un mouvement rapide, machinal, convulsif ». Quelques fleurs tombent sur le canevas, cependant que Chateaubriand dit les malheurs et les espérances de celle qui l'envoya ; mais le cœur de la Duchesse reste sec : « Soit que je n'eusse pas le secret de tirer de l'âme de Madame ce qui s'y trouve de sublime, soit que le respect que j'éprouvais fermât le chemin à la communication de la pensée, je sentais une stérilité désolante qui venait de moi[1]. » Puis, c'est le dîner si médiocre et exigu qu'il en sort mourant de faim ; la comtesse Esterhazy écoute ses moindres paroles pour les rapporter toutes chaudes à M. Blacas et à M. Metternich ; après le dîner, reprend l'éternelle broderie de la Duchesse, dont le profil baissé rappelle à Chateaubriand, ressemblance sinistre, celui « de Louis XVI attendant la chute du glaive » ; le lendemain enfin, la remise au messager du froid billet pour la *chère sœur* : « Comptez toujours sur mon intérêt constant pour vous et surtout pour vos chers enfants, qui me sont plus précieux que jamais. Mon existence, tant qu'elle durera, leur sera consacrée. Je m'acquitterai de vos commissions à notre famille aussitôt mon retour auprès d'elle, et croyez que nous n'aurons, eux et moi, jamais que les mêmes sentiments sur tout. » Cette fois Chateaubriand fut obligé de s'avouer que la partie était perdue : « Je plaidai de nouveau la cause de l'infortunée prisonnière. Madame me répondit que le roi en déciderait. Elle promit de s'intéresser à sa sœur ; mais il n'y avait rien de cordial ni dans la voix, ni dans le ton de la Dauphine ; on y sentait plutôt une irritation[2]. »

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 93.
2. *Id.*, t. VI, p. 103.

L'échec de la mission de Chateaubriand était complet. Or, il n'était pas allé à Prague sans arrière-pensée personnelle, lui dont on a pu dire spirituellement que, depuis le retour des Bourbons, il n'avait compris la vie que de deux manières : « être ministre le plus souvent possible et ambassadeur le reste du temps[1] ». Il s'était imaginé que sa gloire et son génie renversant tous les obstacles, il emporterait de Prague avec la réintronisation de la duchesse de Berry, le premier rôle pour lui dans la famille royale par lui pacifiée et réveillée. Les propos qu'il dit avoir tenus à Charles X sur l'éducation du jeune prince, sur la majorité prochaine, sur ces « commissaires » qui, avec leurs correspondances secrètes, trompaient depuis quarante ans la légitimité, sur la nécessité d'instituer en France un conseil composé de personnes graves et destiné à instruire la cour de Prague de la vérité, idée qu'il reprit avec la Dauphine en indiquant des noms pour ce conseil : M. de Villèle, aux ressources infinies, « mais insuffisant pour la première place », M. Lainé « qui avait prêté serment à Louis-Philippe par faiblesse et qui en mourrait », M. Royer Collard « qui avait prêté serment par orgueil et qui en vivrait, parce qu'il vivait de tout ce qu'il faisait, ne pouvant rien faire qui ne fut admirable » ; tout cela révéla... le désir intime de Chateaubriand et sa propre ambition.

Son ingénieux amour-propre a essayé de colorer sa défaite ; il a écrit dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* que le duc de Blacas lui annonça à Prague la formation d'un conseil, dont il devait, lui, Chateaubriand, être le chef, conjointement avec le marquis de la Tour Maubourg. Il aurait refusé ne voulant pas « cajoler les faiblesses de Prague, élever des pies grièches avec l'enfant du trône à l'imitation de Luynes, flatter Concini à l'instar de Richelieu[2] ». Mais il semble qu'on ne lui ait rien offert du tout, si l'on en juge d'après les paroles de Blacas qu'il rapporte lui-même sur l'instant, — et qui sentent la conversation toute chaude : — Blacas, au simple mot de conseil, lui dit avec un rire chevrotant et des yeux satisfaits : « Sa Majesté n'a point de conseils il n'a que moi, absolu-

1. Henry Roujon, *Dames d'autrefois*, p. 230.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 143.

ment que moi ». La même impression se dégage d'une lettre que, dès le 3 juin 1833, Sainte-Aulaire adressait au duc de Broglie sur le voyage de Chateaubriand à Prague : « M. de Chateaubriand est arrivé à Prague le 24 mai. Après une entrevue d'une heure avec Charles X il semblait assez mécontent. Le lendemain il a dîné chez le grand burgrave. L'objet de ce voyage est une mission donnée par la duchesse de Berry et en outre le désir d'obtenir des pouvoirs de Charles X qui constitueraient lui, M. de Chateaubriand, chef de la régence en France. » Cette lettre prouve le mécontentement et la déception de Chateaubriand ; mais, en même temps ne prouverait-elle pas autre chose? Dans le récit qu'il fait de son voyage à Prague, Chateaubriand parle de son dîner chez le comte de Choleck « grand burgrave de Bohême » et le fixe au 27 mai ; or, d'après le rapport de Sainte-Aulaire, le dîner aurait eu lieu en réalité le 25. Mais ceci n'est rien, Chateaubriand qui, d'accord avec Sainte-Aulaire, dit dans ses *Mémoires* qu'il a vu Charles X le soir même de son arrivée à Prague, à savoir le 24 mai, parle de deux dîners chez le roi, dont l'un justement le 25, jour où, selon Sainte-Aulaire, il aurait été l'hôte du grand burgrave. On sait par le seul exemple de l'*Itinéraire de Paris à Jérusalem* la puissance d'illusion du voyageur : aurait-il décrit cette fois encore sans avoir vu? Et le fameux poisson de la Moldau qu'il aurait mangé chez Charles X, et « qui ne valait rien du tout », l'aurait-il simplement mangé le matin à l'auberge?

*
* *

Chateaubriand rentra à Paris le 6 juin, et c'est à Palerme que fut remise à la Duchesse la lettre, — qu'il n'a point publiée, — où il lui rendait compte de sa mission. La Duchesse avait débarqué à Palerme, le 5 juillet. On peut lire dans les Mémoires de la comtesse de Boigne[1] la lettre écrite au chef de division de la direction des postes Coster par le capitaine

1. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. IV, p. 143-151.

Nonay, commandant du brick l'*Actéon* envoyé de Toulon à Palerme au-devant de l'*Agathe*. Le récit y est fait de l'entrevue du Lucchesi avec la duchesse de Berry à bord de l'Agathe; leur attitude embarrassée sous l'œil investigateur de la suite, des officiers, des marins. Les documents inédits de nos Archives d'État sont d'accord avec le témoignage du commandant Nonay. Le sentiment public était loin d'être favorable à Marie-Caroline : « Quel que soit, mandait le 8 juillet au duc de Broglie, notre consul M. de Ségur, l'empressement qu'on ait mis ici à aller faire la cour à la duchesse de Berry, je ne puis l'attribuer qu'à un motif de curiosité. Nulle part sa conduite, admirée d'abord par quelques personnes des hautes classes de la société, n'a été jugée ensuite plus sévèrement par toutes. » Et, le 20 juillet, dans une nouvelle dépêche, il confirmait sa première impression : « Depuis le 8 juillet, aucune des dames qui occupent un rang distingué dans la société n'est allée voir la Duchesse et pendant les fêtes qui viennent d'avoir lieu pour la Sainte-Rosalie, j'ai été à même d'observer l'extrême froideur et même le peu d'égards de ces dames pour la Duchesse. »

Hantée plus que jamais par ses désirs ambitieux, Marie-Caroline ne s'apercevait qu'à demi de l'hostilité de l'opinion. Dès le lendemain du débarquement, on savait qu'elle n'attendait pour partir qu'un avis de Chateaubriand. Elle comptait même à ce moment que son ambassadeur allait venir en Sicile au-devant d'elle pour lui ouvrir les voies : « J'apprends dans la journée, écrit le commandant Curpin dans son journal à la date du 6 juillet, que M. le vicomte de Chateaubriand, qui a été à Prague pour reconcilier madame la duchesse de Berry avec la famille de Charles X est attendu d'un moment à l'autre à Palerme, et le départ de la duchesse de Berry pour Prague est subordonné à la réponse qu'il apportera à Son Altesse royale. » Chateaubriand ne vint pas. Il se fit remplacer par une lettre confiée au comte de Choulot. D'après la réponse que fera de Naples la Duchesse le 10 août, on peut conjecturer que cette lettre n'autorisait pas l'espérance d'un bon accueil à Prague; mais elle excita peut-être, par les difficultés mêmes qu'elle faisait entrevoir, le désir qu'avait la princesse de partir sans retard. Ce désir ne cessa de s'accroître, voire de s'exaspérer dans les

derniers jours de juillet. Deux dépêches du baron de Mareuil au duc de Broglie montrent la résistance qu'opposait le roi de Naples Ferdinand qui aurait voulu que sa sœur demeurât tranquillement à Palerme et s'y fît oublier. La ténacité de la Duchesse finit par triompher; le 7 août, M. de Ségur annonçait son départ en ces termes :

La duchesse de Berry, sa suite et le comte Lucchesi s'embarqueront demain pour se rendre directement à Naples. L'enfant de la Duchesse, la nourrice, madame Hamsler et les domestiques s'embarqueront ce soir à bord du navire de commerce sicilien le *Prince Léopold* qui se rend également à Naples. Un banquier vient de m'assurer que des sommes considérables ont été envoyées ici à la Duchesse, notamment par l'entremise de M. Falconnet de Naples, M. de Rothschild (de Naples) lui avait aussi, dit-on, apporté cinquante mille francs. Les personnes de sa suite disent que son intention est de ne s'arrêter que quelques jours à Naples et de se rendre à Rome. Ce n'est que mardi cependant, le 5 par conséquent, qu'ont cessé les incertitudes relativement à son départ. M. le prince de Bauffremont m'avait prié le 4 de viser son passe-port pour Rome. Sa femme et lui devaient séjourner quelque temps à Rome et se rendre ensuite à Prague. Madame de Podenas devait venir ici remplacer madame de Bauffremont auprès de la duchesse de Berry. Dans la soirée du 5, le bruit se répandit qu'une dépêche télégraphique venait d'annoncer le consentement du roi des Deux-Siciles au départ de la duchesse de Berry pour Naples, et je fus informé le lendemain matin qu'elle venait de faire arrêter des places pour elle et sa suite à bord du *Francesco primo*. Enfin à midi elle a dit elle-même qu'elle partirait dans deux ou trois jours pour Naples [1].

On remarquera la place que tient Rome dans l'itinéraire de la Duchesse. Dans les deux dépêches de M. de Ségur relatives au projet de voyage, celle du 20 juillet et celle du 7 août, Rome est indiquée comme une étape. Nous verrons les conclusions que tirera le baron de Mareuil du dessein marqué avec insistance par la Duchesse ou par ses entours, de séjourner dans la ville sainte. Si l'on se rappelle les paroles de Charles X signifiant à Chateaubriand que Marie-Caroline ne pourrait être reçue à Prague qu'après qu'elle aurait justifié de sa nou-

1. Aff. étr., Naples, 157.

velle position, on devine déjà les conclusions du baron de Mareuil.

*
* *

Le roi Ferdinand n'avait consenti que contraint et lassé par l'insistance de sa sœur, au voyage de la Duchesse; la cour de Naples se résigna à faire contre mauvaise fortune bon cœur. Ce ne fut point pourtant l'éclatante réception dont la *Gazette de France* propagea la fausse nouvelle; la duchesse de Berry fut reçue et installée au palais de Chiatamone, non en qualité de princesse française, comme le journal légitimiste voulait le faire croire, mais comme sœur du roi : « Son arrivée, écrivait Mareuil le 13 août, a été annoncée dans les termes les plus simples. Les ministres du roi et le plus grand nombre des personnes de la cour sont allés offrir leurs hommages à la princesse; mais de la part du public il n'y a eu vraiment aucune démonstration d'intérêt... La petite fille est arrivée : on fait à peine mention du père et du mari; on doute que le roi l'ait vu, ou que du moins il l'ait accueilli autrement qu'il n'eût fait avant cette union, dont rien n'annonce encore la moindre reconnaissance[1]. »

A peine débarquée à Naples, la duchesse de Berry répéta à son frère ses projets politiques. Ses malles n'étaient point encore défaites qu'elle écrivait à Chateaubriand pour lui dire « combien il lui tardait d'être à son poste » : « Il me paraît, disait-elle, que l'on vous a peu laissé voir, mais assez cependant pour juger que, malgré les moyens employés, le résultat en ce qui regarde notre cher enfant n'est pas tel qu'on pouvait le craindre. Je suis bien aise d'en avoir de vous l'assurance; mais on me mande de Paris que M. de Baraude (— précepteur d'Henri V et mal vu à la cour de Prague —) est éloigné. Que cela va-t-il devenir? Quant aux demandes que je vous avais prié de faire, et qui n'ont pas été parfaitement

1. Aff. étr., Naples, 157.

accueillies, on a prouvé par là que l'on n'était pas mieux informé que moi : car je n'avais nul besoin de ce que je demandais, n'ayant en rien perdu mes droits. Je vais vous demander vos conseils pour répondre aux sollicitations qui me sont faites de toutes parts. Vous ferez de ce qui suit l'usage que dans votre sagesse vous jugerez convenable. La France royaliste, les personnes dévouées à Henri V, attendent de sa mère, libre enfin, une proclamation. Il y faudra dévoiler les atroces mesures prises contre une femme sans défense, puisqu'on lui a toujours refusé un conseil, par un gouvernement à la tête duquel est son parent, pour m'arracher un secret qui, dans tous les cas, ne pouvait concerner la politique et dont la découverte ne devait pas changer ma situation... Du reste s'il faut m'expliquer d'une manière positive sur mes déclarations et ce qui les a motivées sans entrer dans aucuns détails sur mon intérieur, dont je ne dois compte à personne, je dirai avec toute vérité qu'elles m'ont été arrachées par les vexations, les tortures morales et l'espoir de recouvrer ma liberté. — Comme rien n'est sûr dans ce monde et que je suis accoutumée aux contrariétés, si, contre ma volonté mon arrivée à Prague était retardée, je compte bien sur vous à l'endroit où je serais obligée de m'arrêter, d'où je vous écrirai; si, au contraire, j'arrive près de mon fils aussitôt que je le désire, vous savez mieux que moi si vous y devez venir[1]. »

Le roi des Deux-Siciles chercha de son mieux à détourner sa sœur du voyage à Prague : elle ne voulut rien entendre :

M. de Cassero est venu hier matin chez moi, mandait Mareuil au ministre, le 15 août, pour me dire qu'ayant vu lui-même par ordre du roi la princesse, il l'avait trouvée intraitable dans sa résolution de partir immédiatement pour Prague en passant par Rome, Florence et Boulogne. Tout ce qu'il a pu obtenir, c'est une promesse de ne point aller à Massa, à Turin, de ne point s'approcher des frontières de France. Comme le roi et le ministre lui objectaient l'incertitude où elle était elle-même sur l'accueil qu'on lui ferait à Prague, la princesse n'a pas manqué de répondre que c'était justement parce qu'il y avait autour de Charles X des intrigues qui compro-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 155-157.

mettaient l'avenir de son fils, qu'elle se faisait un devoir d'aller les combattre. Les efforts du ministre n'ont pas été plus heureux que celui du roi. La sœur a déclaré à son frère qu'à moins qu'il ne se fît son geôlier, elle voulait partir et qu'elle partira. Et le frère, qui aurait pu la retenir en Sicile, au moins pour quelque temps, ayant permis qu'elle vînt à Naples n'a pas su résister face à face à ses instances, ou peut-être il voit d'ailleurs l'avantage d'être bientôt débarrassé d'une personne compromettante et par sa position et par tous ses projets. Je n'ai pu manquer de faire ressortir les inconvénients de la conduite du roi pour les rapports d'amitié entre Naples et Paris, pour le repos même de l'Europe. Rien ne m'a été contesté, toutes mes paroles ont été confirmées, mais le roi ne veut pas être le geôlier de sa sœur. On dirait que ce mot prononcé par elle-même a terrifié la famille[1].

**Le gouvernement français, lorsqu'il apprend le départ de la Duchesse, s'étonne que : « Sa Majesté Sicilienne n'ait pas usé de son autorité pour retenir sa sœur ». Mareuil confirma la bonne volonté, mais aussi toute l'impuissance du roi en la circonstance, dans une curieuse lettre datée du 8 septembre 1833 :**

Hier je me rendis chez Sa Majesté. Je ne lui cachai point que le roi des Français, en prenant sur lui de remettre la princesse aux mains du roi son frère, s'était cru en droit d'espérer qu'ayant apprécié la folie de ses entreprises, il aurait su mettre obstacle à ce qu'elle s'y précipitât de nouveau. Le roi s'empressa de me répéter tout ce que le prince de Cassaro m'avait dit des efforts qu'il avait faits pour retenir sa sœur à Palerme et pour l'engager ensuite à y retourner. Sa Majesté entra même dans quelques détails de ses conversations particulières, et, par exemple, comme la princesse insistait sur l'urgence de son voyage, sur la nécessité d'arriver près de son fils dans un moment décisif pour son avenir, comme elle ne cachait point les espérances dont elle était remplie, le roi pour les combattre lui rappela, m'a-t-il dit, l'impuissance de ses partisans, le non-succès de leurs efforts. Et sur qui donc comptez-vous, lui dit-il? Avez-vous des intelligences dans l'armée? Non, répondit-elle, l'armée est mauvaise, mais à tout prendre les républicains sont de bons enfants et ils travaillent pour mon fils. Nous verrons après... J'ai cru devoir dire au roi que, dans la situation où elle s'était mise, il n'y avait plus d'asile pour elle qu'auprès de sa famille française ou

1. Aff. étr., Naples, 157.

napolitaine, que, si elle ne restait pas auprès de Charles X, il fallait qu'elle retournât à Palerme. Le roi m'a protesté de nouveau, déplorant encore les illusions dont sa sœur est remplie, de sa ferme intention de ne rien faire à son égard qui soit de nature à déplaire à la France[1].

Arriver à Prague au plus tôt et y arriver en passant par Rome, telle était la résolution bien arrêtée de la Duchesse. Un instant, dans l'espérance de complaire au gouvernement français et pour tenir Marie-Caroline éloignée du cœur de l'Italie et des frontières de France, le gouvernement napolitain avait songé à obtenir d'elle qu'elle s'embarquât à Naples pour Trieste, d'où elle aurait ensuite gagné la Bohême. Cette proposition fut aussitôt repoussée, dit M. de Cassaro au baron de Mareuil : « La princesse voudrait passer par Rome, et ce qu'elle veut, elle paraît résolue à le faire à tout prix[2]. » Cette volonté si marquée de Marie-Caroline de faire séjour en pays romain avait donné tout de suite à penser à notre ambassadeur et au public qui en avait été informé : « Le bruit circule, mandait Mareuil, d'un projet qu'aurait la princesse de faire donner à Rome une sanction à son mariage[3]. » En attendant, le comte de la Ferronays, s'apprêtait à devancer la Duchesse à Prague. Des textes probants font ici défaut et nous sommes réduits à des conjectures. Le comte était un brave cœur. Amis ou adversaires politiques, tous de son temps l'ont reconnu et proclamé à l'envi : « Sa raison l'éclaire toujours, écrivait le baron de Mareuil au duc de Broglie, mais son cœur le fait agir souvent malgré elle et contre elle[4]. » M. de la Ferronnays souffrait cruellement des divisions de la famille royale : sollicité par la Duchesse, mis au courant des oppositions et des difficultés, il résolut d'aller préparer Charles X au retour de l'enfant prodigue pour lui rapporter le rameau d'olivier. Dès le 15 août, son voyage à Prague était décidé : « Je dois vous dire, écrivait ce jour-là Mareuil, et c'est avec regret, que M. le comte de la Ferronnays s'est chargé de précéder la princesse et d'aller lui préparer les voies à Vienne et à Prague. J'ai lieu de croire qu'il partira aujourd'hui[5]. »

1, 2, 3, 4, 5. Aff. étr., Naples, 157.

Voici que l'événement semblait donner raison à l'obstination de la Duchesse qui avait retrouvé un parti, les intérêts et les ambitions parlant plus haut que les rancunes et les rancœurs. Déjà elle avait eu à Naples comme une petite cour française : tout le groupe carliste établi à Castellemare depuis la révolution de Juillet était allé au-devant d'elle. D'autres, comme monsieur et madame de Podenas, couraient à sa rencontre sur les routes d'Italie; d'autres, comme monsieur et madame de Saint-Priest, M. Talon, frère de madame de Cayla, M. Courvoisier, mademoiselle de Fauveau, etc., l'attendaient à Florence, prêts à lui faire cortège dans sa marche vers Prague. D'aucuns prenaient pour arriver à Prague le chemin de l'Allemagne, et menaient grand bruit à Carlsbad où pour la plupart ils s'arrêtaient en attendant les événements. Rendez-vous général était fixé au Hradschin pour le 29 septembre; il s'agissait d'arracher ce jour-là à Charles X la proclamation de la majorité d'Henri V, par conséquent les renonciations définitives du vieux roi et du duc d'Angoulême. Ainsi aurait été inaugurée une politique nouvelle du parti royaliste, politique d'action, où la duchesse de Berry prenant auprès de son fils sa place légitime — la première, — aurait, pour la plus grande confusion de M. de Blacas, joué le principal rôle. Une déclaration du jeune roi et un manifeste de sa mère devaient annoncer à la France cette révolution de palais, prélude d'une prochaine restauration. On espérait même y intéresser l'Europe; comme l'écrivait le baron de Mareuil dans sa dépêche du 19 août, tout ce mouvement était destiné à faire impression sur les souveraines de la Sainte-Alliance dont la réunion était annoncée. On espérait obtenir d'eux « sinon leur concours qui indignerait les nations, ou un appui patent qui ne serait pas mieux reçu, au moins une assistance secrète[1] ».

A la direction de la politique agissante et entreprenante du parti carliste devait être préposé le vicomte de Chateaubriand. A la veille de quitter Naples, le 18 août, la Duchesse avait ajouté en manière de post-scriptum, à la lettre qu'elle lui écrivit du 10 août les lignes suivantes : « Naples, 18 août

1. Aff. étr., Naples, 157.

1833 : Je reçois des rapports sur ce qui se passe à Prague qui ne sont pas de nature à diminuer mon désir de m'y rendre, mais aussi me rendent plus urgent le besoin de vos conseils. Si donc vous pouvez vous rendre à Venise sans tarder, vous m'y trouverez ou des lettres poste restante, qui vous diront où vous pourrez me rejoindre. Je ferai encore une partie du voyage avec des personnes pour lesquelles j'ai bien de l'amitié et de la reconnaissance, monsieur et madame de Bauffremont. Nous parlons souvent de vous; leur dévouement à moi et à notre Henri leur fait bien souhaiter de vous voir arriver : M. de Mesnard partage bien ce désir[1] ».

Chateaubriand allait se laisser faire. Il avait une revanche à prendre sur le duc de Blacas, auquel il ne pardonnerait pas de l'avoir éconduit lors de sa récente mission à Prague; comme les ardents d'entre les carlistes paraissaient maintenant entrer en guerre contre la politique vieillotte de Charles X, il ne désespérait pas de tenir bientôt cette revanche. Il avait, d'ailleurs, un programme à produire devant la France et l'Univers. Ce programme qu'il roulait dans sa tête depuis son retour de Prague, ressemble fort à celui qu'un autre poète de génie, Lamartine, produira dans les Chambres de la Monarchie de Juillet où il siègera « au plafond » : « l'élargissement des droits des citoyens, la rupture des derniers liens de la presse, l'émancipation des communes, le balancement équitable du salaire avec le travail, le raffermissement de la propriété par la restriction de ses abus, la dénonciation des traités de Vienne et la guerre au besoin pour la conquête des frontières nécessaires[2] ». Ce programme grandiose, l'imagination de Chateaubriand le voyait déjà réalisé au profit du jeune prince dont il rêvait d'être le gouverneur pour devenir ensuite son premier ministre. Il ne s'apercevait pas, lui qui avait qualifié l'année précédente, s'il faut en croire la comtesse de Boigne[3], Marie-Caroline « de danseuse de corde d'Italie » — en même temps qu'il appelait la duchesse d'Angoulême « mangeuse de reli-

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 157.

2. *Id.*, t. VI, p. 142.

3. *Mémoires de la comtesse de Boigne*, t. IV, p. 103.

ques d'Édimbourg » — il ne s'apercevait pas que l'histoire de Blaye avait ruiné la cause légitimiste. Peut-être, d'ailleurs, la littérature l'intéressant plus que la politique ou plutôt la politique étant encore pour lui de la littérature, était-il homme à se consoler d'un échec de son ambition, par le droit qu'il aurait de dire un jour comme le Romain :

*Victrix causa diis placuit, sed victa Catoni.*

ÉTIENNE DEJEAN

*(A suivre.)*

# L'INDUSTRIE
# HYDRO-ÉLECTRIQUE
## EN FRANCE

Si nous avions écrit cette étude il y a huit ou dix ans, nous l'aurions intitulée « la Houille blanche », car cette métaphore s'applique très exactement aux cours d'eau torrentiels régularisés par les glaciers, et, à cette époque, l'utilisation en grand de l'énergie de l'eau pour produire l'électricité était localisée dans la montagne.

Mais il n'en est plus tout à fait ainsi ; peu à peu on a créé des usines dans les régions basses, et même, ces dernières années, on a édifié de puissantes installations sur les larges et calmes rivières de nos plaines.

Nous avons donc choisi un titre plus général : « L'Industrie Hydro-électrique » par quoi nous entendons l'utilisation de l'énergie de l'eau pour la production et la distribution de l'électricité, — puissante industrie, aujourd'hui en plein développement, et très française par la part importante que nos ingénieurs, nos savants et nos industriels ont eue dans ses progrès.

Aristide Bergès est le véritable initiateur de l'utilisation des chutes d'eau.

Avant lui, sans doute, des tentatives avaient été faites pour domestiquer cette énergie naturelle : Fourneyron en 1840, Girard en 1850, avaient utilisé l'un et l'autre des chutes de plus de 100 mètres pour actionner des turbines ; mais aucun de ces essais n'avait pleinement réussi. C'est en 1869 que dans la papeterie Bergès, à Lancey (Isère), fonctionna pour la première fois, d'une façon durable et pratique, *une turbine actionnée par une chute d'eau*. Cette turbine, conservée maintenant dans un musée, à Lancey, faisait marcher les outils appelés défibreurs, qui broient le bois et le réduisent en une espèce de bol alimentaire d'où sort le feutrage de la feuille de papier. La hauteur de cette première chute était de 200 mètres. Quatre ans plus tard, en 1873, M. Bergès, satisfait des résultats obtenus, installa une deuxième turbine qui fonctionna cette fois sous une chute de 500 mètres.

On était bien loin cependant des usines hydro-électriques actuelles et de leurs fécondes applications ; mais les événements se précipitèrent. Cette même année 1873 marque en effet à la fois la découverte de la dynamo par Gramme et celle du transport de l'énergie à distance, due, elle, au hasard. On installait, dit-on, à l'Exposition de Vienne les premières machines Gramme, lorsqu'en choisissant un des nombreux fils qui traînaient à terre, un ouvrier se trompa et, au lieu de fermer le circuit de la dynamo sur les lampes qu'on devait éclairer, relia accidentellement deux dynamos voisines. A la grande surprise des spectateurs, la seconde dynamo se mit à tourner, et, le 3 juin, l'expérience fut solennellement répétée devant l'empereur François-Joseph.

Un peu plus tard, Marcel Deprez fut amené à entreprendre, sur cette question de transport électrique, une série d'expériences restées célèbres, qui eurent lieu de 1880 à 1883 entre Grenoble et Vizille, et confirmèrent le principe de la réversibilité des machines dynamo-électriques. Enfin, en 1890, fut réalisé, entre Lauffen et Francfort, le premier transport de force industriel : 180 chevaux-vapeur à 177 kilomètres avec 75 p. 100 de rendement.

Les transports d'énergie électrique doivent se faire à des tensions aussi élevées que possible, pour qu'elle puisse passer dans une section de fils métalliques aussi faible, c'est-à-dire aussi économique que possible. Au contraire, la distribution exige en général des tensions très modérées. Restait à concilier ces deux conditions opposées. De 1895 ou 1898 date l'application en grand de l'hydro-électricité à la distribution de force motrice, à la traction et à l'éclairage.

Quant à l'électro-chimie, elle existait déjà depuis plus de vingt ans : elle n'avait eu, en effet, qu'à développer les moyens d'action de l'électrolyse découverte dès 1838, et ses progrès avaient été rapides. En 1887, le four Héroult permettait d'obtenir par grandes masses le métal aluminium et donnait naissance à l'électro-métallurgie. Aux environs de 1900, on connaissait les applications hydro-électriques actuelles : force motrice et éclairage, électro-chimie, électro-métallurgie; mais leur importance était inégale. C'est ce qui donna au *Congrès de la Houille Blanche*, tenu à Grenoble en 1902, une importance exceptionnelle et un retentissement mondial. Il mit en relations des personnalités jusqu'alors inconnues les unes des autres, il précisa la direction à donner aux recherches techniques. C'est lui, enfin, qui a donné aux bonnes volontés, jusqu'alors éparses, l'impulsion commune qui leur manquait.

Cette date de 1902 est donc à retenir. Elle marque l'aurore d'une nouvelle conquête de l'homme.

*
* *

Une première question s'est posée dès le début des applications hydro-électriques, la même dans tous les pays : sur quelle puissance peut-on compter dans une région déterminée?

Par ce terme de « région », nous désignerons ici non seulement un massif montagneux proprement dit, mais encore la totalité des cours d'eau qui en descendent.

La réponse est des plus difficiles à donner. Théoriquement,

on déterminerait la puissance cherchée en multipliant la quantité d'eau tombée sur le massif par la hauteur dont cette eau tombe ensuite de la montagne à la mer. Mais il est bien évident qu'on aboutirait ainsi à des conclusions sans aucun intérêt pratique. Des mesures directes s'imposent donc. D'autant plus qu'un cours d'eau est loin d'être pratiquement utilisable sur toute sa longueur : généralement, l'installation d'une usine n'y est possible qu'en un petit nombre de points, qu'il s'agira de déterminer.

L'évaluation de la puissance disponible en un point donné d'un cours d'eau comporte la mesure précise du débit et de la hauteur de la chute.

Pour avoir le débit, il faut mesurer la vitesse de l'eau et la section de son lit en un point où le profil est invariable. Comme le débit dépend de la saison et des conditions atmosphériques, il faut en outre poursuivre pendant plusieurs années l'étude de la loi de ses variations. En second lieu, pour relever le profil en long du cours d'eau et fixer les hauteurs de chute, il faut effectuer de longues mesures géodésiques et les rattacher au réseau général. Enfin, il faut faire une étude soignée de la météorologie de la région, car le débit des rivières est en rapport étroit non seulement avec la quantité d'eau tombée dans le bassin, mais encore avec le relief du bassin, la structure géologique des couches superficielles, l'action des glaciers, etc...

On conçoit donc que l'étude d'une région nécessite une véritable organisation et la création d'un service important. En France, c'est le Congrès de la Houille Blanche qui a attiré sur ce point l'attention des pouvoirs publics, et les a amenés à créer, en 1903, un premier service d'études, qui prit le nom de *Service d'études des grandes forces hydrauliques de la Région des Alpes*, et fut placé sous la direction de M. de la Brosse, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées. A la fin de 1911, ce service possédait 130 stations indicatrices, et avait effectué 3116 jaugeages, « nivelé » 2931 kilomètres de vallées et relevé les profils de 2919 kilomètres de cours d'eau. Il a fait appel, d'une façon régulière, non seulement aux agents locaux des Ponts et Chaussées, mais encore aux postes militaires alpins, à l'Université de Grenoble, aux

Commissions météorologiques du Ministère de l'Instruction Publique, aux instituteurs, etc...

Les résultats de ses études et de ses recherches sont publiés chaque année par les soins de la Direction de l'Hydraulique Agricole (Ministère de l'Agriculture), qui a dans ses attributions l'étude et l'aménagement des forces hydrauliques de la France.

Devant le succès des travaux du service des Alpes, et l'approbation unanime qu'ils ont reçue, un autre Service a été créé, pour le massif des Pyrénées. Son siège a été fixé à Toulouse, il est dirigé par M. Le Cornec, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, et il porte le nom de *Service d'études des grandes forces hydrauliques du Sud-Ouest.*

On peut espérer qu'à son tour, le Massif Central aura bientôt son service d'études et que celui des Vosges et du Jura suivra. Un jour viendra donc où notre pays se trouvera doté de toute l'organisation qui lui est nécessaire pour procéder à l'inventaire méthodique de ses richesses hydrauliques. Sur ce point, nous ne sommes du reste pas en retard. La Bavière, la Suisse, la Suède n'ont créé, elles aussi, que récemment des organismes analogues à nos services d'études, et aucune n'a encore terminé son travail d'ensemble.

A défaut de renseignements d'une exactitude rigoureuse, il était utile de connaître au moins l'ordre de grandeur de la puissance hydraulique disponible du pays. Aussi, sans attendre les conclusions précises des études en cours, qui, d'après ce que nous venons d'exposer, ne nous sont promises que dans un temps assez éloigné, a-t-on cherché à résoudre approximativement la question.

Il importe de définir d'abord exactement ce qu'on entend par *puissance disponible*. Il ne faut pas oublier, en effet, que la puissance d'une usine hydraulique dépend, avant tout, du débit de la chute, et que ce débit est, suivant les saisons, extrêmement variable : entre la puissance maxima utilisable aux grandes eaux et la puissance moyenne sur laquelle on peut réellement compter pendant neuf mois, il y a souvent une différence de 100 p. 100. Et, à l'étiage, la puissance est réduite dans une proportion encore plus forte.

C'est en vue de préciser, une fois pour toutes, les évaluations que le Congrès de la Houille Blanche a défini deux débits caractéristiques :

Le *débit d'étiage*, qui est celui au-dessous duquel le débit ne descend que 10 jours par an ;

Le *débit moyen*, qui est celui au-dessous duquel le débit ne descend que 180 jours par an, consécutifs ou non.

Ceci posé, la puissance hydraulique dont disposerait la France *à l'étiage* serait d'environ 4 600 000 chevaux, se répartissant ainsi par régions, d'après M. de la Brosse :

| Régions. | Puissance en étiage. |
|---|---|
| Alpes | 2 300 000 chevaux. |
| Centre et Est | 900 000 — |
| Pyrénées et reste du territoire | 1 400 000 — |
| Total | 4 600 000 chevaux. |

Une autre statistique a donné les chiffres suivants, qui concordent avec ceux de M. de la Brosse :

| Régions. | Puissance en étiage. |
|---|---|
| Alpes septentrionales | 1 000 000 chevaux. |
| Alpes méridionales | 1 300 000 — |
| Massif Central, Vosges, Jura | 900 000 — |
| Pyrénées et reste du territoire | 1 400 000 — |
| Total | 4 600 000 chevaux. |

Pour ce qui est de la puissance *en eaux moyennes*, M. Alby a donné le chiffre de 5 900 000 chevaux, M. de la Brosse, celui de 8 millions de chevaux, une autre statistique, enfin, celui de 9 200 000 chevaux se décomposant comme suit :

| Régions. | Puissance en eaux moyennes. |
|---|---|
| Alpes septentrionales | 2 000 000 chevaux. |
| Alpes méridionales | 2 600 000 — |
| Massif Central, Vosges, Jura | 1 800 000 — |
| Pyrénées et reste du territoire | 2 800 000 — |
| | 9 200 000 chevaux. |

Ne retenons que le plus faible de ces chiffres : il est probable qu'on est prudent en admettant le chiffre rond de 6 000 000 chevaux.

*La puissance hydraulique dont disposerait la France serait donc de 4 600 000 chevaux en étiage, et de 6 000 000 chevaux au moins en eaux moyennes.*

*
* *

Où en sommes-nous actuellement dans l'utilisation de cette puissance? C'est le problème que nous avons cherché à résoudre : des calculs directs nous ont conduit à évaluer la puissance installée, en 1912, à 609 000 chevaux environ, cette puissance étant comptée sur l'arbre des turbines et évaluée en eaux moyennes, et ne comprenant pas, naturellement, les machines de secours. Nous n'avons en outre tenu compte que des puissances supérieures à 300 chevaux, pour nous tenir hors du domaine de ce qu'on a appelé la *houille verte*, c'est-à-dire des petites installations faites sur des cours d'eau d'importance secondaire.

La répartition de ces 609 000 chevaux par régions et par nature d'utilisation serait, toujours d'après nos calculs directs, approximativement la suivante :

| Régions. | Puissance distribuée (éclairage, force et lumière). | Puissance consommée sur place (électro-chimie et électro-métallurgie). | Total. |
|---|---|---|---|
| — | — | — | — |
| | Chevaux. | Chevaux. | Chevaux. |
| Alpes . . . . . | 198 000 | 293 000 | 491 000 |
| Massif Central . . . . | 54 000 | 1 000 | 55 000 |
| Pyrénées. . . . . | 38 000 | 20 000 | 58 000 |
| Diverses . . . . . | 4 000 | 1 000 | 5 000 |
| | 294 000 | 315 000 | 609 000 |

La puissance aménagée atteignait à peine 200 000 chevaux en 1902 et 350000 chevaux en 1905; les progrès ont été rapides.

On voit que la puissance aménagée est assez inégalement répartie entre les diverses régions. Nous allons rapidement passer en revue chacune d'elles.

La première, la plus importante, est la région des Alpes, qui est de beaucoup la plus nettement délimitée. Elle comprend toute la surface du territoire entre le Rhône, la frontière sud-est et la Méditerranée, et groupe dix départements : Haute-Savoie, Savoie, Isère, Hautes-Alpes, Drôme, Basses-Alpes, Vaucluse, Alpes-Maritimes, Var et Bouches-du-Rhône. Sa superficie est de 56 000 kilomètres carrés.

La répartition des 491 000 chevaux qui y sont aménagés par l'industrie hydro-électrique est, comme nous venons de l'indiquer :

| | |
|---|---|
| Distribution d'électricité . . . . . | 198 000 chevaux. |
| Électro-chimie et électro-métallurgie . | 293 000 — |
| | 491 000 chevaux. |

D'autre part, on compte :

| | |
|---|---|
| Usines en construction ou concédées. | 80 000 chevaux. |
| Usines à l'étude ou projetées . . . . . | 600 000 — |

Quand l'ensemble des installations ci-dessus sera réalisé, il y aura donc plus de 1 100 000 chevaux-vapeur aménagés dans la seule région des Alpes.

Dans la région du Massif Central, nous classons toutes les usines situées sur les rivières qui en descendent, ce qui nous a conduit à englober sous cette dénomination les départements suivants : Cantal, Puy-de-Dôme, Haute-Loire, Loire, Allier, Corrèze, Haute-Vienne, Vienne, Creuse, Lozère, Tarn, Dordogne, Aveyron, Lot, partie de Tarn-et-Garonne, Ardèche, Hérault. La superficie de cette région est de 102 000 kilomètres carrés.

D'après nos calculs, l'ensemble des usines hydro-électriques de la région ainsi définie représente une puissance aménagée de 55 000 chevaux sur l'arbre des turbines et en eaux moyennes.

Si nous admettons avec certains auteurs que la puissance disponible est de 500 000 chevaux environ à l'étiage, nous voyons

qu'actuellement 12 p. 100 de cette puissance disponible sont aménagés.

Il y a lieu de noter ici que 5 000 chevaux sont actuellement en installation ou en projet. De plus, la construction d'une usine de 15 000 chevaux à l'Isle-Jourdain (Vienne) est dès maintenant à l'étude. Au total donc, 20 000 chevaux seront à ajouter dans quelques années.

Cette puissance de 55 000 chevaux est en presque totalité utilisée à l'éclairage, à la traction, ou à la distribution de force motrice. 1 000 chevaux seulement sont employés dans l'électro-métallurgie par les usines du Saut-du-Tarn.

La principale installation du Massif Central est celle de Tuilières, près Bergerac (25 000 chevaux), située sur la Dordogne et appartenant à l'*Énergie Électrique du Sud-Ouest*. Après elle, vient celle de Vabres (5 000 chevaux), à la *Société des Forces Motrices de l'Agoût*.

Enfin, dans les Pyrénées, nous avons groupé les départements suivants, représentant une superficie de 40 000 kilomètres carrés : Basses-Pyrénées, Hautes-Pyrénées, Gers, Ariège, Haute-Garonne, Pyrénées-Orientales, Aude, partie de Tarn-et-Garonne.

La puissance aménagée est actuellement, d'après nos calculs, d'environ 58 000 chevaux dont 38 000 affectés à l'éclairage et à la production de force motrice et 20 000 à l'électro-métallurgie et l'électro-chimie (à Auzat et à La Neste).

Les principales installations des Pyrénées sont celles d'Orlu, à la *Société Pyrénéenne d'Énergie Électrique* (936 mètres de chute, 10 500 chevaux); d'Auzat, à la *Société des Produits Électro-Chimiques des Pyrénées* (10 000 chevaux), et de La Neste, à la *Société d'Aluminium du Sud-Ouest* (10 000 chevaux).

Il est à noter que la puissance utilisée des Pyrénées sera sous peu accrue de 20 000 chevaux environ par l'achèvement des usines destinées à alimenter de courant les lignes à traction électrique de la Compagnie du Midi. Enfin, l'aménagement d'une puissante usine de 35 000 chevaux sur le Jouéou est à l'étude.

Si, réunissant les indications données plus haut, nous cherchons à évaluer la puissance hydro-électrique de notre pays,

le jour où seront aménagées les usines actuellement en construction ou à l'étude, nous avons le tableau suivant :

| Régions. | Puissance aménagée actuelle. | Puissance des usines en construction ou dont l'établissement est décidé. | Puissance des usines projetées. | Total. |
|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — |
| | Chevaux. | Chevaux. | Chevaux. | Chevaux. |
| Alpes . . . . . | 491 000 | 80 000 | 600 000 | 1 171 000 |
| Massif Central. | 55 000 | 5 000 | 15 000 | 75 000 |
| Pyrénées. . . . | 58 000 | 20 000 | 35 000 | 113 000 |
| Autres régions. | 5 000 | — | — | 5 000 |
| Totaux. . . . | 609 000 | 105 000 | 650 000 | 1 364 000 |

Ce tableau montre :

1° que la puissance hydro-électrique aménagée sera d'ici à quelques années augmentée de 105 000 chevaux et sera voisine par conséquent de 714 000 chevaux ;

2° que le jour où auront pris corps les études actuellement entreprises, la puissance hydro-électrique française sera d'environ 1 364 000 chevaux, soit plus de deux fois ce qu'elle est actuellement.

Quant au capital total investi actuellement dans les usines hydro-électriques, il atteint au moins *540 millions de francs*, dont 330 millions en actions et 210 millions en obligations, les unes et les autres étant évaluées au pair. A ces capitaux, il convient d'ajouter environ 120 millions de francs de dettes non encore consolidées, ce qui fait un total général de *660 millions de francs* environ. De nouvelles usines se constituent ou sont en cours d'étude pour plusieurs autres centaines de millions.

*
* *

Il est du plus haut intérêt de comparer la France avec l'étranger au point de vue de la puissance hydraulique. Nous avons, en nous servant de différents documents, établi le tableau suivant :

| Pays. | Puissance sur les arbres des turbines disponible. | Puissance sur les arbres des turbines aménagée. | Degré d'utilisation. | Puissance disponible par kilomètre carré [1] |
|---|---|---|---|---|
| — | — | — | — | — |
| | Chevaux. | Chevaux. | p. 100. | Chevaux. |
| Grande-Bretagne . . | 960 000 | 80 000 | 8,3 | 2,60 |
| Allemagne . . . . . | 1 420 000 | 445 000 | 31,2 | 3,06 |
| Suisse. . . . . | 1 500 000 | 380 000 | 25,0 | 9,60 |
| Espagne . . . . . | 5 000 000 | 130 000 | 2,6 | 10,00 |
| Italie . . . . . | 5 500 000 | 510 000 | 9,2 | 10,90 |
| France . . . . . | 5 900 000 | 609 000 | 10,5 | 15,00 |
| Autriche-Hongrie . . | 6 460 000 | 516 000 | 8,0 | 19,00 |
| Suède. . . . . | 6 750 000 | 550 000 | 8,2 | 20,00 |
| Norwège . . . . . | 7 500 000 | 550 000 | 7,3 | 36,60 |
| Total pour l'Europe. | 40 990 000 | 3 770 000 | 9,2 | — |

La France, on le voit, est bien classée dans la répartition de l'énergie disponible; elle se trouve en particulier beaucoup mieux partagée que l'Allemagne et l'Angleterre, ce qui permet d'espérer que, si les progrès réalisés par l'électro-chimie et l'électro-métallurgie continuent, notre pays sera plus tard mieux armé pour la lutte et pourra aspirer à une situation plus avantageuse sur le marché européen. La même remarque s'applique aux autres pays dépourvus de charbon, mais riches en forces naturelles, et spécialement à l'Italie, à la Suède et à la Norwège.

On constate, d'autre part, que le degré d'utilisation des forces hydrauliques est très inégal dans les différents pays. L'Allemagne, toujours à l'affût du progrès, vient en tête avec une grosse avance : elle a aménagé déjà le tiers environ de ses chutes d'eau et il est vraisemblable qu'elle sera le premier pays à en avoir aménagé la totalité.

La Suisse vient ensuite avec une utilisation de 25 p. 100. L'Allemagne a joué un grand rôle dans l'aménagement des chutes suisses; beaucoup d'entre elles appartiennent à des Sociétés allemandes; la fabrication de l'aluminium est déjà

1. D'après une communication de M. Köhn à la dix-septième assemblée de l'Union des électriciens allemands. Les chiffres concernant l'Angleterre et l'Espagne sont extraits de l'ouvrage de M. Pacoret sur *la Houille blanche*.

syndiquée en Suisse, en Allemagne et en Autriche. C'est peut-être ici le lieu de faire remarquer qu'on aurait tort d'isoler l'Allemagne quand on estime les forces hydrauliques. Elle est mal partagée, soit, mais déjà elle a mis indirectement la main sur une partie des chutes suisses et il est possible qu'en étendant son système de cartels et de syndicats, elle en fasse autant pour les chutes autrichiennes. Il convient, croyons-nous, quand on cherche quelles pourront être les conditions futures de l'industrie hydro-électrique, de compter ensemble les forces naturelles de l'Allemagne, de la Suisse et de l'Autriche-Hongrie; dès maintenant, les statistiques de la *Metallgesellschaft* réunissent, *sous une seule rubrique*, les chiffres concernant les trois pays.

La France utilise environ 10,5 p. 100 de la puissance totale disponible sur son sol. Après elle, et la suivant de près, viennent l'Italie, où les progrès ont été rapides aussi ces dernières années; l'Angleterre, la Suède, l'Autriche-Hongrie, et la Norwège; enfin, loin derrière elles, l'Espagne, avec une utilisation de 2,6 seulement.

Étant donnée l'activité déployée par les autres pays, le degré d'utilisation des forces hydrauliques de la France apparaît comme juste suffisant et les aménagements en cours lui permettront non pas de prendre une grosse avance, mais simplement de maintenir son rang actuel dans le monde.

*
* *

Comment est employée l'énergie électrique?

Nous avons dit que la puissance utilisée se répartit entre l'industrie de la distribution d'électricité et les industries d'électrochimie et d'électro-métallurgie, à raison de 294 000 et 315 000 chevaux respectivement.

Les deux parts sont à peu près égales. Mais les conditions d'utilisation varient. Tandis que les usines de distribution ont tendance à descendre vers les basses régions, les usines d'électro-chimie et d'électro-métallurgie restent, au contraire, tapies dans les replis montagneux des Alpes ou des Pyrénées.

C'est qu'il est utile, de plus en plus, d'aller vers le consommateur et que les plaines offrent un champ d'exploitation autrement vaste et varié que les régions de montagne, généralement assez peu peuplées. D'autre part, le prix du cheval-an est plus faible en montagne qu'en plaine. C'est ce qui explique que l'électro-chimie et l'électro-métallurgie, qui ont à réduire leurs prix de revient pour lutter contre la concurrence étrangère, soient restées dans la montagne, résolvant la question des transports (matières et produits) en s'installant le plus près possible des lignes de chemins de fer qui remontent les vallées principales.

Les réseaux de distribution répartissent l'énergie qu'ils produisent entre la traction, l'éclairage et la force motrice.

En ce qui concerne la traction, nous citerons comme alimentés par l'hydro-électricité les tramways de Marseille, de Lyon, de Grenoble, de Saint-Étienne, de Toulouse, de Bordeaux, de Limoges, etc...

Nous citerons aussi, comme particulièrement intéressante, l'utilisation de l'énergie hydraulique par certains départements pour créer dans de bonnes conditions un réseau de chemins de fer à voie étroite : les départements des Alpes-Maritimes et de la Haute-Vienne ont été les premiers à réaliser cette intéressante application. D'autres vont bientôt les suivre. Le long des voies courent des câbles qui distribuent le courant dans les plus modestes demeures, y apportant l'éclairage électrique, et au besoin la force motrice.

L'application de l'électricité à la traction vient de gagner nos grands réseaux d'intérêt général, en commençant par le Midi. Ce réseau qui dispose de forces naturelles abondantes sur son territoire et compte par ailleurs beaucoup de lignes fort accidentées, a récemment, après une étude très poussée de la question, commencé les travaux d'électrification de 534 kilomètres de voies, parmi lesquelles figure la section Montréjeau-Pau de la grande artère Toulouse-Bayonne.

Trois usines concourront à la production du courant, l'une de 10 000 chevaux à Eget, l'autre de 21 000 chevaux à Soulom, la troisième à Porte, encore à l'étude. La France se trouve ainsi une des premières en Europe à tenter en grand l'essai de l'électrification. Les résultats obtenus seront d'une très haute

importance, car s'ils sont favorables, il est à prévoir que le Midi étendra le nouveau mode d'exploitation et que, peut-être, le P. L. M. et l'Orléans, tous deux favorisés aussi par la nature, suivront son exemple.

Malgré ses intéressantes applications, la traction n'absorbe encore qu'une part relativement faible de l'énergie produite.

La plus grosse partie, et de beaucoup, de l'énergie hydro-électrique produite est distribuée sous forme d'éclairage et de force motrice.

Ainsi se trouvent pourvues à bon compte d'énergie électrique certaines régions qui, par suite de leur éloignement des ports et des centres houillers, ne pourraient songer à construire des centrales à vapeur. Les grandes Sociétés hydro-électriques arrivent maintenent à vendre le kilowatt-heure 20 centimes, et même, dans le Centre et le Dauphiné, 17 et 15 centimes, alors que, fourni par des centrales à vapeur, le kilowatt atteint couramment 70 centimes, et peut même dépasser ce chiffre. Dans les campagnes et les petites villes, on a supprimé le compteur trop coûteux, et on installe les lampes à forfait.

On peut dire que les grands réseaux de distribution ont démocratisé l'usage de l'électricité, et que celle-ci a, depuis longtemps, cessé d'être l'apanage des classes fortunées. Il est courant, en effet, que 50 p. 100 des abonnés d'une Société dépensent moins de 30 francs par an, pour leur éclairage. Cette proportion atteint même parfois 70 p. 100 dans le Centre. Et il y a, pour certains réseaux, jusqu'à 25 p. 100 des clients qui n'ont, chez eux, qu'une ou deux lampes, dépensant moins de 10 francs par an pour leur éclairage.

Enfin certains réseaux hydro-électriques ont une importante clientèle pour la force motrice, en particulier ceux de la région de Grenoble et du Centre. Dans la banlieue de Lyon, à la Croix-Rousse, où pendant plus d'un siècle de magnifiques soieries ont été fabriquées dans les ateliers des tisseurs, la *Société des Forces Motrices du Rhône* consent aux ateliers familiaux des tarifs réduits, et travaille ainsi utilement à la renaissance du travail à domicile.

De même, aux environs de Saint-Étienne, la *Compagnie Électrique de la Loire* et l'*Énergie Électrique du Centre* pré-

parent le retour aux ateliers familiaux. Entre 1901 et 1910, le nombre des métiers actionnés à domicile par la première de ces deux Sociétés, est passé de 6 604 à 11 676. Au total, il y a actuellement autour de Saint-Étienne plus de 3 000 chevaux distribués chez l'habitant. Mentionnons enfin, à propos des usines de distribution, le grandiose projet dit : « Le Rhône à Paris », qui est assurément le plus hardi des projets français.

Actuellement, la consommation d'électricité de Paris est d'un peu plus de 200 000 000 kilowatts-heure. Elle est très inférieure à celle de Berlin, bien que cette capitale soit moins peuplée que la nôtre, et il est à prévoir qu'elle augmentera considérablement, le jour surtout où les tarifs vont être abaissés.

Les graves perturbations que des incendies ou des inondations peuvent amener dans les services publics d'éclairage ou de traction suffisent à montrer d'autre part l'utilité d'adjoindre aux moyens actuels de production d'énergie une usine génératrice indépendante, éloignée de la capitale et à l'abri des mêmes causes d'accident.

On a donc envisagé le transport à Paris de l'énergie que produirait une usine hydro-électrique, à créer sur le Rhône, peu après sa sortie du lac de Genève. On utiliserait une différence de niveau d'environ 70 mètres de hauteur, et un débit qu'on pourrait faire varier de 60 à 300 mètres cubes. Le barrage emmagasinerait 50 millions de mètres cubes d'eau et créerait à son amont un lac de 380 hectares de superficie, qui s'étendrait sur une longueur de 23 kilomètres.

La puissance minima disponible serait de 80 000 chevaux, mais la retenue d'eau permettrait de réaliser des pointes de 160 000 chevaux. En hautes eaux, la puissance pourrait atteindre 320 000 chevaux.

Il n'y aurait pas moins de quatre lignes, à itinéraires différents, pour amener le courant à Paris à la tension de 120 000 volts. Des postes de sectionnement et de distribution régionale seraient construits environ tous les 100 kilomètres. A Paris, une usine réceptrice, située près d'Ivry, abaisserait la tension du courant à 15 000 volts.

Le grandiose projet du « Rhône à Paris » permettrait à la capitale d'économiser, chaque année, plusieurs centaines de

milliers de tonnes de charbon, achetées actuellement à l'étranger. Comme l'a dit M. Loucheur, ce serait l'équivalent d'un nouveau bassin houiller qui produirait 1 600 000 tonnes par an.

Au total, l'industrie hydro-électrique française de distribution possède actuellement *13 000 kilomètres* de lignes, dont 11 000 de lignes aériennes et 2 000 de lignes souterraines. Elles desservent une population de *4 millions* d'habitants, soit plus du dixième de la population française.

*
* *

Revenons maintenant dans la montagne et examinons rapidement les deux grandes industries de l'électro-chimie et de l'électro-métallurgie, qui consomment annuellement 315 000 chevaux.

Il est extrêmement difficile de faire une répartition de ces 315 000 chevaux entre l'électro-chimie et l'électro-métallurgie, car beaucoup d'usines sont à la fois électro-chimiques et électro-métallurgiques.

Il semble cependant que 70 000 chevaux au moins sont utilisés par l'industrie électro-chimique et 155 000 au moins par l'industrie électro-métallurgique, le reste se répartissant suivant une proportion inconnue entre les usines mixtes.

L'industrie électro-chimique française livre environ 65 000 tonnes de produits, dont 34 000 tonnes de carbure de calcium. En dehors du carbure, ses principales fabrications sont les composés chlorés, la cyanamide de calcium, l'acide nitrique, la soude et le carbure de silicium.

L'exportation de ces produits chimiques porte sur 24 000 tonnes dont 13 000 tonnes pour le seul chlorure de chaux, 5 000 tonnes pour le carbure de calcium et 4 000 tonnes pour les chlorates.

L'électro-métallurgie se consacre plus spécialement à la fabrication de l'aluminium dont elle livre annuellement 12 000 tonnes, et des produits sidérurgiques : ferros et acier, dont elle livre environ 46 000 tonnes. La production électro-

métallurgique française atteindrait actuellement environ 58 000 tonnes.

Les exportations ont été de 4 200 tonnes pour l'aluminium et de 11 600 tonnes pour les ferros.

Le rôle de la France a été prépondérant dans l'industrie de l'aluminium, ce métal dont on sait l'étonnante fortune, et dont la consommation est passée de 15 tonnes en 1885 à 48 000 tonnes en 1911. C'est un Français, Sainte-Claire-Deville, qui l'a préparé et étudié. C'est un Français, Héroult, qui l'a fabriqué le premier au four électrique. C'est la France qui possède le plus beau gisement de bauxite, et qui fournit à elle seule la moitié (128 000 tonnes) de la production mondiale (270 000 tonnes) de ce minerai. C'est enfin la France qui exporte le plus d'aluminium et c'est elle qui se trouve à la tête du marché européen. Sa production n'est dépassée que par celle des États-Unis. L'industrie française de l'aluminium dispose à elle seule de 10 usines et de 140 000 chevaux, dont 120 000 dans les Alpes.

La fabrication des produits sidérurgiques par l'industrie hydro-électrique est plus récente que celle de l'aluminium. Elle porte actuellement sur deux produits : les ferros et l'acier fin.

Dans ces deux spécialités, la France marche encore au premier rang, tant par le nombre et la valeur de ses techniciens, parmi lesquels nous nommerons Héroult, Keller, Girod, Chaplet, etc..., que par l'universelle renommée de ses fours électriques. Sur 117 fours électro-sidérurgiques fonctionnant à l'heure actuelle dans le monde, 61 sont de marque française.

Il est probable que les fours électriques ne resteront pas, comme ils le sont actuellement, à peu près exclusivement alimentés par l'hydro-électricité, et qu'un certain nombre seront installés dans les grandes usines du Centre, du Nord et de l'Est, alimentés alors d'énergie par la houille ou les gaz des hauts-fourneaux.

Mais cette généralisation n'est pas accomplie et l'électro-sidérurgie est encore alimentée presque exclusivement par les forces hydrauliques.

La fabrication des ferros se fait dans 14 usines et la fabrication de l'acier dans 4 usines, toutes situées dans les Alpes.

Les ferros qui sont, on le sait, obtenus par le mélange de la fonte avec certains métaux, tels que le chrôme, le vanadium, le tungstène, le titane, etc., sont destinés à être versés, en petite quantité, dans les poches de coulée de l'acier et servent à unir à celui-ci, dans une faible proportion, le métal qu'ils contiennent. Les propriétés d'un acier sont considérablement modifiées par cette addition pourtant minime (de 1 à 50 millièmes) et chacun connaît, au moins de nom, les aciers chromés employés dans la fabrication de notre matériel de guerre.

Les ferros étaient fabriqués autrefois exclusivement au haut-fourneau, mais leur fabrication au four électrique gagne chaque jour du terrain, et représente environ 50 p. 100 de la production totale. Le four électrique a permis de préparer certains alliages nouveaux.

La valeur moyenne des ferros produits au four électrique a été de 1 059 francs en 1910, contre 110 francs pour les ferros produits au haut-fourneau Les fabrications électriques sont donc surtout des fabrications chères, à haute teneur.

La fabrication de l'acier est, elle, tout à fait récente : c'est la dernière des applications de l'électricité. A la suite de nombreux travaux, on a mis au point plusieurs modèles de fours qui fournissent actuellement une production régulière. Ils travaillent surtout comme procédés d'affinage et ne donnent que des aciers de qualité supérieure, plus spécialement destinés aux produits pour la Guerre et la Marine.

Le berceau de la fabrication électrique de l'acier a été à La Praz, en Maurienne. Depuis, se sont fondées plusieurs autres usines, et en particulier celles de la Société Girod, à Ugine, en Savoie, qui donnent l'exemple, jusqu'ici unique, d'usines métallurgiques fondées exclusivement sur l'emploi de l'énergie hydro-électrique et comprenant tous les services de fabrication de l'acier, depuis la fusion du métal jusqu'à l'usinage de pièces mécaniques livrées finies.

La production des ferros et de l'acier est le plus souvent réalisée par les usines concurremment avec celle des produits chimiques. Cette diversité de fabrication permet de mieux utiliser la puissance disponible et de régler la production

suivant la demande, le marché, le débit des chutes, etc..., en visant surtout à supprimer les à-coups.

***

Et maintenant que nous avons exposé, le plus succinctement que nous l'avons pu, l'état actuel de l'industrie hydro-électrique française, et la variété de ses fabrications, quelle conclusion en tirer?

La France est pauvre en charbon. Elle n'en produit que 40 millions de tonnes et en consomme bien près de 60 millions. Il lui faut donc acheter chaque année 20 millions de tonnes en Angleterre et en Allemagne, *ce qui lui impose un tribut de plus de 450 millions de francs*, à verser à ses voisines, qui arrivent à produire, l'Angleterre 272 millions de tonnes de charbon, l'Allemagne 234 millions de tonnes, la Belgique 23 millions, ce dernier chiffre étant relativement très supérieur à celui de la France.

Notre pays, ainsi tributaire de ses concurrents, est donc forcément handicapé par eux, et ils pourraient, ce qui est plus grave, le mettre dans l'impossibilité d'alimenter son industrie, en cas de guerre ou de menace de guerre. Nous devons être maîtres chez nous, et ne pas rester, fût-ce pour une faible part de nos matières premières, à la merci de l'étranger.

C'est donc à nous libérer de ce lourd impôt que nos forces doivent tendre. Or, si la France est pauvre en charbon, elle est, par contre, riche en ressources hydrauliques. Nous avons dit plus haut que l'Allemagne dispose d'environ 1 400 000 chevaux et l'Angleterre de 960 000 chevaux seulement, alors que la France en a près de 6 000 000. Ce chiffre est supérieur à celui de l'Espagne, de l'Italie et même de la Suisse. Il n'est inférieur qu'à ceux de l'Autriche, de la Suède et de la Norwège. Le jour où ces puissances hydrauliques seront aménagées, ne serait-ce qu'en partie, il sera peut-être possible de voir se modifier le rang des nations dans l'Europe industrielle.

Ce vœu n'est pas irréalisable, car les 12 millions de chevaux que représentent actuellement les machines à vapeur installées en France (locomotives comprises) consommant environ 45 millions de tonnes de houille, nous pouvons admettre, pour une première approximation, que 6 millions de chevaux, soit une puissance moitié moindre, consomment moitié moins, soit environ 20 millions de tonnes de charbon.

Or ce chiffre de 20 millions de tonnes représente justement l'importation annuelle, et le chiffre de 6 millions de chevaux la puissance hydraulique moyenne de notre pays. Le jour où 6 millions de chevaux seraient fournis par les usines hydrauliques, l'importation des 20 millions de tonnes de charbon anglais et allemands pourrait être supprimée.

La substitution de l'énergie hydraulique française à l'énergie houillère que nous achetons au dehors est donc assurément possible, et elle aurait comme premier résultat de faire économiser au pays plus de 450 millions de francs par an. Souhaitons donc de voir progresser rapidement l'aménagement de nos richesses naturelles et de réunir en cette occurrence le triple concours de l'opinion, des corps élus et des grandes Administrations. C'est la condition nécessaire du succès. Et ce sera vraiment œuvre française.

JEAN TRIBOT-LASPIÈRE

# LES GRANDES VENTES

Deux heures moins cinq, à la fin de mai, dans la galerie Georges Petit. Depuis vingt minutes, les commissaires-priseurs et les experts, le crieur, les clercs, ont conduit à leurs places les personnages dont la carte, épinglée au dossier des banquettes, marquera, pendant ces quelques jours de vente, le privilège et l'importance. Ils sont entrés par petits groupes, par une porte réservée. Ils vont et viennent, causent entre eux, se donnent les derniers renseignements, se confient les dernières invraisemblances, échangent les suprêmes hypothèses. Les marchands, sérieux et diligents, parlent bas, donnent aux experts et aux commissaires-priseurs leurs recommandations, et leurs ordres qu'ils veulent changer ou confirmer au moment décisif. Ils se réunissent aussi en conciliabules discrets et soupçonneux, s'examinent, se comptent, se jaugent; ils se sourient courtoisement, comme des duellistes qui se saluent. Les amateurs se dissimulent ou s'étalent suivant leur tactique personnelle et leur caractère, leur courage ou leur âpreté, leur vanité aussi. Des importants enfin, qui n'achèteront rien, s'agitent, se multiplient, colportent d'avance tous les prix et les noms des acheteurs, tâchent surtout à être vus des membres de la presse, dont l'œil vif et agité, malgré leur attitude tranquille, attrape les visages connus pour qu'aucun nom important ne soit omis dans le compte rendu. Le commissaire-

priseur a donné quelques petits coups de son marteau pour diminuer le brouhaha. Il jette son premier ordre : « Ouvrez la porte, commissionnaire! » L'homme de l'hôtel Drouot, dans sa petite veste à col rouge, sans bruit, fait jouer la serrure, ouvre soudain la porte et la foule se rue sur les banquettes, foule des spectacles gratuits, des buffets gratuits, de tous ces plaisirs gratuits qu'on trouve constamment à Paris, foule ardente, passionnée, un peu avertie, qui vient là surtout pour voir des gens se battre et entendre parler d'argent; dont l'énervement fait d'impuissance, de convoitise, de curiosité, et aussi d'enthousiasme, se communiquera tout à l'heure aux acheteurs et leur fera dépasser le prix que de sang-froid ils s'étaient fixé. Les gens se précipitent, escaladent les banquettes, se pressent, se tassent, s'assoient pour marquer leur place, se relèvent pour voir les gens qu'ils croient connaître, se chuchotent des noms plus ou moins exacts, se montrent les tapisseries accrochées au mur, les pieds des fauteuils qu'on aperçoit en haut des meubles empilés, les vitrines où sont enfermés les bijoux; ils se renseignent les uns les autres sur la valeur de ces objets et se transmettent les impressions qu'une exposition patiemment attendue leur a données. Là aussi, les histoires les plus fantastiques circulent et les chiffres les plus excessifs, d'autant plus énormes que ceux qui les lancent ne se rendent pas toujours un compte exact de la différence qu'il y a entre 100 000 francs et 2 millions : c'est si loin d'eux!

Le commissaire-priseur, d'un coup d'œil, fait le tour de la salle. Elle est garnie comme il le souhaite pour le succès de sa vente. Tel gros acheteur n'est pas encore arrivé, mais il viendra dans un quart d'heure et l'un des clercs de l'étude garde sa place... Les quelques dames nécessaires sont là, qui mettront leur grâce, leur ardeur et leur ténacité dans la lutte. Les banquettes au fond sont pleines et deux rangs de spectateurs debout indiquent que dans une demi-heure, on refusera du monde. Les agents de police maintiennent dans cette foule un passage aux retardataires. Les commissionnaires sont prêts à prendre les objets, à les faire circuler et à les ranger quand ils sont vendus. A sa table, l'expert, son catalogue devant lui, a lui aussi inspecté la salle : tout va bien. D'un regard, le commissaire-priseur et lui se consultent; on peut commencer. Quel-

ques petits coups de marteau plus brefs et impérieux : et d'une voix calme et basse, le commissaire-priseur annonce : Messieurs, nous allons commencer la vente aux enchères publiques, aux conditions habituelles, 10 p. 100 en sus des enchères. Nous vendons... L'expert appelle le numéro de l'objet, redit la désignation, indique son prix d'estimation et le commissaire-priseur les répète en prenant comme premier prix environ le quart de l'estimation de l'expert. Il lance alors des enchères successives jusqu'à l'adjudication et la vente se poursuit ainsi, rapide, hâtive, dans un mouvement précipité, comme s'il s'agissait d'envelopper le public dans une atmosphère de chiffres énormes où il ait du mal à se très bien reconnaître. De temps en temps, un objet entraîne une lutte plus ardente. Les enchères fusent de tous côtés, prises à la volée, cueillies par le marteau du commissaire-priseur, l'appel du crieur, les regards de l'expert. Le prix dépasse toute prévision. Deux amateurs enfin se le disputent. La foule se lève pour les voir et souvent ne les découvre pas. Un geste imperceptible, un clignement d'œil, un signe convenu, un chiffre dit à voix basse derrière le commissaire-priseur, et ce sont deux fortunes qui s'accumulent sur cet objet, sans que rien dans l'attitude de ceux qui en disposent témoignent de leur émotion, qu'un peu de couleur ou de pâleur dans leur teint. L'un d'eux enfin vaincu s'arrête, de volonté plus faible que l'autre. La foule aussitôt dressée, applaudit comme s'il s'agissait vraiment d'un sport et qu'un des deux combattants fût, si l'on peut dire, knocked out.

Ce spectacle passionnant d'une vente publique importante et bien mise en scène, tout le monde l'a vu depuis quelque temps; durant ces derniers mois surtout, il est devenu plus curieux encore; les grandes ventes se succèdent avec une abondance et une ampleur qu'elles n'avaient jamais atteintes jusqu'ici.

Mais si l'on en connaît à peu près le décor, on en connaît moins le mécanisme assez compliqué, le rôle exact de chaque acteur, la préparation et l'achèvement.

*
* *

C'est une lourde et difficile besogne que la préparation d'une vente. Un collectionneur est décidé à « faire sa vente », il mande soit un commissaire-priseur, soit un expert, soit les deux ensemble ou même plusieurs d'entre eux, suivant qu'il est plus ou moins audacieux ou confiant. Il faut alors discuter avec lui d'abord ses préjugés : très souvent il est persuadé que ses objets ont une valeur très supérieure à leur valeur réelle. Il les a achetés un à un, quelquefois très difficilement, après de longs efforts ; il attache déjà à leur recherche un grand prix. Il a vécu constamment au milieu d'eux, ce qui a diminué à leur égard ses facultés de jugement, en éloignant les points de comparaison. Il les augmente encore de tous les compliments qu'il en a reçus et qui toujours dépassent la mesure. Bref, à part quelques exceptions, l'amateur est dans un état d'esprit d'autant plus porté à l'illusion que la décision qu'il vient de prendre le rend inquiet et incertain. Grosse décision, en effet. Il s'agit d'abord de beaucoup d'argent, le plus souvent. Retrouvera-t-il cet argent ou même fera-t-il un bénéfice sur les prix qu'il a payés? Il le faut en effet, d'abord parce que souvent ce n'est pas uniquement pour le plaisir de réunir une collection de beaux objets d'art qu'on y a consacré de gros capitaux, mais aussi par spéculation; il le faut encore pour qu'on reconnaisse ainsi, d'une manière certaine, qu'il avait du goût. Il est évident, n'est-ce pas? que les objets vendus le double du prix qu'on les a payés sont d'une exceptionnelle qualité et qu'ils étaient admirablement choisis... Il y va donc pour le collectionneur et de ses capitaux et de sa vanité, et il y a de quoi donner à un homme quelque inquiétude.

Il s'agira ensuite de fixer la date et de choisir la salle. Pour les grandes collections, il n'y a d'ailleurs que la Galerie Georges Petit où elles se vendent, en dehors de l'Hôtel Drouot. Aucune vente ne peut se faire dans une autre salle que celles qui existent à l'Hôtel Drouot sans l'autorisation de la Compagnie des Commissaires-priseurs et cette autorisation n'est guère accordée que pour la Galerie Petit. Cependant des

ventes sur place, au domicile des vendeurs, sont autorisées par la loi, comme cela eut lieu pour la collection Suarès il y a deux ans.

Le collectionneur demande invariablement que sa vente ait lieu au printemps. Il faut examiner toutefois si cette époque convient bien aux objets composant la collection; s'il ne vaudrait pas mieux au contraire en vendre une partie à l'automne, au moment où amateurs et marchands, tout prêts à une nouvelle campagne, cherchent à acheter dans les premières ventes de la saison, pour ne pas laisser échapper l'objet qui leur manque. C'est le premier avis et la première responsabilité du commissaire-priseur et de l'expert que le choix de la date : ils en prendront bien d'autres. La date fixée, restent à établir les conditions de la vente.

Les conditions ordinaires des ventes publiques comportent à l'heure actuelle les frais suivants : les impôts 2,50 p. 100 pour l'enregistrement, 1 p. 100 pour la ville de Paris; les fonds versés à la Bourse commune de la Compagnie des Commissaires-priseurs et les honoraires du ou des commissaires-priseurs chargés de la vente, soit : 6 p. 100; les honoraires de l'expert ou des experts, 3 p. 100; les frais divers de la vente dont le montant varie suivant l'importance et peut aller de 3 à 7 ou 8 p. 100.

Le total de ces frais est partagé ainsi; les acheteurs payent 10 p. 100 en sus des enchères, le vendeur payant le solde qui varie ainsi de 6 à 10 p. 100 environ.

La taxe payée à l'enregistrement a été établie par la loi du 22 frimaire an VII. Elle est justifiée dans cette proportion puisqu'elle frappe ces transactions comme toutes les autres de quelque nature qu'elles soient. Depuis 1911, la Chambre des Députés avait voulu l'augmenter, avec cette manie d'impôt progressif qui a sévi depuis plusieurs législatures dans les cerveaux parlementaires. On eut beau signaler que le marché de Londres faisait à celui de Paris une concurrence redoutable, que les ventes augmentaient à Berlin, qu'elles pourraient même bientôt, par la tentation des gros prix, se développer à New-York (ce qu'elles ont d'ailleurs fait cette année), nos députés votèrent un impôt qui aurait causé un grave pré-

judice aux ventes d'objets d'art à Paris pour un profit exact de quelques centaines de mille francs. Qu'était cette misérable somme en regard des deux cent cinquante millions d'augmentation de dépenses annuelles? Le Sénat heureusement le comprit et repoussa l'augmentation. Aurions-nous eu les grandes ventes récentes si elle avait été maintenue? C'est très douteux; celle des bijoux du sultan Abd-ul-Hamid eût à coup sûr échappé à la France.

La taxe municipale d'ailleurs avait été établie le 31 décembre 1900 et avait grevé dans une proportion sensible le montant des frais des ventes. C'était une de ces taxes de remplacement qu'on a réparties à cette époque un peu au petit bonheur dans la hâte d'une fin de session.

Les 3 p. 100 destinés à la Bourse commune des commissaires-priseurs sont établis par la loi du 18 juin 1843 qui fixe les allocations de ces officiers ministériels et qui spécifie que « ces fonds sont affectés comme garantie principale aux paiement des deniers produits par les ventes : ils seront saisissables », c'est donc une sauvegarde qu'ont les vendeurs et la certitude de rentrer dans leurs fonds, même si le commissaire-priseur chargée de la vente venait à ne pas en verser le produit. C'est quelque chose comme la solidarité des agents de change qui existe en droit et celle des notaires qui n'existe qu'en fait.

La même loi fixe à 3 p. 100 le montant des honoraires du commissaire-priseur; l'usage établit un taux égal pour l'expert. C'est d'eux en grande partie, de leurs soins et de leur travail, de leur compétence et de leur habileté, de leur correction aussi que dépend le succès de la vente; et leur rôle difficile, leurs responsabilités que nous étudierons tout à l'heure justifient cette allocation.

C'est eux en effet et surtout le commissaire-priseur qui conseilleront le vendeur, lui indiqueront ce qu'il y a lieu de faire pour obtenir de ses objets les prix les plus élevés et qui organiseront toute la partie matérielle de la vente et en règleront tous les frais.

Ces frais sont intéressants à étudier parce que leur emploi plus ou moins judicieux peut avoir sur la vente une influence

considérable. La salle d'abord doit être bien choisie. On est porté à croire que tout se vendra mieux à la Galerie Georges Petit qu'à l'Hôtel Drouot; cela n'est vrai que pour les très belles collections. S'il s'agit en effet d'objets d'un caractère exceptionnel, le cadre très vaste de la salle Petit, son aménagement, le goût de l'arrangement, la facilité qu'on y a de mettre chaque chose en valeur, sont des qualités qu'une autre galerie n'a jusqu'ici guère présentées au même degré.

La collection Doucet en a fourni un exemple. Ceux qui l'avaient vue dans ce cadre exquis de l'hôtel qui l'abritait jusqu'alors et qui avait été en quelque sorte construit pour elle, n'ont pas trouvé qu'elle fût diminuée dans les trois salles où on l'avait du reste admirablement disposée, et les acheteurs ont à coup sûr prouvé qu'ils n'étaient point déçus. Mais toutes les collections ne sont pas la collection Doucet ou la collection Carcano et pour remplir une salle comme celle de la rue de Sèze, il faut beaucoup d'objets et de très beaux. Ceux qu'on y apporte ont toujours à soutenir la comparaison de ceux qui y ont déjà passé et dont beaucoup furent magnifiques. En outre, les amateurs ou les simples curieux qui y viennent s'attendent toujours à y trouver de belles choses. Qu'ils éprouvent une déception, voilà la vente compromise. A l'exposition, les connaisseurs se disent entre eux qu'il n'y a rien, que tout est médiocre, qu'il était bien inutile de faire un tel « battage » autour d'une aussi pauvre collection, et le jour de la vente, il n'y a presque plus personne, que les gens décidés à faire de bonnes affaires et à payer les objets très bon marché.

Il y a quelques années on vendit à la Galerie Petit toute une collection de portraits du XVII^e^ et du XVIII^e^ siècle. Il y avait un peu de toutes les écoles, et aussi de toutes les qualités, la bonne, la médiocre et la pire. Y avait-il un grand nombre de portraits de famille? Est-ce la valeur qu'attachait à ses ascendants authentiques le propriétaire de la collection ou au contraire considérait-il comme intéressant pour tout le monde le soin qu'il avait mis à ne réunir que des portraits? Il avait tenu évidemment à leur donner le cadre qu'il considérait comme étant le seul digne d'eux. La monotonie de cette collection avait écarté un grand nombre d'amateurs,

ceux que la mode et le snobisme encouragent, et les tableaux se sont très mal vendus.

Par contre, la vente de la succession Levaigneur s'est faite à l'Hôtel Drouot dans une des salles ordinaires. Le Rembrandt était placé au fond, entouré de tableaux estimables mais très inférieurs; il avait d'autant plus d'éclat qu'il se détachait sur les volants de reps rouge, inaccoutumés à un tel chef-d'œuvre, qui tapissent les murs d'Hôtel des Ventes. Il s'est vendu pourtant 475 000 francs. Il faut donc se rendre compte exactement de l'effet que fera la collection transportée dans la salle ou elle sera exposée et vendue.

Les commissaires priseurs et les experts doivent le faire; ils doivent indiquer très nettement leur avis à cet égard au vendeur, quitte à exécuter ses instructions s'il n'accepte pas leur opinion. Si la collection est très importante, la Galerie Georges Petit s'impose, sinon, l'Hôtel Drouot sera aussi favorable, et moins coûteux : la salle Petit coûte mille francs de location par jour et une salle de l'Hôtel Drouot au plus 300 francs.

***

La salle étant décidée, il faut établir le catalogue? C'est surtout le travail de l'expert, d'accord avec le commissaire-priseur. Celui-ci en effet indique le format, le nombre et le genre des reproductions qu'il juge utiles, la qualité du papier, le genre d'impression, enfin le prix variable suivant le choix de ces divers éléments. Il indique aussi la façon dont il comprend la rédaction du catalogue. Mais c'est l'expert qui compose les descriptions des objets, en opère le classement, corrige les épreuves. Travail qui exige beaucoup de soins. La description de certains objets est souvent assez malaisée. Il faut en effet ne rien négliger, tout en n'exprimant que l'essentiel, et donner une idée exacte des choses. M. Mannheim, qui est mort il y a deux ans, était parvenu à la perfection; les catalogues qu'il a rédigés peuvent servir de modèles. A la description doivent s'ajouter les caractéristiques des objets, leurs dimensions pour les tableaux, les tapisseries, les pen-

dules, les vases de Chine, le poids pour les pierres précieuses. Il faut que l'expert ne commette aucune erreur quand il prend ces dimensions ou ces poids, qu'il ne laisse subsister aucune faute d'impression en corrigeant les épreuves, ou si, malgré son attention, une erreur s'est glissée et qu'il s'en aperçoive, il faut qu'il prenne soin de la signaler au moment où l'objet est mis en vente et que sa rectification figure au procès-verbal.

Tout ce travail préparatoire étant fait, le commissaire-priseur avec l'expert détermine le nombre et l'ordre des vacations. Il importe qn'une vente commence par un succès quand elle doit durer plusieurs jours. Si la première journée donne un beau résultat, les fortes enchères obtenues se colportent immédiatement; loin de décourager les acheteurs, elles semblent au contraire les exciter davantage pour les autres journées, en raison de ce phénomène, bien connu mais mystérieux, qu'en France la progression des prix constitue un appât pour l'acheteur.

Dans chaque vacation, avoir soin de grouper à côté des objets très importants, quelques objets de faible valeur et qui seront vendus dans l'incertitude du début et le désordre de la fin des ventes. Cet ordre de vacation est indiqué au commencement du catalogue dans un tableau résumant les catégories et les numéros des objets présentés à telle ou telle date. Dans le catalogue même, le classement se fait par catégories, sans tenir compte de l'ordre de la vente; les reproductions sont disséminées, en les plaçant autant que possible en face du texte qui les décrit. Les catalogues anglais sont conçus autrement et peut-être suivant une meilleure méthode, plus pratique. Les objets sont répartis suivant l'ordre des vacations, ceux de la première journée à la suite les uns des autres, ceux de la seconde ensemble, et ainsi de suite, en les groupant par catégories dans chaque journée de vente. Les reproductions des objets sont en face de leur description; cette description est suivie de l'indication de la planche où l'objet est reproduit. Quelle que soit la méthode employée, on voit combien la rédaction d'un catalogue exige de soins et de précautions et on pourra s'en rendre compte par le catalogue des bijoux du sultan Abd-ul-Hamid. Il avait

fallu peser 2 colliers de perles de 3 rangs, 7 chapelets de perles, 116 pierres non montées; comme une loi votée l'année précédente ramenait au système décimal les poids des pierres précieuses exprimés généralement en carats, il avait fallu insérer le poids de chaque pesée suivant la méthode ancienne pour ne pas changer les habitudes des acheteurs français ou étrangers et suivant la méthode nouvelle pour satisfaire à la loi.

Quand tout ce travail de classement et de description est terminé, on choisit les objets à reproduire, on les photographie, on décide le procédé par lequel on les reproduira, héliogravure, photogravure ou phototypie. On choisit la couverture, les titres, et on fait imprimer en fixant le nombre nécessaire, de 1 500 à 3 000 exemplaires, suivant la nature de la collection. Le prix moyen d'un catalogue pour une collection un peu nombreuse varie suivant le nombre et la qualité des objets à vendre. Celui de la collection Carcano doit certainement à cet égard constituer un record comme il le constitue au point de vue de l'importance. Celui de la collection Doucet était une merveille de précision, de soins et de goût et il peut rendre au point de vue de l'histoire de l'art de considérables services... Toute cette préparation se fait le plus souvent très rapidement, car même s'il s'agit d'une collection dont le propriétaire se sépare de son plein gré, c'est presque toujours au dernier moment que la décision est prise et si la vente a lieu après un décès ou une liquidation, les délais légaux impitoyables obligent à une grande hâte.

On est d'ailleurs pressé par l'expédition des catalogues et comme il faut en envoyer maintenant de plus en plus loin, non seulement aux États-Unis, mais dans l'Amérique du Sud, où le goût des objets d'art se répand aussi, l'envoi doit commencer six semaines ou deux mois environ avant la vente. Cet envoi est assuré par les soins de l'étude du commissaire-priseur; dans les ventes bien préparées, c'est le commissaire-priseur lui-même qui dresse la liste des destinataires, d'après des fiches constamment tenues à jour dans son étude. Très longue et très délicate besogne et qui doit être faite pour chaque vente, les amateurs de tableaux n'étant pas les mêmes que

les amateurs de bijoux, et tels acheteurs d'objets du moyen âge ne trouvant aucun intérêt à ceux du XVIII^e siècle. L'expert revoit aussi cette liste, y ajoute les noms des amateurs qu'il veut spécialement atteindre, — et les catalogues s'en vont, les uns pour être consultés avec une curiosité passionnée, d'autres pour être un peu dédaigneusement feuilletés, d'autres enfin pour être vendus par des amateurs qui ne négligent aucun petit profit. C'est sans doute pour justifier cette revente qu'en Angleterre, les catalogues, au lieu d'être distribués gratuitement, sont vendus à ceux qui les demandent, et assez cher, jusqu'à une livre.

En même temps que le catalogue se distribue, la publicité s'organise et se répand, dans les revues d'art, dans les grandes revues, dans les journaux quotidiens, dans les journaux spéciaux en France et à l'étranger, en articles, en échos, en annonces. Le commissaire-priseur établit le budget, répartit les sommes à distribuer entre tous les journaux, en raison non seulement de l'importance qu'ils ont, mais de celle qu'ils s'attribuent. Il faut se faire communiquer les articles et les échos pour qu'involontairement une phrase malheureuse ne vienne pas froisser ou le vendeur, ou tel acheteur, pour qu'on ne donne pas de faux renseignements sur la provenance des objets, sur leur valeur, sur le montant total de la vente. Un budget de publicité varie beaucoup suivant l'importance des ventes, mais, quand il est bien étudié, il ne doit pas dépasser 1,50 à 2 p. 100 du produit probable de la vente. C'est à cause de cette publicité et pour l'avoir plus abondante que les principaux périodiques publient couramment les comptes rendus des ventes, comptes rendus gratuits d'ailleurs, mais naturellement d'autant plus détaillés que la publicité a été plus copieuse.

Cette publicité se complète par l'affichage, d'ailleurs obligatoire à certains emplacements légaux. Les affiches sont faites le plus souvent sans luxe et en petit nombre — leur efficacité étant nulle, et comme elles sont collées sur les espaces libres, elles sont immédiatement recouvertes par d'autres non moins éphémères.

Enfin il faut assurer les objets à vendre, et contre tous

les risques : perte, vol, incendie, détérioration. Tout cela se fait très facilement, sur une seule police, à une ou plusieurs compagnies, d'après la déclaration qu'en fait à la compagnie le commissaire-priseur chargé de la vente. Ces assurances couvrent les risques depuis le moment où les objets quittent leur habituelle résidence jusqu'à celui où ils regagnent leur nouvelle, souvent plus temporaire encore, pendant les transports, l'exposition, la vente et la livraison.

*
* *

La vente approche et dans peu de jours aura lieu l'enlèvement des objets. Quelques acheteurs plus probables que d'autres, quelques amateurs dont le goût compte, sinon les achats, sont admis à voir en place la collection avant qu'elle soit dispersée. M. Decourcelle avait usé de ce procédé il y a deux ans, M. Doucet l'a imité l'an passé et il a même consenti à ouvrir son hôtel toute une journée aux amis du Louvre. Après ces dernières visites, tout est étiqueté suivant les numéros du catalogue pour qu'il n'y ait pas de confusion possible et ensuite emballé par des transporteurs spéciaux ou simplement par les commissionnaires de l'Hôtel Drouot.

On transporte meubles, statues, tableaux, porcelaines, bijoux à la salle où ils doivent être vendus. C'est généralement le soir vers cinq heures, car cette salle n'est jamais libre, une exposition ou une vente s'y terminant quand la nouvelle collection y arrive et c'est le lendemain qu'elle doit être exposée. Il faudra donc tout grouper et tout disposer dans la nuit, chercher le meilleur éclairage, le plus favorable voisinage pour les tableaux, placer les meubles de façon aussi séduisante que possible, mettre en valeur les objets vraiment sensationnels en tenant compte que le public de l'exposition, même s'il est de goût raffiné, est trop pressé pour les découvrir et qu'il faut les lui indiquer. Et c'est alors une bousculade, une hâte ou chacun s'agite de son mieux, un entassement méthodique, mais compact et désenchanteur, où les plus beaux

objets semblent des vieilles choses mortes et ridicules dont n'apparaît plus que la vanité. Puis tout s'arrange, là comme ailleurs, les tapisseries s'accrochent, les tableaux se groupent, les meubles se rangent au-dessous, s'ornent de pendules et de porcelaines. Dans les vitrines, les objets reprennent avec leur place tout leur éclat habituel. Enfin, à l'heure où il n'y a plus d'oisifs et pas encore de travailleurs dans les rues, on sort de la salle, très las de cette longue station, anxieux de l'impression que le public aura de tout cet arrangement.

Il arrive de bonne heure le public le lendemain. Les marchands, les grands amateurs entrent dès neuf heures du matin. Ils espèrent voir tranquillement les choses. On est un peu entre soi. Ce sont toujours les mêmes figures connues, gens de la société dont le goût constamment soutenu par les beaux objets au milieu desquels ils vivent vient juger avec certitude ceux qu'on leur présente : critiques d'art et conservateurs de musées qui viennent chercher un document nouveau, vérifier les attributions, les contester aussi; financiers qui espèrent un emploi de leurs capitaux ou une affirmation de leur utile richesse; industriels discrets et effacés qui se plaisent à acheter sans bruit des objets longuement convoités; demi-mondaines élégantes ou pratiques qui renouvellent le cadre où s'affirmera leur prestige; gens de goût et gens du monde, simples ou snobs, avertis ou feignant de l'être — et parmi eux quelques artisans, studieux et concentrés qui viennent former leur regard et qui rentrés chez eux appliqueront les règles qu'ils auront eux-mêmes observées : c'est de ce labeur obscur, patient et modeste que se forme le style que nous ignorons et qui dans deux cents ans aura peut-être le succès de ces modèles qui se vendront tout à l'heure si cher. Le commissaire-priseur et l'expert, après leur nuit sommaire, sont là aussi, saluant les gens, les menant aux bons endroits, épargnant aux uns tout effort, laissant aux autres la joie de la découverte, donnant un prix, redressant une erreur, une légende, expliquant parfois le mérite des choses injustement discuté, combattant le dénigrement systématique ou l'indifférence hautaine, sans inutile ou maladroite réclame, notant les ordres de vente, discrètement et pourtant

avec assez de soins pour éviter toute erreur ou tout malentendu. L'après-midi et le jour de l'exposition publique, le même défilé continue. La foule envahit la salle au milieu de laquelle il faut guetter l'acheteur possible. Dans une des ventes de l'année dernière, un ménage d'aspect extrêmement simple, en costume de voyage, demande à un des employés de l'expert un renseignement de peu d'importance. Ce renseignement lui est donné aimablement. Il en demande d'autres. Le jour de la vente, ses achats se montaient à plus de 600 000 francs.

Mais, entre les jours d'exposition, — pendant la nuit — que deviennent les objets de prix accumulés dans les salles, — souvent pour une valeur de plusieurs millions? Ils sont soigneusement gardés. Sous le lustre de la salle Petit où brûlent quelques lampes, une grande table ronde s'étale autour de laquelle gardiens de la paix et commissionnaires jouent à la manille avec la camaraderie des corps de garde. Trois lits sont disposés le long du mur de l'entrée, derrière des paravents; et les ronflements de ceux qui ne sont pas de faction, mêlés aux interjections énergiques qu'amène toujours la chance au jeu, bonne ou mauvaise, troublent seuls le silence de cette immense salle. Les bronzes et les porcelaines y mettent un éclat lointain, les laques s'y éteignent, les tapisseries disparaissent presque et leurs petits personnages avec leurs teints blafards et leurs gros yeux blancs dans leurs gestes figés prennent des aspects fantastiques. Seules les pierres précieuses gardent la profondeur de leurs feux, plus intenses sur les fonds assombris.

Enfin le matin de la vente, les objets qui seront adjugés dans la journée sont montrés encore une fois à ceux qui veulent les voir et qui sont connus du commissaire-priseur ou de l'expert. Ils passent de mains en mains, sous l'œil des commissionnaires et des gardiens de la paix, car il faut parfois un véritable service d'ordre pour empêcher les bousculades fertiles en incidents, toujours fâcheux. Quand ce sont des bijoux que l'on fait ainsi circuler, on est obligé à de minutieuses précautions. Un collier de perles est si facilement rompu et une perle roule si aisément! Midi sonne, tout le

monde est mis à la porte, avec quelle difficulté! Une heure plus tard, les mêmes gens commenceront à revenir pour prendre leur part de cette lutte ou ne pas manquer ce spectacle.

*
* *

C'est dans ces quelques heures de la vente que le rôle du commissaire-priseur devient tout à fait délicat. Les enchères sont recueillies par lui quelquefois sur l'énoncé qu'en fait l'acheteur, mais le plus souvent sur un simple signe, un mouvement de la tête, parfois simplement des paupières. Quelques-uns, ne voulant pas qu'on les voit enchérir, disent de mettre des enchères aussi longtemps par exemple qu'ils auront leur chapeau sur leur tête, ou que leur catalogue sera ouvert devant eux. Il faut y penser quand l'objet qu'ils désirent sera mis en vente, et surtout ne pas faire, par distraction, le contraire de ce qu'ils ont dit. Cette mésaventure advint un jour à un commissaire-priseur. Après avoir mis une enchère, dans sa crainte de s'être trompé, il fait signe à l'acheteur que l'objet est pour lui : l'autre lui répond qu'il n'en veut pas et lui montre, comme preuve, son chapeau sur ses genoux. A ce moment arrivait dans la salle un autre amateur, qui heureusement souhaitait le même objet; le commissaire-priseur lui rappelle ce que l'on vend, l'encourage du geste, obtient une enchère, et lui adjuge l'objet, qui ne valait pas moins de 50 000 francs et qu'il aurait, sans cette arrivée opportune, dû garder pour lui.

Mais si ne perdre aucune enchère est déjà difficile, à quel moment faut-il adjuger? Comment deviner que c'est fini, que le prix obtenu ne sera pas dépassé et qu'une attente plus longue n'amènera pas de plus-value? Il faut évidemment une grande habitude et un sens très aigu de la résistance de son public.

On ne peut nier pourtant qu'il n'y ait chez quelques commissaires-priseurs une influence certaine sur les acheteurs et qu'ils n'arrivent à en obtenir des enchères, où d'autres auraient échoué. Cela est d'autant plus difficile que pendant cette

recherche des enchères, une préoccupation peut arrêter le commissaire-priseur : l'ignorance où il est parfois de la solvabilité de l'acquéreur. Tout objet adjugé doit être livré. Il doit être payé il est vrai, les ventes se faisant au comptant : on peut en exiger le paiement immédiat. Si l'acquéreur ne peut ou ne veut l'effectuer, on inscrit au procès-verbal le refus de paiement, après l'adjudication prononcée. On remet l'objet en vente sur folle enchère. S'il atteint ou dépasse le premier prix obtenu, le fol-enchérisseur est dégagé. S'il ne l'atteint pas, celui-ci reste responsable de la différence, mais il est très difficile de la faire payer par la suite, car il est généralement insolvable.

Mais cette mise en demeure ne peut s'exercer qu'à l'égard de gens notoirement insolvables. En dehors de cela, elle est pratiquement impossible. C'est pourtant la seule sauvegarde qu'ait le commissaire-priseur à sa disposition pour mettre à l'abri sa responsabilité financière.

Il est rare qu'on vienne dans une vente avec assez d'argent pour payer ses achats, surtout quand il s'agit de plusieurs centaines de mille francs. On est donc obligé de faire crédit aux gens. On peut ne leur livrer les objets le jour ou le lendemain de la vente que contre espèces, mais s'ils ne veulent pas payer, ils en sont tout de même propriétaires. Le commissaire-priseur ne peut obtenir de les revendre que moyennant un jugement du tribunal civil, et il est néanmoins tenu d'en payer le prix d'adjudication au vendeur. Plus tard, après des formalités, il court la chance d'une revente, mais c'est une perte presque certaine.

Cet usage constant et impossible à réformer avait amené deux compères à une combinaison fort ingénieuse. L'un d'eux va trouver un commissaire-priseur pour le prier de vendre une collection de tableaux. L'officier ministériel l'estime à 3 000 francs, le propriétaire à 40 000. On fait un catalogue sur la demande de ce dernier, on loue une salle et la vente a lieu. Le propriétaire rachète quelques tableaux; un amateur pousse une toile à un prix très supérieur à sa valeur : 2 000 francs environ. Le commissaire-priseur ne le connaissant pas lui demande son nom et le versement d'un acompte; l'acheteur remet 500 francs. Il achète encore très cher quel-

ques tableaux; ses achats se montent à 10 000 francs. Il quitte la salle en disant qu'il ne prendra livraison de ses tableaux que dans deux jours. Le lendemain le vendeur vient chez le commissaire-priseur, reconnaît que l'évaluation de celui-ci était plus près de la vérité, lui demande le règlement de sa vente, en encaisse le montant, et le remercie... Trois jours après, les tableaux étaient toujours à l'hôtel des ventes, le compère se gardait bien d'en prendre livraison. Il n'y avait plus qu'à les revendre : mais ils firent alors leur vrai prix, très inférieur à celui que les escrocs avaient encaissé.

Bien heureux encore quand la livraison n'est pas faite et que le gage, si faible qu'il soit, reste aux mains du commissaire-priseur.

Toujours pendant la vente, le commissaire-priseur et l'expert doivent déjouer les combinaisons qui se sont formées et sinon les empêcher, en diminuer au moins le pernicieux effet. S'il est impossible d'éviter, au prix qu'atteignent les objets d'art ou certains gros bijoux, que quelques marchands se réunissent entre eux pour les acheter, si ces groupements mêmes sont souhaitables puisqu'ils permettent à plusieurs acheteurs d'obtenir ensemble ce qu'ils n'auraient pas pu avoir tout seuls, il faut éviter cependant que ces groupements s'entendent entre eux, pour faire un bénéfice considérable au détriment du vendeur. Il faut par conséquent soutenir soi-même les prix et être prêt, en cas de faiblesse, à se déclarer adjudicataire. C'est une des parties essentielles de la fonction de l'expert. Mais il est aisé de comprendre le risque qu'il comporte. Il ne comporte d'ailleurs pas moins d'adresse. Si dans une vente, l'expert fait monter tous les prix à leur maximum, il décourage et lasse les acheteurs; la vente échoue, soit qu'on soupçonne le vendeur d'avoir fixé des prix de réserve, soit qu'on trouve inutile de lutter avec l'expert qu'on suppose plus averti, puisqu'il a eu plus de facilités pour étudier les objets, soit enfin qu'on veuille l'inviter par la crainte de l'insuccès à plus de ménagements à l'égard d'une clientèle dont il peut avoir encore besoin le lendemain.

Les journées de vente achevées, il faut livrer tous les objets, établir tous les comptes, faire payer tous les bordereaux,

régler tous les frais de la vente : gros travail administratif. C'est par dizaine de millions que se chiffre le roulement de fonds annuel de certaines charges de commissaire-priseur. Que d'efforts, que de responsabilités entraîne une vente pour ceux qui en sont chargés! Que de risques ils courent!

Il est vrai que dans une certaine mesure, ces risques sont pris bénévolement par les commissaires-priseurs. Leur organisation, fixée dès l'ancien régime par des ordonnances royales, confirmée depuis la Révolution par une loi, les préserve de toute crainte d'insolvabilité, et en établissant le montant même de leurs honoraires supprime toute une série de difficultés qui pourraient surgir avec leurs vendeurs. En outre ils ont le monopole des ventes publiques : aucune ne peut se faire sans leur ministère. Ce monopole fut établi dès Henri II par un édit de 1550 qui ordonne l'établissement « dans chacune des villes, bourgs ou bourgades et autres que besoin sera » de maîtres-priseurs, lesquels feront « primativement à tous autres » les prisées et estimations ainsi que les ventes publiques de tous biens, meubles « soit qu'elles se fassent d'accord et volonté des parties, ou par ordonnance ou exécution de justice, à l'encan et plus offrant ». Mais ces charges ne trouvèrent pas d'acquéreur, les ventes étaient sans doute moins nombreuses et moins productives qu'aujourd'hui, et en 1576 un nouvel édit les réunissait à celles des huissiers ou sergents. Il arriva simplement que ceux-ci prirent le titre de maîtres-priseurs sans payer les charges et il fallut de nouveau tout modifier. En 1691 un premier édit maintient à Paris la dualité des charges pour 120 huissiers et sergents, les désunit pour les autres ainsi que dans tout le royaume. Un nouvel édit du 16 octobre 1696 crée des « jurés-priseurs, vendeurs de meubles dans les villes et bourgs du royaume, Paris excepté, avec règlement de leurs droits et fonctions ». « Pour leur ôter, dit le préambule de l'édit, toute occasion de multiplier indûment le nombre de leurs vacations et les exciter en même temps par leur propre intérêt à faire augmenter le prix des meubles, nous avons jugé à propos de leur attribuer, pour tous droits de vacations, quatre deniers par livre du prix des dites ventes », soit à peu près 1 fr. 75 par 100 francs.

En 1771 Louis XV confirme le privilège des jurés-priseurs à Paris et en crée d'autres dans tout le royaume.

La Révolution abolit ce privilège comme les autres. En 1790 un décret supprime les jurés-priseurs institués dans le royaume par l'édit de 1771 et une loi du 17 décembre 1793 fait cesser les fonctions de ceux-ci à Paris. Mais bien que les notaires, greffiers et huissiers fussent désignés pour faire les ventes publiques, comme ce n'était pas à l'exclusion de tous autres, le premier venu se mêla d'en faire, ce qui était tout naturel au milieu de cette anarchie. Si bien que le Directoire, le 29 août 1796, interdit « à tous autres que les notaires, greffiers et huissiers de s'immiscer dans les prisées, estimations et ventes publiques de meubles et objets mobiliers. » L'habileté ou, si l'on ose le mot, la roublardise politique du Directoire fut de donner comme prétexte à ce rétablissement d'un privilège la nécessité « d'assurer au Trésor public, le recouvrement de tous les droits d'enregistrement ou de timbres auquels sont assujetties les prisées et ventes publiques de meubles et effets mobiliers et qu'éludent presque toujours les citoyens qui, sans caractère légal, se permettent de procéder à ces actes ».

Mais, il faut croire que ce rétablissement timide et un peu tortueux ne suffit pas à empêcher les abus. On envisagea la nécessité de rétablir les jurés-priseurs. Dans l'exposé des motifs du projet de loi présenté au Corps législatif le 10 mars 1801, le conseiller d'État Réal disait :

« En les établissant, vous faites disparaître une immense quantité d'abus, vous supprimez ces scandaleux encans, ouverts par la mauvaise foi, où les objets volés trouvent un recel facile, où l'on n'expose que des marchandises inférieures ou détériorées, où le public est indignement trompé par des enchères simulées. Vous assurez au fisc la perception des droits établis et dont il est chaque jour frustré. Vous déjouez les injustes coalitions des marchands, courant habituellement les ventes, pour acheter à vil prix et partager ensuite un bénéfice illicite sur les objets vendus; — vous rendez au commerce légitime du marchand en boutique ou en magasin les occasions de ventes dont ces encans le privent journellement; enfin, par le cautionnement exigé, ainsi que par

la moralité des fonctionnaires qui seront choisis, vous garantissez la solvabilité de ces fonctionnaires dépositaires nécessaires et forcés. »

La loi fut votée le 18 mars 1801, mais elle ne concernait que Paris et il fallut attendre le 28 avril 1816 pour que, de nouveau, les commissaires-priseurs fussent institués en province.

La loi de 1801 rétablissait le monopole complet, donnait aux 80 commissaires-priseurs qu'elle instituait la police dans les ventes, y compris le droit de réquisition à la force armée, fixait leur allocation pour frais de prisée à 6 francs par vacation de trois heures, et pour les frais de vente à 8 p. cent francs lorsque le produit de la vente s'élèvera jusqu'à 1000 francs, 7 p. cent lorsque le produit s'élèvera jusqu'à 4 000 francs, et 5 p. cent lorsque le produit s'élèvera au-dessus de 4 000 francs; en réservait la nomination au Premier Consul, sur une liste de candidats qui devait être soumise au gouvernement par le tribunal de première instance du département de la Seine, devant lequel les commissaires nommés prêtaient serment; fixait leur cautionnement à 10 000 francs dont l'intérêt leur était payé et établissait une chambre de discipline composée d'un président, d'un rapporteur, d'un syndic, d'un secrétaire, d'un trésorier et de 10 autres membres: cette chambre se réunissait tous les décadis, devait, sous peine d'amende pour le contrevenant, recevoir les déclarations de toutes les ventes faites par un commissaire-priseur, vingt-quatre heures au moins avant le commencement de la vente, pouvait surveiller toutes les ventes, recevait les fonds de la bourse commune dans laquelle entraient les deux cinquièmes des droits alloués aux commissaires et produits par chaque vente, ces fonds servant de garantie à l'égard du vendeur et étant répartis par portions égales entre tous les commissaires-priseurs de deux mois en deux mois; enfin les commissaires-priseurs devaient dans l'exercice de leurs fonctions porter l'habit complet noir, le chapeau à la française et une ceinture de soie noire.

Cette loi fut complétée en ce qui concerne le fonctionnement de la Chambre de Discipline par un arrêté du 19 avril

1801 et un règlement du 12 décembre 1801 pour prévenir ou concilier les différends entre les commissaires-priseurs vendeurs, prévenir ou recevoir toutes plaintes ou réclamations de la part de tiers contre des commissaires-priseurs à raison de leurs fonctions; prononcer contre les commissaires-priseurs les sanctions suivantes d'après la gravité des cas; 1° le rappel à l'ordre; 2° la censure simple par la décision même; 3° la censure avec réprimande du président devant la chambre assemblée; 4° une amende de 10 francs pour défaut de comparution; 5° l'interdiction de l'entrée de la chambre, — enfin émettre en cas d'inculpation grave un avis de suspension des fonctions de l'inculpé, avis déposé au greffe du tribunal de première instance et remis au commissaire du gouvernement qui en fait l'usage voulu par la loi.

Ces diverses dispositions furent à nouveau codifiées avec quelques changements dans la loi du 18 juin 1843 qui régit encore maintenant, après soixante-dix ans, les fonctions des commissaires-priseurs. Les changements portent sur les allocations qui sont fixées pour le droit de prisée à 6 francs par vacation de trois heures et pour les droits de vente (non compris les déboursés pour y parvenir et en acquitter les droits, non plus que la rédaction des placards) à 6 p. 100 sur le produit des ventes, sans parler de quelques menues allocations pour l'expédition des procès-verbaux, la consignation à la caisse, le paiement des contributions et l'assistance à l'essai et au poinçonnage des matières d'or et d'argent. Il est interdit dans cette loi aux commissaires-priseurs de réclamer aucune allocation supérieure à celles qui sont ainsi minutieusement fixées; il leur est plus sévèrement interdit encore, sous peine de suspension allant de quinze jours à six mois et de destitution en cas de récidive, de modifier ces droits, par diminution, par entente entre eux, par abonnement, si ce n'est avec l'État ou les établissements publics. Sur ces 6 p. 100, 3 p. 100 sont destinés à la Bourse commune.

Quant aux experts, leurs fonctions ne sont pas réglées de la même façon, mais pourtant leur rôle est officiellement défini par les actes publics dès l'ancien régime, qui avait prévu leur utilité. C'est en effet dans un acte de notoriété du

25 mai 1703 qu'on les voit apparaître pour la première fois. Un notaire du ressort de l'élection de Bayeux ayant négligé d'appeler un huissier-priseur pour faire plusieurs inventaires, un acte de notoriété établit que les huissiers devaient faire la prisée article par article des meubles que le notaire mentionne, « à l'exception que lorsqu'il est question de priser des pierreries, librairies et autres choses précieuses qui excèdent la connaissance des huissiers-priseurs, l'on admet par permission du juge, en connaissance de cause et du consentement des parties, des joailliers, libraires et tapissiers ». Leurs honoraires ne sont pas établis par la loi mais seulement par l'usage, en considération de ce que leur responsabilité et leurs risques n'étant pas inférieurs à ceux des commissaires priseurs, leurs honoraires doivent être égaux.

***

Ce n'est guère qu'en France que les ventes aux enchères sont ainsi réglementées et confiées à des officiers ministériels. Dès qu'un homme porte un titre officiel nous n'envisageons plus, en France que son titre, à l'exclusion de son caractère. Nous croyons à l'infaillibilité et à l'honnêteté d'un notaire, d'un médecin, d'un avoué, d'un banquier; nous croyons même à un journal, et nous sommes tout étonnés quand notre confiance est trompée. Il a fallu tenir compte de ce tempérament et tout régler dans notre vie sociale. Il est certain que les ventes aux enchères peuvent donner lieu à de nombreuses combinaisons qui seraient loin d'être à l'avantage du public. Notre réglementation minutieuse les écarte, au moins dans la plupart des cas. Elle donne donc aux ventes faites en France une sécurité et une sincérité que tout le monde reconnaît, puisque les ventes publiques à Paris sont passées de 10 millions en 1850 à 24 millions en 1870, de 40 millions en 1890 à 50 millions en 1910, pour atteindre en 1912 le chiffre de 70 millions environ.

En Angleterre, où l'usage de la liberté est bien plus ancien et où le tempérament national fait que les individus seuls comptent et non leurs fonctions, toutes les transactions sont

libres et les ventes aux enchères peuvent être entreprises par n'importe qui. En fait un monopole s'est établi à Londres et une organisation s'est instituée, mais chez un particulier, M. Christie, où s'exposent et se vendent les objets; les conditions sont très différentes des nôtres, la vente se comporte tout autrement, au milieu d'un public restreint, composé presque exclusivement de marchands qui, le plus souvent, se coalisent; il faut des objets d'un mérite tout à fait rare ou d'une provenance illustre pour que ces coalitions soient dissoutes.

En Allemagne aussi les ventes sont libres, mais elles sont également monopolisées à Berlin chez un particulier. Pareillement à New-York.

Cette monopolisation de fait dans les pays étrangers justifie le monopole de droit qui existe en France et dont le caractère officiel et la surveillance très rigoureuse donnent aux vendeurs et aux acheteurs de très sérieuses garanties.

Quel que soit leur régime, les ventes aux enchères des objets d'art sont devenues depuis trente ans, et surtout dans ces dernières années, un des phénomènes importants de la vie sociale, en Angleterre, en Amérique et surtout en France. A quoi tient cette importance et à quelles causes faut-il attribuer ce succès sans cesse croissant? D'abord au déclassement de l'argent. Il est trop évident que la valeur de l'argent a beaucoup diminué, sous l'influence des fortunes énormes qui se sont constituées depuis cinquante ans en Europe et surtout en Amérique, de sorte qu'un objet qui se payait il y a vingt ans 10 000 francs, se paie aujourd'hui le double sans que sa valeur ait augmenté; son prix seul a changé, mais on n'y attache pas maintenant plus d'importance qu'il y a vingt ans. De plus le nombre des acheteurs d'objets d'art s'est beaucoup accrue, soit que le goût se soit développé, soit que la mode ait exercé là aussi son influence, soit surtout que la spéculation ait pris le masque de l'art. Il est certain que ces ventes occupent, et souvent passionnent la plupart des gens tant soit peu cultivés et disposant de quelque argent. Tous ceux qui achètent le font d'ailleurs presque toujours en vue d'une revente possible; ils se préoccupent de faire de bonnes affaires et c'est un merveilleux prétexte pour ceux

qui ont simplement le goût de la dépense que de pouvoir se dire, en achetant un objet qui leur plaît : « Je fais un magnifique placement. » Et le plus souvent c'est très exact.

Aussi le goût et l'achat des objets d'art anciens ne sont-ils pas près de diminuer. Leur progression est intéressante à noter dans ces dernières années; on en a cité de nom-exemples, qui ont surpris. On les trouvera peut-être tout naturels dans quelque temps. Il y a vingt-cinq ans, quand eut lieu la vente Spitzer, qui pour l'époque où elle a été faite, a soulevé autant d'émotion, suscité autant de curiosité passionnée et répandu autant de légendes que la vente Doucet, on a dit qu'elle marquait la fin d'un mouvement ascensionnel et qu'après les prix obtenus, il n'y aurait plus rien à acheter et, par conséquent, rien à vendre. C'est à ce moment qu'a commencé le mouvement qui a amené les objets du XVIII^e siècle aux prix où ils sont maintenant, sans que pour cela la valeur des très beaux objets du moyen âge ou de la Renaissance ait diminué en quoi que ce soit.

A l'heure actuelle où un plus grand nombre de gens s'intéressent aux objets anciens, les recherchent, les achètent, les vendent, les échangent, il y a bien des chances pour que ce mouvement se développe encore. Voici que des pays où sommeillait la curiosité des objets d'art s'éveillent à leur tour, fournissent des amateurs richement pourvus d'argent et décidés à pousser les enchères avec une fougue de néophytes... Les temps approchent où les grands commissaires-priseurs battront leurs propres records. Et peut-être même leurs successeurs souriront-ils, un jour, en songeant au « petit » nombre de millions que les marteaux firent tomber sous nos yeux, dans les grandes ventes de 1913.

ROBERT CARSIX

# ANCIENS

# SANCTUAIRES D'ÉGYPTE

Les grandes pyramides de Gizeh — celles de Chéops, Chéphren, Mycérinus — et les petites pyramides d'Abousir et de Saqqarah sont les tombeaux des pharaons de l'Ancien Empire. Les momies royales, ensevelies dans les profondeurs de ces maçonneries, étaient inaccessibles, défendues par des herses de granit qu'on laissait tomber, les funérailles faites, sur les couloirs descendant au caveau.

Il fallait cependant, à des intervalles rapprochés, célébrer le culte du roi défunt, car seul le culte pouvait assurer sa vie d'outre-tombe. Dans les tombeaux des particuliers, la chapelle funéraire était à l'intérieur même du mastaba élevé sur le caveau; la pyramide royale étant désormais infranchissable, il fallut reporter la salle du culte à l'extérieur, dans un temple bâti sur la façade orientale de la pyramide.

De ces temples mortuaires, on a pu dégager les substructures à Meidoum, à Saqqarah; mais, devant les pyramides de Gizeh et d'Abousir, les tumuli recouverts de sable qui s'étendaient depuis leur face orientale jusqu'à la vallée placée en contre-bas, présentaient un aspect insolite. Tout près de la pyramide, des débris d'édifices; en descendant vers

la vallée, des traces d'une chaussée qui avait servi à charrier les matériaux de construction ; enfin, à la lisière du désert, les substructures de constructions imposantes, dont la mieux conservée était le fameux temple « de granit » ou « du Sphinx », ainsi nommé à cause de ses matériaux ou de son voisinage célèbre.

Lorsque Mariette le déblaya, d'ailleurs partiellement, de 1853 à 1860, il n'y trouva que des statues colossales, jetées au fond d'un puits ; aucune inscription, nul bas-relief ne décorait ces murs de granit, muets sur la destination de l'édifice ; son plan très simple différait également de tous les monuments encore connus. Entre les pyramides royales et ces édifices, plus ou moins ruinés, situés en bordure des terres cultivées, il ne semblait d'ailleurs pas qu'aucun lien existât. La chaussée, qui subsistait par places, allait, en obliquant, de l'édifice à la pyramide, et comme elle ne se trouvait dans l'axe ni du monument inférieur, ni du tombeau supérieur, l'idée ne venait point d'un ensemble architectural où la pyramide, le temple, la chaussée et l'édifice de la vallée auraient joué un rôle.

Des fouilles, menées par M. Borchardt sur le site d'Abousir[1], par MM. Steindorff[2] et Reisner[3] sur celui de Gizeh, et dont les résultats viennent d'être publiés, de 1908 à 1912, ont démontré la réalité de ce grand ensemble et en ont déterminé le rapport et même la destination des parties.

Ce n'était point par hasard que le temple dit « du Sphinx » était situé en face de la pyramide de Chéphren, et que, à Abousir, par-devant les pyramides ruinées de Sahourâ et de Neouserrâ, s'allongeait jusqu'à la vallée l'empierrement de constructions importantes qui se développaient sur une longueur de 100, 500 ou 700 mètres, en escaladant le plateau. Les pyramides de Gizeh et d'Abousir sont sur un plateau calcaire, rebord du vaste désert qui coupe en deux, de l'Atlantique au golfe Persique, dans le sens latéral, les continents de l'Ancien Monde. Dans ce désert, la vallée du Nil est une

1. Pour le compte de la *Société orientale allemande*, et aux frais de M. F. von Bissing, professeur d'égyptologie à Munich.

2. Aux frais de M. Ernst von Sieglin, de Stuttgart.

3. Pour le compte d'universités américaines.

zone d'effondrement, aujourd'hui comblée par les alluvions du fleuve; aussi est-elle en contre-bas des deux lèvres de la faille. A la hauteur des pyramides de Gizeh, la différence de niveau entre le désert et la plaine fertile atteint 40 mètres. Il fallait donc, soit pour construire la pyramide, soit, après son achèvement, pour y pèleriner, gravir cette falaise sablonneuse. On relia la vallée et le plateau au moyen d'une rampe, en blocs solides de calcaire, qui filait de biais pour racheter la pente, insensiblement.

Ces chaussées, dont Hérodote déjà observait les traces, n'étaient donc que le chemin d'accès à la pyramide, ou plutôt au temple funéraire érigé sur son flanc oriental. Seulement, c'était un chemin couvert, un long corridor bâti, qui inspirait moins l'idée de fraîcheur et d'ombre que le silence et le recueillement d'une nef sépulcrale. A Gizeh, comme à Abousir, le touriste doit restituer en imagination, par devant la face est de chaque pyramide, un plan ascendant, composé d'un Portique monumental dans la plaine, d'une Galerie voûtée et du Temple proprement dit, où les rites renouvelaient, lors de chaque célébration de culte, la vie du roi enseveli.

A Gizeh, ces ensembles architecturanx ont subi des fortunes variées : devant la plus grande pyramide, celle de Chéops, il ne reste guère, du temple funéraire, que le pavement en basalte et. de la rampe, que des débris; le portique de la vallée a disparu. La pyramide de Chéphren a conservé au contraire son portique, le soi-disant « temple du Sphinx » ; sa rampe d'accès, réduite à la substructure, et quelques pans de murs du temple funéraire. Devant la pyramide de Mycérinus, le temple est assez bien conservé, et M. Reisner y a trouvé d'admirables statues du roi constructeur.

*
* *

Examinons maintenant le groupe des constructions de Chéphren [1], et commençons à la lisière de la vallée, par ce

1. U. Hölscher, *Das Grabdenkmal des Königs Chephren*, 1912.

« temple de granit » ou « du Sphinx » que nous appellerons désormais le Portique de cet ensemble.

Fait exceptionnel dans la description monumentale de l'Égypte, il est tout entier construit, murs, plafond, colonnes, en granit rose d'Assouan; c'est la pierre employée aussi pour les caveaux intérieurs des pyramides. Le sol est partout pavé d'albâtre, et une chambre est mi-partie granit et mi-partie albâtre. Nul autre édifice d'Égypte ne présente un tel luxe uni à tant de solidité, et les pierres, taillées en dimensions colossales, polies dans des matériaux qui défiaient la main-d'œuvre humaine, s'y ajustent avec une précision, une perfection qui ont vaincu le temps.

En apparence, cet édifice est un carré de pierre de 50 mètres de côté. La façade, haute de 13 mètres, avec ses murs en talus, construits en grand appareil et son toit à profil semi-arrondi, présente l'aspect d'un mastaba. Deux portes, larges de 2 m. 80, hautes de 6 mètres, percent la façade, qui n'a pas d'autre ornement que des légendes hiéroglyphiques donnant les titres du roi Chéphren. De doubles panneaux de bois, à verrous énormes, garnissaient les portes. Il y avait la porte du Nord, où le roi se déclarait « l'aimé de Bastit », la déesse septentrionale; et la porte du Sud, où le roi se disait « l'aimé de Hathor », la déesse méridionale. Comme dans les mastabas, les deux portes s'expliquent donc par la dualité du roi, qui est le souverain des Deux Égyptes. Chaque porte était encadrée de deux sphinx androcéphales, à corps de lion; du moins pourrait-on le supposer d'après les fragments retrouvés devant les édifices d'Abousir; à Gizeh, il ne reste sur place que la base des sphinx, longue de 8 mètres. Ces figures incarnent le roi lui-même, le « Lion » des textes de l'Ancien Empire, protégeant de sa force magique et divine son palais. C'est aussi la signification, du moins à l'origine, du Sphinx qui se tient, face levée, à la droite de notre édifice : d'un rocher long de 57 mètres et haut de 20 mètres, qui offrait une ressemblance fortuite avec l'animal accroupi, on avait fait un lion androcéphale, tenant entre ses pattes et sous sa tête une statue de Chéphren, aujourd'hui mutilée. Ce rocher, qu'on ne pouvait supprimer, prit ainsi sa place dans le plan du temple et forma avec lui un ensemble déco-

ratif. Enfin, au centre de notre façade, il y avait un naos, dont reste la substructure et qui contenait sans doute une statue de Chéphren.

Chacune des deux portes donne accès dans une chambre étroite, haute de 9 mètres, d'où, à droite et à gauche, partent des corridors; ils convergent dans un vestibule qui occupe toute la largeur de l'édifice. Avant les fouilles de 1908, on ne pénétrait que jusque-là, et par le côté opposé à la façade, puisqu'elle n'était pas encore déblayée. Dans un coin s'ouvrait, béant, un puits, d'époque récente; c'est là que Mariette trouva, en 1860, le fameux Chéphren en diorite, orgueil du musée du Caire. Du vestibule, une grande porte nous introduit dans la salle principale, qui est hypostyle et en forme de T renversé. C'est donc la barre du ⊥ qui se présente d'abord sous l'aspect d'une galerie, divisée en deux travées par une rangée centrale de six piliers rectangulaires; au milieu, s'ouvre la galerie perpendiculaire, divisée en deux travées par une double ligne de six piliers.

Ici, comme ailleurs, les murs, les piliers, les dalles du plafond sont uniquement de granit rose, par blocs de grand appareil, longs de 5 à 6 mètres, pesant 30 000 et jusqu'à 150 000 kilogrammes; les piliers, hauts de 8 mètres, sont monolithes. Aucun ornement, aucune moulure n'altère le sérieux solennel de cette architecture; pas une ligne qui ne se rapporte uniquement à la construction. Le pavement est en dalles d'albâtre poli, dont la blancheur laiteuse fait contraste avec la sombre splendeur du granit nu. Des enfoncements, encore visibles dans le pavé d'albâtre, permettent d'affirmer que le long de ces murailles lisses, en face de chacun des piliers, il y avait vingt-trois statues royales, plus grandes que nature, représentant Chéphren, assis sur son trône, dans cette attitude de majesté divine qu'a popularisée l'exemplaire découvert par Mariette. Beaucoup de fragments de ces statues ont été retrouvés, en particulier une tête admirable, des morceaux de visages, des parties du corps.

Si chaque statue donnait au roi la même pose, toutes différaient soit par le détail, soit par la matière : l'une était en diorite verdâtre, veiné de blanc, l'autre en albâtre blanc, l'autre en schiste jaunâtre. Ces merveilleux modèles, où

l'art faisait encore palpiter une âme, s'irradiaient furtivement dans un demi-jour, car la salle hypostyle (dont le plafond est aujourd'hui démantelé, à l'exception des poutres reliant les piliers) n'était éclairée que par d'étroites ouvertures, ménagées à travers l'épaisseur des architraves et du plafond. De quelle vie troublante devait s'animer l'immobile assemblée des vingt-trois colosses, assis dans leur pose inflexible, quand le faisceau d'un rayon de soleil, se glissant par les fenêtres obliques, venait frapper le pavé étincelant, aviver un pan de muraille rouge, révéler, quelques secondes durant, le geste d'une main, l'éclair d'un regard, puis se retirait, faisant retomber un lourd voile de ténèbres sur l'hypostyle sépulcrale !...

Laissons de côté un étroit corridor, qui part de l'angle gauche de l'hypostyle pour aboutir à trois cellules longues, sortes de silos de granit à deux étages, où l'on serrait le mobilier, les vêtements sacrés, les vases et lampes nécessaires aux ablutions et aux fumigations rituelles. De l'angle droit de notre grand ⊥ part un autre couloir : il dessert d'abord un plan incliné en albâtre qui tourne à droite et conduit sur le toit ; puis une chambre de garde pour la surveillance du toit et la sortie. Nous arrivons, en effet, à l'angle nord-ouest de l'édifice ; le couloir se poursuit et devient le chemin couvert, qui durant 500 mètres, escalade le plateau désertique suivant une pente assez rapide de dix pour cent. Il est faiblement éclairé par d'étroites fenêtres découpées dans le plafond. Les murs, en calcaire blanc, sans décoration, se raccordent à la voûte en profil semi-arrondi. La rampe débouche obliquement dans la façade du Temple funéraire.

Celui-ci est un édifice rectangulaire, de même largeur — 50 mètres — que le Portique de la vallée, mais d'une longueur supérieure : 110 mètres au lieu de 50. Il se divise en deux parties de dimensions fort inégales : le temple public, qui se développe sur une longueur d'environ 100 mètres et le temple intime ou privé, réduit à quelques mètres de superficie.

Le temple public n'a pas de façade monumentale : le chemin couvert débouche en effet directement et de biais, dans le cube de maçonnerie, en plein vestibule, flanqué de magasins. Une autre porte, mais dans l'axe central, conduit du vestibule à

deux grandes salles hypostyles aux piliers carrés, disposées en ⅃ renversé, comme dans le premier édifice ; mais un étranglement de la maçonnerie sépare ici les deux barres de notre ⅃ pour en faire deux hypostyles indépendantes. Il y avait là aussi, comme dans le temple funéraire de Mycérinus, des statues colossales assises et, peut-être, des groupes formant bas-reliefs. Particularité notable : à gauche et à droite s'enfoncent, dans le plein de la maçonnerie, deux boyaux pareils aux « serdabs » des mastabas, et s'ouvrant de même dans la salle, non par des portes, mais par d'exigus soupiraux. C'est à l'intérieur de ces oubliettes et avant d'en murer l'entrée qu'on déposait des statues du roi constructeur ; les fouilleurs modernes n'y ont trouvé que des débris.

Au fond de la seconde hypostyle, une porte débouche en pleine lumière, dans une vaste cour occupant la largeur de l'édifice. La cour s'encadre d'un portique qui a cinq ouvertures dans cette largeur, et trois sur les côtés ; entre ces ouvertures, la maçonnerie s'épaissit en un massif pilier monolithe, décoré d'une statue sur sa face antérieure.

C'est le premier spécimen connu d'une de ces cours bordées de statues, qui se retrouvent dans les temples thébains : à Louxor, au Ramesseum, à Médinet-Habou, etc. On peut supposer que ces statues représentaient alternativement le Pharaon en costume du roi du Sud et du roi du Nord. Le portique du fond, à cinq ouvertures, donnait accès à cinq cellules parallèles, fort étroites, sauf celle du milieu qui est plus large. Or les temples de Sahour et de Neouserrā, à Abousir, nous ont appris que dans ces cinq cellules étaient adorées cinq statues du Pharaon : peut-être ce nombre rituel de cinq chapelles et cinq statues s'explique-t-il par les cinq noms officiels du protocole sous lesquels le roi était adoré.

Le public n'allait pas plus loin. Seuls les prêtres et le roi pénétraient dans un corridor menant par les côtés à une série de magasins, puis dans une dernière salle semblable à un couloir, mais de même largeur que la cour et l'édifice : c'était le Saint des Saints, qui correspond à la chapelle intérieure des mas-

1. Certains blocs sont de proportions énormes ; l'un d'eux cube au moins 170 mètres et pèse plus de 425 tonnes. C'est presque le poids d'un obélisque.

tabas. En effet, la paroi du fond, celle qui est juxtaposée au mur d'enceinte de la pyramide, se creuse en son centre d'une niche rectangulaire : ici se plaçait la stèle fausse-porte, qui donnait accès dans l'autre monde. Il est probable que sur le flanc même de la pyramide s'élevait une autre stèle ou un naos, situés dans le même axe, en face de la première stèle, et assurant ainsi une communication idéale avec l'intérieur de la pyramide.

Tout ce temple funéraire était construit, comme les propylées de la vallée, en matériaux de choix : granit[1] rose pour les murs et les piliers, albâtre pour le pavement, calcaire pour le remplissage de gros œuvre. Ici non plus, pas de décoration, sauf quelques lignes de textes, encadrant les portiques de la cour découverte, ou gravées sur les statues royales. C'est un art sobre, s'exprimant directement par la statuaire : ses personnages, soit isolés, soit en groupes signifiant toutes les idées qui, à l'époque postérieure, seront développées au moyen d'accessoires : textes ritualistiques, bas-reliefs descriptifs.

Revenons au rôle du Portique dans cet ensemble. Pour le déterminer, rappelons-nous qu'il est situé juste entre le désert et la vallée. Si donc il fournit un pavillon d'entrée vers le chemin couvert et le temple funéraire, il est aussi en contact avec le monde des vivants. Devant lui dans la vallée s'étendait probablement, comme à Abousir, une « ville de la pyramide ». C'était, sous l'Ancien Empire, l'endroit où le Pharaon résidait de son vivant, à proximité de son temple funéraire et de sa pyramide qu'il faisait bâtir; cette capitale, éphémère, puisqu'elle se déplaçait avec chaque règne, comprenait, outre le palais et les habitations de la famille royale, celles des parents, des amis, des clients, des architectes, de tous les employés dans le service des domaines funéraires du Pharaon et dans le service des constructions.

Le Portique de la vallée était relié directement avec cette résidence royale : il était conçu, avec sa façade monumentale et ses hypostyles grandioses, pour servir de lieu de réception ou de réunion; les cérémonies qu'on y célébrait avaient sans doute un caractère plus officiel que religieux. Les statues colossales du Pharaon qui veillaient dans l'hypostyle ne sont pas ces figures mobiles et portatives sur lesquelles on opérait les rites funéraires; elles étaient là, moins pour rece-

voir ce culte funéraire, que pour éterniser la puissance et le nom du roi, et agréer l'adoration des sujets. Les accessoires de ce culte étaient sans doute peu importants, car les magasins, composés de trois cellules doubles, sont de faibles dimensions. J'en conclus que le Portique participe du palais plutôt que du temple.

Quant au chemin couvert, il nous conduit de ce Portique au Temple par un éclairage endeuillé, dans une ombre crépusculaire. N'est-il pas à dessein mystérieux, comme le passage de la vie à la mort, et, s'il se resserre, n'est-ce pas pour qu'il laisse passer seulement un cortège choisi, parents et amis du Pharaon, l'élite, seule conviée à partager l'immortalité, jusqu'ici réservée au roi, et à participer à la destinée auguste des dieux ?

Nous voici dans le temple funéraire dont le silence trompeur est peuplé de la vie sourde, intarissable qui s'épanche des statues rituelles. Invisibles, murées au fond des serdabs, il y a les statues inviolables qui perpétuent, à l'abri du danger et des profanations, le *nom* gravé, c'est-à-dire l'âme du Pharaon, son moi moral ; mais il y a aussi, exposées dans les cinq chapelles, ou transportées au moment du culte dans le secret du sanctuaire, devant la stèle fausse-porte, d'autres statues maniables, sur lesquelles on exécutera les rites de résurrection.

De ces rites qu'on célébrait au Temple funéraire, peu de détails sont connus, puisqu'ici, non plus que dans les caveaux des grandes pyramides, les parois de granit ne portent ni figures, ni inscriptions. Toutefois, la présence des statues rituelles, leur importance exceptionnelle qui s'atteste par leur nombre et leur qualité, suffisent à nous renseigner.

Ces statues sont là, d'abord pour commémorer le nom du roi défunt, prolonger sa personnalité, son âme individuelle ; ensuite, pour sauvegarder sa physionomie, ses traits physiques, car la momie, déposée au fond de la pyramide, si bien garantie qu'elle soit de la corruption, ne saurait les conserver dans leur intégrité, avec leur ressemblance. Les merveilleuses têtes de Chéphren et de Mycérinus sont des portraits exacts, quelque idéaliste et rituelle qu'ait été pour l'ensemble de la statue la manière du sculpteur. Il savait qu'en modelant avec précision les traits du roi, il leur per-

mettait de s'animer, de revivre sous les formules toute-puissantes de l'*ouap-ro*[1]. Le prêtre stimulerait par des rites magiques cette figure ressemblante, mais inerte; il rouvrirait ces yeux éteints et ces oreilles closes; il toucherait la langue rigide pour éveiller la parole, descellerait la bouche fermée, pour qu'elle pût manger; il ferait remuer les bras et les jambes pour y rappeler le mouvement aboli; il solliciterait l'âme de revenir dans ce corps léthargique, et, bientôt, par les rites infaillibles, cette statue prendrait vie. On lui promettrait une vie éternelle, et on l'enverrait rejoindre les dieux... Hélas! la vitalité des dieux eux-mêmes était précaire; il fallait la renouveler par les rites, et certes, le Pharaon s'inquiétait à bon droit de pourvoir pour l'avenir à son propre culte. Les statues, multipliées dans le temple funéraire, lui garantissaient ce regain de vie et de durée.

Celles qu'on a retrouvées dans la chapelle de Mycérinus présentent un caractère qui semble confirmer ce que je viens d'avancer. Elles nous montrent le roi, non plus figé dans sa majesté de maître, s'imposant à l'admiration de la foule prosternée, mais dans une attitude plus humaine, plus familière et ressemblante. Mycérinus se tient debout, côte à côte avec sa femme qui l'enlace tendrement de son bras; c'est la pose souriante et détendue d'un couple quelconque qui appartiendrait à sa cour. L'artiste, évidemment, a voulu représenter l'homme et non le Pharaon divinisé; son œuvre porte le caractère intime qui se retrouve dans les dispositions de l'édifice. En bas, le Portique de la vallée est un palais royal, rempli de statues de grand style; en haut de la rampe, c'est la chapelle privée de Chéphren ou de Mycérinus, destinée au culte familial.

Pris ensemble, les deux édifices ne forment en somme qu'un mastaba gigantesque, dont les divisions ordinaires : salle d'accès, corridor, chapelle, auraient été multipliées et distendues sur une échelle de plus de 700 mètres. L'intérieur de ce mastaba continuait d'abriter les statues, tandis que la pyramide inviolable recélait la momie; ici le corps gisait, préservé de la putréfaction, incorruptible, mais à jamais dépouillé de ver-

1. « L'ouverture de la bouche », titre du rituel du culte funéraire.

deur; là au contraire, frémissaient des images ressemblantes, qui se retrempaient éternellement au culte funéraire comme à une source magique, qui s'abreuvaient de jeunesse à la fraîcheur des rites!... Et si le cadavre momifié garde encore les traces de la maladie, les tares des organes, les infirmités physiques, en revanche, les statues sont faites à l'image de l'homme en sa fleur de santé, à l'apogée de sa force, de sa prospérité, avant la déchéance de l'âge ou de la carrière. Le culte pourra les conserver ainsi en beauté, et c'est pourquoi il les préfère au corps décrépit, ou desséché, d'ailleurs inaccessible en son caveau. Ces portraits, d'inaltérable matière, ne se prêtent-ils pas bien mieux à la fiction d'une vie toujours reverdissante?...

Donc, dans ces temples, tout concerne la vie ou le maintien de la vie dans les statues royales. Par contre, rien n'y suggère l'ombre d'un culte envers les dieux. Ils n'apparaissent, dans la statuaire, ou dans les rares inscriptions, que pour escorter le dieu du logis, qui est Pharaon; leur personnalité est décorative; nulles prières ni offrandes ne leur sont adressées; au contraire, ce sont les dieux des Nomes qui viennent apporter leurs dons au roi.

C'est là un état d'esprit avec lequel les textes contemporains nous ont familiarisés. Les dieux, à cette époque, sont, certes, de hauts et puissants seigneurs que l'on traite avec déférence, à qui l'on paye, sans enthousiasme, le tribut qu'ils sauraient au besoin arracher; mais ils n'ont ni dévots ni fidèles. Ce n'est pas une religion confiante, qui préside aux rapports entre l'humanité et le ciel. Prie-t-on un être que l'on craint, qui est redoutable parce que plus fort? Par la magie, au contraire, on circonvient les dieux; on peut les flatter, les tromper, voire, leur faire peur et leur donner des ordres, s'en servir — sans les servir.

Plus tard, entre la IV^e^ et la V^e^ dynastie, la moralité est en progrès. Les textes (ils deviennent plus nombreux dans les tombeaux memphites, vers la fin de la V^e^ dynastie) commencent à parler de la providence céleste, de la justice distributive, du jugement qu'Osiris impose, après la mort, à tous les hommes. Le culte des dieux, gardiens de la morale et de la vertu, s'établit. Une école de théologiens, celle de Hélio-

polis, rallie à ses doctrines la famille royale et la cour; une théologie officielle est en formation et s'exprime en de longs textes religieux qu'on grave dans les pyramides royales, depuis la fin de la Ve dynastie. Le dieu des morts, Osiris, et le dieu-soleil, Râ d'Héliopolis, deviennent les patrons du roi vivant sur terre, et du roi vivant dans l'autre monde; un nouveau titre que prend le Pharaon, celui de « fils du Soleil », exprime que le roi tient sur terre la place que son père charnel, Râ, créateur du monde et bienfaiteur de la nature, lui a faite et léguée. Le culte désormais consiste en prières, en fondations territoriales en faveur des dieux, et on construit, en particulier, des temples au Soleil.

*
* *

C'est sur le site d'Abousir que M. Borchardt a récemment déblayé un sanctuaire de la Ve dynastie, dédié au soleil[1]. Jusqu'ici nous ne connaissions l'existence de sanctuaires du soleil que par des inscriptions de l'Ancien Empire; leurs noms s'accompagnaient d'un déterminatif singulier : un tronc de pyramide, surmonté d'un obélisque au-dessus duquel se place, adhérent ou non, le disque solaire. Ce hiéroglyphe était-il le plan schématisé, mais exact, d'un édifice consacré à Râ, soleil d'Héliopolis? Les fouilles de M. de Bissing l'ont prouvé.

Elles nous ont restitué le plan général d'un édifice qui se rapproche de l'ensemble funéraire que nous venons de décrire, et qui comprend : un Portique, un Chemin couvert, un Temple proprement dit; mais ici, le Saint des Saints n'est pas une salle dans un temple; c'est l'Obélisque lui-même, dressé sur son socle pyramidal.

Le portique présente cette particularité d'être en plein dans la « ville de la pyramide », du roi Neouserrâ; on retrouve ses fondations à 50 mètres à l'intérieur du mur d'enceinte de la résidence royale. C'est un édifice carré, de maçonnerie

1. F. von Bissing, *Das Re-Heiligthum des Königs Newoser-re*, t. I. *Der Bau*, par L. Borchardt, 1905.

pleine, qui avait peut-être une façade en forme de double pylône. Au centre de cette façade s'ouvre une salle soutenue par quatre colonnes en granit rose, fasciculées (elles sont massives dans le temple de Chéphren). Des corridors coudés font déboucher cette salle, et deux petites salles latérales, dans une antichambre qui amorce le chemin couvert.

Celui-ci, forte chaussée en blocs calcaires, gravit en pente raide, sur une longueur de 100 mètres, le plateau haut de 16 mètres, qui surplombe la vallée; son tracé oblique aboutit devant la façade orientale d'une enceinte rectangulaire de 110 mètres de long sur 80 de large, que précède une porte monumentale en granit rose, ornée de reliefs colossaux.

Traversons le vestibule; nous arrivons dans une grande cour où s'érige, au fond de la partie occidentale, la pyramide tronquée, surmontée de l'obélisque. Deux corridors voûtés filent à notre droite et à notre gauche; suivons ce dernier. Il se coude à l'angle sud-est, suivant le pourtour du temple, et quoiqu'il soit obscur comme au temple de Chéphren, de fins reliefs couvrent ici les murs de calcaire blanc. Une porte de granit s'ouvre bientôt à droite, et un chemin encore plus étroit et ténébreux monte, avec une pente accentuée, au travers d'un gros de maçonnerie, dans l'intérieur même de la pyramide. Enfin ce boyau montant, tortueux, étouffant, débouche à l'air libre, dans la lumière : nous sommes sur la plate-forme du socle taillé en pyramide tronquée, et au pied de l'obélisque, à une hauteur de 20 mètres au-dessus de la cour du temple. Les murs de la pyramide sont en calcaire, mais ceints à la base d'un parement de granit. La pointe de l'obélisque s'élevait à 36 mètres du socle, c'est-à-dire à 56 mètres au-dessus de la cour et 72 mètres au-dessus de la vallée. L'obélisque n'était pas monolithe, mais bâti en grands blocs calcaires. Peut-être était-il décoré sur chaque face d'une inscription verticale, au milieu de la paroi, et un pyramidion de métal le coiffait-il de sa pointe étincelante.

L'architecte de ce temple avait merveilleusement combiné ses effets. L'Égyptien venant de la vallée devait cheminer depuis le Portique sous une galerie couverte, puis sous des corridors resserrés, dont l'obscurité devenait plus pénible à

mesure qu'il s'enfonçait en zig-zag dans le flanc abrupt de ce cube de maçonnerie, pareil à un mastaba lugubre. Brusquement, il émergeait sur la terrasse, dans l'aveuglante lumière, sous la pierre levée comme une flamme et, d'un coup d'œil, il embrassait l'aire vibrante du temple, la rampe, le portique, la résidence royale, et au delà, les palmiers, les champs, le Nil bleuissant et l'horizon barré par le Mokhattan aux pentes abruptes et violettes. Après cette montée angoissante, tant de lumière et d'air pur lui dilatait le cœur qu'il tombait, sans doute, éperdu de gratitude, devant le dieu qu'il venait adorer, l'obélisque tout blanc, qui jaillissait dans l'azur, comme un rayon pétrifié du père et du bienfaiteur des hommes!

Car l'Obélisque était ici l'idole et le sanctuaire à la fois. Il semble bien que sa partie essentielle fût le pyramidion terminal, dont les faces, en forme de triangle isocèle, symbolisaient peut-être le triangle lumineux des rayons tombant du soleil sur la terre. C'est sous ce signe qu'on a désigné aussi les rayons solaires, soit sous forme de perles triangulaires, soit sous l'aspect d'un triangle isocèle, soit comme au temps d'Aménophis IV, sous forme de rayons prolongés par des mains. Les petites pyramides votives qu'on rencontre dans les tombeaux portent toujours près de la pointe l'image du soleil sur l'horizon, généralement encadrée de deux personnages orants; le grand pyramidion de Daschour s'effile aussi sous un disque solaire ailé; enfin les obélisques se terminaient par un pyramidion d'or ou de métal doré, comme en témoignent les textes ou l'état inachevé de leur faîte : l'or est le métal qui rappelle le soleil par son éclat. En un mot, l'obélisque, c'est Rà lui-même. Pline l'Ancien nous a transmis l'écho d'une tradition égyptienne sur ce caractère solaire de l'Obélisque, en nous disant expressément : l'Obélisque, consacré au soleil, était fait à l'image de ses rayons [1].

Celui de notre temple solaire recevait le culte [2], au même titre que la statue de Chéphren, dans le temple funéraire de

1. Par exemple, la pointe de l'obélisque de la place de la Concorde est mal taillée; on la coiffait d'un pyramidion doré.

2. On adressait à l'obélisque prières et offrandes, comme à un dieu.

ce Pharaon. A droite des constructions, il y avait des magasins pour les offrandes; le pavé de la cour y est encore creusé de longues rigoles et de vasques alignées : dans les premières s'écoulait le sang des victimes égorgées, dont les débris étaient recueillis dans les vasques et emportés au dehors. Au centre de la cour, un autel en forme de quadruple table d'offrandes était orienté aux quatre coins de l'horizon. A gauche, il y avait une chapelle exiguë, précédée de deux stèles et de deux bassins; c'est là que le roi se purifiait et revêtait les vêtements rituels avant de célébrer le culte.

Une autre particularité du culte solaire se remarque au temple de Neousserrâ. Un peu au fond et en dehors de l'enceinte, M. Borchardt a déblayé, non sans surprise, une construction qui se révéla comme la carcasse inférieure, toute en briques, d'une barque géante, longue de 30 mètres; la partie supérieure, qui comprenait le bordage, la mâture, les cabines, les rames et tous les accessoires, devait être en bois et avait naturellement disparu. Telle quelle, on avait l'image d'une barque solaire, celle où l'astre est censé naviguer dans la coupole bleue du ciel. Des inscriptions officielles de l'Ancien Empire nous avaient appris que les rois, et en particulier, Neouserrâ, construisaient des barques de cette sorte; mais jamais encore on n'avait retrouvé l'édifice nautique...

*
* *

Comparé avec le temple funéraire de Chéphren, le temple du Soleil à Abousir n'offre, comme il est logique, que des ressemblances extérieures.

Tous deux ont pour point de départ la cité royale et ont à résoudre le même problème : l'accès sur le plateau désertique. Ils ont donc en commun le Portique de la vallée et le chemin couvert ascendant, mais le Temple proprement dit diffère par sa destination : l'un sert de sanctuaire à des statues royales qu'on y entretient dans une vie magique; l'autre, formé seulement de l'obélisque et du socle, expose la forme concrète du dieu.

Le principe de la décoration n'est pas moins dissemblable : le temple de Chéphren ne contient guère que des statues ; le temple solaire, des bas-reliefs. Ceux-ci, dont fort peu, malheureusement, sont conservés, nous fournissent les plus anciens spécimens de tableaux qui deviendront les poncifs de décoration dans les temples thébains. Fondation du temple par le roi, assisté des dieux, qui tend le cordeau d'arpentage pour orienter l'édifice vers l'étoile polaire ; défilé des produits des Nomes de l'Égypte, apportés en offrande à la divinité ; purifications subies par le roi avant de célébrer le culte comme grand-prêtre ; scènes du couronnement et de la renaissance rituelle du roi après la célébration de la fête Sed, toutes ces scènes sont reproduites sur les temples postérieurs à des centaines d'exemplaires, et ce n'est pas le moindre enseignement du temple d'Abousir que de nous prouver l'existence, dès la V^e^ dynastie, de ces décorations rituelles, qui resteront en usage jusqu'au temps des Césars.

En outre, le temple solaire contient en germe le dispositif qu'observeront les architectes dans ces somptueux édifices que nous ont légués les dynasties thébaines : porte monumentale, cour à dévouvert, salle hypostyle, naos du dieu. Certes, les architectes de l'époque memphite n'ont pu développer leur plan avec tant d'unité et de clarté. La nature du terrain, l'obligation de relier la pyramide et le temple funéraire avec la cité des vivants, au moyen d'une rampe, leur créait une difficulté considérable ; ils s'en sont tirés à leur honneur, et la justesse des proportions, le concours des parties, l'harmonie de l'ensemble ne sont pas moins admirables que la perfection du détail.

Quels monuments, en Égypte, ou ailleurs, ont pu produire, par l'architecture seule, ou la sculpture essentielle, l'effet obtenu par la salle hypostyle du Portique de Chéphren, ou le temple solaire?... Quelle puissance de rêve et d'exécution dans ces artistes ! A peine pouvons-nous les comprendre ; à peine sommes-nous capables d'imaginer ces vingt-trois statues de Chéphren assises, qui éternisaient dans la pénombre leur volonté de vivre, et, défiant la torpeur de l'immobile pose, épiant le flux et le reflux des jours, se vêtaient de lueurs changeantes et s'animaient aux pulsations

du temps,... ou bien cet obélisque colossal de Neouserrâ, tout vibrant de lumière, comme un trait décoché par l'archer glorieux?...

Les fouilles allemandes qui nous ont restitué ce monument ont accru d'un chef-d'œuvre le patrimoine étonnant de l'art égyptien.

ALEXANDRE MORET

# LES AVENTURES

# DU CAPITAINE MALARD

Altona, 16 février 1801.

Eh quoi! mon ami, je suis donc abandonné de tout ce qui jadis eut pour moi quelque sentiment, quelque affection? Nul être sur la terre ne prend donc plus à moi aucun intérêt? Que ma famille garde envers moi, malheureux, un silence de mort, cela n'est pas étonnant dans les circonstances où nous sommes. Mais que l'amitié, cette consolation que l'Être suprême a départie à l'homme sur la terre, soit éteinte pour moi, c'est ce qui affecte mon âme, c'est ce qui déchire les moments pénibles de ma triste existence. Je ne vous fais pas l'injure de croire que vous soyiez du nombre de ces êtres passifs à qui toute impression est étrangère : je connais votre cœur, je sais apprécier sa sensibilité. Aussi suis-je convaincu que mon ami a des raisons de garder le silence, ou se persuade que j'ai des torts envers lui pour m'ôter ainsi de son souvenir. Ah! mon cher Riballier, qu'ils puissent avoir été ces torts que j'ignore! Qu'ils sont bien expiés par tout ce qu'a éprouvé votre ami depuis dix années de séparations et de malheurs.

Veuillez, mon ami, me donner de vos nouvelles; dites-moi ce que je puis encore espérer de mon pays, comment il faut s'y prendre pour se procurer une « surveillance ». Ce serait pour me rendre chez moi, et chercher à me procurer quelques ressources pour passer en Amérique et y terminer ma pénible existence. C'est là

mon seul et unique but. On m'avait flatté un instant de l'espoir d'alléger mes peines; on m'avait promis les papiers nécessaires à ma sûreté. Cela s'est borné à un envoi de dix louis d'or, sans autre ressource ni passeport. Aussi, mon ami, je me recommande à notre amitié. S'il était possible de tirer quelque chose de ma maison ou si les acquéreurs de mes biens voulaient assurer leur tranquille possession par une vente signée de moi, je le ferais avec toutes les formes exigibles, et dans la rétribution la plus convenable.

Adieu, cher ami. Donnez-moi quelque consolation et rappelez-vous que celui qui souffre attend avec impatience le moment de voir alléger ses peines. Que je doive à l'amitié ce que la nature me refuse.

Votre ami,

WILLIAM DOOD

Chez M. Lange, Marine Straas, n° 215 à Altona.

A bord du *Sandwich*. — Rade de Chatam (Angleterre), 6 septembre 1803.]

J'avais cessé, mon ami, une correspondance qui ne pouvait être que très fatigante pour vous par la répétition continuelle des malheurs qui, depuis longtemps, accablent ma malheureuse existence. Mais mon cœur, bien loin de vous avoir oublié, a toujours eu recours au vôtre dans ses moments de détresse. Je croyais la Fortune lasse de me persécuter, mais je puis dire comme Oreste :

Grâce aux dieux, mon malheur passe mes espérances,
Oui, je le loue. A-t-il de ta persévérance
Occupé sans relâche du soin de me punir
Au comble du malheur tout m'a fait parvenir (*sic*).

Privé par la plus affreuse position, manquant de tout, j'avais pris le parti de m'embarquer sur un corsaire capitaine en second. Mon projet avait deux objets : le premier, de payer les dettes que j'avais contractées et que 25 louis que j'ai touchés d'avance ont couvertes; le second, de me raccrocher au service de la France puisque ma famille n'a voulu faire aucune démarche à cet effet. J'ai encore été déçu dans mes espérances. Attaqués par une frégate anglaise, nous avons été forcés de nous rendre après un combat d'une heure qui doit nous faire honneur puisque nous n'avions que 14 canons contre 40. Nous avons perdu 22 hommes et eu beaucoup de blessés au nombre desquels je me suis trouvé, mais sans danger. J'eusse

été plus heureux de terminer glorieusement ma carrière et mes vœux eussent été comblés si je n'avais laissé après moi une malheureuse femme que la reconnaissance a attachée à mon sort et que ma famille a eu la dureté de refuser de recevoir en me forçant à me séparer d'elle. Au reste ils ne me doivent rien, comme ils me le font sentir et ce reproche n'est envers vous que la confidence de l'amitié affectée. Enfin, mon ami, je suis en ce moment prisonnier en Angleterre à bord d'un vieux vaisseau, traité avec toute la dureté connue de cette nation perfide et orgueilleuse qui a foulé aux pieds tout droit des gens, confondu avec le dernier des matelots, sujet aux mêmes travaux. Il n'est pas de rigueur qu'on n'exerce envers nous. De l'eau croupie pour toute boisson, une nourriture grossière qu'on nous donne, trop peu pour vivre et trop encore pour ne pas mourir : voilà la dure position de votre ami auquel il ne reste plus une obole pour alléger son sort et qui ne sait quand il finira. Il est douteux, mon cher Riballier, que mon tempérament puisse y suffire si cela se prolonge. Mais la peine qui affecte le plus mon âme, c'est la position de ma femme[1]. Que va-t-elle devenir, seule, c'est ce qui m'effraye. Veuillez je vous prie, mon ami, dire à ceux qui m'ont dit de compter sur la somme de 280 livres pour chaque six mois, de vouloir bien faire passer cette somme à ma femme, madame Malard, chez M. Lange, Marine Straas à Altona toujours par la voie de M. Delessert à M. Schrader banquier à Hambourg. J'écris à ma femme pour l'en prévenir, adoucir sa position par cette attente et la prier de me faire passer en Angleterre quelque secours. Dépouillé de tout, je me trouve avec une redingote et une chemise, une culotte en lambeaux qui cache à peine ma nudité. Je vous conjure donc de déterminer l'envoi de cet argent. Peut-être cet événement sera-t-il pour moi une ressource pour me faire employer si je suis échangé. Mon malheur m'a fait faire la connaissance en prison d'un homme honnête, d'un riche colon de Saint-Domingue qui se trouve ici dépouillé de tout comme moi mais qui rentrera dans une propriété qu'il possède dans l'île espagnole de Cuba. J'ai accepté l'offre généreuse qu'il m'a faite de le suivre dans cette île. Il m'aidera à former une habitation et si les miens veulent concourir à l'achat d'une petite pacotille, alors je cesserai de les gêner et de leur être à charge et ils n'entendront plus parler de moi. Plaignez votre ami. Aimez-le toujours; l'attachement qu'il a pour vous ne finira qu'avec la vie.

MALARD

1. Divorcé en 1794, il s'était remarié en Allemagne, peut-être après la mort de sa femme survenue en 1798.

Ces deux lettres désespérées, les premières d'une liasse assez volumineuse à l'adresse de mon bisaïeul, provenaient, comme on voit, d'un émigré et d'un marin prisonnier à bord des pontons anglais. Celui qui les avait écrites était sans contredit un être de volonté et d'énergie. Son nom m'était bien connu; mais qu'avait-il fait avant la Révolution, comment avait-il pris le commandement d'un corsaire, qu'était-il devenu après sa dernière lettre datée du 27 mars 1811? la correspondance ne me l'apprenait point. Un intéressant travail de M. Raoul de Verneuil, petit-neveu de Malard, me mit sur la piste. Des recherches personnelles, entreprises aux Archives nationales et aux Archives de la Guerre, des renseignements donnés par sa famille, ont permis d'éclairer la physionomie du capitaine Malard du Bessay auquel il n'a vraisemblablement manqué qu'un peu de chance pour laisser un nom glorieux et se faire distinguer entre tous à une époque où les héros étaient si nombreux.

* * *

Guillaume-Marie Malard du Bessay[1], troisième enfant de Jacques Malard et d'Anne-Marie Gimaray, est né à Paray-le-Monial. Trop turbulent pour devenir homme d'église et ne possédant d'ailleurs aucun oncle qui pût résigner un bénéfice en sa faveur, on décida d'en faire un militaire. Après avoir fourni ses preuves, — il n'y avait alors d'école militaire que pour l'artillerie, — il entra le 1er mai 1770 comme volontaire au régiment de Champagne, lequel tenait garnison à Metz. Bien accueilli par le colonel, marquis de Seignelay, et rempli d'ardeur, il devint sous-lieutenant en 1772. Il menait à Metz une vie assez terne lorsqu'en 1778 le régiment de Champagne fut dédoublé et deux de ses bataillons formèrent le régiment d'Austrasie où fut versé Malard. Austrasie fut envoyé à Fécamp.

1. Comme la plupart des gentilshommes du XVIIIe siècle, et pour se distinguer de ses parents, il avait pris le nom d'un petit fief qui lui appartenait en propre et à la vente nationale duquel il fait allusion dans la première lettre.

On sait qu'Hyder-Ali, sultan de Mysore, avait, avec l'aide de Dupleix, fondé aux Indes un grand empire. Patriote passionné et ennemi déclaré des Anglais, il soutint contre eux une longue et mémorable lutte dans laquelle, par une inconcevable inertie, le gouvernement français ne fit rien pour le soutenir. Cependant la prise de Pondichéry avait un peu secoué la torpeur du cabinet de Versailles qui se décida à envoyer quelques régiments à l'Ile de France, escale et point stratégique importants de la route des Indes. Guillaume Malard était alors premier lieutenant. Un portrait le représente, à cette époque, comme un beau jeune homme de vingt-sept à vingt-huit ans à la figure expressive et fière. Des yeux pleins de feu et de franchise, des narines dilatées et sensuelles, un front large et des cheveux à peine poudrés lui composent une physionomie énergique que rehausse le charmant uniforme d'infanterie : habit blanc à collet rouge et revers bleu céleste; épaulette tressée de soie rouge et d'argent. — Il était au seuil de ses aventures et à la veille de sa première action d'éclat.

Le 13 février 1781, une escadre de douze bâtiments de transport escortés par quatre frégates sortait de la rade de Lorient sous le commandement de M. du Chilleau et faisait voile vers l'Ile de France. Ces navires emportaient des troupes dont faisait partie Malard et l'on s'imagine aisément la joie et l'enthousiasme de tous ces jeunes officiers qu'un heureux destin arrachait à la monotonie des garnisons pour les conduire dans ces pays de rêve et d'aventures dont les quelques voyageurs qui les avaient visités racontaient tant de merveilles. A la hauteur du cap Finistère, l'escadre française rencontra une flotte anglaise. Du Chilleau, très inférieur en nombre et en forces, fut contraint de se rendre :

Le sieur Malard[1] se trouvait placé à bord du vaisseau *La Victoire*, navire de transport de seize canons. Le 23 février 1781, le bâtiment fut attaqué par une frégate anglaise. Après une heure d'un combat inégal, la frégate fit passer à son bord tous les officiers, soldats et matelots, à la réserve de 45 hommes et de M. de Malard, seul

1. Précis détaillé de la prise du vaisseau *La Victoire*. Rapport du marquis de Châtellux (Archives de la Guerre, Dossier *Malard*).

officier, qui furent contenus par 44 soldats et matelots anglais et deux officiers. Pour plus de sûreté, les prisonniers français, sauf le lieutenant Malard, avaient été mis aux fers et on n'en laissait à la fois qu'un petit nombre en liberté pour prendre l'air sur le pont. Le transport *La Victoire* étant mauvais marcheur, le commandant de la frégate, qui voulait rejoindre son escadre, abandonna le navire et dit à l'officier anglais qui le commandait de faire ce qu'il aviserait de mieux pour conduire la prise soit en Angleterre, soit à Lisbonne dont il était beaucoup plus près. Trois jours après Malard, après avoir ameuté ceux de ses soldats qui, restés libres et pleins de bonne volonté, n'attendaient que le moment de montrer leur zèle, se saisit de l'officier anglais en le menaçant de lui brûler la cervelle et reprit son vaisseau quoique près de la moitié de ses hommes fussent aux fers. Il reçut un coup de sabre à la hanche. Manquant de connaissances nautiques et incapable de continuer une longue route, il regagnait la Corogne avec l'aide de l'équipage lorsqu'il fut rencontré par un corsaire anglais à huit lieues de ce port. Il y avait à peu près trois quarts d'heure qu'il combattait lorsque les matelots, par crainte, firent sortir les Anglais qu'il avait enfermés dans la cale et il fut saisi par eux pointant une pièce de canon. Terrassé et lié, il fut conduit à bord du corsaire où pendant dix-huit jours jusqu'à l'arrivée à Liverpool, il fut placé à fond de cale sur un tas de charbon, nourri au pain et à l'eau et gardé à vue par une sentinelle.

Livré à la justice anglaise, le héros de ce bel exploit passa devant la commission des prises et allait être, selon les lois de la guerre, condamné à être pendu, lorsqu'un puissant lord anglais, saisi d'admiration pour la conduite valeureuse de l'officier français, fournit caution pour lui, l'emmena dans son château où il le garda trois mois et vint à bout d'assoupir l'affaire [1]. — Ensuite de quoi Malard fut échangé et revint en France. Là il sollicita la croix de Saint-Louis. Forcé d'aller prendre les eaux pour sa blessure, il partit avec la promesse du ministre. Mais il ne reçut qu'une gratification de six cents livres; il ne devait obtenir la croix de Saint-Louis, si parcimonieusement accordée, qu'en 1786 [2].

1. *Mémoires du chevalier de Mautort*, Plon 1895. — Le chevalier de Mautort, capitaine au régiment d'Austrasie et ami intime de M. Malard parle plusieurs fois de lui dans ses Mémoires auxquels nous avons fait quelques emprunts.

2. « Le Roy a accordé dans son travail du 14 décembre 1786 la croix de

Un tempérament pareil ne pouvait rester longtemps dans l'inaction. Malard avait pris goût aux aventures, et, en mars 1782, il s'embarquait de nouveau sur un navire de l'escadre du bailli de Suffren. Il fut blessé à la hauteur des Iles du Cap-Vert à l'affaire de San Yago et passa trois mois au Cap pour se remettre. Il y fit la connaissance du naturaliste Le Vaillant et eut des démêlés avec un porc-épic : « M. Malard, officier au régiment de Pondichéry, au Cap, fut piqué en harcelant un de ces animaux. Il s'en fallut de peu qu'il perdît la jambe [1]. »

Cependant l'héroïque Hyder-Ali et son fils Tippoo-Sahib subissaient échecs sur échecs. Heureusement Suffren arriva à leur secours avec son escadre. Sa présence ranima le courage du Sultan près de succomber sous des forces supérieures. Hyder-Ali mourut le 7 décembre 1782, mais son fils Tippoo, qui avait hérité de sa haine contre les Anglais, continua la lutte et, avec l'aide des troupes françaises, gagna la bataille de Gondelour le 13 juin 1783. Le régiment d'Austrasie se distingua à cette affaire. Malard, devenu capitaine, y fut blessé pour la troisième fois et eut son jeune frère tué à ses côtés. Il reçut une pension de 300 livres [2] et revint en France, dans sa ville natale, après une absence de trois ans. Il y épousa Pauline Maublanc de la Vesvre.

Saint-Louis au sieur de Malard (Guillaume-Marie), capitaine en second dans le régiment d'infanterie d'Austrasie. Seize ans et sept mois de service; cinq campagnes sur mer ou dans l'Inde.

» L'intention de S. M. est que les lettres de chevalier de Saint-Louis pour cet officier fassent mention de son acte de bravoure en 1781 et de sa conduite soutenue. »

*Signé* : LE MARÉCHAL DE SÉGUR

(Dossier Malard).

1. Le Vaillant, *Voyages*.

2. Versailles le 23 mai 1784. — « J'ai rendu compte au Roy, monsieur, de l'intelligence et de la bravoure dont vous avez donné des preuves dans l'Inde pendant la guerre et principalement à l'affaire du 13 juin 1783 où vous avez été blessé et où vous avez perdu votre frère. S. M. a bien voulu vous accorder une pension de 300 livres. Je vous en donne avis et je suis, monsieur, votre très humble et affectionné serviteur. »

*Signé* : LE MARÉCHAL DE SÉGUR

(Dossier Malard).

*
* *

En 1789, le capitaine Malard tenait garnison à Briançon. Pourquoi donna-t-il sa démission en avril 1791, nous l'ignorons. Le motif qu'il invoque dans sa lettre au ministre est « affaires de famille ». Ce n'est sans doute là qu'un prétexte et peut-être faut-il voir dans l'incertitude des événements la véritable raison. Il émigra peu après. Ce qu'il devint, il nous le dira lui-même dans un interrogatoire[1] que lui fit subir en 1810 Rovigo, à la suite d'une arrestation dont il avait été l'objet et sur laquelle nous reviendrons.

Je me nomme Guillaume Malard Dubéré, âgé de cinquante-six ans, ancien capitaine de grenadiers au régiment d'Austrasie, ex-chevalier de Saint Louis, actuellement marin. J'ai été pris pris par les Anglais le 16 septembre 1803; j'étais capitaine sur le corsaire français *la Caroline*. J'ai quitté la France en 1791. J'étais alors avec mon régiment à Briançon. Je me suis rendu à Coblentz où j'ai été admis comme brigadier dans la deuxième compagnie rouge d'ordonnance. Je suis entré comme simple hussard au régiment de Saxe, émigré, j'y suis resté deux ans. J'ai quitté ce corps pour entrer comme capitaine au régiment d'Autichamp à la solde anglaise en garnison à Dewinter (Hollande). Ce corps ayant été licencié je me suis rendu à Hambourg en 1796. Après avoir végété quelque temps dans cette ville, j'ai fait la connaissance de M. Smith, armateur et capitaine américain. Il m'a emmené chez lui comme second à Charletown. J'y suis resté environ quatre mois et je suis revenu à Hambourg sur un brick appartenant à M. Smith et dont il m'avait donné le commandement. Je suis resté tant à Hambourg qu'à Altona jusqu'au moment où le sénatus consulte a autorisé la rentrée des émigrés et j'ai fait soumission entre les mains de M. Reinhardt, alors ministre de France près le roi de Basse Saxe et qui m'a autorisé à prendre tout le temps nécessaire pour terminer mes affaires. La guerre s'étant déclarée, je me suis occupé tout de suite d'armement, et j'ai demandé de servir à M. le Maréchal Mortier qui commandait en chef dans le Hanovre. Mais n'ayant pu m'employer aussitôt que je l'aurais désiré, je profitai de l'occasion pour prendre place sur le corsaire sur lequel j'ai été pris.

1. Archives Nationales, F[7] 6505.

Le zèle et l'activité de notre héros ne se démentent pas un instant. Son plus ardent désir est de rentrer au service de la France. Cette déclaration, tout en nous renseignant sur les agissements de Malard pendant l'émigration, nous apprend de quelle façon de capitaine d'infanterie il était devenu capitaine de corsaire. Ce n'est pas là le trait le moins curieux de sa physionomie. Il avait tellement navigué qu'il avait fini par apprendre le métier de marin. Il faut aussi se rappeler que les hommes de ce temps s'adaptaient très vite aux emplois les plus divers.

Les deux lettres placées au début de cette étude nous ont fait connaître à la suite de quelles circonstances Malard avait été envoyé sur les pontons anglais. Dans les ports de Chatham, de Plymouth, de Portsmouth, au milieu de vases stagnantes d'où s'échappaient des miasmes infects, étaient amarrés de vieux vaisseaux de guerre rasés dont d'épais barreaux fermaient toutes les ouvertures. Sur le pont, des baraques avaient été élevées, destinées aux gardiens et aux troupes; sur des galeries établies extérieurement, se promenaient des soldats en uniforme rouge, prêts à faire feu sur quiconque paraîtrait tenter une évasion; des profondeurs de ces navires montaient des gémissements et des murmures. Tels étaient les pontons, de sinistre mémoire, qui, pendant toutes les guerres de l'Empire, reçurent la majorité des prisonniers français. Les faux ponts dans lesquels on entassait les détenus étaient si brûlants que les malheureux étaient obligés d'y rester à peu près nus, et l'accumulation de tant d'individus dans un espace confiné viciait l'air au point que les chandelles s'y éteignaient. Comme nourriture, les prisonniers recevaient de mauvais pain noir ou du biscuit rongé des vers, des salaisons, des légumes secs; comme boisson, ils avaient de l'eau croupie. Une veste à manches, un pantalon de gros drap jaune, un chapeau rond composaient leur costume le plus souvent en lambeaux. L'encombrement, le manque d'air, la malpropreté ruinaient la santé de ces infortunés; ceux qui échappaient à la phtisie et au scorbut contractaient des rhumatismes. — C'est dans cet enfer que Malard passa six longues et douloureuses années sans recevoir aucune nouvelle de France car, si les gardiens consentaient

à faire partir les lettres, ils interceptaient implacablement les réponses :

Tous m'ont délaissé, écrivait-il le 26 septembre 1806 à son ami Riballier, maire de Paray. Je leur ai écrit (à ses sœurs[1]) au moins dix fois depuis trente-sept mois que je suis prisonnier, et pas une marque de souvenir ne m'est venue de leur part! J'ignore quelle peut être la cause d'un pareil silence dans une circonstance surtout où jamais je n'eus plus à souffrir. Voilà trois ans que cela dure et qu'aucune parole consolante n'est venue adoucir mes peines. Ah! mon ami, je suis bien malheureux! Privé de ma liberté, sans mes moyens de tête (*sic*), je n'entrevois qu'angoisse et misère. Je me vois menacé de passer un quatrième hiver sous un climat dur, sans vêtements, ni linge, ni chaussures. Oui, le dénuement dans lequel je suis, mon état de maigreur et de délabrement, une blessure qui ajoute encore à la gêne physique que j'éprouve exciteraient votre sensibilité si je n'étais convaincu que mon ami n'a pas besoin de stimulant dans son amitié pour moi. Un seul mot de réponse de vous, mon ami, ce sera la seule minute de consolation qui me sera parvenue dans les fers. Mettez bien l'adresse : de Malard, dit Wiliam Dood, capitaine du corsaire *La Caroline*, prisonnier français à bord du *Sandwich*, prison de guerre en rade de Chatam, Angleterre.

Et plus tard, le 23 janvier 1807 :

Je crains mon ami, que ma lettre du 26 septembre 1806 ne vous soit pas parvenue. Je connais votre amitié pour moi et je suis sûr qu'un mot de consolation eût adouci ma dure position au moins par une marque de ressouvenir. Le besoin, sous tous les rapports, m'accable tellement que je vous prie de solliciter des secours pour moi auprès de mes sœurs. Sans vêtements, sans linge, aspirant souvent après le pur nécessaire, c'est cette position que je vous prie de leur peindre. Ma lettre vous parviendra à l'époque où règnent le plaisir et toutes les jouissances. Qu'elles se rappellent au milieu des élans de la gaieté, que la tristesse et la misère enveloppent les affections de leur malheureux frère, et que le reproche de l'avoir oublié et de l'oublier encore ne vienne pas se mêler au tourbillon qui enivre les êtres heureux... »

Et rien ne venait. Tandis que le capitaine Malard se désespérait ainsi à bord du *Sandwich*, l'attention de la police fran-

1. Il avait deux sœurs : madame Chevalier des Raviers et madame de la Baille.

çaise était attirée sur lui par une lettre de M. Reinhardt qui, le 25 ventôse an XII, écrivait de Hambourg à M. Desmarets, directeur des Affaires politiques à la police générale :

Je suis informé qu'un nommé Malard a été vu à Paris. C'est un émigré français qui, pendant quelque temps du moins, a été à la solde de l'Angleterre. Il a fait à mon secrétariat sa soumission aux lois de la République; et comme il paraissait disposé à mériter son amnistie par ses services, le citoyen Lachevardière se détermina à l'employer sur un corsaire qui fut pris par les Anglais. Si cet homme était réellement à Paris à l'insu du gouvernement et sans avoir été échangé, il serait très suspect. Il a ici la réputation de ne connaître d'autre passion que celle de l'argent. Il est ancien officier et ne manque ni de connaissances ni de courage [1].

M. Desmarets fait aussitôt prendre des renseignements et ses agents lui communiquent les deux notes suivantes :

Malard, ex-officier, considéré comme l'émigré le plus dangereux. Homme à Dumouriez; propre à un coup de main et à toute scélératesse quelconque, mais seulement pour de l'argent [2].

Malard peut être considéré comme l'émigré le plus capable d'une entreprise périlleuse. Son activité est sans pareille. Il a passé des nuits entières par les plus grands froids à l'effet de servir le ministre anglais qui résidait à Hambourg. Il a gagné à ce métier beaucoup d'argent mais qu'il a toujours reperdu aux jeux de hasard.

De nombreuses notes, relatives à Dumouriez, accompagnent ces rapports; desquelles notes il semble résulter qu'en ventôse an XII Dumouriez fomentait des intrigues pour rapprocher la Russie de l'Angleterre et opérer un coup de main en Hollande. Malard passant « pour un homme à Dumouriez », on comprend l'inquiétude de la soupçonneuse police du Consulat, d'autant plus que M. Reinhard écrivait encore le 14 germinal an XII :

On assure que le capitaine Malard sur le compte duquel je vous ai écrit est arrivé à Altona il y a cinq ou six jours, qu'il n'y a passé qu'une nuit et qu'il en est reparti sur le champ, on ne sait pas où.

1. Archives Nationales, F⁷ 6303.

2. Cette passion de l'argent que prêtent à notre émigré les rapports de police est inexacte ou tout au moins très exagérée. Les lettres de Malard le peignent comme un homme à illusions et désintéressé.

Mais M. Reinhard a été trompé dans ses renseignements, ainsi qu'il le reconnaît lui-même le 24 floréal :

On vient de me montrer une lettre écrite le 16 floréal à bord du *Sandwich* à Chatham par Malard qu'on prétendait avoir été vu à Paris. Cette lettre ne semble laisser aucun doute sur son séjour actuel. Elle prouve en même temps qu'il est traité avec haine, dureté et insolence[1]. »

M. Desmarets recevait en même temps un nouveau rapport :

Malard, fait prisonnier sur un paquebot, actuellement en rade de Chatham, Angleterre. Il a fait la guerre dans l'Inde sous les généraux Meuran et Périn. Il connait très bien la topographie de ces pays. Étant en prison et dans la plus grande misère, je ne sais par quelle voie il put s'entretenir avec un certain marquis de Beauvernois. Il lui remit des plans sur les Indes en le priant de partir pour Paris et de les remettre entre les mains du ministre de la marine afin d'en recevoir quelques moyens pécuniaires. Le marquis abusa de sa confiance. Au lieu d'aller à Paris, il fut à Londres, porter les plans à M. Cook et en tira beaucoup d'argent. Depuis ce temps, Malard a été mis aux fers. Beauvernois est en ce moment à Paris. Avec de l'argent, on se charge de mettre Malard en liberté.

*
* *

Ce ne fut point à l'initiative du gouvernement français que le capitaine Malard dut sa liberté. Il bénéficia d'une amnistie accordée à l'occasion du jubilé de la cinquantième année de règne du roi d'Angleterre, et voici en quels termes il raconte sa rentrée en France.

Paris, le 20 novembre 1809.

Je crains, mon ami, que les lettres que je vous ai écrites à tous de Morlaix, lieu de mon débarquement, ne vous soient point parvenues. Je vous y annonçais ma délivrance et mon retour en France après trois ans et trois mois de prison la plus rigoureuse. Enfin j'ai réussi, et par mon âge et mes blessures, à échapper à la griffe des Anglais. Je suis au sein de ma patrie, mais, mon cher

1. Archives, F⁷ 6420, 6303, 6505.

Riballier, dans quel état! Sans linge, sans vêtements, sans argent, dénué de tout.

Je suis parti de Morlaix à pied, avec la conduite de quatre sols par lieue qu'on m'a donnés pour faire ma route. Par un hasard heureux, j'ai rencontré le troisième jour dans l'auberge de la diligence, un capitaine de corsaire de Saint-Malo, une de mes connaissances que j'ai reçu maçon en ma qualité de rose-croix[1]. Ce brave camarade n'a pas voulu me laisser souffrir plus longtemps. Il m'a fait monter dans la diligence, a payé ma place et ma nourriture et m'a amené à Paris où je suis arrivé hier au soir. Me voilà donc avec une dette sacrée contractée par ma cruelle position. Ils m'ont laissé 36 francs pour mes premiers besoins. Veuillez donc, mon ami, faire auprès de mes sœurs les démarches que votre amitié vous suggérera pour venir à mon secours. Je ne crains pas, mon cher camarade, de leur être à charge pour longtemps. Qu'on me mette à même de pouvoir me présenter et je suis sûr de réussir à me faire placer. Mais dans l'état où je suis, je ne puis me présenter chez personne. Il me faut d'abord un tailleur et du linge.

J'apporte des ouvrages qui me feront connaître et j'ai des recommandations pour deux généraux et deux préfets de la part d'un officier général, prisonnier de guerre comme moi et mon ami intime, mais il faut pouvoir aller chez eux sans paraître au-dessus de la mise ordinaire. Qu'on veuille donc venir encore une dernière fois à mon aide et je suis sûr de me tirer du naufrage.

Adieu, mon bon et ancien ami, homme dont les sentiments n'ont pas plus varié que les miens. Croyez que mon amitié pour vous est toujours dévouée et que rien ne pourra jamais l'altérer.

MALARD

Mon adresse est à l'hôtel de France, rue des deux Ecus, près la halle au blé. N'oubliez pas de mettre Malard du Bécé!

Les lettres qui suivent nous montrent le capitaine Malard devenu solliciteur dans le Paris impérial. Il y trouve de grands changements; il n'y connaît plus personne. Il va voir les personnages pour lesquels il a des recommandations, mais qui voudra se compromettre pour cet émigré suspect et inconnu? On l'éconduit ou on lui donne de l'eau bénite de cour. Il

1. On sait qu'aux approches de la Révolution c'était une mode, dans la noblesse française, de faire partie de la Franc-maçonnerie, Les frères du Roi avaient été reçus maçons et le duc d'Orléans nommé grand-maître en remplacement du prince de Clermont-Tonnerre.

demeure néanmoins plein d'illusions. L'homme d'action un peu rude, un peu cerveau brûlé qu'il était, mais plein de franchise et de loyauté, ne peut soupçonner la profonde indifférence, l'inquiétude peut-être, qui se dissimulent sous la façon polie dont on l'accueille, les promesses banales dont on le berce. Un fervent espoir le soutient. N'a-t-il pas rapporté des pontons un ouvrage sur la navigation, une tragédie en cinq actes, *Rolla ou le triomphe de l'Amitié* qu'on reçoit à correction à l'Odéon, une brochure sur la situation de l'Angleterre? Ce sont là des titres. Il a successivement en vue et on lui fait luire une place dans l'administration de la guerre en Espagne, le commandement d'un corsaire de 28 canons, mais rien n'aboutit. Après trois mois de démarches et de sollicitations inutiles, il quitte de nouveau la France :

J'ai trouvé, écrit-il de Courtrai le 15 février 1810, un bon ami, ancien camarade attaché à moi, qui m'a décidé à le suivre en Hollande pour y traiter d'un objet qui doit me ramener sur l'eau. Mais je vous donne ma parole d'honneur que je ne terminerai rien qu'auparavant je ne revienne vous embrasser ainsi que ma bonne sœur et le digne des Raviers. Si je puis être heureux une fois dans ma vie et si je réussis dans mon affaire, je serai sauvé ou tué. Le premier est tout, l'autre n'est rien.

S'il faut en croire M. Desmarets dans une lettre que nous retrouverons plus loin et adressée au ministre Rovigo, « l'ancien camarade » aurait été une dame Carpentier qui, selon toute apparence, se livrait à la contrebande des dentelles. Le projet de Malard était bien d'ailleurs de retrouver à Amsterdam un capitaine de corsaire de sa connaissance et de s'embarquer avec lui. L'association avec la dame Carpentier, essentiellement temporaire, n'aurait servi qu'à couvrir les frais du voyage. Il fallait vivre et le malheureux homme était sans ressources. — Il ne réussit pas dans ses négociations comme nous l'apprenons par une lettre datée de Groningue en Hollande, le 10 avril 1810 :

Il est temps, mon ami, que je vous donne de mes nouvelles et que je vous assure que je ne suis ni mort ni enterré. A vous parler sans feinte, je ne croyais pas que mon voyage fût d'aussi longue durée, mais le chapitre des événements est toujours pour moi si

accidentel que je ne puis tabler sur rien avec quelque apparence de certitude. Je vous ai mandé que je partais de Paris pour aller en Hollande. En effet, j'ai d'abord pris cette route, mais la personne avec laquelle je suis, détournée par ses affaires, a été forcée de se diriger depuis Anvers par la Westphalie; de la à Brême, d'où à mon tour, instruit de la mauvaise conduite de cette femme[1] avec laquelle j'avais contracté par délicatesse un engagement pour assurer la légitimité de deux enfants; instruit donc de ce fait que depuis ma longue captivité, elle s'était de nouveau rendue mère de rejetons qui ne pouvaient avoir de commun avec moi que l'axiome : « *Pater est quem nuptiae demonstrant* », j'ai pris sur le champ la résolution d'aller jusqu'à Hambourg. Là, mon ami, profitant de la loi qui déclare nuls les mariages des émigrés hors de leur patrie, je lui ai fait signifier par des notaires un acte authentique. Elle ne porte plus mon nom. Je suis parfaitement libre et débarrassé d'un lien qui n'eût pu faire que mon malheur. Vous saurez que les deux enfants que j'avais eus d'elle sont morts, ce qui me dégage de tout soin à son égard. Vous ferez, mon ami, usage de cette annonce comme votre sagesse vous le dictera, mais je crois préférable que des Raviers et ma sœur en soient seuls instruits. Ce n'est qu'à eux et non à un sot public que je dois compte de mes actions. — Mais je reviens à moi. Je suis à présent dans l'attente d'une licence anglaise qu'un de mes amis, retrouvé ici, a demandée. S'il l'obtient, alors avec elle et une autre licence française, je commanderai un bâtiment sous pavillon de la ville de Brême pour faire le commerce des grains qui, comme vous le savez, est permis. Je suis bien sûr de gagner dans mon année un millier de louis, somme qui me mettrait à même d'entreprendre quelque chose. Mais je vous réitère ma promesse de ne pas m'embarquer sans aller embrasser mes chers amis. Pendant que mon navire s'armera, j'aurai plus que le temps suffisant pour aller satisfaire à cette douce jouissance. J'ai de plus profité du rapprochement de la ville de Cassel pour donner plus de chaleur à mes démarches auprès du maréchal du palais qui est un de mes amis intimes et un émigré. Il m'a promis son appui et mon espoir est d'autant plus fondé que je me trouve en outre étayé par le général Bongar aussi

1. Celle dont il parle dans sa première lettre et qu'il avait épousée en émigration. Sa première femme, Pauline Maublanc de la Vesvre, avait demandé et obtenu en 1794 son divorce comme femme d'émigré, probablement pour éviter que ses biens personnels ne fussent vendus par la Nation. Pourquoi ne suivit-elle pas son mari en émigration, nous n'avons pu le savoir. Le capitaine Malard semble d'ailleurs toujours avoir été mis à l'écart dans sa propre famille sans qu'on puisse démêler les raisons de cette espèce d'ostracisme auquel, non sans amertume, il fait souvent allusion.

ci-devant émigré et en grande faveur dans cette cour. Enfin, mon ami, peut-être serais-je plus heureux dans mes poursuites qu'en France où tout est fermé? Le ciel se lassera-t-il de me persécuter? »

Le ciel ne se lassa pas et ces diverses espérances ne devaient point se réaliser :

Jamais je ne fus trompé d'une manière plus cruelle, écrit Malard le 14 juin, de Paris, et sans d'ailleurs s'expliquer davantage. Je ne sais pas jusqu'à quand je serai victime de ma loyauté, mais qu'y faire? Gémir tout bas et se consoler. J'ai usé quatre mois de mon existence à rien, dépensé le peu d'argent qui me restait et, pour résultat, fait une route de 200 lieues à pied pour épargner deux louis et demi que j'avais conservés.

Malard entreprenait à Paris de nouvelles et multiples démarches sans souci du proverbe : « Qui trop embrasse mal étreint », lorsqu'il fut arrêté le 29 juin 1810 par la police de Rovigo que le voyage en Hollande de l'ancien émigré, de « l'homme à Dumouriez » avait sans doute intriguée.

Je fus arrêté[1] il y a un mois, écrit-il le 6 juillet, par ordre du ministre de la police générale. Tous mes papiers furent saisis et je subis un interrogatoire en trois points sur ce que j'étais avant la

1. Paris, le 30 juin 1810.

POLICE GÉNÉRALE

1re DIVISION

*A Son Excellence le Ministre de la police générale.*

Monseigneur,

Le sieur Mallard a été arrêté hier à Paris d'après les ordres de Votre Excellence. Cet homme, autrefois capitaine d'infanterie, avait, pendant l'émigration, servi à l'armée des princes et dans des corps à la solde de l'Angleterre. Retiré ensuite à Hambourg, il avait été lié avec des hommes notés défavorablement. Revenu en France, il s'était embarqué sur un corsaire. Pris et conduit prisonnier en Angleterre, il avait obtenu d'être ren voyé. Depuis son retour, il a fait un voyage dans le Nord sans que le motien soit bien connu.

Le sieur Mallard, dans l'interrogation qu'il a subi, est convenu de son service à l'armée des princes et dans des corps à la solde anglaise; mais il a assuré que, pendant son séjour à Hambourg, il était resté étranger à toute intrigue. Il a assuré que sa conduite, pendant qu'il était prisonnier en Angleterre, lui avait attiré de nombreuses vexations de la part des agents du gouvernement; qu'il avait notamment été mis au cachot pendant quatorze jours pour s'être plaint avec force de mauvais traitements qu'on faisait subir à ses camarades. Après avoir été prisonnier pendant six ans, il a été

Révolution, ce que j'avais fait à cette époque et ce que j'étais devenu depuis. Je répondis à ces trois demandes sans rien déguiser de ma conduite et de mes actions. On me fit collationner tous mes papiers et, à onze heures du soir on me conduisit à la prison de Sainte-Pélagie. Mais déjà on avait adouci la rigueur de la première démarche puisque le concierge avait l'ordre de me donner une chambre seule et de me traiter avec les plus grands égards. J'ai passé trois jours dans cette réclusion sans inquiétude sur mon innocence et convaincu que le dépouillement de mes papiers ne pourrait que me faire connaître d'une manière avantageuse. Aussi suis-je sorti le troisième jour avec l'invitation de reprendre mes papiers et de me rendre au bureau du premier secrétaire de la haute police. J'ai été accueilli par lui avec toute l'amitié possible, m'observant que la mesure prise à mon égard était de pure forme comme envers beaucoup d'autres, mais que la revision de mes papiers lui avait fourni un motif de me connaître et de chercher à me rendre service. Vous sentez que j'ai profité de ces bonnes dispositions. Mgr le duc de Rovigo, nouveau ministre, s'est chargé de mon mémoire pour l'Empereur et je suis dans l'attente presque certaine d'avoir de l'emploi. Profitant toujours de la circonstance, j'ai sollicité ma radiation[1] sans laquelle je ne puis agir, et je l'obtiendrai sans difficulté. Ainsi vous voyez que ce léger désagrément a tourné à mon avantage. — J'ai remis en outre au ministre un mémoire sur la position de la Hollande, relativement à la contrebande que les Anglais exercent pour leurs marchandises colo-

renvoyé à l'occasion du jubilé pour la cinquantième année du règne de S. M. britannique. Quant à son voyage dans le Nord, depuis son retour, il accompagnait une dame Carpentier qui y apportait des dentelles qu'elle voulait vendre. Il espérait d'ailleurs trouver à Amsterdam un capitaine de corsaire qu'il connaît et avec lequel il se serait embarqué. Ne l'ayant pas rencontré, il est revenu à Paris où il a fait différentes démarches pour y obtenir de l'emploi.

Ces explications, confirmées pour la plus grande partie par l'examen des papiers du sieur Mallard, et par des renseignements donnés par des personnes qui le connaissent, détruisent les préventions qui existaient contre lui. On doit d'ailleurs observer que les besoins pressants qu'il éprouve assurent qu'il n'est l'agent d'aucune intrigue.

D'après ces considérations, on croit devoir d'autant plus proposer sa liberté qu'il paraît très disposé à servir et qu'il a les moyens de le faire utilement car il a connu à Hambourg la plus grande partie des émigrés et peut donner des renseignements sur la plupart.

Si Votre Excellence adopte cet avis, elle a ci-joint l'ordre nécessaire pour son exécution.

*Signé* : DESMARET.

(Archives Nationales, F⁷ 6505).

1. Sa radiation de la liste des émigrés.

niales et un plan pour attaquer l'île d'Héligoland, possession danoise dont ils sont maîtres à l'embouchure de l'Elbe depuis trois ans. Ces deux objets ont été fort goûtés.

Vous me demandez, mon ami, comment je fais pour vivre à Paris sans ressources? C'est avec de la patience et la plus stricte économie. Je mange peu chez mon cousin Belfay[1]. Je vous dirai pourquoi quand nous nous verrons. Je me contente d'un dîner à 25 sols — il y en a dans tous les quartiers de Paris. — A mon déjeuner, deux bols de lait et un petit pain. Ce qui me ruine, ce sont mes bottes. Mes habits que je porte continuellement depuis huit mois commencent aussi à s'user. C'est ce qui me chagrine car vous savez qu'il ne faut pas montrer la corde, mais j'espère qu'ils me pousseront jusqu'au bout. Je n'ai touché que trente-six francs chez Belfay afin d'avoir assez d'argent pour mon voyage dès que je saurai à quoi m'en tenir. Le ciel est même venu à mon secours puisqu'avec dix sols, j'ai gagné 37 livres à loterie. Commencement peut-être de la fortune. Ah! il serait bien temps qu'elle se lassât de me persécuter.

Adieu, mon ami. Mille amitiés à votre aimable famille.

MALARD

Dites à votre frère que je l'embrasse quoiqu'il ne m'ait jamais donné signe de vie non plus que sa femme, ma cousine.

**Plein d'espoir dans les promesses du ministre, Malard se berce de nouveau de riantes illusions et les mêmes déceptions, hélas! sont le seul fruit de ses efforts. On lui fait espérer et il manque successivement une place de garde-magasin dans les fourrages, un brevet de capitaine dans la première compagnie du régiment de la Tour d'Auvergne en garnison à Naples, le commandement d'un corsaire. Il avait tout près de soixante ans et ne se rendait pas compte que le gouvernement impérial n'utilisait guère que des hommes jeunes. Il reçoit cependant une mission du gouvernement :**

Enfin, mon bon ami, j'ai pris le dessus[2] de ma mauvaise fortune et, si je ne réussis pas, alors ce sera de ma faute. Vous savez que lorsque je fus arrêté, comme je vous l'ai mandé, on s'empara de tous mes papiers. Leur examen, non seulement éloigna toute

1. Malard de Bellefay, ex-capitaine d'infanterie.

2. 27 septembre 1810.

espèce de soupçon sur mes opinions et mes principes, mais démontra quelques talents chez moi. Ce qui fait ma fortune actuelle est un grand mémoire politique, distingué entre beaucoup d'autres. On me demanda si mon intention était de communiquer le mémoire à Sa Majesté. Je répondis que oui certainement. Ce mémoire présenté à l'Empereur, fut lu au conseil. Sa Majesté demanda au ministre quel en était l'auteur, ajoutant qu'il fallait prendre des renseignements sur ma moralité, mes principes, et m'employer. Depuis environ six semaines, on m'a fait faire plusieurs mémoires sur différentes matières. On me les a fait traduire en anglais et en espagnol et, à coup sûr, mes moyens, mon instruction ont convenu puisque je suis chargé par le ministre d'une superbe mission en Saxe et en Prusse. Je pars demain, nanti d'instructions qui prouvent la confiance que l'on a en moi. Ainsi, mon cher Riballier, c'est à moi actuellement à conduire ma marche d'après l'opinion que l'on a conçue de mes faibles talents.

Vous sentez, mon ami, qu'il est pour moi de la plus haute importance que personne ne puisse avoir l'idée de ma mission. C'est à vous donc à dire à mes parents ce que vous jugerez à propos pour les calmer sur le retard apporté à mon arrivée. J'ai dit ici à M. de Busseuil et à votre cousin de la Vieuville que j'allais faire un voyage d'un mois pour le compte d'une maison de commerce. Vous pourrez suivre le même texte, mais mon absence sera bien plus longue (trois ou quatre mois). A mon retour, je serai présenté à l'Empereur. Ma correspondance sera directe avec le ministre et l'ordre dont je suis nanti, signé de lui, me donne la plus grande liberté et me marque la plus intime confiance. — Écrivez-moi poste restante à Cologne. Si vous le faites de suite, je recevrai votre lettre avant que j'en parte. J'aurai soin ensuite de vous instruire de mon itinéraire en vous écrivant de différentes villes d'Allemagne. Mettez 22 au lieu de mon nom quand vous m'écrirez; c'est comme je signe. Je vous en dirai un jour la raison. »

De quelle nature était cette mission, politique ou militaire? Malgré toutes nos recherches, nous n'avons pu le découvrir, mais nous inclinons à croire que ce fut une mission politique. Elle dura trois mois pendant lesquels Malard n'écrivit qu'une seule fois, le 16 octobre, de Cologne :

Je n'ai reçu qu'hier votre lettre, mon brave et digne ami. Je suis resté ici plus longtemps que je n'aurais cru parce que comme c'est le lieu du commencement de mes opérations, il fallait prendre les renseignements nécessaires pour agir avec certitude. Je pars

demain pour Mayence et Francfort. Je vous écrirai de cette dernière ville. Mais ne vous inquiétez pas si, de ce point, vous êtes quelque temps sans recevoir de mes nouvelles parce que, me portant en Saxe et de là dans le nord de la Prusse, je craindrais qu'une correspondance, de ces pays éloignés, avec d'autres que le ministre, ne me prive peut-être de cette confiance qu'on m'a accordée.

La correspondance ne reprend qu'au 16 décembre.

Me voilà de retour, mon ami, après un voyage de deux mois et demi. Si je ne vous ai pas écrit durant cette longue course comme mon cœur m'y portait, c'est que, d'après la nature de mon voyage que vous connaissez, j'aurai craint que mon écriture, parfaitement connue des bureaux, ne mît mes lettres dans le cas d'être ouvertes et que cela ne nuisît à la confiance qu'on m'a témoignée. Vous savez, mon brave ami, que, dans ces circonstances, il faut user de la plus grande circonspection.

J'ai parfaitement réussi dans les divers objets dont j'étais chargé. Outre qu'on m'a mandé deux fois que le ministre avait lu ma correspondance avec le plus grand intérêt, on me l'a témoigné hier à mon arrivée. Je ne puis mieux vous le prouver qu'en vous disant que, sous peu, je vais être chargé d'une mission encore plus délicate. Les services que je pourrai rendre finiront par me faire obtenir une place. On m'a promis formellement cette heureuse perspective. Aussi ajoute-t-elle à mon courage pour seconder la vigueur de mon tempérament. J'en ai eu besoin dans ma longue carrière car il m'est arrivé des incidents qui eussent été peu faciles à surmonter pour un valétudinaire. Ainsi, mon ami, c'est le seul don que m'ait continué la fortune. Puisse-t-elle se prolonger jusqu'au moment où le repos viendra remplacer cette vie agitée que je mène depuis si longtemps.

A vous sans réserve, je vous embrasse.

Le repos ne devait point encore venir. Le vieil officier vise tour à tour un emploi en Belgique, un autre en Hollande. Sa connaissance de la langue espagnole le fait quelque temps employer au dépouillement des archives d'Espagne. L'année 1811 s'écoule en partie dans ces stériles occupations. Il n'obtient rien malgré qu'il semble s'être fortement rattaché au régime impérial :

Vous ne saurez croire, écrit-il le 27 mars, avec quel enthousiasme on a accueilli ici la venue de notre jeune roi de Rome. On voit dans

cet accord général d'assentiment et de joie la certitude que la naissance de ce rejeton d'un héros fondateur de sa dynastie assure à la France un repos que des perturbations pouvaient peut-être encore espérer de voir troubler par les événements dangereux qu'amène la mort d'un grand homme lorsqu'il ne laisse personne pour lui succéder. Mais tout est terminé et désormais, mon ami, nous pouvons lire dans l'avenir sans crainte de voir les pages de notre histoire ensanglantées et dégoûtantes d'anarchie. Je vous jure que pour mon compte, cela me fait le plus grand plaisir non par intérêt, puisque j'ai tout perdu, mais par attachement pour mon pays et par justice pour le héros qui a sauvé la France.

Un cautionnement de 6 000 francs qu'il ne peut fournir empêche Malard d'être nommé inspecteur général dans les Messageries. C'est la dernière désillusion. Désenchanté, il comprend enfin que, maintenant qu'on a tiré de lui tout ce qu'il pouvait donner, il n'obtiendra rien. Vieilli, criblé de blessures et de rhumatismes, il abandonne une poursuite chimérique et, en 1812, nous le retrouvons à Paray, dans sa ville natale, où il a pris une définitive retraite. Il y vécut quinze ans encore entre sa sœur madame des Raviers et sa nièce madame Quarré de Verneuil, d'une rente viagère de 300 francs que lui servait son cousin M. Malard de Sormain; rente à laquelle vinrent s'ajouter, en 1814, une pension de 900 francs, le grade de chef de bataillon en retraite et la décoration du *Lys*, qui lui furent conférés par le gouvernement de la Restauration. — Chasseur infatigable, le brillant officier d'Austrasie, le héros du vaisseau *la Victoire* et de la bataille de Gondelour, le capitaine de corsaire prisonnier des pontons ne courait plus sus aux Anglais. Il se contentait de faire, dans les grasses prairies du Charollais, des hécatombes de lièvres et de perdrix en racontant ses lointaines campagnes à ses petits-neveux. Il mourut en 1827.

LOUIS RIBALLIER

# L'EFFORT MILITAIRE

## DE L'ALLEMAGNE

Le Quinquennat de 1911 [1] développait grandement les moyens techniques mis à la disposition de l'armée allemande, mais il n'augmentait pas sensiblement ses armes principales. Il paraissait devoir régler l'état militaire de l'Allemagne jusqu'au 30 mars 1916. Un an plus tard cependant, la loi militaire du 14 juin 1912 prévoyait une augmentation notable des forces de terre et de mer, au prix d'une dépense d'environ 1 100 millions de francs, qui devait s'échelonner sur six années, de 1912 à 1917. Elle modifiait le nombre des grandes unités, en créant une septième inspection d'armée [2] et deux nouveaux corps d'armée [3], ce qui portait à 25 le nombre des corps d'armée

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 mars 1911.

2. « Les Inspections d'armée, disait le 22 avril 1912 au Reichstag le général von Heeringen, ministre de la Guerre, assurent l'instruction uniforme des corps et donnent en temps de guerre aux armées des chefs préparés dès le temps de paix à remplir immédiatement une fonction particulièrement importante. » On peut admettre qu'il y aurait en temps de guerre autant d'armées que d'inspections d'armée en temps de paix. Les titulaires des inspections d'armée sont des princes de familles souveraines, ou des généraux arrivés au sommet de la hiérarchie et spécialement distingués par l'Empereur.

3. Les deux corps d'armée créés en 1912 ont été le XX^e corps à Allenstein, sur la frontière orientale, et le XXI^e corps à Saarbruck sur la fron-

allemands en temps de paix; elle posait en principe que « la situation militaire exigeait une amélioration de la préparation à la guerre par un appel plus grand d'hommes aptes au service et par un passage plus aisé du pied de paix au pied de guerre »; elle accroissait en conséquence l'effectif budgétaire de 29000 hommes environ; elle prescrivait la réalisation, dès l'automne de 1912, des mesures les plus importantes prévues dans la loi du Quinquennat de 1911, réalisation qui devait primitivement s'échelonner jusqu'à la fin de 1915; elle créait, pour compléter la loi du Quinquennat, un certain nombre d'unités nouvelles dans les différentes armées; elle augmentait enfin le nombre des officiers du cadre complémentaire des régiments d'infanterie et d'artillerie, en vue de faciliter la mobilisation et de fortifier l'encadrement des unités de réserve destinées à faire partie des armées de campagne.

Au total, la loi de 1912 portait le nombre des unités de l'armée allemande à 651 bataillons d'infanterie (au lieu de 634) [1], 516 escadrons (au lieu de 510), 633 batteries de campagne (au lieu de 592), 50 bataillons d'artillerie à pied, 33 bataillons de pionniers (au lieu de 29), 18 bataillons de troupes de communication (au lieu de 17), 25 bataillons du train (au lieu de 23), sans parler d'un corps d'aviation en Prusse, d'une compagnie d'aviation en Bavière, d'un détachement d'aviation en Saxe et d'un autre en Wurtemberg. Elle augmentait sensiblement les effectifs d'un certain nombre d'unités, dans l'infanterie et dans l'artillerie [2]. — Enfin, elle

tière occidentale, constitués chacun à l'aide d'une division déjà existante (le Ier corps à Kœnigsberg et le XIVe à Karlsruhe étaient à 3 divisions) et d'une division de nouvelle formation. Actuellement, les 25 corps d'armée allemands sont à 2 divisions : le nombre des corps d'armée massés sur la frontière russe est désormais de 4 (Ier, Ve, VIe et XXe corps), celui des corps d'armée massés sur la frontière française également de 4 (XIVe, XVe, XXIe et XVIe corps), sans parler du VIIIe corps établi le long des frontières luxembourgeoise et belge. Sur le pied de guerre, l'Allemagne pourrait vraisemblablement disposer de 26 corps d'armée actifs, en dédoublant le corps de la Garde, dont l'effectif est particulièrement fort.

1. La loi de 1912 créait 106 compagnies de mitrailleuses, portant ainsi le nombre de ces compagnies de 110 à 216 (soit une par régiment d'infanterie).

2. 123 bataillons d'infanterie passaient de l'effectif faible (18 officiers, 551 sous-officiers et hommes de troupe) ou de l'effectif moyen (18 officiers, 571 sous-officiers et hommes de troupe) à l'effectif fort (18 officiers, 641 sous-officiers et hommes de troupe), ce qui élevait le nombre des bataillons à

fixait l'effectif budgétaire proprement dit à 544 000 hommes : en y ajoutant 95 000 sous-officiers, presque tous rengagés, 14 000 volontaires d'un an et environ 5 000 employés subalternes remplissant des fonctions confiées en France à des sous-officiers et à des soldats, l'armée allemande du pied de paix se trouvait ainsi portée à 658 000 hommes, sans compter 36 000 officiers et assimilés. D'autre part, comme l'autorité militaire allemande incorpore chaque année, en plus de l'effectif budgétaire, 9 hommes pour 100, afin de parer aux diminutions (décès, réformes, etc...) qui se produisent dans le cours de l'année, et qu'on peut évaluer à 20 000 hommes l'excédent qui résulte de ce fait dans l'armée vers le 1er avril, l'effectif total et réel de l'armée allemande se trouvait ainsi atteindre au printemps 714 000 officiers, sous-officiers et hommes de troupe.

*
* *

Les augmentations d'effectif et les créations d'unités nouvelles prévues par la loi de 1912 devaient s'échelonner sur quatre années : presque toutes étaient réalisées au 1er octobre 1912.

Quelques mois s'écoulèrent, et dans le courant de février dernier, on apprenait que l'autorité militaire allemande préparait une nouvelle loi, représentant un effort infiniment plus considérable que celui qu'elle venait de réclamer de la nation depuis 1911, le plus important pourtant qu'elle eût demandé depuis ses victoires de 1870. Il n'était question tout d'abord que d'un accroissement de 25 ou de 30 000 hommes dans le chiffre des incorporations annuelles; mais bientôt les chiffres augmentèrent et se précisèrent, et lorsque, le 28 mars dernier, le projet de loi, auquel le Grand État-Major travaillait en réalité depuis le mois de novembre, était déposé au Reichstag, on en connaissait déjà les données essentielles :

effectif fort de 96 à 219; 24 batteries à effectif moyen (attelages pour 6 pièces) passaient à l'effectif fort (attelages pour 6 pièces et 2 caissons) et 87 batteries à effectif faible (attelages pour 4 pièces seulement) passaient à l'effectif moyen, de façon à ne laisser que 125 batteries à effectif faible, c'est-à-dire dans une situation défavorable qui a été très critiquée par la presse militaire.

d'un seul bond, grâce à une incorporation annuelle plus forte de 63 000 hommes et à des accroissements correspondants des cadres, l'armée allemande allait augmenter ses effectifs de près de 150 000 hommes...

Malgré les charges financières très lourdes qu'elle impose à la nation allemande, la nouvelle loi militaire, qui entraînera 1 300 millions de francs de dépenses non renouvelables et un accroissement de dépenses annuelles de 232 millions et demi de francs, sera incessamment votée sans modifications. Tandis que le Quinquennat de 1911 avait surtout accru les services techniques, que la loi de 1912 avait surtout visé les grandes unités, la loi de 1913, accusant plus que toute autre le souci très net du Grand État-Major d'accroître constamment la valeur offensive des troupes et de développer au maximum la préparation à la guerre de l'armée, se préoccupe avant tout d'améliorer la qualité de l'armée allemande, en la dotant d'un meilleur encadrement, d'un noyau actif beaucoup plus fort et aussi d'un outillage extrêmement perfectionné. Et cet accroissement de qualité portera à la fois sur les corps de couverture et sur ceux de l'intérieur.

Sans augmenter le nombre des corps d'armée, la nouvelle loi prévoit la création d'une huitième inspection d'armée.

Dans l'infanterie, elle accroît les effectifs d'un grand nombre d'unités, et elle crée 18 bataillons, destinés à compléter à 3 bataillons les régiments qui n'en ont encore que deux, 18 compagnies de cyclistes et 18 compagnies de mitrailleuses, destinées aux 18 bataillons de chasseurs, enfin 16 sections de mitrailleuses de forteresse. Dans la cavalerie, elle relève les effectifs des escadrons et crée 6 régiments en Prusse et 4 escadrons en Bavière.

Dans l'artillerie de campagne, elle transforme les 125 dernières batteries à effectif faible en batteries à effectif moyen ou à effectif fort; dans l'artillerie à pied, elle crée 3 régiments et 1 bataillon.

Dans les pionniers, elle crée 11 bataillons nouveaux, groupe les 18 bataillons existants en 9 régiments et crée 9 nouvelles sections de projecteurs, destinées à faciliter les attaques de nuit. Dans les troupes de communication, elle renforce toutes les unités existantes de télégraphie, de chemins de fer et

d'aérostation et crée 7 bataillons nouveaux et 5 nouvelles compagnies d'aviation. Dans le train enfin, elle crée un bataillon nouveau et 20 compagnies nouvelles.

D'autre part, la loi nouvelle augmente l'effectif de paix de 4 000 officiers, 15 000 sous-officiers et 117 000 soldats (au total, 136 000 hommes), et de 27 000 chevaux. Il faut tenir compte en plus de 3 000 hommes pour l'augmentation des fonctionnaires et employés militaires qui ne figurent pas, comme chez nous, à l'effectif du temps de paix, et de la majoration habituelle de neuf hommes pour 100, représentant plus de 10 000 hommes. L'augmentation réelle d'effectif sera donc de 150 000 hommes environ, et l'armée allemande du temps de paix atteindra le chiffre de 865 000 officiers, sous-officiers et soldats.

Et cet énorme accroissement de force doit être atteint dans le plus bref délai possible. Toutes les mesures prévues dans l'infanterie, la cavalerie et l'artillerie seront prises dès octobre 1913, et ce n'est que dans les armes spéciales que certaines difficultés d'application demanderont quelques années pour être surmontées. Le 1er octobre 1913, l'augmentation réalisée sera de 125 000 hommes et de 24 000 chevaux, et l'Empire allemand disposera ainsi d'une armée d'environ 850 000 hommes, en deux ans, l'effectif se sera accru d'un quart.

***

Ce colossal effort accompli par l'Allemagne n'a pas absorbé toute l'activité du Grand-Etat-Major allemand : l'autorité militaire allemande a continué comme par le passé, avec la méthode et l'esprit de suite qui la caractérisent, à améliorer les conditions d'instruction des soldats, à perfectionner les moindres détails de l'organisation de l'armée, à la faire bénéficier enfin des progrès nouveaux de la science et de l'industrie.

Depuis vingt ans, l'Allemagne avait, moyennant une dépense de plus de 200 millions, créé 25 camps d'instruction, destinés aux évolutions, aux manœuvres et aux feux de guerre des troupes de toutes armes. En 1912, elle en a ouvert un nouveau, à Grafenwöhr, en Bavière. Ce camp qui, situé à environ

30 kilomètres au Sud-Est de Baireuth, présente une superficie de 9 000 hectares, et qui a coûté 17 millions, tant en frais d'acquisition qu'en frais d'aménagement, est affecté au III^e Corps bavarois, qui n'en possédait pas encore.

La guerre de Mandchourie avait mis en évidence l'utilité de projecteurs puissants destinés à favoriser les attaques de nuit. La loi militaire de 1912 a prévu l'organisation de 26 sections de projecteurs devant être rattachées aux bataillons de pionniers; la loi de 1913 en crée 9 nouvelles. Ainsi s'accuse une tendance très nette à développer les attaques de nuit, à leur donner plus d'ampleur, à les conduire méthodiquement contre des objectifs visibles, à les appuyer par des feux ajustés d'artillerie et d'infanterie.

Certains épisodes de la même guerre de Mandchourie avaient nettement montré que sans cisailles il est très difficile pour des troupes d'attaquer une position fortifiée. Les haches permettent de détruire les abatis; mais pour se frayer un chemin à travers les travaux de défense en fils de fer, généralement établis à une cinquantaine de mètres au plus en avant de la position, et dont la destruction par les projectiles d'artillerie nécessite une dépense relativement considérable de munitions, les cisailles sont absolument nécessaires. Dans toute l'infanterie allemande, des cisailles font maintenant partie de l'équipement de campagne comme les bêches, les pioches et les haches, et sont soit portées par les hommes, soit chargées sur les voitures.

Le matériel d'équipage de pont en service différait dans l'armée prussienne et dans l'armée bavaroise, ce qui aurait pu amener des complications en campagne, et il présentait d'ailleurs certains inconvénients. Il a donc été remplacé au début de 1912 par un nouveau matériel homogène pour toute l'armée, et dont les principaux avantages résident dans une capacité de support plus grande (6 000 kilogrammes au lieu de 4 000 par bateau-support), une meilleure stabilité, une construction plus simple et plus rapide, enfin une plus grande mobilité des voitures de transport. En construction normale (pont de 200 mètres construit avec le matériel d'un corps d'armée), le nouveau matériel permet le passage des obusiers lourds et des colonnes d'infanterie à files serrées. L'augmenta-

tion de la mobilité du parc de pont chargé permet d'autre part de l'amener plus rapidement au point de lancement, et le commandement se trouvera, à cet égard, moins souvent gêné que naguère par des difficultés purement techniques.

En Prusse, comme en France, l'État subventionne les maisons de construction de camions automobiles sous forme de prime accordée pour chaque voiture remplissant des conditions données. Aussi le nombre des voitures à réquisitionner en temps de guerre augmente-t-il rapidement. En 1912, le nombre des voitures pour poids lourds s'est accru d'environ 2 500 unités; en cas de mobilisation, l'armée allemande disposait d'autre part, au début de 1913, de 1 100 à 1 200 « Armee-Lastzuge » (tracteur et remorque).

Enfin, depuis quelques années, l'Allemagne veut tenacement conquérir la suprématie dans le domaine de l'air. A la fin de 1911, la flotte aérienne allemande, composée de ballons appartenant les uns à l'administration de la guerre, les autres à des sociétés ou à des particuliers, ne comptait toutefois encore que 7 au 8 croiseurs de 1re classe (volume supérieur à 8 000 mètres cubes; vitesse propre au moins égale à 70 kilomètres à l'heure), organes d'exploration stratégique et d'offensive, et 4 croiseurs de 2e classe (volume compris entre 4 000 et 8 000 mètres cubes; vitesse comprise entre 50 et 70 kilomètres à l'heure), organes secondaires d'exploration stratégique et organes de reconnaissance tactique, sans parler d'une dizaine de croiseurs auxiliaires d'un emploi douteux. Aujourd'hui, sans tenir compte de ces derniers, sans tenir compte davantage de dirigeables des types souple et semi-rigide (*Parseval* et *Gross*), l'Allemagne dispose d'une vingtaine de dirigeables du type rigide (*Zeppelin* pour la plupart), ayant jusqu'à 20 000 mètres cubes de volume et une vitesse propre voisine de 80 kilomètres à l'heure, armés de mitrailleuses et de canons de petit calibre, pourvus d'un poste de télégraphie sans fil, aptes à évoluer aux grandes altitudes, à l'abri des projectiles, capables de transporter du combustible pour douze à vingt heures de marche et un poids de 1 200 à 1 500 kilogrammes d'explosifs, au total de puissants organes d'exploration stratégique en même temps que des engins offensifs de premier ordre[1]. Le

1. L'aventure récente du Z4 qui, le 3 avril dernier, fut forcé d'atterrir

rayon d'action de semblables appareils est d'environ 500 kilomètres, distance moyenne des ports d'attache du Rhin au méridien de Paris. Leur équipage est exercé au lancement de projectiles à la dynamite : il semble qu'on puisse atteindre une précision très suffisante contre de gros rassemblements de troupes ou contre des installations fixes d'une certaine étendue, telles que docks, arsenaux, magasins à fourrages, hangars à ballon ou à aéroplanes, etc.

L'Allemagne est maintenant outillée pour construire chaque année une dizaine de grands dirigeables. Le budget supplémentaire pour 1913 a déjà affecté 22 millions et demi de francs à l'Aéronautique, dont 12 millions et demi pour les Zeppelin, et la nouvelle loi prévoit des crédits plus importants encore (une quarantaine de millions) pour le développement de la flotte aérienne. De véritables ports aériens (hangars à dirigeables et installations annexes) ont dû être créés pour le stationnement et l'entretien de cette flotte; ces ports peuvent être groupés en quatre catégories : ceux de la frontière occidentale (vallée du Rhin et Metz); ceux de la frontière orientale; ceux des côtes de la Baltique et surtout de la mer du Nord; ceux enfin de la transversale Francfort, Gotha, Bitterfeld, Berlin et Thorn, qui facilite le transport des forces aériennes de l'Empire d'une frontière à l'autre. Enfin, en dehors de ces ports aériens, ont été organisées l'an dernier un certain nombre de « places d'ancrage », où les dirigeables peuvent s'arrêter momentanément dans les conditions de sécurité suffisantes pour pouvoir effectuer des réparations urgentes ou s'approvisionner en combustible.

En aviation, l'Allemagne a été plus lente à trouver sa voie, mais elle a fait depuis deux ans de sérieux efforts pour regagner en partie l'avance prise par la France. Actuellement elle possède 125 à 130 appareils militaires, sans compter un nombre presque égal d'avions appartenant à des particuliers, et elle peut disposer d'une centaine de bons pilotes, tant civils

en France, sur le champ de manœuvres de Lunéville, ne saurait faire mettre en doute les qualités militaires des dirigeables rigides allemands, bien au contraire. Quelques heures après son atterrissage imprévu, et malgré certaines avaries et des circonstances atmosphériques défavorables, le Z4 regagnait par les airs, son port d'attache en territoire allemand.

que militaires. Des stations d'aviation ont été organisées dans diverses places, à Metz et à Strasbourg notamment : les escadrilles allemandes d'aéroplanes commencent ainsi à apparaître sur la frontière, véritables avant-gardes de l'armée aérienne allemande. La nouvelle loi militaire, en prévoyant la création de 5 nouvelles compagnies d'aviation, double les ressources actuellement existantes.

***

Depuis deux ans, l'Allemagne n'a donc rien négligé pour accroître la force matérielle du puissant instrument de guerre dont elle disposait et pour le rendre aussi formidable que possible, tant par une énorme augmentation des effectifs et une amélioration consécutive de la puissance offensive de ses troupes[1] que par le perfectionnement des moyens de toute nature mis à leur disposition. L'autorité militaire allemande est d'ailleurs secondée dans sa tâche par un auxiliaire très actif, le *Wehrverein*, ou « Ligue de Défense allemande », qui s'est fondé en janvier 1912 à Berlin, afin de « développer en Allemagne la conscience patriotique et les énergies viriles », et qui a pris aussitôt un développement considérable, la tendance au groupement et l'esprit de solidarité étant des qualités caractéristiques de l'Allemand. Cette ligue, qui a soutenu en 1912 les propositions du gouvernement en faveur de l'armée, qui, après leur adoption, n'a pas manqué de faire ressortir que l'augmentation obtenue était encore loin de correspondre à l'augmentation de la population allemande, et qui, au début de 1913, a mené une ardente campagne en faveur des projets gouvernementaux, poursuit inlassablement auprès du peuple comme auprès du Parlement, conformément au programme qu'elle s'était tracé, « la prompte réalisation de toutes les mesures susceptibles d'accroître constamment la force de l'armée ».

1. De sévères mesures tiennent le haut commandement toujours en haleine et en éliminent les éléments vieillis, usés ou jugés au-dessous de leur tâche. Depuis quelque temps, ces mesures paraissent appliquées avec une impitoyable rigueur : depuis les manœuvres dernières, plus de 50 généraux allemands ont été remplacés dans leur commandement.

A en juger par la hâte que l'Allemagne apporte à cette œuvre on pourrait croire qu'elle se prépare pour une échéance toute proche à une guerre déterminée et voulue par elle... On peut affirmer, en tous cas, qu'elle entend se trouver, en toutes circonstances, en mesure de faire face à toutes les éventualités et d'imposer sa volonté.

De cette guerre, quelles qu'en soient les causes, la France sait qu'elle est l'enjeu nécessaire. D'ailleurs, bien qu'il ait pu être provoqué en partie par le « péril slave », c'est bien contre elle qu'est avant tout dirigé l'effort militaire allemand. Des nouvelles unités créées, un bon nombre ne tient-il pas déjà ou n'est-il pas appelé à tenir garnison sur la frontière occidentale de l'Empire? Des travaux de fortification prévus, une partie importante ne concerne-t-elle pas les places du Rhin et la Lorraine? La diminution du nombre des réservistes entrant dans la composition de l'armée de campagne ne met-elle pas l'Allemagne en meilleure posture pour chercher à frapper un coup décisif du côté de la France, avant une intervention efficace des masses russes, dont la mobilisation et la concentration sont relativement lentes? — La France, sans tarder, doit adapter ses forces à la nouvelle situation de l'Europe et particulièrement aux armements de sa redoutable voisine.

JEAN DANY

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# LA DÉLIVRANCE DE L'ATHOS[1]

Au Pirée, je trouve un bateau qui va de Beyrouth à Odessa et que les hasards de la guerre ont contraint de faire escale dans le golfe de Salamine. C'est tout un coin de la Sainte Russie qui est couché là sur le pont, une centaine de paysans russes qui reviennent de Jérusalem. La plupart de ces moujicks, et beaucoup depuis leur enfance, ont amassé kopek par kopek le prix de ce voyage; pendant des semaines et des semaines ils ont marché à travers la Russie pour venir s'embarquer dans quelque port de la Mer Noire, nourris et hébergés durant leur longue route par les pieux villageois. Ils ont vu les Lieux Saints, et maintenant ils sont pèleriner à l'Athos. Dans leurs souquenilles de serge brune, avec leurs longs cheveux d'un blond fade, ils font songer à un troupeau de grands enfants mal soignés; mais parfois une voix s'élance, un cantique, une mélodie : toute la steppe étendue là répond, improvise un chœur étonnant de justesse et d'harmonie, et l'on dirait que c'est leur chant qui fait lever les rochers et les îles de tous les côtés de l'horizon.

Quelques moines grecs du Mont Athos qui regagnent leurs couvents font le voyage avec nous. Ils restent toute la journée à l'avant du navire à surveiller la mer avec une antique longue-vue qu'ils se passent de main en main. Leurs

1. Voir *la Bataille à Scutari d'Albanie* dans la *Revue* des 1er mars et 1er avril.

hauts bonnets cylindriques, leurs longues barbes, leurs cheveux nattés, leurs robes noires qui flottent au vent, et cette lunette invraisemblable leur donnent l'air de ces astrologues qu'on voit sur les anciens almanachs. Que cherchent-ils ainsi sur la mer? Ce qu'on attend depuis cinq siècles : l'escadre aux couleurs de la Grèce, qui navigue en ce moment d'île en île, à travers la mer Egée, portant partout la délivrance!

Vingt fois ils ont cru voir, au bord de l'horizon, le vaisseau amiral où flotte le pavillon blanc et bleu avec la figure de saint Georges; vingt fois ils ont jeté l'alarme. Tous les pèlerins se précipitent, braquent sur le point noir l'étonnante lunette; mais ce n'est qu'un îlot, un méchant rocher nu, brûlé par le soleil, que notre bateau dépasse, et que nous laissons derrière nous à la solitude de la mer.

Après deux jours de voyage, l'Athos enfin surgit des eaux. Sa forme étrange et magnifique a de tout temps frappé l'imagination des hommes. C'est un obélisque de marbre, un cône de dix-huit cents mètres posé sur un socle puissant de verdures et de forêts. Quel Grec, quel Phidias inspiré voulait tailler ce bloc en figure d'Alexandre, et bâtir dans sa main ouverte une cité formidable?... Du plus profond des âges il se dresse dans la mer Egée comme un centre d'orages, de vénérations et de légendes. Sur son sommet éblouissant. Junon chassée de l'Olympe vint reposer son cœur meurtri; dans la fraîcheur de ses ombrages, les sages de l'Ionie sont venus discuter les problèmes de la philosophie naturelle. Puis, quand les sages et les dieux eurent achevé ensemble de mourir, la tradition veut que Jésus ait envoyé sa mère effacer dans les sentiers le parfum de la déesse et le pas des philosophes. On vit alors accourir vers cette terre bénie, des âmes qu'affolait le désir de respirer l'arome laissé par la robe céleste. Tout un peuple de moines, d'ermites et d'anachorètes, recruté dans tous les cantons de la religion orthodoxe, s'établit dans ces forêts, au milieu de ces rochers, pour y faire régner à jamais une pureté virginale. Pas une femme depuis dix siècles, n'a foulé cette terre sacrée; pas un animal femelle, poule, chèvre ou ânesse, n'a profané ce sol. Sur cet Athos, on meurt, mais on n'y saurait naître. Seul l'amour est permis à ce qui a des ailes, à ce qui vit dans l'air. Que la

montagne soit toujours vierge, *aei parthenos* ; qu'elle demeure inabordable aux visages lisses, aux femmes, aux eunuques et aux enfants : c'est le chant, la loi de l'Athos !

De la chaste ceinture d'écume que noue et que dénoue sans cesse le flot de la mer autour d'elle jusqu'à son front étincelant de blancheur, cette longue presqu'île apparaît à l'imagination monastique comme une immense basilique, dont la montagne est la nef. A droite et à gauche, sur ses pentes, les monastères se disposent comme autant de chapelles latérales, qui commémorent chacune un épisode de la vie de Marie. Les deux couvents qui font un porche à cette cathédrale de pierres et de forêts sont dédiés à ses premiers pas ; les autres se succèdent, mêlant le souvenir de ses vertus uniques au parfum du chèvrefeuille et des myrtes, et ce chemin mystique conduit au bout du promontoire, jusqu'au couvent de Sainte-Laure qui célèbre son Assomption entre le double azur de la Méditerranée et du ciel.

Sur le bateau, les chants redoublent avec une ferveur nouvelle. Les masses puissantes des monastères badigeonnés de rouge et comme trempés du sang du Christ, apparaissent au bord des grèves ou suspendus aux rochers à des hauteurs vertigineuses, pareils à ces châteaux qu'un génie des contes de fées bâtit et défait en un jour. Je les reconnais, je les ai vus, ces hauts murs crénelés, ces grands couvents guerriers, citadelles du rêve, châteaux forts de prières ; je les ai vus là-bas, à Mouritchan, sur le petit album du pope vagabond, dans la pluie et la rafale. Et maintenant les voici dans leur réalité, baignés d'une lumière dorée et tout auréolés de la force de passé et de songe qui rayonne autour d'eux, — vision inoubliable de pierres et de forêts, de nature et de rêve, qui retient l'esprit suspendu au-dessus de l'abîme, comme ces couvents eux-mêmes.

Il faudrait pour les peindre, ces grands châteaux de l'âme, la poésie d'un Byron, la fantaisie d'un Turner, d'un de ces poètes du Nord dont l'âme, trop longtemps étouffée par les brumes, jaillit dans un essor divin sous le toucher du soleil ! A mesure que notre navire approche, je vois se préciser le caprice de leurs formes aériennes ; leur air rébarbatif et guerrier s'humanise ; des plantes grimpantes ont envahi les

lézardes; des cellules multicolores, retraites de moines épris d'horizon et de solitude, s'accrochent par des étais de bois à ces murs couleur de sang; de frêles balcons coloriés, des chemins de ronde en font le tour, embarrassés de lierre et d'arbustes épineux, et au-dessus, très nettes sur le ciel bleu, des coupoles écarlates à petites fenêtres blanches, et de hautes croix d'or mettent derrière ces grands murs sombres des promesses de vie merveilleuse...

Sur les frêles balcons des choses noires remuent : on dirait des hirondelles sur un fil de télégraphe. Ce sont des moines tout pareils à ceux qui sont sur le bateau, avec les mêmes robes noires, les mêmes bonnets cylindriques et sans doute la même lunette, qui regardent, eux aussi, la mer pour voir si la flotte arrive.

Non, la flotte n'est pas encore là. Aucun navire n'a jeté l'ancre devant la Sainte Montagne; rien n'est changé aujourd'hui à l'aspect éternel de la petite échelle de Daphni qui sert de port à l'Athos. Sur une grève étroite, au pied d'une haute falaise, trois cubes de maçonnerie, la douane, la poste, une auberge, sont posés là comme trois dés oubliés par des joueurs. Une grande barque goudronnée vient chercher jusqu'au bateau passagers et marchandises; nous débarquons dans le tumulte, les cris, et la fugitive splendeur d'un crépuscule oriental. Moines et pèlerins se bousculent; on voit sortir de la cale d'étranges, d'innommables choses, vieux lits, vieilles glaces, cages à poulets, armoires démantibulées, tout un bric-à-brac poussiéreux qui dormait Dieu sait où et qu'on apporte ici comme un trésor. D'où cela vient-il? Qu'en peut-on faire au milieu de ces forêts, derrière ces grands murs guerriers?...

Il est trop tard pour monter à Karyès, capitale de la Sainte République; je dois passer la nuit à Daphni. Dans l'unique auberge du lieu c'est un horrible tohu-bohu, un grouillement indescriptible de robes noires et de bonnets cylindriques. Où suis-je? Dans quelle maison louche de Palerme ou de Naples? Est-ce la joie de la délivrance prochaine, ou bien une revanche des pénitences et des jeûnes qu'on observe dans les couvents? Grecs, russes, serbes, roumains, bulgares, tous les moines que les monastères envoient à chaque bateau qui arrive, pour

chercher le courrier, fraternisent, ce soir, dans le raki et la vodka. Déjà, la plupart, ils sont ivres. Un Albanais à fustanelle et à babouches jaunes ornées de pompons rouges, leur verse l'alcool à pleins verres. Sous la table, dans le corridor, sur les marches de l'escalier, partout des corps étendus. L'Albanais les pousse du pied pour me faire un passage jusqu'à une chambre sordide où, dans un lit défait, d'innombrables passants ont couché. Les moujicks du bateau fêtent eux aussi dans l'alcool leur arrivée sur la montagne. Toute la nuit l'auberge retentit du ronflement des dormeurs et des cris des ivrognes. Leur ignoble tapage couvre jusqu'au matin le fracas de la vague qui se brise tout près, sur la plage. A califourchon sur une chaise, le front appuyé aux barreaux, je dors ou plus exactement je rêve tout éveillé. Et je me dis dans mon demi-sommeil : « Ce traitant en fustanelle, ces moines déchaînés, et l'horrible vermine qui s'agite autour de moi, est-ce là les combattants mystiques que je suis venu chercher? »

***

Il faut quatre heures de cheval ou de mulet pour monter à Karyès. Dès la pointe du jour je quitte l'abominable auberge, et tout de suite le chemin me conduit dans une nature enchantée qui paraît presque soustraite à l'influence des saisons. Quel rafraîchissement de tout l'être dans le calme du matin ! A mesure qu'on s'élève, les oliviers et les vignes cèdent la place aux châtaigniers et aux chênes; des eaux invisibles et pressées mêlent leur bruit mystérieux à toutes les stridences de l'air; de chastes, d'éblouissantes prairies s'ouvrent dans les forêts comme des pacages alpestres; sur ma tête l'éclat du ciel, derrière moi la mer qui brille, et soudain — je dis soudain, car à demi assoupi sur ma bête, je ne pensais presque plus au but de mon voyage — Karyès, la ville des noisettes, m'apparaît sur un plateau, entre deux collines boisées, au milieu des vergers.

Cette capitale de l'Athos, c'est un pauvre village bâti de granit noir comme un village auvergnat, une centaine de maisons basses autour d'une petite église couleur de sang caillé, la plus ancienne de l'Athos, bâtie par saint Athanase.

Pas une femme au seuil des portes; pas un enfant dans les rues : rien que des moines, des robes noires souillées de poussière et de boue, et toujours les hauts bonnets cylindriques. Ils passent dans les ruelles sombres, s'agitent au fond des maisons basses, qui sont toutes des bazars et d'où sortent les affreux relents des épiceries de village. Seuls, les hameaux galiciens de la Pologne autrichienne où se conservent les vieilles mœurs hébraïques, peuvent donner une pareille idée de saleté, de commerce et de religion confondues. Encore là-bas, au milieu de ces Juifs, eux aussi en lévites noires, avec leurs bottes fangeuses et leurs bonnets de fourrures dévorés par les mites, voit-on du moins des enfants et des femmes....

Tous ces moines marchands, et quelques rares laïques égarés parmi eux, vendent aux pèlerins les objets de piété qu'on retrouve partout dans le monde orthodoxe, de la pointe du Péloponèse jusqu'au fond de la Sibérie, — longs chapelets à quatre quinzaines de grains, croix sculptées par les ermites, bandes d'étoffe qu'on pose sur les morts et où est imprimée une crucifixion, médailles, chromos, photographies, fourchettes et cuillers de bois décorées de feuillages, d'oiseaux et de petits cyprès. Toute cette pieuse pacotille va se disperser dans les chaumières du Russe, du Grec, du Bulgare, du Serbe et du Monténégrin. Pauvres objets de papier et de bois, que l'on débite ici depuis des siècles avec l'épicerie, l'alcool et la chandelle, et qui sans doute ont plus fait pour la délivrance du Balkan que la pensée des généraux et des rois!

Dans cet humble village fonctionne, au dire des historiens, le plus ancien des Parlements qu'il y ait aujourd'hui dans le monde. Depuis dix siècles les vingt couvents de la Sainte Montagne envoient ici vingt délégués qui composent le Conseil de la République athonite et le premier devoir de l'étranger qui arrive à Karyès est de se présenter à cette vénérable assemblée pour obtenir la permission de visiter les monastères.

Depuis mille ans, l'accueil est toujours le même. Dans une chambre nue, dont le plafond de bois badigeonné de bleu porte inscrite en lettres d'or la devise « Jésus-Christ vainqueur », les vingts dignitaires sont rangés sur un divan circulaire, avec leurs longues robes où brille la croix d'or, leurs barbes imposantes et leurs cheveux nattés que couronne le

haut bonnet cylindrique; le même vieillard à barbe blanche, assis dans un fauteuil de bois, la main droite appuyée, comme un vieillard d'Homère, sur un long bâton recourbé, dispense au visiteur une affabilité souriante; les mêmes Palikares, armés jusques aux dents offrent sur un plateau les mêmes confitures, le même café, le même verre d'eau; et le même carillon de cloches se met à tinter je ne sais où, sans doute à cette tour de briques que j'aperçois par la fenêtre dans les cyprès et les orangers, usage immémorial, politesse aërienne, salut à l'hôte que Dieu envoie.

Ce soir, une fiévreuse impatience anime ce chœur de vieillards. L'armée grecque est à Salonique! L'escadre est ici quelque part! Ai-je aperçu en arrivant les navires de Konduriotis? Toucheront-ils bientôt à l'Athos? Est-ce aujourd'hui, est-ce demain que la Montagne prisonnière va être enfin délivrée? Dans quelques jours, dans quelques heures peut-être, cinq siècles de domination turque ne seront plus qu'un affreux souvenir. « Cinq siècles! s'écrie le Président de la pieuse assemblée, et sa figure s'anime d'un pâle éclat rosé, tandis que pour mieux me convaincre il frappe le plancher avec son grand bâton. Cinq siècles où nous avons souffert! Cinq siècles où cette terre bénie, la plus sainte qu'il y ait dans le monde avec la terre de Judée, a dû subir la souillure d'un fonctionnaire ottoman! Cinq siècles où cette montagne sacrée a dû payer tribut à Mahomet!... Mais la Vierge nous a protégés. Notre temps d'épreuve est passé; le règne de l'Islam est fini. Christ a vaincu! Il le fallait bien, Monsieur! Et voyez sa puissance : une heure lui suffira pour effacer d'ici cinq cents ans de servitude! »

A cette idée la figure du vieux moine s'épanouit dans une sorte d'extase. Les autres vieillards, sur le divan, agitent en signe d'assentiment leurs bonnets cylindriques; et l'espérance qui luit devant leurs yeux met comme un air d'ébriété sur tous ces vieux visages et une vague béatitude dans toutes ces barbes fleuries.

Libres! Ils vont être libres, affranchis pour toujours! Et de quoi donc, Seigneur! De ce fameux fonctionnaire ottoman dont la seule présence sur la Sainte Montagne leur paraît un affront, et que je m'en vais voir au sortir du conseil.

Un soldat ceinturé de cartouches et de poignards, chaussé de bas de laine rose qui sortant de ses demi-bottes enveloppent au-dessus du genou sa culotte d'un jaune serin, m'introduit près du fonctionnaire. Dans une salle toute pareille à celle que je viens de quitter, je le trouve assis sur un divan, les jambes repliées sous lui, ses babouches posées à terre, égrenant entre ses doigts un gros chapelet d'ambre. Lui aussi, il attend la flotte, et peut-être avec impatience! En acceptant ce poste singulier (comme il n'y en a pas deux dans le monde) le pauvre homme a dû laisser son harem je ne sais où, à Salonique ou à Constantinople; loin de ses femmes, loin de ses enfants, seul et unique de son espèce au milieu de ces moines misogynes qu'il exècre et qu'il méprise, il vit ici dans un mortel ennui, exerçant sur la montagne une autorité illusoire, surveillant de loin le Conseil, et prélevant les redevances que chaque monastère doit payer au Sultan. Tout le long de l'année il va de couvent en couvent exercer son office. C'est un mendiant de plus! disent les Higoumènes[1]. Il reste quelques jours, se fait héberger grassement, puis repart; et sur le seuil le Supérieur lui remet l'éternel bakchich oriental, qu'on lui offre dans un mouchoir « pour essuyer la sueur de son front », et qui forme le meilleur du traitement de l'infortuné sous-préfet.

A mon entrée il se lève, m'invite à m'asseoir près de lui, m'offre à son tour le café, la confiture et le verre d'eau. Il ne se fait pas d'illusion : sa dernière tournée est faite, son dernier backchich est reçu. Il sera le dernier d'une longue lignée de pauvres fonctionnaires! Et comme j'écoutais l'autre soir, sur la plage de Dulcigno, monter la prière du muezzin, j'écoute ce Kaïmakam et sa plainte, certes plus banale, mais qui elle aussi a sa noblesse.

Le sens de son discours, le voici à peu près :

« Regardez-moi! Suis-je assez misérable! Et la souveraineté du Sultan ne s'est jamais manifestée en ces lieux que par de pauvres hères comme moi! Jetez les yeux autour de vous; voyez ces milliers de religieux; visitez leurs couvents, interrogez-les vous-même. De quoi vraiment auraient-ils à se

1. Supérieurs des couvents.

plaindre? Avons-nous touché a leur règle, violé leurs propriétés, interdit leurs pèlerinages? Avons-nous jamais rien changé à leur constitution séculaire?... On dit toujours en Occident : les Turcs sont de furieux fanatiques! Mais quel peuple, je vous le demande, quel conquérant aurait montré pour les gens qui vivent ici plus d'humanité, de mansuétude et de tolérance religieuse? Sous notre loi ils sont restés aussi libres, plus libres même que sous les Empereurs de Byzance. Et sans remonter si loin, ils n'ont pas eu à subir sous notre domination le centième des vexations que vous avez imposées à vos moines de France, et qu'ont connues aussi les moines de la catholique Autriche et de la très chrétienne Espagne!... Allez! Monsieur, ils nous regretteront. Grecs, Russes, Serbes, Roumains, Bulgares, tous ces moines se détestent à mort; la haine qu'ils ont contre l'Islam est le seul lien qui les rassemble. Lorsque nous ne serons plus là, ils se déchireront entre eux. Et ce sera notre vengeance et notre justification, si nous en avions besoin... »

Ainsi parle le Kaïmakam, et peut-être a-t-il raison. Mais ses paroles sont si vaines! Il parle, et la flotte approche! Le fait est là, inéluctable. Et ne fallait-il pas qu'un jour ou l'autre, ce qui arrive aujourd'hui arrivât? Ce sous-préfet ottoman et ses quatre soldats en bas roses au milieu de ces dix mille moines, n'était-ce pas baroque, invraisemblable, fou, et comme une caricature de cette domination turque campée en étrangère au milieu de tant de peuples divers... Je ne sais que répondre. Est-ce à moi de lui dire, à ce fils de l'Islam : il faut vous résigner! Il le sait mieux que moi. Au moment où je pars, il me salue avec le vieux geste charmant de ramasser la poussière et de la porter à son cœur : « Adieu, monsieur, me dit-il, quand vous repasserez à Karyès au retour de votre excursion, vous ne m'y retrouverez plus... » Ces paroles si simples, sous lesquelles résonne la fin de tout un monde, et ce gracieux geste d'adieu, sans doute le plus beau des saluts qu'aient inventés les hommes, me pénètrent jusqu'au cœur. Et tout à coup il m'apparaît, ce pauvre fonctionnaire, comme une image de la noble Turquie, vaincue, impuissante et résignée.

Je le quitte; il rentre chez lui, retourne à son divan égrener son chapelet d'ambre et fumer des cigarettes. Combien d'heures

a-t-il encore à passer sur ces coussins, ses babouches posées à terre, ses jambes repliées sous lui? Combien de cigarettes fumera-t-il encore dans cette chambre bleue? Combien de minutes, de secondes, le croissant de l'Islam qui flotte là-haut, depuis cinq siècles, au-dessus de son petit pavillon, tremblera-t-il au vent du soir?

*
* *

Un des palikares du Conseil est venu m'apporter la lettre scellée aux armes de la Sainte République, qui me donne l'autorisation de visiter les monastères. Je me suis mis en route. Oh! les journées divines! On s'en va à mulet au travers des forêts, ou bien à pied le long des grèves, ou bien en barque si la falaise est trop abrupte, et quand on arrive au couvent, c'est toujours le même spectacle, toujours le même enchantement. Dès qu'on a franchi la voûte, le couloir humide et sombre, vrai couloir de forteresse plein de replis et de détours, qui donne accès à ces demeures du renoncement et de la règle, on tombe dans une vaste cour, plantée irrégulièrement de cyprès, de lauriers et de bouquets de chênes, et tout embarrassée d'édifices charmants, chapelles à coupoles, tours, kiosques, fontaines, appartements pour les moines et pour les étrangers, tout cela croulant de vieillesse, badigeonné de jaune, de bleu foncé, de vert, tantôt cru, comme appliqué de la veille, tantôt éteint, moisi, comme si des éternités de soleil et de pluie avaient passé sur ces couleurs. Les yeux prennent ici le plaisir que donne un tapis d'Asie ou bien à Constantinople un cimetière à l'abandon. Tout un peuple byzantin, des empereurs, des impératrices, défilent silencieusement sous la moisissure des fresques, étranges et cérémonieux, dans l'enchevêtrement de ces petits palais endormis. Sur les pâles badigeonnages qui recouvrent les murailles, des faïences laiteuses, bleues ou vertes, font éclater des fleurs de rêve, et l'on se demande quel poète, quel artiste dégoûté des hommes est venu apporter dans ces cours de l'adieu la féerie des jardins de Perse, les fleurs de Kheyam et d'Hafiz?

L'ensemble est sans grandeur ni majesté véritables, mais si

gracieux, si imprévu! On a peine à retrouver dans le caprice inextricable de ces architectures fantasques, et sous les alluvions du temps, la pensée qui disposa cette cité monastique enfermée entre ces grands murs. Et pourtant, un sens profond de la vie contemplative a organisé ce dédale. A mesure qu'on pénètre plus avant dans ces cours du silence, les bruits de la vie diminuent, puis cessent tout à fait; aux ateliers des moines artisans, aux granges, aux greniers, aux bâtisses de la vie profane, succèdent le cloître, la cathédrale, les retraites de la vie mystique. Un parvis où jaillit une fontaine sépare les deux domaines, et son eau qui sert à la fois aux usages vulgaires et aux soins religieux rassemble dans sa vasque de marbre la double idée du travail et du rêve.

Rien ne monte, rien ne s'élance que le cri d'une hirondelle et les cyprès puissants et noirs, plus immobiles à leur base que des colonnes de marbre et dont la fine pointe se penche comme la flamme d'un cierge sous la moindre brise de mer. Les murmures de la forêt, les plaintes de la vague, le chant des moines nasillards suspendent des bruits si monotones au-dessus de ces enclos romanesques que c'est du silence encore. Et quand on entre dans l'église, c'est encore un nouveau silence. Des psaumes, que cinq ou six moines psalmodient je ne sais où dans leurs stalles, semblent sortir du fond des siècles et soutenir sur leur monotonie l'éternel repos de ce lieu. Des veilleuses qui voltigent, des grilles d'argent, des panneaux d'or éteint, des incrustations d'ivoire, des reflets de marbre multicolores approfondissent le mystère de ces ténèbres embaumées, où l'odeur de l'encens qui monte là depuis des siècles a plus de force enivrante que le plus capiteux printemps. Le regard qui s'habitue à cette obscurité mystique y découvre peu à peu tout un peuple de songe sorti de l'imagination byzantine, vierges aux grands yeux peints, personnages décharnés par l'extase, chevaliers vêtus de la chlamyde grecque, beaux anges aux ailes de lumière. En bas, les Saints fameux de l'église orthodoxe, pareils dans leur rigidité à des pierres tombales dressées; au-dessus d'eux, leurs visions, leurs rêves, les grandes scènes évangéliques; et plus haut, dans la coupole, autour d'un Christ immobile, les anges et les chérubins volent, s'empressent à leur office : l'un porte un livre, l'autre un

cierge, celui-ci tient un calice, celui-là un encensoir, et pour qu'ils soient plus diligents ils sont couverts d'ailes multiples, frémissantes et diaprées...

Que d'âmes avides de solitude, que d'ambitions déçues, de cœurs désespérés sont venus chercher ici le silence et l'oubli! Empereurs de Byzance, patriarches de Constantinople, rois géorgiens, princes slaves, hospadars de Valachie, grands joupans de Serbie, despotes du Danube, proscrits de toutes les cours de l'Orient, conspirateurs malheureux, marins ruinés, cochers dépassés dans le cirque, bourgeois ou paysans chassés de leurs demeures par les hordes bulgares, persanes ou tartares! Et c'est dans ces chapelles, au milieu de ces cours, tout au fond de ces bois, à l'abri de ces grands murs sombres, que sont conservées les merveilles que les moines de Byzance arrachèrent à l'incendie, à la profanation, au pillage, lorsque le sultan Mahomet entra dans Constantinople et fit de Sainte-Sophie sa mosquée. Il y a là tout ce que le génie byzantin a créé de plus précieux pour enfermer dans l'or, l'argent, le bois, l'ivoire, une relique inestimable, un morceau de la vraie Croix, un fragment du roseau placé dans les mains de Jésus le jour de sa passion, ou quelques fils de la ceinture de la Vierge, ou bien trois grains de l'encens des Rois Mages. Toutes ces richesses, on vous les montre en grand cérémonial. Les portes d'or qui forment l'iconostase s'ouvrent, et le Supérieur du couvent, escorté de deux acolytes, tous les trois revêtus d'ornements d'une magnificence inouïe, vous présentent dans leurs mains les patènes, les pyxides, les vases sacrés, les bijoux, les tableaux et les suaires. Puis les portes d'or se referment, tous les trésors s'évanouissent; et quand après cette vision des *Mille et une Nuits*, on revoit dans la cour ou bien au réfectoire, les possesseurs de ces choses sans prix, ces moines émaciés, la misère de leur vie, l'air affamé de tous ces gens qui vivent d'abstinence et de jeûne, d'olives et de poisson séché, l'idée vous vient d'un immense troupeau d'ombres, d'une étonnante confrérie de fabuleux Cousins Pons qui se laisseraient mourir de faim au milieu de leurs trésors.

Sur tout ce monde, la Vierge règne. Ces dix mille moines misogynes se sont rangés sous la bannière d'une femme. C'est

elle qui porte leurs couvents dans les plis de sa robe, c'est sa chevelure qu'ils voient flotter dans les frondaisons des forêts. Parmi les quinze ou vingt chapelles qui se pressent dans l'enceinte de ces grands hameaux de prières, cinq ou six lui sont dédiées sous des vocables divers, à ses douleurs, à sa ceinture, à sa mort, à son bon conseil. Partout on voit son image. Elle est à la porte d'entrée, dans les sanctuaires, les réfectoires, les cellules, les ateliers, les greniers et les granges, et jusque dans l'écurie des mulets. Mais qu'elle soit l'œuvre d'un artiste ou bien d'un barbouilleur, qu'elle soit dans un cadre de bois ou sertie de pierres précieuses, cette Vierge qui règne ici n'est pas la Vierge de chez nous, la jeune femme adorable que nous aimons en Occident, Vénus et mère tout ensemble, la Vierge d'Italie ou bien la Bourguignonne dont le joli sein rond fait éclater le corsage. C'est un visage triste, une femme sans âge, plus pareille à une servante qu'à la radieuse divinité de la rédemption et de l'espoir. Et ne fallait-il pas qu'elle fût ainsi, triste et austère, et qu'elle dérobât au regard des beautés trop humaines, dans ces contrées d'Orient où le désir est si prompt?

Tout vit ici pour cette Vierge sombre. Tout vit, ou plutôt tout s'endort, tout est déjà endormi. Cette religion orthodoxe a un prodigieux appétit de la mort et du sommeil. Les bibliothèques sont désertées, les granges presque vides; aucun travail, mais jour et nuit des prières. La maigre activité qui végète encore dans ces cours fait invinciblement penser à une veillée funèbre. Et c'est bien en effet une veillée funèbre à laquelle on assiste sur la Sainte Montagne. Comme on enterrait autrefois un héros avec ses armes, la vie monastique repose là avec tous ses attributs, ses ornements sacerdotaux lourds de perles et d'améthystes, ses vases de porphyre, d'onyx et de jade, ses torchères d'argent, ses missels enrichis de rubis et de turquoises, ses crosses et ses croix gemmées, ses mosaïques, ses ex-voto, ses cathèdres, ses lampes, ses iconostases; elle repose là avec son cloître, sa bibliothèque, sa fontaine, son réfectoire, ses ateliers, ses murailles, ses tours. Une fois de plus la Méditerranée a jeté dans un sommeil enchanté ceux qui se sont arrêtés sur ses bords.

A des heures toujours les mêmes, la simandre de bois qui

appelle les religieux à l'office, brise un moment ce repos et jette dans la cour une animation passagère. Les moines fatigués des offices nocturnes et des jeûnes qu'ils redoublent pour appeler la victoire sur les armées des alliés, se réveillent dans leurs cellules et passent devant moi à demi endormis. A ce même moment, là-bas, à Dulcigno, le muezzin monte dans sa tour et adresse les mêmes prières à la même puissance obscure. Sont-ils si différents, ce muezzin et ces moines? Cette religion grecque et l'islam expriment l'une et l'autre les mêmes conceptions orientales, le même abandon au destin, la même contemplation assoupie. Singulière aventure que ce soient des pensées dans le fond si semblables et ce caractère religieux par lequel tous ces Balkaniques, Turcs, Slaves ou Grecs se ressemblent si fort, qui les dressent ainsi, immémorialement, les uns contre les autres!... Tandis qu'autour de moi montent des petites chapelles les chants des Grecs nasillards et leurs prières qui vont lutter avec la prière du muezzin, je crois tenir sous mon regard les raisons invisibles qui jettent le Balkan sur l'Asie. C'est pour les idées séculaires qui croissent ici dans ce silence, comme l'herbe dans les pavés de la cour, qu'on se bat à Scutari, à Andrinople, à Janina! C'est d'ici qu'est sortie la flamme. Cette montagne, source de paix, est aussi source de guerre; ces prières ensommeillées appellent l'intervention divine sur les champs de bataille. Et je touche du doigt ce mystère, comment le bruit sort du silence, l'agitation du repos, l'action de la prière et la guerre de la paix.

*
* *

Tout au bout de la presqu'île, à l'endroit où jaillit d'un seul bond vers le ciel la haute cime de l'Athos, le couvent de Sainte-Laure dresse au-dessus de la mer, parmi les oliviers et les vignes, ses hautes murailles couleur de sang. C'est le plus vieux, le plus vénérable des couvents de la Montagne, et aussi le plus guerrier. Il y aura bientôt cent ans, quand la Grèce, quand Samothrace, quand tous les rochers de l'Égée se levèrent pour l'Indépendance, c'est de ce couvent de Sainte-Laure que partit le premier coup de canon contre la flotte

ottomane. Pour châtier sa révolte, le Turc démantela la vieille forteresse, encloua ses canons, et l'antique tour armée qui défendait son rivage n'est plus aujourd'hui qu'une ruine où croît l'acanthe et où s'asseoit le moine berger.

J'y étais arrivé fort tard dans la soirée, après une longue journée de fatigue et d'enivrement, et je dormais encore lorsque je fus brutalement tiré de mon sommeil par un vacarme inattendu de cris, de pas précipités et de détonations. Dans la cour, la foule des moines s'agite entre les cyprès et les petites bâtisses, comme des fourmis dont un passant vient d'éventrer la fourmilière. Ils courent, ils crient, se bousculent, traînent avec eux des échelles qu'ils appliquent aux murailles. Beaucoup sont déjà sur les murs, debout entre les créneaux, comme au temps où les pirates apparaissaient à l'horizon, et à tous les campaniles de toutes les petites chapelles les cloches sonnent à toute volée.

Vivement je me délivre du sac où je dors tout habillé, car sur cette montagne de parfums la vermine est triomphante, et je m'élance à mon tour sur un escalier branlant qui conduit au chemin de ronde.

Il est neuf heures du matin. Là-bas, sur la mer éclatante, quatre navires, quatre points noirs s'avancent : la flotte de Konduriotis! Les moines s'embrassent, pleurent de joie, entonnent des cantiques, déchargent de vieux fusils dans l'air. Le drapeau grec blanc et bleu, avec la croix et la figure de saint Georges, se déploie au sommet de la plus haute tour. Tout est radieux, splendide; les coupoles, les croix d'or flamboient comme pour faire accueil à ces messagers de victoire, tandis que très haut dans le ciel, au-dessus de nos têtes, la longue pointe de l'Athos éblouissant de neige semble un grand cierge qui brille.

Maintenant, les navires sont assez près de nous pour qu'on distingue nettement l'étonnant assemblage d'acier, de tours et de tourelles, qu'est un bateau de guerre moderne. Cela fait un contraste étrange avec ce vieux château fort où rien n'a changé depuis dix siècles, et qui est toujours tel que Villehardouin et ses compagnons le virent, quand ils abordèrent cette côte pour donner l'assaut au couvent[1]. Et pourtant la même

1. Ce passage des Croisés et leurs violences ont laissé un souvenir si

pensée dresse ces grands murs immobiles et pousse ces bateaux sur la mer : si ce puissant cuirassé et les torpilleurs qui le suivent cheminent aujourd'hui, dans ces parages, ce sont les prières d'ici qui leur ont ouvert le chemin.

Bientôt ils tournent le cap, le fameux cap Saint-Georges fatal aux flottes de Xerxès. Une immense solitude se rétablit sur l'Égée. Les moines quittent les créneaux et les balustrades de bois pour se rendre à l'église et remercier la Vierge protectrice. Cette minute attendue depuis plus de cinq cents ans, la voilà déjà passée! Les dix siècles de silence qui s'accumulent entre ces hautes murailles semblent l'avoir engloutie; et les vibrations des cloches qui viennent de la célébrer ne sont pas encore éteintes qu'elle semble déjà reculée prodigieusement au fond du temps.

Ce qui se passa, ce jour-là, sur la Sainte-Montagne fut sans doute l'opération militaire la plus simple qu'il y ait eue dans toute la guerre. Le cuirassé *Avéroff* qui battait pavillon amiral, et les trois torpilleurs qui lui faisaient escorte, jetèrent l'ancre à Daphni. A la vue des navires grecs, les cinq ou six fonctionnaires ottomans, douaniers, employés de la poste qui se trouvaient dans la petite échelle, s'enfuirent précipitamment chercher un refuge au couvent russe de Saint-Pantéléimon. Un torpilleur alla mouiller devant le monastère et fit demander à l'higoumène qu'on lui remît les fugitifs, ce qui fut fait après quelques pourparlers. Pendant ce temps, soixante-dix hommes débarquaient à Daphni, hissaient le drapeau blanc et bleu sur la douane et sur la poste, et se rendaient aussitôt à Karyès. Prévenu par téléphone que la flotte était arrivée, le Conseil de la République déléguait trois dignitaires à l'amiral Konduriotis pour lui souhaiter la bienvenue et lui porter les remerciements de la Sainte Montagne. L'infortuné kaïmakam fut arrêté sur son divan, dans sa petite chambre bleue où, résigné, il attendait qu'on vînt le faire prisonnier. Une escorte de marins le conduisit à Daphni; on l'embarqua sur un navire, et la flotille leva l'ancre.

Vers les cinq heures du soir, l'opération était faite, la déli-

affreux sur la Sainte Montagne qu'aujourd'hui encore les Latins y sont plus haïs que les Turcs.

vrance accomplie. Ce grand événement qui, dans l'ordre spirituel, ne pouvait être dépassé que par la prise de Constantinople et l'entrée à Sainte-Sophie des quatre Rois balkaniques, avait duré à peine une demi-journée.

Une heure plus tard, à Sainte-Laure, nous vîmes de nouveau les navires franchir la pointe du cap Saint-Georges et repasser au large du couvent. De nouveau tous les moines s'étaient portés sur les murailles. Le soleil qui s'abaissait derrière la Chalcidique prolongeait à l'infini sur la mer un éventail de rayons violacés; la grande ombre de l'Athos s'étendait sur l'Egée; Longos, Kassandra, Samothrace, qui ce matin disparaissaient dans l'éblouissement de la lumière, se détachaient maintenant sur l'eau froide avec un éclat un peu dur, pareilles à des constellations éteintes. Le vent qui soufflait de la terre nous apportait le bruit des cloches de toute la montagne, qui se mêlaient aux nôtres pour célébrer la délivrance et porter aux navires qui s'éloignaient avec rapidité le dernier salut de l'Athos. Déjà ils n'étaient plus que des points indistincts, qui emportaient avec eux cinq siècles de servitude sous la forme d'un kaïmakam et de quatre soldats en bas roses. A toutes les églises, à toutes les chapelles, les cloches continuant de sonner, des cloches argentines, grêles et d'un son trop aigu, qui font songer à un troupeau qui rentre, — un troupeau de chapelles avec des clochettes au cou. Mais dans la cloche en fête, dans le plus gai carillon, dans le troupeau qui rentre, il y a toujours un accent de tristesse, qu'à cette heure, sur cette montagne, j'étais bien seul à sentir. Mélancolie de la victoire! Ces grêles tintements qui allaient se mêler au bruit sourd de la vague, sonnaient l'enterrement du passé, de quelque chose qui valait ce qu'il valait, mais qui enfin avait duré des siècles et qui était en ce moment malheureux. Pauvre Kaïmakam! Que cela t'a mal réussi de vouloir devenir un homme d'Occident! Ta race est faite pour le rêve, pour l'action rapide et violente, pour le loisir et la paresse, pour toutes ces choses divines que nous autres, gens d'Europe, nous célébrons encore dans la prose et dans les vers sans jamais bien les comprendre. Va, renonce à nous pour toujours tu es fait pour d'autres âges et pour d'autres climats. Là-bas, dans les jardins d'Asie, va continuer ta vie indolente et facile. Et cela encore durera autant

que cela pourra. Puis un jour, de nouveau on interrompra ton rêve, on viendra troubler ta paresse; nous te rejetterons plus loin, et cette fois je ne sais plus où...

Pourquoi le crépuscule me parut-il si long ce soir? C'était à croire que la fable était vraie, qui veut que sur l'Athos, par une permission divine le soleil s'attarde toujours et reste plus longtemps qu'ailleurs. Samothrace, Kassandra, Longos avaient depuis longtemps disparu; les navires n'étaient plus qu'un souvenir flottant; la mer, une rumeur qui montait jusqu'à nous. Les cloches sonnaient-elles encore? Je ne le savais plus, tant leur bruit, qui tout le jour avait retenti à mes oreilles, m'était devenu familier. Maintenant, dans la cour, d'innombrables lumières brillaient à toutes les chapelles, à toutes les petites églises où les offices, un moment interrompus par le retour de la flotte, avaient repris de plus belle. Toutes ces petites demeures éclairées, c'était comme si un vieux village de chez nous avait célébré Noël. Dans leurs stalles, appuyés sur leurs bâtons comme les pâtres réveillés par l'Étoile, les moines déroulèrent jusqu'à l'aube leurs longues psalmodies. Un monde infini d'étoiles brillait dans le ciel pur. Au sommet du donjon, flottait le drapeau grec sans couleur dans la nuit.

*
* *

Pour la première fois, ce matin, le soleil s'est levé sur la montagne délivrée. Vers le milieu du jour, un des moines qui depuis le début de la guerre passent leur vie sur le chemin de ronde à observer la mer, signale un nouveau bateau grec : c'est un transport de Salonique qui vient débarquer à Daphni un bataillon d'infanterie sous les ordres du colonel Kariklis.

Le lendemain ou le surlendemain, nous vîmes arriver au couvent une petite troupe de soldats conduits par un caporal : c'étaient les libérateurs. Ils furent reçus à l'entrée du couvent comme on reçoit les rois, les princes et les ambassadeurs. Tous les religieux étaient sortis à leur rencontre hors des murs. En tête de la procession, un moine agitait la clochette; derrière lui deux porte-bannières, un diacre avec un drapeau grec,

et deux autres en étole balançant un encensoir; l'higoumène venait ensuite, revêtu d'une chape d'or et tenant dans sa main droite la crosse byzantine au double serpent d'argent; et sous un large parasol, deux porteurs promenaient une image de la Vierge dans un grand cadre de bois rehaussé d'émaux et d'or.

Un peu surpris de tant d'honneurs, les soldats tout poussiéreux sous leurs uniformes jaunes prirent place derrière les dignitaires. A travers les oliviers et les vignes, et toutes les cloches sonnant, on les conduisit à l'église. Assis devant l'iconostase, ils assistèrent au long office. Quelles pouvaient être les pensées de ce caporal et de ces hommes, qui figuraient dans ce décor l'Hellénisme triomphant? Peut-être songeaient-ils simplement qu'après les fatigues qu'ils venaient d'endurer dans la marche sur Salonique, l'heure était douce, inattendue, mais la cérémonie un peu longue... L'office terminé, toujours en grande pompe, ils furent menés au réfectoire où, pour fêter leur arrivée, les moines cuisiniers avaient ajouté aux poissons secs, aux olives et aux noisettes qui forment l'ordinaire du couvent, un peu de viande, du raki et du vin.

Et maintenant, dans chaque couvent où j'arrive, partout je les rencontre ces libérateurs ébahis, aux uniformes en loques. J'ai du plaisir à les voir. On les sent si satisfaits de l'aubaine qui leur échoit et d'échapper pour un instant au sort de leurs camarades qui se font tuer dans la neige, à Monastir ou Janina! Ils passent comme moi leurs journées au pied de quelque cyprès ou bien assis sous la treille et poussant d'un doigt expert les petits pions du jeu d'halma. Les couvents sont devenus leurs guérites. Le caractère d'éternité que confèrent à toutes choses ces vieilles demeures solitaires, si à l'écart du monde, s'est étendu jusqu'à eux : ils ne sont là que depuis quelques heures, et ils paraissent y avoir été toujours.

Hélas! cette éternité fut de courte durée. Au bout de deux ou trois semaines, ces soldats de l'armée active furent remplacés par des territoriaux, et les libérateurs de l'Athos expédiés à Kavala vers des destins plus hasardeux...

Cependant sur la montagne la fête continue. Une semaine encore, ce n'est que joie, sainte allégresse, offices solennels, processions, sonneries de cloches, visites de couvent à couvent.

Et tandis que autour de moi tout s'abandonne à cette pieuse ivresse, je glisse insensiblement à l'oubli, à je ne sais quel repos oriental. Comment faire comprendre cela? Hier encore, je comptais des prisonniers, je cherchais des chemins sur une carte, je m'occupais de trouver un abri, je suivais avec la curiosité la plus vive le tir d'une batterie sur une crête à laquelle répond, là-bas, une batterie invisible; je m'inquiétais de savoir si quelques montagnards finiraient par s'emparer d'une petite ville obscure au bord d'un lac; une pitié imprévue m'attachait pendant quelques jours à la vie d'un pauvre garçon, et je cherchais quels mots, quel choix d'événements minuscules pourraient en exprimer la vérité toute unie. Et voilà qu'aujourd'hui la curiosité, la pitié, qui tour à tour dominaient mon esprit il y a quelques semaines me semblent également inutiles, et ces instants encore si proches m'apparaissent incompréhensibles, reculés au fond du temps. Quel repos! qu'on est ici loin des hommes! La mer vous en sépare, et l'épaisseur des bois et ces rouges murailles de sang. A peine ai-je maintenant le désir de quitter un couvent pour m'en aller dans un autre. Je sais que la promenade aura le même enchantement que la veille et qu'après avoir traversé les même landes, les mêmes plantations d'oliviers, les mêmes bois de noisetiers, de châtaigniers et de chênes, je trouverai la même porte obscure, la même voûte d'ombre, et dans la cour la même vasque de lumière et de silence où les jours, les années, les siècles semblent s'être conservés comme une goutte d'eau de pluie retenue par le rocher... Étendu avec les soldats dans l'ombre de quelque petit bâtiment romanesque, je regarde monter les cyprès; l'hirondelle qui passe est un événement. Le bruit de l'eau dans la fontaine, la rumeur de la mer, l'éclat du ciel, les souffles embaumés, la cime brillante de l'Athos que je vois couronnée de neige et d'où semble jaillir la lumière, tout murmure ici ce conseil : il n'y a que les choses éternelles. Et pour mieux m'en convaincre, les faïences persanes, les roses, les tulipes, les iris, ces étonnantes fleurs de rêve enchâssées dans les murailles semblent sortir de leurs pierres et me dire elles aussi dans leur langage d'Asie : « O étranger, jouis de l'heure qui passe, de l'ombre sur le mur, et de la fleur qui naît; les tulipes fanées ne refleuriront jamais. »

Allons! il est temps de partir, de s'arracher à cette mort, à cet Orient, à cette Asie; il est temps de regagner l'Europe, l'Occident, ses tristes devoirs sans lesquels je ne sais plus vivre. Au fond c'était bien sûr : dans ces nouveaux champs de bataille je n'avais pas plus ma place qu'à Mouritchan et à Touzi. Et puis à vagabonder trop longtemps à travers cette campagne que la nature semble avoir créée tout exprès pour l'idylle et pour l'églogue, où l'on voudrait ne rencontrer que des bergers et des nymphes et où l'on ne trouve que des moines; à ne jamais croiser un enfant dans un sentier, à n'apercevoir jamais un visage de femme sur le pas d'une porte, on finit par éprouver à la longue un sentiment de nostalgie, de vide, et cette sorte de tristesse que les voyageurs disent avoir dans ces forêts océaniennes où ne résonne aucun chant d'oiseau...

Mais impossible de quitter la Montagne. Le choléra, qui fait rage à Tchataldja et à Constantinople, a interrompu tous les services entre le Bosphore et Athènes. Depuis trois semaines pas un vapeur n'a touché à Daphni. Je suis prisonnier de l'Athos; il faut attendre que l'épidémie cesse, ou que le hasard conduise ici quelque bateau d'Asie Mineure.

Chaque jour, par la Chalcidique, nous arrive la nouvelle d'un nouveau succès des Alliés, et en même temps la rumeur des différends qui s'élèvent entre eux. A Salonique, Grecs et Bulgares sont près d'en venir aux mains; en Macédoine, Bulgares et Serbes se disputent Monastir. Ici même, dans tous les couvents, une grande inquiétude a fait place à la joie; les cloches ont cessé de sonner; plus de processions, plus de visites; la solitude se rétablit sur les sentiers de la presqu'île; des nuées toutes chargées d'orage s'amassent au-dessus de l'Athos. Que va devenir la montagne maintenant qu'elle est délivrée? Sera-t-elle rattachée à la patrie hellénique comme le demandent les couvents grecs, ou bien, comme le veulent les Slaves, restera-t-elle indépendante sous le contrôle des nations orthodoxes? A cette question toute simple, mais qu'on avait oubliée dans la joie de la victoire, les vieilles haines nationales se raniment au fond des cours endormis, et j'ai l'écho de leurs querelles, le soir, dans les longues veillées que je passe, à boire du café si l'on est chez les Grecs, du thé si

l'on est chez les Russes, en compagnie des higoumènes et des dignitaires des couvents. Chacun m'expose son point de vue avec la verve et l'abondance orientales. Les Grecs ont pour eux la plus longue tradition : depuis plus de trois mille ans ils sont installés sur l'Athos ; tout le sol leur appartient, et sur les vingts couvents qui ont le droit d'envoyer des délégués à Karyès, ils en possèdent dix-sept. A côté d'eux les Russes, les Serbes, les Bulgares semblent ici des intrus; ils n'y sont établis que depuis quelques siècles, il n'ont encore que trois couvents et trois voix au Conseil; mais ils ont derrière eux toutes les forces du monde slave, la puissance du nombre et l'argent. Lentement, patiemment ils travaillent à conquérir la Montagne, arrachant morceau par morceau à la misère hellénique quelques lambeaux de terre, sur lesquels ils construisent d'énormes bâtiments, vraies casernes monastiques qui écrasent sous leur ignoble splendeur les vieux châteaux des Grecs, et bientôt leur flot immense finira par submerger tout l'Athos.

J'écoute les uns et les autres avec mon impuissance native à prendre parti pour personne, et cette indifférence à tout, cette sorte de somnolence qui m'a pris dans ces enclos. Le Kaimakam avait raison : ces moines se haïssent à mort? Cet Athos où j'étais venu chercher la commune pensée qui mène à l'assaut de l'Islam tous ces peuples du Balkan ne m'apparaît plus aujourd'hui que le lieu commun des haines qui les ont toujours désunis et qui, après la victoire, les jetteront encore les uns contre les autres.

Enfin un bateau passe, une « Regina Margherita » qui arrive tout droit de Smyrne : je redescends à Daphni. Comme toujours l'auberge est pleine, et l'Albanais en fustanelle verse le raki à pleins verres. Mais que je le comprends aujourd'hui, ce court moment d'ivresse qui m'avait assez niaisement scandalisé l'autre soir, cet éclair de répit, cette satisfaction si brève accordée à la nature dans ces vies d'austérités où l'on jeûne une moitié de l'année, et où le reste du temps on se nourrit d'herbes cuites à l'eau, d'olives, de pain noir et de poisson séché!

Là aussi, dans l'auberge, on discute le sort de la Sainte Montagne. Les hauts bonnets cylindriques s'agitent, s'entrechoquent par-dessus les tables étroites; les longues mains aux

ongles noirs se ramassent devant les visages barbus dans le geste familier de l'éloquence orientale. Les Russes qu'on reconnaît tout de suite à la broussaille jaune d'où sortent leurs pommettes rouges et leurs nez épatés, parlent haut et font sonner les services que la Russie a rendus aux Alliés du Balkan. Qu'auraient-ils pu sans elle? qui les eût protégés des armées autrichiennes? La flotte de Konduriotis aurait-elle jamais pu débarquer à l'Athos, si le Tsar et le Saint-Synode n'avaient veillé à Moscou?

Soudain un jeune homme se lève. Il est beau comme un dieu avec ses yeux bleu sombre, son teint d'olive mûre et sa barbe frisée. Il tend le bras vers le groupe des Russes, et d'une belle voix : « Où étiez-vous, leur crie-t-il, vous autres Moscovites, quand, il y a trois mille ans, notre Homère célébrait l'Athos au sommet voisin du ciel? Où étiez-vous, Scythes barbares, quand déjà nos philosophes discutaient sous ces ombrages? Où étiez-vous, quand nous régnions à Byzance et que saint Athanase venait ici fonder le premier monastère? Que faisiez-vous quand le Turc courbait tout sous sa loi?... Vous étiez dans vos forêts de sapins! vous dormiez dans vos fourrures! Nous, pendant ce temps, nous conservions dans nos cryptes sacrées les trésors de la foi et de la pensée grecques. C'est de nos monastères que les muses divines exilées du Bosphore envoyaient dans tout le Balkan, et jusque dans vos champs de neige, les mots de consolation et d'espoir! C'est de chez nous qu'elles sont parties, appuyées sur un bâton, pour réveiller la foi dans la victoire que vous vous attribuez aujourd'hui! C'est d'ici que de proche en proche la lumière s'est répandue, comme à Pâques la lumière qu'un cierge allume à un autre cierge!... Et puis vous êtes arrivés, lorsque tout était accompli et que les chaînes de la tyrannie étaient presque défaites! Nous vous avons reçus, accueillis, hébergés. Nous vous avons donné un peu de notre terre. Et voilà maintenant que vous voulez nous chasser de chez nous, arracher notre Athos à la patrie hellénique, racheter un à un avec vos richesses immenses nos couvents appauvris! Nous vous avons laissés entrer dans nos jardins, misérables ours du Nord, et vous voulez y manger nos noisettes... »

Longtemps il continue à parler de la sorte, le jeune moine

grec; les images se pressent sur ses lèvres fleuries. Tout le monde s'est tu pour l'entendre, et l'Albanais lui-même reste immobile au milieu de l'auberge, sa bouteille à la main.

Mais la cloche a sonné; le bateau va partir. Je n'ai plus que le temps d'arriver à la grève. La barque noire m'emporte. Ah! qui m'aurait dit l'autre jour que j'aurais tant de peine à quitter cette auberge! Ces hasards de la route, ces compagnons d'une heure qui vous livrent leur âme, leur secret, leurs espoirs, qu'on ne reverra plus, c'est le beau du voyage! Être celui qui passe, l'hôte qu'on retient un instant, l'étranger que toujours on aime dans ces pays d'Orient, le bateau sans amarres, l'homme qui a rompu avec tous les soins quotidiens! Peut-être cette liberté vous fatigue à la longue, mais quand on l'a perdue, quels regards on détourne vers les ponts des navires, les auberges sordides, les journées de mulet, et vers les bois sacrés!... L'auberge a disparu. Au-dessus de l'Athos brille un croissant de lune. Bien d'autres voyageurs sont venus ici avant moi; bien d'autres en partiront, comme je fais ce soir. Mais aucun d'eux n'a vu ni ne verra jamais ce que je viens de voir, cette minute unique où s'est effacée à jamais de la Sainte-Montagne la domination de l'Islam et tout ce que symbolisait ce mince croissant de lune pâle qui brille là-haut dans la nue.

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

# CRESSIDA

## PROLOGUE

*Vous êtes à Troie, une ville comme on n'en voit plus et comme il n'en fut jamais chez les Scythes. Mais nos Français en sont issus, avec maintes fumées, maintes flammes sous le ciel et maintes folies. Le divin Pâris, favori des déesses, a donné son nom à la ville des enchantements et de toutes les tristesses, qui a fleuri, lotus monstrueux du plaisir et de l'esprit, dans une île de boue, au milieu de la Seine. Et n'est-elle pas la propre fille de Méandre, cette princesse des eaux, toute en courbes amoureuses et en féminins replis?*

*Vous êtes donc à Troie, une ville pour les amants, où les pauvres eux-mêmes, dans les taudis et le tumulte épicé des faubourgs, connaissent la royauté de la volupté et des caresses; où les femmes sont les reines d'une heure, où elles pleurent comme partout, mais où elles règnent sur l'homme qui les asservit.*

*C'est la capitale de l'amour, qui fait la guerre pour une femme, parce que la plus belle a voulu y vivre, dédaignant la calme beauté des marbres et l'air égal de Sparte, son pays.*

*Troie est un incendie qui dure, un feu de désirs et d'esprit. Ailleurs, on parle de passion ou de sagesse : l'amour, ailleurs, est un instinct ou un devoir, ou la corvée de l'espèce, dans les demeures monotones de l'ennui; et la morale, faisant la couver-*

*ture, dispose les draps pareils à des linceuls, pour des rites convenus et des jeux funèbres. Ici, l'amour est une invention perpétuelle. Il cherche sa musique. Il est plein de trahisons et de caprices. Il ne gouverne les pensées de l'homme, que pour céder soudain au démon de l'esprit qui nie. Il prend toutes les formes et il ne se fixe dans aucune. Il est léger, il semble n'y toucher pas, et pourtant il tue. Parfois même, au lieu de le laisser tomber à plat dans les petits fossés de l'intrigue, la vanité l'exalte. Il est la sagesse des fous, et l'égarement des sages. On lui reproche de calculer, et il lui arrive d'oublier tous ses calculs avec une naïveté candide.*

*Enfin, Troie est Troie, un paradis où les cœurs se déchirent; où les héros sont furieux, quand ils cessent d'être ridicules; où l'on meurt en riant; où les passions sont cachées sous l'ironie, à moins qu'elles ne se voilent de mystère; où l'on se vante assez souvent de sa honte, et l'on rougit de sa vertu; où la rue ne révèle rien, dans son tourbillon, des secrets retirés au fond des chambres; où Hélène, qui fut la plus belle, n'est pas la plus folle, et semble, dès qu'elle n'a plus vingt-sept ans, déjà moins femme et la moins cruelle : Hélène elle-même ne désarme personne, ô douleur, parce qu'elle vieillit. Troie est Troie, et vous y êtes.*

## I

## LE PEIGNE DANS LES CHEVEUX

CRESSIDA

Troïlus, vous allez me coiffer.

Toutes mes femmes m'ont quittée pour voir mourir Hector. Mais vous êtes là, Troïlus.

Vous vous battrez demain. Vous défendrez demain la Ville, les tombeaux, les palais, et tant de causes justes. Vous tuerez votre ennemi, ou vous ferez tuer. Vous pleurerez demain. Et pour rêver, attendez cette nuit. Votre beau génie trouvera le temps d'enfanter quelque prodige à l'insomnie, une œuvre d'art ou une action héroïque. Mais, à présent, vous allez me

coiffer. Prenez le peigne qui me vient, je crois, de notre Prométhée lui-même : Pandore est la plus antique de mes tantes, et ce peigne d'or sensible, frémissant comme une lyre, est un de ses legs. Tenez-le avec soin, et promenez-en l'archet dans mes cheveux, que vous aimez et que j'aime plus encore. Mais gare à vous si vous en arrachez un seul, et me faites crier.

TROÏLUS

Tes cheveux, doux guêpier de caresses gardé par d'innombrables aiguillons, tes cheveux sont la ruche où tu m'enfermes pour jouer de mon cœur, et pour y piquer les dards de toutes tes abeilles.

Tes cheveux, ô mauvaise et trop aimée, pour que tu me les livres, où t'es-tu promis de m'égarer? Quel réseau lances-tu sur ma volonté que tu gouvernes? Tu m'enivres; et déjà je m'évanouis à moi-même. Près de toi, je ne suis plus que le désir de toi seule. Je me perds, près de toi, dans la passion que tu fais naître; et dans la convoitise de l'être charmant que tu me refuses, et dont tu m'enveloppes, je me sens mourir avec fureur. Oh! ne saurai-je jamais le chemin de ton âme? Ne toucherai-je jamais sur tes lèvres le terme de mon envie, l'instant où la jeune beauté se donne et s'avoue dans un baiser sincère que sa propre ivresse appelle, et que son dévorant ennui ne songe plus à refuser? Car je ne veux rien de cette forme adorée, si son ardeur se dérobe, et si son cœur, le premier, ne consent pas que je l'adore!

CRESSIDA

Avec douceur, Troïlus, passez le peigne dans l'herbe d'or parfumée. Caressez-moi du rateau, bon jardinier, sans me toucher. N'êtes-vous pas assez récompensé de tenir, pour un moment, entre vos doigts, les moissons de la chevelure?

TROÏLUS

Je sais bien, sous le couvert de ce chaume en rayons, que tu souris. Sans voir ton visage, où réside toute la joie du monde et toute l'illusion, je sais que la raillerie pétille dans tes yeux, comme le soleil sur les vagues; et j'entends que

ton cœur est plein de rire : tu ris de m'avoir fait ton esclave. Je le fus, sourire de la mer! je le suis.

CRESSIDA

Parlez, parlez encore; faites-moi prendre patience. Trouvez les mots qui plaisent, et les traits qui dissipent l'ennui. Je ne vous répondrai pas; mais je rirai, peut-être. Allons, je vous écoute, ô mon unique amant.

TROÏLUS

Unique? Toi qui ne vois pas un homme, que ton art aussitôt ne le veuille séduire? Unique? Oh! prends garde, odorante forêt de ma passion! Je te tiens dans ces mains, plante embaumée, capillaire fragile. Et la fureur me prend de te déraciner toute.

CRESSIDA

Doucement. Unique, vous l'êtes, je ne mens pas, quand vous êtes à me peigner seul avec moi, seule avec vous.

TROÏLUS

Cressida, Cressida, crains de me faire ainsi mourir, rire d'or, heure à heure! Je suis l'homme, vois-tu; l'homme errant qui navigue, la proue et l'éperon, et non le sourire de la mer. Et je puis déchirer qui me déchire.

CRESSIDA

Tu ne déchireras pas le rire de la mer.

TROÏLUS

Ne parle plus, ne parle pas. Laisse que je rêve de toi près de toi, et qu'en ma folie j'obtienne du songe ce que jamais tu ne me donnes. Ne me tente pas à la violence.

Ta voix m'enlace et me torture, délicieusement. Tu te glisses dans mes moelles, et tu vogues, perfide, flux et reflux, sur les ondes de mon sang. Tu soulèves mes orages et tu les abats. Ta présence, tes cheveux, ton accent, le murmure de ta gorge, tes yeux que je devine, tu es une caresse de sel sur mon cœur à vif, et de feu, de miel cythéréen et de lave mordante, de fraîche menthe et de suie qui brûle. Et jamais, jamais ce ne sont tes lèvres. De la flamme et de la glace aride, les baisers imparfaits de ta présence, les morsures de ton

attente, les déchirements du souvenir! Mais tes lèvres, jamais! Ha! je me sens défaillir. Ce terrible désir me ravage, le désir sans écho, le désir dévorant que ne nourrit jamais l'appel de celle qu'on désire! Je me meurs de la brûlure que ta brûlure seule guérirait, et du mal que j'endure. Et bientôt, je vais tomber sur mes genoux, fauché dans ma force et de mort enivré.

CRESSIDA

Lâche alors mes cheveux.

## II

## L'ÉTERNEL AMANT

Devisant sous le ciel rouge, les deux héros de la passion foulaient lentement, de leurs pieds nus, la terre jaune, et plus dure qu'un bouclier de cuivre. Ils cherchaient leur souffle dans l'air épais de la canicule. Un coin aride et retiré du champ de bataille, celui-ci. Ils trouvaient une ombre courte et mince, comme un poignard de Sardes, sous un couvert de chauds térébinthes et de lauriers-roses à la brûlante odeur d'amande amère. Ils allaient ainsi, l'un lassé de sa maîtresse, et l'autre éperdu d'un désir jamais contenté. Cet éternel amant de Pâris disait à Troïlus, autre amant éternel, les roses du chagrin et quels étranges caillots de sang il avait déclos au fond des blessures.

PARIS

Une jeune femme et belle, et parfumée de jeunesse en tous ses gestes, l'homme est sans excuse, si elle n'a pas le bonheur.

TROÏLUS

Du moins, faut-il qu'elle le lui demande.

PARIS

Elle l'exige, Troïlus.

TROÏLUS

Soit. Mais pourquoi l'attend-elle, et de lui, toujours?

PARIS

Parce qu'elle est femme et ainsi faite : le fardeau de l'homme et sa louange ensemble.

TROÏLUS

Je ne suis pas loué par celle que j'aime. Il est vrai qu'elle ne m'aime pas.

PARIS

Tant pis pour qui n'est pas aimé.

TROÏLUS

On voit bien que tu n'en sais pas l'amertume.

PARIS

Préfère, ô Troïlus, ton désespoir au mensonge d'un amour subi et non souhaité. On ne devrait jamais accepter le sacrifice d'une jeune femme : Qui lui rendra les années perdues pour l'amour?

TROÏLUS

Je demande l'amour et non le sacrifice.

PARIS

Folie! Tu as trop de passion. Il ne faut rien demander et tout obtenir. Fût-elle dans tes vœux, crains l'erreur d'une femme qui s'enchaîne par lassitude d'être libre, et qui s'accorde à l'amour par ennui.

TROÏLUS

Est-ce moi que tu prêches, Pâris? moi qui me meurs pour Cressida, et qui ne veux rien d'elle, si elle ne me donne tout? moi pourtant, moi qui lui donne bien tout, dans le seul espoir qu'elle me fera, un instant, l'aumône d'un battement de son cœur et d'une miette d'elle?

PARIS

Cressida t'épargne autant qu'elle se refuse.

TROÏLUS

Oui, plains Cressida. Elle rit, elle. Cressida ne pense qu'à l'adorable Cressida.

PARIS

Elle fait bien, crois-moi, et pour toi-même. Un seul excepté, je suis toujours contre l'amant.

TROÏLUS

En vérité, Pâris, tu n'es plus un homme.

PARIS

J'aime l'amour mieux que la vie.

TROÏLUS

C'est ce que je dis. Mais tu n'aimes peut-être plus ta maîtresse.

PARIS

Je suis l'aîné entre tous les amants. Tu ne peux encore me comprendre. Raille, grince des dents : l'amoureux transi est toujours ridicule. Laisse-moi donc être l'ami de toutes les femmes. Tu es le héros que je préfère; mais il n'en est pas une à qui je ne t'immolerais. Si tu n'étais celui qui pleure, tu serais l'homme qui les fait pleurer. Qui peut se pardonner les larmes de la jeune femme sur sa jeunesse inutile? sur son désir déçu? sur l'amour tant appelé et qui ne veut pas répondre? sur tout ce temps perdu? O passion d'être comblée, la plus légitime de toutes.

La grande pitié au cœur de l'homme est pour la jeune femme dans la déception. Mais quand il pense à elle, il faudrait du même élan qu'il pensât à lui, et qu'il voulût se combler en la comblant. Or, c'est ce qui n'arrive presque jamais; et là où tout devrait être rencontre, tout est presque toujours contre-temps.

TROÏLUS

Je ne reconnais plus Pâris : il s'oublie, et ne semble plus vivre pour sa seule beauté.

PARIS

Je n'oublie que toi, cher Troïlus. Pour moi, la femme qui aime a toujours raison.

TROÏLUS

C'est sans doute que tu es toujours aimé.

PARIS

Qu'elle me trompe, si elle ne m'aime plus! Mais elle ne me trompe que si elle m'aime. Ah! pensant aux yeux de la femme dans l'amour, je dis : Qu'elle me trompe, pourvu qu'elle aime!

TROÏLUS

Ainsi soit-il. Mais je te hais. Pâris, Pâris, tu prends l'âme de Pandarus.

PARIS

Pas encore. J'y viendrai, si je vis.

TROÏLUS

Nous ne vivrons pas. La catastrophe nous guette ; et c'est ce qui me console. Avoue que tu penses à Cressida?

PARIS

Tu le voudrais? Je ne me charge pas de te venger.

TROÏLUS

Ce soleil rouge me donne le vertige. Adieu. Tu seras trahi, à la fin ; tu seras trahi, j'espère, et tu l'auras mérité.

PARIS

Tu l'étais, toi, avant d'être né. Mais fussé-je trahi d'Hélène, et dût-elle me trahir tout en m'aimant, soit! j'y consens! Qu'elle me trompe, pourvu qu'elle aime.

## III

### L'HIRCOCERF

— Qui est plus fidèle que moi? — dit Ménélas.

Tout le conseil des Rois se met à rire. Et l'orage gagne l'Olympe, où Vulcain, en écho, a crié : — Moi!

Mais il rit aussi; et Crépitus se déchaîne. Les Muses offensées se bouchent les oreilles. Ménélas, lui, est sérieux comme un bœuf. Il répète : — Qui est plus fidèle que moi?

— Moi! — fait Agamemnon — car, sans l'aimer, je garde ma foi à la mère de mes enfants.

On ne rit plus.

— Tu le lui paieras, — murmure Tirésias, lequel dans une autre vie fut un peu femme.

Ménélas n'arrive pas à savoir pourquoi il a été trompé. Il prétend que son chagrin passe de beaucoup sa colère. Son

cœur est offensé : tant de mérites méconnus! Il est surtout entiché de sa fidélité. Depuis le départ de l'admirable Hélène, Ménélas parle volontiers de son cœur. Une curiosité perverse le travaille : il veut, à tout prix, s'entretenir d'Hélène avec Pâris. Enfin, à la faveur d'une trève, et quelque prêtre philosophe y aidant, ils se rencontrent dans le temple de Diane, par un torride après-midi d'été. Et Ménélas brûle aussitôt de faire connaître à l'amant toutes ses vertus de mari, et son cœur outragé.

MÉNÉLAS

Ha! ce n'est pas vous qui fûtes jamais fidèle.

PARIS

Je le suis peut-être, à présent que je vieillis. Mais que vous importe? Vous avez de singuliers soucis.

MÉNÉLAS

O Pâris, je voudrais qu'Hélène me rendît justice.

PARIS

L'amour vous est étranger. Je réponds avec indulgence. Laissez pourtant aux femmes la gloire de la fidélité.

MÉNÉLAS

Vous n'allez pas me vanter la constance d'Hélène?

PARIS

Hélène, Hélène! Vous, Ménélas, que savez-vous d'Hélène?

MÉNÉLAS

Elle ne m'a jamais compris.

PARIS

Dites qu'elle ne vous a jamais goûté. Vous n'êtes qu'un mari.

MÉNÉLAS

La femme avec qui l'on vit est toujours celle avec qui l'on aurait dû le moins vivre. Et, de tous les hommes, le mari est le moins fait pour elle. On le sent, et elle le déclare : après quoi, tout est perdu.

LE PHILOSOPHE DE DIANE

O vie, ô triste vie! Misères de la contradiction et des senti-

ments qui se séparent. Les voix ne sont plus d'accord, et l'on ne s'entend plus, où tout est cris.

PARIS

Vous pensez sagement. Vous n'avez pas toujours porté cette robe candide, ni toujours servi Diane, dans cette maison de marbre.

LE PHILOSOPHE

Je suis Amphitryon, trahi malgré elle par sa femme fidèle, pour l'unique raison qu'un dieu passait par là, qu'il la vit et la voulut. Contre les dieux d'un jour, que pourrait-on faire? Elle-même, comment pourrait-elle se défendre, la mortelle? Ainsi, Alcmène me fut prise.

MÉNÉLAS

Mais toi, Amphitryon, le bruit en a couru, tu as trompé ta femme.

AMPHITRYON

Sans cesser de l'aimer, gros Ménélas, sans cesser de l'aimer! Tandis que tu lui as été fidèle, et ne l'aimas jamais. Entre nous, telle est la différence.

PARIS

Ménélas fait pitié. L'amour est pourtant plus rare, Amphitryon, que vous ne croyez. Ayant été aimé de toutes, je vous dirai l'innocence des femmes, et les trahisons secrètes qui divisent les amants.

Parce qu'on a aimé, on se sacrifie à ce qu'on n'aime plus. Et l'on sacrifie à une femme qu'on n'aime plus, parce qu'elle vous aime. C'est l'histoire des meilleurs hommes dont je suis, et qui ont été ou qui eussent fait de si beaux amants, moins le mariage. Les femmes ne s'en doutent guère : les froides, parce que pour elles un homme en vaut un autre, qui ne vaut rien; les ardentes, parce qu'elles ne se sacrifient jamais, sinon à ce qu'elles aiment : à quoi, d'ailleurs, elles immoleraient l'univers entier.

La chair des femmes ment tant qu'elle veulent.

AMPHITRYON

Les dieux ont le même privilège.

PARIS

Je le suppose. Mais elles sont trop égoïstes, ou trop ingénues, comme il vous plaira, d'un amour-propre trop puéril enfin, pour que leur cœur mente. Il n'y a que les plus douces amies pour bien mentir; et elles n'en ont pas besoin. Le simple amour regrette à jamais ses vingt ans : à cet âge tous les amants sont femmes, plus ou moins, et même les plus mâles.

Que la femme soit plus fidèle que l'homme, ce n'est pas la question. Et qu'importe? La femme peut feindre la fidélité; l'homme, non.

Il en est qui ont trouvé une joie perverse, dans l'infidélité, à paraître fidèles : elles l'ont pu. En amour, l'homme passionné ne peut pas feindre. Sa chair parle pour lui. Elle dit ce qu'il cache. Et surtout, elle ne dit rien, quand elle a son secret. (Nos rigoureuses vestales le proclament assez, et que l'homme est charnel comme une brute.) C'est ce que les femmes ne peuvent jamais comprendre. Elles font déjà beaucoup quand elles avouent combien le désir les honore. Et, à la vérité, elles ne manquent pas de le sentir, pour peu qu'elles soient bien douées.

MÉNÉLAS

Et voilà les hommes que les femmes nous préfèrent! Je ne l'aurais jamais cru. Le cœur me saigne de vos maîtresses. Quel mépris de l'âme! Pas un mot pour la charmante Psyché, qui veille dans la lanterne, au sanctuaire de chaque femme. Toutes vos pensées ne vont qu'à la chair. De vous tous, quoique mari, je suis le plus poète. Dans l'amour et dans le mariage, au moins ne vois-je pas que la matière.

AMPHITRYON

Le roi de Sparte, à Troie, est impayable. Il n'y a rien de si grossier que de mettre tout l'amour dans la chair; mais il n'y a rien de si ridicule que de l'en abstraire.

PARIS

Hélas! La chair est le milieu de l'amour. Il ne commence pas toujours par elle; il ne se borne pas à elle; mais elle tient tout l'entre-deux. C'est pourquoi l'on sent, malgré soi, dans

l'amour, un élément fatal plein de trouble et de caprices, impénétrable au cœur, inaccessible à la raison, une sorte d'écran opaque et trop solide, où la chair, parlant à la chair, pénètre seule, et qu'aussitôt touché, ses faciles rayons dissipent.

Ce que je dis de la passion, je le dirai de la volupté. Les voluptueux ne peuvent pas plus mentir dans l'action que les amants passionnés. La volupté n'élude pas la feinte; mais elle la fuit, plutôt qu'elle ne s'en repaît. Elle est le témoin qui se laisse le moins tromper, à l'instant redoutable où l'homme, tout entier, n'est qu'un involontaire aveu. Oh! si les femmes savaient tout ce que les plus rares amants demandent à l'imagination, près d'elles! Si elles pouvaient s'en douter, elles nous haïraient davantage, et nous feraient moins de reproches.

MÉNÉLAS

Pauvre Hélène, ah! pauvre Hélène! Tu es délaissée, je m'en assure! Un amant qui a besoin de son imagination! Pâris, ne le sais-tu pas? c'est le cœur qui imagine.

PARIS

Celui d'Hélène, jamais n'imagina pour toi : voilà ton ennui, et ta faute peut-être.

AMPHITRYON, *souriant.*

Ménélas, quand tu fais le pur esprit, toutes les ânesses se mettent à rire.

MÉNÉLAS

Tu ris.

AMPHITRYON

Non, je souris, homme chaste, homme vertueux, homme sans nuances. Personne ne te croit, quand tu parles de tes sentiments; et si tu n'es pas jaloux comme un général nègre, où est ton excuse de vivre, toi qui reçus en don des dieux la plus belle des femmes, qui l'as eue vierge, et qu'elle a fui? On ne veut pas croire à ta jalousie sentimentale, et on se moque de l'autre. Laisse-toi mépriser comme mari, plutôt que comme amant.

MÉNÉLAS

Tu es bien osé de me faire la leçon.

AMPHITRYON

Alcmène ne me trahirait plus, même endormie, même surprise. Elle en est morte. Ton allusion, pourtant, est délicate.

PARIS

Si Amphitryon fut trompé, vous, Ménélas, on vous a fui. Vous êtes celui que l'on quitte. Vous n'avez pas le plus petit soupçon des grâces naturelles à la femme que vous réduisez à la fuite. Vous êtes trop plein de vos vertus conjugales; et votre bonne conscience s'étonne justement de notre mélancolie. Nous connaissons la passion, que vous n'avez même pas entrevue. D'ailleurs, la constance est votre partage. Le bonheur ne dure pas avec nous; mais avec vous l'ennui, ou parfois l'horreur, est durable.

## IV

## LA NOUVELLE ANTIGONE

Nestor, le candide centenaire aux yeux si bleus, voit passer Cressida qui se hâte. Il fait un pas vers la jeune fille, et la retient par la manche.

NESTOR

Toujours plus belle et toujours plus narcisse! Plus douce à voir que l'anémone unique, dans un pré. Ne t'en va pas si vite. Laisse-moi me rappeler, près de toi, l'odeur de la fraise, et les jeunes matins où le monde s'offrait à mes mains comme un verger.

CRESSIDA

Pour vous, grand-père, je ne pends plus à la branche. Je suis le fruit qui vole. J'ai l'aile ouverte. Je ne puis me poser.

NESTOR

Viens avec moi, fillette.

CRESSIDA

Vous aussi?

NESTOR

Ne ris pas si cruellement. Ah! plutôt, ris à toute gorge, ris encore.

CRESSIDA

Lâchez-moi le coude.

NESTOR

Ris. C'est ton rire, la suprême fortune du monde, le trésor que j'envie.

CRESSIDA

Que feriez-vous de moi, cher Saturne?

NESTOR

Je t'arracherai du moins à tous ceux-ci, qui te poursuivent, qui t'importunent. Et sache-le, ils finiront par l'emporter : ils te prendront au vol; ils te tueront; ils auront raison de ton adorable vie.

Je ne t'apprendrai ni l'amour, mon enfant, ni la tromperie. Eux, ils t'accusent tous de les tromper, aussi souvent que ta gorge respire.

Mais, peut-être, ton cruel génie et la nature aidant, près d'un vieillard centenaire, que tu embaumerais de ta présence, apprendras-tu, sous ses yeux, à aimer un bel adolescent.

CRESSIDA

Nourrice, vous voulez me perdre, je le vois.

NESTOR

Tu m'effraies, petite fille. Penses-tu avoir toujours tes vingt ans?

CRESSIDA

Je ne pense rien, sinon que je les ai. Bon patriarche à la langue dorée, que ferais-je de votre bel adolescent? C'est lui, s'il a vingt ans aussi, qui me volera les miens. J'ai vu Pâris : je sais ce qu'il a fait d'Hélène. Qui est plus beau que Troïlus? Il est de mes amants, mes malheureux amants.

NESTOR

Ils sont tous tes esclaves; et tu les désespères. Pas un ne t'a vue sans t'aimer. Crois-tu ne rien devoir à ces jeunes héros, que tu égares et que tu dérobes à eux-mêmes?

CRESSIDA

Si pour aimer il ne fallait que plaire!

NESTOR

Tu leur demandes tout.

CRESSIDA

Et ce n'est pas assez. Qu'en ai-je? Rien qu'eux.

NESTOR

Tu leur demandes trop, sourire de la mer. On ne sait même pas tout ce que tu exiges : plus que la vie. Et la vie des autres ne semble pas te suffire.

CRESSIDA

Je ne demande rien qu'une constante joie. Ses amants sont trop heureux d'adorer Cressida. Mais quel sera mon bonheur, moi qui ne les aime pas? Je veux épuiser toutes les délices de mon printemps.

NESTOR

On ne commence d'aimer que si l'on ne pense plus, d'abord, à son plaisir. Le désir d'une volupté plus profonde, qui est peut-être la mort de soi, est l'instinct de l'amour même. Tu ne sais point, tu n'as jamais pressenti ce que certaine douleur recèle de beauté, sinon de joie.

CRESSIDA

Je n'envie pas de connaître tes joies secrètes et tes bonheurs cachés. Je ne me cache pas, Père Temps. Et me retiendrais-tu, dis, si tu ne me voyais toute rire?

NESTOR

Tu confonds la gaîté et le bonheur. Tu fais comme le sot qui confond l'ironie avec la vertu comique. O sourire de la mer, tu pourrais donner le bonheur et tu n'es pas heureuse.

CRESSIDA

Ne le dis pas, ou tu ne m'entendras plus rire dans ton hiver.

NESTOR

Il n'y a point de bonheur pour les hommes. Et les enfants

ne connaissent pas le leur : ils l'ont sans le goûter. O ma fille, l'amour est bien au-dessus de tout bonheur.

C'est une plénitude qui déborde. Et ce qu'elle contient de félicité n'en est que la moindre partie. Le cœur est si plein, qu'il aspire à se rompre. Vois-tu, une mort désirée, une mort en Dieu, palpite, hors d'haleine, au bord des vrais baisers.

CRESSIDA

Tu me fais peur, grand-père. Vous ne parlez que de baisers. Mais si je vous en donnais, vous ne les rendriez pas.

NESTOR

O ma fille, je pense à l'Amour. Je ne songe plus à moi. Viens peupler ma maison de ton jeune soleil, fraîcheur, aurore neuve.

CRESSIDA

Tu veux me mettre à l'école du dévoûment, grand-père. J'y serais chez toi trop seule, le sais-tu? Tes filles même t'ont quitté, et tes petites-filles; et les gamines de la dernière couvée te disent adieu, dès qu'elles relèvent leurs cheveux en chignon avec un peigne. Tu n'as plus que des paroles, et l'on bâille dans ton palais.

NESTOR

Enfant, tu m'affliges. La plus vierge des Muses n'est pas si cruelle que toi.

CRESSIDA

Les Muses ne rient pas. Bien moins encore avec leurs amants.

NESTOR

Amande délicieuse, mais bien amère, au noyau du désir! Tu as la cruauté d'Apollon écorchant l'homme. Chacun de tes amants est le Marsyas que tu immoles à ta propre perfection. Ta maison sera vide, et sans chaleur, et sans lumière, si tu vis.

CRESSIDA

Bon vieillard, tu m'ennuies.

## V

## HÉLÈNE PLEURE ET CRESSIDA DANSE

Après la bataille, Hélène pleure avec ses femmes consternées. « Il n'y a plus d'hommes, gémit Hélène, il n'y a plus d'hommes! » Et presque toutes se lamentent. Hélène est toujours belle, et d'un ordre céleste, comme celui des astres, dans sa parure, son élégance et tous ses mouvements. Mais cet air de rêverie, qui relevait jadis de mystère toutes les grâces de son visage, son ancienne mélancolie est à présent de la douleur. La promesse de bonheur ne luit plus à travers ses nuages; et le voile orageux de la tristesse est tombé pour toujours sur cette beauté parfaite.

HÉLÈNE

Il n'y a plus d'hommes, depuis que Pâris est mort! Ah! ne cherchez pas plus loin la cause de nos humeurs, de nos gémissements et de notre peine. Nous vous faisons la guerre dans l'espoir d'être vaincues. Nous prenons vos armes, parce que vous ne les tenez plus. Nous sommes toutes pareilles à ce grossier mendiant qui, allumant une lanterne en plein midi, dans la rue des Banquiers, au carrefour des philosophes et des soldats, criait impudemment : « Je cherche un homme ».

Mais nous, hélas! mes sœurs, qui savons un peu mieux ce que c'est, savons aussi que nous ne le trouverons pas. Du temple de Vénus à l'autel des Grâces, il n'en est pas un seul, hélas! depuis que Pâris est mort et qu'Ajax, triste bélier, a perdu la tête au milieu de nos brebis et de nos lents moutons. O lamentable guerre, où la victoire est trop facile! Faute de sénateurs, nous voulons siéger au sénat; et nous voulons régner, faute d'un maître.

CRESSIDA

En vérité, Hélène, tu vieillis. Et tu viens d'avouer que tu es vieille, désormais, ma pauvre marraine. Il te faut des lanternes pour découvrir un trésor, et tu ne le trouves pas : Tu

n'oses plus le chercher dans ton miroir. Un homme? Ils sont cent, pour moi, ils sont mille; et c'est eux qui gémissent que je ne suis point femme.

Tu les appelles, et ils te fuient, ma pauvre vieille. Ils m'adorent, ils m'ennuient de leur foule, ils me pressent; et je les désespère.

Je danse, et tu pleures. Je ne danserais pas si bien, si tu ne pleurais pas. Va, il y a beau temps que ton Pâris est mort. Je l'aurais tant moqué et tant pris à dédain, s'il eût vécu, qu'il s'en fût allé pendre au figuier de Vénus, avec ta ceinture, vieille Hélène.

Je danse avec toutes les fleurs de la jeunesse. Pleure! Les roses sont heureuses de mourir entre mes doigts; et sous mes talons, les violettes. Pleure! Ma robe est pleine d'anémones amoureuses; et les narcisses sur ma gorge se fanent de langueur, ne sachant s'ils sont embaumés d'eux-mêmes, ou si c'est moi qu'ils respirent.

Pleure! Tout m'adore, et je dédaigne tout ce qui m'aime. Je danse, et de toutes les fleurs, je suis bien la plus belle. Toi, tu n'es qu'un souvenir, en pétales au pied de la tige. Tu pâlis, tu expires. Je suis la fleur des fleurs.

Elle danse, elle rit; elle s'enivre. La terre d'Asie tremble de désir, et dans la moelle des jeunes hommes l'étincelle court, et le feu s'anime. Et elle, la Cressida, toute brûlante de danser et toute vive, pleine d'ardeur pour elle-même, et plus fraîche au plaisir que la rosée qui lui perle le corps, se réjouissant d'être jeune, ne danse que pour elle, et elle s'aime, elle s'aime, elle s'aime.

## VI

### CRESSIDÈS

Clair de lune.

La nuit est un chant d'amour dans un calice bleu; le doux sanglot de la tendresse expire, suspendu. L'espace est la

corolle, et la lune est au pistil. Le ciel est le cœur d'une perle.

Le rossignol de mai s'épuise : la mélodie s'élance et retombe en jet d'eau sur les branches, pure et ronde, du petit bec rond qui enchante l'extase de la forêt et de la prairie. Là-bas, là-bas, le golfe brille ; là-bas, la mer est un lait de volupté qui ondule et qui murmure dans un bouclier de cristal. Et le firmament sublime, dans une paix profonde, parfois vacille d'un souffle qui passe, comme pris du frisson d'une trop suave folie.

A Cressidès qui l'attend sous les pins, brûlant et impassible, Pandarus conduit Cressida par la main. Et déjà timide, la divine jeune fille marche d'un pas inégal, comme une Victoire qui hésite, la gorge dressée.

PANDARUS

Nous y sommes. Je m'en vais, je m'en vais. Cressida, ma prunelle, ma pervenche, ma pupille, je te laisse à la lune, qui sait mieux que moi, la nuit, ce qu'il faut dire aux jeunes filles. La lune est ma femme : elle m'a tout appris. Bonne lune, veille sur ma Cressida! Belle lune du printemps, lune chaude, caresse aussi la nuque de ma Cressida! Et surtout, pas de rhume!

Ha! Cressidès, trois fois heureux jeune homme, connais-tu bien ta fortune? Je te la confie. Aime-la, mon ami, aime-la bien. Aime-la comme un dieu en voyage. Aime-la immortellement, je t'en prie. Sois pour elle tous les héros, tous les dieux qu'elle n'a pas voulus. Enfin, sois un père, comme moi, hélas, moins les cheveux blancs. Tiens, je te baise la main, en joignant à tes doigts les doigts de ce printemps qui marche et qui respire. Ah! quelle odeur d'amour, enfants! C'est bon, c'est bon! Je m'en vais. Un baiser, Cressida. Pas un petit baiser à son vieux père Papan? Non? Bien, bien! Je me retire. Bonsoir, petite! Ah, Cressidès, Cressidès! Heureux Cressidès!

Il disparaît derrière les lauriers-roses ; et on l'entend qui fredonne : — Enfants, ha! beaux enfants!

CRESSIDA

Je découvre la nuit. Je ne reconnais plus rien. La nuit est la cendre bleue d'un jour qui s'est consumé de tendresse.

O silence, c'est toi le cri de ma vie engourdie et vaincue, le cri du feu qui brûle dans mon être, et de l'espace enflammé où je m'élance.

O toi qui ne dis rien, mais de qui je vois frémir les lèvres, je ne sais si je t'aime, Cressidès. Ce soir, je n'ai pu me passer de toi : il faut que je t'entende, il faut que je te voie, que sais-je? Me voici devant toi comme une fiancée dans la chambre nuptiale, comme une sœur nue, comme une amante qui se dépouille, et qui ne veut plus être vêtue que de son désir et et de ses cheveux.

O nuit, que me réserves-tu? Que me préparez-vous, adorables ténèbres, berceau de la femme? Rossignol, rossignol, ne t'apaiseras-tu pas? Où donc es-tu, si tu n'es pas en moi? Cœur qui voles en mélodies sous les branches, m'as-tu quittée pour battre dans la ramure nocturne? Ou est-ce toi, rossignol, qui retentis sous ma gorge, et qui me déchires si délicieusement la chair, doux captif, dans la poitrine?

Viens, Cressidès, viens. Ne me laisse pas seule, si près de toi. Je t'attendais. Cressida te supplie, malgré elle. Tu es mon désir, mon désir soudain. Je te hais, peut-être, virginal amant, dont j'appelle et je repousse la caresse. C'est toi que je veux vaincre; c'est toi que je veux aimer et veux faire souffrir. Mais tu es le premier et le seul, dont j'envie de goûter la souffrance.

Je voudrais cueillir mon avril sur ta bouche. Ha! je ne me reconnais plus! Je voudrais sucer à tes lèvres le miel de cette douce nuit et l'ivresse parfumée du printemps. Est-ce que je t'aime, radieux enfant, impassible Narcisse?

O Parfène, tu es semblable à une femme passionnée, sous l'armure d'un jeune homme. O chaste brûleur de vierges, tu es pareil au divin jeune homme qui se cache, parmi les femmes de Scyros, sous la tunique de la plus verte jeune fille. A t'aimer, il me semble que je m'adore en toi.

Virginal, je te désire. Je sens pour toi une soif de morsure, qui me jette tout entière au bord de mes lèvres. Viens, je soupire après toi ; je t'appelle, moi qui les refuse tous; et je t'appellerai encore dans mon refus, même si je te repousse à la fin, comme je ferai sans doute.

CRESSIDÈS

Jeune fille, doux fléau des mâles, petite sœur si puissante par le don et le refus, ne baise pas mes mains : elles sont vides du présent que tu y cherches. Ne te mets pas à mes genoux, beauté; ne tente pas ma chair : tu ne la trouveras point docile. Et je t'aime, pourtant. Jeune fille, calice de la nuit printanière, tulipe de ma passion, où j'ai rêvé de m'enclore et de vivre, moi aussi, je te désire, et la marée de mon sang monte comme la mer et roule avec ivresse dans ces torrents silencieux de la lune.

Mais plus je te désire, et moins je veux te posséder. Je déteste mes délices. C'est les perdre, de les toucher.

Pleure un peu, ma Cressida, mon blond lis acide. Pleure à ton tour, quelques-unes des larmes que tu fais couler; mais tes larmes seront toujours plus fraîches que les brûlantes larmes d'homme. Je ne veux pas venger Troïlus, ni Diomède, ni tous ceux qui t'adorent; et je me ris d'Achille. Je te refuse, parce que je t'aime.

CRESSIDA

Pourrai-je te pardonner jamais les pleurs que tu me coûtes?

CRESSIDÈS

Ne pardonne rien, va! c'est le plus sûr, entre la femme et l'homme. Je t'attends pour ne point t'accueillir. Je t'appelle pour ne pas t'exaucer.

O amant tragique pour soi-même! O fol amant, et si méchant à celles qui l'aiment! Plus il est désiré, moins il comble le désir. Et tout en lui, pourtant, vole au désir et sa chair est un feu de convoitise.

O quel amant je fais! Plus j'aime et plus je suis cruel : sans le vouloir, et peut-être le voulant. Toute femme est ma victime, si plus je l'adore.

La violence du désir, en moi, est sans bornes. Et parce que mon désir est toujours déçu, ou toujours plongé dans la douleur, l'appétit de mes sens se lasse aussitôt. Tantôt un affreux dégoût me saisit, tantôt une affreuse peine. J'ai la nausée, et je suis inassouvi. Je n'aime que le désir, ma pauvre Cressida. Le désir est ma passion. La beauté s'empare de mon

cœur comme un incendie : le cœur fait la passion et la consume. Mais je me détourne de ce que je possède. Et même si mon amour est infini, mes sens ne résistent pas à la révolte de la possession.

La volupté est douleur en moi. Je ne te rendrai pas tes baisers, Cressida.

CRESSIDA

O sanglots! Je pleure donc aussi? Pleurer, moi! Pleurer amèrement, pleurer délicieusement ainsi?

O Cressidès, tu es mon ombre. Laisse-moi goûter à tes lèvres, qui ont la fraîcheur brûlante de la menthe. Laisse-moi l'illusion que tu veux être mon amant, et que j'eusse été ton amante.

Cruel, cruel! Cherche la framboise du soir, sur ma gorge, plus chaude sous tes yeux que la feuille de la fraise à midi sous le fruit. Prends de moi, je t'en supplie, ce qui fait l'enivrement de tous les hommes, et dont je suis enivrée moi-même.

O virginal, vas-tu me fuir, plus cruel à la fleur que l'abeille? Du moins, mon bien-aimé, pique du moins le pollen qui tremble d'amour pour toi, et qui t'appelle. Vas-tu me fuir, prince des abeilles? Où es-tu? Cressidès, Cressidès! O mon rêve, où es-tu?

Hélas, il s'est enfui.

## VII

### CONSEILS DU BON DUC

Je t'écris, Troïlus, parce qu'il vaut mieux perdre un homme et surtout un héros, que le tromper.

Je t'écris pour te convaincre d'être sage et de renoncer enfin à ma petite-fille, Cressida, Délices de la jeunesse. Tu nous effraies. Je t'ai servi près d'elle, qu'il t'en souvienne; je dois la servir près de toi. Tu n'as point de droits; tu n'es pas son maître.

Beau fils, que ferais-tu, après tout, puisqu'elle ne peut t'aimer, de temps en temps, qu'entre beaucoup d'autres, sans jamais t'assurer un sourire plus doux qu'à tel rival que tu hais, ni qui soit jamais plus à toi? Tu en demandes trop, mon ami.

Cressida ne t'aime pas assez pour n'aimer que toi seul, ni même assez pour te préférer à tous les autres. Accepte ses refus, puisque tu l'adores. Ne va pas contre les sentiments de la jeune fille qui te repousse ; ou tu seras convaincu de ne savoir pas bien aimer.

Tu ne nous rends pas justice, surtout à moi, ton vieux parrain d'amour, qui t'aurais fidèlement prêté la main, si Cressida avait voulu t'être fidèle : mais elle ne le sera jamais. Ce n'est pas une femme, mon fils : Cressida est la reine du monde. Elle n'est pas faite que pour toi, enfin! Cher Troïlus, tu ne l'amuses même pas.

Au pied de la Tour, je t'ai vu furieux à l'excès, moins ou plus qu'un homme, au point de ne pas m'entendre, toi qui si souvent as cherché mon entretien. Je suis ton meilleur ami pourtant : ma divine Cressida sait bien que je suis le meilleur ami de tous ses amants. Je les aime pour elle. Cressida n'a jamais le temps.

Toi seul me menaces, ingrat, et me maltraites. J'ai connu ton père. J'étais comme une tante pour ton oncle, je veux dire comme un frère. Qui ne m'a pas goûté? Qui ne m'a pas connu? Je suis resté celui qu'en son jeune temps, toutes les femmes appelaient le bon duc de La Main-à-la-Main. Que j'ai donc fait de mariages! Presque autant que j'en ai défait! Toujours le remède à côté du mal. Je comprends les femmes et j'ai la passion de l'humanité.

Écoute mon expérience, beau fils un peu fol. Après quoi, tu sauras vivre et mourir. Pour toi, d'ailleurs, mourir est plus aisé, plus doux à présent, et plus nécessaire que de vivre. Je ne ferme pas les yeux à toutes tes vertus, tu le vois, mon enfant. Ce monde n'est pas assez beau, ni assez vrai pour ta belle âme. Tu prêtes trop aux femmes, Troïlus, trop surtout aux jeunes filles : elles ne veulent rien rendre qu'aux pauvres ; et leur plaisir est de faire l'aumône de leur petit cœur aux brutes qui n'en ont pas.

Tant de passion en toi (laisse un vieillard te le dire), tant d'ardeur à chérir, tant de rêves au délice de l'amour virginal, tant d'art à désirer, tu as trop de titres au banquet des immortels, un peu loin d'ici, et aux faveurs des Muses, plutôt qu'à l'aveu d'une adorable mortelle. Tu ne peux contenter l'âme charmante des femmes, de ces êtres douillets qui s'adorent eux-mêmes. Et, il faut l'avouer, tu les ennuies.

En attendant que tu délivres Cressida du souci que tu lui donnes, prends, ô Troïlus, prends toujours le parti des femmes puisque tu n'es pas de ceux qui les battent, ni de ceux comme moi, qui les servent en petits chiens, et dont elles prennent le parti. Sois pour elles, et même contre toi. Tu n'as rien de mieux à faire. Réjouis-toi de n'en avoir lié aucune.

Les meilleures manquent leur vie par attachement à un devoir qu'elles n'aiment pas. Il faudrait qu'un homme, quand il ne désire plus sa jeune femme, ou qu'il n'est plus désiré d'elle, eût le courage de lui donner un amant. Ah! Troïlus, si tu l'avais compris!

Beaucoup, on dirait qu'elles l'attendent, et de cette main seulement. En vérité, quelle tendresse encore dans cette confiance! Rien ne montre mieux comme elles sont faites pour l'obéissance, pleines d'égards pour leur premier maître, et nées comme moi pour la morale de la Cité. Toi, pauvre Troïlus, tu es toujours dans la forêt. Hélas! Cressida est le luxe des luxes, la perle de la Ville. La délicieuse Cressida ne veut pas de maître.

Crois-tu qu'elle soit faite pour te rendre heureux, beau fils? Tu es bien assez payé de l'aimer, si tu peux servir à son bonheur, même au prix de ton infortune. Aie toujours pitié des femmes, mon fils : c'est le plus sûr.

Si Cressida te désespère, si même elle finit par te tuer, sans doute elle ne pouvait pas mieux faire. De quoi te plains-tu? Ne t'en prends qu'à toi. Estime-toi heureux de mourir par elle, puisqu'elle t'est si chère.

Elles sont toujours victimes. Il est bien juste que tu le sois. N'es-tu pas l'homme qui les aime toutes avec folie dans une? Celle-là venge toutes les autres sur toi. Accepte d'être immolé pour tous ceux qui les immolent et qui les asservissent. Un amant doit être philosophe; ou bien, il n'a plus qu'à prendre

congé de la vie. Prends congé, beau Troïlus, mon fils. Adieu. Je voudrais pleurer sur toi; mais un vieillard doit garder son âme joyeuse et sereine. Et Cressida m'attend, avec son divin sourire.

PANDARUS

## VIII

### TROILUS PREND CONGÉ

TROÏLUS

Adieu, Cressida! Adieu, Désir de la vie! Adieu, forme de tous mes rêves! Je t'emporte dans mon cœur désespéré. Voilà le seul bien que tu ne m'ôteras pas. Là, tu ne peux plus te refuser. Mes yeux, du moins, te possèdent à jamais. Et peut-être, ne te reste-t-il rien de toi-même, et n'as-tu rien de mieux que ce que j'ai. O lèvres, que je ne baiserai plus! Adieu, même à ces mortels baisers!

CRESSIDA

Arrache-les-moi, si tu l'oses, et demeure.

TROÏLUS

Qu'est-ce qu'un baiser qui n'est pas rendu cent fois par la bouche qui se le laisse prendre? Adieu! Ou je te tuerais. Non, je ne te frapperai pas.

CRESSIDA

Arrête, Troïlus. Frappe, mais frappe donc, si tu m'aimes!

TROÏLUS

Non, je ne te toucherai plus.

CRESSIDA

Frappe, si tu n'es pas un lâche. Frappe, ingrat!

TROÏLUS

O sourire, sourire! Sur ma mort, tu souriras. Sur le soleil roulant à tes pieds, comme une orange périssable, ton sourire se lèverait encore, ô maudite, délicieuse et virginale aurore. Il faudrait déchirer comme tu déchires. Mais où est ton cœur?

C'est le cœur seul qui souffre, même quand toute la volupté délire. Le cœur, soleil couchant de l'homme! Aurore féminine, je ne te frapperai pas.

CRESSIDA

Tu ne sais plus où est mon cœur, sous ma tunique? Tiens, Troïlus, baise-le avec la gorge et la double aubépine. Et tire-le-moi de la poitrine.

TROÏLUS

Adieu. Tu crains trop la souffrance. L'horreur de faire souffrir est ma faiblesse. Force plutôt : car c'est moi qui ai souffert de toutes les douleurs que je ne t'infligeai point. Mais c'en est fait, et tout est dit. La mort est à présent l'amante la plus chère; la fiancée m'attend pour me conduire au baiser maternel de la terre, et me rendre le repos de l'ineffable nuit. Adieu.

## IX

### POLYXÈNE AU TOMBEAU

Sur le champ de bataille, Polyxène arrête Troïlus égaré, et se pend des deux bras à son épaule. Puis, elle met sa tête sur la poitrine du héros; et elle pleure ardemment.

TROÏLUS.

Qui entre ainsi dans ma nuit rouge? Qui passe au midi de ma passion, quand je vais me délivrer du soleil qui me pèse, et de la vie qui m'étouffe?

POLYXÈNE

C'est Polyxène, ta Polyxène, celle qui t'était réservée, la vierge qui t'a souri dès son aurore, et qui eût été plus tienne que ton cœur, si tu avais voulu prendre le sien et le garder.

TROÏLUS

Douce fille, plus croyante que l'aurore, et plus fidèle qu'elle au jour, tu t'es levée trop tard pour l'homme qu'avait déjà saisi par les cheveux le terrible amour! Et maintenant efface-

toi de mon chemin, présence pure, reflet suprême du matin. Ne viens pas rechercher le tison du désir dans mes cendres.

POLYXÈNE

Vers toi, ô pauvre Troïlus, ce n'est pas le désir qui m'appelle. Tous les désirs s'en vont quand l'âme est offensée. Ni l'amer reproche de la jeune fille déçue, ni la plainte de la femme dédaignée.

Puisque tu veux mourir, ô mon amour, je serai ta veuve sans caresse. Je suis ta fiancée. Tu n'as pas voulu de moi, et pour toi je demeure. Le grand amour d'une femme est toujours le premier.

Je t'admirai, et je t'aimai. Et je t'aime à jamais, étant femme et faite pour n'aimer qu'une fois. Mon cœur est sans retour.

T'aimé-je sans désir? Hélas, qui parlera pour ma passion? Va, je ne veux rien. J'ai sur moi toute la glace de tes refus, et ces grandes pluies de mes larmes.

Je t'aime, parce que je te plains, jusqu'à ne plus sentir ma propre douleur. Et je t'admire encore, ô mon amour qui me dédaignes, dans ces entrailles blessées que tu ne secourras pas, d'être aussi fidèle à l'amour qui te perd et qui t'arrache à moi.

TROÏLUS

Cœur adoré de la femme, vous m'avez apporté le présent sans mesure; et je ne l'ai pas reçu. Je ne vous méritais pas. O douceur de la femme, amie si tendre, caresse virginale, seule amie! C'est vous, l'épouse véritable qui vous tenez au côté de l'époux, à l'heure de la mort.

Polyxène, ma fiancée sans péché et sans espérance, tu viens donc au tombeau de ton amour, pleurer sur mon amour pour une autre? Tu m'as dit : « Je t'aime! » Et moi, j'ai pu te dire : « Il n'est plus temps! Ma douce, il est trop tard! »

Pardonne-moi. Si tu m'avais desserré plus tôt les lèvres pour y verser ta vie, j'aurais vécu, qui sait?

Douce chair amoureuse, qui n'as point péché et qui m'en fais le muet reproche, comme elle m'en eût fait l'adorable sacrifice; candide fleur de pécheresse, qui tomberas avant le

soir, sans avoir été touchée, c'est toi, tout le mystère sacré de la femme.

Je te quitte. Je veux mourir. Mais tu es la fiancée, celle qu'on abandonne avant de l'avoir comblée, tant on est sûr de l'avoir conquise ; celle qu'on trahit, parce qu'elle est la plus fidèle, et qui nous aime assez pour ne pas demander d'être aimée.

POLYXÈNE

Hélas, ne me fais pas pleurer sur moi, bien-aimé, quand je te dédie toutes mes larmes.

Ne me rends pas à la cruauté de ton amour, à présent que je me suis toute bannie de ce que j'aime.

Ne me rejette pas aux déchirements silencieux de mon abandon et de ma solitude. Le monde ne m'est rien, où je ne compte pas pour toi. O mépris désespéré de la fiancée, qui n'a qu'elle-même et qu'un amant dédaigne : elle lui offre tout, et il lui semble n'être plus rien, puisqu'il ne veut rien d'elle. Troïlus, je me baigne dans ton sang, pour ne pas voir ma blessure qui coule. Tais-toi, mon bien-aimé. Pas un mot sur la pauvre Polyxène! Laisse parler ta souffrance seule, et je n'entendrai plus le cri de la mienne. Tu meurs d'amour, et ce n'est pas pour moi! C'est toujours pour celle qui ne l'aime pas, que meurt un homme!

TROÏLUS

Ame plus douce que le sommeil du convalescent, je vais être guéri. Et tu auras été mon suave endormement, et le baiser sur ma paupière.

Dis, pourquoi te chérissant ainsi, et belle comme je te vois, ta forme n'est pourtant pas celle de mon rêve? D'où te vient cette douceur, pareille à une prière exaucée, et la suavité de la caresse que tu donnes, et que je ne te rends pas?

POLYXÈNE

Si l'on devait recevoir, aimer serait trop facile.

Tout donner et ne rien prétendre en retour, et ne rien même attendre, c'est la tendresse.

TROÏLUS

La grande tendresse, la volupté de souffrir! Polyxène, mes blessures sont mortelles.

POLYXÈNE

Je le sais. Si elles n'étaient mortelles, je ne serais pas là. Je suis venue les baiser, pour les fermer.

Je scellerai ta vie de ma caresse, et la mienne du même sceau. Va, ne m'aime pas : qu'as-tu besoin de m'aimer?

Je suis agenouillée près de toi, pour étancher de ma bouche tout le sang de ta plaie, ce sang dont je resterai trempée.

Je t'ai guetté, courant à ta perte; je t'épiais. Et je suis accourue, avec ma grande tendresse inutile, et qui ne serait pas si tendre, si elle ne connaissait sa terrible inutilité.

O pauvre Troïlus, ma compassion pour toi est insatiable; et j'ai dans le cœur comme un goût déchirant de souffrir pour ta peine, puisque tu m'as refusé la joie.

Qui sait, si les dieux l'eussent voulu, j'aurais pu te sauver? Et je ne te sauverai pas! Tu ne veux pas du salut; tu ne l'as jamais voulu de moi.

Et me voici désarmée, baisant ta plaie. Je suis ta vierge cicatrice, toute amour, toute tendresse vaine et toute inutilité.

TROÏLUS

Je pars pour les ténèbres. Je te quitte. Mais c'est toi que je veux retrouver, là où nous allons tous, avec ta grande manière d'être, si tendre et si suave.

O cœur qui s'oublie! Toi, que j'appelle bien-aimée, à l'instant où je la trahis le plus et où je l'abandonne, voici l'heure qui dure à jamais, celle enfin où pas un atome de moi-même ne te néglige ni ne te méconnaît.

Viens, douceur, viens, piété. Viens prendre sur mon cœur ce baiser unique.

Viens, ardeur et tendresse virginales, viens me donner le dernier regard du rêve que j'avais fait!

Je te découvre : Il est trop tard : Sainte comme la vraie femme; et la plus femme est la plus sainte, je le sais : une fontaine de baisers et de larmes.

Tu es la consolation de vivre. Mais l'instant de la vie est passé pour moi.

Bien-aimée, te dis-je, bénie sois-tu, toi qui aimes et qui pleures d'aimer, toi que j'eusse tant aimée, si j'avais vécu! Toi que j'eusse tant aimée!

# ÉPILOGUE

## THRÈNE DE LA SAGE FOLIE

Les beaux morts sont couchés dans la prairie; et leur poids de marbre courbe l'herbe sombre. Troïlus, en sa blancheur semée de sang, est pareil à une image d'ivoire, que ceint un baudrier d'œillets rouges. Et, entre les haies du peuple, Cressida s'avance, comme l'étoile du matin dans une allée de cyprès nocturnes.

CRESSIDA

T'aimais-je, Troïlus? Un jour, peut-être, je t'aimai. Et je t'ai tué. Ah, que sais-je? et pourquoi? Je ne pouvais pas n'aimer que toi.

LES HOMMES

Voyez, tout en pleurant, comme elle rit.

LES FEMMES

Tout en souriant voyez comme elle pleure.

CRESSIDA

Ha! Diomède, envers toi aussi, je crains d'être coupable. Ne t'ai-je pas envoyé à la mort, sans t'aimer ni même te haïr?

LE PEUPLE

Tu l'as fait! Tu l'as fait!

CRESSIDA

Cela doit être, puisque vous le dites. Vous ne vous trompez jamais. Vous êtes justes. Vous êtes la vie. Je suis humble avec ces morts. Je leur rends les devoirs qu'ils m'eussent demandés eux-mêmes. Ils enviaient mes larmes, mes rares larmes.

Je leur dis adieu, et ne prends pas congé de moi. O ciel, n'es-tu pas toujours aussi jeune, aussi bleu sur ma tête? Et ne te vois-je pas, lumière, des mêmes yeux? Sourire de la mer, il faut que je sourie.

O ramiers de ma gorge, vous n'auriez pas tant de jeunesse et de fraîcheur, si vous roucouliez des sanglots. Et mon col, et mes joues sont de nacre plus tendre que la pulpe innocente

de l'enfant. Et tous mes secrets ont la fraîche suavité de la fleur.

Amants, qu'en serait-il plus de vous, si je mourais aussi? Ils m'ont quittée : je ne me quitterai pas. Ils m'eussent bien tuée, s'ils avaient voulu que je meure. Mais ils m'aimaient bien trop, pour vouloir que je ne fusse pas.

Mon amour fait semblant, avec vous tous. Mais il est si vrai, mon amour, en moi seule! O que vous fussiez femmes, un seul jour, pour le comprendre comme moi! Si vous saviez comme moi! Si vous saviez comme elle est sans péché, celle que vous dites si perverse, hélas, et toujours vierge aussi.

O pourquoi voulez-vous que j'aie un cœur? N'est-ce pas assez de vous séduire? Un cœur comme le vôtre, qu'en ferais-je? Votre grandeur ne vous suffit-elle pas? Vous voici morts de m'aimer, magnanimes amants. Souffrez que je ne veuille pas mourir.

C'est mon devoir de vivre, d'être toujours le charme de la vie, la plus amère des douceurs, et la plus belle des amertumes. Que serait-ce, enfin, si j'avais vos soucis? Si je ne souriais plus, où serait le sourire? C'est bien assez, à la maison et par les rues, dans vos sénats bientôt et jusque dans vos lits, de toutes ces hurlantes Hécubes, de vos Andromaques en pleurs, et de toutes ces Xanthippes, peignant, sans les nouer jamais, leurs crinières de reproches et leurs tignasses de cris.

Vous m'avez tant adorée, que je dois être adorable.

Quelle n'est pas ma séduction, pour vous avoir tous séduits? O hommes, ô vous tous qui rêvez d'être amants, donnez-moi votre cœur, si vous voulez que j'en aie un; et comme j'ai vécu jusqu'ici pour vous séduire, c'est toujours pour vous séduire que je vis.

ANDRÉ SUARÈS

# L'EMPLOI
# DU CORPS EXPÉDITIONNAIRE
## ANGLAIS

Si je reviens sur un sujet déjà étudié, incidemment du moins, dans cette *Revue*, c'est qu'aux heures inquiètes que nous vivons, l'emploi du corps expéditionnaire anglais est une question d'une telle importance qu'il faut se hâter d'en poser bien clairement les termes et montrer à nos amis d'outre-Manche l'intérêt d'adopter le plus tôt possible à cet égard une ligne de conduite ferme et nettement orientée.

On commente volontiers en France, dans les milieux politiques compétents, les motifs des tergiversations du gouvernement britannique quand il s'agit de s'engager décidément avec nous. Je ne me hasarderai pas sur ce terrain. Il suffit de dire, pour répondre au principal argument des adversaires d'une entente complète et définitive, qu'aucun Anglais averti ne saurait penser sérieusement que la conclusion d'une convention militaire — ni même d'un traité d'alliance bien formel — pût rendre plus agressive la politique de la France vis-à-vis de l'Allemagne. Il n'y a vraiment que les pangermanistes qui croient, ou qui feignent de croire

à l'influence des « chauvins » français sur la conduite des affaires d'une démocratie dont les tendances pacifiques ne se sont jamais démenties depuis plus de quarante ans.

Il serait à souhaiter, par contre, que tous les Anglais sans exception eussent réfléchi, comme l'ont fait les plus éminents d'entre eux, sur les inévitables répercussions de notre défaite et qu'ils eussent pesé exactement les conséquences de la mainmise de l'Allemagne sur toutes les ressources industrielles, financières et militaires de notre pays en vue de la lutte sans merci que le nouvel Empire est résolu à mener contre la Grande-Bretagne. Vaincue mais non détruite — elle ne saurait l'être — en tout cas réduite à suivre en vassale la marche conquérante du vainqueur, comme le fut l'Allemagne elle-même en 1812, la France trouverait encore à mettre au service de son suzerain des vaisseaux, des marins, des soldats, de l'or. Elle lui fournirait en même temps le précieux avantage de sa position stratégique, ses côtes de la Manche s'étendant tout le long de celles de l'Angleterre comme la seconde branche d'une puissante tenaille. Les Anglais ne peuvent certainement pas oublier que c'est à une double attaque conduite à la fois par la mer du Nord et par la Manche, par l'Est et par le Sud, que succomba, en 1066, le royaume Saxon.

Mais écartons ces fâcheux pronostics. Il n'est pas possible que l'esprit politique de nos voisins, si avisé, si prévoyant, ni que cet admirable instinct de conservation qui leur a toujours fait saisir avec à-propos l'occasion de maintenir dans un juste équilibre les forces et les prétentions des grandes puissances européennes, se trouvent en défaut dans les circonstances critiques que nous traversons aujourd'hui. Le moyen d'action de l'Angleterre existe. Son emploi est tout indiqué : il ne s'agit que de jeter dans la balance, du côté du moins fort des deux peuples que menace, plus que tous les autres, le prochain conflit, le poids d'une armée expéditionnaire qui, par son effectif, sa solidité, son organisation, dépasse de beaucoup toutes celles que la Grande-Bretagne a pu faire intervenir, depuis des siècles, sur le continent. Il n'y a qu'à faire un signe ou dire un mot... D'où vient donc que l'on hésite, que l'on s'arrête!...

Cela vient d'une erreur d'appréciation, étonnante de la part des Anglais, justement, sur la valeur de leurs propres forces militaires, à terre et à la mer. Cela vient de la crainte, doublement chimérique,

D'abord que, malgré la flotte britannique, les Allemands puissent débarquer sur la côte orientale du Royaume-Uni une armée assez nombreuse et assez bien pourvue de matériel pour entreprendre des opérations de quelque portée;

Ensuite que, si cette armée pouvait en effet débarquer, les forces restant sur le sol anglais après le départ du corps expéditionnaire fussent insuffisantes pour s'opposer à ses progrès.

***

Que la flotte anglaise soit capable, en toutes circonstances, même défavorables, d'intercepter une armée de débarquement allemande, c'est un sujet d'étonnement pour nous, marins français, que l'on en puisse douter de l'autre côté du détroit. Tout d'abord, fixons, d'après les documents officiels les plus récents, l'état des forces actives des deux marines en présence.

Du côté anglais nous trouvons, en négligeant systématiquement tout ce qui ne pourra agir d'une manière immédiate dans la mer du Nord :

*a*) La « Home fleet » n° 1, *armée avec effectifs complets*. Cette flotte se compose de 4 escadres de cuirassés de ligne, 3 escadres de croiseurs cuirassés, 4 flottilles de destroyers (contre-torpilleurs de 780 à 1090 tonneaux), 1 flottille de dragueurs de mines, un certain nombre d'éclaireurs rapides et croiseurs répétiteurs de signaux, enfin des bâtiments auxiliaires (ravitailleurs d'escadre, ravitailleurs de « destroyers », citernes, ateliers flottants, hôpitaux, etc.).

La première « Home fleet » compte donc :

29 cuirassés; 15 croiseurs cuirassés, dont 6 « de bataille », c'est-à-dire valant les cuirassés de ligne; 63 destroyers, avec

5 croiseurs commandants d'escadrilles [1] ; 5 dragueurs de mines ; 7 éclaireurs rapides de 5 000 tonnes et 1 « scout » de 3 300 tonneaux ; 8 bâtiments auxiliaires.

*b*) « Home fleet » n° 2, armée avec effectifs réduits (deux tiers environ de l'effectif complet). Le personnel de complément est celui des bâtiments écoles stationnés dans les ports de guerre. Officiers et marins savent à l'avance sur quel bâtiment de la « Home fleet » ils doivent embarquer, au premier signal.

Cette flotte se compose de deux escadres de cuirassés, deux de croiseurs cuirassés et d'une escadrille de mouilleurs de mines, comptant, au total : 9 cuirassés, 11 croiseurs cuirassés et 7 mouilleurs de mines.

L'armée navale formée de ces deux flottes présente donc — pour ne parler que des principales unités de combat — 38 cuirassés et 26 croiseurs cuirassés, ou, si l'on range les « croiseurs de bataille » avec les cuirassés, ce qui semble très justifié, quand il s'agit de bâtiments comme les *Indefatigable*, *Lion* et *Princess Royal*, 44 cuirassés et 20 croiseurs cuirassés.

C'est déjà formidable, mais ce n'est pourtant pas tout, car, sans parler de la troisième « Home fleet », qui comprend tous les bâtiments désarmés ou en réserve avec noyaux d'équipage, il faut faire entrer en ligne de compte, comme force active, immédiatement utilisable, les « flottilles de patrouilles », dont le nom caractérise bien le rôle de surveillance qui leur incombe dans la mer du Nord et dans le Pas de Calais. Or il y a là, sous le commandement supérieur d'un contre-amiral, 4 flottilles de destroyers de 300 à 500 tonneaux présentant 90 unités [2] et 6 flottilles de sous-marins (je néglige celle de Plymouth-Devonport) qui en fournissent 40, le tout sans préjudice des escadrilles de défense locale disséminées dans les divers ports de guerre, Devonport, Portsmouth, Sheerness-Chatham, Pembroke, Queenstown...

1. Un grand croiseur, le *Blenheim*, est monté par le commodore qui dirige l'ensemble des quatre escadrilles de destroyers.

2. Les destroyers des « flottilles de patrouilles » n'ont que les deux tiers de leur effectif de guerre. Mais les équipages peuvent être immédiatement complétés. Les sous-marins ont toujours l'effectif complet.

Enfin on peut être assuré que les cinq croiseurs cuirassés et les quatre croiseurs protégés de l'escadre d'instruction, toujours parfaitement entraînés, rallieraient à très bref délai, en cas de conflit, le théâtre principal des opérations, la mer du Nord.

Contre ces masses imposantes et, répétons-le, toujours prêtes au combat, que peuvent mettre en ligne les Allemands?

D'abord la « flotte de haute mer », composée de 2 escadres de 8 cuirassés chacune, d'une division (noyau de la 3e escadre) de 4 autres cuirassés[1], plus le cuirassé hors rang monté par le commandant en chef, soit, en tout, 21 cuirassés de ligne.

A cette flotte est adjointe un « groupe d'éclairage », composé de 4 croiseurs cuirassés[2], dont 3 croiseurs de bataille, et de 8 croiseurs protégés rapides, de 3 000 à 4 500 tonneaux.

Joignons à ces formations 6 flottilles de 12 destroyers, 2 flottilles de 12 sous-marins (avec 1 croiseur et 2 destroyers comme guides et convoyeurs), 3 mouilleurs de mines et deux divisions de 10 dragueurs de mines chacune. Allons plus loin, et pour faire la part belle à la marine impériale, attribuons la même valeur, au point de vue de la disponibilité immédiate, à la « flotte de réserve » allemande qu'à la deuxième « Home fleet » anglaise bien que la première n'ait qu'un seul cuirassé effectivement armé, servant de « bâtiment cadre » à sept autres unités qui n'ont que des noyaux d'équipage. Donnons en outre à la « flotte de haute mer », pour grossir sa troisième escadre et son groupe d'éclairage, le cuirassé, les quatre croiseurs cuirassés (anciens), les cinq croiseurs protégés et les quatre destroyers des écoles de canonnage et de torpillerie. Nous obtiendrons ainsi l'ordre de bataille de la force navale active que nous mettons, dans le tableau ci-dessous, en regard de celle de la Grande-Bretagne.

1. J'escompte la mise en service du cuirassé *Kaiserin*, qui achève son premier armement.

2. Il faudrait cependant déduire le *Goeben* qui a été envoyé dans la Méditerranée depuis le début de la guerre balkanique et qui rallierait difficilement la mer du Nord en temps utile pour les premières hostilités.

| Catégories de bâtiments. | Allemagne. | | | Angleterre. | | |
|---|---|---|---|---|---|---|
| Cuirassés de ligne | 30 | 33 | 38 | 38 | 44 | 64 |
| Croiseurs cuirassés de combat. | 3 | | | 6 | | |
| Croiseurs cuirassés | 5 | | | 20 | | |
| Croiseurs protégés et éclaireurs. | 13 | | | 26[1] | | |
| Destroyers | 74 | | | 153 | | |
| Sous-marins | 24 | | | 40 | | |
| Mouilleurs de mines | 3 | | | 7 | | |
| Dragueurs de mines | 20 | | | 5[2] | | |

Ce rapprochement ne donne-t-il par l'impression que la flotte anglaise des eaux métropolitaines dépasse de 60 à 70 p. 100, au moins, la flotte allemande, dont j'ai grossi un peu arbitrairement, on l'a vu, l'effectif en cuirassés d'escadre?...

Comment se fait-il donc qu'avec une telle supériorité de forces, les Anglais, bien loin de se guérir de leurs inquiétudes, semblent s'y abandonner et même s'y complaire?

Serait-ce qu'ils considèrent la valeur individuelle de leurs unités comme inférieure à celle des unités correspondantes de leurs futurs adversaires? Assurément non. Dans cette armée navale des eaux métropolitaines, il y a 14 « Dreadnoughts » et il y en aura bientôt 17, alors que la flotte allemande n'en compte que 11, le *Kaiserin* compris. Quant aux autres cuirassés anglais des deux premières « Home fleet », ce sont des bâtiments de 15 000 et 16 500 tonnes, sensiblement plus puissants que les unités correspondantes de l'autre parti, qui ne dépassent pas 13 200 tonneaux.

De même les croiseurs de bataille anglais sont respectivement plus forts, en tout cas mieux armés que les allemands et il en est à peu près ainsi à chaque échelon.

Douterait-on, d'autre part, en Angleterre de la supériorité du personnel — amiraux, officiers, équipages — qui dessert ces magnifiques bâtiments?... Pas davantage; et ce serait en effet un étrange paradoxe! Le secret dont l'Empire allemand enveloppe les mouvements, les évolutions, les manœuvres de

1. A ceux que j'ai mentionnés plus haut, il faut ajouter en effet les croiseurs chefs de groupe des escadrilles de destroyers et de sous-marins composant les flottilles de patrouilles.

2. Les dragueurs de mines anglais sont des bâtiments de 800 tonneaux; les dragueurs allemands sont des torpilleurs anciens, de 85 à 160 tonneaux.

ses forces navales organisées n'est point si bien gardé que l'on ne sache, dans les milieux compétents des autres puissances maritimes, quelle peut être l'exacte valeur de ses marins. Cette valeur est sérieuse, sans doute, mais il s'en faut encore qu'elle atteigne, dans l'ensemble, celle du brillant et solide personnel anglais.

L'Allemand a — dit-on — l'esprit d'offensive au plus haut degré et l'on peut compter, avec la « flotte de haute mer », sur des coups de vigueur signalés. Soit! mais, de ce côté-là, comme des autres, l'Anglais n'a rien à envier à son antagoniste et, à la seule condition que son gouvernement — j'entends le ministère radical actuel — ne lui refuse pas systématiquement le bénéfice de l'initiative des opérations, on peut être assuré que dans les premières vingt-quatre heures des hostilités des événements décisifs se seront produits en dedans de la ligne d'avant-postes allemande : Borkum-Helgoland-Sylt.

Mais alors, qu'y a-t-il?...

Il y a que l'an dernier, aux manœuvres navales anglaises, il a paru qu'une escadre venant de l'Est, dans la mer du Nord, pouvait toucher le littoral anglais sans avoir été interceptée et y rester quelques heures avant qu'une escadre britannique pût la chasser devant elle. Grand émoi là-dessus. La flotte allemande pouvait donc dérober sa marche à la « Home fleet » et par conséquent débarquer une armée — cette armée-type de 70 000 hommes, dont on parle tant en Angleterre.

Quel nouvel et surprenant esprit chez nos anciens et si fermes adversaires d'il y a cent ans!

Comment! Il suffit d'un incident de grandes manœuvres — où presque tout est fictif, on le sait de reste! — pour donner de telles appréhensions? Mais cette escadre assaillante, elle ne venait pas *réellement* de Wilhelm'shaven, ni de Cüxhaven; elle n'avait pas eu à déjouer la surveillance *réelle*, complète (et combien aiguisée par le sentiment des responsabilités de la guerre!) des éclaireurs anglais, des « flottilles de patrouilles » et des escadres de croiseurs cuirassés rapides déployées en avant du gros des « Home fleet ». Et elle ne traînait pas *réellement* après elle un convoi, ni ne se préoccupait d'atteindre tel endroit désigné plutôt que tel autre moins avantageux au point de vue stratégique, ou au point de vue tactique des

facilités de la descente. Elle allait devant elle, uniquement attentive à esquiver les groupes de bâtiments de la défense et à toucher — c'est bien le mot — un point quelconque de la côte britannique. En fait, c'était du « sport », genre d'exercice toujours cher à nos voisins. Mais la guerre n'est point un jeu de barres et, fort heureusement pour les Anglais, on ne promènera pas de la sorte 70 000 soldats et leur immense matériel sur une aire aussi restreinte que celle de la partie méridionale de la mer du Nord sans que s'en aperçoive un seul des 300 bâtiments, gros ou petits, précisément chargés de regarder et de crier « Alerte! »...

Mais je vais plus loin. J'admets que cette invraisemblable chance se réalise et que l'*armada* germanique franchisse miraculeusement toutes les lignes de surveillance sans être vue et signalée. J'admets qu'elle arrive sur le point du littoral anglais effectivement choisi pour la descente. J'admets aussi qu'elle n'y soit accueillie par aucune des escadrilles de torpilleurs et de sous-marins chargés de la défense locale. Que va-t-il se passer? S'imagine-t-on que cette armée pourra débarquer avant qu'aucune force navale anglaise ait eu le temps d'accourir et de tout balayer? Oublie-t-on que si, dans des circonstances exceptionnellement favorables, on peut à la rigueur mettre à terre en vingt-quatre heures l'infanterie d'une armée de 70 000 hommes, avec ses chevaux d'états-majors et ses voitures régimentaires, il en faut soixante autres pour débarquer son matériel, son artillerie, ses munitions, ses voitures de parc et de vivres, ses services accessoires — devenus si importants dans la guerre moderne[1] — enfin sa cavalerie, car elle en aura bien au moins une forte brigade, sinon une division?...

Non, il n'y faut pas penser. De telles craintes sont vaines; et elles le sont à ce point que l'on est conduit à se demander si les alarmistes anglais sont tous de bonne foi.

Il semble en effet que les uns — du côté des conservateurs — grossissent le péril pour persuader le peuple de la nécessité du service obligatoire, dont il ne veut à aucun prix et que les autres — du côté des radicaux, généralement hostiles à toute intervention armée sur le continent — l'exagèrent aussi

1. Ponts et chemins de fer; télégraphie et radio-télégraphie; aérostation et aviation; projecteurs, etc....

pour avoir un motif de retenir en Angleterre le corps expéditionnaire.

Je voudrais d'ailleurs que l'on ne pût me soupçonner de soutenir en ce moment une thèse de circonstance. Lorsque, il y a plus de trois ans, étudiant ici même le « débarquement des Allemands en Angleterre », je concluais « que les Allemands ne doivent pas trop espérer qu'ils réussiront à jeter en Angleterre la force militaire qui serait indispensable pour terrasser l'adversaire », il n'était pas question comme aujourd'hui de l'envoi en France du corps expéditionnaire britannique dont l'organisation n'était d'ailleurs pas achevée, à beaucoup près, à cette époque.

J'ajoutais, il est vrai, « que s'il ne s'agissait que de *gêner* l'adversaire et non de l'*écraser*, ce serait autre chose, une expédition d'une portée limitée restant toujours possible »; mais je faisais allusion à l'éventualité, d'ailleurs bien peu probable, de la mise à terre rapide, à la dérobée, d'une trentaine de mille hommes presque tous d'infanterie sur un point excentrique, dans les Highlands, par exemple. Encore toute mon étude — écrite cependant en me plaçant au point de vue allemand — tendait-elle à montrer combien précaire serait l'existence de ce corps d'*enfants perdus*, en raison de la difficulté de le ravitailler, et de quelle faible efficacité serait son action, en présence des forces considérables qu'il ne tarderait pas à trouver devant lui.

Ce sont ces forces que nous allons examiner maintenant pour montrer qu'au moment où nous sommes arrivés, au milieu de 1913, elles suffiraient largement, même en l'absence du Corps expéditionnaire, à paralyser l'effort de cette armée de 70 000 hommes que l'on s'obstine à voir, par un étrange jeu d'imagination, rangée en bon ordre sur la rive anglaise et toute prête à marcher sur Londres avec tous ses services, tout son matériel, tous ses chevaux, enfin tous ses moyens d'action.

*
* *

Au commencement de 1912, la situation de la force militaire anglaise était la suivante :

| | | Effectif budgétaire ou effectif *désiré*. | Effectif *réel*. |
|---|---|---|---|
| *a*) Armée de 1re ligne. | Armée active . . . . . | 187 000 | 182 000[1] |
| | Réserve de l'armée active. | 139 000 | 138 000 |
| | Réserve spéciale . . . . . | 90 000 | 62 000 |
| | Total. . . . . | 416 000 | 382 000 |
| *b*) Armée de 2e ligne ou armée territoriale. | | 314 000 | 266 000 |

Ces chiffres provoquent quelques réflexions immédiates. Pour les deux armées l'effectif réel est au-dessous de l'effectif budgétaire ou effectif *désiré* par le département de la Guerre. Mais, du moins en ce qui concerne l'armée de première ligne, il faut remarquer tout de suite que l'effectif réel en 1912 était déjà supérieur de 62 000 hommes à celui que prévoyait « l'ordre royal » organique du 1er janvier 1907, où l'armée active et sa réserve n'étaient comptées qu'à 115 000 hommes, chacune. La situation actuelle ne saurait donc être considérée comme mauvaise, bien au contraire. Au reste ce n'est pas sur l'état de l'armée de première ligne que les alarmistes anglais font porter leurs critiques et leurs plaintes, c'est sur celui de l'armée territoriale.

Le recrutement de cette armée de deuxième ligne — recrutement qui se fait par l'engagement volontaire, comme pour l'armée de première ligne, mais avec des modalités toutes spéciales — semble décidément compromis, disent-ils. Déjà le déficit s'accusait nettement, en 1912, et l'on craint qu'il ne se creuse encore davantage cette année-ci, parce que cette année 1913 est la quatrième depuis 1909, où se produisirent 110 000 engagements, lesquels arrivent à leur terme normal.

Ces pronostics ne doivent être accueillis qu'avec beaucoup de réserve. Justement, on a constaté dans les derniers mois de 1912 une recrudescence marquée des engagements et rengagements, due sans doute à une *tournée de propagande* faite par le major général Bethune, directeur de la territoriale au War Office. Rien ne prouve donc que l'effectif global de cette armée doive aller en diminuant. Je suis même con-

1. L'armée des Indes (77 000 hommes) reste en dehors des effectifs ci-dessus indiqués. On la considère d'ailleurs en Angleterre comme intangible.

vaincu qu'il en serait tout autrement si le gouvernement anglais voulait bien exploiter, cette année-ci, les inquiétudes causées par les nouveaux armements de l'Allemagne.

En tout cas on ne peut vraiment pas manifester d'appréhensions immédiates. Cette armée territoriale, après tout, compte 266 000 hommes[1] encadrés, embrigadés et endivisionnés. Il lui manque 1 800 officiers environ, sur 11 000, et cela est fâcheux, sans doute; mais déjà des mesures ont été prises pour remédier à cet état de choses. Qu'avec cela les territoriaux ne soient encore ni très bien exercés, ni complètement amalgamés, c'est possible, probable même. Toutes les formations de deuxième ligne en sont là et, par parenthèse, ce serait se tromper fort que d'imaginer l'État-major allemand distrayant, pour l'envoyer en Angleterre, un de ses corps de première ligne des armées de campagne destinées à agir contre la France ou contre la Russie. Cette célèbre armée de débarquement ne sera certainement composée que de divisions de réserve.

D'ailleurs, en ce qui touche l'armée territoriale anglaise, de sérieux progrès ont été déjà et seront bientôt réalisés pour les convocations, la durée des périodes d'exercices, les stands, les champs de tir de l'artillerie, les camps d'instruction. Là encore, *si on le veut bien*, on aboutira. C'est affaire de fermeté, de ténacité; affaire d'argent, aussi. Mais d'argent et de fermeté et de ténacité, qui a jamais pu croire que la Grande-Bretagne en manquait? Peu à peu, donc, ou pour mieux dire, rapidement, la valeur de cette armée de deuxième ligne s'élèvera à un point qui ne permettra plus à des officiers généraux que l'on n'eût pu croire *a priori* si sévères pour leurs compatriotes, de dire « qu'il faudrait compter quatre territoriaux anglais pour un soldat allemand débarqué ».

Mais acceptons ce jugement, pour injuste qu'il nous paraisse. Ne nous arrêtons pas davantage à faire remarquer que, précisément, cette proportion de 4 à 1 est, à très peu près, celle de l'effectif réel de la territoriale anglaise à l'effectif admis

1. Aux derniers renseignements officiels, datant d'il y a juste un an, l'effectif était monté à 278 000 hommes. J'ajoute que, dès juillet 1909, Lord Haldane organisait une « Réserve de l'armée territoriale », sur le rendement de laquelle on ne peut encore rien dire de très précis.

pour l'hypothétique armée de débarquement (266 000 hommes d'un côté, 70 000, de l'autre). Pourquoi, en revanche, les trembleurs systématiques affectent-ils d'ignorer que la territoriale ne sera pas seule à soutenir sur le sol anglais le choc — si peu probable — des régiments allemands? Pourquoi ne reconnaissent-ils pas qu'elle aura à côté d'elle de nombreux et solides éléments de l'armée active, que n'utilise pas tous, il s'en faut bien, le corps expéditionnaire?

Pour l'exacte intelligence de ceci, il convient de revenir un peu sur l'organisation de l'armée active et d'étudier la composition du corps expéditionnaire, tiré de cette force militaire.

Si, de l'effectif *réel*, — 182 000 hommes — de l'armée active proprement dite, nous défalquons les garnisons des colonies autres que les Indes, soit 46 000 hommes, certains corps exclusivement coloniaux, soit 9 000 hommes environ, les cadres que cette armée prête à la territoriale et à certaines milices locales, comme celles des Bermudes et des îles normandes, le personnel de l'État-major général et de ses services spéciaux, enfin celui des Écoles militaires et de divers établissements, il reste, pour les corps de troupes stationnées dans le Royaume-Uni, Irlande comprise, une masse de 121 000 hommes, à peu près.

Le corps expéditionnaire emprunte 68 000 hommes à ce premier échelon de l'armée active.

Passons à la « Réserve de l'armée active ». Ce deuxième échelon est formé des « réguliers » qui ont, conformément à leur engagement, accompli sept ans de service dans les corps de troupes de l'armée active et qui peuvent y être rappelés pendant cinq autres années. On a vu que l'effectif réel de la Réserve était, à un millier d'hommes près, l'effectif désiré. Il n'y a donc point de mécompte de ce côté-là; il n'y en a pas assurément du côté de la valeur militaire de ce contingent, valeur que nul ne conteste, ni, non plus, du côté de sa mobilisation, dont la promptitude est très suffisante. 82 000 « réguliers » réservistes sont appelés à faire partie du corps expéditionnaire, dont l'effectif total se trouve ainsi porté à 150 000 hommes.

La « Réserve spéciale », qui a une constitution assez parti-

culière[1], doit répondre à deux objets distincts. Le premier consiste à tenir à la disposition des troupes en campagne des unités de remplacement. Le second consiste à fournir, lors de la mobilisation, du personnel de complément aux services spéciaux de l'armée active.

Pour cette deuxième réserve, le déficit est sensible, s'élevant à 31 p. 100 de l'effectif désiré (28 000 hommes sur 90 000). En fait, si l'on n'arrivait pas à combler avec cet élément les vides du corps expéditionnaire on recourrait aux services de ceux des volontaires de la territoriale qui acceptent, dans leur engagement, de servir hors de la métropole, en temps de guerre. Il y en a 25 000 environ. N'oublions pas que, dans un conflit européen, qui sera probablement d'assez courte durée, les pertes d'un corps de troupes donné seront toujours plus faibles que dans une expédition coloniale, où l'on doit compter — très largement! — avec les maladies dues au climat. Il faudrait, sous nos latitudes, des batailles exceptionnellement meurtrières pour que l'armée expéditionnaire anglaise fût affaiblie de plus de 30 000 hommes en dehors des « petits blessés » qui rejoignent leurs corps.

Quelle est maintenant, au juste, la composition de cette armée expéditionnaire?

Elle comprend pour le moment 6 divisions d'infanterie, une division de cavalerie et des « troupes d'armée ». Le département de la Guerre fait effort pour avoir bientôt 8 divisions d'infanterie; on se propose aussi de dédoubler la division de cavalerie qui a l'effectif d'un corps d'armée, puisqu'elle compte tout près de 10 000 chevaux, en 4 brigades de 3 régiments chacune.

Les divisions d'infanterie sont elles-mêmes d'un très fort effectif : 18 700 hommes avec 76 pièces et 24 mitrailleuses,

1. La *réserve spéciale* a été constituée avec les anciennes milices. Ces corps de troupes devaient, dans le plan primitif, se fondre dans l'armée de deuxième ligne ou territoriale; mais leurs chefs, souvent des lords influents, obtinrent de M. Haldane qu'ils continueraient, sous une dénomination différente, à faire partie de l'armée active. Toutefois le recrutement de la réserve spéciale se fait au moyen d'engagements de quatre ans seulement, comme dans la territoriale. Mais il faut dire aussi que l'on améliore sensiblement les qualités militaires de ce contingent en lui incorporant des anciens soldats dans une proportion de 10 p. 100 de l'effectif.

2 compagnies du génie et 2 compagnies d'infanterie montée. Les corps d'armée de la période napoléonienne n'étaient pas toujours aussi forts que ces divisions.

Dans les « troupes d'armée », à côté d'éléments spécialisés, signaleurs de diverses catégories, équipage de pont, escadrille d'aéroplanes, quartiers généraux, nous trouvons encore de petits corps de troupes dont l'effectif s'élève à près de 4 000 hommes.

Tout compte fait, l'armée ou corps expéditionnaire à 6 divisions présente un effectif global de plus de 126 000 hommes. A 8 divisions d'infanterie, elle compterait 163 000 hommes environ. Dans la période de transition où nous sommes, on peut compter, comme nous l'avons fait, 145 ou 150 000 hommes, en chiffres arrondis.

Je ne crois pas nécessaire d'ajouter que ces 150 000 hommes, parfaitement encadrés, parfaitement organisés et pourvus, sont, au point de vue de la valeur militaire, en état de soutenir la comparaison avec les meilleures armées européennes.

Quoi qu'il en soit, ce chiffre de 150 000 hommes admis pour le corps expéditionnaire, on voit, au moyen d'une simple soustraction, qu'il reste en Angleterre 170 000 hommes environ des trois échelons de l'armée active ou armée de première ligne. Défalquons-en 30 000, 40 000 même, si l'on veut, pour la garde de l'Irlande (où il n'y a que 22 000 hommes en temps de paix), nous avons encore 130 000 hommes disponibles, masse dont il n'est vraiment pas possible de ne pas tenir compte et qui, en bonne justice, pour le calcul des forces opposées à l'envahisseur, doit s'ajouter aux 266 000 hommes de l'armée territoriale.

Pour neutraliser l'impression favorable que produirait cette constatation sur le public anglais, certains militaires haut gradés et presque tous les unionistes, qui sont désireux de peser sur l'opinion en faveur du service obligatoire, font valoir un argument qui, au premier abord, semble avoir quelque valeur :

« Oui, disent-ils, il resterait bien en Angleterre, après le départ du corps expéditionnaire, une masse d'hommes de l'active assez notable ; mais ce n'est, en effet, qu'une *masse d'hommes*. Ce ne sont du moins que des unités isolées, des

corps de troupes, bataillons, escadrons, batteries, que n'unit aucun lien administratif ou tactique, qui ne sont ni endivisionnés, ni embrigadés et que l'on ne peut, dans cet état amorphe, opposer à une armée parfaitement organisée, comme le serait l'armée d'invasion. De sorte que nous nous trouvons dans cette situation singulière et fâcheuse, que nos meilleures troupes seraient paralysées par le défaut d'organismes supérieurs, de cadres de régiments, de brigade, de division, tandis que les moins bonnes seraient privées, par leur défaut d'instruction individuelle, du bénéfice qu'elles pourraient tirer de l'existence de ces organismes supérieurs, dont elles empruntent les éléments essentiels justement à l'armée active. »

L'armée territoriale, en effet, est régulièrement embrigadée et endivisionnée. Ses services spéciaux fonctionnent bien. On affirme même que c'est ce qu'elle a de mieux [1].

Je ne prétends pas nier le mal que signalent des hommes compétents. Mais il ne semble pas que le remède soit difficile à trouver; il s'en présente même plus d'un à l'esprit. Bien entendu, nous ne conseillerons pas aux Anglais d'organiser dès maintenant, dès le temps de paix, l'embrigadement éventuel des bataillons de réguliers, qui resteront en Angleterre. Ils nous répondraient que c'est justement cela qui leur est actuellement impossible et que l'on ne forme pas des États-majors du jour au lendemain. Nous nous en sommes aperçus nous-mêmes dans la seconde phase de la guerre de 1870. D'ailleurs toutes leurs disponibilités à cet égard doivent être mises en œuvre en ce moment pour l'organisation des 7e et 8e divisions du Corps expéditionnaire, si, effectivement, cette entreprise est en voie de réalisation.

Mais il est un autre moyen d'aboutir et peut-être plus direct, puisqu'il s'agit, en somme, d'améliorer l'armée territoriale : c'est de verser dans les brigades de cette armée, à raison de 1 ou de 2 bataillons par brigade — suivant les besoins ou les

1. En ce qui touche la cavalerie de la territoriale, les avis sont assez partagés sur sa valeur. Les uns la tiennent en très haute estime, faisant observer que c'est la célèbre « Yeomanry », composée en majeure partie de gentlemen, propriétaires terriens, cavaliers accomplis et d'une incontestable bravoure. Les autres affirment que les « Yeomen » ne sauraient pas se servir efficacement de leur sabre. Ceci paraît vraiment excessif. Mais, là encore, on retrouve le problème de l'entraînement et des exercices.

disponibilités — les bataillons de l'active non employés dans le Corps expéditionnaire, aussitôt qu'ils auront été régulièrement formés, lors de la mobilisation, par l'afflux des réservistes[1].

Il y a 42 brigades d'infanterie de la territoriale à 4 bataillons de 1 000 hommes chacune. Ces brigades, recevant de l'active, 1 ou 2 bataillons supplémentaires, compteraient alors soit 5 000, soit 6 000 hommes, au lieu de 4 000, ce qui n'a rien d'anormal; et la valeur tactique de ces grandes unités serait singulièrement augmentée par l'infusion d'éléments solides et instruits, dans la proportion de 25 à 50 p. 100, suivant le cas, des éléments relativement médiocres.

Des mesures analogues seraient prises pour la « bonification » de l'artillerie et même pour celle de la cavalerie, si on le jugeait vraiment nécessaire.

Au fond, ce que je propose là, c'est l'amalgamation des bataillons des volontaires de 1792 et des bataillons de l'ancienne armée royale. On sait quel en fut le succès et quelle valeur montrèrent, dès que cette opération fut achevée, les armées de la Révolution. On ne voit pas pourquoi cette mesure réussirait moins en Angleterre qu'en France, malgré la différence des tempéraments militaires des deux nations.

Il y a une autre solution, d'ailleurs. Si, comme je le disais tout à l'heure, on arrive à former deux divisions d'infanterie régulière de plus (avec, notons-le, leur artillerie et leurs compagnies montées), pourquoi ne pas admettre qu'en cas de conflit avec l'Allemagne et si, décidément, les chances de réussite d'une descente de l'ennemi semblaient sérieuses, on retiendrait en Angleterre, provisoirement au moins, ces deux dernières divisions, en vue de procurer au rassemblement des unités de la territoriale appelées à combattre l'envahisseur un noyau compact et résistant de près de 40 000 soldats de la première valeur?

Il faudrait seulement faire choix pour ce noyau d'une position centrale telle qu'en peu d'heures et quel que fût le point de débarquement choisi par l'adversaire, les 40 000 réguliers

1. La réserve spéciale serait laissée à son rôle de réservoir des renforts du Corps expéditionnaire et de dépôt de formation des troupes d'armée et d'étapes.

arrivassent juste à point pour grouper autour d'eux les brigades ou divisions de la territoriale de la région attaquée. Or les circonstances géographies et la perfection des voies de communication de tous genres se prêtent, sur le sol anglais, à la réalisation de conditions de ce genre.

On s'écriera sans doute — et, chez nous d'abord, ceux qui sont portés à demander à la Grande-Bretagne un secours beaucoup plus puissant que celui qu'elle peut nous donner — que ce serait une grande faute de sacrifier à des terreurs aussi injustifiées le bénéfice important, capital peut-être, de la coopération de ces deux fortes divisions aux batailles qui seront livrées en France, théâtre principal des opérations, dans la première quinzaine des hostilités.

Rien de plus juste. Il faut tout faire pour être le plus fort sur le point décisif. Malheureusement les dogmes stratégiques sont sujets à s'altérer lorsqu'on passe du domaine de l'abstraction pure à celui des faits concrets et il est des fautes contre les principes de guerre les plus sûrs qu'il faut se résigner à laisser commettre (surtout par ses alliés, sur lesquels on n'a jamais une prise complète), sauf à en prévenir autant que possible les conséquences les plus fâcheuses. D'ailleurs s'il est vrai — et cet axiome domine toute la stratégie — que « la guerre est avant tout un conflit de forces morales », il vaut mieux accepter résolument l'état d'esprit où s'enferment nos voisins d'outre-Manche, leur proposer les moyens de parer aux périls dont ils s'estiment menacés et accepter, sans arrière-pensée, les bénéfices de l'aide matérielle directe qu'ils jugeront pouvoir nous donner en dépit de ces dangers hypothétiques.

Je suis si parfaitement convaincu que ces bénéfices résulteront surtout de l'immense effet moral produit par l'intervention sur le continent d'une force militaire anglaise, fût-elle de faible importance numérique, que j'accueillerais encore avec joie la nouvelle d'un accord mettant à notre disposition — mais cela, dès le début du conflit — un corps expéditionnaire composé de 4 divisions d'infanterie seulement, de la division de cavalerie et des troupes d'armée, 2 divisions d'infanterie restant en Angleterre, dans le cas où l'on n'eût pas réussi à former les 7e et 8e dont il était question tout à l'heure.

4 divisions à près de 19000 hommes, une division de

cavalerie à près de 10 000, des troupes d'armée qui en comptent 4 000, cela fait encore 90 000 hommes environ. Ce serait même facilement un bloc de 100 000 hommes si, pour la circonstance, on mobilisait les bataillons à 1 200 hommes au lieu de 1 000, ce que permet de faire sans inconvénient pour la solidité de l'unité tactique, la richesse et la valeur de l'encadrement en officiers et gradés subalternes de l'armée de première ligne.

Or, qui doute du poids que pèsera dans la balance une armée anglaise de 100 000 hommes, une armée comme jamais aucun chef britannique n'en a eu sous ses ordres, car même dans la campagne de 1815, Wellington, sur ses cent et quelques mille soldats, n'en comptait que 42 000 venant de la Grande-Bretagne? Le reste était formé de Hollando-Belges et de contingents allemands (Nassoviens, Hanovriens, Brunswickois) à la solde du gouvernement de Georges IV.

Qu'on ne s'étonne pas, au surplus, qu'un Français vienne relever ainsi la valeur des troupes régulières de nos anciens rivaux, alors que des Anglais, et non des moindres, avec une modestie qui sent bien un peu le convenu... et la politique de non-intervention, affectent de l'abaisser au-dessous de celle des troupes allemandes. Souvenons-nous seulement de l'appréciation d'un bon juge, notre Bugeaud, lorsqu'au grand étonnement de ceux qui lui demandaient quel était, à son avis, le meilleur soldat du monde, il répondit : « C'est le soldat anglais... Heureusement qu'il y en a peu! [1] »

Boutade, peut-être et qu'il serait consolant pour notre amour-propre de rapprocher des éloges que Wellington lui-même donnait au troupier français pendant la guerre d'Espagne; mais peu importe! L'essentiel est qu'aujourd'hui les qualités militaires des deux nations — d'un côté l'élan fougueux dans l'attaque, l'endurance dans la marche, la sobriété, l'industrieuse patience dans les privations; de

1. Bugeaud avait fait, jusqu'à son grade de colonel, la longue et malheureuse guerre d'Espagne où les rencontres avec les Anglais — souvent indécises — furent rarement heureuses. Mais il ne disait pas que la tactique adoptée par nos généraux, que tant de succès avaient rendus trop confiants, était aussi peu adaptée que possible à l'attaque de positions élevées, défendues par des troupes très fermes et très calmes, bien en mains de leurs chefs.

l'autre, la calme bravoure, le sang-froid tenace, l'inébranlable solidité, sans parler de l'orgueil le plus haut et de la plus entière confiance en soi, forces considérables à la guerre — que ces qualités, dis-je, se complèteraient admirablement au cours d'opérations communes et surtout dans l'émulation du champ de bataille. Oui, affirmons-le sans crainte, 100 000 Anglais et 100 000 Français réunis sur la ligne Péronne-Cambrai-Somain, ou sur celle de la haute Sambre et de l'Oise, y seraient invincibles et, prenant d'écharpe tout le dispositif stratégique des armées allemandes, en arrêteraient net les progrès. On le sait bien, du reste, de l'autre côté des Vosges!

***

Rassurez-vous, disent chez nous certaines personnes bien informées, rassurez-vous du moins en ce qui touche la question purement militaire. S'il n'y a pas entre France et Angleterre d'alliance positive entraînant des obligations réciproques, les deux gouvernements et, en particulier, les deux grands États-majors ont échangé des vues très précises, très nettes sur le mode de coopération des deux armées.

Il est possible. Souhaitons en effet que, sur les problèmes si complexes qui découlent du principe de cette coopération, on ait déjà pu se livrer à de sérieuses études communes. Malheureusement, l'incertitude subsistant toujours sur le point essentiel de la décision finale que prendra le gouvernement anglais, il semble difficile qu'on ait pu pousser bien loin le détail des conventions exclusivement militaires, en tout cas les mesures préparatoires qui en seraient la suite logique. Car enfin, c'est fort bien de dire : « Si, décidément, nous marchons ensemble, nous ferons ceci, et puis cela... » Encore faudrait-il, après avoir exactement défini « ceci et cela... », faire le nécessaire pour que ce fût exécutable dans les conditions de promptitude et de sûreté qu'exige la guerre moderne.

Je ne vois pas, par exemple, que l'on s'occupe de construire le tronçon de chemin de fer à double voie Arras-Cambrai qui serait si utile pour éviter aux troupes qui se rendraient sur le front, après avoir débarqué à Calais, le très sensible crochet

sur Douai. Je ne vois pas non plus que l'on double la voie de Saint-Omer à Berguette, qui dispenserait ces mêmes troupes, ou une partie d'entre elles, de s'aller jeter à Hazebrouk dans les jambes de celles qui auraient pris terre à Dunkerque. Mais, d'autre part, je comprends bien que nous ne puissions entreprendre ces travaux qu'à bon escient...

Il y a bien d'autres choses encore. S'imagine-t-on que Boulogne, Calais, Dunkerque même, le plus puissant de ces trois ports, soient parfaitement aménagés et outillés pour le débarquement rapide et l'acheminement par voies ferrées, routes et canaux, d'une armée de 100 000 hommes et 15 000 chevaux, au moins, traînant avec elle une énorme quantité de canons, de voitures, de camions, d'automobiles, etc...?

Il s'en faut bien. A-t-on consulté du moins à ce sujet la Marine, les Directions de port, les Chambres de commerce? A-t-on vérifié les longueurs de jetées, de « piers », d'appontements et de quais utilisables, soit pour les transports eux-mêmes, soit pour les remorqueurs, les canots à vapeur, les embarcations à rames, les chalands, les allèges? A-t-on reconnu les points de la côte où, à la rigueur, moyennant quelques précautions et l'emploi de wharfs flottants, on pourait mettre à terre de l'infanterie, ce qui permettrait de réserver les ports et bassins pour les chevaux et le matériel lourd? Existe-t-il, en résumé, un plan minutieux de débarquement pour chacune des unités tactiques, chacune des fractions constituées de l'armée expéditionnaire, avec, pour corollaire, l'état détaillé des travaux à entreprendre, dans les ports considérés, pour obtenir les résultats voulus?

J'avoue que j'en doute un peu.

D'ailleurs, en ce qui touche un bon nombre de chevaux de trait et de véhicules non spécialisés, je reconnais que l'autorité militaire française pourrait se charger de les procurer au moyen de ses réserves ou de réquisitions faites sur place. Il en résulterait une très sensible économie de temps, dans un moment où le temps est si précieux. Mais, là encore, il faudrait que tout fût bien fixé à l'avance et, d'une manière générale, il faudrait que notre intendance pût établir des prévisions détaillées suivant la nature et l'étendue des besoins des troupes anglaises débarquées.

Prenons pour exemple la viande fraîche. C'est une fourniture particulièrement importante dans l'espèce, mais, justement, le bétail sur pied deviendra rare dès le début des hostilités et les prix s'élèveront rapidement. Il serait donc sage de passer des marchés le plus tôt possible, ce que l'on ne peut faire que sur des données numériques certaines en ce qui touche les parties prenantes. Il y aurait lieu, de plus, de prévoir des parcs à bestiaux et des abris sur des points convenablement choisis dans le voisinage des ports de débarquement.

Et le matériel roulant des chemins de fer et l'aménagement des gares et celui des rampes d'accès?... Ce transport supplémentaire de 100 000 hommes et d'un immense matériel exigerait de la Compagnie du Nord, — surtout s'il se produisait, comme nous devons le désirer, dès les premiers jours de la mobilisation — un effort qui demande une longue et coûteuse préparation, les subsides de l'État y étant naturellement engagés. Cet effort, cette dépense, on ne peut les faire sans être assuré de leur effet utile.

J'en dirai autant en ce qui touche les canaux, si nombreux dans la région du Nord et si utiles pour les transports de matériel lourd et encombrant. Certains raccords, certaines retouches, des travaux d'adaptation seraient probablement nécessaires pour satisfaire à l'objet spécial dont nous nous occupons. La concentration des « bélandres »[1] et des engins de remorquage devrait être aussi le sujet d'une étude qui ne laisse pas de présenter quelques difficultés.

Il y a enfin à fixer d'avance toutes les mesures qui concernent la disposition de celles de nos propres forces de terre et de mer dont le concours immédiat avec l'armée anglaise sera jugé nécessaire.

Je n'ai pas discuté la question préjudicielle que l'on peut se poser à ce sujet : Est-ce bien en France même que l'armée de secours devrait descendre et n'y aurait-il pas intérêt à rechercher du côté de la Hollande et de la Belgique, sinon

1. Nom que l'on donne dans le pays aux chalands qui circulent dans les canaux. Ces bélandres sont très longues et d'un échantillon léger, peu résistantes aux chocs, par conséquent. La nécessité des précautions, de l'ordre, de la méthode ne s'en impose que davantage dans leur maniement.

chez l'adversaire même, aux bouches de l'Ems, le point d'application de l'effort à donner?

A ne se placer qu'au point de vue stratégique, comme je le faisais ici même, le 1er septembre 1909, dans mon étude sur le débarquement des Anglais en Allemagne, on pourrait pencher encore aujourd'hui pour les solutions dont j'indiquais alors les avantages. Mais, constatons-le une fois de plus, il n'y a pas que la stratégie pure, la stratégie du temps de guerre; il y a aussi celle du temps de paix, la politique. Les Allemands qui pratiquent les deux avec quelque succès, travaillent sans relâche depuis plusieurs années l'esprit public en Hollande et en Belgique; ils représentent l'Angleterre comme toute prête à envahir les Pays-Bas, sous le prétexte d'intervenir dans le prochain conflit entre la France et l'Allemagne. Il s'en faut bien qu'il en soit ainsi et nous venons de voir que rien n'est moins certain que cette intervention active d'une armée anglaise sur le continent; mais enfin la diplomatie secrète de l'Empire allemand joue son jeu. On ne saurait s'en étonner.

Quoi qu'il en soit et bien que je n'aie évidemment aucune qualité pour préjuger des actes du gouvernement anglais dans les conjonctures délicates dont il s'agit, il me sera permis de faire remarquer combien il est peu probable que le cabinet de Londres veuille jamais justifier les craintes que l'on a fait naître dans l'esprit des Belges et des Hollandais pour les mieux incliner à prendre d'avance le parti des adversaires de la Triple Entente. Pourquoi les Anglais iraient-ils chercher des complications politiques et militaires, quand il leur est si facile de faire débarquer leur armée en France?

A la vérité les choses changeraient d'aspect si les Allemands prenaient l'initiative d'une violation du territoire neutre de la Belgique ou d'une menace positive à l'égard de Rotterdam ou d'Anvers. Mais, dans ce cas, l'opinion publique serait complètement retournée dans les deux petits royaumes et l'armée britannique serait accueillie en libératrice.

Revenons aux mesures relatives à la coopération immédiate de nos forces avec celles des Anglais en vue, d'abord du débarquement de leur corps expéditionnaire, ensuite de l'organisation après mise à terre et de la marche en avant de cette armée.

On sait que certains amiraux anglais ont exprimé des doutes sur la possibilité de faire passer le détroit à un rassemblement de 100 à 150 000 hommes, en présence de la force navale allemande, avec de suffisantes garanties de sécurité. Il est clair que si cette force navale occupait le détroit, ou si, seulement elle était concentrée à Flessingue, le problème serait malaisé à résoudre. Du moins faudrait-il attendre qu'un coup de vigueur de la flotte anglaise eût réglé définitivement la question de la maîtrise de la mer.

En fait, les choses ne se présentent pas ainsi : ce n'est ni dans le Pas de Calais, ni à Flessingue, mais à Borkum — quatre fois plus loin que Flessingue — que sera, au début des hostilités, la flotte allemande et il lui serait absolument impossible de doubler Tershelling sans être arrêtée par les escadres anglaises.

Dira-t-on que, même battue, elle pourra détacher des unités rapides pour s'aller jeter sur les transports traversant le détroit? Je le concède, à condition que l'on concède aussi que des unités rapides anglaises, en nombre au moins égal, se hâteront de poursuivre celles-ci.

Ces croiseurs allemands trouveraient, au demeurant, à l'ouvert du Pas de Calais, des forces plus que suffisantes pour les intercepter, les 5 grands croiseurs protégés (7e escadre) de la troisième « Home fleet », les flottilles de défense locale de Sheerness-Chatham et de Portsmouth présentant plus de cinquante contre-torpilleurs (destroyers), torpilleurs et sous-marins. Ajoutons-y nos croiseurs cuirassés de la deuxième escadre légère et nos flottilles de la Manche, que l'on vient de renforcer de celles de l'Océan[1].

Avec une telle accumulation de forces l'organisation de la défense, disons mieux du barrage du vestibule nord du Pas de Calais, entre Lowestoft et Ymuiden, semble vraiment facile.

Voudrait-on plus de garanties encore? Réclamerait-on le concours d'une de nos escadres de cuirassés? C'est peu

1. Cette mesure, qui répond à l'un des desiderata exprimés dans mon étude sur la « Défense du Pas de Calais » (*Revue de Paris*, du 15 novembre 1912), a soulevé dans les ports qui se sont trouvés, du coup, privés de leur flottille, des protestations assez naturelles, au demeurant, mais dont le sentiment de l'intérêt immédiat de la défense nationale ne tardera pas tempérer la chaleur.

probable, pour bien des raisons. En tout cas si une telle demande se produisait, nul doute qu'elle ne fût accueillie ; mais là encore, il est évident qu'une mesure de ce genre ne saurait être envisagée que si elle résultait d'une convention bilatérale.

Supposons maintenant l'armée anglaise débarquée sans trop d'encombre dans les trois ports que je citais plus haut[1]. Notre groupe d'armées du Nord la couvrirait efficacement pendant la période délicate de l'organisation et de la concentration dans la zone de rassemblement Saint-Omer-Aire-Hazebrouck. Cette protection, toutefois, pourrait se trouver insuffisante si le groupe d'armées correspondant du côté allemand abordait le nôtre (massé dans la Thiérache et le Laonnois) en empruntant les voies d'accès des Ardennes belges et nous refoulait sur l'Aisne.

Dans ce cas, l'aile droite ennemie, que l'on peut supposer formée d'éléments particulièrement mobiles, avec une forte proportion de cavalerie, pourrait marcher rapidement sur les points de rassemblement de l'armée anglaise et prendre celle-ci en flagrant délit.

La nécessité de prévoir, pour un certain nombre de jours, la protection des forces anglaises en formation dans la région que je viens de définir, peut donc nous entraîner à adopter des dispositifs spéciaux sur lesquels je n'ai garde d'insister, mais qui ne peuvent être fixés *ne varietur* — je le répète encore — que lorsqu'on aura une certitude au sujet de la coopération effective de ces forces.

On voit par ces brèves considérations (car j'effleure à peine le sujet!) dans quel embarras les réserves mentales — et verbales — du cabinet britannique nous laissent dès maintenant, nous autres Français, et mettront plus tard les Anglais eux-mêmes, quand on en viendra au faire et au prendre. La préparation des guerres modernes ne se peut accommoder des brusques changements d'orientation, des décisions précipitées, des mesures de la dernière heure avec leur inévitable cortège d'*à-coups* et d'erreurs. Il y faut de la méthode, de l'ordre, des

1. Il est bien entendu que d'autres ports de la Manche, Dieppe, Fécamp, le Havre même pourront être utilisés par certaines fractions du corps expéditionnaire, les services à l'arrière, par exemple

plans bien concertés et arrêtés, au moins pour les premières opérations, enfin des prévisions minutieuses en ce qui touche les moyens d'exécution.

Dans le cas qui nous occupe, le dilemme suivant se pose :

Ou bien, de la part du gouvernement anglais, une détermination opportune, prise en temps utile, avec la vue bien claire de l'intérêt capital qu'ont les deux peuples d'agir en commun — et alors, comme conséquence, la pleine efficacité des mesures prises de concert avec le gouvernement français ;

Ou bien une détermination tardive, arrachée peut-être par la gravité des événements et par l'émotion du public, avec, pour conséquence, l'inefficacité au moins relative de l'intervention du Corps expéditionnaire anglais.

Que le choix puisse être douteux entre ces deux manières d'agir, personne de sensé ne le pensera, pas plus au nord qu'au sud du détroit.

Pour hésiter plus longtemps il faudrait que le personnel dirigeant de la Grande-Bretagne ne crût pas au péril qui résulterait de la défaite de la France et de la mainmise de l'Allemagne sur toutes les ressources de notre pays... Mais alors, quel aveuglement extraordinaire et quelle pitoyable politique, indigne de cette lignée d'hommes d'État qui, depuis trois cents ans, consacrèrent tous les efforts de leur génie à maintenir une exacte balance entre les puissances européennes ! — ou bien encore il faudrait que la fière Angleterre fût réellement convaincue de la possibilité et surtout du succès final d'un débarquement allemand à grande envergure... Et dans ce cas, quelle méconnaissance des réalités de la guerre, quelle surprenante humilité, quelle défiance d'une admirable flotte et d'une vaillante armée, enfin, pour tout dire, quelle pusillanimité déconcertante en face d'un danger d'imagination !

Où seraient donc, s'il en était ainsi, les fermes Anglais d'autrefois ?....

★ ★ ★

# LA VIE ET L'AMOUR[1]

— Là, — dit mademoiselle d'Idrifonds, en étalant sa couverture sur l'herbe, — nous serons bien ici.

Laure et elle s'étendirent. On était au milieu du mois d'août. Quand André l'avait quittée, Laure était d'abord tombée dans une hébétude par laquelle elle avait été involontairement soustraite à l'excès de son chagrin. Elle comprenait que, si elle s'était avoué toute sa douleur, elle n'aurait pas eu la force d'y résister. L'aversion nerveuse qu'elle gardait pour les dernières scènes de leur amour l'empêchait de penser directement à André. Pourtant elle se souvenait de certains soirs où, pendant qu'on parlait autour d'elle, son angoisse croissait tellement qu'elle se demandait jusqu'à quel moment elle pourrait la contenir, et si elle n'allait pas soudain se lever, crier. Maintenant il lui semblait que ses tourments commençaient à entrer dans le passé, mais elle se le disait timidement et sans oser se retourner vers eux, car elle sentait bien qu'elle n'aurait pu y repenser sans qu'ils redevinssent aussitôt présents.

Elle croyait se rapprocher des gens ordinaires et cependant elle s'était rapprochée de mademoiselle d'Idrifonds, qui ne leur ressemblait guère. Celle-ci avait vingt-sept ans et était malade depuis son adolescence, sans que ses médecins trouvassent la cause de son état; en vérité, elle expiait la vie de son père, Didier d'Idrifonds, vieux débauché qui avait épousé à cinquante-huit ans, par goût de libertin et besoin d'argent, la

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 mai.

plus jeune des demoiselles Ressenaud. Puis il avait continué à vivre comme devant, loin de sa femme, se vantant d'avoir assez bien rempli ses devoirs envers elle, puisqu'il ne tarderait pas à la rendre mère. Elle était morte quelques jours après l'être devenue. Tandis que M. d'Idrifonds, frappé de paralysie, traînait dans l'imbécillité ses dernières années, Ursule avait été élevée par les soins de madame Lemellier, sœur de sa mère, veuve bourgeoise et riche. La jeune fille vivait avec sa tante, qui, s'en servant comme de lectrice, l'envoyait chicaner sur les notes dans les hôtels, en tirait tous les profits possibles et n'en était pas moins sûre, en la gardant auprès d'elle, d'accomplir une bonne œuvre. Toujours souffrante, mademoiselle d'Idrifonds avait d'abord obtenu des autres cette commisération facile qu'on accorde pour un instant aux malades, et qu'on leur retire s'ils ne guérissent pas tout de suite, comme si l'on pensait que c'est par entêtement qu'ils demeurent dans leur état. Ainsi elle s'était trouvée peu à peu éloignée du monde. Laure presque seule lui était demeurée fidèle.

Elles étaient étendues près des sapins, au bout des prairies. A cette hauteur, la lumière était déjà presque dépouillée de sa chaleur. L'herbe bourdonnait d'insectes. Alentour le gras et vert paysage suisse s'offrait à leurs yeux, mais en face d'elles, au-dessus de ces tas de terre, la grande montagne surgissait, avec sa magie de neiges et de glaciers, et, grâce à elle, le monde finissait au moins par quelque chose d'inutile. On eût dit qu'à mesure qu'elle se plongeait plus profondément dans l'azur, elle y transmuait sa matière, et y devenait en même temps plus solide et plus transparente. Ainsi déployée et majestueusement offerte aux rayons qui de toutes parts s'exerçaient sur elle, et pleine de leurs travaux, elle était comme la forge muette et éblouissante du soleil.

Laure, les yeux mi-clos, apercevait ce monde ardent et gelé et se laissait fatiguer par ce spectacle qui lui donnait une espèce de sommeil diurne, d'où toute ombre était exclue, une torpeur blanche qui n'était que la lassitude de la splendeur.

— Que c'est beau! — dit-elle comme en rêve.

— Oui, — dit Ursule. — Et quel plaisir de penser que ce soir ce sera autrement, et d'une autre beauté cette nuit, et

demain matin d'une autre! Il y a des moments où je me sens contente rien qu'en pensant qu'il y a des mers, des fleuves, des forêts, et que tout cela roule d'aurore en aurore.

— Mon Dieu — dit Laure un peu facilement, — que tu es heureuse!

Son amie lui jeta un regard ambigu; elle reprit plus tendrement :

— Que tu as de mérite à l'être! Tu vas mieux, n'est-ce pas, maintenant?

— Mais, non, — répondit Ursule, d'un air enjoué. — Seulement j'ai accepté mon état; alors, ça le change!

Laure regarda la jeune fille et, pensant sincèrement à ce qu'elle avait enduré, soupçonna que la vie d'un autre être pouvait aussi exister vraiment.

— Comment as-tu fait? — demanda-t-elle.

— Oh, — dit Ursule, — je l'ai échappé belle! Si tu savais, c'est si affreux de souffrir toujours, de voir que votre tourment ne finit jamais, qu'on n'obtient pas un seul jour facile! De penser qu'on a vingt-quatre ans, vingt-cinq ans et que votre âge vous est volé par la maladie, quand, pendant ce temps, tant de sots trouvent tout simple de se bien porter et y parviennent sans effort. Alors, vois-tu, on est humilié, on ne souffre pas seulement, on enrage!

— Comment as-tu fait? — répéta Laure.

— Eh bien, justement, je me suis aperçue que je devenais odieuse et que je pouvais au moins empêcher cela. C'est là le plus malaisé, de se forcer à reconnaître qu'on peut encore quelque chose sur son état, quand on aimerait mieux désespérer, et se dire victime d'une disgrâce sans remède. Pourtant, j'ai bien dû m'avouer que tout ne m'était pas ôté, qu'il dépendait de moi d'être aigre ou douce, bonne ou maligne, et à la fin, moi qui croyais d'abord n'avoir qu'à subir mon malheur, j'ai été presque effrayée de ce qu'il me restait encore de pouvoir.

— Chère Ursule, — dit Laure.

— Oh, — reprit la malade avec une sorte de satisfaction, — j'ai encore bien des mauvais moments, mais ils ne m'empoisonnent plus comme avant.

Elle se tut, puis reprit :

— Tout de même, c'est triste de ne pas aller bien, parce que cela vous contraint encore à penser à vous, et l'on sent que si l'on était bien portant, libre enfin, on pourrait donner beaucoup, être prodigue...

Elle s'arrêta : un sourire à peine marqué jouait sur ses lèvres, et l'on devinait en effet qu'il ne lui aurait fallu qu'un peu plus de forces pour montrer de la tendresse, de la gaieté, de l'esprit, et qu'elle était, pour ainsi dire, pleine de qualités captives.

— Si tu savais, — reprit-elle en plaisantant, — comme j'ai dû m'exercer! D'abord, je me suis contrainte à ne plus haïr les médecins. Je les détestais tellement quand je les revoyais infatués, avantageux : ils devraient avoir honte, pensais-je, ils n'ont pas pu me guérir! Mais je sentais bien qu'ils m'avaient oubliée. Et puis, je te l'ai dit, peu à peu je me suis aperçue de tout ce qui me restait, les livres, la musique dès que je vais un peu mieux, et même, puisque rien ne m'occupe et ne me distrait, les heures.

— Tu as bien plus que les autres, en somme, — dit Laure.

— Peut-être, — répondit Ursule. — Aussi je ne changerais pas avec eux. Je suis riche, si j'ai tout ce qu'ils laissent. Je me moque bien de leur pitié. Je la leur renvoie. Ils me dédaignent parce qu'ils croient qu'il ne m'est rien arrivé. Ma maladie aussi, c'est une histoire! Regarde un peu ce que sont les leurs. Aucun n'aurait de quoi rester seul, mais, s'ils ont besoin d'être ensemble, ce n'est que pour se glisser les prétentions et les mensonges de leur vanité, comme les faux-monnayeurs qui cherchent des gens à qui passer leurs mauvaises pièces.

Elle parlait avec une verve où perçait parfois un peu d'âpreté :

— Ils ne sont rien, — conclut-elle, — puisqu'ils ne deviennent rien!

— Mon Dieu, — dit Laure, — tu es sévère.

— Sévère? Tu trouves? Pour eux? Pour les autres?

— Les autres, — dit la jeune femme, — on n'est jamais sûr de ne pas en être!

— Oh, — s'écria Ursule en joignant les mains, — c'est toi, Laure, qui parles ainsi, toi qui...

— Ne parlons pas de moi, je t'en prie, — s'écria Laure avec brusquerie. Et se levant, soudain :

— Il y a trop de mouches, — dit-elle en écartant les insectes.

Ursule se leva aussi :

— En ce moment-ci, — dit-elle gaiement, — ma tante expie par une sieste maussade le plaisir d'avoir trop bien déjeuné, ou bien elle se fait expliquer la politique étrangère par monsieur Rollaud.

Ce M. Rollaud était un ancien ministre, homme pénétré de son importance. Ursule, qui savait faire les plus drôles mines, répéta :

— Monsieur Rollaud!

Et elle imita le gonflement de joues, l'air béat de l'ancien ministre. Il était gros, rose, avec des favoris assez courts, et sur sa tête chauve, quelques dernières ombres brunes qu'Ursule appelait des traces de cheveux.

Elle se sentait allègre et presque folâtre, et savait bien que cet entrain d'un instant ne venait pas d'une meilleure santé, mais seulement de la folie d'avoir bu un peu de café. Tout de même elle en jouissait avec l'avidité des malades à profiter du moindre moment heureux.

— Écoute! — dit-elle brusquement à Laure. — Nous allons prendre le funiculaire pour descendre au lac, nous avons nos couvertures et tu rameras, comme l'autre jour. Tu veux?

Laure parut sur le point d'accepter, puis redevint indécise.

— Non, — dit-elle, — je suis lasse; j'aime mieux rentrer.

— C'est drôle, — dit Ursule, — on dirait que tu as peur d'être contente.

C'était vrai. Laure Préault vivait d'une manière presque peureuse, soulagée de ne plus souffrir, mais n'essayant pas de se réveiller tout à fait, comme si elle sentait qu'elle n'aurait pu l'essayer sans souffrir encore. Quoique rien ne l'attirât dans l'avenir, elle était chaque soir satisfaite qu'un jour de plus fût passé. Si elle n'avait pas suivi ses habitudes, elle n'aurait su que faire. En septembre, elle alla comme de coutume rejoindre madame d'Albéron dans son château. Celle-ci restait longtemps au Vivier, assurant que ce séjour confirmait en elle le bon effet des eaux qu'elle avait prises. Elle se portait très

bien, mais sans accepter qu'elle le dût à sa nature, elle voulait que sa santé fût aussi l'effet de ses soins, afin de pouvoir s'en faire un mérite. Depuis la mort de son second mari, elle avait proscrit la chasse, par économie, mais elle n'en recevait pas moins des visites nombreuses. Laure, en arrivant au Vivier, y retrouva plusieurs familiers de sa tante. Mais le grand plaisir pour elle fut d'y retrouver l'automne.

Il semblait affiner et amincir le paysage comme ces grandes coquilles dont on use les parois pour en faire apparaître toute la nacre. Les horizons étaient irisés. Une lumière alanguie arrivait à peine aux choses, dans le paysage éclairci et déjà froid que les hameaux réchauffaient de loin en loin par un embrasement de leurs vitres. Laure allait se promener toute seule. Elle entrait dans la forêt, elle marchait sur le sol spongieux et muet que l'automne rendait riche comme un fond sous-marin, avec ses coraux et ses madrépores. Partout, au pied des arbres, les champignons sournois surgissaient, arrogants du venin qui les gonflait, rouges, orangés, ou d'un bleu pareil à celui des orages. Le plaisir de Laure était de se trouver assez engagée dans les bois, au moment où le soir venait, où un soleil dolent se blessait aux branches aiguës. On entendait au loin les cors de l'équipage du duc de Chanday, et la jeune femme se rappelait ses chevauchées d'autrefois, son mari, qui excitait les piqueurs, à la fois faible et forcené. Elle revenait. Parfois un homme passait dans l'ombre, sauvage comme une bête. Elle n'avait pas peur, ou plutôt elle se trempait dans sa peur, sans en être pénétrée, comme dans une eau froide et pure. Elle allait, d'un pas que le sol couvert de mousse rendait plus élastique et plus léger, elle sentait toute sa jeunesse, et ce qui n'était d'abord en elle qu'un contentement physique et momentané grandissait, montait, devenait brusquement le besoin absolu d'être heureuse. Alors, pour abattre en hâte ce sentiment menaçant, elle était bien aise de revenir au château; elle retrouvait sa tante qui tricotait pour les pauvres, et aux premiers mots de madame d'Albéron elle se sentait calmée, éteinte.

Un soir, pourtant, que cette allégresse s'était déclarée en elle d'une façon plus impérieuse, elle revint en retard, et n'eut que le temps de s'habiller. Quand elle descendit pour dîner,

elle trouva M. Joffand, le marquis de Candun, député, et son collègue le vieil Esprévat, puis le vieux Préault et Benoît de Garbe d'Hermy, frère du beau Mathieu. Le dîner commença. Au milieu de ses convives, madame d'Albéron présidait et nul mot n'aurait pu lui convenir davantage. On ne se la figurait point seule, tant c'était un être social. Ce soir-là, elle s'occupait de politique, car elle jugeait que son ancien rôle d'ambassadrice lui avait laissé un droit sur les événements, puis, d'autre part, Esprévat était là, et il était dans le caractère de madame d'Albéron de ne pas souffrir qu'aucun de ses convives restât inutile. Les Chambres venaient de rouvrir et l'on parlait beaucoup d'un jeune député socialiste déjà en renom, François Fermillod, qui avait, dans un discours, attaqué le ministère radical avec une froide violence.

— Il m'intéresse, ce petit Fermillod, — déclara madame d'Albéron. — Je le ferai venir chez moi.

Elle aimait assez à soutenir des hommes nouveaux, mais d'autre part, attentive à ne pas égarer sa faveur sur des gens indignes, elle attendait qu'on l'eût méritée par des succès répétés, et ne protégeait d'une façon vraiment sincère que ceux qui avaient déjà réussi.

Laure avait rencontré le député, un mois avant, aux représentations wagnériennes de Munich, où il venait attester qu'il n'était pas seulement un homme politique. Elle dit de lui quelques mots. M. Joffand en faisait de grands éloges, louant sa hardiesse et sa décision. Esprévat, un peu piqué, se taisait. Il connaissait, lui, la nature de ces jeunes gens bourgeois, avides et secs, en qui des raisonnements ne servent qu'à armer un amour-propre pressé de tout obtenir. Il savait ce qui se cache en eux de faiblesse, derrière cette apparence de force que présente tout être nouveau. Cependant, il se taisait pour ne point paraître jaloux d'un de ses collègues. M. de Candun se taisait aussi. Catholique et conservateur, décidément persuadé que tout allait mal, il n'intervenait point dans les discussions, pas plus qu'à la Chambre.

On en vint à parler du socialisme. Madame d'Albéron ne demandait pas mieux que de lui paraître favorable, pour témoigner de sa hardiesse d'esprit, quoiqu'elle n'eût jamais considéré pour de bon qu'elle pût être privée un jour des

avantages dont elle jouissait. M. Joffand décrivait l'élan mystique de ces foules soulevées, et bien qu'il fût lui-même d'une tout autre opinion, ne pouvait s'empêcher de voir là le travail d'où sortirait l'avenir. Il comparait les groupes des socialistes à ceux des premiers chrétiens et cette idée avait ce qu'il fallait de faux, de facile et de saisissant pour rallier madame d'Albéron. Elle s'en empara, et bondissant d'une généralité à une autre plus vaste encore :

— Ce qui prouve, — s'écria-t-elle, — que rien n'arrive dans le monde qui n'ait une cause noble et qu'ainsi le progrès existe !

Mais elle souffrait impatiemment le silence d'Esprévat.

— N'est-ce pas votre avis? — lui demanda-t-elle pour qu'il parlât.

Il tourna vers elle sa figure aux yeux malins, où subsistaient, affectées d'un caractère un peu différent, la ruse et la finesse paysannes. Il avait vu et peut-être fait trop de choses, depuis le temps qu'il était mêlé à la politique, pour garder aucune foi. Son sentiment le plus positif était une aversion pour la brutale médiocrité de ses collègues. A son âge, il n'avait plus que du scepticisme et de la sagesse.

— Je vous demande pardon, Madame, — dit-il d'une voix où traînait un reste d'accent provincial, — ce n'est pas tout à fait mon avis. Ce qui me semble le caractère des premiers chrétiens, si je ne me trompe, c'est justement leur esprit d'abnégation et de sacrifice, enfin leur valeur morale. Au lieu que ce qui rend les socialistes si forts, en fait, mon cher Joffand, c'est l'appel qu'ils adressent à l'égoïsme, à la convoitise, au désir de jouir, et l'impudence qu'ils donnent à ce désir, qui, jusqu'alors, dans chaque être, restait contenu et comme honteux. De sorte que les premiers chrétiens et eux, c'est tout le contraire.

— Pourtant, il me semble, ces grandes aspirations... — dit M. Joffand, qui ne renonçait pas facilement à ces analogies qui rendent l'histoire très simple. Quant à madame d'Albéron, elle n'avait pas écouté, ç'eût été risquer d'apprendre. Mais elle répondit au hasard, impérieuse et distraite, n'importe quoi d'absolu. Esprévat laissait passer ses phrases avec ce léger vacillement qu'ont les soldats quand ils sentent le vent du boulet, puis tenace, il reprenait :

— Sans doute, Madame, vous croyez à la générosité des socialistes, parce que chacun de nous, éprouvant la médiocrité des gens qu'il connaît, — ses petits yeux se bridèrent, — reporte son idéal sur ceux qu'il ne connaît pas. Mais, moi, je les ai pratiqués. Laissez-moi vous assurer que, dévastés comme nous par les mêmes sentiments misérables, envie, jalousie, égoïsme, plus grossiers seulement et plus ignorants, ils sont aussi incertains que nous, et aussi faibles. C'est même cette faiblesse, égale dans les groupes les plus différents, qui me paraît le trait véritable de notre époque.

Esprévat était satisfait. Défenseur des riches, mais fils d'un paysan, il ne pouvait résister au plaisir de se venger d'eux, de temps en temps, par des vexations d'ailleurs trop subtiles pour qu'ils les sentissent. Du reste, l'effort qu'il avait fait vers la vérité avait suffit pour qu'on ne l'écoutât plus. A côté de Laure, le vieux Préault mangeait avec la gloutonnerie de certains vieillards.

— C'est fort bon, — dit-il, en levant les yeux vers elle.

Laure se rappela sa promenade dans la forêt : « Je ne suis pas comme eux », se dit-elle, en trouvant une jouissance secrète dans le sentiment de son indépendance. Elle regardait le grand tableau suspendu en face d'elle. C'était une chasse de Snyders. On y voyait en même temps le large élan de la poursuite, l'atrocité des chiens, leurs yeux injectés de sang, et l'éclat minutieux dont brillaient les poils du cerf, qui, écrasant un limier sous une de ses pattes de derrière, en soulevait un autre, en l'éventrant de sa ramure, sur le fond calme et lointain d'un ciel léger.

Après le dîner, les convives passèrent dans le grand salon, où un feu superbe déployait dans la cheminée ses grandes tentures, tandis que sur les murs, au-dessus des gens qui étaient là, une suite de portraits faisait comme une autre assemblée, plus discrète et plus taciturne. M. de Candun s'assit devant le feu et demeura sans bouger, avec ces yeux vides que donne la contemplation des flammes. Laure s'approcha de lui :

— Comment va Estelle, — lui demanda-t-elle, — elle ne m'a plus écrit ?

— Elle se porte bien, Madame. Elle est allée voir son père en Provence, mais elle va revenir.

— Et vos fils ?

Le visage de M. de Candun s'éclaira :

— Oh ! — dit-il, — ce sont des gaillards.

Il se mit à parler à Laure de l'école où ils étaient et où l'on élevait sainement les enfants en pleine campagne. Heureux d'être écouté, il s'animait. D'autre part, la conversation continuait. Esprévat se donnait le plus grand mal pour expliquer ses idées à madame d'Albéron, sans même remarquer qu'elle ne comprenait rien de ce qu'il disait. Il n'était question de rien moins que de l'état de la France. Benoît de Garbe d'Hermy intervenait par moments. Frère de Mathieu, dont il n'avait point la beauté ni la suffisance, c'était un de ces hommes partagés comme il s'en rencontre assez. Il ne se contentait pas de végéter sur un grand nom déjà mort. Il aurait voulu exister un peu lui-même : mais, indécis et n'ayant pas de forces en lui, il passait d'une étude interrompue à un amour incomplet.

Il causait avec Esprévat :

— Il est certain, — lui dit-il, — que nos noms, nos titres, cela ne représente plus rien.

C'était là son opinion sincère. Cependant, il ne lui aurait pas déplu qu'elle fût un peu contestée ou qu'au moins on eût l'air sensible à la générosité qu'il y avait de sa part à la professer. Mais personne ne lui répondit. Esprévat l'approuvait simplement en hochant la tête, comme s'il eût dit une chose évidente. Madame d'Albéron l'entreprit :

— C'est, — dit-elle, — à cause de votre oisiveté. Il faut agir. Faites quelque chose.

— Mais quoi? — demanda-t-il.

— N'importe quoi ! — répliqua la vieille dame : — l'action ! Et pour mieux lui prouver l'indigence de son état, elle le malmenait allégrement comme s'il eût été nul, et il regimbait, il voulait défendre sa vie qui, vide de résultats, n'en était pas moins pleine de tentatives. Puis le sujet de la conversation changea. Benoît de Garbe d'Hermy revenait du château qu'avait acheté madame Severelli, grosse personne très riche, encore nouvelle à Paris, dont c'était la manie d'amener tout le monde chez elle. Il était reçu de se moquer d'elle et de son mari, vieillard hébété qui la suivait sans souffler mot, comme

si, en amassant sur eux tout le ridicule possible, on avait cru qu'il n'en resterait plus ailleurs. Cependant, tout en s'en excusant, on cédait à ses instances et c'étaient ceux qu'elle n'invitait pas qui finissaient par se sentir mortifiés.

Benoît de Garbe d'Hermy se mit à raconter quelques incidents de son séjour, sans que personne parût trouver qu'il manquait ainsi à l'hospitalité qu'il avait reçue. Ces anecdotes minuscules émerveillaient madame d'Albéron et à ses yeux paraissaient énormes. Esprévat écoutait, redevenu naïf quand il s'agissait de ce monde où il ne se sentait toujours qu'un intrus. M. Joffand s'approcha de Laure. Il était bon, loyal, honnête. Elle lui sourit.

— Eh bien, — lui dit-elle, — racontez-moi quelque chose...

— Madame, — répondit-il, — je suis allé en Italie...

Émue soudain, elle regarda le bonhomme qui, sans le savoir, l'avait frappée de ce mot. Il lui cita les villes qu'il avait visitées. Il lui parlait des gens qu'il avait vus, de Sciliver qu'il avait failli rencontrer. Elle attendait.

— J'ai vu aussi André Arlant, — dit-il. — Il n'avait pas l'air heureux. Il avait l'air de s'ennuyer.

— Gypsy! — cria Laure, — tu vas te brûler. Elle saisit tout à coup la petite chienne de madame d'Albéron, qui se chauffait tranquillement près du feu et la serra contre elle. Elle avait rougi comme une enfant et, les yeux brillants, elle regardait ardemment M. Joffand qui ne s'aperçut de rien. Elle avait besoin qu'il se tût, qu'il n'ajoutât pas une parole. Elle voulait être seule avec ce qu'il lui avait dit. Elle eut une véritable terreur qu'on n'eût entendu le nom d'André et qu'il devînt le sujet d'une conversation ordinaire. Heureusement il était tard, madame d'Albéron se leva. Laure, bientôt, se retrouva dans sa chambre.

Elle se souvenait, elle revivait. Tous ses souvenirs, dont elle s'était détournée avec l'espoir confus qu'ils s'éteindraient dans cet abandon, elle voulait maintenant les retrouver, elle avait peur qu'un seul lui manquât. Mais ils l'accablaient, si nombreux qu'elle n'en revoyait aucun séparé; c'était seulement comme si elle eût ouvert un caveau plein de diamants. Ceux-ci ruisselaient sur elle, et, tandis qu'elle les supportait avec angoisse, par eux-mêmes ils étaient gais, joyeux, animés d'une

ardeur incorruptible. Elle avait l'impression d'être splendide, couverte de gemmes.

Dans la ferveur qui l'emplissait, elle ne pouvait pas avoir de pensée distincte. « Comment, se disait-elle seulement, un tel bonheur nous a-t-il manqué ? »

Elle avança jusqu'à la fenêtre et, en écartant les rideaux, regarda dehors. Toute chaude encore, elle vit la campagne obscure sur laquelle elle sentait que le froid tombait, et le croissant qui avançait péniblement, entravé par les branches : pendant qu'en elle palpitait une vie fréquente, elle sentit que dehors une autre vie, patiente, sage, tardive, usait lentement les jours, les saisons. « Pourquoi n'est-il pas là ? se dit-elle. Alors j'aurais joui pleinement de ces heures, des soirs frileux : tout aurait été plaisir autour de notre bonheur. » Elle repensa à lui, non pas même au centre mystérieux de sa nature, qu'elle ne croyait pas connaître encore, mais à tout ce qu'il y avait en lui de certain, à tant de grâces, à tant de dons. Elle avait tellement cru que tout était terminé par la fin de leur amour, qu'elle renaissait en pensant : « Il vit, il existe encore. Et je l'abolirais, se demanda-t-elle ? Non, je ne le tuerai pas en moi. » Après leur rupture, elle avait su qu'il était parti, et sans qu'elle se l'avouât, ce départ même lui avait paru une preuve que pour lui aussi leur amour avait été sérieux. Maintenant il s'ennuyait. Sans qu'elle le voulût, cette idée était délicieuse à la jeune femme. C'était comme s'il lui avait donné un gage, de loin : « Il n'est pas heureux », pensait-elle ; cela voulait dire : « Il n'est pas perdu, il n'est pas ailleurs. » Et elle, alors, se sentait riche de tant de vie et d'ardeur, tant de sentiments coulaient d'elle, qu'elle était étonnée que tout n'en fût pas aussitôt changé, que cela ne se traduisît par rien.

Sans y prendre garde, Laure avait commencé à se déshabiller. A mesure que son corps lui apparaissait, un regret plus sourd montait en elle, éteignait toutes les paroles intérieures qui l'avaient illuminée. Elle n'appartenait plus qu'à sa chair. Mais alors elle regarda cette chambre où elle se trouvait : c'était celle où elle avait déjà logé jeune fille. Quelques meubles anciens, laqués de blanc, la garnissaient. Aux murs pendait une tapisserie qui les recouvrait tout entiers, de sorte qu'on pouvait se croire dans un asile de verdure. On y voyait

de grands arbres, une chasse, des sangliers. Mais ce que Laure y avait surtout aimé autrefois, c'était un personnage qui paraissait s'être égaré. Il s'avançait sous le couvert et, quoiqu'il fût seul, il marquait encore sa déconvenue avec politesse. Il tendait la main en avant, sa bouche, entr'ouverte comme pour un léger cri, rendait plus délicat son éternel silence. En même temps qu'il avouait sa déception, un enchantement sylvestre commençait à se répandre sur lui. Il regardait ces branches tranquilles, ces vastes feuillages où un écureuil le guettait : il semblait avoir perdu la chasse et découvrir la forêt. Alors, devant ces témoins de ses anciens rêves, Laure repensa à eux, et sans qu'elle sût par quelle transition, sa mélancolie prit une autre voie et redevint pure, de sorte qu'elle se respecta. Quand elle fut couchée, tandis que les derniers sursauts du feu soulevaient brusquement l'ombre et faisaient palpiter la tapisserie d'une vie trompeuse, elle, épuisée et laissant tout ce qu'elle avait été se mêler, profitait un peu lâchement de l'illusion qui précède le sommeil pour croire que tout s'accordait, que sa jeunesse rejoignait son amour, que son amour continuait dans sa vie, qu'elle était heureuse.

## XII

Le lendemain, Laure réfléchit sur elle d'une façon plus grave et plus sérieuse. Elle dut s'avouer qu'elle ne pouvait pas vivre sincèrement sans se rappeler son amour : les souvenirs qu'elle en gardait se rallumaient, s'enflammaient au haut de toutes ses émotions un peu vives. Tout ce qu'elle sentait fortement ranimait et ressuscitait ce qu'elle avait senti de plus fort. Alors elle repensa à cet amour et osa croire qu'il avait été beau. Par un effet singulier, elle ne revoyait pas leurs débats et leurs crises : tous ces accidents étaient tombés de l'image qu'elle gardait; ce qui se représentait à elle, c'était ce qu'ils avaient essayé plutôt que ce qu'ils avaient accompli, comme si, de tout ce qui leur était arrivé, le plus réel eût été le rêve qu'ils avaient fait ensemble. Elle revoyait tant d'heures qu'ils avaient eues, chaudes, ardentes ou tendres. Certaines avaient révélé

tout de suite leur splendeur. Mais celles qui étaient maintenant pour Laure les plus précieuses, c'étaient celles dont ils n'avaient pas d'abord soupçonné le prix, celles qui auraient dû leur paraître vides, et où ils avaient senti qu'ils s'aimaient hors de toutes les caresses de l'amour. Elle savait bien qu'André n'avait pas seulement cueilli les plaisirs qu'elle pouvait lui donner, mais qu'il s'était intéressé à tout ce qui était en elle. Pour les idées mêmes, elle ne pouvait essayer d'en avoir une et de la pousser plus loin, sans retrouver dans son esprit toute l'influence d'André. Parfois ce qu'il lui avait dit avait confirmé une opinion de M. d'Huvière, et cet accord des deux actions qui s'étaient exercées sur elle était ce qui la rassurait et la justifiait le mieux. Maintenant, cependant, que ferait-elle? En s'interrogeant là-dessus, elle se demanda ce qu'elle était et s'aperçut qu'elle ne le savait pas. Ce qu'elle distinguait le mieux en elle, c'était ce qui l'opposait aux autres. Elle n'avait pas envie de ramasser des plaisirs, elle voulait obtenir son bonheur par la possession d'une chose unique, et pour atteindre à ce grand but, elle se croyait capable de grands efforts. Suis-je fidèle? se demanda-t-elle. Et il lui parut si ignoble de ne pas l'être, que, dans sa répulsion, elle voulut voir un signe qu'elle avait cette qualité. Mais elle apercevait en elle des tendances plutôt qu'elle n'y saisissait un état, et celles-ci, à la fois fortes et douteuses, ne se traduisaient point par des mots. Incertaine, elle revint à ses souvenirs pour se reconnaître. Ils n'étaient pas une dépendance d'elle : c'était en eux, au contraire, qu'elle avait son centre, elle les retrouvait en elle comme le cœur dans un corps. « Ils sont à moi, ils sont moi », se dit-elle avec une sorte de gloire. Non seulement ils occupaient le passé, mais ils emplissaient le présent, et il lui semblait qu'elle n'avait qu'à leur obéir et à suivre l'élan qu'ils lui imprimaient pour entrer impétueusement dans l'avenir. Ce qui lui restait de tout son amour, c'était le besoin de valoir quelque chose et elle crut qu'il dépendait d'elle seule de faire durer ce qu'il y avait eu de plus noble en lui : son propre pouvoir l'éblouit, elle se crut maîtresse d'elle.

Sans doute, vivre ainsi, ce serait s'éloigner des autres, se mettre en dehors d'eux. Mais cela n'était pas pour l'intimider.

Elle n'avait qu'à se rappeler tout ce qui l'avait aidée et nourrie, avant même qu'elle connût André, pour sentir que ses émotions les plus profondes avaient toujours été enfouies, ignorées en elle. « On ne vit que sur des secrets, pensa-t-elle, et l'amour n'est que le secret le plus profond. »

Elle se fit d'immenses promesses et, dans sa ferveur, elle souffrait de trouver presque trop faciles tous les grands engagements qu'elle voulait prendre, craignant qu'ils fussent ainsi moins réels. Sûre de la splendeur des sentiments dont elle était pleine, elle aurait voulu pouvoir transcrire, fixer au dehors les résolutions qu'elle arrêtait.

Tandis qu'elle était ainsi agitée, ses yeux rayonnaient, son visage fier et tendre brillait de courage, et elle se sentait faible, en même temps, de toutes les forces qui étaient en elle. Elle marchait dans la campagne. Les herbes des champs avaient ces grandes barbes laineuses qui ont l'air d'annoncer la vieillesse de la végétation. Laure était seule avec un chien qui l'accompagnait et qui, ne pouvant rien comprendre d'elle, tournait cependant vers elle ses yeux, comme pour l'aider.

Elle revint à Paris. Ce fut alors qu'elle attesta son courage. Avec autant de naïveté que de foi, sans que personne s'en doutât, elle voulut se livrer à ce qu'il y avait de plus beau. Elle garda pour elle presque tout son temps, se mit à lire, recommença à jouer du piano, s'en alla toute seule dans les concerts, ce qui parut singulier; et la richesse de ses premières émotions la surprit elle-même : étonnée de rencontrer si peu de difficultés, elle se répéta avec plus d'audace qu'il dépendait d'elle seule de rendre sa vie intérieurement magnifique. Elle apprenait par ses lectures que les mêmes sentiments qu'elle avait connus avaient déjà marqué sur des existences innombrables, et, sans savoir se le dire, elle trouvait un charme subtil à augmenter ainsi sa valeur en réduisant son importance. Elle n'avait plus son histoire pour seul horizon. Parfois elle goûtait seulement le plaisir tempéré de s'instruire. Parfois, au contact d'un livre très beau, l'enthousiasme la saisissait, des qualités splendides se révélaient dans son cœur, comme des hôtes éblouissants qui, jusque-là, n'avaient même pas été visibles. Sûre, alors, d'être généreuse, elle cherchait où employer les forces superbes qui l'emplissaient. Cependant,

dans le petit salon où elle se tenait, la lumière égale baignait les objets, le feu murmurait, elle-même pouvait voir celle de ses deux mains qui ne tenait pas le livre s'allonger, oisive et belle, sur le bras de son fauteuil et ce calme qui l'environnait avait d'autant plus de douceur qu'il enveloppait sa ferveur intime et en faisait un secret. D'autres fois elle entrait dans la musique. C'était un parc immense où toutes les passions bouillonnaient, où les jets d'eau s'élançaient, où les cascades croulaient entre les feuillages, et elle était presque effrayée qu'un si vaste domaine lui fût ouvert et qu'elle pût s'y promener ainsi toute seule. Souvent elle retournait au Louvre où elle était allée avec André et elle essayait en même temps de ne pas trop se souvenir de lui et de ne rien oublier de tout ce qu'il lui avait appris. Devant les tableaux, elle ne gênait par rien d'étranger l'impression qu'elle en recevait, et ne considérait jamais non plus celle-ci comme quelque chose d'intangible, qu'elle ne pût pas amender. Ainsi elle avançait peu à peu dans les secrets de la peinture. Comme si une barrière était tombée brusquement, dans un tableau qu'elle croyait lui être familier, se découvrait à elle toute une nouvelle région de beauté où elle pénétrait éblouie, et par la révélation qui lui était faite, elle mesurait l'étendue de ce qu'elle avait ignoré jusque-là. Souvent une idée sortait de sa sensation et, de la jouissance qu'elle avait recueillie sur un point d'une œuvre d'art, lui restait une instruction qui valait pour toutes. Parmi les tableaux qu'elle revenait voir assidûment, elle en admirait certains pour la primauté qu'ils exerçaient sur les autres : certains, moins souverains, lui plaisaient presque plus chèrement, par l'affinité qu'ils avaient avec sa propre sensibilité, et comme des interprètes plus particuliers de ce qu'elle portait en elle. Elle aimait à venir les regarder et, tandis qu'elle contemplait ainsi l'un d'entre eux, tout le reste, pour elle, s'abolissait et l'œuvre créée autrefois arrivait jusqu'à elle, de son temps lointain, comme un navire qui descend un fleuve.

Durant qu'elle agissait ainsi, elle ne croyait rien faire de rare ni de singulier et pourtant ne se fût ouverte à personne de ce qu'elle ressentait. Au contraire, elle éprouvait un plaisir secret et presque voluptueux, à écnapper ainsi aux autres sans

même qu'ils s'en doutassent et à être pleine de tous les sentiments, loin de toutes les personnes. Cependant ceux qu'elle négligeait fixaient décidément sa réputation. Il en fut comme à l'ordinaire. Nul examen attentif n'ayant précédé le jugement qu'on rendit, la négligence eut autant de part que la médisance dans les deux ou trois mots que dirent sur elle quelques personnes et que tout le monde répéta. Comme elle n'offrait rien de théâtral, il fut décidé qu'elle n'avait rien d'intéressant; personne ne se mit en peine de la deviner et la plupart des gens s'accordaient d'autant mieux à la regarder sans faveur qu'ils sentaient bien qu'elle se passait d'eux, ce qui leur paraissait à la fois offensant et inexplicable. Pourtant il ne manquait pas d'hommes qu'elle eût attirés; mais il suffit qu'elle ne garantît pas à leurs hommages une prompte récompense pour en obtenir beaucoup moins, et tout ce qui, dans sa nature, eût dû leur promettre des sentiments plus réels, ne faisait que leur représenter des relations moins faciles : ils s'écartaient d'elle sur le soupçon confus, mais sûr, qu'elle n'était pas insignifiante. Elle n'y prenait même pas garde, assez occupée à poursuivre ce qu'elle avait entrepris. A l'encontre de beaucoup de femmes, elle n'avait pas que des ambitions subites : elle aimait à persévérer et comprenait qu'on n'arrive pas d'un coup au sublime et qu'il faut traverser, pour y parvenir, une large zone d'effort sérieux. Pourtant elle dut reconnaître qu'elle manquait d'un appui solide. Elle avait beau remplir sa vie, le centre en demeurait vide. Ses enthousiasmes s'éteignaient et les plus beaux d'entre eux lui paraissaient vains, puisqu'elle ne les transformait en rien. Elle éprouva qu'on ne peut pas vivre uniquement d'émotions fastueuses. Riche des sentiments que l'art suscitait en elle, elle cherchait la réalité où elle aurait pu les dépenser, et comme elle n'aurait pas souffert que celle-ci fût moins belle qu'eux, comme elle était plutôt portée à vouloir rendre sa vie belle qu'à se soumettre aux lois de la morale ordinaire, elle demeurait déconcertée, les bras chargés de ses trésors inutiles. Du reste elle se trouvait trop peu sûre d'elle pour se diriger toute seule dans ces domaines qu'André lui avait ouverts. Elle n'avait eu qu'à s'abandonner à tous les sentiments qui naissaient en elle, quand il les interprétait. Maintenant, devant une idée qui se présen-

tait à son esprit, elle ne savait pas si elle devait la suivre ou la repousser. Elle en savait assez pour avoir pris le goût de la vérité, et non pas assez pour la reconnaître. Parmi les œuvres d'art qui l'attiraient ou la séduisaient, André lui avait appris que toutes n'ont pas la même valeur, que certaines ne sont parées que d'un faux prestige; en en admirant une nouvelle, elle craignait d'être dupe et de donner dans un piège. Alors, comme égarée dans de magnifiques jardins, elle s'arrêtait et, dans les choses même où elle avait cru pouvoir se passer d'André grâce à ce qu'il lui avait appris, elle ne faisait plus que retrouver son absence.

Alors, redevenue toute passive, elle regardait le ciel varier ses nuances, le soir étendre au delà des choses ses régions délicates que pétrissait l'ombre, et elle tombait dans une rêverie que le moindre accident précipitait dans la tristesse; ainsi affectée, elle s'étonnait presque que l'âme ne préserve pas mieux ce qu'elle garde de plus profond de ce qu'elle ressent de plus fortuit, en voyant que les impressions les plus légères suffisaient à abattre en elle les résolutions les plus fermes; après avoir cru une fois de plus s'être concentrée et arrêtée sur quelques décisions inébranlables, elle se trouvait soudain sans courage, parce qu'un ciel bas traînait sur la ville, et qu'il pleuvait.

Moins orgueilleuse, alors, elle revint subrepticement vers les autres; mais elle s'aperçut que sa tentative, si elle ne l'avait pas rendue capable de se passer d'eux, avait du moins abouti à l'en séparer, et avait achevé ce qu'avait commencé la sincérité de son amour. Car Laure avait fait un effort, et eux, justement, n'en faisaient aucun. Ils étaient contents d'eux sans rien se demander. Ils se moquaient les uns des autres sans cesser d'être pareils. Ils n'auraient pu s'intéresser à aucune âme, même à la plus belle, mais ils étaient, en revanche, curieux des histoires de n'importe qui. Parfois, pourtant, ils sentaient le besoin d'intervenir dans les grands sujets et passaient sans transition d'une anecdote trop en vue à une idée trop générale. Alors hésiter, fût-ce pour réfléchir, eût paru humiliant. Il fallait trancher. Peu importait d'ailleurs dans quel sens on exagérait, pourvu qu'on ne prononçât que des mots extrêmes. Mais Laure avait pris le sens du scrupule.

Elle ne pouvait employer les mots sans penser à ce qu'ils représentaient et, rendue muette par ce sentiment, elle entendait les autres juger et décider au hasard, et elle les voyait, des plus grands débats, ressortir aussi légers et aussi vides.

Elle se dit que, pour trouver en eux plus de ressource, il fallait les connaître de plus près. Mais il ne servait de rien de se frotter à eux plus souvent, ces rapports plus fréquents ne constituaient pas une intimité plus étroite. Chacun d'eux dépendait de l'idée qu'il s'était faite de soi, et ceux mêmes qui se croyaient le plus amis ne se donnaient rien l'un à l'autre. Madame d'Albéron croyait qu'elle jouait un grand rôle et sacrifiait tout à cette illusion. Pour prêter à sa vie plus de majesté, elle ne la meublait que d'événements publics et n'aurait pas condescendu à avoir des affaires particulières. Madame de Candun, dans un autre genre, ne songeait aussi qu'à l'effet qu'elle produisait. L'aimable Robert de Lembaye amassait les petits plaisirs et se croyait revenu de tout parce qu'il n'avait la force de s'attacher à rien. Mais, inquiète des suites qu'aurait pour elle ce qu'elle reconnaissait ainsi, Laure pensait en même temps que tout cela était vrai et qu'il ne fallait pas se le dire.

Restait madame d'Arsivilliers. Mais elle non plus ne faisait pas d'effort véritable. Elle eût voulu se dépenser d'une manière subite et sublime, qui l'eût enfin imposée à l'admiration des autres, car si elle prétendait à s'élever au-dessus d'eux, encore convenait-il qu'ils s'en aperçussent, sans quoi elle se serait jugée dupe. En attendant de se déployer ainsi, elle refusait toutes les modestes occasions que la vie pouvait lui offrir de dépenser les trésors dont elle se disait pleine. Ayant suivi jusque-là les pratiques de la religion, elle s'était avisée de perdre la foi et avait bâti sur ce sujet tout son drame à la fois excessif et factice, dont on ne sentait jamais mieux, que lorsqu'elle voulait lui donner beaucoup d'importance, qu'il n'avait aucune réalité.

Inquiète, et craignant de n'être parvenue qu'à se rendre sa vie insupportable, sans avoir trouvé les moyens d'en avoir une autre, Laure pensa à mademoiselle d'Idrifonds. Celle-ci, du moins, avait fait quelque chose d'effectif, puisqu'elle avait lutté avec la souffrance. Comme, du Midi où elle passait

l'hiver avec sa tante, elle pressait Laure de venir la rejoindre, la jeune femme, à la fin de février, vint retrouver la malade dans l'hôtel où elle était descendue, non loin de la mer. Laure y revit des gens qu'elle connaissait, mêlés à de plus vulgaires. Ceux qu'elle avait déjà rencontrés ailleurs, lorsqu'ils lui apparaissaient là, dégagés de leurs habitudes, lui semblaient plus visibles, comme des bibelots exposés dans une vitrine. Il y avait à l'hôtel la belle madame Herféron, son vieux mari et un jeune marquis napolitain ; madame Aursier; d'autres encore. Certains partaient, certains arrivaient, sans que l'ensemble du tableau fût modifié, et parfois, sur ses bords, surgissaient quelques personnages non moins ordinaires, mais parés du faux prestige de la perversité et du vice. Laure et Ursule restaient à l'écart. Quand mademoiselle d'Idrifonds était assez valide, elles se promenaient en voiture ensemble, non pas qu'elles aimassent beaucoup ce paysage grêle et vibrant, qui semble tendu sur du vent, mais il y avait néanmoins pour elles un plaisir presque magique à se sentir abritées sous un dais d'or et de soleil, quand, partout ailleurs, la pluie salissait le monde. Les deux amies causaient, elles échangeaient leurs sentiments sur les livres qu'elles se prêtaient. Laure avait emporté quelques romans, mais il lui semblait maintenant que le caractère véritable de la vie était dans une indécision qu'aucun d'eux ne savait traduire et sans doute, s'ils l'avaient essayé, au lieu de paraître ressemblants, ils auraient eu l'air mal faits. Mais ces fictions n'étaient pas seules à s'offrir à son esprit. Il y avait aussi les histoires vraies qui étaient arrivées aux gens, et madame Lemellier, dont la curiosité était extrême, en savait un très grand nombre et racontait aux deux amies celles de toutes les personnes qu'elles connaissaient. Elle parlait à Laure et à Ursule de cette madame Aursier qui douze ans avant, s'était enfuie avec un peintre célèbre. Celui-ci était mort depuis, et comme le mari de la dame venait de mourir aussi, sans avoir divorcé d'avec elle, elle se retrouvait correctement veuve, et multipliait les humbles démarches pour rentrer dans ce monde dont elle était sortie si arrogamment. Madame Lemellier, assiégée par elle, résistait sans la repousser tout à fait et jouissait de ses instances comme d'un hommage rendu à son importance. Madame

Lemellier racontait encore bien d'autres histoires. Mais ce qui apparaissait d'elles, alors, c'était surtout leur caractère comique et Laure, tout en riant, se disait qu'il y avait peut-être, dans tous ces pauvres romans, du réel, quelque chose de plus vrai qu'on ne devinait pas du dehors.

Un matin la jeune femme était sortie avec son cousin Robert de Lembaye, qui était venu la voir. Après quelques journées maussades, le vent se levait, débarrassait le ciel, emplissait les pins qui déjà chantaient comme des orgues. Robert de Lembaye approchait de la quarantième année, mais, frivole, il gardait quelque chose d'un jeune homme, ou plutôt, ressemblait à un adolescent un peu flétri. D'abord désappointé de n'avoir pas séduit sa cousine, il en avait assez vite pris son parti, à la condition que personne ne fût plus heureux que lui, et il s'était accoutumé à user d'elle comme d'une amie, lui faisant des confidences presque sincères, à peine teintées de complaisance. Pour le moment, traînant une liaison qu'il voulait rompre, il se déclarait, de plus, amoureux de deux jeunes femmes entre lesquelles il hésitait, assez fier de cet état, sans savoir combien il est fréquent chez les hommes faibles. Il craignait que l'une ne fût coquette. Et l'autre, fort belle, — c'était une fille de M. de Lizy, — il avouait qu'il ne semblait pas la troubler. Mais alors il se promettait de la conquérir par son art, et pour commencer, il prêtait un sens stratégique au petit voyage qu'il était en train de faire dans le Midi, et qu'il avait entrepris par hasard. Vivant en amateur de l'amour et sans cesse occupé des femmes, il était plein de petites remarques à leur sujet, dont beaucoup étaient fines et dont aucune n'était profonde.

Du reste, il se plaignait d'elles. Libertin de goût et de prétention, il gardait en lui quelque chose de sentimental ; il avait voulu ne vivre que pour le plaisir, mais on n'est jamais sûr d'être aussi léger qu'on le voudrait, et parfois, dans des moments de faiblesse, il avait envie de rompre avec les femmes son pacte de futilité et de demander à quelqu'une un secours sincère. Mais les faveurs même qu'il en avait reçues l'empêchaient d'avoir confiance en elles. Il leur reprochait leur coquetterie, leur amour-propre, leur infidélité :

— Cela prouve, — répondit Laure à ses doléances, — que vous n'avez pas été vraiment aimé.

— Ah pardon! — protesta-t-il. Car s'il se plaignait de n'avoir pas reçu davantage des femmes, il ne voulait pas admettre qu'elles eussent pu donner à d'autres plus qu'il n'en avait obtenu lui-même.

Mais, regardant Laure, il comprit qu'elle voulait le taquiner, il rit :

— Et puis, — reprit-il, — il y a des choses plus sérieuses. Et il avoua que ses dettes le traquaient de près, et le réduisaient à la nécessité de faire un beau mariage. Il ne pourrait pas y échapper. Et comme Laure avouait qu'en effet c'était là une triste perspective :

— N'est-ce pas, vous trouvez? — dit-il, presque effrayé tout à coup, comme si, en s'affectant de ses ennuis, on lui en avait appris la gravité à lui-même.

Puis il reprit :

— Et je vieillis! Que vais-je devenir, moi qui ne savais qu'être jeune? — Ce qui le peinait surtout était qu'il devenait chauve, et en effet cette petite disgrâce l'affectait plus que tous ses soucis. Mais il se consolait en s'avisant qu'un front découvert lui donnerait l'air plus pensif.

— Pensif! — dit Laure en riant, tant ce mot convenait peu à son cousin.

Elle le regarda. Svelte, il avait une assez jolie figure, l'air alerte, et était habillé coquettement, mais dans la manière dont il s'y prenait pour être élégant, il y avait quelque chose qui datait déjà. Elle sentait à la fois ce qu'il avait de futile et de fin, et elle était pleine à son égard de sentiments mélangés, dont le moins douteux était une sorte d'indulgence.

— Mon cher Robert! — dit-elle.

— Vous vous intéressez vraiment à moi? — demanda-t-il

— Pour sûr, — répondit-elle très sincèrement.

— Ah! Laure, — s'écria-t-il, — si vous vouliez!

Et il protesta qu'il n'était vraiment attaché qu'à elle, qu'il n'était venu dans le Midi que pour la revoir. Il était d'ailleurs bien vrai qu'il l'aurait épousée volontiers, et, quoiqu'il manquât un peu d'élan, il tâchait de donner une expression passionnée à ce sentiment raisonnable.

— Et madame X..., — dit Laure, — et madame Z...?

« Elle est donc jalouse! » se dit-il, charmé, et il pensa aussitôt : « Elles sont toutes pareilles. »

— Mais je vous les sacrifierais, — s'écria-t-il. Et comme décidément il ne trouvait pas d'autres paroles :

— Ah! — dit-il, — vous vous souvenez?

Et il lui parla des bals où ils dansaient ensemble, du temps du mari de Laure, quand on croyait qu'ils s'aimaient.

Elle revit ces bals mornes et dorés où elle s'était ennuyée si souvent, et maintenant ces moments lui paraissaient doux, parce qu'ils baignaient dans le passé. Elle avait pris une expression rêveuse que Robert interpréta à son avantage.

— Mais voilà, — dit-il, — c'est ma faute, les femmes ne veulent pas nous faire changer d'emploi. J'ai eu le tort de prendre le rôle d'ami, c'est ma faute.

Elle l'interrompit :

— Voyons, Robert, vous ne prétendez pas que je vous aime?

— Et pourquoi pas? — s'écria-t-il.

— Mais, — dit-elle, en lui souriant, — je vous connais! Je vous connais, et alors...

En ce moment, en effet, elle sentait clairement que par delà ses qualités, il n'offrait aucune ressource.

— Et alors? — reprit-il, d'un air offensé, mais où la plaisanterie se laissait encore voir.

— Mais, — lui dit-elle, — je fais cas de vos mérites : vous n'êtes pas grossier comme les autres, vous êtes fin, délicat.

Il fit la moue :

— Quels pauvres mots!

— Eh quoi, — répondit-elle, — n'avez-vous jamais remarqué que les petits compliments sont les seuls qui aient du sens, et que les grands éloges ne veulent rien dire?

Et comme il gardait toujours un visage chagrin :

— Voyons, Robert, — reprit-elle, — ne croyez pas que vous n'êtes pas content. Vous n'êtes que mon meilleur ami, c'est vrai. Mais d'abord, on a dit de nous autre chose, et si je compte bien que vous n'avez rien fait pour accréditer ces bruits, vous n'avez pas pu les empêcher de courir, et cela n'a pas dû vous être désagréable. Enfin, vous savez que per-

sonne ne tient près de moi le rôle que vous n'y avez pas pris, et que, quoi que vous soyez, vous êtes le premier. N'est-ce pas l'important, voyons?

Il sourit, acceptant de se sentir deviné. Et, à la vérité, au fond de lui-même, il était presque content d'avoir trouvé en elle une femme qui ne fût pas comme les autres.

— Nous nous connaissons, — conclut-elle, — nous sommes amis.

— Non! — dit-il, — vous me connaissez peut-être, mais moi je ne vous connais pas! C'est au point que parfois je me demande si vous n'avez pas un secret.

Elle rougit violemment :

— Mais, — répondit-elle d'une voix presque dure, — on en a toujours un, c'est soi-même.

Elle s'était un peu éloignée et, à ce moment-là, il la sentit soudain étrangère, et en même temps il la vit, droite, avec son air réservé et son beau corps, et, brusquement, il lui en voulut.

— Enfin, — dit-il, — il ne suffit pas de tout refuser. (Tout, sans qu'il y songeât, c'était lui-même.) Vient un moment où il faut prendre quelque chose, et à ce moment-là...

Elle s'était arrêtée, agacée que, ne soupçonnant rien de ce qu'elle était, il lui dît pourtant quelque chose de vrai.

— Qu'avez-vous? — demanda-t-il.

Elle écoutait le bruit des pins. C'était comme un cantique immense et léger, comme la rumeur apaisée d'une mer supérieure. Il lui parut qu'elle était transportée très loin. Elle n'aurait pas su dire ce qu'elle avait dans l'âme, mais tout ce qui était en elle, l'hymne de ces arbres l'exprimait.

— Il est l'heure, — dit-elle, — allons déjeuner.

Ils revinrent, et à mesure qu'ils se rapprochaient de l'hôtel, ils rencontraient quelques-uns de ses habitants, qui se promenaient tout autour, comme des marionnettes autour de leur boîte. Ils avançaient prudemment, comme s'ils avaient craint que le grand air les défît. Laure et Robert aperçurent le jeune marquis napolitain habillé avec une élégance criarde et commune, le monocle brillant, le visage d'une laideur proéminente. Il regarda Laure, en passant, de son œil cru.

— Voilà un jeune homme bien mal élevé, — dit tout haut Robert qui était susceptible.

Laure haussa les épaules :

— Bah ! — dit-elle.

Et une fois de plus, il pensa qu'elle n'était pas comme les autres, que n'importe quel hommage ne la flattait pas. Puis vint une jeune femme qui marchait à pas comptés. Elle avait un visage assez ingrat, et qu'on ne remarquait pas, mais elle était vêtue avec une élégance si exacte et si pointilleuse, qu'elle-même en perdait toute importance, et, petit soldat de la mode, semblait mise là seulement pour montrer ce qu'il faut porter. Derrière elle avançait une dame âgée, encore blonde, qui faisait en marchant les mines des anciennes belles et rappelait à elle de temps en temps, avec des paroles mignardes, une levrette grêle et grelottante. C'était madame Aursier.

— Saluez-la, — dit Laure à son cousin.

— Mais je la connais à peine.

— Justement.

Il salua, et madame Aursier répondit par un sourire éperdu qui remerciait trop. Laure et Robert arrivèrent sur l'esplanade qui s'étendait devant l'hôtel. Le vent soufflait avec plus de force, le ciel se purifiait, la mer durcissait et se mouchetait d'écume. Une auto longue et basse venait de s'arrêter devant le perron, où elle sursautait encore. Deux hommes en descendaient : c'était Victor Préault, le beau-frère de Laure, accompagné d'un de ses amis, Louis Serrizier, qui vivait pour ainsi dire à sa suite. Ils arrivaient de Monte-Carlo, et ayant aperçu Laure et son cousin, ils coururent à eux, et il fut décidé qu'ils allaient déjeuner ensemble. Ils s'installèrent autour d'une table, avec un empressement joyeux, comme s'ils eussent été de vrais amis. Robert avait d'abord regretté de ne pas rester seul avec Laure. Mais bientôt il fut tout aux bavardages de Serrizier. Laure avait plusieurs fois rencontré celui-ci chez madame de Candun, auprès de laquelle il se contentait de durer au second rang, tandis que d'autres y brillaient au premier. Il était toujours plein de commérages. Ce matin-là, aussitôt le repas commencé, il se mit à éparpiller les plus récents, citant les noms, assurant tout ce qu'il supposait. Il parlait et Laure connaissait bien cette médisance à la fois ignoble et distraite, qui attribue à chacun les actes les plus infamants, sans paraître

d'ailleurs trouver que rien soit blâmable. Mais elle en voulait un peu à Robert, qui était bien supérieur à Serrizier, de se rabaisser si vite à son niveau, de ne pas mieux sentir et défendre sa différence. Elle-même causait avec son beau-frère : celui-ci mangeait de bon appétit, se plaignait de la grossièreté des vins, mais tandis qu'il racontait à Laure ses gains et ses pertes au jeu ou ses victoires sportives, elle, regardant ce garçon robuste et presque athlétique, percevait dans ses propos elle ne savait quoi de précaire et de faux qui lui rappelait son mari, pensait à leur père qui était mort fou, et, avec un malaise indéfinissable, elle sentait un instant que, par-dessous leurs prétentions et leurs vanteries, s'accomplit implacablement le destin des êtres.

— Madame, — lui demanda Serrizier, — il y a longtemps que vous êtes ici ?

— Mais oui, — dit-elle.

— Et vous y êtes pour longtemps encore ?

Pour se fournir de renseignements, il posait ainsi des questions à tout le monde, avec une indiscrétion qui lui était devenue si naturelle qu'il ne la remarquait plus.

— Peut-être, — dit Laure.

— Il paraît, — reprit-il, — que vous vous êtes beaucoup promenée en barque à voile avec Constant de Citra.

C'était un beau garçon un peu exotique, adonné aux voyages, aux sports, et dont on vantait aussi les bonnes fortunes.

— Oui, — dit Laure, — mais il est parti.

On parla de lui et, mécontente de ceux qui étaient là, elle fut aise de se servir de lui pour les vexer :

— Il est beau, — dit-elle.

— Voilà son secret, — pensa Robert. — Elle ne m'en avait pas parlé. Et, sans rancune, il se dit seulement : « Les femmes ! »

Laure savait bien quel emploi Serrizier ferait des renseignements qu'il obtenait, et elle croyait entendre déjà ce qu'il dirait d'elle. Elle détourna les yeux. Elle vit cette salle blanchâtre, son luxe ajouté. Le marquis napolitain parlait trop haut, madame Herféron riait trop fort ; au fond de la salle, avec de nouveaux arrivés, déjeunait la noire et sèche madame Brauger, d'une maigreur presque épineuse. Elle prétendait être venue

là pour se reposer, mais bavardait d'une manière infatigable; on voyait sa bouche se tordre, et Laure, tout en entendant Serrizier, pensait à tout ce qu'elle aussi pouvait bien raconter et il lui semblait que tous deux se faisaient pendant. On était servi par des garçons allemands qui comprenaient à peine ce qu'on leur disait; la cuisine même était mauvaise et la plupart de ceux qui étaient là n'avaient pas le goût assez fin pour le sentir. Ils étaient satisfaits de payer très cher et ils y voyaient une preuve suffisante de leur supériorité. Madame Aursier déjeunait seule avec son petit chien et dépensait avec lui le surplus de ses sourires. Près de Laure se trouvait un couple de riches trop récents pour connaître encore personne. Lui, gras, lourd, informe, mangeait et buvait, avec l'assurance de l'homme qui paye. Mais elle, teinte, raidie, fardée, répudiait déjà ce compagnon trop vulgaire, et tournant instinctivement la tête à chaque nom brillant que prononçait Serrizier, regardait tous les gens qui étaient là, pour que, si elle apprenait ensuite qu'il y avait parmi eux un prince ou une duchesse, elle pût se dire qu'elle l'avait rencontré.

Laure vit successivement tout cela et soudain elle se sentit écœurée. Elle connaissait bien ces moments où une quantité de petits détails qui auraient dû l'amuser, ou au moins la laisser indifférente, se réunissaient pour l'accabler. Il lui semblait qu'elle ne repoussait plus les autres, que tout ce qu'ils étaient revenait sur elle et la recouvrait. Alors elle regarda, à travers les glaces, le grand paysage où l'on devinait, à la vibration de la lumière, la force que prenait le vent. Là, du moins, tout était salubre et pur.

Aussitôt après déjeuner, quand les trois hommes furent repartis, elle monta dans sa chambre pour mettre un petit chapeau qui s'enfonçât mieux sur sa tête, puis elle sortit. Elle avait besoin d'être seule. Il n'y avait personne dehors; les gens s'étaient prudemment renfermés dans l'hôtel. Tout devenait dur, net, splendide : ils devaient trouver qu'il faisait mauvais. Laure descendit, par des sentiers raides, jusqu'à la mer. Les pierres roulaient sous ses pieds. Les arbres s'agitaient si violemment qu'il semblait que le vent allait les dénouer dans l'espace. Elle arriva sur la petite plage. Les vagues s'y écrasaient avec un fracas de tonnerre. Sur toute la côte elles se brisaient

ainsi et les dernières d'entre elles étaient si lointaines que Laure, en voyant jaillir leur écume, ne croyait pouvoir entendre encore leur bruit. Les choses, que rien ne gênait, dévoilaient leur face éclatante. Le ciel, la mer, semblaient à chaque instant devenir plus sincères. Au loin, un promontoire surgissait, dépouillé de toute vapeur, nu comme un nageur héroïque qui se dresse avant de plonger. Dans le tumulte éblouissant des flots seule une barque avançait obstinément, ne livrant au vent qu'une étroite voile qu'il gonflait avec fureur; mais sans que l'effarement de l'écume la déconcertât, son avant taillait et retaillait la vague, et, seule ainsi sur la mer, elle ressemblait à un petit outil rude et fruste, enfoncé dans une immense matière précieuse.

D'abord il parut à Laure que la liberté des choses la délivrait. Bientôt son chagrin reparut en elle. Elle regrettait André. Mais maintenant elle ne pensait même plus à tout ce qu'il lui avait apporté. Elle souffrait seulement qu'il ne fût plus là. La veille, en visitant un de ces jardins qui, trop denses et trop fleuris, sont suffocants comme des flacons d'essence, elle avait pensé à lui, d'une façon si désespérée et si tendre qu'elle avait eu envie de mourir. Comme il le lui avait promis un jour, il avait tué pour elle tous les autres êtres. A quoi cela servait-il? Elle avait essayé de lire et de réfléchir, mais seule, toutes ses pensées étaient incomplètes; elle ne savait pas quand elle devait les suivre ou s'en détourner. Ses souvenirs ne lui servaient plus à rien, elle ne faisait plus qu'en jouir; elle était devenue experte à en tirer tout ce qu'ils pouvaient lui fournir de plaisirs sournois. D'abord elle avait seulement cherché en eux l'image d'un bonheur passé. Puis ils étaient devenus à eux seuls un monde indépendant, fallacieux et fragile, qui, avec ses prismes et ses facettes, s'opposait orgueilleusement au présent : et elle connaissait les moments où ces souvenirs l'environnaient, l'entouraient, si bien qu'il lui semblait qu'ils allaient se substituer au réel, le vaincre et s'implanter à sa place. Aujourd'hui tout s'effondrait, et elle ressortait épuisée de ces crises secrètes et presque honteuses. « Il y a un an que nous nous sommes quittés, pensa-t-elle; un an! » Ce mot étonnait son esprit : il ne mesurait pour elle rien d'exact, il lui paraissait à la fois immense et vide. Elle se demande ce qu'elle deviendrait. Elle se sentait, maintenant, sans force contre la multitude des

jours. Son destin, si elle y pensait, lui paraissait sans issue, mais elle n'osait pas se donner assez d'importance pour croire que ce fût tragique et en constatant combien sa vie devenait plus difficile, elle avait encore peur d'exagérer.

Elle était étendue sur le sable qui lui rendait présente toute la forme de son corps, et voyait au-dessus d'elle s'élargir l'azur. Tout ce qui l'entourait était beau, simple, impérieux. Les choses du monde n'avaient qu'un élan. Elle s'en était crue toute voisine et s'apercevait qu'elle ne pouvait s'y mêler. En elle sa vie résistait, étroite mais irréductible. Quand elle regardait par quoi elle se distinguait du reste de l'univers, elle ne s'y voyait d'abord que comme un point. Mais à mesure qu'elle descendait dans ses sentiments, ils s'enchevêtraient, elle s'y perdait et ce point aussi devenait un monde, qui repoussait l'autre bien loin. Tout ce qu'elle enfermait lui paraissait pauvre, confus, déplaisant, et pourtant elle ne pouvait pas s'en délivrer : elle n'était pas autre chose.

Elle se releva. Le soir venait : un azur plus dense encore semblait se masser dans les vagues. Les monts, les rocs avaient l'air de se roidir, s'opposaient au ciel comme dans un monde d'airain et de cristal, dur, orgueilleux et parfait. Laure remonta vers l'hôtel. Elle pensait qu'elle irait voir mademoiselle d'Idrifonds. Celle-ci, aussi, avait dû répondre à la vie : elle avait trouvé des principes sur lesquels elle s'appuyait. Parfois elle remerciait Laure de sa sollicitude et Laure avait honte, car elle savait bien qu'au lieu d'apporter de l'aide à son amie, elle venait près d'elle chercher un secours.

Ce soir-là, mademoiselle d'Idrifonds était étendue sur sa chaise-longue. A côté d'elle, sur une petite table, il y avait un livre béant, un œillet dans un vase, un flacon d'éther, toute cette petite nature morte qui dit la détresse et l'ennui des malades. Enrhumée depuis deux jours, elle venait de subir les remontrances de madame Lemellier qui lui avait présenté ce rhume comme le châtiment légitime et presque satisfaisant d'une promenade qu'elle avait faite. Puis la vieille dame était sortie avec majesté, pour aller jouer au *bridge* avec quelques personnes, dont madame Aursier, qu'elle acceptait de rencontrer, en spécifiant bien que cela ne compterait pas pour Paris. Quand sa tante fut partie, mademoiselle d'Idrifonds se sentit

aigrie et irritée : qu'on vît ainsi dans ses souffrances les punitions méritées des moindres plaisirs, cela la révoltait. Ainsi blessée par les autres, elle avait envie de se venger d'eux en les voyant comme ils sont; elle se représentait soudain le caractère de sa tante, avec tout ce qu'il cachait, derrière sa morgue bourgeoise, d'égoïsme, d'avarice, de sentiments inavouables. Elle se sentait presque méchante. Mais Laure entra. Ursule fut désarmée.

— Oh! — dit-elle, — chérie, j'espérais que tu viendrais.

— Comment vas-tu? — demanda Laure.

La malade répondit tout de suite qu'elle allait mieux pour en être quitte.

— Et toi?

A cette question si simple, Laure hésita. Toute secrète qu'elle fût, elle aurait voulu ce soir parler de soi à la jeune fille. Mais qu'aurait-elle su dire? Elle craignait de se laisser entraîner par les mots, d'inventer malgré elle quelque chose de différent, d'inexact, et de ne faire que gâter son secret, sans vraiment le révéler. Cependant elle disposait les coussins autour de son amie. Ursule sentait toute sa mauvaise humeur dissipée. C'était l'heure où elle devenait plus alerte, non point qu'elle allât mieux en vérité, mais au contraire, à cette heure-là, une fièvre légère s'allumait en elle comme une rampe de théâtre. Alors mille idées s'avançaient dans son esprit, colorées, fantasques, presque dansantes. Elle eut envie de causer puisque c'était là son grand plaisir, sa seule folie, mais elle voulait que d'abord la chambre fût douillettement éclairée et close.

— Chérie, — dit-elle, — veux-tu tirer les rideaux et allumer?

Laure alla jusqu'à la baie. Dehors le vent était tombé tout d'un coup, le paysage où rien ne bougeait d'éclatant devenait insensiblement taciturne. Un palmier jaillissait, ouvert et figé, pareil à une grande fontaine noire. Laure pensa à la petite plage où les vagues devaient battre encore. Il lui parut qu'elle avait laissé là-bas toutes ses pensées, tous ses sentiments, comme un grand manteau oublié. Elle tira les rideaux, tourna le bouton d'un commutateur. Le petit salon, banal, éclairé par deux lampes voilées de rose, prit un air familier. Ursule sourit d'aise. Laure vint s'asseoir près de son amie, prête à l'écouter : mais elle n'avait pu rien lui dire.

## XIII

Laure revenait à Paris. Elle s'était sentie lasse, soudain, de cette vie d'hôtel, et quoique elle ne dût retrouver personne dans sa maison, avait éprouvé le besoin d'y rentrer. Au reste elle n'était même pas triste; elle s'abandonnait au courant des jours. Mais elle se rendait compte qu'elle devait se remettre parmi les autres et qu'elle n'avait peut-être que trop tardé à le faire. Elle comprit combien cela lui serait malaisé dès qu'elle les eût retrouvés. Le plus frappant était comme ils avaient peu changé. Ils ne se fatiguaient pas d'être les mêmes. La première visite que Laure reçut fut celle du vieux Préault. Il lui raconta toutes les histoires qui couraient et qu'elle écoutait comme une étrangère. Elle se demandait si elle pourrait parvenir à s'y intéresser et si c'était là le but qu'elle devait se donner. Elle vit bien que Serrizier avait parlé d'elle et qu'on associait à son séjour dans le Midi les noms de son cousin Robert et de Constant de Citra. Comme on avait pris l'habitude de ne pas tirer parti d'elle, on ne se fatiguait pas à faire de grandes suppositions à son sujet. Bientôt Estelle de Candun arriva chez Laure, qui eut plaisir à la voir; elle avait cet entrain dont les autres profitent toujours. Elle aussi racontait à son amie de petites histoires comiques ou scandaleuses. Comme les autres, elle croyait à leur importance; elle avait du moins plus de malice pour s'en divertir. On ne pouvait pas dire précisément qu'elle fût intelligente. Mais son esprit était si mobile et les phrases qu'elle lançait si prestement remplacées par d'autres, qu'en eût-elle dit une qui fût sotte, on n'avait pas le temps de l'y saisir.

Elle parlait, Laure l'écoutait. Depuis qu'elles ne s'étaient vues, Estelle avait pris l'habitude de forcer jusqu'au roux la couleur de ses cheveux blonds, car il fallait qu'on la remarquât et elle se laissait aller par faiblesse à toutes les singularités. Courte, assez grasse, le corps sans lignes, elle était vêtue coquettement, mais avec ce quelque chose de galant qui révèle si bien où en sont les femmes. Quand elle s'asseyait, sa robe étroite remontait presque jusqu'à son genou, et par habitude elle laissait sa jambe exposée, quoiqu'il n'y eût pas d'homme.

— Enfin, — dit-elle à Laure, — maintenant que te voilà de retour, tu vas nous donner un dîner amusant.

Estelle, dans son appartement trop étroit, donnait des thés encombrés, mais point de dîners, et elle arrangeait chez ses amies ceux dont elle avait envie.

— Il faudra bien que j'en donne un, — répondit Laure, — mais qu'il soit amusant, j'en doute. Je dois inviter ma tante Albéron et les gens qui lui plaisent : Rollaud, Esprévat, ça t'ennuierait.

— Au contraire, — s'écria Estelle, — fais un dîner politique!

Et comme elles cherchaient des convives :

— Invite François Fermillod, il t'intéressera.

— Mais je le connais à peine, — dit Laure étonnée, — je serais gênée de l'inviter, et sans doute il ne viendrait pas.

— Il viendra, il va partout!

— Il est vrai, — dit Laure, — que ma tante aimerait à le rencontrer.

— Mais elle le connaît, il va chez elle!

— Il est socialiste, n'est-ce pas? — demanda Laure avec un peu d'aversion, comme si elle eût senti malgré elle l'absurdité de tous ces mélanges.

— Oh! socialiste indépendant, — répliqua Estelle. — Tu comprends, il faut ça pour parvenir! Mais indépendant, ce n'est pas du tout la même chose. Albert lui-même m'a expliqué...

— Eh bien, voyons, — dit Laure en dénombrant ses convives, — toi, ton mari...

— Non, Albert ne viendra pas, il est forcé d'aller à Sérizy pour une élection au Sénat.

Elles choisirent les derniers noms, puis Estelle se leva. Elle prétendait qu'elle avait envie ce jour-là de danser, que cela venait de son sang provençal. Ayant perdu sa mère quand elle était tout enfant, elle avait grandi au hasard des garnisons, élevée par un père à la fois grondeur et débonnaire, d'autant plus rude et rigoureux en paroles qu'il était en vérité plus commode et plus faible. Maintenant le vieux colonel d'Escouves passait son temps dans les cercles; parlant de la politique étrangère et s'intéressant aux conflits des États les plus éloignés, il ne se souciait jamais de sa fille.

Laure avait su que Mathilde d'Arsivilliers se plaignait d'elle à d'autres gens et quoique ces reproches indirects lui parussent un vrai manquement à l'amitié, elle ne voulut pas s'en prévaloir, et elle profita de ce que c'était la fête de son amie pour lui envoyer un petit cadeau avec quelques mots. Elle reçut aussitôt un billet de remerciements éperdus et Mathilde accourut.

— Pourquoi, — demanda Laure, — n'avais-tu pas répondu à ma dernière lettre?

— Oh! — dit Mathilde, — j'ai cru que tu ne te souciais plus de moi.

— Mais puisque je t'avais écrit?

— J'ai cru qu'Ursule d'Idrifonds te suffisait.

— Voyons! — dit Laure.

Aux premiers rapports, elle retrouvait les êtres tels qu'elle les avait connus, et le signe qu'ils lui donnaient d'eux lui rappelait toute leur nature : Madame d'Arsivilliers parlait toujours de sa sensibilité et c'était toujours à sa susceptibilité qu'on avait affaire.

— Pourtant, j'ai besoin de toi, va, — soupira-t-elle.

— Qu'est-ce qu'il y a? — demanda Laure.

— Eh bien, toujours, ma belle-mère, mon mari... Elle essaya de raconter ses ennuis, mais à mesure qu'elle les expliquait, elle en sentait elle-même la mesquinerie.

— Et puis, — dit-elle en soupirant, — bien autre chose...

— Tes enfants vont bien?

— Bien, — répondit-elle, — mais eux aussi, ils n'ont pas besoin de moi.

Elle expliqua qu'elle souffrait, qu'elle vivait dans le malaise!

— Que veux-tu, — s'écria-t-elle, — j'ai besoin de justifier ma vie!

Elle disait ces mots sincèrement, encore qu'elle les retînt d'un livre qu'elle venait de lire.

Elle parla de ses amies par qui elle avait aussi été déçue, et en particulier de la duchesse de Chanday. Laure connaissait ces amitiés féminines, tout de suite étroites et soudain brisées, celles qui les avaient formées ne profitant alors de s'être connues que pour se dénoncer l'une l'autre dans tous leurs défauts.

— Nous, pourtant, nous nous aimons, — reprit Mathilde. — Les gens sont si vils! Nous devrions nous unir contre eux, nous aider contre tout le monde.

Elle tournait vers Laure son visage sec et ses yeux sincères. Laure pensa en effet à tout ce qu'on pourrait trouver de force dans une pareille entente et promit sérieusement à son amie de s'allier ainsi à elle. Mais aussitôt ce pacte conclu, madame d'Arsivilliers parut l'oublier. Ses plus vives ardeurs tombaient subitement comme des flammes d'alcool. Elle avait une espèce d'étourderie triste.

Elles parlèrent de choses plus légères. Laure voulut lui annoncer le dîner qu'elle allait donner, de peur qu'en l'apprenant par d'autres, madame d'Arsivilliers n'en fût piquée :

— J'ai vu Estelle, — dit-elle d'abord,

— Ah! — fit Mathilde, déjà méfiante et un peu jalouse. — Et que t'a-t-elle dit?

— Eh bien, nous avons arrangé un dîner. Tu viendras?

— Tu y tiens vraiment? — demanda madame d'Arsivilliers, soupçonneuse.

— Mais oui, écoute. Il y aura ma tante Albéron, Esprévat, Rollaud, Benoît de Garbe d'Hermy que la politique intéresse, et puis, surtout s'il accepte, François Fermillod.

— Sûrement, il acceptera, — s'écria Mathilde, presque avec aigreur.

— Pourquoi?

— Comment, tu ne sais pas? — Et elle assura qu'une intrigue était nouée entre le député et madame de Candun et que tout le monde le savait.

Laure douta si c'était vrai. Comme madame d'Arsivilliers était honnête, elle voyait partout des amours et des liaisons.

— Mais, — demanda-t-elle, — ils se voient donc?

— Je crois bien, — répondit Mathilde, — ce Fermillod va partout!

— Enfin, — reprit-elle, — elle est tout de même un peu hardie de te le faire inviter!

Elle-même, comme pour bouder, avait envie de ne pas venir. Mais la curiosité fut la plus forte. Elle voulait connaître ce François Fermillod, qu'elle n'avait pas rencontré encore. Il venait justement de prononcer un de ces discours par lesquels

les jeunes hommes politiques essayent de faire croire qu'ils ne ressemblent pas à ceux qu'ils veulent remplacer. Il avait parlé avec dédain des vieux politiciens qui ne savent plus répondre aux difficultés du présent et, par une de ces métaphores que les journaux ressassent longtemps, il les avait comparés, en face des nouveaux problèmes qu'ils étaient incapables de résoudre, à de vieux sorciers épouvantés de voir les éléments ne plus obéir à leurs formules caduques.

Quand vint le soir du dîner, madame d'Albéron était prête à se sentir piquée que Laure eût invité François Fermillod, car, du moment qu'elle l'avait eu plusieurs fois chez elle, elle jugeait qu'on ne pouvait le recevoir sans le lui voler. Elle se flattait d'exercer sur lui une influence décisive et était prête à approuver tout ce qu'il ferait pour faire croire qu'elle le lui avait inspiré. Elle entra donc chez Laure assez disposée à s'irriter. Mais sa nièce avait l'air si peu désireuse de se parer de ses invités et si prête à laisser à sa tante toute l'importance que celle-ci en fut apaisée. Ce fut elle, plutôt que Laure, qui eut l'air de recevoir François Fermillod. Celui-ci était d'une politesse un peu guindée, mais très stricte. Déjà accoutumé au monde, il y avait d'abord pénétré avec défiance, tant son amour-propre craignait qu'on l'y offensât. Mais, naïvement étonné de l'accueil qu'il y avait trouvé, il avait bientôt désarmé, avec une satisfaction où se mêlait un dédain secret pour ces gens qui ne savaient pas mieux se défendre.

Le dîner commença et fut agréable. Madame d'Albéron parlait beaucoup, madame d'Arsivilliers oubliait ses peines en recevant les soins du vieil Esprévat. Celui-ci était cependant le moins satisfait des convives. Il se préservait mal d'une aigreur secrète en voyant ceux dont il défendait les intérêts, et même les privilèges, accueillir et fêter un ennemi; il les accusait une fois de plus, dans son cœur, de futilité, d'absurdité et d'ingratitude. Mais, du moment qu'on donnait un dîner en l'honneur de François Fermillod, il aimait encore mieux y être. Tandis qu'il se composait un maintien sceptique et indulgent, destiné à réduire un peu l'effet des propos tranchants de son collègue, il se racontait tout bas à soi-même, pour panser son amour-propre, combien il en avait déjà vu disparaître, de ces jeunes présomptueux. Mathieu de Garbe d'Hermy, qui avait remplacé

M. Rollaud, engagé ailleurs, trouvait que la conversation générale faisait mieux valoir les phrases galantes dont, à mi-voix, il essayait l'effet sur Laure. Quant à Estelle, elle triomphait.

Mais c'était peut-être Benoît de Garbe d'Hermy qui écoutait le jeune député avec le plus de crédulité. Il était pourtant assez vain de ce qu'il représentait, de son sang, de sa noblesse. Mais depuis trop longtemps, dans sa famille, on n'avait rien fait. Le dernier des siens qui eût touché aux affaires avait été ministre de Charles X. Depuis lors ses descendants avaient vécu séparés de tout et, affaiblis par cette inaction, une curiosité involontaire et presque puérile les poussait à se rapprocher de toute force réelle, fût-elle grossière, et à en subir le prestige. La force, ce soir-là, Benoît de Garbe d'Hermy croyait sincèrement la voir dans ce jeune homme au profil si net, secrètement neurasthénique, mais qui parlait sans paraître hésiter jamais. François Fermillod cependant, au moment même où on le croyait si ferme, s'amollissait. Heureux d'être reçu dans une maison nouvelle, il ne pouvait plus douter de sa victoire dans le monde où il avait pénétré, puisque, parmi toutes ces femmes, il en voyait une qui était à lui. Alors il ressentait cette dilatation de l'amour-propre qui, pour de telles natures, est ce qui ressemble le plus au bonheur. Son égoïsme satisfait rendait ses doctrines moins rigoureuses. Elles tombaient de lui comme des armes inutiles. Crédule, lui aussi, il jouissait des fleurs, des vins, de la table, mais tandis qu'il cédait ainsi aux premières sommations du luxe, bien loin de discerner sa propre faiblesse, il jouissait du commencement de duplicité qu'il sentait dans son âme jusque-là trop simple et goûtait le plaisir, capiteux pour un jeune homme encore naïf, de se croire un peu cynique.

Ainsi, grâce à ces sentiments différents, chacun se trouvait content d'être là. Après le dîner, on en vint à s'entretenir de ce que pourrait être la société future. Quoique le jeune député n'en sût en cette matière pas plus que les autres, on parut prêter à son avis plus d'autorité, et lui, pour répondre à ces prévenances, eut la gracieuseté d'affecter un certain scepticisme, qui parut du meilleur ton. Quand il se fut retiré, en même temps que madame d'Albéron, il fut évident que l'impression qu'il laissait était favorable. Estelle, pour la confirmer,

expliqua que, malgré son socialisme, il n'avait rien de méchant, et que, d'ailleurs, il avait dit dans son discours qu'il était absurde de vexer des religieuses et des moines.

— Sans doute, madame, — dit Esprévat, — mais s'il écarte ainsi l'anticléricalisme, ce n'est que pour donner quelque chose de plus actuel aux revendications sociales.

— Peu importe, — répondit-elle, — il a dit qu'il était absurde de poursuivre des moines.

— Oui, madame, il l'a dit, mais enfin...

Esprévat, découragé, s'arrêta.

« Quelle exiguïté d'esprit! Ne pas pouvoir embrasser une idée entière! »

Mais Mathieu de Garbe d'Hermy, qui était encore là, s'avisa de penser à son tour et énonça une opinion, sans qu'on pût savoir d'où elle lui venait, ni comment il se l'était faite; il déclara que, dans peu de temps, ce seraient les socialistes qui rétabliraient la monarchie. Pressé par Esprévat de justifier cette idée, il parut étonné de l'avoir eue. Hors des commérages et des galanteries, Mathieu de Garbe d'Hermy ne parlait plus qu'avec une sorte de naïveté et d'incertitude et, cherchant tous ses mots, il semblait préparer sans cesse un effet qu'il ne produisait jamais. Enfin il se tut.

Laure n'avait pris à la conversation qu'une part discrète. Sauf lorsqu'une gaieté sincère l'animait et la rendait toute présente, les discours qu'elle entendait lui donnaient plutôt envie de se taire et de rêver à des choses que les autres n'auraient pas pu deviner.

Le printemps arriva. Comme mademoiselle d'Idrifonds était revenue à Paris, Laure et elle prirent l'habitude d'aller, l'après-midi, se promener ensemble, en auto, dans la campagne, et elles connurent ainsi toute la suite de la saison. D'abord, avant même qu'il y eût des feuilles, ce fut le moment des arbres en fleurs. Dans le paysage informe des banlieues, sur d'obscurs remblais, entre une usine trop grande et une villa trop petite, ils éclataient, ignorants, fous d'enthousiasme et d'amour. Mais l'auto allait plus loin, atteignait la campagne et parfois, comme dans de vieilles robes de soie, on retrouve l'étoffe plus vive entre certains plis, ainsi, entre deux chemins,

les jeunes femmes retrouvaient de véritables plis de nature. Elles descendaient de l'auto, faisaient quelques pas. Un vent humble et frais rasait l'herbe, les arbres bourgeonnants semblaient gonflés au loin d'une fumée verte, quelques nuages tendres hésitaient dans le ciel. Des chants d'oiseaux s'élevaient par endroits, comme de minces appuis sur lesquels vacillait la coupole de l'espace immense. Alors, au fond des vallons, elles apercevaient d'autres arbres fleuris, déjà plus rustiques, et qui, se détachant sur la terre encore lourde et noire d'hiver, avaient le blanc un peu bis de ces dentelles que font les paysannes. Tandis que Laure contemplait vaguement ces choses, il lui semblait qu'elle oubliait tout; tout ce qu'elle avait pris pour sa destinée ne lui paraissait plus qu'accidentel, et elle était étonnée, en revenant chez elle, de ne pas retrouver autre chose que sa vague captivité d'habitude. Les jours suivants elles s'échappaient de nouveau. Elles voyaient le printemps se garnir peu à peu; les arbres sages déployaient leurs feuilles : comme une foule de spectateurs, ils se massaient sur les collines. A la fin, partout, comme une dernière entrée de ballet qui répondait à la première, les faux-ébéniers aux grappes jaunes, les acacias, les cytises, les marronniers parés de rouge ou de blanc, apparaissaient et, beaux galants, comme des acteurs de la comédie italienne, comme des Lindors ou des Clitandres, ils semblaient faire des déclarations d'amour aux villas.

Laure ressentait de nouveau l'influence d'Ursule. Par le fait même que rien de personnel ne la retenait, la malade semblait se mêler plus librement à la nature. Elle savait les noms de toutes les herbes. Parfois elle composait des bouquets avec tant d'art et d'agrément qu'elle paraissait grouper les corolles selon leurs propres affinités et ne faire, en les rapprochant, que les rendre heureuses. Laure, émue, regardait le visage de son amie, flétri et innocent, lui sourire parmi les fleurs.

Elle-même s'était remise à lire, à jouer du piano, avait repris les mêmes occupations que pendant l'hiver, mais en y portant beaucoup moins de foi. Quand elle revenait de ses promenades, encore pleine d'images et de reflets, ce qu'on lui racontait des autres lui paraissait à la fois obscur et chétif. Il lui semblait qu'au-dessus des hommes, il y avait un monde

sans ombres, vaporeux, riche, aérien, où brûlaient des lustres de jours, où les saisons brillaient comme des miroirs, et où elle-même voulait se suspendre. Au lieu d'exister par ce qu'on fait, il lui semblait souhaitable de n'être plus qu'un reflet des choses. Elle laisserait les autres vivre entre eux et croire à leur mutuelle importance. Leur société avait pour appuis quelques aimables vieillards qui, n'ayant plus rien à faire de caché, pouvaient tout entiers se donner au monde. Laure en connaissait plusieurs. Parfois le charme d'une conversation suffisait à faire concevoir à la jeune femme toute une vie délicate, qui eût été moyenne sans être médiocre, et où l'emphase n'aurait pas pu s'exercer. Mais, si beaucoup de gens lui paraissaient agréables, c'était justement parce qu'elle ne leur demandait presque rien et un sûr instinct l'avertissait que, plus exigeante envers eux, elle n'aurait pu en garder la même opinion. Ce n'était pas sur eux qu'on pouvait appuyer sa vie, il y aurait eu de l'absurdité à vouloir en faire des cariatides. D'ailleurs, qu'avait-elle besoin d'eux? L'amour dont ils prétendaient que leur existence était arrosée, elle le retrouvait bien plus pur, le matin, quand elle faisait de la musique. Alors elle se baignait à la source des sentiments, avant qu'ils allassent se corrompre et se pervertir dans les pauvres histoires humaines. Cependant elle voyait toujours Estelle de Candun. Celle-ci exposait sa liaison avec François Fermillod avec tant d'insistance que Laure se demandait parfois si elle ne trouvait pas dans cette ostentation son plus grand plaisir. Mais elle se disait que c'était l'amour et, sans rechercher plus loin, elle éprouvait une sorte de mortification voluptueuse à en infliger le voisinage à sa solitude. En même temps elle apportait à son amie cette aide insaisissable, mais certaine, qu'une femme dont la réputation est bonne peut fournir à une autre qui ne jouit point du même avantage. Estelle en profitait sans que cela lui suffît. Elle se sentait encore blâmée, tant qu'on ne vivait pas comme elle. Sans faire à Laure des confidences explicites, elle lui décelait son bonheur à demi-mot, comme pour la tenter, et répétait qu'il fallait vivre. C'était, pour elle, s'abandonner allégrement à toutes ses fantaisies. Sa grande adresse était de représenter comme une entreprise pédantesque le moindre effort qu'on pût faire pour être maître de soi. Elle ne manquait pas

non plus de prêter aux besoins des sens, lorsqu'elle y faisait allusion, une force irrésistible, et Laure, qui, depuis quelque temps, n'était guère tourmentée par eux, en ressentait quelque confusion et n'osait pas le dire à son amie. Un jour que celle-ci, forte de l'avantage que lui donnait son bonheur, avait attaqué Laure plus directement, en lui représentant qu'elle ne serait pas heureuse tant qu'elle ne changerait pas de mœurs, comme Laure résistait et élevait plusieurs objections, Estelle en vint à dire que la vie serait trop compliquée si l'on devait encore s'embarrasser de fidélité.

— Mais l'amour, c'est la fidélité, — dit Laure.

Elles s'arrêtèrent et, soudain, elles qui croyaient se connaître, elles se virent. L'une ne regardait point à ce qu'elle devenait; elle ne cherchait que des moments et, dans chacun, oubliait ceux d'avant. L'autre avait besoin de pouvoir se reconnaître dans tout ce qu'elle avait été. Un air de hauteur involontaire et presque de dégoût parut sur le visage de Laure et Estelle comprit qu'en insistant elle risquait de perdre son amie. Elle eut l'adresse de parler aussitôt d'autre chose.

L'été arrivait. Laure et mademoiselle d'Idrifonds avaient rêvé de faire un grand voyage, d'aller ensemble en Norvège. Mais la jeune fille était de nouveau plus malade; ces beaux projets se dissipèrent au moment où ils auraient dû s'accomplir, et il ne restait plus à Laure que ses habitudes et ses obligations ordinaires. Cédant aux instances de son cousin, elle accepta l'invitation de sa tante à Trouville. Là continuait la même vie, plus grossière et brillantée par l'argent seul. Ceux qui la menaient prétendaient s'amuser, mais comme s'ils eussent craint qu'un d'eux, en s'échappant, allât trouver ailleurs des plaisirs réels, ils s'engageaient à rester ensemble et s'enchaînaient les uns aux autres comme des forçats. En voyant dans les journaux la relation de leurs fêtes, ils pouvaient croire qu'ils s'y étaient divertis. Dans ces groupes les liaisons se mêlaient aux mariages. Parmi les jeunes femmes que ce tourbillon emportait, certaines restaient honnêtes, mais cette honnêteté, presque absurde dans la vie qu'elles menaient, ne valait rien, ne nourrissait rien. Robert de Lembaye prenait part à tous ces plaisirs et Laure aurait presque souhaité qu'il l'y entraînât. Mais lui, au contraire, s'étant accoutumé à venir

parler de lui à la jeune femme, ne s'occupait guère d'elle. Contraint de songer de plus en plus à se marier, le pire était pour lui qu'une occasion se présentait. Il s'agissait d'une famille d'Américains d'origine allemande, les Steiner, établis depuis peu à Paris, et dont Robert s'empressait d'annoncer à sa cousine qu'ils n'étaient pas israélites. Il avait connu leur fille qui ne lui plaisait ni ne lui déplaisait, mais il fallait se décider, et devant l'acte auquel il était acculé, tout ce qu'il y avait en lui de délicat à la fois et de naïf se réveillait. Il s'était réservé ingénument le mariage comme le premier acte d'une vie nouvelle, et il voyait avec surprise qu'au contraire c'était le dernier qu'exigerait sa vie présente. Il semblait étonné, lui qui n'était que faible, d'être conduit à quelque chose de vil.

— Que faire? — soupirait-il, — je ne peux pourtant pas me mettre, moi aussi, à brocanter de vieux meubles.

Quand il pensait au travail, il ne voyait devant lui que des expédients et des besognes presque inavouables. Alors il recommençait à supputer ce que valait la famille Steiner. C'était la grossièreté du père qui le repoussait surtout. Quant à la fille, il la trouvait ingrate et maussade, mais comme, à son insu, il était pénétré de tous les préjugés, il se demandait si cela ne valait pas mieux que d'épouser une femme trop agréable et si toutes les disgrâces de mademoiselle Steiner ne devaient pas être tenues pour des qualités.

Laure aurait voulu l'aider, mais du moment qu'elle ne se dévouait pas à son cousin jusqu'à l'épouser, elle ne pouvait rien pour lui. Elle-même cherchait un secours. De Trouville, elle alla chez son frère. Celui-ci, depuis qu'il avait quitté l'armée, vivait à Orléans, d'où il s'occupait d'exploiter les terres que sa femme lui avait apportées en dot. Laure vint le rejoindre dans le petit château paternel où elle avait passé tant de jours. Mais elle s'aperçut bien vite qu'on ne peut être en plus sans être de trop et que ceux qui sont unis entre eux le sont toujours contre les autres. Elle s'était prise d'affection pour la fille aînée de son frère, tendre et charmante enfant de huit ans, qui répondait à ses caresses. Mais cela déplut à sa belle-sœur, qui semblait craindre que Laure, ayant éludé les charges de la vie de famille, vînt s'en donner les plaisirs à leurs dépens. Le frère de Laure, un peu empâté dans le sérieux provincial, et fier de

ses quatre enfants, méprisait la corruption et la futilité de Paris et soupçonnait peut-être, sans le dire, la vie de sa sœur. Laure se sentait exclue de la vieille maison où régnait maintenant une étrangère, et elle éprouvait avec une peine cuisante que le fantôme de son père en était chassé avec elle et qu'elle seule le gardait encore vivant dans son souvenir. Alors, lasse, elle rêvait. Dans l'incertitude et le désarroi faible, inutile, vaincue, des phrases qu'André lui avait dites lui revenaient fortuitement à l'esprit; elle s'en rappelait une qu'il lui avait écrite une fois : « La puissance du cœur a l'air d'une faiblesse. » Mais tout cela passait en elle sans y agir. Cependant elle s'évertuait encore à se donner une vie réglée, à se fixer quelque travail. Elle avait même repris, pour les relire, les trois romans d'André Arlant, et ainsi, de tous les livres qu'elle avait voulu connaître, elle retombait sur les siens; mais une sorte d'aversion nerveuse l'empêchait de les ouvrir; et comme elle n'aurait pas pu davantage les éloigner d'elle, ils demeuraient, sans qu'elle y touchât, sur sa table.

## XIV

Elle alla à Cormeilles chez madame d'Arsivilliers. Celle-ci s'inquiétait aussi d'elle-même, mais, essayant sans cesse de s'expliquer sa nature, elle ne se reconnaissait que dans les plus grands mots, au lieu que Laure n'osait jamais s'en servir. Puis madame d'Arsivilliers, sous prétexte de se connaître, ôtait toute fécondité à ses sentiments, rendait impossible leur croissance en elle et faisait penser à ces enfants qui, dès qu'ils ont semé une graine, la déterrent pour voir si elle germe et l'empêchent à jamais de pousser. Comme indiscrète envers elle-même, elle ne respectait pas son propre mystère. D'ailleurs, elle prétendait avoir changé, s'être décidément détournée des êtres qu'elle dédaignait et ne plus trouver de secours que dans les livres. Mais ses idées se renversaient soudain sans se modifier vraiment, et l'on ne sentait jamais mieux que dans ces renversements combien elle restait toujours la même.

Alors Laure eut envie de retrouver d'autres êtres, Estelle de Candun, qui, par comparaison, lui paraissait naturelle

et simple, et qui, elle, du moins, avait le mérite d'être contente. Mais, là, encore, tout s'était altéré. Estelle de Candun et François Fermillod étaient différents d'origine et de caractère, et ces mêmes différences qui avaient augmenté pour eux le plaisir de se saisir, les empêchèrent de se mêler. A toute occasion, sans y penser, elle parlait des hommes de son monde en les opposant à lui et ainsi, étourdiment, se faisait haïr. En même temps, ce jeune bourgeois, d'abord étonné de sa facile entrée dans une autre société, rencontrait maintenant ce dédain subtil, à la fois insurmontable et transparent comme un mur de verre, par lequel une classe se défend contre de nouveaux venus. Il reprit aussitôt toute sa susceptibilité et sa maîtresse ne fut plus qu'un otage sur lequel il se vengeait. Elle-même ne valait pas pour son amour-propre tout ce qu'il avait cru d'abord. Il remarqua combien d'hommes la traitaient familièrement, sans déférence, sans estime. Il pensa à tout ce qu'elle avait fait avant qu'il l'eût rencontrée. Il sentit même que ce n'était pas lui qui l'avait vraiment conquise, mais que, dans leur liaison, c'était elle qui était adroite et lui inexpert, elle qui avait eu la fantaisie de se l'attacher et qu'ainsi, au lieu de faire une conquête, il était presque tombé dans un piège. Il était devenu très jaloux d'elle, et il était dépité de cette jalousie comme d'une façon qu'elle avait encore de s'imposer à lui, de le distraire de ses vrais travaux. D'autre part, s'étant surmené pour la rédaction de plusieurs rapports, il était devenu neurasthénique et cette maladie lui avait donné des choses et de lui-même un sentiment moins intéressé et plus approfondi. Jusque-là il s'était naïvement cru fort, parce qu'il se sentait sans scrupules, et comme il croyait en lui, tout ce qu'il constatait de misérable chez les autres ne l'affectait pas. Maintenant, en même temps qu'il voyait mieux l'indigence de ses compagnons, il s'aperçut que lui non plus ne savait pas les mots qui commanderaient à la tempête et il eut peur soudain des foules brutales qu'il déchaînait et qu'il ne pourrait pas conduire. Alors, petit ambitieux fatigué, sa faiblesse le rendait faussement tendre, il avait besoin d'amour. Mais celle à qui il en demandait était la première à qui il devait cacher sa détresse, et devant laquelle il devait continuer à soutenir son rôle d'homme fort. D'ailleurs, tout les opposait :

malgré lui, il était sérieux; elle ne vivait que pour le plaisir. Il avait des susceptibilités et des exigences qu'elle ne comprenait même pas. Alors il était envers elle méchant et dur, mais tout ce qu'elle subissait de lui, loin de le désarmer, ne faisait que l'irriter davantage, car il y voyait une preuve qu'elle en avait supporté au moins autant de ses autres amants, de ceux qu'elle avait pris dans son monde.

Cependant tous ceux à qui il n'arrive rien s'attroupaient autour de leur histoire, curieux et comme affamés. Dans une vie oisive et plate, l'amour était considéré comme la seule cause dont on pût encore espérer des surprises et des catastrophes. De vieilles dames réprouvaient madame de Candun, mais, par une opinion où l'orgueil de caste avait part, elles croyaient qu'elle n'aurait pu honorer de ses faveurs ce jeune député sans le gagner à d'autres idées, et sans en faire l'instrument d'une restauration prochaine. Laure, un jour, se disputa presque avec Serrizier, qui, jaloux de se voir négligé par madame de Candun, recrutait tous les médisants contre celle dont il se prétendait l'ami. Laure défendit Estelle avec beaucoup d'élan et cependant elle ne pouvait pas l'approuver. Elle sentait que celle-ci avait tort et, d'autre part, trouvant pauvres les idées morales au nom desquelles on la blâmait, elle ne savait que croire et devenait fort triste.

Elle allait se promener au Bois. L'hiver était rigoureux et clair. Elle marchait le long des allées. Au loin, la ville aiguë fumait comme une arme trempée dans un bain glacé. Elle allait. Parfois, en marchant, elle croisait quelques couples maussades d'amants, descendus pour un moment de leur voiture. Elle voyait leur visage empoisonné de fausseté, elle entendait en passant quelqu'une de leurs phrases. Ils ne se parlaient même pas franchement, ils ne se disaient que les mensonges rituels. « Seule, se disait Laure presque âprement, nette et seule! » Il lui semblait qu'elle se purifiait dans l'hiver. Elle regardait les petits étangs gelés, que ne variaient plus les mouvements de l'eau et que la glace faisait paraître plus grands. Une délicate aigreur emplissait l'air rose. Les arbres, se ramifiant sur le ciel jusqu'à leurs moindres brindilles, ressemblaient à des algues sur le feuillet teinté d'un herbier.

Parfois aussi, elle retournait dans les musées, mais tout ce

qu'elle y voyait de beau lui paraissait maintenant bien loin de sa vie.

M. de Candun, depuis quelque temps, était mécontent. Un petit journal nouveau lui faisait la guerre dans l'arrondissement qu'il représentait. Habitué à n'y rencontrer que des égards, ces attaques triviales lui étaient pénibles et il n'ouvrait jamais sans malaise la feuille qui les lui apportait. Un jour, à la Chambre, il voulut lire le dernier numéro : il y avait à peine jeté les yeux qu'il rougit, comme s'il avait été souffleté. Un article, écrit avec l'esprit et les grâces de la province, relatait à mots presque découverts la liaison de sa femme avec François Fermillod. Il enfouit le journal. Il aurait voulu le détruire. Il revint chez lui, son sang bouillonnait. Le pis était pour lui de reconnaître que cette révélation ne lui apprenait rien et le forçait seulement à s'avouer ce qu'il n'avait pas voulu se dire. Alors il revoyait tout. Il se souvenait même de l'heureuse surprise qu'il avait éprouvée un an avant, quand, sa femme s'intéressant aux choses de la politique, il avait cru qu'elle revenait à lui, alors qu'elle pensait à l'autre. Qu'elle eût porté ses désordres dans un monde où jusque-là ils n'étaient même pas soupçonnés, qu'elle l'atteignît jusque dans son pays, cela l'irritait comme une félonie suprême. Il revint à pied chez lui sans que son agitation diminuât; sa femme était là, et faible, irrité, ne pouvant rien faire, il lui fit une scène.

Le lendemain matin, à onze heures, Laure était déjà habillée et prête, car elle avait à déjeuner sa vieille institutrice, puis devait aller au Louvre avec M. Joffand, à qui elle avait promis ce noble plaisir. Elle vit entrer Estelle : celle-ci montrait un petit visage chiffonné, où les yeux seuls restaient à leur place.

— Ah! — dit-elle, — j'avais besoin de te voir, ça ne va pas, je n'en peux plus. Il faut que ça finisse.

— Qu'y a-t-il? — demanda Laure.

Estelle lui raconta ce qui était arrivé et, en lui parlant de cet article, elle semblait encore flattée que tout ce qui la concernait fût si public.

— Eh bien, Albert aussi l'a lu... et alors...

— Alors? — demanda timidement Laure.

— Il m'a fait une scène!

« Il ne savait donc pas », fut sur le point de s'écrier Laure, et cette seule pensée dévoilait aussitôt toute la misère d'une telle histoire. Elle se contenta de dire :

— Mais comment peut-on imprimer de pareilles choses?

— Que veux-tu, — répondit Estelle. — Et puis, là-bas, on s'occupe tant de moi!

Elle commença à parler à Laure du jeune homme qui dirigeait ce journal, ancien maître d'études qui s'était jeté dans la politique. Elle l'avait rencontré une fois et n'était peut-être pas loin de supposer qu'il était amoureux d'elle et d'en voir une preuve singulière dans l'article qu'il lui avait consacré. Laure sentit confusément ce qu'il y avait de complaisance dans tout cela et fut presque irritée qu'on ne profitât pas de pareilles circonstances pour voir au moins une fois les choses comme elles sont.

— Enfin, — répondit-elle à Estelle en parlant du journaliste provincial, — il veut surtout, sans doute, remplacer ton mari à la Chambre.

— C'est possible, — répondit Estelle, plus humble. — En tous cas, — reprit-elle avec violence, — ça m'est égal, je suis contente qu'Albert ait lu ça. Oui, j'en ai assez! Si ça ne lui plaît pas, qu'il se sépare...

— Mais enfin, — demanda Laure, — que lui reproches-tu?

— Oh! tout! D'être là. De tout supporter!

En effet, comme les maris qui s'effacent, M. de Candun en était arrivé à rendre sa seule existence aussi odieuse que toutes les rigueurs.

— S'il criait, au moins, s'il me faisait des reproches! Non, il se tait. Sous prétexte qu'il est religieux, il me pardonne. Il m'humilie en me pardonnant! Est-ce qu'il s'occupe seulement de moi? Il me laisse libre! Eh bien, il devrait savoir que les femmes veulent être dominées. Tout le monde le sait! Meyran me l'a encore dit l'autre jour! Ou bien alors il n'avait qu'à ne pas m'épouser! Une nature ardente comme la mienne!

Laure écoutait. Elle alla fermer la porte de peur qu'un domestique entendît.

— Oh! ça me fait du bien, — reprit Estelle, — de te parler

ainsi! Tu sais, je suis son moindre souci. Je sais bien ce qu'il aime! C'est de représenter son pays, comme il dit, ainsi que l'a fait son père. Belle représentation! Un muet! Il retarde en tout, d'ailleurs, je n'ai même pas ses idées! Mais il faut le voir, à Brujoy, dans cet horrible endroit, où il me force à passer tous les étés! Là-bas, il parade. Et s'il m'en veut, ce n'est même pas pour ce que j'ai fait, mais parce qu'on l'a su là-bas! Chez lui, il prétend qu'on l'aime! N'empêche qu'à la dernière élection il a fallu débourser quarante mille francs. Et puis ce sont mes chapeaux qui coûteront cher!

Il semblait à Laure qu'elle voyait couler devant elle tout ce que contenait cet amour.

— Tes enfants, — murmura-t-elle.

— Mes enfants! Ce sont les siens!

Et comme si elle avait voulu poursuivre et traquer son mari dans le seul sentiment où il ne dépendait pas d'elle :

— Oui, — dit-elle, — eux, il les aime! Il aurait voulu en avoir d'autres! Grand merci! Je savais ce que j'avais eu de mal pour faire ceux-là! Et comme je n'avais même pas eu de plaisir avant!

— Estelle! — dit Laure.

— C'est vrai, — reprit la jeune femme. Elle continua de parler, mêlant à ses propos des noms d'anciens amants, paraissant supposer que Laure était instruite de toutes ses histoires. Puis elle se plaignit de la curiosité dont on la poursuivait, oubliant qu'elle avait pris plaisir à l'exciter; elle nomma les gens qui avaient pris parti contre elle, un de ses cousins qui, disait-elle, eût mieux fait de surveiller sa propre femme, Serrizier, dont elle faisait entendre des choses que Laure n'osait pas comprendre, et ainsi, se défendant et prête à se venger sur n'importe qui, elle ressemblait à ces petites bêtes traquées dont la morsure devient venimeuse.

— Non, — reprit-elle, — non, il faut que cela finisse!

Et elle répétait qu'elle en avait assez, qu'elle était lasse de sa vie, avec son mari, qu'elle ne pouvait plus la supporter; elle prenait plaisir à insister ainsi, à s'exciter davantage, comme si, de l'exaspération de ses sentiments, avait dû sortir l'acte dont elle se savait incapable.

Laure se taisait. La pitié en elle était gênée par dégoût. Ce

qu'Estelle lui découvrait lui paraissait si triste et si irréparable qu'elle avait honte des phrases convenues qu'elle aurait pu prononcer pour la consoler. Ne trouvant rien de vrai à lui dire, elle ne comprenait pas qu'au contraire quelque chose de faux pouvait seul convenir à l'âme de madame de Candun et s'y ajuster : ces phrases, cependant, Estelle les attendait.

— Enfin, — reprit-elle en se contraignant, — que t'importe tout cela, tu es aimée!

— Ah! — fit Estelle, et Laure connut qu'elle avait touché le point sensible. — François m'aime, sans doute, — reprit-elle, — mais, lui aussi, c'est un homme, comme les autres! Il m'aime, mais... Vois-tu, — s'écria-t-elle brusquement, — j'en ai assez, j'ai envie de me jeter à l'eau!

Elle s'approchait ainsi de tous les actes extrêmes sans avoir la force d'en accomplir aucun, et elle mêlait ses plaintes d'aveux embrouillés, où quelques derniers mots de complaisance subsistaient encore. Pourtant elle ne faisait plus de bravades ni de théories. Elle avouait presque l'état nerveux qui lui imposait le besoin de l'amour. Laure était étonnée qu'elle ne fît pas une meilleure résistance. Elle, si fanfaronne à l'ordinaire, maintenant que la vie la mordait, elle pleurait, prise dans le piège. Elle semblait dire à la Douleur : « Lâche-moi. »

— Ma petite Estelle, — dit Laure, — voyons, il faut avoir un peu de courage. Tout cela passera. Toi qui es si gaie, ajouta-t-elle.

— Oh! j'en ai l'air, — reprit l'autre, — mais, dès que je ne m'agite plus, si tu savais, je suis si triste! c'est comme si j'étais cassée. Personne ne tient à moi. J'ai été si mal élevée... Mon père... J'ai envie de me jeter à l'eau, — répéta-t-elle.

Et, de toutes les idées qu'elle avait agitées, celle de sa destruction lui paraissant vraiment la seule émouvante, elle éclata en sanglots :

— Pauvre moi, — murmurait-elle en pleurant, — pauvre petit moi!

— Pense à tes enfants, — répéta Laure avec embarras.

— Mes enfants! — bredouilla Estelle en pleurant encore.

Quoiqu'elle crût bien sentir qu'Estelle ne gardait pas la force de rien exécuter, elle restait pourtant inquiète :

— Promets-moi, — dit-elle, — de ne rien décider tant que tu seras dans cet état-là, d'attendre... promets-moi.

— Mais s'il fait quelque chose, lui, Albert, — dit madame de Candun, et Laure vit bien quelle crainte la jeune femme gardait en elle.

— Mais non, — répondit-elle, — tu sais bien qu'il ne fera rien, — et, pleine d'un dégoût indicible, elle arriva enfin à la phrase qu'il fallait dire :

— Il t'aime aussi.

Estelle reçut cette assurance sans protester, en se regardant dans le petit miroir qu'elle avait tiré de son sac et devant lequel elle se refaisait un visage.

— Tu l'as revu, ce matin? — demanda Laure.

— Non, mais j'ai dit en sortant que je venais chez toi, — répondit Estelle, dévoilant ainsi à demi ce qu'elle attendait de son amie : — il viendra peut-être, — ajouta-t-elle.

Elle se laissa donc arracher la promesse de ne pas agir. Laure voulait la garder à déjeuner.

— Tu es seule?

— Non, il y a Prudent, mon institutrice. — Estelle parut piquée qu'une si mince invitée ne lui fût pas sacrifiée. Elle partit. Presque aussitôt après, Prudent parut. Maigre, correcte, elle avait cet air modique et cette dignité toujours en défense des subalternes qui ne doivent pas être pris pour des domestiques. Pendant le repas, Laure avait soin que le service en fût très lent, pour que la vieille fille pût satisfaire sa gourmandise sans renoncer au plaisir de la causerie. Laure, en la regardant, songeait à la prodigieuse inégalité des destins. L'institutrice s'était dévouée, pendant des années, pour entretenir une mère infirme. La jeune femme se disait que la vie ne prend peut-être son sens que dans de telles épreuves. Mais aussi Prudent était sortie de ces luttes un peu desséchée et, dans tout ce qui était magnifique et opulent dans le monde, elle ne voyait qu'un luxe dont elle se défiait. Deux ans avant, cependant, elle avait fait un petit héritage dont l'argent s'était joint à celui de ses économies. Depuis lors elle portait un âpre intérêt à la politique, s'intéressant à tout le train des choses pour la miette de fortune qu'elle y avait hasardée. Elle avait d'ailleurs à l'égard des gens au pouvoir ce ferme mépris des

petites gens, trop sûrs que les puissants n'ont pas leurs strictes vertus. Elle jugeait avec la même sévérité les députés de tous les partis et les appelait des farceurs.

Après le déjeuner, tandis qu'elle humait son café, Laure lui apporta un cadeau qu'elle avait réservé pour elle : c'était un collier de cristal et d'améthystes. La jeune femme en ces occasions se rappelait toujours ce que lui avait dit son père, qu'il vaut encore mieux donner aux pauvres quelque chose de superflu dont ils ont envie que quelque chose d'utile dont ils ont besoin. Ce collier, en effet, parut ranimer chez la vieille fille des sentiments qu'on n'y aurait pas cru présents et, dès qu'elle l'eût passé à son cou, une sorte de coquetterie confuse et honteuse se peignit sur son visage. Elle remercia Laure qui pensait, en la regardant, à ses sacrifices inconnus, à cette vertu de fourmi, humble, opiniâtre et chétive.

— Laure, — lui dit soudain Prudent, — vous avez toujours votre nature charmante.

— Non, — s'écria Laure, et elle eut soudain les yeux pleins de larmes, — il ne faut pas me faire de compliment, je ne mérite...

Prudent la regarda, surprise. D'habitude, elle ne se souciait plus de ses élèves dès que celles-ci lui échappaient. Mais, cette fois-là, elle pensa un instant à ce que pouvait être la vie d'une jeune femme comme celle-ci et, pour tâcher d'en deviner quelque chose, songea aux romans qu'elle avait lus.

On annonça M. de Candun. La vieille fille s'esquiva et Laure vit entrer le mari d'Estelle. Il avait l'air fatigué, mais toujours correct, ses cheveux gris régulièrement partagés. Il vint tout de suite au fait, comme s'il avait craint, s'il tardait, de ne plus oser.

— Avez-vous vu Estelle? — demanda-t-il après les premiers mots.

— Oui, — dit Laure.

— A quelle heure est-elle partie?

— Mais, à midi.

— C'est qu'elle n'est pas rentrée déjeuner, je suis inquiet.

Puis, prenant soudain son parti :

— Madame, je vous parlerai franchement. Vous êtes son amie. Hier soir, je me suis laissé aller à lui faire de durs

reproches, je me suis emporté contre elle. C'est pourtant là quelque chose que je croyais bien m'être interdit. J'ai eu tort. Mais je crains qu'elle ne se porte à quelque extrémité, ne serait-ce que par faiblesse.

Laure, embarrassée, répondit qu'Estelle lui avait paru calme.

— Madame, — reprit-il, — je ne sais pas ce qu'on dit de moi, mais je crois pouvoir le négliger. Vous savez que je suis religieux, et je plains ceux qui n'ont pas un tel secours. Je me demande comment ils vivent. Ce qu'Estelle est devenue tient à trop de causes pour que moi-même je puisse les saisir. Mais, dans cette incertitude, je n'ai de sûr que mon devoir. Je ne l'abandonnerai pas. Je ne veux pas que la mère de mes enfants...

— Monsieur de Candun... — dit Laure avec émotion. Elle s'apercevait qu'il existait.

— Pour agir ainsi, — reprit-il, — il ne me faut qu'un peu de courage. Il est vrai que ce n'est pas celui auquel on nous a préparés : il consiste à être au-dessus de l'opinion. Il suffit pour la dédaigner de penser à ce que valent ceux qui la font.

Tandis qu'il prononçait ces paroles, on sentait en lui la fermeté qui lui venait de la religion, en même temps que la hauteur involontaire d'un gentilhomme. Mais, tout de même, au moment où il se déclarait au-dessus de l'approbation des autres, il avait besoin de recevoir celle de la jeune femme qui était devant lui.

— Monsieur de Candun, — dit Laure, — je vous remercie de me marquer tant de confiance. Soyez sûr qu'Estelle ne fera rien d'inconsidéré. Laissez-moi vous assurer, même, qu'elle sent ce qu'elle vous doit.

— Oh!! — dit-il avec tristesse.

— Si, croyez-moi. Mais elle ne sait pas vous l'exprimer. Elle est légère et faible, comme nous toutes...

— Pas comme vous, Madame, — dit-il, — vous êtes d'une nature sérieuse.

Laure reçut cet éloge avec confusion. Elle se rappela soudain toute l'aide qu'elle avait vaguement apportée aux amants, elle se trouva coupable envers l'homme qui était devant elle et aurait voulu lui demander pardon.

— Soyez tranquille, — dit-elle seulement, — Estelle ne fera rien, vous la trouverez ce soir chez vous.

Il reçut avec un soupir cette assurance qui le rendait moins soucieux, sans lui promettre aucun bonheur. Il entendit du bruit et fit le geste de se lever.

— C'est sans doute monsieur Joffand, — dit Laure, — avec qui j'ai un rendez-vous.

M. Joffand parut, frais, content, sa belle barbe bouffante. Après quelques mots insignifiants, M. de Candun se leva.

— Mais vous n'avez pas séance aujourd'hui, — demanda Joffand.

— Non, mais une commission...

Il prit congé. Laure était troublée. Elle restait d'autant plus inquiète qu'elle se sentait moins certaine de tout ce qu'elle lui avait dit pour le rassurer. Elle se reprochait d'avoir laissé Estelle partir, elle aurait voulu la rejoindre; elle pensa même, un instant, à aller chez François Fermillod. En même temps elle sentait qu'au-dessous des mots la réalité se découvrait un moment, elle aurait voulu se pencher et voir. Cependant, sans y prendre garde, elle était sortie de chez elle avec Joffand et se trouvait près de lui dans l'auto qui les emportait.

Il parlait et ne s'apercevait guère si elle l'écoutait, pourvu qu'elle le laissât dire. Il venait de déjeuner avec des hommes politiques, expliquait que le ministère allait se retirer. D'ailleurs tout était au pis. La Chambre fabriquait des lois que le Conseil d'État n'arrivait pas à mettre en forme. Il aurait fallu tout changer pour que quelque chose allât bien; l'avenir était plein de menaces. Mais tandis que M. Joffand discourait ainsi, il avait plaisir à répandre ces sombres présages dans cette voiture moelleuse, auprès de cette jeune femme élégante, pendant qu'on voyait à travers les glaces Paris calme et gris.

Ils arrivèrent. Laure connaissait bien cette entrée du Louvre et le groupe cocasse et piteux des *ciceroni*, avec leur misère grimée d'élégance pour fasciner les étrangers. Ils entrèrent.

— Ah! — dit M. Joffand, — oublions tout dans les arts!

Ils gravirent l'escalier. Quand ils pénétrèrent dans la première salle, dehors une éclaircie s'était faite, et la lumière, en se répandant sur les tableaux comme de la vie, les ranimait

tous ensemble. Il y avait là des combats, des portraits, des corps de femmes, reliés par la même gloire, et les objets d'une nature morte, peints dans leur modeste douceur, étaient aussi nobles dans cette transfiguration des arts que les apothéoses et la nudité des déesses. On eût dit qu'un air magique, plus riche et plus capiteux que l'air réel, coulait parmi ces peintures, et, entre ces murs éclatants, c'étaient les vivants qui ressemblaient à des ombres.

Laure et Joffand étaient venus sous prétexte de revoir certains Watteaus. Mais ils allaient maintenant, attirés par une toile, puis par une autre, M. Joffand s'enthousiasmant au hasard. Laure l'enviait. Elle se sentait en même temps offerte à toutes les choses et incapable de s'y livrer. Elle était contrariée, irritée, nerveuse. Ils traversèrent plusieurs salles. Partout on apercevait des œuvres et de cet entassement finissait par émaner quelque chose de mélancolique, comme si l'on avait pressenti que la réunion de tant de trésors ne ferait que rendre, un jour, leur destruction plus facile et plus complète.

Ils rencontrèrent le petit Arsailly. Il prenait des notes sur un carnet et, devant des richesses si évidentes, il prononçait tout de suite des mots abstraits. A vrai dire, il ne voyait pas les tableaux, mais professait à leur sujet les idées qu'il croyait le plus élégantes. Il ne s'entendit pas avec M. Joffand, car ils étaient d'âges trop différents pour avoir les mêmes affectations. L'un visait encore à l'éloquence, quand l'autre ne prétendait qu'à la précision. Laure revint avec Joffand dans le salon carré. Les tableaux apparaissaient sur les murs non point brillants d'un éclat facile, mais s'enveloppant d'une gloire plus réservée, telle qu'il fallait, pour l'atteindre, traverser l'obscurité qu'ils avaient reçue des siècles, et celle dont les couvrait la journée. Des peintres, tout près d'eux, s'appliquaient à les reproduire, mais il suffisait qu'on regardât leur copie pour qu'ils parussent repoussés bien loin, comme si le chef-d'œuvre s'était défendu. Laure s'assit sur une banquette, en face de la grande fête de Véronèse. Celle-ci, ample et calme, s'enfonçait dans ces tons chauds qui sont la vieillesse dorée de la peinture. Sous la paix d'un ciel vaste et fin qui tempérait son éclat, le festin s'étalait à l'aise, à la fois riche et

mesuré, mais au premier plan, pour donner à ce voluptueux banquet quelque chose de noble et d'idéal, il y avait un groupe de musiciens. En bas, au pied de cette fête sereine, les visiteurs défilaient, ternes, poudreux, ennuyés, la plupart relevant à peine la tête vers ce qui aurait dû les éblouir. Certains, pourtant, s'arrêtaient et, pareils à des mendiants, ils semblaient demander à ces tableaux comment ils devaient faire pour donner à leur existence le même éclat qui brillait en eux, mais l'art ne répondait pas ; il étalait seulement, avec une largesse et une magnificence ironiques, ses amples trésors et la vie, à ses pieds, ne paraissait plus qu'une épave.

— Mon Dieu, — dit Laure, essayant maladroitement de traduire ses aspirations confuses, — quand on voit tout cela, comme il semble que la vie devrait être plus grande !

— La vie ! — s'écria Joffand. — Que n'est-elle pas ? Elle nous offre tout, le travail, l'amour !

Laure souhaita qu'il se tût et elle se promit de ne plus le provoquer, pour qu'il ne lui gâchât pas les grands mots dont elle avait tant besoin. En ce moment-là, il lui déplaisait. Sa crédulité même le privait de toute émotion profonde ; il lui expliqua qu'il suffisait de vouloir être heureux pour y parvenir, et tandis qu'il livrait la recette du bonheur comme on donne celle d'un plat, son optimisme hygiénique offensait la mystérieuse difficulté des choses. Mais Laure pensa que le petit Arsailly venait aussi de lui déplaire. Fallait-il donc qu'elle s'écartât de tout le monde ? Alors même qu'elle croyait avoir raison contre chacun de ceux qu'elle repoussait, il lui semblait impossible de ne pas avoir tort contre eux tous. Elle entendit un rire clair et se retourna. Elle vit madame de Grollay avec ses deux filles. Bien que celle-ci fût vêtue élégamment, qu'elle fût jolie et jeune encore, elle n'attirait point l'attention parce qu'aucune coquetterie ne la poussait en avant. Elle ne s'occupait que de ses enfants. Ses filles, au contraire, avaient, dans le jour terne, quelque chose de grêle et d'éclatant, comme des arbres encore sans feuilles et couverts de fleurs. Elles s'arrêtèrent et échangèrent quelques mots avec Laure.

— Nous venons, — dit l'aînée, — de rencontrer M. Arsailly. Vous aussi, Madame ?

— Oui, — dit Laure en souriant.

— C'est drôle, — reprit la seconde, — au lieu de regarder, il écrit. Qu'est-ce qu'il écrit? Il a l'air de faire de l'espionnage.

— Mais il ne surprend pas les secrets, — reprit la première.

— Voyons! — dit leur mère d'un air indulgent.

Laure la regardait. Unie à un mari acariâtre, elle avait pourtant l'air tranquille et heureuse, comme si elle avait trouvé les sources véritables de la vie. Les jeunes filles regardaient les tableaux et elles, du moins, jouissaient d'eux simplement, franchement, et n'en disaient rien qu'elles n'eussent ressenti. Laure, près d'elles, se croyait déjà vieille, et cependant il lui sembla qu'elle avait rencontré là les seuls êtres avec qui elle aurait pu se trouver d'accord. Elle redescendit avec M. Joffand. Celui-ci n'avait pas remarqué madame de Grollay, mais à propos d'elle, il parlait à Laure de son amie, la scintillante madame d'Errhouart, dont il entama l'éloge. Laure lui répondait à peine. Ils sortirent et firent quelques pas. Le jour était pauvre, rare, hésitant. L'Arc du Carrousel, charmant par ce qu'il gardait de rose dans cette grisaille, posé sur son terre-plein, était menu, précieux, comme un bibelot de la gloire. Il répondait à l'Arc de l'Étoile, mais c'était lui qui, tout proche, était tout petit, pendant que l'autre, lointain, paraissait immense. Après les spectacles concentrés de l'art, tout, dans le réel, était épars, sans force et sans ordre, et pourtant Laure, instruite par ce qu'elle venait de voir, saisissait mieux les tableaux imparfaits qui s'ébauchaient parmi les choses, elle en sauvait certains aspects plus subtils. Un remorqueur remontait la Seine, et sa fumée enlaçait vaguement les maisons du quai. Joffand parlait toujours et, moins excité par ce qu'il avait vu que par ses propres discours, il en venait à raconter à Laure ses bonnes fortunes. Il était heureux, car il avait une nature moyenne dont il jouissait d'autant mieux qu'il ne croyait pas que rien de sublime lui fût interdit. Du reste, il ne renonçait à rien et Laure le vit si échauffé qu'elle craignit un instant le ridicule d'une déclaration.

Elle lui demanda pourtant de venir prendre le thé chez elle. Elle appréhendait de demeurer seule. Elle continuait à penser à Estelle, et, sans pouvoir rien supposer de précis, elle avait peur de ce qui pouvait arriver à la jeune femme, dans ces

mêmes heures qu'elle-même passait sans rien faire. Elle se reprochait de nouveau de n'être pas intervenue. Quand elle fut revenue chez elle et que M. Joffand, bien installé, lui parla de M. de Candun, dont il avait remarqué l'air triste, elle fut presque satisfaite que la conversation portât sur le sujet dont elle était toute occupée.

— Ah! quelle histoire! — s'écria Joffand, commençant de s'ébahir selon sa coutume. — L'amour de cette jeune femme noble, d'un naturel libre et audacieux, pour ce jeune bourgeois révolutionnaire, ces deux êtres séparés par tous les obstacles et les franchissant pour s'unir, il trouvait cela passionnant.

Laure avait cru remarquer plus d'une fois qu'il substituait à la réalité des fictions de mauvais roman. Mais elle était trop agitée ce soir-là pour exercer sa critique, et d'ailleurs, quand elle pensait que M. Joffand avait déjà vécu longtemps et qu'elle regardait sa barbe grise, elle ne pouvait croire qu'il fût sans expérience. Lui, devisant toujours, ne croyait pas possible qu'un amour aussi dramatique pût bien finir.

— Mon Dieu, — dit Laure, — vous pensez qu'il arrivera quelque chose? — Et, se rappelant toutes les menaces d'Estelle, elle était sur le point d'y croire.

— C'est certain, — dit M. Joffand hardiment. — Comment voulez-vous qu'il en soit autrement?

Et il recommençait à opposer, avec une fausse rigueur, les éléments de cette histoire, quand M. de Lizy entra. Il avait son air propre et fin, et dès qu'il eut baisé la main de Laure et se fut assis, il parut déjà en disposition de se divertir. Mais Laure était inquiète et voulait savoir.

— Nous parlions d'Estelle, — dit-elle tout de suite et en se forçant. — J'ai tant de souci à son sujet...

— Ah! — dit d'un air réservé M. de Lizy, car, dans un monde où l'on ne vivait que de rapports, il était presque le seul à rester discret.

Laure comprit bien sa retenue, mais, quoi qu'il lui en coûtât, elle était résolue à passer outre.

— Oui, — dit M. Joffand, — je disais à madame Préault que je ne crois pas qu'un tel amour puisse finir sans désastre. J'ai peur qu'il n'arrive...

Et il s'arrêta comme si le regard du vieil homme l'eût gêné pour soutenir son avis.

— Que voulez-vous qu'il arrive? — demanda M. de Lizy.

— Mais, je ne sais, un divorce, un suicide, un enlèvement!

M. de Lizy se tut un instant comme pour laisser à l'absurdité de ces suppositions le temps d'apparaître. Puis il répondit posément, modestement, assurant qu'il ne pouvait préjuger d'un cas qu'il ignorait, mais que le plus souvent, en dépit de ce qu'ils peuvent eux-mêmes s'imaginer, c'est à leur place dans la société que les êtres sont le plus attachés.

— Pourtant, — dit M. Joffand, revenant aux personnages de son histoire, — pourtant ils s'aiment!

M. de Lizy le regarda comme si, au lieu d'un bonhomme à barbe grise, c'eût été un adolescent qui avait prononcé ces paroles.

— Ils s'aiment, — répéta-t-il. — Ne croyez-vous pas, mon cher Joffand, que c'est ce mot lui-même qu'il conviendrait d'éclaircir? Vous paraissez croire que les gens qui aiment sont pleins d'un sentiment tout nouveau qui pousse en eux d'une manière merveilleuse. Mais non. Alors même qu'il les trouble, l'amour ne les change pas. Il remue les éléments de leur nature. Il irrite leur amour-propre au lieu de l'abolir. Il ne transforme pas un ambitieux en passionné.

Joffand se taisait. La vérité le déconcertait toujours. Il regrettait son feuilleton déchiré.

— Enfin, — demanda Laure au vieillard, — tout s'arrangera...?

— Je le pense, madame. C'est parce que les tragédies se passent en vingt-quatre heures, qu'il y éclate des catastrophes. Mais il y a dans le temps quelque chose de si dilatoire qu'il suffit de le laisser opérer et appliquer les jours sur les jours pour que, comme certaines drogues, il endorme au moins tout ce qu'il ne guérit pas. Tout s'arrange misérablement, voilà la marque de la vie. C'est ainsi que sur la plupart des familles, des ménages, même des amours, pèsent tant de choses mal résolues, à demi pardonnées, à demi oubliées, jamais oubliées ni pardonnées tout à fait, qui n'empêchent pas les gens de vivre ensemble, qui les empêchent seulement d'être heureux.

Le vieillard se tut, puis, comme s'il avait revu et remué en lui-même bien des souvenirs :

— Il faut, — dit-il, — une grande pureté et une grande simplicité pour le bonheur.

— C'est bien vrai, — dit M. Joffand.

— Il n'arrivera rien, — répéta Laure. — Du reste, qu'eût-il pu arriver?

Et, rassurée, elle se sentit en même temps déçue, dégoûtée, comme si l'idée que rien ne sortirait de tout ce qu'elle avait un instant surpris l'écœurait aussi et la rendait triste.

## XV

François Fermillod attendait Estelle, ayant reçu d'elle un billet fiévreux, mais il était déjà mal disposé contre elle. Il espérait devenir ministre et, concentré dans cette ambition, il retrouvait la paix en rentrant dans sa nature. Il ne pouvait plus qu'en vouloir à celle qui l'en avait un moment fait sortir; il se rappelait les crises où elle l'avait jeté, et résolu à lui interdire l'entrée du présent, de tous les sentiments qu'il avait eus pour elle il ne subsista soudain que du mépris.

A deux heures, elle entra dans ce cabinet de travail où les photographies des Sibylles de Michel-Ange attestaient le goût des arts, ou, du moins, la prétention d'en avoir le goût.

— Eh bien, — lui dit-il tout de suite, — qu'est-ce qu'il y a?

Elle regarda son visage sec, souffrit de cette voix dure et ce qu'elle lui apportait et qu'elle avait cru si considérable lui parut tout à coup négligeable, insuffisant.

— Eh bien, — répondit-elle, — il y a eu un article.

Au mot d'article, il avait frémi. Mais les explications d'Estelle le rassurèrent.

— Et après, — dit-il.

— Eh bien, Albert l'a lu. Et alors...

— Alors, quoi? — dit-il brusquement. Dans un éclair, il crut qu'elle voulait l'attirer, l'engager de nouveau dans leur histoire au moment même où il s'en échappait, et qu'il risquait

encore d'être sa dupe. « Est-ce qu'elle s'imagine, pensa-t-il, que je ne saurai pas rompre avec elle aussi bien que les autres? » Cette pensée le rendit impitoyable.

— Il l'a lu, — dit-il. — Qu'est-ce que ça lui a appris?

— Qu'est-ce que ça lui a appris? — répéta-t-elle, déconcertée. — Mais tout...

— Bah! — fit-il en haussant les épaules. — Et puis, il n'a qu'à venir.

Ce mot la choqua et l'offensa profondément, elle sentit toute la grossièreté d'une bravade si vaine.

— François! — s'écria-t-elle. — Que pensez-vous donc de mon mari? C'est un gentilhomme — ce mot irrita le député, — une nature plus noble que vous ne pouvez le croire. Vous devriez le respecter.

— Soit, — dit-il, — je le respecterai, moi. Il allait et venait se croyant fort, parce qu'il exerçait sans péril sa sévérité sur un être faible.

— Oh! — dit-elle, — que vous ai-je fait? Comme vous êtes dur! J'arrive et vous me traitez...

Ces reproches le gênaient un peu. Mais elle ajouta :

— Quand je pense comment je me suis donnée à vous!

Il avait l'esprit trop précis pour qu'une telle rhétorique ne l'agaçât pas. Il revit en effet ce qu'elle évoquait.

— Oh! — dit-il en haussant une autre fois les épaules.

— Que vous ai-je fait? — redit-elle.

Il se tut, presque étonné en effet de ne pouvoir justifier la rancune qu'il se sentait contre elle.

— J'ai vu bien des hommes, — reprit-elle, enhardie par son silence, — et jamais aucun...

— Pourtant, — fut-il sur le point de répondre...

— Il est vrai, — poursuivit-elle, éprouvant le besoin de se venger, — qu'ils étaient...

— Qu'ils étaient quoi? — s'écria-t-il, toute sa méchanceté prête.

— Des hommes de mon monde.

— Retournez-leur, — cria-t-il.

— Au moins, ils étaient polis.

— Pas avec vous, — riposta-t-il. — Il venait de se souvenir des familiarités que tant d'eux prenaient avec elle et dont il

avait, dans son amour-propre, si souvent souffert. Elle, avec la sensibilité épaissie des femmes faciles, ne comprenait même pas à quoi il faisait allusion, et d'ailleurs tout ce qui avait déplu à son amant, dans les manières des autres envers elle, c'était ce qu'elle appelait avoir du succès. Il dut lui expliquer ce qu'il voulait dire. Elle voulut répliquer, lui faire entendre que c'était lui qui manquait d'usages, en se formalisant de libertés toutes naturelles ; mais, fatiguée, le cœur lui manqua, elle pleura.

Elle pleurait, sous son petit chapeau, dans sa coquetterie devenue dérisoire, en répétant de molles paroles qui n'avaient plus de sens, et lui, quoique embarrassé, s'assouvissait de ces larmes où elle s'avouait vaincue.

Il vint s'asseoir auprès d'elle, et elle voyait dans sa cravate une épingle qu'elle lui avait donnée au premier de l'an : « Il ne se souvient donc pas ! » se disait-elle. Il lui prit la main et moins dur, parce qu'il ne doutait plus d'être le plus fort :

— Petite Estelle, — dit-il, — je suis un peu nerveux, il ne faut pas m'en vouloir, j'ai l'esprit très occupé. Vous savez que je prépare un rapport. Puis le ministère se décompose et j'espère que dans le prochain...

— Vous serez ministre ? — demanda l'incorrigible curieuse et, retirant son mouchoir, elle découvrit un de ses deux yeux.

— Peut-être. Vous voyez comme c'est important pour moi, — répondit-il brutalement. — Toute ma carrière...

Il était comme content de lui faire sentir qu'il l'excluait, qu'elle n'était plus rien pour lui, qu'il revenait à ses vrais intérêts.

— Oh ! ne craignez rien, — dit-elle avec un retour de fierté. — Nous nous quitterons sans scandale.

Il fut vexé qu'elle eût dit la première le mot qui les séparait. Il répéta qu'ils devaient se quitter, pour avoir l'air de le décider. Mais il n'en voulait plus à Estelle. Même, à présent, ce mélange de politique et d'amour lui paraissait de haut goût. Comme tous ceux qui vivent faiblement, il avait besoin du souvenir des livres pour vivifier les scènes de son existence. Il se rappela des romans. Ainsi tout se décidait. Après avoir risqué de se quitter dans le genre cruel, ils se quitteraient dans le genre noble. Ils convinrent de rester amis, ce qui les rassurait tous

les deux. En même temps le jeune homme discernait qu'ainsi il ne rompait point ses attaches avec un monde dont il eût regretté d'être séparé. Ils se parlèrent des nécessités de la vie. Chacun tenant à honneur de montrer à l'autre qu'il n'était pas le plus assujetti, ils se délièrent très facilement, mais cela même les rendit un peu tristes. Quand elle partit, il prit une rose qui baignait dans un vase et la lui donna.

Elle revenait. Elle aurait voulu marcher au hasard, mais elle n'était pas libre : ses pas la ramenaient vers sa maison. C'était un de ces soirs blêmes et blafards où il semble qu'un souffle d'infini ternisse les choses. Les premières lumières faisaient çà et là, dans le crépuscule, des taches jaunes sans rayonnement. Un camelot courait rapide et mou, et éparpillait dans les groupes confus ses journaux pareils à des linges blanchâtres, en annonçant une catastrophe. Cela ne surprenait pas Estelle. Ce qui lui paraissait singulier, c'était que tout allât encore à peu près. L'univers, auquel elle pensait si rarement dans son ensemble, lui parut d'une monstrueuse inutilité. Cependant elle revenait, se rapprochait de cet appartement où, dans sa folle révolte, elle avait cru ne plus rentrer. Elle pensait à sa nouvelle femme de chambre, une fille coquette et sale, à la précédente, qui était partie avec des injures, en disant que le temps n'était plus où les maîtres avaient tous les droits : et la loi dont elle se prévalait et qui lui donnait tant d'insolence était justement l'œuvre de François Fermillod. Elle marchait. Il lui sembla qu'un pas s'attachait au sien, car elle croyait aisément qu'on la suivait. Mais le pas s'égara. On ne l'avait pas suivie. Elle arriva devant sa maison, elle fut bientôt devant la porte de son étage. Elle entra. Son mari qui attendait dans le salon en essayant de lire les journaux du soir eut, en l'entendant, un triste soulagement. Laissant tomber dans le vestibule son petit parapluie au manche cocasse, elle parut devant lui, s'assit. Il voulait lui parler et cherchait ce qui les unirait le plus humblement.

— J'ai reçu une lettre de Jean, — dit-il.

C'était leur fils aîné.

— Ah! — fit-elle, — ils vont bien?

— Oui. Elle est là.

Elle vit la petite lettre naïve et franche, sur le guéridon :

« Mon cher papa, ma chère maman », et, sans discerner à quel sentiment elle obéissait, elle différa de la lire. Mais, lasse, elle posa sur cette lettre la rose de son amant.

Au bout d'un instant il reprit :

— Les *Oldey* sont à cent trente. On nous aura vendus. Nous gagnons.

Ils spéculaient un peu, d'une manière qu'ils croyaient prudente.

— Tant mieux, — dit-elle, — ce sera pour notre été.

Il reçu ce mot, le comprit. Ils ne seraient pas séparés. Ils essayaient de se reglisser dans la vie commune, de ne pas s'être dit la vérité. Il y avait sur la table une invitation à dîner de la duchesse de Chanday. La même vie continuait. Estelle éprouvait une sorte d'apaisement à se dire que, si elle était sans force, il n'y aurait pas non plus d'événement nouveau auquel elle dût faire face.

— J'ai rencontré Hector, — reprit le mari.

C'était un de leurs cousins.

— Qu'est-ce qu'il vous a dit?

— Eh bien, sa sœur ne va guère. Ils ont vu Pontabry qui conseille une opération.

Ainsi, ne pouvant se parler d'eux et craignant la gravité du silence, ils se mirent à parler des autres.

Le soir, Laure, ayant téléphoné, sut que madame de Candun, s'étant trouvée lasse, s'était couchée et dormait. Le lendemain, elles allèrent ensemble au Bois. Il faisait un temps gris que rendait plus triste un peu de rose perdu dans le ciel. Tandis qu'elles faisaient quelques pas, Estelle ne put se dispenser de donner à Laure quelques éclaircissements.

— J'ai vu François, — dit-elle. — Nous avons renoncé l'un à l'autre très noblement.

Et elle ajouta :

— Je ne veux pas gêner sa carrière.

Dans sa mémoire, la transformation s'opérait déjà, et pour ce qu'elle n'arrivait pas encore à rendre flatteur, elle s'en déchargeait en se plaignant de la vie. D'elles deux, pourtant, c'était maintenant Laure qui avait l'avantage. Loin d'abuser de sa supériorité, elle craignait de la faire sentir. Mais, d'autre part, ce qu'elle avait saisi pendant un moment était si vil et si

triste, qu'il lui semblait qu'il fallait absolument prendre un engagement, faire un effort, ou qu'alors c'était à désespérer et qu'il ne valait pas la peine de vivre. Pendant qu'elle parlait à Estelle de son mari, celle-ci endurait ces remontrances un peu impatiemment, et les considérait en elle-même comme le châtiment de ses propres confidences. Les propos sérieux de son amie la gênaient déjà pour oublier. Laure, de son côté, tout en parlant à Estelle, ne pouvait s'empêcher de remarquer avec quelque agacement que celle-ci était distraite par un rien, par le simple regard d'un homme qui passait. Si Estelle d'Escouves était devenue ce qu'elle était, ç'avait peut-être été, d'abord, parce que n'étant pas proprement jolie, elle avait voulu se prouver tout de même qu'elle pouvait être un objet de recherche et de désir, et ce certificat dont elle avait toujours le même besoin, elle ne répugnait pas à le recevoir une fois de plus des yeux impudents de n'importe qui.

Pourtant il y avait dans les paroles de Laure tant de ménagements et de précautions qu'à la fin elle y fut sensible, et elle s'attendrit sur son mari, à l'idée qu'il dépendait d'elle. Étant rentrée, elle l'attendit. Il revint de la Chambre, sa serviette sous le bras. Dans la lueur douteuse du faux jour, elle regarda ce visage terne et régulier, cet homme qu'elle avait vidé de toute confiance et de toute joie. L'idée de sa responsabilité l'effleura. Elle lui demanda timidement comment il allait, puis, comme il la regardait, surpris, elle se jeta contre lui, et lui dit simplement :

— Albert, Albert, vous êtes bon, je... je...

Elle aurait voulu lui faire une promesse, prendre un engagement : mais cela lui était refusé. Puis elle ne vit pas la nécessité de s'humilier. Cependant il l'avait saisie : il pensa de son côté à lui adresser un petit sermon, mais il en sentit l'inutilité et il accepta en silence ce pauvre moment sans avenir. La maintenant de son bras droit, il posa sur son front un baiser plein de pardon. Elle le reçut, et comme elle se trémoussait contre lui, elle était encore persuadée qu'elle l'affolait.

L'histoire d'Estelle de Candun dura moins longtemps en elle que dans Laure Préault. Celle-ci comprit qu'elle avait, pendant un moment, aperçu le fond des choses, mais tout s'était refermé trop vite et la seule impression qu'elle gardât était

qu'il n'existe aucun rapport entre ce qui est et ce que les gens en disent. Elle fut confirmée dans tous ses dégoûts. Elle se dit qu'il est des choses qu'on doit refuser, ne fût-ce que par exigence, et qu'il ne faut pas tout prendre, si l'on veut un jour tout avoir. Mais elle se faisait ces réflexions sans y puiser aucune force. Si elle voyait bien ce qu'il faut éviter, elle ne trouvait pas quel emploi elle aurait dû faire d'elle ; il lui semblait que tout ce qui arrive est impur et qu'il faut s'abstenir, si l'on ne veut pas déchoir. Vivant sans les exercer, elle doutait d'avoir encore les qualités qu'elle avait cru posséder. Les idées mêmes qui lui paraissaient vraies et l'éclairaient un instant s'éteignaient quand elle aurait voulu se guider sur elles : c'étaient des feux, ce n'étaient jamais des étoiles.

Laure revoyait madame d'Arsivilliers. Celle-ci se tourmentait toujours aussi sèchement et, pauvre et inquiète, elle ressemblait à un arbre secoué par la tempête et agitant des branches sans fleurs. Elle s'intéressait à tout sans s'attacher à rien. Elle prenait des décisions absolues qu'elle révoquait ou qu'elle oubliait. Elle n'était pas assez constante dans aucun de ses sentiments pour paraître vraiment sincère. Et, pourtant, elle souffrait.

Elle raconta à Laure qu'elle croyait que son mari aimait une autre femme.

— Que t'importe, — dit Laure, — puisque tu ne l'aimes plus?

— Ah ! ma chère ! On voit bien que tu ne sais pas ce que c'est! On croit ne plus aimer son mari, mais, tout de même... Et puis, — avoua-t-elle, — l'humiliation... D'ailleurs, si vraiment ils s'aiment, je lui dirai moi-même de suivre son destin, de me quitter. Je ne veux pas qu'il s'enchaîne à moi.

On sentait dans cette résolution la conséquence de lectures confuses, l'influence d'œuvres disparates, et raidie, résolue, mais sèche et revêche, elle n'avait l'air, malgré tout, que de faire des parodies de beaux sentiments.

— Tu verras, — dit Laure, — que tu exagères et que tes craintes ne sont pas fondées.

Mathilde parut mécontente qu'on lui ôtât un prétexte d'agiter sa vie. Laure essayait de la calmer, mais c'était au moment où elle s'évertuait ainsi à se rapprocher de son amie

qu'elle sentait le plus vivement les différences subtiles qui les séparaient.

— Vois-tu, — dit-elle à Laure, tout son courage cédant brusquement, — ce sont celles qui s'amusent qui ont raison : la vie n'est bonne que pour elles.

Laure, pensant à Estelle, voulut protester. Mais Mathilde insista, comme si elle avait pris plaisir à se vexer à l'idée du bonheur des autres.

— Et puis, — ajouta-t-elle, — elles peuvent croire qu'elles sont aimées. — Et elle éclata en sanglots. Elle pleurait, souffrant autant dans son amour-propre meurtri que dans son cœur inutile.

— Enfin, — dit-elle en essuyant son pauvre visage, — il faut être courageuse. Il faut vivre seule, toute seule, — et elle répétait le mot terrible en s'en effrayant elle-même.

— Non, pas seule, chérie, — s'écria Laure en la saisissant. En ce moment-là elle ne sentait plus que la souffrance de son amie : elle se reprochait la clairvoyance de son esprit comme une faute de son cœur. Elle s'engagea à ne pas abandonner Mathilde et l'idée d'être utile à un autre être était ce qui pouvait le plus l'aider elle-même. Elles se fréquentèrent donc davantage. D'autre part, Robert de Lembaye, toujours occupé de son mariage et ne demandant qu'à s'en distraire, était heureux de revenir près de sa cousine. A eux trois se joignait M. de Minière, ami de madame d'Arsivilliers. C'était un homme de cinquante ans, dont l'esprit était distingué et le caractère faible. Engagé d'abord dans la carrière diplomatique, il en était sorti pour se livrer à un amour malheureux, dont il était resté tout endolori, et plus aigri encore que souffrant. Depuis il avait essayé de travailler, sans jamais franchir le pas qui sépare l'amateur du professionnel. Obsédé du projet de quelques travaux, il avait ainsi vécu dans une paresse hantée, sans rien accomplir, se sachant supérieur à ceux dont il était entouré, mais moins calme, moins suffisant, moins béat, et ne ressentant cette supériorité que par des désavantages. Du moins, il s'intéressait aux arts et aux sciences, faisant partie de ces sociétés qui imitent les Académies. Souvent morose, il n'était pas sans idées quand son esprit s'allumait. Laure, Mathilde, Robert et lui formèrent un de ces groupes qui s'élèvent ainsi

par moments comme des retranchements, d'entre les relations ordinaires. Mais on blâmait Laure Préault de retenir son cousin sans l'épouser et madame Brauger, dont la bouche travaillait dans tous ces propos, racontait partout, avec des détails, que la jeune femme était jalouse de son cousin.

Eux, cependant, goûtaient le plaisir de se retrouver, au point qu'il leur devint bientôt nécessaire. Ils ne se lassaient pas de causer entre eux. Alors, même quand ils croyaient parler des choses qui gênaient leur vie, elles leur échappaient sur le moment, et sans s'apercevoir que les sujétions auxquelles ils étaient soumis s'exerçaient toujours au fond d'eux-mêmes, ils trouvaient dans les mots une sorte de liberté brillante et trompeuse. Une fois qu'ils avaient ainsi dîné ensemble, ne s'étant adjoint que M. de Lizy, leur causerie, après le repas, devint particulièrement heureuse. Il leur semblait soudain que toutes les vérités se mettaient à leur portée, et chacun, tirant de son esprit ce qu'il ne se fût pas douté d'y avoir, était un peu reconnaissant aux autres en même temps que content de soi. Madame d'Arsivilliers venait de critiquer, non sans verve, une de ses amies, car, ainsi que beaucoup de femmes, elle savait très bien relever sur d'autres ses propres défauts. Ils en vinrent à parler de la société où ils vivaient, et de ce qu'elle pouvait valoir. A en croire madame d'Arsivilliers, ce n'était guère. Prenant les histoires courantes et les vidant de leur contenu, elle montrait qu'il n'y avait presque partout qu'égoïsme, bassesse, trahison, amour de l'argent; le témoignage était effrayant.

Robert protesta doucement :

— Mais non, — dit-il, — nous ne sommes pas si affreux.

Lui-même aurait pu se reprocher bon nombre d'actions assez douteuses, mais il savait bien qu'il les avait accomplies sans guère y penser et, ne fût-ce que par modestie, il ne se croyait pas bien coupable. Et comme, par paresse, il était assez porté à préférer, parmi les pensées, celles qui exemptent de penser davantage, il ajouta qu'il était bien vain d'épiloguer et que les hommes avaient toujours été les mêmes.

M. de Minière prétendait être de l'avis de madame d'Arsivilliers, quoiqu'il dît toute autre chose. Arrivant à l'âge où il faut se signaler à quelque titre, et remplacer l'éclat de la jeunesse

par celui des croix et des grades, manquant de tout cela et n'étant pas même assez riche, il trouvait que le monde discerne bien mal le mérite quand celui-ci n'a que lui-même pour se signaler. Quoiqu'il exprimât son opinion en termes généraux, il la tirait tout entière de son propre cas.

Comme la conversation devenait confuse, Laure se tourna vers M. de Lizy et lui demanda son sentiment. M. de Lizy, pour répondre, détourna le regard, fin comme une épigramme, qu'il fixait sur M. de Minière pour qui il n'avait pas beaucoup d'inclination. Car, fidèle aux anciennes mœurs, le vieillard jugeait qu'on ne doit paraître parmi les autres que pour leur apporter un peu d'agrément, et M. de Minière, trop souvent maussade, lui paraissait manquer à ce devoir.

Il répondit cependant :

— Mon Dieu, madame, le monde n'était pas fait pour donner des vertus, mais pour conserver des manières. Du moment que celles-ci se perdent, il n'y a plus de société, il n'y a plus que des riches. Et les riches.., — ajouta-t-il, les yeux au ciel.

Il continua, faisant toucher la grossièreté des mœurs nouvelles, et d'autant plus sévère qu'il parlait en termes plus mesurés. On chercha les causes d'un tel abaissement : M. de Minière avança de grandes raisons. Robert de Lembaye était d'avis que tout venait de l'impur mélange des sangs, tel qu'il s'était opéré dans la plupart des familles; cela le fit penser à son propre mariage et il se tut.

M. de Lizy parla à son tour :

— Madame, — dit-il comme en s'excusant, — s'il en est ainsi, je crains que la faute en soit un peu aux femmes. On dirait qu'elles ne sont plus délicates. Elles ont beaucoup de vanité, et trop peu d'orgueil. Elles convoquent chez elles n'importe qui, pourvu qu'il les divertisse un moment, et, comme elles disent toujours, qu'il les amuse : et ainsi elles finissent par souiller leur maison de tous ceux qu'elles y ont laissé entrer. Elles invitent n'importe qui et dédaignent tout le monde. A leur place, je mettrais à un plus haut prix l'honneur d'être admis chez moi. Personne n'y entrerait pour qui je n'eusse vraiment de l'estime. Il me semble que je ferais de ma maison comme la serre délicate de quelques mérites, au lieu

qu'elle soit comme une baraque de la foire, où la seule marque du succès est dans l'invasion de la foule. C'est dommage. Il faudrait choisir.

— Oui, — dit madame d'Arsivilliers d'un ton pénitent. — Pourtant, — reprit-elle en se redressant brusquement, comme quelqu'un qui a trouvé un argument qui lui redonne raison, — n'est-il pas bien d'être curieux de ce qu'on ignore, de vouloir sans cesse connaître du nouveau, de chercher...?

— Madame, — dit M. de Lizy — que vaut cette curiosité sans attention, à la fois goulue et distraite, qui a l'air de s'intéresser à tout et qui ne s'attache à rien, qui ne peut profiter qu'aux charlatans?

— Que voulez-vous, monsieur de Lizy, — répondit Robert, — nous sommes curieux par désœuvrement, parce que nous ne pouvons pas nous suffire. Alors nous courons où l'on nous a dit que quelque chose existe vraiment. Mais comme nous y allons tous à la fois, — ajouta-t-il en riant, — nous avons la déception de nous y retrouver.

— Il faudrait choisir, — redit M. de Minière, qui s'était arrêté au point où la conversation lui avait paru toucher le plus juste, et qui ne pensait pas qu'aucun choix pût l'exculre.

— Choisir, — répéta madame d'Arsivilliers, comme si elle avait voulu, en redisant ce mot, l'enfoncer en elle.

— Mais, — reprit Robert qui, d'une courtoisie moins raffinée que M. de Lizy, parlait des femmes plus librement, — pour exercer ce choix sur les gens, il faudrait d'abord sentir les différences qu'il y a entre eux. C'est de quoi la plupart des femmes sont bien incapables. Elles se bornent à trouver intelligents tous les hommes sur qui elles croient qu'elles ont fait impression. Les autres...

— C'est bien vrai, — dit M. de Minière.

On se mit à évoquer ce qu'aurait pu être la vie de société si l'on en avait exclu les sots et les gens grossiers : quelque chose d'aussi délicat que de la musique de chambre. Mais madame d'Arsivilliers ne pouvait rester longtemps confinée loin des sentiments extrêmes.

— Bah, — dit-elle, — on croit qu'on va faire mieux que d'habitude, et c'est quand on prend le plus de peine que c'est le moins réussi.

Et comme elle avait été voir dans l'après-midi une de ses amies très malade :

— Puis, — reprit-elle, — se donner tant de mal pour des riens, quand on pense à ce qu'est la vie et que demain on peut être mort!

— Ah! naturellement! — dit M. de Lizy. Il n'aimait pas qu'on crevât ainsi la conversation par un de ces grands mots qui rendent tous les rapports impossibles, et cela le choquait comme une légère impertinence et une faute contre le jeu. Mais il se reprit aussitôt et, se tournant vers madame d'Arsivilliers :

— Cela, madame, — dit-il, — c'était à moi de le dire.

— Monsieur de Lizy! — s'écria Laure, soudain émue. Il venait de lui apparaître avec toute la fragilité des vieillards. Elle pensa que lorsque lui et quelques autres s'en seraient allés, il n'y aurait plus que des gens vulgaires. Souvent il disait des choses que Laure, autrefois, avait déjà entendues de son père et que, depuis, elle oubliait insensiblement et n'osait plus croire vraies puisque personne ne les répétait plus. Mais il suffisait que quelqu'un soutînt ces opinions pour qu'elle y revînt aussitôt et s'y attachât de toutes ses forces. Quand les autres s'en allèrent, elle voulut que M. de Lizy demeurât encore un instant. Avec la générosité naïve qui était dans son caractère, elle avait besoin de le remercier, elle aurait voulu lui faire comprendre qu'elle l'estimait tout son prix et en même temps elle craignait d'offenser par des compliments maladroits cette délicatesse qu'elle voulait justement louer : et, d'ailleurs, il n'avait rien qu'on pût célébrer par de grands mots.

Lui, ragaillardi et fier de plaire ainsi à une jeune femme, comme un vieillard dont ce sont là les dernières bonnes fortunes, tout en jouissant des compliments que Laure lui faisait, essayait de les détourner et de revenir à des idées générales.

— Non, Madame! — disait-il, en protestant qu'il était bien peu de chose. — C'était justement l'avantage des anciennes mœurs, qu'elles arrivaient parfois à rendre agréables des gens ordinaires; quand ils n'avaient pas de mérite, elles leur prêtaient quelques qualités. Mais ces qualités, maintenant, ne valent plus rien et sont à ce point surannées qu'elles deviennent un peu ridicules.

Laure lui assura qu'il se trompait : bien des femmes demandaient encore qu'on les eût et les trouvaient précieuses.

— Peut-être, — répondit-il ; — mais c'est alors qu'elles sont comme des monnaies qui deviennent des médailles. Elles sont précieuses quand elles n'ont plus cours.

Il sourit :

— Oui, la vie de la société, cela a l'air de durer encore : il y a beau temps que c'est fini. C'est une fête envahie, tout le monde entre, on piétine les fleurs. Il brûle encore quelques vieux lampions, mais ils fument, dit-il — d'un air plaisamment pitoyable, — et bientôt ils s'éteindront.

Il s'était levé, et, rouge, un peu grisé de ses paroles, il regardait cette jeune femme, étonné d'avoir, grâce à elle, tiré de lui tous ces mots. Il pensait en même temps qu'il était tard et qu'il aurait dû être déjà rentré. « Mais oui, mais oui », répétait-il machinalement, et il faisait suivre tout ce qu'il avait dit d'expressif et d'ingénieux d'une cascade de petits mots inutiles. Laure lui témoigna avec quel plaisir elle le verrait plus souvent et, tandis qu'il recevait en s'inclinant cette obligeante assurance, elle sentait, presque irritée, ce qu'il y avait dans ses instances de trop sincère, et le besoin qu'elle éprouvait de trouver quelque part un appui. Elle devenait de plus en plus nerveuse. Cependant les jours passaient, le printemps approchait. On racontait que Scilliver allait arriver à Paris pour y faire jouer sa *Pasiphaé*, et le petit Arsailly, qui le connaissait, en prenait déjà de l'importance. On annonçait aussi une pièce d'André Arlant.

ABEL BONNARD

*(A suivre.)*

# AUTOUR
# DU CONGRÈS DE VIENNE

## LA PRINCESSE BAGRATION, LA DUCHESSE DE SAGAN ET LA POLICE SECRÈTE DE L'AUTRICHE

### I

*Oberste Polizei Hofstelle*, telle est l'appellation étrange, peut-être intentionnellement énigmatique, qui désigna les différents services dont l'ensemble constitua une sorte de Ministère de la Police Générale, depuis les dernières années du règne de Joseph II jusqu'à l'avènement de l'Empereur actuel, c'est-à-dire pendant un peu plus de soixante ans.

Voici comment fonctionnait vers le mois de septembre 1814 cette *Polizei Hofstelle* issue d'un *Service Secret* organisé en 1786 par Joseph II[1]. Peu de jours seulement avant sa mort (février 1790), il adressa aux gouverneurs des différentes provinces une instruction confidentielle, dans laquelle il leur exposait les motifs de l'extension et de l'organisation nouvelle qu'il donnait à ce *Service*. Un peu plus tard, en 1793, le comte Pergen, qui avait déjà sous le règne de Joseph II, échangé

1. Renseignements gracieusement communiqués par le Directeur des Archives du Ministère Impérial et Royal de l'Intérieur, le Docteur Kretschmayr, et l'un de ses adjoints le Docteur Mayer, et qu'on retrouvera dans le gros travail qu'ils sont en train de publier et qui a pour titre : *Die Oesterreichische Central Verwaltung*.

ses fonctions de Président du Gouvernement de la Basse-Autriche contre celles de Ministre d'État, chargé de recevoir les rapports secrets des gouverneurs des différentes provinces et de les présenter à l'Empereur, fut mis par François II à la tête de la *Polizei Hofstelle*, avec le titre d'*Oberster Polizei Minister* Ce fut dès lors un vrai Ministère de la Police, dont l'importance alla croissant jusqu'au moment où se réunit à l'automne de 1814 le Congrès de Vienne. J'ai eu la bonne fortune et aussi la patience de fouiller les volumineux dossiers contemporains de ce Congrès. J'en offre plus loin quelques extraits à la curiosité des lecteurs de la *Revue de Paris*. Auparavant, je rappellerai en quelques lignes les questions qui se posèrent lorsque les Souverains et les Ministres de la Coalition, les rois ou les représentants des différents États de l'Europe et la plupart des princes allemands se donnèrent rendez-vous à Vienne, les uns pour procéder au remaniement de la carte de l'Europe, les autres pour tâcher de faire valoir leurs droits à des compensations ou à des indemnités.

Depuis la signature du traité de Paris le 30 mai, la paix de l'Europe restait aussi précaire que l'entente entre les Souverains. Le partage entre les vainqueurs des dépouilles enlevées au vaincu menaçait de ranimer le conflit.

La tournée des souverains et de leurs ministres à Paris et à Londres n'avait pas produit, tant s'en faut, les résultats espérés. Leur état d'esprit et la tournure prise par les conversations engagées entre les différents cabinets n'avaient pas été étrangers aux ajournements de l'ouverture du Congrès.

L'Empereur François était retourné à Vienne d'assez méchante humeur. Il s'était résigné à sacrifier son égoïsme aux intérêts majeurs de l'État, mais il avait hâte d'en finir avec ces agitations extraordinaires et souffrait d'avoir à penser encore à l'avenir.

Alexandre, de son côté, était rentré à Saint-Pétersbourg, à peu près brouillé avec le prince régent d'Angleterre, fort mécontent des dispositions des ministres anglais, et en particulier de Castlereagh. D'autre part, il ne pardonnait pas à Louis XVIII ses idées politiques et n'avait pas oublié les froissements

survenus depuis l'entrevue de Compiègne. Très froid à l'égard de Talleyrand avec lequel, à peine arrivé à Vienne, il allait avoir des explications pénibles, il n'aimait pas Metternich pour des raisons d'ordre général et pour un motif d'ordre privé sur lequel la publication des pièces qu'on va lire fera complètement la lumière. Peut-être même la rupture aurait-elle été définitive avec lui si la nouvelle du départ de Napoléon de l'île d'Elbe n'avait rapproché en mars 1815 le tsar et le ministre autrichien.

Le roi de Prusse, véritable satellite d'Alexandre, était plus impénétrable, plus silencieux, plus glacial, mais aussi plus entêté que jamais. Le roi de Bavière était bien décidé à protester contre les prétentions exagérées de l'Autriche et à se montrer intraitable sur les questions de délimitation. Le roi de Wurtemberg, qui ne brillait pas par l'aménité et la douceur de ses manières, ne faisait pas bon ménage avec son voisin le Bavarois. Il ne goûtait guère le projet de transformer le Hanovre en royaume et bien moins encore l'intention qu'on semblait avoir de donner le pas sur lui au nouveau roi.

La Russie persistait plus que jamais dans la résolution de reconstituer la Pologne en royaume séparé dont son Empereur serait le roi.

La Prusse, où dominaient les idées de Humboldt et de Stein et du parti militaire, entendait prendre possession des provinces rhénanes et aussi du royaume de Saxe qu'Alexandre lui offrait en échange des provinces polonaises. Quelque considérables que fussent ces agrandissements, elle ne semblait pas vouloir s'en contenter. Elle convoitait Mayence, guignait le Luxembourg, cherchait les moyens de souder les deux parties de son royaume et songeait sérieusement à prendre la place de l'Autriche dans la Confédération germanique.

La France ne demandait rien pour elle. N'élevant la voix qu'au nom de la justice et du droit public, elle insistait sur la restauration des Bourbons de Naples, sur la restitution de la Saxe à son roi.

L'Autriche, comme l'Angleterre, avait, dans le principe, consenti à la cession de la Saxe à la Prusse; mais elle avait fini par prendre le parti du malheureux roi qui, soutenu jus-

qu'alors par la France seule, refusait avec une indomptable énergie de souscrire à sa déchéance et d'accepter une compensation.

La paix conclue tout récemment, et non sans peine, entre le Danemark et la Suède était encore fragile.

Le pape n'entendait pas renoncer aux Légations que l'Autriche détenait et que l'on se proposait de donner, tantôt au roi de Saxe, tantôt à l'une des deux Marie-Louise, l'ex-Impératrice des Français et la ci-devant reine d'Étrurie, tantôt au prince Eugène, l'ami et le protégé d'Alexandre.

L'Italie du Nord n'acceptait qu'à regret le rétablissement de la domination autrichienne, tandis que Murat, alarmé par le changement d'attitude de l'Angleterre et de la Russie, sentait, mais trop tard, que par la chute de Napoléon il avait cessé d'être utile pour devenir gênant et peut-être même dangereux. Il voyait les liens qui l'unissaient à l'Autriche se relâcher tous les jours, et songeait déjà à risquer le coup désespéré qui devait lui coûter le trône et la vie.

La Suisse, elle-même, donnait des soucis et de la besogne à Metternich et à ses collègues.

La Constitution de l'Allemagne et les affaires territoriales étaient à tout instant cause de nouvelles difficultés. Les princes médiatisés, profitant du désaccord entre les grandes puissances, multipliaient leurs démarches et leurs protestations.

La Turquie éprouvait aussi le besoin d'être rassurée et demandait des garanties.

En fermant le 31 décembre au soir son journal de l'année 1814, Gentz écrivait : « L'aspect des affaires publiques est lugubre ». Mais presqu'au même instant l'horizon politique s'était éclairci. Après le rétablissement de la paix entre l'Angleterre et les États-Unis d'Amérique, après la conclusion, le 3 janvier 1815, du traité secret d'alliance défensive entre l'Autriche, la Grande-Bretagne et la France, on parvint petit à petit à amener la Russie et la Prusse à céder sur les questions de Pologne et de Saxe. On crut alors avoir conjuré tout danger de guerre, lorsque, quelques jours à peine après le départ de lord Castlereagh pour Londres où il se flattait d'apporter au Parlement la paix générale, on reçut à Vienne

dans la nuit du 6 au 7 mars la stupéfiante nouvelle que l'Empereur avait quitté l'île d'Elbe.

On conçoit que dans de si graves conjonctures le gouvernement autrichien ait éprouvé le besoin de savoir exactement et presque heure par heure ce que faisaient, ce que disaient, ce qu'écrivaient les hommes d'État réunis à Vienne. Il avait le plus grand intérêt à connaître non seulement la teneur des instructions et des dépêches qu'ils recevaient de leurs Cours, mais encore les confidences et les opinions contenues dans leur correspondance particulière.

Heureusement pour Metternich le *Cabinet Noir* de Vienne rivalisait avec celui qui avait rendu tant de services à Napoléon. Ce *Cabinet Noir* était du reste puissamment aidé par les *Loges*[1], — annexes et succursales du Cabinet Noir, — établies à Linz, Salzburg, Trieste, Prague, Graz et Brünn. L'habileté professionnelle des fonctionnaires chargés de ce qu'on était convenu d'appeler la *Manipulation* était à la hauteur de leur zèle et de leur patriotisme.

Le service du cabinet du Chiffre ne chôma pas pendant les longs mois que dura le Congrès. Un coup d'œil jeté sur n'importe lequel des bordereaux envoyés tous les jours à l'Empereur par le baron Hager, qui placé depuis 1807 à la tête de la *Polizei Hofstelle* n'avait cessé d'agrandir le rayon d'action de ses différents services, donnera une idée du nombre considérable de pièces ouvertes, déchiffrées, traduites, analysées et la plupart du temps copiées par ce personnel de choix, entre les mains duquel passaient non seulement les lettres et dépêches confiées à la poste, mais toutes les correspondances arrivant ou partant par d'autres voies réputées plus sûres et qu'on parvenait cependant à intercepter. Le service était si bien monté que le Cabinet Noir put maintes fois prendre connaissance et copie de lettres qu'expédiaient ou que recevaient les membres mêmes de la famille impériale, les rois et les princes présents à Vienne, les représentants des Puissances au Congrès et les nombreux personnages dont on surveillait les faits et gestes[2]. La corres-

1. Cabinets noirs établis sur certains points en province. Cf. *Rapport* du 21 mars 1804 et *Rapport* de Sumeraw du 2 février 1806. *Archiv des Ministeriums des Innern.*

2. Correspondance de Marie-Louise, de l'Impératrice d'Autriche, de

pondance même de Gentz avec Karadja, l'hospodar de Valachie, correspondance que Metternich n'avait pas seulement autorisée, mais qui se faisait par son ordre, n'échappait pas à cette surveillance générale.

On travaillait jour et nuit, sans trêve ni répit, au Cabinet du chiffre, et, cependant, loin de se ralentir, le zèle désintéressé [1] des employés et des fonctionnaires était si grand qu'afin de prévenir le retour de réclamations désagréables et gênantes, motivées par certaines négligences ou maladresses, conséquences inévitables d'un tel surcroît de besogne, on avait été en haut lieu amené à envisager la possibilité de la saisie définitive des papiers interceptés [2].

Si précieuses que fussent les informations que le dépouillement des correspondances fournissait journellement au gouvernement autrichien, il lui était cependant impossible de s'en contenter. Il avait un intérêt majeur à être au courant de la façon la plus exacte, et à la fois la plus rapide, des moindres incidents, des menus faits journaliers de la vie que menaient à

l'archiduc Charles, des rois de Prusse, de Bavière et de Wurtemberg, des grandes-duchesses Marie et Catherine, du prince Eugène, de la reine Hortense, d'Élisa Bacciocchi, de la reine de Naples Caroline Murat, du prince Jérôme et de sa femme, l'ex-reine Catherine, de Castlereagh, de Nesselrode, de Talleyrand, de Dalberg, d'Hardenberg, de Humboldt, de Lieven, du prince Antoine Radziwill et de sa femme la princesse Louise de Prusse, de Madame de Talleyrand, de Czartoryski, de Noailles, de La Tour du Pin, de Stackelberg, de Munster, de Gagern, de Clancarty, de Stewart, de Wellington, d'Austett, de Stein, du roi Louis XVIII, de Joseph de Maistre, de Montgelas, de Mme de Montesquiou, du prince d'Orange, du duc d'Orléans, des princes de Bavière, de Prusse, de Wurtemberg, des grands-ducs de Bade, de Hesse-Darmstadt, de Saxe-Weimar, du roi de Saxe et de son frère le prince Antoine, de la princesse de la Tour et Taxis, etc., etc.

1. Pour s'en convaincre il suffit de voir à l'article 80 des dépenses secrètes de Police pour l'année 1815 qu'à la fin du Congrès on alloua *au Personnel du cabinet du chiffre* (rémunération autorisée) une somme de 2 000 florins. (A. M. J., *Wiener Kongress, Polizei Hofstelle*). 1815, XX, ad 126.

2. Ce fut à l'occasion de la saisie de deux pièces adressées au prince Eugène, apportées de Paris par un courrier anglais, interceptées chez lord Castlereagh, mais envoyées ensuite à leur destinataire, que le baron Hager demanda le 6 février 1815 (F. 2 497. 917 ad 2) si dans certains cas graves et intéressants on ne pourrait pas l'autoriser à arrêter et à garder ces documents. Le 23 février, l'Empereur, tout en se rendant aux raisons invoquées par Hager, lui fit connaître qu'il ne permettrait la saisie des originaux que dans des cas exceptionnellement graves et qu'après avoir pris au préalable l'avis du Ministre des Affaires Étrangères.

Vienne tous les hôtes illustres que le Congrès y avait rassemblés, et surtout des opinions qu'ils émettaient, des critiques qu'ils se permettaient, des jugements qu'ils exprimaient dans l'intimité, des confidences qu'ils faisaient, des instructions, des ordres qu'ils donnaient lorsqu'ils se croyaient à l'abri de toute indiscrétion.

Hager n'avait pas été pris au dépourvu. A côté des agents ordinaires et subalternes [1], dont se servent les polices de tous les pays et qu'il n'eut pas grand'peine à faire entrer à des titres divers au service des personnages fraîchement arrivés dans la capitale de l'Empire, il avait la bonne fortune de disposer de personnes recrutées dans les hautes classes de la société. Les unes, les *auxiliaires*, percevaient de ce chef des rémunérations en général peu élevées ou même de simples indemnités, tandis que d'autres, les *volontaires* [2], croyaient faire œuvre de patriotisme en fournissant, à titre purement gracieux, de curieux et souvent même d'importants renseignements sur les personnages qu'ils avaient reçus chez eux ou chez lesquels ils fréquentaient [3].

Il ne me resterait plus maintenant qu'à céder la parole aux agents du baron Hager, s'il ne me paraissait pas indispensable

1. Dès le 27 septembre, Hager s'était adressé au prince Trauttmansdorff, grand maître de la Cour, (cf. F. I. 3728 ad 3 565), pour le prier de donner au personnel de service à la *Burg*, dans les appartements des souverains et de leurs suites, l'ordre de « fournir des renseignements sur ce que font ces personnages », chose d'autant plus nécessaire que, par exemple, « *l'Empereur de Russie a déjà refusé tout service d'honneur* ». Le 24 septembre (F. I. 3636, ad 3565) Hager avait adressé à l'agent OO qu'il chargeait de le « renseigner sur tout ce qui se passera, se fera et se dira dans les hautes sphères et dans le monde diplomatique », des instructions extrêmement intéressantes que le manque de place seul m'empêche de reproduire ici.

2. Un assez grand nombre de personnes offrirent et prêtèrent gratuitement leurs services à la *Polizei Hofstelle*, puisque les dépenses totales des exercices 1814 et 1815, années dont les budgets ont été les plus chargés, ne se sont élevées pour 1814 qu'au chiffre total de 54 136 florins contre 52 849 pour l'exercice de 1813 et qu'en 1815 ces mêmes dépenses n'arrivèrent qu'à un total de 57 639 florins, 19 kreuzer. Je n'ai malheureusement pas pu retrouver le budget de 1816, mais celui de 1817 atteint pour les dépenses le chiffre de 39 889 florins, sensiblement inférieur à celui de 1813 où les dépenses avaient déjà augmenté de 13 000 florins.

3. On trouvera un exposé plus complet du fonctionnement et du développement de la *Police secrète autrichienne* dans le grand travail sur le *Congrès de Vienne et la Police Secrète* que j'espère publier vers la fin de cette année.

de faire précéder leurs rapports des courtes biographies de deux femmes, deux rivales en intrigues politiques et amoureuses, dont le rôle fut considérable pendant le Congrès de Vienne, la princesse Bagration et la duchesse de Sagan.

La comtesse Catherine Pawlovna Skavronska[1] avait épousé vers l'année 1800, sur le désir, pour ne pas dire sur l'ordre de l'Empereur Paul Ier, le prince Pierre Ivanovitch Bagration, l'héroïque général qui devait mourir le 19 septembre 1812 des suites des blessures qu'il avait reçues à la bataille de la Moskowa. Cette union, à cause de la différence d'âge entre les deux époux, — près de vingt ans, — mais aussi de la coquetterie de la femme et des absences continuelles du mari, sans cesse en campagne, n'avait pas été des plus heureuses; la belle princesse Bagration n'avait pas tardé à s'éloigner du domicile conjugal, pour aller se distraire à Vienne ou à Carlsbad.

Elle était la fille aînée du comte Paul Martinovitch Skavronsky (1757-1793), conseiller intime, ministre de Russie à Naples, où il mourut le 23 novembre 1793. Le comte Skavronsky avait épousé vers 1780 une des nièces du prince de Tauride, le fameux Potemkin, Catherine Wassiliewna Engelhardt, qui passait pour une des plus belles femmes de son temps. Il n'eut d'elle que deux filles, dont l'aînée était Catherine, la future princesse Bagration, et l'autre, Marie, qui après avoir épousé le comte Paul Pahlen (dont elle eut une fille Julie, qui devint la célèbre comtesse Samoïloff), convola en secondes noces, après avoir obtenu le divorce, avec le comte Adam Ojarowsky.

Après la mort de son mari, la comtesse Catherine Wassiliewna Skavronska épousa le 31 octobre 1798, le comte Jules René Litta Visconti Arese, vice-amiral au service de la Russie, que Pie VI avait relevé de ses vœux de chevalier de Malte et qui devint en 1810 grand échanson de la Cour, en 1814 grand maître de la Cour[2]. Je n'insiste si longuement sur ce point

1. Renseignements dûs à l'obligeance de M. Serge Goriaïnow, directeur des Archives d'État de Saint-Pétersbourg, et à mon ami Henry Prior, neveu du duc Antoine Litta, l'un des neveux et héritiers du comte Jules Litta, le second mari de la mère de la princesse Bagration.

2. Le comte Litta devint en 1826 grand chambellan et plus tard en 1830 président d'un des départements du Conseil de l'Empire.

qu'afin de mettre le lecteur un peu mieux au courant des faits qui seront signalés par les rapports des agents du baron Hager et qui ont trait, les uns aux embarras financiers de la princesse Bagration, les autres à sa parenté avec la famille impériale de Russie.

Le père de la princesse, le comte Skavronsky, était fils du comte Martin Skavronsky, général en chef (1714-1778), le propre neveu de l'impératrice Catherine Ire, seconde femme de Pierre le Grand[1]. Quant à sa mère, la comtesse Litta, maîtresse de la Cour de l'Impératrice, qui mourut le 19 février 1829, elle avait depuis des années rompu avec sa fille, dont elle condamnait la vie de désordres et d'intrigues [2].

Malgré son immense fortune, la princesse Bagration, comme on la verra par les rapports des agents de la *Polizei Hofstelle*, avait constamment de gros besoins d'argent. Le comte Litta, généreux envers sa belle-fille, lui fit à plusieurs reprises des avances s'élevant à quelques millions de roubles qu'il ne voulut pas faire entrer en ligne de compte, lorsqu'on procéda au partage de la fortune de sa femme. Au lendemain de son décès (5 février 1839), on trouva dans son testament des instructions enjoignant à ses neveux d'Italie, ses héritiers directs, de ne pas inquiéter la princesse Bagration tant qu'elle vivrait[3], mais de faire valoir leurs créances à sa mort, qui

1. Dès son avènement Catherine avait anobli son frère unique, Charles, et lui avait fait don d'énormes domaines.

2. La princesse Bagration finit par se fixer définitivement à Paris. Après avoir habité rue du Mont-Blanc, rue de la Ville de l'Évêque et rue Le Peletier, elle fit plus tard, en 1832, l'acquisition d'un hôtel faubourg Saint-Honoré où elle épousa le général anglais, alors encore colonel, sir John Hobart Caradoc, lord Howden. Pour les conditions singulières de ce mariage, Cf. Ernest Daudet, *la Police politique*, pp. 192 et suivantes.

L'hôtel, que la princesse Bagration occupa à Paris, était situé sur l'emplacement actuel du n° 47 du faubourg Saint-Honoré. Ancien hôtel du Marquis de Brunoy, il avait vu passer successivement le maréchal de Beurnonville qui y mourut en 1821 et le maréchal Marmont qui s'y installa en 1825 (Cf. Marquis de Rochegude. *A travers les rues de Paris.*)

3. Jeudi 8 (juillet 1852). « Nous allons voir la princesse Bagration qui est descendue à l'hôtel Meinhardt, écrit de Berlin, Roger, dans le *Carnet d'un Ténor*, p. 279-280. Nous la trouvons étendue sur un canapé... Ce serait une femme à étudier. Elle a près de quatre-vingt-deux ans *, toutes ses dents et des cheveux blonds; c'est ce qui lui reste d'une beauté autrefois

* Roger n'est pas galant pour la princesse qu'il vieillit d'une dizaine d'années.

survint en 1856. Les héritiers du comte Litta intentèrent au vicomte Caradoc et au comte de Blome, le mari de la fille naturelle de la princesse[1], un procès qui fut jugé à Paris et qu'ils perdirent en 1859[2].

La duchesse de Sagan était l'aînée des quatre filles nées du mariage du duc Pierre de Courlande[3] avec la comtesse Anne-Charlotte-Dorothée de Medem. Elle se nommait Catherine-Wilhelmine, succéda à son père comme duchesse de Sagan et mourut en 1839.

« En 1800, lit-on dans la belle préface que M. Étienne Lamy a écrite pour les *Souvenirs de la Duchesse de Dino*, le duc Pierre de Courlande mourut. Ses filles[4], qu'on regardât la dot ou le visage, prenaient rang parmi les superbes partis de l'Europe. Moins de trois mois après, les trois aînées étaient pourvues. Pour l'aînée, Wilhelmine, son projet s'était préparé de lui-même. La familiarité d'enfance entre la jeune fille et le prince Louis-Ferdinand de Prusse[5] était devenue un sentiment très tendre... Mais les mariages des princes sont affaires d'État et l'État a des raisons que le cœur ne connaît pas...

Wilhelmine, blessée de ce qu'elle appelait « *les torts de la cour de Berlin* »... voulut prouver l'absence de ses regrets

célèbre et particulièrement connue de toutes les têtes couronnées d'Europe et de tous les beaux hommes qui passaient le soir au bout de l'avenue de son hôtel du Faubourg Saint-Honoré dont les jardins donnent sur les Champs-Élysées. Maintenant c'est vraiment une morte qui parle ou qui marche. Son front jaune et luisant est excessivement élevé. Ses doigts ont l'air de jeux d'osselets. Elle conserve pour son pied une adoration qu'il justifie par sa blancheur et sa petitesse. Elle ne marche que soutenue par deux domestiques ».

1. Le comte Otto de Blome, major-général autrichien, avait épousé en 1828 la fille unique de la princesse Bagration, Clémentine. Née à Vienne, où tout le monde parlait du prince de Metternich comme de son père, son état civil ne fut réglé qu'à Paris en 1828, lors de son mariage. Elle mourut en couches dans le Holstein le 29 mai 1829.

2. Les héritiers du comte Litta avaient pour avocat Montanelli, le fameux agitateur italien, et l'une des gloires de notre barreau, Me Bethmont.

3. Divorcé en 1772 avec sa première femme, Caroline Louise de Waldeck, le duc Pierre de Courlande se sépara en 1778 de sa seconde femme, la princesse Eudoxie Jessupow.

4. Les princesses Wilhelmine, Pauline, Jeanne et Dorothée.

5. Celui qui fut tué à Saalfeld.

par sa promptitude à accepter un autre époux; ce fut le prince Louis de Rohan... »

« Elle fixa son choix, écrit à son tour la duchesse de Dino en parlant du mariage de sa sœur aînée [1], sur le prince Louis de Rohan, dont le grand nom, les malheurs de l'émigration et une jolie figure, à laquelle je n'ai jamais trouvé ni noblesse ni esprit, étaient les deux seuls titres à une préférence qui blessa beaucoup ses rivaux et affligea les amis de notre famille. »

Ni le mariage de la duchesse de Sagan, ni ceux de ses sœurs Pauline et Jeanne ne furent heureux. Pauline épousa un prince de Hohenzollern-Hechingen, chef de la branche aînée des Brandebourg, et Jeanne, un Italien, le duc d'Acerenza, des princes Pignatelli. « C'est, — dira la plus célèbre des quatre sœurs de Courlande, la duchesse de Dino, désireuse d'expliquer les infortunes conjugales, les mécomptes et les déceptions de ses trois aînées, — c'est à l'infériorité intellectuelle de leurs maris, à la jeunesse de mes sœurs, à la pression exercée sur elles, à leur dépit, à tous ces différents motifs si peu suffisants pour faire prendre une résolution dans la seule grande question de la vie des femmes, qu'il faut attribuer le peu de bonheur que mes sœurs ont trouvé dans leur intérieur et l'empressement avec lequel elles ont profité des facilités que leur donnaient la religion protestante et les usages de leur pays pour rompre des nœuds aussi mal assortis que légèrement formés. »

En 1805, la duchesse de Sagan divorça; deux mois après elle se mariait avec le prince Wassili Troubetzkoï. Cette seconde expérience ne fut pas plus heureuse que la première et dura moins longtemps encore, un an à peine. En 1819, après quatorze ans de célibat, la duchesse de Sagan donna sa main au comte Rodolphe Von der Schulenburg. Elle ne se plut pas mieux dans cette nouvelle union que dans les précédentes et les deux époux ne tardèrent pas à renoncer à la vie commune. En 1827, la duchesse, définitivement revenue de ses velléités matrimoniales, abjurait le protestantisme.

1. Le mariage eut lieu le 23 juin 1800.

Je n'ajouterai plus qu'un mot avant de laisser la parole aux agents du baron Hager. Les documents que j'ai exhumés des cartons du Ministère I. et R. de l'Intérieur (*Polizei Hofstelle, Wiener Kongress*)[1] n'apportent pas de grands faits nouveaux; ils n'en sont pas moins intéressants et même utiles à connaître parce qu'ils sont un tableau de mœurs réel et réaliste où l'on voit, comme dans la vie, les petites choses se mêler aux grandes, et qu'ils dévoilent nettement, crûment même, les faiblesses et les petitesses des grands personnages.

*
* *

C'est sur une pièce en date du 23 septembre 1814 que l'on relève pour la première fois, au moment où les principaux acteurs du congrès arrivent à Vienne, le nom de la princesse Bagration. L'importance de son salon est prouvée par le seul fait qu'un homme, tel qu'Anstett[2], s'empresse à peine débarqué, de se présenter chez elle.

Arrivé de Varsovie le 19 septembre 1814, lit-on dans le rapport en date du 23 septembre[3] de l'agent chargé de sa surveillance, après avoir été chez le comte de Nesselrode et chez Stein et avoir dit à ses secrétaires qu'il n'y aurait de la besogne qu'après l'arrivée des souverains, *parce ce que l'on avait déjà préparé bien des choses sous main*, Anstett est allé le 22 chez Razoumoffsky, puis chez Nesselrode, a dîné chez Razoumoffsky, a rendu visite avec le comte Boulgakoff[4] à la

1. On trouvera quelques-unes de ces pièces dans le livre, *Die Geheimpolizei auf dem Wiener Kongress* que vient de publier le Hofrat A. Fournier, ancien directeur des Archives du Ministère I. et R. de l'Intérieur.

2. Anstett (Jean Protais, baron d'), né à Strasbourg en 1760, entré au service diplomatique de la Russie dès le début de la Révolution Française, accrédité plusieurs fois à Vienne comme chargé d'affaires, directeur de la chancellerie diplomatique du prince Koutouzoff en 1811, négocia la convention de Kalisch, représenta la Russie au Congrès de Prague (1813), assista au Congrès de Vienne et fut ensuite plénipotentiaire russe près la diète de Francfort où il mourut en 1835.

3. Acten der Polizei Hofstelle, *Wiener Kongress*, F. 1. ad 3565, 1814.

4. Boulgakoff (Constantin Jacovlevitch), conseiller d'État, un peu plus tard directeur du département des Postes.

princesse héritière de Weimar[1] et a été souper chez la princesse Bagration.

C'est encore d'elle et d'Anstett, parce qu'il fréquente assidûment chez elle, qu'il est question dans une note plus spécialement consacrée à la surveillance de l'ambassade de Russie.

L'ambassade russe[2] est de toutes celle qui reçoit le plus de monde. On n'a expédié aujourd'hui qu'un paquet adressé au comte Mocenigo[3].

On appelle l'attention sur les relations constantes et suivies entre Anstett et le contrôleur des guerres Mandel, qu'on va surveiller de près afin de savoir pourquoi il lui a remis de l'argent. Les lettres qu'on lui apporte sont remportées tous les jours par le secrétaire d'ambassade Koudriaffsky.

Anstett a dîné le 23 chez Nesselrode. Le 24, il écrit et fait porter deux lettres, une au baron Fischler, l'autre au duc de Saxe-Cobourg[4], dîne chez le comte François Palffy, va avec la princesse Bagration au théâtre et a ensuite un entretien d'une heure avec Bartsch[5].

Le 25, il dîne chez la princesse Bagration, va avec elle au théâtre et soupe chez elle.

Le 26, longue conférence le matin avec Mandel, auquel il remet une forte somme, va ensuite travailler avec Nesselrode qui a reçu deux courriers, dîne à cinq heures chez Metternich, va le soir au théâtre et soupe chez la princesse Bagration. »

Ouvaroff[6], — écrira trois jours plus tard le baron Hager lui-

1. Grande-duchesse Marie, femme du duc héritier Charles-Frédéric, de Saxe-Weimar, sœur d'Alexandre Ier.

2. F. 1. 3724 ad 3565, 27 septembre 1814.

3. Mocenigo (comte Georges Dmitrievitch), Ministre de Russie auprès de la cour de Sicile.

4. Duc Ernest de Saxe-Cobourg-Gotha.

5. Rédacteur de la *Wiener-Zeitung* chez lequel loge Anstett.

6. Ouvaroff (Fédor Pétrovich) général russe (1769-1824), aide de camp de l'Empereur Alexandre, prit part à la conjuration qui coûta la vie à Paul Ier. Il se distingua dans les campagnes contre la France (en 1805 et 1814) et contre la Turquie. C'est lui que le prince de Ligne n'appela jamais autrement que « cet étrangleur d'Empereur ».

même[1] en envoyant à l'Empereur quelques notes relatives aux principaux personnages de la suite d'Alexandre Ier, à leurs relations, à leurs visites chez la princesse Bagration et la duchesse de Sagan, — est le véritable homme d'affaires de l'Empereur Alexandre.

Kisseleff[2] est un de ses aides de camp.

Le général Tchernitcheff[3] a été de la part de son maître chez les princesses Bagration et Trauttmansdorff, chez la duchesse de Sagan et chez le comte Stackelberg.

On cherchera à savoir ce qu'il y avait dans les lettres qu'il a rapportées comme dans celles qu'il a ou remises ou fait remettre.

Ojarowsky[4], aide de camp général, fréquente assidûment chez la princesse Bagration dont il serait le parent.

### *Nota à Hager*[5].

Vienne, 2 octobre 1814.

Tout le monde ne parle que de cela. Il est sûr que l'empereur Alexandre avait fait dire à la princesse Bagration qu'il

1. Rapport à l'Empereur. 30 septembre 1814. F. 1. 3894, ad 3565.

2. Kisseleff (Paul, comte), capitaine aide de camp du Tsar, le même qui, devenu général, administra brillamment la Moldavie et la Valachie.

3. Tchernitcheff (Alexandre Ivanovitch, comte, puis prince) un des aides de camp généraux d'Alexandre Ier, l'un des plus brillants chefs de partisans pendant la campagne de 1813, célèbre par son raid sur Cassel et par sa marche hardie sur Laon et Soissons en 1814, plus tard ministre de la Guerre sous le règne de Nicolas Ier et président du Conseil de l'Empire en 1851.

4. Ojarowsky (comte Adam Petrowitch), beau-frère de la princesse Bagration.

5. F. 1. 4059, ad 3565, 1814. Cette pièce, qui dut, lorsqu'il la trouva dans le rapport du 3 octobre, satisfaire pendant quelques heures l'insatiable curiosité de l'Empereur d'Autriche, mérite d'être mentionnée spécialement. Son auteur, qui cache sa personnalité derrière le pseudonyme de *Nota*, lorsqu'il rédige ses rapports en français, et qui signe au contraire C-i (peut-être est-ce le poète Carpani), quand il fait usage de l'allemand, n'est pas un des agents subalternes de la *Polizei Hoffstelle*. C'est un de ces auxiliaires plus ou moins généreusement payés *, et à coup sûr un homme

* Il résulte en effet du relevé des comptes de la *Polizei Hofstelle* pour l'année 1814, que le baron Hager soumit à l'approbation de l'Empereur le 18 février 1815, et qui lui revinrent approuvés le 12 mars, que l'agent von C...i reçut pour les services rendus en 1814, à titre de traitement mensuel et de gratification, la somme totale de 2343 florins.

se rendrait chez elle avant le cercle, à six heures, et lui envoya le général Ouvaroff la prévenir qu'il n'avait pu se débarrasser et qu'il y viendrait après le cercle et qu'elle lui fît trouver du thé et personne[1].

En effet, à 9 heures 1/2 il y vint. Il passa dans le cabinet de toilette et resta tout seul avec elle pendant 3 heures.

Ce matin, à 10 heures, M. Fontbrune[2] fut au lit de la princesse pour savoir tout le sujet de la conférence. Mais la princesse ayant été prévenue de ne pas se fier à Fontbrune, il eut beau cajôler, il n'en tira rien. Elle garda le secret avec tout le monde; mais il paraît cependant qu'elle n'a pas bonne idée de l'accord qu'on supposait parfait entre Alexandre et notre Cour.

Pour le moment la princesse est dans la joie de son cœur pour le triomphe qu'elle a remporté sur la souveraine de Ratiborschitz[3], sur sa rivale heureuse[4] vis-à-vis du premier Ministre, ayant reçu la première une telle distinction par l'Empereur Alexandre. Ces deux bruyantes étrangères, rivales de goût et d'ambition, se trouvent par un curieux et fatal hasard logées dans le même hôtel[5] qui, à la honte de notre noblesse, est le seul ouvert aux illustres étrangers présents à Vienne.

appartenant aux classes élevées de la société, fréquentant le corps diplomatique, ayant accès dans les salons de l'aristocratie viennoise et du monde de la finance, un homme intelligent, instruit, sachant écouter et, ce qui est plus utile encore pour le baron Hager, ayant le talent de faire parler les gens et d'amener la conversation sur les questions qui lui paraissent avoir besoin d'être plus complètement élucidées.

1. Cette visite eut lieu le vendredi 30 septembre, puisque le 29 au soir il y eut chez la princesse un grand souper auquel assistèrent entre autres le duc de Weimar, le prince Radziwill et tous les aides de camp d'Alexandre ainsi que Gentz. (Cf. Gentz. *Tagebücher*, I. 312).

2. Quoique logé chez la duchesse de Sagan, Fontbrune (dit le Voyageur) servait d'homme d'affaires et d'intermédiaire à la princesse.

Pour plus de détails sur Fontbrune, cf. *Archives Nationales*, F. 7 une note assez longue, fort curieuse, sans date, mais présumée de l'an VII.

3. Un des châteaux de la duchesse de Sagan, près de Nachod.

4. La duchesse de Sagan, à ce moment la bien-aimée de Metternich.

5. Le palais Palm, dans la Schenkenstrasse, s'élevait à peu de distance de l'endroit où se trouve aujourd'hui le *Burgtheater*, tout près de la Burg et du Ballplatz (ministère des Affaires étrangères).

Il me paraît très vraisemblable que, vu la préférence du moment que le prince de Metternich a donnée à la duchesse de Sagan et les fréquentes visites qu'y fait Talleyrand, on établira le parti autrichien chez celle-ci et le parti russe chez la Bagration, de manière qu'à la droite siègera le parti ministériel et à la gauche l'opposition.

Ce n'est pas la première fois que les intrigues de femmes ont influé sur la politique des États. Voilà les hommes!

J'espère cependant que la Providence nous aidera jusqu'à la fin, et si jamais (ce que je n'ai aucune raison de croire) la vengeance avait suggéré de mauvais projets à la princesse Bagration dans sa longue conversation qui n'a pas roulé tout entière sur des niaiseries de jeunesse, j'espère qu'elles n'auront aucune influence sinistre sur les affaires.

Je me console que, si même elle a montré à son Empereur *toute sa correspondance avec Metternich*, il n'y a que des éloges pour lui et jamais une idée d'agrandissement de notre côté, mais toujours de justice et de libéralité[1].

Les ennemis du prince de Metternich sont aux anges de cet événement. Ils sont tous pour l'*Andromède* Russe et contre la *Cléopâtre* de Courlande, dont l'ascendant a plus de morgue et moins d'abandon et de prodigalité que celui de l'autre. Ils espèrent que l'empereur Alexandre ira souvent chez la leur (la princesse Bagration), et peut-être plus du tout chez l'autre. Nous verrons. Les paris sont ouverts, les armées sont en présence et le feu a déjà commencé.

Avant de fournir ce long rapport, dès le 1er octobre au matin[2] *Nota* s'était empressé de faire connaître à Hager la curieuse petite scène qui s'était passée quelques heures auparavant et qui ne permet guère de conserver des doutes sur la nature des relations qui semblent avoir existé, à ce moment du moins, entre l'Empereur et la petite-nièce de Catherine Ire.

Alexandre, invité chez la princesse Bagration pour samedi soir (le 1er octobre), s'y est rendu hier soir (30 septembre) après

1. Allusion aux prétentions de la Russie sur la Pologne.

2. F. 1. 3796 ad 3565, 1814.

l'*Appartement* et le souper pour lui faire une visite. Le portier sonna quatre fois pour l'annoncer, et la princesse qui, se disant malade, avait fait défendre sa porte toute la journée, alla au-devant de lui en négligé jusqu'à l'escalier. A la vue de l'empereur, elle se confondit en excuses, le fit entrer dans sa chambre où Alexandre aperçut un chapeau d'homme. Grande et amusante explication. « C'est celui du décorateur Moreau, dit enfin la princesse, c'est lui qui décore la maison pour la fête de demain [1]. »

L'Empereur resta deux heures et demie chez la princesse. *Honni soit qui mal y pense*!

L'empereur Alexandre accompagné par un seul laquais, lit-on dans un autre rapport, émanant d'une source toute difrente, est allé chez la princesse Bagration, n° 54 Schenkenstrasse, où habitent dans la même maison la duchesse de Sagan et la princesse. Il n'est rentré qu'à minuit. Il paraît que cela lui arrive souvent.

Deux cents personnes ont assisté au bal donné par la princesse Bagration le 1er octobre [2]. Le roi de Prusse est arrivé à dix heures, l'Empereur de Russie à dix heures et demie. A minuit, on a servi le souper. L'empereur Alexandre avait à sa droite la princesse Esterhazy, à sa gauche la princesse Bagration; le roi de Prusse, à sa droite la princesse Liechtenstein et à sa gauche, la princesse Colloredo. Il est parti peu de temps après, tandis que l'empereur Alexandre est resté au bal jusqu'à 4 heures du matin.

Il est absolument certain que l'empereur Alexandre est venu voir la princesse Bagration presqu'aussitôt après son arrivée et qu'il est *revenu chez elle le* 28 au soir [3].

Rédigée par l'agent actif et intelligent qu'était *Nota*, une autre pièce fournit à son tour et à la date du même jour de curieux détails

1. F. 1. 4087 ad 3565. 3 octobre 1814.

2. Le grand bal que la princesse donna le 1er octobre en l'honneur des souverains.

3. Hager à l'Empereur. Rapport du 4 octobre et Siber à Hager. Vienne 3 octobre. F. 1. 4087 ad 3565.

sur les visites que l'empereur Alexandre rend à la princesse Bagration et sur les confidences que celle-ci a faites à une personne de son entourage et qui jouit à juste titre de toute sa confiance[1].

L'empereur Alexandre a voulu connaître l'histoire de la liaison du prince de Metternich avec la princesse, comment la chose s'est refroidie et pourquoi il avait l'air d'être tout dévoué à la duchesse de Sagan.

Là-dessus Alexandre a dit à la princesse : « Metternich ne vous a jamais aimées, ni vous, ni la Sagan. C'est un homme froid, croyez-le ; il n'aime ni l'une ni l'autre. C'est un être à sang froid. Ne voyez-vous pas cette figure de plâtre? Il n'aime personne. »

Parlant de la Sagan, l'Empereur a dit qu'on avait fait tout le possible pour la lui faire agréer. « On me l'a même placée tête à tête dans la même voiture. (*N. B. ce fait est vrai et connu.*) Mais ils n'ont pas réussi, a-t-il ajouté. J'aime les sens, mais il me faut aussi l'esprit ».

Il a passé ensuite en revue certains de nos généraux. Il a dit de Schwarzenberg qu'il l'aimait beaucoup ; que c'est un bon militaire ; qu'il avait une qualité unique, c'est que « dans une affaire il ne pense qu'à la chose et s'oublie lui-même ». Il a loué ensuite Bianchi[2] « qui a du talent et est un officier distingué », puis Jérôme Colloredo[3] « pour sa bravoure et sa franchise » et Louis Liechtenstein aussi[4].

Celui auquel, après Schwarzenberg, il a montré le plus d'estime est Stadion : « Mon bon Stadion, je l'ai revu avec bien du plaisir. Je l'aime tant. Il est si bon, si franc, si loyal ».

En parlant de politique, il a dit : « La Pologne est à nous. Elle doit nous rester. Je n'y renoncerai jamais. Je l'occupe avec 200 000 hommes. On verra qui m'en chassera. »

1. Probablement et presque certainement même, la comtesse Aurore de Marassé.

2. Le futur commandant en chef de l'armée autrichienne pendant la campagne de 1815 contre Murat qu'il battit à Tolentino.

3. Né en 1775, mort en 1822, Jérôme Colloredo avait pris une part des plus brillantes à la bataille de Kulm. Il était de plus un adversaire déclaré de Metternich.

4. Liechtenstein (Aloïs, prince) feld-maréchal lieutenant, commandeur de l'ordre militaire de Marie-Thérèse.

On a remarqué qu'au bal d'avant-hier chez la princesse il l'a (la Bagration) distinguée plus que toute autre, et après elle la comtesse Sophie Zichy. Il a dansé la deuxième danse avec la duchesse de Sagan qu'il a ensuite négligée toute la soirée. Du reste il a été très poli avec tout le monde, gai, aimable, content. Il a eu une conférence d'un quart d'heure avec Hardenberg, et comme il faut crier avec lui [1], il s'est retiré pour parler avec lui dans la chambre à coucher de la princesse.

On a remarqué aussi qu'il n'a pas même fait attention à Czartoryski et très peu à Metternich.

On raconte que le prince Eugène a fait visite à l'archiduchesse Béatrice [2] et qu'ayant eu l'arrogance de lui parler de Milan, elle, en réponse, n'a parlé que du roi de Bavière [3].

On rend exactement compte à Hager de chacune des visites que fait le Tzar.

L'empereur Alexandre a encore fait ces jours-ci deux visites à la princesse Bagration chez laquelle il est resté de neuf heures à minuit et même plus tard.

Hier soir (le 5 octobre) [4] à dix heures et demie, avant la fin du bal de la Cour, il est allé 159 Landstrasse, chez la princesse de la Trémoille-Tarente...

Le même jour, Hager avait transmis à l'Empereur un rapport de *Nota* [5], dans lequel il racontait une aventure survenue l'avant-veille à Alexandre et insistait sur la nécessité de renforcer la surveillance de la princesse.

La princesse Bagration a été extrêmement fâchée hier de ne pas avoir été invitée au bal donné à la Cour par S. M. l'Impératrice. Elle espérait l'être par le rang qu'elle occupe à la Cour de Russie et plus encore par la faveur marquante dont l'honore l'Empereur de Russie.

1. Allusion à l'infirmité d'Hardenberg.

2. Veuve de l'archiduc Ferdinand, ancien gouverneur du Milanais, mère de l'Impératrice d'Autriche.

3. 3 octobre. F. 1. 4087 ad 3565.

4. Hager à l'Empereur. Bordereau du 6 octobre. F. 1. 4111 ad 3565.

5. Hager à l'Empereur. Rapport du 7 octobre, et Rapport à Hager. 6 octobre 1814. F. 1, 4115 ad 3565.

Je suis à présent convaincu que, comme je le pensais, le parti de l'opposition est établi chez elle. Le ton de plusieurs employés russes du Cabinet que j'y ai trouvés hier et l'aveu même de la princesse me l'ont confirmé. C'est Anstett qui est à la tête.

On a mal fait de laisser cette maison (le palais Palm) à découvert. On y regarde le côté opposé, le côté droit, je veux dire la maison de la Sagan comme le pays ennemi, et il me paraît très vraisemblable que l'Empereur Alexandre n'y mettra pas les pieds, ce qui blesse furieusement la duchesse et enfle sa triomphante rivale.

Encore avant-hier Alexandre arriva tout seul à la porte de la maison pour visiter la Bagration, mais ayant vu beaucoup de voitures dans la cour, il crut qu'elle avait du monde et rebroussa chemin. La pauvre princesse l'attendait toute seule et l'attend encore[1].

Les rapports du prince de Talleyrand avec la princesse Bagration ne pouvaient être qu'assez tièdes; aussi ne sera-t-on pas autrement étonné de trouver dans un des rapports de *Nota* en date du 7 octobre une appréciation peu flatteuse sur le compte de l'Ambassadeur de France.

Talleyrand a fait avant-hier soir, écrit-il à Hager[2], sa visite à la princesse Bagration qui, comme de raison, l'a trouvé peu intéressant dans la conversation, peu causant et presque insipide.

Une des pièces contenues dans le bordereau du 18 octobre mérite d'autant plus de fixer l'attention qu'on y trouve d'intéressants renseignements sur la situation de Metternich, sur l'influence absorbante qu'exerçait encore à ce moment sur lui la duchesse de Sagan, sur le caractère, la valeur et les mérites de certains personnages fort en vue dans le monde politique, et surtout sur le parti que la Prusse pouvait sans peine tirer d'un concours de circonstances particulièrement favorables à la réalisation de ses visées ambitieuses.

Les Prussiens, surtout ceux de la bande de Humboldt, tout comme le comte de Schulenburg[3] ne manque pas de le faire

1. Nota à Hager. Vienne 6 octobre 1814. F. 1. 4115 ad 3565.

2. Nota à Hager. Vienne 7 octobre. F. 1. 3867, ad 3565.

3. Schulenburg (Frédéric-Albert, comte de) 1772-1853. Plénipotentiaire du roi de Saxe à Vienne.

fréquemment lorsqu'il dîne chez le duc Albert[1], écrit à la date du 14 octobre l'informateur dont Hager[2] recommande tout particulièrement les rapports à l'Empereur, s'expriment fort mal sur le compte de Metternich, fou d'amour, d'orgueil et d'amour-propre, perdant toutes ses matinées, ne se levant qu'à 10 heures pour courir de suite soupirer chez la duchesse de Sagan, ayant à peine le temps de recevoir trois ou quatre des quarante personnes qui veulent lui parler et faisant attendre pendant des heures Hudelist[3], Gentz, etc., etc. Et cependant il a la prétention de gouverner le monde. Il est vrai qu'il y a quatre ans il déclarait, dans ses lettres de Paris, qu'il avait fondé la *paix universelle*.

Stadion[4] ne comprend rien aux finances, mais son amour pour la bigotterie, sa coquetterie avec les femmes l'empêcheraient de toute façon de mener son département. — Schwarzenberg est trop indolent; il sacrifie tout à une chasse et Ugarte[5] est nul et inactif.

La Prusse a donc beau jeu pour faire triompher ses idées et jouer le premier rôle en Allemagne. Tout le monde doit le désirer du reste, puisqu'il n'y a rien à espérer de l'Autriche.

Un autre rapport du même agent[6] n'était pas non plus pour déplaire à François Ier, qui allait y trouver ces potins mondains dont il était excessivement friand. L'auteur est un de ces agents volontaires, policiers par patriotisme, appartenant au grand monde de Vienne, ayant accès à la Cour même.

La Bagration, pour se venger de l'infidélité de Metternich,

1. Albert duc de Saxe Teschen, veuf de l'archiduchesse Marie-Christine.

2. Vienne 18 octobre 1814. F. 2 ad 3565.

3. Hudelist (Joseph) 1759-1818, conseiller d'État, prit une part des plus actives aux travaux du Congrès.

4. Stadion (Jean-Philippe-Joseph-Charles, comte de) 1763-1824. Homme d'État autrichien, ministre des Affaires Etrangères après la paix de Presbourg, il dut se retirer après la campagne de 1809. Rentré en scène à partir de 1812 il parut au traité de Toeplitz et aux conférences de Francfort. Ministre des Finances en 1815.

5. Chancelier de Bohême de 1802 à 1810, le comte Ugarte était Ministre d'État et de Conférence et *Oberster Kanzler*, c'est-à-dire, Ministre de l'Intérieur.

6. Vienne 16 octobre 1814. F. 2. ad 3565.

a raconté tout ce qu'elle sait d'un côté à l'empereur Alexandre, de l'autre à La Harpe, Ojarowski, Anstett et Nesselrode.

Metternich essaye de se consoler des rebuffades de la Sagan. Il n'y est pas allé hier au soir, et fait une cour assidue à Julie Zichy. On s'en réjouit parce que personne n'est aussi intrigant que la duchesse et qu'elle lui fait perdre trop de temps. Quant à Julie Zichy, elle est trop pieuse et trop réellement vertueuse pour qu'il réussisse auprès d'elle.

Wenzel Liechtenstein, le jeune comte Schulenburg, l'aide de camp de Schwarzenberg et le prince Louis de Rohan sont ceux dont il se sert pour les missions intimes et secrètes, le premier surtout pour ses affaires de femmes.

La Bagration, qui malgré sa jalousie contre la Sagan a eu à Baden des faiblesses pour les jeunes comtes Schönfeld[1] et Schulenburg, a jeté maintenant son dévolu sur le jeune prince Charles de Bavière[2] qui passe de longues heures chez elle. La chose est si connue qu'au bal chez la princesse Esterhazy les deux grandes-duchesses[3] en ont beaucoup ri avec le grand-duc Constantin.

A cause des différents bals chez Metternich (le 18), jeudi (le 20) chez Stackelberg, samedi (le 22) chez le comte Charles Zichy, lundi (le 24) chez Metternich, on ne sait quand aura lieu le voyage des souverains en Hongrie.

La Bagration veut encore en donner un, et *toutes les dames me tourmentent pour que j'en donne un. L'Empereur Alexandre, lui aussi, m'en a parlé.*

Alexandre s'occupe beaucoup de la comtesse Esterhazy-Roisin, de Sophie Zichy, de la princesse Gabrielle Auersperg, de la princesse Maurice Liechtenstein et de la jeune Szechenyi. Les deux premières croient déjà qu'elles l'ont pris dans leurs filets ; mais les autres se rendent compte que, comme à Francfort et ailleurs, il ne s'agit là pour l'empereur Alexandre que d'une pure affaire de coquetterie.

En réalité, depuis qu'il est ici, il n'a passé quelques nuits que chez la Bagration. Peut-être aussi Tchernitcheff (j'ai moi-

1. Attaché d'ambassade à Berlin.

2. Prince Charles de Bavière, second fils du roi Maximilien-Joseph.

3. Les grandes duchesses Marie et Catherine.

même entendu ce qu'il disait à ce propos confidentiellement à Alexandre) lui a-t-il en outre procuré quelques filles de joie.

Je sors de chez l'impératrice Marie-Louise qui m'a reçu très gracieusement. La Brignole, lorsque j'ai été seul avec elle, m'a parlé du désir de l'impératrice d'avoir au moins Parme.

L'empereur Alexandre[1] a fait dans la matinée du 13 une visite à Marie-Louise.

Le soir à onze heures il a été en fiacre, et avec un seul domestique, chez la princessse Bagration et n'est rentré qu'après deux heures du matin. Avant de sortir il a donné l'ordre à Wolkonsky d'aller chez la comtesse Esterhazy-Roisin, dont il veut faire la connaissance plus intime, et de lui annoncer sa visite.

... Hier (13 octobre) après le bal de la cour l'empereur Alexandre est venu à onze heures tout seul en fiacre chez la princesse Bagration qui, par parenthèse, voit deux fois par jour, matin et soir, le grand-duc Constantin[2]. L'Empereur est resté chez elle jusqu'à deux heures du matin.

Je ne sais pas autre chose parce que tous ces jours-ci je n'ai pu aller chez la princesse et, quand j'y vais, j'y trouve toujours du monde et surtout des Russes qui parlent ordinairement leur langue que je ne comprends pas[3].

On sait que depuis quinze jours Metternich n'a pas mis une seule fois les pieds chez la princesse Bagration. On affecte d'ignorer la raison que tout le monde devine[4].

La vie privée de la princesse est toujours surveillée.

1. Siber à Hager. Vienne 14 octobre 1814. F. 2. 4244 ad 3565.

2. Grand-duc Constantin Pavlovitch (1779-1831) frère cadet de l'Empereur Alexandre. Il s'occupa toute sa vie des affaires militaires, mais sans jamais jouer un rôle important. Nommé en 1815 au commandement des armées russes en Pologne il conserva ces fonctions jusqu'à sa mort. Du vivant d'Alexandre il renonça à ses droits de succession au trône en faveur de son frère cadet Nicolas.

3. Rapport à Hager. Nouvelles diverses. Vienne 14 octobre 1814. F. 2 4257 ad 3563.

4. Nota à Hager. Vienne 17 octobre 1814. F. 2. 4014 ad 3565.

... On m'affirme, — écrit un des informateurs de Hager, que nous aurons lieu de retrouver plus d'une fois et qui fournit au grand chef de la police des renseignements souvent intéressants sur ce qui se fait et se dit dans les salons qu'il fréquente [1], — que la princesse Bagration aurait, il y a quelques jours, passé toute une matinée avec le jeune prince Charles de Bavière, de plus en plus épris d'elle.

Hier (22 octobre), — lit-on dans un rapport relatif à la princesse Bagration et à la duchesse de Sagan, mais dans lequel on parle pour la première fois de la Pologne, — l'Empereur de Russie a été tout seul à onze heures du matin chez la duchesse de Sagan où il a déjeuné en tête à tête et où il est resté jusqu'à une heure vingt-cinq après-midi.

Le côté gauche (la princesse Bagration qui loge dans la même maison) l'attendait toujours, mais hélas! l'attend encore.

On dit que ce côté a beaucoup perdu ces jours derniers, qu'il a trop jasé et s'est trop laissé aller à la rage contre l'infidèle. On dit aussi que les affaires politiques prenant à présent une tournure plus rapprochante (?), les deux côtés de l'hôtel Palm disparaîtront bientôt et *fiat unum ovile et unus pastor*.

Hier les nouvelles étaient qu'on s'arrangeait sur la grande affaire de la Pologne de laquelle dépendent toutes les autres. On disait que la Russie s'était démise de ses hautes prétentions sur ce pays [2].

Le grand-duc Constantin, mande Nota à Hager le lendemain 23 [3], va tous les soirs à dix heures chez la princesse Bagration. Il y reste trois heures en petit comité et il parle, parle toujours. C'est lui seul qui parle. Avant-hier il s'en donna sur les Anglais qu'il déteste.

Le jeune prince Charles de Bavière va aussi très assidûment

1. X X à Hager. Vienne 19 octobre 1814. F. 2. 4321 ad 3565.

2. Hager à l'Empereur rapport du 23 octobre 1814. F. 2. 4123 ad 3565 et Nota à Hager. Vienne 22 octobre 1814. F. 2. 4418 ad 3565.

3. Nota à Hager. Vienne 23 octobre 1814. F. 2. ad 3565.

chez la princesse Bagration dont il est amoureux en vrai jeune homme. On se moque de lui et c'est dommage.

Hier en entrant chez elle, la princesse me dit : « Dites-moi un peu ce qu'a fait Metternich à l'Empereur qui ne peut le souffrir?

— Quel Empereur, dis-je?

— Le nôtre ».

Apparemment il n'a pas cru pouvoir se prêter à tout ce qu'il exigeait de lui. Metternich est ministre. Alexandre est souverain. Le premier n'est pas le maître d'accorder et les souverains n'aiment pas les refus.

Ici une autre personne est entrée et la conversation a pris fin[1].

Anstett, — lit-on encore dans un rapport de Nota[2] en date du 29 octobre, — a dit chez la princesse Bagration que Gentz soutient que « pour le repos de l'Europe il faut que Murat reste roi de Naples ».

Ce propos a été trouvé digne de l'homme qui n'a jamais eu une opinion à lui et qui les a eues toutes à mesure qu'on les lui a fournies.

La princesse Bagration se déclare à présent pour Beauharnais. Elle le trouve bien préférable au prince Charles de Bavière.

Il ne m'a pas paru que le prince de Metternich ait repris dans cette maison tout l'ascendant qu'il y avait. La princesse parle de ne pas accorder le pardon.

Nesselrode est en faveur du prince (de Metternich) et Pozzo

1. Quatre jours plus tard dans le rapport qu'Hager soumit à l'empereur, il lui dit qu'on a trouvé parmi les chiffons, (c'est-à-dire parmi les papiers déchirés ramassés du 24 au 27 octobre dans les corbeilles et que les agents du *cabinet noir* parvenaient à recoller avec un extraordinaire talent), un billet que Talleyrand adressait à la duchesse de Sagan et qu'on ne lira pas sans intérêt.

« Ne voilà-t-il pas qu'un roi me prend encore quelque chose. Ce n'est plus un *ancien électorat*, mais une bonne place entre vous et le prince. C'est le Danemark qui vient, et moi après son départ je serai à vous de corps et en vérité d'âme aussi. Car je vous aime bien. »

Le billet que Talleyrand adressait à la duchesse porte la date du 25 septembre et avait été écrit par conséquent trois jours après l'arrivée à Vienne du roi de Danemark. F. 2. 4138 ad 3665.

2. Nota à Hager. Vienne le 29 octobre 1814. F. 2. 4178 ad 3565.

di Borgo a été pris pour juge. La sentence n'est pas encore prononcée. On la prendra à portes closes.

Stein y entre aussi comme opinant.

J'ajoute qu'Anstett est un ennemi déclaré de Pozzo di Borgo.

Bien qu'on soit à la veille de l'ouverture officielle du Congrès (si tant est qu'il ait jamais été réellement ouvert), on perd d'autant moins de vue tout ce qui se passe au Palais Palm que l'empereur Alexandre y exécute précisément à ce moment certaines manœuvres, dont la politique générale va se ressentir, et travaille à provoquer une rupture entre Metternich et la duchesse de Sagan, « ce qui, comme Gentz le consigne dans son *Journal* à la date du 22 octobre, est aujourd'hui un événement de premier ordre... »[1]

La duchesse de Sagan[2] a la plus grande partie de sa fortune en Russie. L'empereur Alexandre, jaloux de Metternich, lui a créé un tas de difficultés. La Sagan voulut alors obtenir d'Alexandre une audience qu'il lui refusa. Entre temps, la situation s'aggravant de plus en plus, Alexandre lui fit dire par un tiers qu'il ne consentirait à faire quelque chose en sa faveur que si elle rompait avec Metternich. Elle s'y prêta, profita de toutes les occasions pour faire des avances à Alexandre et le marqua d'autant mieux qu'elle affecta d'ignorer Metternich. Peu de temps après, elle eut soin de demander en présence de Metternich une audience à Alexandre qui s'écria : « *Il ne peut pas être question d'une audience, je viendrai chez vous.* »

Metternich a été furieux, a voulu aller faire chez elle des reproches à la Sagan qui refusa de le recevoir. Maintenant il est un peu calmé parce qu'on lui a dit que la Sagan accordait aussi ses faveurs à un Anglais[3]. Il a rompu totalement avec elle et Alexandre en jubile.

1. Cette rupture semble n'avoir pas été aussi définitive que Gentz le croyait et l'espérait, à en juger du moins d'après ce que l'agent enregistrait dans un rapport du 4 novembre et à aussi par ce que Gentz lui-même écrivit à Wessenberg le 9 avril 1815.

2. Rapport à Hager. Vienne 1er novembre 1814. F. 2. 4461 ad 3565.

3. Il s'agit probablement de Lamb, Ministre plénipotentiaire par intérim à Vienne jusqu'à l'arrivée de lord Stewart, peut-être bien aussi de ce même lord Charles Stewart qui devint un peu plus tard au vu et au su de tout le monde l'amant de la duchesse.

Autre histoire avec la comtesse Julie Zichy. Alexandre lui a dit qu'il savait par Metternich lui-même qu'elle lui avait accordé ses faveurs. La comtesse a versé un torrent de larmes, n'a pas voulu écouter les protestations de Metternich et l'a formellement congédié.

Ces histoires sont connues et le jeune comte de Hochberg [1], un prince badois, a dit au comte Schenk [2] « *Enfin Metternich va avoir du courage et, par haine pour Alexandre, il contrecarrera ses funestes projets.* »

Le manège d'Alexandre auprès de la duchesse de Sagan n'avait pas passé inaperçu.

... Vendredi dernier (le 28 octobre) [3] l'ambassadeur d'Angleterre (lord Charles Stewart) était chez madame de Sagan le soir. Tout à coup cet original s'adressa à la duchesse et lui dit : « Que pensez-vous d'Alexandre? Pour moi je le crois un fou, ambitieux, imposteur. Voilà mon opinion. Et vous, qu'en dites-vous, comment le trouvez-vous? »

La duchesse très embarrassée de ce propos commença par en sourire, puis elle lui dit : « Je trouve, Mylord que vous prenez le mors aux dents comme le cheval que vous avez donné ce matin à ma sœur Dorothée [4], qui a manqué de se casser le cou au Prater ». Puis elle se leva et alla causer avec un autre...

Chez Crenneville, mande-t-on encore le même jour à Hager [5], la princesse Bagration, la duchesse de Sagan, Talleyrand et Rechberg, ont fait des gorges chaudes sur Metternich. La Sagan et la Bagration vont si loin que pour le décorum et le maintien de l'ordre et des convenances la police devrait les expulser...

Dans une conversation que l'empereur Alexandre eut avec la prin-

1. Le comte Charles-Léopold-Frédéric de Hochberg issu du mariage morganatique du grand-duc de Bade Charles-Frédéric avec Louise-Caroline Geyer von Geyersberg a laquelle il conféra le titre de comtesse de Hochberg. Le comte de Hochberg succéda en 1830 à son demi-frère le grand-duc Louis-Guillaume-Auguste, décédé sans enfants.

2. Schenk von Castell (comte).

3. Nota à Hager. Vienne 1er novembre 1814. F. 2. 4461 ad 3565.

4. La comtesse Edmond de Talleyrand-Périgord.

5. X X à Hager. Vienne 1er novembre 1814. F. 2. 4523 ad 3565.

cesse Bagration le 1er novembre au soir, et dans laquelle il parla de tout, la princesse aurait eu, ce qui paraît même à peine croyable, le courage de lui conseiller de renoncer à son projet de reconstituer le royaume de Pologne et de donner la Saxe à la Prusse.

Avant-hier (1er novembre) l'empereur Alexandre est allé seul à dix heures et demie du soir chez la princesse Bagration et y est resté jusqu'à deux heures après minuit. Voici ce qu'elle m'a dit : « Elle ne l'aime pas, elle l'adore ».

Elle m'a ensuite raconté à bâtons rompus tous les différents sujets de conversation qu'elle a eus avec lui. Je les répéterai ici avec le même désordre.

On a parlé de La Harpe. Alexandre a dit : « Je lui dois d'être devenu un homme et je lui en serai reconnaissant toute ma vie ».

Alexandre se moque des rois de Bavière et de Wurtemberg qui ont l'air de vouloir être autant que lui. — Il déteste Metternich, le connait et ne le craint pas. Il obtiendra de lui ce qu'il voudra. — Il estime l'empereur d'Autriche et l'aime.

La princesse Bagration prétend qu'elle a eu le courage de se disputer avec lui sur la Saxe et sur la Pologne. « Mais dit-elle, c'est inutile. Il n'entend pas raison là-dessus. Il croit son honneur engagé et dit qu'il a donné sa parole aux Polonais, qu'il doit la maintenir, que le monde tomberait sur lui, il n'en démordrait pas ; qu'il irait à Munich, puis à Berlin, puis à Varsovie se faire proclamer roi de Pologne ; qu'il était en mesure si on voulait s'y opposer. »

Elle ajouta que Pozzo di Borgo lui avait dit la veille que la Pologne convenait à la Russie qui l'aurait bon gré, mal gré, personne n'étant en force de se mesurer en ce moment avec la Russie. Elle ajouta encore qu'Alexandre voulait tout le grand-duché tel qu'il était quand il le conquit sur les Français.

Elle dit encore que l'usurpation de la Saxe est une horreur, mais qu'on la doit à ce coquin de Stein qu'elle ne peut souffrir et qui veut se venger du pauvre roi de Saxe.

Alexandre déteste également Talleyrand ; mais il aime beaucoup le prince Eugène. Il lui a dit : « Le prince Eugène n'est pas seulement un excellent militaire, c'est un parfait honnête homme. S'il voulait entrer à mon service, je le prendrais bien volontiers ».

Le prince Eugène a dîné le même jour chez elle....

La princesse a encore dit que pour ce qui est du départ de Vienne, Alexandre avait dit : « Le plus tôt et le plus tard dépendra des affaires; mais je crois qu'ils se dépêcheront; car la dépense, que nous leur causons, commence à les gêner ».

Je ne répéterai pas les propos qu'elle dit que l'empereur Alexandre lui a tenus sur la Sagan parce que je sais qu'en cela on ne peut pas se fier à elle. Ici finit la conversation avec Alexandre.

Elle m'a encore dit que le prince Eugène lui avait parlé de Murat, lui affirmant qu'il avait en main de quoi prouver à l'Autriche que ce coquin la trompe, qu'il a des lettres de lui sur cela, mais qu'il ne veut pas les montrer parce qu'il ne lui sied pas de pousser sa vengeance jusque-là....

On a remarqué qu'au bal de Razoumoffsky[1] il n'y avait personne de la Légation française. Cela et la déclaration d'hier sur le Congrès rapportée par les gazettes[2] ne mettront pas le public de bonne humeur[3].

COMMANDANT WEIL

*(A suivre.)*

1. Ambassadeur de Russie à Vienne.

2. Déclaration du 1er novembre relative à la présentation et à la vérification des Pleins Pouvoirs des Ministres plénipotentiaires.

3. Rapport à Hager. Vienne 3 novembre 1814, et rapport à l'Empereur du 4 novembre. F. 2. 4523 ad 3565.

# POÉSIES

## I

### L'HEURE SONNE...

D'une voix vibrante un peu ralentie,
L'heure sonne égale à l'ancien cadran ;
Je l'écoute : c'est de toute ma vie
L'écho minuscule et grave pourtant.

Bien avant le jour qui vit ma naissance,
Dans le grand salon clos de bleus lampas,
Elle précéda ma petite enfance,
Son rythme, l'élan de mes premiers pas.

Les tableaux aux murs, toiles romantiques,
Des Hubert Robert, ruines, gradins,
Torrents écroulés sous de hauts portiques
L'ouïrent du fond de leurs vieux jardins.

Le bronze élancé de la Polymnie
Penchée à l'étude, en manteau drapé,
Je l'ai regardé pour qu'il me sourie,
Énigme du temps au timbre frappé.

Je l'entends encor la vieille pendule,
Quand, au piano, j'essayais des sons,
En réplique droite où rien ne module,
Faire s'activer danses et chansons.

Est-ce bien la même? Ah! que d'heures brèves
Dans les beaux étés elle mesura,
Saisons de jeunesse et saisons de rêves
Dont aucun bouquet ne reste en mes bras.

Le matin jetant ses rayons fidèles
Au large perron fleuri d'orangers,
Le soleil ourlait de fines dentelles
L'ombre qui tombait des toits ouvragés;

A midi, la source, en fraîche naïade
Amenait l'eau vive au creux des bassins,
La rainette, au soir, de sa sérénade
Chassait des oiseaux les nombreux essaims.

Ils se blottissaient dans les hautes branches
Pour dormir; alors les grands peupliers
Dans le clair de lune aux rayures blanches
Se penchaient sur l'eau rêveurs et ployés.

Du sommeil enfin tout prenait la courbe :
Les massifs obscurs, les plants de gazon
Où rôdait, la nuit, un chat gris et fourbe
Qui guettait la peur d'un fragile oison.

Tout se confondait dans ma jeune tête,
Le château de fée où je m'endormais,
La nature en fleur, ma journée en fête
A recommencer, demain, à jamais...

Et c'est toi, pendule au marbre sévère
Qui sonnais ma vie en timbre si pur
Qu'à t'entendre encor si loin du parterre
Et des blancs jasmins qui grimpaient au mur,

Je sens mon enfance, ainsi qu'une écharpe,
M'étreindre le front de vives clartés,
M'apaiser aux sons de lyre et de harpe
Qu'avait le grand parc dans ces longs étés.

## II

### EX-VOTO VÉNITIEN

Gondole, minuscule image de Venise,
Svelte et noire comme un oiseau,
Comme un oiseau marin que soulève la brise
Au tumulte chanteur des eaux,

Tu m'es un souvenir et, bien plus, un emblême
Des jours dorés dans la douleur,
De rives s'enfuyant sans qu'on respire même
Le parfum des jardins en fleur.

Conserve en ton *felse* cette âme voyageuse
Que sut bien astreindre le sort,
Qui battait comme une aile exaltée et peureuse,
Plus prompte au retrait qu'à l'essor!

Sous ton obscur abri, parfois la Sérénade,
Limpide écho des soirs d'amour
Pénétrait par l'éclat pressé de sa roulade
Vive ou languide tour à tour;

Le flot d'orage aussi résistait à la rame
Ébranlant la mince cloison,
Mais tu glissais, aveugle et fermée à la flamme,
Vers le gouffre de l'horizon.

Les Lidos entrevus, les façades rosées
Tremblant aux vagues dans le port,
Les Iles qui donnaient leurs teintes irisées
A des cristaux tout lamés d'or,

Les églises jetant les heures de prière
En sons de cloche aux pilotis,
Tout fuyait, sous la rame écartant en arrière,
Sillage et reflets engloutis.

Gondole noire où fut mon rêve insaisissable,
Dans tes courtines de velours
Garde-le de l'oubli, du vent et des flots lourds...
Car j'avais bâti sur le sable...

## III

### QUATUOR

Fileuses du son émouvant
Au treillis des harpes Empire,
Vos bras s'activent, s'élevant
En forme de cygne et de lyre.

Traversant la lumière et l'air
De frissonnantes astragales,
Vous en formez un tissu clair
Parmi les cordes inégales;

Tissu de notes et de voix,
Mousseline de mélodie
Tendue en travers de vos doigts
Et qui se plisse et s'irradie,

Et rendant si vagues à voir
Dans la cage des cordes grêles
Vos figures, loin du miroir,
Qu'on y ajouterait des ailes!

## IV

### A UNE ENFANT

Si je pouvais d'un mot faire sa destinée
Je dirais à l'enfant de lilas couronnée
Comme un printemps vainqueur :
Fais crédit à la vie et l'écoute avec grâce
Car elle t'appartient et tout bonheur qui passe
Doit entrer dans ton cœur.

Je lui dirais : triomphe et sois jeune et prodigue,
Et prends en ton écharpe où tout l'azur s'endigue,
Filet aux papillons,
Tous les bonheurs et tous les rêves au passage,
Ceux qu'il faut écarter et ceux qu'on met en cage,
Et prends tous les rayons !

Sois l'oiseau qui choisit le cèdre aux branches hautes
Pour que ton chant soit pur et dépasse les côtes
Et les vertes forêts ;
L'orgueil de la jeunesse est comme un diadème,
Qu'il domine ton front et que l'ardente gemme
Illumine tes traits !

Mais je sais qu'au détour des routes triomphales
L'orage trop souvent déverse ses rafales
Revanche des étés,
Qu'il faut trembler quand le bonheur frappe à la porte
Car on ne sait jamais quel désastre il apporte
Ni quelles cruautés !

Je dirai simplement à l'enfant ingénue :
Recueille-toi devant l'existence inconnue
Et sois le pèlerin
Humble et qui prie en cheminant vers les reliques,
Et que tes plus doux chants ne soient que des cantiques,
Sous tes voiles de lin.

Mesure ton épreuve au moindre privilège
Que te fit le destin ; car il ne nous protège
Qu'au prix de nos douleurs ;
Il est un maître dur qui reprend ce qu'il donne
Et nous laisse les mains vides de son aumône
Et le visage en pleurs !

Mais regarde plus haut : l'éclipse en son passage
Où tout s'attriste, nous laisse voir le mirage
D'astres étincelants
Plus beaux de cette attente ou de cette prière
Qui réclame, qui veut encor plus de lumière,
Pour nos yeux implorants.

Crois, espère, afin de reprendre de la joie,
De celle qui sourit seulement et qui ploie
Toute vers l'idéal,
Comme le saule en fleurs au printemps de son âge
Toujours penché, car il rafraîchit son image
Dans le fleuve lustral.

## V

Si l'homme est fait pour Dieu pourquoi est-il si contraire à Dieu ?

PASCAL

Les méandres pressés de la pensée humaine,
Sont vagues bien souvent et plus mystérieux
Que ceux tracés sur l'aile, où l'on croit voir des yeux,
Des papillons que le souffle d'été ramène !

Ils enlacent le rêve et le réseau des jours,
D'un ciel intérieur ils semblent les nuées
A vouloir les saisir, bientôt diminuées,
On les voit fondre et perdre en fuyant leurs contours.

Fil de la Vierge et fil de la Parque attentive,
Ces fragments de pensée, en se joignant parfois,
Dégagent des lueurs sur la route furtive
Où l'esprit s'aventure en écoutant des voix.

Que savons-nous, livrés à la terre qui tremble,
Comme par un semeur jetant ses grains de blé
Au hasard des moissons que tranche et que rassemble,
La faucheuse au long geste attentif et voilé?

Pascal nous dit : *Le cœur de l'homme est déraison*,
Et les yeux sur la croix qu'enviait sa souffrance,
Trouvant l'homme un martyr, la vie une prison,
Il mettait en la mort sa suprême espérance.

C'est lui, sombre rêveur d'un siècle glorieux,
Qu'on évoque au détour des heures solitaires,
Brisé, car il voulut escalader les cieux,
Icare projeté des voûtes planétaires !

Un gouffre s'étendait béant à ses côtés.
Au fond de *Port-Royal* et dans la *Solitude*
Près du *Moulin*, du *Puits*, de lierre surmontés,
Et malgré l'oraison, la science et l'étude...

*On mourra seul*, profère-t-il comme une plainte
L'homme vit seul ; alors pourquoi donc s'attacher
Puisque tout doit manquer à la dernière étreinte
Et que des plus aimés il faudra s'arracher?

En un cercle fermé, sans fin l'esprit hésite
Il revient sur l'élan qui l'avait soulevé
Il veut croire pourtant et l'orgueil met en fuite,
Les Anges qui gardaient son Paradis rêvé.

MADAME ALPHONSE DAUDET

# LA DERNIÈRE AMBASSADE

## DE CHATEAUBRIAND[1]

L'admirable idéaliste, que sa prodigieuse vanité n'empêchait pas Chateaubriand de demeurer, allait trouver devant lui deux réalistes d'envergure : Louis-Philippe et Metternich. Chateaubriand ne pouvait souffrir le chancelier depuis le congrès de Vérone où, poursuivant en apparence une politique identique, ils s'étaient plus d'une fois contrecarrés. Il appelait d'ordinaire Metternich le *grand homme*, qualification ironique, puisque Chateaubriand n'admettait personne à la grandeur à côté de Napoléon et de lui. Metternich le payait de retour, le considérant non comme un homme d'État, mais comme un homme de lettres, à ne pas prendre au sérieux. Au fond, ils se détestaient, et c'était tout profit pour Louis-Philippe. Le roi des Français et Metternich marcheront donc de conserve en toute cette affaire ; de temps à autre quelques accrocs se feront à leur entente, à cause des heurts des deux politiques française et autrichienne en d'autres questions, et

1. Voir la *Revue* du 15 mai. — M. Étienne Dejean, directeur des Archives nationales, auteur de cette étude sur « La dernière ambassade de Chateaubriand », est décédé au commencement de cette année. Cette mort laisse un grand vide parmi les travailleurs qui renouvellent par l'étude de documents inédits notre histoire moderne. De M. Étienne Dejean paraîtra prochainement un volume intitulé : *La duchesse de Berry et les Monarchies européennes.*

aussi de l'antipathie mutuelle du duc de Broglie, notre ministre des Affaires étrangères et de Metternich. Metternich ne s'accommodait pas de la raideur doctrinaire du duc de Broglie, parce qu'il la sentait toute imprégnée, *en son auguste silence*, du sens de la justice et de la liberté ; quant au duc de Broglie, il sentait dans le dogmatisme solennel de Metternich le déguisement d'un empirisme utilitaire et retors. Mais cette antipathie des deux hommes n'empêcha pas le chancelier d'Autriche, de préparer — le duc de Broglie, qui, selon Talleyrand, n'avait pas la vocation pour être ministre des Affaires étrangères, ne le sut point discerner, — une orientation nouvelle de sa politique européenne. Ses complaisances certaines pour le roi des Français, au détriment de la duchesse de Berry et des échauffés du parti légitimiste, en furent les signes avant-coureurs.

Au fond, la question d'Orient fut la cause de ce changement. Metternich avait commencé par y prendre parti contre nous. Lorsque le duc de Broglie envoya, en février 1833, l'amiral Roussin à Constantinople pour engager le sultan à éloigner la flotte russe, — la France se chargeant d'arrêter Mehemet Ali dans sa marche victorieuse, — le chancelier d'Autriche s'était entendu contre nous avec Palmerston, jaloux de notre influence en Égypte. Tous deux s'entremirent, en nous excluant, pour négocier la paix entre le sultan et son dangereux vassal. La manœuvre de Metternich désobligeait la France, et tel était bien son dessein ; mais elle servait l'Empereur Nicolas dans la péninsule des Balkans plus qu'il ne convenait aux intérêts de l'Autriche, car elle avait facilité cet accord d'Unkiar-Skelessi du 8 juillet 1833 qui mettait la Turquie sous la protection et comme dans la main du tsar. Le chancelier s'en mordait les doigts. Mécontent de la Russie, Metternich n'était pas à ce moment satisfait de la Prusse. Celle-ci venait d'agréger la Bavière et le Wurtemberg à son système douanier, et elle donnait à cette union, écrivait le chancelier dans un rapport à l'Empereur François « une importance qui en faisait véritablement un des événements considérables de notre époque ». Voilà pourquoi l'entrevue des trois souverains du Nord, annoncée depuis le printemps de 1833, ne réussit qu'à demi. Il y avait quelque chose d'altéré dans les rapports

des trois alliés. Or, en septembre 1833, mourait en Espagne le roi Ferdinand; Metternich, auquel la rivalité de l'Angleterre et de la France au chevet du moribond n'avait pas échappé, devinait que Palmerston voudrait profiter de cette mort pour exclure le gouvernement français des affaires de la péninsule ibérique. La paix de l'Europe en pouvait être troublée et Metternich était pacifique autant que Louis-Philippe. Il ne demandait qu'à consolider, par des oppositions habiles et des accords savants d'intérêts, les résultats acquis par l'Autriche en Europe. Il songea dès lors à un rapprochement avec la France. Louis-Philippe le comprit mieux que le duc de Broglie. Aussi les entretiens personnels du roi avec le représentant de l'Autriche à Paris seront-ils de plus en plus fréquents. Les affaires relatives aux projets de la duchesse de Berry en seront l'occasion plus d'une fois. L'éviction de Marie-Caroline sera entre Metternich et Louis-Philippe comme un premier sujet d'entente.

Contre la duchesse, ils trouveront une aide indirecte en Charles X. La cour du vieux roi restait irrémédiablement ulcérée par l'humiliation de ce mariage; et puis le cortège d'agitations qu'amenait autour de lui la rentrée en scène de Marie-Caroline lui était aussi pénible qu'il était déplaisant à Metternich; le chancelier en effet, ne pouvait souffrir les accointances de ces débris de l'insurrection vendéenne avec les Polonais réfugiés en Bohême. Deux dépêches de Sainte-Aulaire, l'une du 24 juin, l'autre du 24 août 1833, révèlent les sentiments du vieux roi et ceux de Metternich :

En recevant Charles X à Prague, — porte la première, — le gouvernement autrichien n'a pas voulu que cette ville devînt un foyer de conspirateurs carlistes, gens qui ne lui sont guère moins odieux, m'a dit M. de Metternich, que les radicaux. De son côté, Charles X ne veut pas être compromis, obsédé et ruiné par une foule de gens qui, plus ou moins zélés, plus ou moins désintéressés, accourent en foule autour de lui pour lui demander de l'argent ou offrir des projets. Aussi les passeports de tous voyageurs ayant une couleur prononcée de carlisme sont soumis à une double surveillance, de la part du chancelier d'État et de Charles X lui-même à qui on demande s'il lui convient de recevoir les visites annoncées[1].

1. Aff. Étr., Autriche, 419.

Et la seconde dépêche :

Bon nombre de Français attachés à l'ancien gouvernement se rencontrent en ce moment à Carlsbad et y vivent en grande intimité avec les Polonais. Cette conduite n'est pas propre à concilier ici la bienveillance au parti carliste[1].

Charles X s'en tenant à ce qu'il avait clairement laissé entendre à Chateaubriand, consentira tout juste, pour le bon renom de la maison royale à une apparence d'entente avec Marie-Caroline quand la régularité de l'union de la princesse avec le comte Lucchesi lui aura été démontrée; mais la condition expresse en sera une renonciation formelle de Marie-Caroline à tout rôle politique. C'est cela que désirait Louis-Philippe; et c'est cela aussi que M. de Metternich allait, avec une bonne volonté évidente, s'employer à obtenir.

Ayant vu dans la soirée le prince de Cassaro, écrivait le 8 septembre 1833 le baron de Mareuil, il m'a dit : 1° que la cour de Vienne s'en était remise absolument aux volontés de Charles X pour ce qu'il y avait à faire à l'égard de la duchesse de Berry; 2° que Charles X refusait à la Duchesse l'autorisation de venir à Prague aussi longtemps qu'elle n'aurait pas pris formellement et fermement l'engagement de se soumettre aux arrangements qui seraient faits pour l'éducation de son fils et de reconnaître spécialement l'existence d'un conseil formé à cet égard et dont feraient partie MM. de Blacas, de Damas et le cardinal Latil[2].

***

A Naples, la duchesse de Berry avait bien vu que le Chancelier ne ferait rien pour favoriser ses desseins. Vainement elle avait sollicité des passeports pour Vienne de M. de Lebzeltern, ambassadeur d'Autriche; celui-ci les refusa sur les instructions de son gouvernement qui ne voulait rien faire sans l'agrément de Charles X. Ce refus n'avait pas arrêté l'entreprenante princesse; dès le 19 août, elle s'était mise en route pour Rome où l'on sait la hâte particulière qu'elle avait d'arriver : « La Duchesse est partie hier, mandait Mareuil, le 20 août au

1. Aff. Étr., Autriche, 419.
2. Aff. Étr., Naples, 157.

matin. Le comte de Lucchesi prend le titre de chevalier d'honneur honoraire. On plaisante ici comme ailleurs, et quelques-uns disent : chevalier d'honneur onéraire »[1]. La voyageuse se hâtait : « Madame la duchesse de Berry est arrivée avant-hier à Albano avec une suite de dix personnes, faisait savoir, le 22, M. de Tallenay notre chargé d'affaires à Rome en l'absence de M. de La Tour Maubourg. Elle y a passé la nuit, et hier, à onze heures du matin, elle était déjà établie à l'auberge de Saint-Rémy, sur la place d'Espagne. Le clergé d'Albano a mis un extrême empressement à aller la complimenter »[2]. Ce ne fut pas seulement à Albano que le clergé lui témoigna de particuliers égards; à Rome, le gouvernement pontifical donna un mot d'ordre, dont il n'est pas difficile d'apercevoir le motif secret. Tant par charité chrétienne que par sympathie pour *la bonne cause*, — l'expression est de notre ambassadeur M. de La Tour Maubourg, — on tenait à relever Marie-Caroline dans l'opinion. Le jour même de son arrivée, le cardinal Bernetti lui porta ses hommages et l'assura que le pape la recevrait dès le lendemain. L'audience du pape fut entourée d'un éclat qui sembla extraordinaire : le ministre de Naples accompagnait la princesse et le comte Lucchesi suivait dans une autre voiture. La bienveillance de la cour pontificale étonna d'autant plus qu'elle faisait contraste avec la froideur de la société romaine, laquelle, écrit M. de Tallenay, « lui a témoigné cette fois fort peu d'empressement[3] ». Bien entendu, Marie-Caroline faisait étalage de piété, visitant églises et monastères.

En quittant Rome, le 3 septembre, la Duchesse avait pris la route de Pise. De Pise, elle alla passer la journée du 8 septembre à Livourne : « La comtesse de Lucchesi-Palli, écrivait le jour même au ministre notre consul, M. de Formont, est arrivée ici hier soir. Après avoir eu un long entretien avec le consul de Naples, elle est repartie pour Pise. Elle a reçu la visite de plusieurs personnages qui sont venus en poste. On assure que le duc de Modène était un de ces personnages[4]. » Marie-Caroline était allée à Livourne, pour y préparer l'installation de sa fille

1. Aff. Étr., Naples, 157.
2, 3. Aff. Étr., Rome, 273.
4. Aff. Étr., Toscane, 170.

née à Blaye, la petite Anne Rosalie. M. de Formont écrivit le 10 septembre : « La duchesse de Berry a quitté Pise ce matin, se rendant à Florence. Elle a envoyé ici sa fille avec la nourrice et quelques femmes de chambre. L'appartement où ces personnes sont logées a été loué pour quatre mois. Elle a reçu une dépêche de Prague qui l'autorise à s'y rendre; mais on l'invite à ne point conduire sa fille avec elle et à la renvoyer en Sicile durant son absence. C'est le consul de France en Sicile qui est chargé du soin de veiller sur l'enfant[1]. » (La pauvre enfant, dont la naissance avait fait tant de bruit devait mourir à Livourne le 11 novembre[2]).

La Duchesse, renforcée de Monsieur et de Madame de Saint-Priest, qui étaient venus rejoindre son cortège à Pise, arriva à Florence le 12 septembre au soir, et fut logée dans une maison de campagne que le grand-duc lui avait fait préparer aux portes de la ville. Elle y rencontra le comte de la Ferronnays qui était reparti de Prague le 3 septembre pour revenir près d'elle, et M. de Montbel qui, au dire des contemporains, de M. de Sainte-Aulaire en particulier, ressemblait à La Ferronnays pour la générosité et la noblesse des sentiments, « vivant de peu et supportant avec dignité un état voisin de la misère, et incapable de se compromettre dans aucune basse intrigue »[3].

Cependant M. de Metternich tenait notre ambassadeur, soit par lettres autographes, soit par des conversations, au courant de ce qui se passait, et il l'assurait que le gouvernement autrichien désirait voir la duchesse de Berry renoncer à courir une aventure pour laquelle, écrivait-il à Sainte-Aulaire, « notre empire n'offre pas un port utile à choisir »[4]. C'est par un récit circonstancié du Chancelier, rapporté par Sainte-Aulaire dans une lettre du 1er octobre, que nous sommes renseignés sur l'entrevue entre la Duchesse et les deux envoyés du vieux roi. Marie-Caroline, outre ses instructions verbales, avait remis deux lettres à M. de la Ferronnays lorsqu'il partit de Naples, l'une pour l'empereur François, l'autre pour Charles X. Elle demandait à l'un et à l'autre leur agrément

1, 2. Toscane, 170.
3. Aff. Étr., Autriche, 419.
4. Dépêche du 6 septembre 1833.

pour se rendre en Bohême. L'empereur exigea des assurances contre toute démonstration inconvenante, « ne reconnaissant à personne le droit de faire dans ses Etats une autre politique que la sienne »[1]. Charles X recommanda « une conduite circonspecte, qui ne pût le compromettre avec le gouvernement autrichien », et il exigea « que le mariage de la duchesse avec M. de Lucchesi-Palli fût légalement établi et incontestablement avoué »[1]. Ces conditions formelles furent acceptées par Marie Caroline dans l'entretien qui eut lieu à Florence. Il fut décidé que M. de Montbel partirait le soir même pour Rome, où il ferait le relevé de l'acte de mariage déposé entre les mains du cardinal Zurlo; après quoi, il le porterait à Charles X.

Le 22 septembre, M. de Metternich se présentait chez Charles X installé non plus au Hradschin, mais au château de Buschterad, propriété du grand-duc de Toscane, à deux heures de Prague. Charles X venait de recevoir la lettre de M. de Montbel, lui annonçant que la duchesse de Berry avait consenti à tout ce que le roi demandait. Cette lettre suggéra un moyen de régler l'entrevue de Marie-Caroline et du roi, qui avait hâte d'en finir, car les carlistes arrivaient chaque jour plus nombreux et plus bruyants : ils étaient déjà près d'une centaine à Prague[2], parmi lesquels quelques éclopés de la récente guerre vendéenne; d'autres, de Munich et d'ailleurs, s'annonçaient, tous montés contre le duc de Blacas, tous du parti de la Duchesse et quelques-uns si exaltés qu'on craignait un enlèvement par eux du duc de Bordeaux[3]. Il fut décidé que le roi, accompagné des enfants et de la Duchesse d'Angoulême, — qui depuis quelque temps faisait plutôt office de médiatrice, tandis que le duc d'Angoulême demeurait irréductible, — quitteraient Prague pour aller au-devant de la duchesse de Berry, attendue à Klagenfurth. C'était présenter aux partisans de la Duchesse ce voyage au-devant d'elle comme un témoignage d'affection, et au surplus l'on se donnait aussi le temps de décider au sujet de sa venue à

1. Aff. Étr., Autriche, 419.
2. Dépêche de Sainte-Aulaire du 3 octobre, Autriche, 419.
3. *Id.*, du 1er octobre, Autriche, 419.

Prague, qui demeurerait subordonnée au jugement que l'on pourrait porter dans cette première réunion, sur le sérieux des engagements de Florence. Cette ingénieuse solution, ébauchée le 22 septembre, fut arrêtée dans ses détails le 23 à la suite d'un long entretien de Metternich et de M. de Blacas[1]. Si elle ouvrait à la Duchesse la route d'Autriche, elle marquait sur ses espérances ambitieuses une incontestable victoire de *Basso*, — c'est ainsi que dans sa correspondance secrète elle nommait le duc de Blacas. — Au vrai, l'accès de Prague était interdit à la Duchesse.

*
* *

Ici M. de Chateaubriand rentre en scène. Il avait quitté Paris le 3 septembre, et, passant par la Suisse, sans se presser, — occupé sans doute à méditer sur ses grandeurs nouvelles de chef de parti et heureux de retrouver les nuages du Simplon et « la brise parfumée du lac Majeur », — il avait atteint Venise le 10 septembre. N'y ayant point trouvé de lettres à la poste, il se préparait à céder « à des suggestions diaboliques » et « à demeurer seul une quinzaine de jours à l'hôtel de l'Europe au détriment de la monarchie légitime »; mais il fut relancé par monsieur et madame de Bauffremont, qui devançaient Marie-Caroline sur le chemin de Prague. Il fallut donc tirer de la remise la vieille calèche de M. de Talleyrand. Le 16 septembre au matin, M. de Chateaubriand arrivait à Ferrare, hôtel des Trois-Couronnes, « où Madame était attendue ». La Duchesse, en effet, après son entrevue avec MM. de la Ferronnays et Montbel, avait quitté Florence et s'était dirigée sur Ferrare en passant par Bologne. Bologne était en terre pontificale; et la Duchesse y retrouva les grands égards du gouvernement romain. Le légat alla l'attendre à la porte de la ville. Au milieu des acclamations elle passa en revue les troupes suisses; après la revue, elle fut saluée chez elle par

1. Journal de la princesse Mélanie, 23 septembre. *Mémoires de Metternich*, V, p. 453.

les officiers, qui avaient pour la plupart servi en France sous Charles X et qui jurèrent entre ses mains fidélité à Henri V[1].

Le 18 septembre, Marie-Caroline arrivait à Ferrare. Grand accueil : des fleurs, des tambours. Au milieu de la cohue, à travers les autorités et les mendiants, en cette jolie matinée de septembre italien, Chateaubriand voit arriver « une petite fille éveillée » qui lui tend la main en lui disant : « Mon fils est votre roi : aidez-moi donc à passer. » Elle porte une robe de toile grise, serrée à la taille, et son « béguin de pensionnaire en pénitence », et « elle allait ça et là comme un hanneton. Elle courait à l'étourdie d'un air assuré, au milieu des curieux, de même qu'elle se dépêchait dans les bois de la Vendée. Elle ne regardait et ne reconnaissait personne. J'étais obligé de l'arrêter irrespectueusement par sa robe en lui disant : « Madame, voilà le commandant des troupes pontificales, l'offi- « cier en bleu ; madame, voilà le prolégat, ce grand jeune abbé « en noir. » Elle s'arrêtait, disait quelques mots en italien ou en français, pas trop justes, mais rondement, franchement, gentiment et qui dans leur déplaisance ne déplaisaient pas : c'était une espèce d'allure ne ressemblant à rien de connu[2]. »

Mais déjà sur cette fête la politique mettait une ombre. La Duchesse n'avait pu cacher à sa suite ses engagements de Florence, et sa suite ne s'en accommodait pas. Les de Saint-Priest, madame de Podenas, M. Sala étaient près de penser que la régente, ainsi qu'ils la nommaient, avait été jouée par MM. de Montbel et La Ferronnays, instruments inconscients de M. de Blacas. La proposition dont les deux honnêtes anciens ministres de Charles X avaient été les messagers, n'était à leurs yeux « qu'un temps d'arrêt », une manœuvre pour déposséder la duchesse de Berry de ses droits les plus certains. Et cet acte de mariage, qu'elle avait promis d'apporter, ne permettait-il pas à M. de Blacas de dire qu'il n'y avait plus de duchesse de Berry ?

L'entourage exprima ses inquiétudes à M. de Chateaubriand, qui prit alors la direction des affaires. Il a prétendu, dans

1. Cf. Un billet de Seymour, ministre d'Angleterre à Florence, à son collègue le baron de Talleyrand, ministre de France, joint à une lettre de M. de Talleyrand au duc de Broglie en date du 25 septembre, Toscane, 170.

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, pp. 225-226.

ses *Mémoires*, qu'il avait été entraîné presque malgré lui par sa fidélité et par sa pitié à prendre ce rôle. On sait l'histoire qu'il a racontée : Mademoiselle Lebeschu, sa compatriote, commence par lui dire les espérances qu'on fonde sur lui; puis la Duchesse lui annonce qu'elle va à Prague « non seulement pour se réunir à sa famille, mais pour obtenir l'acte de majorité », et elle lui déclare qu'elle l'emmène avec elle. Il refuse d'abord, voulant laisser à la mère d'Henri V tout l'honneur de la victoire. Madame insiste, assurant « qu'il faisait peur à ses grands-parents » et qu'elle entendait lui abandonner la gloire « d'attacher son nom à l'avènement de son fils ». Il persiste dans son refus, et alors c'est un siège en règle du grand homme. Mademoiselle Lebeschu de nouveau, les de Saint-Priest, M. Sala, madame de Podenas, celle-ci « en montrant ses belles dents », l'assaillent; c'est « un Conseil d'État qui se tient dans une chambre d'auberge », « une troupe ambulante de comédiens français qui joue à Ferrare, par la permission des magistrats de la ville, *la Princesse fugitive* ou *la Mère persécutée* ». Il ne s'agit plus d'ailleurs d'accompagner Madame, mais de courir devant elle et, la devançant à Prague, d'y tout disposer en sa faveur. La mère d'Henri V lui dit éplorée : Ne m'abandonnez pas. « Pauvre femme! Elle avait tant pleuré! Comment aurais-je pu résister au courage, à l'adversité, à la grandeur déchue, réduits à se cacher sous ma protection? »[1] Chateaubriand partira donc, et, tandis que la Duchesse s'en va, le 19 au matin, au Catajo chez le duc de Modène, il se dirige sur Padoue où la princesse le rejoindra pour lui donner ses instructions définitives. A Padoue, il apprend qu'une dépêche de Vienne, en date du 15, enjoint de ne pas laisser s'avancer la duchesse de Berry au delà d'Udine ou de Trieste. Immédiatement il soupçonne que son entrevue avec Madame a effrayé le gouvernement « *de Philippe* », et que la chancellerie de Vienne a été mise en mouvement contre lui par le duc de Broglie et M. de Sainte-Aulaire, « tous deux pairs de France de Louis XVIII, tous deux violateurs de leur serment ». Alors Chateaubriand se résout à relever le défi. Lorsque la Duchesse arrive à

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 228-232.

Padoue, le 20 septembre, à neuf heures du soir, il décide avec elle qu'il partira pour Prague et sur-le-champ; il y portera une lettre de Madame, il demandera la déclaration de majorité, et « sur la réponse des grands-parents, il enverra un courrier à S. A. R. qui attendra sa dépêche à Trieste ». Ce fut au moment de ses préparatifs de départ que M. de Montbel tomba au milieu de la petite cour de la Duchesse. « Elle le bouda, écrit Chateaubriand, et il n'eut d'autre ressource que de se réfugier près de moi, bien qu'il me craignît. Je fus gracieux envers le comte de Montbel, je lui parlai du Colisée. Il retournait à Vienne se mettre à la disposition du prince de Metternich et servir d'intermédiaire à la correspondance de M. de Blacas. » A dix heures, Chateaubriand prend congé de la princesse : « Je me soumets, lui dit-il, à la volonté de V. A. R., mais je crains de tromper ses espérances. Je n'obtiendrai rien à Prague. » Elle le pousse vers la porte : « Partez, vous pouvez tout ». A onze heures, la calèche de M. de Talleyrand emportait vers Prague M. de Chateaubriand [1].

Ainsi, à l'entendre, Chateaubriand n'aurait été que le serviteur trop complaisant des volontés de la Duchesse et de son entourage. Il en fut au contraire dès le principe, le chef et conducteur. Il déclara qu'Henri V devait être reconnu roi le 29 septembre; M. de Blacas serait éloigné pour que la Duchesse de Berry redevînt la maîtresse absolue du jeune prince, et qu'il devînt, lui Chateaubriand, le successeur de M. de Blacas; enfin l'imprudence commise par la régente, en autorisant M. de Montbel à porter à Charles X le relevé de son acte de mariage, devait être réparée aussitôt, une arme si terrible contre les propres droits de la Duchesse ne pouvant rester aux mains de ses adversaires [2]. Et immédiatement, presque sous la dictée de son impérieux conseiller, la Duchesse écrivit deux lettres, l'une à Charles X, que rapportent les *Mémoires d'Outre-Tombe*; de l'autre, adressée à M. de Montbel, les *Mémoires* ne parlent pas, mais une confidence de Metternich à Sainte-Aulaire en

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, pp. 246-255.

2. Cf. Lettres de Sainte-Aulaire au duc de Broglie en date des 1er et 3 octobre 1833; 2° rapport de M. Delacour à M. de Sainte-Aulaire du 29 octobre 1833 (Autriche, 419); 3° lettre du baron de Mareuil au duc de Broglie en date du 16 octobre 1833 (Naples, 157).

révèle l'existence : la Duchesse annonçait à M. de Montbel « qu'elle infirmait ses engagements antérieurs et que M. de Chateaubriand expliquerait à Prague les motifs qui l'avaient déterminée à de nouvelles résolutions [1] ».

Quant à la lettre au roi dont Chateaubriand devait être le porteur, en voici l'essentiel :

Ferrare, 19 septembre 1833. Mon cher Père, dans un moment aussi décisif que celui-ci pour l'avenir de Henri, permettez-moi de m'adresser à vous en toute confiance. Je ne m'en suis pas rapportée à mes propres lumières sur un sujet aussi important; j'ai voulu au contraire consulter dans cette grave circonstance les hommes qui m'avaient montré le plus d'attachement et de dévouement. M. de Chateaubriand se trouvant tout naturellement à leur tête, il m'a confirmé ce que j'avais déjà appris, c'est que tous les royalistes en France regardent comme indispensable, pour le 29 septembre, un acte qui constate les droits et la majorité d'Henri. Si le loyal *** (selon toute apparence le comte de Chaulot) est en ce moment auprès de vous, j'invoque son témoignage que je sais être conforme à ce que j'avance. M. de Chateaubriand exposera au roi ses idées au sujet de cet acte; il dit avec raison, ce me semble, qu'il faut simplement constater la majorité de Henri et non pas faire un manifeste; je pense que vous approuverez cette manière de voir. M. de Montbel vous aura écrit que j'avais fait tout ce que vous me demandiez. Je n'ai plus maintenant qu'un désir, c'est d'être à Prague pour le 29 septembre, et, quoique ma santé soit bien altérée, j'espère que j'arriverai. Dans tous les cas M. de Chateaubriand me précédera. Je prie le roi de l'accueillir avec bonté et d'écouter tout ce qu'il lui dira de ma part [2].

Chateaubriand affirme dans ses *Mémoires* que le projet de cette lettre lui fut apporté à onze heures du soir par M. de Saint-Priest de la part de la Duchesse, alors qu'il croyait « avoir obtenu de Madame son laissez passer ». Mais le lieu d'origine et la date : *Ferrare, 19 septembre*, prouvent que Chateaubriand n'avait pas attendu le refus des passeports à la duchesse de Berry, qu'il connut seulement le 20 à Padoue, pour prendre contre la cour de Prague la tête du parti de la Duchesse. En réalité, dès le premier instant, à Ferrare, selon

1. Aff. Étr., Autriche, 419.
2. *Mémoires d'Outre Tombe*, t. VI, p. 251-252.

l'expression de M. Delacour, attaché à l'ambassade de France à Vienne, « Duchesse et parti s'étaient entièrement placés sous son influence ».[1] Et les précisions de la lettre indiquent qu'il a décidé de tout : « *M. de Chateaubriand exposera au roi ses idées... M. de Chateaubriand dit avec raison... Je m'en remets à lui pour amener une décision... je prie le roi d'écouter tout ce que M. de Chateaubriand lui dira...* » Enfin, selon les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la lettre eût été comme une improvisation, puisque M. de Saint-Priest en aurait communiqué la minute à M. de Chateaubriand à l'extrême fin de la journée du 18 septembre et que la Duchesse serait partie de Ferrare pour le Catajo le 19 « d'assez grand matin ».[2] Or la lecture attentive de la lettre démontre que rien n'y a été livré au hasard; tous les termes en sont habilement pesés et concertés. On y devine les instructions verbales qui devaient la compléter sur les points nécessaires; celles, par exemple, relatives à la demande d'éloignement de M. de Blacas que Metternich avait confiées à M. de Sainte-Aulaire[3].

A cette lettre la Duchesse ajouta un *post-scriptum* lorsqu'elle reçut communication de la dépêche de Vienne qui lui interdisait d'aller à Prague : « Padoue, le 20 septembre. Ma lettre était écrite lorsqu'on me communique l'ordre de ne pas continuer mon voyage : ma surprise égale ma douleur. Je ne puis croire qu'un ordre semblable soit émané du cœur du roi. Que dira la France? Et combien Philippe va triompher! Je ne puis que presser le départ du vicomte de Chateaubriand et le charger de dire au roi ce qu'il serait trop pénible de lui écrire dans ce moment[4]. » Selon Chateaubriand, la rédaction de ce *post-scriptum* avait été précédée d'une discussion fort animée où, il proposa, *moitié en riant*, dit-il, à S. A. R. de l'emmener déguisée à Prague et d'enlever Henri V. « Il ne s'agissait que de savoir où nous déposerions notre larcin. L'Italie ne convenait pas, à cause de la faiblesse de ses princes; les grandes monarchies absolues devaient être abandonnées pour un millier de raisons. Restaient la Hollande

1. Aff. Étr., Autriche, 419.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 252.
3. Journal de la princesse Mélanie. *Mémoires de Metternich*, t. V, p. 453.
4. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 252.

et l'Angleterre. Je préférais la première parce qu'on y trouvait, avec un gouvernement constitutionnel, un roi habile. » Ce projet, Chateaubriand l'a proposé « moitié en riant », dit-il; c'est donc qu'il y a pensé moitié sérieusement. Toujours est-il que la chose s'ébruita : M. de Metternich en parla à Sainte-Aulaire dans un entretien du 1er octobre.

C'est au milieu de ces « cancans » qu'était tombé le pauvre M. de Montbel. On fit mieux que de le bouder. On ouvrit sa valise. Il fut obligé de rendre à la Duchesse le relevé de l'acte de mariage que, sur son consentement, il portait à Charles X : « Elle n'a pas voulu, écrira Sainte-Aulaire le 30 octobre, laisser entre les mains de ses adversaires un titre qui infirmerait ses prétendus droits à la régence[1]. » C'est sans doute pour dédommager M. de Montbel de la petite violence qu'on lui avait faite que M. de Chateaubriand fut gracieux envers lui et lui parla du Colisée. Il était en vérité un admirable pince-sans-rire. M. de Montbel fut donc allégé de l'acte qui eût permis aux adversaires de Marie-Caroline de dire qu'il n'y avait plus de duchesse de Berry. Tranquillisée, la Duchesse écrivit à son fils un billet que Chateaubriand « ne devait remettre au jeune prince que selon les circonstances » et dont la suscription : *A Sa Majesté Henri V, mon très cher fils*, était une protestation contre les projets de Prague : « Padoue, 20 septembre 1833. J'étais au moment d'arriver à Prague et de t'embrasser, mon cher Henri, un obstacle imprévu m'arrête dans mon voyage. J'envoie M. de Chateaubriand à ma place pour traiter de tes affaires et des miennes. Aie confiance dans ce qu'il te dira de ma part et crois bien à ma tendre affection. En t'embrassant avec ta sœur, je suis ton affectionnée mère et amie, Caroline[2]. »

*
* *

Parti de Padoue dans la nuit du 20 au 21 septembre, Chateaubriand arriva dans la journée du 26 à Prague. Selon le programme concerté le 23 avec M. de Metternich, la petite cour,

1. Aff. Étr., Autriche, 419.
2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 253.

« fuyant devant une poignée de Vendéens comme elle s'était dispersée devant une centaine de héros de juillet »[1], s'apprêtait à monter en voiture pour aller à la rencontre de la duchesse de Berry. Au Hradschin, quand Chateaubriand s'y présenta le 27, tout était désert, les malles déjà faites. La duchesse d'Angoulême, dont les vertus s'en allaient de plus en plus en larmes « comme le ciel tombe la nuit en rosée », n'eut le temps que de regarder d'un air touché l'envoyé de sa belle-sœur; elle prenait les devants sur la route de Leoben, le jour même. Elle l'engagea cependant à voir Charles X, installé à Buschterad, et, lui aussi, à la veille du départ que pressait M. de Blacas, en accord plus que jamais avec M. de Metternich. Celui-ci commençait à s'irriter sérieusement contre les manifestants royalistes qui menaient grand bruit aux frontières d'Autriche, accusaient l'Empereur et le Chancelier de retarder leur voyage par des difficultés de visas de passeports pour mieux dérober Henri V à leur vue, le jour de la majorité. Ils ne savaient pas que François II et son ministre ne faisaient que se conformer aux désirs de Charles X. Metternich s'agaçait aussi des liaisons qu'affectaient chaque jour davantage les réfugiés polonais avec ces carlistes tapageurs. Il avait alors des raisons de politique générale pour ménager l'empereur Nicolas. Il entretint trois jours plus tard M. de Sainte-Aulaire de l'embarras que lui causaient les voyageurs français :

Le prince de Metternich doit vous avoir écrit, — mande notre ambassadeur, — pour vous demander d'aviser aux moyens de prévenir à Prague un rassemblement fâcheux pour les deux gouvernements. Sur la réponse que notre législation ne nous autorisait pas à refuser des passeports à un citoyen français, le prince a imaginé l'expédient de faire partir de Prague Charles X et de déjouer ainsi un scandale préparé. L'ignorance où je suis des communications qui ont eu lieu à Paris au sujet de cette affaire ne me permettait de rien contester en présence du Chancelier[2].

Une lettre de Metternich à Hugel, conseiller de l'ambassade d'Autriche à Paris, chargé de l'intérim du comte Apponyi, datée du 1er octobre, prouve clairement le désir qu'avait le

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 273.
2. Aff. Étr., Autriche, 419.

chancelier d'appuyer la politique de M. de Blacas et d'amener par l'éloignement de Charles X et de son petit-fils une prompte dispersion « de la petite troupe fidèle réduite à boire dans les cabarets à la santé d'Henri[1] » :

Je me suis entretenu hier de l'affaire de Prague avec M. de Sainte-Aulaire avec cette teinte de franchise et d'abandon à laquelle la conversation prête plus de facilité que la rédaction. Je ne lui ai pas caché le sentiment que l'arrivée à Prague de tant d'hommes de parti a fait éprouver à l'Empereur. Voici ce que je lui ai dit : l'Autriche a, de l'aveu, je dirai même à la sollicitation du gouvernement français, reçu chez elle la famille royale expulsée. Vous n'avez eu qu'à vous louer de la conduite que nous avons tenue. Par quelle application de principe méritons-nous d'être gênés dans notre repos? Vous nommez certains royalistes des factieux, et vous délivrez à quelques-uns d'entre eux des passeports pour se jeter dans notre pays. Que diriez-vous si nous vous envoyions, ainsi que vous le faites, des factieux qui nous gêneraient chez nous? ce sont des procédés tout au moins singuliers... J'ai trouvé la famille royale décidée à ne pas se laisser enlacer dans un jeu dangereux. Les écervelés qui se sont lancés vers Prague ne savent ni ce qu'il faut, ni ce qu'ils doivent et pourraient vouloir. Je comprends que le gouvernement français ne les arrête pas dans leur marche insensée, mais j'ai de la peine à comprendre qu'il ne se soit pas dit que ce n'est pas en France que se trouve Prague[2].

C'est le 27 septembre au soir, que M. de Blacas introduisit cérémonieusement à Buschterad dans la chambre de Charles X, M. de Chateaubriand. Le vieillard dormait et Chateaubriand ne put que méditer mélancoliquement sur ce sommeil. Le lendemain matin, il remit au roi, « au bord de son lit », la lettre de la duchesse de Berry. Charles X lui parut « fort animé contre sa cliente » ; il ne voulut pas entrer dans l'examen des requêtes de la Duchesse relatives à ses droits naturels, à l'éducation de son *très cher fils*, à l'éloignement de M. de Blacas, à l'inauguration d'une politique nouvelle dont M. de Chateaubriand serait le prophète ; il se contenta de faire savoir à l'ambassadeur « qu'il avait modifié *son gouvernement* à Paris », que M. de Villèle lui serait adjoint comme collègue, ainsi que Chateaubriand l'avait demandé. Après quoi, comme

1. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. VI, p. 273.
2. *Mémoires de Metternich*, V, p. 476-477.

le roi était d'une politesse souveraine, il invita son visiteur à dîner le soir même.

Au dîner, le roi, qui se ménageait en vue du départ, ne parut que tout à la fin; très gracieusement, il complimenta Chateaubriand sur la rédaction préparée par lui de l'acte de majorité, qui serait au surplus examiné par M. Pastoret[1]. Charles X s'étant alors retiré, l'ambassadeur prit congé et rentra penaud à l'hôtel des Bains où il retrouva les écervelés de Prague. Il se trouvait « dindon » comme eux. Selon son habitude, il se vengea par la plume. En narrant le soir même à la Duchesse son irréparable défaite, il railla « cette royauté sans royaume », « ce sceptre qui n'était que le bâton sur lequel elle et lui appuyaient leurs pas dans le pèlerinage peut-être long de leur exil. »

Le 29 septembre au soir, tandis que Charles X courait sur la route de Leoben « pour montrer à la dérobée, sur un grand chemin, une mère à sa fille et à son fils », M. de Chateaubriand rentrait à Paris « tout bêtement »[2], suivi à quelque distance par le courrier qui portait au comte Hugel, de la part de Metternich, une lettre en date du 1er octobre où le Chancelier disait à la fin : « Veuillez me mander le genre de propos que tiendra le vicomte de Chateaubriand. Il est probable qu'il ne se bornera pas à les énoncer de vive voix et qu'il en causera dans le monde sous forme d'un manifeste. Il tombera à bras raccourcis sur nous; de tous ces méfaits, ce sera celui qui nous touchera le moins »[3].

*
* *

Pour suivre la duchesse de Berry de Padoue à Leoben, nous avons les informations très précises qui nous ont été

1. Voici ce projet de Chateaubriand : « Nous Henri Ve du nom, arrivé à l'âge où les lois du royaume fixent la majorité de l'héritier du trône, voulons que le premier acte de cette majorité soit une protestation solennelle contre l'usurpation de Louis-Philippe, duc d'Orléans. En conséquence, et de l'avis de notre conseil, nous avons fait le présent acte pour le maintien de nos droits et de ceux des Français. Donné le trentième jour de septembre, l'an de grâce mil huit cent trente trois. » (*Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 271.)

2. *Mémoires d'Outre-Tombe*, VI, p. 280.

3. *Mémoire de Metternich*, t. V, p. 477.

transmises par M. de Sainte-Aulaire à Paris, à la suite de ses entretiens avec M. de Metternich; nous avons aussi le curieux rapport écrit par M. Delacour sur la mission qui fut confiée, les premiers jours d'octobre, par M. de Sainte-Aulaire, avec le plein assentiment de M. de Metternich :

Le séjour prolongé de la duchesse de Berry à Venise, mandait notre ambassadeur le 5 octobre, m'a déterminé à envoyer sur les lieux M. Delacour. La mission était délicate et même périlleuse; car à la suite de la Duchesse se trouvent quelques coupe-jarrets très disposés à provoquer des duels. Cette circonstance n'était pas de nature à refroidir le zèle de M. Delacour. Le prince de Metternich a mis beaucoup de grâce à faciliter le succès de la mission. Les intentions du prince à l'égard de la duchesse de Berry et de son parti ne sauraient être douteuses : il blâme et méprise toutes leurs folies et les juge ruineuses pour la cause légitimiste. Il s'exprime au contraire avec beaucoup de respect et d'intérêt pour Charles X[1].

D'après le rapport M. Delacour, Marie-Caroline, au sortir de Padoue, avait fait à Venise un séjour un peu prolongé. Elle y vécut assez retirée. Toute l'activité du parti s'était concentrée chez madame de Saint-Priest; mais, ajoute M. Delacour, « l'enthousiasme commençait beaucoup à tomber par suite des nouvelles qu'apportaient chaque jour les voyageurs de Prague... » La princesse passa ensuite à Trieste pour y attendre les nouvelles de la mission de Chateaubriand. Trieste n'est point sur la route de Prague : la présence de la Duchesse y causa quelque surprise, et l'on supposa, en particulier notre consul M. Levasseur, qu'elle était bien aise par ce détour « de retarder de quelques jours le moment d'une entrevue qu'elle ne désirait peut-être plus aussi vivement à mesure qu'elle s'approchait ». Elle y garda d'ailleurs l'*incognito*. C'est à Trieste que l'autorisation, déjà apportée à Venise par un courrier, de venir trouver sa famille à Leoben lui fut confirmée. On avait préféré ce lieu de rendez-vous, parce qu'il n'était pas trop éloigné de la Bohême, et que le voyage serait moins pénible à Charles X. A Leoben, le vieux roi fut pris d'un accès de goutte. Il avait hâte d'en finir, des manifestants de Prague, les *pélerins*, comme on les appelait, l'avaient

1. Aff. Étr., Autriche, 419.

suivi; il fallut les « écarter avec une sorte de violence ». D'autres étaient allés jusqu'à Venise ou à Trieste au-devant de la Duchesse.

La duchesse de Berry prit donc la route de Leoben. Les pélerins essayèrent de lui faire cortège; mais « le gouvernement autrichien, dit M. Delacour, ne permit le passage qu'aux personnes dont les passe-ports faisaient mention expresse de cette destination ». La princesse arriva à Léoben le 13 octobre avec une suite peu nombreuse. Charles X était dans le plus strict *incognito*, avec seulement ses petits-enfants, la duchesse d'Angoulême et MM. de Blacas et de Montbel. Les confidences de M. de Metternich à M. de Sainte-Aulaire permettent, aujourd'hui que la correspondance diplomatique est ouverte au public, de savoir exactement l'accueil qui fut fait à la Duchesse de Berry par sa famille dans cette entrevue sur laquelle jusqu'ici, — comme sur toute cette histoire, — l'esprit de parti avait jeté une obscurité voulue.

C'est dans une lettre du 19 octobre 1833, que Sainte-Aulaire, — en faisant savoir que M. de Metternich, qui l'avait renseigné, demandait le secret, informé qu'il avait été lui-même *par des confidences de famille*, — narre comme suit l'événement :

Charles X est reparti hier de Leoben pour retourner à Prague avec ses petits-enfants et la duchesse d'Angoulême. La duchesse de Berry est restée seule à Leoben, et, n'ayant pu obtenir de son beau-père la permission de se fixer auprès de lui, son projet est de former un établissement dans une des villes de la monarchie autrichienne. Des explications fort amères ont eu lieu à Leoben. La Duchesse a menacé son parti et averti du danger d'une scission parmi les royalistes. Charles X aurait répondu que l'intérêt moral dominait ici l'intérêt politique, que la Duchesse avait établi entre elle et sa famille une barrière désormais insurmontable, qu'il n'y avait pas de place parmi les princes de la maison de Bourbon pour M. de Lucchesi et ses enfants, que la Duchesse étant entrée dans cette famille, son choix et la morale lui prescrivaient de nouveaux devoirs, que la manière dont elle s'en acquitterait pourrait un jour rétablir sa réputation en Europe, et que, ce point supposé, il lui serait permis de voir ses enfants et de faire de temps à autre quelque séjour à Prague, sans jamais confondre cependant deux intérieurs à jamais incompatibles[1].

1. Aff. Étr., Autriche, 419.

Les renseignements recueillis sur place par M. Delacour concordent avec ceux que M. de Metternich donnait à M. de Sainte-Aulaire :

J'ai quitté Venise le 19 octobre, écrit-il dans son rapport, pour me rapprocher de Vienne. Arrivé à Gratz, j'appris que la duchesse de Berry se trouvait seule avec sa suite à Leoben. Dans le cours de ma conversation avec le comte de Wickenburg qui me donna cette nouvelle, j'appris qu'elle y restait pour attendre le résultat des démarches qu'elle faisait auprès de l'empereur pour obtenir la permission de se fixer dans quelque ville de la monarchie autrichienne. Des observations que j'ai eu l'occasion de faire est résultée pour moi l'opinion que, si la duchesse de Berry, en partant pour Prague, avait, quant à son fils, des projets de nature à favoriser les desseins hautement proclamés de ses partisans en France, elle n'a pas dû tarder à être convaincue que sa famille ne s'y prêterait nullement, que la politique de Charles X ne s'accommoderait guère de la sienne et que l'union qu'elle avait contractée avait fait perdre à la mère du duc de Bordeaux les prétendus droits qu'elle espérait faire valoir[1].

La duchesse de Berry n'ayant plus à choisir qu'entre le retour en Italie et la résidence dans une ville autrichienne, se décida pour ce dernier parti : « Le comte de Saint-Priest, ajoutait Sainte-Aulaire à la fin de sa dépêche secrète du 19 octobre, doit arriver aujourd'hui à Vienne pour solliciter l'autorisation nécessaire. Il insistera beaucoup, dit-on (*on* est dans l'espèce M. de Metternich) pour obtenir de l'empereur une audience pour la duchesse de Berry. *On* ignore si l'empereur accordera cette entrevue qui lui serait à coup sûr très désagréable et qui, dans tous les cas, aura lieu hors de Vienne et sans publicité ». Le comte de Saint-Priest ne vit pas l'Empereur, absent de Vienne. La lettre de la duchesse de Berry, dont il était porteur et qui ne contenait que la demande d'un entretien, fut envoyée à François II par les soins de M. de Metternich. La réponse de l'Empereur fut connue le 23 : « Elle déclinait, mandait Sainte-Aulaire dès le lendemain, la proposition d'une entrevue à cause des antécédents politiques de la Duchesse. Quant à son établissement dans les États autrichiens, M. de Metternich s'est contenté de répondre que

1. Aff. Étr., Autriche, 419.

l'empereur donnerait son consentement à condition : 1° que la Duchesse renoncerait à toute action politique ; 2° qu'elle ferait séjour dans une des capitales des provinces allemandes, le littoral excepté ». Et notre ambassadeur terminait sa dépêche par ces mots : « M. de Metternich insiste beaucoup pour que tout ce qui tient aux rapports personnels de l'empereur et de la duchesse de Berry ne reçoive en France aucune publicité[1] ».

La duchesse, désabusée, découragée de ses entreprises, demanda au moins la permission d'aller à Prague embrasser ses enfants. Ce fut en vain. Il ne lui restait plus qu'à s'acheminer vers une résidence permise par l'empereur. Le 13 novembre 1833, Sainte Aulaire mandait au duc de Broglie en post-scriptum d'une lettre : « La duchesse de Berry vient de faire connaître qu'elle est décidée à profiter de l'autorisation de l'empereur, et qu'elle voulait se fixer pour l'hiver à Gratz[2]. » Ainsi la princesse, dont les aventures avaient occupé pendant trois ans les chancelleries européennes, n'était plus que matière à *post-scriptum*. En vérité, il n'y avait plus de duchesse de Berry. Par les bons offices de M. de Metternich, plus encore que par ceux de M. Blacas, Louis-Philippe, « l'odieux Philippe » l'emportait. Désormais la branche aînée, selon un mot de Sainte-Aulaire, « se reposait sur la Providence du soin de son avenir ». Du même coup Louis-Philippe gagnait, comme a dit Chateaubriand, « sa légitimation parmi les potentats ». L'héroïne de Vendée, la martyre de Blaye, se résigna. Elle eut des enfants. Chateaubriand, lui, trempa sa plume dans l'encrier au vitriol. Immédiatement après le récit des événements dont nous venons de retracer l'histoire, les *Mémoires d'Outre-Tombe* donnent ce portrait de Louis-Philippe : « Louis Philippe plaît à l'Europe qui nous reproche de n'en pas connaître la valeur... L'Europe le laisse faire parce qu'il persuade aux souverains qu'il agit dans la vue d'étouffer la révolution dans son vieux berceau. C'est un sergent de ville. L'Europe peut lui cracher au visage : il s'essuie, remercie et montre sa patente de roi[3]. »

ÉTIENNE DEJEAN

1. Aff. Étrang., Autriche, 419.
2. Aff. Étrang., Autriche, 419.
3. *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. V, p. 289-296.

# LA QUESTION ARMÉNIENNE

L'émotion qui s'est emparée de l'Europe au moment des grands massacres arméniens de 1895 et 1896 a fait place assez rapidement à une indifférence presque absolue. L'opinion publique et les diplomates ont tourné leur attention vers d'autres problèmes, et les bouleversements politiques qui se sont accomplis en Turquie même ont contribué encore à reléguer au second plan les agitations des nationalités de l'Asie ottomane. Et voici qu'après de longues années de silence, la question arménienne reparaît aujourd'hui, aussi aiguë, aussi grave, aussi complexe qu'autrefois. Elle s'impose à la sollicitude de l'Europe d'autant plus impérieusement qu'elle n'est plus une simple question d'ordre intérieur parmi tant d'autres que la Turquie doit résoudre ; elle est devenue, par les rivalités internationales qui grandissent autour d'elle, une question qui relève surtout de la diplomatie. Ce n'est même plus entre la Turquie et l'Europe, comme en 1895, que le débat est engagé ; l'affaiblissement actuel de l'empire ottoman élimine en fait, sinon en droit, un des interlocuteurs ; c'est entre les puissances, et entre elles seules, que la conversation se poursuit.

On sait avec quel art le sultan Abdul-Hamid sut éluder la réalisation des réformes énumérées dans le memorandum des puissances du 11 mai 1895. Non seulement il déjoua les efforts

de l'Europe en la divisant, mais il entreprit à sa manière la solution du problème, en étendant à toute l'Arménie ottomane les massacres qui n'avaient encore eu pour théâtre que la région de Sassoun. De 1896 à 1908, les persécutions ne se ralentirent pas un seul instant; elles prirent une forme moins sensationnelle, moins générale; elles se traduisirent par mille vexations individuelles, par des confiscations de terres, par des emprisonnements arbitraires, par des entraves mises au commerce, par des attentats isolés et impunis, par des injustices de toute nature. Quand la révolution de 1908 amena la chute de l'ancien régime, les Arméniens saluèrent le triomphe des Jeunes-Turcs comme une sorte de délivrance. Ils espéraient qu'après les jours néfastes du régime hamidien, il leur serait permis de connaître une période plus calme, et leur confiance dans les nouveaux détenteurs du pouvoir était telle qu'ils n'hésitèrent pas à leur apporter une collaboration que, pendant plusieurs mois, rien ne put parvenir à décourager.

Mais les Jeunes-Turcs apportaient un programme rigoureusement unitaire et d'un nationalisme inflexible. Ils n'admettaient pas que les nationalités si diverses qui composent la Turquie eussent besoin, pour vivre en harmonie les unes avec les autres, d'une liberté relative; ils ne voulaient pas voir qu'une centralisation tyrannique était le moyen le plus sûr de disloquer l'empire, parce que l'empire ottoman n'était durable qu'à la condition de ne pas peser d'un poids égal sur toutes les races et de ne pas les soumettre à des lois trop absolues. Dans leur pensée, Albanais, Bulgares, Serbes, Grecs, Arméniens, Arabes, Kurdes, Druses, tout cela devait s'unir et se mêler de manière à donner naissance à une nation égale en homogénéité aux nations de l'Europe occidentale. Ce programme unitaire, qu'on nomma l'*ottomanisme*, mais qui, en réalité, ne tendait qu'à la prédominance de la race turque sur les autres races, ou, comme on l'a dit, à la *turquisation* de l'empire, ce programme heurtait toutes les traditions, toutes les aspirations arméniennes. Plus brutal encore que l'ancien régime, le régime constitutionnel demandait à l'Arménie le sacrifice de sa nationalité et de sa langue, sinon de sa religion. Le Comité Union et Progrès, réuni en congrès secret à Salonique, en 1910, c'est-à-dire à un moment où,

maître absolu du pouvoir, affranchi de toute menace de contre-révolution, il eût pu et dû montrer quelque libéralisme, déclarait que « l'élément chrétien de l'empire devait être rigoureusement désarmé, mais que là où les musulmans sont en minorité, les autorités devaient les armer secrètement », que « les autorités devaient faire tout leur possible pour que les chrétiens fussent mis dans l'impossibilité d'acquérir des propriétés immobilières », que « le devoir des autorités était de combattre par toutes sortes de mesures l'agitation nationaliste[1] et de favoriser la suprématie de l'élément musulman, même là où il est en minorité », que « l'idée de décentralisation est une idée traîtresse pour la patrie turque », enfin que « les éléments non musulmans sont des quantités négligeables, auxquelles on peut reconnaître le droit à la religion, *mais non le droit à la langue*; ils doivent prier dans la langue turque ». Les Jeunes-Turcs affirmaient ainsi leur volonté d'opprimer systématiquement celles des races de l'empire qui s'obstinaient à vouloir vivre de leur vie propre. Cela n'empêchait pas d'ailleurs le nouveau régime d'avoir recours également aux procédés sommaires d'Abdul-Hamid, comme on le vit, en avril 1909, par les massacres d'Adana, qui dépassèrent en horreur ceux de Sassoun et de Trébizonde.

Car les massacres d'Adana ne furent pas le résultat d'une explosion spontanée de fanatisme musulman. Ils furent préparés, organisés, voulus en haut lieu, comme ceux de 1895-1896, et la responsabilité en remonte directement aux hommes qui dirigeaient alors les destinées de l'empire.

Il y eut deux massacres à Adana, l'un du 14 au 16 avril 1909, l'autre du 25 au 27 du même mois. Tous les deux mirent en évidence la complicité des troupes régulières et des autorités avec les massacreurs. « D'innombrables musulmans, écrit un témoin, M. Gibbons, affluaient des campagnes, et le vali, malgré nos vives protestations, a fait distribuer à ce ramassis de bandits armes et munitions, en nous disant que c'étaient des réservistes. » Le même témoin dit encore : « Je protestai auprès du vali contre cette distribution d'armes. Il répliqua que c'étaient des réservistes, la fleur et la gloire, disait-il, de

1. C'est-à-dire des nationalités non musulmanes (Grecs, Bulgares, Arméniens) ou dissidentes (Albanais, Arabes, etc.).

l'armée ottomane, et qu'il les avait convoqués lui-même pour mettre plus rapidement fin aux troubles. » Un autre témoin, M. Stephen Trowbridge, dit de son côté : « Les troupes occupèrent les mosquées ; du haut des minarets, elles dirigèrent un feu nourri sur les quartiers arméniens. » Un troisième témoin, madame Doughty-Wylie, écrit : « Le quartier voisin a été attaqué et anéanti par des soldats... » Enfin, fait plus caractéristique que tous les autres, le vali, ayant demandé des instructions à Constantinople, reçoit d'Adil-bey, sous-secrétaire d'État au ministère de l'Intérieur, cette réponse : « Ne touchez pas aux étrangers » ; ce qui signifie, à n'en pas douter, que l'extermination des Arméniens reste permise et encouragée.

Tout cela se rapporte au premier massacre. Voici pour le second.

Mahmoud Chevket pacha — le grand-vizir d'aujourd'hui —, alors en marche sur Constantinople, a détaché de son armée un contingent qui se rend en toute hâte à Adana pour rétablir l'ordre. Le 25 avril, les troupes constitutionnelles arrivent et campent près de la ville, à Kichla-Meïdani. Dans l'après-midi du même jour, à cinq heures, elles se mettent à la tête de la population musulmane pour recommencer les massacres et les pillages. Ce sont elles qui cernent l'école arménienne Abgarian, où se sont réfugiés 2 000 hommes, femmes et enfants, et, pendant que l'incendie dévore l'établissement et les victimes qu'il renferme, ce sont elles qui, selon l'expression d'un témoin, « criblent de balles tous ceux qui tentent de s'échapper ». Après trois jours d'exploits de cette nature, les soldats jeunes-turcs reprennent le chemin de Mersina, et « se réembarquent, sous les ordres de leurs officiers, les bras chargés de butin [1] ».

En s'opposant par tant de persécutions au développement de la race arménienne, et surtout en lui refusant la liberté de sa langue et de ses traditions, le gouvernement ottoman de 1909 et de 1910 lui déniait un droit dont Abdul-Hamid lui-même n'avait point osé contester la réalité ni la légitimité.

1. Voir, pour tous ces faits et d'autres encore, l'ouvrage de Mgr Mouchegh, archevêque des Arméniens d'Adana : *Les Vêpres ciliciennes* (Alexandrie, 1909) ; celui de M. Adossidès : *Arméniens et Jeunes-Turcs* (Paris, 1910) ; et celui de M. Georges Brézol : *Les Turcs ont passé là...* (Paris, 1912).

L'Arménie, ou du moins la nation arménienne, jouit en effet de privilèges constitutionnels qui lui ont été solennellement reconnus par la charte (*nizamnamé*) du 29 mars 1863. Aux termes de cette constitution, la nation arménienne dispose de tous les rouages d'une administration civile et religieuse : elle possède une assemblée nationale, des conseils administratifs, et dispose d'un budget annuel, pour lequel elle lève des impôts particuliers. Comment les Jeunes-Turcs pouvaient-ils exiger d'elle qu'elle renonçât à sa langue, à ses traditions, à ses privilèges, à des droits que l'ancien régime lui avait consentis, et le programme unitaire ne devenait-il pas inévitablement ici un instrument d'oppression?

Ainsi, par un singulier paradoxe, le régime constitutionnel ottoman apparaissait bientôt aux Arméniens comme la forme la plus brutale du despotisme. Les dénis de justice étaient les mêmes que la veille. Rien n'était changé dans les méthodes violentes ou sournoises du pouvoir central. Au moment des grands massacres, les Kurdes s'étaient emparés des terres que l'émigration arménienne avait laissées à l'abandon. Quand les anciens propriétaires voulurent rentrer en possession de leurs biens et protestèrent contre les usurpations dont ils étaient les victimes, le Conseil d'État leur donna tort (décision du 1er septembre 1908). On greffa ainsi, sur des questions déjà difficiles à résoudre, une question agraire qui est devenue l'une des plus confuses et des plus irritantes, et qui eut des répercussions profondes sur l'état des esprits dans tous les vilayets arméniens. La population arménienne, en effet, est surtout une population paysanne; et toutes les persécutions qui ont trait aux propriétés foncières l'atteignent dans son existence même. Or, dans cet ordre d'idées, les vexations sont innombrables. On fait venir des immigrés musulmans du Caucase ou du Turkestan et on les installe sur les terres volées aux Arméniens. Ces terres sont confisquées sous mille prétextes : tantôt sous prétexte de déshérence (*mahlul*), tantôt par des formalités illégales, des titres falsifiés, de faux témoignages, des ruses de fonctionnaires, tantôt en recouvrement d'impôts ou de prétendues créances, tantôt enfin simplement par le caprice d'un vali ou d'un agha. Le 7 juillet 1909, le patriarche arménien de Constantinople, dans un *takrir* (rapport) présenté au grand-vizir, évaluait à

7 000 le nombre des « biens fonds, terrains ou champs enlevés aux Arméniens par les fonctionnaires locaux, vendus aux enchères publiques, affectés à l'établissement d'immigrés (*mohadjirs*), ou usurpés par des particuliers — biens fonds et terres d'une valeur supérieure à 100 livres turques[1] ou d'une superficie supérieure à 100 deunums (hectares), — abstraction faite des biens fonds et terres d'une valeur inférieure à 100 livres turques et d'une superficie inférieure à 100 deunums, ou dont la valeur n'a pas pu être évaluée. »[2]

L'extermination méthodique de la race arménienne se poursuit par ces divers procédés, massacres, assassinats, émigration forcée, avec autant de zèle aujourd'hui qu'hier. La question arménienne reste donc posée devant l'Europe, et puisqu'il est démontré que les gouvernements ottomans, sous quelque régime que ce soit, sont impuissants à la résoudre, il faut bien que la solution vienne du dehors.

C'est ici qu'apparaissent les difficultés diplomatiques. Comment trouver une solution qui ne favorise pas les ambitions de quelque puissance, et qui ne soit point non plus de nature à porter ombrage aux intérêts d'une autre? Comment trouver, dans l'âpre lutte internationale, un équilibre pacifique, une neutralisation des influences ou un désintéressement sincère? Quand, en 1895, l'Angleterre parla d'autonomie arménienne, la Russie déclara qu'elle n'accepterait pas la création d'une autre Bulgarie sur sa frontière asiatique. Ainsi, dès qu'on cherche à entrer dans le domaine des réalisations, les divergences s'accusent si nettement, que toute tentative de réforme s'en trouve paralysée. Aujourd'hui encore, malgré l'extrême nécessité d'une intervention européenne, les puissances s'ob-

1. La livre turque vaut 22 fr. 70. Il ne s'agit donc ici que des propriétés d'une valeur supérieure à 2 270 francs.

2. *La situation des Arméniens en Turquie exposée par des documents* (1908-1912); I, pp. 24-25. — Cette politique de colonisation musulmane par l'installation de *mohadjirs* sur les terres enlevées aux Arméniens, ne pourra que devenir plus active encore quand il faudra, après la guerre balkanique, donner des terres à toutes les familles musulmanes qui ont quitté la Macédoine et la Thrace pour se réfugier en Anatolie. Déjà on annonce que le gouvernement ottoman vient de décider d'envoyer à Adana 5 000 émigrants de la Turquie d'Europe.

servent avec méfiance, et, sans aborder de face le problème, se contentent de travailler silencieusement dans le sens de leurs propres intérêts.

La Russie se targue, non sans raison, d'être la puissance européenne la plus directement intéressée dans les affaires d'Arménie. Non seulement l'Arménie ottomane est adossée à la frontière russe; mais, en deçà de la frontière russe, il est une autre Arménie qui, par la race, se confond avec l'Arménie ottomane et qui comprend la Transcaucasie presque entière [1]; enfin la troisième agglomération arménienne, celle de la Perse septentrionale, est elle-même sous le contrôle russe, depuis l'accord anglo-russe de 1909. Il ne faut pas oublier non plus que la Russie détient la ville sainte de l'Église arménienne, Etchniadzin, où réside le catholicos de tous les Arméniens, le chef suprême dont le pouvoir spirituel s'étend aussi bien sur l'Arménie ottomane ou persane que sur l'Arménie russe. La Russie est donc une puissance arménienne, et elle utilise cet argument pour résoudre à son profit la question de l'Arménie ottomane, comme elle invoque son titre de puissance slave pour orienter et régulariser hors de ses frontières la marche et l'effort du panslavisme. L'Arménie est à ses yeux un champ d'action où aucune autre compétition ne doit menacer son influence. Quand, en 1893, l'entreprise allemande du chemin de fer de Bagdad, ayant atteint Angora, essaya de pénétrer dans la zone arménienne pour gagner Mossoul par Erzeroum, Kharpout et Diarbékir, la Russie intervint avec assez d'énergie pour obtenir que cet itinéraire fût abandonné et remplacé par celui de Koniah, Adana et Alep. Un peu plus tard, en 1896, elle ne vit dans les massacres d'Arménie que l'occasion et le moyen de s'assurer des avantages économiques (concessions de chemins de fer) dans cette partie de la Turquie d'Asie, afin d'y fortifier son influence. Enfin, tout récemment, les événements balkaniques l'ont conduite à développer sa propagande dans les vilayets arméniens. En novembre 1912, le patriarche arménien de Constantinople demandait à l'ambas-

1. Le nombre des Arméniens russes est de 1 600 000 environ, c'est-à-dire supérieur à celui des Arméniens ottomans, qu'on peut évaluer approximativement à 1 500 000. Les Arméniens persans, concentrés surtout dans la région de Tabriz, sont au nombre de 45 à 50 000.

sadeur russe l'intervention de son gouvernement et l'occupation de l'Arménie et du Kurdistan par les armées russes. Au même moment, des troupes russes étaient concentrées dans toute la région de Kars; et, de leur côté, les consuls de Russie à Van, à Diarbékir, à Erzeroum, travaillaient l'opinion au point de pouvoir assurer que la population arménienne attendait avec joie l'entrée des armées russes en Anatolie. Enfin, au début de janvier 1913, après avoir essayé en vain d'associer la France à une tentative d'introduction des affaires arméniennes dans le programme de la conférence des ambassadeurs réunis à Londres, le gouvernement russe proclamait, une fois de plus, par une note officieuse, sa sollicitude pour les Arméniens, et laissait entendre que la solution du problème ne se ferait plus longtemps attendre.

C'est qu'en effet si cette solution est urgente pour les Arméniens, elle ne l'est pas moins pour la Russie. Tandis que l'empire ottoman s'affaiblit, l'Allemagne et l'Angleterre tentent d'opposer une barrière à la descente russe vers le sud. Pour l'Allemagne, c'est la conquête économique de l'Anatolie orientale qui refoulera l'influence russe vers le nord; pour l'Angleterre, qui ne peut pas rêver d'empiétement de cette sorte, c'est l'autonomie arménienne qui, en créant entre la mer Noire et la mer Caspienne un État nouveau, arrêtera les convoitises moscovites en marche vers Alexandrette, vers la Syrie et vers les Lieux-Saints. La Russie sent s'avancer contre elle ce double effort; mais elle ne croit pas qu'il lui soit plus difficile de le briser que les obstacles qu'elle rencontrait sur la route de Tabriz, et déjà elle rêve, dit-on, d'une répartition de l'Asie-Mineure en zones d'influence analogues à celles qui ont fractionné la Perse en trois tronçons.

Dans tous ces marchés diplomatiques, l'intérêt et le salut des Arméniens eux-mêmes comptent malheureusement pour bien peu. Les vues des puissances ne vont pas au delà de leurs intérêts économiques ou politiques, et si l'une d'elles — comme l'Angleterre hier, comme la Russie aujourd'hui — tente parfois de s'assurer l'appui de l'opinion ou de l'agitation arménienne, c'est moins par désintéressement sincère que par tactique et pour renforcer aux yeux de ses interlocuteurs la valeur de ses propres arguments. Il faut ajouter, d'ailleurs,

que si les puissances ne savent pas s'entendre, les organisations politiques arméniennes n'ont pas toujours fait preuve d'une parfaite unité de vues. C'est là une des raisons de leur faiblesse et de leurs échecs, car l'Europe, déjà divisée par des tendances contradictoires, ne peut être influencée que par des protestations et des revendications unanimes.

Ces organisations politiques, qui travaillent par des moyens divers, mais avec une ardeur égale, à hâter l'heure de la restauration des libertés arméniennes, sont — pour ne parler que des principales — au nombre de quatre : le parti hentchakiste, le plus ancien ; le parti *Daschnaktzoutioun*, plus communément appelé parti droschakiste, du nom de son principal organe, le *Droschak* ; le parti *Verakazmial*, né du parti hentchakiste, mais de tendances non socialistes, à la différence de ce dernier ; enfin le parti *Ramkavar*, né au moment de la révolution jeune-turque de 1908 et affichant, conformément aux principes de cette révolution elle-même, un programme constitutionnel-démocrate. Ces quatre partis disposent d'une presse assez nombreuse et assez active. Le parti hentchakiste possède le *Hentchak* (*la cloche*), qui est publié à Paris, le *Nor-Achkharh* et le *Gaïtz* à Constantinople, l'*Eritassard-Hayastan* à New-York, l'*Amassia* à Amassia, le *Haykouni* à Marsovan, le *Baykar* à Bardizak, et l'*Iris* à Thokat. La Daschnaktzoutioun a pour organes, en outre du *Droschak*, qui paraît à Genève, l'*Azatamart* à Constantinople, le *Harradj* à Erzeroum, et le *Hayrenik* à Boston. Le parti verakazmial a pour organe le *Bahak*, qui paraît à Boston. Enfin le parti constitutionnel-démocrate dispose de l'*Azk* à Boston, du *Dashink* à Smyrne, et du *Loussaber-Arev* au Caire[1]. On suppose bien que tant de feuilles ne peuvent que très difficilement établir entre elles une harmonie parfaite et traduire la pensée d'un peuple en un programme identique. Ce qui reste du moins certain, c'est qu'à travers des variations inévitables, l'effort tend vers le même

1. En dehors de ces journaux, qui sont les organes directs des partis politiques arméniens, il existe d'autres journaux exclusivement consacrés à la défense de la cause arménienne. Ce sont : en langue arménienne, le *Mschak* et le *Horizon*, qui paraissent à Tiflis, et le *Puzantian* et l'*Arevelk*, qui paraissent à Constantinople ; en langue française, *Pour les peuples d'Orient*, qui paraît à Paris ; en langue anglaise, *Armenia*, qui paraît à New-York.

but, c'est-à-dire à assurer à la nation arménienne la liberté et les garanties qui lui sont nécessaires pour ne point mourir.

Nous touchons à l'étude des remèdes que l'Europe doit envisager. Le memorandum du 11 mai 1895 constituait à cette époque une base satisfaisante pour la réorganisation des vilayets arméniens. Mais, depuis lors, certains points de ce projet ont vieilli et ne répondent plus aux exigences de l'heure présente. De plus il a été rédigé avec l'intention de remédier aux abus les plus criants plutôt que de donner à l'Arménie un statut durable et précis. Il ne pourrait donc être repris dans son texte primitif sans être à son tour incomplet et impuissant. En décembre 1912, la Turquie, refoulée par les États balkaniques en deçà des lignes de Tchadaldja, obligée de reconnaître que l'Albanie, la Macédoine et une partie de la Thrace lui échappaient définitivement, craignant d'autre part de voir l'Arménie profiter du désarroi du pouvoir central pour se soulever à son tour et se détacher de l'empire, pressée enfin par les interventions presque menaçantes de l'ambassadeur de Russie, se décida à mettre à l'étude la question des réformes arméniennes. Une commission des affaires arméniennes fut instituée; elle associa à ses travaux le patriarche et trois notables arméniens; elle accepta même en principe comme base de discussion le projet de 1895. Mais, le premier moment de crainte une fois passé, le gouvernement ottoman retomba dans son inertie. Au reste, les Arméniens n'ont cessé de protester contre toute réforme ou tout projet de réforme qui serait l'œuvre de la seule Turquie : ce qu'ils demandent surtout, c'est l'intervention, la collaboration et le contrôle de l'Europe, seule garantie des réformes.

Le premier point sur lequel le memorandum de 1895 appelait l'attention de la Porte était la réforme géographique des vilayets arméniens. « Il y aurait lieu, disait-il, d'étudier la question de la réduction du nombre de ces provinces. Une nouvelle répartition... devrait être faite de façon que les populations fussent réparties en groupes ethnographiques le plus homogènes possible, dans les différentes unités administratives de chaque province. » Cette réforme est à la base de toutes les autres; rien de sérieux ne peut être accompli si l'on n'assure pas tout d'abord à l'Arménie une unité réelle dans sa division terri-

toriale. L'Arménie est actuellement répartie entre les six vilayets d'Erzeroum, de Bitlis, de Van, de Sivas, de Mamouret-ul-Aziz et de Diarbékir. Mais dans chacun d'eux la partie arménienne se trouve liée à un territoire habité par des populations musulmanes, de telle sorte que, par un découpage habilement calculé, la population arménienne se trouve toujours en minorité dans la population totale du vilayet. C'est ainsi que, d'après les chiffres officiels, le vilayet d'Erzeroum compte 135 000 Arméniens sur une population de 640 000 habitants; le vilayet de Bitlis 131 000 Arméniens sur 400 000 habitants; le vilayet de Van 81 000 Arméniens sur 424 000 habitants; le vilayet de Sivas 170 000 Arméniens sur 1 085 000 habitants; celui de Mamouret-ul-Aziz 70 000 Arméniens sur 575 000 habitants; enfin celui de Diarbékir 79 000 Arméniens sur 463 000 habitants[1]. Le gouvernement ottoman oppose invariablement ces statistiques impressionnantes aux observations des ambassadeurs européens, et fait remarquer que toute réforme qui tendrait à donner dans ces vilayets une prédominance aux Arméniens aboutirait au triomphe de la minorité sur la majorité. Mais l'argumentation n'a de valeur que si l'on envisage les vilayets tels qu'ils sont aujourd'hui. Une délimitation plus normale, donnant à l'Arménie des frontières administratives qui se confondraient, autant que possible, avec ses frontières ethniques, supprimerait toute rivalité et affranchirait la population musulmane de la menace d'une prédominance arménienne comme elle affranchirait la population arménienne de l'oppression musulmane. Voilà pourquoi cette revendication fondamentale se retrouve dans toutes les requêtes présentées à la Porte depuis 1895 jusqu'aujourd'hui.

Au surplus, les chiffres donnés par le gouvernement ottoman ne doivent être accueillis qu'avec réserve. Le patriarcat arménien fait de son côté un recensement de la population

1. Il faut noter que les vilayets dans lesquels rentre l'Arménie géographique sont loin d'être les seuls à renfermer des agglomérations arméniennes. Il y a près de 150 000 Arméniens dans le vilayet de Trébizonde, près de 100 000 dans celui de Brousse, autant dans celui d'Angora, autant encore dans celui d'Adana, près de 50 000 dans celui d'Ismidt, et près de 40 000 dans celui d'Alep.

soumise à sa juridiction, et les résultats de ses enquêtes sont souvent en opposition avec les affirmations officielles. Le recensement le plus récent du patriarcat, celui de 1912, accuse, dans le vilayet d'Erzeroum, 215 000 Arméniens, au lieu des 135 000 que le gouvernement ottoman y a recensés; 180 000 dans le vilayet de Bitlis (au lieu de 131 000); 185 000 dans celui de Van (au lieu de 81 000); 165 000 dans celui de Sivas (au lieu de 170 000); 168 000 dans celui de Mamouret-ul-Aziz (au lieu de 70 000); 105 000 dans celui de Diarbékir (au lieu de 79 000). An total 1 018 000 Arméniens pour les six vilayets.

D'autre part, même dans la délimitation actuelle des vilayets, on ne peut pas opposer les Arméniens, considérés isolément, à l'ensemble du reste de la population. Les chiffres officiels reconnaissent qu'en dehors des 666 000 Arméniens qu'ils indiquent, il existe 246 000 chrétiens non Arméniens, mais que leur religion rapproche de ces derniers. Quant aux musulmans, ils sont loin de former un groupe homogène : ils sont divisés en races tout à fait distinctes et presque toujours ennemies : Yuruks, Turcomans, Tartares, Circassiens, Lazes, Kizilbaches, Zeïbeks, Kurdes, etc.; de telle sorte que si les Arméniens sont en minorité en regard du total des autres races, ils n'en constituent pas moins une majorité relative et le groupe ethnique le plus nombreux.

D'ailleurs, il serait injuste de n'envisager, dans la réforme géographique des vilayets, que la région connue sous le nom de Grande Arménie. En dehors et au sud-ouest de celle-ci, la Petite Arménie, c'est-à-dire la Cilicie, s'étend jusqu'à la mer et comprend dans ses limites le vilayet d'Adana et une partie de celui d'Alep. La population arménienne y est aujourd'hui d'environ 100 000 habitants, ce qui revient à dire qu'elle est égale en nombre à celle de certains vilayets de la Grande Arménie, comme celui de Diarbékir. Les massacres de 1909, qui ont ensanglanté non seulement la ville d'Adana, mais encore tout le vilayet, ont montré que la population arménienne s'étendait bien au delà des limites conventionnelles imposées à l'Arménie. La question de la Cilicie mérite d'autant plus d'être liée à la question arménienne, que toute solution de cette dernière peut provoquer des répercussions sanglantes

dans les autres centres arméniens, comme Adana, Tarse ou Mersina, et il importe que la protection de l'Europe s'applique à tout ce qui fut et à tout ce qui est resté l'Arménie.

En outre de la réforme géographique, le memorandum de 1895 demandait que les valis fussent nommés avec l'approbation des puissances, que les Arméniens émigrés fussent rétablis dans leurs biens, que des inspecteurs fussent envoyés dans les prisons pour se rendre compte du traitement infligé aux prisonniers, qu'une commission permanente de contrôle fût instituée à la Sublime Porte, que les conversions religieuses fussent entourées de toutes les garanties désirables; il prévoyait dans tous leurs détails l'organisation de la police, celle de la gendarmerie, celle de la justice, celle du fisc.

Tout cela représentait une amélioration notable sur l'ancien ordre de choses, et si l'application de ce projet avait été imposée, surveillée et contrôlée par les trois puissances (Angleterre, France, Russie) qui en avaient pris l'initiative, la question arménienne eût été vraisemblablement résolue, au moins dans ses points essentiels, dès cette époque. Mais la répugnance évidente du gouvernement ottoman à toute réforme, le jeu traditionnel des promesses solennelles, réitérées, et jamais tenues, ont rendu l'Arménie sceptique à l'égard de toute nouvelle tentative qui ne serait pas appuyée sur des garanties internationales.

Ce projet de 1895 reste donc sans doute la base d'une des solutions possibles, et c'est de lui que s'inspirent la plupart des programmes qui ont été élaborés depuis. Mais, caduc dans certaines de ses parties, imprécis et insuffisant dans certaines autres, ce texte ne peut être aujourd'hui qu'un point de départ.

La différence fondamentale entre les réformes prévues par le memorandum de 1895 et les nécessités présentes porte sur la centralisation et sur le contrôle de ces réformes. Le projet des puissances part en effet de ce principe que les vilayets, après leur remaniement géographique, devront rester administrativement ce qu'ils étaient la veille, c'est-à-dire qu'ils seront reliés au pouvoir central par les valis. Dans ces conditions, le choix de ces valis prend une importance particulière, et c'est pour cela que l'article 1er du projet entoure leur nomination de conditions aussi nombreuses que variées. Mais, même

assistés d'adjoints chrétiens quand ils seront musulmans ou d'adjoints musulmans quand ils seront chrétiens, comme le prévoit l'article 3, les valis ne seront toujours que des fonctionnaires dociles de la Sublime Porte. L'opinion arménienne est aujourd'hui unanime à demander la création d'un organisme intermédiaire entre ces fonctionnaires administratifs et la Porte, par la nomination d'un gouverneur général chrétien, ou même de nationalité européenne, c'est-à-dire à l'abri de toute menace et de toute pression ottomane. Ce gouverneur général appliquerait les réformes qu'auraient élaborées les puissances européennes et maintiendrait les garanties qu'elles auraient établies. Sous la direction et la protection de ce mandataire de l'Europe, l'Arménie espère pouvoir jouir d'une certaine liberté administrative et même politique. Le Comité central hentchakiste publiait récemment un *Appel aux grandes puissances et aux peuples européens*, où, après avoir montré la nécessité des garanties internationales, il demande qu'à côté du gouverneur général chrétien, qui, avec l'aide d'un conseil administratif, exercerait le pouvoir exécutif, le pouvoir législatif soit exercé par une assemblée générale élue au suffrage universel.

On arrive ainsi à envisager la constitution d'une Arménie vivant de sa vie propre, parlant sa langue, conservant ses mœurs, ses traditions, sa religion, et n'étant rattachée à l'empire ottoman que par des liens un peu flottants et par une sorte de vassalité nominale assez analogue à celle de l'île de Samos. En réalité, si les modalités de cette réforme restent à déterminer, le principe ne saurait en être discuté, car il réside dans la constitution de 1863 elle-même. Le jour où le sultan Abd-ul-Aziz reconnut aux Arméniens le droit d'avoir une assemblée nationale élue, d'avoir des conseils administratifs dans l'ordre civil et religieux et de percevoir des impôts pour assurer le fonctionnement de ces organismes, il reconnut par là même l'existence d'une nationalité arménienne, et il dessinait la première forme d'une Arménie, sinon indépendante, du moins autonome.

L'heure est-elle venue de développer jusque dans ses extrêmes conséquences le principe posé en 1863? Ici les avis peuvent varier; mais ce qui demeure incontestable, c'est que

si l'Europe s'obstine à écarter de ses préoccupations la question arménienne, à rester sourde à toutes les plaintes de ce peuple malheureux, à ne vouloir envisager ni un projet d'autonomie ni même un plus modeste projet de réformes, à refuser de faire pour l'Arménie ce qu'elle a fait pour le Liban, il ne lui suffira pas de nier l'existence du problème pour qu'il n'existe pas. On a vu, dans les affaires balkaniques, à quels résultats a abouti cette politique aveugle et inerte. Les atermoiements, les hésitations, les pourparlers sans fin conduiront l'Arménie à une exaspération violente. La Russie reste attentive à tout ce qui se passe dans les vilayets de l'Arménie orientale; elle travaille à y fortifier son influence et son action. Il est certain qu'elle ne cherche qu'une occasion favorable pour imposer son intervention. Cette occasion favorable peut surgir d'un instant à l'autre, si l'Europe demeure insouciante. Quelques actes isolés de révolte amèneront inévitablement de nouveaux massacres, et les armées russes entreront en Arménie sous prétexte de rétablir l'ordre comme elles sont entrées en Perse. Or, le jour où les troupes russes entreront à Erzeroum, à Diarbékir, à Van, à Kharpout, quelle force diplomatique ou militaire les contraindra à en sortir?

Sans doute cela encore est une solution. Et beaucoup d'Arméniens la préfèreraient cent fois à l'état actuel des choses. La partie du peuple arménien qui vit sous le régime russe, en Transcaucasie, est matériellement heureuse ; après avoir connu, elle aussi, de mauvais jours, elle jouit aujourd'hui d'une sécurité qui contraste avec les persécutions quotidiennes dont souffrent les Arméniens ottomans. Mais l'annexion ou le protectorat russe, la transformation de l'Arménie en une nouvelle Bosnie-Herzégovine au bénéfice de la Russie, résoudraient-ils la question arménienne tout entière? Sans parler des difficultés internationales qu'une telle solution peut éveiller, sans parler même des représailles certaines que les Turcs exerceraient sur les Arméniens de Smyrne, de Brousse, d'Adana ou d'Alep, comment oublierait-on que la tutelle russe, même lorsqu'elle s'efforce d'être libérale, reste, par sa nature même, assez lourde? Sans doute les Arméniens du Caucase ne sont soumis à aucune des menaces qui pèsent sur le commerce, l'industrie, les propriétés, la vie même de leurs

frères d'Anatolie; mais leur langue, leur religion, leurs traditions souffrent du contact russe. Les écoles russes font une concurrence acharnée et désastreuse aux écoles arméniennes; les nécessités du commerce obligent les Arméniens à apprendre la langue russe et à en faire un usage courant; enfin les habitudes, les mœurs, les influences diverses qui viennent de Russie dénationalisent, pour ainsi dire, une race trop faible pour résister à cet enveloppement systématique.

Par bien des côtés, la domination russe, même adoucie sous la forme d'un protectorat ou d'un contrôle, reste donc peu désirable en regard de ce que l'Arménie pourrait et devrait obtenir. Cette agglomération humaine qui est, entre les mains des Kurdes nomades, comme une sorte de jouet sanglant, représente, dans une vaste partie de l'Asie, la civilisation, la culture intellectuelle, le travail industriel et agricole. L'opinion européenne ne devrait jamais oublier que chaque fois que les échos d'Orient lui apportent la nouvelle d'un massacre arménien, ils lui annoncent un nouveau recul de la civilisation occidentale.

Jamais la nécessité d'une réforme n'est apparue plus claire qu'aujourd'hui; et, quelle que soit la solution à laquelle on s'arrête, l'essentiel est d'en adopter une et de l'appliquer sincèrement. Le 19 décembre 1912, la colonie arménienne de Paris adressait au président de la République une requête où elle soulignait avec force l'urgence de cette solution, qui doit, pour être immédiate et efficace, se trouver liée à la solution des affaires balkaniques. « Aujourd'hui, disait cette requête, grâce à la guerre balkanique, les chrétiens de la Turquie d'Europe sont délivrés. Mais l'Arménie turque demeure dans une situation plus défavorable que jamais. Et cette situation deviendra plus terrible encore lorsque les émigrants musulmans de la Turquie d'Europe qui se dirigent vers l'Asie-Mineure iront grossir le nombre des oppresseurs dans les provinces habitées par les Arméniens et quand, après la guerre, les soldats turcs et kurdes, vaincus, retourneront et se vengeront sur les chrétiens d'Arménie des défaites que leur ont infligées ceux des Balkans. Il serait juste, il serait humain que l'Europe voulût bien compléter l'œuvre des États balkaniques, et, au moment où la question macédonienne est sur

le point d'être définitivement résolue, donner une solution à la question arménienne. Sinon la situation de l'Arménie resterait un danger de troubles et de conflits comme celle de la Macédoine l'a été hier. »

Cette assimilation de la Macédoine et de l'Arménie est diplomatiquement exacte. Le même traité de Berlin qui a promis les réformes macédoniennes a promis aussi les réformes arméniennes. Pour n'avoir point voulu poursuivre sérieusement et complètement la réalisation des premières, l'Europe a déchaîné la guerre balkanique et a obligé les peuples opprimés à conquérir eux-mêmes leur libération. Peut-on supposer qu'après cette leçon elle laissera grandir, sur un autre point de l'empire ottoman, un foyer d'agitation et de révolte qu'un peu de justice pourrait éteindre?

CHARLES VELLAY

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.

# LA PISANELLE

OU

# LA MORT PARFUMÉE

COMÉDIE

## LE PROLOGUE

*LES PERSONNAGES*

LA REINE. — SIRE HUGUET. — LE PRINCE DE TYR.

LES NEUF ÉVÊQUES LATINS. — LES QUATRE ÉVÊQUES GRECS.

LE MAÎTRE DU TEMPLE. — LE MARÉCHAL DE L'HÔPITAL. — LE PRINCE D'ANTIOCHE. — LE PRINCE DE GALILÉE. — LE SÉNÉCHAL. — LE CHAMBELLAN. — LE BOUTEILLER. — LE TURCOPLIER. — LE BAILLI DE LA SECRÈTE. — LE VICOMTE DE NICOSIE.

LE BAILE DE VENISE. — LE CONSUL PISAN.

LE SEIGNEUR D'ARSUR. — LE SEIGNEUR DE CÉSARÉE. — LE SEIGNEUR DE BARUT. — LE COMTE DE JAPHE. — LE COMTE D'EDESSE. — TOUTE LA BARONNIE.

L'AUMÔNIER.

EUDES ET LES PAGES D'OUTREMER. — CORMÈS ET LES ARCHERS BULGARES.

LES SERVITEURS DE LA TABLE. — LE MÉNESTREL. — LES HAUTS ET LES BAS MÉNÉTRIERS. — LES « PERSONNAIGES VIFS » DE LA FÉE MÉLUSINE ET DE RAIMONDIN.

LA MENDIANTE. — LES AFFAMÉS.

Dans le royaume latin de Cypre, en l'an de sécheresse où la Reine Vénus réapparut près de sa ville d'Amathonte.

---

On aperçoit, dans le Palais du Roi latin de Cypre, la grande salle dite « la Volte » parce qu'elle est faite en voûte, entourée d'arcatures

sur colonnettes de marbre jaune de Sparte, parée de tapis de haute lice ouvragés d'or qui représentent les *Sept péchés mortels*, la *Fable de Tantale*, la *Prise de Jéricho*, l'*Histoire de Blancandin et Orgueillouse d'amour*. Elle est desservie par une loge à laquelle donne accès une porte que garde une compagnie de mercenaires bulgares. L'autre porte, dite des Reliefs, est fermée sur le Jardin de la myrrhe où s'assemblent les mendiants pour attendre qu'on leur distribue les restes du festin. Frère Léon, cordelier de l'étroite observance, aumônier du Roi, se tient debout, là, sous son capuce, le dos au vantail, patient et silencieux.

Aux tables dressées en forme de potence, toutes jonchées de roses incarnates, sont assis les Évêques de l'Église latine et de l'Église grecque, neuf et quatre, car le dixième latin, l'Archevêque de Nicosie, est absent. Et on y voit l'oncle de Sire Huguet, le Prince de Tyr, connétable du Royaume, entre le Maréchal de l'Hôpital et le Maître du Temple. On y voit le Prince d'Antioche et le Prince de Galilée, le Sénéchal, le Chambellan, le Bouteiller, le Turcoplier, le Bailli de la Secrète, le Vicomte de Nicosie, la fleur de la Chevalerie et de la Baronnie franque; et aussi le Baile de Venise et le Consul pisan.

Au chef de la table, la Reine mère est assise près du Roi jeunet. Devant elle est la Nef d'orfèvrerie avec ses mâts, ses agrès, ses bannières; et autour de la Nef sont quatre botequins chargés d'épices. Devant lui est le Languier branchu d'où pendent les épreuves pour l'essai des mets et des boissons; et sous l'arbret d'or sont les salières.

Des écuyers tranchants, des échansons, des valets, des garçonnets, des esclaves orientaux, d'autres serviteurs en grand nombre apportent les viandes, les vins, les fruitages, et servent à grande diligence.

Une tribune remplie de hauts et bas ménétriers surmonte une sorte d'estrade enclose de tapis historiés, en guise de clotet, où l'on présente les entremets mouvants accompagnés de rimes et de sons.

Sire Huguet ne touche pas à l'écuelle ni au tranchoir ni au hanap. Penché à l'ombre de sa chevelure coupée en rond, il semble suivre son songe et écouter son chagrin. Les pages d'outremer ne le quittent point des yeux, inquiets.

Le Connétable est déjà plein de vin. Inutilement la Reine cherche de temps en temps à modérer l'outrance de son langage. Il vide sa coupe et fait signe à l'échanson diligent qui se tient toujours derrière lui, entre deux barils de bois précieux cerclés de vermeil.

LE PRINCE DE TYR.

Au plaisir Dieu, vous, Frangipan, par cette
grande balafre
qui tranche votre mufle
de taureau,

LA REINE.

Monseigneur Guy, Monseigneur

Guy, beau frère!

LE PRINCE DE TYR.

sauf votre
révérence, vous êtes
bon chevalier romain mieux que prélat,
comme par l'ost des Grecs de la Morée
fut bien appris, à Saint-Omer des Francs;
et avec vous on peut trancher le mot
tout vif, tel que le cuir, le trancher net,
ha, ha; car, moi, je parle
toujours comme Saint Paul, la bouche ouverte.

LA REINE.

Monseigneur Guy!

LE PRINCE DE TYR.

Or vous êtes l'évêque
de Paphe. Vous venez de Patras, où
vous avez guerroyé
à côté des barons du sang de France
bourguignons et picards,
normands et champenois,
avec gens de cheval et gens de pied,
très vaillamment. Ha, ha,
or vous êtes l'évêque
de Paphe, Frangipan. Et je vous dis
qu'en cette île de Cypre,
par influx de planète,
il vous faudra forcément paillarder.

LA REINE.

Monseigneur Guy, beau frère,
en nom Dieu, en nom Dieu,
que dites-vous?

Le long des tables, les conviés s'agitent. Les évêques latins font des gestes vagues, mais les grecs s'indignent. Des chevaliers se gaussent et ricanent.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Démentez donc alors
le saint évêque
Léonce qui la nomme

à gloire l'Ile amie
de Jésus.

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE

Démentez
le Saint Concile
de Calcédoine
qui l'appela la Rive bien-aimée
du Christ.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE

Que le Romain retrouve à Paphe
les empreintes de Serge,

L'ÉVÊQUE GREC D'ARSINOÉ

les empreintes d'Étienne,

L'ÉVÊQUE GREC DE SALAMINE

les empreintes de Rufe!

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE

O Francs, et vous reçûtes
d'eux la lumière. Serge
fut le premier évêque
de Narbonne, et Étienne
le second; Rufe
de Paphe, le premier
d'Avignon, Francs, si vous avez mémoire.

L'ÉVÊQUE GREC DE SALAMINE

Or qu'il reçoive en Paphe
la palme du martyre
à l'exemple de Tite
Diacre et de Nicanor,
disciples de Saint Paul,
cet évêque romain à cotte d'armes!

LE PRINCE DE TYR

Soyez en paix, soyez en paix, Grifons.
Louez Dieu et si faites
bonne chère. Mâchez
de ces cochons de lait farcis, sucez
de ces coulis de gelines, sans crainte
qu'ils vous obstruent les veines
mesaraïques
de votre chaleureux foie. Écuyer

tranchant, quatre chapons de haute graisse
et sauce cameline et trimolette
pour ces quatre martyrs!
Cela n'empêche point
que Cypre se découvre
dans la douceur marine,
aux passagers qui viennent
d'Occident, comme
deux mamelles de femme
plus roses que les roses.

LA REINE.

Monseigneur Guy, je vous demande un don...

LE PRINCE DE TYR.

Ha, belle sœur, couvrez donc votre gorge
que dore le safran de Cilicie.
Sachez qu'en bon seigneur du sang de France
je ne suis pas sans lettres.
Aussi, comme Philippe
de Novare, je peux faire moi-même
le dit d'une chanson.
Or je vous dis que tous les Astrologues
portent que la planète
de Vénus, quand elle est
au siège du Taureau,
comme étant en sa propre
maison, gouverne l'île
de Cypre. Or je vous dis
que tous les Philosophes
naturels nous enseignent
que par l'effet la cause est reconnue.
Et, ayant reconnu
cette île outre mesure
adonnée à liesse,
à paillardise et volupté, pour cette
cause ils l'ont appelée île de Cypre
qui vaut autant à dire
Vénus; parce que Cypre en ton langage,
évêque d'Amathonte,
signifie une même

chose qu'en mon latin
Vénus. Aussi l'ancien roi de cette île,
ayant garce plaisante à voir et bonne,
au dehors, au dedans, jusqu'au noyau,
comme fruit, et bien lisse,
et avec des yeux peints
et une bouche peinte,
née en ce temps que la Planète chaude
était au signe
du Taureau, la voyant
faite pour la luxure
comme l'herbe broyée et la racine
confite, il lui donna
le nom grec de Vénus;
et il la maria
à un très bel enfant
royal né de l'inceste
de Cinare et de Mirre
au pays d'Arabie. Icelle donc
non seulement Vénus
de nom mais déréglée
fut en sorte que, puis,
quand les Grecs ont voulu
dire « paillard » ont dit
« cyprien », Messeigneurs, ont dit, ha, ha,
« cyprien ».

Des rires, des railleries, des protestations s'entrechoquent le long de la nappe repliée.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Nous avons
chassé de l'île
cette démone
depuis des siècles.
Nous l'avons refoulée en Occident.

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE.

Saint Barnabé,
par le seul signe
de la prière,

levant au ciel ses mains et son visage,
détruisit tous ses temples.

L'ÉVÊQUE GREC D'ARSINOÉ.

Et Cupidon son fils
a quitté le château dans la montagne
fuyant devant la face
de Saint Hilarion
qui l'a sanctifié de ses miracles
et de son propre corps.

L'ÉVÊQUE GREC DE SALAMINE.

Seule maintenant règne
sur Cypre Notre Dame
l'Éléouse, l'Image
peinte par Luc évangéliste...

L'ÉVÊQUE LATIN DE FAMAGOUSTE.

Grecs,
ce n'est qu'une œuvre
d'enchantement.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Grecs, ce n'est que l'image
de vos sorcelleries.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Elle desséchera vos langues comme
le pied de Voutoumite
qui frappa l'homme
de Dieu.

LE PRINCE DE TYR.

Ah, Cypriens,
nés des esprits incubes
et succubes!

LA REINE.

Cessez!
Trêve!

LE PRINCE DE TYR.

Silence,
Messeigneurs les Grifons.
Je suis le Connétable.
Et, puisque l'Archevêque
latin de Nicosie,

le grand Pasteur,
consumé de courroux par votre faute,
est absent de ce lieu,
je le remplace ici comme vicaire
non crossé ni mitré mais bien ferré
sur toute controverse.
Et je dis que vous êtes
fils de succubes.

On murmure, on gronde, on ricane, on remue.

Et le docteur Guillaume de Paris,
théologien prudent,
vous l'assure en son livre.
Et vous en trouverez de ces esprits
à Paphe, Frangipan; et je ne sais
si vous êtes à plaindre.
Il y en a partout
dans l'île. Et je saurais
bien deviser comment
il advient en la sorte
que les Démons étant esprits sans corps
puissent complir la chose délectable;
mais vous pourrez vous satisfaire avec
Saint Augustin et Saint Thomas d'Acquin,
Messeigneurs les Prélats,
en la première
partie, à la treizième
question, au troisième
article et justement
au sixième argument.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Sire Roi, Dame Reine, on nous convie
donc pour nous abreuver
d'outrages, à la table
royale, le dimanche
d'Osanne, le dimanche
d'avant que Dieu ne fût vendu?

LA REINE.

Beau frère

en Christ, je vous demande un don, les mains
jointes : que vous cessiez!

LE PRINCE DE TYR.

Belle sœur, quels outrages?
On les abreuve
de vin froid; et ils aiment
arroser si souvent leurs chastes barbes
qu'ils paraissent avoir
une éponge femelle entre menton
et gosier. Mais c'est force
qu'aujourd'hui, comme
vicaire des Latins par providence,
je les convainque
de païennie et de sorcellerie.

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE.

On tient ici Concile?

LE PRINCE DE TYR.

On tient Concile.

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE.

A faux.

LE PRINCE DE TYR.

De vérité. Ce Frangipan de Rome
n'est-il pas le légat
du Pape?

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Il est mercenaire du prince
de Morée, il est lige
de l'Angevin, bon saccageur de bourgs,
rien de plus, rien de plus.

Le Romain bondit. Les autres Latins s'agitent et menacent.

L'ÉVÊQUE LATIN DE PAPHE.

Ah, chienaille hargneuse,
orde vermine!
Et toi, fils de vilain et de vilaine,
faux triste, vil pou grec,
je t'apprendrai,
par Saint Jean de Latran,
ce que c'est qu'un patrice

romain.

LE PRINCE DE TYR.

Laissez, laissez,
Frangipan. Or il faut
qu'on les châtie en règle.

Le Roi secoue son songe.

LES ÉVÊQUES LATINS.

— Qu'on les écrase enfin!
— Haro! Haro!
— Qu'on les chasse de leurs
sièges!
— Qu'on les oblige à quitter l'île!
— Ils ne sont que des serfs.
— Qu'on les renvoie à la corvée, aux tailles!
— Vous devez obéir.
— Le siècle de Zénon est révolu.
— Jamais plus, jamais plus ne pourrez-vous
signer vos noms de traîtres
serfs avec le cinabre.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Et nous les signerons avec le sang.

LA REINE.

Cessez! Cessez!

Sire Huguet, les yeux égarés, se tourne vers le bien-aimé d'entre ses pages d'outremer.

SIRE HUGUET.

Eudes, qu'est-ce que c'est
que ce bruit? Sont-ils ivres?

LE CHAMBELLAN.

Silence! Le Roi parle.

SIRE HUGUET.

Bel oncle, quelle est donc cette folie
nouvelle qui vous entre
dans la tête?

LE PRINCE DE TYR.

Bonjour,
bonjour, beau sire
neveu. Pendant que vous rêvez, je tâche

de sauver le royaume.

SIRE HUGUET.

Et comment en va-t-il,
bel oncle, Dieu merci et vous?

LE PRINCE DE TYR.

Beau sire
neveu, il est béant de sécheresse
et tout couleur d'orange
comme la queue
de nos chevaux et de nos chiens bien teinte.
Le vent grec le remue
jusqu'aux entrailles,
y fouettant les fièvres
accroupies dans la boue et les délires.
La Messorée est sans froment ni orge,
et la famine crie.

L'ÉVÊQUE DE FAMAGOUSTE.

Il est prédit, mon Roi,
qu'une Sainte nouvelle
va venir d'Occident
combattre les fléaux,
plus grande que la mère
de Constantin.
Et on l'attend au port de Famagouste.

LE PRINCE DE TYR.

En attendant, nos chères sauterelles
de Palestine,
qui ne peuvent plus rien
manger, or sont mangées
à cuisson de soleil. Le portulan
royal de Pouille
vous expédie une autre cargaison
de gros grains achetés
par cette Compagnie
des Bardes de Florence, à compte borgne,
afin qu'on puisse faire
votre pain, beau neveu.

SIRE HUGUET.

Bel oncle, et toute

cette abondance?

LE PRINCE DE TYR.

Ce n'est qu'un rêve.

SIRE HUGUET.

J'irai donc mendier?

LE PRINCE DE TYR.

Peut-être.

SIRE HUGUET.

Quel bonheur!

LE PRINCE DE TYR.

Et la Reine Vénus
reprendra son royaume,
pour y semer ses grains dans la poussière.

SIRE HUGUET.

Vit-elle encore?

LE PRINCE DE TYR.

Regardez, là, ses prêtres
vivants.

SIRE HUGUET.

Sont-ils vivants?

LE PRINCE DE TYR.

Ils tâcheront de vous ensorceler,
vous aussi, beau neveu.

SIRE HUGUET.

Ils ont des yeux pleins de fureur.

LE PRINCE DE TYR.

Il n'est
de redoutable au monde
que la fureur francisque,
beau neveu. Vos Bulgares
font bonne garde aux portes.
Or vous devriez mander
Guillaume de Palerme
pour qu'il amène
les léopards. Et donnez-moi congé
d'apprêter un étrange
entremets, beau neveu,
pour vous hôtes repus.

LA REINE.

Non, beau sire mon fils, ne l'écoutez
point.

LE PRINCE DE TYR.

Envoyez alors
querir Rinier Lanfranc
le Jeune, qu'il témoigne
devant vous.

SIRE HUGUET.

Quoi?

LE PRINCE DE TYR.

Comment il épousa
cette image de pierre.

SIRE HUGUET.

Quelle image?

LE PRINCE DE TYR.

L'image
de la Reine Vénus, par l'entreprise
et par la fraude
de Mons l'évêque
d'Amathonte.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Mensonge!

LE PRINCE DE TYR.

Quoi? Frangipan, n'avez-vous pas la masse
d'armes, ou bien la hache
danoise à deux tranchants, sous votre chape?
Ha, ha, nous frapperons.
Pour l'instant, qu'on bâillonne.
ce sorcier grec
d'un lapin lardé.

SIRE HUGUET.

Oncle,
vous moquez-vous point?

LE PRINCE DE TYR.

Non,
sire neveu, par ma foi. Le Consul
de Pise m'est témoin. Me rendez-vous
témoignage, messire

Jean Gambecourte?

LE CONSUL PISAN.

A pur
et à plein, Monseigneur le Connétable,
et mon maître notaire avec mes quatre
bâtonniers vous le rend
aussi, et toute
la loge assermentée
des Pisans de Lemisse.

LE PRINCE DE TYR.

Avez-vous entendu, sire neveu

SIRE HUGUET

Mais comment ce Rinier
épousa-t-il l'image?

LE PRINCE DE TYR

Ce jeune homme est le fils
de ce courtier pisan
qui trafique du sucre et des esclaves
à Lemisse la Neuve;
dont j'ai eu pour trois cents
ducats vénitiens
ce garçonnet tatar
nommé Bourlargousi
qui veut dire au pays du Prêtre Jean
« Le Gardien des choses
qui ne retrouvent pas leur vrai Seigneur ».

SIRE HUGUET.

Oh, bel oncle, bel oncle,
je voudrais bien le voir, je voudrais bien
l'entendre!

LE PRINCE DE TYR

Il est muet,
beau neveu. Ce Rinier
donc, s'étant marié
dans la semaine grasse,
trois jours après pour s'ébaudir s'en vint
avec des compagnons de sa commune
jouer au jeu de longue paume à l'ombre
du moustier de Basile,

dans la contrée
païenne dont s'engendrent
aspics sans os,
en une lune aveugles,
en l'autre sourds, que chassent
depuis le temps de Galocer les chats
des moines, très friands de ce venin.
En retroussant sa manche,
il vit briller l'anneau de mariage
à son doigt, et se dit :
« Il convient que je l'ôte.
car je le briserais
et en aurais ennui. »
Et il vit, appuyée au mur du cloître
blanc, près d'un laurier rose,
une image de pierre
en forme d'une femme,
la main droite étendue
à la hauteur de ses mamelles rondes.
Et il mit l'anneau d'or
au doigt de pierre, et dit joyeusement :
« Femme de cet anneau
je t'épouse ». Et, après,
il fit si bien son jeu qu'il eut beau gain.
Et, s'étant rafraîchi, s'en vint devers
l'image pour reprendre au doigt de pierre
cet annelet.
Écoutez, beau neveu.
En me contant la chose
(et il était déjà tout consumé,
et ses os dans sa peau
cliquetaient comme dards
en carquois qui se vide)
ainsi parla : « Monseigne,
comme je prie à Dieu
qu'il m'aide, si l'on m'eût
donné deux coups de dague pistolèse,
bien, je crois que je n'eusse
point saigné. »

SIRE HUGUET.

Oh! Pourquoi?
pourquoi, bel oncle?
Que s'était-il passé?

Le jouvencel est anxieux et blême, tendu vers le conteur, tandis que derrière lui les pages d'outremer frissonnent comme une harde de daims.

LE PRINCE DE TYR.

Le poing s'était fermé.

SIRE HUGUET

Oh!

Il se retourne vers ses pages, et regarde le bien-aimé dans les prunelles.

Eudes!

Il pantèle d'un effroi délicieux.

Et l'anneau?

LE PRINCE DE TYR.

L'anneau resta
au doigt de pierre.

SIRE HUGUET.

Et Rinier?

LE PRINCE DE TYR.

Il se tut.
Il garda le secret, ne souffla mot
aux compagnons sur le chemin, soupa
avec iceux, maintes coupes vida
pour réchauffer son sang; et comme ils furent
partis, s'en vint coucher
avec sa fraîche femme
(« simplette et sans mamelles »
disait-il). Mais l'ayant prise en ses bras,
tout à coup il sentit
en travers de son corps
la froideur de la pierre
qui lui greva le cœur.

SIRE HUGUET.

C'était l'image?

LE PRINCE DE TYR.

Effrayé se leva.

SIRE HUGUET.

C'était l'image?

Eudes! Eudes!

LE PRINCE DE TYR.

Sa femme

sauta du lit

toute nue et cria

de frayeur, car la chambre était sans lampe.

SIRE HUGUET.

Alors?

LE PRINCE DE TYR.

Ils allumèrent et regardèrent,

et rien ne virent.

SIRE HUGUET.

Rien?

LE PRINCE DE TYR.

Et partout ils cherchèrent,

dans les coins sombres.

Et, n'ayant rien trouvé, ils se couchèrent,

Et la chandelle ardente

éclairait l'oreiller.

Et, comme la jeunette

n'était point apaisée,

Rinier la prit encore entre ses bras.

SIRE HUGUET.

Alors?

LE PRINCE DE TYR.

L'image vint.

SIRE HUGUET.

Eudes!

LE PRINCE DE TYR.

Marcha durement, sur ses pieds

de pierre, jusqu'au lit.

Et l'anneau d'or brillait à son doigt raide.

Et, remuant ses grandes

paupières entaillées

sur ses yeux pers qui se mouillaient d'amour,

elle dit : « Mon époux,
envers moi tu méfais;
car hui par mariage
tu m'as prise, et le sais.
Tu vois bien l'annelet,
Rinier, à mon doigt luire.
Or chasse de ton lit,
Rinier, ta concubine.
Je suis ta femme : il faut
que tu me gardes foi.
Laisse que je me couche,
et ne crains pas mon poids.
Chaque nuit je viendrai
comme dure statue;
mais dans tes bras soudain,
de chair serai vêtue.
Je viendrai toute blanche
comme neige neigée,
et me ferai de rose
à la prime gorgée;
car je veux me gorger
de toi, mon beau Pisan,
de ta belle jeunesse
et de ton jeune sang ».
Et elle rit tout bas, pliant son cou
de chair sous la pesante
chevelure entaillée; et de ses lèvres
entaillées comme une coupe de gemme
s'échappa dans le rire
ce souffle chaud qui fait la sécheresse.
Et la lumière en fut éteinte. Et tout
fut sombre comme
dans le tombeau. Et elle
étendit sa main moite
devers Rinier;
et le saisit,
et le lia
étroitement.
Et, par grande frayeur, sans cri ni plainte

l'autre roula de l'oreiller, tomba
sur le plancher
morte.

SIRE HUGUET.

Eudes!

Dans son trouble, il s'accroche au bras du page chéri. Tous les damoiseaux frémissent.

Morte! Oh, c'est horrible. Morte
vraiment, sans âme, pour toujours? Bel oncle,
ce ne fut pas un songe?

LE PRINCE DE TYR.

Que le Consul pisan
atteste!

LE CONSUL PISAN.

Par ma foi
Sire, c'est vérité.
Il vous a dit la pure vérité.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Or on verra que vous en ferez, Sire.

SIRE HUGUET.

Et Rinier?

LE CONSUL PISAN.

Sire, il est perdu. La sainte
Église ne peut rien pour l'amender.
Le Chapelain de la commune alla
incontinent, avec la croix et l'eau
bénite et le psautier,
conjurer la démone.
Il ne put rien. Et Monseigneur l'Evêque
d'Amathonte, appelé, se récusa,
quoique le lieu de l'ensorcellement,
le moustier de Basile,
se trouve en son
diocèse.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Comment,
ô perfidie!
comment aurais-je pu exorciser

selon mon rite
ce Latin possédé?

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Mais tu l'as bien
ensorcelé selon ton rite, au mur
de ton moustier,
par l'image mouvante!

Le Grec se lève, tout pâle, le bras tendu.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Sire Roi!

LES ÉVÊQUES LATINS.

— Non!
— Assez, assez, faux triste!
— Non, ne l'écoutez pas!
— Qu'on le mette en présence
du possédé!
— Qu'on aille
querir Rinier Lanfranc!
— Que le démoniacle
vienne et se tienne
devant lui, face à face!
— Qu'on aille le querir!

LE PRINCE DE TYR.

Sire neveu,
ordonnez-vous qu'on aille
querir Rinier Lanfranc et qu'on l'amène?

SIER HUGUET.

Où est-il?

LE PRINCE DE TYR.

Beau neveu,
n'ayez aucune crainte.
Il n'est pas agité.
Il est très doux, comme ces ladres blancs
qui par la lèpre ont la peau lisse et belle.
Il passe sa journée
dans les étuves
et chez les parfumeurs,
car l'image l'astreint à de longs soins.

Et il porte de longues
robes arabes à queue
traînante, à manches
lacées, où il paraît
sécher comme le fruit
qui sèche dans sa fleur,
comme le raisin sec
de Corinthe enroulé dans son feuillage.

Il a dans la main un cornet de jaspe, qu'il remue. Il le donne au Maître du Temple, pour le jeu.

A vous le dé, Joffroy.

Ils se mettent à jouer, sur le doublier, s'échauffant de plus en plus au jeu.

SIRE HUGUET.

Mais où est-il
maintenant?

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Maintenant
il est à Nicosie, il est en ville,
mandé par le très saint
Archevêque. Et moi, sire, et le Consul,
nous l'avons amené
vendredi, de Lemisse. Et j'ai glissé,
Sire, à son doigt l'Annel des Vendredis.

SIRE HUGUET.

Non, qu'on ne l'exorcise
pas encore! Consul pisan, je veux
le voir. Je veux qu'il vienne
et demeure à ma cour
cette nuit. Eudes! Eudes!
Balian! Almeric! Entendez-vous,
mes pages d'outremer?
Qu'on apprête une chambre,
la chambre de Pâris, la chambre d'or,
et qu'on y place
des flambeaux, des flambeaux, des chandeliers,
des torches et des lampes,
tout autour du lit bas

où je veux qu'il se couche.
Et nous le veillerons à la clarté,
mes pages d'outremer.
Cachés sous les tapis, nous attendrons,
nous attendrons l'épouse
de pierre, qui viendra
se gorger de lui. Eudes!

LA REINE.

Par le péril de votre âme, beau fils,
ayez pitié
et merci de la Reine!
Ne le faites pas, Sire
enfant, pour Dieu, que de cette folie
vous détourne!

SIRE HUGUET.

Pour Dieu, Dame ma mère,
laissez qu'il vienne!
Ne connaîtrai-je donc jamais les songes
de mon royaume?
Consul pisan, qu'on aille incontinent
querir Rinier Lanfranc.

LE CONSUL PISAN.

Sire, ferai votre commandement.

Il se lève de son siège, il sort.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Ah, Sire, prenez garde!

SIRE HUGUET.

Hé, que voulez-vous dire,
Mons l'Evêque?

L'ÉVÊQUE DE LEMISSE.

Je dis
qu'on vous guette. Il y a
un sort suspendu, Sire.

SIRE HUGUET.

Parlez donc!

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Tel est l'ordre
du haut Dieu et de notre

Seigneur le Roi de Jérusalem et
de Cypre. Soyez-en témoins, Prélats
et Barons du Royaume,
et vous, Maître du Temple,
vous, Maréchal de l'Hôpital. Je dis
que ce Spiridion Pentaschinote,
évêque indigne
d'Amathonte, forfait
à nos Assises
et à la loi chrétienne
en machinant
par sacrilège
et sortilège
et mal engin,
sous la faveur de la démone, contre
le salut corporel du Roi. Le sort
jeté sur le Pisan
est prêt à se transmettre,
Sire. Dont Dieu vous garde,
et le conseil de vos féaux. J'ai dit,
et présente mon gage
de lui faire connaître
sa fausseté,
Sire, et mauvaise gorge
de tout ce que j'ai dit.

Les quatre évêques grecs se lèvent ensemble, se tenant l'un près de l'autre, coude à coude, comme pour souder leurs forces, contre les ennemis implacables.

LES ÉVÊQUES LATINS.

— Haro! Haro! Ils sont jugés.
— Haro!
— L'Église les condamne
et les frappe.
— Au torrent,
au torrent!
— Monseigneur le Connétable
vengez-nous en un jour!
— Vengez l'Église
latine contre

ces païens déguisés!
— Que ce soit le festin de délivrance!
— Nous chanterons l'Osanne.
— Haro!
— Sire, ordonnez
qu'on les jette dehors,
du côté du torrent
aride, sur les pierres
qui les lapideront
elles-mêmes,
— Haro!
— Du côté de la porte
de Paphe!
— Gens de sac
et de corde!
— Au torrent!
— Haro! Haro!

LE PRINCE DE TYR.

Ambesas! Ambesas,
par le cap Saint Antoine!

Il joue avec fureur.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Or la table royale
n'est qu'un piège dressé?

L'ÉVÊQUE LATIN DE FAMAGOUSTE.

Sous la table, toi, chien,
toi qui ronges les os des faux martyrs!

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Jusqu'aux os, jusqu'aux moelles
vous nous avez rongés.
Vous nous avez saignés
comme vous en usez avec vos serfs.
C'est la coutume franque.
Et nous voici des hommes de main morte
angariés!

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

C'est peu;
car il fallait d'abord vous entasser

en un huissier pourri
et vous noyer dans l'orde mer d'Egypte.

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Trop mieux nous vaut périr
au service de Dieu,
ou nous plier au joug
horrible de Mahon,
que de vous reconnaître.

LES ÉVÊQUES LATINS.

— Avez-vous entendu,
Sire?
— Vous périrez!
— L'Eglise est une.

LE PRINCE DE TYR.

Sont-ils plombés, ces dés, par la dent Dieu?

Il frappe de son poing le doublier. Des barons se penchent vers le jeu, ardemment.

LES ÉVÊQUES LATINS.

— Ne nommez pas le nom
de Dieu, chiens!
— Vous servez
la pierre qui se vautre
dans le lit du Pisan!
— Vous servez la débauche
sur toutes les escales,
du ponant au levant, comme jadis.
— Vous corrompez le monde!

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

« Effrontés, éhontés comme des Francs! »
Ne s'est-il jamais dit, de par le monde?
Nous avions rebâti
cette île avec les ossements des Saints,
plus nombreux que les pierres;
et vous êtes venus de l'Occident
comme un fléau,
avec les vices
des cinq villes maudites.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LEMISSE.

Lequel est nommé « grec »?

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE.

Vous avez envahi
et souillé nos églises
sans pitié ni pudeur.

L'ÉVÊQUE LATIN DE FAMAGOUSTE.

Les sinagogues et les mahomeries
sont moins infâmes
que vos chapelles.

L'ÉVÊQUE LATIN DE CERINES.

Vous cultivez les ossements des Saints
comme des cannes
à sucre.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LAPITHE.

Vous baillez
une relique
pour un besant et deux poules.

LE PRINCE DE TYR.

Doublet
de deux! Ha, ha, Joffroy,
les doublets me poursuivent.
Fortune, fausse borgne,
êtes-vous donc pute de Templiers?

L'ÉVÊQUE GREC D'AMATHONTE

C'est vous, c'est vous les grands simoniaques!
Un de vos prêtres,
ce Jean Santamarin,
n'a-t-il volé la croix
de Psocas faite
par Sainte Hélène,
enlevé perles
et pierreries, jeté le bois nu dans
un caroubier d'Avras?

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE.

Tous nos évêques
étaient des saints : Saint Barnabé...

L'ÉVÊQUE GREC DE LEMISSE.

Un juif
de la tribu de Lévi.

L'ÉVÊQUE LATIN DE LAPITHE.

Gent faussaire!

L'ÉVÊQUE GREC DE SOLIE.

Saint Épiphane,
Saint Constantin le Stratiote, Saint
George l'Empoignardé...

L'ÉVÊQUE DE FAMAGOUSTE.

Faussaires, de leur sang
vous faites le cinabre
dont les filles de joie
teignent leurs ongles!

L'ÉVÊQUE DE SOLIE.

Saint Sozon le Berger
et Saint Jean l'Aumônier
et Saint Jean Lampadiste...

LE PRINCE DE TYR.

Ambesas, ambesas
encore! Par mon chef,
Joffroy, ces dés sont chargés.

Il cesse de jouer, et se lève.

Non, Grifons,
vous n'avez pas de saints,
encore moins de Jeans.
Le plus grand saint de l'île
est le nôtre, un Latin :
Jean de Montfort
seigneur du sang de France,
dont le corps demeura
entier sans pourriture,
au temps que Saint Louis était dans l'île
et que ses chevaliers
charmés par ta Vénus, Spiridion,
avec les folles femmes
s'ébaudissaient autour du pavillon
royal, distant d'un jet
d'une pierre menue!,
comme disait le sénéchal pieux,
scandalisé.

Or, assez de scandales!
Par Saint Jean de Montfort,
qui guérit tous les maux
et spécialement
les fièvres, beau neveu,
donnez-moi donc congé
d'apprêter l'entremets,
avant que le Pisan
ne vienne avec l'image
lascive.

LES ÉVÊQUES LATINS ET LA BARONNIE.

— En nom Dieu, Sire,
Sire, donnez congé au Connétable!
— L'entremets!
— L'entremets!
— Or il est temps de te venger, Légat.
— Il ne te peut échapper, Frangipan.
— Haro! Sus aux Grifons!
— Au torrent! Au torrent!
— Guillaume de Palerme!
— Monseigneur Guy, mandez
Guillaume, qu'il amène
les léopards!
— Haro!
— Sus aux païens!
— Sus aux Grifons!
— Frappez!
— Avec la queue
de la hache et avec
le pommeau de l'épée!
— Non, avec le tranchoir!

LA REINE.

Hé, trêve, trêve, faites
trêve, Sainte Marie!

LES ÉVÊQUES ET LES BARONS.

— Que le léopardier
vienne avec quatre bêtes!
— Sire, vengez l'Eglise
latine.

— Sire,
vengez la sainteté
du comte de Monfort!
— Haro! Haro!
— Sus, hardi, Frangipan!
— Sus aux Grifons!
— Haro!
— Les léopards! Les léopards!
— Beau sire,
donnez le mot!
— Haro!

LA REINE.

Cessez, au nom du Roi!
Trêve! Chacun à sa place, Prélats,
Barons! Aurez l'entremets, je vous dis.
Faites-moi du silence.
Hé, les ménétriers!

Comme les ménétriers de bouche et du bas métier tous ensemble s'appareillent à faire leur devoir de ce qu'ils doivent faire ainsi qu'ils furent instruits, incontinent le tumulte s'apaise. Tous les visages se tournent vers l'estrade encourtinée où va paraître la merveille.

Toi, Josselin, découvre!

LE MÉNESTREL.

Mes beaux seigneurs de tous lignages,
or ci verrez par personnages
comment le triste Raimondin
vient épier sa femme au bain :
Mélusine qui dans la cuve
peigne sa douce chevelure
débattant au bas de son ventre
sa queue horrible de serpente.

Les courtines s'écartent; et on aperçoit la fée de Lusignan en forme de femme nue jusqu'au nombril et, du nombril en bas, transmuée en un très long serpent à divers plis et replis, qui se déroule et s'agite, tandis que le chevalier parjure, fol de douleur et de frayeur, regarde par l'huis forcé.

« Las! Mélusine, douce amie,
pour tout perdre vous ai trahie! »
« Par vous, sans fin, mon doux amant,

suis rabattue en mon tourment! »
Trois fois, à la mort, à la vie,
sur la tour poterne elle crie.
Mangez, buvez, mes beaux seigneurs.
Dieu vous garde de tous malheurs.

Les courtines se renferment, la musique cesse. La baronnie se lève et jette le cri de féauté.

LA BARONNIE.

Lusignan! Lusignan!
Sire, à l'aide de Dieu!
Dame, à l'aide de Dieu!

Ils se rasseyent. Les bruits sont suspendus.

LA REINE.

Chevaliers d'outremer,
Messeigneurs les Evêques,
nous vous avons ici
assemblés pour avoir
votre conseil...

LE SEIGNEUR D'ARSUR.

D'abord,
Madame, Dieu merci
et à vous, que les Grecs
soient éloignés sous bonne
garde; ou je rends mon fief.

LA BARONNIE.

Ainsi soit fait.

La Reine donne signe d'assentiment au Connétable.

LE PRINCE DE TYR.

Par ma foi, c'est léger à faire. Or sus,
toi, Cormès le Bulgare,
prends ces quatre Grifons. Je te les baille.
Et, avec quatre archers, enferme-les
dans la paneterie, en attendant.

Les évêques grecs, pâles et fermes, sortent sans mot dire. Tous les évêques latins se signent.

LA REINE.

Nous vous avons ici
assemblés pour avoir votre conseil

sur le choix de l'épouse
royale, avant
que le serment d'épousailles ne soit
par le Roi confirmé,
puisque nos messagers et procureurs
sont revenus avec fraîches nouvelles
et sont ici présents.

SIRE HUGUET.

Dame ma mère,
je vous supplie
qu'il vous plaise d'attendre encore un peu
parce que j'ai espérance qu'un jour
le seigneur Dieu
m'enverra quelque bonne
aventure ou merveille
pour m'en ôter hors de mélancolie.

LA REINE.

Dieu vous gouverne
et assiste toujours par Saint Esprit
à ce que vos mélancolies soient vaines,
beau sire enfant;
mais toutes ces princesses
étant lointaines,
sont merveilleuses
et sont aventureuses
comme Berte au grand pied.

SIRE HUGUET.

Laissez que j'aille
moi-même les chercher,
par les étranges marches
et contrées, quelque part,
Dame ma mère.
Appareillez pour moi
et pour mes damoiseaux
un beau navire,
comme fit Mélusine
pour l'enfant Urian.

LA REINE.

Soit. Comme il vous plaira, beau sire enfant.

Mais choisissez la route
propice, au moins. Seigneur d'Arsur, hé bien,
quelles nouvelles
nous apportez-vous donc
des trois filles du Prince
de Tarente?

LE SEIGNEUR D'ARSUR.

Madame,
Thamar la femme
de messire Philippe
vient de mourir au royaume de Pouille.
Et, des trois orphelines,
Blanche l'aînée est au frère du Roi
d'Aragon; la seconde,
Jeanne, est promise à Oschin d'Arménie;
la troisième est à prendre.

SIRE HUGUET.

J'aurais pris la seconde;
mais celle-là, qui reste,
non, je ne la veux point.

LA REINE.

Seigneur de Césarée,
quelles nouvelles
de la fille du duc d'Athènes?

LE SEIGNEUR DE CÉSARÉE.

Dame,
ce serait fort propice
mariage. Elle aura
bien la principauté de la Morée
avec la seigneurie
de Thèbes. Mais l'Infant
Don Ferrant de Majorque
la tient en grande guerre
et travail et dépense.

LE BAILLI DE LA SECRÈTE.

Vous n'aurez pas d'icelle
grande aide de pécune,
Madame.

SIRE HUGUET.

Par les dons du Saint-Esprit,

messire le Bailli,
merveilleusement sage
vous êtes, et je veux bien vous honorer.

LA REINE.

Vous, seigneur de Barut, quelles nouvelles
nous donnez de la fille
du despote d'Arta?

LE SEIGNEUR DE BARUT.

Il vient de recouvrer la Valachie,
le despote.

LA REINE.

Bien, bien.

SIRE HUGUET.

Oh, que non! Je n'en veux
point. Mais il y en a
une autre.

LA REINE.

Comte
de Japhe, et cette enfant
de l'Empereur de Bulgarie?

LE COMTE DE JAPHE.

Elle est
bien sauvage, Madame.

SIRE HUGUET.

Ah!

LE COMTE DE JAPHE.

Elle va chevauchant par les terres
à côté de son père
très hardiment,
et elle se connaît en toutes choses
besognables à l'ost;
et mène la bataille,
toujours la tête
baissée. Et puis elle dort en plein champ
le harnois sur le dos.

SIRE HUGUET.

Ah!

LE COMTE DE JAPHE.

Elle dit qu'elle porte

son amour en la pointe
de sa lance. Et son père
a fait venir bien vingt-trois mille Alains
à sa solde, pour prendre
Andrinople. Et on dit
qu'elle donne aux soldats
un étrange breuvage
d'argent vif et de soufre,
qu'elle prend tout ensemble
et mêle et fait breuvage et donne à boire;
et ainsi le cœur croît
aux hommes et on voit
là donner de beaux coups,

Excités par la geste de leur jeune héroïne, les archers poussent une clameur soudaine. Tous les conviés tressaillent.

LES ARCHERS BULGARES.

Vive Kallïakra, fille d'Asan,
reine de Cypre!

SIRE HUGUET.

O Bulgares, mes bons
archers, le cœur vous croît
sans avoir bu breuvage.
Courrons-nous sus au Vieux de la Montagne,
ou bien au Prêtre Jean?
Maître d'hôtel, qu'on donne
à tous de mon clairet.

LA REINE.

Certes, puisque le Grec
maintenant est au mieux
avec ces chiens de Gênois...

LE BAILE DE VENISE.

Contre nous,
contre la Seigneurie,
Madame! Et l'Empereur
grec, tandis qu'il menace
Venise à Crête,
peut tout à coup venir surprendre Cypre.

LA REINE.

Vous dites bien, messire

le Baile. Or cet Asan
est l'ennemi du Grec et des Génois.

SIRE HUGUET.

Et par Kallïakra
j'aurai Constantinople, et Gênes aussi
aux mille ruses,
aux mille ruses. Seigneur
de Japhe, est-elle
belle autant que vaillante?

LE COMTE DE JAPHE.

Elle est rousselle, avec de petits yeux
vairets qui piquent fort.

SIRE HUGUET.

Ah!

LE COMTE DE JAPHE.

Certes, le nasal du bassinet
a maltraité le nez,
un tantinet,
pas trop.

SIRE HUGUET.

Ah!

LE COMTE DE JAPHE.

Et on dit
que ses dents sont si fermes
qu'au fameux siège
d'Anchialos elle s'est suspendue
au bois d'un grand engin, qu'on nomme truie,
par ses mâchoires,
en armure pesante.

LES ARCHERS BULGARES.

Vive Kallïakra, fille d'Asan,
reine de Cypre!

SIRE HUGUET.

Ne criez pas si fort, mes bons archers.
Avez-vous entendu,
bel oncle? Cessez donc
de jouer, un instant.
Or nous allons renouveler la gloire
de notre ancêtre

Joffroy à la Grand'Dent!

LE PRINCE DE TYR.

Beau neveu, prenez garde
qu'on ne vous croque
comme sucre rosat
ou noisette confite.
Qu'il vous souvienne, en votre choix, du dit
de la douce Aiglantine :
« Le corps de vous vaut mieux que dix royaumes. »
N'aurez pas grand soulas de la tetine
que fait à l'estomac de la cuirasse
un vireton.
Cette rousse guerrière
ne doit pas estimer
les oiselets de Cypre.

SIRE HUGUET.

Justement, Ascalon, en fait d'odeur?

Le Comte fait un geste douteux.

Dame ma mère,
je veux bien y songer. Mes bons archers,
goûtez de ce clairet
sans soufre, en attendant le fort breuvage.
Que Dieu détourne
d'elle tous mauvais coups! Il y en a
une autre.

LA REINE.

Si, si, Sanche
fille du roi de Sicile.

LE PRINCE DE TYR.

N'en faites
rien, beau sire neveu. Elle est bâtarde.

LA REINE.

L'enfant de Dame Jeanne
de Brienne qui est
la femme de Sanude
duc de l'Archipel.

LE PRINCE DE TYR.

Rien,

beau neveu. Vous tombez
en Venise sans même
vous crever l'œil à la corne du Doge!
Et Maison de Brienne et male mort
c'est tout comme gerfaut et leurre.

LA REINE.

Alors
Esthiennette, la sœur
d'Aithon roi d'Arménie.

SIRE HUGUET.

Mais, Dame, s'il me faut
aller en Arménie,
je veux bien retrouver
la sœur de Mélusine,
Mélior, la seconde,
qui garde l'épervier dans son chastel.

LA REINE.

Seigneur de Gibelet,
veuillez conter le conte
de la verte vallée à cet enfant
songeur. Comment est-elle
Hélène d'Arcadie?

SIRE HUGUET.

Oh, le doux nom! Hélène d'Arcadie.

LE PRINCE DE TYR.

Mais il est mort, Tristan de Gibelet.

LA REINE.

Mort! En nom Dieu, que dites-vous, beau frère?
Vous moquez-vous? Tristan! Seigneur Tristan!

LE PRINCE DE TYR.

Il n'est pas là, ni sous la table, Dame.

LA REINE.

Seigneur Tristan!

LE PRINCE DE TYR.

Dame, on n'appelle pas
les morts à haute voix.

LA REINE.

Mais il est là; il est tombé, peut-être.
Relevez donc le bord

de la nappe. Je suis
sûre de l'avoir vu là-bas, assis
parmi les chevaliers. Seigneur Tristan!

LE PRINCE DE TYR.

Dame, on n'appelle pas les morts.

LA REINE.

Seigneur
de Sidon, comte
d'Edesse, il était bien
entre vous deux, tantôt,
en robe violette.

LE COMTE D'EDESSE.

Non fait, Madame.

LA REINE.

Êtes vous sûr, beau cousin?

LE COMTE D'EDESSE.

J'en suis sûr,
Madame.

LA REINE.

Et cette place
vide?

LE PRINCE DE TYR.

Non, belle sœur, il n'a pas bu
à cette coupe;
mais à grandes gorgées
le bon Tristan a bu grande amertune,
sur son retour.
Il gît à mille
coudées sous l'Archipel.

SIRE HUGUET.

Comment, bel oncle?
S'est-il noyé?
Son navire a péri sur le retour?

LE PRINCE DE TYR.

Non, beau neveu. C'est chose
bien plus aventureuse et merveilleuse.
Au dire du patron de la galère,
Stéphane Maure
despote d'Arcadie

(vous avez fait la guerre à son côté,
Frangipan, pour le prince
Jean) le reçut très honorablement.
La demoiselle, étant en grand désir
de tout savoir, manda
quérir le messager.
Alors il vint à elle
en sa chambre, et lui fit la révérence;
et elle dit : « Ami,
est-il beau ce Sire Huguet de Cypre
comme vous dites? »
« Par ma foi », dit Tristan.
Et elle le garda
longuement dans sa chambre à deviser.
Et, en prenant congé,
dit-elle : « Ami, vous le saluerez
beaucoup de fois, et vous lui donnerez
ce diamant
et lui direz qu'il le porte toujours
pour l'amour d'une Hélène.
Ni par fer ni par feu ».

SIRE HUGUET.

Dit-elle ainsi? Je l'aime;
ah, bel oncle, je l'aime.

LE PRINCE DE TYR.

Et Tristan demeura
en grand ennui, pendant qu'on naviguait
pour le retour.
Et dans la mer de Myrte,
entour l'heure de vêpres,
comme il était sur le gaillard d'arrière,
soudain il avala le diamant,
et s'écria : « Ni par fer ni par feu »,
et bondit hors du bord,
et plus on ne le vit.

Il boit une pleine coupe, et jette les dés.

SIRE HUGUET.

Ha, ha, Tristan, pourquoi m'as-tu ravi

mon amour? Ha, pourquoi
à ton seigneur as-tu volé son bien?

LA REINE.

Ne sois pas si dolent,
sire follet. Tu ne l'as pas perdue,
Hélène d'Arcadie.

SIRE HUGUET.

Ha, ha, je l'ai perdue. Elle n'est plus
à moi. Je sais. Elle aussi, elle aussi,
avec le diamant,
est au fond de la mer;
et mon amour,
et ma douceur,
et ma beauté,
et mon confort,
et mon espoir...

LA REINE.

Enfant, enfant, qui tissez tout le temps
folie avec mélancolie!

SIRE HUGUET.

O Eudes,
mon doux ami et compagnon, tu m'aimes
et tu ne sauras pas
me retrouver ce diamant perdu!
Ah, si le Prêtre Jean
me donnait ce petit sorcier qui charme
les grands poissons pour qu'ils ne mangent pas
l'homme qui va sous l'eau chercher la perle
fine, en le golfe
de la Mer océane
dit Betelar!

LE BAILE DE VENISE.

Par les os de Saint-Marc, beau sire Roi,
vous en aurez, de perles fines, douze
muids à froment bien combles.

SIRE HUGUET.

Rien ne m'est plus.

LE BAILE DE VENISE.

Sire, la Seigneurie

de Venise vous offre
Andriole, la fille
du Doge qui est maître
d'un bon quart et demi
du grand empire
de Romanie. Elle est, en vérité,
si belle (des cheveux couleur de musc,
des yeux couleur de lionceau) que tous
les imagiers
la peignent sur champ d'or pour nos églises.
Messire le Bailli,
et ce champ d'or ne l'abandonne point,
car elle apporte
deux cent mille ducats vénitiens
de bon poids, et vaisselle,
tapisseries,
imageries,
pelleteries, soieries,
orfèvreries,
pierreries à foison.

LE BAILLI DE LA SECRÈTE.

On peut traiter,
on peut traiter, si la pécune...

LE BAILE DE VENISE.

On a
déjà fait le dépôt
aux mains du procureur
des Scottes de Plaisance.
Et pour douaire,
très magnifique Reine, on vous demande
seulement...

LA REINE.

Le royaume
de Cypre tout entier! Je la connais,
je la connais, la Seigneurie.

LE BAILLI DE LA SECRÈTE.

On peut
toutefois traiter, puisque
cette pécune...

SIRE HUGUET.

Fol
vous êtes, fol vous êtes,
messire le Bailli.

LE BAILLI.

J'étais si sage!

SIRE HUGUET.

Or vous êtes si fol! Je ne veux pas.
Rien ne m'est plus.

LA REINE.

Si, vous avez raison,
beau sire enfant.
N'aurez de moi,
au plaisir Dieu,
que damoiselle
du sang de France,
du haut lignage
de la fleur de lys.

SIRE HUGUET.

Non.

LA REINE.

Je la connais.
Je connais bien,
sire follet, ses douces veines bleues
que Dieu fit.

Impatient, le jouvencel se lève. Ses damoiseaux s'écartent, tous ébahis. Seul, Eudes ose le suivre, à pas fourrés.

SIRE HUGUET.

Frère
Léon, Frère Léon,
par le Pauvret du Christ,
par les trois nœuds
de ta ceinture,
dis : quelle femme
prendrai-je, de quel sang?

L'aumônier ne quitte pas le vantail de la porte. Le Roi s'approche de lui et le regarde à l'ombre du capuce.

L'AUMÔNIER.

La dame Pauvreté,

monseigneur, humblement.

SIRE HUGUET.

Par ma foi, Frère
Léon, brebis de Dieu,
je voudrais bien la prendre
et la servir;
mais Saint François l'a prise.

L'AUMÔNIER.

Elle a des sœurs, elle a
une très jeune sœur
loqueteuse comme elle,
avec des yeux d'oiseau;
qui vit toujours
d'un seul pain, en attente
d'un jeune époux, à l'ombre
d'un olivier d'Assise.

SIRE HUGUET.

Frère, on m'empêche
d'aller vers elle.
Tu vois. Je suis
le serf de la Richesse.
Frère, est-ce qu'elle l'entend
si cet époux l'appelle
du pays d'outremer
en appel de détresse?

L'AUMÔNIER.

Elle entend, elle entend,
si la voix est voix d'âme
semblable au point du jour.
Elle se lève,
elle marche, pieds nus,
si l'appel est d'amour;
elle vogue sans rames,
elle cingle sans voiles,
et vient en allégresse.

Le Roi ferme les yeux.

SIRE HUGUET.

Je vais, je vais, en songe,

Frère. Je suis un pauvre
bachelier poitevin,
tel que mon pauvre aïeul.
Je vais par la forêt
de Colombiers.
Je vais à la fontaine
de Soif. Au-dessus d'elle
se dresse Notre-Dame
de Lusignan. Je vais
par la forêt, tout seul.

Il fait quelques pas, soulevant ses mains nues comme pour les baigner dans la sève.

C'est le printemps. Je n'ai
qu'un fil d'herbe à mes lèvres.
Je n'ai pas faim. C'est une
mélodieuse chose.
Je la découvrirai.
Mais sera-t-elle
au bord ou bien au fond
de la fontaine enclose?
Je lui dirai : « Ma sœur,
vous soyez la très bien
trouvée. »

Soudain on entend surgir du Jardin de la myrrhe, derrière la Porte des Reliefs, un chant sauvage et religieux.

Oh, elle chante!

Il rouvre les yeux.

LA VOIX CHANTANTE.

Tout le peuple à Famagosse,
et la Reine avec son fils,
et l'Évêque avec sa crosse.
Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu

Guetteur, vois-tu le navire?
A proue une fleur de lis,
et à poupe l'évangile.
Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

Le Roi est tout décoloré. dans un grand trouble d'esprit, qui est comme un mélange de terreur et de félicité. De ses yeux égarés il cherche son page; et il appelle, il s'accroche à son bras, il s'appuie à son épaule.

SIRE HUGUET.

Eudes! Eudes!...

Tous les conviés se tournent vers la Porte des Reliefs et écoutent, immobiles, en silence. Seul, le Prince de Tyr, après avoir encore bu clairet et hypocras, s'est endormi, le visage dans le pli du coude.

C'est elle,
Frère Léon, c'est elle,
brebis de Dieu, c'est elle :
Alétis, Alétis,
la sœur de Pauvreté,
la Sainte Vagabonde,
qui vient à notre Église!
Avez-vous entendu?
Elle vient d'outremer,
elle vient d'Occident,
elle vient de là-bas,
de l'olivier d'Assise.
Évêque, saint Évêque
de Famagouste,
avez-vous entendu?
Appareillez l'encens,
et le vin pour la messe.
Frère Léon,
or je veux célébrer
avec les pauvres
au Jardin de la myrrhe
le festin de promesse.

Son anxiété et son enivrement s'accroissent de plus en plus.

Je ne veux pas qu'on donne
aux pauvres les reliefs
de la table. Je veux
qu'on les serve de toutes
manières de viandes,
de tous mets, de tous vins,
dans ma vaisselle

d'argent et dans mes coupes
dorées. Sus, écuyers,
échansons et valets,
obéissez! J'ordonne.
Que tout soit prêt, avant
qu'on ouvre cette porte.

Les serviteurs accourent en grand nombre, apportant sur les larges plats, sur les grands tranchoirs, dans les paniers tressés, toutes sortes de victuailles.

Ils ont faim, ils ont faim.
Ils ont soif. Ils se meurent.
La famine est partout,
partout la sécheresse.
Au soleil ils attendent
depuis l'heure de sexte.
Et ils n'ont pas crié!
Ils sont là tous serrés
derrière les vantaux.
Peut-être qu'ils se meurent...
Aumônier, en nom Dieu,
ouvrez la porte!

Le cordelier pousse les vantaux qui tournent sur leurs gonds sans bruit. Une bande de soleil entre silencieusement dans la salle voûtée; et tous les conviés soudain respirent dans cette splendeur multipliée le long des parois par l'or des hautes lices. Il se fait un silence étrange. On ne voit pas au seuil les affamés se presser; aucune main ne se tend, aucune voix n'implore. Tous, ils gisent sous les arbrisseaux de la gomme, mal couverts de leurs haillons, plongés dans une torpeur qui ressemble à la mort. Seule une jeune mendiante veille, assise sur la margelle du puits desséché.

Ah, Frère Léon, Frère
Léon, qu'est-ce que c'est
que ce silence?
Se sont-ils assoupis
dans la chaleur?

L'AUMÔNIER.

Ils dorment, sire
ils ne faut pas
qu'on les réveille

pour les gorger
de nourriture.
Ils reposent les pauvres
dans la paix du Seigneur.

SIRE HUGUET.

La voilà, la voilà
sur la margelle
du puits, celle qui chante!
Elle est bien belle.
Que te semble, Eudes?
N'est-elle pas très belle
la mendiante?

Tous les pages d'outremer près du Roi se penchent pour la regarder. Les serviteurs, derrière eux, chargés de mets et de vins, disparaissent sous l'abondance, de telle sorte qu'on ne voit que l'amas de la mangerie d'où saillent les paons, les faisans, les cygnes montés avec toutes leurs plumes.

O toi qui chantes,
approche, approche!

La mendiante vient vers le seuil.

Ah, j'ai vu des ruisseaux
courir, mais je n'avais
pas encore vu, Eudes,
une source marcher
debout, avec des yeux
et des lèvres emmi
sa fraîcheur.

Il parle tout bas, et sa parole tremble un peu. La mendiante est près du seuil. Dans la lumière, on n'aperçoit que son ombre bleue étendue sur la pierre.

C'était toi
qui chantais?

LA MENDIANTE.

C'était moi,
sire doux.

SIRE HUGUET.

Dorment-ils
tous ces pauvres?

LA MENDIANTE.

Ils dorment,
sire.

SIRE HUGUET.

Ils ne se sont pas
réveillés à ton chant.

LA MENDIANTE.

Ils rêvent.

SIRE HUGUET.

Tu chantais
la chanson d'Alétis.

LA MENDIANTE.

Oui, beau sire.

SIRE HUGUET.

Comment
as-tu à nom?

LA MENDIANTE.

Photiné, du village
d'Arode.

SIRE HUGUET.

J'aime
ton nom. O Photiné,
sœur, tu n'as pas fini
ta chanson. Je te prie
que tu chantes encore.
As-tu faim? as-tu soif?

LA MENDIANTE.

Non, sire, quand je chante.

Elle chante, près du seuil où son ombre vacille au souffle de la chanson.

Ce n'est pas le saint navire.
*Mater, ora pro nobis!*
C'est la fuste sarrasine.
Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

Lasse! la corde de sparte
a flétri la fleur de lis.
Que le feu grégeois vous arde!

Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu

Elle est debout. Elle semble
Sainte Hélène au temps jadis.
Tout le peuple une louange.
Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

Tout le peuple et le Chapitre,
et la Reine avec son fils,
et l'Évêque avec sa mitre.
Alétis, sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

Le Roi a écouté pieusement, la main sur la manche brune du cordelier.

SIRE HUGUET.

Frère Léon,
elle viendra
sur une fuste
de corsaires, liée
par des cordes de sparte!
Photiné, sœur, qui t'a
appris cette chanson?

LA MENDIANTE.

Je l'ai saisie
au ras de terre, comme
une alouette,
par un lacet
fait d'un crin blanc
de cavale.

Elle rit d'un rire clair et sauvage.

SIRE HUGUET.

Sœur, entre.

LA MENDIANTE.

J'ai les pieds nus.

SIRE HUGUET.

Le vendredi saint je viendrai chez toi
au village d'Arode,

te les laver
et te les oindre
avec du baume
de Matarée
recueilli au jardin
des baumiers près la source
miraculeuse
où Madame Marie
se reposa
avec l'enfant Jésus
pendant la fuite
en Égypte.

LA MENDIANTE.

Comment
ferai-je alors
pour marcher dans mes routes,
beau sire?

SIRE HUGUET.

Je viendrai
au village d'Arode
t'apporter les œufs rouges,
Photiné. Tu habites
une maison de chaux.
Près de ta porte basse
est un figuier.
Tu chanteras,
en écrasant de l'orge
dans ton moulin à main.
A ta fenêtre,
près de ton pot
de basilic,
le pigeon violet
s'assoupira
sur l'appui chaud. Soudain
un passant entrera
et dira : « Une croix
a paru à ta porte ».

LA MENDIANTE.

Ah, j'aurai peur.

SIRE HUGUET.

Viens. Entre. Viens t'asseoir,
Photiné, à ma place
près de la Reine.

LA MENDIANTE.

J'ai ma guenille pleine
de ronces et d'épines.
Beau sire, donne-moi
un pain.

SIRE HUGUET.

Rien d'autre?
Vois, que de mets!

LA MENDIANTE.

Et une rose.

Le Roi prend d'un panier un pain rond et blond, et il l'offre à la mendiante. On n'aperçoit, dans la lumière, que la main tendue à le recevoir.

Un des pages d'outremer prend de la table jonchée une rose et il la donne à son compagnon le plus proche, et celui-ci à un autre, et ainsi de suite, en sorte que la fleur passe de main en main par la chaîne des damoiseaux, gracieusement, comme au début d'une danse basse, jusqu'à ce que le dernier la présente au Roi.

Il prend la rose, ôte de son doigt un anneau d'or et y fait passer la tige adroitement.

SIRE HUGUET.

Sœur, de cet annelet
glissé dans cette tige
sans froisser une feuille,
en Dimanche d'olive,
témoins ce cordelier
de l'étroite observance
et le Pauvret du Christ
qui te sourit
du très haut Ciel, j'épouse
ta pauvreté.

Il donne la rose à la mendiante. On n'aperçoit, dans la lumière, que l'autre main tendue à la recevoir.

Sœur! Sœur!
Photiné! Où est-elle?

La mendiante a disparu, plus fugitive que son ombre bleue sur le seuil.

Sœur!

Il regarde dans le soleil d'avril. Les affamés dorment toujours, immobiles, sous les arbrisseaux qui versent le parfum dont on embaume les morts. Les conviés sont éblouis et muets comme dans la stupeur d'un songe ou d'un charme.

Et les affamés
ne se réveillent pas!
Par le corps du Seigneur,
seraient-ils morts,
Frère Léon?

LA REINE.

Qu'on ferme cette porte!
Fermez-la donc, pour Dieu!

Subitement, par l'autre issue que gardent les archers, entre Cormès le Bulgare, s'approche du Roi, plie un genou à terre, et lui parle tout bas, indiquant d'un geste le vantail entr'ouvert.

CORMÈS.

Sire, il est là, celui
qui épousa l'image
de pierre.

Le Roi tressaille et se retourne.

SIRE HUGUET.

Que dis-tu,
Cormès?

Le Connétable se réveille en sursaut et se dresse chancelant, les yeux hagards, la main crispée sur sa poitrine, comme si un mauvais rêve lui avait serré le cœur. La Reine se renverse dans son siège, agacée et angoissée, entre la vision de la mort et l'attente du chrétien perdu.

On entend au loin la cadence de la chanson de Photiné.

LA MENDIANTE.

Sainte Alétis,
à l'aide! La loi Dieu.

GABRIELE D'ANNUNZIO

*(A suivre.)*

LE

# GRAND PRIX DE LITTÉRATURE

Le grand prix de littérature est « destiné à récompenser un roman ou toute autre œuvre d'imagination en prose, d'une inspiration élevée, publiée au cours des deux années précédentes ».

Pendant qu'elle délibérait au moment d'instituer ce prix, l'Académie a clairement exprimé le désir de l'attribuer par préférence à un jeune écrivain de qui les débuts permettraient des espérances; mais elle s'est réservé le droit de récompenser, quand elle le jugerait convenable, une œuvre d'un écrivain connu et même célèbre.

L'an dernier, sur la proposition de sa commission, l'Académie donna le prix à un débutant. Cette année, après plusieurs séances où furent prononcés les noms de MM. Claudel, Clermont, Ernest Psichari et Romain Rolland, la Commission décida par une notable majorité de proposer aux suffrages de la Compagnie le nom de M. Rolland, auteur de *La Nouvelle Journée*.

C'est le dernier volume d'une série célèbre qui a pour titre : *Jean Christophe*. Au moment où cette *Journée* commence, Jean Christophe, après bien des combats et des souffrances, est parvenu à la gloire; il est le grand musicien de l'Europe.

Son cœur est resté jeune; il garde sa force et sa foi. Il travaille toujours; il écrit des compositions pour clavier et musique de chambre : « On y est bien plus libre d'oser davantage; il y a moins d'intermédiaires entre la pensée et sa réalisation. » Il ose donc, mais jusqu'à la témérité. Le public ne le suit pas jusque-là. Il attache la gloire de Christophe seulement à ses premières œuvres. Le sentiment d'être incompris tourmente l'artiste, et « la tendance qu'il avait à s'isoler du monde s'aggrave ».

C'est alors qu'en Suisse il retrouve Grazia qu'il a tant aimée d'un amour profond et pur. Il la retrouve veuve, très belle, sentant le prix des sentiments de son ami, mais endolorie par les blessures de la vie, un peu lasse et défiante. « Sa tendresse se tenait en garde avec un sourire clairvoyant », en garde contre l'idée qu'ils avaient tous les deux d'un mariage où leur vie s'achèverait. C'était le rêve de Christophe : « Vieillir ensemble. Aimer dans sa compagne jusqu'à l'usure des ans! Se dire : « Ces petits plis près de l'œil, je les ai vus se former. Ces pauvres cheveux gris, ils se sont décolorés jour par jour avec moi, un peu par moi, hélas! Le fin visage s'est gonflé et rougi à la forge des fatigues et des peines, qui nous ont brûlés!... Oh, pensait Christophe, que la vie, que la mort eût été belle ainsi! » Mais Grazia se refuse à cet avenir. Elle se défend contre l'admiration de Christophe : « Il ne faut pas m'idéaliser, mon ami... » Elle s'avoue mondaine, coquette; elle aime les hommages, même des sots. Comment ne déplairait-elle pas un jour à l'artiste étrange, solitaire, presque sauvage? Elle souffrirait de lui déplaire : « Je serais peut-être assez sotte au bout de quelques mois pour n'être pas tout à fait heureuse avec vous. » Elle croit savoir d'ailleurs quelle sorte de femme convient à un grand homme : « Peut-être seriez-vous heureux avec une bonne femme, pas très intelligente, pas très belle, qui vous serait dévouée et ne vous comprendrait pas... » Elle résiste donc, doucement, obstinément, sans savoir, ou du moins sans s'avouer toutes les causes de son refus, et, par exemple, qu'elle a aimé son mari : « Secrets du cœur, secrets du corps dont on n'est pas très fière... »

Jean Christophe renonce au mariage. Il ne parlera plus de son amour; mais les deux âmes restent « mêlées »; elles s'expri-

ment dans des conversations et dans des lettres dont plusieurs sont très belles.

Grazia achève, elle double l'éducation de cet homme du Nord. Il ne comprenait pas l'art latin. Les « Antiques du Vatican lui étaient hostiles » ; il n'aimait pas « les Florentins blêmes, les vierges préraphaélites, pauvres de sang, phtisiques, maniérées... Pour le seul Michel-Ange il avait une piété secrète, pour ses souffrances tragiques, pour son mépris divin et pour le sérieux de ses chastes passions »... « Grazia lui ouvrit les portes d'un monde d'art nouveau » ; il entra dans « la sérénité souveraine de Raphaël et de Titien. Il vit la splendeur impériale du génie classique ». En revanche, Christophe introduisit Grazia « dans la richesse du monde d'idées modernes ».

Cependant croissait l'amour muet de Jean Christophe. Il s'exaspéra par les souffrances de Grazia que son fils, jaloux de l'ami, torturait odieusement. Ce fils était un malade ; il mourut. La mère se reprocha le chagrin de jalousie qu'elle avait donné à son enfant. Depuis longtemps affaiblie, une pneumonie rapide l'emporta. Grazia était à Rome ; Christophe, à Paris, ignora la maladie. Un jour, chez lui, il causait avec deux amis. Une lettre fut apportée. Il s'approcha de la fenêtre pour la lire ; ses amis continuèrent à causer. Il lut ; c'était la nouvelle de la mort. Sans rien dire, il passa un moment dans sa chambre, revint et reprit la conversation tranquillement. Les amis partis, il se jeta sur son lit : « Il ne souffrait pas ; il ne méditait pas. Il ne voyait aucune image précise. Il était comme un homme fatigué qui écoute une grande musique indistincte sans essayer de la comprendre... » Il s'endormit d'un sommeil lourd ; « la symphonie continuait de bruire ». En songe, il vit Grazia lui tendre les mains et sourire. Alors il sentit un étrange bonheur, qui ne fut pas dissipé par le réveil. De cet homme qui avait tant vécu, lutté, souffert, l'âme était déjà pour moitié hors de la vie : « A mesure que l'on aime et qu'on perd ceux qu'on aime, on échappe davantage à la mort... A la fin, le meilleur de soi est hors de soi... La seule Grazia soutenait encore Christophe... A présent, la porte était fermée sur le monde de la douleur... Il n'attendait plus rien des choses... »

Cet amour, c'est le roman du livre; mais le livre contient beaucoup d'autres choses, écrites sur des marges immenses.

La glorification de la musique :

« Jean Christophe sent auprès de lui la présence de l'invisible amie, la robuste Sainte Cécile, aux yeux larges et calmes qui écoutent le Ciel; et, comme l'apôtre Paul — dans le tableau de Raphaël — qui se tait et qui songe, appuyé sur l'épée, Christophe rêve et forge son rêve ».

Des paysages :

« Christophe erra dans la campagne, près du Tibre rougeâtre, gras de boue, comme de la terre qui marche — et le long des aqueducs ruinés, gigantesques vertèbres de monstres antédiluviens... Au fond de l'horizon, la chaîne de la Sabine, aux lignes olympiennes, déroulait ses collines, et, sur l'autre rebord de la coupe du ciel, les vieux murs de la ville, la façade de Saint-Jean surmontée de statues qui dansaient, profilaient leurs noires silhouettes... Silence... Soleil de feu. Le vent passait sur la plaine. Sur une statue sans tête au bras emmailloté, battue par les flots d'herbes, un lézard dont le cœur paisible palpitait, s'absorbait, immobile, dans son repas de lumière... »

Des descriptions de milieux humains, par exemple de la société romaine :

« Christophe admirait le parfum de vieille civilisation que respiraient ces âmes, souvent assez médiocres... Impalpable parfum qui tenait à des riens, une grâce courtoise, une douceur de manières qui sait être affectueuse, tout en gardant sa malice et son rang, une finesse élégante de regard, de sourire, d'intelligence alerte et nonchalante, sceptique, diverse, aisée. Rien de raide et de rogue. Rien de livresque : on n'avait pas à craindre de rencontrer ici un de ces psychologues de salons parisiens embusqué derrière un lorgnon, ou le caporalisme de quelque docteur allemand. Des hommes tout simplement et très humains, tels que l'étaient déjà les amis de Térence et de Scipion Emilien. »

Sous cette belle façade romaine, Christophe reconnaît l'incurable frivolité de toute société mondaine; mais il note une marque particulière, la marque romaine. « La frivolité française s'accompagne... d'un mouvement perpétuel du cer-

veau, même quand il se meut à vide. Le cerveau italien sait se reposer... Il est doux de sommeiller à l'ombre chaude... » L'intelligence romaine, ironique, très souple, assez curieuse, est prodigieusement indifférente au fond... — *Dapprima, quieto vivere* —

Des jugements sur les peuples. L'Allemand Jean-Christophe, de qui l'âme, d'ailleurs, est cosmopolite, n'a pu se fixer en Allemagne :

« Trop de choses le blessaient... ; quand on a la victoire, on en est responsable ; on contracte une dette envers ceux qu'on a vaincus ; on prend l'engagement tacite de marcher devant eux, de leur montrer le chemin. Louis XIV vainqueur apportait à l'Europe la splendeur de la raison française. Quelle lumière l'Allemagne de Sedan a-t-elle apportée au monde? La splendeur des baïonnettes? Une pensée sans ailes, une action sans générosité, un réalisme brutal, la force et l'intérêt... Mars commis-voyageur... »

Et ceci encore, un si juste jugement sur l'Allemagne artiste d'aujourd'hui :

« Les artistes n'y manquaient pas; l'air manquait aux artistes. »

Quel contraste avec la France!

« Mon amie, écrit Jean Christophe à Grazia, quel peuple étrange que ces Français! Il y a vingt ans, je les croyais finis. Ils recommencent... La France était comme Paris, pleine de démolitions, de plâtras et de trous. Je disais : Ils ont tout détruit. Quelle race de rongeurs! Une race de castors! »

Et Jean Christophe parle de notre universel travail, travail en désordre, à la française! Il est difficile de distinguer dans la cohue les équipes d'ouvriers.

« Ces gens ne peuvent rien faire sans crier par-dessus les toits ce qu'ils font; ni rien faire sans dénigrer ce que les autres font... Il y a de quoi troubler les têtes les plus solides; mais c'est leur façon de s'exciter au travail. Tout en parlant, ils agissent, et, chacun des chantiers bâtissant sa maison, il se trouve qu'à la fin la ville est rebâtie. Le plus fort, c'est que l'ensemble des constructions n'est pas trop discordant; ils ont beau soutenir des thèses opposées, ils ont tous la tête faite de même.... »

Et, plus loin ;

» Reconstructeurs du passé, constructeurs de l'avenir... Quoi qu'ils fassent, d'ailleurs, ces ingénieux animaux refont toujours les mêmes cellules. Leur instinct de castors et d'abeilles leur fait, à travers les siècles, retrouver les mêmes formes. Les plus révolutionnaires sont peut-être, à leur insu, ceux qui se rattachent aux traditions les plus anciennes; j'ai trouvé dans les syndicats et chez les plus marquants parmi les jeunes écrivains des âmes du Moyen-Age... »

D'autres traits de psychologie française sont épars dans le livre.

« On peut ne pas les aimer, écrit Grazia, en parlant des Français, mais quel peuple intelligent!... Les Français sont sauvés par leur intelligence... Quand on les croit tombés, abattus, pervertis, ils retrouvent une nouvelle jeunesse dans la source perpétuellement jaillissante de leur esprit... »

Ou enfin, à propos d'un des jeunes gens, en qui s'opère aujourd'hui un renouveau d'énergie française :

« Il était bien Français, il avait l'humeur frondeuse et un amour inné de l'ordre. Il lui fallait un chef et il n'en pouvait supporter aucun; son ironie impitoyable les perçait tous à jour... »

Dans la *Nouvelle Journée*, l'auteur a exprimé sa philosophie, une héroïque confiance en la destinée humaine, qui va son chemin par-dessous les contrastes entre les générations successives. Ces contrastes, Jean Christophe les étudie en notre temps :

« Les générations qui se suivent ont toujours un sentiment plus vif de ce qui les désunit que de ce qui les unit; elles ont besoin de s'affirmer leur importance de vivre, fût-ce au prix d'une injustice ou d'un mensonge avec soi-même. Mais ce sentiment est, selon l'époque, plus ou moins aigu. Dans les âges classiques, où se réalise, pour un temps, l'équilibre des forces de civilisation, la différence de niveau est moins grande d'une génération à l'autre. Mais dans les âges de renaissance ou de décadence, les jeunes hommes qui gravissent ou dévalent la pente vertigineuse laissent loin par derrière ceux qui les précèdent. Georges, avec ceux de son âge, remontait la montagne. »

Georges est le jeune homme en qui est personnifié le réveil de l'énergie française. Il a « la foi brûlante, affamée d'action et sûre du triomphe ».

« Une génération se levait, désireuse d'agir plus que de comprendre, affamée de bonheur plus que de vérité. Elle voulait vivre, elle voulait s'emparer de la vie, fût-ce au prix du mensonge. Mensonges de l'orgueil — de tous les orgueils : orgueil de race, orgueil de caste, orgueil de religion, orgueil de culture et d'art, — tous lui étaient bons, pourvu qu'ils fussent une armature de fer, pourvu qu'ils lui fournissent l'épée et le bouclier, et qu'abrités par eux ils marchassent à la victoire. »

Cette jeunesse raillait et détestait les idées de Jean-Christophe; ses rêves de justice, de pitié, de fraternité; mais lui, la regardait amicalement :

« Il saluait l'ascension du monde vers le bonheur. Ce qu'il y avait de volontairement étroit dans cette poussée ne l'affectait pas... Il était au point immobile de l'axe du balancier tandis que le pendule recommençait à monter sans le suivre dans sa marche; il écoutait avec joie battre le rythme de la vie. Il s'associait aux espoirs de ceux qui reniaient ses angoisses passées... C'était un bonheur pour lui d'entendre dans le jardin de France les oiseaux s'éveiller. »

Christophe discutait avec Georges; il le taquinait, lui reprochait sa volonté d'obéissance, ce besoin de suivre des maîtres, d'être un disciple. « Il faut s'enraciner », disait Georges, tout fier de répéter un des ponts-neufs du temps, et Christophe répliquait : « Pour s'enraciner est-ce que les arbres, dis-moi, ont besoin d'être en caisse? La terre est là pour tous. Enfonces-y tes racines; trouve tes lois. Cherche-les en toi. » Et il concluait : « Va de l'avant, mon petit... Tu es d'un temps (sois tranquille!) qui trouvera l'emploi de ta vigueur. »

C'étaient des querelles d'ami. Christophe aimait de tout son cœur Georges, le fils de cet Olivier, qui avait été son cher compagnon privilégié. Et puis, il avait « pour toutes les formes de la vie une sympathie jamais lassée ».

Cette « sympathie jamais lassée » est la grande vertu de ce livre, comme de toute l'œuvre de Romain Rolland, œuvre admirable, si riche en idées, en pensées, en sentiments, en

images, trop chargée de lyrisme peut-être, obscure par moments, très grave et si pure, bienfaisante parce qu'elle est pleine d'amour, qu'elle ignore le dédain, hait la haine, commande impérieusement l'espérance.

A reconnaître la haute valeur du livre, la commission fut presque unanime, mais quelqu'un rappela la préférence promise aux jeunes écrivains par l'Académie; il nous dit : « Prenez garde! Si vous donnez ce grand prix à Romain Rolland, d'autres écrivains, comme lui depuis longtemps connus, y prétendront; vous écarterez les jeunes, à tout jamais peut-être ». Des noms furent prononcés, très honorables en effet. Mais il fut répondu : « A ces écrivains, l'Académie a déjà donné des preuves de son estime, au lieu que Romain Rolland, pour elle, est un nouveau ».

En effet, la série de *Jean Christophe* compte dix volumes; parmi les autres œuvres de Romain Rolland, je citerai le *Saint Louis*, un drame où revit l'âme de ce roi unique, de qui l'histoire authentique semble être une légende, très douce, très mélancolique, héroïque aussi, rêvée sous les arceaux d'un cloître ogival par des chevaliers et par des moines; et encore cette *Vie de Beethoven*, un des tout plus beaux livres de notre temps. Eh bien! parmi les centaines et centaines de volumes, qui s'offrent chaque année à nos concours, n'ont figuré ni *Jean Christophe*, ni *Saint Louis*, ni *Beethoven*. Romain Rolland est quelqu'un qui ne demande rien à personne. Je crois bien que la plupart d'entre nous n'ont jamais vu son visage. Aucun de nous n'a entendu de lui de ces aimables propos qui susurrent longtemps à l'avance quelque candidature. Au contraire, et dans la *Nouvelle Journée* même, de sévères paroles s'adressent à deux ou trois immortels. Aussi un de nous a pensé que peut-être Romain Rolland obéissait à un parti-pris. Au moment de présenter sa candidature à la grande récompense, il lui écrivit pour l'avertir, et reçut cette réponse :

« Merci de votre bonne lettre. Je n'ai pas besoin de vous dire combien je me sentirais honoré d'un témoignage de sympathie de l'Académie. J'en serais d'autant plus heureux qu'elle a paru jusqu'à présent indifférente à tout ce que j'ai écrit; et cela me peinait un peu. Si pourtant un débutant paraissait digne du grand prix de littérature, je me ferais

scrupule de le lui disputer; car c'est aux aînés, mieux armés (et aussi plus apaisés) à céder le pas à leurs cadets plus faibles et impatients d'arriver... »

La commission, en louant ce scrupule, n'a pas voulu s'y arrêter; après trois séances de discussion, elle a donné à Romain Rolland les deux tiers de ses suffrages.

L'Académie n'a point approuvé cette décision sans hésiter. Je crois que les adversaires de la personne de Romain Rolland n'étaient pas nombreux; mais près de la moitié d'entre nous aurait voulu couronner un jeune. Après plusieurs tours de scrutin où s'est manifestée une grande estime très méritée pour M. Clermont, l'auteur de *Laure*, Romain Rolland a obtenu les quinze voix requises. L'Académie a pensé qu'elle n'engageait pas l'avenir par ce cas exceptionnel vraiment. Elle a jugé qu'il était bon, qu'il était *bien* de réparer l'oubli dont ce noble écrivain s'est rendu coupable, en ne sollicitant pas le « témoignage de sympathie », qu'il était « peiné » de ne pas avoir reçu.

ERNEST LAVISSE

# L'ÉVOLUTION

# DU NAVIRE DE COMBAT

La rapidité avec laquelle se transforme le matériel des marines militaires, l'énormité des navires que les chantiers navals construisent aujourd'hui pour toutes les nations, inspirent aux profanes un étonnement admiratif, aux ingénieurs un intérêt passionné, aux marins de l'orgueil mêlé d'un peu de crainte. « Il semble, — disait récemment à la Chambre des Communes le premier lord de l'Amirauté anglaise, — que chaque année les grandes puissances travaillent de toutes leurs forces à démoder, non seulement les escadres de leurs adversaires, mais aussi les leurs. » Les programmes à longue échéance, — tels que ceux de l'Allemagne et de la France, — peuvent bien assigner une durée d'existence déterminée à chaque type de bâtiment : tel cuirassé qui devait vivre un quart de siècle n'est déjà plus considéré, douze ou quinze ans après son lancement, que comme une coque de valeur militaire négligeable, encombrant les arsenaux, bonne tout au plus à servir de cible pour les tirs d'exercice.

Il y a là, bien entendu, une forte exagération. Les comparaisons entre les flottes ou entre les navires ne tiennent compte que des éléments chiffrables. A la guerre la valeur des hommes intervenant bouleverserait les calculs des statisticiens. Un Anglais, l'amiral sir Cypria Bridge, disait naguère : « Depuis

bien des années on a l'habitude, contre laquelle je me suis souvent élevé, de prendre pour seule base des estimations le matériel des navires, l'épaisseur des blindages, le calibre des canons, la force des machines. On doit évidemment, quelles que soient les qualités du personnel, l'équiper d'une façon adéquate; mais il n'est pas d'armement, si excellent soit-il, qui puisse compenser ou atténuer l'insuffisance professionnelle. Je vous parle en vieux marin, et j'ai toujours pensé que la valeur des hommes est un facteur important dans l'appréciation d'une force navale. » Sans remonter bien loin, qui ne se rappelle les pronostics des « experts » prédisant aux Russes la victoire sur les Japonais parce qu'ils avaient quelques canons de plus? Et n'a-t-on pas vu, à Tsushima, les croiseurs japonais combattre en ligne avec les cuirassés, à la même distance de l'ennemi malgré leur infériorité d'armement et de protection, et y jouer un rôle si brillant qu'on a pu leur attribuer la décision de la victoire? Chez nous non plus il ne manque pas de chefs qui, confiants en leurs équipages, sauraient avec de vieux navires se rapprocher hardiment de l'ennemi pour suppléer par la vigueur de leur feu à l'insuffisance de leur cuirasse. Mais ce sont là des arguments dont on peut d'autant moins faire état en temps de paix, que si l'on connaît imparfaitement sa valeur propre, non éprouvée au combat, on ignore davantage encore celle de l'adversaire, car les manœuvres navales, les tirs des escadres, n'ont pas de spectateurs indiscrets. On sait bien, entre initiés, que certaine marine, qui compte en Europe, n'a jamais sérieusement étudié le combat naval et exécute ses écoles à feu dans des conditions telles que ses canonniers ne peuvent acquérir un véritable entraînement; on sait que dans une autre flotte les équipages inspirent si peu de confiance, que les culasses de canons des cuirassés — dreadnoughts du dernier modèle, dignes de rivaliser avec les plus forts — sont déposées à terre, chez le commandant de l'arsenal; mais d'autres marines travaillent, ont des hommes dévoués et instruits, et c'est à celles-là qu'il faut penser. Aussi les marins ont-ils le devoir de demander toujours le matériel le plus parfait, les navires les plus puissants, et de pousser malgré leurs répugnances à ces transformations continuelles dont chacune, à valeur égale du personnel, peut augmenter leurs chances de succès.

*
* *

Au temps de la marine à voiles, cette puissance des navires résidait uniquement dans les canons; la vapeur est venue fournir des moyens de mieux l'utiliser, stratégiquement et tactiquement; les blindages ont permis de la conserver plus longtemps intacte dans la lutte. Armement, vitesse, protection, sont les trois facteurs qui déterminent la valeur du navire pour le combat. Il y a évidemment intérêt, si l'on considère séparément chaque navire, à porter à son maximum chacun de ces facteurs; mais toute augmentation de l'un d'eux entraîne un accroissement de tonnage beaucoup plus grand que le poids supplémentaire qu'il représente. Si l'on veut mettre à bord un canon de plus, par exemple, ce n'est pas seulement le poids de ce canon, de sa tourelle et de ses munitions qui s'ajoute au déplacement; cette addition oblige à augmenter la force de l'appareil moteur pour conserver la même vitesse, et la surface totale cuirassée pour conserver la même protection. Chaque développement d'une des qualités du navire réagit donc sur le poids correspondant aux autres qualités, et par suite sur les dimensions, sur le déplacement, finalement sur le prix.

On a dès lors le choix entre des solutions différentes. Si l'on s'est imposé une limite supérieure du tonnage, on ne peut exalter l'une des qualités militaires du bâtiment qu'en sacrifiant au moins partiellement les autres. Si au contraire on est décidé à accepter le déplacement qui résultera des données initiales choisies pour une efficacité maxima, les dimensions croissent très rapidement. Entre ces deux conceptions extrêmes, il y a une infinité de compromis réalisables, suivant l'importance relative que l'on attache à chacun des facteurs de la puissance. Et c'est là tout le secret de l'évolution qui nous a conduits de la *Gloire*, frégate cuirassée jaugeant 7 000 tonnes, aux monstres de 30 000 tonneaux et davantage que les ingénieurs conçoivent aujourd'hui.

Pendant longtemps la crainte de faire de trop gros bateaux l'emporta sur le désir de rendre ces bateaux plus forts. Jusqu'en 1899 c'était un dogme, pour notre Conseil des Travaux

chargé de l'examen des plans de navires, que le déplacement de 12 000 tonnes ne pouvait être dépassé sans gaspillage financier, ni même sans dangers dans les manœuvres d'escadre. En Angleterre, on s'était fixé pour les mêmes raisons un maximum de 15 000 tonnes, auquel nous arrivions nous-mêmes en 1900 avec notre type *Patrie*, afin d'améliorer par un compartimentage plus complet les conditions de stabilité après avaries de combat. En Allemagne, on s'en tenait à peu près à la même limite qu'en France, et l'on s'y tenait plus longtemps : 13 000 tonnes pour la classe *Deutschland* construite de 1903 à 1907. Le navire de combat tendait de plus en plus vers un type uniforme dans toutes les nations : partout on trouvait quatre canons de gros calibre en deux tourelles, l'une à l'avant, l'autre à l'arrière; entre les deux, douze ou quinze pièces d'artillerie secondaire diversement réparties; à la flottaison, une cuirasse épaisse de 22 à 30 centimètres, surmontée de blindages plus minces pour protéger les œuvres mortes; des appareils moteurs calculés pour une vitesse maxima de 18 à 19 nœuds. Il y avait bien, il est vrai, des bâtiments conçus suivant des formules différentes, des cuirassés italiens sans cuirasse, où la protection était entièrement sacrifiée à l'armement et surtout à la vitesse, ou des garde-côtes français sur lesquels au contraire les poids attribués aux blindages étaient si grands, qu'il ne restait plus rien de disponible pour les machines ni pour les canons. Mais à ces rares exceptions près, les navires contemporains ne différaient d'une nation à une autre que par des détails; c'était un compromis universellement accepté, où la puissance offensive, les facultés défensives et les qualités de marche était fort loin d'atteindre les valeurs qu'aurait permises l'état de la technique, où la protection en particulier correspondait mal aux progrès des armes, mais un compromis admissible en fait, et logique, puisqu'il était sensiblement le même dans toutes les marines et qu'il mettait les adversaires éventuels dans des conditions pratiquement équivalentes.

Les choses en restèrent là jusqu'au jour où l'on s'aperçut que la précision des canons de gros calibre, sans cesse accrue dans plusieurs modèles successifs et aidée par des télémètres perfectionnés, permettait d'engager le combat à grande dis-

tance, sans attendre le réglage précédemment obtenu par les pièces d'artillerie moyenne. L'avantage décisif pouvait même être obtenu au delà de la portée de celle-ci, grâce à la puissance des nouveaux obus de 30, capables de traverser toutes les cuirasses existantes et d'éclater ensuite à l'intérieur du navire. Dès lors, pourquoi ne pas supprimer ces canons moyens devenus inutiles, pour augmenter le nombre des grosses pièces, les seules efficaces? Cela pouvait se faire sans augmentation du déplacement, comme dans les cuirassés espagnols de 15 000 tonneaux qui portent huit canons de 30 centimètres, mais à la condition de n'augmenter ni la protection ni la vitesse. Or, il était naturel, puisque les moyens d'attaque devenaient plus puissants, d'améliorer les moyens de défense, de mettre sur les navires nouveaux une cuirasse plus épaisse à la flottaison et la faire monter plus haut; et comme au même instant les turbines, si longtemps étudiées en vain, donnaient enfin des résultats pratiques et se montraient capables d'utiliser jusqu'à épuisement de combustible toute la vapeur que pourraient leur fournir les chaudières, il était trop tentant d'accroître la puissance de l'appareil moteur pour obtenir une vitesse plus élevée. C'est pourquoi le *Dreadnought*, « le plus fameux navire qui ait flotté depuis l'Arche de Noé », jauge 18 000 tonnes, avec dix canons de 30 centimètres, une cuirasse complète de 28, et 21,5 nœuds de vitesse maxima.

L'Angleterre avait-elle vraiment compté, comme on l'a dit, que les autres nations n'oseraient pas l'imiter dans la construction de navires aussi coûteux? L'expérience, en ce cas, a montré son erreur. Le *Dreadnought* avait été lancé en 1906; en 1908 apparaissaient les *Danton* français, les *Nassau* allemands, l'*Aki* japonais, tous de 18 000 à 19 000 tonnes. L'amiral Mahan, l'oracle maritime américain, avait beau démontrer (par des arguments d'ailleurs discutables) que trois bateaux moyens valent mieux que deux gros, on ne l'écoutait pas plus que l'on n'avait écouté en France l'amiral Jurien de la Gravière stigmatisant, dès 1885, la « marine des millions flottants », et les États-Unis mettaient à l'eau leurs *Delaware*, de 20 000 tonneaux, un peu mieux protégés que le *Dreadnought*, mieux armés surtout parce que leurs pièces en nombre égal sont toutes disposées dans l'axe et peuvent tirer

indifféremment des deux bords. Le mouvement déclanché, il fallait le continuer, bon gré mal gré. En vertu du principe qui veut qu'un navire anglais soit supérieur à tout navire similaire étranger contemporain (principe que l'Amirauté n'avait du reste pas toujours observé mais auquel la rivalité allemande donne plus d'importance), l'Angleterre lance en 1910 les *Orion* où des canons de 34 centimètres remplacent ceux de 30, et dont la cuirasse est proportionnellement épaissie, ce qui amène le déplacement à 23 000 tonneaux; puis, en 1912, la classe *Iron Duke*, qui jauge 25 000 tonnes avec le même armement principal et la même protection, une vitesse supérieure d'un nœud, et où reparaît l'artillerie secondaire que les progrès des torpilleurs ont de nouveau rendue nécessaire; mais les États-Unis font les *New-York* de 27 000 tonnes, armés de canons de 35 cm. 6 : l'Angleterre met en chantiers le type *Queen Elisabeth*, où l'artillerie principale comporte huit pièces de 38 centimètres, où la cuirasse a une épaisseur de 33 centimètres, dont la vitesse atteint 25 nœuds et le déplacement 29 000 tonnes.

Nous en sommes là. Mais l'évolution n'est pas finie. Le *Pensylvania* américain jaugera 31 000 tonnes (car si, aux États-Unis, on ne cherche plus, pour le moment du moins, à constituer une flotte plus nombreuse que toutes les autres, on voudrait toujours posséder *the biggest ship in the world*). Les *Borodino* russes dépasseront 32 000; un projet de 34 000 tonneaux a été soumis au Conseil supérieur italien.

Encore les prévisions relatives à la vitesse ne sont-elles pas aussi excessives qu'on aurait pu le craindre. Car, en même temps que le cuirassé, le croiseur cuirassé caractérisé par une augmentation énorme de la puissance motrice aux dépens de l'armement et de la protection, avait commencé à croître et le dépassait déjà. Le type *Indomitable*, contemporain du *Dreadnought*, et d'un tonnage égal, porte deux gros canons de moins que lui et une cuirasse moins épaisse d'un tiers; mais il file plus de 26 nœuds. La classe *Lion*, qui est à l'*Orion* ce que l'*Indomitable* est au *Dreadnought*, déplace 27 000 tonnes pour une vitesse prévue de 28 nœuds. Le *Tiger* actuellement en chantiers a le même armement que les *Lion*, une cuirasse à peine plus épaisse, mais il doit marcher à 30 nœuds et son

déplacement sera de 30 000 tonnes; ses turbines développeront la puissance fantastique de 110 000 chevaux-vapeur, quatre fois celle des turbines du *Dreadnought*. Rien ne coûte aussi cher, en poids et en prix, que la vitesse lorsqu'elle arrive à de pareils chiffres; aucune dépense n'est d'un rendement plus incertain, d'abord parce que la vitesse est très vulnérable (il suffit d'une cheminée déchirée pour la faire baisser de plusieurs nœuds), ensuite parce qu'elle est difficilement utilisable sur le champ de bataille, où un avantage tactique ne peut être obtenu que par des déplacements relatifs toujours lents à grande distance. Aussi, après avoir construit dix de ces « croiseurs de bataille », imitée seulement par l'Allemagne et le Japon, l'Angleterre s'arrête : « Ces navires, dit M. Winston Churchill à propos du budget de 1913, étaient devenus les plus chers du monde; ils coûtaient plus que les cuirassés, sans pouvoir être leurs égaux dans le combat. Nous avons posé comme principe que le navire le plus coûteux doit être aussi, de toute manière, le plus fort. Nous avons donc préparé les plans d'un type de cuirassé moins rapide, il est vrai, que les croiseurs de bataille les plus récents, mais possédant une vitesse assez grande pour manœuvrer contre toute flotte pouvant exister d'ici à quelques années, et pourvu d'un armement plus puissant et d'une protection meilleure que tout navire encore en projet. »

Ce type — celui de *Queen Elizabeth* dont nous avons déjà parlé — réalise donc la fusion, si souvent annoncée sans succès, du cuirassé proprement dit et du croiseur cuirassé. Mais c'est encore un compromis, car il y aura des navires plus rapides et peut-être d'autres navires mieux armés. N'est-il pas logique, au point où l'on en est, de consentir tous les sacrifices nécessaires pour porter à leur maximum, simultanément, tous les facteurs de la puissance? Et, l'an dernier déjà, M. Alan Burgoyne, dans le *Navy League Annual*, indiquait les caractéristiques du cuirassé idéal ainsi compris : dix canons de 38 centimètres et seize de 15, une cuirasse de 35 centimètres, dix tubes lance-torpilles au lieu de cinq, des turbines de 150 000 chevaux, 32 nœuds de vitesse, 40 000 tonnes de déplacement; son prix dépasserait 120 millions. C'est vers ce monstre que l'on tend, et qui sait s'il ne sera pas dépassé à son tour? Car on a

déjà vu des canons de 40 centimètres en Angleterre, de 42 en France, de 45 en Italie, et une pièce de 457 millimètres a été récemment construite aux États-Unis pour la défense du canal du Panama; quant aux cuirasses, elles ont atteint 50 centimètres d'épaisseur sur notre *Formidable*, 55 même sur certains de nos garde-côtes. Pourquoi ne reviendrait-on pas à ces chiffres? Pourquoi s'arrêterait-on, puisque les budgets navals sont devenus dans tous les pays indéfiniment extensibles, et puisque chacun veut que son dernier cuirassé soit, au moins provisoirement, invincible?

*
* *

Et pourtant cette progression est absurde. Ce n'est pas seulement parce qu'elle entraîne à des dépenses formidables, que l'on doit presque partout couvrir par des emprunts déguisés; ni parce qu'il faut refaire les ports, creuser des bassins, draguer des rades pour recevoir ces bateaux géants. C'est pour d'autres raisons encore, les unes techniques, les autres de simple bon sens.

« Trop d'œufs dans le même panier », répètent depuis l'apparition du *Dreadnought* les vieux marins et les vieux ingénieurs. Ils ont raison : le cuirassé de 30 000 tonnes court, du fait qu'il navigue, les mêmes risques qu'un navire plus petit, sa masse peut échapper au contrôle du commandant et, une fois lâchée, ne se maîtrise pas facilement. Le *Danton*, sortant de Brest pour un essai de vitesse, a eu sa barre brusquement bloquée par un court-circuit : ses machines mises en arrière aussitôt l'ont préservé d'un choc imminent contre les rochers du goulet, mais si son déplacement eût été plus grand, on n'aurait peut-être pas pu l'arrêter à temps. En temps de paix, les manœuvres d'escadre font parfois risquer des abordages entre navires; comme le *Camperdown* a jadis coulé le *Victoria*, comme un iceberg a coulé le *Titanic*, le plus gros cuirassé serait détruit par le choc d'un de ses similaires; ni ses blindages, ni ses cloisons étanches ne pourraient le sauver. Un pareil accident ne serait-il pas d'autant plus sensible que le bâtiment naufragé

porterait plus d'hommes et représenterait une plus grande partie de la fortune du pays ?

D'autre part, les très grands navires ne sont pas aussi solides que les navires moyens. A cause de leur longeur, ils sont soumis à des efforts de flexion considérables, qu'amplifie encore la houle. Pour leur donner une résistance de même ordre, il faudrait construire en tôles très épaisses la partie inférieure de leur carène ; mais on augmenterait alors beaucoup le poids de la coque et il faudrait réduire d'autant les poids des organes de marche ou de combat : ainsi les paquebots géants ne peuvent presque pas prendre de marchandises. Pour les navires de guerre, destinés à une vie moins longue et généralement moins fatigante, on accepte délibérément de faire travailler le métal sous une charge qui n'est pas très éloignée de sa limite d'élasticité, et, au lieu d'augmenter le rapport du poids de la coque au déplacement, on lui garde la même valeur, on le réduit même parfois en employant de l'acier spécial ou grâce à certains artifices de construction. Nous n'en sommes pas, du reste, à craindre pour les cuirassés le sort des contre-torpilleurs anglais *Cobra* et *Viper*, cassés en deux sur une crête de lame tant leur coque était faible ; mais il ne faudra pas s'étonner si des déformations de quille se produisent, dénivelant les arbres de couche et rendant impossible l'utilisation de ces milliers de chevaux-vapeur accumulés à si grands frais. Pareille mésaventure pourrait bien arriver aux croiseurs de bataille anglais, et surtout à certains cuirassés italiens trop spécialement construits pour la Méditerranée, s'ils essayaient de marcher vite dans les grandes houles de l'Océan.

Dangereux, les grands navires le sont encore à cause de la complexité de leur mécanisme, des forces énormes qui y sont mises en jeu, des conséquences graves que peuvent y amener une avarie, un accident dont la cause n'a pas été combattue à temps. Sans doute une voie d'eau, un incendie y sont d'une moindre importance immédiate que sur un vaisseau de jadis ; et les tuyautages aboutissant aux pompes, ont des ramifications dans tous les compartiments ; mais ces tuyautages sont compliqués et il faut bien les connaître pour s'en servir ; ils sont en outre fragiles, et lorsqu'ils font défaut on n'a plus de recours. Il suffit que la lumière électrique manque dans les fonds pour

que l'impuissance devienne complète, et pour que l'accident risque de devenir catastrophe. Sur le *Titanic*, sur la *Liberté*, on n'a rien pu tenter contre l'envahissement de l'eau ni du feu. En face du sinistre menaçant, il semble que le courage ne puisse plus se manifester que par le mépris de la mort, que l'on attend sans pouvoir rien faire pour l'éviter. Et il en est de même dans le combat naval, où les hommes qui prennent une part directe à l'action sont rares, tandis que les autres accomplissent des besognes obscures ou même restent inactifs, ignorants des péripéties de la lutte qui tout à l'heure peut-être les anéantira, eux et leur navire. Plus le bâtiment est grand, plus le personnel qui le monte doit avoir des nerfs insensibles, un sang-froid immuable, un jugement sûr dans les circonstances les plus critiques... Ne risque-t-on pas, en augmentant sans cesse les dimensions, de demander aux marins un effort qui dépasse la limite des forces humaines?

L'énormité des navires de combat est cependant due, en partie, au souci que l'on a de les rendre moins vulnérables. Et en effet les plus gros projectiles arriveront difficilement, à couler un grand cuirassé; le blindage traversé au-dessus de l'eau, l'obus éclatant à l'intérieur détruira quelques cloisons, mais, même s'il a fait brèche près de la flottaison, le nombre des compartiments intéressés sera faible; ni la flottabilité, ni la stabilité du navire n'en seront sérieusement compromises. C'est par l'accumulation des coups au but que se décidera normalement la victoire, et cela est fort bien ainsi, puisque le succès récompensera les meilleurs tireurs, et les meilleurs manœuvriers qui auront mis leur escadre dans des conditions favorables au bon rendement de l'artillerie. Cependant il y a le coup heureux. A la bataille du 10 août 1904, un obus japonais atteint le blockhaus du *Cesarewitch* sans le détruire, mais ses éclats pénétrant par les ouvertures tuent ou blessent tous les hommes qui s'y trouvaient et avarient la commande de la barre : le bateau-amiral de l'escadre russe, sans direction, ne peut plus conduire les navires qui le suivent; c'est le désarroi, prélude immédiat de la défaite. Neuf mois après, à Tsushima, un des premiers obus tirés de très loin et presque au hasard par les Russes touche le gouvernail de l'*Asama* qui, avant même d'avoir ouvert le feu, se trouve immobilisé et comme

retranché de l'escadre japonaise. Les plus grands cuirassés courent sur ce point les mêmes risques que les petits, et, privés de leur gouvernail, deviennent également incapables de se diriger et de combattre. Mais le coup heureux — produit du pur hasard — prendra une valeur singulière lorsqu'il supprimera instantanément 30 000 tonnes et une dizaine de canons de gros calibre.

C'est le hasard aussi qui conduira les cuirassés sur les mines sous-marines, dont seront infestées les mers européennes dans une guerre navale, comme le fut la mer Jaune en 1904-1905. Le *Petropavlosk*, le *Yashima*, le *Hatsuse* (celui-ci de 15 000 tonnes et l'une des plus belles unités japonaises) ont sauté sur des mines et sombré en quelques instants, tout comme des torpilleurs ou des canonnières de faible tonnage. L'explosion d'une centaine de kilogrammes de fulmicoton au contact d'une coque y produit une déchirure énorme, enfonce toutes les cloisons et remplit d'un seul coup plusieurs des plus vastes compartiments du navire. Il est probable que l'effet d'une semblable voie d'eau sera la destruction du bâtiment atteint, quel que soit son tonnage. Tout au moins sera-t-il avarié assez gravement pour exiger des réparations longues et difficiles ; il ne comptera plus pendant la guerre en cours.

Plus terribles encore que les mines seront les torpilles automobiles. Torpilleurs et sous-marins les porteront partout, de jour et de nuit, en haute mer comme au voisinage des côtes ; et sans doute ils toucheront rarement, beaucoup seront détruits avant d'avoir même lancé une torpille, mais quelques-uns réussiront et ce sera chaque fois un cuirassé désemparé pour longtemps, sinon coulé. Les progrès de cette arme nouvelle ont été tels, depuis la guerre russo-japonaise — vitesse et distance franchissables augmentées de moitié, charge presque doublée, précision infiniment supérieure — que ses chances de succès et la grandeur de ses effets se sont considérablement accrues. En outre, le torpille devient une arme des grands navires, sa portée est plus grande à précision égale que n'était celle du canon il y a vingt ans ; elle interviendra dans le combat d'escadres, avec une probabilité de réussite accrue par la longueur de la ligne adverse et par l'augmentation de longueur des bâtiments.

Contre ces engins de plus en plus redoutables, qu'a-t-on fait? peu de chose. L'artillerie moyenne, rétablie sur les derniers types de cuirassés et devenue plus efficace, arrêtera souvent les torpilleurs que des projecteurs plus puissants auront permis de découvrir; mais l'attaque en masse, à corps perdu, par des assaillants nombreux et décidés à s'approcher coûte que coûte, triomphera de ces obus que l'énervement des pointeurs rendra peu précis. Quant aux sous-marins, on n'a guère compté jusqu'ici, pour s'en préserver, que sur l'insuffisance de leurs moyens; et en effet, avec leur faible vitesse, leur médiocre tenue à la mer, l'exiguïté de leurs dimensions qui rendaient trop pénible la vie à bord, les sous-marins construits jusqu'à ces temps derniers dans la plupart des marines n'étaient guère capables que d'un service de garde-côtes. Mais aujourd'hui nos *Pluviôse* sont imités un peu partout, et on en arrive à envisager pour un avenir immédiat, avec le type de nos *Néréide*, la fusion du torpilleur et du sous-marin de haute mer. Contre cet ennemi nouveau, capable d'accompagner les escadres et d'agir le jour comme la nuit, les cuirassés cherchent en vain une arme défensive.

On a imaginé, il est vrai, divers artifices pour localiser, dans un navire atteint par une torpille, les effets de l'explosion. Des combinaisons de cloisonnement renforcé ont même été essayées, en France et à l'étranger, dans des caissons construits exprès et figurant une tranche de cuirassé. Les résultats obtenus ont été assez encourageants, en ce sens qu'ils permettent d'espérer que les dégâts se borneront à la destruction et au remplissage de quelques compartiments. Le navire flotterait encore, mais serait incapable de combattre et probablement ne pourrait même plus naviguer. A envisager l'issue de la lutte, il n'y a guère de différence entre une telle indisponibilité et la perte totale. De plus, l'adoption de ce système de protection entraîne une sensible augmentation du poids de la coque et par suite du déplacement, ce qui accroît encore la grandeur de la cible, c'est-à-dire les chances d'atteinte de la torpille.

Et ce n'est pas tout. L'artillerie elle-même menace les œuvres vives des bâtiments, abritées jusqu'ici par l'eau qui les entoure : un obus-torpille, à grande capacité d'explosif

et doué de formes qui lui permettent de continuer à suivre sous la surface de la mer une trajectoire parfaitement droite, est déjà en usage dans les batteries de côtes; les expériences exécutées à Cherbourg contre la coque du vieux cuirassé *Neptune* ont montré sa redoutable efficacité. Il n'est pas encore adapté à l'usage de l'artillerie des navires, parce que l'épaisseur réduite de ses parois s'accommode mal des pressions élevées qu'exige le tir à grande distance; mais ce n'est qu'une difficulté à surmonter, après tant d'autres dont on a triomphé. Il est possible que la solution soit toute proche; nul ne saurait affirmer, en tous cas, qu'elle ne puisse être trouvée bientôt.

Le jour où elle sera acquise, que vaudra le navire de combat, tel qu'on le conçoit actuellement? Il est fait pour la lutte au canon, il est relativement défendu contre le canon dans ses œuvres mortes et jusqu'à 2 mètres environ au-dessous de la flottaison; toute attaque sous-marine, qu'il s'agisse d'obus, de torpille automobile, de mine flottant entre deux eaux, le trouve presque sans protection, et d'autant plus exposé que sa masse est plus grande. Or ces attaques sont de plus en plus à redouter, leur réussite de plus en plus probable. Les appareils aériens eux-mêmes seront bientôt capables — s'ils ne le sont déjà — de faire subir aux parties vitales du cuirassé, à travers les ponts trop minces, des dommages sensibles. Est-il logique de continuer à faire des navires où l'on ne tient pour ainsi dire aucun compte de ces progrès?

***

Il est difficile d'évaluer ce qu'on devrait ajouter de poids à un cuirassé de l'un des derniers types pour lui procurer une protection sous-marine comparable à celle qu'il possède contre le canon. Il est même difficile de dire au juste en quoi cette protection devrait consister, car les expériences auxquelles on a procédé n'ont apporté aucune certitude. Ces expériences, fort coûteuses et d'interprétation délicate, ne répondent du reste qu'imparfaitement à la réalité. Une cuirasse intérieure complète, ne prétendant pas à empêcher l'avarie mais seulement à la circonscrire assez étroitement pour laisser au navire

atteint ses facultés de marche et de combat, exigerait à elle seule plusieurs milliers de tonneaux; encore serait-elle, contre les obus-torpilles, et même contre les mines, d'une efficacité douteuse; et sa présence compliquerait terriblement le problème déjà difficile des aménagements. Ce serait là cependant, à raisonner comme on l'a fait jusqu'ici, la conséquence naturelle des progrès de la torpille : augmenter encore le déplacement et le prix de chaque unité, augmenter par suite l'importance de la perte d'un navire, pour essayer de diminuer la probabilité de cette perte.

Une guerre, une grande guerre européenne où les *Dreadnoughts* et *super-Dreadnoughts*, actuels seraient engagés contre tous leurs ennemis, montrerait probablement la faiblesse de ce raisonnement. Elle ferait justice de cette conception désormais périmée, du canon roi des mers, et d'un système de construction qui ne vise qu'à la défense contre le canon. Mais, dès maintenant, nous savons ce qu'il faut savoir pour juger la situation. Les cuirassés les plus forts, les plus gros, les plus coûteux, sont trop vulnérables aux attaques sous-marines. Et l'on doit, ou augmenter encore leurs dimensions pour les mieux protéger, ou diminuer la gravité des risques courus en modifiant la formule du bâtiment de combat.

La première solution tentera-t-elle l'Amirauté anglaise, qui depuis 1905 mène la course aux tonnages sans paraître s'inquiéter de ses conséquences? Il est possible, quoique, en Angleterre même, des voix autorisées s'élèvent, plus nombreuses chaque année, contre ces accroissements démesurés. Sir William White, le grand constructeur qui fit les plans de tous les cuirassés anglais antérieurs au *Dreadnought*, s'accorde avec notre éminent ingénieur M. Bertin pour dire qu' « aucune évolution en architecture navale n'explique ni ne justifie le développement actuel du cuirassé ». Et beaucoup de marins pensent comme eux. En France, on hésite, on suit le mouvement à contre-cœur et toujours avec un peu de retard. Notre tempérament national répugne à ces constructions gigantesques qui procèdent les unes des autres par une brutale accumulation de poids. Le pays qui a créé et perfectionné les cuirassés, les torpilleurs, les sous-marins, n'est pour rien dans l'évolution de ces dernières années; si nous innovons dans nos mises en

chantiers de 1913, c'est en adoptant la tourelle quadruple qui augmente le nombre des pièces sans accroître le tonnage. Nous serons les premiers à appliquer toute invention procurant comme celle-là une meilleure utilisation militaire du déplacement. On n'en voit guère, du reste, de possible dans un avenir prochain; seul le moteur à combustion interne, lorsqu'il aura été réalisé sous de grandes puissances, permettra une économie sensible sur le poids et l'encombrement de l'appareil moteur; mais nous n'en sommes pas encore là, et d'ailleurs son emploi ne serait pas sans danger pour la France, qui ne possède pas de pétrole et devrait s'approvisionner de combustible exclusivement à l'étranger.

Mais il y a une autre solution, bien française celle-là, grâce à laquelle on pourrait revenir à des tonnages modérés tout en améliorant beaucoup la protection, sans cependant perdre sensiblement sur les qualités d'offensive : c'est, adaptée aux exigences modernes, celle qu'avait proposée M. Bertin en 1895, et qui fut réalisée sur une petite échelle dans la construction du *Henri IV*.

Le *Henri IV* est un cuirassé caractérisé par la réduction des œuvres mortes au minimum compatible avec l'habitabilité et avec les facultés de navigation par grosse mer; sa largeur est relativement grande, de manière à augmenter beaucoup sa stabilité : il ne roule pas, ce qui facilite singulièrement l'emploi de l'artillerie dans les conditions de temps défavorables (les cuirassés géants, qui n'ont pas cette propriété, seront souvent gênés dans leur tir par la houle); cette stabilité très forte lui permet de subir, sans danger de chavirement, des avaries nombreuses dans sa coque sous-marine; sa cuirasse de ceinture n'a pas besoin d'une aussi grande hauteur au-dessus de la flottaison, d'où une économie de poids considérable; enfin, grâce à sa largeur, il se prête mieux que tout autre genre de navire à l'installation d'un blindage intérieur : le *Henri IV* est le premier cuirassé qui ait été muni d'une cloison pare-torpilles, à laquelle il ne manquait guère, pour être à peu près efficace, qu'une liaison plus rigide avec la coque extérieure.

Le seul inconvénient du système, c'est qu'il se prête mal à la réalisation des grandes vitesses, à cause du manque de finesse

de ses formes. C'est pour cela — et peut-être aussi pour ne pas sembler faire des cuirassés « au rabais », et peut-être encore à cause des logements un peu moins confortables — que le *Henri IV* n'a pas été reproduit. On ne pourrait sans doute pas faire filer à un bâtiment de ce genre les 25 nœuds que les Anglais demandent à leurs *Queen Élisabeth*. Mais il serait plus impossible encore d'assurer à celle-ci la même sécurité, après avaries de combat, qu'à un dérivé du *Henri IV*.

Il faut choisir. On ne peut pas, à moins d'arriver à des déplacements que l'on n'a pas encore osé envisager, porter simultanément à leur maximum toutes les qualités offensives du navire de guerre. De ces qualités, la vitesse est celle dont la valeur est le plus incertaine, parce qu'elle dépend du bon fonctionnement de machines travaillant à la limite de leur puissance, parce qu'elle est trop facilement vulnérable, parce qu'on n'est jamais sûr de pouvoir l'utiliser sur le champ de bataille. Lui sacrifier la sécurité, la capacité de résistance du vaisseau, c'est faire un mauvais calcul. Pour nous, notre choix est fait; nous voulons un armement très puissant et une endurance prolongée au combat; nous nous contenterons, pour la vitesse, d'un chiffre relativement modéré. Tirer longtemps, résister au canon et à la torpille, valent mieux que marcher très vite et risquer la submersion.

Un bâtiment armé de huit canons de 34 centimètres en deux tourelles, de douze pièces de 14 en casemates et de six tubes lance-torpilles, ayant l'épaisseur de cuirasse de nos *Jean-Bart*, la stabilité du *Henri IV* avec ses formes générales et une vitesse de 20 nœuds, jaugerait environ 17000 tonnes; un peu moins peut-être, si on le débarrassait de nombreux accessoires ajoutés peu à peu pour les commodités de la vie, et dont on peut se passer. Il représenterait comme puissance offensive les deux tiers des *Flandre* que nous commençons cette année, avec un déplacement réduit dans la même proportion; inférieur d'un nœud et demi en vitesse (quand ce nœud et demi servira-t-il?) il posséderait une puissance défensive incomparablement supérieure. Ce serait un robuste instrument de combat.

Et nous ne prétendons pas que sa construction doive permettre de faire des économies sur le budget de la marine. Au

lieu de deux *Flandre*, nous voudrions trois *Henri IV* agrandis, qui coûteraient le même prix en alignant le même nombre de canons. Mais, à égalité de dépenses, nous aurions un meilleur rendement de notre argent, parce que nous pourrions porter autant de coups et en recevoir davantage. La perte d'un cuirassé, moins probable, en serait aussi moins sensible. Au point où en sont l'évolution du cuirassé et celle des armes sous-marines, ce serait folie de continuer la progression des tonnages. Sans rien sacrifier des véritables éléments de la puissance, augmentons leur valeur par une protection réelle, et divisons les risques. Et, en même temps, perfectionnons la torpille, et entraînons nos sous-marins.

LIEUTENANT ★★★

# LA VIE ET L'AMOUR[1]

## XVI

Siegfried forgeait. Le premier acte approchait de sa fin. La salle de l'Opéra était d'une richesse sourde dans l'ombre et André, assis dans la loge à côté de Debrenne, voyait devant lui le cou pauvre et les épaules grêles de madame Scivaudi, tandis qu'en haut, avec ses ampoules à demi-éteintes, le lustre ressemblait à la racine d'un arbre fabuleux, pleine d'œufs étranges. La musique se tut, la salle s'éclaira, l'importance repassa de l'œuvre au public.

Aussitôt les spectateurs recommencèrent à bavarder, tenant exactement les mêmes propos qu'avant le commencement de l'acte, comme pour témoigner qu'ils sortaient de cette musique et qu'ils l'avaient entendue impunément. André entendit la voix de madame d'Albéron dans la loge voisine. Mais madame de Scivaudi se tournait vers lui :

— Monsieur Arlant, — dit-elle, — votre pièce va passer bientôt?

— Oui, Madame, je crois.

— Comme cela doit vous intéresser! Mais le théâtre, après le roman, ne vous paraît-il pas un art bien grossier?

André répondit évasivement. Madame de Scivaudi avait toujours le même air romanesque et chagrin, mais, par un de ces efforts comme en font les laides pour se jeter hors de leur

1. Voir la *Revue* des 1er, 15 mai et 1er juin.

apparence ordinaire, elle avait essayé de se teindre en blond; elle renonçait maintenant à cette coquetterie et sous ses cheveux bruns où quelques mèches claires duraient encore, elle ressemblait assez à un tison qui s'éteint. Elle se leva pour passer au fond de la loge et, ne pouvant éviter la glace appliquée au mur, prit, avant de s'y regarder, une de ces expressions pincées et bizarres, par lesquelles les femmes qui ne sont pas belles essayent de se prémunir contre la vérité que le miroir va leur dire. Puis, s'étant assise, elle recommença à causer : elle prétendait toujours s'intéresser aux plus nobles choses de l'esprit et de l'art, mais comme elle avait moins l'air de s'en occuper par vocation que de se rabattre sur elles par dénuement, ces goûts affectés ne la rendaient pas plus riche ni plus vivante.

Des visiteurs entraient dans la loge. André en sortit, descendit à l'orchestre et, s'avançant dans une travée, regarda la salle; il reconnaissait les mêmes personnes, vieillies et pareilles. Il pouvait s'apercevoir que d'antiques liaisons n'étaient pas rompues et que ceux mêmes qui étaient las d'être ensemble ne l'étaient pas de se montrer côte à côte. Certains, dans la pesanteur de leur richesse récente, jouissaient de se faire voir; d'autres, un peu plus anciens dans des mêmes habitudes, croyaient que cette parade les ennuyait : eux aussi, cependant reprenaient la force d'exister en représentant, et dans une vie de vanité, de telles heures étaient encore les plus solides. La lourde famille Steiner s'étalait dans une loge. Sur le devant d'une baignoire, madame Livrain, heureuse de se pousser dans le monde, était assise auprès de madame de Candun. Seuls manquaient les morts, les malades. Madame Mastien, toujours souffrante, ne paraissait plus. Mais, comme l'effrayant génie de cette vie mondaine, une vieille dame toujours présente trônait sur le devant de sa loge, immobile, sèche, éclatante, condamnée à un sourire fixe qu'elle ne pouvait restreindre ni élargir, arrêtée dans une conservation plus sinistre qu'aucune décrépitude. Tandis qu'en bas les spectateurs se distinguaient les uns des autres par un orgueil séparé, au haut du théâtre, noirs, pressés, confondus, des envieux se penchaient sur tout cela.

André regardait. Il s'était demandé s'il apercevrait Laure Préault, mais ne s'avoua cette curiosité que lorsqu'il eut

constaté qu'elle n'était pas là. Les gens qu'il retrouvait ne lui inspiraient aucun intérêt. Il se dit que, pendant son séjour à Paris, il demeurerait à l'écart ; il se croyait parfaitement calme ; seule l'idée de sa pièce l'importunait. Jamais il n'avait été moins actif, mais jamais non plus il n'avait offert aux autres de plus grands miroirs. Il était plein d'une indifférence où tout se reflétait sans que rien ne l'affectât. Il revint vers la loge et rencontra Lerton, qui lui annonça l'envoi d'un petit ouvrage, avec toute la fatuité discrète qu'il pouvait glisser dans cet adjectif en apparence modeste. Madame de Scivaudi, elle aussi, pensait à écrire. Elle voulait raconter sa vie, ne doutant pas que son histoire ne fît un roman.

Rentré dans la loge, André s'assit. De nouveau la salle s'était assombrie et, le rideau n'étant pas encore levé, on ne voyait plus que l'orchestre, baigné d'une lumière douce et studieuse, avec ses musiciens inclinés et les pages des partitions brillant comme des feuillets d'ivoire. C'était de cet orchestre attentif que l'œuvre puissante allait se dégager pour célébrer sa propre magnificence. Le rideau s'était levé, et tandis que le second acte se développait, André, dans les émotions que lui donnait la musique, reprenait de lui un sentiment superficiel. Il revoyait sa vie depuis plus d'un an : des voyages, de beaux pays, de brèves aventures, et, par-dessous cette richesse de reflets, le malaise d'une pauvreté qu'elle ne diminuait pas. S'il cherchait la cause de son inertie intérieure, il la trouvait dans le fait qu'il ne portait plus à personne d'affection réelle. Il n'était qu'une paresse dont se détachaient de brusques désirs. Absolus, impérieux, l'attitude d'une inconnue, un geste, une bouche, suffisait à les susciter, et s'il eût paru à André, maintenant, absurde et presque enfantin de porter à quelque femme que ce fût un intérêt sincère, il n'y en avait presque aucune, par contre, qui ne lui parût digne de piquer un moment sa curiosité, et celles qui y réussissaient le mieux n'étaient pas toujours celles qui y semblaient le plus propres. Il s'était surpris, pendant l'entr'acte précédent, au moment où madame de Scivaudi prononçait une phrase noble, à remarquer ses pieds qu'elle avait jolis, puis, relevant ses regards jusqu'aux yeux de la jeune femme, il l'avait vue se troubler imperceptiblement. Tout cela l'amusait

presque, sans ébranler le profond ennui qu'il conservait par-dessous. Il ne se demandait pas où il allait, il n'avait plus que des jours, il ne regardait pas l'avenir au delà du lendemain. Seule sa pièce le gênait. D'abord, en y songeant, il revit le théâtre, la salle obscure, et une jeune actrice, Julie Morgan. Puis il dut penser à sa pièce elle-même; malgré lui, dans sa vie passive, elle était ce qu'il avait fait, son œuvre, son acte. Pourquoi l'avait-il écrite, s'il lui était si déplaisant d'y penser? Alors, redescendant en lui, il y retrouvait les racines de son ouvrage : tout enchevêtrées qu'elles fussent, il les tâtait et les distinguait. D'abord, mécontent de ne plus rien produire et impatient de sa stérilité, il avait voulu s'en donner le démenti. S'il avait choisi d'écrire un ouvrage dramatique, c'était que celui-ci lui demandait les moins longs délais, et prêt à un effort violent, il n'aurait pas été capable d'un effort soutenu. Mais d'autres raisons encore l'avaient déterminé. Seule une pièce de théâtre fait beaucoup de bruit et, éloigné des autres depuis deux ans, il éprouvait le besoin de les occuper de son nom. Seule elle peut rapporter beaucoup, et il lui fallait de plus en plus d'argent, ne fût-ce que pour satisfaire ses caprices qui devenaient d'autant plus exigeants qu'il était au fond plus détaché de tout. Cette pièce, enfin, il avait souhaité qu'elle eût du succès; et pendant qu'il écrivait à la hâte, il l'avait plus d'une fois tordue et déviée vers l'applaudissement.

Il s'arrêta : ramené dans les régions profondes de l'être, il avait perdu son calme trompeur, et rempli d'humeur par tout ce qu'il constatait ainsi malgré lui, il détestait cette pièce qui allait le forcer à se juger. Mais, tandis qu'il souffrait ainsi de son œuvre fausse, elle éclatait sur la scène, l'œuvre véritable, dans sa richesse, sa joie, sa vigueur. Alors il pensa soudain à Wagner, à son œuvre librement conçue, accomplie héroïquement. Presque personne ne l'avait aidé à la créer. Mais, avant de mourir, il avait traîné devant elle les puissants de la terre; maintenant même, dans cette salle, les fils de ceux qui l'eussent autrefois sifflée l'écoutaient silencieusement, et s'ils ne la comprenaient pas davantage, du moins gardaient-ils l'attitude du respect. Paré comme pour rendre plus solennel son hommage, sous son harnais de diamants et de perles, il était là, aux pieds du chef-d'œuvre, le public, le monstre dompté.

André, pour se distraire, détourna la tête et, à travers la pénombre, il vit dans une loge voisine, qui, jusque-là, était restée vide, un couple entrer. C'était Sciliver et madame Aguirroa, dont la liaison était publique. Il les regarda; ils s'assirent l'un à côté de l'autre et, tout proches, on les sentait cependant hostiles : ils ne se disaient pas un mot. Mais à l'entr'acte, la salle étant éclairée, on les aperçut, des spectateurs se tournèrent vers eux, et la curiosité qu'on leur témoignait parut les remettre ensemble. Ils achevaient, par leur présence, ce tableau de toutes les vanités, ils y tenaient leur place et, destinés à représenter le mépris des lois et l'insolence de la passion, ils jouaient docilement leur rôle d'insoumis. Mais il y avait entre eux une différence, car, tandis que madame Aguirroa, maigre sous ses cheveux noirs, la bouche rouge et mince, un peu crispée, se raidissait à sa place, éclatante et scandaleuse, lui, la montrant comme une enseigne et la dédaignant comme une victime, sa lorgnette aux yeux, cherchait d'autres femmes. Madame de Scivaudi parla du musicien et de ses amours étalées, avec une aversion qui lui venait moins d'une répugnance sincère pour de telles aventures que de la certitude qu'elle n'était pas assez belle pour y prétendre. Tandis qu'elle parlait, on vit le petit Arsailly paraître dans leur loge et s'exposer à toute la salle dans son intimité avec eux.

Le spectacle fini, André et Debrenne revinrent ensemble, à pied. Le peintre était de méchante humeur. Il avait accepté de faire le portrait du vieux Steiner, mais il était révolté de la grossièreté de sa nature et de ses mœurs, de son indifférence bestiale pour toute espèce de mérite.

— Si tu savais, — dit-il, — quelle bassesse! Il ne pense qu'à ce qui lui appartient, et il croit vous faire un cadeau s'il vous dit de vous asseoir sur une chaise qui est à lui.

Le peintre en prenait texte pour dénoncer l'horrible stérilité de la richesse moderne qui ne produit rien, ne nourrit rien et où l'on ne fait qu'adorer l'or dans sa nudité presque obscène. Il prévoyait d'ailleurs des temps sinistres, où sa grande âme naïve et fastueuse refusait d'entrer. Tout en causant ainsi, ils arrivèrent, près de l'Étoile, devant l'hôtel où André logeait.

— Tiens, — dit Debrenne, — tu habites là?

— Oui, — dit André, et il expliqua que, quoiqu'il eût gardé son appartement, il avait préféré descendre à l'hôtel, pour pouvoir repartir plus vite.

Debrenne regarda son ami et regretta d'avoir dépensé en paroles étrangères ces moments où ils auraient pu se parler d'eux.

— Quand je reviendrai de Londres, — dit-il, — je ferai un nouveau portrait de toi. Ta figure a changé ; elle est devenue lointaine.

— Elle est calme, — dit André. — C'est la figure d'un homme qui laisse la vie arriver.

— Mais enfin, — reprit Debrenne, — ta pièce t'intéresse?

— Oui — dit André, sans sincérité.

— Tu es content de ce que tu as fait?

— Je ne sais pas si j'ai fait ce que j'aurais voulu.

— Mais qu'aurais-tu voulu faire?

— Bah! — dit André. — L'essentiel est qu'on joue cette pièce et que j'en sois débarrassé.

L'un en face de l'autre, ils sentaient qu'ils avaient d'autres mots à se dire, qu'ils auraient pu se rapprocher. Mais il était tard, ils ne savaient de quelle façon commencer.

— Enfin, — dit Debrenne, — puisque tu ne demandes qu'à t'en aller, à l'automne nous ferons un grand voyage. Veux-tu?

— Je veux, — répondit André, et ils se quittèrent.

## XVII

Laure Préault ne se reconnaissait pas. Elle s'inquiétait d'autant plus de se sentir changée que personne, autour d'elle, ne semblait s'en apercevoir et cela même lui faisait mesurer combien elle était seule, avec ses amis lointains. Elle comprenait alors combien il avait été absurde de vouloir faire reposer sa vie sur plusieurs personnes. Tous ceux qui l'entouraient prenaient d'elle ce qu'elle pouvait leur offrir d'agrément, puis allaient à d'autres plaisirs. Aucun ne lui portait de sollicitude sincère, et n'eût pu même penser qu'elle avait quelque peine à vivre. Ils entouraient sa solitude sans l'entamer. D'ailleurs

elle-même avait voulu être fière, écarter les autres, et elle n'endurait pas sans un peu d'amertume d'avoir si bien réussi. M. Joffand, déçu, à la fin, en voyant qu'elle ne rendait pas sa vie plus théâtrale, commençait à revenir de tout ce qu'il avait pensé d'elle. Il lui fit comprendre son désappointement et le plus étonnant est qu'elle y fut sensible. Madame d'Arsivilliers, bien loin de l'aider, ne faisait que la détraquer davantage. Il y avait en elle quelque chose d'excessif et de vain qui dégoûtait Laure de ses propres sentiments. D'ailleurs son amie avait maintenant d'autres soins. A la suite d'une discussion où ils s'étaient trouvés du même avis contre tout le monde, elle s'était engouée du petit Arsailly. Négligeant la peinture ancienne, dont on ne parle pas assez, celui-ci s'occupait à présent de la peinture la plus moderne, dont on a plus d'occasions de parler. Il courait les expositions et les magasins et, en face des toiles qu'on lui montrait, œuvres de jeunes peintres promis à la gloire, savait qu'il ne devait jamais se déconcerter, et qu'il aurait toujours l'air de s'y connaître, s'il louait davantage ce qui au fond le choquait le plus. Il entraîna dans ces visites madame d'Arsivilliers qui, en dépit de son mari, alla jusqu'à acquérir quelques toiles, et les vieux portraits galants et guerriers de son hôtel durent recevoir parmi eux ces taches confuses que semblait limiter au hasard leur cadre d'or. Ces tableaux qu'elle avait achetés, madame d'Arsivilliers ne les regardait même pas. Mais à leur propos, elle se vantait de donner un exemple aux autres, en favorisant l'art de son temps; ainsi, elle se flattait encore de prendre un avantage sur ceux qui l'entouraient, et dans tous les sentiments où elle croyait échapper au monde de la vanité, elle s'y rattachait une fois encore.

Laure, elle, regarda ces tableaux et, comme ils ne lui plurent guère, elle le dit. Son amie lui fit entendre un peu aigrement qu'elle manquait de l'éducation nécessaire. Elles se contredirent d'autres fois encore et quand elles en eurent pris l'habitude, elles trouvaient dans ces dissentiments un âpre plaisir, comme soulagées d'avouer enfin l'opposition de leurs natures. Mais leur désaccord le plus vif éclata un soir où l'on parlait de Sciliver. Celui-ci était le sujet de toutes les conversations; on se racontait des traits de sa vie à Constantinople, on

parlait aussi de la *Pasiphaé*, dont le sujet monstrueux faisait naturellement suite à ces histoires. Parmi les femmes, celles mêmes qui prétendaient résister à l'entraînement général n'exprimaient leurs restrictions qu'après avoir obtenu qu'il vînt chez elles et il était comme une tache éclatante dont toutes à l'envi voulaient se parer. Il avait dîné chez madame d'Arsivilliers qui s'était prise d'enthousiasme pour lui, et répétait depuis une phrase qu'il lui avait dite sur ses origines : je suis, lui avait-il dit, le fils du navigateur et de la sultane. Elle l'avait invité une autre fois : comme ce jour-là il lui avait manqué au dernier moment, elle en était d'abord restée mortifiée, mais, depuis, elle avait cru magnanime de ne pas en vouloir au musicien, qu'elle avait recommencé d'exalter. Laure, en écoutant son amie, sentait croître en elle cette irritation qui lui devenait maintenant trop habituelle. Elle sentait que tout ce qu'on disait là était creux et faux et ne savait pas néanmoins trouver de paroles pour y répliquer. L'engouement grossier de toutes ces femmes pour un homme qui s'en faisait gloire, la blessait et l'offensait dans sa propre pudeur.

Elle interrompit madame d'Arsivilliers. Celle-ci riposta qu'on avait bien le droit d'admirer quelqu'un qui en était digne.

— Mais ce n'est pas de l'admiration, — dit Laure, — c'est une espèce d'avidité, c'est le besoin de s'exhiber soi-même en se montrant à côté de lui. D'ailleurs, s'il n'avait que sa musique on ne s'en occuperait pas tant. Ce sont toutes ces histoires...

Madame d'Arsivilliers répondit que les grands artistes avaient le droit de ne pas vivre comme les autres, et qu'ils en avaient même besoin. « Moi qui suis vertueuse, pensait-elle, je sais reconnaître à d'autres les permissions dont je n'use pas, et même je n'en veux pas à Sciliver de ce qu'il n'est point revenu chez moi. Mais Laure n'est pas généreuse. » Laure à son tour répliqua : au lieu d'énoncer ce qu'elle voulait, elle avait l'air de défendre des idées bourgeoises. Ce fut une de ces discussions irritantes où ceux qui se contredisent n'ont même pas la satisfaction de bien définir ce qu'ils pensent. Par dépit de ne pas trouver les mots justes, Laure en employa d'excessifs, et ne pouvant persuader son amie, elle voulut au moins la vexer

et lui déplaire. Tandis que toutes deux parlaient au hasard, elles se regardaient avec la plus franche aversion. Pourtant Laure aurait souhaité qu'un autre eût raison, en exprimant ce qu'elle n'avait pas su dire. Elle dut renoncer à cet espoir : M. Joffand approuvait madame d'Arsivilliers. Robert de Lambaye parlait de madame Aguirroa, qu'il avait connue. Elle avait fasciné ce vieil adolescent.

— Elle m'intéresse, — disait-il d'un air d'amateur.

Elle lui avait paru étrange, et, parce qu'elle ne finissait pas ses phrases, il la trouvait mystérieuse. Laure regarda M. de Lizy. Mais les vieillards n'ont plus que de rares présences et M. de Lizy semblait ne pas être là; on eût dit qu'une buée l'enveloppait. Laure se tut. On en vint à parler de l'amour; tandis que tous prononçaient ces phrases vaines et brillantes, ces fausses maximes de la conversation qui ne répondent à rien de réel et ressemblent à des assignats qu'aucun or ne garantit, malgré elle, Laure écoutait; et elle s'aperçut qu'elle en était venue à un tel point que, doutant de tout, ce qu'elle croirait dépendait d'une révélation quelconque. Mais tout ce qu'elle remarqua, c'est que ceux qui parlaient étaient pareillement contents de ce qui leur était échu; et chacun, dans son amour-propre, se félicitait de ses amours. Seul un jeune homme se taisait comme elle. C'était un garçon de vingt-quatre ans, Louis Jacqueville, à peine arrivé de sa province, que patronnait madame de Scivaudi, dont il était le cousin. Il avait des yeux très petits, des cheveux pommadés et luisants comme un bonnet de soie, la mine un peu fausse. Laure fut frappée de son air attentif. Lui aussi il voulait savoir. Elevé sévèrement et encore nouveau à la vie de Paris, il regardait ces jeunes femmes qui parlaient si librement, se rappelait ce qu'il avait entendu raconter de certaines d'entre elles; cependant il avait beau leur prêter toutes les aventures et les dégrader en imagination, il n'arrivait pas à se sentir moins timide envers aucune. Mais il souhaitait ardemment de se rendre favorable n'importe laquelle, ne fût-ce que pour intéresser ensuite les autres. Laure rencontra son regard et en fut gênée sans savoir pourquoi.

M. de Minière s'approchait, il s'assit à côté d'elle. Depuis quelque temps, d'ailleurs, il la recherchait et lui faisait des

visites fréquentes, à la façon des vieux garçons qui vont n'importe où pour n'avoir pas à rentrer chez eux.

— Mon Dieu, l'amour! — dit-il en levant les bras au ciel.

Lui, au moins, n'était pas satisfait. Néanmoins, ce qu'il lui dit ne plut pas davantage à Laure. Il n'avait pas l'air assez triste de tout ce qu'il énonçait d'affligeant. « Je ne serai donc de l'avis de personne », se dit-elle presque effrayée. Elle aurait voulu répondre à M. de Minière, mais ne savait au nom de quoi protester. Lui, au contraire, assurait qu'il parlait au nom de l'expérience et, parlant ainsi, l'opinion qu'il exprimait, il la tirait, une fois de plus, de sa propre histoire; il n'avait pas l'air de supposer qu'il pût exister autre chose que ce qui lui était arrivé. D'ailleurs, mis en confiance, il en vint à parler de lui, expliquant à la jeune femme pourquoi il avait manqué sa vie : ce n'était pas pour des qualités qui lui avaient fait défaut, mais, au contraire, pour des mérites qu'il avait de plus que les autres. Ainsi il commençait toujours par se plaindre et finissait par se vanter.

Laure, parfois, allait voir ses deux vieilles tantes qui vivaient encore. Elle les trouvait dans leur petit appartement qui restait grisâtre, même par les jours les plus clairs. La jeune femme, dès qu'elle entrait, se sentait suspecte. Les vieilles demoiselles n'avaient pas encore approuvé qu'elle eût épousé le mari dont elle était devenue veuve, et la jugeaient plongée dans une vie pernicieuse. Elles-mêmes dédaignaient le présent; parfois, pourtant, comme pour montrer à leur nièce qu'elles n'étaient pas si en retard, elles lui parlaient d'un livre qu'elles avaient lu, ou d'un tableau qu'elles avaient remarqué à l'un des Salons, et qu'elles louaient toujours selon le sujet qu'il représentait. Du reste, elles étaient honnêtes, exactes, scrupuleuses, mais plutôt que de nourrir ces vertus d'une façon vivante, elles semblaient seulement en conserver en elles le squelette. On ne pouvait que craindre leur blâme, sans espérer leur conseil.

Laure souffrait. Depuis qu'elle avait accepté de subir certains états, elle y retombait sans cesse. Elle était irritée, impatiente. Elle devenait suceptible. Pour un rien, elle reje-

tait ses amis, elle sentait varier son sentiment à leur sujet, et en avait honte. « Je deviens comme Mathilde », se disait-elle. Le pis était qu'ils ne justifiaient que trop ces variations : ce qu'il y avait de meilleur dans leur caractère était aussi ce qui s'y trouvait de moins sûr. Ils étaient sans cesse infidèles à ce qu'on aimait en eux. Robert de Lembaye se dégradait insensiblement dans une société vulgaire, et quoiqu'elle n'eût jamais eu l'envie de le prendre pour elle, elle lui en voulait d'être à d'autres. Elle ne voyait plus les gens que par leur tics et M. Rollaud lui devint insupportable parce que, tout en discourant, il faisait sans cesse tinter dans sa poche un trousseau de clefs. Tous ses sentiments devenaient mesquins. Jamais elle n'avait eu pour les autres plus d'hostilité. Mais en même temps qu'elle voulait s'opposer à eux, elle ne trouvait en elle aucun principe qui lui en donnât la force. Elle n'était plus qu'une suite de crises. Eux, au contraire, elle les voyait, béats, pourvus, satisfaits, et c'était au moment même où ils lui déplaisaient le plus qu'elle était saisie d'une brusque envie d'être comme eux.

L'idée qu'elle eût pu faire le moindre progrès lui paraissait dérisoire. Elle ne lisait plus aucun livre. Elle avait fini par se détourner des arts, et par penser qu'il vaut mieux ne plus voir de belles choses, puisqu'on ne peut rien faire de beau. Elle n'était qu'exaspération et faiblesse. Rien n'agissait en elle profondément. Elle avait su qu'André Arlant était revenu à Paris, sans que cela fît rien qu'augmenter peut-être son impatience. Elle n'avait plus de trésors dans son souvenir. Cependant, un jour, à propos de la prochaine pièce de l'écrivain, on parla de lui, de ses romans. Il y avait là M. de Staunhort. Fils d'un Russe allemand qui s'était marié à Paris, c'était un de ces oisifs venimeux comme il s'en trouve. Ayant déjà plus de cinquante ans, et aigri de n'avoir pas fait un beau mariage, il répandait au hasard des calomnies qui faisaient qu'on le craignait et le ménageait. Il tint soudain sur un livre d'André, que sans doute il n'avait pas lu, des propos quelconques. Elle le regarda avec une haine subite. Elle se représenta brusquement ce qu'un tel homme représentait de privilèges injustifiés, de malfaisance et de nullité. Elle regretta aussitôt de n'avoir pas relu les romans d'André pour pouvoir les défendre mieux,

ce qui d'ailleurs eût été bien inutile. Elle répondit à Staunhort durement, car elle savait marquer son dédain. Elle vit le visage de son interlocuteur rougir comme si elle l'avait frappé, et vaciller les yeux troubles.

— Oh! oh! dit-il avec un petit ricanement, — on ne peut donc pas toucher à monsieur Arlant?

Il la regardait de ses yeux vairons, et il avait l'air de ces mauvais sorciers qui savent tous les secrets. Peut-être l'avait-il surprise autrefois. Peut-être lui-même, sans qu'elle s'en doutât, avait-il pensé à l'épouser.

— Soyez tranquille, — lui répondit-elle, de l'air le plus calme, — il ne faut pas croire que vous touchez à tout ce dont vous parlez.

En face des autres, son antagonisme l'avait soutenue. Mais elle avait eu beau défendre les livres d'André Arlant, elle n'avait pas eu une pensée pour lui, et si elle avait gardé quelque sentiment à son endroit, ce n'aurait été qu'une sorte de rancune. Elle était pauvre, faible, irritée, et dehors c'était le printemps. Les jours allongeaient, les arbres des avenues étendaient leurs rameaux, comme pour écarter les maisons et laisser voir un azur plus vaste. Il semblait qu'un bonheur immense et facile fût offert à tous les vivants et Laure ne savait pas comment en saisir sa part. Tandis qu'elle était étendue sur sa chaise longue, le matin, près de la fenêtre ouverte et pleine d'or, elle entendait les cris d'une femme qui s'exerçait à chanter, et ce long gémissement régulier, lentement traîné sur toutes les notes, finissait par avoir quelque chose d'énervant et d'insupportable qui la faisait presque défaillir. Elle n'osait pas regarder dehors, elle évitait, comme des écueils, toutes les choses trop belles que lui présentait la saison, un langoureux nuage arrêté dans l'azur, une façade claire qui riait de toutes ses vitres, et, en face, dans le jardin de l'hôtel Hützen, un voluptueux marronnier rose. Elle, autrefois hautaine, fière de son cœur difficile que rien de faux ou de facile n'abusait et qui ne se rendait qu'aux plus nobles œuvres d'art, un rien, maintenant, l'ébranlait. Pour une mauvaise romance elle avait les yeux pleins de larmes. Ces émotions subites ne la trompaient point sur son état et n'empêchaient pas qu'elle se sentît plus sèche et plus stérile qu'elle n'avait jamais été.

Pourtant elle s'y abandonnait. Parfois, quand elle était étendue ainsi, il lui semblait que sa jeunesse, sa beauté l'étouffaient comme un énorme bouquet inutile. Alentour la ville printanière, nouvelle, lâche, oisive, était, avec ses feuillages verts déployés, comme un grand vaisseau chargé de foules heureuses, et elle qui avait toujours eu l'orgueil de se tenir à l'écart, maintenant elle se sentait humblement la sœur d'une multitude d'êtres inconnus, ordinaires. Alors le désir d'être comme tous les autres, de trouver la paix en se confondant avec eux, s'emparait d'elle de nouveau et d'une façon plus puissante. Qu'importaient les paroles et les doctrines? L'essentiel était pour chacun de saisir avant le tombeau les quelques moments de bonheur qui le justifiaient d'avoir vécu. Ainsi, croyant que dans son âme tout était détruit, elle en tirait du moins la consolation de penser qu'elle pourrait s'ordonner ce qu'elle voudrait, sans trouver en elle de résistanee.

C'est alors qu'elle revit Constant de Citra, qui revenait des Indes. Il faisait des voyages qui lui tenaient lieu d'occupations et le sauvaient un peu de la platitude des oisifs ordinaires. Il rencontra Laure chez les autres, et il vint la voir chez elle. Ses faciles succès, bien loin de lui avoir donné des femmes une connaissance plus raffinée, n'avaient fait que lui inspirer à leur endroit une sorte de cynisme insipide. Il les croyait toutes pareilles, avec plus ou moins de déguisement. Mais il sentit pourtant que celle-ci était différente, et, de ce sentiment inavoué, le désir qu'elle avait éveillé en lui prit quelque chose de moins distrait et de plus tenace. Il comprenait qu'il devait être prudent et qu'il n'aurait pu revenir d'une fausse démarche. Cependant, aussi bien qu'elle n'aurait pas souffert qu'il se déclarât, elle n'aurait pas, non plus, voulu le perdre. Elle était heureuse qu'il fût là et qu'il représentât vaguement tout ce qu'elle ne lui laissait pas exprimer. Il racontait ses voyages, ses dernières chasses aux Indes, il nommait des villes lointaines et de ces beaux noms émanait une poésie dont quelque chose restait sur lui. Parfois il se hasardait à parler à Laure un peu d'elle-même, et la jeune femme le laissait faire en le surveillant. Il lui était pourtant facile de s'apercevoir que, hors du désir qu'elle lui inspirait, il ne soupçonnait rien d'elle. Mais au lieu que cela lui déplût, elle en profitait presque pour échapper

justement à tous ces états qu'il ne devinait point; grâce à ce désir masculin, elle reprenait une vie plus facile, plus simple, elle rentrait dans sa chair. Ils étaient attirés l'un vers l'autre moins par la sympathie que par l'opposition de leurs deux natures. Il n'avait presque rien de ce que Laure préférait. Mais elle s'adressait à lui non pour satisfaire ses rêves, mais pour obtenir enfin de s'en délivrer. Il était beau, viril, avec une figure assez chaude, et lui, au moins il s'occupait d'elle.

Mademoiselle d'Idrifonds, avec sa tante, était revenue à Paris; Laure et elle avaient recommencé leurs promenades. Elles partaient, avides d'espace. Dès que l'auto arrivait au Bois, elles voyaient le paysage s'élargir. Tout était clair. On aurait dit que l'ombre n'existait plus, qu'elle était bannie de la terre. Des marronniers dressaient leurs fleurs, d'abord rouges comme du fard, qui déteignaient lentement dans l'azur suave. Toute la lumière était dans le ciel, toutes les couleurs étaient sur la terre, et, au milieu de cette effusion de nuances, un arbre, une aubépine, apparaissait chargé de blanc, comme si, dans cette fête multicolore de l'été, il avait neigé pour lui tout seul.

Elles allaient jusqu'à Saint-Cloud, montaient à pied au haut des jardins. Elles s'asseyaient, regardaient, et, peu à peu, elles se laissaient gagner par les choses. Les corbeilles étaient propres et luisantes et partout, le long des pelouses, couraient des lignes ardentes de géraniums, pareilles aux cordons de feu qui soulignent le dessin des édifices dans les illuminations. Les arbres élevaient leurs masses légères et pénétrées d'air, que l'azur avait l'air d'attirer avec douceur. De gros pigeons volaient, souffletant les branches. En bas la rivière semblait faucher la colline et la mettre entre deux ciels. Laure et Ursule demeuraient là aussi longtemps qu'elles pouvaient. Le paysage se préparait pour le soir, se purifiait avec lenteur et à mesure que le crépuscule approchait, le ciel devenait plus pâle, en même temps que l'espace devenait plus silencieux. A la fin rien ne bougeait plus, les feuilles se rejoignaient, se massaient et chaque arbre semblait planer dans une immobilité enchantée, Seul crevait le gros cri d'une grenouille. La dernière hirondelle passait aiguë dans l'espace où tâtonnait déjà la première chauve-souris, confuse. Paris, décoloré, s'étendait, avec ses

monuments qu'on apercevait, et comme une branche, toute proche, s'allongeait sur les toits lointains, un des petits dômes dorés de la ville, suspendu entre les feuilles, avait l'air d'un des fruits de l'arbre.

Laure tâchait de s'oublier en contemplant tout cela; Ursule jouissait des choses avec une naïveté sans trouble, une sorte d'impunité qui finissaient par faire pitié à son amie. Un soir qu'elles étaient assises ainsi, en face d'une grande allée qui s'allongeait devant elles, Laure regardait un jeune homme et une jeune femme s'y enfoncer, l'un près de l'autre, sans se toucher; ils étaient presque arrivés au bout, fluets et amincis par la distance, entre les grandes cascades de feuillages et, quoiqu'ils fussent tout proches, on voyait encore l'interstice d'air qui les séparait, quand soudain, ils s'inclinèrent l'un vers l'autre et leurs silhouettes se joignirent en un point. Laure comprit qu'ils s'étaient donné un baiser, et cela avait été si subit et si naturel que son cœur battit. Elle se leva. Ursule n'avait rien vu.

A la fin de mai, le temps se gâta. Des nuages lourds obstruaient le ciel, le malaise et la gêne d'un orage qui n'éclatait pas rendaient les heures pesantes. Laure et Ursule, cependant, n'avaient pas renoncé à leurs promenades. Un jour, elles revinrent ainsi à Saint-Cloud et montèrent jusqu'à la terrasse d'où l'on aperçoit Paris. La ville était sans couleur, comme écrasée sous le ciel blafard, d'où tombait par plaques une lumière trouble et fausse. Par moments une bouffée de vent rendait les arbres houleux. Laure souffrait dans tous ses nerfs. Elle avait envie d'être seule et s'avança loin d'Ursule. Sur la terrasse un seul groupe apparaissait. C'était une mère avec ses deux filles, maussades et molles, habillées de flanelle blanche, autour desquelles s'empressait, un appareil photographique dans les mains, un grand jeune homme à la figure naïve, en redingote, coiffé d'un chapeau haut de forme, les souliers poudreux. Demeuré seul avec l'aînée des deux filles, tandis que la mère et l'autre s'étaient éloignées, toute la bonne humeur qu'il affectait tomba brusquement; il se mit à parler fiévreusement. Appuyée à la grille, Laure l'entendait.

— Anna, — disait-il, me laisserez-vous retourner là-bas sans un mot? Songez que pendant ces deux ans je n'ai pensé

UofM

qu'à vous, je n'ai travaillé qu'en pensant à vous. — Il l'implorait, mais comme il continuait de remuer en tous sens son appareil photographique, en face de Paris étendu, il avait l'air, tout en parlant, de prendre des vues absurdes.

« Partout l'amour », se dit Laure avec une sorte d'ivresse.

La molle fille ne répondait rien et, pour n'accorder pas même un regard à son soupirant, détournait les yeux.

— Ou bien alors, — reprit-il d'une voix tremblante, — s'il ne doit plus rien y avoir entre nous, si vous révoquez vos promesses, dites-le moi, que je le sache, si vraiment c'est fini... — et tout son visage suppliait qu'on lui épargnât cette vérité qu'il demandait.

— Non, — répondit-elle d'une voix traînante, en faisant la moue, — ce n'est pas fini...

Ce mot, par lequel elle refusait seulement de perdre une victime, fut accueilli par le jeune homme avec une reconnaissance éperdue.

— Chère Anna, — murmura-t-il, — chère Anna! — Alors, avec un vague sourire, elle le parcourut lentement du regard et l'on sentait qu'aucun des détails ridicules de la toilette ou de la personne de son compagnon ne lui échappait; et lui aussi, en l'examinant, aurait pu prendre avantage de tout ce qu'elle avait d'imparfait, de sa forme lâche, de sa peau tachée : mais il ne voyait rien de cela; il la contemplait avec des yeux pleins d'amour.

Cependant les nuages s'étaient amassés sur Paris comme une sombre vendange. Ils étaient devenus d'un bleu dense, puis avaient roussi et l'on avait entendu le grondement des premiers tonnerres, pareil au bruit des chars qui les auraient apportés. Soudain, au-dessus de cette ville et de ce paysage fatigué, soumis à l'homme, avec une liberté et une violence sauvage, l'orage éclata. La pluie pressée tombait sur Paris, des éclairs saccadés allaient et venaient, pareils aux archets des violons au moment le plus furieux d'une symphonie. Mais tandis qu'on regardait ces éclairs incessants, on entendait se prolonger la profonde roulade des tonnerres, complaisante, heureuse, et presque paisible. L'espace était plein de forces soulagées qui se délivraient. Comme il ne pleuvait pas encore au-dessus d'elle, Laure était demeurée sur la terrasse, quoi-

qu'elle eût entendu Ursule l'appeler. Un vent humide venait à elle et lui révélait tout son corps. Elle ne céda la place qu'aux premières gouttes et rejoignit en courant Ursule sous le kiosque où celle-ci s'était abritée. La pluie arrivait, rapide et violente. Mais au bout d'un quart d'heure elle s'éloigna. Les deux amies ressortirent.

Tout se relevait. On était étonné de retrouver Paris avec ses monuments entiers, ses toits riants, ses fenêtres d'où partaient de joyeux appels de lumière. Les grandes perspectives se rétablissaient. Des bruits lâches et lascifs tintaient comme de grands rires. On entendait une forge. L'espace était plein d'un échange splendide de rayons croisés. On voyait ressortir et s'éparpiller dans l'espace les papillons qu'on aurait crus morts et il semblait qu'ils allaient se disperser sur la ville où les vitres multicolores devaient les tenter comme des bouquets. Dans le parc les oiseaux chantaient et les arbres, se déchargeant par moments, avec un bruit musical, de toute l'eau dont ils étaient encore accablés, ressemblaient à de grands bardes verts qui eussent laissé tomber leurs harpes. Tandis que les derniers restes de l'ondée dégouttaient encore des feuilles, les jets d'eau, du milieu des bassins brillants et gaufrés, remontaient et rapportaient de l'eau dans le ciel. L'azur brillait, nouveau, pur, absous, et quand une bribe de nuée blanche y eût disparu, rien ne tacha plus sa gloire. Mais partout les grands marronniers fleuris se dégageaient avec une mollesse magnifique des autres feuillages, et, oublieux de la terre, ils semblaient vouloir s'élever dans cet azur, pour y remplacer les nuages.

Ne pouvant crier, Laure ouvrit les bras. Enivrée, elle était la folle de tout ce printemps. Elle repoussa dans le passé ses inquiétudes, ses crises stériles, tous ces débats qui la séparaient des choses. Pour être heureuse, il lui sembla qu'elle n'avait qu'à obéir à son corps. S'étant tournée vers Ursule, elle vit le pauvre visage trop innocent, et à ce moment elle méprisa brusquement son amie, parce qu'elle n'aurait pu rien lui dire de ce qui était en elle.

Elles revenaient. Les feuillages fumaient, de partout s'élevait des colonnes de moucherons que tranchaient des vols d'hirondelles. Laure revit le groupe qu'elle avait aperçu sur la terrasse. Le jeune homme s'était sans doute exposé à l'averse

UofM

pour abriter ses compagnes, car il était mouillé, et son chapeau haut de forme, tigré de taches d'eau, prêtait à rire; lui-même, pour égayer les femmes, faisait le bouffon en plaisantant sur son propre aspect. Deux petits amoureux chantaient, naïfs comme deux oiseaux. Tandis que l'auto ramenait Laure et Ursule, tout, autour d'elles, jetait la même clarté. Les petits pavés brillaient, réveillés dans leur couleur, verts, jaunes, grenats, luisants comme ils l'avaient été au fond des torrents; les façades miroitaient; tout semblait cristallin, éclatant, fragile. Ursule parlait peu, comme si elle eût senti qu'elle déplaisait à son amie. Pourtant elle disait par moments quelques mots afin de rompre le silence.

— Que fais-tu, ce soir? demanda-t-elle.

— Je dîne à la campagne, tu sais, dans ce gros hôtel qu'on vient de construire, avec mon oncle Préault et...

Elle s'arrêta; au moment de nommer les convives, elle avait pensé tout de suite à Constant de Citra qui devait se trouver parmi eux. « Lui », se dit-elle. Elle ne prononça pas son nom. Mais en elle-même, dès qu'elle eût pensé à lui, elle sut que sa résolution était prise et elle se tut à côté de son amie, pleine de sa décision et de son secret.

Revenue chez elle, elle trouva un très gros bouquet de roses d'un rouge sombre, que n'accompagnait nul billet; mais elle avait dit à Constant qu'elle les aimait, et elle comprit que ces fleurs venaient de lui; ils avaient donc pensé en même temps l'un à l'autre, et cette rencontre la frappa. Elle fut d'autant plus touchée de la discrétion de cet envoi qu'au fond elle en était un peu étonnée, et ayant malgré elle une certaine idée du caractère du jeune homme, elle était heureuse de tout ce qui lui permettait d'infirmer ce jugement qu'elle n'osait pas s'avouer. Elle fut sur le point de lui répondre, comme avide de s'engager. Mais elle pensa qu'elle lui parlerait, le soir. Elle revit tous les moments qu'ils avaient déjà passés ensemble et, dans un éclair, elle les rendit importants. Pendant que sa femme de chambre l'habillait, elle jouissait de faire enfin pour quelqu'un cette toilette qu'elle avait faite si souvent avec ennui et accablement, quand ce n'était pour plaire à personne. Comme sa chair lui apparaissait, elle s'attendrit un peu sur son corps, pensant qu'elle l'avait oublié. « Enfin, je suis

jeune », se dit-elle, et elle ne voulait se connaître que dans ce mot.

En repassant dans le salon, elle y revit le gros bouquet dont les roses étaient comme des bouches qui donnaient toutes le même conseil. Alors elle en prit trois, les groupa, et comme pour rendre visible la résolution qu'elle enfermait en elle, les fixa sur son corsage. Puis elle descendit. Elle avait promis au vieux Préault d'aller le chercher. Mais, quand il ouvrit la portière de l'auto, elle fut saisie de sa mauvaise mine : son visage sans barbe, dont il avait fait raccourcir les moustaches par une obéissance à la mode assez surprenante chez un vieillard, était à la fois hâve et bouffi. Il avait eu la grippe pendant l'hiver et depuis lors, loin de se rétablir, se plaignait de devenir de plus en plus faible. Atteint d'albuminurie, il devait suivre un régime. Mais il semblait croire que sa maladie n'existerait plus s'il parvenait à l'oublier, et, plus il se sentait fatigué, plus il s'attachait à la vie mondaine. C'était lui qui avait voulu donner ce dîner. Dès qu'il fut assis dans l'auto près de Laure, il se mit à lui parler de toutes les histoires des autres. Elle ne l'écoutait pas. Elle regardait dehors. L'espace était encore clair. Les arbres mouillés semblaient vernis. Sur les trottoirs, des jeunes femmes avançaient à petits pas, dans leur robe étroite, fières d'une gêne qui prouvait leur élégance, et presque toutes avaient quelque chose de comique et de joli. Une d'elles, au bord d'une flaque limpide, avançait un pied pointu comme un bec d'oiseau, et ramassait sa jupe d'un geste si délicat qu'il semblait se détacher d'elle. Une autre rejoignait un homme qui l'attendait, et Laure, en passant, vit une fois de plus, comme le centre subit de toutes ces choses, le baiser que se donnaient deux amoureux. Il lui semblait qu'il y avait partout une vie facile sans être basse, galante et pleine de plaisirs. Elle ne se souvenait plus en rien de la personne d'André, et s'il reparaissait en elle des souvenirs de leurs jours communs, tout ce qu'elle y voyait maintenant, c'était la gloire de l'amour, qu'elle voulait retrouver pareille dans d'autres amours. Cette phrase même : avoir un amant, qu'elle n'osait pas se dire du temps de sa liaison avec André, tellement elle lui paraissait infamante et indigne de tout ce qui les unissait, était ce qu'elle voulait mériter maintenant, tant, lasse de sa vie que



UofM

rien n'emplissait, elle avait besoin de redevenir comme tout le monde; elle ne voulait plus attendre et remettre. Elle fut contente en pensant que, ce soir-là, elle allait enfin vers quelque chose. Et par besoin d'agir, pour mieux respirer ces heures d'été, elle baissa les glaces de l'auto,

Le vieillard lui demanda craintivement de les relever. Elle avait oublié qu'il était là. Maintenant ils avaient passé le pont de Saint-Cloud. Le paysage s'éteignait insensiblement, les couleurs des fleurs, au lieu de rayonner, se tassaient et se concentraient dans les corolles. Mais le jour large et pâle régnait encore partout et les premières lumières, blondes et moëlleuses, avaient quelque chose d'opulent et d'inutile et semblaient posées sur le paysage comme des bijoux sur du velours. Laure se rappelait l'orage merveilleux de l'après-midi; il lui semblait que dans ces secousses splendides la nature aurait dû s'épuiser, et cependant, après cette heure éblouissante et sauvage, d'autres venaient, toutes différentes, aussi belles, tandis qu'au loin les horizons s'élargissaient dans l'espace. Laure renversa la tête, ferma les yeux : « Comme la beauté continue! » se dit-elle.

L'auto s'arrêta devant l'hôtel, grande bâtisse qu'on venait de planter en pleins bois, non loin de Versailles. Laure regretta d'être déjà arrivée. Elle eût voulu être ainsi emportée longtemps encore, dans le crépuscule d'été. Du moment qu'elle avait pris sa résolution, ayant décidé les choses en elle, elle avait cru que tout était fait, et elle s'aperçut que rien n'était commencé. Au moment où elle quittait son manteau, elle se vit dans une glace à l'improviste, de sorte qu'elle reçut son image avant de la reconnaître. Elle avait vu, sous un grand chapeau, une haute jeune femme élégante en robe rose et grise, avec à la ceinture trois roses d'un rouge si épais qu'elles paraissaient noires. Elle se promit d'avoir une histoire qui répondît à cette image. Cependant, tandis qu'elle avançait, dans la grande vérandah lumineuse, vers la table qu'on leur avait retenue, elle reconnaissait déjà quelques personnes parmi des gens qui étaient là : Staunhort dînait avec des étrangers. A peine assise, Laure vit entrer madame Lemellier, suivie de M. Joffand, haute, antique et majestueuse, parmi les autres femmes, comme un navire d'autrefois au milieu de vaisseaux

modernes. Il sembla à Laure que tous ces visages la séparaient du dehors, la remettaient dans cette ancienne vie qu'elle croyait avoir répudiée; elle comprit qu'elle perdait son élan.

Les quelques invités de M. Préault arrivaient. Ce fut d'abord le petit Jacqueville, puis un homme encore jeune, gros, avantageux, qui se répandait dans le monde. Il s'appelait M. Braüny, et c'était un de ces personnages qui deviennent parisiens avant même qu'on sache s'ils sont français. Estelle de Candun parut, amenée dans l'auto de Serrizier, qu'avait convié de madame Lemellier. La jeune femme avait refait amitié avec lui, car ils avaient besoin l'un de l'autre, et, après s'être mutuellement décriés, ils se réconciliaient toujours, un peu plus bas chaque fois. Madame de Candun était joyeuse. Oubliant ses dernières aventures, elle se sentait disposée à du nouveau : elle courait depuis quelque temps les devineresses qui, toutes, lui prédisaient invariablement de grandes épreuves, suivies de revanches superbes : et comme les malheurs qu'on lui annonçait devaient affliger ses proches, et le bonheur qui succèderait être pour elle, elle se sentait pleine de courage pour supporter les premiers en attendant le second. Laure se trouvait de nouveau enfermée dans les personnages habituels. Il ne manquait plus que Constant de Citra : elle espéra en lui pour la délivrer des autres; elle l'aperçut la première, elle vit son profil qu'il tendait toujours un peu en avant, et, sans le vouloir, elle regretta qu'il fut déjà là. Il vint à eux. En cet instant, s'il lui avait marqué qu'il fût avide d'elle, fût-ce même grossièrement, elle aurait peut-être été satisfaite. Mais il ne lui montra que de la familiarité, ce qui lui déplut. A la table elle se trouva près de lui : le jeune homme l'ayant effleurée, elle se retira avec une vivacité involontaire, mais si brusquement qu'elle connut bien que c'était mal débuter. Alors elle souffrit de ne pas être de ces femmes à qui les choses arrivent avant qu'elles s'en soient aperçues, et voyant les verres placés devant elle, elle pensa aux vins, à l'alcool, à tous ces vils moyens qu'on a de troubler sa conscience.

Les convives, au commencement du dîner, ne savaient guère de quoi ils allaient parler. Laure s'était dit qu'elle devrait remercier son voisin des fleurs qu'elle avait reçues, mais, à mesure qu'elle tardait, ce remerciement, qui aurait dû être

UofM

tout naturel, lui devenait si difficile à exprimer, qu'elle doutait de pouvoir le faire. Soudain, comme pour fournir justement un sujet aux conversations des autres, Sciliver parut, avec une cantatrice célèbre, Irène Pernet. Plutôt petite, un peu maigre, elle portait ce soir-là une robe théâtrale où paraissaient subsister des souvenirs de tous ses rôles. Sciliver venait d'avoir une affreuse dispute avec madame Aguirroa, il était las; mais, quand tous deux avancèrent, tandis qu'on les regardait, ils jouirent ensemble de cette curiosité qu'ils feignaient de ne pas remarquer, mais qui les ranimait comme un effluve électrique. Ils s'assirent l'un en face de l'autre. Irène Pernet ne parlait que d'art, et n'était qu'ambition. Elle pensait à jouer le rôle de *Pasiphaé*, Sciliver supputait ce qu'elle pourrait valoir pour sa pièce et tous deux, chacun se demandant ce qu'il pourrait tirer de l'autre, s'estimaient comme deux lutteurs rivaux. Cependant, comme on les avait déjà vus ensemble plusieurs fois, ceux qui les regardaient ne doutaient pas d'assister au début d'un grand amour.

— Ah! — dit à sa table madame Lemellier, — voilà ce fameux Sciliver, dont la musique, paraît-il, vous fait un effet...

Et elle s'arrêta d'un air de blâme, mais avec l'espoir qu'on allait parler de cet effet-là. Ayant vécu toujours très vertueuse, madame Lemellier portait une curiosité tardive aux désordres qu'elle avait ignorés et, les flétrissant encore, voulait, du moins, être renseignée sur tout ce qu'elle réprouvait. Elle se tourna vers M. de Lizy, qui se récusa. Mais Serrizier répondit à peu près à son attente en racontant sur Sciliver quelques anecdotes. A la table de Laure, madame de Candun en faisait autant, parlait du musicien, de madame Aguirroa, car c'était une de ses affectations les plus chères de vouloir toujours connaître mieux que personne les gens dont on s'occupait. Constant de Citra, agacé qu'un autre homme prît tant d'importance, parla avec dédain de Sciliver et des femmes qui lui faisaient escorte. Laure crut d'abord qu'il allait exprimer les sentiments qu'elle avait sur ce sujet-là, mais elle s'aperçut bien vite que, dans la personne du musicien, c'était surtout la musique qu'il méprisait. Il aurait donc fallu, cette fois-ci, que Laure défendît Sciliver et retombât dans un de ces débats inextricables qui lui

étaient si pénibles. Elle ne dit rien; elle sentait seulement qu'ils s'éloignaient l'un de l'autre, et que, si cela continuait, il n'arriverait rien de ce dîner. Et elle ne voulait pas qu'il en fût ainsi, après ce qu'elle avait, quelques heures avant, résolu en elle. A ce moment, elle aperçut le visage fourbe de M. de Staunhort, qui l'épiait. Elle savait qu'il avait médit d'elle et de Constant de Citra. Ce fut ce qui la décida. Elle se tourna vers Constant.

— J'ai reçu vos fleurs, dit-elle, je les ai trouvées en rentrant. Merci.

Elle le regardait de ses beaux yeux devenus tendres. Tout ce qu'elle lui demandait à ce moment-là, c'était de savoir l'abuser, de ne pas faire apparaître sa nature particulière, de garder son prestige vague de tentateur. Comme il ne savait pas au juste où il en était avec la jeune femme, il fut heureux de ce regard : « Une de plus », pensa-t-il. Plein d'un brusque désir, il se rapprocha d'elle insensiblement, et tournant vers elle sa figure devenue plus chaude :

— En rentrant, — dit-il en souriant, et à voix basse; — et d'où veniez-vous?

Elle aurait voulu lui raconter le bel orage de l'après-midi et les sensations par lesquelles elle avait été justement poussée vers lui. Elle sentit qu'elle ne le pouvait pas. Elle se borna à dire :

— J'étais à Saint-Cloud, j'ai vu l'orage.

— Ah! dit-il.

— Vous savez, — reprit-elle, poussée par un besoin délicat de lui parler d'elle et de lui expliquer ce qu'elle était, — j'aime beaucoup à me promener.

— C'est que vous n'avez pas autre chose à faire, — répondit-il en souriant encore.

— Mais non, — répliqua-t-elle — : il ne faut pas croire que je perds mon temps; j'aimerai toujours à me promener.

— Enfin, que faites-vous? — demanda-t-il d'un air de condescendance.

Il la regardait avec une curiosité sans inquiétude et sans défiance, sûr qu'elle n'avait pas de secret. Elle était mécontente et presque irritée. Elle aurait voulu lui faire comprendre que toutes ses heures n'étaient pas vaines, l'intéresser aux

UofM

efforts qu'elle faisait, au lieu que tout ce qu'il pensait d'elle, elle le sentait, c'était qu'elle perdait son temps tant qu'elle n'était pas sa maîtresse.

— Mais, — dit-elle, — je vais, je viens, je vois mes amis.

— Vos amis, qui est-ce? — dit-il avec un dédain d'amant pour les rôles secondaires qu'on peut jouer auprès des femmes. Il s'attendait néanmoins à ce qu'elle lui nommât des hommes jeunes, déjà il était armé contre eux. Mais elle lui parla de Joffand, d'Esprévat, et voyant avec quel dédain il l'écoutait, elle avait un peu honte, d'autant qu'elle savait bien qu'au fond ils ne lui étaient de rien. Mais elle aperçut, à la table de madame Lemellier, le visage rouge de M. de Lizy.

— Tenez, — dit-elle, heureuse de pouvoir être sincère, — voilà quelqu'un que j'aime beaucoup : monsieur de Lizy.

— Quoi, — dit-il —, ce vieux?

— Ce vieux, — répondit-elle sèchement.

— Mais vous devez vous ennuyer si vous n'avez que ça?

— Je ne m'ennuie pas, — dit Laure. Elle comprenait ce qu'il y avait de dérisoire à défendre contre lui sa vie où elle avait justement voulu l'appeler, pour qu'il en comblât le vide. Pourtant il ne lui était pas possible de parler autrement : « Comment pourra-t-il m'aimer, se disait-elle, s'il ne s'intéresse même pas à ce que je suis? » Mais en même temps qu'elle souhaitait faire vraiment connaître au jeune homme ce qu'il y avait dans sa vie de plus sérieux, elle sentait qu'elle devait éviter le moindre mot qui pût lui paraître prétentieux, car il en aurait pris aussitôt prétexte pour la railler. — Et puis, — dit-elle, aussi simplement qu'elle put, — je travaille un peu, je fais de la musique, je lis beaucoup.

— Oh, oh, — répondit-il, — vous aussi, vous êtes une savante!

Malgré lui, il avait un air narquois, un ton sarcastique. Tous deux s'apercevaient que cette conversation les éloignait l'un de l'autre, et ils en subissaient le malaise sans pouvoir le rompre. Elle se rendait compte qu'il la méconnaissait tout à fait. Lui, maintenant s'irritait de sentir dans tout ce qu'elle lui disait une prétention à se passer de lui, à trouver ailleurs quelque chose de valable et de suffisant. Ce sentiment d'hosti-

lité rendrait plus vif son désir, le besoin de reprendre l'avantage et de la soumettre.

— Et qu'est-ce que vous lisez? — demanda-t-il alors d'une voix fausse, sans même s'apercevoir de ce qu'il disait.

— Le dernier livre que j'ai lu, — répondit-elle, — c'était *Le Rouge et le Noir*.

— Ah! — dit-il, ennuyé, — qu'est-ce que c'est?

Et tandis qu'il posait cette question, agacé de s'enfoncer malgré lui dans cette conversation où elle lui échappait, il revit brusquement tout le temps qu'il avait déjà passé près d'elle sans obtenir aucun résultat positif, il se crut sot, et enflammé à la fois de la voir si proche et de la sentir étrangère, en même temps qu'il murmurait une parole indistincte, il la frôlait du genou et appuyait son pied sur celui de la jeune femme. Mais elle, retirant le sien violemment, s'écria d'une toute autre voix, haute et mordante :

— Monsieur de Citra qui ne sait pas ce que c'est que *Le Rouge et le Noir!*

Et, par une adresse de femme, pour que personne ne pût plus avoir la même ignorance, elle ajouta :

— Le roman de Stendhal!

— Oh! — fit, scandalisé, le petit Jacqueville, trop heureux de prendre son avantage sur ce Constant de Citra qu'il enviait. Lui, tourna vers Laure des yeux pleins de haine. Ne comprenant rien à ce qui arrivait, il crut qu'elle avait toujours voulu le jouer, et, à la pensée qu'il avait été sa dupe, il la détesta. Il chercha ce qu'il pourrait lui dire d'atroce et ce qu'il trouva fut bien loin de lui suffire :

— Madame Préault, — dit-il, — lit beaucoup, elle a tout son temps pour ça.

— Et je le garde, — répondit Laure.

Elle était dure, raidie, et malgré tout satisfaite de n'avoir plus à lutter contre sa nature. Ses yeux ayant rencontré, à quelques tables de distance, les yeux vairons de Staunhort, elle lui darda un regard étincelant. Constant de Citra ne lui représentait maintenant rien de plus que ce qu'il était, elle le voyait seulement dans sa suffisance et sa pauvreté. Elle le criblait malgré elle de mille remarques hostiles, et comme elle voyait sur la nappe sa main assez courte, aux ongles ternes :

« Il pourrait au moins être plus soigné, se disait-elle, puisqu'il prétend plaire. » Elle regrettait seulement de porter sur elle des roses qui venaient de lui, elle aurait voulu les arracher. « S'il pouvait ne pas les avoir remarquées », pensa-t-elle. Cependant, par énervement, elle renversa un de ses verres et s'en voulut comme d'un désavantage qu'elle s'infligeait. C'était du champagne, heureusement, la tache était claire. Pendant qu'un maître d'hôtel réparait le dégât, Estelle intriguée regardait Laure, en regrettant d'avoir été trop absorbée par sa conversation avec Braüny pour comprendre ce qui venait de se passer et elle se trouvait confirmée dans le soupçon que Laure avait aussi ses intrigues, mais qu'elle savait les cacher et se garder ainsi, sans y avoir droit, la supériorité d'une femme inattaquable. Madame de Candun, à cette idée, en voulait à son amie, pour toutes les confidences qu'elle lui avait faites sans être payée de retour. Laure ne parlait pas encore, elle n'était pas assez tranquille, mais toute femme a quelques airs de visage dont elle est sûre; elle avait pris son air de dédain et sentait cette expression adhérer à ses traits aussi distinctement qu'un masque. A la fin, elle comprit qu'elle devait dire quelques mots et, comme le petit Jacqueville parlait d'un de ses cousins, Lucien de Béryon, jeune officier qui se distinguait en Afrique, Laure loua les hommes qui occupaient ainsi leur vie, et, quoique ce ne fût pas dans son intention, ses paroles prenaient quelque chose de désobligeant pour Constant de Citra. Autour d'eux un brouhaha s'élevait. Le vieux Préault oubliait sa maladie, qui restait peinte sur sa figure. Un médecin qu'il avait consulté passa près de lui, beau, brillant.

— A la bonne heure! vous allez mieux, — dit-il avec tout l'optimisme de l'indifférence.

— Mais il est guéri, — s'écria madame de Candun.

Laure regarda la face bleuâtre de son oncle et tout lui parut bas et triste. La lumière électrique, que ne variait aucune ombre, tombait de partout, morne, égale, flétrissant les visages comme une poussière. Une fois leur dîner fini, Estelle préféra que le café leur fût servi sur la même table, autour de laquelle ils demeurèrent, placés plus librement. Sciliver, un peu plus loin, se disposait à partir et madame de Candun s'agitait, comme pour attirer son attention, dans l'espoir qu'il

viendrait lui parler et la signalerait ainsi à tous les yeux. Il salua, mais n'approcha point. La jeune femme parlait de lui avec Constant de Citra, qui était venu s'asseoir tout près d'elle, et qui la traitait sans égards, avec le mépris familier des séducteurs pour les femmes qu'ils croient faciles.

— Alors, vraiment, — lui demandait-il d'un ton ironique, — Sciliver vous a fait de si beaux compliments?

— Mais oui, — répondait-elle.

— Bah, — reprit-il insolemment. — Et sur quoi?

— Sur mes bras, — disait-elle d'un air à la fois infatué et soumis.

— Sur vos bras?

Il regardait sans faveur les bras courts de la jeune femme, leurs lourdes attaches, et, en même temps, il sentait tout près Laure Préault, belle et perdue pour lui. Mais aussitôt, par vengeance et pour rassurer son amour-propre, il pensa à une autre jeune femme, à qui il faisait aussi la cour, et avec qui l'on n'avait pas besoin de chercher ses mots. « Et elle a peut-être une plus jolie gorge », se dit-il.

Comme pour vexer Laure en s'en allant presque aussitôt, il se leva. Mais quand il s'approcha d'elle, elle le regarda si droit, comme une femme seule et qui doit se faire respecter elle-même, qu'il prit congé d'elle correctement. Laure continua de subir la faconde de Braüny. Il revenait d'Amérique et tout en nommant cavalièrement les milliardaires qu'il avait connus, il vantait cette vie brutale, assurant qu'elle devait s'étendre au monde entier. Elle considérait cet homme robuste, quoique un peu bouffi, qui lui parlait et dont elle ne savait rien. Il la choquait dans tout ce qu'elle pensait. Étant sans aucune qualité, il semblait qu'il aurait dû être sans pouvoir, et cependant il y avait dans sa médiocrité une espèce de force odieuse et, dans les propos qu'il tenait, il brisait des mondes. Il devait se croire très poli, pour quelques formules qu'il appliquait à ses discours, mais hors desquelles il n'avait plus aucune discrétion. Conversant avec cette jeune femme, qu'il rencontrait pour la première fois, il aurait cru manquer d'aisance s'il ne s'était pas montré familier; et comme il la complimentait sur sa robe et louait la légèreté de l'étoffe, pour mieux en juger sans doute il en prit sans façon un pli entre

ses doigts sur les genoux même de Laure. Elle sentit en elle une révolte si violente qu'elle s'étonna de l'avoir contenue. « Où suis-je? » se demanda-t-elle. Une fois de plus ce qui l'entourait lui parut vil. Comme madame Lemellier se levait, avec ses invités, Laure appela, elle cria presque :

— Monsieur de Lizy!

Il venait déjà vers elle, courbé, empressé, sénile.

— Vous allez rester un peu avec moi? — lui dit-elle.

Il ne demandait pas mieux, quoique madame Lemellier prétendît le ramener. Mais le vieux Préault, avouant sa fatigue, s'offrit à le remplacer, en s'excusant de partir ainsi. Laure voulait reconduire son oncle à Paris, mais il insista pour qu'elle n'en fît rien et en effet, par lassitude, elle préférait demeurer où elle était, ne pas se retrouver tout de suite dans sa maison, dans sa chambre, dont l'image, sans qu'elle sut pourquoi, l'emplissait d'angoisse. M. de Lizy accompagna madame Lemellier jusqu'à sa voiture et revint vers Laure, riant tout bas de la phrase par laquelle elle venait de commander la prudence à son chauffeur :

— Allez doucement; j'aime mieux que les accidents arrivent à d'autres.

Il s'assit auprès de Laure, ragailllardi de la retrouver. Il avait dîné à côté d'une jeune femme tout à fait moderne, dont il n'avait pu tirer deux mots. Elle semblait ne s'intéresser à rien, pas même à Sciliver, et de temps en temps elle tournait vers son voisin sa tête étroite, parée et froide. Les vieillards sont faciles à décourager, comme les enfants, et le pauvre M. de Lizy reconnaissait qu'il avait tort de vivre encore, quand l'époque lui présentait, sous ce nom de femme qui lui avait toujours été cher, de petits êtres aussi glacés. Il se remettait en parlant à Laure. Mais tout ce qu'il lui disait paraissait ce soir-là à celle-ci, menu, mesquin, triste. Alentour, quelques dîneurs demeuraient encore, une femme fardée parlait haut, deux hommes riaient avec elle, Laure les admirait presque de pouvoir s'agiter ainsi. Elle ne se sentait pas au niveau des autres, mais séparée et plus bas qu'eux tous, comme si elle avait été au fond d'un trou. Sans savoir exactement à quoi elle répondait :

— Comme tout cela est sans intérêt, — dit-elle au vieillard.

— Mais non, mais non, — répliqua-t-il, il faut se faire spectateur. Tout ce qui est ennuyeux quand on s'y mêle est amusant dès qu'on s'en retire.

M. de Lizy était un homme très fin, il croyait connaître Laure Préault, mais il ne la voyait pas ce soir-là. Pour lui, du reste, à l'âge où il était parvenu, tout redevenait modéré. « Pourtant, se disait Laure en le regardant, il est vieux, il doit savoir. Mais peut-être est-il trop vieux, il ne sait plus. » D'ailleurs elle n'aurait rien pu lui dire. Elle se sentit si triste qu'elle eût physiquement froid. Elle demanda son manteau. On le lui apporta. Il était fait d'une soie ancienne de couleur feu et quand elle l'eut mis, M. de Lizy la regarda et, par un effort méritoire, cherchant, pour la flatter, quelque chose qui fût de son temps à elle et non du sien :

— Comme vous vous enveloppez, — dit-il, — vous ressemblez à la Walkyrie dans les flammes!

Elle lui sourit : il lui paraissait extrêmement lointain et elle trouvait naturel que sur sa détresse tombassent ces compliments de vieillard.

Estelle de Candun, se tournant vers le petit Jacqueville, qui la lorgnait de ses yeux sournois, l'avait engagé à venir faire quelques pas avec elle, sous les arbres. Leste, alerte, elle commençait à sentir, comme un défaut dans sa vie et presque comme une faute, l'absence de toute aventure. Il faisait beau, le printemps brillait, elle avait besoin d'entendre une voix d'homme changer et s'altérer en lui adressant tout bas certains mots, tandis qu'un orgueil charnel la gonflait alors tout entière. Elle remarquait tour à tour un passant, un ouvrier, un acteur, mais ne se doutait pas encore de toute sa facilité et ne sentait que son entrain et son allégresse. Pourtant elle n'avait plus la coquetterie insolente de ses débuts, elle ne regardait guère aux moyens, pourvu qu'elle arrivât à son but, qui était de pouvoir se dire qu'on la désirait. Quelques instants avant, elle avait essayé presque humblement de tenter Constant de Citra. Pendant le dîner, elle n'avait pas dédaigné de se mettre en frais pour Braüny. S'offrant sans se l'avouer à beaucoup d'hommes, elle oubliait aussitôt ceux qui n'avaient pas répondu à ses avances, et quand l'un quelconque d'eux serait devenu son

amant, elle croirait que c'était celui-là seul qu'elle avait choisi. Elle marchait maintenant à côté de ce petit Jacqueville, qui n'était ni beau, ni spirituel, mais dont elle avait remarqué depuis quelque temps les regards qu'il fixait sur elle. Il était jeune, elle le sentait sans expérience; il piquait sa curiosité : cela suffisait.

— Venez, — dit-elle, — laissons Laure avec les vieillards, c'est ce qu'elle aime.

Le petit Jacqueville avait cru que les deux jeunes femmes étaient amies; aussi les mots et le ton de madame de Candun le surprirent. Mais il s'aperçut bien qu'il était naïf et se promit de ne plus se fier à rien. Ils entrèrent tout d'un coup dans une allée obscure, où quelques reflets des lueurs de l'hôtel étaient semés sur le sol. Cette promenade à deux, dans l'obscurité, étonnait aussi les mœurs de provincial que le jeune homme gardait encore, et il en fut d'abord plus gêné qu'heureux. Elle, cependant, parlait de ses projets pour l'été, de l'espoir qu'elle avait d'aller en septembre à Venise, qu'elle ne connaissait pas encore.

— Vous devriez y venir aussi, — dit-elle.

Il répondit évasivement, n'osant avouer que cela dépendait de son père et qu'il n'était pas libre. Tout en échangeant ces paroles banales, ils s'effleuraient. Elle lui posa quelques questions, pleines d'un intérêt équivoque, sur sa vie, sur ce qu'il faisait : il suivait les cours d'une de ces écoles qui, sans demander de travaux, donnent des diplômes; et comme en lui parlant elle le frôlait toujours, lui, plein de timidité et de violence, se demandait si elle le faisait exprès et s'il devait s'enhardir. Ils faillirent buter sur un banc et s'y assirent. Autour d'eux tout était noir et tranquille, mais ils entendaient les tziganes et cette musique ignoble et tendre, parlant de gondoles, de sérénades, d'étreintes, donnait envie d'avoir tout ce qu'il y a de faux et de pailleté dans le monde. Ils se turent un moment. Ce silence, cette ombre les rapprochaient.

— Vous n'avez pas froid ? — demanda-t-il.

— Non, répondit-elle, — touchez. Et elle lui tendit sa main; il la prit, la retint un instant sans qu'elle protestât, et se tournant brusquement vers la jeune femme, il la saisit. Et tandis qu'il la gâchait de baisers avec la brutalité maladroite

d'un adolescent, elle, déjà déçue, remarquait qu'il ne lui avait même pas dit qu'il l'aimait. Mais elle ne savait plus résister et s'abandonnait par habitude. Pour donner un peu d'intimité à cette scène, elle murmura : — Louis! — Il la lâcha. Ils restèrent silencieux, le cœur battant. On entendait toujours les valses menteuses. Soudain, par un mouvement de maître, il la ressaisit, mais si violemment qu'elle se dégagea.

— Voyons, laissez-moi! — dit-elle d'une voix sourde où il y avait déjà, peut-être, la rancune d'avoir cédé. D'ailleurs des gens approchaient, ils passèrent, écarquillant vainement les yeux pour voir qui était assis sur ce banc, et sans que, d'eux non plus, Estelle et le jeune homme pussent distinguer autre chose que des taches blanches. — Revenons, — dit la jeune femme quand les promeneurs se furent éloignés. A ce moment-là, Laure et M. de Lizy s'étaient levés et avançaient à la recherche d'Estelle. Il faisait très bon. Les fleurs développaient leurs odeurs. Laure leva la tête et vit au-dessus d'elle, très haut, s'écarteler les branches tranquilles. Cependant Estelle les aperçut tout d'un coup et se trouva tout près d'eux avant d'avoir dit un mot au petit Jacqueville. Elle craignit alors de l'avoir repoussé trop rudement.

— Venez me voir demain à six heures, — prononça-t-elle rapidement et pour lui seul.

Mais, moins expert, il ne comprit pas.

— Quoi? — demanda-t-il tout haut, naïvement.

Laure avait à peu près entendu et devina bien qu'Estelle venait de se mettre tant bien que mal d'accord avec la saison et que les heures ne passaient pas vaines pour tout le monde. Elle se sentit lasse de tout. Cependant, M. de Lizy toussotait; un chasseur appelait les autos dans l'air tranquille; la leur approcha, et ils y montèrent.

## XVIII

Laure avait espéré qu'elle dormirait, qu'elle se fuirait dans le sommeil, sans avoir à reconnaître où elle en était, à remuer tout ce qui était en elle. Les yeux clos, s'efforçant d'éteindre

toutes ses pensées, elle essaya d'abord de ruser, de tenter le sommeil en demeurant immobile, en s'offrant à lui comme une proie. Mais elle était sèche, agitée, fiévreuse, elle dut renoncer à dormir et s'avouer qu'elle était retombée dans une de ces crises dont elle avait cru sortir pour toujours, avec ce seul changement qu'elle ne pouvait même plus croire qu'elle se refusait exprès les plaisirs des autres. Elle avait voulu les prendre et n'avait pas pu, elle s'était reniée sans que cela lui eût servi de rien et il lui semblait maintenant que quelque chose de ridicule se mêlait à son état. Elle remuait avec irritation le vide de ses dernières années. Elle s'étonnait de n'avoir pas connu d'autres hommes, de n'avoir pas fait des rencontres romanesques, comme on en décrivait dans certains livres. Puis elle se disait que c'étaient ceux qu'elle connaissait qui auraient dû lui plaire, qu'il ne fallait pas attendre d'en trouver un qui fût différent et elle comprenait alors Estelle de Candun et ses pareilles : pour pouvoir en choisir un, il fallait au fond les admettre tous. Mais pourquoi eux-mêmes n'étaient-ils pas pressants envers elle? Pourquoi ne s'occupe-t-on pas de moi davantage? se disait-elle presque aigrement et en même temps que tout son égoïsme réclamait ainsi, elle pensait : pourquoi personne n'a-t-il besoin de moi? Elle regretta de n'avoir pas eu d'enfant, sa propre inutilité lui parut monstrueuse et elle reconnut enfin ce qui l'irritait le plus dans son cas : ses tourments lui paraissaient vils parce qu'elle n'y retrouvait jamais qu'elle. « Je pourrais me faire religieuse, se disait-elle dans son délire, ou me vouer aux pauvres. » Mais habituée à ne pas se duper, elle sentait qu'on ne peut pas se porter d'un coup à ces résolutions extrêmes, auxquelles rien ne la préparait. Dans un demi-cauchemar, elle revoyait, déformés, cocasses, tous les gens qui lui étaient familiers et ce qu'ils avaient de déplaisant la blessait, comme si chacun, en passant, lui avait jeté une flèche. Sur tout cela, dérisoires, résonnaient les grands mots de madame d'Arsivilliers, ses formules impératives et vides. Et en même temps que toutes ces idées brisées emplissaient la tête de Laure, ses nerfs se tordaient, demandaient un soulagement immédiat, quel qu'il fût, sans avoir à connaître quelles pensées et quels sentiments s'agitaient en elle. Elle, ne pouvant faire autre chose, s'abandonnait à cette exaspération, et

il lui semblait qu'à force de croître, sa souffrance aurait dû s'entendre au dehors, faire venir les gens à son aide. A la fin, par un besoin d'agir contre son état, elle ouvrit les yeux, se leva et, ayant jeté sur elle un peignoir, alla jusqu'à la fenêtre et en poussa les volets. Elle vit l'aube d'un jour d'été.

La rue était propre, pâle, un peu mauve, il n'y traînait pas un passant. Mais les choses qui, pendant le jour, sont communes et viles, apparaissaient alors avec une pureté et un calme inattendus, comme dans la solennité d'un baptême. Il n'était pas jusqu'à la grosse façade de l'hôtel Hützin qui n'eût, grâce à ses fenêtres fermées, un aspect mystérieux et souriant. Dans le jardin, un arbre ressortait puissamment vigoureux, vert, immobile. Sa lance d'arrosage à la main, un jardinier traversait la pelouse, avec cette liberté et cette aisance parfaites d'un être qui se croit seul. Dans les feuillages, des merles, comme des sentinelles se renvoyaient leur phrase concise, robuste et sonore, où ils affirmaient déjà toute la joie d'un beau jour.

Elle aussi, elle aurait voulu commencer une autre vie, connaître la simplicité du bonheur. Ses sentiments, au contraire, étaient si troublés qu'ils lui paraissaient impurs à force d'être confus. Se détournant, elle se vit dans une glace et telle était son agitation qu'elle fut surprise de retrouver ses traits à leur place, réguliers et fiers. Elle ramena les volets, le jardinier leva la tête au bruit. Elle revint à son lit, s'y étendit, mais tandis qu'elle s'enfonçait enfin dans un sommeil trouble et malsain, contrarié par l'aurore, elle entendait encore le piaillement de tous les oiseaux, plus aigu et plus insistant à mesure que le jour montait. Elle pensait vaguement qu'elle aurait voulu avoir une maladie pour échapper à son misérable état. Elle dormit. A son réveil, il était neuf heures. Amortie et assourdie, son inquiétude durait encore, et elle comprit clairement que de telles crises la dégraderaient si elle n'y échappait pas. Elle sortit à onze heures; il faisait très beau, mais Laure était comme étonnée de retrouver ainsi dans sa banalité le jour qu'elle avait surpris si pur et si inconnu à sa naissance. Des tendelets, animés par la brise, battant les maisons et les allégeant, les rendaient pareilles à des navires. Sur un petit hôtel trop neuf et trop blanc, l'ombre des marronniers se posait

comme un loup sur un visage. Les passants étaient rares, élégants : la silhouette romanesque d'un cavalier sautillait au bout de l'avenue. Une marchande de fleurs poussait devant elle son étal roulant et les taches jaunes, mauves, rouges des bouquets, comblant la petite voiture éclatante et fraîche, la faisaient ressembler, parmi les couleurs diffuses du reste des choses, à une palette sur un tableau.

Laure ne se prêtait qu'à demi à tout ce qu'elle voyait. En arrivant chez madame d'Albéron, elle la trouva dans la chambre du second où elle traitait ses affaires. — Assieds-toi, Laurette, dit-elle. Elle était en train de préparer une fête qu'elle voulait donner dans son château, près de Chantilly, en l'honneur de Sciliver; on jouerait pour la première fois un fragment de la fameuse *Pasiphaé*. Madame d'Albéron disposait tout avec un secrétaire et elle croyait avoir beaucoup travaillé lorsqu'elle lui avait distribué beaucoup de besogne. Lui, vieilli, abêti par la servitude, était tellement fait aux inadvertances de madame d'Albéron, que, tout en les réparant, il ne les remarquait même plus. Laure, assise, écoutait malgré elle : c'était dans de tels préparatifs que les côtés mesquins du caractère de sa tante apparaissaient. Derrière une magnificence de parade, elle cachait une extrême parcimonie. Elle chicanait sur tous les frais, cherchant obstinément à les réduire. Sa richesse ne faisait que la rendre plus vigilante et la moindre dépense la trouvait sur le qui-vive, sentinelle ombrageuse de son argent.

— Alors, — dit-elle. — Joussain, c'est entendu?

— Oui, madame la baronne, répondit le vieux mercenaire, en ramassant ses papiers. Il se retira. Laure avait eu vaguement pitié de lui et aurait voulu lui dire quelque chose d'agréable, mais il était parti avant qu'elle eût rien trouvé. Madame d'Albéron, d'un geste qui lui était familier, tapota ses frisons comme pour s'assurer qu'ils étaient toujours à leur place et tourna vers sa nièce son visage viril. Elle la vit découragée et maussade.

— Il y a longtemps, — dit-elle, — que tu n'es venue me voir. Ça va bien?

— Non, — dit Laure.

— Voyons, qu'as-tu? — Et la vieille dame prit le face-à-

main dont elle semblait se servir moins pour rapprocher les autres que pour les séparer d'elle. — Explique-moi ça.

— Eh bien, — dit Laure, — je ne sais pas, je m'ennuie, j'ai envie de tout et je n'ai envie de rien, je suis agacée... je suis...

Tandis qu'elle parlait ainsi, il lui semblait en effet que tout ce qu'elle avait enfermé en elle finissait par fondre dans ces pauvres mots, comme des glaçons où tout l'arc-en-ciel a tenu, ne sont plus, quand ils se résolvent, qu'un peu d'eau sale, Cependant, en ce moment-là, Laure Préault faisait ce qu'elle n'avait jamais fait encore : elle essayait d'intéresser à son cas une autre personne, elle demandait du secours.

— Parbleu, — dit Mme d'Albéron, — tu devrais te marier, je te l'ai toujours dit. Avec une nature comme la tienne, calme, honnête...

Madame d'Albéron ne spécifia pas quelle nature c'était là; cependant elle méprisait un peu sa nièce, comme peu propre à la passion, non pas qu'elle-même en eût connu les ardeurs, mais elle jugeait qu'elle eût été capable de les ressentir et pour elle cela suffisait.

Elle reprit :

— Ta vie ne peut pas continuer ainsi. Tu devrais te marier.

Laure reçut ce conseil et sembla l'approuver par son silence.

— Allons, — dit madame d'Albéron, d'un ton à la fois grondeur et bienveillant, — je vois bien qu'il faudra que je m'occupe encore de ça.

Et comme elle n'avait pas dépensé toute sa vigueur dans les préparatifs de sa fête, elle ne refusait pas d'en employer le reste à faire le bonheur de sa nièce.

— Tu sais, — reprit-elle, — que François de la Meillerie est à Paris? Il paraît qu'une ambassade va être vacante et il voudrait que ce fût pour lui. Il est venu me raconter tout ça et me prier de m'en occuper. Il déjeune ici demain matin. Il m'a demandé de tes nouvelles. Tu devrais venir.

— Je viendrai, ma tante, — dit Laure, soumise.

ABEL BONNARD

*(A suivre.)*

# SARDINIERS BRETONS

Il y a onze ans qu'on entend parler de *crise sardinière*. L'expression, jusqu'à cette année, était impropre. Une crise ne dure pas ainsi; et, en effet, il s'agissait plutôt d'une maladie chronique à évolution capricieuse et presque lente, avec des améliorations subites et des rechutes qui n'intéressaient jamais à la fois toutes nos côtes. Sévissait-elle aux Sables-d'Olonne au point d'y amener la fermeture des usines, il arrivait aux ports du Morbihan de prospérer; les récentes années maigres sur le littoral finistérien ont correspondu en Vendée à des années grasses; on ne pêchait pas à Concarneau, mais on pêchait, par exemple, à Douarnenez; on ne pêchait pas de sardines, mais on pêchait des sprats, des anchois, de petits maquereaux. C'étaient là des sortes de compensations : elles donnaient au moins le change, elles entretenaient l'espoir.

Le mal cependant s'acheminait vers la crise des derniers mois, car cette fois c'en était bien une, imposant l'urgence de l'intervention. Qu'on en juge : on compte environ, d'Arcachon à Camaret, cent soixante usines; cent douze d'entre elles, relevant du *Syndicat national des fabricants de conserves*, ne devaient rouvrir leurs portes, fermées normalement à l'issue de la dernière campagne, que si les décrets interdisant la liberté de la pêche étaient abrogés. D'autres en eussent fait autant, c'est un point acquis. Ne se refusaient à l'entente que celles

dont les possesseurs, — plus soucieux de leurs intérêts immédiats que de solidarité professionnelle, — spéculaient sur l'abstention des confrères pour travailler plus largement et à meilleur compte : soit deux sur treize aux Sables, six sur trente à Concarneau, un peu plus à Douarnenez, un cinquième peut-être — guère davantage — du total : et il va de soi que les usines dissidentes étaient pour la plupart les moins solides, celles qui ont la clientèle la moins assurée et les moyens d'absorption les plus réduits. Même les autres, pour qui l'inaction n'est pas forcément la suicide, auraient eu à souffrir du chômage, ne durât-il qu'un an. Les industriels syndiqués couraient au-devant de gros risques, dont le plus évident est la perte de leurs derniers débouchés. Le pêcheur s'en rend parfaitement compte. Aussi était-il volontiers sceptique, cet hiver, quand on lui parlait de fermeture. Il croyait, on lui faisait croire à un *bluff*. Il se fût davantage inquiété, s'il avait connu la teneur de certains articles adoptés à Nantes, dès le 5 décembre, par le syndicat des fabricants (leur décision ne fut rendue publique que le 31), et notamment celle des articles III et IV, portant interdiction, l'un de fabriquer ou de faire fabriquer des boîtes vides, l'autre de s'approvisionner en huiles, fers-blancs, charbons, etc. Ces articles ont été observés à la lettre, et le pêcheur est assez averti des nécessités de la fabrication pour savoir que, même après l'arbitrage qui résout — au moins provisoirement — le conflit, il est désormais bien tard pour rattraper le temps volontairement perdu.

Voici venir, en effet, voici même venue la saison où la sardine remonte des eaux abyssales pour affleurer en bancs espacés le long des côtes, tachant de bleu, par les beaux jours, la face calmée et attiédie des baies, escortée dans ses voyages par les gambades des marsouins et le tourbillonnement des mouettes. A ce renouveau de la mer répond chaque année celui des ports : toilette des barques, bruit du marteau des calfats, odeurs de tan, de goudron et de braie, nettoyage des usines, premières chansons des friteuses. Depuis le 26 mai, l'annuelle rumeur a enfin repris, après des semaines d'un orageux silence, coupé de meetings et de parlotes, chargé de colère ou de détresse, et dominé par une inquiétude : comment vivre jusqu'à l'an prochain?

*
* *

Est-ce donc, en tout état de cause, si difficile?

On se doute de ce qu'est le budget de ces pauvres gens. Veut-on des chiffres? Pour simplifier, je prendrai le cas d'un ménage réduit à lui seul, sans autre charge. Voici, précisément, un jeune patron pêcheur de ma connaissance, qui se trouve dans ce cas évidemment rare. Ce n'est pas un insouciant ni un gaspilleur. Il était encore mousse quand son père mourut, écrasé sous sa barque, laissant une veuve et treize enfants. Il s'est débrouillé, a fait en conscience, avec l'aide de son frère — un instituteur — son métier de soutien de famille. Et puis il s'est marié. On le respecte au village, car on le sait prudent, avisé et même instruit. Il parle français comme pas un. Je reproduis, dans toute leur saveur, ses humbles comptes, tels qu'il me les dressa avec lenteur et minutie sur la *palud* de Saint-Guénolé, auprès de ses filets au sec.

Mettons donc d'abord, à l'article nourriture, une dépense mensuelle de 40 francs — 20 francs chacun. C'est peu, et c'est suffisant pour les trois repas du jour : le matin, café au lait (un café largement mélangé de chicorée) où l'on trempe du pain; à midi (c'est le principal repas), bouillie ou galettes de sarrazin, quelquefois un ragoût de viande, plus souvent du poisson cuit dans la marmite sur des pommes de terre; le dimanche, jour d'extra, la coutume veut qu'on s'offre une soupe grasse aux choux et le bœuf bouilli, généralement additionné de lard; quant au repas du soir, rien de moins compliqué : soupe au poisson ou soupe à l'oignon; on en remplit son écuelle, et l'on s'en contente, à moins d'y ajouter une tranche de pain blanc ou de pain d'orge, qu'on peut beurrer, si l'on a du beurre.

Ce ne sont point là des menus de gourmets, et je ne prétends pas qu'on s'en accommode aussi bien dans tous les ports, au Croisic, par exemple, ou aux Sables. Le pain d'orge ou de seigle de la côte de Penmarch et de Trégunc fait place ailleurs au pain blanc, plus coûteux. Et la boisson, qu'en dit mon

informateur? Rien : elle consiste en eau claire. Il est vrai que c'est un tempérant, ce qui le rend à coup sûr moins représentatif. Mais, alcoolisme à part (et l'alcool ne figure guère aux repas), le pêcheur breton est d'une sobriété exemplaire. Quelle que soit cette sobriété, ce n'est pas avec 40 francs qu'il paierait chaque mois sa nourriture et celle de sa femme, s'il n'y faisait entrer largement le poisson qu'il pêche, d'excellent poisson, qui se vendrait cher au marché des villes. Ne croyez pas qu'il en soit dégoûté : il le préfère à tout, même à la viande, pourvu qu'il soit de première fraîcheur, et il ne se lasse pas d'en faire des soupes et des daubes généreusement poivrées, dont le fumet appétissant se mêle à l'odeur de la marée, autour des cales. Car, cuisinier expert, il mange fréquemment à bord, où il peut, aux heures qu'il peut, et c'est autant de gagné pour la ménagère. Ajoutez maintenant au poisson qu'il lui rapporte, les coquillages — pousse-pieds, moules, ormeaux, bigorneaux, berniques — qui, du moins, autour des petits ports dont on n'a pas trop fouillé les roches, ne coûtent que la peine de les chercher. Tenez compte aussi du fait que beaucoup de marins sont restés paysans, qu'ils cultivent quelques légumes et assez de pommes de terre (elles sont exquises sur cette côte sablonneuse) pour leur provision de l'année; notez encore que sous forme de goémon la mer leur offre une partie de leur combustible, et vous conclurez que ce maigre chiffre de 40 francs peut être un maximum dans certaines bourgades : il serait sage de le porter à 60 dans les villes, où les goûts sont un peu plus raffinés, les ressources moindres, et où la « vie chère » n'est déjà plus un vain mot.

Et maintenant, sardinier mon ami, parlons toilette. Voici, fidèlement transcrit, le détail que je pris sous sa prudente dictée :

| | | Francs. |
|---|---|---|
| 1 complet de drap à 50 francs tous les 5 ans. . | Soit par an. | 10 |
| 2 complets de coton à 7 fr. 50 tous les 3 ans . | — | 5 |
| 2 tricots de laine à 15 francs tous les 3 ans. . | — | 10 |
| 1 béret de drap à 3 francs tous les 3 ans . . . | — | 1 |
| 1 paire de souliers à 15 francs tous les 2 ans. | — | 7,50 |
| 2 paires de tiges de bottes en toile à 2 fr. 50. | — | 5 |
| 1 ciré . . . . . | — | 15 |
| A reporter. . . . . | | 53,50 |

| | | |
|---|---|---|
| Report . . . . . | | 53,50 |
| 2 chemises. . . . . | — | 6 |
| 2 flanelles . . . . . | — | 6 |
| 1 caleçon de molleton . . . . . | — | 2 |
| 3 paires de chaussons. . . . . | — | 4,50 |
| 1 paire de socques (*alias* galoches) . . . . . | — | 3 |
| 2 paires de sabots de bois . . . . . | — | 2,50 |
| Total . . . . . | — | 77,50 |

Dans son souci d'exactitude, il me fait observer que les bottes de toile peuvent être remplacées par des bottes de cuir, lesquelles coûtent 20 francs la paire et durent huit ans, à condition de subir environ quatre réparations de 3 francs chacune : ce qui fait annuellement 4 francs, au lieu de 5. Mais je m'aperçois qu'il a oublié le cache-nez, indispensable accessoire du harnachement d'hiver, les bas (toujours de laine) et les mouchoirs, dont on use, il est vrai, plus que modérément, et qui servent surtout de porte-monnaie. Soit donc au bout de l'an une somme ronde de 80 francs pour l'habillement du mari. Il compte 20 francs de plus pour sa femme.

Évidemment il y a des marins farauds qui renouvellent plus souvent leurs costumes; et il y a, ici comme ailleurs, des femmes coquettes qui ne se trouvent jamais assez pourvues de dentelles, rubans et velours. Les éclatantes broderies des *bigoudenn* coûtent fort cher; les femmes de Névez et de Lanriec ont des coiffes compliquées et de grands cols plissés menu qui leur font de gros frais de repassage. En d'autres ports, où les anciennes et seyantes parures locales sont reléguées au fond des armoires, les *artisanes*, même en restant fidèles à leur coiffe, suivent avec un scrupule onéreux les modes dites de Paris. Mais il y a aussi, un peu partout, les déguenillés et les va-nu-pieds, les bons gars qui ne se soucient pas d'élégance, dont les vieilles hardes poissées, verdies, rafistolées, éternelles, font la joie des peintres et le désespoir des marchands. Nos 180 francs représentent la moyenne honnête d'un ménage rangé, économe, confortable, qui tient au nécessaire et sait se passer du superflu.

Si nous y ajoutons 70 francs pour le loyer annuel d'un appartement rudimentaire, composé d'une seule pièce — à

la fois cuisine, salle à manger et chambre — et d'un grenier à filets; 30 francs pour l'entretien et le renouvellement du mobilier; 20 pour la literie et le linge de maison; 20 autres pour le blanchissage, toujours fait par la ménagère; et si nous additionnons, cela donne, avec les 480 francs de nourriture, un total de 800 francs. Bien entendu, ce n'est là qu'une base. Nous n'avons tenu aucun compte de l'imprévu. Puis, avec les enfants, le calcul se complique, du moins tant qu'ils restent incapables de rien gagner. Officiellement, cette incapacité dure jusqu'à leurs treize ans (une loi récente, que tous les intéressés ne bénissent pas, a reculé de trois ans, en effet, le minimum d'âge requis pour être mousse). En réalité, un gamin de ces côtes trouve, à partir de huit ans, vingt et un moyens à peu près honnêtes de grappiller des sous, dont le plus usité et probablement le plus fructueux est de vendre à d'impurs touristes des renseignements de haute fantaisie, mais débités d'un tel ton qu'on ne saurait les payer trop cher. Quant aux vieillards, ils ne sont pas toujours une charge, surtout depuis que les pensions allouées aux inscrits maritimes ont été augmentées d'un tiers. Il faut d'ailleurs noter que ces retraités vont en mer aussi longtemps qu'ils peuvent.

On voit qu'à tout prendre, la vie devrait être facile au pêcheur breton. Son train de maison est des plus modestes et, en temps normal, ses dépenses sont largement couvertes par ses bénéfices — j'entends ses bénéfices nets. Sinon, comment s'expliquer qu'il réalise si souvent, du moins hors des cités populeuses qui ont nom Douarnenez, Concarneau, Audierne, son rêve d'une petite maison à soi, avec des murs de 60 centimètres d'épaisseur et une corniche de granit taillé? La femme, les enfants contribuent à cette prospérité soit en travaillant à l'usine, soit par leurs ouvrages de dentelle. On a même vu, en ces temps de mauvaise pêche, des hommes prendre le crochet des dentellières et *picoter* bravement, sans fausse pudeur (c'est du reste une ressource qu'ils n'auront plus, leurs *Irlandes* ayant cessé de plaire). Mais nous n'avons pas considéré, jusqu'ici, le matériel du pêcheur — engins et barques, qu'il faut entretenir, et parfois à grands frais, dans les années de disette comme dans les autres. La chaloupe se fatigue au mouillage, les chaînes se rongent, les voiles se

piquent, les souris grignotent les filets. Il y a les accidents de mer, il y a aussi ceux du port, et les réparations qu'ils occasionnent. Toutes ces dépenses, ordinairement prélevées sur le produit brut de la pêche, ne s'en imposent pas moins quand on ne pêche pas. Où trouver l'argent nécessaire? La plupart des pêcheurs ne sont pas, hélas! très prévoyants (c'est un peu leur métier qui veut cela) et ils s'accoutument de vivre au jour le jour, abstinents ou prodigues, selon les temps. La mer étant pourvoyeuse d'espérance, ils s'endettent avec une facilité admirable. L'État a pu s'en rendre compte en subventionnant leur *Crédit maritime*; au bout de quelques années, il a cru prudent de restreindre ses avances : l'encaisse ne suffisait plus aux emprunteurs. Mais combien d'autres créanciers, fort mal en point, eux aussi, par ces temps difficiles! Les pêcheurs sont loin, en effet, d'être, avec les usiniers et leur personnel, les seules victimes de la « crise sardinière ». Elle sévit également sur le monde des fournisseurs, gros et petits, marchands de filets, constructeurs, voiliers, épiciers, bouchers, boulangers, même (ceci est un comble!) sur les débitants. Tout le commerce des ports est dans le marasme, et absolument incapable de faire plus longtemps crédit. Des boutiques ferment l'une après l'autre, discrètement autant qu'elles peuvent; d'autres végètent, en attendant la ruine fatale, si les usines ne rouvraient pas. Voici un fait sans précédent : à Concarneau, dans ce joli port sur lequel s'acharne particulièrement la malechance, pas un caboteur n'est entré de février à mai, pendant trois mois! L'état que fournit la douane pour ce chapitre tient dans un seul mot : *néant*.

Telle était jusqu'en juin la situation. Pour peu qu'elle durât, il est clair qu'un grand nombre de pêcheurs, tous ceux qui n'ont pas quelques économies (et c'est l'immense majorité) allaient se trouver littéralement sans pain, à moins d'aumônes. Qu'eussent-ils fait? C'est la question que se posa M. Guisth'au, dans la séance tenue le 27 février au ministère de la Marine par leurs représentants et ceux des fabricants de conserves. « Autre chose, dit-on, ajoutait-il. Mais quoi? »

Oui, quoi?

*
* *

« La pêche hauturière », a déjà répondu le député de Douarnenez et d'Audierne, M. Le Bail. Ce serait, selon lui, « le suprême espoir et la suprême pensée de nos marins cornouaillais ». J'en doute fort. Mais précisons. Que s'agira-t-il de pêcher au large?

Est-ce la morue? Je causais il y a deux ans avec un matelot de Penmarch, retour d'Islande. Il ne paraissait pas mécontent de sa campagne. Non que la pêche elle-même l'eût enchanté : il y a cinq ou six livres de plomb sur chaque ligne, et parfois deux poissons qui se débattent au bout; ce n'est pas une petite affaire de haler sans trêve tout ce poids sur le pont de sa goélette; et puis c'est monotone. Mais il gardait le meilleur souvenir du régime du bord : de la soupe de morue à discrétion, du lard en abondance, deux livres de beurre par homme tous les quinze jours, un biscuit très supérieur à celui de la marine, assurait-il, du café à midi, du thé le soir, et le boujaron chaque matin! Il se disait satisfait aussi de sa part de bénéfices. Oui; mais l'année suivante je l'ai retrouvé sardinier comme devant. D'autres sont allés à Terre-Neuve et en Islande; mais c'est le très petit nombre. La flotte moruyère ne paraît pas pouvoir s'étendre indéfiniment; le contingent qu'elle exige est limité; Paimpol et Saint-Malo y suffisent, ou peu s'en faut.

Il n'y a pas non plus, cette année du moins, grand compte à tenir des « Mauritaniens », comme on les appelle, ni des thonniers. On avait fondé de belles espérances sur l'aventureuse flottille qui partit l'an dernier, en plein hiver et en pleine tempête, pour le banc d'Arguin : le poisson abondait sur cette côte d'Afrique; un port français était en train de naître aux confins du Sahara, sous la protection de nos tirailleurs sénégalais, pour recevoir les marins bretons et leurs femmes; un savant naturaliste avait imaginé, contre la chaleur et le sable, les moyens de préservation nécessaires; les Canaries, toutes proches, s'offraient aux premières ventes; enfin, l'État subventionnait l'entreprise. Heureusement! sans

lui, que serait-il arrivé? Mais, au fait, que s'est-il passé au juste? Les « Mauritaniens » sont revenus moins allègres qu'ils n'étaient partis, et peu payés de leur courage. On a vaguement entendu parler de difficultés à Las Palmas et de prohibitionnisme espagnol. Ce qui n'est point vague, ce qui n'est que trop péremptoire, c'est la déclaration de M. Guist'hau en cette même séance du 27 février que je rappelais précédemment : « L'essai de Mauritanie n'a pas réussi; la prime a masqué en partie l'insuccès; mais pour l'allouer il a fallu interpréter très largement les textes. »

La pêche du thon, au contraire, peut être fort rémunératrice. Elle l'a été à tel point, il y a quelques années, qu'on a vu aussitôt la flotte des thonniers, jadis recrutée presque exclusivement dans les ports de la Rochelle, des Sables, de Belle-Ile, de Quiberon et de Groix, s'étendre à ceux du Sud-Ouest finistérien. Cette belle ardeur s'est calmée un peu l'an dernier, où la pêche fut mauvaise et contrariée par l'orage (il faut savoir que les thonniers louvoient jusqu'à des huit et dix jours au large, et que la fraîcheur des thons peut s'en ressentir). Mais, au début de cette nouvelle campagne, la question pour eux était devenue autrement grave : exactement, elle était la même que pour les sardiniers. Les usines qui resteraient fermées pour la sardine ne s'ouvriraient pas et ne pourraient s'ouvrir pour le thon. Les sardiniers, dont les femmes et les filles composent presque tout le personnel des usines, seraient les premiers à ne pas le permettre. Les thonniers le savent : ils en ont été avisés par des affiches; le président du syndicat des fabricants de conserves l'a redit, le 17 avril, aux délégués des 1 800 marins-thonniers de Groix, venus à Nantes protester contre le *lock-out* qui les menaçait : injuste, déplorable, mais inéductable répercussion d'un conflit où ils n'ont que faire.

A plus forte raison ne fallait-il pas attendre que les pêcheurs de sardine se transformassent, cette année, en pêcheurs de thon. Mais, eussent-ils gardé cette ressource, elle ne changeait à peu près rien à la situation générale. Pourquoi? parce qu'il y a ici une question d'armement, qui prime tout. Thonniers et « Mauritaniens » naviguent sur de gros dundees, d'un coût de 15 à 20 000 francs, construits spécialement pour la pêche au large.

pour des croisières prolongées. On connaît, par contre, le bateau-sardinier, celui qu'on dénomme chaloupe ou canot selon la forme arrondie ou plane de l'arrière : c'est un admirable coureur, fait à souhait pour les mers rudes de cette côte dangereuse, à la fois solide et élégant (ceux qui nient cette élégance ne voient pas avec leurs yeux), plat de varangues pour glisser sur les lames, robuste d'épaules pour y résister, trop calant d'eau, peut-être, pour la commodité des atterrissages, mais capable, grâce à la profondeur de sa quille, de porter fièrement deux bonnes voiles, sous lesquelles il ne dérive guère quand il faut courir au plus près. Seulement il mesure à peine 30 pieds « de tête en tête » sur 22 de quille (il y en a même de beaucoup plus courts), il n'est pas ponté, il n'offre aucun confort, il n'a ni cambuse ni couchette, n'est aménagé que pour le poisson, les agrès, la manœuvre, et il faut avoir l'endurance bretonne pour se résigner à y passer des nuits. Or ces bateaux, tels quels, demandent un équipage aussi nombreux que celui des dundees; car tout s'y fait à la force des bras et des reins, et ne peut guère se faire autrement. Imagine-t-on, pour les remplacer, une flotte de dundees égale? Mais, si l'on ne veut pas s'en défaire (et comment renoncer à quelques milliers de barques dont chacune, neuve et gréée de neuf, vaut de 1 200 à 2 000 francs?), il faut donc les laisser à leur destination, qui n'est pas de gagner le large, mais de battre les eaux côtières, en quête des bancs qui passent ou des espèces qui séjournent.

A défaut des pêches hauturières pour lesquelles il ne sont pas armés et ne le seraient pas encore s'ils remplaçaient leurs voiles par des moteurs, ils ont bien d'autres pêches que celle de la sardine. Comment n'en serait-il pas ainsi? La sardine ne « donne » que de juin à novembre. Encore sont-ce là des limites extrêmes. Conçoit-on un chômage de sept à huit mois pour ces pêcheurs? Au contraire, ils se multiplient de leur mieux : les uns, en majorité Concarnois et Morbihannais, se font dragueurs et traînent derrière eux, à toutes voiles, un petit chalut sur les bancs de sable ou de vase qu'ils connaissent, pour ainsi dire, de naissance. D'autres, surtout ceux de Douarnenez, d'Audierne, de l'Ile-Tudy, tendent sur le fond des filets de congres ou de raies. Ceux de Guilvinec jettent les leurs « entre deux eaux » pour les merlus qu'ils décou-

vrirent, il y a une vingtaine d'années, à quelques milles de la pointe de Penmarch. Ceux de Kérity, de Saint-Guénolé, de Saint-Pierre, et encore ceux de Guilvinec, d'Audierne et de Douarnenez, en laissent dériver à la surface, sur le passage des gros maquereaux de printemps. Un peu partout où il y a des basses rocheuses, il y a aussi des canots armés de casiers à langoustes, homards et crabes. Il arrive que les mêmes équipages pratiquent successivement toutes ces pêches. Et je passe sous silence celles qui se font du bord ou dans le voisinage immédiat du bord, où se dépensent tant d'ingéniosité et de patience, pêches au tramail, à la senne, à la ligne, et pourquoi pas (ce n'est pas toujours la moins fructueuse) la pêche du goémon?

Comment donc une activité pareille ne subvient-elle pas aux besoins plus que modérés du pêcheur et de sa famille? Il faut savoir d'abord que ces différentes pêches — pêches d'hiver ou de début de printemps, et pour la plupart pêches de nuit — ne sont pas toujours praticables. On doit compter avec les tempêtes, si fréquentes par ces mauvais mois et si terribles dans ces parages mal famés. Ce n'est pas que le marin breton en ait peur. Il est clair qu'il aime, au contraire, à les braver. Il a dans le sang le goût de l'aventure, du risque et des fines manœuvres. Je ne crois rien surfaire : tous ceux qui l'ont vu à la tâche savent de quelle froide témérité il est capable. Il a même une prédilection particulière pour ces navigations dangereuses; ce sont elles surtout — il le sent — qui le forment à son rude et noble métier, qui le distinguent des nouveaux venus, « coupeurs de lande » ou « soldats ». Il faut les avoir vus, certains soirs de mars, franchir les passes et cingler, en dansant sur les lames, vers des lointains d'où ils ne reviendront (s'ils reviennent) que le lendemain ou le surlendemain, il faut avoir entendu battre leurs voiles sous le vent d'ouest et respiré le souffle d'héroïsme qui les emporte, pour savoir de quelle solide trempe sont ces hommes. Mais enfin, il y a des jours où toute sortie est par trop impossible. Quand les brisants déferlent sur toute la largeur des entrées de Saint-Guénolé, de Saint-Pierre ou d'Audierne, il n'est pas de courage ni de volonté qui tienne : on ne peut que rester au port, et attendre. Cela dure quatre jours, six jours, davantage.

Et puis cela recommence. Les derniers hivers, celui de 1912 notamment, n'ont été qu'une longue bourrasque. Dans ce cas on n'a plus qu'à doubler la chaîne de mouillage et qu'à se croiser les bras.

Mais ces gros temps sont de grands démolisseurs : l'ouragan se rue parfois sans crier gare, et alors adieu filets, casiers, palancres! Le 21 janvier, pendant une accalmie, vingt-quatre équipages de Poulgoazec — faubourg d'Audierne — avaient mouillé leurs filets dans la baie. La tempête ayant repris subitement avec plus de violence, il fallut attendre jusqu'au 26 que la mer fût moins grosse pour aller les reprendre : ceux qu'on trouva n'étaient plus qu'une loque. C'est là un accident banal. A la drague, le chalut, qui racle les fonds au bout de 200 brasses de filin, heurte des épaves, se prend dans des roches, s'y déchire et quelquefois y reste, avec sa monture, chaîne et perche. Coût : 50 francs, sans parler du poisson enfui par la brèche et du temps perdu. Les filets à maquereaux n'ont pas seulement à craindre les tempêtes brusques auxquelles il faut trop souvent les abandonner en pleine nuit, pour rallier au plus tôt le port le moins éloigné, mais encore les vapeurs, cargos, charbonniers, steam-boats de toute dimension, torpilleurs et cuirassés d'escadre, sur le passage desquels ils dérivent. A vrai dire ils portent de loin en loin des fanaux pour les signaler. Mais chaque barque en jette jusqu'à quatre-vingts et cent, parfois davantage, qui traînent sur une longueur de plus d'un mille; ceux d'une barque vont parfois rejoindre ceux d'une autre, et cela fait une confusion que les paquebots, qui n'aiment pas les zig-zags, ne prennent pas la peine de démêler : ils coupent au travers et s'éloignent, emportant des chapelets de lièges à leur étrave; chacun de ces filets coûte 20 francs. Un patron-pêcheur qui arme une forte chaloupe pour cette pêche me disait qu'avec ses frais de voilure et de cordages, l'usure de la coque, des agrès, des filets, celle de son ciré et de ses bottes, et les 40 francs du « festin » qu'il offre, le jour de l'an, à son équipage, il était régulièrement en déficit : il estimait à 300 francs le bénéfice d'une bonne campagne, et à 350 le total de ses frais. Mais les frais sont certains, et le bénéfice ne l'est pas. N'était l'intérêt qu'il trouve à se constituer dès janvier un équipage de choix, il resterait à terre. Il ajoutait d'ailleurs avec

quelque amertume, venant d'en faire l'expérience, que les méfaits des camarades valent bien ceux des paquebots : le bout des filets est si loin de la barque, la nuit ou la brume sont si propices, il est si amusant et si avantageux d'embarquer à son bord la pêche d'autrui! Ces actes de piraterie se répètent assez fréquemment. A l'occasion, les volés prennent leur revanche. Il s'établit ainsi une circulation qui ressemble à de la justice. Voudrait-on qu'ils eussent toutes les vertus? Certes ils ne sont pas les mannequins de fierté et d'honneur qu'une littérature bien intentionnée se figure. Sur ce point comme sur plusieurs autres qui concernent la « vieille Armorique », le tout fait et le déjà dit ont trop de cours. Le patron avec qui je causais me confiait encore qu'ayant à payer au syndic les rôles de son équipage, soit 1 fr. 80 par tête et par mois, il n'arrivait pas toujours à se faire rembourser par ses hommes. De leur part, il est vrai, c'était négligence plus que mauvais vouloir ou malhonnêteté. Les patrons eux-mêmes ne se hâtent pas pour la plupart de payer leurs primes d'assurance. Assurance du bateau s'entend; car, pour les engins, ils ne sont presque jamais assurés : l'opération est trop difficile. Quand on les perd, c'est sans compensation d'aucune sorte : on n'a d'autre ressource que de les remplacer au plus vite.

Il s'en faut enfin que ces pêches malaisées soient aussi fructueuses qu'elles le furent. Trop de dragues, de filets, de casiers ont appauvri les fonds. Les *îliens* d'Ouessant et de Sein — ceux-ci se doublant chaque été de la colonie paimpolaise — n'ont guère laissé de crustacés après eux sur les basses où les sardiniers sans sardines évoluent. Eux-mêmes, c'est aux Sorlingues, à Rochebonne et au delà qu'ils vont maintenant avec leurs sloops se charger de homards et de langoustes. Mais la pire concurrence est celle des chalutiers à vapeur. Ils viennent de partout, non seulement de Lorient et de la Rochelle, mais d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne. A trois milles du bord, les eaux ne sont plus territoriales, et toute pêche est libre. Ils jettent leur sonde en un point quelconque, au hasard. Si elle annonce un bon fond, c'est au chalut de descendre. Alors ils tournent, tournent autour du point sondé, en élargissant le cercle à mesure. L'énorme engin prend tout, ravage tout, méthodiquement — inutilement parfois : il y a des milliers de poissons

qui sont rejetés à l'eau, crevés, morts, parce qu'on ne les juge pas de bonne vente. Les pêcheurs de maquereaux en rapportent de temps à autre, qu'on leur a offerts avec une générosité dérisoire. Depuis une douzaine d'années que ces ravageurs opèrent sur des fonds jadis admirablement poissonneux, on ne trouve plus de dorades autour des basses où elles pullulaient, les poissons plats se font rares, et la plupart des marins de Guilvinec, après s'être enrichis dans la pêche au merlu, ont fini par y renoncer, tant les chaluts ont dépeuplé les bancs.

Renoncera-t-on également à pêcher la sardine? Impossible, à moins de renoncer à tout. Dans l'insuffisance des autres pêches — hauturières ou côtières — c'est cette petite voyageuse d'émail bleu et de clair argent qui reste et doit rester la grande aubaine du littoral breton et vendéen. C'est elle qui, bon an mal an, rapporte au matelot les 5 ou 600 francs qui constituent le plus clair de ses bénéfices. C'est elle qui est la raison d'être de ces barques, de ces usines, de ces ports. Quand la sardine donne, à peine est-il encore question de merlus ou de crustacés. Quand, sur un promontoire, au fond d'une anse, en quelque humble bourgade que ce soit, un industriel aventureux se risque à bâtir une *friture*, aussitôt les pêcheurs de l'endroit délaissent casiers ou palancres pour se munir de filets à sardines : c'est ce qui est arrivé à Trévignon, à Loctudy, à Douellan, à Lesconil; c'est ce qui arriverait à Sainte-Marine et à l'île de Sein, si la moindre usine s'y construisait. Et là où il n'y aurait que des terriens la veille, on aurait des matelots le lendemain.

C'est un des phénomènes les plus curieux des trente dernières années, sur cette côte, que l'absorption du paysan par le port. La mer, évidemment, l'attire. Hommes de Plouhinec, de Pouldreuzic, de Tréogat, de Trégunc, ils la voient ou l'entrevoient presque sans cesse, pendant qu'ils cultivent leur champ ou qu'ils mènent paître leurs vaches sur l'herbe rase et aromatique des *paluds*. Elle s'impose à leurs yeux; elle leur parle sa vieille langue au cours des longs après-midi monotones. Elle est quelque chose de chatoyant et d'animé; des goélands et des courlis peuplent ses grèves; des bancs de sprats, de mulets ou de bars s'ébattent jusque dans le déferlement de ses lames; ses courants amènent à la côte sauvage le goémon

que c'est un furieux plaisir d'accrocher et de traîner parmi les brisants — quelquefois aussi une épave ; ses eaux sont sillonnées de voiles : on reconnaît de terre, au va-et-vient des barques, à leurs stations, les signes d'abondance ou de disette. Cette vie des baies, on la connaît déjà, rien que de l'avoir regardée : quelle tentation de la partager aussi! Quand, de loin en loin, flairant de bonnes pêches et des prix abordables, ces ruraux qui adorent le poisson descendent, d'immenses paniers au bras, jusqu'au port où ils ont souvent de la parenté, où ils trouvent de la joie, du remue-ménage, des appels, des cris, des cabarets partout, toutes les apparences d'une vie facile; quand ils viennent, d'un pas hésitant, sur les jetées grouillantes où les marchés se traitent, où accostent l'une après l'autre des barques chargées de ces sardines qu'on leur jette à pleines poignées — le plus souvent gratis — avec une jovialité dédaigneuse; quand ils entendent parler de journées de 20 et 30 francs l'homme et qu'ils comparent ces gains faciles avec leur labeur de journaliers à vingt sous, ou de fermiers en peine de payer leur fermage, comment ne seraient-ils pas éblouis, émerveillés, conquis? Ils ne pensent pas, en reprenant le chemin de leur calme, trop calme village, aux mécomptes multipliés du pêcheur, aux sorties vaines, aux attentes stériles, aux fatalités déconcertantes, aux filets troués, à la rogue gâchée, à l'argent perdu. Ou s'ils y pensent, cet aléa même les séduit; ils sentent qu'un pareil métier est une sorte de jeu qui tient perpétuellement en haleine, que la mer est un vaste tapis où il est passionnant de jeter les dés : tôt ou tard, elle les arrachera à leurs champs.

Ces matelots improvisés ne deviennent jamais des manœuvriers remarquables, et ceux d'entre eux qui se hasardent aux pêches d'hiver ont besoin d'être solidement encadrés. On ne se fait pas, du jour au lendemain, pêcheur de langoustes, de maquereaux, de merlus, du moins fin pêcheur. Mais la pêche de la sardine est accessible à tous. Elle a lieu dans la belle saison, quand les tempêtes sont le moins à craindre; on jette les filets à faible distance des côtes — 3, 4 ou 5 milles au plus. On part à deux ou trois heures du matin, de façon à être en action au point du jour. Par les belles nuits d'août et de septembre, tout l'équipage est couché sur le pont, dormant au

bruit du vent dans les voiles, sous l'unique garde du patron; si le patron veut faire un somme, le mousse se met à la barre, et il m'est arrivé plusieurs fois, dans la baie d'Audierne, de prendre la place du mousse. On n'allume seulement pas le fanal réglementaire : tant pis pour les abordages! Ils sont rares. Quelques travaux de force de temps à autre : le « bois mort » à tirer à soi pendant des heures quand il faut « tenir debout », les voiles une fois baissées, contre une forte brise, ou quand il s'agit de rallier le port, par calme plat; une manœuvre quelquefois dure des drisses, des étarques, des écoutes; le va-et-vient des paniers chargés entre la chaloupe et la « friture »; mais cela, c'est à la portée de tous les biceps un peu développés et qu'on ne craint pas de mettre à l'ouvrage. Quant à la pêche elle-même, elle n'exige pas qu'on soit un loup de mer : avec de l'observation, de la régularité et du courage, on en a vite une pratique suffisante. C'est pourquoi elle est par excellence celle de tous les pêcheurs, des pêcheurs de race et des autres.

Nous tenons ici l'une des principales raisons de la « crise ». L'indigence des dernières campagnes n'est pas du tout un fait nouveau. On a vu d'autres séries noires autrefois; on en a vu il y a quarante ans; on en a même vu il y a plus d'un siècle. Sous Louis XV et sous Louis XVI, quand on se bornait à « presser » la sardine, on s'est plaint aussi de sa disparition, on a épilogué sur la cherté de la rogue et sur l'insuffisance des engins. Les registres de l'Amirauté de Quimper offrent maint écho de ces doléances. Mais le malaise n'était alors ressenti que par une population restreinte de marins — fils, petits-fils, arrière-petits-fils de marins. Il s'est étendu à mesure que s'étendaient les ports au détriment de la vie rurale, et cela dans un temps où la concurrence étrangère rendait de plus en plus pénible l'exercice d'une industrie jadis exclusivement française. On comprend ainsi ce qu'il y a d'illusoire ou de dérisoire dans le conseil donné aux sardiniers, de se faire paysans. « Cultivez la terre! » leur disait récemment un député des Côtes-du-Nord. Quelle terre? Ils ont quitté ou vendu la leur pour s'embarquer, ou bien on a bâti dessus. Trouveront-ils à cultiver celle des autres? Les voici liés maintenant à leur bateau, à leurs filets, à la mer : bien ou mal, il est de toute nécessité qu'ils en vivent.

*
* *

Ils en vivraient, et plutôt bien que mal, affirment depuis longtemps des observateurs dont je partage — autant le dire de suite — l'opinion, s'ils se décidaient à perfectionner leurs engins ou plutôt à utiliser les engins perfectionnés qui existent, et qui ont notoirement fait leurs preuves. Nous arrivons cette fois au cœur même du conflit d'hier et probablement de demain, à la querelle du filet tournant et du filet droit.

En quoi consistent-ils l'un et l'autre? On en a tant parlé depuis onze ans et surtout depuis onze mois — exactement depuis le décret du 8 juin 1912, interdisant l'usage des filets tournants — qu'on hésite à en parler encore. Et pourtant il n'est que prudent de le faire quand on songe à toutes les erreurs que des reporters mal informés, mystifiés peut-être, ont répandues sur cette simple question de fait, quand on lit, par exemple, des phrases comme celles-ci, relevées dans l'article de tête d'un grand quotidien de Paris, à la date du 14 janvier : « Le filet tournant, ou *senne* (mais pardon! ce n'est pas du tout la même chose) est un filet en forme de cylindre que l'on jette sur le passage d'un banc de sardines. ... Un filet droit coûte 500 francs, un filet tournant, 3 000 francs. Dix hommes suffisent à la manœuvre d'un filet droit, il en faut trente pour se servir utilement d'un filet tournant. » Ces renseignements sont pris à Douarnenez, paraît-il. Rectifions : pour la manœuvre du filet tournant comme du filet droit, il suffit (et l'on s'y tient) de l'équipage ordinaire d'un bateau sardinier, qui est de cinq ou de six hommes et d'un mousse. Un filet droit coûte de 70 à 90 francs, selon sa profondeur et la largeur de ses mailles, un filet tournant de 150 à 300 francs. Quant à ce « cylindre » qu'on jette si à propos « sur le passage des bancs » (lesquels flottent rarement, et par conséquent, ne sont pas visibles en saison de pêche), on étonnerait fort les pêcheurs de Penmarch, qui seuls jusqu'au décret du 8 juin — et même après — se sont communément servis du filet tournant, si l'on s'avisait de leur demander ce qu'ils en pensent. On me permettra de dire ici ce que j'ai vu, de mes yeux vu

mainte fois, en allant pêcher avec eux, ce que chacun peut voir, pour peu qu'il en ait le désir.

Nous sommes sur les lieux de pêche, repérés plus ou moins (ils varient sensiblement d'un jour à l'autre), d'après les clochers, les phares, les bois ou les rochers qui le jour naissant commence à détacher de la côte. On a amené les voiles, baissé les mâts. Les « hommes de nage » se sont saisis des avirons qui maintiendront la barque le nez au vent. Deux hommes mettent le filet à l'eau : c'est un filet droit. La fine nappe bleuie descend sous le poids de la corde basse et de trois galets à une profondeur de cinq brasses environ, perpendiculairement en théorie, assez obliquement en fait, surtout aux jours de grandes marées, sous l'action des courants de jusant ou de flot. Retenue au gouvernail par un mince cordage, la file des lièges s'allonge à l'arrière, jusqu'à une quinzaine de brasses, selon une ligne qui devrait être droite et qui serpente toujours, surtout à l'extrémité. Le patron, assis sur la « chambre », jette à droite et à gauche de la farine d'arachides préalablement saumurée, afin de *lever* la sardine. Cela peut durer dix, vingt, trente minutes et davantage, sans succès parfois. La sardine enfin levée, il se lève aussi et l'attire sur le filet en y lançant des poignées de rogue. Quand elle « maille » (je passe sur les incidents possibles : apparition de marsouins, de thons rouges, de squales, d'oiseaux rapaces, évanouissement subit du banc), on la laisse mailler jusqu'à ce que le filet soit suffisamment garni; on le retire, on le remplace, on recommence, et, sa provision faite, on gagne le port.

Quand la sardine ne se lève pas, quand il n'y en a pas, qu'on mette à l'eau ce filet ou un autre, c'est tout un. Mais voici assez fréquemment ce qui se passe : la sardine se lève, tourne autour du filet, et n'y entre pas. La rogue dont elle est généralement si friande ne la tente que médiocrement. Elle ne *travaille* pas, disent les marins : elle joue. Pourquoi? parce que le banc est clairsemé et que l'élan est en raison du nombre? Ou bien pour des raisons mal définies qu'il appartient aux naturalistes plus qu'aux pêcheurs de préciser, à cause, par exemple de la surabondance du plancton au milieu duquel elle circule, et dont elle se gave? Quoi qu'il en soit, le fait est patent, et il n'est pas de pêcheur de bonne foi qui le conteste.

Même aux années les plus malchanceuses, s'il leur arrivait en rentrant au port de dire à qui leur demandait des nouvelles : « Nous n'avons même pas vu la couleur d'une sardine », combien de fois n'ont-ils pas répondu, en exagérant encore un peu, on veut croire : « Jamais il n'y a eu autant de sardines sur la côte ! »

Autre mécompte : la veille, l'avant-veille, tous les jours précédents, on pêchait un poisson d'une certaine taille ; on met à l'eau un filet d'un « moule » approprié. Mais ce n'est plus la même sardine qu'on lève : elle est plus grosse, et bute dans les mailles sans s'y engager ; ou plus petite, elle passe au travers. Justement on a laissé au port les filets qui lui conviendraient ; ou bien, le temps d'en « parer » un et de le mettre à l'eau avant d'avoir ramené ou largué l'autre, les marsouins sont venus, et la pêche est manquée.

Or, supposez, dans les deux cas, que ce filet passif et imprévoyant, qui a l'air d'attendre le bon vouloir de la sardine, puisse de se transformer instantanément en une sorte de sac ; qu'en deux coups d'aviron donnés d'un seul bord vous ayez disposé votre chaloupe de façon qu'il fasse le cercle sous l'autre bord ; que, grâce à un jeu rudimentaire d'anneaux et de coulisses, en tirant à la fois sur les deux bouts et sur une ligne préalablement fixée au milieu de la corde basse, on arrive à cerner tout ou partie du poisson levé ; qu'enfin les mailles soient assez petites pour convenir à des poissons de taille diverse, de fil assez fort pour résister à leur pression, et vous aurez violé les décrets les plus péremptoires — à moins d'être au delà de trois milles de terre — en pêchant au filet tournant.

Il n'est pas, comme on voit, bien mystérieux. En principe, tout filet droit peut devenir un filet tournant. Mais, comme le rapprochement des deux bouts et le relèvement de la corde basse au niveau des lièges le diminuent de moitié en longueur et en profondeur, il est naturel qu'on l'augmente à peu près du double dans les deux sens : autrement dit, un filet tournant, pour donner, une fois tourné, la surface d'un seul filet droit, devra, développé, en comprendre quatre. Comme d'autre part il ne prétend pas attirer le poisson dans ses mailles, il n'a nul besoin d'être la fine nappe, le tulle fragile qu'est le filet

droit, ni d'être trempé, tous les huit jours, dans une lessive au bleu, pour prendre une traîtresse couleur de mer : il sera de gros fil, et quelques bonnes tannées, administrées de loin en loin, le préserveront de pourrir. L'esthétique y perd (et encore!), mais l'intéressé y gagne.

Voilà donc ce terrible filet qu'on accuse de dépeupler les mers et de réduire à merci le prolétariat des ports! En vérité, c'est le plus simple, le plus modeste, le plus populaire des filets perfectionnés. Qui l'a inventé? On l'ignore. Pas un capitaliste, à coup sûr. Les autres engins ont un nom. Ils s'appellent senne Belot, senne Erraud, senne Guézennec. L'inventeur, ici, c'est tout le monde — ou personne; c'est le bon sens départi à chacun. N'importe quel pêcheur en fabriquerait en cousant ensemble des filets droits. C'est arrivé. Il y eut même des pêcheurs de Douarnenez condamnés pour ce fait au tribunal de Quimper, par un arrêt du 20 décembre 1904, et acquittés en appel à Rennes, par un autre arrêt du 24 mai 1905.

Il était normal, n'est-ce pas? qu'un tel engin obtînt les suffrages des fabricants. N'est-il point, pour leur approvisionnement si aléatoire, le régulateur indiqué? Leur industrie est assujettie, comme la pêche dont elle est tributaire, à tous les caprices de la sardine et du temps. Qu'on songe aux tempêtes de l'Iroise et de la baie d'Audierne, si répétées parfois dès l'arrière-saison! Au moins quand on peut sortir et qu'il y a de la sardine à prendre, qu'on en prenne! A quoi bon supporter les lourdes charges qu'exige l'entretien d'une usine, si ce n'est que pour un travail dérisoire? A quoi bon allumer et rallumer des feux, déranger le personnel, veiller quelquefois jusqu'à une heure avancée de la nuit, pour de maigres centaines de poissons, où l'on en traiterait quotidiennement deux cent mille? Le Portugal, où la pêche était libre, augmentait d'année en année sa production, enlevait aux usines de France leur clientèle. Il n'était que temps de lutter, et comment soutenir la lutte avec l'arme débile qu'est le filet droit? En face du *circo* ou *cedazo* portugais, terriblement efficace, le filet tournant est presque l'innocence : les usiniers, rationnés comme les habitants d'une ville qu'on assiège, réduits à payer très cher un poisson rarissime ou à laisser leurs usines périr d'ina-

nition, devaient s'entendre du premier coup sur l'engin qui pouvait seul les sauver.

Eh! bien, non : beaucoup d'entre eux n'y sont venus que de mauvaise grâce, et sans hâte. La concurrence du voisin leur fermait les yeux sur celle de l'étranger. Les uns, sûrs de l'excellence de leur marque, se disaient : « Que nous importent à nous, les prix d'achat? Nous augmenterons en proportion les prix de vente. » D'autres : « Les collègues besogneux peuvent disparaître : nous n'en aurons que plus de facilité à nous approvisionner et à vendre. » D'autres : « Il nous reste des stocks en magasin; un arrêt dans la production en favorisera l'écoulement. » Et la plupart : « Attendons, espérons : les choses iront mieux l'an prochain. » Certains, plus clairvoyants et d'esprit plus large, n'avaient pas la foi qui agit. Chose étrange : ce fut un modeste gérant d'une usine de Saint-Guénolé qui, sans intérêt personnel, par philanthropie, par patriotisme ou par pure raison, témoin de l'initiative des pêcheurs au milieu desquels il vivait, et pleinement approuvé, il faut le dire, encouragé même par ses directeurs, prit le plus résolument en main la cause de l'engin suspect et, par la plume, par la parole, sans ménager ni son temps ni sa peine, s'employa le mieux à la faire aboutir. Inlassablement, il la plaidait près des matelots réfractaires, près des pouvoirs indolents, près des journalistes pressés, près des usiniers à courte vue. C'est lui qui documentait, pendant des années de détresse, entre 1884 et 1887, M. de Boissy, du *Temps*, et M. Pouchet, le savant professeur du Muséum. C'est lui qu'au moment de faire son enquête au Portugal, M. Fabre-Domergue, inspecteur général des pêches, consultait. En 1903, les industriels nantais, enfin conquis, enfin d'accord sous la menace de la concurrence étrangère, fondèrent le *Groupement des fabricants français* : depuis, ils n'ont pas cessé d'inscrire la liberté de la pêche — du moins celle qu'autorise l'emploi réglementé du filet tournant — en tête de leurs plus pressants *desiderata*.

Mais que de temps perdu! Aujourd'hui qu'ils montrent le zèle du désespoir, ils voient se dresser contre eux la majorité des pêcheurs. Combien leur propagande eût été facile il y a une vingtaine d'années, quand cette majorité ne s'était pas encore constituée en un bloc dont les fissures, d'ailleurs, sont

apparentes, et qu'eux-mêmes étant armateurs d'une bonne partie des bateaux sardiniers, ils disposaient sur leurs équipages d'une autorité qu'ils n'ont plus! Que faisaient alors les principaux d'entre eux? Par une spéculation téméraire et dont ils n'ont pas eu à se louer, au lieu d'instruire le pêcheur des affres dans lesquelles commençait à se débattre leur industrie, au lieu de lui ouvrir les yeux sur les situations obérées, sur les faillites imminentes, sur les expatriations de plus en plus fréquentes à Vigo, à Setubal, à Lagos, à Tanger, ils lui faussaient complètement l'esprit en lui achetant sa sardine à des prix exagérément élevés et, tout en perdant gros à ce jeu dans l'attente de compensations chimériques, lui laissaient croire qu'en payant moins cher ils l'exploitaient avec impudence. Exemple : « Vous me donniez hier, à moi patron-sardinier, 35 francs du mille; c'est assurément que vous pouviez le faire sans dommage. Aujourd'hui vous m'en proposez 18 : vous mettez donc en poche la différence. » Ainsi raisonnait logiquement cet homme simple. Qui donc pouvait lui dire avec vraisemblance qu'il se trompait? Même depuis 1903, il s'en faut que l'action des fabricants groupés ait toujours été bien entendue et bien nette. Ils publiaient, à Nantes, d'excellentes brochures en faveur du filet tournant; mais leurs gérants le combattaient dans les ports. Ils s'adressaient les uns aux autres lesdites brochures, les commentaient abondamment, entre eux, dans leurs congrès : c'était prêcher des convertis. Cette fois, en dépit des fautes commises, ils tenaient enfin le bon bout. Le succès n'a pas pleinement récompensé leur effort tardif et cependant méritoire. C'est dommage pour leurs adversaires autant que pour eux.

D'où vient cette opposition des pêcheurs, qui n'est pas — loin de là — unanime, et qui, dans certains cas, sur certains points de la côte, est un reniement?

On a beaucoup parlé de la routine bretonne. Il s'agit de s'entendre. Routine : le mot dit irréflexion, automatisme, infériorité cérébrale. Je connais des observateurs superficiels qui, après quelques promenades sur les môles cornouaillais (ils y passeraient leur vie sans plus apprendre), estimeraient l'explication suffisante. Ils se tromperaient. Seul, maître de lui-même, n'ayant à répondre qu'à lui de ses actes, le pêcheur

breton a autant d'initiative que de bravoure. On ne se doute pas de son coup d'œil, de son adresse, de sa fertilité d'invention dans les petites pêches où chacun travaille pour son compte. Parlez-lui : vous le trouverez très ouvert, curieux de tout expérimenter, de tout tenter. Que ses dispositions s'accordent, par une heureuse rencontre, avec celles de ses camarades, et ils partiront ensemble à la découverte, parfois avec une audace inouïe : c'est ainsi qu'en janvier dernier des équipages douarnenistes pêchaient le sprat dans la baie de Seine; ils étaient allés là sur leurs incommodes chaloupes non pontées, bravant tout, l'orage, les intempéries, la distance, et leur propre ignorance des eaux dangereuses à franchir. Une autre année, il y en eut qui s'aventurèrent, à travers le golfe de Gascogne, jusqu'à Vigo.

Mais, en général, l'association paralyse ces belles qualités. Le pêcheur breton ne sait pas, il sait de moins en moins imposer son point de vue à ses pareils. Le patron consulte de l'œil son équipage, qui s'en rapporte aux équipages voisins. Tous ces braves gens, si hardis devant la mer, sont timides devant un regard ou un mot. Ils ne donnent pas volontiers l'exemple, ils le quêtent. Cela les fait un peu moutons de Panurge. Que de fois n'ai-je pas assisté à cette scène : les barques sont au port, après un gros temps, prêtes à prendre la mer; les hommes attendent sur la jetée, munis de leurs filets, de leur ciré, de leur pain. Les minutes passent, et puis les quarts d'heure : personne ne bouge. Enfin, voici qu'un équipage se décide, brusquement, comme par un coup de tête. L'ancre est levée, les voiles battent l'air. Aussitôt, comme si elles n'attendaient que ce signal, cinquante paires de voiles sont hissées à la suite.

Certains étés où la sardine n'approchait point des côtes, on savait qu'il y en avait au large. Les thonniers en avaient croisé de grands bancs à huit ou dix milles, et le relataient en donnant toutes les précisions requises. Chaque jour, un patron ou un autre me disait : « Qu'est-ce que nous faisons à jouer dans cette baie? Demain j'irai là-bas. » Le lendemain il dirigeait sa barque dans le sillage de la veille. Pourquoi? avait-il voulu m'en faire accroire? Non pas. Seul, il s'était décidé. Mais, depuis, il avait retrouvé son équipage, et sa

décision n'avait pas tenu. Il avait dit, par exemple, comme par mégarde : « Il paraît que c'est plein de sardines au large. » Et quelqu'un avait répondu : « C'est bien possible. » Et il n'avait pas insisté.

C'est une routine du même genre qui sévit contre le filet tournant avec appel au *mos majorum* et invocation du vieux sophisme populaire : « Nos pères vivaient en travaillant ainsi; pourquoi travaillerions-nous autrement? » Mais non : le pêcheur breton sait fort bien que les chemins de fer ont remplacé les diligences, que les machines à battre ont remplacé les fléaux, que les filets mécaniques ont remplacé les filets à la main, et les filets de 500 mailles ceux de 300. Ils ne sont donc pas, même en ce qui concerne leur matériel de pêche, tellement rebelles au progrès! Il est avéré également que beaucoup d'entre eux — j'entends de ceux qu'on croit hostiles aux filets tournants — ne demandent qu'à se laisser convaincre. Quand on les tient seuls, ils sont de votre avis; leur adhésion est nette et sincère. Mais près des leurs, aux premiers mots de dénégation, ils perdent courage, ils subissent, sans y résister, le poids du nombre.

Ce poids s'est singulièrement alourdi sous une double influence : la politique et le syndicalisme. Les représentants des ports, ayant à compter avec le préjugé de la masse contre les engins de progrès, ont naturellement trouvé plus prudent de l'encourager que de le combattre. Et quand aux syndicalistes, dont la propagande est si active depuis une dizaine d'années sur ce littoral, ils ne pouvaient évidemment pas négliger une si magnifique occasion d'opposer le travail au capital, les prolétaires de la barque aux bourgeois de l'usine. Ce sont eux, suivis par une abondante littérature, qui ont conféré à la querelle des engins son caractère actuel, qui l'ont transformée en épisode de la lutte des classes — ce qu'elle n'était primitivement, ce qu'elle ne saurait être nulle part sans dévier. Par eux, le filet droit est devenu un symbole et un drapeau : le drapeau du prolétariat sardinier. Ils ont fait croire aux pêcheurs réfractaires, mais irrésolus, qu'ils avaient le droit de s'opposer, fût-ce par la force, à toute intrusion de l'engin réprouvé, si bien que lorsque le 1er septembre 1906 quelques fabricants, aidés d'un équipage basque, voulurent,

avec l'autorisation du ministère de la Marine, essayer une senne Guézennec dans les eaux du Croisic, ils s'en virent empêchés par l'intervention de pêcheurs de la Turballe et de Concarneau. Cette année même, M. Goude, député socialiste de Brest, faisait entendre que, si les usiniers ne rouvraient pas leurs portes, l'État s'en chargerait et ne ferait qu'user de son droit. C'est un peu la thèse exposée dans les ports de pêche par les délégués de la Confédération générale du travail, mais avec des vues toutes nouvelles, et qu'il importe de relever, sur la question précise des engins. Le 20 avril, MM. Rivelli, Gauthier, Marck et Primault ont dit en substance aux Concarnois : « N'essayez pas de faire obstacle au progrès : Profitez-en plutôt : les fabricants veulent essayer à vos frais ces engins et, quand ils en auront reconnu l'utilité, ils en tireront tout le bénéfice. C'est le moment de poser vos conditions, et d'exiger d'eux ce qu'il vous plaira. » Ce langage, trop pareil, sous son apparente intransigeance, à celui des fabricants, n'a pas beaucoup plu. Pour plaider, même sous cette forme, la cause du progrès, il était un peu tard. Les orateurs oubliaient trop le principe qu'ils avaient inculqué à leur auditoire, d'accord avec certains députés de la région : « Pêcher peu, pour vendre cher. »

Principe excellent peut-être en d'autres temps, pure hérésie, hélas ! aujourd'hui que l'Espagne, le Portugal, la Norvège, le Japon jettent sur le marché mondial, sans en excepter la France, la multitude innombrable de leurs conserves, et à des prix (c'est le cas de le dire) défiant toute concurrence — toute concurrence française, bien entendu. Et pourtant tout n'est pas illusion et mauvais vouloir dans cette peur singulière de trop pêcher. Il est trop vrai qu'en des années de grande abondance on a jeté du poisson dans les bassins, à Concarneau et ailleurs, les usines du port se trouvant momentanément incapables de tout absorber. Cela tenait à des causes particulières — insuffisance de personnel ou de matériel — dont la plupart ne se représenteraient plus. Par exemple, le soudage mécanique, trois fois plus rapide, a remplacé en partie le soudage à la main. Mais s'il y avait un filet à incriminer en l'espèce, ce n'était pas le filet tournant, dont on ne se servait point ; c'était le simple filet droit, qui est très « pêchant » aussi quand la

sardine « travaille », ou plutôt l'acharnement du pêcheur à sa pêche, et son impuissance à se modérer. Quand il peut, à volonté, prendre quinze ou vingt mille sardines, il ne se contente pas aisément d'en avoir dix. « Que sera-ce donc, objecte-t-il, du jour où j'emploierai le filet tournant? »

La réponse est toute faite : il avait été entendu dans les séances de février au ministère de la Marine, d'abord que des Commissions locales établiraient quotidiennement, pour en informer le pêcheur, les quantités que pourraient absorber le lendemain les usines réunies d'un port ; ensuite, que le filet tournant serait autorisé seulement lorsque la quantité de poisson fournie par le filet droit ne dépasserait pas dans un port les deux tiers de la capacité d'absorption de l'usine. Bien entendu, le pêcheur réglerait sa pêche en conséquence, et c'est bien là que gît la difficulté — plus morale certes que matérielle. Mais la pratique du syndicalisme a développé chez lui, en ces derniers temps, un esprit de règlement imprévu, et qui trouverait ici à s'employer. Si les pêcheurs peuvent si aisément se syndiquer et se soumettre à la discipline syndicale, sortir, rester au port sur l'ordre d'un comité, leur sera-t-il plus difficile de limiter leur pêche quand ils auront intérêt à le faire et qu'ils en auront reçu l'avis — ce qui ne risque pas d'arriver trop souvent?

« Mais nous ne pouvons pas, disent certains d'entre eux, limiter arbitrairement notre pêche. » — Pas à un mille près, certainement, quand le poisson abonde et maille. En gros, rien de plus facile : au lieu de mettre quatre, cinq, six fois votre filet à l'eau, vous n'avez qu'à l'y mettre deux fois, et vous le savez bien. Avec le filet tournant, c'est exactement la même chose. Où prenez-vous ce qui se répète sur les quais de Douarnenez et de Concarneau, qu'il prend 200 000 poissons d'un coup, qu'il rendrait inutiles les trois quarts des bateaux et des équipages, qu'il dépeuplerait le port et surchargerait les usines? Puisque par hypothèse on ne l'utiliserait qu'aux jours où le poisson est rare et le filet droit insuffisant, il n'y aurait guère à craindre une pêche excessive. Mais les pêcheurs qui lui attribuent cette puissance font une confusion : ils le prennent pour la grande senne Belot, condamnée par un décret du 10 octobre 1878, et dont personne ne souhaite la réhabilitation. C'était une ravageuse, moins efficace pourtant que les sennes

ibériques. Elle a laissé des souvenirs terrifiants et confus. On ne cherche pas à les contrôler. On a oublié jusqu'à son nom : elle est devenue la senne, toute senne, un objet de réprobation et d'horreur. Presque personne ne l'a connue — c'est si vieux ! Et, par une sorte de conséquence, presque personne ne connaît le filet tournant, de ceux qui en médisent le plus.

De là les singuliers reproches qu'on lui adresse, tantôt puérils, tantôt contradictoires. « Il détruit les bancs », affirment les uns. Admirable affirmation dans la bouche de pauvres diables dont l'entêtement à n'utiliser que le filet droit ne ramène pas, hélas ! la sardine, tandis qu'on l'a vue relativement abonder, par exemple, dans la baie d'Audierne, d'où le filet tournant des pêcheurs de Penmarch aurait dû depuis beau temps la faire fuir. Est-ce qu'elle fuit des baies portugaises ?

On dit encore : « quand on ne prend pas de poisson avec le filet droit, on n'en prendra pas davantage avec le filet tournant ». L'objection a été rappelée sous cette forme dans la séance du 26 février au ministère de la Marine. Si elle était fondée, si le filet tournant était à ce point inefficace, quel inconvénient y aurait-il donc à l'autoriser ? Et que deviendraient du même coup toutes les craintes de surabondance ?

« Ce filet coûte cher », ajoute-t-on. Nous en avons dit le prix. C'est celui de trois ou quatre filets ordinaires. Mais on oublie qu'un filet tournant suffit où la variété des « moules » en exige une douzaine des autres. De plus, il faut bien moins de rogue pour maintenir le poisson aux abords d'un filet que pour le précipiter dans les mailles. Et l'on sait si la rogue se paie ! On l'a payée 120 et jusqu'à 140 francs le baril (le baril dure une semaine, guère plus, quelquefois moins), alors que le prix normal — déjà élevé — en est d'une cinquantaine de francs. Faut-il s'étonner que les marchands de rogue — dont on a d'ailleurs trop médit en leur attribuant toute la responsabilité de ces hausses — n'aient pas pour le filet tournant grande tendresse ?

« Il fatigue le poisson », dit-on encore. Quelle erreur ! Le poisson nage jusqu'au dernier moment dans le fond de l'engin comme dans un grand bocal. On l'en retire à l'aide de paniers pour le déposer tout vivant sur les planches du bateau. Le

maillage ne l'a pas étranglé, puisqu'il ne maille pas. Et il n'a donc pas à subir l'opération assez rude du démaillage, qui se fait en secouant filet et poissons, et qui écaille, qui éventre, qui décapite, pour peu que la maille soit plus grande qu'il ne faut. Le seul inconvénient — j'ai pu m'en rendre compte — vient des maquereaux qu'on pêche avec la sardine et qui, jetés frétillants dans la cale, s'y révèlent d'enragés tambourineurs : c'est leur façon de protester contre l'asphyxie. Comme ils ont le corps armé de menues arêtes, ils en piquent la sardine, très vulnérable, grâce à ce tambourinage : le mal n'est jamais grand.

Enfin, on a dit que le filet tournant draguait les fonds, qu'il détruisait les alevins, qu'il dépeuplait de tout poisson les eaux côtières. Ce serait presque vrai de la grande senne; comment le serait-ce d'un engin aussi réduit, qu'on met à l'eau par des profondeurs de douze ou quinze brasses, et qui descend à huit brasses, dix au plus!

De pareilles erreurs sont si lourdes, si faciles à éviter, qu'on se demande comment les pêcheurs y persistent. Ils n'auraient qu'à regarder une bonne fois un filet tournant, quand ils n'en ont pas encore vu — ce qui est le cas général — et ils seraient édifiés à bon compte. Mais on leur parle raison en oubliant que chez un Breton de pure race la raison n'est jamais que l'humble servante de l'imagination et du sentiment. A-t-on remarqué une chose? C'est que l'initiative du recours à l'arbitrage, en avril dernier, est venue des pêcheurs sablais. Or ils devraient être de tous les moins enclins à l'adoption du filet tournant, puisqu'ils ont fait depuis plusieurs années d'excellentes campagnes avec le filet droit. Mais les fabricants avaient exprimé de justes doléances, offert des garanties, fait des concessions : et ces simples gens, tout bien examiné, tout pesé, ont conclu, avec leur claire et impérieuse raison française, à la possibilité d'une entente. On sait également qu'au Croisic il y a beaucoup de pêcheurs qui tenaient à causer; de même sur la côte morbihannaise. Mais, à mesure qu'on s'avance dans la Bretagne restée bretonne, l'opposition est plus farouche, plus entêtée. L'entêtement breton, parbleu! Sans doute : mais ce n'est pas, comme on pourrait croire, l'entêtement de l'inintelligence et de l'ignorance; c'est celui de

la passion. Il répond à un besoin de se tourmenter qui a son principe dans une susceptibilité infinie. Ces âmes sont bien plus compliquées qu'on ne les imagine d'après l'enveloppe. Il n'est pas besoin d'être un Chateaubriand pour jouir de son amertume, et je ne crois pas faire mes pêcheurs de sardines trop subtils ou trop romanesques. Ceux qui les ont le plus étudiés, eux ou leurs pareils, un Le Braz, un Le Goffic, un Géniaux ne me démentiront pas quand j'aurai dit de ces malheureux qu'ils se punissent de leur erreur en y persistant.

*
* *

Pauvres pêcheurs de Bretagne, si vivants, si braves, si joliment imaginatifs, si avenants dès qu'on leur inspire la confiance, et que la misère a jetés dans le pire désarroi! Leurs représentants officiels devaient les en tirer. Ils n'ont guère fait, à la Chambre ou chez eux, qu'embrouiller une question déjà complexe, remparer l'ignorance de fausses raisons, réclamer de médiocres palliatifs. L'un, sur la foi de quelques témoins, décrète que tout le mal vient de la farine d'arachides, et veut croire que, ladite farine restant dans ses sacs, la sardine affluera dans les baies, dans les bateaux, à l'usine. Un autre s'en prend aux bélugas et aux marsouins, dont les pêcheurs basques font leurs indicateurs ordinaires, et arme contre eux des torpilleurs. On fonde des écoles de pêche dont les directeurs enseignent à faire le point, quand ils enseignent quelque chose, mais qui ignorent le premier mot des conditions économiques de l'industrie sardinière, parfois même le premier mot des engins permis ou litigieux. On exige l'établissement de droits prohibitifs sur l'entrée des conserves espagnoles, en oubliant que la France ne représente qu'une faible part du marché mondial, qu'une guerre de tarifs peut en résulter et que, en dépit de tous les droits établis, l'Espagne et le Portugal sont capables de concurrencer victorieusement en France les produits français.

Il ne reste aujourd'hui au pêcheur, qui a, quoi qu'on ait prétendu, partie liée avec le fabricant, qu'une façon, une seule, de sortir de peine — et le bon sens l'indique : c'est de

pêcher beaucoup, régulièrement du moins, et de vendre à des prix raisonnables. L'abondance qu'il accuse d'amener la baisse lui a toujours, en fin de compte, plus profité que les pêches maigres, et lui offre une compensation appréciable en augmentant les salaires de sa femme ou de ses enfants à l'usine. D'autre part, les délégués des fabricants à Paris, ceux de février et ceux de mai, l'ont assuré contre la crainte des prix bas en acceptant pour chaque « moule » un prix *minimum* : cela va de 2 francs à 16 francs le mille, soit 8 ou 10 francs le mille de sardines moyennes, qui donnent de trente-trois à quarante-trois au kilogramme : importante concession, et que ne méconnaîtra aucun pêcheur sensé; pour accorder des prix *minima* encore supérieurs aux prix moyens payés pour les « moules » correspondants en Espagne, il faut que les fabricants français soient persuadés de la supériorité de leurs produits et de celle de leurs prix de vente; il faut surtout qu'ils aient eu un vif désir de prouver leur bonne volonté et d'en finir avec une situation ruineuse.

Qu'ont-ils obtenu en échange? Les journaux ont publié la sentence arbitrale de mai. En dehors de ce tableau des prix et de quelques mesures sages, mais secondaires, voici comme elle s'y prend pour résoudre la question essentielle des engins : elle attribue à des commissions mixtes, formées dans chaque port, le pouvoir « d'autoriser à titre exceptionnel et provisoire l'emploi d'un nombre raisonnable de filets coulissants, modèles et dimensions déterminés par l'administration de la Marine ». Et ce « nombre raisonnable » elle prend le soin prudent de le fixer d'avance « dans chaque région à un filet pour cinquante bateaux ou fraction de cinquante bateaux, sans toutefois que le nombre total puisse excéder six filets par région ».

Pratiquement, c'est là ne changer rien à rien : que peuvent bien faire de six filets tournants les 600 bateaux-sardiniers de la région Douarnenez-Tréboul, par exemple, pour alimenter une trentaine d'usines, au cas où le filet droit y serait une fois de plus insuffisant? Est-ce que le spectre de la senne Redot serait intervenu encore dans les délibérations des arbitres? Ont-ils craint, par une réglementation trop large, de provoquer les colères du prolétariat des ports? Elles éclateront tout de même, et il me revient déjà qu'à Concarneau le syndicat ne veut pas

entendre parler de commissions mixtes. Mais à côté des irréductibles, combien est-il de pêcheurs qui ne demandaient qu'à subir, dans leur propre intérêt, une douce violence!

Qu'on ne s'en rapporte pas aux résultats du referendum de mars : les plus expresses réserves seraient à faire sur la façon dont la fédération qui l'organisait s'y est prise, dans certains ports, pour assurer la liberté du vote. Comment se fait-il, par exemple, qu'à Audierne, il y avait à la date du 1er février 90 patrons-pêcheurs, représentant au moins une fraction de leurs équipages, pour admettre la petite senne, et qu'on n'y trouvait plus, cinq semaines après, que 43 pêcheurs, pour admettre le filet tournant? Seuls les marins syndiqués ont participé au scrutin, et sur le nombre il en est qui ne sont pas pêcheurs de sardines! Enfin la question leur était mal posée par leurs bureaux : il ne s'agissait pas en effet de savoir s'ils étaient, d'une façon générale, favorables ou non au filet tournant, mais s'ils étaient ou non disposés à l'accueillir, contre de bonnes et sérieuses garanties.

Raisonnablement, ils ne peuvent se dérober au moins à l'expérience que la décision arbitrale — sous combien de réserves! — autorise. Car en vérité il ne s'agit que de cela — d'une simple et très modeste expérience. Elle n'est pas absolument sans danger. Veut-on renouveler sur de meilleures bases les essais de 1906? donner aux ignorants ou à ceux qui veulent l'être une leçon technique dont ils n'ont cure? Employé pendant des années à Penmarch, et avec succès, le filet tournant n'a pas à faire la preuve de sa puissance. Non, l'expérience qui s'impose n'est pas celle-là; ce n'est pas non plus une expérience scientifique (tous les savants, depuis Pouchet jusqu'à M. Fabre-Domergue et M. Guérin-Canivet, se sont prononcés pour la liberté de la pêche), mais une expérience économique. Quand donc les marins se diront : « Essayons, après tout! » Ils n'y risquent pas grand'chose, et l'on voit trop ce qu'ils risquent à s'entêter. On leur conseillait, au cas où le *lock-out* eût persisté, à former des coopératives de vente. Chimère! Ils ne trouveront jamais à écouler fraîche toute leur sardine, c'est trop certain. Se feront-ils fabricants de conserves? En quelles usines fabriqueront-ils? Qui leur en bâtira, leur en vendra, leur en louera? Comment s'y prendront-ils pour les

approvisionner en boîtes, en huiles, en étains, en fers-blancs, pour passer avec les fournisseurs des marchés délicats, compliqués, et cela du jour au lendemain? Voici en revanche une menace qui ne paraîtra pas vaine, et que je trouve consignée dans le compte rendu de la réunion du 26 février au ministère de la Marine : « Si les pêcheurs ne veulent pas s'outiller, il conduiront les fabricants à se faire armateurs et à aller faire pêcher au large, au delà de trois milles, là où la pêche est libre sans distinction d'engins. »

« Mais, s'empressent d'ajouter les fabricants, ce serait là un moyen extrême. » Et *in petto* ils se disent sans doute : un moyen dangereux. Car le tout n'est pas de pêcher, il faut traiter le poisson pris; et il ne faut pas compter que les femmes ou filles des pêcheurs se résignent à traiter le poisson pris par d'autres équipages. Il ne sera pas non plus facile de les remplacer. L'entente n'en est que plus nécessaire, et il me semble que les fabricants l'eussent facilitée, quels que soient le bien-fondé de leur cause et la modération de leurs exigences, s'ils s'étaient montrés moins exigeants encore, s'ils avaient admis — ne fût-ce qu'en attendant mieux — la légitimité des solutions partielles, s'ils s'étaient bornés, par exemple, à réclamer l'emploi du filet tournant à partir de la mi-campagne, ou pour des poissons autres que la sardine — anchois, sprats, maquereaux — ou sur les points où la majorité des pêcheurs est avec eux, comme à Kérity, à Saint-Pierre et à Saint-Guénolé, c'est-à-dire dans les seuls ports où le filet tournant a pratiquement existé jusqu'ici.

La parole, selon la formule, reviendra tôt ou tard au gouvernement. Son attitude a généralement été double, selon qu'il se plaçait au point de vue économique et scientifique ou au point de vue politique. Dans un cas il prescrivait les enquêtes des spécialistes, s'inspirait de leur avis compétent, s'exprimait en faveur du filet tournant et des sennes : c'est ce qu'ont fait tour à tour M. Thomson, M. Delcassé, M. Guist'hau, M. Baudin. Dans l'autre, il organisait des consultations, s'efforçait d'éviter des troubles (ce qui manquait rarement d'en amener) et mettait les engins nouveaux en interdit. Un moment est venu où il ne lui a plus été loisible de se dérober, et telle n'a point semblé l'intention de M. de Monzie. L'actif sous-secré-

taire d'État de notre marine marchande a eu une bonne inspiration en faisant appel à l'arbitrage. Son appel a été entendu. Les arbitres se sont prononcés. Il eût été souhaitable qu'en présence de cette déplorable crise ils ne s'en tinssent pas à de menues prescriptions, à d'anodins remèdes qui ne feront au plus que l'endormir. Ils ont couru au plus pressé, qui était — on peut le dire — de gagner du temps. Ils ont épargné à cinquante mille marins un affreux chômage de quatre mois. En principe — timidement, il est vrai — ils ont autorisé le filet tournant. La masse des réfractaires, ne pouvant plus proscrire radicalement le monstre, finira-t-elle par s'y accoutumer? Espérons-le. Espérons qu'un jour viendra où tous l'adopteront de bonne grâce et que, cette année, la saison sera assez bonne pour qu'il n'y ait pas lieu de s'en servir. Ce serait la meilleure des solutions; mais elle dépend des vents, de la mer et des dieux.

AUGUSTE DUPOUY

# LES CHANSONS DE LEÏLA

## I

### LE POTIER

Mon bien-aimé, je suis entre tes mains
Comme la terre humide et fraîche entre les mains
Du potier dont le tour,
Tour à tour
Ronfle en tournant, siffle ou bourdonne,
Tandis que se resserre ou se renfle ou s'évase
Le col, le ventre ou la lèvre du vase.

Le potier vit joyeux; la terre s'abandonne
Joyeuse aussi, docile et confiante
A ses doigts...
Et quand il chante, elle aussi chante,
Sachant bien que ce sont ses doigts
Puissants et doux qui l'ont ravie
Au néant et que c'est à lui seul qu'elle doit
La Vie.

L'on conte que l'un d'eux, qui vivait autrefois,
Avait coutume, chaque fois
Qu'il confiait au feu ses ouvrages fragiles
D'argile,
D'en approcher ses lèvres et d'y déposer
Avec ferveur un long baiser.

Mon bien-aimé, je suis entre tes mains
Comme la terre informe entre les mains
Du potier. Je me livre à toi;
Selon ton rêve et ton désir façonne-moi :
Je t'appartiens. Je ne puis être et ne serai
Belle que si tu veux que je le sois...
Veuille-le donc et, sous tes caresses de flamme,
Je deviendrai
Le pur chef-d'œuvre où tu auras versé ton âme!

## II

### LE CHANT DU ROSSIGNOL

Au jardin, l'autre soir, quand la première étoile
Scintilla dans l'abîme pâle
Des bassins endormis,
Tout à coup, parmi
Le silence enchanté
De la terre et du ciel, un rossignol se mit
A chanter.

Et bientôt un autre lui répondit,
Et puis un autre et puis un autre encore...
Le miracle sonore,
Telle une étincelante fleur d'opale et d'or,
A travers l'air émerveillé s'épanouit.

Alors, je me sentis défaillir, emportée
Dans un torrent de volupté.
J'étais comme Ève au fond du paradis,
Le premier jour qu'à ses oreilles retentit
Le chant du rossignol.

C'est que ce chant d'ivresse folle,
D'espoirs vertigineux et de suprême joie,
Ce chant dont se pâmaient tous mes sens éperdus,
Depuis que je me suis donnée à toi,
Mon bien-aimé, je ne l'avais pas entendu...

Mais l'heure maudite bientôt est venue.
Dans un bruit d'ailes qui s'apeurent,
Les divins oiseaux de lumière
S'envolèrent;
Et mon cœur devint sec et lourd,
Si sec et si lourd que le désir de la mort
Un instant m'étreignit. Mourir! Non, non, les morts
Sont sourds...
Les morts n'entendent plus chanter le rossignol.

## III

### L'ATTENTE

Pourquoi, ce soir, tardes-tu tant?
Déjà, depuis longtemps,
La nuit a refermé sur le jour son étreinte...
Et je t'attends, et je t'attends.

Sombre nuit... toutes les étoiles sont éteintes,
Le vent se plaint dans le jardin... je me sens froid
Au cœur de désir et d'effroi...
Ah! mon bien-aimé, que n'ai-je tes bras
Pour m'y blottir! Il ne vient pas! Il ne vient pas!

Il ne reviendra plus, hélas!
Je ne le verrai plus, plus jamais... A la place
Du charbon rouge de mon cœur, j'ai là
Dans ma poitrine, maintenant, un bloc de glace.
Et lentement les heures passent...
Et je t'attends encor!

Je t'attendrai jusqu'à la mort...

## IV

Où que tu sois, en quel lieu de la terre
Que maintenant, plaintif et solitaire,
Tu erres,
Mon bien-aimé, pour te rejoindre, que ne puis-je,
Quittant les miens, bravant tous les dangers, courir!
Je sens que si, pour te guérir,
Il fallait un prodige,
Je sens que je serais de force à l'accomplir.

Je te prendrais sur mes genoux comme un enfant
Qui se méfie et se défend
Et que l'on n'apprivoise qu'avec des caresses...
Je parlerais tout bas à ton âme en détresse,
Je l'apaiserais...
Elle guérirait.

Et peu à peu, mon bien-aimé je te verrais,
Revivre! Je te conduirais
A tous petits pas, sur les routes blanches,
Quand descend le soir et que les jardins embaument...
Et tu serais comme étourdi par les aromes
Violents des fleurs dont le poids courbe les branches...
Et tu dirais : « Arrêtons-nous, ma Leïla,
Veux-tu?... je me sens las... »

Rêves, rêves, hélas! rêves que tout cela!

## V

### LE BRUIT DE L'EAU

Le bruit de l'eau dans les fontaines
Et les bassins m'étourdit et m'oppresse;
Mes oreilles sont pleines
De ce bruit
Qui, ni jour ni nuit,
Jamais ne cesse.

L'eau saute et court et monte et tombe et rampe et danse,
En jets hardis
Elle s'élance,
Elle bondit
Et rebondit;
En poussière elle s'éparpille,
Elle miroite, elle scintille;
Elle est de ténèbre ou de feu
Et verte et blanche et rouge et jaune et bleue;
Elle s'étale, elle bouillonne...
Elle glisse, elle tourbillonne...

L'on dirait le chant d'une ruche qui bourdonne
Ou les rires d'une troupe de jeunes filles
Qui babillent
Dans les vergers en fleurs, au clair de lune,
Chacune
Plus joyeuse que l'autre... L'on dirait aussi
Le grondement d'un orage qui passe
Au loin, illuminant l'horizon obscurci...

L'on dirait encor les voix de menace
D'une foule en révolte... Oh! ce bruit! Où que j'aille,
Sous les arbres touffus ou bien à découvert,
A travers les parterres,

Ou le long des vieilles murailles
Qui ferment le jardin... où que j'aille, que l'air
Soit immobile ou agité,
Toujours, partout, dans l'ombre ou la clarté,
Ce bruit de l'eau m'obsède et me poursuit.

Je l'aimais, autrefois... je l'exècre et le fuis,
Aujourd'hui.
J'aurais tant besoin de silence
Pour exhaler le cri,
Pour m'enivrer du cri
De ma souffrance!

## VI

Je ne veux plus dans les miroirs d'argent
Me regarder, ni regarder du ciel changeant
Descendre la lumière
Sur le visage de la terre...
Je me hais et je hais le jour
Et tout ce qui me touche et tout ce qui m'entoure.

Rien pour moi n'a plus de couleur
Et rien pour moi n'a plus de charme.
Vous ne m'êtes plus rien, arbres, étoiles, fleurs :
Je ne vois plus le monde qu'à travers mes larmes,
Je n'ai plus rien que ma douleur.

Plus rien... plus rien... Nature, tu es vide et vaine.
Soleil, lune, lampes lointaines
De l'univers, éteignez maintenant vos flammes,
Puisque les portes du bonheur me sont fermées,
Puisque la Mort a tué l'âme
De mon bien-aimé!

GABRIEL MOUREY

# AUTOUR
# DU CONGRÈS DE VIENNE[1]

## LA PRINCESSE BAGRATION, LA DUCHESSE DE SAGAN ET LA POLICE SECRÈTE DE L'AUTRICHE

### II

Le baron Hager était si bien servi par son personnel que non seulement il était en mesure de faire connaître à l'Empereur une conversation qu'un de ses agents avait eu l'habileté de se faire répéter par la princesse Bagration, mais qu'il put encore lui communiquer un rapport rédigé[2] par un de ses auxiliaires volontaires au sortir d'un dîner, auquel celui-ci avait été convié par la princesse et où il avait eu pour voisins de table des personnages tels que le prince royal de Wurtemberg, Pozzo di Borgo, Anstett, etc., etc.

Le prince royal de Wurtemberg, Pozzo di Borgo, Anstett et le baron Binder ont dîné hier chez la princesse Bagration. Deux choses m'ont surpris à ce dîner. L'une est la manière franche, sage et loyale avec laquelle Pozzo secondé par Anstett a parlé à ce dîner. Les deux ministres ont émerveillé par les opinions qu'ils ont émises sans y être forcés. Pozzo a dit que la

1. Voir la *Revue* du 1er juin.

2. Rapport à Hager, Vienne, 4 novembre 1814. F. 2, 4231 ad 3565.

ruine des Empires vient de leur rage de trop s'étendre, que la fable des géants s'explique. Ils ont voulu être si grands qu'ils ont touché au ciel et Jupiter les a rendus fous et ils ont été écrasés. — Anstett a soutenu qu'il fallait la justice en tout et rien que la justice et rendre à chacun ce qui lui est dû.

Ces vérités dans la bouche des personnages de l'entourage de celui qui veut la Pologne en entier pour lui et ôter son royaume au roi de Saxe pour le donner à son allié n'ont pas été sans me surprendre. Mais un autre propos me frappa bien davantage, celui de Binder[1] qui déclara à deux reprises et avec force que l'idée d'établir une régence en France avec Marie-Louise était l'idée la plus folle et la plus ridicule qu'on ait jamais pu concevoir. Si tout autre que Binder avait émis cette appréciation, on aurait peut-être été de son avis et nullement frappé. Mais Binder, un de nos ministres, un des favoris de Metternich, qui sait que cette idée était celle du cabinet qu'il sert, il y a là plus que de l'effronterie. Il faut croire qu'il a voulu attaquer Metternich, ou qu'il le croit ébranlé, ou qu'il est très fâché contre lui.

Tout ce qu'a dit Pozzo sur la France et Louis XVIII était parfait. Il l'a en outre très loué parce qu'il met ses armées sur le pied de paix et a critiqué les autres qui se ruinent à tenir les leurs sur le pied de guerre.

Le prince royal de Wurtemberg a de l'esprit. Il doit être un bon militaire, mais il est critiqueur (*sic*), malin, envieux et pour le cœur, il doit en avoir un à peu près semblable à celui du roi, son père.

Dans la coterie Stadion, mande le 8 novembre l'agent X X au baron Hager[2], on croit fermement que l'Autriche sera l'an

1. Un des hauts fonctionnaires de la Chancellerie d'Etat désigné par Metternich pour assister au Congrès.

2. Rapport à Hager, Vienne, 4 novembre 1814. F. 2, 4558 ad 3565.

L'activité des agents recrutés dans les classes élevées de la société se manifesta avec plus d'intensité à mesure que les événements menacèrent de prendre une tournure inquiétante, et surtout depuis le jour où l'on fit mine d'ouvrir le Congrès. On enregistra et on rapporta dès lors plus attentivement encore que par le passé tout ce qui se disait dans les salons où frayaient les diplomates et on releva avec le plus grand soin tout ce qui se faisait, tout ce que surtout du côté d'Alexandre et de la Russie on machinait pour ébranler la position et le crédit de Metternich.

prochain en guerre avec la Russie. D'après une lettre de Saint-Priest[1] remise à Stackelberg[2] par Noailles, on travaillerait à une entente secrète entre Louis XVIII et la Russie.

Metternich va très rarement chez la princesse Bagration. Il retourne assidûment chez la duchesse de Sagan à la suite de la grande explication qu'il a eue avec elle à cause de la fameuse phrase contenue dans une lettre où elle disait de lui : « *Un ministre des Affaires Étrangères qui a perdu la confiance des Puissances Étrangères ne peut guère rester en place.* »

L'opinion publique n'est pas en faveur de Metternich que Louis XVIII et la Russie voudraient voir remplacé par Stadion.

Chez Arnstein[3], Keller[4], le baron Bildt[5], los Rios[6] et les Prussiens ont encore répété que le Congrès ne marche pas.

On se demande ce que la comtesse Gallenberg, chez laquelle on voit beaucoup d'Italiens, fait à Vienne et si elle est, comme Dalberg l'affirme, au service de Murat.

On a dit hier chez Eskeles[3] que la grande-duchesse d'Oldenburg marchait pour la Prusse qui comptait absolument sur elle.

On dit enfin qu'après le Congrès, Munster[7] épousera la comtesse Lippe.

Les intrigues contre Metternich continuent, — lit-on dans un rapport en date du 6 novembre (F. 3, 4583 ad 3565) —. Ses amis et ses défenseurs affirment que toute cette brouillerie ne serait pas arrivée si, dès le mois d'août, la police avait fait partir la princesse Bagration et la duchesse de Sagan.

Alexandre n'avait du reste pas désarmé et continuait à marquer en

1. Saint-Priest (Emmanuel, vicomte de), colonel au service de la Russie, qui rentrait à ce moment en France et devint gentilhomme d'honneur du duc d'Angoulême.

2. Ministre de Russie à Vienne.

3. Arnstein et Eskeles, deux des principaux banquiers de Vienne, dont les salons étaient fréquentés par le corps diplomatique.

4. Keller (comte de), ministre d'Etat et plénipotentiaire de l'électeur de Hesse.

5. Ministre de Suède.

6. Los Rios (chevalier), chargé d'affaires d'Espagne.

7. Munster (Ernest-Frédéric-Hubert, comte de), ministre d'État et de Cabinet du royaume de Hanovre.

toutes circonstances son animosité contre l'ancien amant de la Bagration.

La duchesse de Sagan paraissant très occupée dans une conversation avec Metternich, Alexandre lui dit : « *Madame la Duchesse, n'occupez pas le Prince de Metternich d'objets pareils. Il en a de bien plus essentiels en tête*[1]. »

La surveillance exercée sur les faits et gestes de la duchesse et de sa voisine la princesse, ne laisse pas échapper le moindre fait.

Le grand-duc Constantin est parti ce soir (le 7 novembre) de bonne heure de chez la princesse Bagration pour aller rejoindre une très belle actrice française engagée à Saint-Pétersbourg, Séraphine Lambert[2].

Le baron Anstett[3] s'est mis le 12 dans une grande colère parce qu'on a quelque peu tardé à lui remettre une lettre de la princesse Bagration apportée chez lui pendant qu'il était sorti.

A peu près au même moment on a, pour employer l'expression usitée dans le style de la *Polizei Hofstelle*, *manipulé* une lettre adressée par la princesse au comte Litta, son beau-père. Le résumé de cette lettre, envoyé par Nota à Hager, est communiqué par celui-ci à l'Empereur dans un rapport en date du 14 novembre (F. 3, 4673 ad 3565).

La princesse commence par dire « que le Congrès n'avance pas; que dans le temps que les souverains sont très bien ensemble et s'amusent, leurs ministres se disputent et maigrissent de chagrin. Ils ont l'air de ne pas s'entendre, parce qu'ils ne se comprennent que trop. Chacun des coalisés veut s'agrandir. Ils semblent s'être donné le mot de montrer du caractère et de tenir ferme et ils n'en démordent pas. Cela ne peut durer longtemps; car tous tirent de leur côté. »

La princesse ajoute « que si on prophétise, elle croit que son Empereur finira par emporter la pièce pour la raison qu'il est le plus fort. Mais, ajoute-t-elle encore, Dieu veuille que ce soit pour son bonheur et celui de ses sujets. Car Dieu

1. Rapport à Hager, Vienne, 6 novembre. F. 3. 4594 ad 3565.
2. Rapport à Hager, Vienne, 7 novembre. F. 3. 4604 ad 3565.
3. Rapport à Hager, Vienne, 13 novembre. F. 3. 4374 ad 3565.

sait quelles peuvent être les conséquences pour nous-mêmes de ce triomphe auquel il tient si fort[1]. »

Des rapports signalent que le prince Eugène a fait une visite à la princesse le 14 au soir après avoir été chez Séraphine Lambert[2] :

Le prince Eugène, dont la princesse a été la maîtresse autrefois à Paris, lui a envoyé une très belle bague[3], et enfin Anstett est venu le 15 au soir chez la princesse qui, quoique souffrante et couchée, l'a reçu ainsi que le prince de Ligne et le comte Carneville[4].

La duchesse de Sagan est tout aussi bien surveillée et le baron Hager rapporte à l'Empereur, le 20 novembre, ce que la duchesse a dit à sa digne amie la comtesse Fuchs[5] :

« *Je me ruine en maris* (faisant allusion aux rentes qu'elle sert à Louis de Rohan et à Troubetzkoï). Mais je ne me passerai plus cette fantaisie et jamais *je ne prendrai plus de mari*[6]. »

Voici maintenant qu'on signale à Hager les visites fort intimes que fait à la princesse Bagration celui qui ne va pas tarder à se fiancer avec la sœur favorite de l'empereur Alexandre, la grande-duchesse Catherine.

Le prince royal de Wurtemberg continue de passer presque tout son temps chez la princesse Bagration dont il serait devenu l'amant. Il y vient tous les soirs, en part le dernier et rentre chez lui sur les trois heures du matin[7].

La princesse Bagration, — lit-on dans le rapport de l'agent X X en date du 22 novembre, — donne tous les jeudis et tous les dimanches des soirées à ses amis.

1. *Intercepta*. Princesse Bagration au comte Litta, Vienne, 12 novembre 1814. F. 3, 4344 ad 3565.

2. X X à Hager, 15 novembre. F. 3, 4362 ad 3565.

3. X X à Hager, Vienne, 15 novembre. F. 3, 4378 ad 3565.

4. Rapport à Hager, Vienne, 15 novembre. F. 3, 4376 ad 3565.

5. La belle comtesse Laure de Fuchs dont le salon était à ce moment l'un des plus brillants.

6. Hager à l'Empereur, 20 novembre 1814, et rapport à Hager, 19 novembre. F. 4, 4773 ad 3565. La duchesse ne tint pas parole puisque cinq ans plus tard elle épousa Schulenburg.

7. Rapport à Hager, Vienne, 24 novembre. F. 4, 4462 ad 3565.

Le prince de Metternich n'est pas venu chez elle depuis plusieurs semaines.

Et le rapport se termine par ces quelques lignes :

L'ambassade de France continue à tenir le même langage sur la Pologne et sur la Saxe. Elle espère que le prince de Metternich ne montrera pas dans sa tâche la même négligence que dans sa vie privée.

Quelques jours plus tard, ce document singulier sur les relations d'Alexandre avec la princesse, en date du 6 décembre :

Alexandre est resté la nuit dernière jusqu'à trois heures du matin chez la princesse Bagration. On dit qu'il est toujours encore malade (maladie vénérienne) et que la princesse lui met des cataplasmes et des pansements [1].

Le 16 décembre, l'agent X X revient sur les bruits qui courent depuis longtemps sur la princesse et sur la duchesse.

On prétend toujours que la Sagan et la Bagration sont toutes deux à la solde de la Russie, qu'elle sont des agents d'Alexandre, auquel elles rapportent tout ce qu'elles apprennent et qui fait les frais de leur train de maison [2].

Le 26 décembre, le baron Hager joint à son rapport à l'Empereur la copie d'une lettre qu'on venait de *manipuler* et qu'un anonyme adressait de Saint-Pétersbourg à la princesse Bagration à la date du 5/17 décembre 1814.

Je suis entièrement de votre avis et encore plus : Que tout ce dont on est forcé de s'apercevoir, on aurait bien pu se donner la peine de le prévoir d'avance. Il est étonnant qu'avec autant d'esprit, de connaissances, de lumières, d'expérience, on ne se rappelle jamais que du passé (*sic*) et on ne veuille pas pressentir l'avenir.

Que le Ciel fasse que cette nouvelle réunion des Géants de la terre ne renouvelle pas l'exemple de la tour destinée à escalader le Ciel!

Je me tiens à l'avis de votre *Prince octogénaire* [3], dont

1. Rapport à Hager, Vienne, 6 décembre. F. 5, 4633 ad 3565.

2. X X à Hager, Vienne, 16 décembre. F. 5, 4800 ad 3565.

3. Le prince de Ligne qui venait de mourir quatre jours avant le moment où l'on écrivait cette lettre à la princesse Bagration.

l'esprit jeune et juste a tracé en grand peintre le portrait du fameux Congrès de Vienne en disant qu'*il danse et ne marche pas*. Combien je regrette que notre Auguste et Magnanime Empereur, le plus puissant non seulement par sa force, mais plus encore par ses sentiments et sa grande âme, qui a tant fait pour le bonheur de l'Europe, n'ait pas voulu, au lieu de la négocier, la commander lui-même. Cela était certainement le mieux et le plus sûr.

Travaillons maintenant à faire entendre aux sourds, à rendre philanthropes les élèves de Mars, muets les canons et à mettre d'accord les dissidents. La Providence, qui souvent d'une main invisible et cachée mène les événements de ce bas-monde, le hasard ou la peur qui commanda naguère la réunion et la bonne harmonie de tant de braves, peut encore nous accorder des succès inespérés. Mais il faudra y recourir pour tâcher de bien terminer ce qui a été mal commencé. Mais basta! Je craindrais de trop dire[1].

Dans un autre rapport du 28 décembre, la grande politique se trouve mêlée à un incident amusant. L'agent de Hager insiste sur les visées ambitieuses de la Prusse et attribue la responsabilité d'un aussi regrettable état de choses d'abord aux fautes de Metternich, ensuite à l'action intéressée de Gentz, et enfin à l'influence exercée d'une part par la princesse Bagration sur Alexandre, de l'autre par la duchesse de Sagan sur Metternich[2].

La Prusse désire de se débarrasser de la Pologne, d'abord, pour s'indemmiser en annexant la Saxe, puis en absorbant le Brunswick, la Hesse, les duchés de Saxe, Schwarzburg et Reuss, et jouer le premier rôle en Allemagne.

La Prusse a de tout autres visées que l'Autriche, l'Angleterre et la France, et c'est pour cela qu'elle s'est assuré l'appui d'Alexandre. C'est là ce que Metternich n'a su ni prévoir, ni déjouer, ce qu'il aurait pu empêcher par un traité antérieur et séparé avec la Russie. Il aurait encore suffi pour cela, en décembre 1813, de faire proclamer à Francfort l'empereur Franz Empereur d'Allemagne.

1. Hager à l'Empereur, Vienne, 26 décembre 1814. F. 6, 5123 ad 3565, et *Intercepta*, X à la princesse Bagration, Saint-Pétersbourg 5-17 décembre 1814. F. 6, 4902 ad 3565.

2. X X à Hager, Vienne, 28 décembre 1814. F. 6, 5147 ad 3565 (*en français*).

On rend responsable de tout cela l'influence de Gentz, tout acquis à la Prusse et à la Russie et l'action latérale exercée à côté de lui par la Sagan et la Bagration.

Alexandre et le roi de Prusse ont soupé dimanche (le 25) chez la princesse Bagration. Pour aller à table, Alexandre donna le bras à la Bagration, et le roi de Prusse resta seul parce qu'il voulait offrir le bras à Julie Zichy qui, ne se souciant pas d'être conduite par lui, chercha à se dissimuler derrière celles des dames qui ont le pas sur elle. Personne ne bougeait. Une confusion infernale. Tout le monde riait de la tête du roi de Prusse qui est amoureux de Julie Zichy, comme pourrait l'être un gamin de vingt ans. Aussi Razoumoffsky, qui avait entendu parler de la grande passion du roi pour Julie Zichy, de dire : « *Julie Zichy, après la Saxe, c'est ce qu'il aime le mieux.* »

Le même agent X X, s'en prend, dans un rapport du 29 décembre, au vice-roi, parce qu'il fréquente chez la Bagration.

... Chez le comte Étienne Zichy on s'est étonné qu'on n'ait pas encore donné le *consilium abeundi* au prince Eugène qui excite l'empereur Alexandre et intrigue avec Humboldt, la Sagan et la Bagration[1]...

Du même agent, le même jour encore, ce long rapport en français :

Hier, l'empereur Alexandre a dîné chez la princesse Bagration. Il avait lui-même fixé le nombre et les noms des convives. Ils étaient douze : Sa Majesté, Razoumoffsky, Charles Zichy, ses deux fils et ses deux belles-filles, Ojarowski, Narischkine, la comtesse Flore de Wrbna et les deux dames de la maison[2]

On m'assure que Metternich n'est même plus prié chez la princesse dans les grandes occasions. Je ne le crois pas, quoiqu'elle soit à présent de nouveau à couteau tiré contre lui. Le parti qui voudrait le culbuter est nombreux et l'on s'aperçoit dans les sociétés qu'il s'augmente tous les jours. Je le sens et le vois de tous côtés.

Pour les diplomates étrangers, on peut dire que tous, sans exception, sont mécontents de lui. Ils l'accusent de mauvaise

1. X X à Hager, Vienne, 29 décembre. F. 6, 4903 ad 3565.
2. La princesse et la comtesse Aurore de Marassé.

foi, d'une politique entortillée et qui n'ayant pas de franchise n'inspire que de la méfiance, fait perdre la route aux plus habiles et désespère les plus loyaux. C'est ce que disent partout les Russes, les Prussiens, les Français et presque tous les autres. L'opinion presque générale est que le Ministère ne pourra pas se soutenir longtemps encore.

M. de Hacke, le ministre de Bade, disait encore hier qu'il faudrait appeler Stadion aux Affaires Étrangères, envoyer Bellegarde à Paris, Metternich à Milan et mettre Wessenberg aux Finances.

On sait dans le public qu'Alexandre ne veut plus traiter avec Metternich et qu'il a chargé Razoumoffsky d'être le porte-parole entre eux. C'est à cause de cette mésintelligence générale que l'on voit régner, que le prince de Metternich n'est plus en faveur auprès du public comme il l'était avant le Congrès.

Quarante-huit heures plus tard, *Nota*, qui doit être bien vu dans la maison de la princesse et dont on ne se méfie assurément pas, complète ces premiers renseignements après avoir réussi à faire parler la comtesse Marassé, l'amie à ce moment la plus intime, la confidente même de la Bagration dont elle défend les intérêts et dont, comme nous le verrons plus loin, elle essaye de remettre en ordre les affaires et de rétablir la situation pécuniaire sérieusement compromise par son insouciance et ses folles dépenses.

J'ai risqué ma vie en allant pour le service de Sa Majesté chez la princesse Bagration pendant quelques heures. Voici ce que j'en rapporte :

L'empereur Alexandre est furieux contre le prince de Metternich. Il l'accuse de la plus noire mauvaise foi et d'avoir voulu semer la mésintelligence entre la Russie et la Prusse. Il dit que la Prusse lui a montré toute la correspondance secrète avec Metternich.

La comtesse Aurore Marassé m'assure que nommer Metternich et se perdre auprès d'Alexandre, c'était la même chose. Elle m'a dit cela avec tristesse car elle est toute dévouée à Metternich et à l'Autriche.

La princesse Bagration jouit d'une espèce de triomphe en cela et se croit vengée des infidélités de son amant.

La comtesse Marassé m'a dit qu'elle a voulu deux fois prévenir le prince de Metternich de l'orage qui se formait contre lui par les propos qu'on tenait à Alexandre sur son compte, mais que Metternich ne lui en a jamais donné l'occasion, quoiqu'elle lui eût fait connaître son désir et que lui-même eût désiré d'en être instruit. « Mais, dit-elle, il trouvait bien le temps de courir chez la Sagan, mais pas un quart d'heure pour m'entendre! »

La princesse m'a dit qu'elle ne croit pas que le mariage du prince royal de Wurtemberg avec la Grande Duchesse se fasse. Celle-ci le voudrait, mais lui n'en est pas si pressé. Elle dit encore que la Grande Duchesse était jalouse d'elle et qu'en réalité il n'y avait pas de quoi, « puisqu'il vient chez elle en ami ».

« S'il y avait quelque chose, a-t-elle ajouté, je vous le dirais. J'ai cependant voulu prévenir l'empereur Alexandre que sa sœur était jalouse de moi. L'Empereur me répondit : « Ce sont là vos affaires, moi, je ne n'en mêle pas. »

Nous parlâmes de Czartoryski. Elle me dit qu'il a repris son ascendant sur Alexandre et qu'elle osa dire à l'Empereur : « Ce Czartoryski ne me plaît pas. Au premier moment il vous plantera là pour courir à Baden ou à Carlsbad. »

Elle me dit aussi que le prince royal de Wurtemberg lui avait dit qu'il se proposait de parler à Alexandre pour le détourner de son entêtement de rétablir le royaume de Pologne et m'a prié de ne rien dire à personne de cette confidence que le prince lui a faite. Elle a toujours été (j'ignore le pourquoi) d'opinion contraire à ce rétablissement.

Elle m'a assuré que Pozzo di Borgo ne compte plus du tout auprès d'Alexandre à présent et que c'est le moment de faveur de Capo d'Istria [1].

Je dois ajouter, pour mon compte, que celui-ci n'est pas l'ami de Metternich. Encore dernièrement il m'en a parlé. Il lui accorde beaucoup d'esprit et d'éloquence, mais ni morale, ni bonne foi.

Il m'a cité un trait de lui. Il a écrit à Lebzeltern en Suisse « en lui donnant un ordre qu'Alexandre approuvait, comme il

1. La princesse Bagration ne se trompait pas puisque l'empereur Alexandre confia en 1816 le portefeuille des Affaires Etrangères à Capo d'Istria qui le garda jusqu'en 1822.

le verrait par la pièce jointe à sa dépêche ». Cette pièce n'y était pas et n'avait jamais existé[1].

Il fit cela pour attraper le consentement de Capo d'Istria qui le donna, mais le lendemain partit pour Fribourg et alla chez Alexandre qui fut furieux de ce tour de Metternich.

Capo d'Istria se dit très content de Wessenberg[2] qu'il trouve franc, clair, droit, loyal et intelligent. Il dit aussi du bien de Stadion; mais on voit que pour Metternich il partage les sentiments de son maître.

Les soupers fins de la Légation de Portugal sont très courus. La chère y est excellente et de jolies chanteuses anglaises y ont beaucoup de succès.

On prétend que Talleyrand[3] y apparaît vers les deux heures du matin, qu'on sait maintenant à n'en pas douter que Gentz joue double jeu, qu'il est de plus en plus intime avec Humboldt, la Sagan et la Bagration et qu'il est loin de n'être dévoué qu'à Metternich.[4]

Le lendemain le même agent[5] signale à Hager « la grande rivalité et l'animosité à peine déguisée qui existe entre Hardenberg et Humboldt ».

Peu importe, ajoute-t-il, lequel l'emportera. Cela ne

1. Il s'agit là d'un incident, dont les conséquences furent des plus graves et qui remonte au mois de décembre 1813, d'une correspondance relative à la violation de la neutralité de la Suisse contre la volonté d'Alexandre. Il est à remarquer que ni les troupes russes, ni celles des IV^e et V^e Corps (Prince royal de Wurtemberg et Wrede) ne pénétrèrent à l'intérieur de la Suisse. Les gardes et réserves russes de Barclay de Tolly et les Austro-Bavarois de Wrede se bornèrent à se servir du pont de Bâle tandis que les Autrichiens s'étendirent jusqu'à Genève.

2. Capo d'Istria était à ce moment en rapports constants et suivis avec Wessenberg, membre comme lui de la Commission pour les affaires suisses.

3. Il importe de remarquer qu'on était précisément à un des instants les plus critiques, à un des tournants décisifs du Congrès. L'Angleterre, débarrassée de la guerre avec les États-Unis vient de conclure (le 3 janvier 1815) un traité secret d'alliance défensive avec la France et l'Autriche contre la Russie et la Prusse et l'on éprouve plus que jamais à Vienne le besoin de tout savoir. On surveille en conséquence, de plus près encore que par le passé, Talleyrand, Gentz lui-même, Humboldt, Hardenberg, Pozzo di Borgo, la princesse Bagration et la duchesse de Sagan, ainsi que tous ceux qui fréquentaient ces deux salons.

4. X X à Hager, 9 janvier 1815. F. 2, 496, 1815, 220 ad 2.

5. X X à Hager, 10 janvier 1815. F. 2. 496, 1815, 223 ad 2.

changera rien à la marche du gouvernement prussien contre les autres États allemands et surtout contre l'Autriche et le prince de Metternich.

Hardenberg et Metternich ne se pardonnent pas l'un à l'autre les événements relatifs à la note autrichienne du 22 octobre[1] et à la communication faite à l'empereur Alexandre du billet de Metternich.

Metternich et Humboldt n'ont pas oublié les scènes et les explications qu'ils ont eues chez et avec la Bagration et la Sagan, scènes dont Gentz et Hoppe[2] connaissent le menu et dont ils parlent si mystérieusement. On désire fort qu'on mette à l'écart Hoppe qu'ils appellent le *rapporteur prusso-russe*.

Le comte Carneville[3], l'écho de tout ce qui se dit chez la Bagration et que je vois souvent chez Talleyrand, a dit qu'il n'était nullement question de la fin du Congrès. La chose tient à ce qu'on ne veut rien faire et qu'on n'a pas le désir de conclure. On n'a rien terminé en six semaines. Il n'y a pas de raison pour que cela finisse dans six semaines plutôt que dans un an.

Elkam[4] (le banquier de la Bagration) a dit hier qu'on ne pouvait plus parler avec elle, tant elle est *intoléramment* russe et tant elle dit d'horreurs sur le comte de Metternich.

Les différents ministres[5] ont l'air de se rapprocher. Talleyrand a dîné avant-hier en petit comité chez la princesse Bagration. Il y avait aussi Pozzo di Borgo.

Le même jour, Metternich a eu avec cette princesse une seconde explication assez longue.

Il paraît qu'on se rapproche, mais les Prussiens commencent à être mécontents des Russes.

Le général Schoeler[6], ministre de Prusse à la cour de

1. Note du prince de Metternich à lord Castlereagh lui envoyant sa *note* de ce jour au prince de Hardenberg.

2. Conseiller Impérial à la Chancellerie d'État.

3. X X à Hager, Vienne, 17 janvier 1815. F. 2. 496 ad 2.

4. Elkam était en outre le banquier de la Cour de Bavière et de Nesselrode.

5. *Nota* à Hager, Vienne, 14 janvier 1815. F. 2, 496 ad 2.

6. Aide de camp du roi de Prusse et depuis plusieurs années déjà son représentant à Saint-Pétersbourg.

Russie, a dit chez madame d'Arnstein, vendredi passé[1], en ma présence, « que les Russes après avoir fait leurs affaires, laissaient à présent leurs alliés dans l'embarras. »

On dit que le chambellan piémontais, le comte Bertone de Sambuy, l'inséparable du comte Salmour, est pour l'instant l'amant de la princesse Bagration. La rivalité entre elle et la Sagan est plus grande que jamais et se traduit par un redoublement d'intrigues contre le prince de Metternich.

On est indigné de la conduite scandaleuse de ces deux femmes qui mettent leurs intrigues amoureuses au service de leurs intrigues politiques. Leur débauche est devenue un instrument au service de la politique. Ces deux femmes qui sont, à n'en pas douter, des agents de la Prusse et de la Russie, jouent un rôle immense au Congrès. Elles sont soufflées et guidées par Humboldt. Pourquoi la police ne les expulse-t-elle pas?

C'est par la bouche du comte de Carneville, dit la Sagan, que parle la Bagration et il dit partout : « On ne peut encore être assuré qu'il n'y aura pas de guerre, parce que si de part et d'autre on avait la volonté de s'arranger, il y a beau temps que ce serait fait[2]. »

Samedi (le 21) grande représentation théâtrale et bal chez la princesse Bagration en l'honneur de l'empereur Alexandre, de la grande-duchesse Catherine, des rois de Prusse et de Danemark.

Le fait que cette fois encore ni l'empereur Alexandre, ni les Grandes-Duchesses n'ont jugé à propos de paraître au bal donné par le prince de Metternich[3] fait beaucoup jaser.

On continue à dire qu'Alexandre est le jouet de la Sagan, de la Bagration et de son entourage[4].

C'est Anstett qui a rempli les fonctions de souffleur à la représentation théâtrale du 21 chez la princesse Bagration[5].

1. Le 13 janvier.
2. X X à Hager, 2 janvier 1815. F. 2, 496, 187 ad 2 (*en français*).
3. Il s'agit ici du bal donné par le prince de Metternich le 9 janvier.
4. X X à Hager, Vienne, 24 janvier 1815. F. 2, 497, 759 ad 2.
5. Rapport à Hager, Vienne, 28 janvier 1815. F. 2, 497 ad 2.

L'agent dont les rapports sont précédés du signe X X se multiplie pendant ces derniers jours du mois de janvier, et, le 28, c'est encore lui qui mande à Hager[1] :

Il semble acquis que l'animosité d'Alexandre contre Metternich est entretenue et alimentée par l'influence de la Bagration et les propos de la Sagan.

Il paraît que la séance du Congrès a été si orageuse que le Congrès ne tenait plus qu'à un fil[2].

L'opinion générale sur ce qui se passe à Vienne et au Congrès y est en général résumée par ces mots : « Le prince Metternich s'est donné en spectacle, mais il s'est chargé d'un fichu rôle. Quant à l'empereur Alexandre, qui aime à se donner en spectacle, il y a quelque temps déjà qu'il a perdu sa réputation. »

... Alexandre s'est entretenu hier (le 28) au bal de la Cour, surtout avec la Bagration...[3]

Vingt-quatre heures auparavant, le 27 janvier, l'agent X X rapportait les curieux propos qu'il prétendait avoir entendus chez Talleyrand la veille :

On ne fait que répéter partout que les souverains étrangers restent trop longtemps à Vienne pour leur réputation, mais surtout l'empereur de Russie et le roi de Prusse.

On a parlé hier chez Talleyrand, mais rien que d'une façon générale des suites qu'aurait le Congrès. Serra Capriola[4] a dit à ce propos que *tout le monde était et serait encore mécontent.*

« C'est ce qu'il faut, s'écria Talleyrand. Il faut que cela finisse ainsi pour que cela aille bien. Il faut que chacun parte mécontent et ait dû faire un sacrifice. C'est de ces sacrifices partiels que doit naître l'accord de tous, le bien général. »

1. X X à Hager, Vienne, 28 janvier 1815. F. 2, 497 586 ad 2.

2. Cf. le quatrième protocole de la séance du 28 janvier 1815. des Plénipotentiaires des Cinq Puissances.

3. Br... à Hager, Vienne, 29 janvier 1815. F. 2, 497, 1815, 586 ad 2. — Le bal dont il est question ici avait été donné à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du roi de Danemark et de la fête de la reine de Bavière.

4. Serra Capriola (Antonio-Maresca Donnorso, duc de) (1750-1822), représenta les Deux Siciles à Saint-Pétersbourg de 1782 jusqu'à sa mort et vint à Vienne pour y défendre de concert avec Alvaro Ruffo la cause des Bourbons de Naples.

Puis il reprit une conversation très suivie et très animée avec Ruffo[1].

Fontbrune, l'homme d'affaires de la Bagration, est aussi l'intermédiaire et le correspondant de la Sagan[2].

Quelques jours plus tard, le 9 février[3], l'agent X X met son ministre au courant de certains petits faits que celui-ci avait grand intérêt à connaître et qui nous permettent en tout cas de nous faire une idée un peu plus exacte et de l'état d'esprit de l'empereur de Russie et de l'importance du rôle joué par sa sœur Catherine. Les deux dernières lignes de cette note sont du reste d'autant plus intéressantes que les événements devaient donner entièrement raison à l'informateur du baron Hager.

L'empereur Alexandre a depuis quelque temps cessé d'aller aux Redoutes parce que des masques, qu'il lui a été impossible de reconnaître, lui ont fait des compliments assez désagréables.

Sur la demande de la Grande-Duchesse Catherine, il a fait verser à Razoumoffsky[4] 150 000 ducats pour l'indemniser des pertes que lui a fait subir l'incendie, plus 15 000 ducats en paiement de ses appointements arriérés de 1812 à 1815.

Lors du dernier bal chez la Bagration[5], comme on s'écriait lors de l'entrée de l'impératrice de Russie : « Ah, qu'elle est belle! C'est décidément une superbe femme! » Alexandre, piqué au vif et croyant y voir une critique à son égard, dit assez haut pour que l'Impératrice puisse l'entendre : « Sur l'honneur! voilà ce que je ne trouve pas. Ce n'est nullement mon opinion. »

La Grande-Duchesse Catherine a toujours une grande influence sur Alexandre qui admire son intelligence et son énergie et est presque jaloux de la popularité dont elle jouit en Russie.

Les questions de Pologne et de Saxe seront réglées avant le départ de lord Castlereagh pour Paris.

1. Ruffo (Commandeur Alvaro, des princes della Scaletta), (1754-1825). Représentant de Ferdinand IV au Congrès.

2. X X à Hager, Vienne, 27 janvier 1815. F. 2, 497, 224 ad 2.

3. X X à Hager, Vienne, 9 février 1815. F. 2. 497, 916 ad 2.

4. Une partie du palais du comte Razoumoffsky située dans la *Landstrasse* avait été dévorée par le feu dans la nuit du 30 au 31 décembre.

5. Le bal du 21 janvier.

De son côté *Nota* ne s'était pas croisé les bras pendant tout ce temps.

La princesse Bagration commença par me raconter, écrit-il le 5 février, comment elle avait obtenu de Wellington à la Redoute masquée[1] le ruban de l'Ordre que le duc portait à sa boutonnière. Puis elle me dit que Metternich l'avait accompagnée ce soir-là et lui avait dit « que la haine d'Alexandre lui avait fait beaucoup de bien auprès des Français, que cette haine lui avait rendu un bien grand service et qu'il était loin de s'en plaindre.

— Avouez, dit la princesse, qu'il vous a coûté moins d'abattre Napoléon qu'il n'en coûte à présent à vous arranger sur ses dépouilles.

— Et c'est pour cela que j'ai voulu le conserver, répondit Metternich. Voilà la clef de ma politique. Je prévoyais tout cela, et j'ai voulu pour cela le diminuer, mais le garder. »

Cet aveu est bien sincère, — et si les Bourbons le savent, et ils le sauront certainement ou par Fontbrune ou par d'autres (car la princesse ne sait pas se taire) — ils n'en aimeront pas davantage Metternich, malgré le désir qu'a Louis XVIII, à ce que dit l'Ambassade française, de se lier avec l'Autriche pour contrebalancer la ligue russo-prussienne du Nord[2].

La princesse passant à d'autres, me dit qu'elle détestait Stein et aimait La Harpe; que le premier était un philanthrope par projet; que le prince royal de Wurtemberg le soutenait avec la duchesse d'Oldenbourg; mais que, quant à elle, elle ne le regardait que comme un intriguant et qu'elle ne s'était pas gênée pour dire au prince royal de Wurtenberg : « Vous voudriez faire de Stein le directeur de l'Allemagne, et vous, en être le général. »

Elle ajouta que La Harpe lui avait dit qu'on avait tort de ne pas parler raison à Alexandre, qu'il répondait de son cœur, mais qu'il fallait éclairer sa tête, car il voyait mal en plusieurs choses. Que lui, il lui avait parlé fort souvent et bien fort, mais qu'il ne lui parlait plus de peur de toujours vouloir faire le

1. La Redoute du 2 février.

2. En note au crayon, de la main de Hager : « J'ai parlé avec Metternich de tout ce que Nota disait de la Bagration. » Il est bien regrettable que nous ne connaissions pas les réponses de Metternich.

précepteur, le gouverneur auprès de lui, qui n'était plus un enfant; enfin que les Saxons auraient dû aborder eux-mêmes Alexandre, et avec confiance, et qu'ils auraient réussi.

La princesse me dit que, se fiant à ce propos de La Harpe, elle avait conseillé au duc de Cobourg de parler à l'empereur; mais qu'il avait été reçu comme un chien et se repentait bien d'avoir fait cette démarche; qu'elle-même n'osait plus rien dire à Alexandre qui ne voulait plus entendre raison; que toute opposition le choquait et qu'à cause de cela il n'avait plus de tête à tête avec elle; qu'il venait toujours chez elle, mais qu'il avait l'air d'éviter de se trouver seul avec elle, lui qui y passait si souvent trois et quatre heures de suite sans témoins; qu'à présent c'était Czartoryski qui jouissait de sa grâce en plein parce qu'il avait toujours l'air d'être de son avis.

Je lui demandai si le mariage de la duchesse d'Oldenbourg aurait lieu. Elle me dit qu'elle n'en savait rien; que le prétendu lui disait qu'il ne pouvait la souffrir et que, s'il n'avait pas peur d'Alexandre, il l'enverrait au diable, mais que cette peur l'y tenait[1].

Les relations entre la princesse Bagration et son impérial ami étaient loin d'être à ce moment (en février 1815) aussi intimes, aussi cordiales qu'elles l'avaient été pendant les premiers mois du Congrès. Le rapport, que Hager reçut le 18 février, fournit, au moins en partie, l'explication de l'amertume que la princesse avait à peine cherché à cacher lors de la conversation qu'elle avait eue huit ou dix jours auparavant avec *Nota*. Il est permis de croire qu'on avait peut-être fait la sourde oreille à des exigences qui prenaient une fois de plus des proportions par trop considérables.

Dès que cette princesse (la Bagration) entre pour quelque chose dans les manœuvres de la politique, il est inutile de dire à Votre Excellence que les affaires de sa caisse vont mal et sont dans un tel état que les créanciers menacent de toutes parts. Son cuisinier, Bretton, qui jusqu'ici avançait l'argent pour faire aller la cuisine, a déclaré hier à sa maîtresse qu'il ne veut plus faire le dîner puisqu'elle ne le paye pas. — Elle est dans le plus grand embarras[2].

1. Nota à Hager, 5 février 1815. F. 2, 498, 920 ad 2.
2. Rapport à Hager, Vienne, 18 février 1815. F. 2, 498, 850 ad 2.

Le rapport que X X remit à Hager le 19 février[1] et qui contient un mot assez cru du prince Troubetzkoï, ne laisse d'ailleurs plus l'ombre d'un doute sur le refroidissement des relations naguère encore si chaudes et si intimes entre Alexandre et la princesse Bagration.

Le peintre Frick, qui vient de faire le portrait de la duchesse de Sagan, énumérait ces jours-ci les beautés de son modèle au prince Troubetzkoï qui lui répondit : « Je les connais encore mieux que vous, la duchesse de Sagan a été pendant quelque temps ma femme. »

Après le souper de vendredi[2], chez la princesse Taxis, Alexandre dit au comte Charles Zichy qu'il viendrait souper le lendemain chez lui. La comtesse Julie Zichy lui dit : « Sire, la princesse Bagration donne demain[3] chez elle un grand spectacle, danse et souper. Elle trouverait bien mauvais, et avec raison, si nous enlevions Votre Majesté à la fête qu'elle donne. Est-ce que Votre Majesté ne voudrait pas venir avec nous chez la princesse Bagration et venir souper chez nous un autre jour?

— Oui, dit Alexandre, allons demain tous ensemble chez la princesse. »

Les embarras d'argent de la princesse et la froideur à peine dissimulée d'Alexandre étaient pour la *Polizei Hofstelle* autant de raisons qui devaient faire donner à un de ses meilleurs agents l'ordre de profiter de sa situation personnelle et de ses rapports de confiance et d'intimité avec elle pour essayer de la faire parler, et le 2 mars, *Nota* adressait en effet à Hager le rapport suivant[4] :

J'ai vu hier la princesse Bagration et causé seul avec elle. Au milieu des contes qu'elle m'a faits et qui ne méritent pas l'honneur d'être répétés, tant ils sont ridicules, j'ai dû remarquer qu'elle n'est plus si entichée de son Empereur. J'ignore ce qu'il lui a fait; mais elle ne fait que critiquer ses légèretés, ses inconséquences et son *jacobinisme*.

Elle m'a dit que le Grand-Duc Constantin venait de lui

1. X X à Hager, Vienne, 19 février 1815. F. 2, 498 ad 2.
2. 17 février.
3. 18 février.
4. Nota à Hager, 2 mars 1815. F. 2, 499, 433 ad 2 (*en français*).

écrire de Varsovie une lettre charmante dans laquelle il lui disait que : « *Les Jacobins avaient quitté la mode des bonnets rouges et s'étaient donné à présent des couronnes et des sceptres et qu'ils s'en trouvaient mieux.* »

Là-dessus elle traita de folie ce qu'Alexandre faisait en Pologne. Elle me dit que les Russes ne lui pardonneraient pas s'il séparait la Pologne de l'Empire et s'en faisait roi.

Elle est furieuse contre la Grande-Duchesse d'Oldenbourg [1]. Elle dit que son futur [1] la déteste, qu'il ne peut la souffrir; et elle espère toujours que le mariage ne se fera pas. Elle voulait m'engager à faire un ouvrage avec l'Archiduchesse-mère [2] en l'avertissant que tout ce que l'Impératrice, sa fille, confiait à la duchesse d'Oldenbourg et les *plus réservés secrets de femme*, cette duchesse le répétait à tout le monde. J'ai coupé court là-dessus.

Elle loua beaucoup le *patriotisme* allemand de son aimé prince de Wurtemberg.

Elle me dit avoir à présent trois adorateurs, dont deux voudraient l'épouser. Le prince royal de Wurtemberg est le premier de tous. Les épouseurs sont le prince régnant de Cobourg [3] et Lord Stewart, l'ambassadeur d'Angleterre [4].

Elle m'a dit que le roi de Bavière lui avait marqué n'être pas content de Metternich, qui ne tenait pas ce qu'il lui avait promis; que l'empereur François était un honnête homme; qu'il n'avait rien contre lui, mais que son ministre ne comptait pour rien sa parole.

Les renseignements, que *Nota* avait recueillis à la même époque sur la voisine de la princesse, quoique plus sommaires et d'un tout autre genre, étaient cependant loin d'être dénués d'intérêt.

*Duchesse de Sagan.* Je ne sais rien de cette maison sinon que Lamb [5], le favori du jour, va partir bientôt et qu'on en est

1. La grande-duchesse Catherine et le prince royal de Wurtemberg.

2. L'archiduchesse Béatrice d'Este, veuve de l'archiduc Ferdinand, mère de l'impératrice Maria Ludovica, troisième femme de François Ier.

3. Ernest, duc de Saxe-Cobourg Gotha né en 1794, celui-là même qui se sépara en 1826 de sa femme, une princesse de Gotha.

4. Par une singulière bizarrerie, lord Charles Stewart s'éprit peu de temps après ou plutôt s'était même déjà épris de la duchesse de Sagan.

5. Lamb (Frédéric James, vicomte Melbourne) 1782-1853, ministre pléni-

très fâché. La migraine continue. On y annonce un concert.

Metternich y vient rarement La politique n'y fait plus fortune. Tout n'y est que débauche, désordre, insouciance, prodigalité, dettes et étourderie. Fontbrune y est toujours. Il joue, perd, fait des dettes et des *imbrogli* partout. Il vient de soutirer trois cents ducats en prêt à L...[1] qui doit s'attendre à ne plus les revoir[2].

*Nota* ne se trompait pas dans ses appréciations puisque, cinq jours plus tard, on interceptait un billet, d'autant plus utile à connaître, que la duchesse ne devait pas tarder à se consoler avec celui-là même auquel elle l'adressait.

Vienne, mardi 7 mars 1815.

J'ai toujours eu tant de guigne quand il s'est agi d'avoir le plaisir de dîner chez vous, Mylord, que pour rompre le charme, j'ose vous proposer de venir à un tout petit dîner chez moi, jeudi 9 mars à six heures[3].

On ne trouve malheureusement plus dans les dossiers de la Police Secrète Impériale et Royale la lettre du comte Litta, que le comte Stackelberg[4] avait été chargé par lui de remettre à la princesse Bagration, et qui n'avait assurément pas échappé à la *Manipulation*. Mais en revanche on apprend que :

Chez Galitzine, où il y avait beaucoup de monde dans la nuit du 8 au 9 (Galitzine y donnait un ballet), la princesse Bagration a dit que personne n'avait plus goûté les plaisirs de Vienne que l'empereur Alexandre.

Et l'agent de Hager qui assistait à cette fête ajoute :

On parla beaucoup de la fuite de Napoléon. Galitzine dit que c'était la deuxième édition de celle d'Égypte et *qu'elle aboutirait à Fréjus*. On termina en badinant et en disant que

potentiaire *par intérim* à Vienne en attendant l'arrivée de lord Stewart. Il fut créé pair en 1839 sous le titre de baron Beauvale.

1. Probablement Lamb.

2. Nota à Hager, Vienne 2 mars 1815. F. 2, 499 ad 2.

3. *Intercepta*, duchesse de Sagan à lord Stewart. F. 2, 499, 1139 ad 2.

4. Vienne, 6 mars 1815. *Intercepta*. F. 2, 499, 583 ad 2.

Bonaparte n'allait en France que pour offrir à Louis XVIII de prendre le commandement de ses armées contre Murat[1].

Malgré le ton badin et dégagé qu'on affecte dans certains salons de Vienne, on y est néanmoins, et à juste raison, fort inquiet, et c'est encore une raison de plus pour qu'on continue à réclamer l'expulsion des deux grandes dames qu'on persiste à trouver plus dangereuses encore qu'encombrantes.

Il importe, écrit X X le 12 mars[2], de calmer l'opinion publique en donnant le plus souvent possible des nouvelles de Napoléon. Le prince Eugène affecte d'être désespéré de l'évasion de Napoléon.

La duchesse de Sagan a loué la maison Windischgraetz. Mais on croit et on espère qu'après le départ d'Alexandre, on l'expulsera, elle et la Bagration.

Alexandre a soupé hier chez les Auersperg et avant-hier chez la Bagration.

Pour le moment du reste il ne peut être question de l'expulsion, si ardemment désirée par les agents de Hager, de ces deux femmes qui ont maintenant un nouveau protecteur, et non des moins puissants en la personne de Wellington.

Un rapport en date du 15 mars[3] établit que :

Le prince Eugène a dîné hier (le 14) avec Alexandre chez la Bagration et a soupé chez Charles Zichy.

Et l'agent ajoute que :

Le prince se conduit avec un tact remarquable.

Ce même jour, un autre agent rend compte[4] que :

Wellington donne le soir même à dîner à Fontbrune, au prince de Rohan, à la duchesse de Sagan et à la princesse Bagration.

1. Rapport à Hager, Vienne, 9 mars 1815. F. 2, 499, 1139 ad 2.
2. X. X. à Hager, Vienne, 12 mars 1815. F. 2, 499, 625 ad 2.
3. Rapport à Hager, Vienne, 15 mars 1815. F. 2, 500, 602 ad 2.
4. Rapport à Hager, Vienne, 15 mars 1815. F. 2, 500, 682 ad 2.

Le lendemain on signale

le grand souper qui aura lieu le 17 chez la duchesse de Sagan[1].

Souper qui, en raison de la gravité des événements, manque de gaîté et dont Gentz dit dans son *Tagebuch* :

Soirée chez la duchesse de Sagan. Consternation générale, Metternich, Talleyrand, Humboldt, etc., etc.

La nouvelle que *Nota* donne à Hager quelques jours plus tard (le 23 mars)[2] dut lui causer quelqu'étonnement.

La princesse Bagration recommence à faire des siennes. Elle est derechef Napoléoniste. Cela me révolte et je ne puis me résoudre à aller chez elle.

Le néo-bonapartisme de la princesse avait pu entre temps se réjouir des propos tenus chez elle par le prince Eugène[3].

Lanckoronski m'a dit tenir des personnes qui l'ont entendu de leurs propres oreilles que Beauharnais avait dit chez la princesse Bagration : « Qu'il ne voyait pas pourquoi les puissances coalisées ne feraient pas la paix avec Napoléon et que, dès que l'empereur se bornait à se contenter de la France telle qu'elle était, on pourrait et on devrait s'entendre bien aisément...

L'enthousiasme, qu'elle se mettait à avoir tout d'un coup pour Napoléon, n'empêchait pourtant pas la princesse de profiter de son mieux du peu de temps qu'avait encore à passer à Vienne un des ennemis les plus acharnés de l'Empereur.

Le prince royal de Wurtemberg, après être resté une heure chez la Grande-Duchesse Catherine, a fait le 22 une longue visite, qui s'est prolongée jusque fort avant dans la soirée, chez la princesse Bagration, chez laquelle il est retourné de la même façon le lendemain 23[4].

1. Rapport à Hager, Vienne, 16 mars. F. 2, 500, 693 ad 2.

2. Nota à Hager, Vienne, 23 mars 1815. F. 2, 500, 1331 ad 2 (*en français*). L'exemple donné par la princesse Bagration semble avoir été contagieux puisque le même *Nota* écrivait tristement à Hager le 7 avril : « Tout comme la princesse Bagration, voilà maintenant la comtesse Dietrichstein qui se remet à chanter les louanges de Napoléon. »

3. Nota à Hager, Vienne, 31 mars 1815. F. 2, 501, 1505 ad 2 (*en français*).

4. Rapport à Hager, Vienne, 24 mars 1815. F. 2. 500, 1336 ad 2.

Le prince royal de Wurtemberg vient presque tous les soirs,[1] mande-t-on à Hager le 2 avril, et reste fort tard chez la princesse Bagration.

Un rapport du 5 avril[2], en parlant du départ prochain du prince, constate qu'il

continue en attendant ses visites nocturnes à la princesse.

Le lendemain, nouveau rapport[3].

Le prince royal de Wurtemberg est plus assidu que jamais chez la princesse Bagration. Il continue d'aller tous les soirs chez elle et n'en ressort que fort avant dans la nuit.

Enfin un dernier rapport en date du 11[4] apprend à Hager que :

La princesse Bagration a accompagné jusqu'à Purkersdorf[5] son cher prince royal de Wurtemberg[6]. Elle était très pâle et très triste en revenant. Ces tendres adieux pourraient bien avoir pour conséquence la venue au monde d'un troisième enfant illégitime de la vertueuse princesse.

Pendant que cette intrigue amoureuse prenait fin, une autre idylle commençait dans le palais même habité par la princesse, mais du côté opposé. La duchesse de Sagan avait décidément remplacé Lamb par lord Charles Stewart. L'ambassadeur prenait la place laissée libre par le chargé d'affaires.

On m'affirme que lord Stewart disparaît souvent de chez lui vers une heure ou même deux heures du matin pour se rendre chez la Sagan d'où il ne revient qu'entre cinq et six heures[7], mande-t-on à Hager le 19 mai.

Ce n'est du reste pas là une liaison passagère, ainsi qu'on peut s'en convaincre par les rapports du 28 mai 1815.

1. Rapport à Hager, Vienne, 2 avril 1815. F. 2, 501, 845 ad 2.
2. Rapport à Hager, Vienne, 5 avril 1815. F. 2, 501, 882 ad 2.
3. Rapport à Hager, Vienne, 6 avril 1815. F. 2, 501, 1368 ad 2.
4. X X à Hager, Vienne, 11 avril 1815. F. 2, 501, 1657 ad 2.
5. Petit village à environ 15 kilomètres de Vienne.
6. Le prince royal de Wurtemberg partit de Vienne dans la nuit du 7 au 8 avril.
7. Rapports à Hager, Vienne, 19 mai 1815. F. 2, 504, 2282 ad 2.

Lord Stewart continue de passer presque toutes les nuits chez la Sagan.

Du 2 juin :

Lord Stewart, qui a l'intention de partir le 5 pour le Quartier général, est encore resté de sept heures du soir à cinq heures et demie du matin chez la Sagan.

Du 4 juin :

Lord Stewart passe encore toute la nuit chez la Sagan. Arrivé avant minuit, il n'en est ressorti que vers cinq heures et demie du matin.

Du 5 juin :

Lord Stewart a reçu à minuit une lettre de la Sagan chez laquelle il s'est rendu immédiatement pour n'en revenir qu'à cinq heures du matin.

Du 6 juin :

Lord Stewart, après avoir fait le 5 une promenade en voiture le soir, à huit heures et demie, avec la Sagan, est retourné chez elle à dix heures et demie et n'en est revenu qu'après cinq heures du matin.

Et enfin du 7 juin 1815[1] :

Lord Stewart est parti le 6 au matin avec la Sagan pour Reichenau[2]. Il n'est rentré avec elle qu'aujourd'hui après-midi.

La liaison devenait de plus en plus sérieuse et, comme le prouve la curieuse lettre que Castro écrivait à Pictet de Rochemont[3], l'un des envoyés de Genève au Congrès, l'ambassadeur d'Angleterre ne semblait guère pressé de quitter Vienne.

Lord Stewart et compagnie ne sont pas encore partis. D'un jour à l'autre on attend de pouvoir signer le traité[4].

1. Rapport à Hager, 28 mai, 2 juin, 4 juin, 5 juin, 6 juin et 7 juin, F. 2, 504, 1451 ad 2, F. 2, 505, 1493 ad 2, F. 2, 505, 1511 ad 2, F. 2, 505, 1512 ad 2, F. 2, 505, 1543 ad 2, F. 2, 505, 1881 ad 2.

2. Localité située au pied du Semmering.

3. *Intercepta*, de Castro à Pictet de Rochemont, Vienne 7 juin 1815. F. 2, 505, 1543 ad 2.

4. L'acte final du 9 juin 1815.

En attendant j'ai vu Stewart revenir tête-à-tête d'une partie de campagne avec la duchesse de Sagan. Ils ont une certaine auberge près de Laxenburg qu'ils ont convertie en f...oir, ce qui est ou plutôt a été la destination de l'hôtel Starhemberg. Maîtres, valets, femme de chambre, artistes de faubourg, tout cela était en constante activité, à peine fermait-on les portes. C'est ainsi que les hôtels des deux missions anglaises, ordinaire et extraordinaire, étaient transformés en b....l et en tripot. Je vous ai dit ce qui se faisait chez lord Stewart, tandis que toute les nuits se passaient à jouer des jeux de hasard dans la Chancellerie même de lord Clancarty.

Pendant que la duchesse de Sagan coulait des jours heureux en compagnie de l'ambassadeur d'Angleterre qui, ainsi qu'en fait encore foi un dernier rapport en date du 11 juin, lui consacrait tous ses moments de liberté,

[Stewart dîne chez la Sagan et après la conférence chez Metternich il est retourné chez elle et n'en est sorti qu'à cinq heures et demie du matin [1]],

sa voisine et sa rivale se débattait avec une rare énergie et une superbe insouciance contre les embarras, croissants de jour en jour, de sa désastreuse situation financière.

La princesse Bagration est presque sous le séquestre, écrit *Nota* à Hager en date du 8 juin [2]. Ses créanciers la menacent d'exécution.

Elle est à présent tout à fait pour Louis XVIII, mais elle veut aller aux eaux de Baden pour y voir, je crois, son chéri, le prince royal de Wurtemberg. Son médecin m'assure qu'elle n'a pas besoin du tout de ces bains pour sa santé.

Pas plus tard que demain, mandait *Nota* à Hager le 13 juin [3], je saurai le véritable état des finances de la princesse Bagration, que je soutirerai à la comtesse Aurore de Marassé. Cette brave personne n'ose pas quitter la malheureuse dans ces jours

1. Rapport à Hager, Vienne, 11 juin 1815. F. 2, 505, 1570 ad 2.
2. Nota à Hager, Vienne, 8 juin 1815. F. 2, 505, 1551 ad 2.
3. Nota à Hager, Vienne, 13 juin 1815. F. 2, 505, 1599 ad 2.

d'enfer et aller respirer l'air de Döbling [1] dans la Maison Impériale que l'Impératrice lui a permis d'habiter. Elle restera ici jusqu'à ce que l'orage soit calmé.

*Nota* devait déjà être presque sûr de son fait au moment où il traçait ces lignes, puisque pas plus tard que le lendemain il adressait au baron Hager, en même temps que le relevé exact de la situation financière de la princesse, l'exposé des démarches qu'elle avait, ou plutôt qu'on avait, tentées pour la sortir d'embarras.

Les dettes de la princesse Bagration sont de 21 801 ducats, 18 121 florins (monnaie de convention) et 7 860 florins en effets [2].

M. Elkam a répondu pour 7 000 ducats. On a mis en dépôt tout ce qu'on avait en meubles, nippes, bijoux, etc. On va tirer des lettres de change sur le comte Litta, de Saint-Pétersbourg. Si elles sont acceptées, on se tirera d'affaire. Sans quoi, la princesse sera mise en prison. Toutes ses ressources sont épuisées.

On veut engager le duc de Serra Capriola, grand ami du beau-père de la princesse (le comte Litta) à lui écrire. Je lui écrirai aussi, étant depuis des années lié et en correspondance avec lui. Mais ce monsieur est très économe et très égoïste. Il fait vendre à présent une terre de la princesse pour se rembourser de l'argent qu'il lui a avancé l'année passée. Aussi je ne sais pas ce qu'on peut espérer de lui.

Tel est l'état des finances de cette malheureuse folle chez qui tout le monde a couru dans les beaux temps et qu'il plante là à présent qu'elle est dans la détresse. Je sais qu'elle pleure, qu'elle est devenue sage, qu'elle protège à présent Louis XVIII, qu'elle a l'air de renoncer aux folies. Mais si M. Elkam veut en répondre, il est le maître. Pour moi, je n'en réponds pas. L'orage passé, elle provoquera de nouveau des orages, si on ne la fait pas revenir à Saint-Pétersbourg dans la maison de sa mère.

Tel est le résultat de mes recherches faites auprès de la brave comtesse Marassé qui est enfoncée dans les affaires de

1. Alors un petit village aux portes de Vienne et qui fait actuellement partie intégrante de la capitale autrichienne.

2. Le ducat valait un peu plus de 12 francs et le florin (argent) 2 fr. 60.

cette princesse sans avoir pu jamais y mettre ordre, ni l'arrêter de faire la plus petite folie depuis qu'elle est avec elle [1].

Bien que la situation soit restée la même et n'ait pas changé dans le court laps de temps qui s'est écoulé du 14 au 22 juin, aucune considération ne semble avoir eu prise sur la princesse Bagration, toujours décidée à mettre à exécution les projets qu'elle a conçus et qui sont exposés tout au long dans les deux rapports suivants en date du 22 et du 25 juin.

La princesse Bagration est décidée à partir sans que rien l'arrête. On emballe à force chez elle. On dit que le duc de Serra Capriola a fait caution que les lettres de change qu'elle a envoyées à Saint-Pétersbourg seraient acceptées. C'est beaucoup dire, et je crois que le duc risque fort d'avoir compromis sa parole.

J'ignore où la dame veut aller. Si c'est à Baden-Baden, on aurait tort de l'y laisser aller. On connaît ses intrigues d'amour avec le prince royal de Wurtemberg fiancé à la veuve d'Oldenburg [2].

Le rapport du 25 juin confirme et précise encore les indications fournies par *Nota*.

On affirme partout que la princesse Bagration va aller rejoindre l'empereur Alexandre, le prince Eugène et madame Stéphanie [3] à Carlsruhe et qu'elle va recommencer ses menées et ses intrigues d'amour avec le prince Charles de Bavière et le prince royal de Wurtemberg.

Serra Capriola a dit hier chez Stackelberg que c'était bien lui qui avait aidé la Bagration à se tirer de ses embarras d'argent; qu'il l'avait fait par amitié pour le comte Litta, le plus proche et le plus riche des parents de la princesse.

Celle-ci se rendra au Quartier Général des Empereurs où elle

1. Nota à Hager, Vienne, 14 juin 1815. F. 2, 505, 1603 ad 2 (*en français*).

2. Nota à Hager, Vienne, 22 juin 1815. F. 2, 506, 1640 ad 2.

3. La grande-duchesse de Bade, fille du comte Claude de Beauharnais, fille adoptive de l'Empereur qui la maria le 8 avril 1806 au grand-duc de Bade Charles-Louis-Frédéric.

exercera sans nul doute une grande influence sur la marche des affaires[1].

Malgré le désir qu'elle avait de quitter Vienne au plus vite, la princesse Bagration dut cependant y prolonger son séjour un peu plus qu'elle ne le pensait et qu'elle ne l'aurait peut-être voulu. Elle n'en partit même qu'assez longtemps après la duchesse de Sagan, à laquelle son fidèle lord Stewart adressait la curieuse lettre qu'on va lire.

*Marie au comte Rossi[2] à Vienne.*

Baden, 2 juillet 1815[3].

... Wellington est en France et Louis XVIII à la suite de son armée. Les souverains n'ont pas fait attention au parlementaire et les armées ont ordre d'avancer sur tous les points.

La première nouvelle qui a été donnée ici, c'est de la princesse de Sagan qui a été à Vienne et qui est revenue à quatre heures pour donner cette nouvelle à la Metternich et a fait lire la lettre qu'elle a reçue par courrier de lord Stewart.

*Lord Stewart à Gordon[4] et à la duchesse de Sagan.*
*Nouvelles des armées.*

Rheinzabern, 28 juin 1815.

Le Quartier Général ira à Wissembourg et celui de Schwarzenberg à Haguenau.

Et lord Stewart ajoute dans la lettre adressée à la Sagan :

*Rien ne peut plus s'opposer maintenant à ce que vous veniez à Paris.*

A en juger par la note que Sicard envoyait à Hager, la lettre de Stewart avait évidemment dû faire plaisir à la duchesse.

Les trois sœurs de Courlande, écrivait-il le 2 juillet, la Sagan, l'Acerenza et la Hohenzollern habitent le château de

1. X X à Hager, Vienne, 25 juin 1815. F. 2, 506, 1647 ad 2.
2. Ministre de Sardaigne à Vienne.
3. *Intercepta*. F. 2, 506, 1697 ad 2.
4. Frère de lord Aberdeen.

Gutenbrunnen à Baden. Toutes trois sont les ennemies déclarées des Français[1].

La duchesse aurait vraisemblablement été moins satisfaite si elle avait pu se douter que rien de ce qui se passait dans sa maison n'échappait à la curiosité des agents du baron Hager.

Baden 7 juillet 1815[2].

Depuis quelques jours il y a dans la maison de la Sagan une très jolie fille blonde de treize à quatorze ans, appelée Émilie, qu'on a ordre de faire passer comme ayant été recueillie et adoptée par la Sagan, mais qui serait en réalité sa fille naturelle.

Le même jour *Nota*, qui paraît avoir repris ses anciennes relations avec la Bagration depuis que, renonçant à Satan et à ses pompes, elle s'était décidée, assurément sans grand effort, à renier Napoléon pour redevenir légitimiste, transmettait les fausses nouvelles que la princesse lui avait communiquées en toute hâte, mais en toute sincérité du reste.

La princesse Bagration m'a écrit hier soir à onze heures qu'elle recevait la nouvelle datée du Quartier Général des Souverains du 30 (juin) que Napoléon s'était embarqué au Havre et qu'on croyait qu'il allait en Amérique, que les Chambres, après beaucoup d'agitation, avaient confirmé Napoléon II souverain de France et que Wellington et Blücher devaient être arrivés à Paris[3].

La pauvre princesse n'était pas du reste au bout de ses peines, et ses embarras personnels étaient, on peut en juger par le billet de *Nota* du 11 juillet[4], plus grands et plus sérieux que jamais et arrivés même à un point tel que la catastrophe semblait désormais inévitable.

1. Sicard à Hager, Baden 2 juillet 1815, F 2, 506, 1697 ad 2. Le château de Gutenbrunnen près Baden habité par les trois sœurs de Courlande était à ce moment la propriété de la comtesse Laure de Fuchs. (Cf. *Oesterreichischer Beobachter*, août 1815, p. 1180.)

2. Sicard à Hager, Baden, 7 juillet 1815. F. 2, 506, 1725 ad 2.

3. Nota à Hager, Vienne, 7 juillet 1815. F. 2, 506, 1725 ad 2.

4. Nota à Hager, Vienne, 11 juillet 1815. F. 2, 506, 1790 ad 1.

Les lettres de change de la princesse Bagration envoyées à Saint-Pétersbourg par Elkam ont été protestées. Elkam est furieux. La princesse est dans les transes. Cette tragédie va finir bientôt par les moyens ordinaires de contrainte permis en justice aux créanciers.

Malgré le calme relatif qui régnait à Vienne depuis la signature de l'acte final du 9 juin, et peut-être aussi à cause des plus grands loisirs que valait au personnel de la *Polizei Hofstelle* l'exode presque général des personnages marquants, les différents agents de Hager ne laissaient rien échapper de ce qui concernait les quelques personnalités en vue, encore présentes à Vienne. Aussi le 16 juillet *Nota* s'empressait-il d'envoyer copie d'une lettre que « *Wellington avait fait écrire à la duchesse de Sagan au lendemain de la bataille de Waterloo*[1] ».

Voici une anecdote qui égayera Votre Excellence. Le lendemain de la bataille de Mont-Saint-Jean, on amena force prisonniers à Wellington, entre autres le général Mouton, comte de Lobau.

Le duc lui dit : « Eh bien, mon général, après une défaite si complète, que croyez-vous que puisse faire Bonaparte? »

Mouton lui répondit sèchement : « Il n'a qu'à se brûler la cervelle. »

Le duc chargea alors lord Apsley[2], qui était présent, d'écrire cela de sa part à la duchesse de Sagan, à Vienne, en ajoutant : « *Cela lui fera plaisir* ».

La lettre est arrivée avant-hier à Baden, et la duchesse est aux anges de penser qu'un si grand homme a pu se souvenir d'elle dans ce moment.

Après cela je crois que le *Beobachter*[3] d'aujourd'hui a tort de dire que Wellington n'a pas voulu voir Mouton et lui parler.

La lettre de l'*Iron Duke* n'arriva à Baden que bien peu de temps

1. Nota à Hager, 16 juillet 1815. F. 2, 506, 1828 ad 2.

2. Lord Apsley était le fils de lord Bathurst.

3. Le *Beobachter* du 16 juillet avait en effet annoncé que le général Mouton, ayant demandé une audience à Wellington, celui-ci la lui avait refusée en disant : « Je m'estime trop pour pouvoir recevoir des traîtres qui font fi de leur serment. »

avant le départ de la duchesse qui, comme le montrent les deux autres notes de Sicard à Hager, quitta Vienne le 22 juillet

pour aller, comme elle le disait, rejoindre d'abord son amoureux et voir ensuite sa sœur.

La duchesse de Sagan qui devait quitter Baden le 18, a retardé son départ. Elle se propose d'aller par Salzbourg en Suisse et de là à Paris, où elle compte faire un assez long séjour. Il paraît probable qu'elle retrouvera en Suisse son amoureux Stewart [1].

La duchesse de Sagan est partie hier 22 à quatre heures après-midi pour la Suisse et la France, où elle rejoindra lord Stewart et ira ensuite voir sa sœur, la comtesse de Périgord [2].

La princesse Bagration se préparait, à en faire autant, et malgré les doutes émis à ce sujet par *Nota*, doutes qu'il fondait du reste sur la gêne et les embarras de la dame, c'était bien à Paris qu'elle allait se rendre, à Paris, où elle finira même quelques années plus tard par se fixer à peu près définitivement.

C'est tout de bon, écrit-il à Hager [3] que la princesse Bagration se prépare à partir de Vienne. Elle ira à Carlsruhe, puis de là à Paris. Je doute de ce dernier point, à moins que l'empereur Alexandre ne lui ait envoyé de quoi. Le fait est que son cuisinier Bretton a acheté avant-hier pour elle 1200 louis d'or et que les voitures sont chargées.

Les embarras financiers de la princesse Bagration n'étaient cependant pas près de prendre fin, et rien ne le prouve mieux que l'analyse d'une lettre interceptée et copiée par le *cabinet noir* [4], lettre que le comte Litta adressait de Saint-Pétersbourg le 15 septembre 1815 à la comtesse Marassé, lettre tout entière relative aux dettes de la princesse et dans laquelle le comte lui déclarait :

Qu'il ne veut plus s'occuper des affaires de sa belle-fille et qu'il entend repasser tout cela au prince Kourakine [5].

1. Sicard à Hager, Vienne, 20 juillet. F. 2, 506, 1815, 1858 ad 2.
2. Sicard à Hager, Vienne, 23 juillet. F. 2, 506, 1913 ad 2.
3. Nota à Hager, Vienne, 1er août 1815. F. 2, 507, 1668 ad 2.
4. Hager à l'Empereur, Rapport du 10 au 14 octobre 1815, F 508, 2670 ad 2.
5. Le prince Kourakine aurait été, paraît-il, le tuteur de la princesse Bagration.

A défaut de l'appui et des secours financiers de son beau-père, la princesse avait évidemment dû trouver le moyen de se procurer ailleurs les ressources dont elle avait besoin, puisque Gentz consigne dans son *Journal* qu'avant de quitter Paris pour retourner à Vienne il dîna chez elle le 26 novembre 1815 avec Ouvrard, le prince de Cobourg, madame Soldan etc., etc., et qu'il eut après dîner une longue conversation avec Ouvrard.

Il ne me reste plus pour en avoir fini avec le dépouillement des cartons contenant les notes et rapports de la *Polizei Hofstelle* ayant trait à ces deux grandes dames qui ont joué un rôle si considérable dans la vie mondaine de Vienne et dans les fastes du Congrès, qu'à reproduire deux pièces qui, sans être d'une importance capitale, présentent cependant quelque intêtérêt et prouveront que, de près comme de loin, les agents du baron Hager et en particulier *Nota* ne perdaient pas de vue les princesses de Courlande.

Vienne, 14 août 1815.

Un major autrichien s'est battu à Paris avec le comte de Périgord, neveu de Talleyrand, le même qui a épousé la cadette des princesses de Courlande et qui a été rebelle au roi. Je ne sais pas le propos qui a porté le major à se battre, mais je sais que le Périgord a reçu un grand coup de sabre à travers la figure et que les Courlande, y compris son épouse, en sont enchantés. On sait qu'elle cherchait déjà à se séparer de lui [1].

Madame de Périgord va en Italie où se trouve déjà la duchesse de Sagan. Elle va arriver à Vienne avec son autre sœur, la princesse de Hohenzollern et puis elle continuera son voyage. Elle est toujours la favorite de Talleyrand [2].

COMMANDANT WEIL

1. Nota à Hager, Vienne, 14 août 1815. F. 2, 507, 2049 ad 2. Il m'a été impossible, malgré mes recherches aux *Archives Nationales*, d'y trouver la moindre indication relative à ce duel.

2. Nota à Hager, Vienne, 6 novembre 1815. F. 2, 508, 2522 ad 2.

# NOTES ET MAXIMES

Depuis des siècles, la morale cherche à remonter la pente que la nature descend. Mais la pente est si glissante que la morale finit toujours par rouler en bas.

Le plus souvent, l'erreur n'est qu'une vérité qui se trompe de date.

Il est plus difficile de conserver de hautes pensées que d'en avoir.

Les cœurs ardents n'ont pas besoin du bonheur.

On voit toutes sortes de raisons de haïr, on n'en voit aucune d'aimer, et l'on aime.

Les hommes paraissent toujours plus grands lorsqu'ils sont portés par les circonstances, que lorsqu'ils doivent tout à leurs propres qualités.

Le désir de la gloire épuise plus qu'un grand amour.

Le don d'observation est la récompense du malheur.

Ce sont toujours les plus petites occupations qui consolent le mieux des plus grandes souffrances.

Les êtres délicats aiment à se déchirer le cœur sur la beauté des choses.

Les religions meurent dès qu'on ne sait plus mourir pour elles.

Beaucoup d'hommes n'osent se mettre en colère que lorsqu'ils sont tout seuls. Mais alors, ils n'ont pas peur d'être très violents.

La grâce est la politesse du corps.

Il faut quitter assez souvent les êtres que l'on aime le mieux pour pouvoir continuer à les aimer.

Le vice de la modération est qu'elle est presque toujours une peur et un refus d'agir.

On n'aime jamais souffrir des mêmes douleurs que les autres.

Il ne faut pas attribuer à l'intelligence un rôle trop grand dans les affaires humaines. Elle n'a qu'une petite part dans le gouvernement du monde, et l'on n'a pas le droit de tout juger d'après elle.

Il y a des femmes éclatantes et lumineuses qui semblent être, comme Phèdre, les petites-filles du Soleil.

Un grand malheur, c'est que les existences ne sont plus aventureuses, alors que les cœurs le sont restés.

Nous nous sommes éloignés de Dieu parce que nous n'avons plus le sens de la terreur cosmique; nous ne nous croyons plus environnés de puissances énormes, menaçantes et invisibles. Si l'on veut garder sa religion, il faut s'en tenir au Dieu qui lance la foudre.

Les classiques sont des révolutionnaires qui ont réussi.

Il est bien rare, quand on s'élève au-dessus de sa classe, qu'on n'en devienne pas l'ennemi.

On va dans le monde, on y meurt d'ennui, et l'on y retourne.

Il est plus facile d'aimer toutes les femmes que d'en aimer une seule.

Une femme, lorsqu'elle aime, peut bien, pour dérober au monde ses sentiments, surveiller ses gestes, ses paroles, ses regards. Mais ce qu'elle ne réussit jamais à cacher, c'est un

certain orgueil physique, un rayonnement inconscient de tout son être, et comme un triomphe mystérieux de sa chair. Son cœur reste discret, mais son corps prend un éclat insolent.

Il y a deux choses qu'on ne souhaite jamais à ses amis : une grande infortune et un grand bonheur.

Chaque fois qu'elles ne comprennent pas, les femmes ont un sourire aimable et doux, et l'on s'imagine alors qu'elles comprennent.

On se défend parfois, comme d'un crime, de la tendresse.

Un grand amour, pour durer, a besoin d'une vie agitée, pleine et variée. Il faut compenser la pauvreté du cœur par la richesse des événements.

La santé est le grand ennemi de Dieu.

La société des femmes laides serait quelquefois bien agréable, s'il ne fallait jamais se montrer en public avec elles.

Il est plus facile et peut-être plus agréable de mourir pour la femme que l'on aime, que de vivre pour elle.

Les partis politiques acquièrent toutes leurs vertus dans l'opposition, et les perdent au pouvoir.

Pour émouvoir l'homme, les femmes auraient besoin de beaucoup d'adresse dans la souffrance. Mais la plupart d'entre elles ne réussissent, avec leurs larmes, qu'à se faire haïr, et elles détruisent, par gaucherie, tout le prestige des pleurs. Leur chagrin, cependant, pourrait se parer d'un charme délicat et irrésistible. Il ne leur manque pour cela que de savoir mettre autant d'habileté dans l'amour à son déclin que dans l'amour à ses débuts. Alors, elles pourraient faire face au danger et même le vaincre.

En révolution, il est impossible de dire où commence et où finit le crime.

On est aisément bon pour les gens qu'on ne voit qu'en passant. Le difficile, c'est de l'être pour ceux avec qui l'on habite.

L'esprit est aussi inconstant que le cœur.

Le malheur condamne presque toujours les femmes à l'amour.

Il faut beaucoup de chagrins et de sacrifices pour faire une honnête femme, tandis qu'il suffit d'une bonne éducation pour faire un honnête homme.

Quand l'honnêteté a connu des dangers et qu'elle en a triomphé, elle tient aussi chaud au cœur que l'amour.

Il est des heures où l'on souffre de ne pas voir sur les visages la même beauté parfaite que dans les cieux.

La probité du style ne va pas sans une certaine probité du cœur.

Jusque dans l'amitié des riches les plus délicats, il y a de l'indélicatesse.

Les grands sacrifices sont souvent plus aisés que les petits.

Beaucoup de personnes croient qu'elles aiment en se voyant aimées.

On dit que la paix intérieure est la condition du bonheur. Mais il est souvent plus douloureux de la poursuivre que d'y renoncer.

L'homme est plus vaniteux et la femme est plus vaine.

Beaucoup d'écrivains sont si occupés à écrire, qu'ils n'ont plus le temps de penser.

Les cœurs compliqués sont presque toujours lâches.

La pire des douleurs, c'est d'imaginer les passions au lieu de les vivre.

A Paris, la plupart des jolies femmes ont deux visages : celui qu'elles mettent le soir pour sortir, et qui justifie leur réputation ; et celui qu'elles sont contraintes d'avoir le matin, et qui la détruit.

Les riches sont toujours prêts à s'indigner contre les pauvres qui se permettent de consacrer de l'argent à leurs plaisirs.

En général, la pauvreté et la richesse, ce n'est pas une question d'argent, c'est une question de caractère.

On se lasse aussi vite du bonheur que du reste.

Il est agréable d'avoir un esprit lucide et sain au service d'un cœur un peu extravagant.

Mettre trop tôt de l'ordre dans son cœur et dans son esprit équivaut à les borner.

Juger dispense presque toujours de comprendre.

La lecture est le péché des honnêtes femmes.

Beaucoup de femmes s'ennuieraient dans la vie, si elles n'avaient un mari ou un amant pour les rendre malheureuses.

Les plaisirs médiocres, ou même bas, ne paraissent tels qu'après coup. Sur le moment, on les goûte avec la même ivresse que les autres.

Chez les cœurs sensibles et ambitieux, la musique fait toujours surgir le fantôme éclatant de la gloire.

En amour, on passe très vite de la souffrance au besoin de faire souffrir.

Les hommes sont presque toujours plus sévères pour les écrivains qui les amusent que pour ceux qui les ennuient.

Il y a des paresseux du cœur, comme il y a des paresseux de l'esprit.

Beaucoup d'hommes ne sont réactionnaires que parce que le peuple s'habille mal.

La conscience que l'on a de la vanité des désirs ne réussit pas à les étouffer. Elle empêche seulement de tirer d'eux du bonheur.

Dans les fins d'amour, on se retrouve soudain une inconcevable tendresse pour sa famille, et elle vous redevient chère jusqu'à une nouvelle passion.

Dans un deuil, la douleur qu'il faut montrer fatigue plus que celle qu'on a.

La solitude est souvent une telle misère, qu'on souffre même de l'absence des personnes dont on ne peut supporter la compagnie.

Souvent, ce n'est pas la femme que l'on aime, mais la vie pleine, riche, ardente, que l'on voit en elle.

La grande loi du cœur est le besoin de l'inconnu.

En général, faire des vers empêche de penser.

Les voluptueux font de la volupté avec tout, même avec la douleur, même avec l'ennui.

Il ne suffit pas que l'âme soit religieuse ; il faut que l'intelligence le soit aussi.

L'honnêteté n'empêche de réussir que les médiocres.

La lucidité est une arme plus dangereuse pour ceux qui la manient que pour ceux contre qui elle est dirigée.

Les riches et les pauvres sont toujours comme deux armées ennemies en présence. Mais ce qui fait éternellement la faiblesse des pauvres, c'est qu'ils ne demandent qu'à trahir leur parti, et à passer dans l'autre camp.

Les pauvres de la campagne ne sont pas de vrais pauvres : ils ont le soleil.

Il y a peu de choses plus douloureuses que de solliciter de l'argent d'un air dégagé.

Les cœurs délicats placent tout leur bonheur dans un regard.

On aime mieux s'apitoyer sur de petits chagrins que sur de grandes douleurs. On s'en tire à meilleur compte.

Le malheur et la souffrance sont peut-être plus saisissants et plus affreux vus du dehors; on plaint souvent des êtres que l'on voit accablés de maux et l'on s'étonne qu'ils puissent les supporter et tenir encore à la vie. Mais que l'on se trouve un jour frappé soi-même des mêmes misères, et l'on se

découvre des forces insoupçonnées et immédiates pour tout endurer. On s'accoutume même assez facilement au malheur, et jusqu'au milieu des chagrins et des larmes, on sait se créer un train de vie supportable.

Le bonheur n'est pas un événement, c'est une aptitude.

Les faibles parlent toujours de leur force de volonté.

Il est aussi dangereux et aussi médiocre d'être un esprit trop ouvert que d'être un esprit fermé. Une universelle curiosité rejoint une totale ignorance. L'intelligence, c'est le choix.

En littérature, il n'y a pas de chef-d'œuvre qui ne serait plus parfait réduit de moitié.

Dans le monde des lettres, on se pardonne tous les succès, sauf les succès d'argent.

On souffre moins de mourir que de ne pouvoir se refuser à mourir. La mort, c'est surtout une blessure d'amour-propre.

Beaucoup d'êtres peuvent avoir des délicatesses. Mais bien peu sont délicats.

L'isolement de l'esprit est une noblesse et une force. Celui du cœur est une impuissance.

La France est, avec l'Italie, le seul pays que l'on aime un peu comme une femme.

Les femmes considèrent les idées générales comme des ennemies personnelles; aussi se refusent-elles à tout rapport avec elles.

Le peuple le plus heureux est celui qui peut se passer d'un grand prince.

Un pauvre tranquille, satisfait et heureux, devient automatiquement, dès les débuts d'une révolution qu'il n'a ni préparée, ni même souhaitée, un pauvre révolté, impitoyable et sanguinaire.

ÉTIENNE REY

# LA QUESTION MONGOLE

Pendant la deuxième moitié du siècle dernier, la France, l'Angleterre et l'Allemagne ont essayé d'entamer l'énorme empire de la Chine par ses frontières maritimes; elles n'ont réussi qu'à en arracher de menus lambeaux : Hong-Kong, Kiao-Tchéou, Weihai-wei, les concessions de Shang-hai, Nankin ou Tientsin. Seule, profitant de son voisinage territorial, et fidèle à une politique plusieurs fois séculaire, la Russie s'est avancée méthodiquement de l'Ouest vers l'Est.

A son imitation, et devant la lenteur des progrès sur les côtes, les puissances qui le pouvaient ont tenté depuis 1900 de pénétrer en Chine par l'intérieur : France et Angleterre, s'appuyant sur l'Indo-Chine et la Birmanie à peu près pacifiées, ont commencé la lutte à qui atteindrait la première par ses voies ferrées le cœur du Yunnan et la vallée du Haut Yang-Tsé. Toutes deux se fraient péniblement un étroit passage à travers les montagnes : la ligne française de Yunnansen multiplie ses travaux d'art; des expéditions anglaises se convainquent de l'inutilité de leur effort le long des gradins du Thibet. Pendant que ses rivales du Sud se débattent au milieu de ces difficultés, la politique de la Russie se développe amplement.

Laissant de côté sa descente brusquée vers le Sud qui lui a coûté si cher, elle a sur les autres puissances un énorme avantage : à quelques kilomètres de la frontière chinoise, à

l'Ouest ou au Nord, elle est bien réellement chez elle. L'action française ou l'action anglaise se limite à celle des quelques centaines de nationaux qui luttent énergiquement au milieu de populations qui ne leur ressemblent en rien et leur sont le plus souvent hostiles ; en Russie, il en va tout autrement : le citadin de Pétersbourg est voisin du moujik de Moscou, du négociant de Nijni-Novgorod, pour lequel le Cosaque des marches lointaines n'est pas un étranger.

Ces « sotnias » de soldats laboureurs qui ont repoussé peu à peu l'envahisseur mongol se sont établies solidement partout où elles ont passé : les points d'arrêts de leurs ancêtres dans leur marche vers l'Est sont les principales villes de la Sibérie d'aujourd'hui : Sibir sur l'Irtych, fondée en 1579; puis, successivement, en 1604, Tomsk sur l'Obi; en 1619, Iénisséisk sur l'Iénisséi; en 1632, Yakoutsk sur la Léna; en 1638, Okhotsk sur l'Océan. De ces différentes villes, ils ont gagné lentement le Sud.

Les Bouriates du Baïkal, auxquels les Cosaques se mêlèrent intimement, ont été les meilleurs agents de pénétration pour l'influence russe; grâce à eux elle est arrivée jusqu'au palais du grand prêtre d'Ourga; elle a tourné par l'Est la barrière montagneuse qui sépare Sibérie et Mongolie; un siècle plus tard seulement elle pouvait s'attaquer à l'extrémité occidentale, en obtenant, en 1851, le droit d'établir ses commerçants à Ili. Elle procéda de même avec la Mandchourie qu'elle n'avait pu pénétrer directement. Les Cosaques d'Okhotsk descendirent le long du Pacifique : en 1762, ils étaient à Nikolaievsk, en 1860, à Vladivostok. A partir du traité d'Aigoun (1858), la descente à travers la Mandchourie, la lutte d'influence avec le Japon en Corée, l'établissement du chemin de fer, l'affaire des Boxers, la guerre de 1904 sont faits trop connus pour les rappeler de nouveau : il ne faut voir en leur dernier épisode qu'un accident secondaire dans la marche de la Russie vers la Chine.

Depuis 1860, la pression russe a cherché à s'égaliser sur toutes les frontières continentales de la Chine, et dès que la moindre fissure apparaît dans la muraille, elle l'agrandit, et la lézarde se tranforme en une brèche qui ne se referme plus. La révolte de Yakoub-bey en 1862 et l'insurrection doungane

valurent à la Russie d'occuper en 1871 le district de Kouldja : elle ne l'évacua, sous la pression de l'Angleterre, qu'en en gardant une bonne partie qui fut rattachée à sa récente conquête du Ferghana, et le traité de 1881, même revisé, lui assura de sérieux avantages économiques dans la Mongolie et le Sin-Kiang.

Pékin se rendit compte du danger qui menaçait ses possessions lointaines et résolut d'en hâter la colonisation; mais les relations russes avec la Mongolie et le Turkestan sont plutôt plus anciennes que celles de la Chine; quant à la race et à la religion, les Chinois sont moins proches de beaucoup de tribus mongoles perdues le long des frontières que ne le sont les tribus russifiées, agents de la politique russe. Les montagnes séparent la Mongolie des possessions russes, le désert la sépare de la Chine. La Russie diminuera les distances par ses voies ferrées, la Chine en restera aux caravanes. La Russie agira sur les populations qu'elle veut dominer par des éléments qui leur sont identiques : les Tadjiks du Turkestan vantent sur les marchés de Kachgar les bons procédés des Russes qu'ils ne connaissent que par les Cosaques levés dans les régions limitrophes et qui ont presque leurs mœurs; à l'autre extrémité, les Bouriates de la Transbaïkalie montrent à leurs frères de Mongolie la supériorité de leur condition et la libéralité de leurs maîtres.

La Chine, forte des résultats obtenus dans la Mongolie Intérieure, se fie à l'action des colons qu'elle envoie des plus surpeuplées de ses dix-huit provinces pour fixer les nomades en leur enseignant la culture. En réalité, il n'y a jamais eu fusion, mais refoulement. Le Chinois est accueilli avec méfiance; il n'y a que peu de mariages entre les deux races, et le commerçant chinois plus fin que le mongol le tient souvent à sa merci par les prêts usuraires qu'il lui consent : il est tout au fond de ces déserts le Malabar de l'Asie du Sud. Les exactions des fonctionnaires qui représentent la Chine ne lui gagnent pas la sympathie du Mongol qui sait que son voisin de l'Ouest est prêt à l'accueillir. Seuls, quelques chefs de « tchogolgans » (réunion de tribus) étaient particulièrement attachés à la dynastie régnante qui avait contracté avec leurs familles de nombreux mariages et les pensionnait; mais,

en revanche, Saint-Pétersbourg est beaucoup plus influent que Pékin sur le haut clergé lamaïste et c'est lui qui domine les khans.

La suzeraineté théorique de la Chine lui a donné la tentation de fermer le pays à l'étranger, mais la Russie, forte des droits que lui reconnaissaient les derniers traités, s'y est énergiquement opposée. Ses expéditions scientifiques pendant les vingt dernières années du XIX^e siècle l'ont fixée sur la valeur du pays, et pour ne pas laisser drainer ces richesses par la voie maritime que le canal de Suez a ouverte elle a prévu tout un réseau de voies ferrées de pénétration.

En mars 1910 elle a commencé l'exécution du plan conçu dès l'établissement du Transcaspien : déjà de Samara, sur le tronc du Transsibérien, une ligne s'est enfoncée dans le Sud-Est par Orembourg, Kasalinsk à la pointe de la mer d'Aral, Turkestan, Tachkent et est allée rejoindre le Transcaspien. Les travaux de trois autres lignes ont été entrepris : la ligne de l'Altai qui, de Tachkent, remonte par Vernyi, Sémipalatinsk, Barnaoul, Bolotnaïa parallèlement à la frontière; celle de Kourgan (toujours sur le Transsibérien) à Kopal, par les provinces d'Atmolinsk et des Sept-Rivières, qui arrivera à 200 kilomètres de Kouldja; celle d'Omsk à Altaïska par Sémipalatinsk et la vallée de l'Irtych. En 1911, le colonel Poppov déposait à la Société des Arts de Moscou les plans relatifs à un embranchement qui intéresse depuis longtemps la Russie, celui de Missovaïa sur le Baïkal à Kiahkta et Ourga : la ligne aurait 224 milles russes de longueur, et coûterait 26 millions de roubles; elle constituerait le premier tronçon de la ligne qui aboutira un jour ou l'autre à Kalgan. Enfin en janvier dernier, le ministre de Chine à Pétersbourg télégraphiait que le ministre des communications venait de proposer une dernière ligne qui relierait Ourga, Ouliassoutai, Kobdo et l'Altai.

De Moscou pour atteindre un point quelconque de la frontière chinoise, en Kachgarie, au Sud ou au Nord de la Dzoungarie, à la limite de la Mongolie, il ne faudra pas six jours. Une fois le rail à la frontière, il n'y aura qu'à attendre l'occasion de le prolonger dans le pays. Les combinaisons ne manquent pas : du Baïkal à Pékin par Ourga, le transmongolien

classique; Altaïska-Pékin par Kobdo et Ouliassoutai; Kopal ou Vernyi à Khami par Kouldja-Ouroumtsi-Tourfan; Andidjan à Khami par Kachgar et Aksou, et de Khami vers Sou-Tchéou, Lantchéou, Singanfou, Hankéou. L'insistance de la Russie à réclamer l'an dernier des consulats à Kobdo et Khami, seuls relais importants où elle n'en avait pas encore, s'explique : elle veut pouvoir acheter la terre et construire dans toutes les oasis où seront un jour les stations de ses locomotives.

A ces voies de pénétration rapide, la Chine n'oppose que des caravanes qui mettent, de Pékin, quinze jours pour atteindre Ourga, cent et plus pour arriver à Kachgar. A la ceinture extérieure des lignes russes, elle a rêvé d'opposer une ligne intérieure qui devait par la Mongolie relier le Thibet à Pékin : elle s'est arrêtée à Kalgan. Comme moyens de colonisation, elle a ouvert des bureaux d'émigration à Ourga, centre de l'action diplomatique russe, Tchougoutchah, Kobdo, Goutchen, Kachgar, et y dirige des Chinois du Chansi et du Honan; mais c'est par le Transsibérien que ses fonctionnaires se rendent dans ces régions lointaines : de Pékin à Tchougoutchah par Omsk, il ne faut actuellement que trente jours.

Le commerce le plus important de la région, celui de l'exportation du thé, avait été longtemps entre les seules mains de commerçants russes. Le premier effet de la colonisation systématique de Pékin fut de leur susciter de redoutables rivaux dans la personne des marchands chinois. Une statistique récente donne les chiffres suivants pour le nombre des maisons de commerce des deux pays dans quelques villes :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Ourga. . . . | 23 | établissements | russes contre | 600 | chinois. |
| Ouliassoutai. | 3 | — | — | 40 | — |
| Kobdo . . . | 4 | — | — | 50 | — |
| Sharasm . . | 1 | — | — | 30 | — |

En fait, le commerce russe en Mongolie ne dépasserait pas 18 millions de roubles par an; c'est très peu si l'on considère les rapports du colonel Poppov. D'après lui, une famille mongole dépense annuellement 70 roubles entre les lainages, cuirs et ustensiles de métal qui lui sont nécessaires; avec 600 000 familles dans tout le pays, cela fait un mouvement de fonds de plus de 40 millions, sans compter les transactions qui

portent sur un bétail d'une valeur totale de plus de 450 millions de roubles[1].

La Chine, du côté d'Ourga, que ce fût l'effet d'une convention antérieure ou qu'elle considérât la partie comme déjà perdue, n'avait maintenu qu'une partie de ses anciennes troupes; mais dans le Turkestan, elle installa à Ouroumtsi la 35e brigade, en attendant la création d'une division; à Ili, on prévoyait une brigade mixte, et Ouliassoutai devait aussi avoir sa garnison.

*
* *

Telle était la situation des adversaires en présence, quand Pékin décida, en avril 1910, de monopoliser la vente du thé fabriqué dans certaines villes, et donna ce privilège au syndicat des fabricants chinois d'Ili et de Tchougoutchah : les marchands russes devaient désormais s'approvisionner par leur intermédiaire. Puis le gouvernement chinois prit certaines mesures qui pouvaient faire craindre l'établissement prochain d'un régime douanier. La Russie protesta (16 février 1911). Il est à peu près impossible de savoir de quel côté est le droit, suivant les traités : celui d'Ili est vague et certaines conventions restées secrètes ont pu le modifier.

Les notes russes, d'abord générales, se précisèrent en mars 1911 sur la question du thé et sur l'établissement de nouveaux consulats en compensation du régime douanier désiré par la Chine. Un détachement de la garnison de Vernyi alla camper à 100 kilomètres d'Ili, menaçant de réoccuper le district; la Chine voulut renforcer ses garnisons dans la Mandchourie du Nord; le chemin de fer russe de l'Est Chinois saisit les armes qu'elle leur envoyait par sa voie. Enfin le 27 mars, Pékin reconnut aux commerçants russes en Mongolie les mêmes droits qu'aux Chinois et consentit à l'établissement

1. Voici le dénombrement qu'il en fait :

| | | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| Chèvres . . . . | 22 000 000 | têtes, | valeur . . . | 66 | millions de roubles. |
| Chevaux . . . . | 8 600 000 | — | — | 130 | — |
| Bœufs . . . . . | 11 300 000 | — | — | 227 | — |
| Chameaux . . . | 228 000 | — | — | 15 | — |

des consulats demandés à Kobdo et à Khami. Mais son acceptation ne constituait pas un nouveau traité, elle maintenait sa thèse sur la question des douanes et des négociations se poursuivirent jusqu'à la révolution de novembre 1911 qui les fit ajourner. Elles furent reprises à Saint-Pétersbourg, en février 1912, et portèrent, en dehors de la Mongolie, sur le régime fiscal des territoires soumis au contrôle russe en Mandchourie. Les deux gouvernements échangèrent leurs propositions. Le 20 mai Pékin n'avait pas encore répondu : le ministre russe en cette ville aurait, à cette date, ajouté les propositions suivantes :

Navigation sur l'Amour réservée aux bateaux russes et chinois sous le contrôle de deux fonctionnaires, l'un russe, l'autre chinois : la Russie peut organiser un corps de police sur ce fleuve.

La Chine s'engage à n'emprunter qu'à la Russie les capitaux nécessaires aux réformes en Mongolie (nous sommes au moment où les pourparlers du grand emprunt sont engagés). Si elle refuse, la Russie ne reconnaîtra pas les contrats qu'elle passerait avec d'autres puissances.

Le gouvernement chinois veillera particulièrement à la protection des commerçants russes dans le Sin-Kiang.

Une réponse devait parvenir dans un délai de quinze jours. Naturellement, elle ne vint pas. La Russie attendit jusqu'en octobre et remit alors la note suivante :

La Chine n'ayant pas répondu aux propositions faites par la Russie pour modifier le traité de 1881, celle-ci le considère, en vertu de l'article 15, comme prolongé pour une nouvelle période de dix ans. Toutefois, pour tenir compte du désir exprimé par la Chine, la Russie déclare abolir à la date du 14 janvier 1913 la zone franche de 50 lieues qui existait sur son territoire et ne s'oppose pas à ce que la Chine en fasse autant sur le sien.

Les pourparlers continuent avec difficulté car la révolution du Yang-Tsé avait modifié encore la situation au détriment de la Chine. A la fin de novembre 1911, le Thibet se soulève; le clergé y réclame le retour du dalai-lama. Le 5 décembre, les princes de la Mongolie extérieure réunis à Ourga avec Touchet Kan, le plus important des chefs mongols par l'étendue de ses domaines, se déclarent indépendants et procla-

ment le Guéguen grand gouverneur de la Mongolie du Nord. Le 8, c'est un soulèvement de quelques milliers de musulmans dans le Turkestan. A Ourga, l'amban chinois, Sam Touo, auquel de récents règlements donnaient le même rang qu'au Guéguen, au grand mécontentement des Mongols, doit fuir sous la protection de 50 Cosaques russes qui l'accompagnent à Kiahkta d'où il gagne le Transsibérien et Pékin. Dorénavant toutes les nouvelles venant d'Ourga seront contrôlées par les autorités russes. Des brigands sont apparus autour de la ville : 300 cavaliers russes arrivent pour les repousser, et une adresse de remerciements est envoyée au consul russe.

Le 25 décembre, un gouvernement provisoire comprenant 6 khans et 1 lama est installé; les troupes mongoles se rassemblent autour de la ville[1]. Le 4 janvier, la ville d'Ouliassoutai se déclare indépendante; à Ourga, la garnison chinoise doit remettre ses armes; le 11, nouveau soulèvement à Kouldja.

Ce qui est plus grave, c'est que plus de quatre-vingts membres de la noblesse mongole représentant 6 tchogolgans (tribus) et 49 khotoums (bannières) sur 80, de la Mongolie Intérieure et 4 tchogolgans et 46 khotoums (sur 86) de l'Extérieure, réunis à Pékin, et qui sont les premiers à demander le châtiment des princes soulevés, déclarent à Yuan Chi Kai, alors premier ministre, qu'ils ne veulent obéir qu'à une dynastie constitutionnelle mandchoue. « Dans le cas de l'organisation d'une république », disent-ils, « ou même d'une dynastie purement chinoise, nous sommes décidés à nous déclarer indépendants; les Chinois sont des gens d'une autre race que nous détestons. Nous avons de l'argent et des soldats, et si notre force ne suffit pas, nous sommes décidés à demander appui au pays voisin qui a de bonnes relations avec nous, et à passer sous sa domination. »

Ce sont, il est vrai, les journaux russes qui enregistrent cette déclaration, mais des télégrammes de différentes sources en confirment la teneur, et l'événement a prouvé que « le pays voisin » avait bien réellement promis son concours, moins étendu néanmoins que les Mongols ne l'avaient espéré.

1. L'armée mongole comprend, théoriquement, 1 325 escadrons donnant un total de 198 000 hommes, dont un tiers devrait être armé de fusils.

Le gouvernement russe avoue, d'ailleurs, son intention de reconnaître l'autonomie du pays, et il en avertit les puissances. Ce que ses représentants déclarent officiellement, permet d'imaginer les conversations particulières qui eurent lieu entre lui et le Japon. La Russie se souvient de 1904; elle consent, cette fois, à partager le gâteau. C'est le temps où l'on discute l'admission du Japon et de la Russie dans le Syndicat financier des Quatre. A ce propos M. Sasonoff s'exprime ainsi (26 avril) :

Japon et Russie ont en Mandchourie absolument les mêmes intérêts. La Russie entrera dans le Syndicat des Quatre sous la réserve que l'on respecte ses droits spéciaux en Mongolie et en Mandchourie. La Russie ne tient pas à ce que la Mongolie devienne un pays à armée puissante; elle doit conserver de bons rapports avec la Chine et établir un rapprochement entre ces deux peuples; la Russie veut aider la Mongolie et lui assurer un régime autonome. Il faut faire une distinction entre la Mongolie extérieure et l'intérieure; une partie de cette dernière touche à la Mandchourie du Sud; le Japon a des intérêts dans cette région et les projets de la Russie sur la Mongolie doivent en tenir compte.

Et deux jours après de Tokyo, le ministre des Affaires étrangères répliquait :

Comme les privilèges et les avantages de la Russie en Mandchourie sont les mêmes que ceux de l'Empire du Japon, nous nous entendons au préalable avec la Russie pour ne pas les négliger.

Tout récemment, après la signature du traité russo-mongol, Pékin, pour entraver l'action russe, a proposé au Japon un rapprochement, mais celui-ci n'est plus le champion des droits de la Chine comme il prétendait l'être en 1903, et il lui a conseillé de s'entendre directement avec la Russie. Toutefois, aucune déclaration officieuse de son gouvernement n'est venue donner au Japon la garantie que sa zone d'influence en Chine serait étendue, et, encouragée par le retour au pouvoir du clan de Chôshu, la presse commence à réclamer des précisions. Le mouvement séparatiste des « pays vassaux » lui semble tout naturel; comme le dit le comte Okuma : « Ce sont les ancêtres des Tsing qui ont soumis les pays dépendants; les Tsing disparaissant, les tendances actuelles n'ont

rien de surprenant. » Mais le Japon ne veut pas être négligé et voici les paroles que l'on prête à un des membres du Conseil privé : « ... L'activité russe en Mongolie se multiplie. On dit que le traité russo-japonais nous garantit des droits convenables; mais le premier principe en droit international est que tout droit que l'on n'exerce pas, disparaît; *a fortiori*, en est-il ainsi, quand il s'agit d'intérêts spéciaux que l'on ne peut pas aller jusqu'à qualifier de droits. Nos diplomates ont-ils obtenu quelque compensation? Si le traité russo-mongol publié est exact, nos droits sont absolument lésés... » Aussi, pour prévenir ce mécontentement naissant, M. Sasonoff a récemment défini avec plus de précision la région que la Russie entend protéger :

Quand nous disons Mongolie, nous n'entendons en réalité par là que le pays des Khalkas qui en occupe la partie nord ; une partie de la Mongolie intérieure est déjà incorporée à la Chine même ou à la Mandchourie; les régions limitrophes du chemin de fer Sud-Mandchourien ont des rapports particuliers avec le Japon. En outre, non seulement les Mongolies diffèrent géographiquement, mais encore les mœurs de leurs habitants ne sont pas les mêmes et on ne peut les réunir sous une seule autorité; le gouvernement russe confirme son intention de donner son appui pour soutenir l'autonomie des seules tribus Khalkas.

C'est là un commentaire que l'imprécision du traité de novembre 1912 rendait nécessaire.

Étant données les relations qui ont existé, à l'origine, entre Mongols et Chinois, il est peu surprenant que, brisé le lien mandchou, l'un des deux peuples ne veuille pas admettre la suprématie de l'autre; les Chinois se sont crus assez sûrs de leur autorité sur les pays vassaux pour ne pas songer, au moment de la révolution, à les associer à une action commune contre le Mandchou. Lorsque la République fut proclamée, ce fut la République du Peuple du Milieu, du Chinois; le drapeau national prévoyait bien cinq bandes de couleurs différentes pour représenter chacune des races de l'Empire, mais ce fut seulement devant le mouvement séparatiste qui se manifestait aux frontières que l'on en vint à parler d'une république d'union des cinq races, en y comprenant ce qui restait des Mandchous massacrés si généreusement pendant les premiers mois.

L'autorité chinoise n'a jamais été bien établie, le long de la frontière sibérienne, dans la Mongolie extérieure; par contre elle s'affirmait chaque jour davantage dans la Mongolie intérieure : dès que le nombre des colons était jugé suffisant, une administration chinoise remplaçait l'organisation mongole; au tchogolgan (tribu) et au khotoum (bannière) succédaient le fou, le tchéou et le ling, et les nouvelles villes étaient rattachées aux provinces voisines : Siuenhoafou, Tchengtefou (Djehol), Tchaoyanghien, au Tchéli; Taonanfou, Changtoufou, Hsinminfou, au Tchengking.

Les tribus de la Mongolie extérieure sont organisées, comme celles de l'intérieure, avec des chefs pensionnés aussi par le gouvernement chinois, mais elles échappent à l'action gouvernementale de Pékin; le tribut annuel qu'elles paient, huit chevaux blancs et un chameau de même couleur, n'est plus qu'un symbole de leur vassalité; l'obligation où elles sont de fournir le service militaire est plus apparente que réelle; elles redoutent seulement les empiétements progressifs de la Chine et craignent de se voir quelque jour asservies par elle comme leurs sœurs des régions orientales : le pasteur veut pouvoir continuer de paître librement ses troupeaux et ne veut pas céder sa terre à l'agriculteur. L'action russe est beaucoup plus puissante sur eux et tous les actes du Guéguen, entouré par les principaux chefs de clans comme ministres, non seulement interprètent la pensée russe, mais encore la main russe a dû souvent tenir le pinceau qui traçait les ordres : le couronnement du Guéguen, le 1er janvier 1912, n'a été qu'une imitation de cérémonies moscovites. Les déclarations du gouvernement mongol sont encore plus édifiantes. Voici le texte de la première qui a été publiée dans le courant de janvier :

La Mongolie est sous un régime d'accord étroit entre la religion et la politique; tous les Chinois qui voudront continuer à y vivre devront se convertir au lamaïsme; les fonctionnaires des administrations provinciales seront des lamas.

Dans les réjouissances publiques on devra arborer le nouveau drapeau mongol.

Les uniformes des hauts fonctionnaires seront sur le modèle russe, les bas fonctionnaires conserveront le costume mongol. Le costume chinois ne devra plus être porté.

Les redevances payées à la Chine sont supprimées. Désormais le peuple devra se conformer aux lois fiscales édictées après entente entre les ministères des Finances et des Affaires étrangères de Russie et les représentants mongols en Russie.

Le gouvernement russe se défend de toute politique offensive dans le pays, il sait que le temps travaille pour lui; toutefois quand la Chine tentera de réduire les Mongols par la force, il y aura dans leurs rangs des soldats russes égarés. En Russie, la presse conservatrice demande au gouvernement de reconnaître l'indépendance de la Mongolie et d'y envoyer des officiers instructeurs. « Quelle que soit la routine de notre diplomatie russe, elle doit négliger les agitations stériles de la Chine, envisager froidement la réalité et reconnaître la Mongolie comme pays indépendant... N'oublions pas l'exemple de la Perse; les difficultés qu'y a rencontrées le gouvernement provenaient de ce qu'il n'avait pas de troupes solides pour le soutenir; constituons de suite à la Mongolie une bonne armée en lui envoyant des instructeurs. »

Quant à la presse chinoise, derrière le mouvement mongol, elle fait craindre un prochain démembrement de l'empire; pour s'y opposer, elle demande l'envoi en Mongolie d'une mission qui exposera au peuple les bienfaits de la République et le ralliera par la persuasion; ou encore elle réclame une action diplomatique qui préviendra l'intervention russe; avant tout, elle recommande de vider rapidement les querelles intérieures et de faire bloc contre le danger qui menace les frontières.

Le gouvernement propose, sans conviction, de porter la question devant la cour de la Haye, puis décide d'entrer en pourparlers avec Ourga; il choisit pour délégué, le gouverneur chinois de Kobdo, Kouei-fang, ancien consul général à Wladivostok, qui, en raison de ses anciennes relations avec les Russes, demande à leur chargé d'affaires le concours de ses agents pour mener à bien sa mission. La Russie, saisie officiellement et sollicitée également par le Guéguen, accepte le rôle d'arbitre, mais pose comme conditions préalables que la Chine s'engage à ne plus envoyer ni troupes, ni fonctionnaires en Mongolie et à ne plus y faire de colonisation. Elle avertit en même temps l'Angleterre et le Japon que son

dessein est d'organiser en Mongolie un régime analogue à celui qu'ont établi au Thibet les conventions anglo-russes : « elle cherchera à éviter la rupture avec la Chine, mais si cette rupture venait à se produire, la Russie se verrait contrainte, en raison de ses intérêts, d'entrer en relations directes avec le nouveau gouvernement mongol ».

La Chine répugne à prendre l'engagement que l'on réclame d'elle. Cependant Kouei-fang se met en route ; le 5 février, il est à Khailar, qu'il doit quitter précipitamment devant les menaces mongoles ; le chemin de fer russe le transporte à Mandchouria. Le 5 avril, il est à Pékin, où il déclare qu'il n'a rien pu obtenir du Guéguen.

*
* *

Tous les événements dont les Mongolies ont été le théâtre pendant 1912, s'enchaînent ; mais, pour les exposer avec quelque clarté, nous étudierons séparément les événements militaires, puis les différentes négociations qui se sont poursuivies entre Mongols et Chinois d'une part, entre Russes et Mongols de l'autre.

Depuis sa déclaration d'indépendance, le Guéguen se préparait à la lutte. Il lui fallait des armes et de l'argent, c'est à la Russie qu'il en demande : les concessions minières qu'il accorde largement lui valent quelques millions. Au début de mars, le Trésor est vide. La situation financière est si critique que l'on prête au Guéguen l'intention d'entrer en pourparlers directs avec Yuan ; mais grâce à quelques commerçants russes que leur gouvernement laisse faire — on prête plus facilement à la Mongolie qu'à la Chine — cette situation s'améliore. Les achats d'armes ne réussissent cependant pas aussi bien qu'on l'espérait ; les commerçants russes ont épuisé tout leur stock de vieux fusils, et il est difficile de s'en procurer d'autres ; à la fin d'avril, le premier ministre mongol en aurait acheté 5 ou 6 000 et aurait organisé une trentaine d'escadrons ; tous les terrains miniers sont hypothéqués et l'on en vient aux concessions agricoles (24 mai). L'organisation des troupes qui se poursuit dans les couvents d'Ourga est très lente.

Mais, dès janvier, le grand prêtre a lancé des courriers à travers le désert; des lamas prêcheurs les accompagnent et les tribus se soulèvent à leur voix. Les bandits toungouses, toujours en selle, prêts à piller, tour à tour, les marchands chinois, japonais ou russes, se transforment en réguliers mongols.

Le long du Transmandchourien, de faibles garnisons chinoises et quelques fonctionnaires attestent que le pays n'est pas encore absolument russe. Le 15 janvier, Khailar est attaqué, la garnison chinoise est assiégée, le vice-gouverneur mongol passe du côté des assaillants, le chemin de fer refuse aux autorités de Tsitsikar le transport du millier de soldats nécessaires pour rétablir l'ordre : la Russie désire observer la plus stricte neutralité. Et 300 fantassins chinois partent à marches forcées, sans même suivre le rail, car — toujours pour rester neutre — la Russie a déclaré qu'elle devrait désarmer les soldats en armes qui s'aventureraient dans la zone de son chemin de fer. Pendant qu'ils avancent se frayant péniblement passage à travers la neige — de Tsitsikar à Khailar, il y a 448 verstes que le chemin de fer franchit en dix heures — 400 cavaliers mongols se dirigent sur la ville chinoise contiguë à la gare frontière de Mandchourie; il y a là une garnison de 500 réguliers chinois. L'attaque a lieu le 1er février, et ces tenants de l'indépendance ressemblent si bien à des bandits qu'un fonctionnaire des douanes chinoises — un ancien officier allemand — le baron von Sekendoff, prend la direction de la défense; les Mongols sont repoussés avec pertes. Par un malheureux hasard, un lieutenant russe et deux soldats qui observaient le combat sont tués par des balles, peut-être chinoises; on dit même, un peu plus tard, que des cadavres russes revêtus de costumes mongols ont été relevés parmi les morts.

L'attaque se renouvelle le 4 février; 400 soldats russes, des troupes du chemin de fer sans doute, prennent de telles dispositions pour faire respecter la neutralité de la ligne, qu'ils rendent la défense de la ville impossible, et la garnison chinoise doit déposer les armes. Le rapport du préfet chinois affirme que le camp chinois a été entouré par des cavaliers mongols et par 800 soldats russes avec de l'artillerie; un chef mongol, accompagné de deux officiers russes, est venu exiger

la remise des armes et des chevaux. Le gouvernement chinois proteste auprès de la légation russe, qui se déclare très étonnée. A notre connaissance la seule sanction prise, le fut contre le fonctionnaire allemand des Douanes chinoises qui fut renvoyé à Tsitsikar et remplacé par un Russe des Douanes de Kharbin (23 mars).

La cavalerie mongole rendue disponible par son précédent exploit poursuit sa route le long de l'Argoun et fait prisonniers 150 gardes-frontières chinois qu'elle rencontre sur son passage. Mais son objectif est, un peu plus au Nord, la mine d'or de Kilabin sur la frontière russe, où 150 coolies travaillaient pour le compte du gouvernement chinois; elle l'occupe sans coup férir, et l'exploitation ne reste pas longtemps suspendue, car aussitôt le gouvernement mongol remet la concession à une société russe. Le gouvernement chinois proteste et déclare que toutes ces concessions seront annulées après la révolte. Le taotai de Kharbin se rend spécialement à Khabarovsk pour négocier sur cette question avec le général russe Gondatchi, qui se trouve être malade et ne peut le recevoir. Par une coïncidence curieuse, quelques jours après, à la fin d'avril, 250 brigands montés attaquent et tuent les 50 cavaliers mongols qui gardaient la mine et l'administration russe de protester auprès des Chinois!

Plus près d'Ourga, au Maimatchin[1] de Kiakhta, le bruit a couru de l'arrivée imminente des cavaliers mongols envoyés pour chasser les commerçants chinois. Ceux-ci prennent les devants et attaquent les fonctionnaires mongols, qui à leur tour doivent se placer sous la protection de la Russie.

Les appels du Guéguen ont trouvé pareil écho dans la Mongolie occidentale et dans le Sin-Kiang : au début de l'année, il y a eu à Ili massacre de Mandchous par les Chinois — ou par les Turcs, on ne sait — et le maréchal tartare est parmi les victimes; la lutte continue en février entre réguliers chinois et indigènes. Le 25 janvier, on annonce que le gouverneur militaire d'Ouliassoutai qui régit toute la région des

1. Maimatchin, mot chinois qui signifie lieu d'échange, est devenu le nom générique de la plupart des villes chinoises accolées pour le négoce aux villes indigènes.

Khalkas, la plus importante des peuplades mongoles, a consenti à évacuer la ville et a laissé désarmer la garnison ; les Mongols pillent également du côté de Kobdo, qui hésite à se rallier au mouvement. Enfin, auprès d'Ouroumtsi, centre de leurs forces militaires en Dzoungarie, les Chinois auraient perdu 1 500 hommes et les communications avec Tourfan seraient interrompues (29 mars).

L'agitation finit par atteindre la Mongolie intérieure ; le bruit court en mars que 1 000 cavaliers mongols se portent sur Koukou-khoto, incorporée au Chansi, province qui compte 500 000 Mongols. Le vice-roi de Moukden achète des armes, 35 000 fusils et 250 mitrailleuses, dit-on, à une maison allemande. La révolte s'étend en effet de son côté : elle est à Kalgan, d'où les Mongols chassent les fonctionnaires chinois chargés d'entretenir les tombes (22 avril), à Djehol aux portes de Pékin, à Kienchang et Chaoyang où l'on parle de 5 000 insurgés ; en juillet, elle remonte vers le Nord par Taonanfou et Bédouné.

Tant que le gouvernement de Pékin est obligé de surveiller les provinces du Sud dont il redoute les tendances séparatistes, il laisse au vice-roi de Mandchourie, Tchao, le soin de tenir les Mongols en respect avec les troupes dont il dispose ; quand le calme sera rétabli dans les dix-huit provinces, il songera à utiliser les troupes qui s'y trouvaient retenues pour réduire la rébellion du Nord. D'ailleurs toutes les séditions qui éclatent de ce côté ne sont pas dirigées contre la Révolution ; beaucoup sont dues à un retard dans le paiement des soldes ; mais les chefs mongols les utilisent aussitôt et l'agitation s'y maintient.

Les chiffres concernant le nombre des cavaliers mongols ne doivent pas non plus faire impression ; leur grande mobilité est la cause d'erreurs grossières dans les estimations. Mais les troupes mobilisées contre eux sont très nombreuses : quelques centaines de Mongols ont tenu en échec pendant de longs mois en 1907, toutes les troupes chinoises de Mandchourie.

En août, la révolte a gagné la vallée du Tarim ; à Kachgar le taotai est massacré avec sa famille ; la Russie, après avis officiel donné à Pékin, envoie des troupes occuper la ville. Les villes du Sud suivent le mouvement : Yarkend, Kergalik,

la dernière ville de l'heptagone, sont soulevées, les gouverneurs chinois se réfugient à Tachkent.

Pékin n'essaie pas de soutenir la lutte si loin; c'est contre la Mongolie Intérieure qu'il va d'abord agir avec Tchao, qui escompte les dissensions entre les chefs mongols et envoie à l'un d'eux quatorze caisses de fusils. Pendant l'été les bandes mongoles ont, elles aussi, complété leur armement; les khotoums qui bordent le Liéou-tcheng — l'ancienne barrière de pieux qui séparait Mandchourie et Mongolie — sont travaillés par des émissaires venus d'Ourga où plusieurs des nouveaux ministres sont d'anciens chefs de bandes, originaires de la Mongolie orientale : le premier ministre Haisun est du khotoum de Karachin, il parle russe; il a confié tous les pouvoirs militaires à Toshito, du khotoum de Kobras au Sud de la Mongolie, naguère interprète de l'armée russe et l'un des chefs qui soutint le mieux la lutte contre les réguliers chinois de 1907 à 1909.

A la fin d'août, des bandes dirigées par le prince Outai menacent Taonanfou, ville de 17 000 habitants, dont 7 000 Mongols, au centre du tchogolgan de Tchélin; c'est le lieu d'échanges le plus important à l'est de Tchangtchoenfou (Chang-ghun). Le général chinois Ou a pour mission de défendre le pays, mais il reste longtemps inactif, à tel point que les chasks de la Mongolie Intérieure se croient assez forts pour se déclarer indépendants (8 septembre), ce qu'ils n'avaient osé jusqu'alors. Leur proclamation est dépourvue d'artifice :

Depuis la déclaration d'Ourga, nous sommes restés neutres sans nous entendre avec le Guéguen; nous avons seulement demandé la défense de nos domaines. Actuellement, l'état de la Chine montre que l'enseignement de Confucius a disparu; on propose la colonisation de la Mongolie; or les Mongols vivent de leurs pâturages. Si les Chinois colonisent le pays, ils leur raviront leurs moyens d'existence; la République fait tort aux Mongols. L'Empereur d'Ourga nous a envoyé des messagers et nous a proposé une alliance; la Russie nous a fournis d'armes et de munitions et nous a donné son appui; en conséquence nous nous déclarons indépendants, afin de préserver nos droits.

Ou, sans doute sur l'ordre formel du vice-roi que ce dernier

défi exaspère, se décide à l'attaque; après un combat de trois jours (11, 12, 13 septembre), il repousse les Mongols qui perdent 1 400 hommes : 600 tués et 800 prisonniers — ces chiffres sous toutes réserves. C'est le plus grand combat de l'année. L'armée chinoise efface par le pillage le souvenir des terreurs que l'insurrection mongole a causées.

Quant aux chasks vaincus, ils reviennent sur leur malencontreuse décision et se déclarent prêts à s'entendre avec le gouvernement chinois; celui-ci veut bien les écouter après que ses troupes ont largement razzié toutes leurs possessions. Quelques tribus se sont enfuies dans les Khingan où, écrit-on, 5 000 Mongols souffrent de la faim. Les troupes chinoises avancent jusqu'à Bédouné et Talai (11 octobre) et, derrière le rempart qu'elles forment, Pékin invite les chefs des tribus dont elles occupent les territoires à venir à Tchang-tchoen (gare de jonction des chemins de fer russe et japonais) discuter les conditions de la paix.

Dans le temps que Taonanfou à l'est était attaquée, Kobdo à l'ouest était assiégée par les tribus de la Mongolie extérieure. Avant l'attaque, le consul russe propose son intervention; la garnison chinoise la repousse; on se bat pendant la moitié du mois d'août; la ville à moitié détruite par l'incendie tombe aux mains des Mongols. Tous les Chinois sont expulsés et plus de 600 — dont 200 soldats et 20 fonctionnaires — sont conduits jusqu'à une station du Transsibérien; on a encore signalé la présence de soldats russes parmi les assiégeants qui étaient bien armés. Pékin décide l'envoi dans ces régions de deux ambans, dont un financier, et ordonne de faire marcher contre elles les troupes régulières d'Ouroumtsi, Goutchen et Ili. Une colonne, avec de l'artillerie, quitte Goutchen pour Kobdo et Ouliassoutai; il est certain que la Chine veut tenter quelque chose; mais si la Russie a pu laisser battre à Taonanfou les tribus de la Mongolie intérieure dont elle a déclaré se désintéresser, elle ne peut laisser retomber aux mains des Chinois cette région de l'Oulantai où elle a de nombreux colons. Le consul d'Ili prévient le gouverneur chinois que s'il envoie des renforts dans l'Altai, la Russie soutiendra les Mongols.

D'ailleurs le traité russo-mongol est signé depuis le 3 novembre, et la Russie s'y est engagée à protéger l'autono-

mie de la Mongolie extérieure. Les sotnias de Cosaques se succèdent depuis lors, à Ourga — on signale entre autres le passage du 1er Cosaques de Werkneoudinsk — et successivement elles s'enfoncent dans le désert en suivant la piste qui mène à Ouliassoutai ; les tribus qu'elles traversent assurent leur ravitaillement. D'autres troupes sont acheminées sur Kobdo par la vallée de l'Irtych, et aujourd'hui, par les rapports de ses espions, la Chine sait que la Mongolie et le Sin-Kiang sont occupés militairement : à Ourga, 2 régiments d'infanterie et 15 canons; Ouliassoutai, 1 000 cavaliers, 12 mitrailleuses ; Kobdo, 700 cavaliers, 8 canons ; Tchougoutchah, Ouroumtsi, chacune 400 cavaliers ; Kouldja (Ili), 500 fantassins, 200 cavaliers, 4 canons ; Kachgar, 2 500 fantassins, 10 canons et... 1 000 soldats hindous de Sa Majesté britannique.

Les troupes chinoises de Goutchen ont-elles été prévenues du nouvel adversaire qu'elles vont trouver devant elles? on ne sait; toujours est-il que l'on annonce qu'elles ont pris leurs quartiers d'hiver dans une vallée de l'Altai, à 60 kilomètres au sud de Kobdo, et qu'elles atteignent 2 000 hommes.

Une troisième action a lieu, dans la Mongolie méridionale, et il semble que les troupes réunies à Ourga y ont participé : elle fut d'ailleurs de peu d'importance. Mais derrière tous ces brigands montés l'action d'Ourga persiste et c'est là que le vice-roi de Moukden voudrait frapper : il sait que le calme ne reviendra pas sur les confins sino-mongols tant que l'on n'entravera pas l'action des lamas. D'ailleurs il sait qu'il va se heurter à la Russie; voilà près de trois ans qu'il lutte pied à pied tantôt contre elle, tantôt contre le Japon; plusieurs fois déjà il a demandé a être relevé de ses fonctions : cette fois-ci, Yuan y consent et Tchao se retire dans ses domaines de la Mandchourie orientale.

Avant la révolution, la Chine disposait en Mandchourie de 3 divisions à peu près équipées à la moderne, soit 30 000 hommes, et de 50 à 60 000 soldats d'ancienne formation.

Malgré un arrêté interdisant toute communication relative aux mouvements de troupe, voici les derniers renseignements (avril 1913) qui ont paru sur cette question : les troupes chinoises réparties en Mongolie Intérieure entre Kailouhien, Djéhol, Kalgan et Kouei-houa-tcheng atteindraient

40 000 hommes avec 54 canons et 48 mitrailleuses. En outre, pour agir contre la Mongolie extérieure, le vice-roi de Moukden disposerait d'une armée comprenant :

1 200 cavaliers fournis par les 6 tchogolgans ralliés de la Mongolie intérieure,

1 division d'infanterie et 1 brigade de cavalerie fournies par la province de Tchenking,

1 brigade d'infanterie et 1 régiment de cavalerie provenant de celle de Kilin,

1 régiment d'infanterie et 1 de cavalerie levés dans l'Héliongang.

Ces troupes réparties en deux colonnes marcheraient directement de Tsitsikar et de Taonanfou sur Ourga, pendant qu'une troisième, de 2 000 hommes environ, viendrait du Sin-Kiang attaquer Ouliassoutai.

Au début d'avril, les états-majors étaient à Sinminfou et à Takoumen, des approvisionnements arrivaient sans cesse à Tsitsikar, provoquant les remontrances de la Russie qui engage la Chine à n'envoyer dans la Manchourie du Nord que les troupes nécessaires à la protection du commerce contre le brigandage. Il est vrai qu'en échange la Russie comptait en 1911, entre le Baïkal et Vladivostok, 10 divisions de chasseurs sibériens sur le pied de guerre. Yuan, répondant aux demandes enflammées de Sun yat sen, estime à plus de 300 000 hommes le nombre de soldats que la Russie pourrait déverser sur la Chine du jour au lendemain.

*
* *

Toutes ces rencontres sanglantes n'ont pas empêché les négociations entre Chinois et Mongols. Pris à l'improviste, trop occupé pour songer à réduire immédiatement par la force l'insurrection des pays vassaux[1], le gouvernement provisoire discute : il a envoyé Kouei à Ourga et laisse Tchao mener les négociations directes avec la Mongolie intérieure.

1. Le Thibet continue à s'agiter : en avril, la garnison de Lhassa est assiégée ; le dalai-lama arrive en juin à Lhassa, et à la fin de l'année il n'y a plus un soldat chinois au Thibet.

Une première réunion tenue à Moukden le 2 février ne donne pas de résultats : la plupart des chefs sont tout au plus disposés à accepter un gouvernement constitutionnel mandchou, quelques-uns cependant ont, à Pékin, déclaré se rallier à la République, mais combien sont-ils? Les chefs discutent aussi entre eux et ne sont guère d'accord : on propose successivement d'élever au trône un prince mandchou avec Tchao comme premier ministre; de nommer le petit empereur roi de Mongolie; de la diviser en 3 royaumes : l'un au Nord-Est avec Ourga, l'autre au Nord-Ouest, le troisième au Sud-Est.

En avril, les chefs mongols mettent à leur soumission à la république les conditions suivantes : 1° les dotations en argent, les dignités des nobles et des lamas seront conservées; 2° le gouvernement de la Mongolie sera autonome; 3° les anciens territoires mongols autour de Djehol, Kalgan, Koukou-Khoto seront restitués.

Yuan répond au Guéguen de se soumettre d'abord, et refuse en tous cas d'associer la Russie aux nouvelles négociations.

Le Guéguen se retranche derrière la volonté du peuple mongol et ne veut rien aborder sans le concours des Russes. On change de méthode : le vice-roi Tchao découvre tout à coup que ses coffres regorgent d'argent et qu'il peut restituer à la noblesse mongole un million de taels qu'il avait dû lui demander en un moment difficile : 16 khotoums du tchogolgan de Térim sont aussitôt ralliés. En même temps, les gouverneurs de l'Héliongang et de Kirin reçoivent l'ordre d'empêcher la réalisation des emprunts que des chasks veulent faire à des négociants russes de Kharbin ou de Tsitsikar, et Yuan avertit la Russie de son intention d'agir vigoureusement sur le Guéguen; en outre, comme la Mongolie fait partie des territoires de la République, celle-ci ne reconnaîtra aucun des contrats passés entre Mongols et étrangers sans son autorisation.

Les menaces n'ayant donné aucun résultat, une nouvelle mission est envoyée à Ourga. A la tribune de l'Assemblée Nationale, les ministres qui ne sont pas des exaltés déclarent (18 septembre) que la Chine est actuellement désarmée devant l'intervention étrangère, et qu'en conséquence il faut s'en tenir à sauver les mots : suzeraineté de la Chine. L'Assemblée l'admet un moment, mais la nouvelle de la victoire de Tao-

nanfou lui donne une nouvelle confiance et ébranle un moment celle des Mongols d'Ourga, qui accueillent assez bien les envoyés chinois et autorisent l'arrivée de commerçants. A la fin d'octobre, on annonce que tous les chefs mongols[1] dont les territoires bordent la Mandchourie ont fait leur soumission. La réunion qui devait avoir lieu après Taonanfou a lieu le 28 octobre à Tchangtchoen; elle comprend les autorités chinoises de la ville et 7 délégués mongols, qui rejettent toute la responsabilité du soulèvement sur Outai; les princes les plus influents — Karachin, par exemple — n'y sont pas représentés.

La conférence a duré quatre jours et a abordé de grands sujets : union des cinq races, diffusion de l'instruction et de l'industrie, organisation de chemins de fer économiques, extension des pouvoirs militaires, rectifications de frontière, etc., etc.

A l'issue de ces débats, des délégués mongols sont envoyés à Pékin, où le président Yuan leur remet pensions et titres. Une nouvelle conférence a lieu en février entre les chasks ralliés de la Mongolie intérieure occidentale, ils y décident de reconnaître la république, de désapprouver le traité russo-mongol et d'assurer la défense du pays contre Ourga, sous réserve que le gouvernement central fournisse les subsides nécessaires. Les tribus intéressées participent ensuite à l'élection des députés pour l'assemblée nationale.

L'affluence des princes mandés à Pékin n'ayant pas été considérable, le gouvernement découvre la raison de nombreuses abstentions dans l'ennui qu'occasionne aux Mongols le paiement des redevances annuelles, et pour qu'aucune raison — ou aucun prétexte — ne les retienne dans leurs domaines, Yuan déclare que tous ces tributs, institution néfaste de l'époque corrompue des Tsing, sont abolis.

Il nous reste à exposer ce que l'on sait de l'action russe depuis janvier 1912, en complétant ce que nous avons été amené à en dire incidemment.

Le développement de l'affaire mandchoue avait fait négliger

1. Sauf Outai qui est à Ourga selon les uns, en route pour Saint-Pétersbourg selon les autres.

provisoirement la Mongolie : il s'agissait de rattraper le temps perdu. Pendant ces dernières années le montant des échanges par deux des voies les plus importantes a atteint 3 millions de roubles entre Kiakhta et Ourga, 1 900 000 entre Biisk et Ouliassoutai.

Une statistique plus généreuse que celle que nous avons citée au début de cette étude évalue à 20 ou 30 000 le nombre des Russes disséminés en Mongolie, et les répartit ainsi autour des principaux centres :

| | | | |
|---|---|---|---|
| Région du Baïkal . . | 2 500 | Kobdo. . . . . | 1 500 |
| Ourga. . . . . | 4 800 | Ili . . . . . | 7 000 |
| Ouliassoutai. . . . . | 2 400 | Maimatchin . . . . . | 6 000 |
| Kiahkta . . . . . | 4 000 | | |

Mais l'élément sibérien n'est réellement important que dans la région fertile de l'Oulantai en bordure des monts Saiansk. La Russie y compterait jusqu'à 3 500 émigrants, paysans ou mineurs répartis en un grand nombre d'agglomérations, sans compter les protégés. D'après une convention avec la Chine, tout indigène qui paie à un des deux gouvernements un droit de chasse de 5 têtes de martre noire peut réclamer la protection de ce gouvernement, et l'influence russe y est d'autant plus grande que la colonisation officielle chinoise n'a fait que toucher au pays.

Nous avons indiqué d'autre part les voies ferrées en projet ou en construction; les demandes suivantes de l'assemblée russe de Kiahkta résument assez bien les autres desiderata de la Russie : droit d'acheter la terre ou de la louer à long terme dans toute la Mongolie, de construire des usines, de naviguer sur les rivières Sélenga et Orchon (celles qui intéressent directement leur région); de rechercher et d'exploiter les mines; affermage à long terme pour la coupe des herbes et des bois.

Sans passer par la voie officielle, des particuliers obtiennent du Guéguen ou des autres autorités locales plusieurs de ces privilèges pour des points particuliers : autorisation de remonter l'Irtych; un vapeur russe en use pour la première fois en juin; il renouvelle son voyage en juillet avec le prince indigène de

Kobdo, qui promet de donner le droit de navigation sur cette rivière. En juillet, une société de navigation s'organise pour relier Argoun et Mandchouria par l'Amour; un service d'automobiles doit aller de Mandchouria à Ourga. Les concessions de mines se succèdent, et l'exploitation s'organise; on dit encore que la banque russo-asiatique vient d'obtenir le droit d'établir la ligne Kiahkta-Ourga dans les mêmes conditions que l'Est chinois en 1896 et moyennant une avance de 1 million de roubles. Les mineurs de l'Oulantai, après en avoir référé aux autorités de la province de l'Iénisséi, commencent à extraire l'amiante de la région (2 octobre).

Mais les négociations les plus intéressantes sont celles qui ont abouti au traité du 3 novembre.

Au début d'octobre, l'ancien ministre de Russie à Pékin, M. Korostovetz, arrive à Ourga comme plénipotentiaire; Pékin ne présage rien de bon de cette venue, qui lui rappelle les préliminaires de l'annexion de la Corée. La presse chinoise l'apprécie en ces termes :

La Russie a été chez nous la cause de la Révolution; la guerre des Balkans l'empêche de donner actuellement toute son attention à la Mongolie; elle en va reconnaître provisoirement l'indépendance pour s'y rendre populaire, et tôt ou tard annexera le pays. Le ministre russe dit qu'il est moralement impossible de ne pas l'admettre; c'est exactement le langage que tenait le Japon quand il a reconnu l'indépendance de la Corée; mais encore cette reconnaissance fut-elle le résultat de négociations entre le Japon et nous. Ici, il n'y a rien de pareil, la Russie agit comme elle l'entend. Le Japon a ensuite annexé la Corée, mais ce pays ne faisait pas partie intégrante de la Chine, il n'en résultait pour nous aucune diminution de droits territoriaux. La Mongolie fait partie de notre pays, et la Russie ne reconnaît son indépendance que pour l'absorber; il n'y a eu aucune conversation préalable avec nous. Nous sommes en présence d'un ennemi : préparons-nous à lutter contre lui (25 octobre)[1].

Le traité du 3 novembre ne fut donc pas une surprise

1. Un télégramme paru dans *le Temps* du 1er décembre 1912, dit que l'on parle de M. Korostovetz comme résident général en Mongolie, il semble que c'est sa seule arrivée comme plénipotentiaire à Ourga qui ait donné naissance à ce bruit; il convient, toutefois, d'ajouter que son départ de cette ville n'a pas encore été signalé.

pour la Chine, il est même plus modéré dans la forme qu'elle ne semblait s'y attendre; en voici le texte :

Suivant le désir unanime des Mongols qui veulent conserver l'organisation de la Mongolie historique, le gouverneur chinois et ses troupes ont été chassés du pays; le Guéguen Koutouktou a été proclamé gouverneur du peuple mongol. Ainsi les rapports qui ont existé jusqu'à maintenant entre la Mongolie extérieure et la Chine sont supprimés. En conséquence, et en vertu des bonnes relations qui sont établies depuis longtemps entre les peuples russe et mongol et étant donnée la nécessité d'affermir les relations commerciales entre les deux pays, les soussignés, délégués des deux gouvernements, ont conclu le traité suivant :

*Plénipotentiaire russe* : IVAN KOROSTOVETZ.
*Plénipotentiaires mongols* : SAIN NOIN.
SHINAMUNAM SERUM[1].

La Russie défendra l'autonomie mongole; elle ne permettra à la Chine ni de faire stationner des troupes dans le pays, ni d'y envoyer des colons, ni d'y entretenir des fonctionnaires; elle-même aura le droit d'y avoir des garnisons.

Le gouvernement mongol reconnaît, comme par le passé, au peuple et aux commerçants russes, les privilèges et droits de toutes sortes énumérés au protocole secret, ci-annexé.

Les étrangers des autres nations ne pourront pas posséder en Mongolie plus de droits que n'en auront les Russes.

Les traités publics ou secrets que la Mongolie signera désormais avec la Chine ou avec une autre puissance ne pourront pas être en contradiction avec le présent traité, qui compte du lendemain de sa signature et auquel rien ne pourra être changé sans l'assentiment du gouvernement russe.

La partie principale du traité était dans le protocole qui n'était pas publié; mais la Russie voulant amener la Chine à reconnaître ses nouveaux droits lui donna connaissance du document, et Pékin, espérant peut-être provoquer une protestation de quelque puissance s'empressa de le rendre public.

Voici quelle est la teneur des dix-sept articles qu'il renferme :

1° Le peuple russe a toute liberté de négocier, voyager et séjourner en Mongolie.

1. Toutes réserves faites sur l'orthographe des noms mongols.

2° Il peut exporter et importer les marchandises sans payer d'impôts.

3° Les banques russes ont le droit d'organiser des succursales dans toutes les villes mongoles.

4° Le gouvernement russe n'accepte aucune responsabilité au sujet des transactions commerciales basées sur la confiance qui ont lieu entre les particuliers.

5° Le gouvernement mongol n'a pas le droit d'empêcher les Russes de faire des affaires avec les Mongols ou les Chinois.

6° Les Russes ont le droit de posséder des maisons et des terrains dans toutes les villes mongoles, mais ne peuvent occuper les lieux où il y aurait des temples.

7° Les Russes peuvent traiter avec le gouvernement mongol pour les entreprises concernant les mines, les forêts, les pâturages, etc.

8° Le gouvernement russe à le droit d'établir des consulats, là où il le juge nécessaire.

9° La Russie peut organiser des concessions (settlements) aux endroits utiles.

10° La Russie peut établir partout des bureaux de poste.

11° Les consuls russes ont le droit d'user librement des bureaux de poste mongols.

12° Les Russes ont le droit de naviguer librement sur les fleuves de Mongolie.

13° Les Russes ont le droit de faire payer des taxes de péage pour les ponts ou bacs qu'ils auront organisés.

14° Les Russes ont le droit de faire paître les pâturages, sans payer de droits pendant trois mois.

15° Les droits de pêche et de chasse que les Russes possédaient jusqu'ici le long des frontières sont confirmés.

16° Tout contrat entre Russes, Chinois et Mongols devra être fait par écrit; les litiges dans lesquels des Russes seront intéressés seront jugés par des tribunaux mixtes.

17° Ce protocole vaudra dès le lendemain de sa signature.

En somme, ce protocole confirme d'abord les droits que le traité de 1881 concédait à la Russie; puis, il les étend : aucune restriction à la liberté du commerce ou de la propriété; même si le commerce se développe, il ne sera pas imposé; les Russes peuvent acheter des terres, même dans les villes où ils n'ont pas de consulats; les privilèges qu'ils possédaient en certaines régions sont applicables à tout le pays. Enfin ils obtiennent la liberté absolue des communications et le droit de juridiction. Aussi n'est-il pas exagéré de dire que les

Russes possèdent actuellement en Mongolie plus de droits que les Chinois n'en ont jamais eus. Il est seulement curieux que le codicille n'ait pas dit un mot des chemins de fer.

D'après le *Novoie Vrémia*, la question a été discutée avec les délégués mongols venus en janvier à Saint-Pétersbourg remercier le tsar de son appui. Cette mission dont on n'a parlé que pour en montrer le pittoresque, semble avoir eu un programme politique important. Elle a voulu faire préciser, d'abord, les limites de l'action russe en les étendant le plus loin possible; nous avons dit que plusieurs des ministres du Guéguen étaient originaires de la Mongolie orientale; c'est en outre, à son instigation que les khotoums de cette région s'étaient soulevées; il était donc naturel que ses envoyés essayassent de mettre ce pays sous la protection russe; la déclaration formelle de M. Sasonoff que nous avons citée les a grandement déçus.

Repoussés de ce côté, ils se sont encore vu refuser la création d'une légation mongole en Russie, mais ils ont obtenu un prêt de 2 millions de roubles. Malheureusement les premières sommes versées ont servi aussitôt à régler les frais de la construction, à Kharbine, d'un temple lamaïste, destiné à commémorer la déclaration d'indépendance, et devant cette prodigalité le gouvernement russe a jugé utile de nommer un conseiller qui surveillera l'emploi des emprunts. Il a même offert d'envoyer à Ourga un gouverneur russe qui dirigerait une véritable administration russe, comprenant quatre sections : finances, instruction, industrie, législation; parmi les autres avantages qu'il aurait demandés se trouverait la cession complète à la Russie de la région de l'Oulantai. Aucun accord n'est d'ailleurs signé à ce sujet : les seules questions réglées seraient, avec celle de l'emprunt, l'engagement d'un instructeur militaire qui, en cas de conflit, aurait le droit de prendre la direction des troupes mongoles, et enfin la signature (24 mars) du contrat du chemin de fer d'Ourga : les travaux devraient commencer dans un délai de six mois et être achevés dans deux ans; la voie serait rachetable par l'État mongol quarante-cinq ans après son achèvement et la compagnie pourrait exploiter les terrains en bordure de la voie sur une largeur de 50 lieues chinoises.

Au cours de toutes ces négociations, la Russie a fait sentir lourdement le poids de sa protection, d'où une démarche assez mystérieuse et infructueuse d'ailleurs, des ministres mongols. On a signalé, en février, le départ de deux d'entre eux pour Khailar et Kharbine; mais ils ne purent dépasser Khailar, et plus d'un mois après, se décidèrent à regagner Ourga. La presse japonaise a paru croire que les autorités russes avaient arrêté le voyage dans la crainte d'une entrevue entre les fonctionnaires mongols et quelque autorité japonaise.

Le Guéguen s'est également tourné vers Lhassa, et a conclu avec le Thibet un traité par lequel les deux pays reconnaissent mutuellement leur indépendance et s'engagent à travailler à la diffusion de leur religion.

Les premiers intéressés à une mise en exploitation rapide du nord de la Mongolie, les commerçants d'Irkoutsk expriment aussi, sur l'invitation du gouverneur, leurs desiderata. Ils ont tenu à la fin de janvier une importante réunion à laquelle assistait M. Korostovetz, le plénipotentiaire d'Ourga; ils se sont occupés principalement de l'organisation des transports et communications en Mongolie. En dehors des voies ferrées, ils demandent la construction de trois routes carrossables qui relieraient Kiahkta à Ourga, Ouliassoutai à Irkoutsk, Kobdo à l'Iénisséi dont on étudierait la navigabilité.

En outre, plusieurs caravanes russes envoyées par des sociétés de géographie ou des chambres de commerce, escortées de quelques cosaques, sillonnent le pays, sans s'en tenir d'ailleurs au territoire des Khalkas. Elles passent à Ouroumtsi, Ili, Kachgar, toutes oasis occupées militairement. Les représentants de la Chine, en ces régions, sont en général de vieux maréchaux tartares, en fonctions depuis vingt ou trente ans et qui n'ont plus aucune activité; ils ont montré toute leur incapacité quand il fallut organiser l'année dernière l'expédition de secours pour Kobdo. En face d'eux se trouvent des consuls entreprenants, énergiquement soutenus, par les armes au besoin, et dont l'influence est considérable, en raison du grand nombre de Chinois qu'ils ont déclarés protégés russes, les soustrayant ainsi à toute action — et à toute répression — des autorités locales. Et c'est ainsi que l'autorité russe se fait sentir jusqu'aux abords de l'Alachan et du

Koukou-Nor bien que son action intensive se limite aux pays situés à l'ouest et au nord d'une ligne qui de Kharbin par Saïr, Oussou et Bouloum-Togoi aboutirait à Tchougoutchah. Mais à la bordure orientale, la zone de Taonanfou-Chaoyang restera sous l'autorité chinoise, en attendant que le Japon fasse valoir les droits que la Russie lui a conférés.

Malgré le traité du 2 novembre dernier la Russie prétend ménager l'amour-propre de la Chine, et elle ne met aucune opposition à ce que celle-ci négocie avec la Mongolie pour faire reconnaître sa suzeraineté, pourvu qu'elle ne s'oppose pas à l'exécution des clauses de la précédente convention.

Le traité fut communiqué officiellement le 8 novembre au gouvernement chinois, qui répondit aussitôt que la Chine considérait la Mongolie comme faisant partie de son territoire, et qu'en conséquence la Mongolie ne pouvait signer un traité avec l'étranger sans l'autorisation de la Chine, qui ne pourrait jamais reconnaître celui-là.

Le gouvernement chinois se rend compte de son impuissance. Le ministre des Affaires étrangères refuse de transiger et démissionne. Les autres ministres demandent à négocier pour tâcher de sauver quelque chose. Le ministre de la Guerre lui-même admet que les seules précautions à prendre sont de surveiller étroitement la Mongolie Intérieure. Les ministres accrédités auprès des différents cabinets ont bien tenté un appel, mais les puissances sont trop occupées ailleurs, et la plupart se sont bornées à répondre que ce qui arrivait aujourd'hui n'était qu'une conséquence du traité de 1881.

L'opinion chinoise ne voit que le fait brutal. Si le président Yuan tient pour une politique pacifique, le vice-président de la République, Li-Fuen-Houng, un des premiers généraux passés à la révolution, est à la tête de la résistance : il veut, d'abord, supprimer les pensions de tous les princes de la Mongolie extérieure, puis envoyer contre eux les troupes du Chan-Si et de la Mandchourie. Les autres provinces approvisionneraient l'expédition en vivres et en munitions.

Sun yat sen, le Père de la République, est encore plus violent et toujours aussi exalté : il veut la guerre à mort. Si une expédition de 500 000 hommes est battue, qu'on en envoie une seconde aussi nombreuse, puis une autre de deux million s

d'hommes la deuxième année, de quatre millions la troisième; de six, la quatrième; de huit, la cinquième. Il s'en tient là.

De pareils conseils ne sont pas pour calmer les esprits : six provinces offrent d'équiper complètement deux divisions; les élèves des écoles militaires forment des corps de volontaires, les Cantonais réunissent des souscriptions. Enfin le boycottage de tout ce qui est russe se répand : à Han-kéou ce sont les thés; à Chéfou une société inflige à tout acheteur de produits russes une amende montant à 100 fois la valeur des objets négociés; partout les dépôts faits dans les succursales de la Banque russo-asiatique sont retirés et ses billets ont de moins en moins cours.

Cependant, Pékin a proposé à la Russie les conditions suivantes (20 novembre) :

1° La Chine possède en Mongolie le droit territorial;

2° Aucun pays n'y enverra ni soldats, ni colons;

3° La Chine n'augmentera pas le nombre des fonctionnaires qu'elle y entretenait au temps des Tsing;

4° Ceux-ci auront une garde militaire, et une police chinoise assurera la protection des commerçants;

5° Les pâturages domaniaux seront abandonnés à la noblesse;

6° Toute concession de mines ou autre devra être autorisée par la Chine;

7° Aucun traité entre la Mongolie et une autre puissance ne sera valable s'il n'est ratifié par la Chine.

Après plusieurs entrevues, le ministre de Russie déclare que son pays est prêt à reconnaître la suzeraineté chinoise en Mongolie, si la Chine admet l'autonomie du pays, et accepte les conditions relatives aux troupes, aux fonctionnaires et aux colons.

La Chine demande maintenant à la Russie de garantir formellement l'intégrité de son territoire, de lui laisser en Mongolie ses anciens fonctionnaires et leur garde, et le droit d'envoyer des colons là où les Mongols l'y autoriseront. Les négociations en étaient là le 15 décembre dernier, et le 24, Pékin donnait de nouveaux gouverneurs à la Mongolie Intérieure.

Fidèle à la politique dilatoire qui lui a si souvent réussi, Yuan a voulu gagner du temps, aussi bien avec la Mongolie qu'avec la Russie, et cela lui était particulièrement nécessaire

au moment où le désordre d'un régime parlementaire en enfance succédait à l'anarchie d'une administration désorganisée. Un traité reconnaissant le fait accompli signé trop tôt compromettrait gravement son élection définitive à la présidence de la République. Il est vrai que sa résistance a prolongé une situation déjà difficile : on a dit que si la Chine avait cédé sur la question de l'autonomie mongole, l'emprunt des puissances aurait été signé depuis longtemps. Pour réduire cette obstination la Russie a usé de tous les moyens de pression en son pouvoir : elle déclarait en décembre que si l'entente n'était pas faite avant l'arrivée de la mission mongole à Pétersbourg, elle la recevrait avec les honneurs dus à une ambassade extraordinaire; elle refuse de proroger le délai demandé par la Chine pour le paiement des indemnités des Boxers; elle s'apprête à prendre de nouvelles mesures contre les colons chinois de la province de l'Amour; enfin, comme l'Angleterre à propos du Thibet, elle ne consentira à discuter la reconnaissance de la République chinoise que lorsque celle-ci aura accepté sa thèse sur toutes les questions pendantes.

En résumé, la Chine, en dehors de son territoire propre, est encore effectivement souveraine de la Mongolie Intérieure et d'une partie du Turkestan avec Khami, Ouroumtsi, Kouldja [1]; elle n'a plus un soldat ou un fonctionnaire, ni au Thibet, ni dans toute la Mongolie septentrionale et occidentale. Des troupes ont été rassemblées contre cette partie de la Mongolie, et des télégrammes du 15 avril annoncent que leur avant-garde vient d'être culbutée avec de fortes pertes par les Mongols sur les confins du territoire des Khalkas.

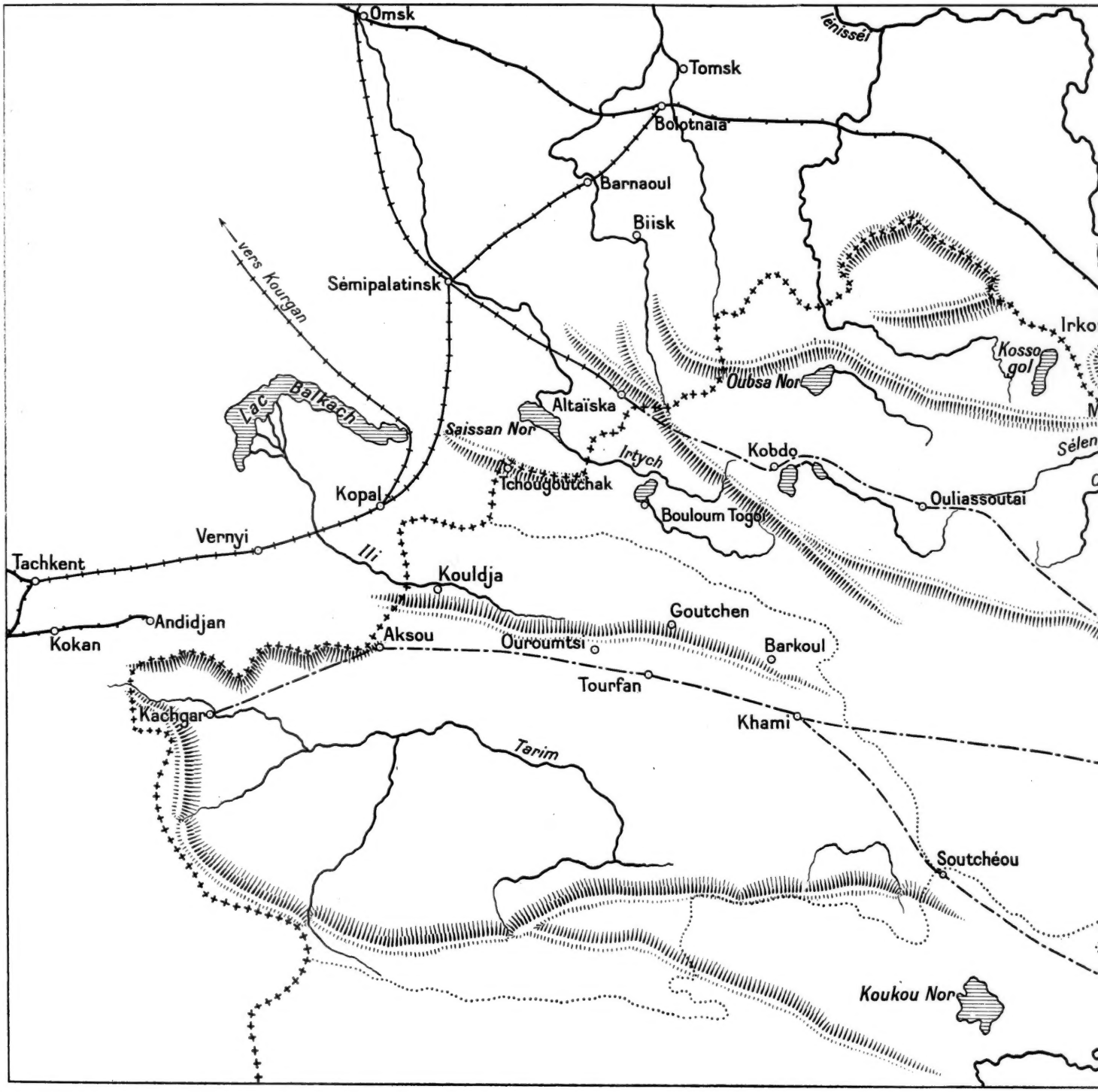
Quelques échecs comme celui-là sont nécessaires pour convaincre les députés chinois de l'inutilité de leur résistance. Mais la solution imposée par l'ambition russe à la faiblesse chinoise est grosse de conséquences : ce dépeçage de l'énorme empire crée un précédent qui ne contribuera pas à asseoir la paix en Extrême-Orient.

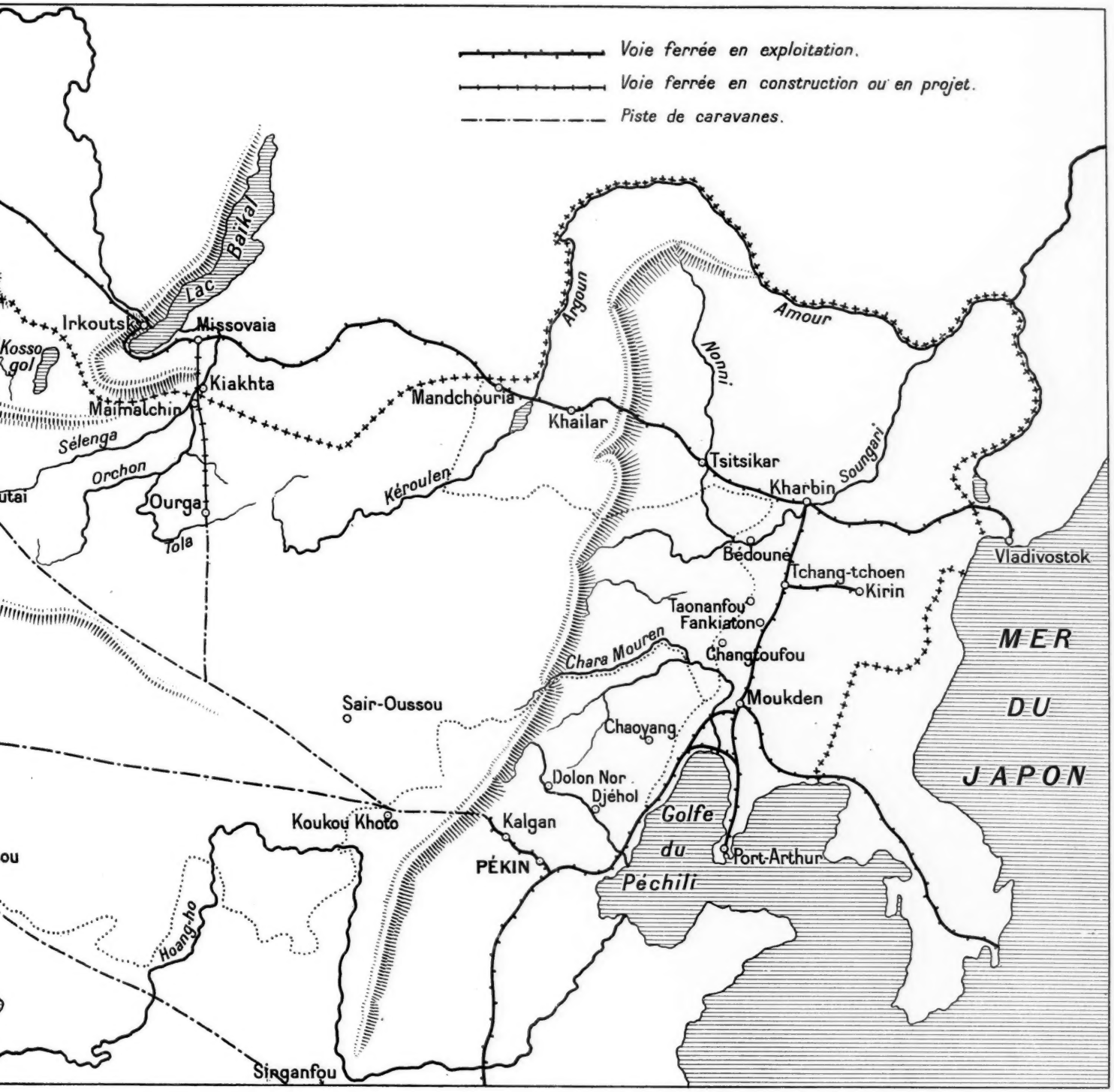
ARMAND KERGANT

1. Nous laissons de côté les trois provinces de Mandchourie où le régime établi par les traités de 1905 et suivants n'a pas été modifié.

---

*L'administrateur-gérant* : H. CASSARD.


Omsk
Tomsk
Ténissei
Bolotnaia
Barnaoul
Biisk
vers Kourgan
Sémipalatinsk
Irko
Kosso gol
Oubsa Nor
Lac Bâlkach
Altaïska
Saissan Nor
Irtych
Kobdo
Sélen
Tchougoutchak
Kopal
Ouliassoutai
Bouloum Togol
Vernyi
Tachkent
Ili
Kouldja
Goutchen
Andidjan
Kokan
Aksou
Ouroumtsi
Barkoul
Tourfan
Kachgar
Khami
Tarim
Soutchéou
Koukou Nor


Voie ferrée en exploitation.
Voie ferrée en construction ou en projet.
Piste de caravanes.
Lac Baïkal
Irkoutsk
Missovaia
Kosso gol
Kiakhta
Maïmatchin
Sélenga
Orchon
Ourga
Tola
Mandchouria
Khailar
Argoun
Nonni
Amour
Soungari
Kéroulen
Tsitsikar
Kharbin
Bédouné
Tchang-tchoen
Kirin
Vladivostok
Taonanfou
Fankiatou
Changtoufou
Chara Mouren
Moukden
Sair-Oussou
Chaoyang
Dolon Nor
Djéhol
Koukou Khoto
Kalgan
PÉKIN
Golfe du Péchili
Port-Arthur
MER DU JAPON
Hoang-ho
Singanfou

# TABLE DU TROISIÈME VOLUME

## Mai-Juin

### LIVRAISON DU 1er MAI


| | | Pages. |
|---|---|---|
| ABEL BONNARD | La Vie et l'Amour (*1re partie*) | 5 |
| FRANÇOIS BENOIT | Louis David et la Révolution de la Peinture. | 47 |
| GASTON RAGEOT | Le nouveau Roman de la Bourgeoisie | 61 |
| ÉMILE CHANTRIOT | L'Occupation allemande de la Meurthe | 91 |
| JEAN-LOUIS VAUDOYER | Sonnets. — Colliers pour des Ombres | 113 |
| ANDRÉ LICHTENBERGER | Kaligouça, le Cœur-fidèle (*fin*) | 122 |
| CH. SCHMIDT | Gand, Ville française | 169 |
| CHARLES ET JENNY LOISEAU | La Chanson du Balkan | 185 |
| PIERRE ALBIN | Le Risque de Guerre | 207 |


### LIVRAISON DU 15 MAI


| | | |
|---|---|---|
| ABEL BONNARD | La Vie et l'Amour (*2e partie*) | 225 |
| GEORGES DELAHACHE | Metz | 258 |
| CYRILLE GABILLOT | Chez Le Nôtre | 279 |
| PHILIPPE MILLET | Jenny Kay, Suffragette | 306 |
| ÉTIENNE DEJEAN | La dernière Ambassade de Chateaubriand. — I. | 333 |
| JEAN TRIBOT-LASPIÈRE | L'Industrie hydro-électrique en France | 357 |
| ROBERT CARSIX | Les grandes Ventes | 377 |
| ALEXANDRE MORET | Anciens Sanctuaires d'Égypte | 401 |
| ANTOINE RIBALLIER | Les Aventures du capitaine Malard | 418 |
| JEAN DANY | L'Effort militaire de l'Allemagne | 439 |

## LIVRAISON DU 1er JUIN


| | | Pages. |
|---|---|---|
| JÉRÔME ET JEAN THARAUD. | La Délivrance de l'Athos | 449 |
| ANDRÉ SUARÈS | Cressida | 473 |
| ★ ★ ★ | L'Emploi du Corps expéditionnaire anglais | 504 |
| ABEL BONNARD | La Vie et l'Amour (*3e partie*) | 529 |
| COMMANDANT WEIL | Autour du Congrès de Vienne. — I. | 599 |
| Mme ALPHONSE DAUDET | Poésies | 628 |
| ÉTIENNE DEJEAN | La dernière Ambassade de Chateaubriand (*fin*). | 635 |
| CHARLES VELLAY | La Question arménienne | 656 |


## LIVRAISON DU 15 JUIN


| | | |
|---|---|---|
| GABRIELE D'ANNUNZIO | La Pisanelle. — I. Prologue | 673 |
| ERNEST LAVISSE | Le Grand Prix de Littérature | 725 |
| LIEUTENANT ★ ★ ★ | L'Évolution du Navire de Combat | 731 |
| ABEL BONNARD | La Vie et l'Amour (*4e partie*) | 751 |
| AUGUSTE DUPOUY | Sardiniers bretons | 786 |
| GABRIEL MOUREY | Les Chansons de Leïla | 819 |
| COMMANDANT WEIL | Autour du Congrès de Vienne (*fin*) | 825 |
| ÉTIENNE REY | Notes et Maximes | 857 |
| ARMAND KERGANT | La Question mongole | 864 |

20e Année. N° 12. 15 Juin 1913.

GENERAL LIBRARY
JUL -7 1913
UNIV. OF MICH.

# LA REVUE DE PARIS

## SOMMAIRE


| | | Pages. |
|---|---|---|
| Gabriele d'Annunzio . . | *La Pisanelle. — I. Prologue* . . . . . | 673 |
| Ernest Lavisse . . . . . | *Le Grand Prix de Littérature* . . . . . | 725 |
| Lieutenant ★ ★ ★ . . | *L'Évolution du Navire de Combat* . . . . . | 734 |
| Abel Bonnard . . . . . | *La Vie et l'Amour* (4e partie) . . . . . | 751 |
| Auguste Dupouy . . . . | *Sardiniers bretons* . . . . . | 786 |
| Gabriel Mourey . . . . | *Les Chansons de Leïla* . . . . . | 819 |
| Commandant Weil . . . | *Autour du Congrès de Vienne* (fin) . . . . . | 828 |
| Étienne Rey . . . . . | *Notes et Maximes* . . . . . | 857 |
| Armand Kergant . . . . | *La Question mongole* . . . . . | 864 |


Copyright 1913, by *Revue de Paris*.

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1913

# LIVRES NOUVEAUX

## DAPHNÉ,

par **Alfred de Vigny**,
publié avec préface et notes par **Fernand Gregh**.

Les vœux d'Alfred de Vigny se réalisent. Ces « flots d'amis attentifs qu'il souhaitait gagner « de dix en dix années » se renouvellent régulièrement en effet et amènent peu à peu l'opinion au culte de sa mémoire. M. Fernand Gregh rend aujourd'hui aux fidèles du poète l'éminent service de nous révéler la partie rédigée d'un chef-d'œuvre qui passait généralement pour demeuré à l'état de projet et dont la publication vient raviver l'action posthume du chantre d'*Eloa*. Les lecteurs de cette *Revue* ont eu la primeur de *Daphné*. Ils ont pu juger les premiers de l'importance de ce beau récit où il semble bien que Vigny ait rencontré — trop tard, hélas! — le sujet le plus favorable à la confession, par voie détournée, de son angoisse intellectuelle.

## DANS LES RUES,

par **J.-H. Rosny, aîné.**

Avec la force d'évocation et la rare puissance verbale qu'on lui connaît, M. J.-H. Rosny aîné nous donne, en ce volume, le terrible roman de l'enfance criminelle, de celle qui constituera l'armée du vice. L'œuvre respire, dans son vigoureux réalisme, une grandeur tragique, et la pitié pour les victimes y parle aussi haut que la sévérité vengeresse contre le crime. L'auteur s'est penché courageusement sur certains enfers parisiens, et son œuvre nous en donne la vision inoubliable.

## LA CHAMBRE ET LE JARDIN,

par **Jacques Chenevière**.

Il y a beaucoup de grâce et de sensibilité dans le talent de M. Jacques Chenevière. Son lyrisme contenu, qui ne hausse jamais le ton, n'en est que plus ému et plus émouvant. Sa poésie s'insinue doucement dans l'âme; elle est sincère et ne laisse pas d'être habile. Hugo admettait le vague dans le sentiment et dans l'idée, non dans l'expression : M. Chenevière s'est rangé à cet excellent principe; il a exprimé en vers précis, avec un rare bonheur, des pensées et des sensations extrêmement délicates.

## VISAGES VOILÉS,

par **Louis Garnier**.

Les femmes aux visages voilés qui défilent comme une silencieuse théorie dans le livre de M. Paul-Louis Garnier ont le charme de l'exotisme et du mystère. Mais ces « fantômes d'Orient » sont aussi profondément, aussi sincèrement humains que ceux d'Occident, car ils dissimulent sous leurs voiles les mêmes secrets de douleur et d'amour. Ce livre respire une délicate et pénétrante mélancolie.

## LES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE,

par **d'Estournelles de Constant**.

Chaque témoignage que nous apportent les voyageurs sur les États-Unis a sa valeur propre. En homme d'État, préoccupé des problèmes politiques et sociaux, M. d'Estournelles de Constant ne nous livre pas seulement ses impressions personnelles, après tant d'autres, sur la vie américaine, mais il examine les questions qui surgissaient devant son esprit à mesure qu'il pénétrait plus avant dans le pays, dans le mécanisme de ses institutions et dans l'âme de ses habitants.

## DINGO,

par **Octave Mirbeau**.

Le talent de M. Mirbeau ne laisse personne indifférent : il provoque l'enthousiasme ou la révolte; seulement c'est un grand talent, un talent unique. *Dingo*, dont M. Mirbeau lui-même disait naguère : « C'est l'histoire d'un chien... oui, d'un chien, d'un chien!... » est un livre qui sera adoré et détesté. Car, par la gueule de Dingo, aboient avec violence toutes les rancunes de l'homme-fauve contre la loi, et aussi, contre les gens assemblés en société... Mais, encore une fois, que de talent!

## DU RÔLE DE LA FEMME DANS LA VIE DES HÉROS,

par **Jacques Trève.**

« Nous ne connaissons des héros que leur vie extérieure, leurs actes, gestes ou paroles. Nous ignorons leur vie intérieure, source de l'autre, où se condensent les impressions, où s'ébauchent les rêves qui, plus tard, se réaliseront en œuvres. » Dante a eu Béatrice; Jésus lui-même a eu la Madeleine. Et c'est la femme qui a manqué à Bonaparte.

## SOUVENIRS,

par **A. Cournot**.

De récentes publications ont commencé à tourner l'attention du public éclairé vers l'original penseur que fut Cournot. Son œuvre est encore trop peu connue; sa personnalité ne l'est pas du tout. Aussi accueillera-t-on avec curiosité ces « Souvenirs », qui, faisant estimer l'homme et portant un reflet des préoccupations intellectuelles qui animent l'œuvre, prépareront le lecteur à aborder les ouvrages de Cournot, et l'engageront à s'intéresser à sa doctrine.

## ROMIEU ET COURCHAMPS,

par **Alfred Marquiset.**

L'auteur de *Quand Barras était roi* a réuni dans ce volume deux spirituelles études sur de curieux personnages oubliés : Romieu, chef des noctambules sous Louis-Philippe et qui restera un des types les plus sympathiques du viveur français, et le pseudo-comte de Cousin-Courchamps, gastronome et mystificateur qui eut son heure de notoriété.

# Table décennale de la « Revue de Paris »

(1894-1903)

I. TABLE ALPHABÉTIQUE PAR NOMS D'AUTEURS.
II. TABLE ANALYTIQUE PAR MATIÈRES.
III. TABLE GÉOGRAPHIQUE PAR RÉGIONS.

Prix. . . . . 2 fr. 50

*Envoi franco contre mandat ou timbres-poste, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.*

CHEMINS DE FER DE P.-L.-M.

TRAJET RAPIDE DE PARIS A LA COTE D'AZUR
(en 13 heures)

Train de jour *Côte d'Azur Rapide* composé de voitures à intercirculation avec places de 1re classe (sans supplément), lits-salons et restaurant. Départ de Paris : 9 heures matin.

# CANAL DE SUEZ

ASSEMBLÉE DU 2 JUIN 1913

**Extrait du rapport du Conseil d'Administration**

*Le rapport entier est envoyé à toute personne qui le demande à la Compagnie, 9, rue Charras, à Paris.*

L'année dernière, à pareille époque, le rapport du conseil d'administration faisait espérer que les résultats de 1912 ne seraient pas moins brillants que ceux des exercices précédents ; cette attente n'a pas été déçue ; l'année a été la plus prospère que l'entreprise ait encore connue, les recettes totales ayant atteint la somme de 139.922.639 francs.

Fidèle aux principes de prudence que les actionnaires ont toujours approuvés, le conseil ne leur propose pas, néanmoins, une nouvelle élévation de leur revenu, que ne justifieraient pas les conditions dans lesquelles s'est ouvert l'exercice en cours. Soucieux de n'accorder aucune augmentation qui risque de ne pouvoir être facilement conservée, il leur demande de maintenir le revenu de l'action au chiffre de 165 francs nets.

La stabilité du dividende se trouvera entourée de garanties de plus en plus puissantes. Les bénéfices de 1912 permettent en effet de doter les divers fonds de réserve, d'amortissement et d'assurance, de sommes plus importantes que l'année dernière. Tandis que la réserve statutaire dépassera 40 millions, la réserve extraordinaire, destinée plus spécialement à parer aux conséquences de la détaxe, atteindra 10 millions, somme sensiblement égale à la diminution de recettes qu'entraîne, sur la base du trafic actuel, une détaxe de 50 centimes.

Malgré l'augmentation du nombre et des dimensions des navires transiteurs, la rapidité et la sécurité du transit sont toujours en progrès. Il n'est pas de meilleure preuve de l'efficacité des travaux d'amélioration dont le canal est l'objet. Le noyau sous-marin du prolongement de la jetée Ouest de Port-Saïd sera, d'ici à la fin de l'année, exécuté sur une grande partie de sa longueur ; les travaux d'approfondissement du canal étant, de leur côté, suffisamment avancés, il sera possible, à dater du 1er janvier 1914, de porter le maximum de tirant d'eau autorisé de 8 m. 53 à 8 m. 84.

La compagnie a arrêté, l'année dernière, un nouveau programme général de travaux d'amélioration, qui est déjà entré dans la période d'exécution. Ce programme comprend : un approfondissement du canal à 12 mètres sur toute sa longueur ; un élargissement de 15 mètres dans la partie sud, de manière à porter à 60 mètres, dans cette région où règnent des courants de marée, la largeur mesurée à 10 mètres de profondeur ; la création dans la partie nord du canal, où la largeur de 45 mètres reste encore suffisante pour le transit des grands navires, de sept gares élargies à 60 mètres, en vue du croisement des bâtiments de largeur exceptionnelle ; la rectification de certaines courbes ; enfin l'achèvement des travaux de protection des berges.

Pendant les premiers mois de l'exercice en cours, les recettes se présentent en moins-value, mais la part de diminution afférente à la réduction du mouvement maritime est relativement faible. Que seront, en définitive, les résultats de l'exercice? Dans les circonstances actuelles, il est difficile de le prévoir. Il est permis d'affirmer, du moins, que l'avenir peut-être envisagé sans aucune inquiétude. Le tonnage à flot s'est accru dans des proportions considérables, et l'activité économique du monde entier, bien qu'entravée sur certains points et dans certaines branches par les événements politiques, continue, dans son ensemble, à faire preuve d'une intensité très grande. Il est, au surplus, à peine besoin de faire ressortir que, grâce aux mesures de prudence sanctionnées par les assemblées générales, la stabilité du dividende ne court aucun risque d'être compromise par la diminution constatée dans les recettes de cette année.

*L'assemblée a approuvé, à l'unanimité, toutes le résolutions présentées par le conseil d'administration*

---

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

# BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE SÉJOUR

DE PARIS A EVIAN-LES-BAINS, GENÈVE-CORNAVIN ET THONON-LES-BAINS

(Sans réciprocité)

Valables 60 jours, délivrés jusqu'au 15 octobre

Arrêts facultatifs aux gares situées sur le parcours

ITINÉRAIRES

De Paris à Evian-les-Bains par Dijon, Mâcon, Culoz, Annemasse : Prix, Aller et retour : 1re cl. 120 fr. ; 2e cl., 92 fr. ; 3e cl. 60 fr.

De Paris à Genève-Cornavin, par Dijon, Mâcon, Culoz : Prix, Aller et retour ; 1re cl. 112 fr. ; 2e cl. 85 fr. ; 3e cl. 56 fr.

De Paris à Thonon-les-Bains, par Dijon, Mâcon, Culoz, Annemasse : Prix, Aller et retour ; 1re cl. 119 fr. ; 2e cl. 90 fr. ; 3e cl. 59 fr.

CRÉDIT LYONNAIS
Siège social à LYON. — Siège central à PARIS
CAPITAL : 250 MILLIONS
Entièrement versés
AGENCE DE BRUXELLES
DÉPOTS DE TITRES
LOCATION DE COFFRES-FORTS

CREDIT LYONNAIS

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le **Crédit Lyonnais** met à la disposition du Public des Coffres-forts entiers ou des compartiments de Coffres-forts, pour la garde des **Valeurs, Papiers, Bijoux, Argenterie, Dentelles, Objets d'Art**, etc.

Ces Coffres-forts sont situés dans les sous-sols du CRÉDIT LYONNAIS; leur construction et leur installation présentent les plus complètes garanties contre les risques d'incendie et de vol.

Chaque locataire reçoit une **Clé spéciale**, dont il n'existe pas de double, et il peut faire varier les combinaisons de la serrure à son gré.

Il peut seul ouvrir le Coffre qu'il a loué.

*Tarif de location très réduit, à partir de 5 fr. par mois, suivant les dimensions.*

Le **Crédit Lyonnais** accepte aussi en garde **Coffrets, Cassettes, Caisses, Malles** et autres objets.

S'adresser
SIÈGE CENTRAL, 19, boulevard des Italiens ou dans les BUREAUX DE QUARTIER

Les 4 Épreuves importantes de la Route
ont encore été gagnées en 1912 sur bicyclettes
à DIRECTION TRICOLORE
"La Française-Diamant"
1° Paris-Roubaix (280 km). — 1er CRUPELANDT.
2° Le Championnat de France (100 k). — 1er LAPIZE.
3° Bordeaux-Paris (600 km). — 1er Émile GEORGET.
4° Paris-Bruxelles (425 km). — 1er LAPIZE.
MAGASIN DE VENTE A PARIS :
16, Avenue de la Grande-Armée

HYGIÈNE DE LA TOILETTE
Les qualités désinfectantes, microbicides et cicatrisantes qui ont valu au COALTAR SAPONINÉ LE BEUF son admission dans les Hôpitaux de la ville de Paris, le rendent très précieux pour les soins sanitaires du corps, lotions, lavages des pourrissons, soins de la bouche qu'il purifie, des cheveux qu'il débarrasse des pellicules, etc.
*Le flacon, 2 fr.; les 6 flacons, 10 fr.* Dans les Phies
SE DÉFIER DES CONTREFAÇONS

## CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Pendant la Saison des Bains de Mer, du 1er Mai au 31 Octobre, il est délivré des billets d'excursions de 1re et de 2me classes aux Plages de Bretagne, comportant le parcours ci-après :

Le Croisic, Guérande, Saint-Nazaire, Savenay, Questembert, Ploërmel, Vannes, Auray, Pontivy, Quiberon, Le Palais, (Belle-Ile-en-Mer), Lorient, Quimperlé, Rosporden, Concarneau, Quimper, Douarnenez, Pont-l'Abbé, Châteaulin.

DURÉE : 30 JOURS

Prix des billets (aller et retour) : 1re classe, 45 fr. — 2e classe, 36 fr.

Faculté d'arrêt à tous les points du parcours, tant à l'aller qu'au retour.

Faculté de prolongation de la durée de validité moyennant supplément.

*Billets complémentaires du Voyage d'excursions ci-dessus.*

Il est délivré au départ de toute station du réseau d'Orléans pour Savenay ou tout autre point situé sur l'itinéraire du voyage d'excursions indiqué ci-dessus et inversement des billets spéciaux de 1re et 2e classes réduits de 40 %, sous condition d'un parcours de 50 kilomètres par billet.

Prix des billets complémentaires de Paris-Quai d'Orsay à Savenay et retour, viâ Tours : 1re classe, 55 fr. 50 — 2e classe, 37 fr. 40.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

# Billets d'Aller et Retour Collectifs

## DE FAMILLE, en 1re, 2e & 3e CLASSES

**Délivrés aux Familles d'au moins trois personnes, de toute station du réseau à toute station du réseau, située à 125 kilomètres au moins du point de départ.**

**1° Toute l'Année.**

Trois premières personnes, prix de 3 billets aller et retour ordinaires du tarif G. V. n° 2; par personne en plus, réduction de 50 %. (Il peut être délivré un coupon spécial au chef de famille qui a la faculté de revenir seul à son point de départ).

Ces billets sont soumis, quant à la validité et aux arrêts en cours de route, aux mêmes conditions que les billets aller et retour ordinaires.

**2° SAISON DE PRINTEMPS**

Du jeudi qui précède la Fête des Rameaux au 15 juin.

Validité 33 jours,
2 prolongations facultatives de 15 jours moyennant supplément.

**3° SAISON D'ÉTÉ** (1)

Du 15 juin au 1er octobre.
Validité : jusqu'au 5 novembre.

Réduction des aller et retour pour les trois premières personnes, de 50 % pour la quatrième et 75 % pour la cinquième et les suivantes.

Arrêts facultatifs à toutes les gares situées sur l'itinéraire.

Faculté pour le chef de famille de rentrer isolément à son point de départ. Délivrance à un ou plusieurs membres de la famille de cartes d'identité permettant au titulaire de voyager isolément à demi-tarif entre le point de départ et le lieu de destination mentionnés sur le billet.

Délivrance aux membres de la famille au-dessus de trois personnes, de coupons individuels permettant d'effectuer isolément leur voyage à l'aller et au retour en acquittant le prix d'un billet militaire.

*Billets de famille pour voyages empruntant deux ou plusieurs des réseaux de l'Orléans, du Midi, du Nord, de l'Est et du P.-L.-M.*

Pendant les périodes des vacances, du jeudi qui précède la Fête des Rameaux au lundi de Pâques inclus, et du 15 juin au 30 septembre inclus, il est également délivré aux familles composées d'au moins trois personnes payant place entière au départ des gares des réseaux ci-dessus, pour toutes les gares des mêmes réseaux et sous condition qu'il soit effectué un parcours d'au moins 300 kilomètres aller et retour, ou qu'il soit payé pour cette distance, des billets aller et retour de famille à prix réduits, comportant des réductions allant jusqu'à 75 % suivant le nombre des personnes.

(1) La distance minima de 125 kilomètres est réduite à 60 kilomètres pour les billets à destination d'une station thermale ou balnéaire.

CHEMIN DE FER DU NORD

# PARIS-NORD A LONDRES

(viâ CALAIS ou BOULOGNE)

Six services rapides quotidiens dans chaque sens. — Services officiels de la poste (viâ Calais)
Voie la plus rapide : Trajet en 6 h. 45. — Traversée maritime en 1 heure.

SERVICES RAPIDES ENTRE PARIS, LA BELGIQUE, LA HOLLANDE, L'ALLEMAGNE, LA RUSSIE, LE DANEMARK, LA SUÈDE & LA NORVÈGE.

**Billets de 15 jours pour LONDRES**

Délivrés certains jours de fête

Prix au départ de Paris : 1re classe : **72** fr. **85** ; 2e classe : **46** fr. **85** ; 3e classe : **37** fr. **50**.

**Billets circulaires pour le Comté de Kent**

Délivrés au départ de Paris et des principales gares conjointement avec des billets.

**pour Douvres ou pour Folkestone**

Durée de validité de 33 jours, prolongeable par deux périodes de 15 jours moyennant un supplément de 10 0/0 du prix du billet à chaque période.

**Billets d'excursion pour l'Ecosse et le Pays de Galles.**

Délivrés du 1er Mai au 31 Octobre. Validité : 45 jours

Prix très réduits.

**Bains de Mer et Villes d'Eaux**

Billets d'Aller et Retour collectifs pour Familles d'au moins quatre personnes, valables 33 jours. (Réduction de 50 0/0 à partir de la quatrième personne).

Billets individuels hebdomadaires. Réduction de 20 à 44 0/0 valables du vendredi au mardi.

Cartes d'abonnement de 33 jours sans arrêt en cours de route. (Réduction de 20 0/0 sur le prix des abonnements ordinaires d'un mois).

Billets individuels ou collectifs d'Excursion du dimanche à des prix excessivement réduits (2e et 3e classe.) (*Pour les bains de mer seulement*)

**Billets d'Excursion du Dimanche pour Chantilly, Pierrefonds et Compiègne, Coucy-le-Château, Villers-Cotterets et Saint-Gobain.**

A des prix excessivement réduits.

**FÊTES de Pâques, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption et de Noël.**

Délivrance de Billets d'Excursion valables de 1 à 5 jours, à prix très réduits pour

**BRUXELLES.**

**Billets d'excursion pour visiter la Vallée de la Meuse.**

Délivrés du 1er Avril au 15 Octobre.

Prix : 1re classe, **42** fr. **35** ; 2e classe, **31** fr. **25** ; 3e classe, **23** fr. **20**, Validité : 15 jours.

**Voyage circulaire : Paris-Bruxelles-Ostende-Londres-Calais ou Boulogne-Paris** (ou vice-versa . — Billets valables 30 j.

Délivrance du 1er Mai au 31 Octobre 1913

Prix : 1re classe, **108** fr. **80** ; 2e classe, **79** fr. **25**, 3e classe, **53** fr. **70**.

**Quatre voyages circulaires pour visiter la Belgique.**

Prix très réduits. Validité : 30 jours.

**Voyages internationaux avec Itinéraires facultatifs.**

A effectuer sur les divers grands Réseaux français et les principaux Réseaux étrangers.

Validité : 60 à 120 jours suivant la distance parcourue. Arrêts facultatifs.

**Billets de Vacances à prix réduits**
**émis à l'occasion des fêtes**

Avantageux pour les Familles d'au moins trois personnes, effectuant, sur le Nord, un parcours minimum de 100 kilomètres aller et retour.

**FÊTES du Carnaval, de Pâques, de l'Ascension, de la Pentecôte, du 14 Juillet, de l'Assomption, de la Toussaint et de Noël.**

Prolongation de la validité des Billets d'Aller et Retour ordinaires et des billets hebdomadaires lors de leur émission.

# OFFICIERS MINISTÉRIELS

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, 85 *bis, Faubourg Saint-Honoré*

Téléphone : 516-20

VENTE au Palais, le Mercredi 25 juin 1913, à 2 heures,
**IMMEUBLE A PARIS,** rue St-Maur, 104. Cont. 500 m. env.
Rev. brut approximatif 21,400 fr. M. a p. 150,000 fr.
S'adr. à Me Audouin, Léglise, avoués, Maciet, notaire.

VENTE au Palais, le 28 juin 1913, à 2 heures.
1° **MAISON A BAGNOLET** rue Sadi-Carnot, n° 15.
Mise a prix : 30.000 fr.
2° **MAISON** à Bagnolet r. Ménilmontant, n° 10.
Mise a prix : 12 000 fr.
3° **TERRAIN ET HANGARS**, à Bagnolet, rue de Paris, 27. Mise a prix : 12.000 fr.
4° **13 TERRAINS** à Bagnolet, Les Lilas, Le Pré-Saint-Gervais sur mise à prix variant entre 1.100 et 7.000. S'adresser à Mes Paul Jardot, Mavré, Peronne, Courot et Bonnin, avoués à Paris, et Me Corpechot, notaire a Noisy-le-Sec.

VENTE Jeudi 26 Juin, 2 heures, Etude Dolizy, notaire à Villeneuve-sur-Bellot (Seine-et-Marne.)
**D'UNE PROPRIÉTÉ D'AGRÉMENT**
a Villeneuve-sur-Bellot, route de la Ferte-sous-Jouarre a Montmirail, comprenant, outre la maison, jardin, prairies, pelouses, bosquets. Superficie : 3 hectares 18 ares. Mise à prix : 20.000 fr.
S'adresser à Me Dolizy, notaire, et Me Brunet, avoué à Paris.

VENTE au Palais, le 28 juin 1913, à 2 heures :
MAISON à Paris **18, RUE DE MAUBEUGE**
Revenu brut : 30,015 fr. Mise à prix ; 315.000 francs
MAISON à Paris **20, RUE DE MAUBEUGE**
Revenu brut : 30,367 fr. Mise à prix : 350 000 francs.
**PROPRIÉTÉ** de Campagne à **LOUVECIENNES**
(Seine-et-Oise), 6, rue Montbuisson. Contenance totale : 8,709 mètres. Mise à prix : 40.000 francs.
**POTAGER A LOUVECIENNES** Chemin de St-Michel à Voisins. Cont. 4,400 m. Mise à prix : 20 000 francs
31 Parcelles de terre à Louveciennes, Marly-le-Roi et Bougival Mises à prix diverses.
S'adresser Mes de Chauveron, Duplan, avoués ; Cottenet et Bossy, notaires a Paris.

**THIAIS** Gde Propriété, r. Grignon, 2 lots fac. reun. Ces 9,941 m, 4,812m Mise à p. 35 000, 10 000
Pièce terre **ATHIS-MONS**. Ce 11 h. 48 a. R b. 2 300 fr. M. à p 40 000 fr. 2 pièces de terre à
**L'HAY** 2 lots fac. réun. Ce 1 h. 12 a. et 3 h. 2 a. R. br. 920 f. M. à p. 5.000, 15.000 f. Grand Terrain de **ST-GERMAIN**-en-Laye, r. Pieuré, 25,132 m. à 4. 6. M. à p. 20.000 fr.
Adj. 1 ench. Ch not. Paris. 24 juin 1913. S'adr. à Me A. Prud'homme et Breuillaud, 323, r. St-Martin.

VENTE au Palais, le 25 juin 1913, à deux heures,
**PROPRIÉTÉ AU CROTOY (SOMME)**
**RUE AIMÉ-GUERLAIN** comprenant villa et jardin. Contenance environ 1,480 mètres carrés. 36 mètres de façade sur la baie de Somme. Mise à prix : 30.000 fr.
S adresser a Me Béguin, avoué à Paris, 69, r. Ste-Anne, M. Chabrol, curateur, 83, rue La Fayette, et Me Gosselin notaire à Rue (Somme).

VENTE au Palais de Justice, à Paris, le 28 juin 1913, à deux heures **IMMEUBLE A PARIS.** 176, quai d'Auteuil.
Mise à prix : 25.000 fr. S'adresser a Mes Maurice Roche, Poinsot, de Laumois, avoués et Amy, notaire.

VENTE au Palais, le 28 juin 1913, à 2 h. : Propriété à usage d'**HOPITAL A ORMESSON**
(Seine-et-Oise), chemin de la Queue-en-Brie a Bonneuil. Superficie 22,895 mètres.
Mise à prix : 100 000 fr.
II. **PROPRIÉTÉ** à usage d'Hôpital, à Noisy-le-Grand (Seine-et-Oise), chemin de Noisy-le-Grand a Corbeil. Superficie : 55,439 mètres.
Mise à prix : 75.000 fr.
III. **PROPRIÉTÉ** à usage d'Hôpital à Villiers-sur-Marne (Seine-et-Oise). Superficie 17,475 mètres. Mise à prix : 100.000 francs.
Et 6 Terrains sis même lieu. Contenances diverses. Mises a prix de 2.000 a 3.000 fr. — IV. *a.* Groupe de Bâtiments avec cours et jardins a **ROUGEMONT** (Doubs). Superficie 41 ares 25 centiares. Mise à prix : 30 000 fr. — *b.* Jardins attenants. Contenance : 14 ares 16 centiares. Mise à prix : 1.000 fr. — *c.* Terrains et vergers attenants. Contenance : 61 ares 80 centiares. Mise à prix 3 000 fr. — Le tout dépendant de l'actif de la *Société Immobilière des Hôpitaux pour enfants tuberculeux.*
S'adresser pour les renseignements à Me Brunet, avoué ; à M. Jacques Pélegrin, administrateur judiciaire, et à Me Lanquest, notaire.

2 Maisons de Rapport 1° Angle de la **RUE DE RENNES** 56, et r. Bernard-Palissy. Cont. 207 m. Rev. br. : 20.760 f. M. à p. 320.000 f.
2° **FG ST-ANTOINE** 158, et Droit au bail. Terrain contigu 900m
Rev. br. 26,200 f. M. à p. 250.000 fr. Adj. s. 1 ench. Ch. not. 24 juin, S'ad. Me Fay, not. 11, r. Saint-Florentin.

Grande Propriété **1249** m. près avenue **BOIS DE BOULOGNE**
(r. Faisanderie, 8). Faç. 31 m. 68, libre. M. à p. 600.000 f.
Adj. Ch. Not. 24 juin. S'ad. not. Mes A. Prud'homme et Breuillaud, 323, r. Saint-Martin.

VENTE au Palais, 1 · 28 juin, à 2 h. **Maison de rapport et Terrain à VINCENNES** rue des Laitières, 46 et 48. Contenance 859 m. 66. Rev. 2,680 fr. environ. Mise à prix : **40 000** fr. S'adresser Me Fournier-Latouraille, avoué, 110, r. de Rivoli, Boccon-Gibod, avoué, Dufour et Huguenot, notaire.

VENTE au Palais, à Paris, le 5 juillet 1913, à 2 h., en un lot. **TERRAINS A SAINT-NAZAIRE,** rues Iles du-Trou, Jean-d Ust, de Normandie, du Maine, d'Anjou, de Paris, Waldeck-Rousseau, du Méan, Hoche, du Dolmen, du Phalanstère, Gauloise, Autel des Druides, de Savenay, de Cran, de la Gare et du Château-d'Eau. Contenance totale environ 58.727 m. Presque tous libres de location. Mise à prix : **150.000** fr. S'adresser : Delaunay, Malandrin, Boccon Gibod, Wateau, avoués à Paris, Mahot, notaire à Paris, et Guillet, notaire à Saint-Nazaire.

**MAISON** rue du Cloître-Saint-Merri, 6. Cont. 421 m. Rev. 20,000 fr. M. à prix : **180.000** francs. A adj. sur 1 ench. Ch. not. Paris. 1er juillet 1913. S'ad. Me Père, notaire, 9, place des Petits-Pères.

Propriété (18e) **R. LEPIC** 16, et p. Lepic, 1 et 3. Ce 161m R.b. 16,395 f. M. à p. **150 000** f. **MAISON** (18e), pass. Lepic, 5. Cont. 353 m. Revenu brut : 18.834 f. M. à p. **175.000** f. Adj. 2 lots fac. réun. Ch. not. Paris, 24 juin. Me Fauchey, notaire, 3, r. du Louvre.

VENTE au Palais de Justice à Paris, le Samedi 21 juin 1913, à 2 heures **MAISON A PARIS, 3, RUE CAUCHOIS** (18e Arrondissement). Contenance environ 236 mètres. Revenu net : 3,685 francs. Mise à prix : **35 000** francs. S'adresser à Me Thomas, et Depaux-Dumesnil, avoués, et Maxime Aubron, notaire.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

# RELATIONS
# entre la France et le Maroc
## par Bordeaux

En vue de faciliter le développement des relations commerciales avec le Maroc, ainsi que les voyages de tourisme, la Compagnie d'Orléans et la Compagnie Générale Transatlantique ont établi des billets directs simples et d'aller et retour des trois classes de *Paris-Quai d'Orsay à Casablanca* et vice versa viâ Bordeaux-Saint-Jean, avec enregistrement direct des bagages.

Ces billets sont, de plus, combinés de manière à permettre de faire, soit tout le trajet en l'une des trois classes, soit le trajet par fer en 1re classe et par mer en 2e classe, soit enfin par fer en 2e classe et par mer en 3e classe.

La validité des billets simples est de 15 jours et celle des billets d'aller et retour de 3 mois.

Faculté de prolongation pour ces derniers, d'une ou de deux périodes de 30 jours moyennant payement d'un supplément de 10 0/0 pour chaque prolongation.

Le départ des paquebots a lieu, pour le service rapide, les 10 et 25 de chaque mois, pour le service accéléré, les 2 et 18 de chaque mois. Ce dernier service ne comporte que des places de 2e et de 3e classe.

Exemples des prix de Paris-Quai d'Orsay à Casablanca y compris les frais de nourriture sur le paquebot, mais non compris les droits de port à Bordeaux, les frais de confection des billets et le transport de la gare de Bordeaux-Saint-Jean au quai d'embarquement :

Billets simples : 1re cl. 205 fr. 85, 2e cl. 154 fr. 45, 3e cl. 99 fr. »
Aller et Retour : 1re cl. 328 fr. 80, 2e cl. 251 fr. 10, 3e cl. 161 fr. 35.

# TH. COOK & FILS

*La plus ancienne Agence de voyages et d'excursions, fondée en 1841.*

BUREAU PRINCIPAL : **1, PLACE DE L'OPÉRA, PARIS**

AGENCES : **250, RUE DE RIVOLI et 101, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES**

150 succursales et 200 correspondants dans toutes les parties du monde.
Emission des billets de chemins de fer et de navigation pour tous les pays du monde

## SERVICE DES BATEAUX A VAPEUR DU NIL

COUPONS D'HOTEL

Banques, Change, Notes cirulaires, Lettres de Crédit, etc.

***Expéditions de bagages pour toutes les destinations***

## VOYAGES PARTICULIERS A FORFAIT

Départ et itinéraires au gré des voyageurs.

## EXCURSIONS ACCOMPAGNEES COLLECTIVES

POUR

**la Suisse, les Bords du Rhin et la Forêt-Noire, la Belgique et la Hollande, l'Allemagne et l'Autriche, le Danemark, la Suède et la Norvège, le Cap Nord, l'Angleterre, l'Écosse et l'Irlande, etc., etc.**

**Excursions pour la visite de Londres**

## EXCURSIONS ACCOMPAGNÉES PRIVÉES

pour petits groupes et familles, avec départs et itinéraires au gré des voyageurs
Programmes détaillés illustrés, franco, sur demande. Renseignements et devis donnés gratuitement par correspondance ou dans tous nos bureaux.


# Comptoir National d'Escompte de Paris

SOCIÉTÉ ANONYME

**Capital : 200.000.000 de Francs, entièrement versés**

## SITUATION au 30 Avril 1913

**ACTIF :**

| | |
|---|---|
| Caisse et Banque | 106.999.466 53 |
| Portefeuille | 937.681.025 95 |
| Reports | 58.534.075 41 |
| Correspondants « Effets à l'Encaissement » | 96.369.547 52 |
| Comptes Courants débiteurs | 161.764.813 05 |
| Rentes, Obligations et Valeurs diverses | 7 693.896 18 |
| Participations financières | 4.923.302 60 |
| Avances garanties | 186.090.867 19 |
| Comptes débiteurs par Acceptations | 160.210.434 58 |
| Agences hors d'Europe | 15.017.027 62 |
| Comptes d'Ordre et Divers | 16.875.630 94 |
| Immeubles | 15.841.544 » |
| Fr. | 1.768.001.631 57 |

**PASSIF :**

| | |
|---|---|
| Capital | 200.000.000 » |
| Réserves | 39.345.140 33 |
| Comptes de Chèques et Comptes d'Escompte | 680.358.904 82 |
| Comptes Courants créditeurs | 594.568.598 14 |
| Bons à Echéance fixe | 49.361.536 55 |
| Acceptations | 160.647.158 19 |
| Comptes d'Ordre et Divers | 43.720.293 54 |
| Fr. | 1.768.001.631 57 |

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

# EXCURSIONS

à

# FONTAINEBLEAU

et à **MORET**

Pour faciliter les excursions à Fontainebleau et à Moret pendant l'Été 1913, un train spécial à prix réduits (2e et 3e classes seulement) sera mis en marche

**TOUS LES DIMANCHES**

**DU 1er JUIN AU 21 SEPTEMBRE INCLUS**

Départ de Paris à **7** h. **18**
Arrivée à Fontainebleau à **8** h. **16**
— à Moret à **8** h. **29**

Retour par tous les trains du même jour dans les conditions prévues pour les voyageurs ordinaires.

# A. DE LUZE & FILS

**88, Quai des Chartrons, 88**

BORDEAUX

## VINS

## et Eaux-de-Vie de Cognac

***Pour tous renseignements et prix courants s'adresser directement à la maison***

**OU A SES REPRÉSENTANTS**

***A PARIS.*** — **M. J. VAGNAIR, 1, rue du Guet, Sèvres.**

***A LA HAYE.*** — **M. L.-J. VAN DER MANDELE 27, Hooge Nieuwstraat.**

***AU HAVRE.*** — **M. G. DUSSUEIL fils, 57, quai d'Orléans.**

***A ANVERS.*** — **M. Aug. FIÉVÉ, 80, Place de Meir, 80**

***A BERLIN.*** — **M. C.-A. MÜLLER junior, Nettelbeckstrasse, 24, Berlin W. 62.**

***A BUENOS-AYRES.*** — **M. JUAN M. LABOURDETTE Corrientes, 151.**

# PNEU LE GAULOIS

## Établissements BERGOUGNAN

USINES A CLERMONT-FERRAND

**9, Rue Villaret-de-Joyeuse, PARIS**

# DÉMÉNAGEMENTS

**BEDEL & Cie**

TÉLÉPHONE : 259.24

**18, Rue Saint-Augustin, PARIS**

CHEMINS DE FER DE L'EST

# EXCURSIONS EN FRANCE ET A L'ÉTRANGER

## SERVICES DIRECTS SANS CHANGEMENT DE VOITURE

**1° ENTRE PARIS (EST) et BERNE-INTERLAKEN**
**via BELFORT-DELLE-DELÉMONT**
Service rapide quotidien pendant la saison des vacances et la période des sports d'hiver.

**2° ENTRE PARIS (EST) et MILAN via LÖTSCHBERG-SIMPLON**
Ouverture de la ligne : Printemps 1913
Nouvelle route directe entre la France et l'Italie à travers les régions les plus pittoresques de la Suisse. — Première ligne à grand trafic exploitée électriquement.

TRAINS RAPIDES
A Milan, correspondances pour toute l'Italie.

**3° ENTRE PARIS (EST) et FRANCFORT, via METZ-MAYENCE**
Wagon-restaurant. — Wagon-lits,
A Francfort, correspondances immédiates et voitures directes pour Magdebourg, Halle, Leipzig, Dresde, Breslau et tout le Nord de l'Allemagne.

## BILLETS D'ALLER & RETOUR

Pour COME, FLORENCE, LUINO, MILAN, VENISE valables 30 JOURS et pour ROME, valables 45 JOURS.

## BILLETS DE SÉJOUR

ET NOMBREUSES COMBINAISONS DE VOYAGES CIRCULAIRES
à itinéraires fixes ou facultatifs, à prix réduits.

PENDANT LES PÉRIODES DE VACANCES

## BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

à prix très réduits, avec très longue durée de validité.

**Consulter le Livret de Voyages et d'Excursions que la Compagnie de l'Est envoie franco sur demande**

**MAISON FONDÉE EN 1820**

R. Roger et F. Chernoviz, Éditeurs

**PARIS — 99, Boulevard Raspail — PARIS**

# PROCHAINE AUGMENTATION DE PRIX

## DERNIER AVIS

**En souscription :** **Pour paraître fin Juin 1913 :**

TOME DEUXIÈME (D. K.)

**Dictionnaire Critique et Documentaire des**

# PEINTRES

*DESSINATEURS, GRAVEURS ET SCULPTEURS*

**de tous les temps et de tous les pays**

PAR UN GROUPE D'ÉCRIVAINS SPÉCIALISTES FRANÇAIS ET ÉTRANGERS

SOUS LA DIRECTION DE **E. BÉNÉZIT**

*Trois forts volumes in-8 raisin, tirés sur papier des papeteries du Marais et sur caractère neuf fondu spécialement pour l'ouvrage*, **avec nombreuses illustrations hors texte sur papier couché**, *d'après les maîtres, contenant* :

1° La biographie de chaque artiste ; 2° La liste de ses œuvres dans tous les musées du monde, édifices publics, etc. ; 3° La liste de ses œuvres dans les grandes collections mondiales ; 4° Les œuvres parues dans les salons, expositions des beaux-arts des différents pays ; 5° Le prix atteint par ses œuvres dans les ventes publiques ; 6° Un dictionnaire des monogrammes et marques des collections particulières, la signature des principaux artistes, etc.

**CONDITIONS ACTUELLES DE LA SOUSCRIPTION :**

L'ouvrage complet broché : **60 FRANCS**, payables moitié *à la réception* du Tome I, moitié *à la réception* du Tome II, le Tome III devant être remis gratuitement broché (ou relié moyennant **5 francs**) aux souscripteurs. Reliure, **5 francs** par volume.

**A LA MISE EN VENTE DU TOME II, LE 1er JUILLET 1913,** l'ouvrage broché coûtera **80 FR.**

**A L'ACHÈVEMENT DE L'OUVRAGE,** le prix sera porté à **100 francs.**

N.-B. — *Pour les souscripteurs de l'Étranger, il sera tenu compte de la date d'expédition de leurs lettres portant souscriptions.*

**VIENT DE PARAITRE :**

Guides pratiques de l'Amateur et du Collectionneur d'Art

I

**EMILE-BAYARD**

PEINTRE-ILLUSTRATEUR, INSPECTEUR AU MINISTÈRE DES BEAUX-ARTS

# L'ART DE RECONNAITRE LA CÉRAMIQUE

**TERRE CUITE, FAIENCE, PORCELAINE, GRÈS, ETC.**

*Avec leurs marques et monogrammes et 207 illustrations*

Un volume in-18 jésus de 460 pages, dont 120 pages de marques et monogrammes, avec double table alphabétique

Broché..... 5 fr.

Relié toile souple, tirage en deux couleurs, fers spéciaux..... 6 fr.

DU MÊME AUTEUR : **Pour paraître en Octobre 1913**

II

# L'ART DE RECONNAITRE LES FRAUDES

Un volume in-18 jésus avec nombreuses illustrations, broché..... 5 fr. — Relié..... 6 fr.

Paraîtront successivement dans la même collection des "**Guides pratiques de l'Amateur et du Collectionneur d'Art**" :

III. *L'art de reconnaître les tapisseries, tapis, etc.* — IV. *L'art de reconnaître les dentelles et les broderies.* — V. *L'art de reconnaître les vitraux et les émaux.* — VI. *L'art de reconnaître les gravures.* — VII. *L'art de reconnaître les écoles de peintures.* — VIII. *L'art de reconnaître les écoles de sculpture.* — IX. *L'art de reconnaître les armes et les armures.* — X. *L'art de reconnaître le costume et la coiffure.* — XI. *L'art de reconnaître la ferronnerie.* — XII. *L'art de reconnaître les meubles, etc.*

NOTA. — On peut souscrire dès maintenant à tous ces ouvrages, qui paraîtront dans un délai assez rapproché.

**Société des Éditions LOUIS-MICHAUD, 168, Boulevard Saint-Germain, PARIS**

**Vient de paraître :** 3 fr. 50

MAURICE RENARD

# M. D'OUTREMORT

**et autres histoires singulières**

Un volume de 300 pages, avec couverture en couleurs de Geo DORIVAL

A travers cet ouvrage se poursuit, dans toute l'unité de son esprit et la diversité de sa lettre, l'œuvre passionnante de MAURICE RENARD.

Ses lecteurs habituels savent qu'on ne referme ses livres qu'après les avoir lus ardemment. Ils verront s'affirmer dans celui-ci les qualités maîtresses qui ont fait inoubliables *Fantômes et Fantoches*, *le Docteur Lerne sous-dieu*, *le Voyage Immobile* et *le Péril Bleu*.

*Du même auteur :* **LE PÉRIL BLEU.**

**Les Écrits et la Vie anecdotique et pittoresque des Grands Artistes**

(PEINTRES, SCULPTEURS, MUSICIENS et COMÉDIENS)

Broché : **2 fr. 50** Relié souple : **3 fr. 25**

# DAUMIER

**par Raymond ESCHOLIER**

Un vol. de 200 p., avec 45 illustrations (reproductions de lithographies, de tableaux, portraits, etc.)

***Déjà parus dans cette collection :***

**COROT. — FAVART ET Mme FAVART. — GAULTIER-GARGUILLE. — FROMENTIN. — LA MALIBRAN. — CARPEAUX. — GAVARNI. — SCHUMANN. — MICHEL-ANGE.**

**A EMPORTER EN VACANCES :**

**La France pittoresque et artistique :**

**LA NORMANDIE - LA BOURGOGNE**

Chaque volume de 450 pages, avec 100 Illustrations, une carte, des plans et un guide ..... Prix : **4** fr.

MARCEL LAMI

**VERS LES CIMES**

Pyrénées et Roussillon..... **3 fr. 50**

**Romans à 3 fr. 50**

ABEL HERMANT ... — **COUTRAS VOYAGE**
JULES BOISSIÈRE... — **FUMEURS D'OPIUM**
— — **PROPOS D'UN INTOXIQUÉ**
DANIEL BORYS .... — **LE ROYAUME DE L'OUBLI** (Psychologie et pathologie des fumeurs d'opium).
J.-H. ROSNY ..... — **CONTRE LE SORT**
JEANNE LANDRE ... — **ECHALOTE ET SES AMANTS**
— — **ECHALOTE CONTINUE**
CHARLES DERENNES — **LE MIROIR DES PÉCHERESSES**
— — **LES ENFANTS SAGES**
PIERRE VALDAGNE . — **Les Leçons de Lisbeth Lottin**
GASTON DERYS.... — **CRUELLE TENDRESSE**
— — **LA DAME D'AMOUR**
CAMILLE LEMONNIER — **L'HALLALI**

**Les Conteurs galants du XVIIIe siècle**

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, Éditeur, 11, rue de Grenelle, Paris (7e)

*DERNIÈRES PUBLICATIONS à 3 fr. 50 le volume in-18 jésus*

**PAUL ADAM** — STÉPHANIE

**FERDINAND BAC** — VIEILLE FRANCE

**ALBERT BESNARD** — L'HOMME EN ROSE
L'INDE COULEUR DE SANG

**LUCIE DELARUE-MARDRUS** — DOUCE MOITIÉ

**MAURICE DONNAY** — THÉATRE (TOME VI)
LA PATRONNE - LE MÉNAGE DE MOLIÈRE

**CLAUDE FERVAL** — UN DOUBLE AMOUR
(LOUISE DE LA VALLIÈRE)
Préface de JEAN RICHEPIN. — Ouvrage orné de 2 portraits.

**CHARLES GÉNIAUX** — L'OCÉAN

**MARCEL LUGUET** — NANNIÔ

**MAURICE MAGRE** — LES BELLES DE NUIT
POÉSIES
Avec un portrait de l'Auteur par A. ARGNANI

**OCTAVE MIRBEAU** — DINGO

**J.-H. ROSNY AINÉ** — DANS LES RUES

**MAURICE ROSTAND** — LE PAGE DE LA VIE
POÉSIES

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTE

**ERNEST FLAMMARION, Éditeur, 26, rue Racine - PARIS**

**NOUVEAUTÉS**

GEORGES CAIN

*Conservateur du Musée Carnavalet*

# ENVIRONS DE PARIS

**2E SÉRIE**

OUVRAGE ORNÉ DE 107 ILLUSTRATIONS ET DE 4 PLANS

Un volume grand in-16. Prix broché . . . . . 5 fr.

Reliure artistique. 7 fr. — Reliure amateur. 8 fr. 50

**En vente aux mêmes prix : ENVIRONS DE PARIS, 1re Série**

Un volume grand in-16, 123 illustrations et 3 plans anciens

PAUL REBOUX

# LE JEUNE AMANT

*Mœurs Parisiennes*

Un volume in-16. Prix . . . . . 3 fr. 50

Un nouveau roman de Paul REBOUX, l'un des auteurs de *A la manière de...* vient de paraître sous ce titre ; *Le Jeune Amant*. C'est la cruelle histoire d'une femme de quarante ans éprise d'un petit comédien trop joli.

**NOUVELLE ÉDITION**

VICTOR HUGO

Collection in-16. — Prix du volume broché . . . . . 3 fr. 50

Reliure toile pleine. 4 fr. — Reliure amateur. 6 fr.

# L'HOMME QUI RIT

DEUX VOLUMES

**COLLECTION IN-18 JÉSUS**

**Les Meilleurs AUTEURS CLASSIQUES Français et Étrangers**

Prix du volume broché : 95 centimes. — Cartonné toile : 1 fr. 75

MOMMSEN

# HISTOIRE ROMAINE

TRADUCTION DE GUERLE

SEPT VOLUMES

**ENVOI CONTRE MANDAT-POSTE**

LIBRAIRIE BELIN FRÈRES, 8, RUE FÉROU, PARIS (VIe) (à l'angle de la rue de Vaugirard, 30)

**VIENT DE PARAITRE**

J.-P. BELIN

*Docteur ès lettres*

# LE MOUVEMENT PHILOSOPHIQUE

## De 1748 à 1789

*Étude sur la diffusion des idées des Philosophes à Paris d'après des documents concernant l'histoire de la Librairie*

Un volume in-8, broché . . . . . 7 fr. 50

J.-P. BELIN

# LE COMMERCE DES LIVRES PROHIBÉS

## A PARIS DE 1750 A 1789

Un volume in-8, broché . . . . . 5 fr.

ERNEST CADET

# Dictionnaire Usuel de Législation

mis à jour par M. Paul FERRAND

DIXIÈME ÉDITION

**Avec un supplément contenant les modifications apportées à la législation durant la période Août 1910-Août 1912**

Un fort volume de 18 cm. sur 14, relié en toile pleine . . . . . 10 fr. 50

Le supplément se vend séparément, broché. . 50 cent.

A.-J. COURCELLE

# Cours Élémentaire de Dactylographie

## THÉORIQUE & PRATIQUE

Un volume de 28 cm. sur 23, reliure souple . . . . . 3 fr. 50

# Henri LAURENS, Éditeur, 6, de

## Petites monographies
des
## Grands Édifices de la France

Collection dirigée par M. Eugène LEFÈVRE-PONTALIS
Directeur de la Société Française d'Archéologie

Chaque volume in-8 (20 × 13) illustré, broché : **2 fr.** ; relié : **2 fr. 50**

**VIENNENT DE PARAITRE :**

## La Cathédrale de Clermont-Ferrand

par H. du RANQUET

1 volume avec 39 gravures et 1 plan en couleurs

## L'Abbaye de Fontenay
### et l'Architecture Cistercienne

par L. BÉGULE

1 volume avec 64 gravures et 1 plan en couleurs

**EN PREPARATION :**

**La Cathédrale de Rouen.** 1 volume illustré.
**La Cathédrale de Limoges.** 1 volume illustré.

*Parus :* **Chambord ; Senlis ; Mont-Saint-Michel ; Anet ; Lyon ; Bourges ; Brou ; A'bi ; Chartres ; Coucy ; Le Mans ; Moissac ; Les Invalides ; Reims ; Vincennes ; Vézelay ; Rambouillet ; Saint-Pol-de-Léon.**

## L'ART APPLI[illegible]UX

LUCI[illegible]GNE
Inspecteur général [illegible]ents Hist[illegible]
Professeur à l'École des Beaux-A[illegible]nservatoire

**VIENT DE PARAITRE :**

## Décor d[illegible] P

Un volume de 288 pages avec 1[illegible]tions, [illegible]
tion sur l'Enseignement de l'A[illegible]é. . .

*La collection comprendra [illegible] volum[illegible]*
*de* **1000** *gravures.*

*Prix momentané de souscri[illegible] l'ouvr[illegible]*

**VOLUMES A PARAITRE :**

**Décor de la Terre.** — [illegible] du [illegible]
**Métaux usuels** (le fer) [illegible]écor [illegible]
(plomb, étain, etc). — [illegible]r de [illegible]
(orfèvrerie, etc). — D[illegible] du [illegible]
**Mobilier.** — Décor d[illegible]u.

**VIENT DE PARAITRE :**

Étienne Moreau-Nélaton

## LES ÉGLISES
### de chez nous
**(Arrondissement de Château-Thierry)**

**Douze cents gravures**

3 volumes in-4°, comprenant 127 monographies d'édifices, accompagnées d'une introduction et de plans, illustrées de 1069 reproductions héliotypiques. Brochés. . . . . **200 fr.**

*Tirage limité à 200 exemplaires, dont la moitié seulement est mise dans le commerce.*

**VIENT DE PARAITRE :**

André [illegible]ber[illegible]

## La Sc[illegible]p
### sous les Duc[illegible]
**(136[illegible]83**

Préface de M[illegible] RO[illegible]
de l'Académie française e[illegible]ade[illegible]

Un volume in-8°, illustré de 48 p[illegible]hor[illegible]

*(Couronné par l'Académie de[illegible]-A[illegible]*

r, 6, de Tournon — PARIS (VI^e)

PPLI AUX MÉTIERS

LUCI GNE
teur général ents Historiques
es Beaux-A nservatoire des Arts et Métiers.

TRE :

r d a Pierre

es avec 16 tions, précédé d'une Introduc-
ent de l'A é. . . 6 fr. ; Relié. . . 7 fr.

*mprendra volumes illustrés de plus*

*le souscri l'ouvrage complet :* **45** *fr.*

ITRE :

rre. — du Verre. — Décor des
ls (le fer écor des Métaux usuels
etc). — r des Métaux précieux
c). — D du Bois. — Décor du
Décor d u.

# Les Villes d'Art célèbres

Collection de volumes in-8 (26×19), illustrés

**VIENT DE PARAITRE :**

## BARCELONE

### et les Grands Sanctuaires Catalans

Par G. DESDEVISES DU DEZERT
Doyen de la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand.

Un volume avec 144 gravures. Broché : **4** fr. ; relié : **5** fr.

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS :

(*Séries à* **4** *fr. le volume broché ;* **5** *fr. relié*).

**Athènes,** par G. FOUGÈRES, 1 vol. 164 gravures.

**Saint-Pétersbourg,** par L. RÉAU. 1 vol. 148 gravures.

**Stockholm,** par L. MAURY. 1 vol. 128 gravures.

**SOUS PRESSE :**

**Amsterdam et Harlem,** par L. DUMONT-WILDEN. 1 vol. 130 gravures.

**Nevers et Moulins,** par JEAN LOCQUIN. 1 vol. 130 gravures.

**55 volumes parus** (*Demander le Catalogue spécial*)

RE :

André bert

Sc pture

Duc e Bourgogne

(136 83)

éface de M ROUJON
française e adémie des Beaux-Arts
é de 48 p hors texte, broché. . . . **6** fr.
*cadémie de -Arts.* Concours Bordin).

# MUSÉES ET GALERIES

Collection de volumes in-4 (37×28) illustrés de 36 planches en couleurs.

Chaque volume, avec préface, relié, fers spéciaux de G. AURIOL, **25** fr.

**VIENT DE PARAITRE :**

## Le Musée de Vienne

Préface de M. AUGUSTE MARGUILLER

1 volume, illustré de 36 planches en couleurs.

*Parus :* **Musée de Berlin ; Musées de Londres ; Musées de Saint-Pétersbourg ; Musée d'Amsterdam ; Musées de Florence** (Pitti, Académie) ; **Musées de Florence** (Galerie des Offices).

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

*Pour paraître le 18 juin*

ANTOINE ALBALAT

# Comment il faut lire les Auteurs Classiques français

DE VILLON A VICTOR HUGO

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr. 50

*Pour paraître le 18 juin*

PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS

# DANTE

*Traduction, Résumés et Commentaires* par *ALBERT VALENTIN*

Un volume in-18, relié toile 4 fr.; — broché. . . . . 3 fr. 50

*Dans la même Collection, précédemment parus :*

Homère. — Les Tragiques Grecs. — Cicéron. — Virgile. — Shakespeare. — Gœthe. — Schiller. — Henri Heine. Emerson. — Dickens. — George Eliot. — Carlyle. — Tourgueneff. — Les Auteurs Arabes, etc. — Chaque volume in-18, relié toile 4 fr.; broché 3 fr. 50.

Demander le Catalogue "PAGES CHOISIES DES GRANDS ÉCRIVAINS"

*Viennent de paraître*

LES PETITS MANUELS DU FOYER

Le **Budget Familial** par PAUL JOLIS
Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr.

Les **Conserves de Ménage** par JACQUES LÉCHALET
Un volume in-16, broché. . . . . 1 fr.

*Précédemment parus :*

La Cuisine. — L'Habitation. — La Basse-Cour. — Le Jardin fruitier et potager. — Fraudes et Falsifications faciles à éviter. — Fiançailles et Fiancés. — La Loi au Foyer. — L'Art et le Goût au Foyer.

Chaque volume in-16, broché . . . . . 1 fr.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

*Pour paraître le 18 juin*

VICTOR BÉRARD

LA MORT
DE STAMBOUL

CONSIDÉRATIONS SUR LE GOUVERNEMENT DES JEUNES TURCS

Un fort volume in-18, broché . . . . . 4 fr.

*Vient de paraître*

ANGEL MARVAUD

L'ESPAGNE
AU XX^e SIÈCLE

*ÉTUDE POLITIQUE ET ÉCONOMIQUE*

Un vol. in-18 de 530 pages, avec *une carte* en couleur *hors texte*. . . . . 5 fr.

*Vient de paraître*

OTTO NORDENSKJÖLD

LE
MONDE POLAIRE

Traduit du Suédois par
GEORGES PARMENTIER | MAURICE ZIMMERMANN

Préface du Docteur JEAN CHARCOT

Un fort vol. in-18, *30 planches* de cartes et de gravures *hors texte*, broché. 5 fr.

ÉMILE-PAUL frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg St-Honoré - PARIS

MAURICE BARRÈS
*de l'Académie Française*

# Huit jours chez M. Renan

**Trois stations de Psychothérapie. — Toute licence sauf contre l'amour**

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

*EN VENTE LA 42e ÉDITION*

**La Colline inspirée.** Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

Comte ALBERT de MUN
*de l'Académie Française*

# L'Heure décisive

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

*EN VENTE LA 13e ÉDITION*

**Pour la Patrie.** Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

PAUL SOUDAY

# Les Livres du Temps

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

ANDRÉ SUARÈS

# Idées et Visions

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

G. du BOSCQ de BEAUMONT et M. BERNOS

# La Famille d'Orléans

**pendant la Révolution**

***d'après sa correspondance inédite***

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

EMILE-PAUL frères, Éditeurs, 100, rue du Faubourg St-Honoré - PARIS

Baron ANDRÉ de MARICOURT

**Louise-Marie-Adélaïde de Bourbon Penthièvre**

**Duchesse d'Orléans**

**La Jeunesse. - Le Duc de Penthièvre. - Le Palais Royal. - La Séparation**

**1753-1791**

Un volume in-8° avec une héliogravure. Prix..... 5 fr. »

PAUL D'ESTRÉE

**Le Théâtre sous la Terreur**

**Théâtre de la Peur (1793-1794)**

PRIX BIENNAL DE L'ASSOCIATION DE LA CRITIQUE DRAMATIQUE ET MUSICALE

Un volume in-8°. Prix..... 7 fr. 50

JOSEPH TURQUAN et JULES D'AURIAC

**Lady Hamilton**

**Ambassadrice d'Angleterre**

**et la Révolution de Naples**

Un volume in-8° avec une héliogravure. Prix..... 5 fr. »

PAUL FROMAGEOT

**Isabelle de Montmorency**

**Duchesse de Châtillon et de Mecklembourg**

Un volume in-8° avec huit illustrations. Prix..... 5 fr. »

ALFRED FRANKLIN

**La Cour de France**

**et l'Assassinat du Maréchal d'Ancre**

Un volume in-18. Prix..... 3 fr. 50

HACHETTE & Cie, 79, Boulevard Saint-Germain — PARIS

*COLLECTION DES VOYAGES ILLUSTRÉS*

LOUIS BOTTE

# Au Cœur du Maroc

*Partir en voyage pour faire du tourisme et assister à la conquête d'une capitale, voilà, certes, qui n'est pas banal. C'est le sujet du livre de M. Louis Botte.*

*Avec l'auteur nous visitons d'abord Tanger, Casablanca et surtout l'exquise Rabat; puis nous assistons à la bataille de Sidi-bou-Othman et nous entrons à Marrakech en même temps que la pointe d'avant-garde du colonel Mangin. Des récits alertes et animés nous montrent à l'œuvre nos soldats. Ils ajoutent une page de plus à notre épopée africaine.*

Un volume in-16, illustré de 61 gravures et de 3 cartes, relié toile : 5 fr. 50 ; broché : 4 fr.

*COLLECTION DES VOYAGES ILLUSTRÉS*

PAUL LABBÉ

# La Vivante Roumanie

**Préface de M. Gaston DOUMERGUE, ancien ministre**

*Ayant à présenter ce livre, M. Gaston Doumergue écrit :*

*« Le nouveau volume que M. Paul Labbé a rapporté de son récent voyage en Roumanie est d'une lecture fort attachante.... M. Labbé écrit comme il voit et il voit bien, d'un regard vif auquel rien n'échappe... De ses conversations avec les ingénieurs et les savants qui lui ont montré le pays ou avec les personnes qu'il a rencontrées, il ne note et ne retient que ce qui importe à son but qui est de nous instruire des choses de la Roumanie et surtout d'éveiller notre curiosité sur elles. »*

Un volume in-16, illustré de 55 gravures et de 1 carte, relié toile : 5 fr. 50 ; broché : 4 fr.

HACHETTE & Cie, 79, Boulevard Saint-Germain. — PARIS

A. COURNOT

SOUVENIRS

(1760-1860)

*PRÉCÉDÉS D'UNE INTRODUCTION*

par E.-P. BOTTINELLI

Un volume in-8, broché ..... 7 fr. 50

A. Cournot, Métaphysicien de la connaissance

par E.-P. BOTTINELLI

Docteur ès lettres

Un volume in-8, broché..... 7 fr. 50

J.-L. BORGERHOFF

LE

THÉATRE ANGLAIS

A PARIS

*SOUS LA RESTAURATION*

Un volume grand in-16, broché..... 5 francs

**CALMANN-LÉVY, Éditeurs, 3, rue Auber, Paris.**

RENÉ BOYLESVE

# La Marchande de Petits Pains pour les Canards

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

ANDRÉE VIOLLIS

# Criquet

*ROMAN*

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

ÉMILE CLERMONT

# Amour Promis

*ROMAN*

Un volume in-18. Prix . . . . . 3 fr. 50

JEAN STERN

# Les Courses de Chantilly sous la Monarchie de Juillet

Un volume in-8° raisin illustré. Prix . . . . . 10 fr.

PARIS — IMP. L. POCHY, 52, RUE DU CHATEAU — 1107-13

# LIVRES NOUVEAUX

### FIGURES DU PASSÉ : LA DUCHESSE DE CHEVREUSE,
par **Louis Batiffol**.

M. Louis Batiffol s'est spécialisé dans l'étude du règne de Louis XIII; ses multiples et minutieuses recherches sur cette époque le préparaient à écrire ce livre-ci, qui, composé par un autre, fût facilement devenu un roman. Les documents — tous les documents, dont une bonne part était inconnue de Victor Cousin — y sont utilisés de manière à ressusciter un personnage, et, avec ce personnage, toute son époque. Outre la duchesse de Chevreuse, Louis XIII, Richelieu, par exemple, sont peints dans ce livre, tels que l'histoire nous autorise à imaginer qu'ils furent, et non tels que le roman, le théâtre, la légende nous les ont représentés.

### L'AMOUR DOUX ET CRUEL,
par **Jules Bois**.

L'Amour « fléau du monde » est le héros de ce livre; il y règne par ses enchantements et ses cruautés. L'auteur ne s'est pas contenté de reprendre le thème de la passion éternelle; il nous a promenés d'aventures en aventures à travers le monde et nous a fait voir pour ainsi dire les visages divers de la volupté dans les divers climats. Une partie de l'ouvrage, et non la moins intéressante, nous initie aux mœurs amoureuses et mystiques du Maroc éblouissant et mystérieux.

### L'IDÉE DE VÉRITÉ,
par **William James.**

La conception que le pragmatisme se fait de la vérité est pour William James « cardinale », et la définition qu'en donnait son livre intitulé *Pragmatism* suscita d'ardentes controverses. Pour rendre sa pensée plus accessible à ceux qui pourraient avoir à étudier la question, James réunit tous ses écrits relatifs au problème de la vérité dans un nouveau volume, que Mme Weil et M. David viennent de traduire. On y suivra le développement de la pensée du philosophe américain, qu'il convient d'apprendre à connaître dans sa forme originale, car elle a été souvent déformée.

### L'INCONSTANT,
par **René Maizeroy**.

Autour d'une figure de femme, perverse et mystérieuse, qu'il a dotée d'un charme quelque peu diabolique, M. René Maizeroy a groupé les visions les plus diverses et les plus chatoyantes. Scènes de la vie joyeuse à Paris, rêves de Venise, paradis exotiques, féeries de théâtre, rien n'y manque. Mais parmi le décor changeant, l'héroïne ne cesse pas de demeurer fascinatrice, comme certains portraits d'Italiennes de la Renaissance.

### LE KILOMÈTRE 83,
par **Henry Daguerches.**

M. Henry Daguerches n'est pas seulement un romancier. Certes, il sait créer des types d'une réalité saisissante, et il excelle à les mettre aux prises, dans leurs âpres conflits d'amour, d'ambitions et d'intérêts. Mais il y a aussi en lui du visionnaire, comme dans Kipling; son observation va plus loin que l'écorce des choses : elle atteint leur âme. Son extase devant les lacs indochinois, « beaux comme des tapis de prière », est d'un poète. Et dans cette épopée du Siam-Cambodge, dont les héros sont des ingénieurs, il a chanté l'effort moderne, scientifique et mystique à la fois.

### HISTOIRE DE LA MUSIQUE, TOME I,
par **Jules Combarieu**.

On connaît la thèse qu'a soutenue M. Combarieu dans de précédents ouvrages sur la musique : l'art musical sort du « charme » des magiciens. Cette thèse est reprise dans le grand ouvrage dont paraît aujourd'hui le premier tome, et qui étudiera l'histoire de la musique « des origines à la mort de Beethoven » : d'abord, la magie avec ses incantations; ensuite, la religion avec son lyrisme aux diverses formes, hymnes liturgiques, odes, drames; enfin, apparition d'un art qui se sépare peu à peu des dogmes pour s'organiser parallèlement au chant sacré.

### VOYAGE AU PAYS DE LA QUATRIÈME DIMENSION
par **G. de Pawlowski**.

M. de Pawlowski, aux heures où il n'est pas un excellent humoriste, est un philosophe. Son livre est consacré au mystère immense qui entoure les hommes; on y trouve, développées avec éloquence et avec clarté, les doctrines les plus récentes qui ont rénové ce que l'on appelait autrefois la métaphysique. L'ouvrage de M. Pawlowski est un apport remarquable à ces difficiles, mais passionnantes études.

### LES COMÉDIENNES DE VOLTAIRE,
par **Georges Bengesco.**

Les comédiennes à qui Voltaire confia le sort de ses principales œuvres et qui en ont créé les rôles les plus importants, ce sont les Duclos, les Adrienne le Couvreur, les Gaussin, les Clairon, les Dangeville, les Quinault. Outre l'agrément qu'on trouve toujours dans la compagnie de Voltaire, ce livre offre donc l'attrait de faire revivre autour du grand homme, qui eut toute sa vie la passion du théâtre, les plus brillantes étoiles de la scène française du XVIIIe siècle. Quant à l'auteur, nos lecteurs savent, par les articles qu'il a publiés ici-même, combien son nom fait autorité pour tout ce qui touche à l'étude de Voltaire.

# LA REVUE DE PARIS

*85bis, faubourg Saint-Honoré*

**Paraît le 1er et le 15 de chaque mois**

---

**PRIX DE L'ABONNEMENT**

| | UN AN | SIX MOIS | TROIS MOIS |
|---|---|---|---|
| PARIS | 48 » | 24 » | 12 » |
| SEINE ET SEINE-ET-OISE | 51 » | 25 50 | 12 75 |
| DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES | 54 » | 27 » | 13 50 |
| ÉTRANGER (UNION POSTALE) | 60 » | 30 » | 15 » |

---

*On s'abonne aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram 16.20), dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de Poste de France et de l'Étranger.*

*Sans aucuns frais supplémentaires, la* Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

---

*Les abonnements partent du 1er ou du 15 de chaque mois.*

---

*Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*Les annonces sont reçues aux bureaux de la* Revue de Paris, *85 bis, faubourg Saint-Honoré.*

---

*La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la* Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

---

*La première* Table Décennale *(1894-1903) est mise en vente au prix de* **2** *fr.* **50** *c.*

---

PAUL BRODARD, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, Faubourg Saint-Honoré, Paris.